This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~UNS 158 a. 14~~

Vet. Fr. II B. 1840
~~V. REF. 3. BAR.~~

~~UNS 158 a. 14~~

Vet. Fr. II B. 1840
~~V. REF. 3. BAR.~~

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

LITTERAIRE ET CRITIQUE,

Contenant une idée abregée de la Vie & des Ouvrages des Hommes illuſtres en tout genre, de tout tems & de tout pays.

TOME IV.

A AVIGNON.

MDCCLIX.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

Contenant une idée abregée de la Vie & des Ouvrages des Hommes illuſtres, &c.

K

KALTEYSEN, (Henry) né de parens nobles dans un château près de Coblents, entra dans l'Ordre de S. Dominique, & après avoir enſeigné la Théologie avec éclat à Cologne, il fut fait Inquiſiteur général. Il ſe trouva au Concile de Bâle, où il ſe diſtingua par ſon éloquence, & réfuta avec autant de force que de ſolidité les hérétiques de Bohême. En 1452. le Pape Nicolas V. l'élût Archevêque de Drontheim & de Céſarée; mais à l'exemple de pluſieurs Religieux de ſon Ordre, il renonça à ſon Archevêché, pour vivre avec ſes freres à Coblents, où il mourut le 2 Octobre 1465. Il y a eu peu d'hommes auſſi laborieux que Kalteyſen. Les ouvrages qui nous reſtent de lui, prouvent qu'il étoit un des plus ſavans Théologiens du 15^e. ſiécle.

KANNEMAN, (Jean) Saxon, fleuriſſoit dans le 15^e. ſiécle. Il fit de grands progrès dans les ſciences, devint fort habile dans la Philoſophie & la Théologie, & ſe diſtingua ſur-tout par ſon éloquence, la douceur de ſon caractère & de ſes mœurs. Il prêcha toujours la vérité dans toute ſon étendue & avec un zèle admirable. Il ne pouvoit pas manquer de faire de grands fruits, car ſa vie & ſa conduite répondoient à la pureté de ſa morale: enſorte que tous ceux qui l'écoutoient ne faiſoient aucune difficulté

de pratiquer ce qu'ils lui voyoient pratiquer le premier. Pour mener une vie plus dure & plus auſtère, il entra dans l'Ordre des Freres Mineurs de l'étroite Obſervance, où il édifia tout le monde par ſon humilité profonde & ſa piété tendre, ſolide & éclairée. Malgré la ſainteté de ſa vie, il eut des ennemis à combattre, & contre leſquels il ſe crut obligé de faire ſon apologie. C'eſt l'objet d'un Ouvrage intitulé *Defenſorium*.

KARA-MEHEMET, Bacha Turc, ſe diſtingua par ſa valeur aux ſiéges de Candie, de Kaminiech & de Vienne. Il ſe ſignala ſur-tout au combat donné à Cotchim. Ayant eu le gouvernement de Bude en 1684, il ſe défendit avec un courage incroyable contre les Impériaux; mais il mourut pendant le ſiége d'une bleſſure qu'il reçut d'un éclat de canon. Peu de tems auparavant il avoit eu la cruauté de faire tuer 40. Eſclaves Chrétiens, en préſence d'un Officier qui l'étoit allé ſommer de ſe rendre, de la part du Prince Charles de Lorraine.

KEATING, (Geoffroy) Prêtre & Docteur en Théologie, nâquit dans le Comté de Lipperary en Irlande. Dès qu'il eut fait ſes études, il voyagea dans les pays étrangers, & fut reçu en pluſieurs Académies. De retour dans ſa patrie, il acquit une réputation des plus brillantes par ſes rares talens, & en particulier par ſes diſcours éloquens, pathétiques & remplis d'onction. Il poſſédoit parfaitement ſa langue maternelle, & perſonne ne ſçut mieux que lui lire, & entendre les Dialectes, ſouvent obſcurs, des anciens Poëtes de ſon pays. C'eſt ce qui le porta à en écrire l'*Hiſtoire* en Irlandois, dont on a donné une ſuperbe édition in-folio à Genève 1738. Il a compoſé en ſa langue pluſieurs autres ouvrages qui ſont très-eſtimés. On ne ſçait pas au juſte l'année où cet Auteur eſt mort; ce ne peut être que vers 1640 ou 1650.

KECKERMAN, (Barthelemi) eut pour patrie Dantzic, où il enſeigna la Philoſophie au commencement du 17^e^. ſiécle. Il étoit Calviniſte, & a fait des ſyſtêmes de preſque toutes les ſciences: ce qui marque l'étendue & la variété de ſes lumieres. Parmi ſes ouvrages qui ſont en grand nombre, ceux qu'il a compoſé ſur la Rhétorique, ſont eſtimés. Le célébre Gilbert, Profeſſeur d'éloquence au Collége Mazarin, bon juge en cette matière, dit que Keckerman y paroît un Auteur habile qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'uſage qu'il en faut faire dans la prédication, qui poſſéde l'Ecriture, & la ſçait appliquer à propos. Tel eſt le jugement de cet habile Profeſſeur, qui a donné place à Keckerman dans le ſe-

cond Tom. de ſes Jugemens des Sçavans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique.

KEIL, (Jean) natif d'Écoſſe, fit ſes premieres études au Collége de Balieul dans l'Univerſité d'Oxford, où il fut reçu enſuite Docteur en Médécine, après avoir enſeigné la Philoſophie avec applaudiſſement. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages d'Aſtronomie, de Phyſique & de Médécine très-eſtimés : le principal eſt une *Introduction à la vraye Aſtronomie & à la vraye Phyſique.* La partie Aſtronomique de cet excellent Ouvrage qui eſt en latin, a été traduite en françois par M. Moſnier le fils, ſçavant Aſtronome. Keil avoit un frere qui pratiqua la Médécine avec une réputation extraordinaire. Après avoir parcouru pluſieurs Provinces, il donna des leçons d'Anatomie à Oxford où ſon mérite le fit eſtimer de tout le monde. Nous avons de lui divers écrits très-curieux.

KEITH, (George) nâquit en Ecoſſe d'une famille obſcure. C'étoit un des plus fameux Théologiens de la ſecte des *Trembleurs.* Il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Amérique ; mais par-tout ſes ſentimens ſinguliers lui attirerent de fâcheuſes affaires. Il fut enfin condamné à Londres dans une aſſemblée générale de la Secte des Quakers. Il a laiſſé un aſſez grand nombre d'Ouvrages.

KELLER, (Jean-Balth.) né à Zurich en Suiſſe, étoit célébre Ouvrier dans l'art de fondre en bronze. Il s'établit à Paris où il s'acquit une grande réputation. C'eſt lui qui a jetté en fonte la Statue équeſtre de Louis XIV. qui ſe voit dans la Place de *Louis le Grand* à Paris. Il ſe trouve encore à Verſailles & ailleurs pluſieurs autres pièces de Keller qui ne méritent pas moins d'eſtime, & que les connoiſſeurs admirent. Cet habile Ouvrier mourut en 1702. Son frere Jean-Jacques Keller étoit auſſi très-habile dans la même profeſſion.

KELLER, (Jacques) prit naiſſance à Seckingen en Allemagne. Il entra chez les Jéſuites l'an 1588 ; & après y avoir enſeigné les Belles-Lettres, la Philoſophie & la Théologie avec aſſez de ſuccès, on le fit Recteur du Collége de Ratiſbonne & de celui de Munich. Il eſt Auteur d'un libelle contre la France, connu ſous le titre de *Myſteria politica*, & qui fut brûlé par Sentence du Châtelet, cenſuré par la Sorbonne & condamné par le Clergé de France qui étoit alors aſſemblé. Léonor d'Etampes, Evêque de Chartres, dreſſa la cenſure qui fut confirmée par toute l'aſſemblée. Les Jéſuites & les autres artiſans ou-

trés de la Cour de Rome, furent indignés de cette ſage démarche des Evêques: il ſe forma même une eſpèce de conſpiration contre les intérêts de la Couronne, & la tranquillité publique. Le Parlement en ayant été informé, donna divers Arrêts pour autoriſer le Clergé. Ce qui prouve que cet auguſte Tribunal, bien loin d'être oppoſé aux Evêques, les autoriſe, quand ils ſe tiennent dans les juſtes bornes de leur devoir. On a de ce Jéſuite d'autres Ouvrages de Controverſe & pluſieurs Ecrits politiques, à la tête deſquels il prend les noms déguiſés de *Fabius Hercynianus*, d'*Aurimontius*, &c. On lui attribue auſſi le *Canea Turturis*, pour répondre au *Chant de la Tourterelle* du ſçavant Gravina. Le Jéſuite dit fièrement à ſon Adverſaire, qu'il n'y a pas à craindre que le rélâchement s'introduiſe dans la ſociété des Jéſuites, & voici la raiſon qu'il en donne: *Habet enim aromata à putredine præſervantia.*

KEMPIS, (Thomas à) nâquit vers l'an 1380. à Kempen, Ville du Diocèſe de Cologne. Il fit Profeſſion en 1406. dans le Monaſtère des Chanoines Réguliers de la Congrégation de Gerard le *Grand* du Mont S. Agnès près de Zwol. Son occupation fut, à l'exemple des autres Religieux, de copier la Bible, les Ecrits des Peres, & les Ouvrages de Piété. En s'appliquant à ce travail, il ſongea moins à ſe procurer la nouriture du corps que celle de l'ame. Il ſe rempliſſoit des maximes & des vérités contenues dans les livres qu'il copioit; enſorte qu'il fut en état d'en inſtruire les autres. C'eſt ce qu'il fit de vive voix & par écrit, dans ſes converſations, dans ſes diſcours, dans les inſtructions qu'il donna à ſes freres & dans les Ouvrages de Piété qu'il compoſa. Il étoit humble, doux, fervent dans la priere, & il devint un des plus grands maîtres dans la vie ſpirituelle. Le *Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt*, qui lui a été attribué, prouve qu'on avoit une grande idée de la ſainteté de ſa vie. Mais il n'eſt pas ſûr que Thomas à Kempis ſoit l'Auteur de cet admirable Ecrit, qui a été traduit en toute ſorte de langues; chacun voulant marquer ſon zèle pour un Ouvrage ſi plein d'onction, & contribuer à le mettre en état d'être lû & entendu de tout le monde. Il s'eſt élevé une fameuſe diſpute à ce ſujet entre deux célébres Congrégations, les Bénédictins & les Chanoines réguliers. Les premiers l'attribuent à *Jean Gerſen* ou *Geſſen*, que l'on dit avoir été Abbé de l'Ordre de S. Benoit, les autres à *Thomas à Kempis*. On a apporté de fortes preuves de part & d'autre; mais on ne ſçait encore rien de certain là-deſſus; & tout ce que l'Abbé Valart

dit en faveur du premier dans la nouvelle édition qu'il a donnée de cet excellent livre, n'ajoûte pas un dégré de probabilité aux raiſons qu'on avoit déja alléguées pour lui; ainſi le meilleur parti eſt de ſuſpendre ſon jugement ſur cette queſtion, & de profiter de la lecture de l'Ouvrage.

KEN, (Thomas) deſcendu d'une maiſon riche & ancienne, étoit né à Barſtam-ſtead, dans la Province de Hertford. Il fit ſes premieres études à Wincheſter, prit le dégré de Maître-ès-Arts en 1664 à Oxford, celui de Bachelier en Théologie en 1678 & celui de Docteur en 1679. Il dormoit peu & avoit coûtume de chanter un hymne ſur ſon luth avant que de s'habiller. L'an 1675 il alla à Rome, & ce voyage ne fit que fortifier ſes préjugés contre l'Egliſe Romaine, dont il jugea par les abus des particuliers, & le fixa dans ſon attachement au parti des prétendus Réformés. Il fut élevé à l'Evêché de Bath par le Roi Charles II. qui l'eſtimoit à cauſe de ſa probité & de ſa prudence. Ken étoit fort charitable; l'ignorance du peuple le touchoit extrêmement. Pour la diſſiper autant qu'il fut en lui, il érigea pluſieurs écoles dans les Villes de ſon Diocèſe, & publia un Catéchiſme conforme à ſes préventions. Lorſqu'il étoit chez lui le Dimanche, il faiſoit dîner douze pauvres dans ſa ſalle, & les inſtruiſoit ſelon leurs beſoins. Ce Prélat entendoit la Muſique & aimoit la Poëſie. Il mourut à Longe-Léate le 19 de Mars 1711.

KENNETT, (White) l'un des plus célébres Ecrivains du 18^e. ſiécle, fit ſes études à Oxford, & s'y diſtingua par ſon aſſiduité au travail, & par ſes Traductions Angloiſes de pluſieurs Ouvrages. Il fut élevé à l'Evêché de Peterborough, où il fonda une Bibliothéque d'Antiquités & d'Hiſtoires. Il mourut le 19 Décembre 1728. On voit par ſes Ouvrages qui ſont preſque tous écrits en Anglois, qu'il étoit bon Prédicateur, & très-verſé dans l'Hiſtoire & les Antiquités de ſon Pays. Son frere Baſile Kennett fut auſſi élevé dans l'Univerſité d'Oxford, & s'attira l'eſtime de tous les gens de bien par ſon érudition, par ſa grande modeſtie & l'intégrité de ſes mœurs. Il a donné au Public les *Vies des Poëtes Grecs*, les *Antiquités Romaines*, 5 vol. *de Sermons* & une *Traduction* du Traité des Loix de Puffendorf. Tous ces Ouvrages ſont en Anglois. Ce grand Homme eſt mort en 1714.

KEPPLER, (Jean) l'un des plus habiles Aſtronomes du 16^e. & du 17^e. ſiécle, étoit d'une famille illuſtre & ancienne d'Allemagne. Il naquit à Viel, Ville Impériale

le 27 de Décembre 1571, & fut élevé dans le Duché de Wirtemberg : pluſieurs accidens arrivés à ſa famille l'obligerent d'interrompre le cours de ſes études ; mais malgré les interruptions & les changemens de lieux & de maîtres, il alla toujours au-delà de ce qu'on lui enſeignoit. A l'âge de dix-ſept ans il prit le Baccalaureat, & fut Profeſſeur de Philoſophie en 1591. L'année ſuivante il étudia en Théologie, & fit pluſieurs diſcours publics au Peuple qui firent voir qu'il eût pû être un des premiers dans ce miniſtère, s'il eût voulu continuer de l'exercer. Mais l'Aſtronomie, pour laquelle la lecture de quelques ouvrages ſur cette matiere lui avoit donné du goût, l'ayant porté du côté de cette étude, il s'y livra avec tant d'ardeur, qu'en peu de tems il fut en état de remplir la chaire de Mathématiques à Gratz. Les grands de Stirie l'avoient appellé à cette fonction, qu'il remplit avec beaucoup d'applaudiſſement. Il y fit un Calendrier pour l'uſage de ſes bienfaiteurs, qui fut fort eſtimé. Galilée & Tyco-Brahé firent un cas particulier de cet Ouvrage, & le regarderent comme un des plus propres à faciliter l'étude de l'Aſtronomie. En 1601 Tyco-Brahé préſenta Kepplerà l'Empereur, qui le fit ſon Mathématicien, à condition qu'il ne quitteroit pas Tyco-Brahé, & cette charge augmenta en peu de tems le nombre de ſes amis, & de ſes protecteurs. Il en perdit un des plus zélés dans la perſonne de Tyco-Brahé, qui mourut cette même année 1601, & ſenſible à cette perte, il le pleura dans une Elégie qu'il compoſa exprès en 1603. Il conſacra une grande partie de ſon tems à l'Optique, dans laquelle il ne fit pas moins de progrès que dans les autres parties des Mathématiques. Keppler a trouvé le premier cette régle admirable appellée de ſon nom *la Régle de Keppler*, ſelon laquelle les Planètes ſe meuvent. C'eſt une découverte fort heureuſe & d'un grand uſage dans l'Aſtronomie. Cette régle établit que les diſtances des Planètes d'un centre commun ſont entr'elles, comme les racines cubiques des quarrés de leurs révolutions autour de ce centre ; & réciproquement, que les révolutions des Planètes autour d'un centre commun ſont entr'elles comme les racines quarrées des cubes des diſtances de ce même centre. Cette régle a été vérifiée par toutes les expériences, & confirmée par les quatre Satellites de Jupiter, par les cinq Satellites de Saturne, par Mercure & par Venus ; & ſe trouvant conſtante & univerſelle dans onze Planètes, on n'héſite pas à en faire l'application aux quatre Planètes qui reſtent, ſçavoir la Terre, Mars, Jupiter & Saturne. La

Régle de Keppler a ſon principe dans le méchaniſme général de la Nature : car, puiſque la diſtance des Planètes d'un centre commun eſt cauſée par la force centrifuge, qui régle auſſi la viteſſe de leurs révolutions autour de ce centre, il doit y avoir une proportion entre les diſtances des globes qui tournent autour du même centre, & les viteſſes de leurs révolutions. Cette proportion établie par la Régle de Keppler, fait que la diſtance connue d'une de ces Planètes nous donne la diſtance de toutes les autres. Parmi un grand nombre d'ouvrages ſortis de la plume de Keppler, les principaux ſont : *Prodromus Diſſertationum Coſmographicarum*, &c. *Tubingæ* 1596 *in*-4°. Ouvrage qui commença à lui faire une réputation. *Ad Vitellionem Paralipomena, quibus Aſtronomiæ Pars Optica traditur*, &c. *Francofurtii*, 1604. *in*-4°. *De Stella nova in pede ſerpentarii*, &c. *Pragnæ*, 1606. *in*-4°. *Dioptrice*, &c. *Auguſtæ Vindel.* 1611. *in*-4°. *Eclogæ chronicæ*, *Francofurtii*, 1615 *in*-4°. *Ephemerides novæ*, &c. *Lincii*, 1516. *in*-4°. *De Cometis libri tres*, &c. *Auguſtæ Vindel.* 1619. *in*-4°. *Tabulæ Rhodolphinæ*, *Ulmæ*, 1627. *in-fol.* Keppler avoit travaillé 20 ans à cet Ouvrage depuis la mort de Brahé. Au milieu de ces travaux, on lui offrit divers emplois à Cologne & ailleurs ; mais ſon attachement à l'Empereur les lui fit refuſer. Ce ſçavant Aſtronome mourut à Ratiſbonne le 5 Novembre 1630 âgé de 58 ans 5 mois & quelques jours. Il avoit toujours fait profeſſion du Luthéraniſme. Son fils Louis Keppler exerça la Médecine à Konigſberg en Pruſſe, & fit imprimer l'Ouvrage de ſon pere, intitulé : *Somnium, lunariſve Aſtronomia.* Il enſeigne dans cet Ouvrage que la Terre & le Soleil ont chacun une ame & des ſenſations, & y avance pluſieurs autres propoſitions très-ſingulieres.

KESLER, (André) né à Cobourg en 1595, ſe diſtingua par ſon eſprit & ſa ſcience. Il avoit toujours profeſſé le Luthéraniſme, & paſſoit pour un des plus fameux Théologiens de ſa ſecte. Son éloquence le fit ſingulierement eſtimer de Jean-Caſimir Duc de Saxe, qui lui donna une penſion. Il mourut en 1643 ; il a laiſſé un grand nombre d'Ouvrages, entr'autres une *Logique* & une *Méthaphyſique* Antiphotinienne.

KETTLEWEL, (Jean) naquit en 1653 dans la Paroiſſe de North-Alverton, dans la province d'York. Son pere qui étoit un bon marchand, le conſacra dès ſa naiſſance au Miniſtère Eccléſiaſtique, & le mit entre les mains d'un maître qui lui inſinua ſes principes & ſes ſentimens, comme

à tous ceux qui prenoient ſes leçons. En expliquant les Auteurs Grecs & Latins, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de s'élever contre les Peuples rebelles, & contre les Nations qui avoient oſé dépoſer leurs Rois. Il ne manquoit pas de faire ſentir à ſes diſciples l'irrégularité & l'injuſtice d'un pareille conduite. La lecture d'Homère étoit pour lui un champ preſqu'inépuiſable de réflexions politiques; il y trouvoit par-tout quelque choſe qui marquoit la profonde vénération qui eſt dûe à la Majeſté des Rois, & il le faiſoit ſentir à ſes écoliers. Le premier Ouvrage de Kettlewel, intitulé: les *Meſures de l'Obéiſſance Chrétienne*, fut imprimé en 1681, & l'Auteur le dédia au Docteur Compton, Evêque de Londres, qui avoit alors les mêmes ſentimens que Kettlewel; mais ce Prélat en changea ſi bien dans la ſuite, que ſept ans après on le vit habillé en ſoldat, à la tête d'un régiment de Gentilshommes armés contre leur Prince; ce qui irrita tellement Kettlewel qu'il fit ôter l'Epitre dédicatoire de tous les exemplaires de ſon Livre qui pouvoient encore lui reſter; & il ne la fit point remettre dans une ſeconde édition. Il perſiſta dans ſes ſentimens juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an 1695. Il a compoſé pluſieurs Ouvrages que les Anglois eſtiment.

KETT, (Guillaume) Chef d'une rébellion conſidérable, qui troubla le règne d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, étoit Tanneur de profeſſion; mais hardi, ruſé & plein de courage. Le peuple de Nortfolk ayant pris la réſolution d'exterminer les Gentilshommes de cette Province, engagea Kett à ſe mettre à ſa tête; celui-ci accepta le parti, & ces rébelles ſe virent en peu de jours au nombre de deux mille. Kett conduiſit cette troupe aux environs de Norwich où il établit une eſpèce de Tribunal ſous un vieux chêne, que l'on appella long-tems depuis, le *Chêne de la Réforme*, parce que Kett vouloit réformer les abus. Ayant dreſſé un mémoire qui contenoit toutes les plaintes que l'on faiſoit contre la Nobleſſe, ils l'envoyerent par des Députés au Roi, qui ne leur ayant pas fait une réponſe qui fût de leur goût, ces rébelles s'emparerent auſſi-tôt de la Ville de Norwich. Edouard voyant ce ſuccès fit marcher contre eux une armée de ſept ou huit mille hommes, ſous le commandement du Comte de Warwich, depuis Duc de Northumberland. Ce Général recouvra Norwich, & après avoir ſçû attirer les rébelles dans la plaine, il les environna de ſa Cavalerie, les défit & les diſſipa; Guillaume Kett & ſon frere furent

du nombre des prisonniers & pendus à Norwich. Neuf autres Chefs de cette rébellion furent pendus aux branches du chêne, & le reste obtint son pardon.

KIDDER, (Richard) Evêque Anglois, fort célébre, étoit né à Suffolk, & fut d'abord Ministre à Londres. Ayant pris le Bonnet de Docteur en Théologie, la Reine Marie le nomma à l'Evêché de Bath & de Wels; il étoit fort sçavant, & sur-tout dans la Littérature Hébraïque & Rabbinique. Guillaume III le chargea avec trente Théologiens de travailler à la réunion des Episcopaux, de revoir & de corriger la Liturgie Anglicane. Kidder fut écrasé dans son lit par la chûte d'une cheminée qu'une grande tempête renversa. On a de lui un *Commentaire* sur le Pentateuque, une *Démonstration* de la venue du Messie, un *Traité sur les devoirs de la Jeunesse*, & des *Sermons* en Anglois.

KILIAN, (Corneille) natif de Brabant, étoit habile Correcteur d'Imprimerie. Il exerça cette fonction pendant cinquante ans chez Plantin avec un succès merveilleux. Il ne se contenta pas de bien corriger les écrits des auteurs, il composa aussi des Ouvrages qui méritent d'être estimés. Il faisoit assez bien les Vers Latins. On en peut juger par son Apologie des Correcteurs contre les Auteurs. Il mourut fort âgé le jour de Pâques en l'année 1609.

KILIAN, (Luc) habile Graveur. Il a manié le Burin avec beaucoup de distinction; il a excellé principalement dans les Portraits.

KIMCHI, (David) célébre Rabbin, qui vivoit sur la fin du 12^e^. siécle, est celui de tous les Grammairiens Juifs qui a été le plus suivi même parmi les Chrétiens. Il s'acquit une très-grande réputation par sa science & par ses Ouvrages, dont les principaux sont: Une excellente *Grammaire Hébraïque*, intitulée *Sepher Michlot*, c'est-à-dire, *Perfection* ou *Livre des Racines Hébraïques*; un *Dictionnaire*, intitulé *Sepher Schoraſcim*, dont il y a eû plusieurs éditions; mais on doit préferer celle de Venise qui est enrichie des Notes du sçavant Juif Elias Levitas. Dans ses *Commentaires* sur les Pseaumes, sur les Prophétes & sur la plûpart des autres livres de l'Anc. Testament, il s'attache principalement au sens Littéral & Grammatical. Son style est clair, pur & énergique. Le Pere Janvier, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, a donné une Version latine de son *Commentaire* sur les Pseaumes qui a été imprimée à Paris. Kimchi mourut dans un âge fort avancé vers 1240. Les Juifs

eſtiment tant ſes Ouvrages en Hébreu, que quiconque ne les a pas étudiés, ne paſſe pas pour habile parmi eux.

KING, (Jean) nâquit à Warnhall. Son érudition, la pureté de ſes mœurs, ſon éloquence l'éleverent à pluſieurs dignités. La Reine Elizabeth & le Roy Jacques le nommerent leur Prédicateur. Il fut de plus Archidiacre de Nottingham & Evêque de Londres. Pendant ſon Epiſcopat il prêchoit ordinairement tous les Dimanches, & ne s'en exemptoit que lorſque la ſanté ne lui permettoit pas de le faire. On eſtime ſes *Commentaires* ſur le Prophête Jonas, & ſes *Sermons* qui ſont en Anglois. Son fils Henri King étoit pendant ſa jeuneſſe fort attaché à la Poëſie & à la Muſique. Mais étant parvenu à un âge mûr, il ſe livra à la Théologie, & devint habile Prédicateur. Il exerçoit avec zèle l'hoſpitalité. Il mourut Evêque de Chicheſter au mois de Janvier 1669. On a de lui une *Explication* en Anglois de l'*Oraiſon Dominicale*, des *Sermons*, une *Traduction* des *Pſeaumes*, & pluſieurs autres Ouvrages en Anglois, & en Latin, en Proſe & en Vers.

KING, (Guillaume) un des plus illuſtres Prélats Proteſtans qui ait paru en Irlande, nâquit en 1650 à Antrim, Capitale du Comté de ce nom & y fit ſes premieres études en 1667. Il fut reçû Bourſier dans le Collége de la ſainte Trinité à Dublin, où il lia une étroite amitié avec le fameux Dodwel, qui lui donna les premieres inſtructions de Logique & d'Hiſtoire. Jean Parker, Archevêque de Tuam, ayant été informé du progrès peu commun que King avoit fait dans toutes les ſciences, le prit chez lui en qualité de Chapelain, & le nomma enſuite à la dignité de Chancelier de l'Egliſe de S. Patrice, dont il fut élû Doyen par le Chapitre en 1688. Il témoigna beaucoup de zèle & de fermeté pour ſa Religion pendant les troubles d'Irlande, ce qui lui attira le mécontentement du Gouvernement, qui étoit alors Catholique, il fut même mis en priſon, ſoupçonné d'être tombé dans le crime de Lèze-Majeſté. Son attachement aux intérêts du Prince d'Orange lui valut un prompt avancement aux Dignités Eccléſiaſtiques. Auſſi ne tarda-t'il pas à être nommé à l'Evêché de Derry alors vacant. Il travailla auſſi-tôt à rétablir dans ſon Diocèſe la diſcipline ſelon la forme Anglicane, & à réparer les Egliſes qui avoient été ruinées pendant les guerres. Il fonda dans ſa Ville Epiſcopale une Bibliotéque publique, & ne négligea aucune occaſion d'avoir des livres choiſis, dont il laiſſa l'uſage à ſes ſucceſſeurs & aux curieux de ſon Diocèſe.

Il montra beaucoup d'ardeur pour étendre ſa Religion, & pour en rétablir les ruines, juſqu'à ſa mort, qui arriva le 8 Mai 1729, âgé de 79 ans. Il ne s'étoit jamais engagé dans les liens du mariage, choſe rare parmi les Proteſtans. Ce Prélat avoit beaucoup de charité, c'étoit toujours avec douceur & modération qu'il tâchoit de gagner ceux qu'il croyoit dans l'erreur. Sa maniere de vivre étoit noble & conforme à ſa dignité. Sa converſation étoit enjouée, mais édifiante. En un mot ſa capacité, ſa morale & ſes autres qualités en auroient fait un Prélat accompli, s'il avoit eû le bonheur d'être attaché à l'Egliſe Catholique. Il a laiſſé un grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux ſont: *Diſcours concernant les inventions des hommes dans le Culte de Dieu*, imprimé pluſieurs fois à Londres. Un Traité *de Origine Mali*, *in*-8°. Ce Livre a été examiné & critiqué par Bayle & Leibnitz. Edmond Lane a traduit ce Traité en Anglois avec de longues Notes, où il prend la défenſe de l'Auteur contre les objections de ces ſçavans, & de quelques autres. Cette Traduction a été imprimée à Londres en 1731 *in*-4°. & *en* 1732 en 2 *vol. in*-8°. *Sermon ſur la Chûte de l'Homme, à Cambridge en* 1739. L'Auteur avoit ordonné de faire imprimer cette piéce après ſa mort. *Sermon ſur l'Accord de la Preſcience & de la Prédeſtination Divine avec la Liberté de l'Homme.* Un Diſcours ſur *la Conſécration des Egliſes. L'Etat des Proteſtans d'Irlande, ſous le règne du Roi Jacques*, dans lequel l'Auteur prétend juſtifier leur conduite à l'égard du Roi Jacques, & prouver la néceſſité de ſe ſoumettre au Roi regnant.

KING, (Guillaume) célébre Juriſconſulte Anglois, étoit d'une famille illuſtre. La Reine Anne le fit ſon Sécretaire, & il accompagna le Comte de Pembroke en Irlande. Mais ſon amour pour l'étude le fit bien-tôt revenir en Angleterre, & renoncer aux importans emplois qu'il exerçoit, & par le moyen deſquels il auroit pû s'enrichir. King avoit un grand reſpect pour l'Ecriture-ſainte, qu'il liſoit aſſidûment; & quoiqu'il fût d'un caractère porté à la dévotion, cependant il étoit gai, enjoué, aimoit à dire & à entendre de bons mots. Il mourut 1712, & fut enterré en l'Abbaye de Weſtminſter. On a de lui un grand nombre d'Ecrits en Anglois.

KING, (Pierre) Lord grand Chancelier d'Angleterre, naquit à Exceſter dans le Devonshire d'une bonne & honnête famille. Il paſſa pour l'un des plus beaux Eſprits de ſon ſiécle, & fut dans ſa jeuneſſe étroitement lié avec

Locké ; qui anima l'ardeur qu'il avoit pour l'étude, & qui lui laiſſa la moitié de ſa Bibliothèque. Après avoir étudié quelque tems en Hollande, il s'appliqua avec une ardeur incroyable à l'étude des Loix, & fit tant de progrès, qu'il s'acquit en peu de tems une grande réputation dans le Parlement d'Angleterre. Il remplit avec un applaudiſſement univerſel, la Charge de grand Chancelier. Il étoit très-habile dans l'Hiſtoire, les Antiquités Eccléſiaſtiques, & la Juriſprudence. Il mourut à Ockam, où il s'étoit retiré le 22 Juillet 1734. Les Anglois eſtiment fort les deux Ouvrages qu'on a de lui. Sçavoir, *Recherche* ſur la Conſtitution, la Diſcipline, & l'Unité du culte de la primitive Egliſe, pendant les trois premiers ſiécles, in-8. & une *Hiſtoire* du Symb. des Apôtres, avec des réflexions critiques ſur ſes différens articles.

KIRCH, (Chriſt-Fried) célébre Aſtronome, né à Guben le 24 Décembre 1694, étoit fils de Godefroy Kirch qui en 1700 fut fait Aſtronome obſervateur de la Société Royale des Sciences de Berlin, & un de ſes membres. Il mourut en 1710. Son fils eut beaucoup de goût pour une ſcience où ſon pere & ſa mere qui ſe diſtingua auſſi par ſon habileté dans l'Aſtronomie, s'étoient rendus ſi célébres, & il en donna des marques dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il travailla beaucoup à l'Obſervatoire de Dantzig, & il eut l'honneur d'y faire des Obſervations en préſence du Czar Pierre le Grand en 1723. Il reçut de Paris des Lettres de Correſpondant de l'Académie des Sciences, qualité dont il a rempli toutes les fonctions avec beaucoup d'exactitude. Il entretenoit auſſi un commerce d'érudition aſtronomique dans toutes les parties de l'Europe. Il eſt mort ſans avoir été marié le 9 de Mars 1740. On a de lui & de ſon pere pluſieurs Ouvrages.

KIRCHER, (Athanaſe) Jéſuite de Fulde, Philoſophe & Mathématicien célébre, s'eſt acquis de la réputation dans le dix-ſeptiéme ſiécle. Il entra jeune parmi les Jéſuites, & y fit de grands progrès dans les ſciences & dans la piété. Les Suédois ayant troublé le repos dont il jouiſſoit, à Virtzbourg où il enſeignoit, il ſe retira en France, & s'arrêta quelque tems au Collége des Jéſuites à Avignon. Il alla depuis à Rome où il mourut ſur la fin du mois de Novembre 1680 âgé de 79 ans, après avoir fait un nombre prodigieux d'Ouv. qui font connoître ſon ardeur pour le travail. Les principaux ſont: 1°. *Præluſiones Magneticæ*, in-4. 2°. *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ*, in-4. 3°. *Ars Magna lucis & umbræ*, in-fol. 2 vol. 4°. *Muſurgia univerſa-*

lis, in-fol. 2 vol. 5°. *Obeliſcus Pamphilius*, in-fol. Livre de pure curioſité, où il y a beaucoup de choſes hazardées, & peu de réelles. 6°. *Œdipus Ægyptiacus* in-fol. 4 vol. dont le premier contient des choſes curieuſes ſur l'Hiſtoire d'Egypte, & les trois autres plus d'incertitudes que de réalités. 7°. *Iter extaticum*, in-4. 8°. *Obeliſcus Ægyptiacus*, in-fol. 9°. *Mundus ſubterraneus*, in-fol. 2 vol. 10°. *China illuſtrata*, &c. in-fol. Quelques-uns ont appellé cet Ouvrage *Chinenſis Athanaſii Phantaſia*, parce que des Jéſuites revenus de la Chine ont reconnu qu'il décrivoit ce pays-là tout autrement qu'il n'eſt réellement. En général les ouvrages de ce Pere ſont plus curieux qu'exacts, il a trop écrit, & ſur des ſujets trop diſparates pour les traiter tous avec l'exactitude & la préciſion néceſſaire; il eſt bien difficile de montrer la même juſteſſe d'eſprit & la même ſolidité de jugement dans vingt-deux *in-fol.* onze *in*-4. & trois *in*-8. Ce ſçavant Jéſuite avoit fait une étude particuliere des caractères hiéroglyphiques, mais on ne peut pas aſſurer qu'il en eut trouvé la véritable ſignification, quoiqu'il ſçût donner un ſens à tout ce qu'il voyoit écrit en ces caractères. On rapporte à ce ſujet une choſe qui, ſi elle étoit véritable, rendroit un peu ſuſpecte ſa ſcience en ce genre. On prétend que des jeunes gens voulant ſe divertir à ſes dépens, firent graver ſur une pierre informe pluſieurs figures de fantaiſie, & enterrerent cette pierre dans un endroit où ils ſçavoient qu'on devoit bâtir. On fouilla effectivement dans ce lieu quelque tems après, & on trouva la pierre, qu'on porta au P. Kircher, comme une choſe ſinguliere. Ce Pere ravi de joye, travailla alors avec ardeur à l'explication des caractères qu'elle contenoit, & parvint enfin après s'être mis l'eſprit à la torture, à leur donner le plus beau ſens du monde. Si ce fait eſt vrai, le P. Kircher n'eſt pas le ſeul qui ait été la dupe de la ſcience des Antiquités. On a encore de ce laborieux Jéſuite *Turir-Babel*, in-fol. où il y a des choſes curieuſes, quelques-unes d'utiles & beaucoup de conjectures hazardées. *Arcanoë* in-folio plein de recherches & de ſpéculations moins utiles qu'édifiantes. *Latium* in-folio, Livre ſçavant & des meilleurs de l'Auteur.

KIRCHER (Jean) natif de Tubinge. Après y avoir étudié avec ſuccès, il quitta le Luthéraniſme, pour embraſſer la Religion Catholique, & paſſa en Hongrie vers l'an 1640. Il publia les motifs de ſon changement dans un Ouvrage imprimé à Vienne en Autriche, dans lequel il prouve qu'il faut quitter la Religion Luthérienne, puiſqu'on n'y trouve point une

autorité infaillible qui nous dirige à discerner ce que l'on doit croire, & qu'il faut embrasser la Religion Catholique, parce qu'on y trouve une telle autorité. On ne sçait ce que devint depuis Jean Kircher.

KIRCHER, (Conrad) Protestant d'Ausbourg, s'est rendu célébre par une Concordance Grecque du vieux Testament, imprimée en 2 v. à Francfort en 1607. Cet Ouvrage est utile, & sert comme de Dictionnaire Hebreu; l'Auteur met d'abord les noms hebreux, & ensuite l'interprétation que les Septante leurs ont donnés, & cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le défaut de cette Concordance est qu'on y a suivi l'Edition d'Alcara d'Hennares qui n'est pas la véritable version des Septante.

KIREMAN, (Jean) célébre par ses Ouvrages, naquit à Lubec le 18 de Janv. 1575. Après avoir étudié dans sa patrie jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il alla à Francfort où il passa quatre ans fort assidu aux leçons, & très-éloigné des amusemens & des débauches ordinaires aux Ecoliers. De retour en Allemagne, il fut Professeur en Poëtique à Rostock. L'Ouvrage qu'il publia l'an 1604, *de Funeribus Romanorum*, in-8. lui acquit la réputation d'un très-savant homme. Comme il passoit pour bien élever la jeunesse, les Magistrats de Lubec le firent Recteur de l'Université. Il exerça cette Charge avec une extrême application. Il mourut le 20 Mars 1643. Il a laissé plusieurs Ouvrages, entr'autres un Traité *De Antulis liber singularis*, in-8. qui a été donné au Public par les soins de son fils Jean Kireman qui s'est aussi distingué par son érudition.

KIRSTENIUS, (Pierre) né à Breslau Capitale de Silésie le 25 de Décembre 1577, étoit fils d'un des premiers Marchands de la Ville. Il perdit ses parens dès son enfance, ce qui n'empêcha pourtant pas que ses Tuteurs n'eussent un très-grand soin de son éducation. Après avoir appris les premiers principes de la Doctrine Chrétienne, ceux de la Langue Latine & de l'Arithmétique, on l'envoya à Pozna, ville Capitale de la basse Pologne pour y étudier la Langue des Sarmates qu'il apprit en six mois. Le but de ses Tuteurs étoit de le faire entrer dans le négoce, & lui-même y étoit assez porté, mais la Providence en ordonna autrement : car il ne fut pas plutôt de retour dans sa Patrie, qu'il s'adonna tout entier aux Arts libéraux. Il apprit en peu de tems le Latin, le Grec, l'Hebreu, & le Syriaque, & y joignit l'étude de la Physique, de la Botanique & de l'Anatomie, pour se préparer à celle de la Médecine. Il parcourut les

plus célébres Univerſités d'Allemagne, dans le déſir de ſe perfectionner, il alla enſuite en France & dans les Pays-bas, où il travailla ſous les plus célébres Médecins, tant pour s'exercer lui-même, que pour profiter de leurs lumiéres. Après quelque ſéjour à Bâle, où l'Académie lui conféra le titre de Docteur en Médecine; il viſita l'Italie, l'Angleterre, l'Eſpagne & les pays voiſins pour connoître les mœurs & le génie de chaque Nation, & pour approfondir d'avantage la Phyſique, la Médecine, la Botanique & l'Anatomie, & pour y faire de nouvelles découvertes. Revenu dans ſa patrie après ſept ans de courſes, le Conſeil de Breſlau le fit Recteur du Collége, & Inſpecteur général des autres Ecoles de cette Ville. Cet emploi lui paroiſſant trop pénible, il aima mieux pratiquer la Médecine, & ſe retira en Pruſſe avec ſa famille. Il y fut connu du Chancelier Oxenſtiern, qui le mena en Suéde, & le fit Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité d'Upſal en 1636. L'âge & l'infirmité l'ayant obligé à être preſque toujours ſédentaire chez lui, il fit ſa principale & ſon unique occupation de la lecture de la Bible, & l'on dit qu'il la lut juſqu'à ſeize fois entiérement. Il donnoit auſſi une grande partie de la journée à la priére & à la méditation de la Loi de Dieu. Il mourut à Upſal le 8 d'Avril 1640 dans ſa ſoixante-treizième année. Il a laiſſé un grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux ſont une *Décade ſacrée de Cantique & de Vers Arabes*, tirés de quelques manuſcrits, avec une Verſion latine à Breſlau en 1609, in-fol. *les quatre Evangéliſtes tirés d'un ancien manuſcrit Arabe*, à Francfort en 1609. *Un* traité *du véritable uſage, & de l'abus de la Médecine* en Latin, à Francfort en 1610, en Allemand en 1611, *in*-8. *Notes ſur l'Evangile de S. Mathieu, confronté ſur les textes Arabes, Syriaque, Egyptien, Grec & Latin*, à Breſlau en 1112. *in-fol.*

KIRSTENIUS, (George) né à Stettin, ville de Poméranie le 20 Janvier 1613, eut beaucoup d'inclination pour la Médecine, qui fit ſon occupation principale. Il ſoutint pluſieurs fois à Straſbourg des théſes ſur quelques-unes des parties de cette ſcience qui lui firent beaucoup d'honneur. Etant à Leyde, il ſoutint deux diſputes publiques, l'une ſur les ſymptômes de la vûe & de l'ouie, l'autre ſur le toucher & l'odorat. Chriſtine Reine de Suede lui témoigna beaucoup d'eſtime, & lui accorda ſa protection. Kirſtenius a fait long-tems des exercices publics ſur la Phyſique, la Médecine, la Botanique, l'Anatomie, & ſur toutes les dé-

pendances de ces sciences qui l'ont fait regarder comme un des plus grands Maîtres en ces matieres. Ce fut au milieu de tant d'occupations utiles à la République, qu'il mourut le 4 Mars 1660. à l'âge de quarante-huit ans.

KLINGSTET, excellent Peintre en miniature, nâquit à Riga en Livonie d'une bonne famille: quoiqu'il eut beaucoup de penchant pour les armes, cependant après avoir servi quelques années, il céda à son inclination pour la peinture, & s'acquit beaucoup de réputation. Son talent de peindre en miniature, & surtout à l'encre de la Chine, est connu de tout le monde. On peut dire qu'il y a excellé, principalement pour les têtes qu'il rendoit avec tout le relief & le caractère qu'on pouvoit désirer. Il est mort subitement à Paris le 26 du mois de Février 1734, âgé de soixante-dix-sept ans.

KNELLER, (Godefroy) célébre Peintre nâquit à Lubeck en 1648. Il s'occupa d'abord à faire quelques tableaux d'Histoire, grands comme nature, mais il quitta ce genre de travail pour peindre le portrait; sorti de l'Italie, il passa en Baviere, & se rendit à Hambourg, à Nuremberg, où il peignit des familles entieres. En 1676, il alla en Angleterre, & fit le portrait du Duc de Montmouh à qui il fut présenté à Londres. Le Roi Charles II. ayant vû ce portrait, voulut être peint du même pinceau. Le Prince l'envoya en France pour peindre Louis XIV. A son retour en Angleterre il trouva le Duc d'Yorck sous le nom de Jacques II. qui n'eut pas moins de bonté pour lui, & le nomma son premier Peintre. Etant allé en Hollande par ordre du Roi Guillaume III. il peignit les Plénipotentiaires qui se trouverent au Congrès de Riswich qui se tenoit alors. Kneller fut fait Gentilhomme du Cabinet par la Reine Anne, dont il fit aussi le portrait. L'Archiduc Charles, frere de l'Empereur Joseph qu'il peignit, le créa Chevalier héréditaire de l'Empire, & lui fit présent d'une chaine d'or avec une médaille où étoit son portrait. Enfin Kneller fut fait Baronnet, premier dégré de Noblesse titrée en Angleterre. Il vivoit encore en 1716, & on croit qu'il mourut l'année suivante.

KNOT, (Edouard) natif de Northumberland en Angleterre, se fit Jésuite à l'âge de vingt-six ans l'an 1606, étant déja Prêtre. Il enseigna longtems à Rome dans le Collége des Anglois. Il alla ensuite en Angleterre où il s'éleva avec force contre Richard Smith Evêque de Calcédoine, qui avec raison vouloit étendre sa Juridiction sur les Jésuites & les autres Réguliers. Ceux-

tir réſiſtérent avec opiniâtreté, & forcerent ce Prélat à revenir en France. Le Docteur Kelliſſon Profeſſeur à Douai écrivit pour ſoutenir l'autorité de l'Ev. ; & Knot lui répondit ſous le nom de *Nicolas* Smith dans un Libelle latin, intitulé *Modeſtes & courtes diſcuſſions de quelques propoſitions du Docteur Kelliſſon.* Cet Ouvrage fut imprimé à Anvers en 1631, & fut cenſuré avec celui de ſon confrere Jean Floid, qui s'étoit maſqué ſous le nom de *Daniel à Jeſu*, par l'Archevêque de Paris, par la Faculté de Théologie, & par le Clergé de France. Ces Cenſures loin de fermer la bouche aux Jéſuites, leur firent faire de nouveaux Libelles contre l'Ev. de Calcédoine, les Docteurs de Sorbonne & le Clergé de France ſous le nom prétendu d'Hermanus Loëmelius. Ce fut cette diſpute qui fit naître le fameux *Petrus Aurelius* que le Clergé de France fit imprimer à ſes dépens avec un bel éloge de l'Auteur qui eut la modeſtie de vouloir demeurer inconnu. Le Clergé d'Angleterre approuva auſſi l'Ouvrage, & fit écrire une Lettre de congratulation à l'Auteur, dans laquelle il déplore amérement les déſordres que les prétentions des Jéſuites avoient cauſés dans l'Egliſe de ce Royaume. Knot a compoſé outre cela quelques Ouvrages de controverſe. Il mourut à Londres le 14 Janvier 1656.

KNOX, (Jean) fameux Miniſtre Ecoſſois vivoit dans le ſeiziéme ſiécle, & fut un de ceux qui contribuerent le plus à établir la Réforme de Calvin dans ſon pays. Il avoit étudié en théologie ſous Jean Major, & depuis il alla à Genève, pour s'inſtruire auprès de Calvin. En 1539, il retourna en Ecoſſe, y établit les erreurs proteſtantes par ſes ſermons & par ſes écrits, par le fer & par le feu; car ſon ardeur pour l'établiſſement du Calviniſme alloit juſqu'à la fureur, & le fanatiſme le plus outré. Il y mourut le vingt-quatrième Novembre de l'an 1572, âgé de cinquante-ſept ans. Knox avoit écrit divers Ouvrages Anglois, preſque tous remplis d'invectives contre l'Egliſe Romaine & les Papes & d'invectives ſéditieuſes. Il étoit auſſi ennemi déclaré de la Monarchie, & fut un de ceux qui demanderent avec empreſſement la mort de Marie Stuart. C'eſt par-là qu'il s'eſt attiré les grands éloges que lui donne Beze dans ſes hommes illuſtres.

KNUZEN, (Matthias) fameux Athée du dix-ſeptième ſiècle, s'aviſa après avoir fait ſes études de courir le monde, & de s'ériger en nouvel apôtre de l'Athéiſme. Il répandit pour cet effet en divers endroits d'Allemagne

une Lettre Latine & deux Dialogues Allemands, qui contenoient les principes d'une nouvelle ſecte qu'il vouloit établir ſous le nom de la ſecte des *Conſcientieux*, c'eſt-à-dire de gens qui ne feroient profeſſion de ſuivre en toutes choſes que les Loix de la conſcience & de la raiſon. Cependant il nioit l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & par conſéquent l'autorité de l'Ecriture Sainte; comme ſi ces vérités étant ôtées, il pouvoit reſter dans l'homme quelque conſcience & quelque principe de vertu. Jean Muſæus Profeſſeur Luthérien, a donné en Allemand dans la ſeconde édition de ſon Ouvrage contre Knuzen & contre ſa prétendue ſecte qui n'exiſtoit que dans ſon imagination, une bonne réfutation des impiétés de cet inſenſé. On ne ſçait pas quelle fut ſa fin.

KŒBERGER, (Vinceſlas) célébre Peintre, étoit natif du Brabant. Après avoir ſéjourné quelque tems à Rome, il parcourut les autres villes de l'Italie, examinant partout avec ſoin, & faiſant ſon profit de tout ce qui pouvoit mériter ſa curioſité. De retour dans le Brabant, il fit à Anvers pour l'Egliſe de Notre-Dame un tableau repréſentant le martyre de S. Sébaſtien. Cette pièce lui attira beaucoup d'admirateurs & d'envieux. Quelques-uns de ceux-ci trouverent le moyen d'ôter la tête du ſaint Martyr, & de défigurer ainſi l'ouvrage de Kœberger: mais ce Peintre fit une autre tête qui cependant ne quadra plus ſi bien avec le reſte du corps. Kœberger entendoit bien auſſi l'architecture, & ce fut lui qui dirigea le bâtiment de l'Egliſe de Notre-Dame de Montaigu, ſur le modèle de celle de S. Pierre de Rome. Il dirigea auſſi le bâtiment de l'Egliſe des Auguſtins à Bruxelles. Il mourut âgé de ſoixante-dix ans.

KŒMPFER, ou Kœmpſer (Engelbert), célèbre Docteur en Médecine, né le 16 Septembre 1651 à Lemgow ville du Cercle de Weſtphalie, étoit fils de Jean Kœmpſer Miniſtre. Après avoir commencé ſes études à Hamelen dans le Duché de Brunſwich, on l'envoya à Lunebourg, à Hambourg, à Lubec, à Dantzick d'où il paſſa à Cracovie, où il prit le bonnet de Docteur en Philoſophie. Sorti de Cracovie, il alla à Koniſberg où il s'attacha pendant quatre années à l'étude de la Médecine, & de l'Hiſtoire Naturelle. Après ce tems il alla en Suede. On lui fit des offres avantageuſes pour l'y arrêter, mais ſa paſſion de voyager lui fit préférer à tout ce qu'on lui propoſa, la Charge de Sécretaire d'Ambaſſade à la ſuite de Louis Fabricius que la Cour de Suede envoyoit au Roi de Perſe. Il arriva à Iſpahan, ville Capitale de ce

Royaume en 1684. Après y avoir séjourné quelque tems, au lieu de revenir en Europe avec Fabricius, son goût pour les voyages le porta à se mettre au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, en qualité de Chirurgien en Chef de la Flotte; c'étoit bien déroger, mais l'honneur d'un sçavant ne consiste pas en titres. Kœmpser poussa ses courses jusqu'au Royaume de Siam & au Japon, & revint en Europe en 1693 : il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde, & retourna ensuite dans sa Patrie, où la pratique de la Médecine, & l'emploi particulier de Médecin du Comte de la Lippe son Souverain, l'occuperent jusqu'à sa mort qui arriva le 2 Novembre 1716. Ses principaux Ouvrages sont : *Amœnitates Exoticæ*, in-4. Cet Ouvrage qui contient quantité d'Observ. curieuses & utiles sur l'Histoire Civile & Naturelle des pays que Kœmpser avoit visités, sur la Botanique en particulier, & sur les Antiquités, fit désirer avec empressement son *Herbarium Ultrà Gangeticum*, l'*Histoire de ses Voyages*, & en particulier l'*Histoire* Naturelle, Civile & Ecclésiastique de l'Empire du Japon. Cette *Histoire* composée en Allemand est très-curieuse & très-*estimée*. On l'a traduite en *François* sur la version Angloise de Jean-Gaspard Scheuchzer. Cette traduction Françoise a été imprimée à la Haye en 1729, 2 *vol. in-fol.* avec quantité de figures.

KONIG, (Emmanuel) Docteur en Médecine, naquit à Basle le premier de Novembre 1658. Après avoir voyagé en France & en Italie, on lui donna en 1695 l'emploi de Professeur en Grec dans l'Université de Bâle. Il obtint celui de Professeur de Physique en 1706, & il succéda en 1711 au célèbre Harder dans la profession de la Médecine théorétique qu'il a exercée jusqu'à sa mort arrivée le 30 Juillet 1731. Il a laissé plusieurs Ouvrages de Médecine qui furent si estimés en Suisse, qu'il y fut regardé comme un autre Avicenne.

KONIG, (George Mathias) étoit né à Altdorf ville de Franconie le 15 Février 1616 de George Konig, Docteur en Théologie & Professeur dans l'Université de cette ville. Après avoir fait ses études avec succès, il s'appliqua à la Théologie, aux Belles-Lettres, aux langues Orientales, & en 1647, âgé de trente-un ans, il fut nommé Professeur en Histoire à Altdorf. En 1654, on joignit à cet emploi celui de Professeur en Langue Grecque, & en 1655, celui de Bibliothécaire de de l'Université que son pere avoit possédé pendant quelques années avant lui. Konig n'est guères connu par la plû-

part des Sçavans que par ſa *Bibliotheque ancienne & nouvelle*, compilation ſur les Auteurs qui eſt fort peu exacte & faite ſans goût. Ce qu'il dit des Auteurs eſt fort peu de choſe, il attribue ſouvent à un Ecrivain ce qu'il n'a point fait, & obmet de parler des Ouvrages qui en ſont inconteſtablement. Il mourut à Altdorf le 29 Août 1699, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

KORTHOLT, (Chriſtian) Lutherien, Docteur & Profeſſeur en Théologie à Kiel, prit naiſſance à Burg dans l'iſle de Femeren. Il fut inſtruit avec beaucoup de ſoin chez ſon pere, qui étoit Marchand, juſqu'à l'âge de 16 ans, après quoi il fut envoyé à Sleſwic, où il continua ſes études pendant deux années. En 1650 il paſſa au Collége de Stettin, où il ſoutint deux Thèſes publiques, dont l'une étoit de ſa compoſition. Il s'acquit beaucoup de réputation par les actes Académiques où il fut tantôt ſoutenant, tantôt préſident, & par les leçons particulieres qu'il donna ſur la Philoſophie, ſur les Langues Orientales & ſur la Théologie. Il eut tant de zèle pour faire fleurir l'Univerſité de Kiel, où il eut la premiere chaire de Théologie, qu'il refuſa toutes les charges qui lui furent offertes en divers lieux, quoi qu'elles fuſſent très-honorables. Celle de Vice-Recteur qui lui échut cinq fois, fut remplie avec beaucoup d'habileté, d'application & de prudence. Sa mort, qui arriva le 31 Mars 1694, fut une très-grande perte pour l'Académie de Kiel & pour la République des Lettres qu'il avoit enrichie d'un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux ſont: 1°. *Tractatus de calumniis Paganorum in veteres Chriſtianos*, dont la meilleure édition eſt de Kiel en 1689, *in*-4. 2°. *Tractatus de origine & natura Chriſtianiſmi, ex mente Gentilium*, *in*-4. 3°. *Tractatus de Religione Ethnicâ, Muhammedanâ & Judaïca*, *in*-4. 4°. *Tractatus de perſecutionibus Eccleſiæ primitivæ, veterumque Martyrum cruciatibus*, dont la meilleure édition eſt celle de Kiel, *in*-4. 5°. *De tribus Impoſtoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes & Benedicto Spinoſæ oppoſitus*, *in*-8. 6°. *Oratio de Scholarum & Academiarum ortu & progreſſu, præſertim in Germaniâ*, à Sleſwic en 1666, *in-fol.* Cette Harangue fut prononcée à l'ouverture de l'Académie de Kiel. 7°. *De Orationis, cum revelatione in Theologia concurſu, &c.*

KOTTER ou KOTTERUS, (Chriſtophe) né en 1585. au Bourg de Languenaw dans la Luſace, étoit fils d'un Corroyeur. On prétend que ce Calviniſte eut, l'an 1616, des révélations extraordinaires ſur les choſes qui devoient arriver à l'Egliſe, & rinci-

palement dans le Nord & en Allemagne. Les perſonnes de bon ſens, du parti Proteſtant, ſe mocquerent avec raiſon de ces viſions fanatiques & ridicules. En 1625, Comenius fit connoiſſance avec lui, & ſe rendit le Promulgateur de ſes prophéties. Comme elles tendoient toutes à annoncer de grands malheurs à la Maiſon d'Autriche, un Officier de la Juſtice Impériale en Siléſie, trouva moyen de ſe ſaiſir de Kotter, qu'il fit empriſonner le 2 Janvier 1627. Il fut mis au pilori, & banni des états de l'Empereur à perpétuité. Il paſſa donc dans la Luſace, où il mourut en 1647, à 62 ans. Comenius a fait imprimer les rêveries de ce fanatique & celles de deux autres Viſionnaires, ſous le titre de *Lux in tenebris* en 1657.

KOUC, (Pierre) habile Peintre & Architecte, étoit d'Aloſt, & diſciple de Bernard Van-Orlay, qui l'avoit été de Raphaël. Il alla à Rome, où la diſpoſition qu'il avoit à profiter des bonnes choſes, lui fit prendre un très-bon goût, & lui acquit par l'exercice une très-grande correction dans le deſſein. Après ſon voyage de Conſtantinople, où il s'occupa à deſſiner les façons de vivre des Turcs, dont il nous a laiſſé les eſtampes en bois, qui ſeules peuvent faire juger de ſon mérite; il alla s'établir à Anvers, où il fit beaucoup de tableaux pour l'Empereur Charles-Quint; & ſur la fin de ſa vie, il écrivit ſur la Sculpture, la Géométrie & la Perſpective, & il a traduit en Flamand Vitruve & Serlio. Il eſt mort en 1550.

KRANTZ, (Albert) étoit natif de Hambourg, & après avoir fait ſes études d'Humanités dans ſa Patrie, il employa pluſieurs années à voyager dans les principales parties de l'Europe; il cultiva pendant ſes voyages la Philoſophie, la Théologie & la Juriſprudence avec tant de ſoin, qu'il s'y rendit très-habile. Après s'être fait recevoir Docteur en Théologie & en Droit Canonique à Roſtoch, il profeſſa quelques années la Philoſophie & la Théologie, & fut même Recteur de l'Univerſité de cette Ville en 1482. Rappellé de Roſtoch à Hambourg, il fut fait Chanoine de la Cathédrale de cette Ville; mais il ne ſe contenta pas de jouir en fainéant des revenus de ce Bénéfice, il s'occupa à Prêcher, & à faire des Leçons de Théologie. Il fut élû Doyen de ſon Chapitre en 1508, & travailla auſſi-tôt à corriger les déſordres qui y régnoient, il fit pour cela une viſite générale dans tous les lieux de ſa dépendance. Il avoit longtems auparavant rendu pluſieurs ſervices à la Ville de Hambourg & aux autres Villes Anſeatiques; il s'étoit trou-

vé de leur part, en 1489, à l'Assemblée de Weismar, & elles l'avoient envoyé, en 1497, en France pour demander une Trève, & en 1499. en Angleterre, pour y demander certains priviléges contre les Pirates. Le succès de ces Négociations lui avoient donné une telle réputation d'habileté & de prudence, que Jean, Roi de Dannemarc, & Frederic, Duc d'Holstein, voulurent, en 1500, l'avoir pour Arbitre dans un différend qu'ils avoient avec la Province de Dietmarsen. Il fut aussi Syndic de la Ville de Hambourg en 1489. Il mourut le 7 Décembre 1517. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Chronica Regnorum Aquilonarium, Daniæ, Suecicæ, Norwegiæ. Argentorati* 1546, *in-fol.* La meilleure édition de cet ouvrage & la plus ample, est la quatrième qui a été faite à Francfort, *in-fol.* par Jean Wolfius, Conseiller du Marquis de Bade. Cette Chronique de Krantz, qui s'étend depuis l'origine des Royaumes dont il parle, jusqu'à l'an 1500 est estimée, quoi qu'il y ait beaucoup de fautes ; on peut dire la même chose de ses autres ouvrages, qui malgré les applaudissemens qu'ils ont reçu de plusieurs Sçavans, ont été violemment critiqués par d'autres. En effet, on l'accuse de débiter bien des contes sur l'origine des Peuples, & de citer fort mal les Auteurs anciens. *Saxonia, sive de Saxonicæ gentis vetusta origine, &c.* La meilleure édition est celle qu'a donné à Francfort Wechel, *in-fol.* 1575, 1580, 1681. *Wandalia, sive Historia de Wandalorum vera origine, &c. Coloniæ* 1500, *in-fol.* La derniere, donnée par Wechel en 1619, est plus estimée. *Metropolis, sive Historia Eccles. Sax.* Les meilleures éditions sont celles de 1575, 1590, 1627, à Francfort, par Wechel, *in-fol.* L'Auteur démêle avec beaucoup de discernement & d'exactitude l'Histoire ancienne de l'Empire. *Ordo Missæ, secundum ritum laudabilis Ecclesiæ Hamburgensis. Argent.* 1509, *in-fol.*

KUHLMAN, (Quirinus) né à Breslau en Silésie, fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour les Sciences ; mais une maladie, dans laquelle il eut le malheur de tomber, le rendit un des plus fameux Visionnaires du 17^e. siécle. Il se croyoit inspiré de Dieu, & ne vouloit avoir d'autre maître que le Saint-Esprit. Après avoir fait divers voyages en Angleterre, en France, en Allemagne & dans l'Orient, il fut brûlé en Moscovie, le 3 Octobre 1689, pour quelques prédictions séditieuses. On a de lui plusieurs ouvrages remplis de visions & de fanatisme, dont l'un est dédié à Louis

XIV, avec cette inſcription familiere, *Ludovice XIV, Rex belligere, ſalve.*

KUHNIUS, (Joachim) né à Gripſwalde dans la Poméranie en 1647, étoit habile Profeſſeur de Grec & d'Hébreu dans l'Univerſité de Straſbourg. Il s'acquit une ſi grande réputation en enſeignant ces deux Langues, qu'il eut pour auditeurs un nombre conſidérable de Hollandois & d'Anglois. Nous avons de lui de ſçavantes Notes ſur *Pollux*, ſur *Diogene Laerce*, ſur *Elien* & ſur *Pauſanias*, & quelques autres ouvrages. Ce célèbre Profeſſeur mourut le 11 Décembre 1697, âgé de 50 ans.

KURLEBECK, (Jean) Saxon, d'une ancienne famille, auſſi diſtingué par la nobleſſe que par la valeur, devint célèbre par ſon érudition. Il ſe rendit habile dans toutes les parties de la Philoſophie qu'il enſeigna avec un applaudiſſement univerſel, & un grand concours de diſciples à Leipſic, où il avoit fait ſes études avec beaucoup de ſuccès. Son amour pour l'étude lui fit négliger tous les intérêts humains, & même celui de ſa fortune. Et ayant renoncé au lieu de ſa naiſſance, il y vendit quatre héritages qui lui provenoient de ſes ancêtres. Il a laiſſé pluſieurs *Ouvrages* de Philoſophie que l'on ne croit pas imprimés. Il mourut à Leipſic, où il fut inhumé dans l'Egliſe de ſaint Thomas.

KUSTER, (Ludolfe) naquit à Blomberg dans la Weſtphalie, en 1670. A l'âge de 14 ans, il commença ſes premieres études dans le Collége de Berlin, d'où ſon pere, qui étoit premier Magiſtrat de Blomberg, l'envoya à Francfort où il demeura quelques années, & s'appliqua aux Sciences que l'on enſeigne dans l'Univerſité de cette Ville. Au commencement de l'année 1700 il alla à Paris, où il conféra Suidas avec trois manuſcrits de la Bibliothéque du Roi, & tira de ce riche tréſor beaucoup de fragmens, qui lui furent d'un grand ſecours pour ſon édition de Suidas qu'il dédia au Roi de Pruſſe. Cet ouvrage ſuffira pour rendre le nom de Kuſter recommandable à la poſtérité; ſoit qu'on conſidère la difficulté de l'entrepriſe, ſoit qu'on examine les moyens qu'il y employa & la prodigieuſe lecture qui lui fut néceſſaire; ſoit enfin qu'on juge de l'ouvrage par le ſuccès, qui fut auſſi grand que l'Auteur pouvoit l'eſpérer; la réputation que lui fit cet ouvrage, engagea l'Univerſité de Cambridge à le recevoir au nombre de ſes Docteurs. Les Réflexions qu'il fit ſur le nouveau Teſtament, pendant qu'il étoit occupé de la nouvelle édition qu'il en donna, lui fit reconnoître l'autorité infail-

lible de l'Egliſe & la néceſſité de s'y ſoumettre. Auſſi n'y réſiſta-t-il pas long-tems, car il vint à Paris, & fit abjuration de l'héréſie le 25 Juillet 1713; & ayant été préſenté au Roi Louis XIV par l'Abbé Bignon, Sa Majeſté le gratifia d'une penſion de 2000 livres, qu'on lui paya ſur le champ par avance. Son mérite ayant été bientôt reconnu, tous les Sçavans s'empreſſerent d'être de ſes amis, & l'Académie des Inſcriptions lui donna une place d'Aſſocié ſurnuméraire, par une diſtinction qu'elle n'avoit encore donné à perſonne. Il mourut à Paris le 12 Octobre 1716, à l'âge de 47 ans, & y fut enterré en l'Egliſe de S. André des Arcs. Les ouvrages de ce Sçavant homme ſont : *Hiſtoria critica Homeri, in-8.* en 1696. *Bibliotheca novorum librorum, à menſe Aprili anni* 1697. *uſque ad finem anni* 1699, cinq vol. *in-8. Jamblicus, de vita Pithagoræ, cum MSS. collatus & illuſtratus*, à Amſterdam 1707, *in-4. Suidas*, Grec & Latin, à Amſterdam 1710, 3 vol. *in-fol. Novum Teſtamentum, Millii variantibus lectionibus auctum & meliore ordine diſpoſitum*, à Amſterdam 1710, *in-fol.* &c.

L

LABADIE, (Jean) fils d'un ſimple Soldat de Gaſcogne, naquit en 1610 dans la Citadelle de Bourg en Guyenne, entra dans la Société de Jeſus, où il demeura 15 ans, & qu'il quitta malgré ſes Confreres, à qui ſon eſprit & ſes talens inſpiroient l'envie de le retenir; & après avoir parcouru pluſieurs Villes de Guyenne, il fut employé dans le Diocèſe d'Amiens par l'Evêque Caumartin. Labadie ſe comporta d'abord avec aſſez d'édification à l'extérieur; mais dans une miſſion qu'il fit à Abbeville, il commença à répandre ſes principes abominables & à les pratiquer. L'Evêque averti de ces déſordres, voulut le faire arrêter, mais Labadie le prévint par ſa fuite, & ſe retira d'abord à Bazas, où il continua de prêcher la fauſſe ſpiritualité, puis à Toulouze, dont l'Archevêque lui confia la direction d'un Couvent de Religieuſes. C'eſt là, que ne gardant plus de meſures, il enſeigna toutes les abominations de Molinos, & les faiſoit pratiquer à ces pauvres filles leur en donnant l'exemple. Le Prélat en étant informé, diſperſa les Religieuſes corrompues & pourſuivit ce ſéducteur, qui après s'être tenu quelque tems caché, ſe réfugia dans un Couvent de Carmes près de Bazas, où il

jetta le trouble & le déſordre par ſon fanatiſme, ſes viſions & ſes infamies. La Juſtice l'ayant pourſuivi, il erra de lieu en lieu, & finit enfin par embraſſer le Calviniſme à Montauban, où il exerça le miniſtère de Paſteur pendant huit ans, malgré ſa conduite irrégulière & ſes diſcours fanatiques; mais ayant été convaincu de ſédition, il ſe retira à Genève en 1659, d'où ayant été chaſſé, il vint à Middelbourg, & y épouſa la fameuſe Schurman, qui attira à la Secte des Labadiſtes la Princeſſe Palatine Elizabeth. Après avoir ſemé la diviſion dans toute la Hollande, Labadie dépoſé au Synode de Dordrecht, parcourut divers états d'Allemagne, & vint enfin mourir d'une colique violente à Altena dans le Holſtein en 1674, âgé de 64 ans. Ce Viſionnaire eſt plus connu par ſes aventures & ſes infamies que par ſes ouvrages, qui, quoique en grand nombre, ne méritent pas d'être cités. Son ſyſtême étoit à-peu-près celui de Molinos, dont il renouvella les horreurs dans la ſpéculation & dans la pratique. Ce que l'on a dit de ſes liaiſons avec le P. de Cort de l'Oratoire, & de leurs projets réciproques, eſt une impoſture qui ne mérite pas d'être relevée.

LABAN, fils de Bathuel, petit-fils de Nachor & frere de Rebecca, demeuroit dans la Méſopotamie de Syrie, où il poſſédoit de grands biens, & il avoit deux filles, Rachel & Lia. La premiere étoit promiſe à Jacob, qui pour l'avoir, avoit ſervi ſept ans ſon oncle Laban; mais celui-ci, homme artificieux & ſans parole, ſubſtitua l'aînée à la cadette, & força ſon neveu à le ſervir encore ſept ans, pour avoir Rachel. Depuis, Jacob s'appercevant qu'on le regardoit de mauvais œil, ſortit furtivement de la maiſon de ſon beau-pere; & Laban qui s'en apperçut le troiſième jour, l'ayant pourſuivi, l'atteignit ſur la montagne de Galaad, & après s'être fait des plaintes réciproques, le beau-pere & le gendre ſe jurerent une amitié éternelle, & dreſſerent un monument, pour marque de l'alliance qu'ils faiſoient. Laban s'en retourna enſuite à Haran, & il n'eſt plus parlé de lui dans l'Ecriture.

LABAT, (Jean-Baptiſte) Dominicain, naquit à Paris l'an 1664. Ses Supérieurs l'envoyerent en Amérique l'an 1693. en qualité de Miſſionnaire, & il y gouverna la Cure de Macouba. Il en revint en 1709, débarqua à Cadix, & après avoir parcouru quelques Villes d'Eſpagne, il paſſa en Italie, où il demeura pluſieurs années. Il mourut à Paris le 6 Janvier 1738, âgé de 75 ans. Nous avons de lui pluſieurs *Relations* de voyages, 1°. *Nouveau voyage aux*

Iſles de l'Amérique, 6 vol. *in*-12, ouvrage agréable & inſtructif, où il y a un grand nombre de choſes curieuſes par rapport à la Phyſique hiſtorique, à la deſcription des différens lieux dont l'Auteur fait mention, aux manufactures & aux commerces, tout cela ſemé de traits hiſtoriques & quelquefois réjouiſſans. 2°. *Voyages* en Eſpagne & en Italie, 8 vol. *in*-12. 3°. Nouvelle *Relation* de l'Afrique Occidentale, 5 vol. *in*-12. Le P. Labat a ſoin d'avertir, qu'il n'eſt jamais allé en Afrique. Ce qu'il en rapporte, n'eſt fondé que ſur les Mémoires qu'on lui a fourni. Il eſt encore Editeur du *Voyage* du Chevalier du Marchais en Guinée, 4 vol. *in*-12, & de la *Relation Hiſtorique* de l'Ethiopie Occidentale, traduite de l'Italien, &c. 5 vol. *in*-12.

LABBÉ, (Philippe) né à Bourges en 1607, entra dans la Congrégation de Jeſus en 1623, & après y avoir enſeigné la Philoſophie & les Humanités, il vint profeſſer la Théologie morale à Paris, où il mourut en 1667. Ce laborieux Auteur avoit une mémoire prodigieuſe, qui l'a ſervi fidèlement dans le grand nombre d'ouvrages que nous avons de lui. La plûpart ne ſont que des compilations, qui font plus d'honneur à ſa patience qu'à ſon jugement. Les principaux ſont : *Concordia Sacræ ac Profanæ Chronologiæ, &c. in*-12. 1638. *De Byzantinæ Hiſtoriæ Scriptoribus, in-fol.* 1648, qui contient le plan & la notice des Auteurs de l'Hiſtoire Bizantine. *Nova Bibliotheca manuſcriptorum*, 2 vol. *in-fol.* 1657, où il y a beaucoup de pièces qui n'avoient jamais été imprimées ; *Bibliotheca Chronologica Sanctorum Patrum, in*-24. fort ſuperficielle. La Géographie Royale, *in*-8. 1646, mauvais livre. Le *Chronologue François*, *in*-12. 5 vol. 1666, aſſez eſtimé. *Abrégé Royale de l'ancienne Chronologie*, *in*-4. 2 vol. 1651, peu méthodique, mais qui contient des extraits & des pièces utiles. *Concordia Chronologica*, 5 vol. *in-fol.* 1670. où il y a beaucoup de ſçavoir, encore plus d'obſcurité & très-peu d'utilité : la beauté de l'impreſſion en fait preſque tout le mérite. *Notitia utriuſque Imperii Romani, in*-12. 1651, bonne édition d'un livre néceſſaire pour l'étude de l'Hiſtoire ſous les Empereurs Romains. *Mélanges curieux* de pluſieurs hiſtoires rares, pour ſervir à l'Hiſtoire de France, &c. *in*-4. 1650, ouvrage dont l'exécution ne répond pas à la pompe du titre. *La Clef d'or de l'Hiſtoire de France*, &c. *in*-12. 1649, dont la derniere édition de 1664, eſt la plus ample, petit livre, qui peut ſervir à ceux qui ne veulent pas ſçavoir beaucoup. *Les*

Etimologies de pluſieurs mots François, *in*-12. 1661, livre fait contre le Jardin des Racines Grecques de Port-Royal, dans lequel l'Auteur s'approprie en entier le fond de ce dernier Ouvrage, & pour couvrir ſon larcin, il charge les Auteurs d'injures groſſières, qui démentent le caractère de politeſſe que quelques-uns lui donnent. Mais il fut vivement relevé dans une deuxième édition des *Racines*, dans laquelle on lui reproche ſon plagiat honteux, & on lui rappelle l'accuſation intentée contre lui par le fameux Samſon qui l'avoit convaincu, à la face de toute la terre, de l'avoir pillé ſans pudeur dans ſon *Pharus Galliæ antiquæ*, *in*-12. 1664, où *il n'y* avoit de lui qu'un nombre effroyable de fautes énormes contre l'ancienne Géographie. Le P. Labbé a fait encore *l'Année Sainte des Catholiques*, *in*-8. 1650, où, ſelon ſa louable manière, il copie mot à mot le *Kalendrier* des Heures de Port-Royal, après en avoir dit beaucoup de mal dans un avant-propos. *Conciliorum*, *Collario maxima*, 17 vol. *in-fol.* 1672, avec des Notes. Ce Recueil fut achevé par le P. Ceſſart qui avoit revu tout l'ouvrage, & qui, quoique meilleur Critique que ſon Confrere, n'a pu éviter un grand nombre de fautes dans cette Collection, d'ailleurs eſtimée. Vigneul Marville dit que le *P. Labbé étoit un bon homme* accuſé d'être un peu Pirate, & de détrouſſer les Sçavans, non par néceſſité, mais par amuſement.

LABEO, (P. Fabius) Romain, fut Queſteur 197 ans avant J. C. il fut enſuite Préteur. Ce fut en cette qualité qu'il commanda la Flotte Romaine, & remporta l'honneur du triomphe naval, pour avoir vaincu les Crétois, & délivré tous les Romains, que ces peuples avoient fait priſonniers, l'an de Rome 570. Il fut élevé au Conſulat avec Claudius Marcellus, & fut envoyé dans la Ligurie à la tête d'une armée. Ciceron dans ſes Offices, blâme avec raiſon la manière indigne dont il termina le différend des Habitans de Nole & de Naples, qui l'avoient pris pour arbitre. Il ne s'éleve pas avec moins de force contre ſa fourberie, dans l'exécution du Traité conclu avec le Roi Antiochus. Labeo avoit du goût pour la Poëſie, & on dit qu'il eut part aux Comédies publiées ſous le nom de Terence.

LABEO, (Antiſtius) célèbre Juriſconſulte Romain, vivoit du tems de Ciceron. Il entra dans la conſpiration de Brutus & de Caſſius contre Céſar. Voyant ſont Parti défait, il ſe fit tuer par un de ſes affranchis après la bataille

de Philippes, pour ne pas ſurvivre à la perte de la liberté de ſa Patrie, l'an 723. de Rome.

LABEO, (Q. Antiſtius) fils du précédent, fut encore plus verſé que ſon pere dans la ſcience du Droit. Il ſe diſtingua ſur tout par ſa profonde littérature, & ſon attachement inviolable à la Juſtice & aux anciennes Loix. Il compoſa, dit-on, plus de 400 livres, mais aucun n'eſt parvenu juſqu'à nous.

LABERIUS, (Decimus) Chevalier Romain, & Poëte, s'appliqua à compoſer des *Mimes*, & y excella. Ce n'étoit point un deshonneur à Rome de compoſer des Poëſies pour le Théatre; mais on ne pouvoit les repréſenter ſoi-même ſans ſe diffamer. Laberius ne put pourtant réſiſter aux inſtances réitérées de Céſar, qui l'obligea par ſes libéralités, de monter ſur le Théatre à l'âge de 60 ans, pour jouer une de ſes Pièces. Dans le Prologue de la pièce, qui eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, le Poëte exhala ſa douleur d'une manière fort honorable pour Céſar, mais en même-tems fort touchante. Macrobe, qui nous l'a conſervé en entier, nous apprend auſſi que ce Chevalier Romain, pour venger ſa vieilleſſe deshonorée, inſéra malignement dans le cours de la pièce quelques traits picquans contre ce Prince. Un Valet maltraité par ſon Maître s'écrioit: *ô Romains, nous perdons la liberté!* & un peu plus bas: *Il eſt néceſſaire que celui qui ſe fait craindre de pluſieurs perſonnes, en craigne auſſi lui-même pluſieurs.* Tout le peuple à ces traits reconnut Céſar, & jetta les yeux ſur lui. Ce Prince pour punir le Poëte, donna la préférence à un autre Poëte, nommé P. Syrus. Cependant lorſque la pièce fut finie, Céſar, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaiſance, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles Lettres de nobleſſe. Laberius étant allé enſuite prendre place parmi les Chevaliers, ils ſe ſerrèrent de telle ſorte qu'il n'en trouva point. Ciceron qui le vit dans l'embarras, lui dit en le raillant, *recepiſſem te, niſi anguſtè ſederem*, ſe mocquant de Laberius & du grand nombre de Sénateurs que Céſar avoit créés; mais Laberius lui rendit bien le change par cette réponſe: *mirum ſi anguſtè ſedes, qui ſoles duabus ſellis ſedere*, lui reprochant de n'avoir été ni ami de Céſar, ni de Pompée. Laberius mourut dix mois après Jules Céſar, à Pouzzole, l'an de 710. de Rome.

LABOUREUR, (Jean le) naquit à Montmorenci près de Paris l'an 1623. Dès l'âge de 19 ans il donna au public

un *Recueil* des personnes illustres qui ont leurs tombeaux aux Célestins de Paris, *in-fol.* Cet ouvrage, tout imparfait qu'il étoit, fut très-bien reçu, & on le réimprima dès l'année suivante 1643. Le Laboureur entra en 1644 à la Cour, en qualité de Gentilhomme servant. Il suivit la Maréchale de Guebriant, dans son ambassade à la Cour de Pologne. En 1647 il fit imprimer la Relation de ce voyage, qui est très-intéressante. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il fut d'abord pourvu du Prieuré de Juvigné, puis il devint Aumônier du Roi, & fut créé Commandeur de l'Ordre de S. Michel. Il mourut au mois de Juin 1676, âgé de 53 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1°. *L'Histoire du Maréchal de Guebriant, in-fol.* fort bonne. 2°. Une nouvelle édition des *Mémoires de Michel de Castelnau*, avec des *Commentaires historiques*, qui répandent beaucoup de jour sur l'Histoire de France. 3°. Une traduction Françoise de l'Histoire de Charles VI, 2 vol. *in-fol.* 1663 ; Histoire très-estimée & faite sur d'excellens Mémoires. 4°. *Histoire & Relation du voyage de la Reine de Pologne, in-4.* 1648, livre assez curieux. 5°. *Histoire Généalogique de la maison des Budes, in-fol.* 1656, &c.

LABOUREUR, (Louis le) son frere, mort le 21 Juin 1679, est auteur du mauvais Poëme de Charlemagne, & de 3 autres sur les Conquêtes du Duc d'Anguien, &c. D. Claude le Laboureur leur oncle, ancien Prévôt de l'Abbaye de l'Isle-Barbe, fut obligé de résigner son Bénéfice, pour se soustraire au ressentiment du Chapitre de Lyon, dont il avoit parlé indiscrètement. Il nous reste de lui un livre intitulé : *Les Masures de l'Isle-Barbe*, 2 vol. *in-4.* 1681 ; ouvrage estimé, sur-tout pour les preuves & les titres dont il est accompagné. Un Traité *de l'origine des Armes, in-4.* &c. Il mourut en 1675. dans sa 53^e^. année.

LA CARRY, (Gilles) Jésuite, sçavant Antiquaire & surtout très-versé dans la connoissance de l'Anc. Histoire de France qu'il avoit bien étudiée. Il naquit au Diocèse de Castres en Languedoc, l'an 1605. Après avoir rempli avec distinction les différens emplois dont il fut chargé, il vint passer les dernieres années de sa vie à Clermont en Auvergne, où il mourut le 25 Juillet 1684. Il a composé plusieurs ouvrages importans, & utiles pour notre Histoire. *Historiâ Galliarum sub Præfectis, in-4.* 1672 ; Traité assez succinct depuis Constantin jusqu'à Justinien, fort estimé & utile aux Sçavans. *Historiâ Coloniarum*, &c. *in-4.* 1677, écrite avec sçavoir & discernement, & peu commu-

ne. *Epitome Hiſtoriæ Franciæ*, *in*-4. 1672, extrait du livre 11^e. *de Doctrinâ temporum*; ouvrage excellent, qui peut ſervir de guide pour l'étude de notre Hiſtoire. *De Regibus Franciæ & lege Salicâ*, *in*-4. 1677. *Hiſtoria Romana ..... per numiſmata & marmora*, &c. *in*-4. livre utile & bien fait, où l'Auteur applique les Médailles à l'Hiſtoire, &c.

LACERDA, *Voyez* Cerda.

LACMAN, (Jean) né à Tournai en 1629 Docteur de Louvain, Chanoine & Archidiacre de Malines: L'Archevêque (de Berghes) le mit à la tête de ſon ſéminaire, qu'il conduiſit pendant vingt-cinq ans avec un zèle & une piété qui le firent eſtimer de toute la ville. Il y mourut en 1704. Il eſt Auteur de quelques Ouvrages remplis d'onction & de ſolidité. *De Relatione operum in Deum: concertatio triplex de mente S. Thomæ Aquinatis.* Il a donné auſſi des *Penſées Chrétiennes.*

LACTANCE, (*Lucius Cœlius Firmianus Lactantius*) étoit Afriquain, ſelon quelques-uns, ſelon d'autres de Fermo dans la marche d'Ancone, d'où l'on croit qu'il fut nommé Firmien. Il fut diſciple du célèbre Rhéteur Arnobe, & profeſſa lui-même la Rhétorique à Nicomédie Il paroit que juſqu'alors il avoit été payen, & il ſemble l'inſinuer lui-même, lorſqu'il dit dans ſes inſtitutions divines qu'il avoit enſeigné aux jeunes gens, non à pratiquer la vertu, mais à être ingénieux pour couvrir & défendre le mal. Mais on ne ſçait aucune particularité de ſa converſion; on ſçait ſeulement que dans un âge aſſez avancé il paſſa dans les Gaules par l'ordre de Conſtantin, qui inſtruit de ſon mérite, lui confia l'éducation de Criſpe ſon fils aîné. Quoique ce poſte dût le mettre en faveur, & lui procurer du moins une certaine aiſance, nous apprenons d'Euſebe qu'il vécut toujours dans la plus grande pauvreté, & qu'au milieu de la Cour, il manquoit ſouvent des choſes les plus néceſſaires. Cet Auteur fut le plus ſavant homme de ſon tems. Il avoit fait ſa principale étude des Ouvrages de Ciceron, & il a ſi bien imité ſon ſtyle, qu'il mérita d'être appellé le *Tullius Chrétien.* Il avoit compoſé étant encore payen, pluſieurs Ouvrages de Belles-Lettres; & ceux qu'il fit depuis ſa converſion ne ſont pas tous venus juſqu'à nous. Ceux qui nous reſtent ſont 1°. *de la colere de Dieu*, où Lactance s'efforce de prouver que Dieu eſt capable de colere auſſi-bien que de miſéricorde. 2°. *de l'Ouvrage de Dieu*, où pour établir la Providence par l'excellence de ſon principal Ouvrage, qui eſt l'homme, il fait une deſcription

élégante de toutes les parties de ſon corps, & des propriétés de ſon ame. 3°. *Les Inſtitutions Divines* en ſept Livres, le plus excellent de ſes Ouvrages, & celui qui a le plus contribué à ſa réputation. Son but eſt de réfuter les abſurdités, & de faire voir la fauſſeté du Paganiſme, & d'établir ſur ſes ruines la vérité & la ſainteté du Chriſtianiſme; il y combat avec force les ſubtilités & les illuſions de l'Idolâtrie, & fait triompher la Religion Chrétienne des attaques de ſes ennemis. Mais S. Jerôme remarque fort bien que Lactance avoit plus de facilité pour détruire les erreurs, que de ſcience pour établir les dogmes des Chrétiens. Comme il étoit peu verſé dans la Théologie, il s'eſt égaré dès qu'il a voulu trop approfondir nos myſtères. D'ailleurs il traite ces matieres trop ſéchement, & d'une maniere trop philoſophique. 4°. Un Livre de la perſécution que Baluze a donné au Public ſous le titre *de la mort des Perſécuteurs*, d'après un ancien manuſcrit de la bibliotheque de M. Colbert. On en a une excellente édition *in*-8. d'Utrecht 1673, avec des notes très-curieuſes de pluſieurs Sçavans. Le P. Nourri Bénédictin, prétend qu'il eſt fauſſement attribué à Lactance, & qu'il a été compoſé par Lucius Cecilius qui vivoit au commencement du quatrième ſiécle; mais ſon ſentiment n'eſt pas celui des véritables Savans. Les Œuvres de cet Auteur furent imprimées pour la premiere fois dans le Monaſtère de Sublac *in-fol.* en 1465; & depuis il y en a eu pluſieurs éditions, dont la meilleure & la plus complette eſt celle de Paris 1748, 2 vol. *in*-4.

LACYDE, Philoſophe Grec, natif de Cyrene, ſuccéda dans l'Académie à Arceſilas ſon maître, la quatrième année de la cent trente-quatrième Olympiade. Diogene Laerce prétend qu'il fut Chef d'une nouvelle Secte; mais Ciceron nous aſſure qu'il ſuivit les ſentimens d'Arceſilas & de Carneade Fondateur de la troiſième Académie. Il fut très-conſidéré d'Attalus Roi de Pergame, qui lui fit préſent d'un jardin où il donnoit ſes leçons. Il répondit à ce Prince qui vouloit l'attirer à ſa Cour que *le portrait des Rois ne devoit être regardé que de loin.* Lacyde, comme tous les autres Sages du Paganiſme, démentoit en pluſieurs occaſions la vertu apparente dont il affectoit de ſe parer. Les magnifiques funérailles qu'il fit à un oie qui le ſuivoit partout pendant ſa vie, prouvent bien quelle étoit la foibleſſe de ce prétendu Philoſophe. La maniere dont il finit ſes jours ne lui fait pas moins de déshonneur. Il mourut d'un excès de dé-

bauche, vingt-deux ans avant J. C.

LADISLAS I. Roi de Hongrie, fils de Bela I. naquit l'an 1041, en Pologne. Après la mort de Geiza en 1080, les Grands du Royaume l'élurent d'une voix unanime, & le forcerent d'accepter la Couronne au préjudice de Salomon qui s'étoit rendu odieux par sa cruauté. Ladislas donna en plusieurs occasions des marques de sa valeur. Il soumit les Bohémiens révoltés, mit en fuite les Huns qui ravageoient la Hongrie, aggrandit ses Etats par les conquêtes qu'il fit sur les Bulgares & sur les Russes, & vainquit les Tartares dans une grande bataille. Sa sœur en mourant lui laissa la Dalmatie & la Croatie qu'il joignit à son Royaume. Ce Prince se distingua encore plus par sa piété & sa vie exemplaire que par ses armes, & il mourut en odeur de sainteté le 30 Juillet 1095. Dieu ayant opéré des miracles à son tombeau par son intercession, trois ans après sa mort il fut canonisé par le Pape Célestin III.

LADISLAS IV. nommé aussi Uladislas, Grand Duc de Lithuanie & Roi de Pologne, monta sur le trône de Hongrie en 1440 après la mort d'Albert d'Autriche. Il fit d'abord la guerre au Sultan Amurat qu'il défit plusieurs fois par Jean Huniade son général. Le Turc pressé de retourner en Asie, demanda la paix que Ladislas lui accorda par un traité solemnel qu'il rompit ensuite à la sollicitation du Pape & des Princes Chrétiens, qui furent bientôt punis de leur mauvaise foi, par les suites fâcheuses qu'entraîna avec elle la perte de la bataille de Varnes donnée le 11 Novembre 1444. Ladislas y fut tué à la fleur de son âge. Sa valeur & sa piété étoient dignes d'une destinée plus heureuse. La Hongrie se ressent encore du malheur de ce Prince qui a causé sa ruine & celle de l'Empire de Grece.

LADISLAS V. fils d'Albert d'Autriche, succéda à Ladislas IV. qui lui avoit été préféré par les Hongrois. Jean Hunniade fut chargé de la Régence pendant la minorité de ce Prince qui n'avoit encore que cinq ans, lorsqu'il monta sur le trône. La Religion Catholique eut en Ladislas un zèlé Défenseur. Il réprima fortement les Hussites, & força les Turcs de lever le siége de Belgrade l'an 1451. Son courage & sa sagesse avoient fait concevoir de lui les plus hautes espérances. Mais les Hussites l'empoisonnerent à Prague, où il attendoit Magdeleine de France, fille de Charles VII. qu'il devoit épouser. Ceci arriva l'an 1158.

LADISLAS VI. ou Uladislas, fils de Casimir Roi de Pologne, eut par le crédit de son

ſon pere la Couronne de Bohême à laquelle il joignit par ſon adreſſe & ſa valeur celle de Hongrie. Son regne qui dura vingt-cinq ans fut toujours traverſé par différentes guerres qu'il eut à ſoutenir contre les Infidèles, & contre les Princes ſes voiſins. Il mourut à Bude ſans laiſſer d'enfans le 13 Mars 1516.

LADISLAS ou Lancelot Roi de Naples, à qui ſes Courtiſans donnèrent le ſurnom de *Magnanime* & de *Victorieux*, ſe diſoit auſſi Roi de Hongrie, & Comte de Provence. Il ſuccéda à ſon pere Charles de Duras l'an 1386. Les différens avantages qu'il remporta ſur Louis II. Duc d'Anjou, à qui la Couronne appartenoit de droit, & qui étoit ſoutenu par les Napolitains lui aſſurèrent la poſſeſſion de ce Royaume. Il ſe rendit maître de Naples & de Capoue, & de-là paſſa à Javarin pour s'y faire couronner Roi de Hongrie après la mort de Sigiſmond en 1403. Ce Roi ambitieux, attentif à ſaiſir toutes les occaſions de s'agrandir, profita des troubles excités par la faction des Guelphes & des Gibelins, pour s'emparer de Rome & d'une partie de l'Etat Eccléſiaſtique. Partout il exerça des cruautés inouies. Louis arrêta enfin ſes violences, le chaſſa honteuſement de Rome, & le défit à Roqueſéche ſur les bords du Gariglian le 19 Mai 1411. Ladiſlas s'étant relevé de ces pertes, prit Rome une ſeconde fois, & obligea les Florentins d'acheter la paix l'an 1403. Il fut empoiſonné à Perouſe par la fille d'un Médecin, dont il étoit paſſionnément amoureux; & s'étant fait tranſporter à Naples, il y mourut en 1414 à l'âge de trente-huit ans. Ce Prince avoit d'excellentes qualités, mais elles furent ternies par des défauts encore plus grands.

LADISLAS, ou Uladiſlas I. ſurnommé *Herman*, fils de Caſimir I, fut proclamé Roi de Pologne après la mort de ſon frere Boleſlas dit le *Cruel* & le *Hardi*, l'an 1081. Content de ſes Etats, jamais il n'attaqua les Princes ſes voiſins, & mit tous ſes ſoins à entretenir la paix & la tranquillité dans ſon Royaume, perſuadé qu'un Souverain ſe doit tout entier au bonheur de ſes peuples. La Pruſſe & la Poméranie s'étant ſoulevées contre lui, il fut forcé de recourir aux armes pour les réduire, & il défit les peuples en 3 batailles. Ce fut ſous ſon regne que les Ruſſes ſecouèrent le joug de la Pologne. Sa mort arriva le 26 Juillet 1102, la vingtième année de ſon Regne. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Boleſlas III.

LADISLAS II. Roi de Pologne, petit-fils du précédent, parvint à la couronne l'an 1139. Peu content du partage que ſon pere avoit fait

de ſes Etats entre lui & ſes freres il leur déclara la guerre pour les dépouiller de leurs héritages. Mais ces derniers s'étant réunis, défirent ſon armée, & la taillèrent en piéces. Ladiſlas après avoir perdu pluſieurs batailles, ſe vit lui-même obligé d'abandonner ſon Royaume, & de ſe réfugier chez l'Empereur Conrad III. l'an 1146. Boleſlas IV. *le Friſé*, l'un de ſes freres, fût élu à ſa place, & lui céda à la recommandation de Frédéric Barberouſſe la Siléſie. Ladiſlas mourut à Oldembourg, l'an 1159.

LADISLAS III. Roi de Pologne, que la petiteſſe de ſa taille fit ſurnommer *Loſtic*, c'eſt-à-dire, d'une coudée. Les Polonois l'appellerent à la couronne en 1295 après la mort de Primiſlas. Mais ſon avarice inſatiable & les violences qu'il commit contre le Clergé pour envahir ſes biens, le rendirent odieux à ſes Sujets qui le détrônèrent, & élurent Vinceſlas Roi de Bohême en 1300. Ladiſlas ſe retira en Hongrie & de-là à Rome. Cinq ans après, Venceſlas étant mort, il rentra dans ſes Etats à la faveur des intelligences ſecrettes qu'il y avoit toujours conſervées depuis ſon exil. Inſtruit par ſes propres malheurs, il régna depuis avec beaucoup de modération & de ſageſſe, agrandit ſon Royaume, & fit trembler ſes ennemis. La Poméranie s'étant révoltée en 1320 quelque tems après ſon couronnement & celui de ſon Epouſe qu'il avoit différé juſques-là, il marcha contre ce pays, & le ſubjugua avec le ſecours des Chevaliers de Pruſſe. Ceux-ci ayant voulu reſter maîtres de Dantzick dont ils s'étoient emparés, Ladiſlas leur déclara la guerre qui dura très-long-tems, juſqu'à ce qu'enfin il arrêta leurs entrepriſes par une ſanglante bataille où ils furent défaits au nombre de 20000. Ce Prince mourut le 10 Mars 1333 avec la réputation d'être le plus grand politique, le meilleur guerrier, & le plus ſage Roi de ſon tems. Il laiſſa de la Reine Hedwige ſa femme, Caſimir *le Grand*, & Eliſabeth qui épouſa Charles Roi de Hongrie.

LADISLAS IV, dit *Jagellon*, grand Duc de Lithuanie, de Samogitie, &c. monta ſur le Trône, par ſon mariage avec Hedwige, fille de Louis Roi de Hongrie. Cette Princeſſe avoit été élûe Reine de Pologne, à condition qu'elle prendroit pour époux celui que les Grands du Royaume lui déſigneroient. Jagellon ayant été choiſi, on le baptiſa, & on le proclama Roi ſous le nom de Ladiſlas IV, l'an 1386. Les Lithuaniens ſes anciens ſujets, excités & ſoutenus par les Chevaliers de Pruſſe, s'étant ſouſtraits à ſon obéiſſance, il les

vainquit, & unit ce Duché à la Pologne. Depuis il refusa la Couronne de Bohême, qui lui étoit offerte par les Hussites, il mourut le 31 Mai 1434, âgé de 80 ans, après en avoir glorieusement regné 48.

LADISLAS V, Roi de Pologne, fils du précédent. Voyez Ladislas IV, Roi de Hongrie.

LADISLAS-SIGISMOND VI, fils de Sigismond III, Roi de Suéde & de Pologne, naquit l'an 1595, & succéda à son pere le 13 Novembre 1632. Ce Prince s'étoit signalé dès le vivant de son pere, par les Victoires qu'il avoit remportées sur les Moscovites, & sur Osman, Sultan des Turcs, auquel il tua plus de 150000 en diverses batailles. Quelque tems après son élection il défit de nouveau les Russiens, & les contraignit à faire la Paix à Viasimia. Il repoussa aussi avec avantage les Turcs qui s'étoient jettés sur la Pologne. Ladislas avoit une grande facilité pour apprendre les Langues, & il en parloit plusieurs. Mais ce qui l'a sur-tout rendu célèbre, c'est une piété tendre, & un amour sincère de la Justice. Il mourut en 1648. Son frere Casimir lui succéda à la Couronne de Pologne.

LÆLIUS, Consul Romain, accompagna le premier Scipion l'Affricain en Espagne, eut une grande part à toutes ses entrepriſes, & fut toujours le fidèle dépositaire de tous ses secrets. Lælius vainquit Syphax & le fit lui-même prisonnier. Il parvint au Consulat l'an de Rome 561, & eut pour Collégue L. Scipion, frere de l'Affricain. *Moreri* & ceux qui l'ont suivi ont confondu ce Lælius avec le suivant.

LÆLIUS, (C.) Consul Romain, à qui sa probité & sa prudence mériterent le surnom de *Sage*. Il étoit très-sçavant & très-versé dans les Belles-Lettres, ce qui fit croire qu'il avoit eû part aux Comédies de Térence. Son éloquence lui acquit une grande réputation; mais il est encore plus connu par l'étroite liaison qu'il eut avec le second Scipion l'Affricain. Jamais peut-être amis ne furent mieux assortis que ces deux grands hommes. Même âge, à peu près, mêmes inclinations, même douceur de caractère, même goût pour les beaux Arts, mêmes principes pour le Gouvernement, même zèle pour le bien public. Scipion l'emportoit sans doute pour la gloire des armes, quoique Lælius ne fut pas sans mérite de ce côté-là. Il fit des prodiges de valeur dans la guerre contre Viriathus, Général des Espagnols, & on lui donnoit la supériorité dans l'éloquence; il joignoit à tous ses talens une grande modestie. Elle parut

ſur-tout dans la juſtice qu'il rendit à Galba, ſon concurrent dans le Barreau. N'ayant pû parvenir malgré ſon exactitude & ſon élégance ordinaire, à perſuader les Juges dans deux Plaidoyers qu'il prononça ſur la même cauſe, il conſeilla à ſes Parties de recourir à Galba, qui par la force & la véhémence de ſon diſcours fit auſſi-tôt décider le Procès en ſa faveur. Il fut Conſul de Rome l'an 612.

LAER, ou LAAR (Pierre de) plus connu ſous le nom de Bamboche, naquit à Laar proche Naarden en Hollande l'an 1613. Dès ſa plus tendre enfance il eut du penchant pour la Peinture, & on le trouvoit ſans ceſſe occupé à deſſiner ce qu'il voyoit. Les objets ſe gravoient ſi profondément dans ſa mémoire, qu'il n'oublioit jamais ceux mêmes qu'il n'avoit vû qu'une fois. Il alla à Rome pour conſulter les grands Maîtres de l'Art, & pour s'inſtruire ſous eux. Ses talens le rendirent bien-tôt célèbre, & les premiers Peintres recherchèrent ſon amitié, entr'autres le Pouſſin, Claude le Lorrain, &c. Les Italiens lui donnèrent le ſurnom de *Bambozo*, à cauſe de ſa figure extraordinaire. Mais comme il étoit gai & rempli de ſaillies, il ſçavoit tirer parti de ſa difformité pour réjouir ſes amis. A l'âge de 60 ans, il changea tout-à-coup de caractère, & paſſa ſubitement de la joye la plus vive à la mélancolie la plus noire. On raconte diverſement ſa mort. Les uns diſent qu'il tomba par mégarde dans un foſſé, & s'y noya. D'autres prétendent qu'ayant jetté dans le Tibre, aidé de quatre autres, un Eccléſiaſtique qui les avoit repris pluſieurs fois de ce qu'ils mangeoient de la viande en Carême, & les avoit ménacé de les déférer à l'inquiſition, il fut ſi fort tourmenté par les remords de ſa conſcience, que pour les étouffer, il ſe précipita dans un puits à Harlem, & y mourut l'an 1675. Ce Peintre ne s'eſt exercé que ſur de petits ſujets : ce ſont des Foires, des Jeux d'Enfans, des Chaſſes, des Payſages, &c. mais il y a dans ces Tableaux beaucoup de force, d'eſprit & de naïveté. On en conſerve pluſieurs chez le Roi & chez le Duc d'Orleans.

LAET, (Jean de) naquit à Anvers, & y mourut en 1649. Tout ce que nous ſçavons de ſa vie, c'eſt qu'il fut Directeur de la Compagnie des Indes, & intime ami de Saumaiſe. Conſtantin Lempereur aſſûre qu'il ſçavoit pluſieurs Langues, & qu'il étoit ſçavant dans l'Hiſtoire & dans la Géographie. Ce fut par ſes ſoins qu'Elzevir donna au Public une grande quantité de *Deſcriptions des Royaumes* du monde en latin, ſous le titre de *Républiques*. Il a compoſé pluſieurs Ouvrages, dont les

plus considérables sont une *Description des Indes Orientales* en 18 livres, sous le titre de *Novus Orbis*, *in-fol.* 1633, très-utile pour la Géographie, & la connoissance des différens Etats du Monde, quoique soupçonné de peu d'exactitude: *Respublica Belgarum*, *in-24.* assez bon: *Gallia*, *in-24.* où l'Auteur ne fait que raporter ce qu'il a tiré de de Thou, & autres Historiens François: *De Regis Hispaniæ Regnis & Opibus*, *in-8°.* passable.

LÆTUS, Capitaine de la Garde Prétorienne, sous l'Empereur Commode dans le 11^e^ siécle, détourna ce Tyran du funeste dessein qu'il avoit formé de brûler Rome. Bientôt après il ternit cette belle action en conspirant contre son maitre qu'il fit mourir par le poison, pour se garentir de la mort dont Commode le menaçoit, & trois mois après il commit le même attentat sur Pertinax, qu'il massacra inhumainement, quoiqu'il l'eût lui-même élevé à l'Empire l'an 193; mais il ne put s'accoûtumer à la sévérité pour la discipline militaire, à l'innocence & à la pureté des mœurs de ce sage Empereur, dont la conduite réglée sembloit lui reprocher ses dissolutions & ses désordres.

LÆTUS, voyez Pomponius LÆTUS.

LÆTUS, (Erasme Michel) Poëte Danois, a composé plusieurs Poëmes sur l'*Histoire* de sa Patrie, sur la *Guerre* des Goths, sur la *Navigation*, sur la *République* de Nuremberg. Nous avons aussi de lui des *Bucoliques*. Il vivoit dans le 16^e^ siécle.

LÆVINUS, (*Torrentius*) vulgairement *Vander-Beken*, ou *Torrentin*, né à Gand, étudia en Droit & en Philosophie à Louvain, puis alla en Italie où par sa science & par sa vertu il gagna l'amitié des plus illustres personnages de ce tems-là, entr'autres des Cardinaux Sirlet, Borromée & Moron, du sçavant Manuce de Gambara. De retour aux Pays-Bas il fut pourvû d'un Canonicat à Liége. Il devint depuis Grand-Vicaire. Philippe II. Roi d'Espagne, satisfait de la maniere dont il s'étoit comporté dans une Ambassade auprès de lui, le fit nommer au siége d'Anvers, vacant par la mort de Sonnius qui en avoit été le premier Evêque. Delà il fut transféré à la Métropole de Malines, dont il fut le IV^e^ Archevêque. Il mourut en 1595. Les Jésuites lui sont redevables du Collége qu'ils ont à Louvain. Ils ont aussi hérité de sa Bibliothèque & de son Cabinet de curiosités. Ce Prélat a composé plusieurs *Poëmes*, des *Commentaires* sur *Suetone* & sur *Horace*, divers Poëmes & d'autres Poësies.

LÆVIUS, Poëte latin vivoit du tems de Ciceron, ou quelques années avant. Il ne nous reste de lui que huit Vers, rapportés par A. Gell & par Apulcé.

LA FARE, (Charles-Auguste Marquis de) Poëte françois, nâquit l'an 1644 au Château de Valgorge en Vivarais, & fut un des hommes le plus aimable de son siécle, par la délicatesse de son esprit, & l'enjouement de son caractère. Il fut Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans, Frere de Louis XIV, & de son Fils depuis Régent du Royaume, qui l'honora de sa familiarité. Son talent pour la Poësie ne se développa qu'à soixante ans; & ce fut pour la célèbre Madame de Caylus qu'il fit ses premiers Vers. On a recueilli toutes ses Poësies avec celles de l'Abbé de Chaulieu son ami & le compagnon de ses débauches. Il n'y a célébré que l'amour & le vin; la galanterie & la bonne chere, sont des sujets inépuisables pour lui. On trouve dans ses Vers un génie facile, une imagination riante, un goût fin, & tous les charmes de la nature; mais peu de précision, peu de liaison dans les pensées, & une trop grande incorrection de style. Nous avons encore de lui des *Mémoires* & *Réflexions* sur les principaux événemens du règne de Louis XIV, écrits avec un grand air de liberté & de sincérité. La Fare mourut en 1712, âgé de 68 ans. Il a laissé deux fils, Etienne-Joseph Evêque de Laon en 1723. Le Régent en le nommant à cet Evêché, dit: *Qu'il avoit tout donné à la grace & rien au mérite.*

LAGNY, (Thomas Fantet Sieur de) célèbre Mathématicien, né à Lyon le 7 Novembre 1660. Son goût pour les Mathématiques se manifesta dès sa plus tendre jeunesse. Ses parens voulurent néanmoins qu'il entrât dans le Barreau, & pour cet effet ils l'envoyerent à Toulouse étudier en Droit sous d'excellens maîtres. Il s'y fit recevoir Avocat pour leur complaire; mais il donna toujours sa principale application à la Physique & à la Géométrie. Pendant son séjour dans cette Ville, il publia deux écrits assortis à son goût, & qui confirmèrent la haute idée qu'on avoit conçûe de son mérite & de sa pénétration. Il vint à Paris à l'âge de 26 ans. Sa réputation l'y avoit déja fait connoître, & le Maréchal de Noailles informé de son mérite, lui confia l'éducation de son fils aujourd'hui Maréchal de France. Il remplit cet emploi avec tout le succès qu'on pouvoit attendre de lui. Son mérite lui valut une place à l'Académie des Sciences, où il fut reçu en qualité d'Associé, l'an 1695, Louis XIV, à

qui les talens n'échappoient point, employa ceux de Lagny, à l'avantage de la Marine, & le pourvut de la chaire d'Hydrographie à Rochefort. Le ſçavant Académicien y profeſſa avec éclat, & 16 ans après ayant été rappellé à Paris, il fut fait Penſionnaire de l'Académie, & ſous-Bibliothécaire du Roi, pour ce qui concerne la Philoſophie & les Mathématiques. Le Duc d'Orléans ayant eu occaſion de le connoître, le gratifia d'une penſion de 2000 l. & en fut ſi ſatisfait qu'il lui marqua certaines heures pour conférer avec lui ſur les Mathématiques, que ce Prince avoit étudié avec ſoin & avec ſuccès. Ce ſçavant Mathématicien mourut à Paris le 11 Avril 1734, âgé de 74 ans. Ses principaux Ouvrages ſont. *Méthodes nouvelles & abrégées pour l'Extraction & Approximation des Racines*, &c. à Paris 1692, *in*-4°. *Elémens d'Arithmétique & d'Algébre*, 1697. *in*-12°. *La Cubature de la Sphère*, &c. à la Rochelle, 1702. *in*-12. & pluſieurs autres *Ecrits* inſérés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, &c. Deſlandes a compoſé à ſa louange une Eglogue très-élégante, & Lagny méritoit cet honneur; car outre ſes connoiſſances Philoſophiques, il avoit un goût décidé pour les Belles-Lettres, & étoit très-verſé dans la Poëſie grecque & latine.

LAGUNA, (André) ſçavant Médecin, & judicieux Critique, naquit à Segovie en Eſpagne l'an 1499. Il paſſa preſque toute ſa vie à la Cour de Charles V, & lorſqu'il l'eut quittée, il demeura ſix ans à Metz, & revint en ſa Patrie, où il mourut vers l'an 1560. Nous avons de cet Auteur pluſieurs Ouvrages eſtimés, ſur l'Anatomie, les Poids & les Meſures. Les *Verſions* qu'il a faites de quelques Ecrivains Grecs, où il relève les fautes des premiers Traducteurs, prouvent qu'il étoit très-verſé dans cette langue, & ſon goût pour la Critique paroit dans les *Commentaires* dont il a enrichi quelques autres.

LAHIRE, Voyez HIRE.

LAINEZ, (Jacques) fameux Jéſuite, 4e compagnon de S. Ignace, auquel il ſuccéda dans le Généralat en 1558, étoit Eſpagnol de naiſſance. Il fut député en 1547, avec Salmeron, par ſa Société, pour aſſiſter au Concile de Trente. Ayant demandé dans la Seſſion 6e que l'on changeât le 4e Canon, parce que le terme *motum*, *mû* que l'on avoit employé pour marquer l'*action de Dieu ſur le libre Arbitre*, lui paroiſſoit trop fort, les Peres rejettèrent ſa demande avec indignation, en diſant: *foras Pelagiani*, chaſſez les Pélagiens. Il aſſiſta dans la ſuite à cette ſainte Aſſemblée en qualité de Géné-

ral des Jéſuites, & de Théologien du Pape, & ne ceſſa d'y jouer le plus étrange perſonnage. Lâche adulateur de la Cour de Rome, il ſoutint avec chaleur ſes prétentions, & avança en conſéquence des impiétés & des blaſphêmes, qui révoltèrent les Prélats François. La conduite de ce Jéſuite eſt bien propre à fixer le ſens des paroles qu'il ajoûta la premiere année de ſon élection aux conſtitutions de ſon Prédéceſſeur. Celui-ci avoit recommandé expreſſément à ſes Diſciples de ne jamais s'écarter de la doctrine des SS. Peres, & ſur-tout de S. Thomas. Lainez crut que ce règlement ne pouvoit avoir lieu que pour un tems; & c'eſt pourquoi il dit tout de ſuite dans le même article: *à moins qu'on ne compoſe une Théologie mieux accommodée aux beſoins du tems, his noſtris temporibus accommodatior.* Il accompagna le Cardinal Hypolite d'Eſt, au Colloque de Poiſſi en 1561, où il eut la témérité de conteſter à la Reine Catherine de Medicis le Privilége de convoquer des Aſſemblées, & d'ordonner des Conférences. Il mourut à Rome le 19 Janv. 1565 à 53 ans. Il a laiſſé quelques Ouvrages peu importans. Le Jéſuite Théophile Rainauld prétend que les déclarations ſur leurs Conſtitutions ſont de Lainez; il y en a qui lui attribuent les Conſtitutions elles-mêmes, & ce n'eſt pas ſans fondement; les Hiſtoriens même de S. Ignace ne lui ayant jamais attribué la pénétration & la force d'eſprit qui les ont dictés: en effet on y voit tout ce que la Politique a de plus fin & de plus délié, & tout ce qu'un cœur ambitieux eſt capable de mettre en œuvre pour ſe procurer un empire d'autant plus flatteur qu'il ſemble n'avoir pour but que la gloire de Dieu & le ſalut du prochain. C'eſt l'idée que préſentent, l'autorité deſpotique qu'elles donnent au Général, cette obéiſſance aveugle qu'elles preſcrivent à tous les ſujets de la Société, cette œconomie ſingulière qui le met à portée de ſçavoir dans ſon cabinet tout ce qui ſe paſſe par toute la Terre, ce pouvoir de n'admettre & de ne garder dans ſon Ordre que ceux qu'il lui plaît, ce Privilége ſingulier d'abroger les anciennes Conſtitutions & d'en faire de nouvelles à ſa volonté. Ajoûtons cette obéiſſance aveugle au Pape, dont le Général ſe réſerve l'application & l'uſage, en n'admettant au 4^e^ vœu que ceux qu'il juge à propos; ce qui ſe fait ſi ſecretement, que ſouvent il eſt le ſeul qui en ſoit informé. Ce vœu de pauvreté compatible avec les héritages & les biens de famille, dont ils permettent la propriété. Ces revenus & bénéfices que reçoivent leurs maiſons ſous

le nom de Colléges ; & ces donations teſtamentaires, qui ont fait gémir tant de familles. Que penſer après cela de ce que dit le Jéſuite Alegambe, que ces conſtitutions n'*ont pas été écrites par une induſtrie humaine, mais quelles ſemblent avoir été divinement inſpirées.*

LAINEZ, (Alexandre) iſſu de la même famille que le précédent, naquit à Chimay dans le Hainaut. Il fit ſes études à Rheims, où il ſe fit connoître dès ſa plus tendre jeuneſſe par la vivacité de ſon eſprit, ſon enjouement & ſes heureuſes ſaillies. Les perſonnes les plus diſtinguées, & ſur-tout les meilleurs convives ſe faiſoient un plaiſir de l'avoir chez eux. Lainez avoit reçu de la Nature de rares talens, principalement celui de la Poëſie, & il ſe ſeroit fait un nom dans la République des Lettres, ſi ſon penchant pour les plaiſirs & les charmes trompeurs de la volupté qui le ſéduiſirent, ne l'euſſent empêché d'en faire uſage. Quelque tems après ſes études il vint à Paris, & ſuivit à l'armée le Chevalier Colbert, à qui il faiſoit des conférences ſur Tite-Live & ſur Tacite, dans leſquelles il avoit occaſion de développer ſes rares connoiſſances. Mais ſon humeur inconſtante & l'indépendance de ſon caractère ne s'étant pas long-tems accommodés de cette occupation, il s'embarqua pour le Levant, parcourut toute la Grece, l'Aſie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suiſſe ; & après avoir dépenſé preſque tout ſon patrimoine dans ſes courſes, il regagna fort mal en ordre ſa Ville de Chimay. La vie obſcure & retirée qu'il y mena pendant deux ans, l'ayant fait ſoupçonner d'être l'Auteur de quelques libelles injurieux à la France, l'Abbé Faultrier, Intendant de Hainaut, étant allé avec main forte faire une viſite chez lui, n'eut pas de peine à reconnoître ſon innocence, ſon mérite & ſa pauvreté, & ſe fit un plaiſir de ſe l'attacher. Lainez ſuivit ſon bienfaiteur à Paris ; mais incapable de ſupporter la dépendance & la gêne, il alla peu après en Hollande, uniquement pour voir le fameux Bayle, alla paſſer quelques mois en Angleterre, & revint enfin ſe fixer à Paris. Depuis il partagea ſon tems entre l'étude & les plaiſirs de la table qui avoient pour lui les plus grands charmes. Il y brilloit par tous les agrémens d'une converſation vive & ingénieuſe, & ſouvent utile & aſſaiſonnée de la plus profonde érudition. Auſſi étoit-il recherché comme un excellent convive ; mais plus facile à donner ſa parole qu'exact à la tenir, ſouvent on l'attendoit, & il étoit reſté dans un endroit où il ſe trouvoit bien. Pour toute excuſe il répondoit aux reproches par une

ample dissertation, dont le texte & la conclusion étoient toujours l'*homme est né libre*. Il étoit très-entêté de cette maxime, qu'il appliquoit jusqu'à son habillement. Il outroit à cet égard le mépris des modes, & même des bienséances, & ses amis furent souvent obligés de substituer sans qu'il s'en apperçût un habit neuf à celui qu'il avoit trop porté. Ce qui surprend en lui, c'est que le goût décidé qu'il avoit pour la table, ne fit rien perdre à celui de l'étude; il passoit les nuits à boire & les jours dans les Bibliothéques. Après une débauche de douze heures, un de ses amis le trouvant le lendemain matin dès huit heures à la Bibliothéque du Roi, lui témoigna combien il en étoit étonné. Lainez lui répondit sur le champ par ces deux Vers imités de Virgile:

Regnat nocte Calix, volvuntur Biblia manè:
Cum Baccho, Phœbus dividit imperium.

Il mourut à Paris en 1710, âgé de 60 ans, & quoiqu'il sçut le Grec, le Latin, l'Italien & l'Espagnol, & qu'il eut plusieurs connoissances, il n'a laissé aucun ouvrage qui puisse faire juger de son érudition. Il n'est connu que par quelques petites pièces de Poësie faites à table le verre à la main, & qui tiennent du caractère de l'Auteur. Elles sont vives, libres & voluptueuses, quelques-unes licentieuses & caustiques: mais il ne faut y chercher ni correction dans le style, ni liaison dans les idées, & elles n'ont que la naïveté de la saillie & de l'impromptu. Ce qu'il a fait de mieux est une petite pièce de sept Vers pour Madame de Martel, qui ne sont qu'une traduction un peu longue d'un beau morceau de l'Arioste.

LAIRESSE, ou LARESSE, (Gerard de) né à Liége en 1640, s'étant livré à la Peinture dès sa jeunesse, alla exercer cet Art dans les Pays-Bas, & sur-tout à Amsterdam, où il mourut en 1711. Vingt ans auparavant il étoit devenu aveugle, & ne pouvant plus pratiquer, il se réduisit à écrire sur la peinture, & à donner des préceptes dont on a un recueil imprimé. Gerard avoit deux freres aussi Peintres: Ernest qui excella à peindre les Insectes, & Jacques qui réussissoit à peindre des Fleurs.

LAIRUELS, (Gervais) né à Sogny en Hainaut en 1560, entra dans l'Ordre des Prémontrez, & vint étudier à Paris, où il reçut le Bonnet de Docteur. Peu après ayant été fait Général de son Ordre, il fit en cette qualité la visite de la plûpart des Maisons, & conçut le dessein d'y apporter la Réforme. Il en

dreſſa le plan, & commença à l'exécuter dans l'Abbaye de *Sainte Marie-aux-Bois*, qu'il transfera depuis à Pont-à-Mouſſon, dans le deſſein de procurer à ces Religieux le moyen de ſe perfectionner dans les ſciences. Cependant ſes Statuts ayant été approuvés à Rome par Paul V, Louis XIII. donna des Lettres-Patentes pour introduire la Réforme dans les Monaſtères de ſon Royaume. Elle ſouffrit d'abord bien des oppoſitions de la part de ceux qui s'étoient accoûtumés à une vie irrégulière; mais le P. Lairuels eut la conſolation de la voir reçue dans pluſieurs Maiſons, lorſqu'il mourut en 1631. Il eſt Auteur de quelques Traités de Théologie myſtique, du *Catéchiſme des Novices*, en latin, 2 *vol. in fol.* de *l'Optique des Réguliers*, ſur la Règle de S. Auguſtin, *in-4°.* &c.

LAIS, trop fameuſe Courtiſanne, née à Hyccara Ville de Sicile, ayant été tranſportée en Grece lors de l'expédition des Athéniens, s'y ſignala par ſes déréglemens & la débauche la plus outrée. Elle s'établit d'abord à Corinthe, où elle vécut dans le plus grand éclat; jamais courtiſanne n'avoit attiré tant de monde à elle, & cette femme perdue attela à ſon char les Orateurs les plus illuſtres & les Philoſophes les plus ſévères. Démoſthène ne rougit pas de faire exprès le voyage de Corinthe, pour avoir part à ſes faveurs, & cette proſtituée les ayant mis à quatre mille livres, ce prix exhorbitant fit rentrer l'Athénien en lui-même, & il s'en retourna en diſant: *Je n'achette pas ſi cher un repentir.* Diogène le Cynique, tout malpropre, tout dégoûtant qu'il étoit, ſçut plaire à cette belle, & en fut tout auſſi-bien traité que le galant Ariſtippe. Quelqu'un raillant ce dernier ſur ſon aſſiduité chez cette Courtiſanne, & lui reprochant de n'en être pas aimé; *je ne penſe pas*, répondit cavalièrement le Philoſophe, *que le Vin & les Poiſſons m'aiment, cependant je m'en nourris avec beaucoup de plaiſir.* Le commerce honteux que ces deux Philoſophes entretenoient avec cette femme publique, lui faiſoit dire: *Je ne ſçai ce qu'on entend par l'auſtérité des Philoſophes; mais ces gens-là ne ſont pas moins ſouvent à ma porte, & ils ne me paroiſſent pas moins ſenſibles que les autres Athéniens.* Les charmes de cette impudique échouèrent contre la continence de Xenocrate, qui répara l'honneur de la Philoſophie; car cette malheureuſe ayant gagé de l'abbattre, s'inſinua dans ſa maiſon, & employa inutilement toutes les reſſources de ſon art, contre l'auſtérité du Philoſophe, qui fut inébranlable. Enfin

Laïs toujours emportée par ſa paſſion, ayant quitté Corinthe pour aller chercher en Theſſalie un jeune homme dont elle étoit épriſe, les femmes de ce pays, jalouſes de ſa beauté l'aſſommèrent à coups de pierre dans un temple de Venus. Les Grecs ne rougirent pas d'élever un monument aux débauches de cette infâme: Auſone a traduit fort joliment une Epigramme de l'Antologie ſur ſon *miroir*, & il raconte avec beaucoup d'agrément en Vers l'avanture de la même Laïs avec le fameux Miron. Le Sculpteur à tête griſe s'étant préſenté chez la courtiſanne, fut mal accuelli, & mettant cette mauvaiſe réception ſur ſes cheveux blancs, il les teignit en brun, & ſe préſenta de nouveau: *Sot que vous êtes*, lui dit Laïs, *vous venez me demander une choſe que j'ai refuſé à votre pere.*

LAISNÉ, ou LENA (Vincent) né en 1632 à Lucques, & élevé à Marſeille, entra dans la Congrégation de l'Oratoire, profeſſa les Humanités dans pluſieurs Maiſons, & fit à Avignon des Conférences publiques ſur l'Ecriture ſainte, qui lui acquirent une grande réputation. Maſcaron nommé à l'Evêché de Tulle, l'ayant demandé pour ſon Coadjuteur, Laiſné conſentit à ſuivre ce Prélat, & avant ſon départ de Paris il prononça l'Oraiſon funèbre du Chancel. Seguier dans l'Egliſe de l'Oratoire de la rue S. Honoré. » Ce jeune homme, dit l'illuſtre Marquiſe » de Sevigné, a commencé » en tremblant, tout le monde trembloit auſſi... mais » en ſortant de ſon trouble, » il eſt entré dans un chemin » ſi lumineux, il a ſi bien étabi ſon diſcours: il a donné » au défunt des louanges ſi » meſurées, il a paſſé dans » tous les endroits délicats » avec tant d'adreſſe; il a ſi » bien mis dans ſon jour tout » ce qui devoit être admiré, » il a fait des traits d'éloquence & des coups de maître ſi à propos & de ſi bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde » ſans exception, s'en eſt » écrié, & chacun étoit charmé d'une action ſi parfaite & ſi achevée. C'eſt un » homme de 28 ans, intime » ami de M. de Tulle, & » qui s'en va avec lui. Nous » le voulions nommer le *Chevalier Maſcaron*; mais je » crois qu'il ſurpaſſera Laiſné ». En effet les rares talens de Laiſné pour la chaire, l'auroient égalé aux plus fameux Orateurs de ſa Congrégation, ſi ſes infirmités habituelles ne l'euſſent forcé de s'arracher aux fonctions pénibles de la Prédication, pour ſe borner à faire des Conférences ſur l'Ecriture-ſainte. Il reprit cet exercice à Paris après un ſéjour de peu de du-

rée à Tulle ; & étant allé à Aix pour rétablir ſa ſanté, il les continua dans cette Ville avec le plus brillant ſuccès. Mais l'excès du travail acheva de l'épuiſer, & il mourut à Aix en 1677. Nous avons de lui les *Oraiſons funèbres de Seguier & de Choiſeul*, des *Conférences ſur le Concile de Trente*, imprimées, 4 *vol. in-fol.* des *Conférences ſur l'Ecriture-ſainte*, manuſcrites, &c.

LALANDE, (Jacques de) né à Orléans d'une famille de Robe en 1622, fut Conſeiller au Préſidial de cette Ville, & remplit pluſieurs autres charges avec la plus grande diſtinction. Son érudition, ſon intégrité, ſa bienfaiſance & ſon zèle pour les intérêts de ſa Patrie, à laquelle il conſacra tous ſes talens, le firent chérir de ſes Concitoyens, & lui méritèrent le titre de *Pere du Peuple*. Il mourut en 1607 Doyen de l'Univerſité de Droit, dans laquelle il avoit exercé pendant plus de 50 ans la charge de Profeſſeur-ès-Loix. On a de lui pluſieurs Ouvrages ſur le Droit, entr'autres le *Commentaire ſur la Coûtume d'Orléans*, *in-fol.* eſtimé & rare : *Traité du Ban & de l'arrière-Ban*, *in-4°.* &c.

LALANDE, (Michel-Richard) né à Paris en 1654, ſuppléa par ſes talens pour la Muſique à ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Il fut d'abord Enfant de Chœur du Chapitre S. Germain l'Auxerrois, & il s'y livra totalement à l'étude de la Muſique : il s'appliqua particulièrement au Clavecin & à l'Orgue ; & ayant été nommé ſur la recommandation du Maréchal de Noailles pour montrer à jouer des inſtrumens à Mademoiſelle de Blois, il ſe vit dès-lors dans le chemin de la fortune. Louis XIV. l'ayant chargé de compoſer quelques petites Muſiques Françoiſes, il y réuſſit ſi bien, que le Roi lui donna en 1683 une charge de Maître de Muſique de Chapelle. De nouveaux Ouvrages méritèrent de nouveaux bienfaits, & Lalande parvint par la généroſité de ſon bienfaiteur à toutes les charges de la Muſique Royale. Il mourut en 1726, & il a laiſſé un grand nombre d'excellens Motets qui ont été tous applaudis & recueillis en pluſieurs Volumes *in-fol.*

LALANNE, (Noël) Abbé de Notre-Dame de Valcroiſſant, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, né dans cette Ville d'une Famille noble, fut un des plus grands Théologiens du 17^e. ſiècle, très-zélé défenſeur de la Doctrine de S. Auguſtin, & lié pour la même cauſe avec les Solitaires de Port-Royal. Il fut auſſi du nombre de ceux que les Evêques de France envoyèrent à Rome, pour défendre la Doctrine de ce

grand saint sur la Grace, & il prononça devant le Pape Innocent II. une Harangue pour présenter l'écrit à trois colonnes où les sens héritiques & catholiques des cinq Propositions sont distingués. De Lalanne de retour de Rome se livra entièrement à la composition d'un très-grand nombre d'excellens Ouvrages pour la défense de S. Augustin & celle de Jansenius son Disciple, & après s'être toujours distingué par sa piété & par son zèle pour la vérité, il mourut en 1673 dans sa 55e année. Ses principaux Ouvrages sont le Livre *de initio piæ Voluntatis*, *in*-4°. qu'il fit étant encore fort jeune contre le Moine. *De la Grace victorieuse*, *in*-4°. contre Molina & ses Disciples qu'il convainc de Pélagianisme : *Vindiciæ S. Thomæ*, &c. avec Arnaud & Nicole. *Eclaircissement du fait & du sens de Jansenius*, en 4 part. avec Claude Girard, &c. *Deux Lettres au P. Amelotte*, &c. *Difficultés proposées aux Docteurs de Paris*, &c. *Défense de l'Ordonnance des Vicaires-Généraux*, &c. *Réfutation de la Relation du P. Ferrier*, &c. avec Arnaud, & plusieurs autres en latin & en françois, sur les affaires qui troubloient alors l'Eglise. On croit outre cela qu'il a travaillé aux dix Mémoires faits en 1666, en faveur des Evêques persécutés au sujet du Formulaire. Il y a encore eu de ce nom Pierre de Lalanne, né à Paris, qui se distingua dans les Belles-Lettres, & dont nous avons trois pièces de Poësies françoises, sur la mort de sa femme, pleines de sentiment & de délicatesse. On les trouve dans le recueil de Madame d'Aunoi.

LALLEMANT, (Pierre) né à Reims, y fit ses premieres études qu'il vint continuer à Paris, & y professa la Rhétorique dans un Collége de l'Université, dont il remplit plusieurs fois avec dignité la place de Recteur, & s'appliqua avec succès au ministère de la Prédication. La crainte de ne pas pratiquer assez exactement dans le monde ce qu'il enseignoit aux autres, le détermina tout d'un coup à y renoncer, & à l'âge de 33 ans il entra dans la Congrégation des Chanoines Réguliers de Ste Geneviève, où il s'acquit la réputation d'un parfait honnête homme, d'un véritable Chrétien, d'un excellent Religieux, d'un sçavant Théologien, d'un Philosophe pénétrant, d'un Auteur judicieux & d'un Directeur fort zèlé. Après avoir passé quelques années dans l'exercice continuel de toutes les vertus de son état, il fut élevé à la dignité de Chancelier de l'Université, & il eut occasion de faire briller plus que jamais son érudition & son éloquen-

te dans les éloges, qu'il étoit obligé de faire aux Actes publics, & ſa prudence & ſa capacité dans les conteſtations dont le Roi & le Parlement lui remettoient ſouvent la déciſion. Ce ſaint Religieux ſe voyant attaqué de la maladie lente qui le mit au tombeau, médita ſi fortement ſur ſa mort prochaine, qu'il compoſa les trois Livres admirables que nous avons de lui; *le Teſtament ſpirituel*, *la Mort des Juſtes*, & *les ſaints Déſirs de la Mort*. Il mourut pénétré des vérités qu'il venoit d'écrire, & dans une vive impatience de jouir du bonheur éternel. Sa mort arriva en 1673. Nous avons encore de lui l'*Abregé de la Vie de Ste Geneviève*, *in*-8°. & l'*Eloge funèbre de Pompone de Bellievre*, *in*-4. Il y a du même nom Louis *Lallemant*, Jeſuite, né à Châlons-ſur-Marne, qui après avoir profeſſé la Théologie dans ſon Ordre, fut Recteur à Bourges, où il mourut en 1635: on a un *Recueil de ſes Maximes*: un autre Jéſuite, nommé auſſi LALLEMANT, a beaucoup figuré dans l'affaire de la Conſtitution, & étoit à Paris le Chef des Incommunicans de ſa Société. Pour bien connoître ce perſonnage, il faut lire les *Lettres de l'Abbé de Margon*, les *Anecdotes* de la Conſtitution, & le *Journal de Dorſanne*, où l'on rapporte exactement les différens rôles qu'il a joués. Il ſe mêla auſſi d'écrire, & nous avons de lui: le *véritable Eſprit des Diſciples de S. Auguſtin*, 4 *vol. in*-12. Libelle calomnieux: *Lettre d'un Abbé à un Evêque*, &c. toute auſſi mauvaiſe, & quelques autres de cette eſpèce. Dans un autre genre on a de lui une *Paraphraſe ſur les Pſeaumes* en vers, des *Réflexions Morales*, avec des notes ſur le nouveau Teſtament, *in*-12, Ouvrage auſſi follement qu'inutilement entrepris, pour décrier l'excellent Livre du P. Queſnel, qui porte le même titre.

LALLOUETTE, (Ambroiſe) Prêtre Chanoine de Ste Opportune à Paris, ſans en avoir jamais été paiſible poſſeſſeur, mourut en 1724, âgé de 70 ans. Nous avons de lui des *Traités de Controverſe*, pour les nouveaux réunis, *in*-12. ſur *la Préſence réelle*, ſur *la Communion ſous une eſpèce*; *Hiſtoire des Traductions françoiſes de l'Ecriture ſainte*; cet Ouvrage contien des recherches utiles & curieuſes: & des *Extraits des SS. Peres*, ſur différens ſujets de Morale. Il eſt auſſi Auteur d'un Abregé de la Vie du Cardinal le Camus qu'il avoit connu, ayant demeuré dans ſon Diocèſe.

LAMARE, voyez MARE.

LAMBECIUS, (Pierre) né à Hambourg en 1628, fut un des plus ſçavans hommes de ſon ſiècle, & il s'annonça de bonne heure par des

remarques ſur *Aulugelle*, pleines de l'érudition la plus recherchée. Après avoir voyagé dans les principales contrées de l'Europe pour s'inſtruire, il revint à Hambourg où il fut nommé Profeſſeur en Hiſtoire en 1652, & Recteur du Collége en 1660. Mais les dégoûts qu'il eſſuya dans ſa place, & plus encore ceux que lui procura une vieille femme qu'il avoit épouſée pour ſon bien, le forcèrent à quitter ſa patrie en 1662, & à paſſer à Rome où il fit profeſſion publique de la Religion Catholique. Vers la fin de la même année il ſe rendit à Vienne où l'Empereur le fit ſon Bibliothéquaire & ſon Hiſtoriographe, poſtes qu'il occupa juſqu'à ſa mort arrivée en 1680. Outre l'Ouvrage intitulé *Lucubrationum Gallianarum Prodromus*, qu'il fit à 19 ans, nous avons de lui *Origines Hamburgences*, *in*-4°. livre ſçavant & curieux: *Animadverſiones ad Codini originis*, &c. *in-fol.* où l'Auteur étale la plus vaſte érudition; *des Harangues*, *in*-4°. Le *Catalogue des Manuſcrits de la Bible* de l'Empereur, 8 *vol. in-fol.* que la mort l'empêcha de pouſſer plus loin. Il donne dans cet Ouvrage immenſe & profond l'explication des Manuſcrits d'une manière critique & hiſtorique. On y trouve des choſes très-particulières & très-curieuſes, mais trop de diffuſion, & l'Auteur a eu moins d'égard au loiſir & aux facultés des particuliers, qu'à la magnificence & à la Majeſté de ſon Prince.

LAMBERT, (S.) né dans le pays de Liége d'une très-illuſtre famille, fut élû Evêque de Maſtricht l'an 668, & il rempliſſoit tous les devoirs d'un bon Paſteur, aimé de Childeric II. qui le conſultoit ſur le gouvernement de ſes Etats. Lorſque ce Prince fut aſſaſſiné, Lambert fut chaſſé de la Cour & de ſon ſiège, par le cruel Ebroin, ennemi déclaré de tous les ſaints Evêques. Alors il ſe retira dans le Monaſtère de S. Avelo, où il vécut pendant ſept ans dans l'Obſervance exacte de la Vie monaſtique. La mort de l'impie Ebroin rendit à ſon Egliſe le ſaint Paſteur, qui reprit ſes fonctions avec une nouvelle application, brûlant de zèle pour les ames confiées à ſes ſoins. Il convertit beaucoup d'Infidèles dans ſon Diocèſe, adoucit leur férocité par ſa patience, & abbatit pluſieurs Temples & pluſieurs Idoles. Il fut tué ſelon quelques-uns par Dodon, frere d'Alpaide, que Pepin avoit épouſée, après avoir repudié Plectrude ſa légitime épouſe. Cette femme irritée des remontrances que ſaint Lambert avoit fait à Pepin ſur cet adultère, envoya, dit-on, ſon frere, qui vint avec des Gens-d'armes, & perça le ſaint de pluſieurs coups d'épée;

pée ; mais d'autres prétendent avec plus de vraiſemblance, que Pepin & Alpaïde n'entrent pour rien dans ce meurtre commis l'an 708 ; tems où le Roi étoit réconcilié avec Plectrude, & que la cauſe du maſſacre du Prélat, fut la vengeance de la mort de deux freres de Dodon, tués par les neveux du ſaint Evêque. Son martyre arriva au Village appellé *Leodicum*, d'où ſon corps fut porté à Maſtricht. Saint Hubert ſon ſucceſſeur, fit transférer quelque tems après ce ſaint Corps au lieu de ſon martyre, où il ſe faiſoit un grand nombre de miracles. On y bâtit enſuite une Egliſe magnifique, & les miracles que Dieu continua d'y opérer y attirèrent un grand peuple. Ainſi *Leodicum*, qui n'étoit qu'un petit Village, à une lieue de Tongres dans une Vallée agréable, devint une grande Ville nommée Liége, & l'on y transféra le Siége Epiſcopal, qui de Tongres avoit paſſé à Maſtricht.

LAMBERT, né à Schawembourg ou à Aſchaffembourg, Ville de Franconie, vivoit dans le onzième ſiècle, & prit l'habit de ſaint Benoit dans l'Abbaye d'Hirſſeldin, Diocèſe de Mayence. Après avoir reçu la Prêtriſe il alla à Jeruſalem, & à ſon retour il compoſa, en Latin, une *Chronique* depuis le commencement du Monde juſqu'en 1077. Cet ouvrage excellent a été imprimé à Baſle, *in-fol.* 1669, avec celui de Conrad de Liechtenaw, & dans le premier volume des Ecrivains d'Allemagne de Piſtorius. L'auteur, qui n'a fait qu'abréger l'Hiſtoire univerſelle, s'étend ſuffiſamment ſur celle d'Allemagne & eſt très-eſtimé, ſur-tout pour les dixième & onzième ſiècles. Un Moine d'Erfurt en a donné une continuation juſqu'à l'an 1472, qui eſt aſſez bonne, & qui ſe trouve auſſi dans le Recueil de Piſtorius.

LAMBERT, (François) né à Avignon en 1487, entra chez les Freres Mineurs, qu'il quitta 20 ans après pour ſe jetter dans le parti de Luther, & il ſe retira en Allemagne, où il fit imprimer deux petits *Ecrits*, l'un pour juſtifier ſon Apoſtaſie, & l'autre pour décrier l'Ordre qu'il venoit de quitter. Il prêcha enſuite la nouvelle doctrine dans la Suiſſe & l'Allemagne ; ſe maria, & fut fait Profeſſeur de Théologie dans l'Univerſité de Marpourg. Il mourut en 1530. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, dont le premier, devenu rare, a été réimprimé dans le tome 4. des *Amœnitates Litterariæ* de Selhorn ; il y a de lui pluſieurs *Queſtions* ſur divers points du dogme Catholique, dont quelques-unes ſont imprimées dans le même Recueil : l'on y trouve peu de bonne foi, & beaucoup d'em-

portement ; un *Commentaire* ſur l'Evangile de ſaint Luc, *in*-8 : un *autre* ſur le *Mariage* & ſur les 4. *Livres des Rois*; un *Traité* de la vocation à l'Egliſe : *Farrago omnium ferè rerum Theologicarum*, & pluſieurs autres Ouv. Cet Auteur a été long-tems déguiſé ſous le nom de *Jean de Serre*.

LAMBERT, (Anne-Thereſe de Marguenat de Courcelles, Marquiſe de) née à Paris en 1677, eut l'avantage d'être élevée ſous les yeux du célèbre Bachaumont qui avoit épouſé ſa mere, & qui prit plaiſir à cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il apperçut dans ſa belle-fille. Celle-ci répondit aux ſoins de ſon inſtituteur, & aidée de ſes leçons, elle perfectionna ce génie heureux & cet eſprit délicat qu'elle avoit reçu de la nature, par la lecture des meilleurs livres qu'elle liſoit avec réflexion, & dont elle faiſoit des extraits marqués au coin du bon goût & de la juſteſſe du jugement. Elle fut mariée en 1666 à Henri de Lambert, Marquis de Saint-Leris, lequel étant mort en 1686, laiſſa à ſa veuve de longs & cruels Procès à ſoutenir, où il s'agiſſoit de toute ſa fortune. La Marquiſe les termina à ſon avantage, & devenue maîtreſſe d'un bien aſſez conſidérable, elle établit à Paris une maiſon, qui fut bientôt le rendez-vous de tous les gens d'eſprit qui préféroient au jeu & aux autres frivoles amuſemens, le plaiſir plus délicat & plus utile d'une converſation ingenieuſe & ſenſée. Elle faiſoit elle-même les honneurs de cette Académie, ſuivant le témoignage de ceux qui la fréquentoient; & on en eſt convaincu d'ailleurs par quelques écrits, auſſi ſolides qu'agréables qui ſont ſortis de ſa plume, & qui furent imprimés contre ſes déſirs. Le premier qui parut fut une Lettre ſur la diſpute de la Mothe & de la ſçavante Dacier, que l'on trouve dans le Recueil intitulé : *Homère en arbitrage*. Le ſecond eſt *la Lettre d'une Dame à ſon fils ſur la véritable gloire*, imprimée dans le premier volume des Mémoires du P. Deſmolets. Il y en avoit une à ſa fille qui couroit auſſi riſque de devenir publique, lorſque la Marquiſe prit le parti de publier elle-même l'une & l'autre ſous le titre, *d'avis d'une mere à ſon fils & à ſa fille*, en 1729, *in*-12. *Ses réflexions nouvelles ſur les femmes*, ou *Métaphyſique d'amour*, furent imprimées par les ſoins de Saint-Hyacinthe, & dédiées par l'Editeur à la Marquiſe de Saint-Aulaire, fille de l'Auteur. On trouve dans ces *Ecrits*, ainſi que dans le *Traité de l'Amitié*, dans celui de la *Vieilleſſe* & quelques autres, la pureté, l'élégance & la beauté du ſtile, la juſteſſe des réflexions, la délicateſſe

des sentimens ; mais on y chercheroit envain la morale évangélique, & ils sont plus propres à former un honnête homme dans le monde, qu'un Chrétien qui doit en condamner plus d'une maxime. On les a recueillis en deux petits volumes *in*-12. 1751. La Marquise mourut en 1733.

LAMBERT, (Joseph) né à Paris en 1654 d'un Maître des Comptes, entra dans l'état ecclésiastique, fut Docteur de la Maison de Sorbonne & Prieur de Palaiseau. Il se distingua par une piété éminente, un grand amour pour la vérité, une charité tendre pour les pauvres, & une connoissance profonde de l'Ecriture & des Peres. Il n'avoit que 30 ans qu'il prêchoit avec un concours étonnant, dans l'Eglise de S. André des Arcs sa Paroisse, où les Protestans venoient en foule pour l'entendre. Il eut le bonheur d'en convertir plusieurs, qui ne purent résister aux charmes d'un stile simple & plein d'onction. Le Cardinal de Noailles & plusieurs autres Prélats, faisoient un cas tout particulier de ce saint Prêtre qui étoit aussi très-respecté en Sorbonne, où ses avis étoient du plus grand poids. Ils étoient toujours marqués d'un caractère de piété qui les faisoit écouter avec respect, & qui entraînoit le plus souvent la multitude des suffrages. C'est surtout ce que l'on éprouva dans l'affaire de la Constitution, à laquelle il fut toujours très-opposé, & de laquelle il appella avec toute la Faculté. Il soutint son appel avec fermeté, & aima mieux se laisser exclure, que de consentir à le révoquer. C'est à sa requisition que la Faculté fit le Statut qui déclare nulles les Thèses de ceux qui s'y feroient nommés Titulaires de plusieurs Bénéfices, ce que son zèle pour la discipline Ecclésiastique lui faisoit regarder avec raison comme un très-grand scandale. Ce saint Prêtre, sur la fin de sa vie, se consacra entiérement au service des pauvres, & mourut en 1722, regretté de tous les gens de bien. Il étoit particuliérement en vénération dans la Paroisse de Palaiseau où étoit son Prieuré, où il a fait de très-grands biens, & à laquelle il laissa son cœur qui fut mis sous le porche de l'Eglise, avec une Epitaphe qui contient un détail exact de toutes ses vertus. Il a laissé plusieurs ouvrages pleins de lumière, d'onction & de solidité. Les principaux sont : *L'année Evangélique*, 7 vol. *Discours sur la vie Ecclésiastique*, 2 vol. *Epîtres & Evangiles*, &c. Les *ordinations des Saints*. La *Maniere de bien instruire les Pauvres*. *Histoires choisies*, &c. *Le Chrétien instruit des mystères*, &c.

LAMBERT, (Michel) né à Vivonne en Poitou en 1610,

vint jeune à Paris, où il acheva de perfectionner les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit reçues pour la Muſique. Bientôt il ſurpaſſa les plus habiles maîtres en ce genre, & on convient qu'il fut le 1er. Muſicien François, qui ſçut faire parfaitement ſentir les vraies beautés de la Muſique vocale. Au talent de la voix il joignoit celui de jouer du Luth & du Tuorbe avec un goût enchanteur, & lorſque dans une Aſſemblée illuſtre il marioit ſa voix au ſon mélodieux de ſon Luth, il raviſſoit ſes auditeurs. Le Cardinal de Richelieu prit un plaiſir ſingulier à l'entendre, & il étoit recherché dans tout Paris avec un empreſſement, auquel il ne pouvoit ſatisfaire ; mais il promettoit toujours, & ne tenoit jamais parole : c'eſt à quoi Boileau fait alluſion dans ce vers :

Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole,

Lambert mourut en 1696, après avoir rempli pendant long-tems une des premieres charges de Maître de la Muſique de la Chambre du Roi. Il fut inhumé chez les Peres de l'Oratoire, dans la tombe de Lully ſon gendre. Ses ouvrages ont été recueillis en un in-folio 1699.

LAMBERTINI, (Proſper) né à Bologne en 1675, fut fait en différens tems, Chanoine de la Baſilique de Saint Pierre, Conſulteur du Saint Office, Votant de la ſignature de grace, Promoteur de la Foi, Avocat Conſiſtorial, Sécretaire de la Congrégation du Concile, & Canoniſte de la Sacrée Pénitencerie. Il exerçoit toutes ces Charges lorſqu'il fut nommé par Benoît XIII à l'Archevêché Titulaire de Théodoſie en 1724, & en 1727 à l'évêché d'Ancone, avec permiſſion de retenir ſes emplois, à l'exception de ſon Canonicat & de l'Avocature Conſiſtoriale. Nommé Cardinal *in petto* en 1726, il reçut la Barette & le Chapeau en 1728, & la même année il fut nommé Député de la Congrégation du Saint-Office. Clément lui donna l'Archevêché de Bologne en 1731 ; & ce Pape étant mort en 1740, Lambertini fut élevé à ſa place ſur le thrône Pontifical, où il ſignala d'abord ſon déſintéreſſement, en cedant à la Chambre Apoſtolique ce que ſes Prédéceſſeurs mettoient au nombre de leurs revenus. L'eſprit de ſageſſe & de modération ont ſignalé le Pontificat de ce Pape qui a beaucoup fait pour la vérité, & qui auroit fait encore davantage, s'il eut oſé briſer entièrement les chaînes des préjugés Ultramontains. Il s'eſt ſurtout occupé ſérieuſement à calmer les diſſenſions qui déchirent l'Egliſe de France, & il n'eſt pas dou-

teux qu'il n'y eut entièrement réuſſi, ſi à la ſageſſe des moyens qu'il prenoit, il eut ajouté le courage de renverſer les obſtacles que ſes Prédéceſſeurs avoient mis à ce glorieux deſſein. Son zèle éclairé & ſon goût pour la ſaine Doctrine, paroiſſent dans tout ce qu'il a fait en faveur des ſentimens de ſaint Auguſtin & de ſes diſciples, & contre leurs détracteurs; dans le Bref adreſſé à l'Inquiſiteur d'Eſpagne pour venger la mémoire du célèbre Cardinal Noris, dont les Jéſuites avoient fait mettre les ouvrages à *l'Index*, dans la condamnation *du Dictionnaire des Livres Janſéniſtes*, pour juſtifier tant d'excellens Auteurs maltraités par le fougueux Ecrivain de la Société; dans la réponſe aux doutes, &c. Il n'a pas moins bien mérité de la Religion par ſa Bulle *Omnium ſollicitudinum* contre les impiétés Chinoiſes; par ſon Bref adreſſé au Cardinal Saldanha, pour la réforme des prévaricateurs du Paraguay; par la Congrégation de Paleſtrine, établie pour compoſer un corps de Doctrine, qui devoit être un centre de réunion pour tous les vrais Fidèles, ſi Dieu eût prolongé les jours de ce Pape bien intentionné. A ſon zèle pour la Religion, Benoît joignoit l'amour des Sciences & des Beaux-Arts, pour l'avancement deſquels il n'a rien négligé dans tous les lieux de ſa dépendance; témoin les Académies qu'il a fondées à Rome, & ſes libéralités en faveur du fameux Inſtitut de Bologne. Grand & profond Canoniſte, ſes ouvrages annoncent un goût décidé dans ce genre de littérature, avec une connoiſſance des plus vaſtes de l'Hiſtoire & des Antiquités Eccléſiaſtiques. Les ouvrages de ce ſçavant Pape contiennent 12. vol. in-fol. Les quatre premiers ſont deſtinés aux traités de la béatification & de la canoniſation des Saints. Le cinquième, contient les actes des Saints qu'il a Canoniſés. Les ſixième, ſeptième & huitième, renferment des Supplémens, des Documens & un ample Indice pour les volumes précédens. Le neuvième, traite du Sacrifice de la Meſſe, & le dixième, des Fêtes inſtituées en l'honneur de J. C. & de la bienheureuſe Vierge. Dans le onzième, ſe trouvent les Inſtructions, les Mandemens, &c. qu'il a donnés pendant qu'il étoit Evêque d'Ancone, puis Archevêque de Bologne. Enfin, le douzième contient un beau Traité ſur les Synodes; ce Pape mourut en 1758. Il a eu pour Succeſſeur le Cardinal Rezzonico, Venitien, qui a commencé ſon Pontificat, par annoncer qu'il entend ſuivre les vûes de Benoît XIV, & achever tous les projets formés par ſon Prédé-

ceſſeur, pour l'utilité de la Religion.

LAMBIN, (Denis) né à Montreuil ſur mer, en Picardie, fut un Sçavant diſtingué dans le 16^e^. ſiècle, & qui s'appliqua avec le plus grand ſuccès à l'étude des Belles-Let. Il voyagea en Italie avec le Cardinal François de Tournon; & à ſon retour à Paris, il eut la place de Profeſſeur des Belles-Lettres au Collége Royal. Il mourut en 1572. âgé de 56 ans, du chagrin de la perte de ſon ami Ramus, qui avoit été la victime du maſſacre horrible de la Saint Barthelemi. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages, dans leſquels on trouve une vaſte érudition, beaucoup de critique, quelquefois peu de goût & trop de fantaiſie. Son *Commentaire* ſur Horace eſt le plus eſtimé. Il en a fait ſur Plaute, ſur Lucrece, ſur Ciceron, &c. Son fils, qui n'étoit pas moins ſçavant que lui, fut Précepteur du fameux d'Andilly.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathuſaël, pere de Jabel, de Jubal, de Tubal-Caïn & de Noëma, eſt célèbre dans l'Ecriture par la Polygamie, dont on le croit le premier Auteur dans le monde. Il épouſa Ada & Sella. L'Ecriture le remarque, afin que nous faſſions attention que c'eſt dans la race de Caïn, & par l'incontinence d'un de ſes deſcendans, qu'à commencé un uſage contraire à l'inſtitution & à la loi primitive du mariage : *Ils ſeront deux dans une même chair.* Un jour Lamech dit à ſes femmes : Ecoutez-moi, femmes de Lamech, j'ai tué un homme pour ma bleſſure, & un jeune homme pour ma meurtriſſure. On tirera vengeance ſept fois du meurtrier de Caïn, & ſoixante & dix fois du meurtrier de Lamech. Ces paroles renferment une obſcurité impénétrable. On a fait de vains efforts pour les expliquer; mais on ne donne que des conjectures, auxquelles nous préférons un ſilence reſpectueux.

LAMET. *Voyez* DELAMET.

LAMI, (Bernard) né au Mans, montra dès ſa jeuneſſe un grand amour pour toutes les Sciences, & entreprit d'en parcourir la vaſte carrière. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à 18 ans, & ſe livrant à l'avidité de tout ſçavoir, il s'appliqua à toutes les parties des Belles-Lettres, à l'étude des Langues, aux Mathématiques, à la Philoſophie, à la Morale chrétienne, à la Théologie, à la Critique, & ſe diſtingua dans toutes. Les ouvrages qu'il a donnés ſur chacune, montrent combien il les avoit approfondies. Il commença d'abord à écrire ſur les Belles-Lettres qu'il avoit profeſſées à Vendôme & à Jully, & il donna la *Rhétorique*, in-12.

Réflexions sur l'art Poëtique; Entretien sur les Sciences & sur la manière de les étudier; ouvrages excellens, le dernier sur tout, où l'Auteur a pour but de former des Sçavans qui ayent de la piété, & qui ne se proposent dans leurs études que la gloire Divine & l'utilité de l'Eglise. Le P. Lami fut ensuite destiné à professer la Philosophie à Saumur & à Angers. C'étoit alors le règne de Descartes, dont le P. Lami saisit les principes avec ardeur, & il n'oublia rien pour faire des Partisans à la nouvelle Philosophie par ses leçons & par ses écrits. Il donna dans ce genre un *Traité de Méchanique, de l'équilibre, in*-12. *Traité de la grandeur en général, in*-12. *Traité de Perspectives;* tous ouvrages bien reçus & plusieurs fois réimprimés. Cependant son zèle pour la nouvelle Philosophie ayant soulevé contre lui les fanatiques Partisans de l'ancienne, un ordre de la Cour le priva de sa Chaire, & le relégua à Grenoble en 1676, où il trouva dans la confiance & dans l'estime du saint Cardinal qui en étoit Evêque, un ample dédommagement de ce que la malice de ses ennemis venoit de lui faire perdre. Le vertueux Prélat ne laissa point inutiles les grands talens du P. Lami, & il l'associa au gouvernement d'un Diocèse qui avoit sçu prendre une nouvelle forme entre ses mains. C'est aussi là que le sçavant Oratorien entra dans la carrière de l'Ecriture sainte, & qu'il commença les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière. Le premier, qui parut en 1687, est son *Apparatus ad Biblia Sacra*, &c. *in-fol.* imprimé depuis sous différentes formes, & traduit sous le titre d'*Introduction à la lecture de l'Ecriture sainte;* ouvrage rempli de l'érudition la plus profonde, & qui est terminé par un *Traité* sur les différens sens de l'Ecriture sainte. Il donna depuis *Harmonia, sive Concordia*, &c. d'abord *in*-12. réimprimé en deux vol. *in*-4. avec un *Commentaire* & un *Apparat Géographique & Chronologique.* Trois sentimens singuliers qu'il avança dans cet ouvrage, l'engagèrent dans une longue suite de disputes avec les plus illustres Sçavans de son tems. Il prétendoit que Jean-Baptiste avoit été emprisonné deux fois; que Jesus-Christ ne mangea pas l'Agneau Paschal dans la dernière Cène; que les deux Maries & la femme pécheresse étoient la même personne. Le P. Lami écrivit beaucoup pour soutenir ces trois sentimens, & répondre aux objections de ses adversaires. Il ne laissoit pas néanmoins de s'occuper de plusieurs autres ouvrages plus considérables, & l'on vit paroître sa *Démonstration de la vérité & de la*

ſainteté de la Morale Chrétienne, *in*-12. & il acheva ſon grand ouvrage *de Tabernaculo fœderis*, &c. *in*-*fol.* qui fut imprimé par les ſoins du P. Deſmolets. Cet ouvrage eſt diviſé en ſept livres, dont les deux premiers ſont comme des Préliminaires ; dans le troiſième on trouve la deſcription du Tabernacle ; & les trois derniers traitent du Temple & de tout ce qui y a rapport. Le P. Lami mourut à Rouen en 1715. dans ſa ſoixante-quinzième année. Il uniſſoit aux plus rares talens, la piété la plus ſolide, l'humilité la plus profonde, & la charité la plus ardente.

LAMI, (Dom François) né au Diocèſe de Chartres d'une famille noble, porta d'abord les armes ; & dégoûté bientôt de cette profeſſion, il en choiſit une plus conforme à la pureté de ſes mœurs & à ſa tendre piété. Il entra dans la Congrégation de ſaint Maur en 1659. à 23. ans, & répara par ſon application à l'étude, le tems qu'il avoit perdu dans le monde. Les excellens ouvrages dont il a enrichi la République des Lettres, prouvent autant ſon amour pour le travail que ſon érudition, & la grande connoiſſance qu'il avoit du cœur humain. Il a publié le volume in-12, *de la connoiſſance de ſoi-même*, dont la plus ample édition eſt de 1700. Un *Traité de la vérité évidente de la Religion Chrétienne. Le nouvel Athéiſme renverſé*, contre Spinoſa, *in*-12. Un *Recueil de lettres Théologiques & Morales. L'Incrédule amené à la Religion par la raiſon.* La *Rhétorique du Collége trahie par ſon Apologiſte*, *in*-12. contre le fameux Gibert. Un *Traité de la connoiſſance & de l'amour de Dieu.* Une *Lettre* d'un Théologien contre les imputations calomnieuſes de la *Lettre* d'un prétendu Abbé Allemand, contre la célèbre édition de S. Auguſtin : ce Libelle étoit du P. Lallemand, Jéſuite. Les *Gémiſſemens de l'ame ſous la tyrannie du corps*, écrit en forme d'aſpirations. Les *premiers Elémens*, ou *entrée aux connoiſſances ſolides* ; & *Lettre à Malezieux* contre les Journaliſtes de Trévoux. *Réflexions ſur le Traité de la prière publique*, auquel le célèbre Duguet répondit en peu de mots, en faiſant voir que les réflexions portoient à faux. Ce ſçavant Religieux a encore écrit ſur diverſes matières Philoſophiques, ſur *l'Eloquence*, & ſur *le ſyſtême de la Grace en général*, & il mourut à S. Denys en 1711.

LAMIA, fameuſe Courtiſane, fille de Cléanor Athénien, & concubine de Ptolomée, Roi d'Egypte, laquelle ayant été priſe dans le combat naval que ce Prince perdit contre Démétrius, fut préſentée à ce dernier, & le charma tellement, quoique

ſur le retour, qu'il la préféra à ſes autres maîtreſſes. Ce Prince la combla de grands biens, qui purent à peine ſuffire à la magnificence & au faſte de cette Courtiſanne. Les Athéniens ne rougirent pas de lui dreſſer un Temple, ſous le titre de *Venus Lamie*, quoique dans une occaſion ils n'euſſent payé qu'avec dépit une ſomme d'argent, à laquelle Demétrius les avoit taxés, pour le profit de cette proſtituée.

LAMOIGNON, (Guillaume) Marquis de Bâville & Premier Préſident au Parlement de Paris, naquit d'une des plus anciennes familles du Nivernois, illuſtrée par ſes emplois militaires & depuis par les dignités de la robe. Charles de Lamoignon, le premier de cette Maiſon qui ſe conſacra à la Magiſtrature, après avoir étudié ſous le fameux Alciat, ſe fit recevoir Avocat au Parlement de Paris; & la réputation qu'il y acquit le fit parvenir aux premieres charges de l'Etat. Il mourut en 1573 regretté de ſon Roi, qui lui avoit fait l'honneur de le viſiter pluſieurs fois durant ſa maladie. Son fils Chrétien de Lamoignon, mort Préſident à Mortier en 1636, fut pere de Guillaume, qui, héritier des vertus de ſes Ancêtres, fut reçu à 28 ans Conſeiller au Parlement, & dès ce moment livré tout entier aux devoirs de cet état, il ne s'appliqua qu'à acquérir les connoiſſances néceſſaires, pour en remplir dignement les fonctions. Ayant été fait Maître des Requêtes en 1644, il fut nommé quelque temps après Commiſſaire aux Etats de Bretagne, & il travailla avec ſuccès à concilier les intérêts du Prince avec ceux de la Province. Mais la ſupériorité de ſes talens, dont il avoit donné des preuves éclatantes, ſollicitoit pour lui un poſte plus important, & ce fut à cette ſeule ſollicitation qu'il dût ſa nomination à la Premiere Préſidence du Parlement de Paris. Le Cardinal Mazarin lui rendit ce témoignage glorieux, lorſqu'il vint le remercier: *Monſieur*, lui dit ce Miniſtre, *ſi le Roi avoit pu trouver dans tout ſon Royaume un plus homme de bien que vous, il ne vous auroit pas donné cette Charge.* M. de Lamoignon répondit à la haute idée qu'on avoit de lui, & pour juger du ſuccès éclatant avec lequel il parcourut cette carrière brillante, il ne faut que lire les différentes Remontrances qu'il préſenta au Roi, les Harangues qu'il prononça à la tête de ſon auguſte Corps, & les ſçavans Arrêts qu'il a faits ſur pluſieurs matières du Droit François. Plein de compaſſion pour les beſoins du peuple, il ne les diſſimula jamais; de zèle pour ſa Compagnie, il en ſoutint les droits avec fermeté. Facile à tout le monde il écou-

toit avec bonté, & ne rebutoit jamais perſonne. *N'ajoutons pas*, diſoit-il, en parlant des Plaideurs, *au malheur qu'ils ont d'avoir des Procès, celui d'être mal reçus de leurs Juges : Nous ſommes établis pour examiner leurs droits, & non pas pour éprouver leur patience.* Lorſqu'on lui repréſentoit que l'excès du travail l'épuiſoit, & qu'il devoit ſe ménager ; *ma ſanté & ma vie*, diſoit-il, *ſont au Public & non pas à moi.* Ce grand Magiſtrat, au milieu de ſes occupations pénibles, ſçut trouver le tems de cultiver les Belles-Lettres qu'il aimoit avec paſſion, & il tenoit chez lui des Aſſemblées de gens Sçavans, avec leſquels il s'entretenoit de toutes les matières de Littérature, dont aucune ne lui étoit étrangère. Il releva l'éclat de ces grandes qualités par les vertus Chrétiennes qui en font tout le prix ; un grand zèle pour ſa Religion, une piété ſincère, une étude aſſidue des Livres Saints, & une charité ardente pour les Pauvres, qui parut ſurtout dans les calamités publiques. Cet illuſtre Magiſtrat averti de ſa fin prochaine, s'y prépara par un redoublement de bonnes œuvres, & termina par une mort édifiante en 1677 une vie glorieuſe, qu'il avoit conſacrée toute entière à ſes devoirs de Citoyen & de Chrétien. Flechier prononça ſon Oraiſon funèbre, & Boileau ſon ami en a fait les Eloges les plus mérités. CHRÉTIEN FRANÇOIS DE LAMOIGNON, ſon fils aîné, né à Paris en 1644 ; après avoir reçu une excellente éducation ſous les yeux de ſon pere, entra dans le Barreau, où il fit admirer ſon éloquence pendant deux ans, & après avoir ſucceſſivement exercé les Charges de Conſeiller, de Maître des Requêtes, il obtint en 1674 le poſte d'Avocat-Général, qu'il remplit pendant 25 ans avec le plus brillant ſuccès. Les Diſcours qu'il prononçoit chaque année à l'ouverture du Parlement, attiroient tout Paris, & on ne l'écoutoit pas avec moins d'avidité quand il parloit pour des cauſes particulières. L'univerſalité de ſes connoiſſances, le rendit pendant long-tems l'oracle de ſa Compagnie ; & il ſe ſervit du crédit qu'il avoit ſur les eſprits, pour faire abolir l'épreuve honteuſe du Congrès. Cet illuſtre Magiſtrat obtint en 1690 l'agrément pour une Charge de Préſident à Mortier ; mais il ne l'occupa que 8 ans après, lorſque ſa ſanté affoiblie lui eut rendu le repos néceſſaire. Il étoit trop tard : une maladie de langueur, ſuite de ſes travaux exceſſifs, le conſuma peu à peu, & il vit approcher ſa dernière heure avec la fermeté qu'inſpire l'eſpérance d'une meilleure vie. Il mourut en 1709. Il

étoit membre honoraire de l'Académie des Inſcriptions.

LAMPRIDE, (ŒLIUS LAMPRIDIUS) Hiſtorien Latin qui vivoit dans le 4e. ſiécle ſous Dioclétien, & le grand Conſtantin, & de qui nous avons quatre vies d'Empereurs; celles de Commode, d'Antonin, Diadumene, d'Heliogabale, & d'Alexandre Severe. Ces deux dernieres ſont dédiées à Conſtantin. Il y a encore eu de ce nom BENOIT LAMPRIDE Poëte célèbre né à Crémone, qui enſeigna les Langues Grecque & Latine en pluſieurs endroits de l'Italie, & de qui l'on a des Epigrammes, des Odes & d'autres Poëſies en Grec & en Latin, qui ſont imprimées ſéparément, & parmi les délices des Poëtes d'Italie. Il mourut l'an 1540.

LANCELOT, (Jean-Paul) fameux Juriſconſulte d'Italie né à Perouſe où il mourut en 1591 âgé de 80 ans. Il eſt Auteur de différens Ouvrages de Droit que l'on eſtime, comme *Inſtitutiones juris canonici*, in-4. dont Doujat a donné une excellente édition en 2 vol. *in*-12. avec des notes: *Corpus juris canonici* in-4. & pluſieurs autres. Ce Juriſconſulte s'étoit acquis une très-grande réputation par ſa capacité, & pluſieurs Papes lui donnèrent des marques de leur bienveillance.

LANCELOT, (Claude) né à Paris vers l'année 1615, fut élevé dans la Communauté de S. Nicolas du Chardonnet où il ſe diſtingua par la vivacité de ſon eſprit, & plus encore par ſa candeur & par ſa piété M. Bourdoiſe qui avoit fondé, & qui gouvernoit alors cette Communauté, étoit un bon Prêtre qui brûloit de zèle pour la maiſon de Dieu, mais qui ayant peu de lumière, n'avoit penſé qu'à régler l'extérieur, & avoit borné toute ſa règle à des pratiques peu importantes, & à des lectures aſſez ſuperficielles. Lancelot qui vouloit aller plus loin, fit connoiſſance avec le fameux Abbé de S. Cyran, & celui-ci à qui ſa longue expérience dans la direction avoit donné un grand diſcernement des eſprits, trouvant celui du jeune Lancelot propre à de grandes choſes, réſolut de le cultiver, & l'unit à quelques Solitaires retirés auprès de Port-Royal de Paris, qui n'étoient occupés que de la priere, de la méditation de l'Ecriture-Sainte, & de la pratique de la pénitence; mais l'empriſonnement du ſage Directeur les ayant diſperſés, Lancelot fut depuis employé aux écoles du Cul-de-Sac de S. Dominique près la rue d'Enfer, que les Solitaires de Port-Royal avoient établis, & il y enſeigna le Grec & les Mathématiques. Ce ſage établiſſement qui avoit été ſouvent

traverſé, interrompu, & repris, ayant enfin été détruit en 1660, Lancelot qui par de ſavans Ouvrages avoit fait preuve de la plus haute capacité, fut chargé de l'éducation du Duc de Chevreuſe, & depuis de celles des jeunes Princes de Conti qui firent des progrès merveilleux ſous cet excellent maître. La mort de la Princeſſe ayant encore dérangé ce projet d'éducation, Lancelot ſe voyant libre, exécuta le deſſein qu'il méditoit depuis long-tems de ſe conſacrer entiérement à Dieu par la vie Religieuſe. Il ſe retira donc dans l'Abbaye de S. Cyran que l'Abbé de Barcos ſon ami avoit réformée, & il y fit profeſſion: quoiqu'il ſe contentât du degré de Soûdiacre, il n'en fut pas moins utile au Réformateur qu'il aida par ſa piété & ſes lumières à établir la pratique de la règle de S. Benoît que l'on ſuivoit à la lettre dans cette maiſon. Mais Barcos étant mort en 1678, les Jéſuites jaloux du bien qui s'y faiſoit, travaillèrent à la détruire, & firent d'abord exiler Lancelot à l'Abbaye de Quimperley, où il continua les mêmes auſtérités, la vie occupée & religieuſe qu'il menoit à S. Cyran. Enfin affoibli par ſa pénitence & ſes infirmités fréquentes, il mourut en 1695 âgé de ſoixante-dix-neuf ans en odeur de ſainteté. Lancelot eſt Auteur, ou eut part à un grand nombre d'Ouvrages excellens dont un ſeul ſuffiroit pour établir ſa réputation. Les principaux ſont les *Méthodes Grecque, Latine, Italienne & Eſpagnole*, ſi recommandables par la clarté, la ſolidité & la profondeur. La *Méthode Latine*, imprimée *in*-8. chez Vitré 1644, & depuis réimprimée très-ſouvent, eſt ornée d'une ſavante préface dans laquelle Lancelot indique les Auteurs Latins qu'il faut étudier pour ſe perfectionner dans leur Langue: il traite enſuite de toutes les parties du Diſcours, en évitant le défaut ſi commun de donner en Latin les règles. Il inſtruit ſur les noms Romains, ſur les ſexterces, la diviſion du tems, la manière d'écrire & de prononcer, & il finit par un traité de la Poëſie latine, & un autre de la Poëſie Françoiſe. La *Méthode Grecque*, imprimée *in-octavo*, chez Vitré 1656, & réimprimée auſſi ſouvent que la premiere, a auſſi une Préface dans laquelle l'Auteur traite du renouvellement des Lettres grecques, poſe des principes généraux pour bien apprendre le grec, & porte ſon jugement ſur ceux qui ont écrit en cette langue, tout cela avec une clarté & une préciſion qui mettent à la portée de tout le monde les choſes les plus abſtraites. Cependant pour aider ceux qui n'auroient pas le tems d'ap-

profondir tout ce qu'il a renfermé de ſavant & de curieux dans ſes deux grandes Méthodes, il en a fait des *abrégés* excellens. Son *jardin des Racines grecques* in-12. 1657, eſt un *Recueil* des plus méthodiques & des plus utiles, dont la quatrième partie eſt une collection de mots François qui ont quelque rapport avec la Langue Grecque. Cette dernière partie a été auſſi méchamment que vainement attaquée par le Jéſuite Labbe. Tous ces Ouvrages furent faits pour les Ecoles de la rue d'Enfer, auſſi-bien que le *Delectus Epigrammatum* qui eſt de Lancelot, à la Préface près que l'on donne au célèbre Nicole, & la *Grammaire générale & raiſonnée* compoſée ſur le plan fait par le grand Arnaud. Nous avons encore de Lancelot une *Diſſertation ſur l'hemine de vin & la livre de pain* de S. Benoît, ſur laquelle le ſavant Dom Mabillon fit quelques objections que l'Auteur réfuta dans une ſeconde édition de 1688, plus ample que la premiere: une *Nouvelle Méthode* pour apprendre le plein-chant, beaucoup plus facile & plus commode que l'ancienne; *Chronologia ſacra* in-fol. courte, mais exacte, & qui donne un abrégé clair de l'Hiſtoire ſacrée. Cette Chronologie faite ſur les Annales d'Uſſerius, ſe trouve jointe à la Bible in-fol. de Vitré, à l'édition de laquelle Lancelot a beaucoup travaillé. *Mémoires* pour ſervir à la vie de M. de S. Cyran en deux parties, dont la ſeconde porte pour titre: l'*Eſprit de M. de S. Cyran*, Ouvrage inſtructif & édifiant où l'on trouve le vrai ſans partialité: *Relation* du voyage d'Alet *in*-12. 1733, qui n'eſt proprement qu'un récit de la conduite & de la vertu du ſaint Evêque de cette ville que Lancelot étoit allé viſiter. Ce ſavant homme fut toujours très-uni aux illuſtres Solitaires de Port-Royal, & eut part à toutes leurs diſgraces.

LANCISI, (Jean Marc) né à Rome en 1654, ſe rendit habile dans la Médecine, & toutes les parties qui y ont rapport, & après avoir profeſſé l'Anatomie pendant longtems au Collége de la Sapience avec beaucoup de réputation, il fut fait Médecin & Camérier d'Innocent XI, & exerça le même emploi auprès de Clement XI. Il mourut âgé de ſoixante-cinq ans, laiſſant une bibliothèque de plus de 20000 volumes qu'il avoit donné de ſon vivant à l'hôpital du S. Eſprit, à condition qu'elle ſeroit publique. On a de lui pluſieurs Ouvrages, comme ſur *les morts ſubites*, in-4. Une *Diſſertation* ſur la ſalubrité de l'air de Rome, *in*-4. Un *Traité* ſur les mauvais effets des vapeurs des marais *in-fol.* Une *Diſſertation excellente ſur la*

vraie manière dont les Médecins doivent étudier, *in*-4. *Synopſe Anatomique* du corps humain. Tous ces Ouvrages Latins & pluſieurs autres ont été imprimés à Genève en 1718. 2 vol. *in*-4. & Lancifi en a fait encore beaucoup qui ne ſont point dans ce recueil ; il étoit de pluſieurs Académies.

LANCRET, (Nicolas) Peintre né à Paris en 1690, étudia ſous Watteau dont il imita la manière, mais il ne put ſaiſir ni la fineſſe de ſon pinceau, ni la délicateſſe de ſon deſſein. Il a fait pluſieurs choſes très-agréables, & d'une compoſition riante. Cet Artiſte joignoit à ſes talens, les qualités les plus eſtimables de l'eſprit & du cœur. Il mourut à Paris en 1743. Il a beaucoup travaillé, & les maiſons Royales renferment une grande quantité de ſes Tableaux. On a auſſi beaucoup gravé d'après lui.

LANDA, (Catherine) née à Plaiſance, doit être miſe au rang des femmes ſavantes. Elle étoit ſœur du Comte Auguſta Landa & femme de Jean *Fermetrivole*, & étoit encore fort jeune lorſqu'elle écrivit à Pierre Bembus en 1526 une Lettre latine qui a été imprimée parmi celles de ce ſavant Ecrivain avec la réponſe qu'il lui fit.

LANDO, (Hortenſio) né à Milan, fut un Médecin célèbre du ſeizième ſiècle, Auteur de pluſieurs Ouvrages où il affectoit de ſe maſquer ſous de faux noms. Il prit celui de *Philalethes Polypopienſis*, dans un Dialogue intitulé, *Forcianæ queſtiones*, où il examine les mœurs & l'eſprit des divers peuples d'Italie. On le croit Auteur d'un autre contre Eraſme ſous le titre de *Philalethes Utopienſis*. Il a fait encore *Cicero relegatus & Cicero revocatus*, deux dialogues qui ont été fauſſement attribués au Cardinal Alexandre : un *Recueil de Lettres* qu'il fit imprimer à Veniſe en 1548, in-12. &c.

LANFRANC, né à Pavie d'une famille de Sénateurs, fit de grands progrès dans les Lettres humaines auſquelles il s'appliqua tout entier ; & peu occupé de la ſcience du ſalut, il ne ſongeoit qu'à acquérir l'eſtime des hommes ; mais Dieu lui en ayant fait connoître le néant, lui inſpira le déſir de ſe conſacrer à ſon ſervice, & Lanfranc qui pour lors étoit en France, ſe réfugia dans le monaſtère du Bec, où il paſſa d'abord neuf ans dans une entière ſolitude. Mais le bruit de ſa retraite s'étant répandu on courut en foule au Bec pour recevoir les leçons de Lanfranc qui ſe vit obligé d'employer pour la gloire de Dieu des talens qu'il n'avoit autrefois cultivés que pour ſa propre gloire. Pluſieurs années après, ayant été nommé Abbé du monaſtere de S. Etienne de

Caën, il y établit une exacte régularité, & pendant qu'il s'occupoit à former des hommes propres à servir l'Eglise, il combattoit pour la foi par ses Ecrits. Il refusa l'Archevêché de Rouen, mais il fut contraint d'accepter celui de Cantorberi, & son élection fut confirmée dans un Concile malgré ses vives instances. Envain s'adressa-t-il au Pape Alexandre qui avoit été son disciple pour être déchargé du fardeau de l'Epiſcopat, le Pape lui ordonna de rester dans son siége, où il acheva de se sanctifier par toutes les vertus Epiſcopales. Il mourut en 1089. & il a laissé plusieurs Ouvrages dont le principal est *un Livre du Corps & du Sang* de Notre-Seigneur contre Berenger. Les autres sont des *Commentaires* sur les Epîtres de S. Paul, des *Notes* sur quelques Conférences de Cassien, & quelques-autres recueillis en 1647. par Dom Luc d'Acheri.

LANFRANC, (Jean) fameux Peintre d'Italie né à Parme en 1581, fut contraint par la pauvreté de se mettre au service du Comte Horace Scotti de Plaisance. Ce Seigneur appercevant un grand goût pour la peinture dans son Domestique qui s'occupoit continuellement à tracer des figures avec du charbon, le mit sous Augustin Carache après la mort duquel Lanfranc alla à Rome étudier sous Annibal à l'école duquel il acheva de se perfectionner. Il fit depuis de très-beaux morceaux qui lui acquirent beaucoup de réputation, & lui méritèrent la dignité de Chevalier que lui confirma Urbain VIII. Son imagination vaste exigeoit de grands sujets & des lieux étendus, & il ne réussissoit que médiocrement aux tableaux de Chevalet. Il mourut en 1647.

LANG, (Jean-Michel) né au Duché de Sultzbach, d'un Pasteur qui l'appliqua de bonne heure à l'étude des Langues orientales & de la Théologie, professa cette derniere science à Jene, puis à Altorff où il fut peu après Pasteur. La part qu'il prit aux visions de Rosembac & de Petersen lui ayant attiré bien des chagrins, il se vit obligé de quitter Altorff, & de se retirer à Prentzlow où il exerça la place d'Inspecteur. Il y mourut en 1731. Ce Savant étoit très-versé dans la connoissance des Langues orientales, & il nous a laissé plusieurs Ouvrages sur l'Alcoran & le Mahométisme dont on fait cas : *Philosogia barbaro græca*, un traité *de Fabulis Mohamæducis, &c.*

LANGBAINE, (Girard) savant Anglois, fit ses études à Oxford, où il prit le dégré de Docteur en Théologie. Outre la connoissance des Langues, de la Philosophie, de la Théologie & du Droit, il

s'appliqua particulièrement à la recherche des antiquités qui firent ſon occupation favorite juſqu'à ſa mort arrivée en 1657. On lui doit une Edition de Longin grecque & latine avec des notes, & pluſieurs autres Ouvrages pleins d'érudition. Il eut un fils GIRARD LANGBAINE qui ſe diſtingua auſſi par ſes vaſtes connoiſſances.

LANGIUS, (Paul) Bénédictin Allemand, que l'Abbé Tritheme envoya en 1515 dans les Couvens d'Allemagne pour rechercher tous les manuſcrits qui pourroient ſervir à la perfection de ſes *Mémoires ſur les Ecrivains Eccléſiaſtiques*. Chemin faiſant, Langius travailla pour lui, & en parcourant les bibliothèques, il amaſſa des matériaux pour compoſer ſa *Chronique* de l'Egliſe Epiſcopale de Zeitz depuis l'an 968 juſqu'en 1515. Les Proteſtans vantent beaucoup cet Ouvrage, parce que l'Auteur y fait l'éloge de Luther, de Carloſtad, & de quelques autres héréſiarques, & qu'il y déclame contre les Eccléſiaſtiques Romains. La Chronique eſt imprimée au tome premier des Ecrivains d'Allemagne de Piſtorius.

LANGLE, (Rodolphe) né en Veſtphalie, & Prevôt de l'Egliſe Cathédrale de Munſter, rendit ſon nom célèbre en Allemagne par ſon érudition & les efforts qu'il fit pour réveiller le goût des Lettres. Un voyage qu'il fit en Italie pour les affaires de ſon Chapitre, lui ayant fourni l'occaſion de ſe perfectionner dans les ſciences qui commençoient à y refleurir, il revint avec le deſſein de les rétablir dans ſa Patrie, & il l'exécuta par l'établiſſement d'un College à Munſter, & par quelques Ecrits que l'on eſtime: ce ſont un *Poëme* ſur la priſe de Jéruſalem, un de la ſainte Vierge, un troiſième ſur S. Paul, & pluſieurs autres Poëſies latines. Il mourut en 1519 âgé de quatre-vingt-un ans. Il y a encore de ce nom JEAN LANGE, fameux Médecin Allemand, qui mourut en 1565, Auteur de pluſieurs autres Ouvrages de Médecine; CHARLES Chanoine de S. Lambert de Liége qui a fait pluſieurs *Commentaires*, un entr'autres ſur les Offices de Ciceron mort en 1574; JOSEPH Allemand Profeſſeur de la langue Grecque à Fribourg, qui a publié le troiſième des *Polyanthea*, in-fol. le *Florilegium*, in-8. qui eſt un *recueil alphabétique* de Sentences, d'Apophtegmes, de comparaiſons, &c. & quelques autres Ouvrages, & qui après avoir été Proteſtant rentra dans le ſein de l'Egliſe Catholique avant l'an 1600. FRANÇOIS né à Reims, célèbre Avocat au Parlement de Paris, Auteur d'un Ouvrage excellent

cellent intitulé le *Praticien François*, réimprimé plusieurs fois, & dont les meilleures éditions sont celles de 1699. & de 1702. Il mourut en 1684 à soixante-quatorze ans.

LANGLE (Pierre de) né à Evreux d'une famille distinguée, prit le bonnet de Docteur dans la maison de Navarre en 1670, & exerça successivement à Evreux pendant plus de vingt ans les fonctions de Pénitencier, d'Official & de Grand Vicaire. Le grand Bossuet avec qui il étoit uni d'une étroite amitié, l'attira à la Cour, & le fit choisir pour Précepteur du Comte de Toulouse, poste où M. de Langle fit briller sa piété & ses lumières. Louis XIV. lui donna plus d'une fois des marques de son estime, & le nomma en 1698 à l'Evêché de Boulogne. Les premieres années de son Episcopat furent employées à pourvoir aux besoins du Diocèse, auquel il eut la consolation de faire prendre une face nouvelle par ses travaux infatigables, ses soins multipliés, ses visites régulières, sa fermeté à faire observer les Statuts qu'il avoit dressés, sa tendre charité pour les pauvres, & par le modèle de toutes les vertus que présentoit une vie réglée sur les maximes les plus pures de l'Evangile. Son zèle pour la bonne Doctrine de l'Eglise, parut avec éclat dans l'affaire de la Constitution; époque des combats qu'il eut à soutenir, des persécutions qu'il essuya, des disgraces que lui attira son courage intrépide à conserver le dépôt de la foi. Dès que par le plus sérieux examen, il se fut bien convaincu que ce Décret, portoit une atteinte mortelle aux grandes vérités qu'il étoit obligé de défendre, il n'hésita pas à le déférer au tribunal de l'Eglise universelle, & signa l'appel avec trois de ses confreres en 1717. Après cet acte généreux, il reprit le chemin de son Diocèse, & en arrivant à Boulogne, il fût complimenté par tous les Corps de la ville, & eût la satisfaction de voir presque tous ses Ecclésiastiques se joindre à sa démarche. La joye eut été parfaite, s'il n'eut trouvé à Calais un peuple rébelle que des gens séditieux & mal intentionnés soulevèrent contre leur Evêque lorsqu'il se présenta dans cette ville; mais le Prélat par sa douceur & son humilité, sçut désarmer cette multitude séduite, & il eut la consolation de voir revenir à lui les brebis que l'on avoi arrachées du bercail. Cependant pour justifier son appel, il publia un Mandement dans lequel il donne à son peuple une juste idée du gouvernement que J. C. a établi dans son Eglise, & des Libertés de l'Eglise Gallicane; il explique les avantages qu'on doit

attendre de l'appel, comme de mettre à couvert les vérités flétries par la Bulle, de délivrer les Fidèles de leurs ſcrupules, & de leur aſſurer le droit de lire les Livres ſaints. Ce vertueux Prélat ne voulut prendre aucune part à l'accommodement de 1720, & il ſe joignit au grand Colbert pour en détourner le Cardinal de Noailles ; mais le Régent qui avoit ce projet fort à cœur, éloigna de Paris les deux Evêques qui étoient très-propres à le faire échouer, & M. de Boulogne revenu dans ſon Diocèſe, éprouva encore les funeſtes effets du faux zèle de la part d'une populace pouſſée par des conſeils violens. Etant allé faire la viſite à Quernes en Artois, il y fut reçu à coups de pierres & de bâtons & n'évita d'être aſſommé que par la fuite. Le ſaint Paſteur cruellement outragé, chercha plutôt à inſtruire ces peuples ſéduits qu'à les faire punir, & il leur addreſſa une Lettre Paſtorale, tendre, pathétique, lumineuſe, laquelle fit peut être moins d'impreſſion ſur ces Rebelles qu'une Compagnie de Grenadiers qu'on envoya chez eux pour ſe délivrer de ces hôtes importuns; ils s'humilièrent devant le Prélat, & rejettèrent ſur les Jéſuites & les Capucins de la ville d'Aire le ſcandale horrible qu'ils avoient donné, & ce pere tendre les reçut avec bonté, & rétablit la paix dans la Paroiſſe. On peut voir dans le recueil des *Appellans célébres* le détail exact des excès où ſe portèrent de nouveau contre le ſaint Prélat les Habitans de Calais animés par quelques Religieux, le deſſein ſingulier que l'inſolence de ces révoltés fit naître à l'Archevêque de Reims, d'agir contre ſon Suffragant, & les différentes Lettres que le reſpectable Paſteur écrivit à ſes brebis égarées, au Métropolitain, au Cardinal Dubois, & aux Evêques de France. Cette affaire étant terminée, le vénérable Prélat ne s'occupa plus que du compte qu'il devoit bien-tôt rendre à un Tribunal redoutable où ſon grand âge & ſes infirmités lui annonçoient qu'il paroîtroit bien-tôt. Une fièvre continue lui fit prévoir le moment, & il s'y prépara par une revûe générale de toute ſa vie, après laquelle il reçut les derniers Sacremens en préſence de tout ſon Chapitre, avec les grands ſentimens de religion dont il avoit toujours été pénétré. Enfin il rendit ſon ame à Dieu le 12 Avril 1724 âgé de quatre-vingts ans après une vie édifiante, toute conſacrée à la piété & aux devoirs de l'Epiſcopat. Dom Mopinot Bénédictin a fait ces quatre vers en l'honneur de ce Prélat.

Si pietas, si religio, si regula veri
Non perit, æternum vives, venerande Sacerdos,
Hos cineres, hæc ossa, sibi deus intimus hospes
Consecrat, & Christi servat jungenda triumpho.

LANGUET, (Hubert) né à Vitteau en Bourgogne en 1518, se fit une grande réputation par ses talens & sa vertu. Après avoir fait ses études dans son pays, il alla en Italie, & se fit recevoir Docteur en Droit à Pavie. Un Livre de Melanchton qu'il eut le malheur de lire, lui inspira l'envie de connoître l'Auteur, & il alla le chercher jusqu'à Wittemberg. Cette curiosité indiscrette, fut l'écueil de sa foi. Il vit l'hérésiarque, lia une amitié étroite avec lui, & ne tarda pas à l'imiter dans son Apostasie. Il se fixa auprès de son nouvel ami qu'il ne quittoit que pour satisfaire chaque année, la passion qu'il avoit pour les voyages. Ainsi il parcourut successivement la plus grande partie de l'Europe, & revenoit toujours passer l'hyver auprès de son cher Melanchton. Ce fut dans l'une de ses courses qu'il apprit la mort du Docteur, & alors il se retira auprès d'Auguste, Electeur de Saxe qui le nomma son Envoyé à la Cour de France en 1565; en 1568, à l'assemblée des Etats, & le chargea de plusieurs négociations importantes auprès de divers Souverains. En 1570, il étoit pour le même Prince auprès de Charles, à qui il fit une harangue très-hardie au nom des Princes Protestans d'Allemagne, & à la journée à jamais détestable de la saint Barthelemi, il sauva la vie au fameux Duplessis Mornai, & mit la sienne en danger pour soustraire au massacre, plusieurs autres personnes. Languet de retour auprès de son maître, se trouva mêlé dans les différends survenus entre les Luthériens & les Zuingliens, & fut obligé de demander son congé au Duc de Saxe. Il s'attacha alors au Comte Palatin, puis alla à Anvers joindre le Prince d'Orange qui le chargea de quelques négociations, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut à Anvers en 1581, âgé de soixante-trois ans, & le Prince d'Orange lui fit faire de superbes funérailles. Philibert la Mare a fait en latin *in-12* la vie de cet habile homme, dont le Président de Thou & du Plessis Mornai font un grand éloge. Le dernier dit de lui: *Is fuit quales multi videri volunt; is vixit qualiter optimi mori cupiunt.* On a de lui un gros recueil des *Lettres* qu'il écrivit à l'Electeur de Saxe pendant le cours de ses négociations, imprimé en 1699; un *volume* de celles qu'il avoit écrites aux Camérarius père &

fils ſes amis, dont l'édition la plus ample eſt de 1685; un troiſième recueil de ſes Lettres auſſi latines au Chevalier Sednei 1639; & on lui attribue quelques autres Ouvrages, entr'autres le fameux Libelle de *Vindiciæ contra tyrannos* qui parut peu avant ſa mort ſous le nom de *Junius Brutus*, in-8. 1580. Bayle dans une diſſertation curieuſe, a prouvé que Languet eſt le véritable Auteur de cet Ouvrage ſéditieux, l'un des plus dangereux qui ſe ſoit fait en ce genre.

LANGUET, (Jean-Joſeph) de la même famille que le précédent, fut ſacré Evêque de Soiſſons en 1715, & fut transféré à l'Archevêché de Sens en 1731. La conduite de ce Prélat dans ces deux Diocèſes, le zèle qui l'animoit pour la Conſtitution & le rôle ſingulier qu'il a joué dans cette affaire, ſont trop connus pour qu'il ſoit beſoin que nous nous y arrêtions. On en trouvera un détail exact dans l'*Hiſtoire* de la *Conſtitution*, & dans les *Mémoires*, pour ſervir de ſuite à cette Hiſtoire. Il mourut en 1753 dans une circonſtance, où la joye que lui cauſa un évènement qui attriſta tout le Royaume, fit ſoupçonner qu'elle avoit avancé ſes jours. On a dit de ce Prélat que toute ſa vie il avoit cherché à ſe mêler de tout; qu'il traitoit de la Théologie ſans en être inſtruit; qu'il étoit Académicien, ſans en avoir les talens, & qu'il occupoit une place au Conſeil, ſans être au fait des affaires. Il a paru ſous ſon nom un très-grand nombre d'Ouvrages ſur les conteſtations qui agitent l'Egliſe, dont pluſieurs ont eſſuyé dans le tems la flétriſſure qu'ils méritoient, & tous traduits en latins & imprimées à Sens en 1753, 2 vol. *in-folio* ſous le titre d'*Opera*, &c. furent ſupprimés par un Arrêt du Conſeil. Ces *Opera* de M. de Sens flétris par l'autorité publique, ſont 3 *Averti[ſ]ſemens aux Appellans*, Ouvrage du Jéſuite **, que le Prélat adopta ſur le refus de quelques-uns de ſes Confreres; pluſieurs *Lettres Paſtorales*; des *Inſtructions*; des *Mandemens*; des *Lettres* à différens Particuliers, écrits qui ont tous pour objet direct ou indirect la Conſtitution *Unig.* & dans leſquels on remarque une très-mince Théologie, beaucoup de paradoxes, de ſophiſmes, de mauvaiſe foi, des erreurs inſoutenables, un ton de fanfaronnade qui devient plus fort à proportion de l'embarras où l'Auteur ſe trouve, & un talent tout particulier de ſe débarraſſer de tout ce qui l'incommode aux dépens de la vérité. Outre ſes Ecrits Polémiques, M. Languet, eſt, dit-on, l'Auteur de la *Réfutation* du *Traité* de *Dom Claude* de VERT, ſur

les cérémonies de l'Egliſe, *in*-12, Ouvrage de la plus petite conſéquence, de quelques autres *Traités* de piété, de bonnes *Remarques* ſur l'ouvrage ſcandaleux du Jéſuite *Pichon*, que le Prélat avoit d'abord approuvé, & enfin de la *Vie*, in-4. de *Marie* à la COQUE en 1729. Ce dernier Livre très-recherché & très-mépriſé, qui excita, quand il parut, l'indignation des Lecteurs, eſt plein de tant de traits ſcandaleux, d'erreurs, de blaſphêmes, d'abſurdités & d'indécences, qu'on a peine à ſe perſuader qu'un Evêque ait pû enfanter ou adopter une pareille production. Le ſtyle qui en général eſt romaneſque, devient licentieux dans les fréquens colloques de la bonne Religieuſe avec J. C. Les termes en ſont ſi révoltans, & il y règne un ton de familiarité ſi choquant, que les oreilles les moins chaſtes en ſont bleſſées. On ſeroit tenté de ſoupçonner que l'Hiſtorien, malgré le ton grave avec lequel il débite tant d'impertinences, n'a pas voulu parler ſérieuſement, & qu'il n'a fait ſon Livre, que pour jetter du ridicule ſur la Religion, & l'expoſer aux outrages des mondains. Quoiqu'il en ſoit, le Public qui juſqu'alors, avoit fait difficulté d'attribuer au Prélat les Ecrits qui paroiſſoient ſous ſon nom, ne fut pas tenté de lui diſputer ce dernier, & quelqu'un dit aſſez plaiſamment à la mort de Tournelii: *que ce Docteur avoit emporté l'eſprit de M. de Soiſſons, & qu'il ne lui en avoit laiſſé que la* COQUE. Ce Prélat avoit un frere, *Jean-Baptiſte* LANGUET, d'abord Vicaire, puis Curé de S. Sulpice, mort en 1750, âgé de ſoixante-quinze ans, qui s'eſt rendu célèbre par la magnifique Egliſe qu'il a fait conſtruire, par quelques établiſſemens qu'il a formés, & ſurtout par les moyens qu'il employoit pour ſubvenir à ſes dépenſes exceſſives.

LANSBERG, (Philippe) célèbre Mathématicien né en Zélande en 1561, fut d'abord Miniſtre à Anvers, puis à Tergoës, & ſe retira enfin à Middelbourg, où il mourut vers l'an 1592. Il a fait: *Chronologiæ ſacræ, lib. 6. Progymnaſmata aſtronomiæ reſtitutæ: commentationes in motum terræ*, &c. où il défend chaudement l'opinion de Copernic.

LANSPERGE, (Jean) né à Lanſperg en Baviere, entra chez les Chartreux, qu'il édifia par ſa piété & ſa ſcience, & mourut en 1539 en la trentiéme année de ſa Profeſſion. Il a fait pluſieurs Ouvrages moraux, que l'on a recueillis en 5 vol. *in*-4. Cologne 1693. Ce ſont des *Paraphraſes* & des *Sermons* ſur les Epîtres & Evangiles: les *Entretiens* de J. C. avec l'ame fidèle, les *Canons* de la vie ſpirituelle,

LANUZA, (Jerôme-Baptiſte de Sellan de) né à Ixar Bourg de l'Arragon en 1553, entra dans l'Ordre de S. Dominique, y enſeigna la Théologie avec le plus grand éclat, remplit les premieres charges de l'Ordre, & ſe diſtingua tellement par ſes vertus, qu'on l'appelloit le ſaint Dominique de ſon ſiécle. Il étoit Provincial de la Province d'Arragon, lorſqu'il préſenta à Philippe Roi d'Eſpagne cette fameuſe Requête ſur le progrès du Moliniſme, dans laquelle il s'élève fortement contre le ſilence que le Pape avoit impoſé ſur les matières de la Grace, & il en fait voir les inconvéniens. Il ſe plaint de ce que ce ſilence expoſe tout l'Ordre de ſaint Dominique aux accuſations des Jéſuites, *ces nouveaux venus qui ſe vantent d'enſeigner une Doctrine nouvelle, & qui oſent entreprendre de fermer la bouche* aux Dominicains, *à qui la Doctrine de S. Thomas a été ſpécialement confiée.* Il remarque qu'il étoit ordonné aux Jéſuites par leurs Conſtitutions de ſuivre cette Doctrine, mais qu'ils faiſoient tout le contraire, & que lorſqu'ils ſe donnoient le titre d'Interprétes de S. Thomas, ce n'étoit que pour combattre plus ſûrement ſa Doctrine; *Méthode*, ajoute-t-il, *qui reſſemble à l'inſolence des Soldats qui frappoient J. C. au viſage, en même-tems qu'ils lui attribuoient le titre de Roi.* Lanuza parle enſuite de l'artifice des Jéſuites qui avoient obtenu le bref du ſilence pour forcer leurs Adverſaires à le garder, tandis qu'eux ne s'y ſoumettant qu'extérieurement, continuoient à répandre leurs nouveautés dans les cahiers qu'ils diſtribuoient de tous côtés. Il cenſure la pente qu'ils ont à introduire de nouvelles maximes: il leur reproche les indignes moyens qu'ils employent pour décrier leurs Adverſaires, le trouble & la diviſion qu'ils avoient mis dans l'Egliſe depuis qu'ils avoient préféré les inventions de leur propre eſprit, *fanaticos propriæ vertiginis partus*, aux ſentimens des SS. Peres. Enfin il conclut que les Jéſuites ont intérêt à faire durer long-tems la loi du ſilence, parce qu'ils ſavent bien que ſi l'on prononçoit un jugement, ce ſeroit pour condamner l'opinion de Molina, & rendre hommage à la Doctrine de S. Auguſtin. Philippe III. qui connoiſſoit le zéle & la piété de ce ſaint Religieux, le nomma en 1616 à l'Evêché de Balbaſtre: il entra dans l'Epiſcopat, dit le ſavant Pere Touron, comme y étoit entré Dom Barthelemi des Martyrs, & il y vécut de même. En 1622, il fut transféré ſur le ſiége d'Albarazin; & il y fit le même bien, livré uniquement à

l'instruction de son troupeau, à la réforme de son Clergé, à l'extinction de l'ignorance & de tout désordre. Ce S. Evêque mourut en 1625 âgé d'environ soixante-deux ans. Nous avons de lui des *Traités Evangéliques*, où l'on trouve tous les principes de la plus pure morale, & les plus solides maximes de la vie Chrétienne, trois *volumes d'Homelies* sur toutes sortes de sujets de morale qui ont été traduits en plusieurs langues. Philippe III. à son avénement au trône, écrivit à ce célèbre Dominicain une Lettre qui fait également honneur au Prince, à ses Ministres, & à celui à qui elle étoit écrite. Le Roi à qui ses Ministres avoient eu soin de faire connoître combien il étoit important de mettre en place des personnes de mérite, chargeoit Lanuza de lui faire connoître les Ecclésiastiques & les Religieux qu'il jugeroit propres pour l'Episcopat ou les autres dignités de l'Eglise, & il promettoit de faire usage des Mémoires qu'il lui enverroit à ce sujet.

LARGILLIERE, (Nicolas) fameux Peintre né à Paris en 1656, étudia d'abord sous un Peintre Flamand, & passa ensuite en Angleterre où il se fit connoître avantageusement par ses talens. L'amour de sa patrie l'ayant ramené en France, il fut reçu à l'Académie comme *Peintre d'Histoire*, genre dans lequel il réussissoit parfaitement. Cependant l'occasion le fit principalement travailler au Portrait, & il fut appellé en Angleterre pour faire ceux du Roi & de la Reine. Les offres qu'on lui fit pour le fixer dans cette Cour, ne purent le tenter, & il revint en France, où il acheva de se faire la plus brillante réputation par les chefs-d'œuvre de son pinceau. Il mourut à Paris en 1746, regretté non-seulement comme grand Peintre, mais comme un honnête-homme estimable par toutes les qualités du cœur.

LARREI (Isaac de) né à Lintot près de Bolbec dans le pays de Caux en 1638, de parens nobles & calvinistes, exerça quelque tems la profession d'Avocat dans sa patrie, & se retira ensuite en Hollande, où il eut le titre *d'Historiographe des Etats généraux*, puis fut appellé à Berlin, où l'Electeur de Brandebourg le fixa par une pension. Il y mourut en 1719. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages Historiques dont quelques-uns lui ont fait honneur, & d'autres sont peu estimés: son Histoire d'Auguste, *in*-8, 1690, est écrite sensément & avec force, *l'Histoire d'Eleonore*, in-8, 1691 est curieuse, pleine de détails, écrite avec feu; mais il y a quelques événemens qui sentent le

Roman : *l'Hiſtoire d'Angleterre*, 4 vol. *in-fol.* 1697, fut d'abord aſſez bien reçue, parce qu'on n'avoit rien de mieux ; mais dès que les *actes de Rymer* parurent, Larrei avoua lui-même qu'il avoit manqué des choſes les plus néceſſaires pour la compoſition de ſon Hiſtoire, & celle de Rapin a fait abſolument oublier la premiere : l'Hiſtoire de Louis XIV. trois volumes *in*-4. 1718, ou neuf, vol. *in*-12., ouvrage qui ne ſoutint pas la réputation que Larrei s'étoit faite dans le genre hiſtorique. On l'a accuſé d'avoir moins fait uſage des Mémoires qu'il avoit reçus de France, que des gazettes publiées en Hollande, & on lui reproche d'ailleurs des noms défigurés, des expreſſions vicieuſes, des phraſes inintelligibles ; une trop grande négligence de ſtyle, & tous les défauts qui annoncent la caducité d'un Auteur : auſſi eſt-ce le dernier Ouvrage de Larrei, qui auparavant avoit fait l'*Hiſtoire des ſept Sages*, in-8. 1713, 12 vol. aſſez bien écrite, mais chargée d'événemens peu intéreſſans, & qui ne ſont pas toujours amenés fort ingénieuſement ; *réponſe à l'avis aux Réfugiés*, réimprimée en 1714, 2 vol. *in*-12. ouvrage qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

LARROQUE, (Matthieu de) né à Leirac en Guyenne en 1619, fut un des plus habiles Miniſtres de la Religion Proteſtante. Après avoir fini ſes Humanités, il s'appliqua à l'étude des Peres, & ayant eu occaſion de prêcher à Charenton devant la Ducheſſe de la Tremouille, il fut goûté par cette Princeſſe qui lui donna l'emploi de Miniſtre à Vitré en Bretagne : il ſervit cette Egliſe environ vingt-ſept ans, & fut dans la ſuite appellé à celle de Rouen qu'il gouverna juſqu'à ſa mort arrivée en 1684. Il eſt Auteur de quelques Ouvrages polémiques eſtimés par ceux de ſon Parti, dont les principaux ſont : l'*Hiſtoire de l'Euchariſtie*, pleine de recherches curieuſes : *un écrit ſur la Communion ſous les deux eſpèces*, pour réfuter un Ouvrage du grand Boſſuet : deux *Diſſertations latines de Photino & Liberio* : une réponſe à l'Office du ſaint Sacrement de Port-Royal, &c. DANIEL DE LARROQUE ſon fils, né à Vitré, étudia ſous les yeux de ſon pere, & fit d'aſſez grands progrès dans les ſciences. Obligé de ſortir de France par la révocation de l'Edit de Nantes, il ſe retira d'abord à Londres, puis à Copenhague, enſuite en Hollande, & enfin revint dans ſa patrie, où il rentra dans le ſein de l'Egliſe Catholique. Il fixa ſa demeure à Paris, & il s'y appliquoit à compoſer divers Ouvrages, lorſqu'un écrit ſatyrique pour lequel il

avoit composé une préface, lui suscita une fâcheuse affaire. Comme Louis XIV. étoit traité indécemment dans ce Libelle composé à l'occasion de la famine de 1693, Larroque fut enlevé, mis au Châtelet, d'où il fut transféré au Château de Saumur. Il en sortit cinq ans après, & obtint un poste dans les bureaux de M. de Torcy. Au commencement de la Régence, il fut nommé Secrétaire du Conseil du dedans, & après la suppression de ce Conseil, il eut une pension de 4000 liv. dont il jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1731. Il est Auteur de la vie de l'*imposteur Mahomet*, traduite de Prideaux, *in*-12. 1699, des véritables motifs de *la conversion de Rancé*, in-12. 1685, ouvrage satyrique, des *remarques critiques* contre Varillas *in*-8. 1687 où il y a quelque érudition, mais qui sont très-foibles de preuves; de *la vie d'Eudes de Mezeray*, *in*-12. 1736, roman satyrique. L'Abbé d'Olivet lui attribue l'*avis aux Réfugiés*, que l'on sçait être de Bayle, & il a fait la traduction de l'Histoire Romaine d'Echard, que l'Abbé Desfontaines a retouchée.

LASCARIS, (André-Jean) de l'illustre famille de ce nom, qui avoit régné à Constantinople, quitta cette ville en 1453, lorsque les Turcs eurent envahi la Grece, & se réfugia chez le fameux Laurent de Médicis, dont la maison étoit l'asyle des gens de Lettres, Médicis qui s'occupoit alors à former sa magnifique Bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des Manuscrits grecs. Louis XII. attira Lascaris en France, & lui donna la qualité de son Ambassadeur auprès de la République de Venise, fonction qu'il remplit fort peu noblement à en croire Wicquefort, qui rapporte que le Sénat fut très-mécontent que le Roi lui eût envoyé un pédant pour Ambassadeur; mais Jean de Médicis ayant été élevé sur la Chaire de S. Pierre, Lascaris son ancien ami alla le joindre, & le Pape lui donna la direction d'un collége de Grecs. Lorsque François I. eut succédé à Louis XII, Lascaris fit un second voyage en France, où il séjourna quelque-tems, puis il revint en Italie, & mourut à Rome en 1535, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. On a de lui quelques Epigrammes en grec & en latin, imprimées à Bâle en 1537, des *Harangues*, à Francfort 1573, un Livre *de veris Litterarum græcarum formis, &c.* A Paris 1536. *in*-8.

LASCARIS, (Constantin) né à Constantinople, passa en Italie l'an 1454, & vint enseigner les Belles-Lettres à Milan sous la protection de François Sforce. Il alla depuis à Rome, où il fut favo-

rablement accueilli par le Cardinal Beſſarion, enſuite à Naples pour y enſeigner l'éloquence & la langue Grecque, & il ſe fixa enfin à Meſſine, où il établit une école nombreuſe. Le Sénat de cette ville l'honora du droit de bourgeoiſie, & lorſqu'il fut mort, il le fit enterrer aux dépens du Public. Il légua au Sénat ſa bibliothèque compoſée d'excellens Livres qu'il avoit apportés de Conſtantinople. Il eſt Auteur d'une *Grammaire grecque* imprimée par Alde Manuce, & de quelques écrits en grec & en latin.

LASNE, (Michel) Graveur & Deſſinateur, né à Caën, excelloit dans l'art d'exprimer les paſſions, & on admire ſon talent dans pluſieurs morceaux de génie qui nous reſtent de lui : il a auſſi donné quelques planches au burin d'après les meilleurs maîtres. Cet Artiſte avoit un caractère gai qui lui fit couler une vie douce & agréable. Il mourut en 1667, âgé de ſoixante-douze ans.

LASSUS, (Orland) né à Mons, excellent Muſicien du ſeizième ſiècle ; après avoir demeuré quelque tems en Italie, il voyagea en France & en Angleterre où ſes talens le firent admirer. Il revint depuis en Flandre, d'où il fut appellé à la Cour du Duc de Bavière. Il avoit quitté ce pays pour retourner encore en France, lorſqu'il apprit la mort de Charles I. qui lui avoit fait des propoſitions avantageuſes pour l'attirer auprès de lui. Laſſus revint à Munich où il mourut l'an 1594, âgé de ſoixante-dix ans, après avoir donné diverſes pièces de muſique, tant ſacrées que profanes, en pluſieurs langues. Ses œuvres ſont, *Theatrum muſicum*, *patrocinium muſarum*, *liber miſſarum*, *&c.*

LASUS, ancien Poëte grec qui excella dans les vers appellés Dythirambiques, & qui fut mis au rang des ſept Sages de la Grece à la place de Périandre. Il vivoit du tems de Darius, fils d'Hyſtaſpe, & il ne nous reſte aucun de ſes Ouvrages.

LATERANUS, (Plautius) Romain fameux par ſa conſtance, fut déſigné Conſul l'an 65 de J. C. mais il ne put être revêtu de cette dignité, parce qu'ayant eu part à la conjuration de Piſon, l'Empereur Néron le condamna à la mort. Epaphrodite affranchi de ce Prince, voulut inutilement faire parler Lateranus ſur le complot, le fier Sénateur le renvoya en lui diſant : *ſi j'ai quelque choſe à dire, je le dirai à votre maître*, & marchant au ſupplice, il tendit la tête au Tribun, à qui il ne daigna pas faire le moindre reproche, quoique l'exécuteur des ordres de Néron, fût lui-même

complice de la conjuration: c'eſt de ce Lateranus que le palais de Latran qu'il habitoit, a tiré ſon nom.

LATINUS, Roi des Latins, fils de Faune, régnoit en Italie vers l'an du monde 2819, & donna ſa fille à Enée, après que ce Héros Troyen eut tué Turnus. Latinus II, dit Silvius, régna l'an du monde 2968.

LATINUS PACATUS DREPANIUS, Orateur Latin, né à Drepan dans l'Aquitaine, prononça le Panégyrique de *Théodoſe le Grand*, en préſence de ce Prince l'an 389, après la défaite du tyran Maxime.

LATINUS LATINIUS, né à Viterbe en 1513, ſe diſtingua par ſon érudition, & excella ſurtout dans la critique des Auteurs anciens. Il paſſa une partie de ſa vie à Rome, où on l'occupa à la correction du Décret de Gratien, & il y mourut en 1593. Il nous reſte de lui: *Obſervationes & emendationes in Tertullianum: Bibliotheca ſacra & profana*, recueil rempli d'érudition, publié à Rome en 1663, & d'autres Ouvrages.

LATOMUS, (Jacques) né à Cambron dans le Hainault, prit le bonnet de Docteur en théologie à Louvain, & fut fait Chanoine de S. Pierre de la même ville. Ce Docteur ſe diſtingua par ſon zèle contre Luther, & paſſa la plus grande partie de ſa vie à réfuter les erreurs de cet Héréſiarque. Il écrivoit avec facilité & bon ſens, mais ſans politeſſe, & ſes Ouv. ſe ſentent de ſon entêtement pour la Théologie ſcholaſtique. Ils ſont tous écrits en latin, & ne roulent que ſur des matières de Controverſe. On les a réunis en un volume *in-fol.* 1550. Dans ce nombre il ſe trouve un *Traité* de l'étude de la Théologie & des langues, où il attaque Eraſme qui avoit parlé fort mal de la ſcholaſtique. Ce dernier répondit, & n'eut pas de peine à réfuter les foibles Objections de ſon Adverſaire, & le fit avec ſuccès. Il y a encore de ce nom *Barthelemi* né dans le Luxembourg en 1487, qui enſeigna les Humanités à Paris & dans d'autres villes, & qui compoſa des notes ſur *Ciceron*, *Térence*, *Horace*, *&c.* & qui mourut à Coblentz vers 1566. Il eſt auſſi Auteur de quelques Traités de Controverſe contre les Proteſtans.

LAVAL, (Gilles de) Seigneur de Retz de l'illuſtre maiſon de Laval, ſe diſtingua par ſes Exploits ſous Charles VI, & contribua à chaſſer de France les Anglois ſous Charles VII. qui le fit Maréchal de France. Mais il obſcurcit la gloire de ſes actions guerrieres par ſes impiétés, ſes débauches, ſes aſſaſſinats, ſon attachement à la magie, & autres crimes ſemblables. Il étoit de plus coupable envers le Duc de Bretagne de crime d'E-

cat, & ce Prince charmé de pouvoir venger ſon offenſe en vengeant celle de Dieu, lui fit faire ſon procès par l'Evêque de Nantes & le Sénéchal de Rennes. Il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes ; mais le Duc qui aſſiſta à l'exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, & fit enſevelir ſon corps, qui ne fut que fort peu endommagé par les flammes, en 1440.

LAVATA, (Louis) né dans le canton de Zurich en 1527, fit ſes études dans cette ville, & voyagea enſuite en Allemagne & en France, où il eut occaſion de connoître les Savans de ces deux pays. De retour dans ſa Patrie, il exerça les fonctions du miniſtère, & fit admirer ſon éloquence & ſon ſçavoir, il s'occupa auſſi à la compoſition de quelques Ouvrages que les Calviniſtes eſtiment comme une *Hiſtoire Sacramentaire*, un Traité *des Spectres* où il y a beaucoup d'érudition ; nn *commentaire* ſur le Liv. de Joſué, des *Homélies* ſur Ruth & quelques ouvr. tous latins. Lavata mourut en 1586.

LAVAUR, (Guillaume de) né à Saint-Cere en Quercy en 1653, ayant fait ſon Droit à Toulouſe, vint à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la Juriſprudence, ſans négliger les Belles-Lettres, pour leſquelles il avoit beaucoup de Août. De retour dans ſa Province, ils'y fixa par le mariage, & en devint le conſeil & l'oracle. Il mourut à Saint-Cere en 1730, & il a laiſſé deux Ouvrages : l'*Hiſtoire ſecrette de Neron*, *&c.* avec des Remarques *in*-12. 1726. *Conférences de la Fable, avec l'Hiſtoire ſainte*, *&c.* 2 *vol. in*-12, ouvrage plein d'une érudition empruntée.

LAUD, (Guillaume de) né à Reading en Angleterre, Prélat diſtingué par ſon mérite & ſes talens, prit le bonnet de Docteur en Théologie à Oxford, & après avoir été nommé ſucceſſivement à pluſieurs dignités Eccléſiaſtiques, fut enfin élevé en 1633 à l'Archevêché de Cantorberi. Son zèle inflexible pour l'uniformité du Service Divin dans les Egliſes, lui avoit d'abord fait beaucoup d'ennemis, qui ſe ſervirent, pour le perdre, de ſon attachement inviolable aux intérêts de Charles Premier. Lorſque la révolte eut donc éclaté contre cet infortuné Monarque, les ſéditieux ſe ſaiſirent du Prélat, & le firent mettre à la Tour de Londres. Le Parlement, qui autoriſoit les rebelles, accuſa le Prélat d'avoir voulu introduire la Religion Catholique en Angleterre, & d'avoir entrepris de réunir l'Egliſe Romaine avec l'Anglicane ; Laud n'eut pas de peine à ſe juſtifier ; mais Charles ayant été malheureuſement défait, les réponſes du Prélat perdirent leur force ; Laud fut con-

damné à avoir la tête tranchée en 1644, & souffrit la mort avec une intrépidité digne de son innocence. Ce Prélat a fait quelques Ouvrages, dont le plus considérable est contre Fischer, pour défendre l'Eglise Anglicane, contre les objections de cet adversaire. Trois Auteurs Anglois ont écrit sa vie en cette langue. Guillaume Prynne en fit paroître une *in-fol.* à Londres 1644. Pierre Heylin, une seconde en 1668 *in-8°*, réimprimée en 1671 *in-fol.* & Wharton publia la troisième *in-fol.* à Londres 1695, avec l'histoire du Procès de cet Archevêque, composée par lui-même dans la Tour de Londres. Cette dernière est pleine de grandes recherches.

LAUNAY, (François de) né à Angers en 1612, se fit recevoir Avocat au Parlement de Paris, fréquenta longtems le Barreau avec succès; jusqu'à ce qu'en 1680, il fut nommé à la charge de Professeur en Droit, François, qu'il remplit le premier. Il fit l'ouverture de ses leçons par un Discours, qui fut fort applaudi, & il continua de professer la Jurisprudence avec distinction. La douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs, & ses grandes connoissances l'avoient lié avec les sçavans de son tems qui le visitoient souvent, parce qu'ils trouvoient à profiter dans sa conversation. Il étoit d'ailleurs plein de piété, & sa charité pour les pauvres n'avoit point de bornes. Il ne sçavoit pas leur refuser, mais en donnant, il leur commandoit de travailler pour gagner leur vie, en ajoutant qu'il se levoit lui-même tous les matins à cinq heures, pour gagner la sienne. Ce fameux Jurisconsulte mourut en 1693 dans de grands sentimens de religion. On a de lui un *Commentaire* sur les Instit. Coutumieres de Loysel en 1688, & d'autres Ouvrages de Droit.

LAUNOY, (Jean de) né auprès de Valogne en 1607, fit avec le plus grand succès la Philosophie & la Théologie à Paris, & prit le Bonnet de Docteur de la Faculté en 1636. Ce Sçavant, sans ambition & sans avarice, passa sa vie dans un travail continuel, uniquement occupé de l'étude, dont il n'interrompit le cours que par un voyage qu'il fit à Rome, dans lequel il lia connoissance avec les Holstenius & les Allatius. De retour à Paris, il se renferma avec ses livres, qu'il ne quittoit que pour se délasser dans le commerce de quelques Sçavans, avec lesquels il étoit en grande liaison, & pour assister à des Conférences, qu'il tint pendant long-tems chez lui tous les Lundis, & que la cabale des ennemis, que sa trop grande

ſincérité lui avoit attirés, fit interrompre. Ce fut une perte pour le public que l'interruption de ces Conférences, où l'on diſcutoit différens points d'érudition Eccléſiaſtique, & ſur-tout ce qui regarde les Libertés de l'Egliſe Gallicane, dont Launoy étoit le défenſeur le plus intrépide. Ce Docteur mourut en 1678, & fut enterré chez les Minimes, à qui il légua tous les Rituels qu'il avoit recueillis, & la moitié de ſes Livres. Un de ſes amis avoit conſacré une Epitaphe en ſon honneur, mais les Moines ingrats refuſèrent de l'admettre, parce qu'elle attribuoit à Launoy la louange d'avoir toujours ſoutenu l'orthodoxie. Ce Docteur avoit une érudition immenſe, & une ardeur infatigable pour le travail. Le grand nombre d'Ouvrages qu'il a compoſé en ſont une preuve. On n'y trouve ni les fleurs du ſtyle, ni les graces de la diction, ni même aſſez de juſteſſe dans les raiſonnemens; mais ils ſont précieux par le grand nombre de recherches qu'ils contiennent, le grand goût de critique qui y règne, la ſagacité inconcevable de l'Auteur, pour démêler la vérité d'avec le menſonge, la haine qu'il a pour les fauſſetés, auxquelles il a fait continuellement la guerre, la force avec laquelle il ſoutient les ſaines maximes, les droits de l'Egliſe & du Roi, & l'autorité des Conciles. Il y attaque avec une intrépidité pluſieurs fauſſes traditions : *l'arrivée de Lazare & de la Madeleine en Provence, l'apoſtolat de ſaint Denys l'Aréopagite, la cauſe de la retraite de ſaint Bruno, la deſcendence des Carmes de Simon Stock, le Scapulaire*, & malgré les clameurs du préjugé & de l'intérêt, il vint à bout de déſabuſer ſur ces contes populaires, ainſi que ſur pluſieurs dévotions ſuperſtitieuſes, que l'ignorance a introduites, & que la cupidité entretient. Il ne s'éleva pas avec moins de force contre les *Annates*, dans ſon Livre *de la Simonie*, & il y réfuta le Jéſuite Azorius, qui avoit fait un Traité pour les purger de ce crime. C'eſt par une ſuite de cet amour pour la vérité, de cette ſincérité, de cette droiture, qui faiſoient le caractère de Launoy, qu'il aima mieux ſe laiſſer exclure de la Faculté, que de conſentir à l'excluſion irrégulière du grand Arnaud, quoiqu'il ne penſât pas comme ce Docteur ſur les matières de la grace, & que meilleur Critique que Théologien, il fit profeſſion d'avoir une doctrine toute oppoſée à celle de ſaint Auguſtin; il ne laiſſa pas de s'élever avec la dernière vivacité, contre la cenſure monſtrueuſe de cet homme célèbre, qui faiſoit tout l'honneur du Corps qui

le rejettoit. Launoy publia des *Observations* sur cette censure, & il en montra avec autant de force que d'évidence, le vice, l'injustice & l'irrégularité. C'est encore par le même motif, qu'il écrivit contre le Formulaire de la trop fameuse Assemblée du Clergé de 1656, ne pouvant souffrir que toutes les Libertés de l'Eglise Gallicane, & toute l'ancienne discipline de la France, fussent renversées par ce Formulaire. Les Ouvrages de ce Sçavant réimprimés plusieurs fois, ont été recueillis en 10 *vol. in-fol.* par les soins de l'Abbé Granet 1731, à Genève. Ils contiennent ses Lettres & différens Traités, comme *de Variâ Aristotelis Fortunâ, &c.* bon Ouvrage, *Inquisitio in chartam immunitatis S. Germani à Pratis*, curieux & plein de recherches sçavantes, aussi-bien que le suivant: *Assertio in chartam immunitatis & de duobus Dyonisiis*, pour prouver la distinction des deux Denys, aujourd'hui universellement reconnue: *Historia Gymnasiis Navarræ*, pleine de recherches curieuses: *De Commentitio Lazari, Magdalenæ*, pour prouver que ces quatre personnes ne sont jamais venues en Provence, & plusieurs autres, où le critique hardi confond les Fables des Légendaires, renverse les traditions populaires, & ne respecte que le vrai.

LAUNOY, (Matthieu,) né en France, se laissa séduire étant Prêtre, par les Ministres de la Religion Réformée qui l'attirèrent dans leur parti & le firent Ministre. Il gouvernoit l'Eglise de Sedan lorsqu'il y donna un scandale public, qui lui attira une flétrissure ignominieuse. Il fut pendu en effigie, & peut-être que le désespoir le fit rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique. Quoiqu'il en soit, il obtint un Canonicat de Soissons, puis la Cure de saint Mery à Paris, où il donna dans des excès encore plus crians, que ceux qui l'avoient fait chasser de Sedan. En effet, il devint le plus outré des ligueurs, & employa sa plume & sa langue à fomenter la rebellion des Parisiens. Il étoit à la tête de l'horrible faction des seize, qui osa porter ses mains meurtrieres sur le célèbre Barnabé Brisson. Il échappa par la fuite à la vengeance du Duc de Mayenne, & il se retira en Flandre, où il passa probablement le reste de ses jours. Il est Auteur de quelques Livres de controverse, d'un entr'autres, où il débite les motifs de son changement, & d'un autre, dans lequel il répond aux calomnies qu'il prétendoit que les Ministres avoient semées contre lui. Il dit bien des choses désavantageuses aux Protestans dans ces deux Ouvrages; mais peut-on

compter ſur le témoignage d'un homme qui s'étoit prêté à toutes les horreurs de la ligue ?

LAURE, née à Avignon d'une famille noble, & connue ſous le nom de la *Belle-Laure*, ſe diſtingua dans le quatorzième ſiècle par ſon eſprit, ſa beauté, & l'amour que Pétrarque eut pour elle. Laure étoit du nombre de ces Dames qui compoſoient la *Cour d'amour*, ainſi nommée, parce qu'on y perdoit ſon tems à décider des queſtions galantes. Le fameux Pétrarque qui vivoit dans la ſolitude de Vaucluſe, étant allé à l'Office à Liſle, petite ville voiſine, y vit la belle Laure, & dès ce moment il l'aima. Il a célébré ſa paſſion dans ſes Poëſies, & en a décrit ſcrupuleuſement toutes les circonſtances. La mort même ne fut pas capable de le détacher de cet objet; car Laure étant morte âgée de trente-un ans, la tendreſſe du Poëte ſubſiſta encore pendant dix ans. Cette belle fille, que l'on dit avoir été vertueuſe, fut enterrée aux Cordeliers d'Avignon, & François Premier compoſa une Epitaphe pour mettre ſur ſon tombeau, qu'il fit rétablir en paſſant par cette Ville.

LAURENS, (André du) né à Arles, vint étudier en Médecine à Paris, & ayant pris le bonnet de Docteur, il alla exercer cet Art à Carcaſſonne, d'où il revint à la Cour & y occupa ſucceſſivement les places de Médecin du Roi par Quartier, de Médecin de la Reine, & enfin de premier Médecin du Roi. Il mourut en 1609, & laiſſa un *bon Traité d'Anatomie* en douze livres Latins, & d'autres Ouvrages eſtimés. *Honoré du Laurens* ſon frere fut Avocat Général au Parlement de Provence, où il ſe diſtingua par ſon zèle pour la Ligue; c'eſt en ſa faveur qu'il fit le *panegyrique de l'Henoticon*, ou Edit de Henri III, &c. *in*-8°. 1588. Du Laurens ayant depuis perdu ſa femme, entra dans l'état eccléſiaſtique, & Henri IV. le nomma à l'Archevêché d'Embrun. Il mourut à Paris en 1612 : nous avons encore de lui *la Conférence de Surène*, entre les Députés des Etats Généraux, & ceux du Roi de Navarre *in*-8°. 1593, relation peu fidèle. L'Auteur qui étoit un des Députés des Provinces aux Etats de la Ligue, fit paroître ſa mauvaiſe foi, en mêlant des fauſſetés dans cette relation, & en la publiant beaucoup plutôt qu'il n'étoit convenu.

LAURENT, (Saint) célèbre Martyr du troiſième ſiècle, fut ordonné Diacre par Sixte II. & chargé de l'adminiſtration des biens de l'Egliſe. Le Pape Sixte II. ayant été arrêté en vertu de l'Edit de l'Empereur Valerien contre les Chrétiens, fut conduit

au

au ſupplice, & Laurent l'accompagna, en ſe plaignant de ce qu'il ne participoit point au ſacrifice. Sixte du haut de la croix, ſur laquelle il étoit attaché, lui répondit, pour le conſoler, qu'il n'avoit que trois jours à attendre pour le ſuivre. En effet, Laurent fut à peine de retour chez-lui que le Préfet le fit arrêter, & lui ordonna de lui remettre les tréſors de l'Egliſe. Le Diacre demanda trois jours pour les lui faire voir, & ce délai étant expiré, il lui préſenta les pauvres à qui il avoit diſtribué l'argent & les vaſes ſacrés dont il étoit dépoſitaire, en lui diſant : *Voilà les Tréſors de l'Egliſe.* Le Préfet irrité après l'avoir fait déchirer à coups de fouet, le fit étendre ſur un gril de fer rouge & rôtir peu à peu. Laurent tranquille au milieu des plus horribles tourmens, dit au Préfet : *Je crois qu'il faudroit me retourner de l'autre côté, je ſuis aſſez rôti de celui-ci.* Le tyran commanda qu'on le retournât, & quelque tems après : *Il eſt comme il faut*, dit le ſaint Martyr, *mangez hardiment, & goûtez ſi la chair des Chrétiens eſt meilleure rôtie que crûe.* Tournant enſuite les yeux vers le ciel, il rendit l'eſprit en 258, & pluſieurs Payens admirant ſa conſtance renoncèrent aux idoles. *Il y a* encore eu de ce *nom S.* LAURENT, Moine *de Rome*, que Gregoire le Grand envoya en Angleterre avec Auguſtin, pour travailler à la converſion de ce peuple. Il ſuccéda à ce dernier à l'Archevêché de Cantorberi, & mourut en 619, après avoir converti un grand nombre d'idolâtres. Saint LAURENT, iſſu du ſang Royal d'Irlande, fut élu Archevêque de Dublin ; & ayant fait un voyage à Rome pour les intérêts de ſon Diocèſe, il revint en Irlande avec le titre de Légat Apoſtolique. Il paſſa depuis en Angleterre, pour ménager la paix entre les deux Rois ; mais ſa négociation ne réuſſit pas, & Henri II. eut la cruauté de l'empêcher de rejoindre ſon troupeau. Le Prélat ayant ſuivi ce Prince en Normandie, mourut dans la ville d'Eu en 1182. & fut canoniſé par le pape Honorius III. en 1225.

LAURENT Juſtinien, *voyez* Juſtiniani.

LAURENT (Nicolas,) *voyez* Rienzi.

LAURI, (Philippe) Peintre né à Rome en 1623, excella à peindre en petit, & pour l'ordinaire des Sujets de Métamorphoſe, d'Hiſtoire, des Bacchanales. Il étoit d'ailleurs ſçavant dans les Perſpectives, dans la Fable, dans l'Hiſtoire, & s'amuſoit quelquefois à faire des Vers. On reconnoit que ſa touche eſt légère, & que ſon deſſein eſt correct ; mais il péchoit

du côté du coloris ; qu'il a tantôt foible, tantôt outré. Il mourut à Rome en 1694.

LAURIA, (François-Laurent Brancati de) né à Lauria dans le Royaume de Naples, entra dans l'Ordre des Freres Mineurs, & s'y diſtingua par ſa ſcience. Il fut Profeſſeur en Théologie, Conſulteur du Saint-Office, & ami particulier de Clément IX, lorſqu'il n'étoit encore que Cardinal. Celui-ci devenu Pape avoit réſolu d'honorer de la pourpre le Pere Lauria, mais ſon neveu fit échouer le projet, & ce fut Innocent II. qui éleva Lauria à cette Dignité en 1681. Le nouveau Cardinal auroit pû eſpérer de parvenir à la Papauté, ſi les Eſpagnols, avec leſquels il s'étoit brouillé, ne lui euſſent fait donner l'excluſion dans le Conclave, où Alexandre VIII. fut élu. Lauria mourut à Rome en 1693, & il eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages de Théologie, plus connus en Italie qu'ailleurs. Le plus eſtimé eſt un Traité Latin *in*-4°. ſur la *Prédeſtination*, la *Reprobation*, & les *Graces actuelles*, dans la Préface duquel il déclare qu'il n'a point d'autres ſentimens ſur cette matière, que ceux de ſaint Auguſtin, adoptés par les Papes, les SS. Peres, les Conciles, & par toute l'égliſe.

LAURIERE, (Euſebe-Jacob) né à Paris en 1659 d'un Chirurgien, ayant fait ſes études avec ſuccès, ſe conſacra à la Juriſprudence, & fut reçu Avocat. Mais il fréquenta peu le Barreau, & ſe renferma dans ſon cabinet, pour ſe livrer aux études les plus profondes, & aux recherches le plus épineuſes, principalement ſur les matières du Droit François, qu'il approfondit juſques dans les ſources les plus reculées. Les découvertes qu'il fit en ce genre le rendirent très-utile à ſa patrie, & le firent regarder comme un Oracle, dont les déciſions étoient infaillibles. Auſſi étoit-il conſulté par les perſonnes de la plus haute diſtinction, les plus habiles Magiſtrats, & par les ſçavans dans quelque genre que ce fut. Lauriere mourut à Paris en 1728, & nous avons de lui pluſieurs Ouvrages qui ont eu le plus grand ſuccès. *De l'Origine du Droit d'Amortiſſement*, *in*-12. *Texte des Coûtumes de la Prévôté de Paris*, &c. *in*-12. *Bibliothéque des Coûtumes*, &c. *in*-4°. avec Berroyer. Ce n'eſt proprement que le plan d'un Ouvrage immenſe que ces deux habiles Avocats devoient exécuter. *Gloſſaire du Droit François*, *in*-4. les Inſtitutes coûtumieres de Loiſel avec des notes, des corrections & des additions très-recherchées, 2 *vol. in*-12. *Tables Chronologiques des Ordonnances*, *in*-4. avec deux de ſes Confreres. Ces trois Auteurs propoſoient dans cette

Table le plan d'un *Recueil* complet des Ordonnances des Rois de la troiſième Race, qui fut généralement approuvé, & dont Lauriere reſta ſeul chargé. En 1723 il donna donc le premier Volume *in-fol.* qui comprend les Ordonnances des Rois depuis Hugues Capet juſqu'à Philippe de Valois, avec des notes pleines de recherches & d'érudition. Lauriere acheva les deux Volumes avant ſa mort, & il fut imprimé par les ſoins de Denis Secouſſe, choiſi pour continuer ce projet, plus ample & plus digéré que ce qui avoit paru juſqu'alors.

LAUTREC, voyez FOIX.

LAZARE, frere de Marie & de Marthe qui demeuroit à Bethanie, & chez lequel Jeſus-Chriſt qui l'aimoit, alloit loger quelquefois. Etant tombé malade, il mourut, & Jeſus le reſſuſcita quatre jours après ſa mort par un miracle éclatant, qui fit le déſeſpoir des Princes des Prêtres & des Phariſiens. Après la Mort de Jeſus-Chriſt, on ne ſçait ce que devint Lazare, dont l'Evangile ne parle plus; les Grecs diſent qu'il eſt mort dans l'Iſle de Chypre à Cytie, & qu'il en étoit Eveque, & les anciens Martyrologes d'Occident confirment cette tradition. Ce n'eſt que dans les derniers tems qu'on a imaginé la fable de ſon voyage en Provence, & que l'on a ſuppoſé qu'il eſt mort Evêque de Marſeille.

LAZARE, Religieux Grec & Peintre fameux, qui s'exerçoit à peindre des images de J. C., de la Ste Vierge & des Saints. L'Empereur Théophile qui étoit Iconoclaſte, fit déchirer le Peintre à coups de fouet, & ayant appris qu'il continuoit à peindre ces mêmes ſujets, il lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Ce ſupplice n'arrêta point le zèle de Lazare, qui avec ſes mains toutes brûlées fit entr'autres le tableau de J. C., qui fut mis après la mort de Théophile ſur la grande porte du Palais Impérial. Ce ſaint Religieux fut envoyé par l'Empereur Michel en Ambaſſade vers le Pape Benoît III, & on prétend qu'il mourut à Rome vers 867.

LAZIARD, (Jean) ou LEJARD, Religieux Céleſtin, qui vivoit à la fin du ſixième ſiècle, eſt Auteur d'un Abregé de l'Hiſtoire Univerſelle juſqu'à la mort de Charles VIII, continuée juſqu'à la ſixième année du regne de François I, par *Hubert Velleius*, & imprimée à Paris *in-fol.* 1521, par Edmond le Fevre. La Préface commence par ces mots: *quæ* ou *qui in terris gignuntur ad uſum hominum omnia creari.* Au reſte cet Abregé eſt peu utile, & la continuation qu'on y a jointe ne peut guè-

res ſervir qu'à quelques particularités du règne de Louis XII.

LAZIUS, (Wolfgang) né à Vienne en Autriche, y enſeigna les Belles-Lettres, puis la Médecine pendant 19 ans. Il fut Hiſtorien de l'Empereur Ferdinand, & jouit de la réputation d'homme extrémement laborieux, qui a fait des grandes recherches, mais qui manque d'exactitude & de critique. Il mourut en 1565, & nous avons de lui pluſieurs Ouvrages recueillis à Francfort 2 *vol. in-fol.* 1698. *De Gentium migrationibus lib.* 12. où l'Auteur examine ſur-tout les migrations des Peuples du Nord, qui ont affoibli & diviſé enſuite l'Emp. Rom. *De Romanâ Republica lib.* 12, où il a mis beaucoup de recherches, mais encore moins d'exactitude que dans ſes autres Ouvrages: *De Rebus Viennenſibus*, où il y a du curieux & des choſes haſardées. *Commentaria in Genealogiam Auſtriacam*, &c.

LAZARELLI, né à *Gubbio* en Italie, après avoir exercé quelque tems la charge d'Auditeur de Rote de Macerata, entra dans l'Etat Eccléſiaſtique, & fut fait Prévôt de la Mirandole. Il mourut en 1694, à l'âge de plus de 80 ans. Il eſt Auteur de la *Cicceide*, Ouvrage ſingulier qui eſt un recueil de Sonnets & d'autres Poëſies ſatyriques contre un nommé *Arrhigini*, ſon Collégue à la Rote de Macerata. Il prend cet homme ſous le nom de *Ciccio* depuis le moment de ſa conception, & le conduit juſqu'au trépas, en le chargeant des railleries les plus cruelles, des ſarcaſmes les plus ſanglans : il le ſuit juſques dans le cercueil, il plaiſante ſur l'enterrement, ſur l'épitaphe, & ne le quitte que lorſqu'il le voit entre les mains de Caron. On trouve dans cet Ouvrage original une verſification aiſée & coulante, une fécondité prodigieuſe d'imagination, des penſées ingénieuſes & vives ; mais on eſt revolté de la méchanceté qui y règne, du ton obſcène & des alluſions impies, qui en rendent la lecture très-dangereuſe.

LEANDRE, jeune Homme d'Abydos en Aſie, qui aimoit Hero de Seſtos en Europe, ſe noya dans l'Helleſpont, lorſque dans une nuit orageuſe il traverſoit ce bras de mer pour aller voir ſa maîtreſſe. Hero qui l'attendoit le flambeau à la main au haut d'une tour, ayant vû le lendemain ſon corps ſur le rivage, ſe précipita dans la mer.

LEANDRE ALBERTI, voyez ALBERTI.

LEANDRE, (Saint) né à Carthagène dont ſon pere étoit Gouverneur, fit d'abord profeſſion de la vie religieuſe, & fut enſuite élevé ſur le ſiége de Seville. Il

ſe diſtingua par ſa ſcience & ſa piété, & travailla avec ſuccès à la converſion des Goths Ariens. Il aſſiſta au troiſième Concile de Tolède en 589, & en célèbra un lui-même à Seville. Il fut en grande correſpondance avec Gregoire le *Grand* qu'il avoit connu à Conſtantinople, & ce ſaint Pape lui dédia ſes *Morales* ſur Job, qu'il avoit entrepris à la perſuaſion de Leandre. Ce dernier mourut vers l'an 601, & de pluſieurs Ouvrages qu'il avoit compoſés, il ne nous reſte que la *Lettre* à Ste Florentine ſa ſœur, qui eſt une inſtruction fort utile pour des Religieuſes, & un diſcours ſur la converſion des Goths qui ſe trouve à la fin des Actes du troiſième Concile de Tolède. Quelques-uns lui attribuent le *Ritemozarabique*.

LEBRIXA, voyez ANTOINE NEBRISSENSIS.

LE BRUN, voyez BRUN.

LEDESMA, (Martin) ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance dans le Royaume de *Léon*, entra dans l'Ordre de S. Dominique en 1525, & remplit avec ſuccès pendant 30 ans la premiere chaire de Théologie de l'Univerſité de Conimbre. Il mourut en 1584, & il a laiſſé 2 *vol.* ſur le quatrième livre des Sentences, dont le ſtyle eſt fort négligé. BARTHELEMI LEDESMA, autre Dominicain, près de Salamanque, enſeigna long-tems la Théologie à Mexique & à Lima, fut fait Evêque d'Oaxaca, où il remplit tous les devoirs d'un bon Paſteur, & mourut en en 1604. On a de lui un *Traité des Sacremens*, & d'autres bons Ouvrages de Théologie. PIERRE, du même nom, né à Salamanque a fait un *Traité du Mariage*, une *Somme des Sacremens*, d'autres Ouvrages de Théologie, & mourut en 1616. DIÉGO, Jéſuite, auſſi Auteur d'Ouvrages Théologiques, mourut à Rome en 1575. ALPHONSE LEDESMA, né à Segovie, que les Eſpagnols nomment le *Poëte Divin*, a excellé ſur-tout dans les petits Vers, qui ſont particuliers aux Eſpagnols, & il les a employés pour décrire des ſujets importans pris de l'Ecriture-ſainte. On trouve dans ces Vers la gravité, la force & la beauté, qui caractériſent la langue Eſpagnole. On les a recueillis ſous le titre de *conceptos eſpirituales*, & ils conſiſtent en *Epigrammes*, en *Hieroglyphes*, en *Préſages*, ſur les *Fêtes de Notre-Dame*, ſur les *Divertiſſemens de la bonne Nuit*, ſur l'*Excellence des Saints*, &c.

LE DROU, (Pierre-Humbert) né à Hug dans le Liégeois, entra dans l'Ordre des Auguſtins, & fut nommé à une Chaire de Théologie dans l'Univerſité de Louvain. Ses talens lui

firent bien-tôt une ſi grande réputation, qu'on le ſurnommoit l'*Aigle jeune des Docteurs*, & il forma un très-grand nombre de Diſciples dans la Doctrine de S. Auguſtin, & de S. Thomas, à laquelle il fut toujours inviolablement attaché. Après avoir rempli les premières charges de ſon Ordre, le P. Ledrou fut appellé à Rome par Inn. II, qui le nomma à pluſ. emplois importans qu'il exerça avec la plus grande diſtinction. Les Succeſſeurs de ce Pontife n'eurent pas moins d'eſtime pour ce ſçavant Religieux, qu'ils conſultoient dans les affaires les plus difficiles, & Innocent XII qui le nomma à l'Evêché *in Partibus de Porphyre*, l'eût élevé au Cardinalat, s'il eût pû vaincre la modeſtie de l'humble Prélat. Clément XI. le choiſit pour Conſulteur dans l'affaire des *Réflexions morales*, & ce Pontife eut épargné bien des maux à l'Egliſe, s'il eut ſuivi ſes avis; car ce Théologien éclairé qui entendoit parfaitement la Langue du livre & les matières qu'il s'agiſſoit d'examiner, s'oppoſa avec fermeté à la Cenſure précipitée que l'on vouloit faire des propoſitions qui ne contenoient que la pure Doctrine de S. Auguſtin & de S. Thomas. Cette généreuſe réſiſtance qui dérangeoit les meſures de Fabroni, Chef du complot formé contre le P. Queſnel, détermina Ledrou à ſe défaire de l'Evêché de Porphyre. Il engagea donc le Pape à l'envoyer à Liége ſa patrie, ſous prétexte de gouverner cette Egliſe en qualité de Vicaire-Général, & ce ſçavant Religieux y mourut en 1721, dans la 81 année de ſon âge. Le P. Ledrou eſt Auteur de quatre *Diſſertations* ſur la Contrition & l'Attrition contre les relâchemens monſtrueux du Jéſuite Francolin. Dans cet Ouvrage imprimé à Rome même en 1707, il foudroye par la raiſon, par l'Ecriture, & par les Peres cette maxime des nouveaux Caſuiſtes, que l'*Attrition ſans Amour de Dieu ſuffit pour recevoir le Sacrement de Pénitence.*

LEGROS, (Pierre) né à Paris en 1666, d'un Sculpteur, embraſſa la Profeſſion de ſon Pere, pour laquelle il avoit les plus heureuſes diſpoſitions. A peine âgé de 21 ans, il remporta le premier Prix à l'Academie Royale, par un bas-relief qui repréſente Noë entrant dans l'Arche avec ſa famille, & ce morceau que l'on conſerve encore, détermina Louvois à envoyer à Rome le jeune Artiſte. Il acheva de s'y perfectionner, & s'y diſtingua depuis par des Chefs-d'œuvres, qui feront toujours l'admiration des connoiſſeurs. Son application au travail lui ayant cauſé la Pierre, il vint

à Paris pour se faire faire l'opération, & dès ce moment sa santé s'altéra sensiblement, il ne laissa pas de retourner à Rome, & il se préparoit à finir de grands morceaux pour le Mont-Cassin, lorsqu'une inflammation de poitrine l'enleva en 1719.

LEIBNITS, (Godefroi Guillaume) né à Leipsic en 1646, d'une famille noble, fit paroître dès sa jeunesse une ardeur incroyable pour l'étude, & lut avec avidité les livres de tous les genres que contenoit la nombreuse Bibliothéque que son pere lui avoit laissée. Poëtes, Orateurs, Historiens, Jurisconsultes, Philosophes, Mathématiciens, Théologiens, il parcourut tout avec ordre, & devint presque tout ce qu'il avoit lû. La connoissance profonde qu'il avoit de l'Histoire & des intérêts des Princes, le fit choisir par la Maison de Brunswick, pour en écrire l'Histoire. Leibnitz parcourut toute l'Allemagne en curieux, & passa de-là en Italie, pour amasser des matériaux & se mettre en état d'exécuter ce vaste projet. Il courut dans sa route un danger dont il se tira singulièrement. Comme il alloit par mer de Venise à Mozola dans le Ferrarois, il s'éleva une tempête violente; & le pilote de la barque qui supposoit que Leibnitz étoit hérétique, proposa en sa langue de le jetter dans la mer. Celui-ci qui sçavoit l'Italien, entendant cette terrible sentence, tira de sa poche un Chapelet qu'il tourna entre ses mains, d'un air dévôt, & échapa à la faveur de ce pieux artifice. Enfin il termina ses courses, & vint à Hanovre en 1690 avec une moisson abondante. Il en publia le superflu dans un Recueil en 2 *vol. in-fol.* dont le premier parut en 1693 sous le titre de *Codex Juris Gentium diplomaticus*, avec une très-belle Préface. Le second en 1700, sous le titre de *Mantissa Codicis Juris Gentium diplomatici*; aussi accompagné d'une Préface. Ces deux volumes sont une compilation excellente des Traités d'Alliance, des Lettres d'Investitures & Diplomes, qui ne regardent pas seulement l'Allemagne, mais encore d'autres Pays, & particulièrement la France. Ils sont pour la plûpart tirés de la Bibliothéque de Wolfembuttel. En 1707 il commença à publier les Préliminaires de son Histoire de Brunswick, 1 *vol. in-f.* sous le titre de *Scriptores rerum Brunsvic.* qui fut suivi bientôt après de deux autres. C'est un des recueils de l'Histoire particulière d'Allemagne des plus parfaits. On y trouve beaucoup d'autres originaux, qui regardent l'Histoire générale de l'Empire. Leibnitz re-

connu pour excellent Historien ne s'acquit pas moins de réputation dans la Jurisprudence. Dès l'âge de vingt ans il prit le dégré de Docteur en Droit à Altorff, qu'on lui refusa à Leipsic, à cause de sa grande jeunesse, & il écrivit beaucoup sur cette matière, entr'autres un projet pour réformer tout le corps du Droit. Son avidité de tout sçavoir le porta à s'enfoncer dans les ténèbres de la Chymie, & il fut reçû avec honneur dans le Laboratoire de Nuremberg. Il passa de là aux recherches curieuses de la Physique, & il n'avoit que 25 ans lorsqu'il publia deux petits Traités, l'un sous le titre de *Théoria Motus abstracti*, & l'autre intitulé *Theoria Motus concreti*, dans lesquels il s'écarte des principes de l'illustre Descartes. Il vint ensuite aux Etudes profondes des Mathématiques, & c'est dans cette partie qu'il a le plus brillé. Son nom se lit à la tête des Problêmes les plus difficiles à résoudre, & comme Géomètre il se trouve dans les Actes de Leipsic, les Journaux des Sçavans & l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris. Il donna en 1684 les règles du calcul différentiel, & à ce sujet il s'éleva une vive dispute entre lui & les Géomètres Anglois, qui prétendoient que Newton étoit le premier Inventeur de ce calcul. Leibnitz s'éleva enfin jusques aux spéculations sublimes de la Métaphysique, & aux mystères de la Théologie. Comme Méthaphysicien il a donné son système des *Monades* ou *Substances simples*, & d'autres opinions particulières, qui ont été réfutées par le fameux Clarke, & qu'il a répandues dans plusieurs écrits rassemblés par Desmaisseaux en 2 *vol. in*-12. 1720. Comme Théologien, il a donné l'Ecrit intitulé *Sacro-sancta Trinitas*, &c. où l'on trouve de fort bonnes raisons, & dans lequel il attaque le fameux Socinien *Wiscowatius*; sa *Théodicée*, où il prétend que Dieu ayant comparé les Mondes possibles, compara le bien & le mal contenus dans chacun, & la proportion du bien & du mal qui se trouve en tous; que le monde actuellement existant a été préféré comme renfermant plus de bien & moins de mal, ce qui la fait passer de l'état de possibilité à l'état d'existence: idée plus que singulière, qui ôte à Dieu la toute-puissance & la liberté, & d'où il s'ensuivroit que Dieu ne pouvoit que choisir entre plusieurs Mondes défectueux, sans avoir la puissance de produire un monde exempt du mélange des maux. C'est ainsi que l'excès de subtilité précipite l'esprit dans des écueils. Enfin comme

Théologien, il a fait encore les *Lettres* à Pelliſſon ſur la tolérance des Réligions, dont il étoit le grand Partiſan, & qui n'eſt propre qu'à tout troubler, parce qu'elle exclut le principe ſolide & lumineux de l'infaillibilité de l'Egliſe, qui répond à tout, & qui peut ſeul empêcher que les queſtions ne ſoient interminables. Ce ſçavant Homme avoit conçû le projet d'une Langue Univerſelle & Philoſophique, qui n'a ſervi qu'à prouver la ſagacité de ſon eſprit. Il fut revêtu de pluſieurs Charges honorables, de la place d'Aſſocié Etranger à l'Academie des Sciences de Paris, & fut Préſident perpétuel de celle de Berlin, qui lui doit ſon Etabliſſement. Il publia le premier Volume de ſes Mémoires en 1710, & il y paroît en pluſieurs endroits ſous toutes ſes formes d'Hiſtorien, de Phyſicien, de Mathématicien, &c. Il mourut en 1716. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il y a encore de lui *Acceſſiones Hiſtoricæ*, 2 *vol. in-4.* Recueil utile, qui contient entre autres pièces la Chronique d'Alberic, dont le Manuſcrit n'avoit pas encore été imprimé: *De Origine Francorum Diſquiſitio*, qui fut vivement attaquée par le Jéſuite Tournemine. *De Jure Suprematûs ac Legationis Principum Germaniæ* en 1667, livre curieux, fait pour aſſurer les Droits des Princes libres de l'Empire, non-Electeurs, un Poëme latin ſur la mort de Jean-Frédéric de Brunſwic, ſon Protecteur, d'autres Poëſies Latines & Françoiſes, & des *Recueils* de Lettres.

LEIDEN, (Philippe) né à Leyde d'une famille noble, enſeigna le droit Canonique à Orleans & à Paris; & étant retourné dans ſon Pays, il devint Conſeiller de Guillaume de Bavière, Comte de Hollande, Grand-Vicaire de l'Evêque d'Utrecht, & Chanoine de l'Egliſe de cette Ville. Il y mourut en 1380, & a laiſſé pluſieurs ouvrages, qui furent imprimés pour la première fois à Leyde en 1616, & qui le furent depuis in-4. en 1701 ſous ce titre: *Philippi Leiden Tractatus Juridico-Politici*, &c. ce Recueil contient quatre petits *Traités*, dont le premier concerne le gouvernement d'un Etat; le ſecond n'eſt qu'une Table des matières du premier; le troiſième traite de l'art de gouverner une République; le quatrième eſt une inſtruction pour bien gouverner ſa maiſon. Le ſtile de ces ouvrages eſt bas & mauvais.

LEIGH, (Edouard) né dans le Comté de Leyceſtre, étoit un Chevalier très-ſçavant qui poſſédoit bien les Langues, & qui a compoſé pluſieurs ouvrages, où il a fait paroître beaucoup de lec-

ture & un discernement juste. On a de lui, en Anglois, des *Observations* sur les cinq livres Poëtiques de l'Ancien Testament, *Job, les Pseaumes, les Proverbes, l'Ecclesiaste, & le Cantique des Cantiques, in-fol.* 1657; des *Annotations* sur les livres du Nouveau Testament, *in-fol.* un Dictionnaire Hébreu, qui parut ensuite en Anglois, puis en Latin, & enfin en François, 1703, sous ce titre: *Dictionnaire de la Langue sainte, contenant ses origines*, &c. Leigh mourut en 1671.

LE-LAUD, (Jean) né à Londres, vivoit sous le règne de Henri VIII, qui lui trouvant du goût pour les antiquités, lui donna le titre d'Antiquaire avec une forte pension. Le Laud, pour remplir les obligations de ce titre, parcourut toutes les Provinces d'Angleterre, & pendant six ans il fit des découvertes infinies, & recueillit des Mémoires sans nombre qu'il se préparoit à mettre en œuvre, lorsque la mélancolie, ou le chagrin de ne pas recevoir sa pension, lui fit perdre l'esprit. Il mourut dans ce triste état, laissant ses Manuscrits qui prouvent, quoiqu'informes, l'étendue de ses recherches & sa grande capacité. Il avoit cependant mis la dernière main à l'ouvrage *de Scriptoribus illustribus Britannicis*, qui mériteroit d'être imprimé.

LELLIS, (Camille de) né au Royaume de Naples en 1550, eut une jeunesse fort déréglée, & après avoir servi quelque tems dans les troupes de Venise, il se vit réduit à une si grande indigence, qu'il fut obligé de se mettre chez les Capucins en qualité de manœuvre. La Grace agissant alors sur son cœur, il conçut le dessein de se faire Religieux; mais un ulcère qu'il avoit à la jambe étant un obstacle à sa réception dans un Couvent, il se retira à l'Hôpital S. Jacques des Incurables à Rome, dont il devint Œconome. Peu content de la manière dont il voyoit traiter les malades, il imagina le projet de les soulager plus efficacement, & croyant que son état de Laïc ne lui permettroit pas de l'exécuter, il se determina à commencer ses études à 32 ans, reçut l'ordre de Pretrise, & jetta les fondemens de la Congrégation des *Clercs Réguliers Ministres des Infirmes*, qu'il fit approuver en 1585 par Sixte V, & ériger en Ordre Religieux par Gregoire IV. Il fut puissamment aidé dans ce projet par le Cardinal de Mondevi, son Protecteur, qui à sa mort lui laissa tous ses biens. Lellis s'occupa ensuite à faire divers établissemens, & se démit de la Supériorité en 1607, pour ne plus travailler qu'à sa propre perfection jusqu'à sa mort,

arrivée à Rome en 1614.

LEMERY, (Nicolas) né à Rouen en 1645, après avoir fait ſes études, ſe livra à l'étude de la Chymie & de la Pharmacie, & voyagea par toute la France pour acquérir des connoiſſances. De retour à Paris en 1672, il ſe fit recevoir maître Apoticaire, & ouvrit chez lui des Cours publics de Chymie, qui devinrent très-célèbres. Il s'enrichit bien-tôt par l'eſtime que l'on fit de ſes préparations, & par le débit prodigieux *du Blanc d'Eſpagne* qu'il poſſédoit ſeul alors. Son attachement à la Religion prétendue Réformée, dans laquelle il étoit né, lui ſuſcita des traverſes; & étant ſorti de France en 1683, il alla en Angleterre, où il demeura peu de tems. Il revint dans ſa patrie & y travailla de nouveau avec le plus grand ſuccès, juſqu'à ce que la révocation de l'Edit de Nantes en 1685 ayant ôté l'exercice de la Médecine aux Réformés, Lemery ſe trouva ſans reſſource. Il ſe tira de cet embarras en ſe réuniſſant à l'Egliſe Catholique, & il fut d'abord reçu aſſocié Chymiſte à l'Académie des Sciences, & enſuite il eut une place de Penſionnaire. Il mourut en 1715 avec la réputation du plus grand Chymiſte, & la gloire d'avoir formé preſque tous ceux qui ont excellé dans cette Science. Il en diſſipa le premier l'obſcurité naturelle ou affectée, la réduiſit à des idées plus nettes & plus ſimples, la dégagea de toute Charlatannerie, & abolit la barbarie de ſon langage. Ses ouvrages ſont un *Cours de Chymie* en 1675, dont il y a eu des éditions & des traductions ſans nombre; la *Pharmacopée univerſelle*, in-quarto; *Traité univerſel* des drogues ſimples, *in*-4. l'un & l'autre fort eſtimés; *Traité de l'Antimoine*, in-8.

LEMNE, ou *Lævinus Leumius*, né en Zelande en 1505, étudia en Médecine à Louvain, & ayant fait de grands progrès dans cette Science, il vint l'exercer à Ziriczée, ſa patrie, où il ſe maria d'abord, & après la mort de ſa femme, il fut fait Prêtre & Chanoine de la même Ville. Il mourut en 1568, & nous avons de lui des ouvrages dont on fait cas: *De occultis naturæ miraculis, Lib. IV. De Aſtrologiâ; de acuto animi & corporis oblectamento.* GUILLAUME LEMNE, ſon fils, fut auſſi très-habile Médecin, & fut celui d'Eric Roi de Suede.

LEMOS, (Thomas de) né en 1445 de l'illuſtre famille de Lemos en Eſpagne, entra dans l'Ordre des Dominicains, & ſe conſacra tout entier à l'étude de la Théologie. Ces derniers ayant commencé à attaquer, en 1594, les erreurs des Jéſuites ſur la

Grace, Lemos parut ſur les rangs, & défendit avec zèle la Doctrine de Saint Thomas. Ayant été envoyé en 1600 au Chapitre Général de ſon Ordre, qui ſe tenoit à Naples, il y fit ſoutenir une Thèſe ſur la Grace; & cette action d'éclat l'ayant fait connoître, le Chapitre le chargea d'aller à Rome défendre la Doctrine ancienne & combattre la nouvelle. Il y arriva dans le tems que les Conſulteurs nommés par le Pape pour examiner le livre de Molina, travailloient à revoir leurs cenſures. Les Jéſuites qui voyoient le mauvais tour que cette affaire prenoit pour eux, propoſoient alors un accommodement, & vouloient faire goûter au ſouverain Pontife un projet, pour concilier les deux Ecoles. Lemos, dans un ouvage qui parut en 1690, fit voir combien cet accommodement étoit illuſoire; & il en publia un autre, pour réfuter l'Ecrit où les Jéſuites accuſoient de Luthéraniſme, & de Calviniſme la Doctrine des Dominicains. Ce ſçavant Théologien ſoutint, dans les Congrégations *de Auxiliis*, tout le poids de la diſpute; & les Papes Clément VIII & Paul V, qui aſſiſtèrent à pluſieurs, prenoient un plaiſir ſingulier à l'entendre parler. Dans une des Séances, le Jéſuite Valentia ayant falſifié un paſſage de ſaint Auguſtin, Lemos s'inſcrivit en faux, & demanda que l'on vérifiât le fait ſur le champ. La fourberie ayant été découverte, le Pape indigné, reprocha au Jéſuite ſon impoſture, & celui-ci atterré par les reproches du S. Pere tomba en défaillance, ne reparut plus, & mourut quelque tems après à Naples, où on l'avoit envoyé, & où il ne fit que languir. La matière ayant été diſcutée avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, le Pape Paul V. ſe détermina, par l'avis des Conſulteurs, à porter un Jugement définitif, & à donner une Bulle pour fixer la croyance des Fidèles ſur les Queſtions qui avoient été agitées dans ces Congrégations; ainſi, malgré les efforts des Jéſuites pour éloigner la déciſion, la Bulle fut dreſſée, & le Moliniſme alloit être foudroyé, lorſque le Pape plus ſenſible aux intérêts chimériques de la Cour de Rome, qu'aux intérêts ſacrés de la Religion, ſuſpendit ſa Sentence, & ſe rendit coupable de tous les ravages que l'erreur exerçe encore dans l'Egliſe. En vain dans un *Mémorial* dreſſé par le célèbre Lanuza, & retouché par Lemos, les Dominicains entreprirent-ils de prouver la néceſſité de publier une déciſion que l'intérêt de l'Egliſe demandoit, que le caractère des Novateurs exigeoit, & que le devoir du Souverain Pontife preſcrivoit, Paul V,

pour dédommager les Jéſuites de ce qu'ils avoient ſouffert dans la République de Veniſe, en ſoutenant ſes prétentions injuſtes, les laiſſa en poſſeſſion de diſputer à Dieu ſa Toute-puiſſance & la portion de ſon Domaine, dont il eſt le plus jaloux. Lemos ſorti victorieux des combats qu'il avoit livrés aux ennemis de la Grace, refuſa les Prélatures que le Roi d'Eſpagne & le Pape lui préſentèrent, & ſe contenta d'accepter du premier une penſion, pour n'être point à charge au Couvent de la Minerve, où il mourut, aveugle depuis trois ans en 1629, âgé de 84 ans. Ce ſçavant Théologien, outre les écrits dont nous avons parlé, a fait encore deux autres ouvrages importans. Le prem. eſt un *Journal des actes des Congrégations*, dans lequel il rapporte avec exactitude les Queſtions propoſées, les Objections & les Réponſes faites de part & d'autre; cet écrit, où règne un caractère inimitable de candeur & d'ingénuité, fut imprimé à Reims en 1702, ſous le nom de Louvain. Le ſecond, imprimé à Beziers ſous le nom de Liége en 1676, eſt un Recueil de pluſieurs Traités ſur la Prédeſtination & ſur la Grace, intitulé : *Panopſie de la Grace*, en deux gros vol. *in-fol.* Le premier, renferme ſix Traités hiſtoriques de tous ceux qui ont attaqué la Grace de Jeſus-Chriſt; on voit dans le dernier Traité, les nouveautés de Molinas ſur le péché originel, ſur la volonté de Dieu, ſa Science, la Prédeſtination & la Grace. La ſeconde partie de ce premier vol. renferme ſix autres Traités qui ſont Dogmatiques. Dans le ſecond, il traite à fond les matières de la Grace & de la Prédeſtination. Le célèbre Dominicain a fait encore un grand nombre d'autres écrits ſur ce ſujet, auquel il avoit rapporté toutes ſes études; & il n'a ceſſé juſqu'à ſa mort, de combattre les nouveaux défenſeurs des anciennes erreurs ſur la Grace. Il écrivoit avec beaucoup de facilité, de netteté & de méthode, & il poſſédoit très-bien S. Auguſtin & S. Thomas, dont il ſçavoit parfaitement concilier les principes.

LENFANT, (David) né à Paris, prit l'habit de ſaint Dominique, & ſe diſtingua dans ſon Ordre par ſa ſcience & ſon application au travail. Il fit une étude particulière des ouvrages de ſaint Auguſtin, & donna les Concordances Auguſtiniennes, *Concordantiæ Auguſtinianæ*, 2 vol. *in-fol.* 1656, où il compile toutes les ſentences de ſaint Auguſtin. Quelques années après, il en publia 2 autres vol. *in-fol. Biblia Auguſtiniana*, l'explication de tous les paſſages de l'Ecriture qui ſe trouvent dans ce ſaint Doc-

teur. Il avoit déja fait la même opération sur saint Bernard, in-4. *Biblia Bernardiana*, &c. en 3 *vol. in-4. Biblia Sancti Thomæ Aquin.*, l'explication des passages de l'Anc. Test. employés par ce Saint. Cessçavant Relig. qui mourut 1688 âgé de 85 ans, est encore auteur d'une Histoire générale de tous les siècles, en six vol. *in-12.* 1684; ouvrage curieux, qui contient par jour ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Eglise, & dans le Monde depuis la naissance de Jesus-Christ.

LENFANT, (Jacques) né en Beauce en 1666 d'un Ministre Protestant, étudia en Théologie à Saumur, puis à Genève, & fut ensuite Chapelain de l'Electrice Palatine à Heidelberg, & Pasteur ordinaire de l'Eglise Françoise. L'invasion du Palatinat par les François, le força de se retirer à Berlin, où il exerça les fonctions de Pasteur jusqu'à sa mort, arrivée en 1728. Ce Ministre à beaucoup écrit, & a contribué plus que personne à répandre les graces, & la force de la langue Françoise aux extrémités de l'Allemagne. Dès sa première jeunesse il publia des *Considérations générales sur le livre de Brueys; les Lettres choisies de S. Cyprien aux Confesseurs & aux Martyrs*, avec des remarques en François, *in-12. L'innocence du Catéchisme d'Heidelberg, in-12.* Une *Traduction Latine du livre de la Recherche de la vérité, in-4. L'Histoire de la Papesse Jeanne, in-12.* augmentée depuis par Vignoles, & réimprimée *in-12.* 1720, contre le consentement de Lenfant, qui étoit revenu de ses préjugés au sujet de ce pitoyable Roman. *Histoire du Concile de Constance*, 2 vol. *in-4.* bien faite & bien écrite, & qui ne porte point ces marques de partialité si ordinaires aux Protestans. *Histoire du Concile de Pise*, 2 vol. *in-4.* écrite avec autant de sagesse que la précédente; celle de Basle n'a été imprimée qu'après la mort de l'Auteur, 2 vol. *in-4.* & on a recueillis ces trois ouvrages en un corps de 6 vol. *in-4.* 1731. Lenfant a eu aussi beaucoup de part à la Bibliothèque Germanique, & il a fait plusieurs autres ouvrages de critique & de controverse. Ce Ministre étoit un des François refugiés, le plus universellement estimé: son humeur douce & pacifique, sa générosité, les agrémens de son commerce le rendoient cher à tous ceux qui le pratiquoient.

LENGLET DUFRESNOY, (Nicolas) né à Beauvais en 1674, entra comme domestique chez M. Pirot, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & fit paroitre de bonne heure son goût & ses talens pour les Sciences. On travailloit alors à la Censure de la *Mystique*

Cité de Dieu, & les Conférences se tenoient chez M. Pirot en présence de *Nicolas*, qui paroissoit un bon garçon, dont on ne se défioit pas. Cependant le secret que l'on avoit scrupuleusement recommandé, fut découvert par une Lettre adressée à *MM. les Syndics & Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris*, & *Nicolas*, dans les coffres duquel on trouva toute l'édition de la *Lettre*, convaincu d'en être l'auteur & d'avoir trahi son maître, fut chassé de Sorbonne, & se retira au Séminaire de S. Magloire, où il prit les Ordres sacrés. Depuis ce tems, la vie de l'Abbé Lenglet n'a été qu'un tissu d'aventures & de disgraces, que son mauvais cœur, sa plume caustique & la manie de l'indépendance lui ont attirés; & il ne sçut profiter ni des amis, ni des protecteurs puissans que son mérite & ses talens lui avoient acquis. Il fut attaché au Prince Eugene en qualité de Bibliothécaire; mais ce Prince s'étant apperçu qu'il faisoit tout autre métier auprès de lui, le chassa honteusement, & ne lui épargna le supplice dû aux traîtres, que par la considération qu'il avoit pour les Lettres. Lenglet erra long-tems en Allemagne & dans les Païs-Bas pour servir le Ministre de France, qui l'employoit à découvrir ce qui se passoit chez l'ennemi; & sa plume fertile ne cessoit d'enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages que nous avons de lui sur les objets les plus divers, souvent les plus disparates, les moins conformes à son état, & au caractère d'honnête homme. La hardiesse & la licence excessive avec laquelle il écrivoit sans aucun ménagement ni pour les personnes ni pour les places, lui fut souvent funeste, & l'avoit en quelque sorte familiarisé avec la Bastille, & les autres prisons de Paris. Il recevoit ces disgraces sans murmure & même sans chagrin; & n'en étoit pas plutôt quitte, qu'il travailloit à les mériter de nouveau. Il consentoit à tout souffrir pourvû qu'on lui permît d'écrire, de penser, d'agir & de vivre librement, & l'esprit d'indépendance ne le quitta pas même dans l'âge le plus avancé; où il auroit eu besoin d'une vie tranquille & aisée. Il aima mieux rester seul dans une espèce de galetas, que de demeurer avec une sœur opulente qui l'aimoit, & qui lui offroit chez elle tous les agrémens d'une bonne société. Il fut la victime de son indifférence & de sa bizarrerie; car étant un jour rentré chez lui sur les six heures du soir, il s'endormit en lisant un livre & tomba dans le feu: comme il n'avoit personne auprès de lui, les voisins n'accoururent pour le secourir que lorsqu'il n'étoit plus

tems, & il avoit la tête brûlée lorſqu'on le retira. Il mourut le 15 Janvier 1755, âgé de 82 ans: ce Sçavant avoit une mémoire prodigieuſe, une érudition vaſte & variée, beaucoup de feu & de vivacité dans l'eſprit, une converſation animée & pleine d'anecdotes. Son ſtyle étoit extrémement négligé, & il écrivoit avec une rapidité qui ne lui permettoit pas la correction, & qui le mettoit encore moins à l'abri des mépriſes. C'eſt ce qui fait que ſes ouvrages n'en ſont pas exempts. Il en a donné lui-même une liſte, & il n'a pas rougi d'y comprendre toutes les infamies qu'il a eû la ſcélérateſſe de reproduire au grand jour. On y trouve d'abord la *Lettre ſur Marie d'Agreda*, *in*-12 1696. *Traité hiſtorique & dogmatique des Apparitions*, &c. compoſé en 1697, & qui ne fut imprimé qu'en 1751, 2 *vol. in*-12. *L'Imitation de J. C. in*-12 1698. *Novum Jeſu Chriſti Teſtamentum*, &c. *in*-24 2 *vol.* Le *Rationarium* de Petau, continué depuis 1631 juſqu'en 1700, avec des Diſſertations & des notes ſur divers points de Chronologie, 2 *vol. in*-12. 1703. *Diurnal Romain*, traduit en françois, 2 *vol. in*-12. 1705. *Traité hiſtorique & dogmatique* du Secret inviolable de la Confeſſion, *in*-12. 1708. fait pendant le Siége de Lille, à l'occaſion des troubles arrivés dans les Diocèſes d'Arras & de Tournai. *Mémoires* ſur la Collation des Canonicats des Pays-Bas, *in*-12. 1711. Ces Mémoires au nombre de 9 ſont contre le célèbre Erneſt Ruthdans, que les Etats Généraux avoient nommé au Doyenné de la Cathédrale de Tournai. L'Abbé Lenglet y calomnie horriblement ce ſaint Eccléſiaſtique, à qui il impute le rôle d'eſpion qu'il jouoit lui-même, & il eut l'imprudence de préſenter ſon Libelle aux Membres des Etats-Généraux de Hollande qui le firent arrêter priſonnier. En 1715, il publia une Edition du *Commentaire* ſur les Libertés de l'Egliſe Gallicane, par Dupuy, &c. *in*-4. 2 *vol.* qui eſſuyèrent de grandes contradictions, & ne paſſèrent qu'avec peine. *La Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, avec un Catalogue des principaux Hiſtoriens, 1713, *in*-12. 2 *vol.* qui s'accrut depuis entre les mains de l'Auteur, & dont la dernière édition eſt de 1735, 9 *vol. in*-12. & 3 *vol.* de Supplément en 1736, Ouvrage qui a eû le plus grand ſuccès, a été traduit en pluſieurs langues, qui renferme pluſieurs points d'Hiſtoire intéreſſans, des connoiſſances néceſſaires & agréables, & une multitude d'anecdotes curieuſes. Le Miniſtère honora cet Ouvrage de ſon attention par une mul-

titude de cartons qu'il méritoit. *La Méthode pour étudier la Géographie*, dont la plus ample édition eſt en 5. *vol. in*-4. Elle contient un grand nombre de Traités Typographiques ſur les différens Royaumes, Empires, &c. *Œuvres de Clement Marot*, avec la vie du Poëte & des notes, &c. 6 *vol. in*-12, ou 4 *vol. in*-4. 1729. par le Chevalier Gordon de Percel : c'eſt le titre que Lenglet renfermé à la Baſtille, prit à la tête de cette édition de Marot, où il a noyé un texte obſcène dans un Commentaire plus licentieux encore. Il y a à la vérité des notes littéraires & hiſtoriques qui prouvent que le Commentateur étoit très-verſé dans l'Hiſt. du règne de François I, & dans la lecture de nos anciens Poëtes, mais la plûpart ſont badines juſqu'à la bouffonnerie, plaiſantes juſqu'à la baſſeſſe, libres juſques à l'obſcénité, & dans le goût de celles de *Scioppius* ſur le *Priapeia*. On eſt auſſi indigné des excès de vivacité auſquels l'Editeur ſe laiſſe aller contre la perſone de l'immortel Rouſſeau, à qui il avoit des obligations eſſentielles, qu'il n'a payées que par la plus noire ingratitude. Son acharnement contre ce grand homme parut encore dans l'*Epitre Satyrique*, par laquelle il devoit lui dédier les Œuvres de Regnier *in*-4. qu'il donna en 1733 ; mais le crédit de l'illuſtre Poëte fit échouer le projet, & la pièce diffamatoire parut à la fin du premier tom. de l'*Uſage des Romans*, *in*-12. 2 *vol.* 1735. L'*Hiſtoire juſtifiée contre les Romans*, *in*-12. 1735. fait contre le précédent, qu'on lui attribuoit avec raiſon, & qui ne contient que des lieux communs & des choſes très-ordinaires. Le *Roman de la Roſe*, *in*-12. 3 *v.* 1735, avec une Préface hiſtor. & crit. qui a été ſupprimée. *Principes de l'Hiſtoire pour l'Education de la Jeuneſſe*, 6 *vol. in*-12. 1736, Ouvrage peu couru. L'*Hiſtoire de la Phil. Hermétique*, &c. *in*-12 3 *vol.* 1742. où l'Auteur ne montre que la facilité à travailler ſur toutes ſortes de matières, Profanes & Sacrées, ſérieuſes & badines, utiles & frivoles, ſon érudition bibliographique, ſa plume hardie & la baſſe & naïve familiarité de ſon ſtyle : *Mémoires de Condé*, 6 *vol. in*-4. 1743, pour leſquels l'Auteur fut mis à la Baſtille : *Tablettes Chronologiques* de l'Hiſtoire Univerſelle, *in*-8. 2 *vol.* 1744, avec des Réflexions ſur la Méthode & ſur les Ouvrages néceſſaires à l'étude de l'Hiſtoire. On trouve encore dans ce livre toute la fertilité de l'imagination, & la richeſſe de la mémoire de l'Auteur, ſon ton cynique, & le défaut de méthode qui lui eſt ordinaire : *Jour-*

nal du Règne de Henri III, in-8. 5 vol. 1744, Ouvrage auquel l'Abbé Lenglet a ajouté des piéces rares sur la Ligue. *Mémoires de Comines, in-4. 4 vol.* 1747. *Lactentii Opera, in-4. 2 vol.* 1748, édition la plus complette que nous ayons des Ouvrages de ce Pere : *Mémoires de la Régence du Duc d'Orléans, 5 vol. in-12.* 1742, dont il n'est que le Réviseur, & auquel il a joint des pièces essentielles. *Calendrier Historique, &c. in-24.* 1750, qui lui procura un nouveau voyage à la Bastille, parce qu'il y insultoit quelques Maisons illustres, enfin plusieurs autres Ouvrages de sa façon, ou dont il a procuré les éditions, sans compter les *Arresta Amoris*, l'*Aloysia sigea* Le *Cabinet Satyrique*, des Vers piquans & gaillards, & tant d'autres infamies, dans lesquelles il n'a pas rougi de souiller sa plume, & dont il eut la témérité de présenter une liste aux Magistrats, dans un Procès qu'il intenta à un homme qui partageoit avec lui ce travail honteux.

LENCÆUS, (Jean de Lens) natif de Bailleul dans le Haynaut, Chanoine de Tournai, s'acquit une grande réputation dans le seizième siècle. Il professa la Philosophie & la Théologie à Louvain, & y mourut l'an 1593. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages de Controverse, *de unica Ecclesia, de unica Religione, de Libertate, de Purgatorio, de Verbo Dei non scripto*. &c. Il fut un de ceux qui composèrent la fameuse Censure de Louvain contre Lessius en 1588, & il en fit la justification avec Henry Gravius : ces 2 excellentes pièces seront toujours, malgré l'envie, deux des plus beaux monumens du zèle de la Faculté de Louvain pour la Doctrine de S. Augustin, & de toute la tradition sur la Grace.

LENTULUS (Scipion,) né au Royaume de Naples, quitta la Religion Romaine pour suivre celle des Protestans, & fut Ministre dans le Pays des Grisons. Il écrivit pour défendre l'Edit que les Ligues Grises firent contre les Sectaires en 1570. On croit que ces Sectaires étoient Ariens, & Lentulus dans son Ouvrage soutenoit que les Magistrats devoient employer la rigueur des loix contr'eux. Ce Ministre est encore Auteur d'une Grammaire Italienne imprimée à Genève 1568.

LEON (Saint,) que ses grandes qualités & les services importans qu'il a rendus à l'Eglise, ont fait surnommer *le Grand*, étoit né à Rome, comme on le croit, mais on ne connoît ni l'année de sa naissance, ni sa famille, ni ses premieres actions. On conjecture seulement par les excellens Ouvrages qui nous restent de lui, qu'il reçut de l'éducation, &

qu'il étudia avec soin les Belles-Lettres, l'éloquence, & encore plus la science de l'Eglise. Il servit utilement l'Eglise sous le Pape saint Celestin, n'étant encore que Diacre, & ce Pontife, ainsi que son successeur, l'employerent à de grandes affaires. Après la mort de Sixte III, le Clergé de Rome choisit Leon pour occuper le siége de saint Pierre, & fit voir par ce choix avec quelle sagesse il sçavoit discerner le mérite des grands hommes. Le nouveau Pape répondit aux espérances qu'on avoit conçûes de lui; il instruisit avec soin son troupeau, & poursuivit avec courage les hérétiques qui ravageoient l'Eglise. Les Manichéens, les Priscillianistes, les Pélagiens, les Nestoriens & les Eutychéens éprouverent l'ardeur de son zèle, pour le dépôt sacré de la foi. Il combattit sur-tout les derniers sans relâche, & après avoir protesté par ses Légats contre les actes du brigandage d'Ephèse, où l'erreur d'Eutychés avoit été approuvée, il assembla en 449 un Concile à Rome, & y cassa tout ce qui avoit été fait dans le Conciliabule. Ensuite il fit tenir le Concile général de Chalcédoine en 451, il y envoya ses Légats, & les chargea d'une Lettre à saint Flavien Patriarche de Constantinople, dans laquelle il developpa avec autant de solidité, que de lumiere, le dogme de l'Eglise. Elle fut lûe & approuvée dans le Concile; & la vérité y triompha. Il attaqua avec force les abus, rétablit la discipline dans toute sa pureté, & fit des réglemens, où brilloient autant de sagesse que de science. La réputation que ce saint Pontife s'étoit acquise par ses vertus & ses talens, le fit choisir par l'empereur pour arrêter la marche d'Attila, cet ennemi redoutable du genre humain, qui s'avançoit vers Rome pour la réduire en cendres. Le barbare frappé de l'éloquence du saint Pontife, s'adoucit tout-à-coup, accorda la paix aux Romains & repassa le Danube. Il eût à peu près le même succès dans sa négociation auprès de Genseric; & quoiqu'il ne put empêcher ce Roi des Vandales d'envahir Rome, il obtint du moins de lui qu'on ne brûleroit point la ville, & il sauva du pillage les trois principales Basiliques, que Constantin avoit enrichies de présens magnifiques. On ne voit qu'avec peine que ce Pape, doué de tant d'excellentes qualités, se soit laissé prévenir contre le grand saint Hilaire d'Arles, dans l'affaire de l'Evêque Celidoine, & qu'il ait porté la vivacité jusqu'à ôter à l'église d'Arles le droit de Métropole pour le donner à

Vienne, & à écrire en France une Lettre remplie de traits injurieux au saint Prélat. On est fondé à croire que Leon reconnut dans la suite qu'il avoit été trompé. Il mourut en 462, après avoir tenu le siége vingt-un an. Il nous reste de ce saint Pape quatre-vingt-seize *Sermons*, & cent quarante-une *Lettres*, dont le Pere Quesnel a donné une excellente édition en 2 *vol. in-4°.* à Paris 1675, puis *in-fol.* à Lyon 1700, avec d'autres Ouvrages qu'on lui conteste, comme le *Livre de la Vocation des Gentils*, &c. Le style de ce Pere est noble & élégant, & ses écrits prouvent autant la beauté de son esprit que la solidité de son jugement.

LEON II, Sicilien de naissance, fut élu Pape après Agathon, & sacré en 682. Aussi-tôt après son élection, il confirma le sixième Concile général. Il écrivit à l'Empereur une Lettre dans laquelle il parle ainsi des actes de ce Concile : ayant examiné avec soin les actes du sixième Concile, nous les avons trouvés conformes à ce que les Légats nous en ont rapporté ; & nous avons vû que ce sixième Concile a suivi exactement les cinq précédens ; c'est pourquoi nous le recevons comme les cinq autres : nous anathématisons les inventeurs de la nouvelle erreur, Sergius de Constantinople, Cyrus d'Alexandrie, & encore Honorius, qui au lieu de purifier cette Eglise Apostolique par la doctrine des Apôtres, a pensé renverser la foi par une trahison profane. Leon mourut en 683, & a été mis au Catalogue des Saints. Nous avons six Epîtres sous son nom, que Baronius croit supposées, & il en donne cette raison, qu'il juge péremptoire. C'est que l'Auteur des Lettres y condamne le Pape Honorius : comme si un Pape étoit obligé d'approuver les erreurs de son prédécesseur.

LEON III, né à Rome, fut élu Pape en 795, après la mort d'Adrien, par le consentement unanime des grands & du peuple, & remplit sur la Chaire de S. Pierre toutes les espérances que ses grandes qualités avoient fait naître. Mais les parens de son prédécesseur ne se voyant qu'avec désespoir déchus de leurs prétentions à la Papauté, se jettèrent un jour sur lui lorsqu'il sortoit du Palais Patriarchal, pour faire la Procession, le chargèrent avec des bâtons, & après l'avoir déchiré de coups, l'enfermèrent dans une étroite prison. Quelques-uns de ses Officiers l'en ayant tiré par adresse, il se réfugia auprès de Charlemagne, qui le reçut avec de grands honneurs, & le rétablit sur son siége. Après la mort de ce

Prince, ſon protecteur, les ennemis de Leon tentèrent encore de lui ôter la vie ; mais ce Pontife, dont la puiſſance étoit affermie, fit mourir de ſa propre autorité tous ceux qui avoient eu part au complot. Louis le Débonnaire blâma fort cette action, & ne put comprendre que le premier Evêque du monde ſe fût laiſſé aller à cet excès de vengeance. Leon mourut en 816, & laiſſa treize Lettres, que l'on conſerve dans la collection des Conciles. LEON IV, qui ſuccéda à Serge en 844, défendit vaillamment Rome contre les Sarraſins, releva les murailles de cette Ville, fonda des Hôpitaux, & employa tout le tems de ſon Pontificat au bien temporel & ſpirituel de l'Egliſe. Il mourut en 854, & la vacance du ſiége, qui ne fut que de cinq jours, ſuffit pour réfuter l'impertinente fable de la Papeſſe, que l'on place après Leon & avant Benoît III. Nous avons du premier deux Lettres. LEON V, élu en 905, ne régna que quarante jours, après leſquels il fut mis en priſon. Chriſtophe uſurpa le ſaint Siége. LEON VI. éprouva le même ſort en 928, après ſept mois de Pontificat. LEON VII, Pape malgré lui en 936, gouverna pendant près de quatre ans avec aſſez de douceur. LEON VIII, homme d'un mérite connu, fut mis à la place du ſcandaleux Jean XII, par le crédit de l'Empereur Othon, & mourut deux ans après en 965.

LEON IX. (Saint,) appellé *Brunon*, étoit de l'illuſtre famille d'Aſpurg en Alſace, & fut fait Evêque de Vormes en 1026. Il poſſedoit ce ſiége depuis vingt-deux ans, lorſque dans une Aſſemblée tenue dans cette ville, il fut élevé ſur celui de ſaint Pierre, qu'il fut obligé d'accepter malgré lui. Son élection ayant été confirmée par le Clergé & le peuple de Rome, il s'y rendit & prit le nom de Leon IX, ſe propoſant le grand ſaint Leon pour modèle. Il s'appliqua d'abord à rétablir la diſcipline Eccléſiaſtique & régulière, & à réformer les mœurs dans tous les états. Il aſſembla un concile à Rome, & peu de tems après un autre à Pavie, pour abolir la ſimonie ; il condamna les mariages inceſtueux devenus fort fréquens, & fit un grand nombre de réglemens néceſſaires pour faire refleurir la piété. Son zèle pour corriger les abus & les déſordres, lui fit entreprendre pluſieurs voyages en Allemagne & en France, & partout où il paſſoit, il réprimoit les vices & ramenoit le bon ordre. Sa conduite particulière répondoit à ſa vigilance pour le bien général. Il étoit le pere des pau-

vres, menoit une vie très-pénitente, s'appliquoit à la priere & à toutes sortes de bonnes œuvres. Il ne manquoit à ce Pontife qu'un peu plus de lumière & moins d'attachement à des droits imaginaires, pour en faire un des plus grands Papes qui ayent porté la Thiare; mais on lui reproche deux fautes inexcusables, dont la derniere sur-tout eut les suites les plus funestes pour l'Eglise. Les Normands faisant de grands ravages dans la Poüille, Leon se mit à la tête d'une troupe de braves, & sans égard pour le ministère de paix qu'il exerçoit, & sa qualité de Pere commun des fidèles, il marcha pour exterminer ses ennemis. Ceux-ci effrayés, demandèrent la paix, & Leon, par une faute encore plus grande l'ayant refusée, les Normands tombèrent sur lui & remportèrent une victoire complette. Le Pape assiégé dans l'endroit où il s'étoit retiré, fut obligé de se rendre aux ennemis qui le retinrent prisonnier à Benevent; où il fut traité avec la plus grande distinction. Y étant tombé malade, il se fit conduire à Capoue, puis à Rome, où il mourut en 1054 âgé de cinquante ans. La seconde faute que l'on reproche justement à ce saint Pape, est sa conduite imprudente envers les Grecs, qu'il acheva de précipiter par sa roideur dans le funeste schisme qui les divise encore aujourd'hui de la Communion Romaine. Leon au lieu de n'employer que les armes d'une extrême douceur, d'une patience invincible, d'une bonté compatissante, & d'une charité sans bornes envers des furieux, qui ne cherchoient que des prétextes pour se séparer, ne fit qu'accélérer leur chûte par trop d'inflexibilité, & une fermeté déplacée à soutenir des prérogatives exhorbitantes & déraisonnables contre des gens qui disputoient les droits les plus réels. Nous avons de ce Pape des Sermons & des Epitres Decrétales.

LEON X. de l'illustre Maison des Médicis, fut élevé dans l'amour des sciences qui étoit naturel à ceux de sa Maison, & instruit par les plus habiles Maitres de son tems. Ayant été fait Cardinal à l'âge de quatorze ans par Innocent VIII, il fut nommé Légat par Sixte II, & il exerçoit cette dignité à la fameuse bataille de Ravenne, où il fut fait prisonnier, l'an 1512. Leon n'étant que Cardinal de Médicis, menoit une vie toute mondaine, montroit un goût décidé pour le faste & le luxe, & s'occupoit plus de la belle Littérature que de l'étude de la Religion, qui ne convenoit point à l'enjoûment & à la gayeté de son

humeur. Ces défauts ſi conſidérables, s'augmentèrent lorſqu'à l'âge de trente-ſix ans, il fut élevé à la Papauté en 1513. Il voulut être traité en grand Prince, & il fit ſon Entrée à Rome avec une magnificence incroyable, le même jour qu'il avoit été pris, un an auparavant à la bataille de Ravenne, & monté ſur le même cheval. Le nouveau Pape parvenu au terme de ſes déſirs, ne garda plus de meſures & chercha à ſatisfaire toutes ſes paſſions. Il ſe livra avec excès aux plaiſirs de la table, qu'il aſſaiſonnoit par des entretiens enjoués, & il ne dédaignoit pas d'entrer lui-même en lice avec des bouffons, qu'il avoit à ſes gages. Sa cour ſe réglant ſur ſon exemple, n'offroit qu'un faſte criminel & un goût pour le frivole, qui faiſoit déteſter tout ce qui ne contribuoit pas au plaiſir & à l'amuſement. Le ſaint Pere avoit auſſi un amour violent pour la chaſſe, & ſa bonne ou mauvaiſe humeur dépendoit ſouvent du ſuccès qu'il y avoit eu. Une vie ſi voluptueuſe & ſi indigne d'un Chef de l'Egliſe, méritoit que Dieu le livrât aux paſſions les plus humiliantes. Et en effet, ſon hiſtoire n'eſt pas exempte des crimes les plus groſſiers & les plus ſcandaleux, ſur leſquels nous tirons un voile, pour parler de ſon amour pour les ſciences qu'il cultiva toujours au milieu de ſes déréglemens. Il protégea les gens de Lettres, ſe les attacha par ſes bienfaits, fit chercher avec ſoin les anciens manuſcrits, dont il procura des éditions exactes, & par une ſuite de ſon goût dépravé, & de ſon inclination à la bagatelle, contre toute la décence qu'exigeoit de lui le rang qu'il tenoit dans l'Egliſe, il donnoit la préférence aux Poëtes, ſur tous les autres beaux eſprits. Ainſi il n'eût point honte de publier une Bulle en faveur des Poëſies d'Arioſte, & de menacer d'excommunication ceux qui s'oppoſeroient à leur débit. Auſſi-tôt après ſon couronnement, Leon continua le Concile de Latran; il y préſida dès la ſixième Seſſion, & y fit recevoir pluſieurs Réglemens utile: mais on n'y fit rien de ſolide pour la réforme dont le Pape & la Cour de Rome avoient un ſi grand beſoin. Il avoit d'abord fait la paix avec Louis XII, & il ne ceſſoit de cabaler ſourdement contre lui. Il en agit de même envers François I. ſon ſucceſſeur, qu'il engagea à lui accorder une entrevûe à Boulogne, qui fut l'époque fatale du renverſement de la diſcipline Eccléſiaſtique en France. Car le Pape qui étoit le plus ruſé politique de ſon tems, & qui avoit le talent merveilleux de manier les eſprits, n'eut pas de peine à

tromper François, qui n'avoit que de l'esprit & de la droiture, & il obtint de ce Prince facile l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, à la place de laquelle on substitua un Concordat, par lequel le Pape donnoit au Roi de France le droit de nommer aux Evêchés & autres Bénéfices, & le Roi accordoit au Pape les *Annates*. Cependant le luxe énorme de Leon, ses dépenses excessives, & les guerres continuelles où l'engagea la passion immodérée d'élever sa famille, ayant épuisé ses finances, il fallut penser aux moyens de se procurer de l'argent, & il s'avisa de recourir à la dévotion des peuples, toujours libérale quand on sçait l'intéresser. Couvrant un prétexte honteux sous un prétexte honorable, il avoit entrepris d'achever le superbe édifice de la Basilique de saint Pierre, commencé par son Prédécesseur, & pour échauffer le zèle des fidèles, il accorda des Indulgences Plenieres à tous ceux qui contribueroient libéralement à l'exécution de cette sainte entreprise. La publication de ces Indulgences se fit tranquillement dans plusieurs parties de l'Europe; mais elle eut en Allemagne les suites les plus funestes, & donna naissance à l'hérésie de Luther, qui fit tant de ravages dans l'Eglise. Le trafic honteux que les Prédicateurs faisoient de ces sortes de pardons, l'argent immense que le Pape en tiroit pour satisfaire ses profusions, soulevèrent toute l'Allemagne & Luther & ses confreres furent indignés de ce que le Pape avoit accordé aux Dominic. préférablement aux August. le droit de prêcher les Indulg. Le Ir. chargé de prêcher contre ces excès, attaqua bien-tôt la chose même, & réduisit à rien les Indulg. Le Pape qui auroit pû s'opposer au progrès du mal en l'arrêtant dès sa naissance, ne le put lorsqu'il se fut fortifié, & fut contraint de publier contre l'Hérésiarque la fameuse Bulle, qui commence par ces mots du Pseaume 73 : *Levez-vous, mon Dieu: défendez votre cause*, &c. Un an après, en 1521, il frappa d'une nouvelle Bulle Luther & ses Sectateurs, & la même année il paya par de nouvelles trahisons le service que lui avoit rendu François I. en recevant le *Concordat*. Ce Prince qui avoit crû fixer par un tel bienfait cet ennemi dangereux, l'éprouva toujours perfide, & le vit entrer dans une Ligue avec Charles V. pour chasser les François d'Italie. Quelques-uns prétendent que les succès de cette Ligue firent sur lui une impression si vive qu'il en mourut de plaisir, & d'autres croyent qu'il fut empoisonné. Quoiqu'il en soit, sa mort arriva en

1521, à quarante-quatre ans. On ne peut nier que ce Pape n'eût de très-grandes qualités, mais elles furent obscurcies par des vices encore plus grands, l'irréligion, la dépravation des mœurs, le goût effrené du luxe, une ambition insatiable, & un désir immodéré pour l'élévation de sa famille, auquel il sacrifia l'honneur & la probité.

LEON XI. (Alexandre Octavien) de la Maison de Médicis, succéda à Clément VIII. en 1605, & mourut vingt-six jours après : il avoit été Légat en France.

LEON ; L'ANCIEN Empereur d'Orient, étoit de Thrace, & succéda à Marcien par le crédit du Patrice Aspar. Il fut couronné par l'Evêque Anatolius, & aussi-tôt après il confirma par un Edit, tout ce qu'avoient fait ses Prédécesseurs, pour soutenir le Concile de Calcédoine, & fit paroître beaucoup de zèle pour la Religion Catholique. Ce Prince n'avoit ni étude ni érudition, ▲ mais il ne manquoit ni d'esprit ni de prudence. Il menoit une vie fort réglée, & on ne lui reproche que trop d'avarice & de penchant à la colère. Il fit la guerre aux Goths & aux Huns, dont il sçut réprimer les incursions, fit une paix assez glorieuse avec les Vandales, & un Traité très-honteux avec l'usurpateur Théodoric. Ce Prince ne survêcut pas longtems à la honte de l'Empire, & il mourut en 474, après avoir régné environ dix-sept ans.

LEON l'Isaurien, parce qu'il étoit d'Isaurie, né de parens obscurs, parvint par dégrés à l'Empire, de l'état de Mercier qu'il avoit d'abord embrassé. L'Empereur Justinien II, à qui il s'étoit ensuite attaché, l'envoya faire la guerre au-delà du Mont-Caucase, & il s'y comporta avec beaucoup de prudence & de valeur. Les Successeurs de Justinien contribuèrent aussi à l'avancement de Leon, qui après l'abdication de Théodose III, fut couronné Empereur en 717. Le nouveau Prince, élevé dans l'opinion que le culte rendu aux Images étoit une idolatrie, voulut l'abolir, & déclara la guerre la plus cruelle à ceux qui les honoroient. Il y eut donc une persécution ouverte sous son règne, & grand nombre de Martyrs. Germain, Patriarche de Constantinople, résista au Tyran avec un courage invincible, & fut exilé. Le Pape Gregoire II, excommunia l'Empereur après avoir tenté de le ramener, & Gregoire III, qui fit vainement les mêmes efforts, renouvella l'excommunication dans un Synode tenu à Rome en 732. Leon furieux arma une grande

Flotte qu'il envoya en Italie, mais elle fit naufrage dans la Mer Adriatique, & ce Prince cruel mourut peu après d'hydropiſie en 741, après un règne de 24 ans, cruel & ſanguinaire.

LEON V, dit l'*Arménien*, fils du Patrice Bardas, fut élevé à l'Empire en 813, & fit d'abord bien eſpérer de lui par une victoire mémorable qu'il remporta ſur les Bulgares; mais il ternit enſuite ſa gloire par ſa cruauté envers ſes parens, & la fureur avec laquelle il ſe déclara contre les Images. Il chaſſa le Patriarche Nicéphore de ſon ſiége, pour y mettre un certain Théodoſe qui n'avoit aucune des qualités propres à un Evêque, mais qui étoit aſſervi à toutes ſes volontés. Il fit tenir pluſieurs Conciles compoſés d'Iconoclaſtes, où il fit décider tout ce qu'il voulut, & il commença une perſécution violente contre les défenſeurs des Images, laquelle ne fut arrêtée que par la mort tragique du perſécuteur, aſſaſſiné par ſes propres ſujets en 820 la veille de Noël, dans la Chapelle même du Palais, où il chantoit les Matines avec ſon Clergé. Son règne avoit été de ſept ans & demi.

LEON VI, ſurnommé *le Sage* ou *le Philoſophe*, ſuccéda à ſon pere Baſile en 886, & commença l'exercice de ſon autorité par l'exil de Photius, Patriarche de Conſtantinople, dont l'ambition & les intrigues avoient cauſé tant de déſordres. Il fit enſuite la guerre aux Hongrois & aux Bulgares ſans ſuccès, & il envoya une flotte contre les Sarraſins qui ravageoient la Sicile. Il ne réuſſit pas mieux dans cette expédition que dans la première, & ſon armée navale eſſuya de grandes pertes. Leon n'eut point d'enfans de ſa première femme Théophanie, Princeſſe illuſtre par ſa ſainteté, qu'il avoit traitée indignement. Il n'en eut point non plus de Zoé & d'Eudoxe qu'il épouſa ſucceſſivement, & enfin là quatrième lui donna Conſtantin *Porphyrogenete*. Cet Empereur mourut en 911. Il mérita le nom de *Sage*, non par ſes mœurs qui furent très-déréglées, & qui ſcandaliſerent toute l'Egliſe, mais par ſon amour pour les lettres qu'il cultiva avec ſuccès; car nous avons divers Ouvrages de ſa façon, comme des Sermons que l'Empereur prononçoit lui-même, & dont quelques-uns ont été publiés par *Gretſer* & *Combefis*. Ce ne ſont que des déclamations, qui montrent plus de vanité que de piété. *Tactica*, Ouvrage important pour la connoiſſance du bas-Empire. On y voit que tous les jours, ſoir & matin, toute l'armée chantoit le *Triſagion*, & que la veille du com-

fut un Prêtre jettoit de l'Eau-bénite ſur toutes les troupes. *Novellæ Conſtitutiones*, qui tendent pour la plûpart à abolir les nouveautés introduites par Juſtinien. *Opus Baſilicon*, Ouvrage diviſé en 6 Part. & en 60 Liv., où l'Auteur a refondu toutes les Loix contenues dans les Ouvrages de Juſtinien. Il nomma ce Recueil *Baſilicon*, du mot grec qui ſignifie Roi & Empereur, & c'eſt ce Droit que les Grecs ont toujours ſuivi depuis.

LEON de *Byzance*, né dans cette Ville, étudia ſous Platon, & eut grande part aux affaires de ſa patrie, au nom de laquelle il s'acquitta de pluſieurs Ambaſſades avec honneur. Philippe de Macédoine, à l'ambition duquel il étoit un obſtacle, l'ayant rendu ſuſpect aux Byzantins, il s'éleva une ſédition contre Leon, qui fut obligé de ſe ſauver, & s'étrangla enſuite pour ſe dérober à la fureur du Peuple. Nous n'avons aucun des Ouvrages qu'on lui attribue, parmi leſquels étoient 8 Livres des affaires de Byzance, un Traité des ſéditions, quelques Livres des Fleuves, &c.

LEON, (Jean) né à Grenade, ſe retira en Afrique après la priſe de ſa patrie par Ferdinand, & il prit le ſurnom d'Africain. Il voyagea long-tems dans les trois parties du monde, & ayant été pris ſur mer par des pirates, il tomba entre les mains de Leon X. qui conçut de l'eſtime pour lui, & le convertit à la religion Catholique. Leon apprit l'Italien, & traduiſit en cette langue la *Deſcription de l'Afrique* qu'il avoit compoſée en Africain. Cet Ouvrage fait par un Auteur qui avoit beaucoup de connoiſſance du pays eſt très-eſtimé, & il fut mis en latin par Jean Florian, & imprimé à Anvers *in*-8. 1556. Leon fit pluſieurs autres ouvr. dont il ne nous reſte que *les Vies des Philoſophes Arabes* que Hottinger fit imprimer en 1664 à Zurich, ſur une copie qu'il avoit reçue de Florence. Leon mourut vers l'an 1526.

LEON de Modene, fameux Rabin de Veniſe, qui vivoit au dix-ſeptième ſiècle, eſt Auteur d'un Ouvrage Italien intitulé *Cérémonies des Juifs*, où il y a beaucoup d'Obſervations utiles, quoique l'Auteur ſe ſoit moins attaché à expliquer les anciennes Cérémonies des Juifs que les modernes. Richard Simon traduiſit ce Livre en François, & le fit imprimer à Paris *in*-12. 1674, en huit volumes.

LEON, (Louis de) ſavant Théologien, de l'Ordre des Hermites de S. Auguſtin, fut Profeſſeur de Théologie à Salamanque, & s'appliqua particulièrement à l'étude de

l'Ecriture-Sainte. Nous avons de lui un ſavant *Traité* latin *ſur le tems de l'immolation de l'agneau figuratif, & de l'agneau réel*, que le P. Daniel a traduit en François. Le *Cantique des Cantiques* qu'il traduiſit en Eſpagnol, le fit ſoupçonner d'héréſie, & un Tribunal cruel le fit enfermer dans une obſcure priſon, où il fut détenu pendant deux ans, après leſquels il en ſortit tout auſſi peu coupable qu'il y étoit entré, & reprit les premieres places de ſa Congrégation, qu'il occupoit auparavant. Il mourut en 1591, âgé de ſoixante-quatre ans.

LEON, (Pierre Cieça de) né en Eſpagne, quitta ſa patrie à l'âge de 13 ans, & alla en Amér. où il en ſéjourna 17. Il s'y appliqua à bien étudier les mœurs & les uſages des Habitans du pays dont il publia une Deſcription à Séville *in-fol.* 1553. Son deſſein étoit de donner l'Hiſtoire entière du Pérou en quatre parties; mais il n'a paru que cette premiere, qui fut traduite en Italien par Auguſtin de Gravalitz, & imprimée à Veniſe en 1557, *in-8.*

LEONARD, (S.) Solitaire du Limouſin dans le ſixième ſiècle, Fondateur d'un Monaſtère ſous le nom de Nobiliac, qui eſt à préſent une ville à quatre lieues de Limoges, connu ſous le nom de S. *Leonard de Noblot*. L'Hiſtoire anonyme de ſa vie eſt remplie d'abſurdités & de fables.

LEONARD d'*Udine*, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, entra dans l'Ordre de S. Dominique, & ſe diſtingua par ſa ſcience & ſes talens pour la Chaire. Il prêcha avec applaudiſſement à Florence devant Eugene & la Cour Romaine en 1535, & exerça avec diſtinction les principaux emplois de ſon Ordre. On a de lui des *Sermons* des *Saints*, des *Dimanches* & de Carême, imprimés pluſieurs fois, un Traité *de ſanguine Chriſti*, les *lieux communs des Prédicateurs*, &c.

LEONARD de Vinci. *Voyez* VINCI.

LEONARDI, (Jean) né dans le territoire de Lucques en 1541, apprit d'abord le métier d'Apoticaire, & ayant enſuite conçu le deſſein d'entrer dans l'Etat Eccléſiaſtique, il recommença ſes études à l'âge de vingt-ſept ans, & reçut la prêtriſe en 1571. L'Evêque de Lucques le chargea alors de veiller à l'inſtruction de la jeuneſſe, & Leonardi compoſa pour elle un Catéchiſme qui eſt encore en uſage dans ce Diocèſe. Le zèle de ce Prêtre ayant attiré auprès de lui quelques Eccléſiaſtiques pieux, il réſolut d'établir une *Congrégation*, dont l'unique objet ſeroit l'inſtruction des jeunes gens; & l'Evêque de Lucques à qui il fit part de ſon deſſein l'approuva, & donna à cette Congré-

gation le titre de *Clercs ſéculiers de la B. Vierge.* Leonardi en fut le premier Supérieur ſous le nom de *Recteur*, & il travailla avec un ſoin infatigable à l'affermir ſolidement. Il mourut à Rome d'une maladie contagieuſe en 1609 âgé de ſoixante-neuf ans. Nous avons ſa vie en Italien par Maracci de la même Congrégation *in*-4. 1673, & une autre, *in*-12. 1651 par le P. Leonardi.

LEONCE, Philoſophe Athénien du 5^e^. ſiècle, avoit pour fille Athénaïs d'une grande beauté, & qu'il éleva avec le plus grand ſoin. Il crut que ce double avantage devoit lui tenir lieu de tout bien, & il la deshérita par ſon teſtament qu'il fit en faveur de ſes deux fils, à l'excluſion de leur ſœur. Cette injuſtice fit la fortune d'Athénaïs qui étant allée à Conſtantinople implorer la protection de Pulcherie, plut tellement à cette Princeſſe par ſon eſprit & ſa beauté, qu'elle la fit épouſer à l'Empereur Théodoſe le *jeune* ſon frere. Il y a encore eu du nom de *Leonce* un ſaint Evêque de Frejus au quatrième & cinquième ſiècle, un Evêque de Bourdeaux qui mourut ſur la fin du ſixième ſiècle; Leonce le Scholaſtique, Prêtre de l'Egliſe de Conſtantinople, qui vivoit dans le ſixième ſiècle. Il eſt Auteur d'un Traité du Concile de Chalcédoine, & de quelques autres Ouvrages recueillis dans la *Bibliothéque* des Peres.

LEONICENE, (Nicolas) né à Lunigo dans le Vicentin en 1428 fut un très-habile Médecin, Littérateur & Philoſophe. Il enſeigna pendant plus de ſoixante ans la Médecine à Ferrare, & traduiſit le premier les œuvres de Galien en latin. Il mourut en 1524 âgé de quatre-vingt ſeize ans. Il étoit parvenu à cet âge avancé par une vie ſobre, chaſte & réglée. On a de lui pluſieurs Ouvrages eſtimés, & les Savans parlent avec éloge de l'Auteur. Les principaux ſont une *traduction* de pluſieurs traités de Galien, celle des Aphoriſmes d'Hyppocrate, un *Livre* intitulé *Antiſophiſta*, une *Traduction* Italienne de l'Hiſtoire de Dion, & des Dialogues de Lucien, &c.

LEONICUS, (Nicolas) Philoſophe latin du 16^e^. ſiècle qui mourut en 1531. Il enſeigna à Padoue avec beaucoup de réputation la Philoſophie d'Ariſtote, & nous avons de lui des *Commentaires* ſur quelques Ouvrages de ce Philoſophe, & des traductions de pluſieurs Ouvrages d'anciens Auteurs, dont Eraſme & Huet font cas.

LEONIDAS, fameux Roi des Lacédémoniens, qui avec 300 hommes d'élite ſoutint au paſſage des Thermophyles l'effort de l'armée innombrable de Xerxès, vers l'an 480 avant J. C. Ce

brave Lacédémonien partant pour cette expédition où il étoit résolu de mourir, répondit à sa femme qui lui demandoit s'il n'avoit rien à lui ordonner, *rien, sinon qu'après ma mort tu te remaries à quelque brave homme qui fasse des enfans qui me ressemblent.* Quelqu'un lui exagérant les forces de Xerxès, & lui disant pour l'intimider que le Soleil seroit obscurci par la multitude des flèches ennemies; *tant mieux*, dit-il, *nous combattrons à l'ombre*: il fit aussi au Roi de Perse qui lui demandoit ses armes, cette réponse si laconique: *viens les prendre.* Le même Prince lui ayant proposé l'Empire de la Grece, s'il vouloit s'accommoder avec lui, *j'aime mieux*, répondit le généreux Spartiate, *mourir pour mon pays, que d'y commander injustement.* Il succomba en effet sous le nombre des ennemis, & périt avec tous les siens.

LEONIN, (Elbert) né dans la Gueldre, fut un habile Jurisconsulte du seizième siècle, qui professa le droit canonique à Louvain avec réputation, & ensuite occupa la premiere chaire de Jurisprudence. Il ne brilla pas moins dans les affaires publiques, & il exerça avec honneur la place de Chancelier de Gueldre, à laquelle il fut élevé. Il fut aussi l'un des Ambassadeurs que les Etats envoyérent au Roi de France après la mort du Prince d'Orange en 1584, & il fut chargé de porter la parole à Henri III. Il mourut à Arnhem en 1598, & a laissé plusieurs Ouvrages estimés, *centuria consiliorum*, in-fol. *emendationum septem libri*, in-4. &c.

LEONIUS, Chanoine Régulier de S. Victor, ou selon quelques autres de l'Eglise de Paris, vivoit sous Louis le jeune, & se fit une espèce de réputation par ses Vers qui furent appellés de son nom *Leonins*, soit qu'il en fut l'inventeur, ou qu'il passât pour y exceller. L'artifice de ces Vers consiste à faire rimer l'hémistiche avec la fin, comme:

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat.
Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.

Leonius a laissé presque tout l'Ancien Testament en Vers de cette espèce qui n'ont point été imprimés.

LEONTIUM, Courtisanne Athénienne, aussi fameuse par ses impudicités que par son amour pour la Philosophie, qui recevoit les leçons d'Epicure, & se prostituoit à ses Disciples. Elle épousa l'un d'eux, nommé Methrodore, & elle soutint avec force les dogmes de son maître. Elle écrivit même en faveur de la secte Epicurienne contre Theophraste, Par-

tisan d'Aristote, & c'est à ce sujet que Pline insigné de la hardiesse de cette Courtisanne, dit qu'elle donna lieu au proverbe dont le sens étoit *qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les Savans étoient exposés à de tels affronts.*

LEONTIUS PILATUS, Grec de Thessalonique ou de la Calabre, un de ceux qui contribuèrent à faire renaître le goût des Lettres en Europe, & qui le premier enseigna la langue Grecque en Italie. Boccace & Petrarque furent ses disciples, & le dernier en parle dans plusieurs de ses Lettres comme d'un homme très-savant dans la Littérature grecque, mais qui n'avoit qu'une connoissance médiocre de la latine. Ce Grec qui étoit mélancolique & inconstant, s'ennuyant du séjour de l'Italie, passa à Constantinople, d'où il fut en Grece, mais dégoûté bien-tôt de ce pays, il s'embarqua pour revenir en Italie, & fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique.

LEOPARD, (Paul) né à Isemberg près de Furnes, fut un très-habile Humaniste qui préférant l'étude & la vie tranquille à l'ambition, aima mieux vivre dans l'obscurité, au petit Collége de Bergues Saint Vinox, que d'occuper avec éclat à Paris la Chaire de Professeur Royal en langue Grecque. Il mourut en 1567 âgé de cinquante-sept ans, & nous avons de lui, *miscellaneorum lib.* 10, Ouvrage estimé, & la traduction de quelques vies de Plutarque.

LEOPOLD, (S.) fils de Leopol *le Bel*, Marquis d'Autriche, fit paroître dès l'enfance autant d'esprit & d'ardeur pour les sciences, que d'attraits pour la vertu. Son pere étant mort en 1096, il succéda à ses Etats, & travailla à remplir tous les devoirs d'un Prince Chrétien, qui sçait qu'il n'est Souverain que pour faire le bonheur de ceux qui lui sont soumis. Il gagna d'abord les cœurs de ses Sujets en diminuant les impôts, en faisant des largesses, en se rendant d'un abord facile, en témoignant de la bonté à chacun, & en rendant une justice exacte sans acception. Agnès, fille de l'Empereur Henri IV qu'il épousa, étoit une Princesse accomplie qui entra parfaitement dans les vûes de son mari, & voulut avoir part à ses bonnes œuvres. Ces pieux époux lisoient assiduement l'Ecriture-Sainte, même au milieu de la nuit, & interrompoient avec joye leur sommeil pour méditer les vérités célestes. Leopold pour être vertueux, n'en étoit pas moins brave, & les preuves de valeur qu'il donna le firent nommer Roi des Romains pour succéder à Henri V; mais l'élection de Lothaire ayant prévalu, Leopold fut des premiers à le reconnoître, & ne se souvint

plus qu'il avoit été ſon concurrent à l'Empire. Ce Prince mourut de la mort des Juſtes en 1136.

LEOPOLD, né en 1640 de Ferdinand III, & de Marie d'Autriche, fut élu Roi de Bohême en 1654, de Hongrie en 1655, & couronné Empereur en 1658. Ce Prince fut le plus heureux de ſa famille, & quoiqu'il n'eût pas de grands talens, il ſçut ſans jamais paroître à la tête de ſes armées, exciter une partie de l'Europe à conſerver ſes Etats, & à lui en conquérir d'autres. Les Turcs s'étant jettés ſur la Tranſilvanie & la Hongrie, Montecuculli, Général de Leopold, ſoutenu par 6000 François, les battit à S. Gothard en 1664, & les força de demander une trève. Quelque tems après arrivèrent les troubles de Hongrie, dont les peuples animés par le Comte de Serin & quelques autres Seigneurs, prirent les armes pour le maintien de leurs privilèges qu'ils accuſoient l'Empereur d'avoir violés. La guerre ne finit pas par la mort de Serin, de Nadaſti, & de Frangipani qui eurent la tête tranchée en 1671, & Tekeli qui leur ſuccéda, occupa encore longtems les armes Impériales. Les ſecours donnés aux Hollandois en 1671 contre la France, attirèrent la guerre à Leopold de la part de cette dernière Couronne, & ſes armes entre les mains du brave Montecuculli, furent preſque toujours malheureuſes contre Turenne qui commandoit les François. Les Mécontens de Hongrie profitant des conjonctures, ſe mirent en campagne, & appellèrent les Turcs à leur ſecours. Le grand Viſir Muſtafa vint mettre le ſiége devant Vienne avec 150000 hommes en 1683, & la place couroit riſque d'être priſe, ſi le Roi de Pologne Jean Sobieski ne fut accouru à ſon ſecours, & n'eût remporté ſur les Turcs une victoire complette. Les années ſuivantes, ces Infidèles n'eurent pas de meilleurs ſuccès, & furent preſque toujours battus par le Prince Charles de Lorraine & le Prince Louis de Bade. En 1699, on convint d'une trève de vingt-cinq ans entre les deux Empires à Carlovitz & Leopold y gagna la Tranſilvanie & les autres conquêtes qu'il avoit faites. Il venoit auſſi de conclure la paix avec la France par le traité de Riſwich qui ne ſubſiſta que juſqu'à la guerre occaſionnée par le traité de partage fait de la Monarchie Eſpagnole en faveur de Philippe Duc d'Anjou en 1701, auquel l'Empereur ne voulut point entendre. Les armes de l'Empereur proſpérèrent en Italie ſous le Prince Eugene; mais elles ne furent pas heureuſes ſur le Rhin, & néanmoins il

fit prendre à ſon fils l'Archiduc Charles, le titre de Roi d'Eſpagne. La funeſte bataille d'Hochſtet termina glorieuſement le règne de Leopold qui avoit duré quarante-huit ans, avec un mélange de bons & de mauvais événemens. Il mourut à Vienne en 1705, en ſa ſoixante-cinquième année. C'étoit un Prince pieux, de peu de génie, mais qui avoit le cœur droit, & qui n'avoit d'autre ambition, que celle de ſon Conſeil dont il étoit eſclave.

LEOTYCHIDE, Roi de Sparte qui défit l'armée navale des Perſes au promontoire de Mycale, le même jour que l'armée de terre fut défaite à Platée par Pauſanias & Ariſtide, l'an 479 avant J. C. De retour à Lacédémone, le Roi vainqueur fut accuſé d'un crime capital devant les Ephores, & obligé de ſe réfugier à Tegée, dans le temple de Minerve, où il mourut.

LEOWICZ, ou LEOVITIUS (Cyprien) Aſtronome né dans la Bohême, qui ſe mêla de faire des prédictions, & ſe rendit ridicule par les fauſſetés qu'il avança. Il avoit prédit que l'Empereur Maximilien ſeroit Monarque de l'Europe, pour châtier la tyrannie des autres Princes, *ce qui n'eſt point encore advenu*, dit Bodin, *& n'y a pas grande apparence qu'il puiſſe advenir; mais il n'avoit pas prédit ce qui advint un an après ſa prophétie*, que *Sultan Solyman devoit aſſiéger & forcer la plus forte place de l'Empire, voire de l'Europe, à la vûe de l'Empereur & de l'armée de l'Empire ſans aucun empêchement.* Ce Viſionnaire s'aviſa auſſi d'annoncer la fin du monde, pour l'an 1584, & le peuple toujours dupe de l'impoſture, s'empreſſoit de faire des legs aux Monaſtères pour retarder le jugement dernier. L'Aſtrologue mourut fort heureuſement pour lui en 1574 *à Lawingen*, ville de Suabe ſur le Danube, & la mort l'épargna la confuſion qu'il méritoit. Il a laiſſé quelques Ouvrages, entr'autres une *Deſcription* des Eclypſes; des Ephémérides, qu'il ſupputa juſqu'à l'année 1614, &c.

LEPIDUS, (Marcus Emilius) Romain, d'une famille illuſtre & féconde en grands hommes, parvint par ſon mérite aux plus grands emplois de la République, fut grand Pontife, & trois fois Conſul. Pendant les déſordres qui agitèrent ſa Patrie, Lepide ſe mit à la tête d'une armée, & s'aſſociant enſuite avec Octave & Antoine, ces trois Romains formèrent le fameux Triumvirat, qu'ils deshonorèrent par leurs cruautés réciproques. Lepide n'eut pas honte de livrer ſon propre frere à la fureur de ſes Aſſociés, & s'empara peu à-

près de la Sicile, qu'il prétendoit garder pour lui. Mais Octave qui ne goûtoit point cet arrangement, alla le trouver jusque dans son camp, lui débaucha son armée, & le réduisit à se jetter à ses pieds, pour lui demander en tremblant la vie. Octave la lui accorda plus par mépris que par pitié, & le délivra des mains des Soldats qui vouloient le massacrer. Lepide dégradé par lui-même, fut destitué de tous ses emplois, & relégué à Circæum, ville du Latium, où il n'emporta pour toute distinction que le titre de grand Pontife, qu'Octave lui laissa.

LEQUIEN. *V.* QUIEN.

LERAC. *Voyez* CAREL.

LERAMBERT, (Louis) né à Paris, y mourut en 1670 à cinquante-six ans. Il a fait des morceaux de sculpture fort estimés: on voit de lui dans le parc de Versailles un groupe d'une bacchante & d'un enfant qui joue des castagnettes, deux Satires, une Danseuse, des Enfans & des Sphinx.

LERI, (Jean de) né dans un village de Bourgogne, faisoit ses études à Genève, lorsque Ville-Gagnon ayant demandé qu'on lui envoyât des Ministres au Brésil, Leri accompagna les deux que Genève fit partir en 1556. Revenu en France, il fit à la priere de quelques amis une relation curieuse de son voyage qui parut *in*-8. en 1575. Leri qui fut reçu Ministre à son retour d'Amérique, s'enferma dans Sancerre, lorsque la ville fut assiégée par la Chatre, & publia la relation du siége, & des horreurs qui s'y passèrent. Ce Ministre se retira ensuite à Berne, & mourut en 1611.

LESBONAX, Philosophe Grec qui vivoit du tems d'Auguste, & qui enseigna la Philosophie avec réputation à Mitylene sa Patrie. On lui attribue beaucoup d'Ouvrages de Philosophie qui sont perdus, & des Harangues dont deux ont été insérées dans le recueil des Orateurs. Potamon son fils fut aussi un grand Orateur, & fit honneur à Mytilene.

LESCAILLE, (Jacques) né en Hollande d'une famille illustre de Genève, s'appliqua d'abord à la Librairie, & se fit estimer par l'exactitude de ses éditions; mais il devint plus fameux par son talent pour la poësie Hollandoise qui lui mérita la couronne de Poëte dont l'Empereur Leopold lui fit donner l'acte dans les formes en 1662. Il mourut en 1667 âgé de soixante-sept ans. Catherine Lescaille sa fille le surpassa dans l'art de faire des vers, & elle en eut les noms de *Sapho Hollandoise*, & de dixième Muse. Elle mourut en 1711 âgée de soixante-deux ans. On a imprimé un re-

meil de ſes poëſies.

LESCARBOT, (Marc) né à Vervins, fut reçu Avocat au Parlement de Paris, & alla depuis dans la nouvelle France, où il ſéjourna quelque tems. Lorſqu'il fut de retour, il fit l'*Hiſtoire de la nouvelle France*, imprimée in-8. 1608, & qui eſt fort peu conſidérable. Quelque tems après, Leſcarbot ſuivit en Suiſſe Pierre de Caſtille, Ambaſſadeur de Louis XIII, & il fit le tableau des Treize Cantons en vers héroïques, qu'il publia à Paris en 1618.

LESCHASSIER, (Jacques) né à Paris en 1550, fit d'excellentes études, & parut avec éclat au barreau. L'excès du travail ayant altéré ſa ſanté, pour la rétablir il fit le voyage de Pologne avec Pibrac ſon ami qui y alloit comme Ambaſſadeur. A ſon retour, il reprit ſes occupations, & fut conſulté dans les affaires les plus importantes. Henri IV auquel il demeura fidèle dans les troubles de la Ligue, ayant quelque envie de ſupprimer les rentes conſtituées ſur l'Hôtel-de-ville, Leſchaſſier le détourna de ce funeſte deſſein, par deux requêtes très-bien faites. Il fut conſulté en 1605 par la République de Veniſe, au ſujet des différends qu'elle avoit avec Paul V, & il répondit par un *in*-4. ſous le titre de *conſultatio de Pariſini cujuſdam*, &c. où il paroît Canoniſte auſſi profond que judicieux. La République lui en témoigna ſa ſatisfaction par une chaîne d'or d'un grand prix. Cet habile Juriſconſulte mourut à Paris en 1625, & nous avons un volume *in*-4. de ſes œuvres réimprimées avec des augmentations en 1652. Ce ſont des pièces très-courtes, mais très-eſtimées, & qui méritent de l'être. On y remarque entr'autres *un petit Traité de la Liberté ancienne & canonique de l'Egliſe Gallicane*, &c. très-précis, & qui jette un grand jour ſur notre Hiſtoire.

LESCOT, (Pierre) Abbé de Clugni, fut un très-célèbre Architecte, ſous le règne de François I. & de Henri II. On a de lui entr'autres Ouvrages la belle Fontaine des Innocens, dont les ſculptures ſont du fameux Goujon.

LESDIGUIERES, (François de Bonne, Duc de) né à Saint Bonnet dans le haut Dauphiné en 1543, ſervit dès ſa jeuneſſe, & ſe ſignala dans le métier des armes. Il fut d'un grand ſecours aux Proteſtans, dont il avoit embraſſé le parti. Après la mort du fameux Montbrun il devint leur Chef, & commença cette haute fortune où ſon bonheur & ſes excellentes qualités l'élevèrent depuis. Il ſervit utilement, & fit pluſieurs expéditions importantes qui firent redouter ſon nom. Il conce-

toit ſes entrepriſes avec tant de prudence, & les exécutoit avec tant de rapidité, que le ſuccès le ſuivoit partout. Henri IV qui l'eſtimoit n'étant que Roi de Navarre, lui donna toute ſa confiance lorſqu'il fut Roi de France, & le fit Lieutenant Général de ſes armées de Piémont, de Savoye & de Dauphiné. Leſdiguieres qui avoit terni l'éclat de ſes premiers exploits, par la qualité de rébelle, en effaça la honte par ceux qu'il fit pour le ſervice de ſon Souverain légitime. Il remporta de grandes victoires ſur le Duc de Savoye, lui prit pluſieurs places, & conquit la Savoye entiere. Pour récompenſer de ſi grands ſervices, le Roi lui donna le bâton de Maréchal de France en 1608, & érigea ſa terre de Lesdiguieres en Duché pairie. Ce brave guerrier continua de combattre pour les intérêts de ſon Roi, & Louis XIII, ſous qui il fit le ſiège de S. Jean d'Angeli & de Montauban, lui fit préſenter en 1622 par Crequi, les Lettres de Connétable dans le moment qu'il ſortoit de l'Egliſe de S. André de Grenoble, où il avoit fait abjuration. Ces Lettres entr'autres éloges en contenoient un bien rare *d'avoir toujours été vainqueur, & de n'avoir jamais été vaincu.* Leſdiguieres ſe montrant digne des honneurs que ſon Prince accumuloit ſur ſa tête, commanda avec ſuccès l'armée en Italie en 1625 contre les Génois & les Eſpagnols, ſoumit les Huguenots du Vivarais, & mourut à Valence les armes à la main contre les ennemis de l'Etat en 1626, âgé de 84 ans. Nous avons la vie de ce fameux Connétable par Louis Videl ſon Sécretaire, *in-fol.* 1638. Elle eſt écrite d'une maniere agréable, auſſi éloquente que curieuſe; mais c'eſt plutôt un éloge qu'une Hiſtoire. Il ne faut pas oublier un trait bien honorable à la mémoire de ce grand homme. Créqui ſon gendre ayant accompagné Biron à ſon Ambaſſade auprès d'Elizabeth, cette Princeſſe lui fit de grandes careſſes, lui parla avec de grands éloges de Leſdiguieres, & dit qu'elle en faiſoit tant de cas, que s'il y en avoit deux en France, elle en demanderoit un au Roi.

LESLEI, (Jean) Evêque de Roſſ en Ecoſſe, de l'illuſtre maiſon de Leſlie, eut beaucoup de part à l'eſtime de la Reine Marie, qui lui donna une Charge de Conſeiller à la Cour Souveraine d'Ecoſſe & à ſon Conſeil privé, & l'employa dans les affaires d'Etat. Il rendit de grands ſervices à cette Princeſſe, & lorſqu'elle eut été empriſonnée contre le droit des Gens, il négocia pour ſa liberté à Rome, à Vienne, & dans pluſieurs autres Cours. Il mou-

fut à Bruxelles, & eſt Auteur de quelques Ouvrages Anglois, l'un ſur *le droit* de la Reine Marie & de ſon fils à la couronne d'Angleterre *in*-8, l'autre latin en dix Livres ſur l'origine, les mœurs, & les actions des Ecoſſois *in*-4; le troiſième latin auſſi *in*-4, roule ſur le même ſujet que le premier.

LESLEY, (Charles) Evêque ne Carliſle en Angleterre, étoit un ſavant & zèlé Théologien qui a défendu la religion contre les Athées & les Déiſtes. Il eſt Auteur de quelques Ouvrages excellens contre eux, ſur-tout *de la méthode courte & facile* de démontrer la vérité de la religion *in*-8. en Anglois, & traduite en lat. *in*-4; *de la vérité de la Religion Chrétienne* démontrée *in*-8. en Anglois, &c.

LESSEVILLE, (Euſtache le Clerc de) né à Paris d'une famille diſtinguée, ſe deſtina lui-même à l'Egliſe; & n'avoit pas encore 20 ans qu'étudiant en Sorbonne il fut élû Recteur de l'Univerſité de Paris. Il établit le premier l'uſage de faire aller en carroſſe l'Univerſité, qui auparavant alloit à pied. Quand il eut pris le bonnet de Docteur, Louis XIII lui donna une charge d'Aumônier ordinaire. Il achetta enſuite celle de Conſeiller au Parlement, & fut pourvu de la Cure de ſaint Gervais dans le tems des troubles. Ce dernier titre lui ſauva la vie; car le peuple s'étant ému, maſſacra pluſieurs des Députés du Parlement qui étoient dans l'Hôtel de Ville, & Leſſeville qui étoit du nombre couroit riſque d'eſſuyer le même ſort, ſi les Batteliers, croyant qu'il étoit de leur devoir de ſauver leur Curé, ne l'euſſent fait enlever. Quelque tems après le Roi lui donna l'Evêché de Coutances, & il ſçut bientôt ſe faire reſpecter dans ſon Diocèſe par ſa vertu & ſa grande capacité; ce Prélat mourut à Paris en 1665 pendant l'Aſſemblée du Clergé, à laquelle il étoit Député.

LESSIUS, (Léonard) né près d'Anvers en 1554, entra dans la Société de Jeſus à Louvain & y enſeigna longtems la Philoſophie & la Théologie. En 1586 Hamélius ſon confrere & lui, firent ſoutenir des Thèſes publiques ſur l'Ecriture Sainte, la Grace & la Prédeſtination, leſquelles fourmilloient d'erreurs. La Faculté de Louvain ſe contenta d'en extraire 34 Propoſitions, qu'elle condamna par une Cenſure raiſonnée, dans laquelle elle ſe plaint amèrement, de ce qu'elle voit le principal fondement de la Grace chrétienne renverſé par des opinions tant de fois réprouvées; la doctrine de ſaint Auguſtin approuvée ſolemnellement par l'Egliſe, combattue par les enfans mê-

me de l'Eglise : puis s'adressant aux Jésuites, elle les conjure de revenir à de meilleurs sentimens, de se rappeller le titre de *Société de Jesus* qu'ils ont pris, & de ne plus travailler à détruire la force, & l'efficacité de celui dont il se glorifient de porter le nom. La Faculté de Douai fit aussi de ses Thèses une Censure des plus fortes, que le célèbre Estius fut chargé de composer. Elle condamne d'abord trois Propositions sur l'Ecriture Sainte, comme *téméraires & propres à avilir la dignité & la majesté des livres sacrés, qui ont été dictés par le saint Esprit*..... Et passant ensuite aux Propositions qui regardent la Prédestination & la Réprobation, elle en fait une Censure raisonnée, appuyée sur l'autorité du grand saint Augustin. L'Archevêque de Malines & celui de Cambrai étoient prêts d'assembler des Conciles Provinciaux, pour examiner les erreurs condamnées par les Facultés & les proscrire dans toute la Flandres, comme *les restes impies des Massiliens & de Pélage*, lorsque les Jésuites firent agir leurs amis de Rome auprès du Pape, pour l'engager à prendre connoissance de cette affaire. Aquaviva y réussit aisément, en prenant Sixte V par son foible pour les prétentions Ultramontaines ; & ce Pape, ardent défenseur de ces chimères, sans trop y croire, ordonna à son Nonce d'empêcher que les Evêques des Pays-Bas n'entrassent plus avant dans cette affaire. Il se fondoit sur cette maxime si fausse, *qu'il n'est permis qu'au seul Pontife Romain de définir les points controversés de la Doctrine Chrétienne.* Cette démarche du Vicaire de Jesus-Christ eut les suites les plus funestes. Les Evêques trop peu instruits de leurs droits rallentirent leur zèle, & la doctrine impie fit du progrès à la faveur de cet assoupissement. Lessius, outre ses Thèses erronées, a fait plusieurs autres ouvrages : quatre Livres *de Justitia & Jure*, où il soutient toutes les horreurs des mauvais Casuistes : *de potestate Summi Pontificis*, où il donne au Pape le droit de déposer les Rois ; plusieurs autres Traités tous remplis de pernicieux principes, & recueillis en 2 vol. *in-fol.* Ce Jésuite mourut en 1623 âgé de 69 ans. Aussi-tôt après sa mort, ses Confreres en parlèrent comme d'un saint à miracles, exposèrent ses reliques, en distribuèrent ainsi que ses images, & donnèrent la bénédiction avec un des doigts qui, disoient-ils, avoit servi à écrire ses admirables ouvrages sur la Grace, & qu'ils avoient bien précieusement fait enchasser

dans un reliquaire. Un d'eux, le P. Wins, parent de Leſſius, exorciſa publiquement à Louvain une poſſédée, au nom de ce *ſaint* ; mais le Diable ne fit que rire de cet Exorciſte, à ſon grand mécontentement.

LESTANG, (François) Préſident à Mortier au Parlement de Toulouſe, & l'un des plus grands Magiſtrats de ſon ſiècle, fut élevé auprès du Duc de Mayenne, par la protection duquel il ſe fit connoître à la Cour, & remplit pluſieurs poſtes honorables, juſqu'à ce qu'il obtint la charge de Préſident à Mortier au Parlement de Toulouſe, & fut enſuite nommé Premier Préſident de la Chambre établie à Caſtres en 1595, emploi qu'il exerça avec honneur. Il mourut en 1617 âgé de 79 ans, & il a laiſſé quelques ouvrages de piété & de littérature, peu connus. CHRISTOPHE DE LESTANG, ſon frere, fut d'abord Evêque de Lodeve, Ambaſſadeur en Eſpagne, & à ſon retour en France il ſe livra aux fureurs de la ligue ; mais étant rentré dans ſon devoir il fut fait Evêque d'Aleth, puis de Carcaſſonne, & ſervit avec zèle Henri IV dans le Languedoc. Louis XIII auſſi content de ſes ſervices, le combla de bienfaits & l'auroit fait Chancelier, ſi le Connétable de Luynes, à l'élevation duquel le Prélat avoit contribué, ne l'eut deſſervi. En 1621, il fut pourvû de la commiſſion de Directeur des Finances, poſte bien peu compatible avec les fonctions de l'Epiſcopat ; & la même année il aſſiſta au Siége de Montauban où il étoit tout auſſi déplacé. Il y fut atteint d'une maladie qui le détermina enfin à demeurer à Carcaſſonne, où il mourut quelque mois après.

LESTONAC, (Jeanne) née à Bordeaux en 1556, fut formée de bonne heure à la vertu, & mariée fort jeune au Marquis de Montferrand, de qui elle eut une nombreuſe famille. La mort de ſon mari lui laiſſant la liberté de ſuivre ſon penchant pour la retraite, elle ſe réfugia dans une de ſes Terres, où, par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, elle ſe prépara à la fondation d'un nouvel Ordre de Religieuſes Bénédictines, qu'elle vouloit mettre ſous la protection de la ſainte Vierge, & dont la principale fin étoit d'inſtruire les jeunes filles. L'Inſtitut ayant été approuvé par Paul V en 1607, la Marquiſe & ſes quatre Compagnes prirent l'Habit en 1608, & prononcèrent leurs vœux en 1610. Elle eut la conſolation de voir ſa Congrégation s'accroître de ſon vivant, & quand elle mourut, on en comptoit vingt-neuf Mai-

sons; ce fut en 1640, à l'âge de 84 ans.

LETI, (Gregorio) né à Milan en 1630 d'une famille noble, fit ses études à Cosence chez les Jésuites, & fut ensuite appellé à Rome par un oncle qui étoit ecclésiastique, & qui voulut lui faire embrasser son état: mais Leti qui étoit déjà fort dérangé dans ses mœurs, n'ayant pas voulu répondre à ses vûes, se mit à voyager, & passa quelque tems après par Aquapendente dont cet oncle étoit Evêque: il alla le voir, & lui fit entrevoir des dispositions peu chrétiennes. Ce bon Prélat allarmé des excès de son neveu, le mit hors de chez lui, en lui disant: *Dieu veuille que vous ne deveniez pas un jour un grand Hérétique.* Leti justifia bientôt les craintes de l'Evêque, car il fit connoissance à Gènes d'un Huguenot, dont les discours achevèrent de gâter son esprit, & il alla faire profession du Calvinisme à Lausanne. Il s'y maria avec la fille d'un Médecin, & alla s'établir avec elle à Genève où il demeura près de vingt ans, & où on lui donna *gratis* le droit de Bourgeoisie. Quelques démêlés l'ayant obligé d'en sortir, il passa par la France pour aller en Angleterre, où Charles II l'accueillit bien, & lui promit la charge d'Historiographe. Il écrivit l'*Histoire d'Angleterre*, qui le fit chasser du Pays à cause de la licence effrénée avec laquelle elle étoit écrite. Alors il se réfugia à Amsterdam, où il mourut en 1701 âgé de 71 ans, & honoré du titre d'Historien de cette Ville. Cet Auteur infatigable a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages dans sa langue naturelle avec force & vivacité, mais sans élégance & sans exactitude. Il accable le lecteur de réflexions déplacées, & de digressions fatiguantes; & ces défauts, joints à son caractère caustique & à sa partialité, doivent le faire regarder comme un insipide & un infidèle Historien qui de son aveu a offert sa plume à tous les Princes de l'Europe, & leur promettoit l'immortalité, pourvu qu'ils le délivrassent de la faim; ainsi il ne faut pas croire qu'il ait suivi exactement cette règle qu'il a donnée lui-même, qu'un Historien doit être sans Patrie & sans Religion: il auroit dit plus sagement sans passion & sans pension. Ses principaux ouvrages sont: *Teatro Gallico*, 7 vol. *in*-4. 1695, qui contiennent l'histoire de l'état de la France sous le règne d'Henri IV & de ses deux successeurs, depuis 1572 jusqu'en 1697. Ce livre ne vaut rien, & c'est assez la coutume de Gregorio; plus ses livres étoient longs, plus

ils étoient mauvais : *Teatro belgico*, *in*-4. 2. vol. 1690, paſſable ſur une matière facile à traiter : *Teatro Britannico*, *in*-12. 5 vol. 1684, où l'on trouve un beau portrait de la Reine Elizabeth, & où l'Auteur a ramaſſé ce qu'on ne peut trouver qu'avec peine en différens livres. Cet ouvrage le fit chaſſer d'Angleterre : *Hiſt. Genevrina*, 5 vol. *in*-12. 1686, hiſtoire ſingulière, peu favorable à Genève, & qu'on croit travaillée ſur d'aſſez bons Mémoires : *le Nepotiſme de Rome*, *in*-12. 2 vol. 1667 : *Europa geloſa*, 2 vol. *in*-12. 1672, où il traite de la jalouſie des Princes de l'Europe contre le Roi de France : *la Monarchie univerſelle de Louis XIV*, 2 vol. *in*-12. 1689. Gregorio écrivoit tantôt en faveur du Roi, & tantôt contre ce Prince, ſelon qu'il étoit bien ou mal payé : l'*Hiſtoire d'Elizabeth*, 2 vol. *in*-12. 1693, paſſable : l'*Hiſtoire de Cromwel*, 2 volumes *in*-12. 1692, auſſi bonne : la *Vie de Philippe II*, faite avec peu de jugement, & où l'Auteur a compilé ſans choix tout ce qu'il a trouvé dans les autres Hiſtoriens. Il fait de ſon héros le plus grand Prince qui ait jamais été aſſis ſur le trône ; & après avoir pompeuſement étalé toutes ſes qualités royales, il termine ſon panégyrique par ces mots : *Philippe ſçavoit donner un tel relief à ſes vertus, quelques ſuperficielles qu'elles fuſſent, que tout le monde étoit la dupe de ſon hipocriſie* : la *Vie de Charles V*, *in*-8. 4. vol. 1700, traduite en Allemand avec de bonnes remarques, par Rabener : le *Syndicat d'Alexandre VII*, *in*-12. 1668, ſatyre violente, auſſi bien que le *Cardinaliſme de la Sainte Egliſe*, 3 vol. *in*-12. où l'Auteur fait le portrait des Cardinaux préſens à l'élection de Clément IX : *il Livello Politico*, &c. *in*-8. 4 vol. 1678, fait au tems de l'élection de Clément XI ; outre qu'il y renferme les droits & les devoirs des Cardinaux, il s'étend fort ſur la vie de ceux qui ont été élevés à cette dignité par les Papes Urbain VIII, Innocent X, &c. Leti a fait encore nombre d'autres ouvrages, & quelques-uns qu'il a déſavoués.

LEVAU, *voyez* VAU.

LEU, (Saint) né dans le Diocèſe d'Orléans de parens alliés à la famille Royale, fit paroître d'excellentes inclinations dès ſon enfance, & entra de bonne heure dans l'état eccléſiaſtique, où il porta toutes les vertus qu'il exige. Le Clergé & le Peuple de Sens, ſollicités par ſon mérite, le demandèrent pour leur Evêque, & ſaint Leu fut un Paſteur ſelon le cœur de Dieu. Le Gouverneur de cette Ville ayant pris de la haine pour lui, le calomnia

dans l'esprit du Roi Clotaire II, & ce Prince, sans rien examiner, le relégua à Vicneu en Neustrie ; mais ayant reconnu son innocence, il le rendit à son Eglise, & saint Leu y mourut en 623, dans la terre de Brinon qu'il avoit eu de ses peres, & qu'il légua par son testament à l'Eglise de Sens.

LEUCIPE, fameux Philosophe de Grèce, dont on ignore la patrie, disciple de Zenon & inventeur du système des Atomes. Il croyoit que leur divers arrangemens suffisoit pour former tous les corps qui sont dans l'univers, & qu'il ne leur falloit pour cela que du mouvement : Les Atomes, disoit-il, en se liant ensemble, en se choquant l'un l'autre, en s'embarrassant par leur propre poids, en se prenant par de petits crochets, ont formé toute l'étendue de la nature & les variétés innombrables dont elle brille. Il n'est pas vrai, comme le dit le sçavant Evêque d'Avranches, que Descartes ait pris dans Leucipe & dans Démocrite la première idée des tourbillons. On n'en apperçoit aucun vestige dans Diogène de Laërce, qui rapporte avec étendue le système du Philosophe Grec. Leucipe vivoit vers l'an 428 de Jesus-Christ.

LEVE, (Antoine de) né dans la Navarre, parvint de simple soldat aux premiers honneurs de la Guerre. Il commença à se signaler dans le Royaume de Naples sous Gonsalve de Cordoue, & ayant mérité dès-lors de commander, il justifia ce choix par plusieurs exploits. Il obtint sous Charles V. le commandement général, & il chassa l'Amiral Bonivet de devant Milan en 1523 ; servit à la bataille de Rebec en 1624, & l'année suivante il étoit dans Pavie lorsque François I. l'assiégea. Après la Paix de Cambrai, qui avoit été précédée de plusieurs autres actions signalées de la part de Leve, il fut envoyé contre Solyman qui étoit entré dans l'Autriche en 1529, suivit Charles V. en Afrique en 1535, & en Provence en 1536 ; mais cette dernière expédition n'ayant pas réussi, l'Empereur s'en prit à Leve qu'il accusoit de la lui avoir conseillée. Ce brave Capitaine mourut de chagrin des reproches de son maître : il étoit âgé de 56 ans.

LEVEQUE DE POUILLI, (Louis) naquit à Rheims au mois d'Août 1692, d'une ancienne famille de la Ville. Il y fit ses premières études dans l'Université avec succès ; il vint ensuite à Paris, où il étudia la Théologie, la Philosophie, les Mathématiques, les Langues sçavantes & les Belles-Lettres. Sa mauvaise santé l'obligea d'interrompre

ſes études pendant quelques années ; mais il n'attendit pas qu'elle fut rétablie pour ſe livrer de nouveau aux Belles-Lettres, dans leſquelles il fit tant de progrès qu'il a laiſſé à M. de Burigni ſon frere, connu par pluſieurs ſçavans ouvrages, une collection de 12 vol. *in-fol.* ſur différentes matières. Ce fut dans ce tems-là qu'il fut reçû à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Poüilli en 1746 fut élu Lieutenant des Habitans de la Ville de Rheims. Ce fut pendant ſa Magiſtrature qu'il eut l'adreſſe d'employer la généroſité du célèbre Godinot, Chanoine de la Cathédrale, à faire venir dans la Ville de Rheims des Eaux ſalutaires aux Citoyens, que l'eau des puits incommodoit très-fort. En 1749 il établit des Ecoles publiques de Mathématiques & de Deſſein, & enſuite il embellit les Promenades publiques. Toujours occupé du déſir d'être utile à ſes Concitoyens, il avoit projetté de faire bâtir des Cazernes pour les Soldats, & des magaſins de bled : mais la mort qui enleva ce zèlé Citoyen le 4 Mai 1750, âgé de 58 ans & demi, l'empêcha d'exécuter ſes nouveaux projets. Il n'eſt pas douteux qu'un homme auſſi ſçavant & auſſi laborieux que de Poüilli, n'eût enrichi le Public d'un grand nombre de productions littéraires, ſi ſa ſanté, les liens du mariage, les devoirs de la Magiſtrature & une plus longue vie, le lui euſſent permis. Outre les *Mémoires*, dont j'ai parlé ci-deſſus, il a fait des *Diſcours* publics, & donné des *Diſſert.* ſur différentes matières : mais il eſt Auteur d'un ouvr. capable ſeul de faire paſſer ſon nom à la poſtérité ; je veux dire *la Théorie des Sentimens*, dont il y a eu trois éditions ; la première en 1736 ; la ſeconde en 1748 & la troiſième en 1749, laquelle fut dédiée à S. M. Cet Ouvrage qui n'eſt pas long a été très-applaudi ; on a cru cependant y appercevoir des principes qui ne ſont pas aſſez conformes à la ſaine Philoſophie & à la Religion Chrétienne, & dont les Naturaliſtes modernes pourroient s'accommoder. On a cru, par exemple, 1°. qu'on pouvoit abuſer de cette Phraſe p. 7. » Nous reconnoîtrons, que » l'obéiſſance aux Loix que » notre Auteur nous im» poſe, eſt le moyen le » plus ſûr d'écarter le trou» ble & la douleur, & de raſ» ſembler les ſentimens qui » nous ſont les plus pré» cieux ». Propoſition qui paroît aſſez ſemblable à un dogme capital des Déiſtes, qu'il faut ſuivre les inſtincts bienfaiſans auſquels nous nous ſentons portés.

2°. L'Auteur prétend p. 112. que le plaiſir du ſentiment ne s'étend pas au-delà du

beſoin : or l'expérience nous apprend qu'après le beſoin ſatisfait, on trouve encore du plaiſir, par exemple, à boire & à manger.

3°. Il ne regarde pas l'obligation de faire du bien aux autres, comme auſſi fondée dans la nature, que la défenſe de leur faire du mal.

4°. Il prétend que Dieu attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conſervation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux déſirs différens ; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé. Le Créateur a-t-il pû, en nous créant, nous imprimer un déſir qui nous porte à opprimer & à dominer nos ſemblables ?

LEVI, troiſième fils de Jacob & de Lia, naquit en Meſopotamie l'an du Monde 2248. Ce fut lui qui avec ſon frere Simeon, pour venger l'injure faite à Dina, paſſa au fil de l'épée tous les Habitans de Sichem. Jacob en témoigna un déplaiſir extrême, & prédit au lit de ſa mort, qu'en punition de cette cruauté, la famille de Levi ſeroit diviſée, & n'auroit point de portion fixe au partage de la Terre-Promiſe. En effet, Levi fut diſperſé dans Iſraël, & n'eut pour partage que quelques Villes qui lui furent aſſignées dans le lot des autres Tribus. Levi deſcendit en Egypte avec ſon pere, ayant déja ſes trois fils Gerſon, Caarh & Merari ; dont le ſecond eut pour fils Amram, de qui naquirent Moiſe, Aaron & Marie. Il y mourut âgé de 137 ans. Sa famille fut toute conſacrée au ſervice de Dieu, & c'eſt de lui que les Prêtres & les Lévites tirent leur origine.

LEVI ou LEVIS, (Gui de) célèbre Capitaine de l'ancienne Maiſon de Levis, ainſi nommée de la terre de ce nom dans le Hurepoix, ſe croiſa pour la guerre contre les Albigeois, ſous le Comte de Montfort, & fut fait Maréchal de l'armée des Croiſés. Il ſe ſignala dans toutes les expéditions qui ſe firent contre ces hérétiques, & y gagna le titre de *Maréchal de la Foi*, & la Terre de Mirepoix qu'il a tranſmis à ſes deſcendans, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui avec éclat. Une tradition populaire fait deſcendre cette Maiſon de la Tribu de Levi. Gui étoit mort en 1230.

LEVI-BEN-GERSOM, Rabbin célèbre, qui s'étoit appliqué à la Philoſophie, & qui en a fait un très-grand uſage dans ſes Ouvrages, où l'on remarque plus de ſubtilité & de rafinemens Méthaphyſiques que de jugement & de ſolidité. On a de lui des Commentaires ſur l'Ecriture-ſainte, & un livre intitulé : *les Guerres du Seigneur*, qu'au Jugement des Juifs il faudroit plutôt nommer *les Guerres contre le Seigneur*, à cauſe des idées Mé-

taphyſiques, dont il eſt rempli, plus propres à détruire la Religion qu'à la prouver.

LEUNCLAVIUS ou LEONCLAVIUS, (Jean) l'un des plus ſçavans hommes du ſeizième ſiècle, naquit dans la Weſtphalie, & voyagea dès ſa jeuneſſe dans preſque toutes les Parties de l'Europe. Le ſéjour qu'il fit à Conſtantinople, le mit en état de bien connoître les mœurs & les uſages de ces pays, & de ramaſſer de bons matériaux pour compoſer l'Hiſtoire Ottomane, & c'eſt lui qui a écrit le plus exactement de cet Empire. Il a donné les Annales des Ottomans *in-fol.* à Francfort 1595; 18. livres de l'Hiſtoire des mêmes, *in-fol.* 1594. *Pandectæ Hiſtoriæ Turcicæ*, 1688. Ces Ouvrages latins, dont le premier eſt une traduction d'un livre compoſé par les Turcs mêmes, ſont très-eſtimés. Leonclavius qui à la connoiſſance des Langues ſçavantes réuniſſoit celle du Droit, réuſſit très-bien dans la Traduction des *Baſiliques*, qu'il abrégea. Il donna encore la Verſion de *Xenophon*, qui fut vigoureuſement critiquée par Henri Etienne, celle de *Zozime*, des *Annales de Conſtantin Manaſſés*, de *Michel Glycas*, &c; celle de divers Ouvrages de S. Gregoire de Nazianze. Ces Verſions en général ſont très-exactes, & font paſſer Leonclavius pour un des plus célèbres Traducteurs de l'Allemagne. Scaliger qui donne une grande idée de l'érudition de ce ſçavant, ne parle pas favorablement de ſes mœurs. Il mourut à Vienne en Autriche en 1593, âgé de 60 ans.

LEUSDEN, (Jean) né à Utrecht en 1624, s'appliqua aux Langues Orientales, & y fit de grands progrès en converſant avec les Rabins, qui l'inſtruiſirent en même-tems des cérémonies des Juifs. Ayant été nommé en 1643 à la Chaire d'Hebreu & d'Antiquités hébraïques d'Utrecht, il remplit avec diſtinction ce poſte juſqu'à ſa mort, arrivée en 1699. Outre des Editions correctes de pluſieurs Ouvrages, nous en avons de lui qui ſont très-eſtimées par le goût, le diſcernement, & la grande critique que l'on y remarque: les principaux ſont, *Onomaſticum Sacrum in-8°*, où il explique tous les noms propres, Hebreux, Caldéens & Latins, qui ſe trouvent dans l'ancien & le nouveau Teſtament: *Clavis Hebraïca & Philologica in-4°: compendium Biblicum veteris teſtamenti, in-8°.* où l'on trouve tous les mots de l'ancien Teſtament Hebreux & Caldéens, avec la traduction Latine; *Philologus Hebræus, in-4°*, qui eſt un Recueil de Diſſertation ſur différens points qui concernent l'an-

cien Teſtament, &c. Rodolphe ſon fils, a publié auſſi un nouveau Teſtament Grec.

LEYDECKER, (Melchior) né à Middelbourg, deſſervit d'abord l'Egliſe Calviniſte de ſa Patrie, & fut enſuite nommé à la Chaire de Théologie d'Utrecht. Il ſe rendit habile dans les matières de Controverſes & dans les antiquités Eccléſiaſtiques; mais comme il ne faiſoit aucun cas de la critique, il eſt tombé dans pluſieurs bévûes qui font tort à ſon diſcernement. D'ailleurs il a laiſſé ſouvent entrevoir dans ſes Ouvrages des marques de ſa bile & de ſon humeur cauſtique. Il mourut en 1721 âgé de ſoixante-dix-huit ans. Ses Livres ſont tous écrits en Latin & d'un ſtyle dur. Les principaux ſont *Fax veritatis*; la continuation de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Hornius; Hiſtoire de l'Egliſe d'Afrique *in*-4°. curieuſe & remplie de recherches: Une *Analyſe* de l'écriture, avec la Méthode de prêcher; une *Hiſtoire* du Janſéniſme, qui contient des traits aſſez curieux, mais écrite avec emportement, & d'ailleurs pleine de faux raiſonnemens contre la Souveraineté des Rois, qui ont été ſolidement réfutés par le Pere Queſnel: *Traité* de la République des Hébreux, 2 *vol. in-fol.* pleins d'anecdotes ſingulières & de recherches intéreſſantes ſur le Judaïſme moderne, que Leydecker avoit appriſes d'un Rabbin, qui avoit été ſon Précepteur.

LÉZANA, (Jean-Bapt. de) Carme Eſpagnol, qui enſeigna avec réputation dans pluſieurs Maiſons de ſon Ordre. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rome, où il arriva en 1615, & il y mourut en 1659 âgé de 73 ans, après avoir été employé à quelques affaires importantes par différens Papes. Ses Ouvrages ſont: *Annales Sacri Prophetici*; *ſumma quæſtionum regularium*, *ſumma Theologiæ*, &c.

LIANCOURT, (Jeanne de Schomberg, Ducheſſe de) fille du Maréchal de Schomberg, épouſa à l'âge de vingt ans Roger du Pleſſis, Duc de Liancourt, qui n'en avoit que vingt-deux, & elle entreprit de gagner à Dieu ce jeune Seigneur, & de le retirer du monde. Elle employa pour réuſſir dans ce deſſein, les prieres & les exemples. Elle fit une grande dépenſe à Liancourt, afin d'en faire un ſéjour propre à l'y fixer, & le Duc donnant dans ce piége ſalutaire, ſe détacha peu à peu du ſiècle, & enfin imita ſa ſainte épouſe, qu'il avoit toujours aimée & reſpectée. Dans deux maladies qu'il eut, la petite vérole & le charbon, elle s'enferma avec lui pour lui parler de ſon ſalut, & lui faire tirer de ces terribles

maladies l'utilité pour laquelle Dieu les lui envoyoit. Les deux époux vécurent dans la plus parfaite union, occupés de bonnes œuvres & de l'affaire de leur ſalut. Ils étoient étroitement liés avec Port-Royal-des-Champs, où ils alloient faire des Retraites de tems en tems, & leur maiſon ſervoit d'aſyle aux illuſtres perſécutés de ce ſaint Monaſtère. Cette liaiſon valut au Duc un refus humiliant, qui lui fut fait au Tribunal, par un Prêtre de ſaint Sulpice, qui lui déclara, après avoir entendu ſa confeſſion, qu'il ne pouvoit lui donner l'Abſolution à cauſe de ſes liaiſons avec Port-Royal, à moins qu'il ne lui promît d'y renoncer. L'humble Pénitent ſe ſoumit à l'anathême, plutôt que de conſentir à une propoſition auſſi injuſte ; & cet événement, qui fit beaucoup de bruit dans Paris, donna lieu aux deux fameuſes Lettres du grand Arnaud, qui furent ſuivies de l'excluſion irrégulière de ce célèbre Docteur. Cependant les deux pieux époux, après une carrière longue & laborieuſe, épouvée par des tribulations, virent approcher avec joie le moment de leur délivrance. Le Duc tomba malade le premier, & la Ducheſſe déja infirme, ſe trainoit auprès de ſon lit, & elle s'entretenoit avec lui du bonheur d'être réunis dans le ciel, s'exhortant réciproquement à la mort, qu'ils enviſageoient avec joie comme la fin de leur exil. La Ducheſſe mourut au mois de Juin 1674, & le Duc, qui ne lui ſurvêcut que deux mois, voulut mourir dans la chambre & dans le lit de ſon illuſtre épouſe, dont il ne ceſſa de parler que douze jours avant ſa mort, pour ne s'occuper que de Dieu ſeul & du ſoin des Pauvres. Il ordonna dans ſon teſtament qu'on l'inhumât avec la dernière ſimplicité, & qu'un Pauvre marchât devant le corps, la torche à la main, en ſigne de l'amende honorable qu'il avoit déſiré faire lui-même, pour les ſcandales qu'il avoit donnés pendant le cours de ſa vie mondaine. On a de la Ducheſſe d'excellentes *Maximes* pour l'éducation chrétienne des enfans de qualité, qu'elle compoſa pour la Princeſſe de Marſillac ſa petite-fille. On y voit tout ce qu'une profonde connoiſſance des meilleures maximes pour l'éducation de l'un & de l'autre ſexe, de la bienſéance & des affaires domeſtiques, & la piété la plus pure & la plus éclairée, peuvent inſpirer de plus ſolide & de plus grand. L'Abé Boileau les fit imprimer *in*-12. en 1698, ſous le titre de *réglement* donné par une Dame de haute qualité, à

Madame . . . sa petite-fille, pour sa conduite & celle de sa Maison.

LIBANIUS, fameux Sophiste, né à Antioche dans le quatrième siècle, étudia à Athènes, où il fut nommé pour enseigner la Réthorique à l'âge de vingt-cinq ans; mais cette nomination n'ayant pas eu lieu, Libanius exerça ses talens à Constantinople & à Antioche. Il professa dans la première de ces deux Villes, pendant quelques années à différentes reprises, & c'est-là qu'il fit une liaison particulière avec saint Basile, qui fut son disciple, & qui s'attira l'estime & le respect de son Maître. Libanius, même tout zèlé Payen qu'il étoit, ayant appris que son jeune disciple avoit pris le parti de la retraite dans le moment de sa plus grande célébrité, ne put refuser son admiration à une action si généreuse, qui égaloit tout ce que les Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Basile de son côté, plein de reconnoissance pour son Maître, fit paroître dans ses Lettres l'estime singulière qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous les jeunes gens de la Cappadoce, qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Réthorique qui fût alors, & ils en étoient reçus avec une distinction particulière: Libanius passa les trente-cinq dernières années de sa vie à Antioche, & y professa la Rhétorique avec le plus grand succès. Il eut encore le bonheur dans cette Ville de former à l'éloquence un autre saint, le grand Chrysostome, qu'il eût choisi, disoit-il, pour son successeur à sa Chaire, si le Christianisme ne le lui eût enlevé. Libanius a laissé une infinité d'écrits, qui consistent en Panegyriques, en Déclamations & en Lettres. Ces dernières sont les plus estimées de ses Ouvrages. On trouve du naturel, de l'éloquence & de la force dans ses Ecrits, mais une affectation de style qui le rend obscur. Il y a eu plusieurs Editions de ses œuvres par Allatius, Henri de Valois, &c.

LIBERAT, Diacre de l'Eglise de Carthage dans le sixième siècle, grand défenseur de trois Chapitres, qui fut employé en diverses affaires importantes, & qui est Auteur d'un Ouvrage intitulé: *Breviarium de causâ Nestorii & Eutychetis capitibus 24 comprehensum.* Cette Histoire commence à l'Ordination de Nestorius, & finit au cinquième Concile, l'an 553. Il a été donné au Public par le Pere Garnier en 1675.

LIBERE, né à Rome, succéda à Jules I. sur le Siège de S. Pierre

S. Pierre en 352, & les Ariens se hâtèrent de lui écrire pour le prévenir en leur faveur. Libere, quoique bien intentionné, & doué d'excellentes qualités, donna dans le piége que lui tendirent ces hérétiques. Il eut la foiblesse d'envoyer des Légats au Concile, que Constance, protecteur des Ariens, fit assembler à Arles: démarche dont il ne tarda pas à se repentir; car les Légats après avoir fait quelque résistance, consentirent à la condamnation de saint Athanase, & leur chûte affligea si sensiblement Libere, qu'il ne souhaitoit plus que de mourir pour Jesus-Christ, « de peur, » disoit-il, de passer pour » avoir consenti au violement de l'Evangile. » Il crut remédier à ce mal, en indiquant un Concile à Milan en 755, où se trouvèrent plus de trois cents Evêques d'Occident, & quelques-uns de l'Orient. Mais ce qu'il avoit crû un remède, devint le comble de la désolation pour l'Eglise. Les Eusebiens qui crurent que le tems étoit venu de découvrir le mystère qu'ils tenoient caché depuis si long-tems, se déclarèrent ouvertement pour les dogmes impies d'Arius, & il n'y eut que trois Evêques, Eusèbe de Verceil, Denis de Milan & Lucifer de Cagliari, qui demeurèrent fermes à les rejetter. Constance, qui avoit présidé à cette funeste Assemblée, tenta vainement d'abattre Libere, & l'ayant fait enlever de Rome, il le fit paroître devant lui à Milan, & lui ordonna avec menaces, de souscrire à la condamnation d'Athanase. Mais le généreux Pontife refusa constamment de condamner l'innocent, & aima mieux se laisser exiler à Bérée, ville de Thrace; heureux, s'il eût persisté jusqu'à la fin à rendre témoignage à la vérité, & si les incommodités de son exil, le chagrin qui le dévoroit, & peut-être la jalousie de voir sa place remplie par un autre, ne l'eussent précipité, après deux ans de souffrances, dans une chûte qui causa un grand scandale dans l'Eglise, & remplit d'amertume le petit nombre des vrais défenseurs de la foi. En effet, il souscrivit en 357. à la condamnation du grand Athanase, & à la première formule de Sirmium, qui pouvoit en rigueur être expliquée favorablement, ou selon d'autres, à la seconde qui étoit tout-à-fait hérétique. Cette prévarication le conduisit à d'autres fausses démarches. Il n'eut pas honte d'annoncer sa chûte aux Evêques d'Orient. Il mandia la faveur des chefs de l'Arianisme pour rentrer dans les bonnes graces de l'Empereur, & il écrivit à Vincent de Capoue, qui étoit aussi tombé, ces mots bien étranges dans la bouche d'un

Pape. Je me retire de cette diſpute, & je ne déſire plus que d'être rappellé de mon exil. Il eſt vrai que depuis il ſe releva de ſa chûte, en condamnant la profeſſion de Foi de Rimini, & en ſe réconciliant avec ſaint Athanaſe, & que les Peres Grecs & Latins en ont parlé honorablement après ſa mort, arrivée en 366.

LICETI, ou LICETO, (Fortunius) Médecin fameux, né dans l'état de Gènes en 1577, vint au monde avant terme, & fut mis dans une boëte de coton. Son pere l'éleva avec ſoin, lui apprit lui-même les premiers principes des Lettres, & l'envoya enſuite étudier à Boulogne. Bien-tôt il devint maître, & profeſſa la Philoſophie à Piſe, puis dans l'Univerſité de Padoue, où ſa réputation le fit appeller. Il en ſortit long-tems après pour quelque mécontentement, & ſe retira à Bologne. Mais en 1645, les inſtances de la République de Veniſe le firent revenir à Padoue, où il occupa la Chaire de Médecine juſqu'à ſa mort, arrivée en 1656. Liceti a beaucoup écrit, & ſes principaux Traités ſont *De Lucernis antiquis*; de *Monſtris*; de *Gemmis*: de *Novis aſtris*; de *Immortalitate animæ*; de *Fulminum naturâ*, &c. Dans ſa Diſſertation touchant les Lampes ſépulchrales, il avance l'erreur des Lampes inextinguibles des anciens, & prétend prouver ſon ſentiment par le tombeau de la fille de Ciceron, qui fut découvert ſous le Pontificat de Paul III, & dans lequel, dit-il, on trouva une lampe qui s'éteignit auſſi-tôt. Mais Octavio Ferrari a prouvé dans une Diſſertation que tout ce qui avoit été débité touchant ces Lampes ſépulchrales, n'étoit appuyé que ſur des contes & des hiſtoires mépriſables, & que ces prétendues lampes n'étoient que des phoſphores, qui ne commençoient à s'enflammer, que lorſqu'on ouvroit les tombeaux.

LICINIUS, (C) Tribun du peuple, de la famille des Liciniens, l'une des plus conſidérables, entre les Plebeïennes, fut nommé Général de la Cavalerie par Manlius Capitolinus, & eſt le premier Plebeïen élevé à cet important Emploi. Il eut le crédit pendant ſon Tribunat de faire donner une Loi, par laquelle il étoit défendu à tout citoyen Romain, de poſſéder plus de cinq cents acres de terre, ſous prétexte que ceux qui en avoient davantage, ne pouvoient les cultiver avec aſſez de ſoin & de loiſir pour purger leur arbres des mauvais rejettons; ce qui lui fit donner le ſurnom de *Stolo*, qui ſignifie *rejetton inutile*. Mais ſon but, en faiſant ce décret, étoit de nuire à

la riche Nobleſſe, & ſa malignité retomba ſur lui-même ; car comme le fond de ſes biens excédoit ce que ſa nouvelle conſtitution en permettoit, il fut puni en conſéquence de la loi qu'il avoit portée. Sa haine pour les Nobles, lui fit faire diverſes entrepriſes contr'eux. Ce fut encore lui, qui ſollicité par ſa femme, laquelle ne ſupportoit qu'avec chagrin que ſon mari fût d'un rang inférieur à Sulpitius Patricien, auquel ſa ſœur étoit mariée, fit paſſer après bien des tentatives la loi qui autoriſoit le peuple à avoir un Conſul de ſon Corps, & parvint lui-même à cette Dignité en 390. de Rome. Cette famille a produit pluſieurs hommes illuſtres ; & l'on trouve encore du même nom *Licinius Tegula*, qui vivoit vers 554, Poëte comique ; *Licinius Calvus*, Orateur célèbre du tems de Ciceron, dont Quintilien cite ſouvent les invectives contre Vatinius, & que l'on croit Auteur des Annales citées par Denys d'*Halicarnaſſe*.

LICINIUS, (Caius Valerius) originaire d'une Province de l'Illyrie, & d'une naiſſance très-obſcure, parvint, du rang de ſimple ſoldat, aux plus hautes dignités Militaires, & ſervit ſi bien Galere Maximien, que celui-ci l'éleva à l'empire. Cet homme qui n'avoit reçu aucune éducation, avoit dans l'eſprit toute la barbarie de ſon pays, & toute la baſſeſſe de ſa naiſſance dans le cœur & dans les manières : ſans goût pour les Lettres, il haiſſoit les Sciences & les Sçavans, qu'il appelloit *la peſte d'un Etat*, & il ſe faiſoit un plaiſir cruel de condamner aux ſupplices les plus cruels de célèbres Philoſophes. Il étoit d'ailleurs avare, brutal, violent, & ſe plongeoit dans les plus affreuſes diſſolutions. Ses vices n'étoient compenſés que par les qualités guerrières qu'il poſſédoit éminemment, ſur-tout par l'exactitude avec laquelle il ſçavoit faire obſerver la diſcipline Militaire. Après la mort de Galere il prit poſſeſſion des Provinces qui lui appartenoient, & ſe lia étroitement avec Conſtantin ſon Collégue à l'Empire, en épouſant *Conſtantia* ſa ſœur. Maximin, le troiſième Empereur, qui en vouloit à Licinius, parce que leurs Etats étoient voiſins, l'attaqua par terre & par mer, ſans lui avoir auparavant déclaré la guerre. Mais celui-ci plus vigilant que ſon ennemi ne le ſoupçonnoit, ſe trouva prêt à le recevoir, & après pluſieurs combats peu déciſifs, le défit, tailla ſon armée en pièces, le força à s'empoiſonner, & maſſacra toute ſa famille. Cette victoire lui ayant enflé le courage, il crut n'avoir plus

rien à redouter de Conſtantin, qu'il avoit ménagé juſque-là, & ſe déclara le perſécuteur des Chrétiens qu'il avoit paru protéger, en conſidération de ſon beau-frere. Il forma même le deſſein de le perdre pour enlever à la Religion qu'il vouloit détruire, ſon plus ferme appui, & Conſtantin inſtruit de ſes projets pernicieux marcha contre lui, & le joignit auprès de Cibales dans la Pannonie, où Licinius après avoir fait des prodiges de valeur, fut défait & s'enfuit à Byzance. Il tenta une ſeconde fois le ſort des armes auprès d'Andrinople, & n'ayant pas été plus heureux, il fut contraint d'acheter la paix par la ceſſion d'une partie de ſes provinces. C'eſt alors que ſa fureur contre les Chrétiens ſe ralluma, & il leur fit eſſuyer la plus cruelle perſécution. Conſtantin qui ne voyoit plus en lui qu'un ennemi de ſa Religion, ſaiſit l'occaſion de renouveller la guerre, & l'atteignit de nouveau à Andrinople, où il le défit entièrement, & l'obligea de ſe renfermer dans Nicomédie, où il vint bien-tôt l'aſſiéger. Il lui étoit facile de le prendre & de s'en défaire, mais il lui accorda la vie à la priere de Conſtantia, à condition qu'il renonceroit à l'Empire, & il lui aſſigna Theſſalonique pour ſon ſéjour. Quelque tems après, ſur quelques avis, vrais ou faux, que Licinius négocioit avec les barbares, il le fit étrangler vers 329, à l'âge de ſoixante ans.

LIEBAUT, (Jean) Médecin, né à Dijon, qui vint à Paris, où il exerça avec quelque ſuccès la Médecine, & épouſa Nicole Etienne, fille ſçavante, du ſçavant Charles Etienne. Il fut Auteur de pluſieurs Livres, comme du *Theſaurus ſanitatis*, des Scolies *in Commentaria Hollerii*, & de quelques Traités ſur les maladies, les ornemens & la beauté des femmes, que l'on dit être fort curieux: il augmenta auſſi conſidérablement la *Maiſon Ruſtique*, dont le premier Auteur eſt Charles ſon beau-pere. Ce Médecin avoit profeſſé les Humanités à Paris, & il y mourut en 1596.

LIGARIUS, (Quintus) fut d'abord Lieutenant de Conſidius Proconſul d'Afrique, & lui ſuccéda enſuite dans cette Charge, qu'il remplit à la grande ſatisfaction de la Province. Dans la guerre qui s'éleva entre Céſar & Pompée, Ligarius ne voulut point prendre de parti & ſe retira à Rome; mais dans la ſuite il s'attacha au dernier. Il porto it les armes contre Céſar, lors de la défaite de Scipion en Afrique. Il obtint grace, ainſi que tous les autres Chefs qui avoient renouvellé la guerre après la mort de Pompée, & Céſar

ſe contenta de lui défendre de paroître à Rome. Ses freres & ſes amis, entr'autres Ciceron, n'oublièrent rien pour fléchir le Dictateur, & Tuberon s'étant déclaré l'accuſateur de Ligarius, l'Orateur prononça en faveur de l'accuſé cette harangue fameuſe, qui fit ſur Céſar une impreſſion ſi vive, que quoiqu'il eût déja condamné Ligarius dans ſon cœur, & qu'il fît tous ſes efforts pour n'être pas fléchi, il ne put réſiſter à l'éloquence victorieuſe de cet Avocat, & pardonna au coupable. Ligarius reconnut mal un tel bienfait, & devint un des Aſſaſſins de ſon généreux bienfaiteur.

LIGER, (Louis) né à Auxerre en 1660, & mort aux environs de cette Ville en 1717, eſt l'Auteur d'un très-grand nombre d'Ouvrages ſur le Jardinage & l'Agriculture. Les principaux ſont la *Nouvelle Maiſon Ruſtique*, dont la meilleure Edition eſt en 2 *vol. in-4°.* 1732. *Le nouveau Jardinier François, &c. in-12. 2 vol.* Le *Voyageur Fidèle, &c. in-12.* Liger étoit un fort honnête homme, mais très-médiocre Auteur. Il écrivoit tant qu'on vouloit, & s'il eût trouvé vingts Libraires en état d'imprimer le même Ouvrage, il les auroit tous ſatisfaits, en le retournant en vingt manières différentes.

LIGHTFOOT, (Jean) fameux Anglois, né en 1602, fut Docteur en Théologie, Principal d'un Collège dans l'Univerſité de Cambridge, & Chanoine à Eli, où il mourut en 1675. Il a fait pluſieurs Ouvrages, qui ſont une preuve de la connoiſſance profonde qu'il avoit de l'Hébreu, du Talmud & des Rabbins, & où l'on trouve des choſes curieuſes & intéreſſantes. Après avoir été imprimés ſéparement, pour la plûpart, on les a réunis à Utrech en 2 *vol. in-fol.* 1699. Les principaux ſont : *Horæ Hebraïcæ & Talmudicæ in Géographiam Terræ ſanctæ*, Traité qui contient des Obſervations curieuſes, & qui peuvent ſervir à rectifier les autres Géographies de la Terre-ſainte. *Une Harmonie de l'ancien Teſtament* en Anglois. des *Commentaire ſur les Evangiles*, des *Remarques* ſur preſque tous les autres livres de l'Ecriture, &c.

LILLY, (Guillaume) né en Angleterre, après avoir voyagé dans la Terre-ſainte, la Grece & l'Italie, revint à Rome, où il étudia ſous deux grands Maîtres, Fulpitius & Sabinus. A ſon retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il enſeigna avec ſuccès la Grammaire, la Poëſie, la Rhétorique, & fut fait premier Maître de l'Ecole que le Docteur Colles avoit fondée. Il a écrit pluſieurs Traités ſur la Gram-

maire, *l'Antibossicon*, contre un Critique qui l'avoit attaqué sous le nom de *Bossus*; *Poëmata varia*, &c. Il mourut en 1522. Il y a eu du même nom un fameux Astronome Anglois, mort en 1681, & dont on a *Merlinus Anglicus Junior*, & d'autres Ouvrages.

LIMBORCH, (Philippe de) né à Amsterdam en 1633, après avoir fait ses études sous les plus habiles Maitres, s'attacha principalement à la Théologie, & fut appellé pour être Ministre des Remontrans à Goude, où il exerça son ministère pendant quelques années, après lesquelles il revint à Amsterdam, & en 1667 il fut nommé à la Chaire de Théologie de cette Ville, qu'il remplit avec un succès extraordinaire jusqu'à sa mort arrivée en 1712. Ce Ministre étoit fort estimé, non-seulement de ceux de sa secte, mais de tous les sçavans étrangers. Outre l'édition des Ouvrages d'Episcopius son grand oncle maternel, qu'il a presque tous fait imprimer, avec une Préface & l'Histoire de la vie de l'Auteur, on a de lui plusieurs Ouvrages, dont ceux de sa communion font beaucoup de cas. Les principaux sont: des *Dialogues sur la Tolérance en matière de Religion*, écrits en Flamand: un *Corps complet de Théologie*, selon la Doctrine des Remontrans, qui parut en 1686: *Collatio amica de Veritate Religionis Christianæ*, fruit d'une dispute qu'il eut avec le Juif Orobio de Seville. *Historia Inquisitionis*, &c. *Tolosanæ*, *in-fol.* 1692, Ouvrage très-curieux, plein de belles recherches, & très-utile pour connoitre l'origine de ce Tribunal, ou règnent tant d'abus dans la manière de procéder. Un *Commentaire sur les Actes des Apôtres*, &c. 1711. où l'on désireroit plus de critique.

LIMIERS, (Henri-Philippe de) Docteur en Droit, est Auteur de plusieurs Ouvrages Historiques, d'une Histoire du Règne de Louis XIV. 12 *vol. in-12. Amst.* 1718, laquelle se ressent de la précipitation avec laquelle l'Auteur l'a composée. Les premiers morceaux de l'Histoire copiés des Mercures de Hollande, sont moins l'Ouvrage d'un Auteur que d'un Copiste, & le tout n'est qu'une mauvaise compilation d'un homme qui ne connoissoit point assez l'état des affaires du Royaume pour décrire un aussi gr. règne. *Annal. de l'Hist. de la Monarchie de France*, *in-fol. Amst.* 1721. plus mauvais encore que le premier: *Annales Historiques, Métalliques*, &c. 3 *vol. in-fol.* 1725. *Amst. Abregé Chronologiq.* de l'Histoire de France, pour servir de suite, &c. 2 *vol. in-12.* On ne trouve dans cet Abrégé ni la dureté de Mezerai, ni la connoissance qu'il avoit

des affaires du Gouvernement. *Mémoires du Règne de Catherine Impératrice de Ruſſie. Hiſtoire de Charles XII. Roi de Suéde.* Limiers a donné encore une édition de la Science de la Cour, qu'il a augmentée. Il a traduit les Œuvres de Plaute, 10 *vol. in-12 Amſt.* 1719; & il a été auſſi peu attentif à conſerver le ſens du Poëte Comique, qu'il l'a été peu à ne pas alarmer la pudeur.

LIMNÆUS, (Jean) né à Iene en Allemagne, d'un pere Mathématicien, fit ſes études en cette Ville, & ayant été chargé de deux Gentilshommes de Nuremberg, il parcourut avec eux l'Italie, la France, l'Angleterre & la Hollande. Revenu dans ſa Patrie, il ſe chargea de quelques autres éducations, & ſe fixa enfin auprès du Margrave de Brandebourg Albert, qui le fit ſon Chambellan & Membre du Conſeil Privé. Limnæus exerça ces emplois juſqu'à ſa mort arrivée en 1663. On a de ce célèbre Juriſconſulte pluſieurs Ouvrages eſtimés: *Tractatus de Academiis: Notitiæ Regni Galliæ*, 2 *vol. in-4.* où l'Auteur qui avoit fait un long ſéjour en France, a très-bien obſervé & recueilli une infinité de Droits & de prérogatives qui regardent le Corps de l'Etat, & ſes différens Membres. On ne lui reproche que de s'être ſervi d'Auteurs particuliers qui ne ſont pas toujours foi. *De Jure Imperii Romani Germanici*, 5 *vol. in-4.* dont la meilleure édition eſt celle de Straſbourg par Schilterus. L'Auteur manque ſouvent de juſteſſe dans cet Ouvrage en y mélant mal-à-propos des matières de Droit Civil, & d'autres choſes qu'il avoit obſervées dans ſes Voyages; *Commentarius ad Bullam Auream, in-4.* 1666, dont l'édition de Leipſic 1690 eſt la plus ample, à cauſe des additions qu'on y a jointes.

LIMOJON DE SAINT DIDIER, (Ignace-François) Poëte Provençal, & François, mourut en 1739 à Avignon où il étoit né en 1668. Saint Didier ſe diſtingua dans ſa jeuneſſe par ſes Poëſies, & fut pluſieurs fois couronné par l'Académie des Jeux Floraux, & par l'Académie Françoiſe. Il eſt Auteur *du voyage du Parnaſſe*, Ouvrage ſatyrique en proſe, où la Mothe & les Partiſans des modernes ſont cruellement traités. L'Auteur n'introduit le premier ſur le Parnaſſe, que pour lui faire eſſuyer les plus ſanglans affronts, pour le rendre un objet de riſée & de mépris, & pour lui faire tenir des diſcours d'un ridicule outré. A la fin de ſon voyage, il égaye le Parnaſſe par la récitation d'une tragi-comédie en vers François, dont les principaux Acteurs ſont Madame Da-

cier, la Mothe, Fontenelle & Saurin, & ces trois derniers font rire les ſpectateurs à leurs dépens. Ce voyage allégorique eſt d'un goût trop ſingulier, & l'on y blâme la bizarrerie de l'Auteur qui a rempli ſa relation de vers de toute eſpèce, Madrigaux, Epigrammes, Complimens, Satyres, Epîtres, Odes, &c. S. Didier eut depuis l'ambition de s'élever juſqu'au Poëme Epique, & donna la premiere partie de Clovis en huit chants imprimée en 1725, *in*-8 : mais la chute fut lourde à proportion de l'eſſor qu'il avoit pris, & le peu de ſuccès de cette premiere partie, ne lui a pas inſpiré le courage de donner la ſeconde. Cet Auteur a fait quelques autres Poëſies, & il étoit neveu d'Alexandre de S. Didier qui étoit à la ſuite de M. d'Avaux Ambaſſadeur en Hollande, & qui a fait quelques Ouvrages : l'*Hiſtoire des négociations de Nimegue*, in-12 eſtimée, *la Ville & la République de Veniſe*, in-12, Ouvrage aſſez curieux, quoique peu recherché. *Le triomphe hermétique*, &c. Livre curieux & eſtimé.

LINACER, (Thomas) Médecin Anglois, & ſavant célèbre du ſeizième ſiècle, étant allé fort jeune en Italie, y étudia ſous Politien & Chalcondyle, & paſſa enſuite à Rome, d'où il revint en Angleterre. Sa réputation qui l'avoit précédé dans ce pays, lui fit confier l'éducation du Prince Artus, fils aîné d'Henri VII, & peu après s'étant appliqué à la Médecine, il y fit tant de progrès, que le Roi le choiſit pour ſon Médecin ordinaire. Sur la fin de ſa vie il ſe fit Prêtre, ſans en avoir plus de religion, & il mourut ſans la connoître en 1524, âgé de ſoixante-quatre ans. Eraſme qui le loue beaucoup, ne lui reproche que d'avoir le goût trop difficile, & de travailler trop lentement. Ses Ouvrages ſont, *Claudii galeni Methodus medendi*, in-8. *Rudimenta grammatices*, &c. in-8, *de emendata latini ſermonis ſtructura* in-8. ouvrage ſçavant.

LINDANUS, (Guill.) né à Dordrecht en Hollande, fit ſes études à Louvain, & vint en France pour ſe perfectionner dans le goût de l'Hébreu, ſous Mercier & Turnebe. De retour à Louvain, il fut fait prêtre, chargé de faire des leçons ſur l'Ecriture-Sainte à Dilingen, nommé Inquiſiteur de la foi, & élevé à l'Evêché de Ruremonde, dont il prit poſſeſſion en 1567. Il fit deux voyages à Rome, où il reçut des marques d'eſtime de la part du Pape, & ayant été transféré à l'Evêché de Gand, il y mourut trois mois après en 1588, âgé de ſoixante-trois ans. Ce Prélat étoit un grand Controverſi-

ſie qui ſçavoit l'antiquité ; avoit de bons principes de Théologie & de morale, beaucoup d'élévation dans l'eſprit, & de force dans le raiſonnement. Baronius le met non-ſeulement au rang des plus ſçavans hommes de ſon tems en toute ſorte de ſcience, mais encore au nombre des Confeſſeurs de la foi, ayant ſouffert pour elle des exils, des proſcriptions, des miſères incroyables, & s'étant ſouvent expoſé à la mort pour la Religion avec un courage invincible. Lindanus a compoſé divers Ouvrages dont le plus conſidérable eſt la *Panoplie Evangélique* en cinq Livres.

LINGENDES, (Claude de) l'un des plus célèbres Prédicateurs du dix-ſeptième ſiècle, naquit à Moulins en 1591, & entra dans la Congrégation des Jéſuites. Il y profeſſa d'abord les Belles-Lettres, mais il ſe livra enſuite tout entier au miniſtère de la Chaire, pour laquelle il avoit des talens ſupérieurs, & il parcourut cette carrière avec gloire pendant trente-ſix ans. Il mourut à Paris Supérieur de la Maiſon Profeſſe en 1660, après avoir rempli pluſieurs autres poſtes de diſtinction. Nous avons de lui un Ouv. François intitulé: *Conſeils pour la conduite de la vie*; un lat. in-4. un ſous ce tit. *Votivum monumentum ab urbe Molinenſi, Delphino oblatum*, en 1639, & 2 *v. in*-8. de Sermons qu'il avoit compoſés en latin, & qu'il débitoit en françois. On les imprima d'abord tels qu'il les avoit écrits, & enſuite on les traduiſit en françois à l'aide des manuſcrits de pluſieurs copiſtes qui les écrivoient, tandis que l'Orateur les prononçoit. L'édition latine en 3 vol. *in*-4. eſt plus ample que la françoiſe, qui ne contient que les pièces les plus achevées, & ſeulement autant qu'il en faut pour compoſer un Carême. On trouve dans ces diſcours une grande force de raiſonnement, jointe à la véhémence des paſſions & à la grandeur des fig. De la même famille que le précédent étoient 1°. *Jean* qui ſe diſtingua auſſi par ſes prédications & devint Evêque de Sarlat, puis de Mâcon. Ce Prélat prêchoit avec beaucoup de zèle & de liberté, & un jour prêchant devant toute la Cour ſur les devoirs de la Royauté, il adreſſa ces paroles à Louis XIV : *les Rois ne voyent & n'entendent que par les yeux & les oreilles d'autrui, parce qu'ils s'addonnent trop à leurs plaiſirs, d'où il arrive que tous ceux qui s'approchent de leurs perſonnes, ſans en excepter un ſeul, étant ou flateurs, ou médiſans, ou d'une prudence intéreſſée, ils ne ſçavent jamais la vérité, ni le véritable état de leurs affaires.* Il mourut en 1665. 2°. *Jean de Lingendes* qui

ſe fit un nom par ſes Poëſies, dont le mérite conſiſte principalement dans la douceur, la facilité & le tour du ſentiment : le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt ſon *Elégie* ſur l'exil d'Ovide imprimé à la tête de la traduction de ce Poëte par Renouard. Cette pièce eſt une imitation libre de l'élégie latine d'Ange Politien ſur le même ſujet. Les Poëſies de Lingendes n'ont jamais été recueillies, & ſe trouvent diſperſées dans les recueils de ſon tems. Ce Poëte mourut aſſez jeune en 1616, n'ayant encore fait qu'eſſayer on génie.

LINIERE, (François Pajot de) d'une famille noble mourut à Paris en 1704, âgé de ſoixante-ſeize ans. Il étoit né avec des qualités brillantes, une belle figure, de l'eſprit, de la vivacité, & beaucoup de talent pour la Poëſie libre & aiſée ; mais ſon libertinage, ſes débauches & ſa crapule le gâtèrent. Il étoit auſſi trop ſatyrique, & il en coûta à Chapelain pour lui avoir parlé avec trop de ſincérité. Liniere étant venu lui lire quelques-uns de ſes vers ; M. le Chevalier, lui dit Chapelain, vous avez beaucoup d'eſprit & de bonnes rentes, c'en eſt aſſez : croyez-moi, ne faites point de vers ; la qualité de Poëte eſt mépriſable dans un homme de qualité comme vous. Liniere outré de cet avis, travailla avec Furetière à l'ingénieuſe Parodie du Cid, où Chapelain eſt ſi maltraité. L'impiété dont ce Poëte faiſoit profeſſion le fit ſurnommer l'*Athée* de Senlis, & comme il avoit le talent malheureux de faire des chanſons impies, Boileau lui dit un jour qu'*il n'avoit de l'eſprit que contre Dieu.* Ses débauches l'ayant bien-tôt réduit à la mendicité, il eut ſouvent recours à la généroſité de cet illuſtre Poëte, dont il payoit les bienfaits par quelques couplets ſatyriques qu'il alloit faire du même pas, contre ſon Créancier au premier cabaret du voiſinage. Mad. Deshoulieres qui avoit la manie de ſe déclarer pour tous les mauvais Poëtes, a fait le portrait de Liniere, & elle s'efforce de le juſtifier du reproche d'impiété, d'irréligion & de libertinage, quoiqu'elle avoue qu'il avoit entrepris une critique abominable du Nouveau-Teſtament. Mais cette trop généreuſe Dame en voulant défendre la foi de ſon ami, ne donne pas une haute idée de la ſienne, quand elle dit :

Quoiqu'il raille ſouvent des articles de foi,
Je crois qu'il eſt autant Catholique, que moi.

LIONNE, (Pierre de) d'une famille très-ancienne du Dauphiné, & connue dès

le tems des anciens Dauphins, ſervit avec beaucoup de zèle & de valeur les Rois Charles V & Charles VI. Il ſignala ſon courage contre les Anglois dans pluſieurs occaſions, & contre les Flamans à la journée de Roſebec en 1392. Ce brave homme mourut en 1339. Hugues de Lionne, l'un de ſes Deſcendans, dont le pere après la mort de ſon épouſe entra dans les Ordres ſacrés, & fut Evêque de Gap, s'avança à la Cour par ſon mérite & la protection de ſon oncle Servien Sécretaire d'Etat, ſous lequel il ſe forma au miniſtère. Après la diſgrace de Servien, il alla faire un voyage à Rome en 1636, où il connut & ſe fit aimer du Cardinal Mazarin, dont il fut le confident intime. Il fut employé dans pluſieurs négociations importantes qui réuſſirent à ſon honneur, ſur-tout à celle de Madrid, qui ſervit de baze au grand traité des Pyrénées, & il eut la plus grande part à la ligue du Rhin faite à Francfort. Louis XIV pour récompenſe de ſes ſervices, lui donna le titre de Miniſtre d'Etat en 1658, & Lionne dans ce poſte travailla utilement à l'honneur & à l'intérêt de ſa patrie. Il exigea la réparation la plus éclatante de l'inſulte faite au Comte d'Eſtrade, il ménagea la ceſſion que le Duc de Lorraine fit de ſes Etats, & quelque tems après l'achat de l'importante ville de Dunkerque. Ce Miniſtre mourut à Paris en 1671, âgé de ſoixante ans. Lionne a beaucoup d'eſprit, dit Gourville, & eſt conſommé dans les affaires. Il étoit laborieux & écrivoit toutes les dépêches de ſa main, agréable & commode dans le commerce ordinaire; nous avons de lui les négociations faites à Francfort, *in*-4, & des Mém. imprimés dans un recueil de pièces *in*-12. 1668. Entr'autres enfans, Lionne laiſſa Artus, d'abord Chevalier de Malte, mais qui s'étant dégoûté du monde, entra dans l'Etat Eccléſiaſtique, fut Evêque de Roſalie, & Vicaire Apoſtolique dans la Chine, où il travailla avec un zèle infatigable pendant plus de vingt ans, & acquit une grande connoiſſance des Lettres & des ſciences Chinoiſes. Il mourut à Paris en 1713 âgé de cinquante-huit ans, au Séminaire des Miſſions étrangères, & il eut part à pluſieurs des Ecrits faits contre les ſuperſtitions Chinoiſes & les Religieux qui les ſoutiennent.

LIPPENIUS, (Martin) Allemand de la ſecte de Luther, Auteur de pluſieurs Ouvrages d'érudition, dont le plus conſidérable eſt un grand recueil *in-fol.* ſous le titre de *Bibliotheca realis* en 6 vol *in-fol.* qu'il donna depuis 1666, juſqu'en 1682. Il mourut en 1692, âgé de 62 ans.

LIPPI, (Laurent) fameux Peintre de Florence, plus connu encore par les productions de ſon eſprit, que par celles de ſon pinceau. Il eſt ſurtout connu par le Poëme burleſque *in*-4. *Malmancle raquiſtato*, ſous le nom de *Perlone Zipoli*, qui eſt l'anagramme de ſon nom. Paul Minucci ſous le nom de *Puccio Lamonni*, l'enrichit de notes curieuſes, & on en a donné une nouvelle édition à Florence en 1730, avec de nouv. notes encore plus curieuſes. Lippi mour. en 1664.

LIPPOMAN, (Louis) né à Veniſe, ſe diſtingua dans le ſeizième ſiècle par ſon érudition & ſa capacité. Il fut employé à pluſieurs nonciatures importantes en Pologne, en Portugal & ailleurs, & ſe fit admirer dans le Concile de Trente, où il opina fortement contre la pluralité des bénéfices. Il occupa ſucceſſivement les ſièges de Modon, de Verone & de Bergame, ſans néanmoins abandonner l'étude à laquelle il s'appliqua juſqu'à ſa mort en 1559. Nous avons de ce Prélat: *Catena Sanctorum patrum in geneſim, in Exodum & in aliquot pſalmos*, 3 vol. in-fol. *Vitæ Sanctorum patrum*, 6 vol. in-4, peu commun, mais peu eſtimé, & quelques Ouvrages dogmatiques en Italien. L'Hiſtoire reproche à ce Prélat la rigueur inouie avec laquelle il traita les Juifs & les Hérétiques pendant ſa nonciature de Pologne.

LIPSE, (Juſte) né dans un petit village auprès de Bruxelles, après avoir fait ſes études avec ſuccès, s'attacha au Cardinal de Granvelle, qui le mena en Italie en qualité de ſon Sécrétaire des Lettres Latines. Quelque tems après il voyagea en Allemagne, profeſſa l'Hiſtoire à Iene, vint ſe faire recevoir Docteur à Louvain, où il expliqua publiquement les Loix des Décemvirs, remplit pendant 13 ans la Chaire d'Hiſtoire de Leyde, & revint enfin à Louvain, où il enſeigna les Belles-Lettres juſqu'à ſa mort arrivée en 1606, âgé de 58 ans. Lipſe étoit un des plus ſçavans hommes & des plus habiles Critiques de ſon tems. Il n'avoit que 9 ans lorſqu'il commença à être Auteur, & il ne ceſſa d'écrire que lorſqu'il ceſſa de vivre. On ne peut lui diſputer une érudition très-vaſte, ſur-tout une connoiſſance profonde de l'Antiquité Romaine, que ſes Ouvrages peuvent faire bien connoître: mais on a juſtement blâmé ſon ſtile hériſſé de pointes & d'Ellipſes, & qui va par ſauts & par bonds, en quoi il eſt d'autant moins excuſable, qu'il étoit paſſé, dit Bayle, du bon goût au méchant goût. On l'accuſe auſſi de plagiat, & d'avoir profité du travail des autres pour en orner ſes Ouvrages.

On les a recueillis en *6 vol. in-fol.* qui contiennent ſes *Commentaires* ſur Tacite, qui ſont tout ce qu'il a fait de meilleur, quoique Muret ait revendiqué la plûpart des remarques : ſes Saturnales que le Préſident Fabvre prétend n'être compoſées que de ſes propres Obſervat. Son Traité *de Militiâ Romanâ* que Saumaiſe aſſûre être tiré des *Paralleles Militaires* de François Patrice : Ses Epitres, dont la ſeconde Centurie ne vaut rien ; ſon Traité de la Politique, compilation où il y a plus de travail que de génie, & où il ſoutient ce faux principe, qu'il faut pourſuivre par le fer & par le feu ceux qui ſont d'une autre Religion que celle de l'Etat, approuvant par un défaut de jugement les cruautés du Duc d'Albe contre les Proteſtans, chez leſquels il vivoit, & les perſécutions des Payens. Ses *Electes*, livre de Critique, ſes *Oraiſons ſur la Concorde*, ſes diverſes Leçons, dont le ſtile eſt moins mauvais que celui de ſes autres Ouvrages ; ce qui a fait dire qu'il ſe gâta en vieilliſſant. On reproche encore à ce ſçavant homme ſon inconſtance en matière de Religion, qui le fit renoncer à la Religion Catholique, dans laquelle il étoit né, pour profeſſer le Luthéraniſme à Iene, le Calviniſme à Leyde, & retourner dans la Communion Romaine à Louvain. Il mourut dans cette dernière, au ſervice de laquelle il prétendit conſacrer ſa plume dans les derniers tems de ſa vie, par quelques livrets qui lui attirèrent les railleries des Proteſtans & le mépris des Catholiques, qui virent avec peine ce ſçavant adopter à l'occaſion de la Notre-Dame de Halle, les traditions les plus incertaines, & les contes les plus puérils.

LISOLA, (François de) né à Salins, entra vers 1693 au ſervice de l'Empereur, qui employa ſa plume & ſes talens pour la Négociation. Il fut Réſident pour ſon Maître dans pluſieurs Cours, & il fut employé dans preſque tous les Traités qui ſe firent de ſon tems. Il devoit aſſiſter aux Conférences de Nimegue, lorſqu'il mourut en 1677. Nous avons de lui un Recueil de *Lettres & Mémoires*, *in-12*. & un livre intitulé *Bouclier d'Etat & de Juſtice*, dans lequel il réfute ce que la France avoit publié touchant *les Droits de la Reine ſur divers Etats de la Monarchie d'Eſpagne*. Son zèle pour les intérêts de ſon Maître l'ayant emporté trop loin dans cet ouvrage & dans quelques autres qu'il fit pour les ſoutenir, il s'attira pluſieurs reproches ſanglans, dont il ſe juſtifia ſérieuſement. M. de Verjus écrivit contre lui d'une manière ſérieuſe & piquante, & le Baron de Liſola répondit par un livret intitulé : *La fauſſe au Verjus*, par une mau-

vaise allusion au nom de son Adversaire. La pièce quoique sanglante répond assez à la singularité du titre par les quolibets & les turlupinades dont elle est remplie.

LISLE, voyez DE LISLE.

LISTER, (Martin) fameux Médecin Anglois, qui après avoir voyagé avec succès, revint à Londres, où il exerça son art avec succès, & fut fait Médecin de la Reine Anne. Il est Auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont une édition du Traité d'Apicius *de Opsoniis*, avec des remarques, *in*-8. un Traité de *Araneis*, &c. *in*-4. *Historia Conchyliorum*, *in*-*fol.* avec *fig.* *Iter Parisiense* en Angl. *in*-8. avec *fig.* ouvrage curieux & intéressant, & plusieurs autres.

LITTLETON, (Adam) né dans le Comté de Shrop en Angleterre, fut surnommé le *Grand Dictateur de la Littérature*, à cause de la connoissance qu'il avoit des Langues Orientales, & de l'Antiquité. Il mourut en 1694 avec la qualité de Prédicateur du Roi, que Charles II. lui avoit donnée. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages de Morale en Anglois; un *Dictionnaire* de la Lang. lat. fort estimé: un volume de *Sermons in-fol.* une Traduction du *Janus Anglorum*, de *Seden*, &c. Il y a encore eu de ce nom *Thomas*, d'une autre famille d'Angleterre, qui étoit l'un des Juges des communs Playdoyers sous le règne d'Edouard IV, & qui est Auteur d'un liv. intitulé *Littletonis Tenures*, qui le rend le Justinien de sa Patrie.

LITLE, ou LE PETIT, (Guill.) Historien Anglois & Chanoine Rég. de S. August., a laissé plusieurs Ouvrages, dont le principal est une Histoire d'Angleterre en 5 liv. laquelle commence à l'an 1066, où Guill. le Bâtard conquit l'Anglet. jusqu'à l'an 1135. Nous avons une belle édition *in*-8. de cet Ouvrage avec des Commentaires par Jean Picard. On croit que Litle mourut l'an 1308.

LITOLPHI MARONI, (Henri) Evêque de Bazas, étoit de la famille de Suzarre Litolphi Maroni, originaire de Mantoue, & l'une des plus illustres d'Italie. Son pere vint en France sous le règne d'Henri III, à qui il amena une Compagnie de Gendarmes de la part du Duc de Mantoue: il eut part à ses bonnes graces, ce qui le fixa en France où il se maria, & fut Maître d'Hôtel d'Henri IV. Le jeune Henri donna dès sa jeunesse des marques de vertu & de sa vocation à l'Eglise. Son pere le fit Aumônier du Roi, ce qui l'obligea de passer quelque-tems à la Cour, où sa vertu parut avec tant d'éclat, que Louis XIII le nomma à l'Evêché de Bazas sans en être sollicité de personne. Aussi-tôt qu'il en

eut pris poſſeſſion, il édifia ſon peuple par ſes prédications & ſon exemple : il remplit tous les devoirs d'un Paſteur vigilant & éclairé. Ayant été vivement touché du Livre de la fréquente Communion, il ſe mit ſous la conduite de M. Singlin, Directeur des Religieuſes de P. R., voulut quitter ſon Evêché, & une Abbaye qu'il avoit, & paſſa quelques mois à P. R. dans la retraite & dans la prière, réſolu de ne plus mener d'autre vie : mais on le força de reprendre ſes travaux Apoſtoliques, & il emmena avec lui à Bazas M. Manguelin, Docteur de Sorbonne, qui avoit quitté ſon canonicat de Beauvais pour vivre dans la retraite. M. Litolphi de retour dans ſon Diocèſe, établit un Séminaire pour y former les jeunes gens deſtinés à l'Egliſe : c'eſt un des premiers Séminaires établis en France. Il fit une *Ordonnance* touchant cet établiſſement, dont il fait voir avec beaucoup de lumières & d'onction la néceſſité & les avantages. Elle a été imprimée en 1646, & depuis avec la traduction des Livres du Sacerdoce de S. Jean Chryſoſtôme. Pour être plus en état de faire du bien, il retrancha toutes les dépenſes qui paroiſſoient néceſſaires à une perſonne de ſa condition, quitta ſon Palais, ſe réduiſit à vivre en penſion chez ſon grand Vicaire, & ne ſe réſerva qu'un Domeſtique. Arrivant à Toulouſe pour ſe rendre à l'aſſemblée du Clergé qui alloit ſe tenir, il ſe ſentit tout épuiſé, tant du jeûne du Carême, que des Prédicat. où il avoit été engagé, ainſi que d'un voyage de Bearn dont il revenoit, & qu'il avoit entrepris par ordre du Clergé, & pour le bien de l'Egliſe. Jugeant que ſa mort étoit proche, il demanda & reçut les Sacremens, & mourut le 22 Mai 1645. Godeau, Evêque de Vence fit ſon Oraiſon Funèbre aux Auguſtins. M. de Bazas avoit parlé avec diſtinction dans l'aſſemblée, qui condamna les relâchemens des Caſuiſtes, & avec force contre leurs maximes relâchées dont il a toujours préſervé ſon Diocèſe. Il avoit auſſi réformé ſon Abbaye de S. Nicolas, Diocèſe de Laon.

LIVIE DRUSILLE, fille de Livius-Druſus-Calidianus, épouſa Tibere-Claudius Nero, dont elle eut deux enfans, Tibere & Druſus. Auguſte qui en étoit devenu amoureux, l'enleva à ſon mari, & n'en ayant point eu d'enfans, il adopta ceux qu'elle avoit eus de Tiberius. Cette Princeſſe qui réuniſſoit en ſa perſonne le génie d'Auguſte & la profonde diſſimulation de Tibere, s'empara entièrement de l'eſprit de cet Empereur, & ſçut ſe maintenir

dans le rang où ſa beauté l'avoit élevée. Son humeur impérieuſe, & ſon ambition qui la rendoient capable des plus noirs projets, l'ont fait ſoupçonner de la mort de Marcellus, neveu de ſon mari, dont le mérite effaçoit celui de Tibere, de celle de Lucius & de Caïus, fils d'Agrippa, pour renverſer les barrières qui étoient entre le trône & ſon fils, & de celle même d'Auguſte, dans la crainte que ce Prince ne déſignât un autre ſucceſſeur. Elle tint caché le trépas de ce dernier juſqu'à ce qu'elle eût reglé les affaires à ſa volonté, & aſſuré l'Empire à ſon fils, dont elle ne fit qu'un ingrat, qui ne paya que par beaucoup de mépris les trahiſons & les forfaits qu'elle avoit commis pour lui; car il ne la vint pas voir dans ſa dernière maladie, il ne prit aucun ſoin de ſes funérailles, & il défendit de lui rendre aucun honneur. Il caſſa même ſon teſtament, & perſécuta tous ceux qui avoient été ſes amis.

LIVINEIUS, (Jean) né à Dendermonde, fut un des plus habiles Grammairiens du ſeizième ſiècle, à qui l'on doit la Bible de Plantin, & qui étant allé à Rome fut employé à traduire & à donner au Public les Ouvrages des Peres Grecs. Il mourut à Anvers en 1599, âgé de cinquante ans, Théologal de l'Egliſe de cette Ville.

LIVIUS ANDRONICUS, voyez ANDRONICUS.

LIZET, (Pierre) né à Clermont en Auvergne, ſuivit avec ſuccès le Barreau au Parlement de Paris, & après avoir exercé pendant trois ans la charge de Conſeiller, fut élevé par ſon mérite à celle d'Avocat Général, dans laquelle il ſe diſtingua, ſurtout dans l'affaire de Louiſe de Savoye & de Charles de Bourbon, où il ſoutint avec beaucoup d'éloquence les Droits du Roi & de la Couronne. François I, qui l'aimoit, le choiſit en 1529, pour remplir la charge de Premier Préſident, qu'il exerça avec beaucoup d'intégrité pendant vingt ans, après leſquels il ſuccomba ſous le crédit du Cardinal de Lorraine. Ce Prélat irrité de ce que Lizet avoit empêché qu'on ne donnât aux Guiſes le titre de Princes dans le Parlement, & d'ailleurs voulant avoir à la tête de cet Auguſte Corps un homme qui lui fût dévoué, intéreſſa la Ducheſſe de Valentinois au deſſein qu'il avoit de perdre ce Magiſtrat, & le força à ſe défaire de ſa Charge. Lizet, qui d'abord avoit témoigné beaucoup de fermeté, ne ſe ſoutint pas; il céda lâchement, & alla même ſe jetter aux pieds du Cardinal, pour implorer ſa compaſſion, & lui expoſer une

misère qui auroit été un titre glorieux pour lui, sans cette soumission rampante. En effet, ce Magistrat étoit pauvre, après avoir exercé les premiers Emplois du Royaume, & il n'auroit pas eu de quoi vivre, si le Roi ne lui eût donné l'Abbaye de saint Victor, où il mourut en 1554 âgé de 72 ans, après avoir pris l'Ordre de Prêtrise. Lizet qui entendoit bien son métier, s'avisa de faire le Théologien, quoiqu'il ne le fut pas, & publia quelques ouvrages de Controverse contre les Protestans, que l'on recueillit en 2 *vol.* à Paris en 1551. Beze, qui étoit encore jeune, le tourna en ridicule dans un Ecrit Macaronique tout-à-fait plaisant, où il suppose que *Magister Benedictus Passavantius*, envoyé à Genève par Pierre Lizet, pour sçavoir ce qu'on disoit de ses ouvrages, lui rend compte de sa commission.

LLOYD, (Guillaume) sçavant Théologien Anglois, qui s'appliqua avec succès à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, à celle des Médailles, des Antiquités, de l'Histoire, de la Chronologie, & sur-tout de l'Ecriture-sainte. Après avoir exercé plusieurs emplois dans son Eglise, il fut fait Evêque de S. Asaph, & comme tel il s'opposa avec force à l'introduction de la Religion Catholique sous le Roi Jacques, ce qui le fit envoyer à la Tour avec six autres Prélats; mais les prisonniers furent bien-tôt élargis à la sollicitation des mêmes Catholiques, contre lesquels ils se déclaroient avec tant de fureur; & quelque tems après Lloyd n'écoutant que ses préjugés, trahit son légitime Souverain, & se rangea du parti de l'Usurpateur Guillaume, qui par reconnoissance le nomma son Aumônier, & le fit Evêque de Worcester. Ce Prélat mourut en 1717, âgé de près de 90 ans; il est Auteur d'une *Description Angl.* du Gouvernement Ecclésiast. de la Grande-Bretagne, lorsque la Foi y fut reçûe, *in*-8. de *Series Chronologica Olympionicarum*, *in-fol.* d'une *Histoire Chronologique* de la *Vie de Pithagore*, & d'autres grands Hommes ses Contemporains. Il y a encore eu de ce nom Nicolas Lloyd, célèbre Littérateur Anglois, qui mourut Pasteur de Newington-Sainte-Marie en 1680. On a de lui un Dictionnaire Historique, Géographique & Politique, *in-fol.* 1670, ouvrage utile pour la lecture des anciens, & dont l'édition de 1686. à Londres, est peu commune.

LOBINEAU, (Gui-Alexis) né à Rennes en 1666, entra dans l'Ordre de S. Benoit, & s'appliqua pendant toute sa vie à l'étude de l'Histoire. Le premier fruit de son travail fut l'Histoire de Bre-

tagne, qu'il acheva, & qui parut en 2 *vol. in-fol.* 1707. Le ſecond *vol.* qui contient les Titres, eſt ce qu'on eſtime le plus de cet Ouvrage, qui trouva d'illuſtres Adverſaires ſur la mouvance de la Province, ſoit par rapport au Royaume, ſoit par rapport à la Normandie. Les Abbés de Vertot & des Thuilleries ſe mirent ſur les rangs, & la diſpute produiſit pluſieurs écrits reſpectifs. Nous avons encore de cet Auteur l'Hiſtoire des deux conquêtes de l'Eſpagne par les Mores, qui eſt une Traduction de l'Eſpagnol; l'édition de l'Hiſtoire de Paris en 5 *vol. in-fol.* entrepriſe & bien avancée par Dom Felibien. Quoique cet Ouvrage n'ait pas acquis la perfection qu'il pouvoit & devoit avoir, il ne laiſſe pas d'être utile pour le grand nombre de preuves déciſives compriſes dans les trois derniers volumes. On attribue encore à Lobineau les *Aventures de Pomponius*, que d'autres donnent à Themiſeul; mais qui ſont de l'Abbé Prevôt. Il mourut en 1727, âge de 61 ans.

LOBO, (Rodrigues François) fameux Poëte Portugais, né à Leiria, dont les ouvrages ſont fort eſtimés en Portugal, & ont été recueillis en 1721 *in-fol.* Le plus connu eſt l'*Euphroſine*, Comédie favorite des Portugais. Il ſe noya en 1610 en revenant dans un eſquif d'une maiſon de campagne à Liſbonne. Il y a eu encore de ce nom *Jerôme* né à Liſbonne, qui étant entré chez les Jéſuites fut envoyé dans les Indes en qualité de Miſſionnaire, & pénétra après bien des fatigues dans l'Ethiopie, où il demeura pluſieurs années. La réputation qu'il y acquit l'ayant fait nommer Procureur de la Maiſon d'Ethiopie, il s'embarqua pour le Portugal, fit naufrage ſur les côtes de la terre de Natal, & après pluſieurs autres diſgraces qu'il eſſuya ſur mer, il arriva enfin à Liſbonne, d'où il paſſa à Rome, pour repréſenter les beſoins de la Miſſion d'Ethiopie. Les contradictions qu'il y éprouva, les mauvais ſuccès de ſon voyage, les périls qu'il y avoit eſſuyés, ne purent ralentir ſon zèle. Il repaſſa aux Indes, fut Recteur de la Maiſon-Profeſſe de Goa, & revint enfin à Liſbonne, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. Nous avons de lui une Relation Hiſtorique d'Abyſſinie qui eſt très-curieuſe & pleine de détails inſtructifs. L'Abbé le Grand en a donné une Traduction *in-4.* à Paris 1728.

LOCKE, (Jean) Anglois, né auprès de Briſtol en 1632, fit ſes études avec la plus grande diſtinction, & ſe fit au Collège une réputation des plus éclatantes;

cependant il se dégoûta de bonne heure des recherches inutiles, du langage barbare, & des vaines disputes de l'Ecole qu'il regardoit comme une manière de se quereller, laquelle ne servoit point à découvrir la vérité. Il trouva mieux son compte dans le commerce des personnes d'un esprit aisé & délicat, & dans la lecture des livres du fameux Descartes, qui lui donnèrent le goût de la bonne Philosophie. Après avoir donné quelque tems à l'étude de la Médecine, à la pratique de laquelle la foiblesse de son tempérament l'empêcha de se livrer, il accompagna en Allemagne l'Envoyé du Roi d'Angleterre, & à son retour il reprit ses études dans l'Université d'Oxford, & s'attacha particulièrement à la Physique. C'est dans ce tems qu'il lia une étroite amitié avec le Lord Ashlei qui le reçut chez lui, & après un voyage de peu de durée en France, il rentra chez ce Seigneur & acheva l'éducation de son fils. Le Lord ayant été nommé Grand-Chancelier d'Angleterre, donna à Locke l'office de Sécretaire de la présentation des Bénéfices qu'il garda jusqu'à la disgrace de son Protecteur, dans laquelle il fut enveloppé, en 1673. La phthisie dont il fut ménacé l'obligea d'aller à Montpellier, d'où il vint à Paris, y fit connoissance avec plusieurs Sçavans, & alla ensuite rejoindre en Hollande son ami le Lord Ashlei. C'est là qu'il acheva le fameux traité de l'entendement. Il fut accusé d'avoir composé quelques livres contre le Gouvernement d'Angleterre, & l'accusation, quoique fausse, lui fit perdre sa place dans le Collège de l'Eglise de Christ à Oxford. On voulut après la mort de Charles II, lui obtenir des lettres de Grace; mais il répondit que n'ayant jamais commis aucun crime, il n'avoit pas besoin de pardon. Il fut aussi impliqué dans la conspiration du Duc de Monmouth, & quoiqu'il n'eût jamais eu aucun commerce avec ce rebelle, il fut obligé de se cacher. Pendant sa retraite il composa une *Lettre* sur la tolérance, qu'il adressa à son ami Limborch, Professeur en Théologie chez les Remontrans. Son innocence ayant été reconnue, il reparut; & quelque tems après, la révolution de 1688, lui ayant ouvert l'entrée de sa patrie, il y retourna avec la femme de l'usurpateur Guillaume. Son mérite lui permettoit de prétendre aux plus grands emplois; mais il se contenta d'une charge de Commissaire des Appels, qui demandoit peu d'assiduité, & il refusa les Caractères publics dont on

vouloit le revêtir. En 1695 il fut fait Commis du Commerce & des Colonies, emploi qu'il remplit avec approbation jusqu'en 1700, que sa santé, à laquelle l'air de Londres étoit contraire, le força de se retirer à 10 lieues de cette Ville chez le Chevalier Marshan, son ami, où il passa le reste de sa vie, & y mourut en 1704 dans la soixante-treizième année de son âge. On a recueilli à Mons, en 1714, tous les ouvrages de ce sçavant Anglois, le plus grand, mais le plus hardi Métaphysicien de son tems, & qui a été accusé avec raison, par ses compatriotes mêmes, de renverser dans ses livres les vérités les plus incontestables du Christianisme. Les principaux sont : 1°. Son *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, &c. dont la meilleure édition Angloise est de 1700 *in-folio*, & dont Coste nous a donné une traduction faite sous les yeux de l'Auteur. Cet ouvrage de la Métaphysique la plus profonde, est aussi rempli des principes les plus pernicieux. L'Auteur s'y déclare ouvertement contre les idées innées, & va jusqu'à enseigner que Dieu par sa toute-puissance a pu rendre la matière pensante ; il a été sçavamment refuté par le P. . . . . Barnabite, Professeur de Philosophie à Turin. 2°. La *Nouvelle méthode de dresser des Recueils*, en 1686, qui seroit utile si elle étoit un peu moins confuse. 4°. *Traité sur le Gouvernement Civil*, 1690, où Locke combat de toutes ses forces le pouvoir arbitraire. 5°. *Considérations*, &c. sur la diminution de l'intérêt de l'argent & l'augmentation du prix de la monnoye, où l'on trouve quantité de remarques curieuses. 6°. *Pensées sur l'éducation des Enfans*, en 1693, dont nous avons une traduction par Coste, réimprimée plusieurs fois *in-12*. quoique cet ouvrage soit particulièrement fait pour les Anglois, il y a quantité de choses utiles pour toute sorte de Nations. 7°. Le *Christianisme raisonnable*, en 1694, où l'Auteur prétend prouver que Jesus-Christ & les Apôtres n'annonçoient d'autre article de foi, que de croire que Jesus-Christ étoit le Messie. Le Docteur *Jean Edouard* fit contre lui un livre intitulé : *Le Socianisme démasqué*, & Locke opposa à la critique deux réponses, qui ont été traduites avec le premier ouvrage par Coste, & imprimées en 1715 en 2 volumes *in-12*. Stillingfléete, Evêque de Worcester, attaqua aussi le livre du Philosophe Anglois, qui se défendit par trois réponses. 8°. *Œuvres posthumes*, 1706, qui contiennent divers morceaux Philosophiques, trouvés dans les

papiers de Locke après ſa mort. 9°. *Paraphraſes & notes ſur quelques Epîtres de S. Paul*, en 1706, &c.

LOCMAN, Philoſophe d'Orient, dont les Mahometans racontent mille fables. Ils le font naître en Nubie, vendre comme Eſclave chez les Iſraëlites ſous David & Salomon; & ils débitent de lui d'autres particularités, toutes ſemblables à celles qui embelliſſent la vie fabuleuſe d'Eſope; ce qui fait ſoupçonner que ces deux hommes pourroient n'être que le même. On attribue à Locman un livre de *Proverbes* ou d'*Apologues*, qui a été tout au plus tiré des Diſcours & des Entretiens que l'on ſuppoſe à cet ancien Philoſophe: au reſte ſi ce perſonage n'eſt pas le même qu'Eſope, la manière d'inſtruire par les fables vient-elle des Grecs, ou ceux-ci l'ont-ils reçue des Arabes? C'eſt ce qu'il eſt difficile de décider, à moins qu'on ne diſe que ce goût, plus conforme au génie des Orientaux qu'à celui des peuples d'Occident, décide la queſtion en faveur des derniers.

LOEWENDAL (Ulric-Frederic-Woldemar, Comte de) & du Saint Empire, né à Hambourg le 6 Avril 1700, porta les armes dès l'âge de treize ans comme ſimple ſoldat, & après avoir paſſé par les grades ſubalternes, il fut fait Capitaine en 1714. Comme l'Empire jouiſſoit d'une entière paix, il alla ſervir comme volontaire dans les troupes de Dannemarck contre la Suede, & ſe ſignala dans pluſieurs occaſions. Deux ans après la guerre étant ſurvenue en Hongrie, il ſe trouva à la bataille de Peterwaradin & au ſiége de Temeſwar; & en 1717, ayant été fait Capitaine de Grenadiers, il ſervit ſous le Prince Eugène à la bataille & au ſiège de Belgrade. Une action d'éclat qu'il fit dans cette expédition, lui valut une diſtinction glorieuſe de la part de l'Empereur. Ce Prince conſentit que la muſique Turque, que le Comte de Loewendal avoit priſe, reſtât à ſa Compagnie de Grenadiers & au Régiment qu'il auroit dans la ſuite. La guerre de 1718 offrit de nouveaux lauriers au Comte de Loewendal. Il ſe ſignala à Naples, en Sardaigne, en Sicile; & aprés la paix, étant retourné en Pologne, le Roi Auguſte lui donna le Commandement de ſes Chevaliers aux Gardes, & un Régiment d'Infanterie; & dans la ſuite il fut fait Maréchal de Camp & Inſpecteur général de l'Infanterie Saxonne. Il fit encore la Campagne de 1730 & 1731, & après la mort du Roi Auguſte il défendit Cracovie, ſervit en 1734 ſous le Prince Eugène ſur le Rhin;

& en 1735 il commanda l'Infanterie Auxiliaire de Saxe dans l'armée Impériale. Sa réputation le fit désirer en Russie, & il y fut reçu en qualité de Lieutenant Général de l'Armée & de l'Artillerie : les services qu'il y rendit lui méritèrent les distinctions les plus flatteuses de la part de l'Impératrice ; mais après la Révolution arrivée en ce Pays, il se retira en Pologne & ne tarda pas à passer en France, où on lui conféra le grade de Lieutenant Général en 1743. Il montra bientôt par des succès réitérés en Flandres & en Alsace, qu'il méritoit cette distinction, & celle qui lui fut peu après accordée, des Lettres de Naturalité pour lui, pour son épouse & pour ses enfans. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy, en chargeant la colonne Angloise qui avoit pénétré dans le centre de notre armée ; & dans la même Campagne il prit Gand, Oudenarde, Ostende & Nieuport. Le Roi, pour récompenser ses services, le fit Chevalier de ses Ordres en 1748 ; & cette même année il prit Namur sous les ordres du Comte de Clermont ; la suivante commença par la prise de l'Ecluse & du Sas de Gand ; & il étonna toute l'Europe par celle de Bergopzoom, qui avoit résisté aux efforts des Capitaines des siècles précédens. Cet événement singulier lui valut le bâton de Maréchal de France ; & la paix qui se fit bientôt après, termina ses opérations militaires, & le rendit à l'étude & à la société de quelques amis d'élite qu'il charmoit par la bonté de son cœur, la délicatesse de son esprit & par une infinité de connoissances que ses lectures & ses voyages lui avoient données. Il parloit très-bien Latin, Danois, Allemand, Anglois, François, &c. Il possédoit à un dégré éminent la Tactique, la Géographie & le Génie. Ce Guerrier avoit une complexion des plus robustes, qui faisoit espérer à la France qu'il seroit en état de la servir long-tems ; mais, un petit mal d'aventure qui lui survint au pied, ayant été d'abord négligé, fit des progrès, & la gangrène ayant attaqué la masse du sang, le mal devint sans remède & le Maréchal mourut en 1755, âgé de 55 ans. Il fut inhumé à saint Sulpice avec les honneurs & les distinctions qui étoient dûs à son mérite & à ses services.

LOGES, (Marie Bruneau Dame des) fut la femme la plus spirituelle de son tems. Elle étoit en commerce avec les plus beaux esprits, & estimée des plus grands Princes. Malherbe sur-tout étoit un de ses plus assidus Courtisans ; & c'est donner une assez juste idée de cette Da-

me que de la repréſenter liée avec ce Poëte, le premier qui ait formé le goût de la nation & celui qui louoit & eſtimoit le moins. Balzac n'en faiſoit pas moins de cas, & plus d'un Académicien la décora des noms de *Céleſte*, de *Divine*, de *dixième Muſe*. Elle mourut en 1641, dans la Religion prétendue Réformée, dont elle avoit toujours fait profeſſion. Elle avoit été mariée à *Charles* de Rechignevoiſin, Seigneur des Loges, dont elle eut pluſieurs enfans. On lui avoit attribué des vers faits en réponſe à ceux de Racan, au ſujet du gros livre de du Moulin contre le Cardinal du Perron, qu'elle avoit prêté à Malherbe :

Quoique l'Auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré
. . . . . .

mais la réponſe eſt de Gombaut, qu'elle avoit chargé de la faire.

LOGOTHETE, ou ACROPOLITE, (George) Auteur Grec du treizième ſiècle, compoſa la Chronique de Conſtantin, laquelle commence en 1203 que Baudouin de Flandres prit Conſtantinople, & finit en 1261, que Baudouin II en fut chaſſé par Michel Paleologue. Leo Allatius, ayant recouvré un manuſcrit de cet ouvrage, le publia en 1651 avec la traduction Latine, & il a été réimprimé au Louvre *in-fol.* 1651. Acropolite eſt un témoin oculaire & un Auteur exact.

LOHENSTEIN, (Daniel Gaſpard de) Poëte Tragique, Allemand, ſe diſtingua de bonne heure dans la carrière Dramatique, & il avoit à peine quinze ans lorſqu'il compoſa trois Tragédies, *Ibrahim Baſſa*, *Agrippine*, & *Epicharis* qui lui firent de la réputation. Après avoir fait ſes études il voyagea dans les principales Cours de l'Europe, & revint ſe fixer à Breſlau, Capitale de la Province dans laquelle il étoit né. Il y mourut âgé de 49 ans, en 1683, après avoir exercé avec honneur la première dignité de la Ville. Outre ſes Tragédies, qui ſont le meilleur de ſes ouvrages, il a fait des *Réflexions Poëtiques ſur le cinquante-troiſième Chapitre d'Iſaïe*, fort eſtimées : une *Traduction de Ferdinand le Catholique*, ouvrage de l'Eſpagnol Gracien : un Roman en 2 vol. *in-4.* intitulé : *le Généreux Capitaine Arminius*, dont le but eſt d'inſpirer de l'ardeur pour les Arts & les Sciences.

LOIR, (Nicolas) né à Paris en 1624, s'appliqua à la manière du Pouſſin, & réuſſit à copier les tableaux de ce Maître ſi parfaitement, qu'il eſt difficile de diſtinguer la copie de l'original.

Ce Peintre avoit un bon goût de deſſein, une grande propreté dans l'exécution, & ſur-tout une facilité extrême à inventer. Tout ſujet lui étoit égal, & il réuſſiſſoit bien aux figures, au payſage, à l'architecture & aux ornemens. On voit à Paris un très-grand nombre d'ouvrages de ſa compoſition, & ſur-tout au Palais des Thuilleries. Il mourut en 1679. Son frere *Alexis Loir* s'eſt diſtingué dans la Gravure.

LOISEL, (Antoine) né à Beauvais d'une famille fort ancienne, étudia à Paris ſous le fameux Ramus, puis à Toulouſe & à Bourges ſous le célèbre Cujas, dont il devint l'ami. Il parut enſuite avec diſtinction dans le Barreau de Paris, & fut revêtu de pluſieurs charges honorables. Il mérita l'amitié & les éloges de tous les grands hommes de ſon tems, entr'autres du Préſident de Thou, du Chancelier l'Hôpital, de Pierre Pithou, de Claude du Pui, &c. & il mourut à Paris en 1617, âgé de 81 ans. Nous avons de ce célèbre Avocat huit diſcours ſous le titre de *la Guyenne de M. Loiſel*, parce qu'il les prononça étant Avocat du Roi dans la Chambre de Juſtice de Guyenne : *le Tréſor de l'Hiſtoire Génerale de notre tems*, depuis 1610 juſqu'en 1628, *in*-8. peu conſidérable : *Mémoires du Pays, Villes, Evêchés, &c. de Beauvoiſis*, exacts & curieux : *de la Loi Salique & du droit des François ; de la Ville & Pays d'Agenois*, *in*-8. les *Inſtituts coutumiers* : des *Opuſcules diverſes*, très-curieuſes, recueillies *in*-8. par le Chanoine Joli, ſon petit-fils, qui a écrit ſa vie, & quelques autres ouvrages, outre les *Diſtiques de Caton*, qu'il revit & fit imprimer en vers François pour l'uſage de ſes enfans.

LOMBARD, *V.* PIERRE.

LOMBERT, (Pierre) né à Paris, fut Avocat au Parlement, & ayant eu l'avantage d'être lié avec MM. de Port-Royal, il demeura quelque tems dans cette Maiſon. Il paſſa ſa vie dans l'étude de la Religion, & ce fut pour en faciliter le progrès, qu'il s'appliqua à traduire en notre langue pluſieurs ouvrages des Peres de l'Egliſe & de quelques Auteurs Moraux. Ainſi nous avons de lui 1°. La *traduction de tous les ouvrages de ſaint Cyprien*, 2 vol. *in*-4. 1672, avec des remarques très-recherchées, & une nouvelle vie de ce Pere tirée de ſes écrits. Cette traduction eſt fort eſtimée par l'élegance, la pureté, l'énergie du ſtile & la fidélité. Il traduiſit auſſi la vie de ce Docteur par le Diacre Ponce, avec les divers actes de ſon martyre, & le Traité de la réitération du Baptême, dont l'Auteur eſt incertain. 2°. *La Cité de Dieu*, avec

des remarques & des notes très-ſçavantes, 2 vol. *in*-8. 1675. 3°. *La Guide du Chemin du Ciel*, par Bona. 4°. *Les Commentaires de S. Auguſtin ſur le Sermon de Jeſus-Chriſt ſur la montagne*, &c. tous ouvrages parfaitement traduits. Ce pieux Auteur eſt mort vers l'an 1710.

LOMENIE, (Antoine de) Seigneur de la Ville-aux-Clercs, Sécretaire d'Etat, fils de *Martial*, Greffier du Conſeil, qui fut tué à l'affreuſe journée de la ſaint Barthélemi. Henri de Navarre, depuis Roi de France, qui avoit toujours eſtimé la fidélité & le zèle de *Martial*, prit auprès de lui ſon fils pour le former au Miniſtère, & après être parvenu à la Couronne, il le fit Sécretaire de ſon Cabinet. Ce Prince l'employa en diverſes négociations, & l'envoya en 1595 Ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, & en 1606 il le fit Sécretaire d'Etat, charge qu'il exerça avec beaucoup de prudence & de fidèlité. Ce Miniſtre mourut en 1638, âgé de 78 ans.

LOMENIE, (Henri Auguſte de) Comte de Brienne, fils du précédent, eut la ſurvivance de la charge de ſon pere en 1615, & en 1624 Louis XIII l'envoya Ambaſſadeur en Angleterre, pour le mariage d'Henriette avec le Prince de Galles. De retour en France il exerça ſa charge auprès du Roi, & ſous la Reine mere, il eut le Département des affaires Etrangères, & ſervit très-utilement durant les troubles de Paris. Il mourut en 1666, âgé de 71 ans. On a de lui des Mémoires curieux & inſtructifs, en 3 vol. *in*-12. ſur les évenemens les plus remarquables du règne de Louis XIII & de celui de Louis XIV, depuis 1613 juſqu'en 1681.

LOMENIE, (Henri Louis de) Comte de Brienne, fils d'Henri-Auguſte, ayant été pourvu de la ſurvivance de la charge de ſon pere, réſolut de voyager pour ſe mettre plus en état de l'exercer, quand il auroit acquis la connoiſſance des mœurs & des intérêts des Peuples avec leſquels il auroit à traiter. Il parcourut donc l'Allemagne, la Hollande, le Dannemarck, la Suede, pouſſa juſque dans la Laponie, & revint par la Finlande en Pologne, d'où il paſſa en Italie. Il nous a laiſſé une deſcription Latine de ſes voyages, écrite avec élégance & pureté. A ſon retour le Roi, ſatisfait de la réputation qu'il s'étoit faite chez les Etrangers, lui permit d'exercer ſa Charge, quoiqu'il n'eut encore que 23 ans. Il n'en fit pas long-tems les fonctions; car en 1665, le Roi mécontent de ſa conduite lui en fit donner la démiſſion, & il ſe retira chez les Peres de l'Oratoire, où

il prit les Ordres sacrés. Il en sortit quelque tems après ; & toujours guidé par son inconstance & sa légèreté, il repassa en Allemagne, où il s'attira des affaires fâcheuses, qui firent aussi peu d'honneur à son rang, qu'à son caractère. Son cœur trop susceptible des feux de l'amour, s'étant enflammé pour la Princesse de Mecklebourg, il eut l'audace de lui faire l'aveu de sa passion ; & Louis XIV, à qui la Princesse en porta ses plaintes, lui ordonna de revenir à Paris. A peine fut-il de retour, qu'il fut enfermé dans l'Abbaye de S. Germain, quelque tems après exilé à S. Benoît sur Loire, conduit ensuite à S. Lazare, & enfin envoyé à l'Abbaye de S. Severin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Lomenie étoit un très-bel esprit qui avoit beaucoup d'érudition, mais le sens peu rassis. Il est fâcheux que les écarts de son imagination & le dérèglement de sa conduite, ayent privé sa Patrie & les Lettres, des avantages qu'elles pouvoient tirer de ses talens. Il a laissé quelques ouvrages imprimés & beaucoup de MSS. soit en prose, soit en vers ; dans lesquels, parmi de bonnes choses, il y en a d'une bizarrerie singulière. Du nombre des derniers est *le Roman du Jansenisme ;* ouvrage en prose & en vers digne de Dom Quichotte, où le sérieux & le comique dominent tour à tour, rempli de digressions & d'aventures qui n'ont aucun rapport au sujet, & qui se ressent de la contrainte où étoit l'Auteur, quand il le fit. Il étoit pour lors enfermé à S. Lazare avec l'Abbé Cassagne, qui eut part à l'ouvrage. Lomenie y parle de ses malheurs & de ses disgraces, qu'il attribue à ses ennemis ; mais il ne laisse pas que de faire bien des aveux, qui déposent contre l'irrégularité & le libertinage de sa conduite. Au reste, en séparant le fabuleux, le Romanesque, les calomnies que l'Auteur répand contre des hommes, que le moment d'après il accable de louanges, & le burlesque qui règne dans tout l'ouvrage ; on y trouve une infinité d'Anecdotes intéressantes sur l'Histoire du tems. Ce manuscrit est à la Bibliothéque du Roi. Il a encore écrit les *Mémoires de sa Vie*, en 3 *vol. in-fol.* des *Satyres*, des *Odes*, &c. ses Ouvrages imprimés sont l'*Itinerarium*, dont nous avons parlé, que quelques-uns attribuent à François Blondel son Gouverneur, & d'autres à Benjamin Priolo : un Recueil en 3 *vol.* des meilleures pièces de son tems, dédié au Prince de Conti parmi lesquelles il s'en trouve beaucoup de sa façon ; des Poësies latines, que l'on attribue sans preuve au P. Cossart.

LONG, (Jacques le) né à Paris en 1665, fut envoyé de bonne heure à Malthe, pour être admis au nombre des Clercs de l'Ordre de ſaint Jean de Jéruſalem, où il ne demeura que peu de tems ; car ennuyé du ſéjour de l'Iſle, il revint à Paris, & entra dans la Congrégation de l'Oratoire. Après avoir profeſſé les Mathématiques à Jully, il employa beaucoup de tems à étudier à *Notre-Dame-des-Vertus*, d'où on le tira pour le mettre à la tête de la Bibliothèque de Saint-Honoré. Cet Emploi convenoit bien au Pere le Long, qui outre la connoiſſance qu'il avoit de pluſieurs Langues-mortes & vivantes, poſſédoit parfaitement l'Hiſtoire & la Littérature des Livres & de l'Imprimerie. Mais la délicateſſe de ſon tempérament ne put réſiſter à l'excès de ſon travail, & il mourut d'épuiſement en 1721, âgé de cinquante-ſix ans, avec la réputation de Sçavant vertueux, qui avoit toujours partagé ſon tems entre l'étude & la prière. Ses principaux Ouvrages, ſont 1°. Une *Bibliothèque ſacrée*, en Latin, Livre excellent & exact, dont la deuxième Edition en 2 *vol. in fol.* 1723, eſt la plus ample & la plus parfaite. 2°. *Diſcours Hiſtorique ſur les principales Editions des Polyglotes*, *in* 8°. curieux & inſtructif. *La Bibliothèque Hiſtorique de la France*, &c. Ouvrage d'un travail ſurprenant, & de la plus grande utilité. Quelques fautes qu'on y trouve, & que l'Auteur ſe préparoit à corriger dans une nouvelle Edition, ne diminuent point l'excellence de ce Recueil plein de Recherches prodigieuſes, & qui a rendu inutile l'Ouvrage d'André du Cheſne. Ce laborieux Auteur méditoit, quand il eſt mort, la collection de l'Hiſtoire de France, dont il eſpéroit donner 2 *vol. in fol.* par an : projet qui a été exécuté avec ſuccès par le Sçavant Dom Bouquet.

LONGE-PIERRE, (Hilaire-Bernard de Requeleyne, Seigneur de) né à Dijon, paſſa toute ſa vie dans l'étude des Lettres Grecques & Latines, & il les poſſédoit bien. On a de lui des Traductions en Vers d'*Anacréon*, & de *Moſchus*, avec des Remarques fort utiles, qui prouvent que l'Auteur avoit bien étudié les Anciens, & connoiſſoit les beautés & les fineſſes de la langue Grecque ; mais il n'a pas ſçû les faire paſſer dans ſes Traductions, qui ſont languiſſantes & dures, & qui ne repréſentent que bien imparfaitement l'élégance, la douceur & la délicateſſe des originaux. Il a auſſi compoſé pluſieurs Tragédies Françoiſes dans le goût des Grecs, entr'autres Médée & Electre, les ſeules

qu'il ait données au Théatre. Il a imité ſes modèles en ne mélant pas d'amour à ces ſujets ſévères & terribles. Mais il les a auſſi imités dans la prolixité des lieux communs, & dans le vuide d'action & d'intrigue, ſans les égaler dans la beauté de l'élocution, qui fait le grand mérite des Poëtes. On a encore de Longe-Pierre un *Recueil d'Idilles in*-12. Il mourut à Paris en 1721, âgé de ſoixante-deux ans. Rouſſeau a fait une Epigramme contre lui.

Longe-Pierre le Tranſlateur.

LONGIN, (Denys) né à Athènes, fut Philoſophe & homme de Lettres, & paſſe, avec raiſon pour le plus judicieux critique de l'antiquité. Il joignoit à beaucoup d'érudition un diſcernement fin, un jugement ſolide & un goût exquis, pour juger des beautés & des défauts d'un Ouvrage. Il écrivit beaucoup de Livres, dont le tems ne nous a conſervé que le Traité du Sublime, un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que Tollius a fait de nouveau imprimer à Utrecht en 1694, avec les Notes de pluſieurs Sçavans. Notre célèbre Deſpreaux en a donné une excellente Traduction, qui reſſemble plus à un original qu'à une copie. Longin enſeigna la langue Grecque à la fameuſe Zenobie, Reine des Palmyreniens; & il devint enſuite ſon Miniſtre. Cette Princeſſe ayant écrit une Lettre très-fière à Aurelien pendant le ſiége de Palmyre, le barbare Empereur ſoupçonnant Longin de l'avoir dictée, le fit mourir, l'an 272. Ce Rhéteur alla au ſupplice avec conſtance, & conſola ceux qui témoignoient etre ſenſibles à ſon malheur.

LONGOMONTAN, (Chrétien) né d'un Laboureur dans un Village de Jutlandt, eut bien des obſtacles à ſurmonter pour parvenir au dégré de ſcience qu'il acquit dans la ſuite. Toujours aux priſes avec la pauvreté, & contraint de travailler à la terre pendant l'Eté pour avoir la permiſſion d'étudier pendant l'Hyver, expoſé aux mauvais traitemens & aux outrages de ſa famille, il s'échappa enfin à l'âge de quinze ans, & vint étudier à *Vibourg*, où quoiqu'il fallût encore travailler pour vivre, il s'appliqua avec aſſiduité aux Belles-Lettres & aux Mathématiques. Etant allé quelque tems après à Copenhague, il intereſſa à ſon ſort les Profeſſeurs de l'Univerſité, qui le recommandèrent au ſçavant *Tyco-Brahé*, demeurant alors dans l'Iſle d'Huene. Longomontan fut très-bien reçu de ce fameux Aſtronome, qui le retint auprès de lui, & l'engagea en-

ſuite à venir le joindre en Allemagne, où il s'étoit retiré. Longomontan y alla & n'y demeura qu'un an, parce que *Tyco* conſentit à s'en priver pour procurer ſon avancement. Il prit un long détour en retournant en Danemarck, pour conſidérer les endroits d'où Copernic avoit contemplé les Aſtres, & lorſqu'il fut arrivé dans ce Royaume, après avoir gouverné pendant deux ans l'Ecole de Vibourg, il fut pourvû d'une charge de Profeſſeur de Mathématique dans l'Académie de Copenhague, qu'il exerça dignement juſqu'à ſa mort en 1647, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Cet Aſtronome changea quelque choſe dans le ſyſtême de Tyco-Brahé ſon Maître, & il en fit un à ſa fantaiſie, qui n'a pas été fort applaudi. Nous avons de lui pluſieurs Ouvrages, qui font connoître ſa grande capacité. Les principaux, ſont : *Diſputatio Ethica de animæ humanæ morbis*, *in*-4°. *Siſtematis Mathematici in*-8°. *Aſtronomia Danica*, *in fol.* à laquelle Tyco a travaillé. *Problemata duo Geometrica*, *in*-4°. & quelques autres, pour défendre la prétendue démonſtration de la quadrature du cercle qu'il croyoit bonnement avoir trouvé, & où il vint échouer, comme tant d'autres.

LONGUEUIL, (Chriſtophe de) fils naturel d'Antoine Evêque de *Leon*, naquit à Malines, où ſon pere étoit Ambaſſadeur de la Reine Anne de Bretagne, & fut élevé à Paris avec beaucoup de ſoin. Il fit d'excellentes études, & comme il avoit une mémoire prodigieuſe, ſes progrès furent rapides dans les Belles-Lettres, l'Antiquité, les Langues, le Droit, la Médecine & la Théologie. Il acquit auſſi la facilité d'écrire en Latin avec élégance. Après avoir exercé quelque tems la Profeſſion de Juriſconſulte à Paris, avec un éclat qui lui valut une charge de Conſeiller au Parlement, il alla voyager en Italie, en Eſpagne, en Angleterre, en Allemagne; & comme il paſſoit par la Suiſſe peu après la bataille de Marignan, les Habitans, qui déteſtoient les François le bleſsèrent, & lui firent ſubir une rude priſon, d'où il ne ſortit qu'à la recommandation de l'Evêque de Sion. De retour en France, on voulut l'y fixer, mais il retourna en Italie, & mourut à Padoue en 1522, âgé de trente-deux ans. Il y a eu de même nom un ſçavant Médecin, *Gilbert Longueil*, né à Utrecht, mort à Cologne en 1543, âgé de trente-ſix ans, dont on a pluſieurs Ouvrages : *Lexicon Græco-Latinum*, *in*-8°, des *Remarques Latines* ſur pluſieurs Au-

teurs Latins, 4. *vol. in-8°.* Ces Auteurs, ſont Ovide, Plaute, Cornelius-Nepos & la Rhétorique à *Herennius*; une traduction des Opuſcules de Plutarque, *in-8°.* &c.

LONGUERUE, (Louis du Four de) né à Charleville, dont ſon pere étoit Gouverneur, eut pour premiers Maîtres Richelet & d'Ablancourt, & fit ſous eux des progrès ſi ſurprenans, qu'à l'âge de teize ans il ſçavoit le Grec & le Latin, & fut en état d'étudier les Langues Orientales, qu'il apprit avec le même ſuccès, ainſi que preſque toutes les Langues vivantes. Il n'avoit que quatorze ans, & ſes talens extraordinaires faiſoient déja tant de bruit, que Louis XIV, qui paſſoit par Charleville, voulut voir ce prodige, & fut étonné des réponſes & de l'érudition de cet enfant. Lorſque l'Abbé de Longuerue eut acquis la parfaite connoiſſance de l'Hébreu, il ſe jetta dans l'étude de l'Ecriture-Sainte & des Peres, & conduit par l'univerſalité de ſon génie, il embraſſa toutes les Sciences; Théologie, Philoſophie, Hiſtoire, Grammaire, Antiquités, Belles-Lettres, &c. tout fut de ſon reſſort, & rien ne rebutoit la force de ſon tempérament & l'étendue de ſes lumières. On ſçait combien il étoit verſé dans l'intelligence du Texte ſacré, & combien il avoit approfondi l'Hiſtoire ancienne. Un éloge qu'on ne peut lui refuſer, c'eſt d'avoir été très-communicatif, & d'avoir ouvert à tous ceux qui le conſultoient, le riche tréſor de ſes connoiſſances, à condition cependant qu'on lui paſſeroit l'air tranchant, le ton déciſif, les idées ſingulières & la critique hardie qu'il n'a que trop ſouvent portée ſur des matières reſpectables. Ce Sçavant homme mourut à Paris en 1733, âgé de quatre-vingt-un ans. Ses Ouvrages imprimés ſont: *Les Annales des Arſacides*, une *Diſſertation Latine* ſur Tatien, des *Remarques* ſur la vie du Cardinal Volſey, la *Deſcription* hiſtorique & Géographique de la France, *in fol.* faite, dit-on, de mémoire, & par cela même remplie de fautes, & peu capable de faire honneur à l'Auteur, qui au reſte ne l'avoit pas fait pour être imprimée, & qui ne le fut que par le zèle précipité d'un ami. On trouve encore dans cet Ouvrage bien des choſes repréhenſibles à l'égard du Droit immédiat de nos Rois ſur la France-Transjurane; une *Diſſertation* ſous le nom du Miniſtre Alix ſon ami, dans laquelle il penſe peu favorablement de la Tranſubſtantiation. L'Abbé n'a jamais avoué cet Ouvrage; mais ceux qui l'ont connu particulièrement y reconnoiſſent la témérité

de ſes opinions ; beaucoup d'autres ouvrages reſtés Mſſ. qui formeroient pluſieurs *in-fol.* On a imprimé depuis ſa mort un Recueil de ſes penſées, de ſes diſcours, &c. ſous le titre de *Longueruana.* On y trouve avec quelques Anecdotes curieuſes, beaucoup d'idées ſingulières, des choſes hardies, juſqu'à l'impiété, d'autres haſardées, des déciſions biſarres, des jugemens faux, & du tout on peut conclure que l'Auteur avoit peu de religion, trop bonne opinion de lui-même, & ne rendoit pas aſſez de juſtice aux autres.

LONGUEVAL, (Jacques) né auprès de Peronne, entra chez les Jéſuites, où il profeſſa les Humanités & la Théologie, & ſe retira enſuite dans la Maiſon Profeſſe de Paris, où il s'occupa à écrire. Il ſe fit d'abord connoître par quelques Ecrits ſur les matières qui diviſoient l'Egliſe de France. Les plus conſidérables, ſont un *Traité du Schiſme*, *in*-12. & une *Diſſertation* ſur les Miracles, *in*-4°. Ces Ouvrages écrits avec eſprit & beaucoup de feu, ſe reſſentent des préventions de l'Auteur ; mais l'Ouvrage qui lui a fait un nom, eſt l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, dont il a donné 8 *vol. in* 4°. enrichis de Notes, & les quatre premiers, de Diſſertations ſçavantes ſur la Religion des anciens Gaulois, ſur l'ancienne Geographie de la Gaule, ſur la Religion des François, ſur les épreuves qu'on nommoit jugement de Dieu, & ſur l'année de la mort de ſaint Martin. Cette Hiſtoire aſſez bien écrite, a eſſuyé des critiques ſur pluſieurs points, & elle a été continuée par les Peres Fontenay, Brumoi & Berthier. Longueval mourut ſubitement en 1735, âgé de cinquante-cinq ans.

LONGUS, Auteur Grec, de qui nous avons un Roman intitulé les *Paſtorales*, qui contient les Amours de Daphnis & de Chloé, dont il y a eu pluſieurs Editions : la meilleure Grecque & Latine, eſt celle de Franeker, avec de ſçavantes Notes, 1660, & elle eſt peu commune. Amyot a cru qu'il n'étoit pas indigne de ſon caractère de traduire ce Roman. Sa traduction a été auſſi imprimée *in*-12. pluſieurs fois, & l'on préfére celle de 1731, avec ſix figures, quand on ne peut avoir celle de 1718, *in*-12. avec trente figures, deſſinées par le Régent, & gravées par Benoît Audran ; mais cette Edition eſt auſſi rare qu'elle eſt magnifique. On n'en tira que deux cents cinquante exemplaires, dont ce Prince fit des préſens. Marcaſſus a auſſi traduit cette Paſtorale, & ſa traduction bien inférieure à celle d'Amyot pour le ſtyle, eſt plus dan-

gereuſe que celle du Prélat ; qui avoit eu la précaution de retrancher certains endroits que Marcaſſus a rétabli. Huët, qui dans ſa jeuneſſe avoit entrepris de traduire cet Ouvrage en Latin avant que de le connoître, fut obligé de ceſſer ſon travail, & la raiſon qu'il en apporte en auroit dû être une pour les autres Traducteurs : *Opus alioqui tàm obſcœnum eſt, ut qui ſine rubore Legat eum, cynicum eſſe neceſſe ſit.*

LONICERUS (Jean) né dans le Comté de Mansfeld, ſe livra de bonne heure à l'étude des Lettres & des Langues ſçavantes dans leſquelles il ſe rendit fort habile. Il enſeigna en pluſieurs Villes d'Allemagne, & ſur-tout à Marpurg, où il mourut en 1569, âgé de ſoixante-dix ans. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages. Son fils *Adam Lonicer*, Médecin à Francfort, où il mourut en 1586, âgé de cinquante-huit ans, eſt Auteur du *Botanicon*, de l'*Hiſtoria plantarum*. Il y a encore *Philippe Lonicerus*, qui a fait une Chronique des Livres *in fol.* exacte & très-recherchée des Sçavans.

LOPEZ DE VEGA, *V.* VEGA.

LOPEZ, *voyez* FERDINAND.

LOREDANO, (Jean-François) habile Vénitien du dix-ſeptième ſiècle, que ſes talens & ſa naiſſance élevèrent aux premières Charges de la République, qu'il ſervit utilement. Il ne ſe fit pas moins d'honneur par ſa ſcience & ſon amour pour les Lettres, qu'il cultiva dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il avoit fait de ſa maiſon le rendez-vous des gens de Lettres, & ce fut lui qui jetta les fondemens de l'Académie de *gl'Incogniti*. On a de lui pluſieurs Ouvrages en Italien, comme les *Bizarreries académiques*, la mort de *Valſtein*, des *Lettres*, *&c.*

LORENS (Jacques) né à Château-Neuf dans le Thimerais, fut Préſident au Baillage de cette Ville, & exerça cette charge avec diſtinction juſqu'à ſa mort, arrivée en 1658, à l'âge d'environ ſoixante-quinze ans. Ce Magiſtrat étoit verſé dans la Juriſprudence, & de plus connoiſſoit bien les Auteurs Grecs, Latins, & la Littérature Françoiſe. Outre un Commentaire *in-4°.* ſur la Coutume de Château-Neuf ; nous avons de lui des Satyres, dont l'Edition la plus complette qui en renferme vingt-ſix, eſt de 1646, *in 4°.* La première eſt contre les faux Dévots. La ſeconde, contre le Mariage. La troiſième, contre la Nobleſſe, qui dégénère de la vertu de ſes Ancêtres. La quatrième, contre la vanité des Poëtes. La cinquième, contre les Détracteurs de la Peinture, & les autres

autres, contre différens vices ou ridicules. En général, la Poëſie de ces Pièces eſt fort plate & languiſſante, mais on y trouve de ſolides réflexions, & un portrait aſſez naturel des vices du ſiècle où vivoit l'Auteur. Il avoit épouſé une aſſez méchante femme, dont il ſe plaint beaucoup dans ſes Satyres, & à qui il fit cette Epitaphe quand elle fut morte.

Ci gît ma femme, ô qu'elle eſt bien,
Pour ſon repos & pour le mien.

LORET, (Jean) né à Carentan en Norm., ſe fit connoître dans le 17^e^. ſiècle par la gazette burleſque en vers libres, qu'il publioit toutes les ſemaines, & qu'il addreſſoit à Madame de Longueville, depuis Ducheſſe de Nemours. On en a recueilli 3 vol. in-fol. à la tête deſquels on voit un beau portrait de l'Auteur gravé par Nanteuil. Cette Collection eſt intitulée: *la muſe Hiſtorique*, ou *recueil de Lettres en vers burleſques, écrites à Madame de Longueville*: Loret qui n'avoit ni bien ni emploi, ſubſiſtoit par les bienfaits & les gratifications qu'il recevoit de pluſieurs perſonnes de la Cour. Il recevoit ſurtout une penſion de 200 écus du célèbre Fouquet, & lorſque ce Miniſtre fut arrêté, Loret par reconnoiſſance parla de lui très-avantageuſement dans ſa gazette. En conſéquence la penſion fut ſupprimée, & le priſonnier qui l'apprit à la baſtille, fit donner 1500 liv. à Loret pour le dédommager. Celui-ci dans la gazette ſuivante, ne manqua pas de publier le fait, & de remercier ſon bienfaiteur inconnu. Il mourut en 1665 âgé d environ ſoixante-cinq ans; & ſa gazette qui n'eſt qu'une proſe rimée, fut continuée par Robinet & quelques autres. On a encore de lui un recueil de Poëſies burleſques, & quelques pièces de vers.

LORME, (Philibert) Architecte fameux du ſeizième ſiècle, naquit à Lyon, fut Aumonier ordinaire d'Henri II. & de Charles IX, & chargé de conduire les bâtimens du Louvre, des Thuilleries, d'Anet, de S. Maur des foſſés. Il mourut en 1577, après avoir publié divers Ouvrages d'Architecture. Ronſard avec qui il eut un démêlé, fit contre lui une Satyre intitulée, la *truelle croſſée*, par alluſion à pluſieurs Abbayes que le Roi avoit données à de Lorme. Il ne faut pas confondre ce dernier, avec *Jean de Lorme* Médecin fameux du dix-ſeptième ſiècle, qui après avoir exercé long-tems à la ſuite de la Cour, ſe retira à Moulins ſa patrie où il mourut, on ne ſçait en quelle année. Charles ſon fils ſe diſtingua auſſi dans la profeſſion

de ſon pere, & après avoir été Médecin de Gaſton de France, il fut Médecin des eaux de Bourbon, & mourut à Moulins en 1678.

LORRAIN, (le) Peintre. *Voyez* GELÉE.

LORRAIN, (Robert le) Sculpteur fameux né à Paris montra dès ſon enfance des talens extraordinaires, & fit de tels progrès dans la Sculpture, que Girardon le chargéa avec un autre de ſes Elèves de l'exécution du tombeau du Cardinal de Richelieu & du ſien à S. Landri. Lorrain ayant fait quelque ſéjour à Rome pour s'y perfectionner, acheva en paſſant par Marſeille quelques morceaux de Puget, & de retour à Paris, il fut reçu à l'Académie de Sculpture en 1701 & en 1717 il fut élu Profeſſeur. Ce Sculpteur mourut en 1743 à ſoixante-dix-ſept ans dans de grands ſentimens de piété. Il a fait pluſieurs morceaux d'un grand goût: ſa *Galathée* qui eſt ſon chef-d'œuvre, un *Bacchus* pour Verſailles, un *Faune* pour Marli, & un *Andromede* en bronze de la plus grande manière. Il a ſurtout embelli le Palais de Saverne de pluſieurs Ouvrages qui prouvent toute la fineſſe, la préciſion & la vérité de ſon ciſeau.

LORRAINE. *Voyez* GUISE.

LORRIS, (Guillaume de) Poëte & Juriſconſulte François, qui vivoit du tems de S. Louis, & qui commença le fameux Roman de la *Roſe*, dont il fit environ 4000 vers, & que Clopinel continua quarante ans après la mort de Lorris. La meilleure édition de cet Ouvrage eſt celle d'Amſterdam 1734, 3 vol. dans laquelle on trouve, outre le Codicile & le Teſtament de Jean de Meung, la Remontrance de Dame Nature, qui eſt un traité de Chymie extrêmement rare, & un Gloſſaire pour l'explication des vieux mots. L'Abbé Lenglet qui a donné cette édition, dit que le Roman de la Roſe a des beautés à qui les ſçait bien connoître; qu'il y a une ingénuité qui fait plaiſir, qu'il ne manque pas de traits ſpirituels, & de quelques endroits ſatyriques qui plaiſent toujours; mais il ſe garde bien de dire qu'il eſt plein d'impiétés, d'obſcénités & de ſatyres groſſières. *Voyez* CLOPINEL.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, ſuivit ſon oncle Abraham lorſqu'il ſortit de la ville d'Ur, & ſe retira avec lui dans la terre de Chanaan. Loth s'établit dans le pays d'autour du Jourdain, & demeura à Sodome. Quelque tems après, Codorlahomor, Roi des Elamites quitta Sodome, & enleva Loth, ſa famille & ſes troupeaux. Abraham en ayant été informé pourſuivit Con-

dorlahomor, le défit & ramena Loth avec ce qui lui avoit été enlevé. Celui-ci continua de demeurer à Sodome juſqu'à ce que les crimes de cette ville infâme étant montés à leur comble, Dieu réſolut de la détruire avec les quatre villes voiſines. Trois Anges vinrent loger chez Loth, ſous la forme de jeunes gens. Les Sodomites voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais ayant été frappés d'aveuglement, ils prirent Loth par la main, & le firent ſortir de la ville avec ſa femme & ſes deux filles. Il ſe retira d'abord à Segor, juſqu'à ce qu'ayant vû la punition éclatante exercée contre Sodome, il ſe retira dans une caverne avec ſes 2 filles, après avoir perdu ſa femme, qui ayant regardé derrière elle contre la défenſe expreſſe de Dieu, avoit été changée en ſtatue de ſel. Les filles de Loth s'imaginant que la race des hommes étoit perdue, enyvrèrent leur pere, & dans cet état, elles conçurent de lui chacune un fils, Moab, d'où ſortirent les Moabites, & Ammon qui fut pere des Ammonites. On ne ſçait ni le tems de la mort, ni le lieu de la ſépulture de Loth.

LOTHAIRE, premier fils de Louis le Débonnaire, fut aſſocié à l'Empire par ſon pere dans la fameuſe aſſemblée, tenue à Aix-la-Chapelle en 817, & déſigné pour être après ſa mort l'héritier de tous ces Royaumes. Mais ce fils ingrat, entraîné par la faction & les intrigues des Grands, à qui le crédit exceſſif de Judith, ſeconde femme de Louis déplaiſoit, arma contre ſon pere, ſe ſaiſit de lui, & l'enferma dans le Monaſtère de Soiſſons. Quelque tems après, il le contraignit, aidé de ſes freres, à ſe dépouiller de ſes Etats, & des Evêques factieux conſommèrent l'attentat, en déclarant ce Prince incapable de régner. Mais le trop foible Empereur recouvra bien-tôt ſa dignité, & contraignit ſon fils à s'humilier devant lui. Après ſa mort, Lothaire qui crut que comme l'aîné, il devoit être le Souverain de ſes freres, les attaqua, & perdit contr'eux la fameuſe bataille de Fontenay près d'Auxerre en 841, une des plus ſanglante dont l'Hiſtoire faſſe mention. Le vaincu fut obligé de s'accommoder avec ceux à qui il croyoit dicter des loix, & il eut pour ſon partage l'Italie, & tout ce qui eſt compris entre le Rhin & la Meuſe, la Saone & l'Eſcaut, c'eſt ce qu'on appella le *Royaume de Lothaire*, & par ſucceſſion de tems la *Lorraine*. Il eut encore la Provence & la Bourgogne. Ce Prince ſe convertit dans la ſuite ſérieuſe-

ment, & ayant remis l'Empire à ſon fils Louis, & aſſigné des partages à Charles & Lothaire ſes autres enfans; il ſe retira dans l'Abb. de Prum, où il prit l'habit, & mourut bien-tôt après, après avoir donné de grands exemples de piété, & expié par beaucoup de larmes le ſang que ſon ambition lui avoit fait répandre. Sa mort arriva en 855 à l'âge de ſoixante ans. Son fils Lothaire à qui il avoit donné le Royaume de Lorraine, s'attira de fâcheuſes affaires pour avoir répudié Thielberge ſa premiere femme, & épouſé Valdrade. Etant paſſé en Italie pour ſecourir Louis ſon frere contre les Sarraſins, il tâcha d'obtenir d'Adrien II. la diſſolution de ce mariage; mais le Pape loin d'y conſentir, l'obligea lui & les Seigneurs de ſa ſuite, de jurer qu'il avoit quitté Valdrade. Ils firent tous le ſerment en recevant la Communion; & ils périrent tous miſérablement. Lothaire alla juſqu'à Plaiſance, où une fièvre ardente l'emporta en 569.

LOTHAIRE, Roi de France, fils de Louis d'*Outremer*, & d'une ſœur de l'Empereur Othon I. ſuccéda à ſon pere en 954, & aidé de *Hugues le Grand*, il fit la guerre avec ſuccès contre ſon couſin Othon II, qu'il battit à Aix-la-Chapelle, & dans une autre occaſion au paſſage de la riviere d'Aine. Malgré ces avantages, Lothaire lui accorda la paix, & lui remit la Lorraine l'an 980 pour la tenir en fief de la Couronne de France. Ce Prince mourut peu après à Rennes, du poiſon que ſa femme Emme lui donna en 986 âgé de quarante-cinq ans; il étoit brave, actif, vigilant, avoit de grandes vûes, & ſongeoit quand il mourut à réunir à la Monarchie tout ce qui en avoit été aliéné. On lui reproche peu d'exactitude à tenir ſa parole, & trop de foibleſſe à exécuter ce qu'il entreprenoit avec ſageſſe.

LOUAIL, (Jean) né à Mayenne, demeura pendant quelque tems avec le ſaint Prêtre le Tourneux, & fut enſuite mis auprès de l'Abbé de Louvois, pour le conduire & l'animer dans ſes études. Il mourut en 1724, après avoir toujours vécu avec beaucoup de piété. On a de lui le premier vol. de l'Hiſtoire des *Réflexions morales*, in-4. continuée par Cadry, des *Réflexions critiques* ſur le Livre du témoignage de la vérité par le P. de la Borde: *L'Hiſtoire abrégée du Janſéniſme*, in-12 avec Mad. de Joncoux, auſſi-bien que la traduction des notes de Vendrock. On lui attribue encore quelques Mémoires ſur l'affaire des Miſſionnaires Chinois avec les Jéſuites.

LOUBERE, (Simon de la) né à Toulouſe d'une famille noble, fit ſes études avec ſoin, & s'appliqua de bonne heure au droit public & aux intérêts des Princes, & fit uſage de cette ſcience dans l'emploi de Sécretaire d'Ambaſſade qu'il exerça auprès de l'Ambaſſadeur de France en Suiſſe. Louis XIV. informé des talens de la Loubere, l'envoya à Siam, où il ne reſta que trois mois, & de retour il fut chargé d'une négociation ſecrette en Eſpagne & en Portugal. La commiſſion ne réuſſit pas; car ayant été découvert, il fut arrêté à Madrid, & ne fut relâché que parce qu'on uſoit de repréſailles en France ſur les Eſpagnols. La Loubere revenu en France, s'attacha au Miniſtre Pontchartrain, qui le fit nommer à l'Académie Françoiſe en 1693, ce qui fit dire à la Fontaine:

C'eſt un impôt que Pontchartrain veut mettre ſur l'Académie.

L'année ſuivante il fut reçu à l'Académie des Inſcriptions & quelque tems après s'étant retiré à Toulouſe, il y rétablit les *Jeux Floraux*, & mourut en 1729 âgé de quatre-vingt-ſept ans. Outre le Grec & le Latin, la Loubere ſçavoit pluſieurs Langues vivantes, & de plus les Mathématiques dont il a laiſſé un *Traité* qui a pour titre: *De la réſolution des équations*, &c. in-4. Nous avons auſſi de lui une *Relation* de ſon voyage de Siam en deux vol. *in*-12. qui contient des choſes très-curieuſes ſur l'Hiſtoire & la nature du pays, ſur l'origine, la langue, les uſages, les mœurs &c. des Habitans; un gros *recueil de Sonnets*, d'*Odes*, d'*Elegies*, & d'autres bagatelles poëtiques.

LOUET, (George) Juriſconſulte fameux, né dans l'Anjou d'une famille diſtinguée, entra dans l'Etat Eccléſiaſtique, & fut Doyen de l'Egliſe Cathédrale d'Angers. Son mérite ſingulier le fit nommer Agent du Clergé, & il s'acquitta de cette fonction avec une intégrité & une prudence qui l'annoncèrent comme un bon Magiſtrat, lorſqu'il fut pourvû d'une Charge de Conſeiller au Parlement de Paris. Il a laiſſé un *Recueil de pluſieurs notables Arrêts*, dont on a fait pluſieurs éditions. Celle de Julien Brodeau en deux vol. *in-fol.* eſt la plus ample.

Et feuilletant Louet allongé par Brodeau.

Louet a encore donné un *Commentaire* ſur l'Ouvrage de du Moulin des règles de la Chancellerie, & il mourut en 1608, avant que d'avoir pris poſſeſſion de l'Evêché de Treguier, auquel il avoit été nommé.

LOUIS I. du nom, Roi de France & Empereur d'Occident, surnommé le *Débonnaire*, fils de Charlemagne & de sa seconde femme *Hildegarde*, naquit dans l'Agénois, & fut déclaré successeur de son pere dans l'assemblée des Etats tenue à Aix-la-Chapelle. Après la mort de Charlemagne, Louis quitta l'Aquitaine, & se rendit à Aix-la-Chapelle, où il fut de nouveau proclamé Roi & Empereur, du consentement de tous les Peuples. Il s'acquit d'abord une grande réputation de piété, sur l'exactitude avec laquelle il exécuta le Testament de son pere; mais il se fit beaucoup d'ennemis, en voulant réformer plusieurs abus que Charles trop occupé à la guerre, n'avoit pu corriger. Il rendit même son autorité méprisable par la foiblesse de sa conduite & la timidité de son caractère. Il passoit les jours entiers à lire l'Ecriture-Sainte, & à chanter des pseaumes, occupation bien digne d'un grand Prince, quand elle ne distrait point des soins dûs à sa Couronne; mais déplacée quand elle les lui fait négliger. Ce bon Prince par l'envie très-louable de réformer le Clergé, & de donner plus de tems à la priere, peut-être même par l'amour du repos, partagea son autorité dont il avoit d'abord paru jaloux, entre ses trois fils Lothaire, Pepin & Louis, qui avoient commandé jusqu'alors, mais sans autorité, & sous la simple qualité d'Envoyés du Prince *missi Dominici*. Dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle en 817, le Monarque associa Lothaire à l'Empire, fit proclamer Pepin Roi d'Aquitaine, & Louis Roi de Baviere; mais ce partage imprudent mit le trouble dans la Famille Royale, & fut la source de mille crimes. D'abord Bernard Roi d'Italie, neveu de l'Empereur, nommé par les Mécontens, qui étoient en grand nombre, & séduit par quelques Evêques que l'idée seule de Réforme allarmoit, s'avança avec une grande armée pour se venger de l'injustice qu'il prétendoit lui être faite par ce partage. Louis averti du complot se mit en marche, & sa présence dissipa les Rébelles. Le malheureux Bernard abandonné de ses troupes, vint se mettre à la merci de l'Empereur, qui lui fit cruellement arracher les yeux & ce jeune Prince en mourut de douleur. Louis soumit depuis les Bretons, les Abodrites, les Gascons & le Duc de la Pannonie inférieure, & ayant perdu sa femme Hermangarde, il épousa Judith Bavaroise, en qui étoient réunies la noblesse, la beauté, les graces & l'esprit. Ce mariage qui fut pour lui une source de chagrins, fut bien-tôt suivi d'une démarche impru-

dente qui prouve bien la pusillanimité de ce Prince. Sa conscience timorée lui reprochant nuit & jour le traitement cruel fait à son neveu qui en étoit mort, & à ses freres qu'il avoit forcés de se faire Moines, au lieu de s'en humilier devant Dieu, ce bon Prince oubliant qu'il étoit Roi, conjura les Evêques de l'admettre à la pénitence puplique, en présence de toute la nation qu'il avoit assemblée dans son Palais d'Attigni. Pareille démarche avoit fait perdre la Couronne à Vamba Roi d'Espagne : heureusement qu'elle ne fut pas fatale au Monarque François, à qui elle regagna au contraire le cœur de ses sujets. Mais son peu de fermeté lui rendit inutile cet avantage, & le Royaume étoit désolé au-dehors par les Bulgares, les Normands, les Sarrasins & d'autres ennemis, & au-dedans par des troubles domestiques. Louis pour faire un patrimoine à Charles fils de Judith, avoit démembré l'état de ses autres fils, qui en témoignèrent leur ressentiment, & armèrent contre leur pere. Le Roi d'Aquitaine leva le premier l'étendart de la Rébellion, s'empara de l'Impératrice, qu'il confina dans un Monastère, & Lothaire arrivant en même tems d'Italie, se saisit du foible Monarque, & le mit sous bonne garde à S. Medard de Soissons, où il tâcha de lui persuader de se faire Moine ; mais peu de tems après la fortune ayant changé, Lothaire se vit obligé de recourir lui-même à la clémence de son pere, qui n'ayant pas la force de faire violence à sa débonnaireté, se laissa désarmer par la soumission de ce fils rébelle. Le calme qui paroissoit rétabli ne dura pas long-tems. La foiblesse de Louis, le mauvais naturel de ses enfans, & la vengeance de Judith, qui étoit sortie de son Monastère, replongèrent bien-tôt l'Empire dans la confusion. Pepin se déclara le premier, & ayant été dépouillé, les deux autres volèrent à son secours, & rencontrèrent Louis à Rotsed, entre Basle & Strasbourg, dans une plaine appellée depuis le *Champ du Mensonge*. C'est-là que l'Empereur lâchement abandonné par ses troupes, que les Rébelles avoient débauchées, s'alla mettre entres les mains de ses perfides enfans avec sa femme & Charles son fils. Aussi-tôt on déclara le trône vacant, par la mauvaise conduite de Louis, & Lothaire fut reconnu unanimement Empereur par l'attentat le plus insigne, auquel le Pape Gregoire IV. n'eut pas honte de se prêter. Ensuite dans une Diète que l'Usurpateur indiqua au Château de Compiegne, l'iniquité fut con-

ſommée. On ne ſe rappelle qu'avec horreur les excès auſquels ſe porta cette Aſſemblée criminelle, où la Religion fut jouée, la Majeſté des Rois oubliée, & toutes les Loix de la Nature ouvertement violées. Le bon Prince fut contraint de ſe dépouiller lui-même des Ornemens Impériaux, & des Evêques factieux, après l'avoir obligé de s'accuſer de prétendus crimes; lui qui n'étoit peut-être coupable que de n'avoir pas ſçu corriger un Clergé indocile & ſéditieux, fut revêtu de l'habit de Pénitent, chaſſé de l'Egliſe, & enfermé dans un Monaſtère pour y vivre en pénitence le reſte de ſes jours; & ce qui paroit incroyable, c'eſt que dans cet horrible Cociliabule, pas un ne reclama contre ce forfait odieux, & que tous ſouſcrivirent lâchement l'Acte de la dépoſition de leur légitime Roi. Cependant cet affreux attentat ayant indigné Louis & Pepin, ils prirent les armes pour venger leur pere, & pourſuivirent vivement le coupable Lothaire, dont la retraite rendit la liberté à Louis. Ce Prince qui auroit dû reprendre auſſi-tôt les marques de l'Empire, voulut ſe ſoumettre à une reconciliation publique, & cette cérémonie ſe fit à S. Denis par la plûpart des Evêques, qui avoient concouru au crime de Compiegne. L'Empereur pour qui l'occaſion de pardonner étoit un jour de triomphe, fit grace à tous les ſéditieux, ſe réconcilia encore pluſieurs fois avec ſes fils, pour qui un pardon étoit toujours le ſignal d'une nouvelle révolte, & mourut enfin de chagrin & de fatigue dans une Iſle du Rhin près de Mayence en 840, à l'âge de 62 ans. Ce Prince étoit pieux, bienfaiſant, brave, ſçavant pour le tems, & très-verſé dans la connoiſſance des Loix; mais ſon naturel timide, facile & crédule, lui firent commettre bien des fautes & des injuſtices, & causèrent tous les maux de ſon règne. Sur ce propos, dit Paſquier, *il me ſouvient que le Roi Henri III. diſoit en ſes communs devis, qu'on ne pouvoit lui faire un plus grand dépit que de le nommer Débonnaire, parce que cette parole implique ſous ſoi je ne ſçai quoi de ſot.*

LOUIS II, dit *le Begue*, ſuccéda à ſon pere Charles *le Chauve*, en 877 & fut couronné à Compiegne, par Hincmar, Archevêque de Reims: l'année ſuivante Jean VIII. s'étant refugié en France, pour ſe ſouſtraire à la violence du Comte de Spolette, vint à Troyes trouver le Roi qu'il couronna dans une Aſſemblée d'Evêques François, qui s'y étoient rendus. Quelques Auteurs ſe ſont imaginés qu'il reçut en cette occaſion l'Onction & la Cou-

ronne Impériale, mais c'eſt une erreur. Jamais ce Prince n'eut ni le nom ni la dignité d'Empereur. Il ſe diſpoſoit à marcher contre Bernard, Marquis de Languedoc, qui s'étoit révolté lorſqu'il tomba malade à Troyes, d'où il ſe fit tranſporter à Compiegne. C'eſt là qu'il mourut, non ſans quelque ſoupçon de poiſon, dans la deuxième année de ſon règne, & la trente-cinquième de ſon âge. Il fut enterré dans l'Abbaye de S. Corneille. L'Hiſtoire lui donne le titre de *Fainéant*, non qu'il manquât de courage, mais parce que la foibleſſe de ſa ſanté ne lui permit pas de rien entreprendre de mémorable. Louis III. fils du précédent & d'Anſgarde, que Louis *le Begue* avoit été forcé de répudier, partagea le Royaume de ſon pere avec Carloman ſon frere, & réſerva pour lui la France & la Neuſtrie, laiſſant à Carloman la Bourgogne & l'Aquitaine. Boſon s'étant auſſi fait déclarer Roi à Vienne, les deux Princes vinrent l'y aſſiéger, & pendant qu'ils preſſoient vivement la place, on apprit que les Normands faiſoient des courſes en France. Alors Louis quitta le ſiége; marcha à ces Barbares, & leur livra un grand combat près d'Amiens en 880, où il remporta une victoire complette. Il ne ſurvécut pas long-tems à ce ſuccès, car étant tombé malade à Tours, on le tranſporta à S. Denis, où il mourut âgé de 22 ans, en 882. Quelques Hiſtoriens donnent une cauſe honteuſe à ſa mort, & d'autres le repréſentent comme un Prince vertueux & vaillant.

LOUIS IV, dit d'*Outre-Mer*, ainſi nommé parce qu'il fut rappellé d'Anglet. pour monter ſur le trône de France, étoit fils de Charles *le Simple*, & d'Ogine, fille d'Edouard I. Roi d'Angleterre. Hugues le Grand, qui avoit été le principal inſtrument de ſon élevation, fut élevé au rang de premier Miniſtre, & le jeune Roi le combla de bienfaits. Mais ſe laſſant bientôt d'être ſous la tutelle d'un ſujet ambitieux, qui vouloit toujours le tenir à Paris, où il étoit le maître, il s'échappa, & ayant fait une trêve avec Hugues qui l'avoit pourſuivi, il ſe jetta dans la Lorraine, d'où il fut repouſſé par Othon, fils de Henri Roi de Germanie; il revint promptement s'oppoſer aux progrès d'Hugues, qui avoit recommencé ſes hoſtilités, ſoutenu par Othon, à qui lui & d'autres Seigneurs François avoient fait hommage, comme à leur légitime Souverain. Louis ſe comporta en Roi dans des circonſtances ſi fâcheuſes, & mit tout en œuvre pour ramener ſes ſujets rébelles; mais la fortune ne ſecondant pas ſes efforts, il

fut battu près de Laon ; & cette défaite entraînoit la perte de tout le Royaume, ſi Othon n'eût eu la généroſité de ſe déclarer contre les Rébelles qui rentrèrent dans leur devoir. Louis tenta alors de s'emparer de la Normandie, & y entra avec une armée puiſſante ; mais il fut battu, fait priſonnier, & conduit à Rouen. Il n'en ſortit que par un Traité de Paix que Hugues ménagea, dans lequel ce Seigneur ne s'oublia pas lui-même, & ſe fit donner la Ville de Laon. Cette ceſſion forcée occaſionna enſuite une guerre entre le Souverain & les ſujets, laquelle fut enfin terminée après beaucoup de combats par l'entremiſe d'Othon. Louis ne jouit pas long-tems de la Paix, car pourſuivant un loup à toute bride, il tomba de cheval & mourut peu de jours après en 954, à 38 ans. Ce Prince avoit de grandes qualités. On ne lui reproche que trop de facilité à ſe laiſſer tromper ; ce qui eſt le défaut d'une ame droite.

LOUIS V, dit *le Fainéant*, fils de Lothaire & *d'Emme*, ſuccéda à ſon pere au Royaume de France, & n'y porta ni ſes grandes qualités ni l'eſtime du peuple ; auſſi n'auroit-il point penſé à l'y faire monter, ſi Hugues Capet ſon couſin-Germain ne l'eut pris ſous ſa protection. Sa mere *Emme* qui fut ſoupçonnée de s'être défait de Lothaire pour règner ſous le nom de ſon fils, fut déclarée Régente du Royaume ; mais elle ne tint pas long-tems les rênes du Gouvernement : car ayant été accuſée d'un mauvais commerce avec Adalberon, Evêque de Laon, elle fut chaſſée honteuſement. Sa mere femme d'Othon *le Grand*, ſe préparoit à la venger, lorſque la mort du jeune Monarque arrivée en 987, mit fin à toutes les querelles. Il fut, à ce qu'on croit, empoiſonné par ſa mere ou par ſa femme Blanche qui ne l'aimoit point. On lui a donné le ſurnom de *Fainéant*, non à raiſon de ſon caractère, qui étoit turbulent & inquiet, mais parce que pendant le peu de tems qu'il a règné il n'a rien fait de mémorable ; *Juvenis qui nihil fecit*. Ce Prince fut le dernier de la Maiſon de Charlemagne, qui ait règné ſur la France, & en lui finit l'illuſtre Race de Carlovingiens, qui avoit règné ſur la France environ 236 ans. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Hugues Capet, Chef de cette Auguſte Famille, qui occupe le trône depuis près de 800 ans.

LOUIS *le Gros* ſuccéda à ſon pere Philippe, & ayant été couronné à Orleans en 1108, il s'occupa du ſoin de réprimer la tyrannie de ſes Vaſſaux, qui uſurpoient in-

différemment les biens de l'Egliſe & de la Couronne. Ces Seigneurs, appuyés du Roi d'Angleterre, ſe ſoulevèrent ſouvent ; mais Louis les réduiſit en différens tems, & ayant fait offrir un combat particulier au Roi d'Angleterre qui le refuſa, il lui déclara la guerre. L'occaſion de cette guerre entre ces deux Princes, vint de ce que Louis, par un défaut de politique, avoit aidé Henri Roi d'Angleterre à s'emparer de la Normandie ſur Robert ſon frere aîné, à qui cette Province appartenoit, & que Louis, pour réparer le tort que cette fauſſe démarche cauſoit à la France, entreprit de rétablir dans le Duché de Normandie le fils de Robert. Ce fut la ſource des guerres entre la France & l'Angleterre, qui déſolèrent le premier Royaume, & ne finirent que ſous le règne de Charles VII, ſous lequel il y eut des combats continuels entre ces deux peuples, dans leſquels les Vaſſaux prenoient parti pour ou contre, ſuivant leurs intérêts. Le Roi de France, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, fut défait au combat de Brenneville en 1119, & fit la paix l'année ſuivante avec Henri, qui renouvella ſon hommage pour la Normandie. Mais bientôt après la famille Royale d'Angleterre & la fleur de la Nobleſſe ayant péri à la vûe du Port de Harfleur, cet événement réveilla les eſpérances de Guillaume Cliton fils de Robert, qui recommença la guerre, aidé ſecrettement par Louis. Henri de ſon côté s'appuya de la bienveillance de l'Empereur, qui entra en Champagne. Mais Louis étant allé au-devant de lui avec une nombreuſe armée, l'obligea à retourner ſur ſes pas. Ce Prince après avoir heureuſement terminé d'autres affaires, mourut en 1137, âgé de cinquante-huit ans. C'eſt le premier de nos Rois qui ait été prendre l'Oriflamme à Saint-Denis. Il a fondé l'Abbaye de ſaint Victor. C'étoit un Prince d'un caractère doux & recommandable par toutes les qualités qui font un bon Roi. Il avoit même celles du Guerrier ; Mais il étoit mauvais politique, & il ſe laiſſoit toujours tromper par Henri I. Roi d'Angleterre.

LOUIS VII, *dit le Jeune*, fils du précédent, régna quelque tems avec ſon pere, & lui ſuccéda en 1137. Il étoit dès-lors marié avec Eleonor, fille & héritière de Guillaume Duc d'Aquitaine, Princeſſe d'une beauté accomplie, qui apporta deux riches Provinces en dot à ſon mari, la Guyenne & le Poitou. Peu de tems après que Louis fut monté ſur le Trône, il eut un démêlé avec Innocent II. qui eut des ſui-

tes fâcheuſes. Ce Pape ayant nommé au ſiège de Bourges ſans avoir égard à celui que le Clergé avoit élu, Louis voulut, comme l'équité & ſon droit l'exigeoient, ſoutenir ce dernier, & fut excommunié très-mal-à-propos par le Pape. Mais comme il crut que Thibaut Comte de Champagne, avoit excité le Pape contre lui, il entra dans ſon Pays & le ravagea cruellement, mit à feu & à ſang la ville de Vitry en Perrois, connue depuis ſous le titre de Vitri *le-Brûlé*, & n'épargna pas même les Egliſes. Il en fit brûler une, dans laquelle 1300 hommes s'étoient réfugiés. Quand il fut revenu de ſa fureur, il eut un déplaiſir ſenſible de cette horrible barbarie; & pour expier ſon péché, il réſolut de ſe croiſer, & d'aller au ſecours du Royaume de Jéruſalem. Ainſi quelques efforts que pût faire l'habile Suger, qu'il laiſſa Régent du Royaume, pour l'arrêter, il partit avec 80000 hommes, pour aller arrêter les progrès de Noradin, qui menaçoit de chaſſer les Chrétiens de la Paleſtine. L'expédition ne fut pas heureuſe, & la perfidie des Grecs ayant fait périr cette armée nombreuſe, le Roi s'embarqua, fut pris par l'armée navale des Grecs, & enſuite délivré par le Général de Roger Roi de Sicile. A ſon retour en France, il commit une faute de politique, qui fut bien funeſte à ſon Royaume. Ce Prince ne pouvant plus ſoutenir le poids de la jalouſie & du deshonneur qu'il prétendoit que la vie déréglée de ſon épouſe, ſa ſoit réjaillir ſur lui, pourſuivit chaudement la ſéparation d'avec elle, ſous le prétexte de parenté, & l'obtint par la Sentence des Prélats du Royaume, qu'il avoit aſſemblés à Beaugenci en 1152. En conſéquence de cette ſéparation Eleonore qui en fut ravie, porta la Guyenne & le Poitou à Henri II. Duc de Normand. depuis Roi d'Angl. qui moins délicat que le Roi de France, courut à Bordeaux épouſer une Princeſſe, dont les déréglemens avoient été connus juſques dans l'Orient, où elle avoit accompagné ſon premier mari. Il y eut pendant le règne de Louis beaucoup de guerres entre la France & l'Angleterre, ſans qu'aucun des deux peuples ait pû ſe flatter d'avoir triomphé. Louis offrit un aſyle en France à Thomas de Cantorberi, que le Roi d'Angleterre perſécutoit, & il fit enſuite la paix de ce ſaint homme avec ce Prince. Il reçut auſſi avec honneur les Papes Eugene II. & Alexandre III. que la faction de l'Empereur avoit chaſſés de Rome, & il mourut en 1180, âgé d'environ ſoixante ans, d'une pa-

talyſie, qu'il gagna au pélerinage qu'il fit au tombeau de ſaint Thomas de Cantorberi, pour obtenir la guériſon de ſon fils Philippe. Il eſt enterré dans l'Abbaye de Barbeaux près Melun, dans un tombeau de marbre blanc. Ce Prince étoit plein de bonté, de piété & de courage; mais ſa dévotion indiſcrette & ſon peu de politique furent funeſtes au Royaume. On lui reproche auſſi d'avoir ſoutenu la rebellion des enfans du Roi Henri contre leur pere. Philippe Auguſte, qu'il avoit eu d'Alix Comteſſe de Champagne lui ſuccéda.

LOUIS VIII, ſurnommé *le Lion*, à cauſe de ſa bravouſe, ſuccéda à ſon pere Philippe Auguſte en 1223, & fut le premier Roi de la troiſième Race, qui ne fut pas ſacré du vivant de ſon pere, parce que comme l'autorité des Princes s'affermiſſoit, ils crurent devoir prendre moins de précautions. Louis s'étoit déja ſignalé en diverſes expéditions du vivant de ſon pere, & il avoit remporté de grands avantages ur les Anglois & les Albigeois, lorſqu'il fut ſacré à Reims. Henri III, Roi d'Angleterre ne voulut pas aſſiſter à ſon Sacre, quoiqu'il le dût comme Duc de Guyenne; mais au contraire, il envoya ſommer Louis de lui rendre la Normandie. Le Roi pour toute réponſe fit publier de nouveau la confiſcation que ſon pere avoit faite de cette province, & de tous les autres Fiefs mouvans de la Couronne, que les Anglois poſſédoient encore, & réſolu de les chaſſer de France, il partit avec une armée nombreuſe, & fit ſur eux pluſieurs conquêtes. Il avoit déja pris le Limouſin, le Périgord, le pays d'Aunis avec la Rochelle, & tout ce qui étoit en-deça de la Garonne: il ne lui reſtoit que la Gaſcogne & Bordeaux à ſoumettre, lorſqu'il ſe laiſſa mal-à-propos engager par le Pape à faire la guerre aux Albigeois & perdit par cette diverſion l'occaſion de chaſſer les Anglois de France. Comme il voulut paſſer en Provence pour aller dans le Comté de Toulouſe, Avignon lui ferma les portes. Il aſſiégea cette Ville & la prit, quoique la peſte ſe fut miſe dans ſon camp. Ce Prince mourut en revenant du ſiège, au Château de Montpenſier en 1226: on ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné par Thibault Comte de Champagne. Sa piété, ſa valeur, & ſes autres vertus le rendoient digne d'un meilleur ſort. Par ſon teſtament il déclara Louis ſon aîné Roi, il donna l'Artois à ſon ſecond, le Poitou, au troiſième, l'Anjou & le Maine, au quatrième, & ces diſpoſitions furent exécutées.

LOUIS, (Saint) neuvième

du nom, fut reconnu Roi après la mort de ſon pere LOUIS VIII., mais ſous la tutelle de la Reine-Blanche ſa mere, & Sacré à Reims au mois de Novembre 1226. Cette Princeſſe gouverna pendant ſa minorité avec beaucoup de prudence, & par ſa ſageſſe elle vint à bout de diſſiper les Ligues & les Factions des Grands, qui auroient voulu profiter de l'enfance du Roi pour ſatisfaire leur ambition. Un des premiers étoit Thibaut, Comte de Champagne, qui dès le vivant de Louis VIII. avoit eu l'impudence de déclarer la paſſion qu'il avoit pour Blanche, qui fit des vers tendres pour elle, qu'il eut la folie de publier, & que nous avons encore aujourd'hui. La Reine qui après s'être fâchée de la paſſion de ce Seigneur, ne faiſoit plus qu'en rire, s'en ſervit habilement dans la circonſtance pour les intérêts du Roi. Elle employa tout l'aſcendant que ſes charmes lui donnoient ſur l'eſprit du Comte pour le détacher de l'eſprit des Factieux, & pour apprendre de lui quels étoient leurs deſſeins, & elle ſçut les éluder par ce moyen, & conſerver l'autorité de ſon fils. Elle lui rendit de plus importans ſervices en le faiſant élever dans la pratique de la Religion, & elle lui inſpira dès ſon enfance cette piété tendre, qui rehauſſa par la ſuite toutes les actions de ſa vie, & ſur-tout une horreur pour le péché mortel, qui le lui faiſoit déteſter plus que la mort même. Lorſqu'il eut pris lui-même le gouvernement de l'Etat, il épouſa Margueritte, fille du Comte de Provence, avec laquelle il vécut dans la plus parfaite union, & il ſe livra tout entier aux beſoins de ſes peuples. Il publia de très-ſaintes Loix pour établir le reſpect dû aux choſes ſacrées, régler la forme des jugemens, & corriger tous les abus. On pouvoit venir à lui à toute heure pour lui demander juſtice, même pendant qu'il étoit à la promenade, & l'on montre encore à Vincennes les endroits, où aſſis ſous un arbre, il jugeoit les Procès. Sa douceur, ſa ſageſſe, ſa facilité, ſon attachement aux anciennes Coutumes du Royaume, ſa piété lui gagnèrent tous les cœurs, & la France ſe trouva heureuſe de l'avoir pour Roi & pour Pere. Il appella à ſon Conſeil les plus habiles gens du Royaume, & tout s'y décidoit après la plus exacte diſcuſſion, & ſans autre motif que le bien de l'Etat. Quelque reſpect qu'il eût pour la Religion & pour ſes Miniſtres, il ſçavoit réſiſter avec force aux entrepriſes des Papes & des Evêques, quand il pouvoit craindre qu'elles

n'excitaſſent des troubles dans ſon Royaume, & il ſçut toujours maintenir les Libertés de l'Egliſe Gallicane. Quoique Louis aimât la paix, il ne fuyoit pas la guerre quand elle étoit néceſſaire, & il eut bien-tôt une occaſion légitime de la faire au Roi d'Angleterre, qui étoit entré en France pour ſecourir le Comte de la Marche, que ſa femme avoit excité à la révolte. Les deux armées s'étant rencontrées auprès du Pont de Taillebourg, ſur la Charante, Louis ayant fait paſſer à gué une partie de ſes troupes, traverſa le Pont avec le reſte, & fondant ſur l'ennemi l'épée à la main, il le tailla en pièces. Le lendemain le combat ayant recommencé, les Anglois furent encore battus & forcés de repaſſer la Garonne. Louis mit bien-tôt à la raiſon le Comte de la Marche, & de retour de cette expédition, il tomba dans une maladie dangereuſe, pendant laquelle il fit vœu d'aller à la Terre-Sainte, s'il guériſſoit. Rien ne fut capable de l'empêcher d'accomplir ſon vœu & malgré les inſtances de ſa mere, qu'il laiſſa Régente du Royaume, il s'embarqua à Aigues-Mortes le vingt-cinq Août 1248; & après avoir paſſé l'hyver en Chypre, il aborda le quatre Juin 1249 à la Rade de Damiette, & s'empara de cette Ville. Il paſſa enſuite le Nil avec une intrépidité qui déconcerta les Barbares, gagna deux batailles contre eux, où il fit des prodiges de valeur; & enfin la famine & la maladie contagieuſe ayant réduit ſon armée à l'extrémité, il fut fait priſonnier avec ſes deux freres, Alphonſe & Charles, & mis en priſon, où il parut auſſi grand qu'à la tête de ſon armée; car les Barbares touchés de ſon courage, de ſa fermeté, au milieu des plus indignes traitemens & de ſa vertu, vouloient l'élire pour leur Souverain, & n'en furent détournés que par la crainte qu'ils eurent d'être forcés à embraſſer la Religion chrétienne. Enfin après un an de captivité, il donna la ville de Damiette pour ſa rançon, & 400000 liv. pour celle de ſes gens; & après avoir reſté encore quatre ans en Paleſtine, où il fit des biens incroyables aux Chrétiens de ce Pays, il partit pour ſon Royaume, ſur les nouvelles qu'il reçut de la mort de ſa mere, & arriva à Paris en 1254. Il trouva ſon Royaume en bon état, & pour l'y maintenir il s'occupa à faire adminiſtrer la Juſtice exactement, à faire fleurir les Loix, à étendre le culte de Dieu. Ainſi il réprima l'abus que ſes Officiers faiſoient de ſon autorité. Il bannit toute violence & toute oppreſſion, révo-

qua les impôts, que l'avidité des gens de Finances avoit introduits ; punit rigoureuſement les blaſphémateurs & les impies, fit bâtir des Egliſes, des Hôpitaux & des Monaſtères, & fit voir à toute la terre le modèle d'un Roi vraiment chrétien. Pour ne laiſſer aucune ſemence de diviſion dans ſon Royaume, il fit la paix avec le Roi d'Angleterre, auquel il abandonna, contre l'avis de ſon Conſeil, bien des Provinces que ſon grand-pere avoit confiſquées ſur les Anglois, & après avoir nommé pour gouverner à ſa place, Matthieu Abbé de S. Denis, & Simon Comte de Néelle, il paſſa en Afrique avec une armée de 60000 hommes, & vint débarquer près de Carthage, qu'il emporta. Enſuite ayant aſſiégé Tunis, la peſte ſe mit dans ſon armée, il en mourut lui-même, & termina par une mort ſainte, une vie qui le fit regarder comme le modèle des Princes qui veulent plaire à Dieu & rendre heureux leurs Sujets. Ses dernières paroles à ſon fils, furent celles-ci : Beau fils, la première choſe que je t'enſeigne & commande à garder, ſi eſt que de tout ton cœur & ſur toutes, tu aimes Dieu : maintien les bonnes Loïx de ton Royaume, & abaiſſe & corrige les mauvaiſes. Garde-toi de trop grandes convoitiſes : ne boute pas ſur tes peuples trop grand tailles ou ſubſides, ſi ce n'eſt par trop grand néceſſité pour ton Royaume défendre. Il fut canoniſé par Boniface VIII. en 1297. Ce fut ſous le règne de ce ſaint Roi que la Sorbonne fut fondée par ſon Confeſſeur, Robert Sorbon, & nous lui devons auſſi une *Pragmatique-Sanction* ſur les affaires Eccléſiaſtiques, par laquelle on peut juger de ſon attention à maintenir les Libertés de l'Egliſe Gallicane. Le Sire de Joinville, l'Abbé de Choiſy, & Filleau de la Chaiſe, ont écrit l'Hiſtoire & la Vie de ce Prince avec des ſuccès différens. La première eſt écrite avec une naïveté qui enchante. La ſeconde, plaît par la légereté du ſtyle, quoique très-ſuperficielle, & la troiſième inſtruit par ſon exactitude.

LOUIS X, dit le *Hutin*, c'eſt-à-dire, *opiniâtre*, ſuccéda à Philippe-le-*Bel* ſon pere en 1314, & quoique majeur, il ne régnoit que de nom, parce que Charles de Valois ſon oncle s'étoit emparé de toute l'autorité. Celui-ci l'exerça contre pluſieurs Officiers qu'il deſtitua pour avancer ſes créatures, & Enguerrand de Marigni, Miniſtre de Philippe-*le-Bel*, en fut la triſte victime. Charles lui en vouloit pour quelques démêlés particuliers, &

& il prit pour prétexte le désordre des Finances dont ce Prince étoit lui-même la cause, comme Enguerrand le lui reprocha ; mais comme sa perte étoit résolue, on le prit & il fut pendu à Montfaucon, gibet qu'il avoit lui-même fait dresser. Quelque tems après, Charles atteint d'une grande maladie, qu'il prit pour une punition de la mort de l'innocent, n'oublia rien pour faire satisfaction à sa mémoire. Cependant la Trève que l'on avoit faite sous le règne précédent avec le Comte de Flandre étant finie, Louis Hutin recommença la guerre & fit le siège de Courtrai, que les pluies continuelles l'obligèrent de lever. Ce Prince mourut en 1316 âgé de 21 ans, pour avoir bû à la glace après avoir eu chaud, ou de poison. Philippe le *Long* son frere lui succéda.

LOUIS XI. né à Bourges, succéda à son pere Charles VII en 1461, & soutint pendant tout son règne la mauvaise opinion que sa conduite passée avoit donnée de lui. Dès l'âge de seize ans, entraîné par l'envie de régner & par son méchant naturel, il se fit chef d'un parti qu'on nommoit la *Praguerie*, & quoique Charles lui eut pardonné cette révolte & bien d'autres fautes, il ne put dompter ce caractère féroce & ce malheureux Prince se vit contraint de se laisser mourir de faim par une trop grande abstinence, dans la seule vûe d'éviter que son fils dénaturé ne l'empoisonnât. Quand celui-ci en eut appris la nouvelle, peu maître de sa joye, il fit éclater son mauvais cœur en plusieurs manières, qui donnèrent une idée bien sinistre de son Gouvernement. Il partit aussi-tôt du Brabant, où il étoit, & vint se faire sacrer à Reims, & dès qu'il eut pris les rênes de l'Etat, il tint une conduite toute opposée à celle de son pere, & affecta en tout de défaire ce qu'il avoit fait, d'abbattre ce qu'il avoit élevé, & d'élever ce qu'il avoit abbatu. Ainsi il destitua tous les anciens Officiers de la guerre, de la justice & des finances, que son pere avoit mis en place. Il mit en liberté le Duc d'Alençon qui avoit si lâchement trahi l'Etat, rétablit le Comte d'Armagnac dans toutes ses terres ; il dépouilla une partie des Grands, chargea le peuple d'impôts, & il porta le premier coup à nos sacrées Libertés, en consentant à casser la Pragmatique-Sanction qui en étoit le fondement. Ce fut l'effet d'une intrigue de la Cour de Rome, pour laquelle *Jean Joffredi*, Evêque d'Arras, homme artificieux & intriguant, eut un chapeau de Cardinal ; & le Roi qui étoit plus jaloux de faire parade

de ſon autorité, que de conſerver les anciennes Loix, ſe préta à ce complot qui n'eut point de ſuites pour lors, par la généreuſe réſiſtance du Parlement; ce Corps auguſte, le Défenſeur intrépide de nos maximes, qui dans tous les tems a fait admirer ſon zèle pour le maintien des Ordonnances du Royaume, & des Libertés de l'Égliſe Gallicane. Louis par ces innovations, ayant aliéné les eſprits, & fait un grand nombre de Mécontens, il ſe fit contre lui une ligue, à la tête de laquelle on mit Charles Duc de Berri ſon frere, & à laquelle on donna le nom de *Bien public*, parce que les Confédérés ſe propoſoient principalement la réformation de l'Etat. Les vieux ſerviteurs de Charles VII, que Louis avoit maltraités, & les principaux Seigneurs du Royaume entrèrent dans ce complot. Le Roi tenta d'abord la voye de la négociation pour le diſſiper; mais ayant appris que le Comte de Charolois, l'un des principaux Conjurés, marchoit vers Paris, il le ſuivit avec ſon armée, & le joignit à Montlhéri, où ſe donna le 16 Juillet 1465 une bataille dans laquelle la perte fut égale des deux côtés, au champ près qui demeura au Bourguignon. Louis entra quelques jours après dans Paris, & craignant les ſuites de cette guerre, il chercha les moyens de faire la paix, & en vint à bout par le traité fait à Conflans le 29 Octobre, par lequel il accorda tout, eſpérant bien tout ravoir par ſes intrigues. En effet il reprit bien-tôt ſur ſon frere la Normandie qu'il lui avoit donnée par cette paix: il chaſſa le Duc de Bretagne de la plupart des places de ce Duché, & il n'y eut d'exécuté de tout le traité de Conflans, que la ceſſion des places de la Somme, que le Comte de Charolois conſerva. Ce Prince étoit pour le Roi un ennemi redoutable qu'il réſolut de gagner. Dans ce deſſein, il lui demanda une conférence à Péronne, où il eut l'imprudence de ſe rendre, en même-tems qu'il excitoit les Liégeois contre ce Duc. Celui-ci qui fut informé de la manœuvre, & qui apprit la révolte de ſes Sujets, ſe ſaiſit de Louis, & l'enferma proche de cette même tour, où Charles le Simple avoit fini ſa vie. Il héſita même s'il ne porteroit pas la vengeance plus loin; mais Louis mit en œuvre tous les reſſorts de ſa politique pour ſe tirer d'affaire, & il y réuſſit. Il vint à bout de gagner quelques Domeſtiques du Duc, entr'autres, Philippe de Comines qui fut depuis un de ſes principaux Confidens, & ceux-ci adoucirent l'eſprit de leur maître, qui ſe contenta de forcer Louis à conclure un traité honteux,

& à l'accompagner au ſiége de Liege contre ces mêmes peuples qu'il avoit lui-même, excités à reprendre les armes. Il aſſiſta donc à la priſe de la ville, & quelques jours après il obtint à force d'adulation & de baſſeſſes envers le Duc, & d'argent diſtribué à propos aux Domeſtiques, la permiſſion de retourner à Paris, après avoir joué un rôle bien humiliant pour un Roi. Cependant quoiqu'il reſſentît cet affront, il avoit l'ame trop timide pour entreprendre la guerre ſans autre deſſein, que celui de ſe venger. Ainſi il attendit une occaſion où il pût la faire ſûrement & avec profit, & elle ſe préſenta lorſqu'il eut appris le mauvais état des affaires du Duc de Bourgogne. Pour faire les choſes avec plus de ſolemnité, il aſſembla les Etats Généraux, & leur ayant repréſenté les ſujets de mécontentement qu'il avoit contre le Duc de Bourgogne, il fit conclure à ajourner le Duc pour comparoître au Parlement. Charles répondit avec hauteur, & auſſi-tôt l'armée du Roi entra dans ſon pays, prit quelques villes, & ſerra de ſi près le Duc, qu'il fut obligé de demander une trêve d'une année que le Roi lui accorda. Elle devoit être ſuivie d'une paix entre ces deux ennemis, ſans la mort inopinée du Duc de Guyenne, frere du Roi. Ce jeune Prince ſollicitoit ſon mariage avec la fille du Duc de Bourgogne, & cette union avec une grande héritière allarmoit Louis, qui craignoit de voir ſon frere auſſi puiſſant que lui : un ſcélérat, Jean Faure Verſois, Abbé de *S. Jean l'Angeli*, le tira de ſouci : il empoiſonna une pêche qu'il préſenta à la Dame de Montereau, maîtreſſe du Duc, & celle-ci l'ayant mis tremper dans du vin, en donna la moitié à ſon Amant, & mangea l'autre. La Dame qui étoit délicate mourut ſur le champ, & le Duc languit ſix mois au milieu des plus affreux tourmens. Si on ſe fût trompé ſur l'Auteur de ce forfait, il ſe ſeroit dévoilé lui-même, lorſqu'on entendit Louis s'adreſſer à une image de la Vierge qu'il honoroit ſuperſtitieuſement ; & lui demander pardon du traitement qu'il avoit fait à ſon frere ; *mais*, ajouta-t-il, *c'étoit un brouillon, & qui eut troublé le Royaume tant qu'il eut vécu.* Cependant Charles outré de la mort d'un Prince qu'il vouloit faire ſon gendre, entra en Picardie, où il mit tout à feu & à ſang, & ayant inutilement aſſiégé Beauvais, qui fut vaillamment défendue par les femmes, à la tête deſquelles étoit Jeanne Hachette, il revint à Rouen, après avoir brulé tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage. Il y eut enſuite

plusieurs négociations entre ces deux Princes, qui ne furent qu'un tissu de fourberies & de mensonges jusqu'en 1475. Ils conclurent à Vervins une trève de neuf ans, & peu après le Duc ayant été tué devant Nancy, Louis qui fut bien-tôt averti de cet événement par le moyen des postes qu'il avoit établies, en profita pour reprendre toutes les places qui relevoient de la Couronne. Ce Politique mal-adroit qui pouvoit terminer les anciennes contestations en mariant le Dauphin avec Marie, héritière du Duc, aima mieux ruiner la fille par haine pour le pere, que d'accroître son Domaine sans effusion de sang, & il ne put se déterminer à sacrifier une passion personnelle au plus solide avantage qu'il eut pu procurer à la France pour le présent & pour l'avenir. Il se contenta donc d'amuser cette Princesse, de se saisir de la Bourgogne & de l'Artois qu'il réunit à la Couronne, & Marie ayant été mariée avec Maximilien, il fallut soutenir une guerre avec ce dernier, laquelle finit par la paix faite à Arras en 1482, où fut arrêté le mariage du Dauphin avec Marguerite, fille de Marie. Ce fut au milieu de ces grands événemens, que Louis tomba dans une maladie qui lui annonça une mort prochaine. On peut voir fort au long dans Comines la description de tout ce que la crainte de mourir & celle de perdre son autorité, lui firent faire pour prolonger sa vie, & dérober à ses Sujets l'état dangereux où il se trouvoit: les danses de filles qu'il faisoit faire à la vûe de ses fenêtres, les joueurs de flute qu'on amassoit pour le divertir, les processions qu'il ordonnoit, l'étalage des principales reliques du Royaume dans sa chambre, l'insolence & la dureté de son Médecin Citois à qui il ne pouvoit rien refuser, pourvû qu'il chassât *le phantôme épouvantable de la mort, au nom de laquelle il se couloit entre ses draps.* Le Médecin qui connoissoit tout l'empire qu'il avoit sur cette ame basse & timide, lui disoit quelquefois par bravade: *je sçai bien qu'un matin vous me chasserez, aussi-bien que les autres, mais je jure Dieu que vous ne vivrez pas huit jours après;* & ce pauvre Prince, le plus absolu de tous les hommes, qui faisoit trembler tous ses Sujets, étoit réduit à flater cet homme qu'il regardoit comme maître de sa vie & de sa mort. Il s'étoit renfermé au château Duplessis lès-tours, où il s'étoit fait griller & barricader d'une étrange manière, & quoiqu'il dépérit chaque jour, il affectoit de s'habiller plus superbement qu'il n'avoit jamais fait: il envoyoit des Am-

baſſadeurs aux pays étrangers, il faiſoit acheter des choſes rares, il plaçoit & déplaçoit, caſſoit & rétabliſſoit les gens de guerre pour étourdir le monde, & étouffer les bruits qui ſe répandoient de ſa maladie. Il apprit qu'il y avoit dans la calabre un ſaint homme nommé François de Paule célèbre par ſes miracles; il le fit venir, & voulut le forcer à lui rendre la ſanté. Il ſe faiſoit dire ſouvent une Oraiſon de S. Eutrope, où la ſanté de l'ame & du corps étoit demandée; mais il fit rayer l'endroit qui concernoit la ſanté de l'ame, diſant que c'étoit aſſez que le S. lui fit avoir celle du corps, & qu'il ne falloit pas l'importuner de tant de choſes: mais enfin la mort approchoit, & quoiqu'il en eut toujours appréhendé la nouvelle, il fallut la lui annoncer, & on le fit avec bien peu de précaution pour un homme qui avoit défendu qu'en quelqu'extrémité qu'on le vît, on lui prononçât jamais le mot. Un Théologien, ſon Médecin, & Olivier, jadis ſon Barbier, lui firent cette bruſque Harangue: *Sire il nous faut acquitter de la charge de nos conſciences: n'ayez plus d'eſpérance à ce ſaint homme ni en autre choſe, car ſûrement il eſt fait de vous, & penſez à votre conſcience, car n'y a nul remède.* Il écouta aſſez patiemment ce diſcours, & leur répondit: *j'ai eſpérance que Dieu m'aidera, je ne ſuis peut-être pas ſi malade que vous parlez.* Cependant comme il étoit ſûr du contraire, il fit venir le Dauphin, lui fit une belle exhortation, & ſur-tout lui recommanda de ſe gouverner par le conſeil des Princes & Seigneurs, de ne point changer les Officiers après ſa mort, de ſuivre les Loix, de ſoulager les peuples, de ne point faire de levées de deniers ſans l'octroi des peuples, toutes choſes qu'il n'avoit pas pratiquées lui-même, & après avoir reçu les Sacremens, il mourut en 1483, âgé d'un peu plus de ſoixante ans. Ainſi mourut ce Prince ſingulier, qui comme le dit Paſquier, *ſe rendit autant conſidérable en ſes vices comme en ſes vertus, s'étant en l'un & en l'autre point, attaché aux extrémités:* mauvais fils, mauvais pere, mauvais frere, mauvais mari, mauvais Roi, il gouverna toujours ſans juſtice & ſans raiſon, fit ſon unique plaiſir de brouiller les affaires, mettant ſa grandeur à ne ſuivre aucunes Loix, à opprimer les peuples, à abaiſſer les Grands, à élever des gens de néant, tels que ſon Barbier qu'il annoblit, qu'il fit Comte de Meulan, & dont il ſe ſervit comme d'Ambaſſadeur; ſon Tailleur qui faiſoit la fonction de Héraut d'Armes, & ſon Médecin qui faiſoit celle de Chancelier. Il étoit

cruel par caractère, ſoupçonneux, défiant; il ſacrifia à ſon humeur ſanguinaire ou à ſes ſoupçons, plus de quatre mille perſonnes, que ſans forme de Procès il fit noyer, paſſer par les oubliettes, & étouffer dans les cachots. Triſtan Prevôt de ſon Hôtel, & ſon ami, étoit le Juge, le témoin & l'exécuteur de ſes cruautés, & le Roi très-ſouvent en étoit le barbare ſpectateur. Dévot par baſſeſſe d'ame & puſillanimité, & ſans connoître ni Dieu ni la Religion, il eſpéroit tout des reliques & des images, & faiſoit conſiſter ſa piété dans la plus ridicule ſuperſtition. Il n'oſa jamais jurer ſur la croix S. Laud une choſe fauſſe, & cela par la crainte de cette tradition vulgaire: *que ceux qui jurant ſur cette croix, ſe parjurent, meurent miſérablement avant la fin de l'année.* Tous ces défauts n'étoient pas ſans quelques bonnes qualités: il avoit l'eſprit étendu, beaucoup d'adreſſe à pénétrer les intérêts & les penſées des hommes, à découvrir les ſecrets de ſes ennemis & à en profiter. Il étoit éloquent, perſuaſif, libéral, vaillant, avoit de l'érudition pour le tems, & favoriſoit les gens de Lettres; abſolu, ſçachant ſe faire obéir, & *ayant mis*, comme on dit *les Rois hors de page*, tandis que ſa forme de vie, ſon caractère & tout ſon extérieur, ſembloit devoir avilir l'autorité Royale. C'eſt ce qu'il éprouva ſur-tout dans ſon entrevûe avec le Roi de Caſtille, ou, dit Mezerai, *les Eſpagnols ſe mocquèrent de la chicheté, de la mine baſſe & niaiſe du Roi Louis, qui n'étoit vêtu que de bure, avoit un habit court & étroit, & portoit une Notre-Dame de plomb à ſa barette.* Quand on lui reprochoit ſa meſquinerie, & le peu de ſoin qu'il avoit de garder ſa dignité, il répondoit: *lorſque l'orgueil chemine devant, honte & dommage ſuivent de bien près.* Charles VIII ſon fils lui ſuccéda.

LOUIS XII, *dit le Juſte, & le pere du Peuple*, fils de Charles Duc d'Orléans, & de Marie de Cleves ſa troiſième femme, ſuccéda en 1498 à Charles VIII dont il étoit le plus proche héritier. Ce Prince connu ſous le nom du Duc d'Orléans, avoit eſſuyé pluſieurs diſgraces ſous le règne de ſon Prédéceſſeur, & avoit été fait priſonnier à la bataille de S. Aubin, par Louis Duc de la Trimouille, qui commandoit l'armée du Roi contre les Révoltés. Quand il fut élevé ſur le Trône, on craignit qu'il ne voulût venger ſes injures particulières, & témoigner ſon reſſentiment aux Miniſtres qui l'avoient maltraité; mais il pardonna généreuſement à tous ſes ennemis, & on l'entendit dire ces mots ſi connus: *que ce n'étoit point au Roi de France à venger les querelles du Duc*

d'Orléans. Il ne s'occupa que du devoir d'un Roi, & ſongeant à porter dignement la couronne qu'il avoit ſur la tête, il travailla ſans relâche au bonheur de ſes peuples; il les ſoulagea en diminuant les impôts, s'appliqua ſurtout à leur faire rendre la juſtice, à réprimer les excès des gens de guerre, & juſtifia enfin durant tout ce règne le nom *de juſte & de pere* que le peuple lui donna avec mille bénédictions. Après avoir bien réglé le dedans de ſon Royaume, il réſolut de faire valoir ſes droits ſur le Duché de Milan qui lui appartenoit par Valentine ſa grande mere, & dont Ludovic Sforce s'étoit emparé. Il s'aſſura pour ce deſſein de l'amitié de ſes voiſins, & en quinze jours la conquête du Duché fut faite par les François, & le Roi fit ſon entrée dans la Capitale le 6 Oct. 1498. Les vexations de Trivulce qu'il y laiſſa pour Gouverneur, ayant ſoulevé le peuple, Sforce profitant de l'occaſion, rentra dans le Duché, d'où il chaſſa les François, & n'en jouit pas long-tems; car Louis de la Trimouille étant ſurvenu avec une puiſſante armée le prit priſonnier, & le Roi qui enferma cet uſurpateur à Loches où il mourut dix ans après, reſta poſſeſſeur paiſible du bien de ſes Ayeux. Après cette conquête, Louis ſongea à celle du Royaume de Naples, ſur lequel il croyoit avoir autant de droit que ſur le Milanès, & s'étant joint avec Ferdinand Roi de Caſtille, ces deux Princes chaſſerent de ce pays Frédéric d'Arragon qui l'avoit uſurpé, & le partagèrent entr'eux. Mais Louis fut la dupe de l'Eſpagnol, qui, à l'occaſion de quelque différend élevé ſur les limites, dépouilla les François de leur partage, & s'empara de tout le Royaume après les batailles de Seminare & de Crignolle, que le grand Gonſalve ſon Général gagna contre les François. Ces mauvais ſuccès cauſerent à Louis tant de chagrin, qu'il en tomba malade, & cet événement jetta la France dans une conſternation générale; car elle aimoit tendrement ſon Roi, qui méritoit auſſi de l'être, puiſque malgré les guerres que ce Prince eut à ſoutenir en Italie, & les revers dont elles furent ſuivies, il n'augmenta jamais les impôts, qu'il faiſoit fleurir le commerce, & que tout ſon peuple vivoit à ſon aiſe. Auſſi étoit-il appellé le *pere de la Patrie*, le plus beau titre que puiſſe avoir un Roi, pourvû que la flatterie ne le donne pas. Après la convaleſcence de Louis, on tint des conférences pour la paix, & elle fut conclue entre le Roi de France & Ferdinand le Catholique en 1505, & les Génois s'étant enſuite ré-

voltés, Louis repassa les monts, les défit, entra dans leur ville en vainqueur, & leur pardonna généreusement. En 1508 se fit contre les Vénitiens la fameuse Ligue de Cambrai entre le Pape Jules II, l'Empereur Maximilien, le Roi d'Espagne & celui de France, qui dans la bataille d'Agnadel qu'il gagna en personne en 1509, eut la gloire d'humilier seul cette puissante République qui s'étoit rendu odieuse à tous ses voisins. Cette victoire qui fut toute à l'avantage de Louis, excita la jalousie de Jules ce Pontife ambitieux & perfide, qui détestant Louis son Bienfaiteur, & n'ayant plus besoin de lui, ne pensoit qu'à chasser les François d'Italie. Il se ligua donc contr'eux avec l'Empereur, les Suisses & les Vénitiens, & ils lui déclarèrent la guerre; mais Louis déconcerta leurs projets, en envoyant contr'eux le brave Gaston, qui entrant comme un torrent en Italie, prit plusieurs villes, défit l'armée des Ligués, & gagna enfin contr'eux la sanglante bataille de Ravennes, dans laquelle ce vaillant Général périt. Cette mort entraîna la perte du Milanès, & de tout ce que possédoient en Italie les François, contre lesquels le fougueux Pontife souleva presque toute l'Europe; & non content d'employer les armes temporelles il eut recours aux spirituelles, fit excommunier Louis & ses adhérants au Concile de Latran, & donna leurs Etats au premier occupant. C'est sur ce beau prétexte, & sur cette sentence du pere commun des Fidèles, que Ferdinand Roi d'Arragon, chassa Jean d'Albret de la Navarre, qui depuis ce tems est toujours demeurée aux Espagnols. Après la mort de ce belliqueux Pontife, *dont les passions*, dit Mezerai, *étoient furieuses, & plus convenables à un Sultan des Turcs, qu'à un Pere commun des Chrétiens*, Louis reprit le Milanès pour la troisième fois, soumit de nouveau Gênes, & espéroit tout du succès de ses armes, lorsque la mésintelligence de la Trimouille & de Trivulce ses Généraux, porta le dernier coup à la puissance des François dans l'Italie. Les Suisses enfermés dans Novarre, que l'armée du Roi assiégeoit, firent une sortie, la mirent en déroute; & tout fiers de leur victoire, ils entrèrent en France, & assiégèrent Dijon. Ce fut alors que le brave la Trimouille sauva son pays en renvoyant les Suisses chez eux, par un traité désavantageux dont il comptoit bien être désavoué. D'un autre côté, l'Empereur Maximilien & le Roi étant entrés en Picardie, assiégèrent Therouenne, qu'ils prirent après avoir défait les François à la jour-

née de Guinegaſte, dite *des Eperons*, parce que ceux-ci s'en ſervirent mieux que de leurs épées. Louis réduit aux abois, ne ſe laiſſa pourtant point abbattre, & il eut la gloire de diſſiper cette formidable Ligue par la voye des négociations. Il s'accommoda d'abord avec les Suiſſes, traita avec Leon X, ſucceſſeur de Jules II, en renonçant au Concile de Piſe qu'il avoit fait aſſembler contre ce dernier, & en reconnoiſſant celui de Latran. Il fit ſa paix avec l'Empereur, & contracta alliance avec les Anglois en épouſant en 3^e. nôces Marie, ſœur de Henri VIII. Il avoit d'abord épouſé contre ſon gré, Jeanne fille de Louis XI, dont il ſe ſépara quand il fut monté ſur le trône, pour s'unir avec Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. Ce Prince après avoir rendu le calme à ſes Etats, reprenoit ſes projets ſur le Milanès; mais ayant oublié ſon âge, & ſa ſanté délicate auprès de la jeune Reine, il y trouva la mort au bout de deux mois & demi de mariage; *le bon Roi, à cauſe de ſa femme*, dit l'Hiſt. du Chevalier Bayard, *avoit changé de tout ſa maniére de vivre; car où il ſouloit dîner à 8 heures, il convenoit qu'il dînât à midi, & où il ſouloit ſe coucher à 6 heures du ſoir, ſouvent ſe couchoit à minuit.* Il mourut en 1515, âgé de 53 ans, après en avoir régné 17. La mémoire de ce Prince ſera toujours en bénédiction parmi les François. Il avoit toutes les qualités qui forment les bons Rois, religieux, chaſte, libéral, d'une humeur gaye & facile, ne craignant rien tant que de fouler ſon peuple, aimant ſes ſuiets qui lui étoient réciproquement attachés, n'ayant point de plus forte envie que de les rendre heureux, & ayant mérité par ſa tendreſſe pour eux d'être appellé *leur Pere*, titre préférable à tous ceux que le Héroïſme donne. On reproche cependant au bon Roi, d'avoir favoriſé la famille du plus méchant homme qui fût jamais, d'Alexandre VI, & de l'avoir comblée de biens, pour parvenir à ſe faire ſéparer d'une Princeſſe à qui il avoit été redevable de ſa liberté ſous le règne précédent.

LOUIS XIII, dit le *Juſte*, fils d'Henri IV, parvint à la Couronne en 1610; & comme il n'avoit alors que neuf ans, il eut pour Tutrice Marie de Médicis ſa mere. Sa minorité fut troublée par diverſes factions qui dégénérèrent quelquefois en guerres civiles, & qui furent terminées d'abord par le Traité de Sainte-Menehoud, le 15 Mai 1614, par lequel on accorda aux Princes mécontens, tout ce qu'ils demandoient. La même année le Roi

ayant été déclaré Majeur ; tint les Etats Généraux qui avoient été promis par le Traité de Sainte-Menehoud, & qui ſont les derniers que l'on ait tenu. Cependant, le Prince de Condé, mécontent de n'avoir pas la principale autorité, publia un Manifeſte ſanglant contre le Gouvernement ; & le Roi ayant rendu une Déclaration pour le priver de tous biens & honneurs, comme criminel de léze majeſté, partit pour Bordeaux, malgré les inquiétudes que les mécontens pouvoient lui donner dans ſa marche ; & il y acheva deux mariages arrêtés trois ans auparavant, le ſien avec Anne d'Autriche, Infante d'Eſpagne, & celui d'Elizabeth ſa ſœur avec Philippe IV. Après la cérémonie Louis revint à Châtellerault toujours en bataille, par la crainte des Huguenots, auxquels le Prince de Condé s'étoit lié ; & enfin ce Chef des mécontens fit ſa paix avec la Reine à Loudun en 1615, d'une manière qui lui fut favorable : mais peu après ayant été arrêté & conduit à la Baſtille, puis à Vincennes, les Grands & pluſieurs Princes ſe préparèrent à la guerre ; & la Reine, ayant levé trois armées, ſembloit vouloir la pouſſer vivement, lorſqu'elle fut tout-à-coup terminée par la mort du Maréchal d'Ancre, favori de cette Princeſſe, odieux à toute la France par ſon ambition démeſurée, & la manière inſolente dont il uſoit de ſa faveur. Le Roi, par les Conſeils de Luynes ſon favori, le fit tuer par Vitré ſur le pont du Louvre. La mort de ce Maréchal, qui depuis ſept ans gouvernoit ſous le nom de la Reine, mit fin à la guerre civile, & cette Princeſſe ayant été reléguée à Blois, ſe ſauva à Angoulême, où, à la perſuaſion de Richelieu Evêque de Luçon, elle s'accommoda avec ſon fils & ſe retira enſuite à Angers. Mais cette Princeſſe mécontente de l'inexécution du Traité, & excitée par Richelieu, qui vouloit ſe rendre néceſſaire, ralluma la guerre. Alors le Roi vint à Angers avec ſes troupes, força le Pont de Cé, & obligea la Reine à ſe ſoumettre. Un article ſecret de ce Traité fut un chapeau de Cardinal, que de Luynes promit au Prélat, qui après avoir commencé ſa fortune par le Maréchal d'Ancre, la continua par le favori. Il inſpira au Roi le deſſein d'affermir ſon autorité ; & pour y parvenir il lui conſeilla d'abaiſſer le parti des Huguenots, qui étoient toujours le réfuge des mécontens & des ſéditieux. Pour cet effet Louis introduiſit la Religion Catholique dans le Bearn, & les Huguenots en ayant pris occaſion de ſe ſoulever, il leur enleva pluſieurs Places, &

ſes armes victorieuſes partout, vinrent échouer au ſiège de Montauban, qu'il fut obligé de lever, après y avoir perdu beaucoup de monde. Cependant les Huguenots qui n'étoient pas les plus forts, demandèrent la paix, qu'on leur accorda en 1622, & qui ne fut pas de longue durée. Car Richelieu, qui depuis la mort de Luynes étoit en crédit, réſolut d'exterminer entièrement le parti Proteſtant; & crut n'y réuſſir que par la priſe de la Rochelle, qui en étoit le boulevard. Il engagea donc Louis XIII à aſſiéger cette Place, & alors fut imaginée & exécutée cette fameuſe digue, que la Flotte Angloiſe ne put jamais forcer. Ainſi, après un an du ſiège le plus vigoureux, cette Ville rébelle, qui depuis près de deux cens ans s'armoit contre ſes Maîtres, fut obligée de ſe rendre à diſcrétion. Le Roi, qui avoit toujours combattu avec la valeur d'un Héros, y fit ſon entrée le premier jour de Novembre 1628, en démolit les Fortifications, & y rétablit la Religion Catholique. Après ce coup mortel porté au Calviniſme, le Roi pour ſecourir le Duc de Nevers, à qui l'Empereur refuſoit l'Inveſtiture du Duché de Mantoue, paſſa les monts, força le pas de Suze, & après avoir fait lever le ſiège de Caſal, mit ſon Allié en la paiſible poſſeſſion de ſon Etat; mais à peine ſes troupes furent-elles retirées, que les Allemans ſe jettèrent de nouveau ſur le Mantouan, & ſaccagèrent la Ville Capitale. Louis fut forcé d'y envoyer une puiſſante armée, qui par les grands progrès qu'elle fit donna lieu au Traité de *Chierasque*, que ménagea habilement Jules Mazarin, depuis Cardinal, & par lequel le Duc de Nevers fut confirmé dans la poſſeſſion de ſes Etats. Quelque tems après, Gaſton frere du Roi, jaloux de l'énorme crédit de Richelieu, ſe retira de la Cour, & attira à ſon parti le Duc de Montmorenci, Gouverneur de Languedoc, qui fit ſoulever ſa Province. Mais cet infortuné Seigneur, que ſes grandes qualités rendoient cher à toute la France, fut la triſte victime de ſa facilité pour un Prince, qui conduiſoit ſes meilleurs amis ſur l'échaffaut & les y laiſſoit. Car ayant été pris les armes à la main contre ſon Roi, à la journée de Caſtelnaudari, il fut jugé ſelon toute la rigueur des Loix & condamné à perdre la tête, malgré les cris de toute la France qui demandoit grace, malgré la répugnance de ſon Maître, qui n'oſa l'accorder par la crainte d'un Miniſtre, ſous qui tout trembloit, & malgré le

déſeſpoir de ſes Juges ; qui ne prononcèrent ſon Arrêt que les larmes aux yeux. Le foible Gaſton ne réuſſit pas mieux du côté de la Lorraine ; & il porta le malheur qui le pourſuivoit au Souverain de ce Pays, que les armées Françoiſes chaſsèrent de ſes Etats. Enfin il fit ſa paix en 1634, & l'année ſuivante commença la guerre contre les Eſpagnols, qui dura 13 ans contre l'Empereur & 25 contre l'Eſpagne, & dont, quoique les événemens fuſſent mêlés, le Roi remporta la gloire d'avoir humilié la Maiſon d'Autriche, qui faiſoit trembler toute l'Europe. La campagne commença par la bataille d'Avein, que Chatillon & Breze gagnèrent contre le Prince Thomas, & elle ſe termina au ſac de Tirlemont, où l'on commit des déſordres affreux. En 1636, la Force battit les Impériaux, Rohan les Eſpagnols, le Marquis de Crequi, Leganès. Mais les Eſpagnols ayant pris Corbie, Jean de Wert, qui les commandoit, répandit l'allarme juſques dans Paris, & fut néanmoins obligé de repaſſer la ſomme. En 1637, le Comte d'Harcourt chaſſa les Eſpagnols des Iſles de Provence, Schomberg les battit en Rouſſillon, d'autres Généraux prirent diverſes Villes ; & l'année ſuiv. de Wert fut battu & fait priſonnier par Weymar. Mais en 1639 Picolomini défit Feuquieres ; & en 1640 la France fut heureuſe par-tout. Le Comte d'Harcourt batit Leganès & prit Turin. La Catalogne ſe rendit en même-tems au Roi ; & les Portuguais, laſſés de la domination Eſpagnole, couronnèrent pour Roi le Duc de Bragance. En 1641 la France ſe vit à la veille d'une guerre civile, par la révolte du Comte de Soiſſons, qui, pouſſé à bout par le Cardinal, avoit ſigné ſon Traité avec l'Eſpagne ; mais la mort de ce Seigneur, arrivée on ne ſçait comment à la bataille de la Marfée qu'il gagna, arrêta les ſuites du complot. Le grand objet de la campagne de 1642, fut la conquête du Rouſſillon, que fit le Maréchal de la Meilleraye ; & c'eſt alors que fut découverte la conſpiration de Cinq-Mars, dans laquelle entroient Monſieur & le Duc de Bouillon. Leur but étoit de perdre le Cardinal ; mais la prudence de ce Miniſtre fit échouer le projet. Monſieur demanda grace, à ſon ordinaire, en chargeant ſes complices, le Duc de Bouillon en fut quitte pour remettre Sedan au Roi, & le ſeul Cinq-Mars fut la victime de ſon ambition. On ne plaignit que l'infortuné de Thou, coupable ſeulement de n'avoir pas trahi ſon ami. Pendant ces intrigues, Louis & ſon Miniſtre étoient malades, & Marie de Médi-

eis mourut dans la plus affreuſe misère à Bruxelles en 1642. Cette Princeſſe, dont la fin eſt digne de pitié, étoit d'un eſprit médiocre & bien peu proportionné à ſon ambition. Le Cardinal la ſuivit de près ; & l'année ſuivante, le Roi, qui ſe voyoit délivré d'un Miniſtre impérieux qu'il redoutoit, mourut auſſi dans la quarante-deuxième année de ſon âge. Ce Prince étoit bon, juſte, pieux, mais d'un caractère timide & ſauvage. Il ne manquoit pas de courage. Il aimoit & entendoit la guerre. Il avoit l'eſprit ſage & éclairé, mais il ne ſçavoit pas règner ; & le Cardinal qui règnoit pour lui, ne le fit, que parce qu'il le domina ; & Louis, très-jaloux de ſon autorité, qu'il ne ſçavoit ni connoître ni maintenir, & déteſtant le Miniſtre à qui il ſe livroit ſans réſerve, ne lui pardonnoit pas de s'être rendu néceſſaire, & étoit fâché qu'on s'apperçût d'une dépendance dont il rougiſſoit. Ce Prince dépendit encore de ſes Favoris qu'il éleva à une extrême puiſſance, & qu'il ne pouvoit plus ſupporter dans leur grandeur ; de ſorte qu'il étoit facile de les lui enlever, pourvû qu'on lui en ſubſtituât d'autres. Quoi qu'il ne fut pas ignorant, il n'aimoit pas la lecture, & les antiquités de Fauchet l'en avoient entièrement dégoûté. Louis XIII. mit, par un Acte ſolemnel du 10 Février 1638, ſon Royaume ſous la protection de la ſainte Vierge ; & ordonna que tous les ans à perpétuité, on feroit le jour de l'Aſſomption une Proceſſion ſolemnelle dans toutes les Villes, Bourgs & Villages de ſon Royaume, en mémoire de cette conſécration qu'il fit de ſa Perſonne, de ſon Etat, de ſa Couronne & de ſes Sujets ſous la protection de la très-ſainte Vierge.

LOUIS XIV ſurnommé *Dieu-donné*, parce qu'il fut accordé aux vœux des François après 23 ans d'attente, étoit fils de Louis XIII, & eſt le ſoixante-cinquième des Rois qui, depuis Pharamond, ont gouverné la puiſſante Monarchie des François. Il naquit à Saint Germain-en-Laye en 1638, & ſuccéda à ſon pere en 1643, ſous la Régence d'Anne d'Autriche ſa mere. Les premières années de ſon règne furent des plus heureuſes, & conſacrées par la fameuſe victoire de Rocroi, que remporta ſur les Eſpagnols le Duc d'Anguien ſi célèbre, depuis ſous le nom de *Prince de Condé*. Ce jeune Héros prit enſuite Thionville, & les armes Françoiſes furent toujours victorieuſes entre ſes mains. Il battit à Fribourg le fameux Général Merci, ſe rendit maître de tout le cours du Rhin, prit Philiſbourg & pluſieurs autres Villes en 1644 ;

défit à platte couture dans le combat de Nortlingue Merci, qui y fut tué en 1645, & ſe rendit maître de Furnes & de Dunkerque en 1646; remporta une victoire complette ſur l'Archiduc, dans les plaines de Lens en 1648, & ne fut arraché à ſes triomphes que par les Barricades de Paris. Les autres Généraux faiſoient auſſi proſpérer les armes du Roi. Brezé battit la flotte Eſpagnole, Guébriant prit Rotweil, où il fut bleſſé à mort; Turenne ſecondoit Condé à Fribourg; le Duc d'Orleans, frere du Roi, ſe diſtinguoit en Flandres par la priſe de pluſieurs Villes; Gaſſion, du Pleſſis-Pralin, le Comte d'Harcourt rendoient redoutable le nom François; & la paix de Munſter en 1658, faiſoit reſpecter la puiſſance du Roi dans toute l'Europe, lorſque le prétexte du bien public, & le ſoulèvement des peuples accablés d'impôts, excitèrent les mécontens du Gouvernement, qui ſans oſer attaquer la Majeſté Royale, s'en prirent au Cardinal Mazarin, qu'ils vouloient abſolument exclure des affaires. Il ſe forma deux Partis, dont l'un fut celui des *Frondeurs*, & l'autre des *Mazarins*. A la tête des premiers étoient le Duc de Beaufort, de Retz, Coadjuteur de Paris, la Ducheſſe de Longueville, le Prince de Marſillac, le Prince de Conti, &c. Le ſecond étoit celui de la Cour. Deux Membres du Parlement que le Cardinal fit arrêter, le jour que l'on chantoit le *Te Deum* pour la victoire de Lens, furent l'occaſion des premiers mouvemens de la guerre civile. Le Peuple cria aux armes, & bientôt les chaines furent tendues dans Paris, c'eſt ce qu'on appelle. *la journée des Barricades*; & la Reine forcée de rendre les priſonniers, ſortit de Paris avec le Roi, & alla à Saint Germain. Il s'y fit des négociations, qui produiſirent un accommodement le 11 Mars 1649, & le Roi peu après, rentra dans Paris avec la Reine & le Cardinal, contre lequel le Parlement avoit donné des Arrêts ſanglans. Mais la paix ne fut pas de longue durée: car le Prince de Condé, à qui l'Etat devoit ſa gloire & Mazarin ſa ſûreté, ne croyoit pas que l'on put aſſez payer ſes ſervices, & le Cardinal, le plus ingrat des hommes, croyant pouvoir ſe diſpenſer de le payer, détermina la Reine à le faire arrêter avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville, & on les conduiſit d'abord à Vincennes, enſuite à Marcouſſi, puis au Havre-de-Grace. Mais le Parlement, regardant Mazarin comme l'auteur des troubles, rendit un Arrêt qui le bannifſoit à per-

pétuité du Royaume, & ſollicita la liberté des Princes ſi vivement, qu'il l'obtint. Ainſi un an après leur détention, ils rentrèrent à Paris en triomphe en 1651, & Mazarin fut obligé de fuïr. La même année le Roi tint ſon Lit de Juſtice, où il déclara ſa Majorité, & rendit deux Edits contre le Duel & le Blaſphême. Cependant le Cardinal, qui étoit à Cologne, continuoit de gouverner la Reine; & malgré la Déclaration enregiſtrée au Parlement, dans laquelle il étoit chargé des accuſations les plus graves, & la parole expreſſe de la Reine de ne jamais le rappeller, il rentra en France, & fut réjoindre la Cour à Poitiers. Alors le Prince de Condé, qui s'étoit retiré dans ſon Gouvernement de Guyenne, s'avança avec ſon armée, & entreprit d'enlever le Roi à Gien; mais Turenne qui ſurvint, le força de ſe retirer à Paris, où le deux Juillet ſe donna ce fameux combat au Fauxbourg Saint Antoine, ſi glorieux pour ces deux grands Généraux. Il alloit être déciſif contre le Prince, lorſque les Pariſiens lui ouvrirent les Portes & le reçurent dans leur Ville. Enfin le Cardinal ayant conſenti de nouveau à quitter la Cour, les troubles s'appaiſèrent; & le Roi, après avoir fait publier une Amniſtie générale pour tout ce qui s'étoit paſſé depuis 1648, rentra dans Paris, d'où le Prince de Conti étoit ſorti peu de jours auparavant, pour ſe jetter entre les bras des Eſpagnols. Ceux-ci avoient profité des diviſions civiles, pour faire des conquêtes; mais on vit bientôt renaître avec le calme, le bonheur des armes du Roi. Bordeaux & pluſieurs Villes du parti du Prince, rentrèrent dans le devoir. Turenne, en 1654, battit les Eſpagnols, leur fit lever le ſiège d'Arras; & par cet exploit raſſura la France & le Cardinal, dont la fortune dépendoit preſque de l'événement de cette journée. Le Roi fit ſa première Campagne cette année, & prit la Ville de Stenai. La ſuivante, Vendôme battit la flotte des Eſpagnols, & l'on conclut un Traité avec l'Angleterre, dont la condition honteuſe fut que Charles II. ſortiroit de France. Il ne ſe paſſa pas de grands évènemens en 1656 & 1657; mais les avantages que le Roi remporta en 1658, furent un grand acheminement à la Paix. Turenne battit le grand Condé & Dom Juan, aux Dunes près de Dunkerque, prit cette Ville, Furnes, Dixmude & pluſieurs autres; défit le Prince de Lignes, & allarma tellement les Eſpagnols, par la rapidité de ſes conquêtes, qu'ils firent des propoſitions

de Paix. Elle fut conclue en 1659 dans l'Iſle des Faiſans, par Mazarin & Dom Louis de Haro, après vingt-quatre Conférences. Le Traité contient 120 Articles, dont les principaux ſont : le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Therèſe & le rétabliſſement du Prince, qui ſouffrit de grandes difficultés. Louis épouſa l'Infante à Saint Jean de Luz, & fit ſon entrée à Paris avec une magnificence incroyable, en 1660. C'eſt à cette occaſion que fut bâtie la Porte S. Antoine. L'année ſuivante, Dieu combla les vœux de toute la France par la naiſſance du Dauphin; & la même année mourut le Cardinal, après la mort duquel le Roi gouverna par lui-même, & prouva, par l'attention ſuivie qu'il donna à ſes affaires, que la bonté ſeule de ſon cœur l'avoit empêché de les retirer des mains d'un Miniſtre, à qui il croyoit avoir de grandes obligations. Cette même année auſſi fut arrêté Fouquet, Surintendant des Finances, qui fut condamné en 1664, par des Commiſſaires, à un banniſſement perpétuel, & depuis enfermé dans la Citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680. Colbert lui ſuccéda dans le maniment des Finances, & ce grand Miniſtre leur fit prendre une forme nouvelle. Dans le même tems, le Roi faiſoit reſpecter ſa Puiſſance dans les Couts étrangères, en exigeant une réparation authentique de l'inſulte faite à d'Eſtrades, ſon Ambaſſadeur à Londres, & de celle qu'eſſuya le Duc de Crequi à Rome. Alexandre VII, obligé de s'humilier devant le Monarque François, fit une ſatisfaction égale à l'offenſe; & les articles en furent gravés ſur une Pyramide, qui ſubſiſta pendant tout le Pontificat de ce Pape. Louis s'occupoit auſſi à faire fleurir le Commerce & les Arts. Il établiſſoit des Académies, il envoyoit des Colonies Françoiſes à Madagaſcar & à Cayenne. Il commençoit en Languedoc le canal fameux, pour la jonction des deux mers. Il établiſſoit dans ſon Royaume des Manufactures de Glaces, des points de France, de Toiles, de Laines, de Tapiſſeries. Colbert inſpiroit à ſon Maître ces grands projets, & après avoir rétabli les Finances, il porta ſes vûes plus loin : Commerce, Marine, Police, tout ſe reſſentit de l'eſprit ſupérieur de ce Miniſtre, à qui nous devons ces belles Ordonnances, qui ſont aujourd'hui les fondemens les plus ſolides de notre Gouvernement. Louvois rival de Colbert, ſongeoit de ſon côté à faire triompher les armes de ſon Roi, & faiſant valoir les droits de Marie-Therèſe ſur la ſucceſſion de Philippe

Phil. IV. Louis partit pour la Flandre en 1667 à la tête de ſon armée, commandée par Turenne, & en moins de trois mois il prit un grand nombre de Villes ; & entr'autres Tournay, Douay & Lille. L'année ſuivante toute la Franche-Comté fut conquiſe au mois de Février ; & le progrès des armes du Roi donnant déja de la jalouſie à toute l'Europe, il ſe forma contre lui une triple alliance, de l'Angleterre, de la Suede & de la Hollande, laquelle n'eut cependant point de ſuites pour lors, & ne devint fatale dans la ſuite qu'aux Hollandois ; car Louis voulant punir cette République, ſongea à s'aſſurer du Roi d'Angleterre, & le détacha de l'Alliance par le moyen de la Ducheſſe d'Orleans, qui ayant ſuivi le Roi dans ſon Voyage des Pays-Bas, prit le prétexte du voiſinage pour paſſer à Londres. Après avoir auſſi gagné le Roi de Suéde & l'Empereur, Louis partit comme une éclair en 1672, & ſon armée commandée par Condé & Turenne traverſa le Rhin en préſence des ennemis, s'empara des Provinces de Gueldres, d'Utrecht & d'Owerifſel, & de plus de 40. Villes fortifiées, & ſans les Ecluſes, ç'en étoit fait de toute la Hollande. Cette campagne qui fit l'étonnement de toute l'Europe, auroit mis fin à la guerre au bout de trois mois, ſi l'on eut ſuivi l'avis de Pomponne, qui vouloit que l'on ſe contentât des avantages propoſés par les Hollandois ; mais pour avoir ſuivi celui de Louvois, le Roi fut obligé d'abandonner toutes ſes conquêtes de la Hollande, pour réunir ſes forces contre l'Eſpagne & l'Empereur, qui venoient de renouveller un Traité avec les Hollandois. C'eſt alors que la France, abandonnée par ſes Alliés, ſe vit réduite à elle-même, & tint tête à pluſieurs Puiſſances réunies contr'elle. En 1674 la Franche-Comté que nous avions rendue par le Traité d'Aix-la-Chapelle, fut repriſe & nous reſta. Turenne ravagea le Palatinat, & remporta pluſieurs Victoires ſur les Allemands. Condé battit à Senef le Prince d'Orange, & le Comte de Schomberg eut des avantages conſidérables ſur les Eſpagnols dans Rouſſill. La campagne ſuivante non moins glorieuſe pour la France, lui coûta bien des larmes par la perte qu'elle fit du Général ſous qui elle avoit tant de fois vaincu. L'illuſtre Turenne après avoir fait pendant 2 mois des manœuvres qui font l'admiration des connoiſſeurs, crut enfin avoir trouvé le moment d'attaquer le brave Montecuculli avec avantage, lorſqu'un boulet de canon lui ôta la vie près de Salsbac. Les ennemis

cependant ne tirèrent pas de cette mort tout l'avantage qu'ils en pouvoient eſpèrer, car le Comte de Lorges fit une retraite qui valut une Victoire, & le Prince de Condé qui prit le commandement de l'Armée, força Montecuculli à repaſſer le Rhin. Crequi moins heureux fut battu à Conſarbrick, en voulant jetter du ſecours dans Trèves, & il entra lui quatrième dans la Ville, où il fut fait priſonnier, lorſqu'elle ſe rendit par la trahiſon de Boisjourdan. Mais Vivonne & du Queſne défirent la Flotte Eſpagnole & Hollandoiſe devant Meſſine, & en 1676 les mêmes Généraux battirent deux fois le fameux Ruyter, qui perdit la vie dans le dernier combat, & les François remportèrent pluſieurs autres avantages. L'année ſuivante le Roi qui déſiroit ſincèrement la Paix, voyant qu'il n'y pouvoit contraindre ſes ennemis qu'à force de ſuccès, fit commencer la campagne de bonne heure, & ſes Armées eurent pris Valenciennes, Cambrai, S. Omer, & battu le Prince d'Orange avant le tems, où pour l'ordinaire on commence les opérations de guerre. D'autres avantages remportés en France & en Allemagne conduiſirent enfin à la Paix de Nimégue, dont le Roi dicta lui-même les conditions, & qui fut ſignée par toutes les Puiſſances en 1679. Il y eut trois Traités : l'un entre la France & la Hollande, le ſecond avec l'Eſpagne, & le troiſième avec l'Empereur & l'Empire. Lorſque le calme fut rétabli dans toute l'Europe, le Roi pour ſoutenir le titre de *Grand* qui lui fut donné de l'aveu même des Etrangers, ſe livra à des occupations auſſi glorieuſes pour lui, qu'utiles à ſes ſujets. Il établit d'abord une Chambre contre les Empoiſonneurs, qui depuis quelque tems ſe multiplioient en France. Il fit fortifier ſes Frontières, pour ſe mettre à couvert de toute inſulte. Il remit les Loix en vigueur, il fit perfectionner ſes Ports, augmenta la Marine de plus de ſoixante mille Matelots, il inſtitua des Académies, des Gardes-Marines, & après avoir châtié la perfidie des Tripolins, il leur accorda la Paix ſur les inſtances du Grand Seigneur. Pour maintenir les Libertés de l'Egliſe Gallicane contre les prétentions de la Cour de Rome, il fit dreſſer dans l'Aſſemblée du Clergé de 1682, quatre propoſitions touchant la puiſſance Eccléſiaſtique, qui en ſont le plus ſolide fondement : la premiere eſt que le Pape n'a aucune autorité ſur le Temporel des Rois. La ſeconde, que le Concile eſt au-deſſus du Pape. La troiſième, que l'uſage de la Puiſſance Apoſ-

tolique doit être reglé ſur les Canons, ſans donner atteinte à nos Libertés; & la quatrième, qu'il appartient principalement au Pape de décider en matière de Foi, que ſes Décrets obligent les Egliſes, que ſes Déciſions néanmoins ne ſont irréformables qu'après que l'Egliſe les a acceptées. L'année ſuivante Louis perdit la Reine ſon Epouſe, & il avoua que c'étoit le ſeul chagrin qu'elle lui avoit donné. En effet, cette vertueuſe Princeſſe avoit toujours ſupporté avec patience les infidélités de ſon époux; car il ne faut pas diſſimuler cette tache dans la vie de ce grand Roi, qui obſcurcit ſes plus brillantes qualités par une incontinence ſcandaleuſe. Il étoit coupable, ſans doute, & il répondoit du mauvais exemple qu'il donnoit à tout ſon Royaume; mais peut-être l'étoit-il moins que le Prélat mondain qui lui avoit donné une mauvaiſe éducation, que les lâches Directeurs qui s'étoient emparés de ſa conſcience, & qui le tenant dans l'ignorance totale de la Morale Chrétienne, lui en faiſoient un devoir, étouffoient ſes remords, & le laiſſoient ſe plonger ſans ſcrupule dans les voluptés, ſe livrer à une magnificence exceſſive & ruineuſe, & s'abreuver à longs traits du poiſon de la flatterie & de la louange. Cependant l'Eſpagne voyant que la France portoit ſes prétentions trop loin au ſujet des Limites, recommença la guerre en 1687, mais comme elle n'étoit pas en état de la ſoutenir, elle obtint l'an. ſuiv. un Trève de 20 ans. Ce fut cette même année que Louis humilia l'orgueil des Genois, & les força à cette humiliante Ambaſſade du Doge, accompagné de quatre Sénateurs, qui ſe fit en 1685, qu'il reçut des Ambaſſadeurs qui prétendoient être envoyés par le Roi de Siam, pour admirer la Puiſſance de Louis XIV, & qu'il accorda à Alger & Tunis une Paix honteuſe pour ces deux Villes. La ſuivante eſt remarquable par la révocation de l'Edit de Nantes, deſſein qui pouvoit être juſte, mais qui fut exécuté d'une manière odieuſe. Les Jéſuit. qui l'inſpirèrent au Roi, lui en conſeillèrent auſſi l'exécution violente, & on vit renouveller contre les Calviniſtes, qu'il falloit perſuader, les barbaries des anciennes perſécutions. En 1687 fut conclue la fameuſe Ligue d'Auſbourg, à l'appui de laquelle vinrent l'affaire des Franchiſes ſous innocent XI, & la Révolution d'Angleterre ſous Jacques. La guerre s'alluma donc plus vivement que jamais en 1688, & la France eut à combattre la Hollande, l'Allemagne, l'Eſpagne, l'Angleterre, le Brandebourg & la

Savoye. Pour quelques échecs qu'elle reçut, elle remporta de grands avantages. Luxembourg défit le Prince de Waldeck à Fleurus, & à Leuſe, le Prince d'Orange à Steinkerque & à Nerwinde. Tourville battit la Flotte des Anglois & des Holland. dans la Manche. Catinat battit à Staffarde & à la Marſaille le Duc de Savoye, Noailles défit les Eſpagnols vers les bords du Ter, le Duc de Vendôme prit Barcelone, Pontis prit Carthagène en Amérique. Tant de ſuccès déterminèrent les Alliés à conclure la Paix à Riſwick en 1697. Louis leur fit des conditions avantageuſes, & ſacrifia tout ce qu'on voulut, dans l'eſpérance que la Couronne d'Eſp. paſſeroit bien-tôt ſur la tête de ſon petit-fils. En effet, Charles II. infirme & moribond, apella le Duc d'Anjou à ſa ſucceſſion en 1700, & ce fut le ſignal d'une nouvelle guerre, plus cruelle que les précédentes, & l'époque des diſgraces qu'éprouva Louis *le Grand*. Dans la première campagne le Prince Eugène Général de l'Armée de l'Empereur, repouſſa l'Armée Françoiſe à Carpi, défit Villeroi à Chiari, le fit priſonnier à Crémone, tandis que Villars battoit le Pr. Louis de Bade à Freidelinghen, & que notre Flotte étoit défaite par le Duc d'Ormond dans le Port de Vigo. La campagne ſuiv. Villars battit les ennemis à Paſſau, Bouflers à Ekeren, & l'Empereur trembloit pour ſa Capitale lorſque les affaires changèrent de face, & les Franç. n'éprouvèrent plus que des revers. Eugène & Malboroug qui commandoient en Allemagne, remportèrent la Victoire ſignalée d'Hocſtet, ſur Tallard & Marſin. Malboroug celle de Ramillies ſur Villeroi, le Prince Eugène força nos lignes & fit lever le ſiége de Turin, & ces deux grands Capitaines réunis défirent Villars à Malplaquet. La rigueur de l'hiver de 1709, & la famine qui en fut une ſuite, s'étant jointes à la terreur des armes ennemies, Louis ſenſible aux malheurs de ſes ſujets parla de Paix, & porta les offres juſqu'à promettre de fournir de l'argent aux Alliés pour aider à ôter la couronne à ſon petit-fils; mais ceux-ci fiers à proportion de l'abaiſſement de ce gr. Pr. exigeoient qu'il ſe chargeât de le détrôner. Cette prétention indécente ayant été réjettée, il fallut continuer la guerre. Vendôme vengea enfin l'honneur des armes Fr. à Villa Vicioſa, où il battit Staremberg; Noailles chaſſa la Flotte ennemie du Port de Cette, & s'empara de Gironne; & Villars ſauva la France en forçant le poſte de Denain. Déja les Anglois s'étoient ſéparés des Alliés, & une in-

trigue de Cour ayant ouvert les yeux à la Reine Anne, elle apperçut que l'Angleterre faiſoit ſeule tous les frais d'une guerre, où elle étoit ſans intérêt. Le Congrès ouvert à Utrecht dès 1712, ſe termina en 1713, & la Paix y fut ſignée par toutes les Puiſſances ennemies, excepté par l'Empereur qui ne la ſigna qu'à Raſtad en 1714, & l'Empire à Bade la même année. Louis ayant rendu la Paix à ſon Royaume ne put en goûter les fruits, & les diſputes malheureuſes qui agitoient l'Egliſe de France, troublèrent la fin de ſon règne. Le Jéſuite le Tellier qui faiſoit ſervir à la vengeance de ſa Compagnie, le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon Pénitent, avoit engagé Louis à ſolliciter lui-même une *Conſtitut.* qui remplit d'amertume le reſte de ſa vie, par l'inutilité des efforts qu'il fit pour la faire recevoir. Ce Prince Religieux fatigué par les exhortations de ſon impitoyable Confeſſeur, qui lui faiſoit entendre que ſa Conſcience étoit engagée à conſommer ſon ouvrage, alloit employer toute ſon autorité pour faire recevoir la Bulle par tout le Clergé & les Parlemens de France, lorſque ſa mort, dont cette affaire avança les momens, lui épargna le déſagrement d'un ſuccès incertain. Il la vit venir d'un œil ſec, & il s'y détermina avec une Conſtance digne de ſa grande ame. Après avoir reçu les Sacremens & mis ordre aux affaires de ſon Royaume, il appella auprès de lui les Princes & Princeſſes de ſon Sang, leur parla ſans trouble & ſans émotion, & tint au Dauphin qui devoit lui ſuccéder un diſcours proportionné à ſon âge : *Mon Enfant*, lui dit-il, *vous allez être un grand Roi : ne m'imitez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre : tâchez d'avoir la Paix avec vos voiſins ; rendez à Dieu ce que vous lui devez, reconnoiſſez les obligations que vous lui avez, faites le honorer par vos ſujets, ſuivez toujours de bons conſeils, tâchez de ſoulager vos Peuples ; ce que je ſuis aſſez malheureux de n'avoir pû faire. N'oubliez jamais la reconnoiſſance que vous devez à Madame de Ventadour.* Il l'avertit enſuite d'éviter trois écueils contre leſquels il avoit donné lui-mêmes, les *Guerres inutiles*, les *Bâtimens exceſſifs* & les *Maîtreſſes* : regrets tardifs à la vérité, mais qui marquent du moins ce qu'on auroit dû attendre de ce Prince, s'il n'eut livré ſa conſcience à des ſéducteurs, & ſes oreilles à des flatteurs. Il mourut le premier Septembre 1715, âgé de 77 ans, & dans la 73^{e} de ſon règne, le plus long, le plus glorieux, & le plus fécond en grands événemens. Si l'on fixe l'époque de la grandeur

des Romains ſous le Règne d'Auguſte, la poſtérité regardera celui de Louis *le Grand* comme l'époque de la gloire du nom François. On n'en donnera qu'une legère idée, en diſant que la France ſous ce Monarque a réuni dans ſon ſein ce que tous les ſiècles précédens n'ont eu que ſucceſſivement & par partie : que les Sciences & les Arts ont été portés au plus haut point de perfection ; qu'elle peut oppoſer aux plus fameux Héros de l'antiquité les CONDÉS, les TURENNES, les LUXEMBOURGS, les CATINATS, &c. qu'elle a vû des Evêques dignes des plus beaux jours de l'Egliſe, les PAVILLONS, les CAULETS, les VIALART, les ARNAUDS, les BOSSUETS, les LITOLPHI, les MONTGALLIARD, les NOAILLES, &c. comparables aux anciens Peres, qu'elle a produit des Théologiens qui ont étonné par la ſublimité de leurs lumières, la profondeur de leur ſcience, & le nombre prodigieux de leurs écrits, les ARNAUDS, les PASCHALS, les NICOLES, les JUENINS, les QUENELS. Des Philoſophes que Platon & Ariſtote prendroient pour maîtres, les DESCARTES, les MALLEBRANCHES, les ROHAUTS, les GASSENDIS, &c. & qu'enfin toutes les merveilles, les hommes célèbres en tout genre qui l'illuſtrèrent, le feront à jamais mettre à la ſuite des ſiècles d'Alexandre, d'Auguſte & de Leon X.

LOUIS, Dauphin, appellé *Monſeigneur*, fils de Louis XIV. & de Marie-Therèſe d'Autriche, naquit à Fontainebleau en 1661. Son pere qui ſentoit tout le défaut de l'éducation qu'il avoit reçue, n'oublia rien pour en donner une meilleure à ſon fils, & mit auprès de lui tout ce que la France avoit de plus éclairé. Le Duc de Montauſier fut ſon Gouverneur, & le grand *Boſſuet* ſon Précepteur. Dès qu'il eut ſa vingtième année, le Roi le mena au Voyage d'Alſace en 1681, & à la Campagne de Flandres en 1684. Le Dauphin s'y fit aimer par la bonté de ſon caractère, & ſa généroſité envers les ſoldats. En 1688, il fut mis à la tête des Armées, & fit en perſonne le ſiège de Philiſbourg qu'il prit, & où il mérita le ſurnom de *Hardi*. Il prit enſuite pluſieurs autres Villes & acheva glorieuſement une Campagne brillante, qui fait un des grands ornemens du règne de Louis XIV. Il accompagna depuis ſon pere au ſiège de Mons, à celui de Namur, & étant à la tête de l'Armée de Flandres en 1694, il fit une marche qui a été admirée des connoiſſeurs. Ce Prince, chéri des François, à qui il donnoit l'eſpérance d'un règne heureux, de ſon pere qui aimoit ſes vertus

sans en être jaloux ; fut enlevé à la fleur de son âge par une maladie cruelle en 1711. Il eut trois fils, dont l'aîné, Louis, Duc de Bourgogne, devenu Dauphin après la mort de son pere, fut élevé par le Duc de Beauvilliers & le fameux Fénelon. Il étoit destiné à la Couronne lorsqu'il mourut en 1712, âgé de vingt-neuf ans.

LOUIS *le Pieux*, Roi de Germanie, troisième fils de Louis le *Débonnaire*, fut élu Roi de Bavière dans l'Assemblée générale que son pere tint en 817 à Aix-la-Chapelle. Après la mort de ce dernier, Louis s'unit à Charles-le-Chauve son frere, & ces deux freres gagnèrent la bataille de Fontenai en 841 ; sur Lothaire, troisième fils de Louis. Ensuite les trois freres s'étant réunis, partagèrent les Etats de leur pere ; & Louis eut pour sa part ce qui est au-delà du Rhin, avec les Evêchés de Mayence, de Wormes & de Spire. Il étendit les limites de ses Etats, & se rendit redoutable à ses voisins par sa bravoure, & cher à ses Sujets, par sa libéralité, son amour pour la justice, & d'autres qualités qui le firent ressembler à Charlemagne, plus qu'aucun autre de sa famille. Il mourut à Francfort en 876, âgé de soixante-dix ans. Son fils Louis II. lui succéda ; & fut attaqué par Charles-*le-Chauve* son oncle, qui vouloit le déposséder ; mais il se maintint contre ses efforts, & mourut en 882, dans le tems qu'il assembloit son armée pour s'opposer aux Normands.

LOUIS de Bourbon, premier Prince de Condé, septième fils de Charles de Bourbon Duc de Vendôme, né en 1530, fit ses premières armes sous Henri II, défendit ensuite Metz contre Charles-Quint, se distingua à la bataille de Saint-Quentin, & servit aux sièges de Calais & de Thionville : mais après la mort tragique d'Henri II. le peu de part que les Princes eurent au Gouvernement, & plusieurs autres mécontentemens, firent prendre au Prince de Condé le parti des Protestans, & il passa pour être le chef muet de la Conspiration d'Amboise, dont la Renaudie étoit le conducteur, & en conséquence on l'attira à la Cour sous de belles promesses, & on l'y arrêta. Les Guises qui étoient ses ennemis déclarés, firent expédier son Procès avec une précipitation inouie, & contre les règles les plus communes. Le Prince condamné à mort n'échappa au supplice que parceque François II. mourut sur ces entrefaites, & que le Chancelier avoit refusé de signer sa Sentence. Sous Charles IX. il fut mis en liberté & déclaré inno-

cent par la Cour des Pairs, Tribunal légitime qu'il avoit en vain reclamé. Peu après, ce Prince toujours mécontent du Gouvernement, se mit à la tête des Huguenots, fut fait prisonnier à la bataille de Dreux, en 1562, perdit celle de Saint Denis contre le Connétable, & eut d'abord la jambe cassée d'un coup de pied de cheval à celle de Jarnac en 1569; mais il ne laissa pas de poursuivre sans se plaindre, & tout en marchant: *Souviens-toi*, dit-il, *Noblesse Françoise, en quel état Louis de Bourbon entre aujourd'hui au combat* pour sa Religion, pour son salut & celui de la France. En même-tems il fondit sur les ennemis, & après avoir fait des prodiges de valeur, il se vit entouré de toutes parts & obligé de se rendre à deux Gentilshommes, qui ayant reçu sa parole, le placèrent auprès d'un buisson: mais le barbare Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, à qui Louis avoit fait autrefois quelque déplaisir, étant survenu, le massacra de sang froid d'un coup de pistolet. Ainsi périt ce Prince, qui ternit les qualités les plus brillantes par sa révolte contre son Roi.

LOUIS de Bourbon, deuxième du nom, Prince de Condé, surnommé *le Grand*, fils de Henri II, Prince de Condé, & de Marie-Charlotte de Montmorenci, naquit en 1621. Il porta du vivant de son pere le titre de Duc d'Anguien, que dès l'âge de vingt-deux ans il rendit à jamais illustre, par la fameuse victoire de Rocroi, qu'il gagna en 1643 sur les Espagnols, que commandoit le Comte Fontaine, qui fut tué dans sa chaise, où il se faisoit porter, à cause de la goute: l'armée ennemie plus forte que la Françoise, & composée de vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Espagnoles, ne put jamais se remettre de cette défaite. Cette victoire qui affermit la Régence, & rendit le repos à la France agitée, fut suivie de la prise de Thionville, qui acheva de faire passer le Duc d'Anguien pour un Capitaine également redoutable dans les sièges & dans les batailles. L'année suivante ne fut pas moins glorieuse pour le jeune Heros. Le brave Merci, après avoir pris Fribourg, malgré Turenne, s'étoit retranché dans un endroit impénétrable, & sembloit défier nos bataillons. Mais les François animés par la présence de leur Chef qui combattoit à pied à leur tête, forcèrent ces remparts inaccessibles, & après avoir défait dans trois combats consécutifs, le Général ennemi, qui y perdit 9000 hommes, l'obli-

gèrent à faire une retraite, qui lui conſerva toute ſa réputation. Une ſuite de cette victoire ſignalée fut la priſe de Philiſbourg, de Spire, de Wormes & de tout le cours du Rhin, & le Duc d'Anguien qui n'avoit pas beſoin de plus d'exploits pour ſe former la plus brillante réputation, gagna encore la ſanglante bataille de Nortlingue ſur l'infortuné Merci, qui y fut tué en 1645, prit Dunkerque en 1646, & ſur la fin de cette même année, ſon pere étant mort, il lui ſuccéda dans ſa charge de Grand-Maître de la Maiſon du Roi, & dans le Gouvernement de Bourgogne, de Breſſe & de Berri. Un petit échec qu'il reçut en 1647, devant Lerida, dont il fut obligé de lever le ſiège, fut bien-tôt réparé par la défaite de l'Archiduc, dont il tailla l'armée en pièces en 1648. dans les plaines de Lens. Après avoir fait reſpecter au-dehors la puiſſance des ennemis, par tant de victoires, le Prince de Condé la fit craindre au-dedans, & la Cour qui avoit beſoin de lui pour l'oppoſer aux *Frondeurs*, le rappella. Mazarin odieux au peuple & au Parlement, qui le regardoient comme l'auteur des maux de l'Etat, crut ne pouvoir ſe ſauver qu'en ſe jettant entre les bras de ce Heros, qui parut tout brillant de gloire, & qui n'ayant point eu de part aux troubles, ſembloit venir à propos pour être l'arbitre des deux Partis. Il ne refuſa pas ſa médiation, & après avoir fait triompher la France, il voulut bien encore s'employer à la pacifier. Il ſe joignit donc au Duc d'Orleans, & ces deux Princes firent terminer les diviſions à l'amiable dans une Conférence tenue à S. Germain-en-Laye. Mais la paix ne fut pas de longue durée, & ceux qui avoient intérêt de perpétuer les troubles, ayant de nouveau brouillé, le Prince ceſſa d'être arbitre, & ſe déterminant tout-à-coup pour Mazarin, il perdit l'affection du peuple, qui l'avoit regardé juſqu'alors comme ſon Dieu tutelaire. Dès ce moment, il ne garda plus de meſures, & ſe livrant à toute l'impétuoſité de ſon caractère, il entreprit d'aſſiéger avec ſix ou ſept mille hommes, Paris, défendu par un peuple innombrable & une forte armée. Il ſe ſaiſit d'abord de Lagny, de Corbeil, de Saint Cloud, de Saint Denis, de Charenton, & avec une poignée de Soldats, il oſa défier la multitude renfermée dans les murailles de cette grande Ville, & tint la parole qu'il avoit donnée de ramener le Roi, la Reine & le Cardinal triomphans à Paris. Cet événement, dont on fut redevable à la valeur,

à la prudence, & à la haute capacité du Prince, fut le moment le plus glorieux de sa vie, & lui mérita ce compliment flatteur de la Reine : *Monsieur*, lui dit-elle, *le Service que vous avez rendu à l'Etat est si grand, que le Roi & moi serions des ingrats, s'il nous arrivoit de l'oublier jamais.* Heureux ce Prince, s'il n'eut pas mis ce service à trop haut prix, ou si l'importance du service n'eut fait redouter le bienfaiteur ! Mais le mépris qu'il avoit témoigné en plusieurs rencontres pour le Cardinal, effaça bien-tôt toute la reconnoissance du cœur de ce Ministre, qui lui devoit trop pour n'être pas ingrat, & le Prince qui ne voyoit rien au-dessus de ses prétentions, acheva de se perdre par sa hauteur. Mazarin fit tant par ses artifices, qu'il détermina la Reine à l'arrêter avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville. Cela fut exécuté le dix-huit de Janvier 1650, au Palais-Royal même, où il les avoit attirés, sous prétexte d'assister au Conseil. On les conduisit d'abord à Vincennes, puis à Marcoussy, & de-là au Havre-de-Grace. Ils en sortirent un an après, par une révolution, qui procura leur liberté & le bannissement de leur Rival. Celui-ci, que l'adversité rendoit bas & rampant, voulut se faire un mérite auprès des Princes de leur délivrance, & courut la leur annoncer, avec les gestes de la plus profonde soumission ; mais il en fut mal reçu, & le Prince, sans daigner le saluer, lui dit avec une fierté mépriſante, qu'*il lui venoit annoncer sa liberté lorsqu'il ne la pouvoit plus empêcher, & qu'il ne croyoit pas lui être beaucoup obligé.* Le ressentiment de cette injure le rendit enfin rebelle ; & si, comme il a dit depuis en parlant de cette malheureuse prison : *Il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, ne respirant que le service du Roi & la grandeur de l'Etat* : il ne faut pas dissimuler, que selon son aveu même, *il en sortit le plus coupable* : parce que dès ce moment même, il ne chercha qu'à se venger aux dépens de la fidélité qu'il devoit au Roi & à l'Etat. Cependant sa prison donna un nouveau relief à sa gloire, & il rentra à Paris triomphant au milieu des acclamations publiques, pendant que son ennemi sortoit du Royaume chargé du mépris & de la haine du peuple. Mais comme celui-ci, quoique retiré à Cologne continuoit de gouverner le Royaume, le Prince en méfiance de tous côtés, brouillé avec les Frondeurs, craint de la Reine, crut qu'on en vouloit encore une fois à sa liberté, & se retira dans son

Gouvernement de Guyenne; d'où il ſe prépara à la guerre, & fit ſon traité avec l'Eſpagne. Son premier exploit depuis qu'il eut les armes à la main contre ſon roi, fut le combat de Bleneau, où par un prodige de valeur, il enleva pluſieurs Quartiers au Maréchal d'Hocquincourt, & eût entièrement défait l'armée Royale, ſi le Vicomte de Turenne ne fut venu à propos pour le ſauver. Après ce coup hardi, il entra à Paris en Conquérant; après une marche auſſi pénible que dangereuſe, & vint raffermir dans ſon parti le Duc d'Orleans. De-là il commença à négocier avec la Cour, & voyant le peu de ſuccès des négociations, il ſe détermina à recommencer la guerre. Il ſe porta d'abord à Saint Cloud, puis il ſe mit en marche pour s'emparer de Charenton, & ſe trouvant preſſé par l'armée Royale, il n'eut que le tems de ſe jetter dans le Fauxbourg de Saint Antoine, & ce fut-là que ſe donna cette fameuſe bataille, où le Prince combattant contre ſon Roi, ſous ſes propres yeux; força le Monarque à témoigner moins de reſſentiment de ſa rébellion, que d'admiration de ſa valeur. Cependant l'action alloit être funeſte pour lui, lorque les Pariſiens, qui avoient regardé ce combat d'un œil tranquille, forcés par Mademoiſelle, qui avoit fait tirer la canon ſur les troupes du Roi, ouvrirent leurs portes & le reçurent avec ſon armée. Il eût pû avoir part à la paix qui ſe fit peu après, mais ſa haine pour le Cardinal, dont il prévoyoit le rappel, & ſa mauvaiſe étoile, le jettèrent entre les bras des Eſpagnols; ſe rendant encore plus criminel par ſa fuite en quittant Paris, malgré l'amniſtie qu'on lui offroit, que par ſon triomphe, lorſqu'il y étoit entré l'épée à la main. Les Eſpagnols le firent Généraliſſime de leurs troupes, & il entra en cette qualité dans la Champagne, où il prit Rocroi, qui dut le faire gémir ſur ce triomphe, en lui rappellant le premier, qui n'avoit rien que de glorieux pour lui. L'année ſuivante, 1654, il fit le ſiège d'Arras avec l'Archiduc, & Turenne ayant attaqué leurs lignes, les força & les battit malgré le courage du Prince, qui tout couvert de ſang & de pouſſière, ne ſortit de la mêlée que le dernier. Il ſoutint encore toute ſa réputation à la bataille des Dunes, qu'il perdit auſſi contre Turenne, comme ſi la fortune qui l'avoit ſi bien ſervi quand il combattoit pour ſon Prince, eût refuſé de le ſeconder quand il portoit les armes contre lui. Enfin ce grand homme fut rendu à ſa Patrie

par la paix des Pyrenées ; après avoir ſoutenu chez les Etrangers la grandeur de ſa Maiſon & l'éclat de ſon nom. Mazarin qui faiſoit quelque difficulté de le comprendre dans la paix, y fut déterminé par la menace que lui fit Dom Haro, de procurer au Prince des établiſſemens dans les Pays-Bas, qui auroient pû donner de l'embarras. Condé rentré dans ſon devoir, fut remis dans ſon naturel, & il ne s'occupa plus qu'à effacer les impreſſions de ſes anciennes fautes : dévoué plus que jamais à l'Etat & à ſon Roi, il les ſervit auſſi utilement que glorieuſement le reſte de ſa vie. La conquête de la Franche-Comté, celle de la Hollande, le fameux paſſage du Rhin où il fut bleſſé, la ſanglante Journée de Senef, réparèrent avantageuſement ce qu'il y avoit eu de défectueux dans ſa conduite. La goutte dont il fut tourmenté, lui fit refuſer le Commandement de l'armée en 1676, & il ne ſongea plus qu'à jouir du repos qu'il s'étoit acquis par tant de travaux glorieux, dans ſa belle retraite de Chantilly. C'eſt-là que dans la condition de ſimple particulier, il parut auſſi grand qu'à la tête de l'armée, & qu'il fit admirer des vertus paiſibles qui ne le cèdent point aux guerrieres. Ce grand Prince mourut à Fontainebleau en 1686, après avoir ſanctifié les derniers momens de ſa vie, par la pratique exacte de toutes les vertus chrétiennes, & rehauſſé ſon héroïſme, par une foi vive & une piété tendre. Le grand Boſſuet ſon ami, bien digne de chanter un tel Heros, prononça ſon Oraiſon funèbre, & finit par ce chef-d'œuvre, ſa carrière oratoire. Ce Prince avoit un génie ſupérieur, & ſçavoit non-ſeulement la Guerre, mais l'Hiſtoire, la Philoſophie, la Théologie, & avoit approfondi toutes les ſciences & tous les arts. Il avoit un goût paſſionné pour les Lettres, une grande ardeur pour la lecture, & l'entretien des gens ſçavans, qu'il étoit capable lui-même d'inſtruire. Il étoit ardent dans la diſpute, & accoutumé qu'il étoit à avoir de ſon côté la raiſon & la victoire, il ſouffroit impatiemment qu'on ne fût pas de ſon ſentiment. Boileau qui diſputoit un jour contre lui, appercevant dans ſes yeux le dépit qu'il avoit de ſe voir contredit, ſe retira prudemment, & dit à Gourville : *Je ſerai toujours de l'avis de M. le Prince, même quand il aura tort.*

LOUIS-Joſeph, Duc de Vendôme, fils de Louis & de Laure Mancini, né en 1654, fut un des grands Généraux du ſiècle de Louis XIV. Il fit ſes premières armes ſous les yeux de ce Roi, qu'il ac-

Compagna à la conquête de la Hollande, & dans toutes ſes autres Campagnes. Il ſe ſignala depuis à la priſe de Luxembourg, de Mons, au combat de Steinkerque, & à la bataille de la Marſaille. En 1695, le Roi l'ayant envoyé en Catalogne, il prit Barcelonne après avoir battu les ennemis. En 1702, il reçut ordre d'aller en Italie relever Villeroi, entre les mains duquel les armes de France ne ceſſoient d'être malheureuſes. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, les choſes changèrent de face. Deux victoires qu'il remporta ſur les Impériaux à *Sant Vittoria* & à *Luzzara*, furent un préſage heureux du ſuccès de ſa commiſſion. Il fit enſuite lever le blocus de Mantoue, & prit pluſieurs Places dans le Trentin, dans le Piedmont, battit à plate-couture le Prince Eugène à Caſſano en 1705, & les Impériaux commandés par le Comte de Reventlau à Calcinato en 1706. La perte des ennemis fut telle, qu'ils n'auroient pû empêcher Vendôme de s'emparer de Turin, ſi le malheur de la France ne l'eut fait rappeller d'un pays, où il commandoit avec ſuccès, pour remplacer en Fland. Villeroi qui y avoit porté ſes revers. La Cour crut qu'un Chef qui avoit *la confiance des Officiers & des Soldats, redonnoit aux troupes cet eſprit de force & d'audace, ſi naturel à la nation Françoiſe*, & que l'incapacité & les malheurs de Villeroi lui avoient fait perdre. Mais la foibleſſe d'une armée qui manquoit de tout, & les contradictions qu'il éprouva, l'empêchèrent de rien faire qui fût digne de lui. Ainſi il ſe rendit aux inſtances de Philippe V. qui l'appella à lui, pour rétablir ſon Trône ébranlé. Il trouva ce Prince réduit dans le plus triſte état, ſans troupes, ſans argent; mais tout parut renaître à l'arrivée du Général, qui inſpirant la confiance à tout le monde, ſe vit bien-tôt en état de pourſuivre l'armée des Alliés. La bataille de Villa-Vicioſa, qu'il gagna ſur Staremberg en 1710, rétablit entièrement les affaires de Philippe, qui entra triomphant à *Sarragoſſe*. Ce Prince pour reconnoître les ſervices que lui avoit rendus ſon Libérateur, lui fit décerner les honneurs de premier Prince du Sang, dont il ne jouit pas long-tems; car il mourut en 1712, à Vignaros, d'une indigeſtion à laquelle un Empirique dont il ſe ſervoit par habitude depuis trente ans, ne put apporter de remède. Il avoit cinquante-huit ans, & ſes talens éminens pour la guerre, ſon courage, auſſi-bien que la bonté de ſon caractère, le

faiſoient aiſément reconnoître pour un petit-fils d'Henri IV.

LOUIS d'Orleans, né à Verſailles en 1703, de Philippe, depuis Régent, montra dès ſon enfance beaucoup de diſpoſitions aux ſciences, & fut élevé d'une manière conforme à ſa haute naiſſance. Sa jeuneſſe, qu'il paſſa dans les délices & les égaremens de la Cour, fut pour lui une ſource de regrets, lorſque les réflexions qu'il fit ſur la mort de ſon pere, & la perte d'une épouſe aimable, le portèrent à renoncer au monde, & à ne plus s'occuper que de ſon ſalut. Il ſe propoſa donc un nouveau plan de vie, & au milieu des grandeurs du ſiècle, ce Prine Chrétien, retraça l'image des Pénitens célèbres, qui ont illuſtré les premiers ſiècles de l'égliſe. Depuis l'an 1726, époque de ſa converſion, il pratiqua les auſtérités les plus rigoureuſes, partageant tout ſon tems entre les devoirs particuliers de ſon état, les exercices de la pénitence, & l'étude de la Religion & des Sciences. Coucher ſur la dure, jeûner rigoureuſement, ne boire que de l'eau, ſe priver preſque toujours de feu, même dans les hyvers les plus rudes, donner pluſieurs heures à la prière, ce n'étoit-là que les préludes de la vie vraiment pénitente, que ce Prince mena dans l'appartement qu'il prit en 1730 à l'Abbaye de ſainte Geneviève, & dans lequel il vint ſe fixer en 1742, lorſqu'il eut pris le parti de renoncer totalement à la Cour, où ſes maximes & ſes exemples ne trouvoient que des contradicteurs. C'eſt-là qu'il devint le modèle de la pénitence chrétienne, & que l'on vit avec édification le premier Prince du Sang des Bourbons, vêtu comme les hommes du commun, aimer à être confondu dans nos temples avec les peuples, ne ſe diſtinguer que par un plus grand recueillement, accompagner chez les malades le Dieu, en la préſence duquel il s'anéantiſſoit, verſer ſes immenſes richeſſes dans le ſein des pauvres, les écouter avec bonté, s'attendrir ſur leurs miſères, & aller ſouvent les découvrir juſque dans les greniers, où les infirmités les retenoient. Sa charité induſtrieuſe ſe prêtoit à tout, & de quelqu'âge ou ſexe que fuſſent les malheureux, ils étoient ſûrs en trouvant de la compaſſion dans ſon cœur, de trouver une reſſource dans ſes libéralités. Qui pourroit compter les ſommes immenſes employées par ce pieux Prince, à procurer une éducation chétienne à des enfans, à marier des filles, à doter des Religieuſes, à fai-

re apprendre des métiers, à rétablir des fortunes détruites, à en relever d'ébranlées, à fonder des Ecoles de Charité, des Communautés pour l'inſtruction de la jeuneſſe & la propagation de la Foi catholique, à perfectionner la Médecine, l'Agriculture, les Manufactures & les Arts utiles au genre humain? Ces exercices de la plus vive charité ne l'empêchèrent pas de faire de très-grands progrès dans les Sciences, & ſur-tout dans l'étude de la Religion. Ce Prince né avec un eſprit vif & pénétrant, donnant chaque jour un tems conſidérable à l'étude ſous les meilleurs Maitres en chaque genre, avoit appris parfaitement l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, & le Grec, pour avoir la conſolation d'entendre l'Ecriture-Sainte dans le texte original. Il lût ſurtout avec avidité ſaint Thomas, Eſthius, les meilleurs Traités faits en faveur de la Religion, les Peres de l'Egliſe, les bons Auteurs Eccléſiaſtiques, pour ſe convaincre de plus en plus des fondemens de la Foi, dans laquelle il étoit inébranlable. Il ne réuſſit pas moins dans l'étude de l'Hiſtoire, de la Géographie, de la Botanique, de la Chymie, de l'Hiſtoire Naturelle, de la Phyſique & de la Peinture, & il ſe mit en état de parler en Maître de toutes les Sciences utiles. Les Ecrits qu'il a laiſſés en grand nombre, feront à jamais honneur à ſon érudition, à ſa ſagacité & à ſa Religion. Ce ſont des Traductions littérales, des Paraphraſes, des Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte, des Diſſertations contre les Juifs; un Traité contre les Spectacles & d'autres ſur différens ſujets. Sa modeſtie ne lui a jamais permis de les faire imprimer, & il les a laiſſés manuſcrits, par ſon Teſtament, à l'Ordre de ſaint Dominique, *pour marquer*, dit-il lui-même, *ma vénération pour cet Ordre, qui a rendu de grands ſervices à l'Egliſe, & qui a enſeigné la Doctrine de ſaint Thomas, que je crois la meilleure des opinions, qui ſe ſoutiennent dans l'Ecole.* Avec quelques rayons de lumières; de plus, le pieux Prince auroit autrement caractériſé la Doctrine de ſaint Thomas, & l'auroit appellée avec Benoît XIII, *L'ANCIENNE ET VERITABLE DOCTRINE DE L'EGLISE.* Au reſte, il eſt à préſumer qu'il n'avoit pas d'autre penſée, & qu'il n'a péché que dans la manière de la rendre. Car on ſçait que le Duc d'Orléans, qui étudioit & pratiquoit la Religon depuis tant d'années dans une profonde retraite, recherchoit auſſi la vérité avec droiture, & qu'elle ſe manifeſtoit à lui de plus en plus. L'extrême

délicateſſe de ſa conſcience, l'avoit tenu long-tems en garde contre certains Livres que l'on s'efforce envain de rendre ſuſpects; mais le nuage ſe diſſipa, & il n'en étoit plus là, lorſque ſes auſtérités & ſon application lui causèrent une maladie longue & douloureuſe, qui lui annonça la mort qui en ſeroit la ſuite. Le Prince Religieux l'attendit avec un courage incroyable, & employa les derniers momens de ſa vie à s'inſtruire d'un point qu'il avoit peut-être trop négligé, le véritable objet des diſputes qui agitent l'Egliſe. Comme il avoit le cœur droit, il ne fut pas long-tems à comprendre que c'étoit à la ſaine doctrine qu'on en vouloit, ſous prétexte de faire recevoir une pièce fauſſement décorée d'une autorité reſpectable, & jugeant de l'arbre par ſes fruits, il conclut qu'une Bulle qui ne s'étoit établie que par le renverſement du bon ordre, l'extinction de la lumière, & l'anéantiſſement de tout bien; ne méritoit que des anathêmes. Les ravages exercés ſous ſes yeux dans la Paroiſſe S. Etienne, le ſchiſme allumé dans tout le Royaume, avoient allarmé ſa piété, & trop éclairé pour n'en pas ſentir les conſéquences, il en tira de puiſſans argumens contre la fatale pièce qui cauſoit tous ces maux. Mais auroit-il dû lui-même s'attendre à en être la victime? C'eſt ce qu'éprouva cet illuſtre Prince Pénitent, qui canoniſé par la voix publique, mourut ſous l'anathême de ſon premier Paſteur, & celui à qui le Royaume auroit voulu dreſſer des Autels, fut privé des Sacremens. Ce Héros Chrétien peu ſenſible à l'outrage qu'on lui faiſoit, ne le fut qu'au malheur du Diocèſe, & gémit de le voir livré au fanatiſme qui ne connoit d'autre déſordre que la chimère qu'il pourſuit; mais faiſant effort ſur lui-même, & animé par la grace qui le ſoutenoit, il ſe traîna à l'Autel, & eut le bonheur de s'unir encore une fois à ſon Dieu ſur la terre, pour n'en être plus ſéparé dans l'éternité, dans laquelle il entra le 4 Février 1752. Ce fait que la poſtérité refuſera de croire, eſt conſigné dans les belles remontrances que le Parlement de Paris adreſſa au Roidans, leſquelles cet auguſte Sénat appuyant ſur les dangereuſes conſéquences du refus arbitraire des Sacremens à l'article de la mort, dit que ſi la *Tyrannie* du *refus arbitraire des Sacremens étoit une fois établie, ni la* NAISSANCE LA PLUS RESPECTABLE, *ni la* VERTU LA PLUS PURE, &c. ne ſeroient pas des titres ſuffiſans pour réclamer à l'article de la mort ces biens ſacrés; perſonne dans le tems ne s'eſt trompé

à ce trait, & on fut ſur-tout indigné de ce que par un contraſte frappant, au moment que l'on refuſoit les Sacremens à un ſaint de ce rang, on les donnoit à un pécheur ſcandaleux & notoire.

LOUIS, (Pierre de S.) né à Vaureas en 1626, ſe fit Carme à l'âge de vingt-cinq ans, de chagrin de la mort d'une fille qu'il aimoit, & parvint à acquérir un nom, par un poëme ridicule, plein du Phébus le plus rafiné, & du galimatias le plus exquis: ce *chef-d'œuvre de pieuſes extravagances*, eſt intitulé: *la Magdeleine au déſert de ſainte Baume en Provence, Poëme ſpirituel & chrétien en douze Livres.* Le pere de S. Louis l'avoit compoſé dans le Couvent d'Agnalade, & dans celui de S. Marcellin. Il balança long-tems entre Élie, le prétendu Fondateur de ſon Ordre, & la Magdeleine, Patronne de ſon ancienne maîtreſſe; & il ſe détermina en faveur de cette dernière, par les reproches que lui fit ſa maîtreſſe dans un ſonge. Quand ſon poëme fut achevé, il le porta à Lyon, & après quelques traverſes, il vint à bout de le faire imprimer au grand préjudice de l'Imprimeur, qui pendant dix ans garda l'édition entière dans ſon magaſin. Après ce tems, quelqu'un l'ayant fait connoître, on l'acheta avec tant d'avidité, qu'on fut obligé d'en faire une nouvelle édition; & depuis, comme il étoit devenu fort rare, la Monnoye l'a fait réimprimer dans ſon recueil de pièces choiſies. Le P. de S. Louis mourut environ un an avant la fortune de ſon poëme, & il venoit d'en achever un, en l'honneur de ſon Fondateur, ſous le nom d'*Eliade*, que les Carmes ont eu la prudence de ſupprimer. Ce bon Pere étoit auſſi le plus grand faiſeur d'Anagrammes de ſon tems. Il avoit anagrammatiſé tous les Papes, les Empereurs, les Rois de France, les Généraux de ſon Ordre, & tous les Saints, & il avoit la ſimplicité d'attacher quelque vertu à ce renverſement de Lettres.

LOUISE-MARG. DE LORRAINE, fille de Henri Duc de Guiſe, fut mariée par Henri IV au Prince de Conti en 1605; & après la mort du Prince ſon époux, elle ſe livra entièrement aux Belles-Lettres, & entretint commerce avec les Sçavans de ſon tems qu'elle aimoit & qu'elle protégeoit. Elle avoit compoſé pluſieurs Ouvrages dont il ne nous reſte *que le Roman Royal*, où l'Hiſtoire des amours de Henri IV, avec un recueil de quelques belles actions & paroles mémorables de ce Roi, imprimée à Leyde en 1663.

LOUP, (S.) né à Toul, épouſa la ſœur de S. Hilaire

Evêque d'Arles, & après avoir vécu 7 ans avec elle, il s'en ſépara de ſon conſentement, par le déſir de ſe conſacrer à Dieu l'un & l'autre; & Loup après avoir paſſé quelque tems dans le fameux Monaſtère de Lerins, fut élevé ſur le ſiége Epiſcopal de Troyes en Champagne, l'an 427. Ses vertus éminentes dans cette haute dignité, lui attirèrent le reſpect & les éloges de ſon ſiècle, & les Auteurs de ce tems en font la mention la plus honorable. Sidoine entrautres l'appelle *le premier des Prélats*. Cet illuſtre Evêque accompagna S. *Germain d'Auxerre* en Angleterre, & y combattit avec force l'erreur Pélagienne. Il ſauva auſſi la ville de la fureur d'Attila, en déſarmant par ſes prières ce Roi barbare, & il mourut en 479, après cinquante-deux ans d'Epiſcopat. Le Jéſuite Sirmond a publié dans le premier volume des Conciles de France un Epitre de ce ſaint Evêque.

LOUP, né au commencement du neuvième ſiècle, fit profeſſion dans l'Abbaye de Ferrieres, & fut fait Abbé par Charles *le Chauve* en 842. Ce Prince l'envoya vers le Pape Clement VIII en 847, & le chargea de réformer tous les monaſtères de France avec le célèbre Prudence. Il ſeconda auſſi le zèle de ce ſaint Evêque, défenſeur de la Doctrine de l'Egliſe ſur la Grace & la Prédeſtination, en embraſſant ouvertement le parti du fameux Goteſcalc, contre l'implacable Hincmarc. On ignore l'année de la mort de ce pieux Abbé de qui on a un recueil de cent trente Lettres écrites avec agrément ſur les matières les plus importantes, dont la meilleure édition eſt celle de Baluſe in-8. en 1664, avec des notes.

LOUVENCOUR, (Marie de) né à Paris en 1680 d'une famille noble, fut élevée avec ſoin par ſes parens, qui cultivèrent les talens agréables qu'elle avoit reçu de la nature. La muſique, les inſtrumens & la Poëſie firent ſes amuſemens; & nous avons d'elle pluſieurs Poëſies inſérées dans le recueil de Vertron. Elle a auſſi laiſſé des Cantates miſes en muſique par les plus grands maîtr.; *Ariane, Céphale, & l'Aurore, Pſiché, Leandre & Hero, Pigmalion*, &c. Elle mourut en 1712, n'ayant encore que trente-deux ans.

LOUVARD, (D. François) né dans le Diocèſe du Mans, entra dans la Congrégation de S. Maur, & y fit profeſſion en 1700. Il fut le premier de ſon Ordre qui éleva ſa voix contre la Bulle *Unigenitus*. Il fit au ſujet de cette Bulle quelques Ecrits & Lettres, & ſcella ſon témoignage par pluſieurs années de priſon, & par un

grand nombre d'exils. Ce fut dans la chambre noire du Château de Nantes où il fut enfermé, qu'il fit cette célèbre proteſtation datée du 17 Novembre 1728, où il confeſſoit d'avance avec une généroſité vraiement chrétienne, tous les prétendus crimes dont il pourroit être accuſé au ſujet de la Bulle. Elle a été imprimée dans le tems. Ce S. Religieux mourut le 22 Avril 1739, âgé de ſoixante-dix-huit ans dans le lieu de ſa retraite à Skonaw près d'Utrecht, où il avoit été obligé de ſe réfugier.

LOUVOIS, voyez TELLIER.

LOWER, (Richard) né dans le pays de Cornouailles en Angleterre, s'appliqua à la Médecine ſous Willis à Oxford, & ſuivit enſuite cet habile Médecin à Londres, où il pratiqua d'abord ſa profeſſion avec ſuccès; mais comme il étoit du parti des Wigs, il perdit tout ſon crédit ſous le règne des Toris, & mourut en 1691. Nous avons de lui un Traité *du cœur*, un autre *du mouvement & de la couleur du ſang*: une *Diſſertation* de l'origine du catharre, & d'autres Ouvrages eſtimés.

LOUVET, (Pierre) Avocat, né dans le Beauvoiſis, s'appliqua à la Juriſprudence, & ſe rendit habile dans l'Hiſtoire, comme le prouvent les Ouvrages que nous avons de lui. *Nomenclatura & Chronologia rerum Eccleſiaſticarum Diocæſis Bellovacenſis*, in-8, 1618. *Hiſtoires & antiquités du pays de Beauvoiſis*, in-8. L'Auteur ne traite que des fondations & priviléges des Egliſes & de la Juriſdiction ſpirituelle: ayant été fait maître des Requêtes de la Reine Marguerite, il donna la deuxième partie de ce dernier Ouvrage, *in-8*, dans laquelle il traite de ce qui concerne les priviléges, les Juriſdictions civiles & temporelles, & les perſonnes vertueuſes de la Nobleſſe & du Tiers-État. Il a encore publié l'*Hiſtoire & les Antiquités du Diocèſe de Beauvais*, in-8. où il n'eſt queſtion que de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de ce pays: l'*Hiſtoire de la Nobleſſe Beauvoiſienne*, in-8. 1640, très-rare, quoique très-imparfaite. Tous ces Ouvrages ſont aſſez curieux, mais écrits d'une manière ſèche & languiſſante. Il mourut en 1646.

LOUVET, (Pierre) né à Beauvais dans le dix-ſeptième ſiècle, étudia en Médecine à Montpellier, & s'appliqua particuliè.ement à l'Hiſtoire & aux Belles-Lettres qu'il profeſſa dans pluſieurs villes de Provence. Il a beaucoup écrit, mais avec peu de ſuccès, & il paſſe pour un très-médiocre Auteur. Son premier Ouvrage eſt un vol. *in-4. de Remarques ſur l'Hiſtoire du Languedoc*, qui fut bien

tôt ſuivi d'un abrégé de l'Hiſtoire d'Aquitaine *in*-4, qui ne vaut pas mieux que le premier. Ce qu'il a fait ſur la Provence eſt ſi mal écrit & ſi peu eſtimé, qu'on ne peut en faire aucun uſage. Il eſt encore Auteur *du Mercure Hollandois* en 10 vol. *in* - 12. qui contiennent l'Hiſtoire des conquêtes du Roi en Hollande, en Franche-Comté, & généralement ce qui s'eſt paſſé dans l'Europe pendant la guerre depuis 1672 juſqu'à la fin de 1679. Ce dernier Ouvrage quoique fort peu exact, peut être de quelque utilité.

LOYSEAU, (Charles) né à Paris, entra dans le barreau, & après avoir exercé la Charge de Lieutenant particulier à Sens, & celle de Bailly à Châteaudun, il revint à Paris faire la fonction d'Avocat Conſultant, & il y mourut en 1627 âgé de ſoixante-trois ans. C'étoit un très-habile Juriſconſulte qui a laiſſé pluſieurs Ouvrages excellens ſur des matières de Droit. Il y en a eu pluſieurs éditions, dont la plus ample eſt celle de Lyon en 1701 *in-fol.* On eſtime ſurtout le traité du *Déguerpiſſement*, où l'Auteur fait un mélange judicieux du Droit Romain & du Droit François.

LOYER, (Pierre le) né au village d'*Huillé* dans l'Anjou en 1540, étoit un très-ſçavant homme qui poſſédoit parfaitement les langues Orientales ; mais quoique Conſeiller au Préſidial d'Angers, il ignoroit parfaitement le Droit. Il ſe rendit encore ridicule par la manie des étimologies hébraïques qu'il amenoit à tout propos. Les noms des villes de France, ceux des villages d'Anjou, des maiſons, des pièces de terre, tout dérivoit de l'Hébreu. Le village d'*Huillé* venoit d'*Ahale* dans Ezéchiel. Un petit hameau de maiſon nommé *Baſſeton*, venoit de *Baſſemoth*, femme d'Eſaü. Il trouvoit auſſi dans Homère tout ce qu'il vouloit, & un ſeul vers lui fourniſſoit ſon nom de Baptême, celui de famille, le nom de ſon village, celui de la Province ; & pour qu'on ne l'accuſât pas de s'en faire accroire, il avouoit que la grace de Dieu opéroit dans ſon eſprit ces effets merveilleux. Ce ſavant Viſionnaire mourut à Angers en 1634, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. On a de lui un traité des *Spectres*, & d'autres Ouvrages latins, où avec bien des extravagances & des bizarreries, on découvre une lecture immenſe & un ſçavoir profond.

LUBBERT, (Sibrand) né dans la Friſe après avoir étudié à Brême, à Wirtemberg, à Genève & à Neuſtad, ſous les plus habiles Profeſſeurs, fut nommé à la Chaire de Théologie de Franeker, qu'il remplit avec diſtinction

pendant près de quarante ans, & fut employé à diverſes affaires importantes. Ces occupations pénibles ne l'empêchèrent point de s'appliquer à l'étude avec aſſez d'aſſiduité pour compoſer beaucoup d'Ouvrages qui lui ont fait honneur dans ſon parti : il en publia contre les Controverſes de Bellarmin, & il répondit à Gretſer qui avoit répliqué pour ce Cardinal. Il écrivit auſſi contre Socin, Grotius & Arminius, & fit imprimer un *Commentaire* ſur le Catéchiſme du Palatinat. Il a laiſſé manuſcrit un *Anti-Bellarminus* tout entier qui lui avoit couté bien des veilles. Il mourut à Franeker en 1625.

LUBIENIETSKI, (Staniſlas) Polonois, & fameux Miniſtre des Sociniens, naquit à Varſovie en 1623 d'une famille illuſtre, & fut élevé d'une manière convenable à ſa naiſſance. Après avoir fait ſes études, il voyagea en France & en Hollande, & revint en Pologne, où il ſe maria avec la fille d'un Socinien zèlé. Son attachement au parti, lui fit faire pluſieurs tentatives auprès des Princes d'Allemagne, pour lui procurer des établiſſemens, mais toujours inutilement ; & après avoir été chaſſé de Pologne, de Stetin & d'Hambourg, où il avoit tâché de s'établir, il mourut empoiſonné en 1675 ; & il fut enterré à Altena malgré les oppoſitions des Miniſtres Luthériens. Il a compoſé beaucoup de Livres, dont peu ont été imprimés. Le plus conſidérable de ceux qui ont vû le jour, eſt ſon *Theatrum Cometicum* diviſé en trois parties. Il travailloit quand il mourut à l'Hiſtoire de la réformation de Pologne : ce qu'il en avoit fait a paru en 1689 *in*-8. en Hollande : on joint ordinairement ce morceau à la Bibliothèque des Antitrinitaires de Sandicus.

LUBIN, (Eilhard) Luthérien, né dans le Comté d'Oldembourg en 1664, après avoir fait de très-bonnes études, fut nommé à la Chaire de Poëſie de l'Académie de Roſtock en 1595, & dix ans après à celle de Théologie de la même ville. Ce ſçavant étoit Orateur, Théologien, Mathématicien & Poëte, & il a publié divers Ouvrages qui ſont une preuve de ſon érudition : *Antiquarius*, in-12 & in-8. C'eſt une interprétation par ordre alphabétique des mots anciens ou peu uſités : des notes ſur Anacréon, Perſe & Juvenal, ce dernier & Horace avec une paraphraſe : une *verſion latine* de l'Anthologie, des *Commentaires* ſur les principales Epîtres de S. Paul : des vers latins qui ſont inſérés dans le troiſième tome du *deliciæ poëtarum germanorum* ; pluſieurs autres Livres,

& un ſurtout qui fit beaucoup de bruit ſous le titre de *Phoſphorus*, &c. ſur la nature & l'origine du mal dans lequel il prétendoit expliquer par une nouvelle hypothèſe l'origine du péché. Il établiſſoit deux principes coéternels, l'un bon, qui étoit Dieu, & l'autre mauvais qui étoit le néant, & il prétendoit que le péché n'étoit autre choſe que la tendance vers le néant, & qu'il avoit été néceſſaire, afin que la nature du bien pût être connue. Quelques Théologiens attaquèrent ce ſyſtême, & la diſpute produiſit des écrits réciproques, qui prouvèrent que Lubin étoit meilleur Humaniſte que Théologien. Il mourut en 1621.

LUBIN, (Auguſtin) né à Paris en 1624, prit l'habit Religieux dans l'Ordre des Auguſtins, paſſa par toutes les charges, & fut Aſſiſtant-Général de ſa Congrégation à Rome. Ce Pere avoit une connoiſſance ſingulière de la Géographie eccléſiaſtique de France & d'Italie, & il nous a donné de bons ouvrages en ce genre. Il mourut à Paris en 1695, & nous avons de lui le *Martyrologe Romain* avec des notes, dont l'édition de Paris, *in*-4. 1661, eſt belle & exacte : *Abbatiarum Italiæ brevis notitia*, *in*-4. à Rome, 1695 : *Tables Géographiques*, qui ſervent à qui veut avoir une connoiſſance des Abbayes d'Italie. Il a fait un pareil ouvrage ſur les Abbayes qui ſont en France. Il a encore publié *Orbis Auguſtinianus*, *in*-4. 1659, qui eſt une notice de toutes les Maiſons de ſon Ordre, avec quantité de Cartes qu'il avoit autrefois gravées lui-même : une traduction de l'Hiſtoire de la Laponie par Scheffer, *in*-4. Paris 1678 ; & quelques autres ouvrages.

LUC Evangeliſte étoit d'Antioche, Métropole de Syrie & avoit été Médecin. On ne ſçait s'il étoit Juif ou Payen de naiſſance ; il fut compagnon des Voyages & de la Prédication de S. Paul, & commença à le ſuivre quand cet Apôtre paſſa de Troade en Macédoine. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie & la Macédoine, & qu'il mourut dans l'Achaie âgé de 84 ans. Outre ſon Evang. qu'il écrivit ſur les mémoires des Apôtres, nous avons de lui les Actes, qui contiennent l'Hiſtoire de trente années. Le ſtile de Saint Luc eſt plus pur que celui des autres Evangeliſtes.

LUC de *Tui* ou *Tudenſis*, parce qu'il fut Evêque de cette Ville, fit pluſieurs voyages en Orient dans le treizième ſiècle, pour s'informer de la Religion & des cérémonies des Peuples qui habitent cette partie du monde. A ſon retour il compoſa un bon *Ouvrage* contre les

Albigeois, imprimé à Ingolſtad en 1612 : une *Hiſtoire d'Eſpagne* depuis le commencement du Monde juſqu'à l'an 1274, & la *Vie de S. Iſidore de Séville.*

LUCA, (Jean-Baptiſte de) né à Venozza au Royaume de Naples d'une famille obſcure, s'éleva par ſon mérite, & après avoir exercé quelques emplois auprès d'Innocent XI qui le nomma Cardinal en 1681, il mourut deux ans après âgé de 66 ans, & a laiſſé *Annotationes in Concilium Tridentinum :* une *Relation de la Cour de Rome*, remplie de particularités curieuſes & intéreſſantes : un excellent ouvrage ſur le Droit Eccléſiaſtique, en 23 volum. *in-fol. Theatrum veritatis*, en 15 vol. &c.

LUCAIN, (Marcus Annæus Lucanus) Poëte Latin & neveu de Séneque, naquit à Cordoue en Eſpagne vers l'an 39 de l'Ere Chrétienne, & vint dès ſon enfance à Rome, où il ſe fit connoître par ſes déclamations en Grec & en Latin. Il fut d'abord favori de Néron, par la protection duquel il fut élevé avant l'âge aux charges d'Augure & de Queſteur; mais dans la ſuite, ayant eu la noble imprudence de diſputer avec lui le prix de la Poëſie & le dangereux honneur de le remporter, ce Tyran par une baſſe jalouſie, s'oppoſa à la réputation de Lucain, & le Poëte piqué entra des premiers dans la conjura-. de Piſon, fut condamné à mort, & n'eut que le choix du ſupplice. Il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & comme il ſentoit la chaleur abandonner les extrêmités de ſon corps, il prononça les vers qu'il avoit faits ſur un Soldat qui mourut de la ſorte, & expira l'an 65 de l'Ere Chrétienne. Ce Poëte avoit compoſé pluſieurs ouvrages, dont il ne nous reſte que la *Pharſale* en ſix Livres, où il décrit la Guerre de Céſar & de Pompée. L'accueil que cet ouvrage reçut quand il parut, n'eſt dû qu'au mauvais goût du ſiècle, car l'Auteur quittant le chemin battu par Homère & Virgile, & voulant ſe frayer une route nouvelle n'a fait qu'une gazette empoulée, au lieu d'un Poëme Epique; à force de vouloir chercher le grand, le ſublime au-delà des bornes, il ſe jetre dans l'enflure, il ſe guinde, il s'évapore, il outre les peintures, & dans un fond ſec & aride, voulant ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens, il n'a que trop ſouvent caché la ſéchereſſe ſous la bouffiſſure & un flaſque embonpoint. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve dans ſon Poëme des beautés réelles, des penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques, dont le grand Corneille a ſi bien profité, des diſcours majeſ-

tueux ; mais nul art, nulle règle, point de juſteſſe dans la conduite de l'ouvrage, qui eſt plutôt une Hiſtoire en vers & une Gazzette pleine de déclamations, qu'un Poëme Epique. Peut-être que ſi l'âge eût pu mûrir l'eſprit du Poëte, qui n'avoit que 26 ans quand il mourut, & joindre à ſon feu & à ſon élevation le jugement de Virgile, on auroit eu en lui un Poëte accompli. Il y a pluſieurs éditions de la Pharſale, dont Gueret donne le caractère dans ſon *Parnaſſe réformé*, quand il fait dire à l'Auteur: » J'ai été tourné de toutes » les façons. On me lit en » proſe, on me voit en burleſque, & l'on me trouve » en vers héroïques : la proſe me tue, le burleſque me » fait rire, & les vers héroïques me charment ». La traduction en proſe eſt de l'infatigable Abbé de Marolles, & les autres ſont de Brebœuf, qui n'a que trop imité les défauts de ſon original.

LUCAR, (Cyrille) né dans l'Iſle de Candie en 1572, étudia à Veniſe & à Padoue, & fut enſuite en Allemagne, où il eut une grande liaiſon avec les Proteſtans, dont il porta l'eſprit & la doctrine en Grèce. Les juſtes ſoupçons que l'on y eut contre lui, lui firent donner une profeſſion de Foi conforme à la doctrine de l'Egliſe Romaine, ſur les points controverſés entre les Luthériens & les Catholiques. Devenu Patriarche d'Alexandrie, enſuite de Conſtantinople, il continua ſes liaiſons avec les Proteſtans, & enſeigna leur doctrine. Les Evêques s'y oppoſèrent, il fut dépouillé du Patriarchat, puis exilé à Rhodes. Il fut rétabli quelque tems après ; mais ayant voulu faire imprimer des Catéchiſmes de ſa façon, il fut relégué à Ténedos, puis rappellé 3 mois après ; mais ne pouvant pas reſter en repos, il fut enlevé de Conſtantinople & étranglé en 1638. Il fut anathématizé dans un Synode tenu à Conſtantinople la même année, par Cyrille de Bercé ſon ſucceſſeur.

LUCAS, (Paul) Voyageur fameux, né à Rouen en 1664, ſatisfit dès ſa jeuneſſe la paſſion qu'il avoit pour les voyages, & parcourut pluſieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie & d'autres Pays, d'où il revint chargé de merveilles & d'autres curioſités qu'il mit dans le Cabinet du Roi. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1723, & il rapporta de ce voyage, entr'autres choſes rares, quarante manuſcrits qui ſont à la Bibliothèque du Roi, & deux médailles d'or très-curieuſes. L'infatigable Voyageur après s'être repoſé quelque tems, ſentit ſa paſſion ſe renouveller avec plus d'ardeur en 1736 ; & ne pou-

vant la vaincre il s'arracha du ſein de ſa famille, & de ſes amis, & partit pour l'Eſpagne, où la mort, qui le ſurprit à Madrid en 1737, termina ſa vie & ſes voyages. On a de lui pluſieurs Relations imprimées. Les deux premiers voyages, en 4 vol. *in*-12., & ſon troiſième en Egypte en 3 vol. où il y a des choſes curieuſes ſur l'état préſent de ce Pays. Mais quand ce pauvre Voyageur veuts'ingérer de parler de l'Hiſtoire ancienne d'Egypte, on ſent bien que ſa capacité ne s'étend pas juſques là. Ces Relations ſont intéreſſantes & aſſez bien écrites, parce que l'Auteur, qui n'étoit pas en état de les écrire lui-même, avoit donné ſes Mémoires à rediger à Baudelot, à Fourmont & à l'Abbé Banier. Il y a encore eu de ce nom : 1°. FRANÇOIS LUCAS, Docteur de Louvain, né à Bruges dans le dix-ſeptième ſiècle, ſçavant dans les langues Orientales, & qui fut occupé à travailler à l'édition des Concordances des Bibles. Il mourut en 1619, & eſt Auteur de quelques ſçavans Commentaires ſur l'Ecriture Sainte. 2°. LUCAS DE LEYDEN, Peintre & Graveur célèbre, qui mourut à trente-neuf ans en 1533. 3°. RICHARD LUCAS, Sçavant Anglois, Docteur d'Oxford au dix-ſeptième ſiècle, dont on a des *Sermons* & pluſieurs ouvrages eſtimés, écrits en Anglois, comme la *Morale* ſur l'Evangile ; *Penſées Chrétiennes; le Guide des Cieux*, &c. Il mourut en 1715, âgé de 67 ans.

LUCIEN, Auteur Grec, étoit de Samoſate, Capitale de la *Comagene*, Province de Syrie. Son pere qui étoit de condition médiocre, n'ayant pas le moyen de l'entretenir, le mit, par le conſeil de ſes amis, entre les mains d'un oncle qui étoit un habile Sculpteur. Lucien ſe mit à l'ouvrage, & appuya ſi lourdement le ciſeau, que la pierre qu'on lui avoit donné à travailler, ſe rompit ſous ſa main. L'oncle outré de colère le maltraita, & le jeune apprentif courut au logis tout pleurant, raconter ſa triſte avanture à ſa mere. Il dit lui-même que la nuit étant venue, il eut un ſonge, dans lequel il crut voir deux femmes, dont l'une étoit groſſière, mal peignée, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſière ; l'autre avoit un air gracieux, un viſage doux & riant, un habit propre & modeſte. Ces deux femmes, après l'avoir bien tiraillé pour l'attirer chacune à leur parti, remirent à ſon choix la déciſion de leur différend, & plaidèrent leur cauſe ſucceſſivement. La première, qui étoit la Sculpture, parla d'un ton rude & groſſier, mais avec force & vivacité ;

& la ſeconde, qui ſe nomma l'Erudition, parla d'une manière ſi perſuaſive, que Lucien ne pouvant réſiſter aux charmes de ſa voix, & d'ailleurs n'ayant pas oublié les coups qu'il avoit reçus, courut l'embraſſer & ſe détermina pour elle. Ainſi l'effet de ceſonge, vrai ou faux, fut d'allumer en lui une grande paſſion pour les Belles-Lett. auxquelles il ſe livra tout entier. Il embraſſa d'abord la profeſſion d'Avocat; mais ne pouvant ſe faire aux criailleries du Barreau, il ſe jetta dans la Philoſophie & l'Eloquence qu'il profeſſa à Antioche, en Ionie, en Grèce, en Italie, mais ſur-tout à Athènes, où il fit un très-long ſéjour. Dans ſon extrême vieilleſſe il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte, qu'il exerça ſous Marc Aurele, & il vêcut juſqu'au tems de l'Empereur Commode. Cet Auteur a laiſſé beaucoup d'écrits ſur différentes matières, & qui ſont une preuve de ſon érudition variée. On remarque dans tous un ſtile net, pur, vif, agréable & plein d'eſprit. Ses Dialogues des Morts ont cette ſimplicité fine, & cet enjouement naïf, qui caractériſent ce genre d'écrire. Il a l'art de faire parler tous ſes perſonnages ſelon la manière qui convient à chacun, & on y trouve des peintures admirables de la misère de cette vie & de la vanité des hommes; des railleries ingénieuſes & piquantes du faſte des Philoſophes & de l'arrogance des Sçavans. Il eſt fâcheux que dans pluſieurs de ſes Ouvrages il bleſſe la pudeur, & faſſe profeſſion ouverte d'impiété, blaſphêmant également la Religion Chrétienne qu'il ne connoiſſoit pas, & les ſuperſtitions Payennes, dont il fait voir le ridicule. Nous avons une traduction élégante de ſes Œuvres par d'Ablancourt.

LUCIEN, (*Saint*) Prêtre d'Antioche, ſouffrit le martyre à Nicomédie ſous l'Empereur Maximin Galere, à qui il avoit préſenté une excellente Apologie de la Religion Chrétienne. Ce Prince cruel, après l'avoir tourmenté de pluſieurs manières, le fit jetter dans la mer avec une pierre au col en 311 ou 312. En attandant l'heure de l'exécution il fut renvoyé dans la priſon, & ce fut dans cet intervalle qu'il offrit le ſaint Sacrifice avec des circonſtances remarquables. Les Fidèles avoient eu la liberté d'y entrer, ce qu'on accordoit quelquefois aux Criminels, après la prononciation de leur Sentence. A la fin de l'exhortation qu'il leur fit, ils lui témoignèrent le déſir qu'ils avoient de communier avec lui; mais il n'y avoit ni table ni autel, & le Saint lié & couché ne pouvoit ſe

remuer. Il leur fit voir que ce n'étoient pas des obſtacles pour la charité ; il les fit ranger autour de lui en forme de haies, pour ôter aux Gardes la connoiſſance des Myſtères, & il fit mettre ſur ſon eſtomac les eſpèces Euchariſtiques. En cet état il offrit le ſaint Sacrifice, il reçut de leurs mains la Communion & tous y participèrent. Ce Saint avoit revû la Verſion des Septante, & en avoit donné une édition correcte que S. Athanaſe loue, & dont quelques Egliſes d'Orient ſe ſervoient. Il avoit auſſi compoſé pluſieurs petits livres touchant la Foi, dans leſquels quelques auteurs Catholiques ont cru voir le germe de l'Arrianiſme ; mais d'autres l'ont pleinement juſtifié, & l'ont regardé comme un Docteur Catholique.

LUCIFER, Evêque de Cagliari en Sardaigne, non moins illuſtre par la grandeur de ſa foi, la pureté de ſa vie, ſon amour pour la vérité & ſa ſcience, que connu par l'infléxibilité de ſon caractère, & l'impétuoſité de ſon zèle. Il fut chargé par le Pape Libere d'aller auprès de l'Empereur Conſtance, pour perſuader à ce Prince de faire examiner la cauſe de S. Athanaſe dans un Concile ; la négociation ayant réuſſi, & le Concile étant aſſemblé à Milan, Lucifer défendit avec tant de chaleur le martyre de la divinité du Verbe, que l'Empereur l'envoya en exil, & comme il connoiſſoit ſa véhémence & ſon intrépidité, il en changea ſouvent le lieu. Le Prélat, rappellé par Julien, vint à Antioche, où il ne fit qu'augmenter la diviſion qui déchiroit cette Egliſe, en ordonnant pour Evêque le Prêtre Paulin. Euſèbe de Verceil, envoyé pour terminer le Schiſme, refuſant d'approuver cette ordination, Lucifer inflexible dans ſes ſentimens, ſe ſépara de la communion des Prélats tombés dans l'héréſie, rompit avec Euſèbe, & ſe retira en Sardaigne, où il mourut dans ſon Egliſe vers l'an 371, Auteur d'un Schiſme qui déſola l'Egliſe. Ce Prélat eſt Auteur de pluſieurs ouvrages, & entr'autres de cinq Livres contre Conſtance, qui ſe reſſentent de l'aigreur de ſon eſprit & de la roideur de ſon caractère. Ils furent imprimés en 1568 à Paris, par les ſoins de du Tillet, Evêque de Meaux. Ses diſciples, nommés Luciferiens, continuèrent ce Schiſme, qui ne ſubſiſta pas long-tems.

LUCILIUS, (Caius) Chevalier Romain & Poëte ſatyrique, naquit à Sueſſa, Ville de la Campanie, l'an de Rome 505. On dit qu'il porta les armes ſous le ſecond Scipion l'Afriquain à la guerre de Numance, mais l'âge de quinze ans qu'il avoit

alors, rend le fait douteux; ce qui eſt plus certain, c'eſt qu'il fut intimement lié avec ce fameux Général & avec Lælius, & que ces grands Hommes, qui cherchoient à ſe délaſſer de leurs importantes occupations dans des momens de loiſir, l'aſſocioient aux jeux innocens, auxquels ils ne dédaignoient pas de s'abbaiſſer. Horace, dans la première Satyre du Livre ſecond, nous apprend ce fait. Ce Chevalier paſſe pour l'inventeur de la Satyre, ſelon le témoignage du même Poëte, parce que c'eſt lui qui lui a donné une forme mieux étendue, & y a répandu plus de ſel que n'avoient fait ſes prédéceſſeurs Ennius & Pacuvius. Il compoſa 30 Livres de Satyres, où il cenſuroit nommément & de la manière la plus piquante pluſieurs perſonnes qualifiées. Sa plume, qui faiſoit trembler les coupables, comme s'il les eût pourſuivis l'épée à la main, ne reſpectoit & ne ménageoit que la vertu ſeule & les hommes vertueux. De tous ſes Ouvrages, il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes Satyres, qui furent publiés par François Douza à Leyde, avec des notes, en 1597. Ce Poëte eut une très-grande réputation de ſon vivant même; & après ſa mort il eut des Partiſans ſi zèlés, qu'ils couroient les rues avec des fouets ſous leurs robes, pour frapper tous ceux qui oſeroient dire du mal des vers de Lucilius. Mais Horace en jugeoit autrement: il nous le repréſente à la vérité comme un Poëte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus, emunctæ naris;* mais dur & forcé dans ſa compoſition, content de lui-même quand il avoit beaucoup écrit; & ſemblable à un fleuve qui roule un ſable précieux avec beaucoup de boue. Ce jugement ſouleva les Partiſans de Lucile: Horace le confirma par de ſolides preuves dans l'excellente Satyre qu'il fit à ce ſujet, X^e. Liv. premier. Quintilien, critique d'ailleurs ſi ſenſé & d'un goût ſi ſûr, n'adopte pas la déciſion d'Horace; & l'on trouve dans ce qu'il dit de Lucilius, la prévention prodigieuſe où pluſieurs étoient en faveur de ce Poëte.

LUCRECE, Dame Romaine, illuſtre par ſa beauté & encore plus par ſa vertu, épouſa Collatin, parent de Tarquin Roi de Rome. Son mari, qui étoit au ſiège d'Ardée, ſe trouvant un jour à table avec les fils du Roi, la converſation tomba ſur les femmes, & chacun ſe mit à vanter la ſienne; Collatin, plus vif, dit, qu'il ne vouloit point faire l'éloge de ſa Lucrece; mais que ſi la Compagnie doutoit de ſa ſupériorité, il étoit aiſé de la lui prouver; *montons à cheval,*

ajouta-t-il, & *allons surprendre nos femmes.* Le défi étant accepté, les jeunes Princes s'en allèrent à Rome à toute bride, trouvèrent leurs femmes à table qui ſe divertiſſoient, & delà étant allés à Collatie, où ils arrivèrent fort tard, ils rencontrèrent Lucrece au milieu de ſes ſervantes, occupée à travailler de ſes mains, à des ouvrages de laine. Alors tous convinrent qu'elle méritoit la préférence; & les jeunes Guerriers, après avoir paſſé une partie de la nuit à table, revinrent au camp. Mais Sextus, fils aîné de Tarquin, Prince impétueux dans ſes déſirs, ayant conçu une vive paſſion pour Lucrece, voulut la ſatisfaire à quelque prix que ce fut, & étant parti du camp d'Ardée avec un ſeul eſclave, il ſe rendit à Collatie, où il fut reçu comme auparavant & en fils de Roi. Mais dans la nuit ce Prince s'étant gliſſé dans l'appartement de Lucrece l'épée à la main, lui déclara ſa paſſion avec feu, & pour l'y faire conſentir employa les plus terribles menaces, & les promeſſes les plus flatteuſes. Lucrece inſenſible à la crainte de la mort, ne le fut pas à celle de l'infamie, & Sextus l'ayant menacée de la tuer, & avec elle l'eſclave qui la ſuivoit, comme les ayant ſurpris en adultère, la vertueuſe Dame ſuccomba à cette crainte, & le barbare profitant d'un moment de foibleſſe, cauſée par la conſternation, ſatisfit ſa paſſion brutale, & reprit le chemin du camp. Lucrece plongée dans la douleur la plus amère, & réſolue de ne pas ſurvivre à ſon dèshonneur, ne voulut pas mourir ſans ſe venger, & ayant fait venir ſon pere, ſon mari & tout ce qu'elle put aſſembler de parens, elle leur raconta l'outrage qui lui avoit été fait, leur en fit promettre la vengeance, & tirant un poignard, elle ſe l'enfonça dans le cœur, l'an 509 avant J. C. Cette mort procura la liberté aux Romains qui chaſsèrent les Rois.

LUCRECE, (Titus-Lucretius) Poëte & Philoſophe fameux naquit l'an de Rome 658, d'une famille ancienne & illuſtre, & ſe tua lui-même à 44 ans dans un des accès de fureur que lui cauſoit un philtre, que lui avoit donné ſa femme ou ſa maîtreſſe Lucilia qu'il aimoit éperdûment. Cette manie lui laiſſoit des momens lucides, pendant leſquels il compoſa ſon Poëme *de Rerum Naturâ*, en ſix livres, dans lequel il explique fort au long la Phiſique d'Epicure, dont il avoit embraſſé les opinions. Il commence à l'exemple de ſon maître à nier la Providence, avec une inſolence & une

audace qui révoltent. Aucune considération ne l'arrête, aucune peur ne le retient: il veut que tout le monde l'écoute, & il hausse la voix. Il ose même se féliciter d'être le premier à Rome qui ait eu le courage de secouer le joug de la Religion: *Et c'est*, ajoute-t-il, *la seule récompense que je me promette de mon travail.* Son début impie contient l'éloge d'Epicure, *qui*, selon lui, *d'un air hardi & intrépide*, avoit levé contre la Religion l'étendard de la guerre, sans que ni l'autorité des Dieux, *ni la crainte des foudres, ni le Ciel avec le bruit effrayant de ses tonnerres, fussent capables de l'arrêter.* Le Poëte dans toute la suite de son ouvrage établit pour principe, que les Dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien. Il prend à tâche d'expliquer les effets de la Nature, la formation & la conservation du Monde par le seul mouvement des atomes, & de réfuter ceux qui reconnoissent pour première cause la puissance & la sagesse d'une Divinité. Mais comme l'impie n'est pas longtems d'accord avec lui-même, souvent il échappe à Lucrece des aveux de sa foiblesse. Souvent ses yeux éblouis s'ouvrent à la vérité qu'il voudroit se dérober. En niant fièrement la Providence, il admet une certaine force dans la Nature qui remplit sa place, qui agit sans mesure, qui se joue de nos projets & de nos désirs, qui élève, qui abbaisse, qui anéantit enfin toutes les grandeurs humaines. Au reste ce Poëte a quelquefois beaucoup de noblesse, de force, & de génie. On voit chez lui des morceaux admirables pleins d'élévation & d'enthousiasme, tels que son Prologue, l'Ex. du second Liv., & la Descript. de la peste; mais il manque dans tout le reste de douceur, d'harmonie, & loin de trouver un Poëte qui remue, on n'entend plus qu'un Philosophe triste qui argumente, & parle du même ton; aussi obscur dans son raisonnement, que sec & froid dans sa versification. Nous avons plusieurs éditions de ce Poëme, dont la meilleure est celle de Simon de Coline, & il a été traduit en françois d'abord par l'inépuisable de Marolles en 1650, dont la version quoique platte & rampante eût quelque succès, il fut réimprimée plusieurs fois. Après lui le Baron des Coutures en fit paroitre une nouvelle en 1685 avec des notes sçavantes, une vie de Lucrece faite avec goût, & une Préface dans laquelle est l'analyse du Poëme, & une idée de la morale qu'il contient. Moliere avoit traduit ce Poëme en vers françois; mais il n'en a rien paru, & nous n'avons

que le commencement du premier Livre, & par d'Hesnaut, un des hommes de son tems, qui tournoit le mieux un vers.

LUCTATIUS CATULUS, Consul Romain qui commandoit la flotte de la République, & qui défit les Carthaginois entre Drepani & les Isles *Ægates*. Dans ce combat il prit aux ennemis 70 vaisseaux, & leur en coula à fond cinquante. Cette victoire mit fin à la première guerre punique, en obligeant les vaincus à demander la paix. Un autre Consul de même nom, collegue de Marius, partagea avec lui l'honneur de la victoire remportée sur les Cimbres, qui eurent cent quarante mille hommes tués, & soixante-mille prisonniers. Ce Luctatius périt misérablement dans les guerres civiles, & Ciceron en parle dans son Livre des Orateurs illustres comme d'un homme sçavant qui avoit fait de belles Harangues, & l'Histoire de son Consulat, Ouvrages que nous n'avons plus.

LUCULLUS, (Lucius Licinius) Romain illustre par son esprit, ses victoires, ses richesses & son luxe, étoit de famille Consulaire: il apprit l'Eloquence & la Philosophie sous d'excellens Maitres, & brilla dans les fonctions du barreau, auſquelles il employa sa jeunesse. Il fut Questeur en Asie, & Préteur en Afrique, & il gouverna ces deux Provinces avec beaucoup de modération & de justice. Ses talens pour la guerre n'étoient point connus, & l'on ne s'attendoit pas qu'il dût se distinguer par des exploits militaires, lorsqu'il battit deux fois la flotte d'Amilcar, & remporta sur lui deux grandes victoires. Son génie heureux avoit suplée par l'étude à l'expérience, & il étoit devenu Général dans sa route. Il avoit employé tout le tems de son voyage à s'instruire par la lecture de l'Histoire, & à consulter les gens habiles dans ce métier, de sorte qu'il arriva en Asie Capitaine tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoissance très-médiocre de l'art militaire. Ayant été fait Consul avec Aurelius Cotta, dans le tems de la troisième guerre de Mithridate Roi de Pont, il fut envoyé contre ce Prince, parce que l'Asie étoit dans son département; cette expédition ne fut pour lui qu'une suite de victoires qui lui firent moins d'honneur qu'un trait de générosité envers son collégue. Celui-ci voulant profiter de son absence pour se signaler par quelque coup d'éclat, se hâta de combattre Mithridate qui le vainquit & l'enferma dans Calcédoine où il seroit péri, si Lucullus sacrifiant noblement son ressen-

timent au plaisir de sauver un Citoyen Romain, n'eut volé à son secours, & ne l'eut dégagé. Après cet exploit, le Romain se mit à la poursuite de Mithridate qu'il défit plusieurs fois sur mer & sur terre, & le contraignit de se réfugier chez Tigrane son gendre. Alors tout le pont se soumit à Lucullus qui ayant été continué dans le Gouvernement d'Asie, passa l'Euphrate, & fondit sur les Etats de Tigrane. Ce Roi, le plus puissant de l'Asie, vint avec une formidable armée au-devant du Consul, qui avec une poignée d'hommes remporta sur lui une victoire sanglante, prit Tigranocerte Capitale du Royaume, & alloit achever glorieusement cette guerre, lorsque les intrigues d'un Tribun le firent déposer, & nommer à sa place Pompée. Celui-ci se hâta de venir se couronner des lauriers qu'avoit cueillis Lucullus, & il commença par déprimer les actions de son rival, & s'attacha par une basse jalousie à lui faire perdre tout crédit dans l'armée. Lucullus s'en plaignit amèrement, & après lui avoir reproché fort vivement son ambition déréglée, il partit pour Rome, où le Sénat par des marques infinies d'estime le consola de toutes les injustices qu'il avoit reçues. On lui accorda ensuite les honneurs du Triomphe; mais ce ne fut qu'après des longues contestations. Cet illustre Romain qui avoit apporté du Levant des richesses prodigieuses, se livra à un luxe excessif, & par politique ou par goût il se jetta dans des dépenses énormes, qui l'ont autant fait connoître que ses Victoires, & qui lui méritèrent le surnom de Xerxès en robe, *Xerxes togatus*. Sa table étoit servie avec une somptuosité inconnue jusqu'alors. Il avoit plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une Divinité, & ce nom étoit pour son Maître d'Hôtel le signal de la dépense qu'il vouloit faire. Surpris un jour par Pompée & Ciceron, il dit seulement à un de ses gens, en leur présence, qu'il souperoit dans Apollon, & le repas coûta 25000 l. Ce qu'il fit de mieux, c'est qu'ayant apporté de l'Orient un grand nombre d'excellens livres, il en composa une Bibliothèque, qu'il ouvrit à tous les curieux qui y alloient en grand nombre. Ce grand homme tomba en démence sur la fin de sa vie, & on lui donna pour Curateur Lucullus son frere. On prétend qu'il mourut d'un philtre. C'est à lui que l'on doit les premiers Cérisiers que l'on ait vû en Europe, & il en rapporta les greffes du Royaume de Pont.

LUDOLPHE, (Job) né à Erfort Capitale de la Turinge

ringe en 1634, d'une famille distinguée, fit ses études dans l'Université de cette Ville, & apprit la Jurisprudence sous le célèbre *Muller*. Il s'appliqua ensuite à l'Etude des Langues Orientales, & ayant bien-tôt sçu l'Hébreu, le Grec & l'Arabe, quoiqu'il n'eut pas vingt ans, il apprit encore de lui-même l'Ethiopien, & composa une Grammaire pour l'intelligence de cette langue. Il se mit après cela à voyager pour perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises, parcourut la Hollande, la France, l'Italie & la Suéde; & après six ans de courses instructives, il revint dans sa patrie, & exerça pendant 18 ans avec application, les fonctions de Conseiller. Enfin rendu à lui-même, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, dans l'espérance de se dédommager avec ses livres du tems qu'il avoit donné aux affaires publiques; mais l'Elect. Pal. vint le distraire, en le mettant à la tête de ses affaires. Cet emploi lui donna occasion de voyager & de visiter toutes les Bibl, où il puisa des secours pour la connoissance des langues, son étude favorite. De retour à Francfort, il reprit ses premières idées de retraite, & ne s'occupa pendant tout le reste de sa vie que du soin de revoir ses ouvrages & de les perfectionner. Il mourut en 1704, âgé de près de 80 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages latins fort estimés, dont les principaux sont l'*Histoire d'Ethiopie*, *in-fol.* 1681. Un *Commentaire* sur cette Histoire, *in-fol.* 1691. Ces deux ouvrages écrits avec beaucoup d'exactitude & de sçavoir, contiennent tout ce qu'on peut souhaiter, tant sur l'Histoire que sur la Religion des Ethiopiens, au jugement de l'Abbé Lenglet; mais le sçavant Renaudot n'en pensoit pas de même, & n'en faisoit aucun cas. Un *Appendix* de la même Histoire, *in-fol.* 1693: plusieurs *Grammaires* & *Lexicons* pour la langue des Abyssins & l'Ethiopien, &c. Juncker a écrit la vie de ce sçavant judicieux que l'on dit dans le Moreri aussi estimable par ses mœurs que par ses talens; témoignage qui ne s'accorde point avec l'anecdote que rapporte l'Abbé Lenglet, que ce M. Ludolphe avoit sept femmes épousées en même tems en différens endroits.

LUGO, (Jean) né à Madrid en 1583, où son pere séjournoit comme Député de sa Ville à l'Assemblée des Etats du Royaume, entra chez les Jésuites en 1609, & y acheva ses études, après lesquelles on lui fit régenter la Philosophie & la Théologie; d'abord à Valladolid, puis à Rome, où il arriva en 1621. Il exerça cet emploi avec succès pendant 29 ans, & publia pendant cet

intervalle plusieurs ouvrages qui le firent connoître du Pape Urbain VIII, de qui il reçût le Chapeau de Cardinal en 1643, sans en avoir eu le moindre soupçon, & malgré lui, si l'on en veut croire Sotuel. Il mourut en 1660. Ses ouvrages forment 7 vol. *in-fol.* sous le titre de *Disputationes Philos. & Mor.* & traitent de l'*Incarnation*, des *Sacremens*, de la *Justice*, &c. le plus estimé est son *Traité de la Pénitence*, mais le tout a eu moins de débit que le *Quinquina* que ce Cardinal distribuoit & que l'on appella pour cela *la Poudre de Lugo*. Cet Auteur inventa ou renouvella l'*Hypothèse des Points enflés*, pour se délivrer des objections que l'on fait contre *les Points mathématiques*. On l'accuse aussi d'avoir le premier imaginé *le Péché Philosophique*, cette source impure d'où découlent tant d'impiétés; & dans le tome premier de *la Morale pratique*, on lit avec indignation une Lettre de ce Cardinal à un Jésuite de Madrid, par laquelle il l'exhorte à réveiller la Dévotion à l'*Immaculée Conception*, pour forcer les Dominicains à faire diversion & à abandonner S. Augustin, sur lequel ils pressoient vivement les Jésuites en Italie. François *de Lugo* son frere aîné, aussi Jésuite, a aussi écrit sur les mêmes matières que le précédent. Il mourut en 1652.

LUITPRAND, Diacre de Pavie, puis Evêque de Cremone, vivoit dans le dixième siècle, & fut Sécretaire de Berenger II, Roi d'Italie, qui l'envoya en 948 en Ambassade à Constantinople auprès de Constantin *Porphyrogenete*; il y retourna en 968 par les ordres de l'Empereur Othon qui l'envoya à Nicephore *Phocas*. Nous avons de cet Auteur, homme d'un mérite fort médiocre, un vol. *in-fol.* d'Œuvres imprimées à Anvers en 1640. On y trouve le récit en six Livres de ce qui s'étoit passé en Europe de son tems, qui peuvent servir à l'Histoire du bas Empire: *la Relation de son Ambassade à Phocas, &c.* Le Livre des vies des Papes qu'on y a joint aussi-bien que les Chroniques des Goths, sont des pièces visiblement supposées. Le style de cet Auteur est dur, serré, véhément, & montre plus d'esprit que de jugement. Il affecte puerilement de faire parade du grec, & de mêler des vers à sa prose; mais un reproche plus grave qu'on lui fait, c'est d'être partial dans sa critique & dans ses louanges, & de faire le plaisant aux dépens même de la pudeur, dans son Histoire qu'il écrivit étant Diacre, & qu'il dédia à l'Evêque d'Eliberi en Espagne.

LULLE, (Raymond) né dans l'isle de Majorque, s'appliqua aux Langues Orientales & aux Sciences abstraites,

ſurtout à la Chymie & à la Médecine, dont il emprunta les premiers principes des Arabes. Sa vie errante & vagabonde lui fit d'abord une mauvaiſe réputation, mais on dit qu'il ſe convertit, & qu'à l'âge de quarante ans il entra dans le Tiers Ordre de S. François, fit un grand nombre de voyages pour prêcher la Foi, & exercer la Chymie; & après un grand nombre d'aventures ſingulières, il fut aſſommé à coups de pierres dans la Mauritanie âgé de quatre-vingts ans. Son corps fut rapporté à Majorque où il eſt honoré comme martyr, & on a ſollicité fort inutilement ſa canoniſation. Cet Auteur a laiſſé un nombre prodigieux d'écrits tous très-inintelligibles, & du latin le plus barbare. Dans les Livres de Chymie, il parle ſans ceſſe d'une ſubſtance moyenne, d'une ame métallique, d'un mercure plus vif & plus pur que le mercure ordinaire; mais il n'explique point ce que c'eſt que cette ame, ce mercure. Il n'eſt pas moins obſcur dans le nouveau ſyſtéme de Logique qu'il vouloit introduire dans les écoles, & qui comme une eſpèce de calcul ou d'art général devoit renfermer les principes de toutes les ſciences. Il prétendoit que par le jardin qu'il avoit inventé, & qui conſiſtoit à ranger certains termes généraux ſous différentes claſſes, un homme pouvoit parler de toutes choſes ſans rien apprendre aux autres, & ſans doute ſans s'entendre lui-même. Les Docteurs Eſpagnols diſoient que cet Auteur avoit compoſé ſa Logique, afin qu'on pût ſe deffendre de l'Ante-Chriſt dans les derniers jours, & retorquer contre lui-même ſes argumens. Il y a eu un autre Raymond Lulle, ſurnommé le *Néophyte*, qui de Juif ſe fit Dominicain, retourna enſuite au Judaïſme, & ſoutint des erreurs monſtrueuſes & condamnées par le Pape Grégoire II.

LULLI, (Jean-Baptiſte) né en 1633, vint fort jeune à Paris, où il ſe fit bien-tôt connoître par ſon goût pour la muſique, & ſes talens pour le violon, auquel il dût le commencement de ſa fortune. Louis XIV voulut l'entendre, & en fut ſi ſatisfait, qu'il le nomma Inſpecteur des violons, & créa en même-tems une bande en ſa faveur qu'on nomma *les petits violons*. La muſique entre ſes mains, prit bien-tôt une nouvelle face, & Lulli s'élevant au-deſſus des règles de cet art, ſe traça une route particulière, & le tira de l'uniformité ennuyeuſe, & de l'exactitude inſipide à laquelle s'étoient aſſujettis ceux qui l'avoient pratiqué avant lui. Tout devenoit poſſible à ſon génie; les accords, les diſſonances, écueil ordinaire des

grands maîtres, étoient les plus beaux endroits de ſes Ouvrages, par la manière de les préparer, de les placer, & de les ſauver. Louis XIV pour récompenſer les talens de cet Artiſte, le nomma Intendant de ſa muſique en 1661, & lui donna en 1663 le privilège de l'Opera, que Perrin avoit introduit en France, & qui acquit entre les mains de Lulli le point de perfection dont eſt capable ce genre de ſpectacle. Le Roi non content de toutes ces marques de diſtinction données à ſon Muſicien, voulut bien encore l'ennoblir, & interpoſa ſon autorité pour le faire recevoir Sécretaire à la Chancellerie, malgré l'oppoſition de tous les membres de cette Compagnie, de Louvois lui-même qui reprochant à Lulli ſa témérité de ce que n'ayant d'autre recommandation que de faire rire, il oſoit briguer une place dans un corps dont il étoit membre, s'attira cette rép. hardie de ce muſicien : *Eh têtebleu, vous en feriez autant ſi vous le pouviez.* Outre ſes grands talens pour la muſique, Lulli avoit l'humeur enjouée, l'imagination vive & féconde en ſaillies; ce qui le faiſoit rechercher par les Partiſans du plaiſir, auquel il ſe livroit lui-même très-volontiers : mais malheureuſement ſa converſation étoit licentieuſe, il ne réuſſiſſoit que dans l'ordure & l'obſcénité, & le ſage Deſpreaux l'a parfaitement dépeint dans ces vers de ſa neuvième Epître :

Envain par ſa grimace, &c.
. . . . . .
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
. . . . . .

Il mourut en 1687 âgé de cinquante-quatre ans, des ſuites d'une vie déréglée. Nous avons de lui treize grands Opera, *Cadmus*, *Alceſte*, *Théſée*, *Athys*, *Bellerophon*, *Perſée*, *Phaeton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*, &c. Pluſieurs ballets pour le Roi, & des motets à grands cœurs.

LUPUS, (Chrétien) né à Ipres en 1612, entra dans l'Ordre de S. Auguſtin, & après avoir achevé ſes études de Théologie à Louvain, il enſeigna la Philoſophie à Cologne, puis la Théologie à Louvain avec beaucoup de ſuccès, & exerça enſuite les premieres charges de ſon Ordre. Alexandre VII qui l'avoit connu particulièrement à Cologne & qui l'aimoit beaucoup, l'appella à Rome, & vouloit l'élever aux dignités Eccléſiaſtiques, mais l'humble Religieux les refuſa. Le Pape venoit de donner la Bulle contre *Janſenius*, & le P. Lupus étant un jour ; ſon audience, prit la liberté de lui dire qu'il étoit ſurpris que Sa Sainteté eût condamné les cinq Propoſitions comme étant de l'*Auguſtinus*, puiſque lui & pluſieurs autres per-

ſonnes avoient lû l'Ouvrage avec toute l'application poſſible, & n'avoient pû les découvrir. Alexandre ſurpris de ce que lui diſoit ce Religieux dont il connoiſſoit l'érudition & la ſincérité, lui proteſta à ſon tour qu'il les avoit vûes lui-même en propres termes dans le Livre de l'Evêque d'Ypres, & ſur ce que le P. Lupus le preſſa de lui montrer l'exemplaire dans lequel il les avoit trouvées, le Pape avoua qu'il ne l'avoit plus, & que ceux qui le lui avoient préſenté, avoient eû ſoin de le reprendre; ce qui dévoila la friponnerie des ennemis de Janſénius, qui avoient falſifié un exemplaire de ſon Livre pour déterminer le Pape à décider que les cinq Propoſitions y étoient. Dans un ſecond voyage à Rome, Lupus fut auſſi très-bien accueilli par Innocent XI, de qui il obtint un Décret ſur la pureté de la Doctrine de S. Auguſtin, & la permiſſion de l'enſeigner publiquement à Louvain. Ce ſçavant Religieux mourut en 1681 âgé de ſoixante-neuf ans, & on a de lui des *Commentaires ſur l'Hiſtoire & les canons* des Conciles, pleins d'érudition; un Livre des *appellations* au Saint Siége, rempli de préjugés ultramontains: un *Commentaire* ſur les preſcriptions de Tertullien; un *Traité* ſolide ſur la contrition, la vie & les Lettres de S. Thomas de Cantorberi, & d'autres Ouvrages tous écrits en latin, & la plûpart eſtimés.

LUSCINIUS, (Ottoman) né à Straſbourg, étoit un bon Ecrivain du ſeizième ſiècle, dont on a pluſieurs bons Ouvrages latins: *Progymnaſmata græcæ litteraturæ*, la traduction des Harangues d'Iſocrate à Demonicus & à Nicocles, des *Sympoſiaques* de Plutarque. Il a fait auſſi des *Allégories* & des *Tropologies* ſur l'Ancien & le Nouveau Teſtament.

LUTHER, (Martin) né à Iſlebe dans le Comté de Mansfeld en 1483 de parens obſcurs, fit ſes premières études dans ſa patrie, & alla prendre à Erford le dégré de Maître-ès-arts. Un jour ſe promenant dans les environs de la ville, la mort de ſon Compagnon qui fut tué à ſon côté d'un coup de tonnerre, le frappa tellement, qu'il fit vœu d'embraſſer la vie monaſtique, & peu après étant entré chez les Hermites de S. Auguſtin, il y fut fait Prêtre. On l'envoya auſſi-tôt profeſſer la Philoſophie à Wittemberg, où il fit admirer ſes talens, & Leon X ayant chargé les Dominicains de publier des Indulgences pour ceux qui contribueroient au bâtiment de S. Pierre de Rome, Luther reçût ordre de ſon Général de s'élever contre les nouveaux Quêteurs que l'on accuſoit d'avoir ſupplanté les Augu-

ſtins. Cette commiſſion qui convenoit à la violence de ſon caractère lui plût, & il paſſa de beaucoup les eſpérances de ceux qui l'avoient mis en œuvre. Car incapable de ſe renfermer dans les bornes de la modération, de l'abus qu'il attaquoit avec raiſon, il paſſa bien-tôt à la choſe même, & ſe déchaina ſans ménagement contre les Indulgences. Ses adverſaires de leur côté lui donnoient beau jeu en outrant le point de la queſtion, & en donnant dans l'excès oppoſé, au lieu de ſe tenir dans un juſte milieu, qui conſiſte à reconnoître que l'Egliſe a le pouvoir d'accorder des Indulgences; mais ſans préjudice des ſaintes règles de la pénitence, dont elles ne peuvent diſpenſer : ils accordoient tout aux premières, & n'admettoient d'autre ſatisfaction que ce qui n'en eſt que le ſupplément. La diſpute s'échauffa donc, on écrivit beaucoup, & on ſoutint des thèſes pour & contre. Luther en fit ſoutenir une ſur la matière, qui contenoit 95 propoſitions, dans la plûpart deſquelles il s'élevoit contre des erreurs & des abus réels; mais dans d'autres il parloit d'une manière trop peu exacte. Le Dominicain Tetzel lui répondit par cent ſix propoſitions remplies d'ignorance & de faux préjugés, & ces thèſes réciproques furent la cauſe funeſte du ſchiſme, qui déchira depuis ſi cruellement l'Egliſe : car Luther de la matière des Indulgences, paſſant à celle de la juſtification, & de l'efficace des Sacremens, avança des erreurs bien plus dangereuſes, & il fut dénoncé à Leon X comme hérétique. D'abord il feignit de vouloir ſe ſoumettre au jugement de l'Egliſe, & pendant trois ans il ne ceſſa de proteſter qu'il écouteroit la voix du Pape comme celle de J. C. Il alla même juſqu'à comparoître devant le Légat Cajetan à Auſbourg, & s'offrit de ſe juſtifier; mais ce Cardinal ne voulut point entendre ſes raiſons, & ne lui parlant jamais que de l'autorité du Pape, & de Cenſures Eccléſiaſtiques, Luther qui craignoit ce qui étoit arrivé à Jean Hus & à Jerôme de Prague, s'enfuit d'Auſbourg après y avoir fait afficher un acte d'appel, où il ſe plaint de la conduite de Cajetan, & déclare qu'il ſe trouve obligé d'appeller de tout ce qui s'eſt fait ou qui ſe feroit dans la ſuite contre lui, au Pape mieux informé. Démarche illuſoire, puiſqu'il ſoutenoit une Doctrine manifeſtement hérétique; par exemple, que la grace qui nous rend juſtes & agréables à Dieu, n'eſt point en nous quelque choſe de réel, & que pour être juſtifiés, il ſuffit de croire fermement que nous le ſommes.

Cependant l'Héréſiarque s'étoit retiré dans les Etats du Duc de Saxe qui le protégeoit, & là il défioit tous les Inquiſiteurs, de venir diſputer avec lui, & travailloit ſans relâche à répandre ſes erreurs de vive voix & par écrit. Les Univerſités de Louvain & de Cologne, furent les premieres qui s'élevèrent contre lui & le condamnèrent, & le Pape après avoir eſſayé de ramener par la douceur cet eſprit intraitable, cenſura par la Bulle de 1520, quarante-un articles tirés de ſes Ouvrages, qui ſont autant d'erreurs palpables. Cette Bulle ayant été publiée, Luther ne garda plus de meſures, & dans ſon Livre *de la captivité de Babylone*, il leva l'étendard de l'héréſie & du ſchiſme. Il y appelle la Cour de Rome le royaume de Babylone, il ne reconnoît que trois Sacremens, le *Baptême*, la *Pénitence* & *le Pain*. Il eut été charmé de donner atteinte à la réalité de J. C. pour nuire, diſoit-il, à la Papauté; mais frappé des paroles de l'inſtitution, il n'oſa pas nier ce myſtère, & il ſe contenta d'ébranler les fondemens de la Tranſubſtantiation; en affirmant que le pain & le vin demeurent dans l'Euchariſtie avec la préſence réelle de J. C. Il fait main baſſe ſur toutes les cérémonies & les prières de la Liturgie, & ne reſpecte que les paroles Sacramentelles, détruit la Confeſſion, & décharge les Prêtres du célibat. Ce furieux ſe ſentant appuyé du crédit de pluſieurs Princes, ſe déchaina contre l'Egliſe avec le dernier emportement, & ſonna le tocſin le plus horrible contre le Pape. A l'entendre, il falloit mettre tout en feu, & ne faire qu'une même cendre du Pape & des Princes qui le ſoutenoient. Rien n'égale la rage de ce Phrénétique, qui ne ſe contentoit pas d'exhaler ſes fureurs en déclamations horribles, mais qui les mettoit en thèſes. L'Empereur ayant indiqué une Diete à Wormes en 1521, y manda Luther qui y vint ſous un ſauf-conduit. Sur la Sommation qu'on lui fit, de déclarer s'il étoit Auteur des Livres publiés ſous ſon nom, & s'il vouloit en ſoutenir la Doctrine, il avoua les Livres & ce qu'ils contenoient; & lorſqu'il eut été renvoyé, Frédéric de Saxe ſon Protecteur, le fit enlever ſur la route, & conduire dans un château déſert. Ce fut en ce lieu qu'il appelloit l'*Iſle de Pathmos*, qu'il apprit l'Edit de l'Empereur contre lui, & la cenſure que la Faculté de Paris venoit de prononcer contre ſes Ouvrages. Ce dernier trait anima ſa fureur, & les Docteurs de Paris qu'il avoit d'abord comblés d'éloges, ne furent plus à ſes yeux que des igno.ans

& des ſtupides qu'il accabla d'injures groſſières, & de railleries indécentes. Il ne traita pas avec plus de ménagement Henri VIII. Roi d'Angleterre qui avoit écrit contre lui ; & ſes Partiſans même furent indignés de l'emportement & du ſot orgueil avec lequel il parla de ce Monarque, & de tout ce qu'il y avoit de plus grand ſur la terre. Parmi les Ouvrages qu'il compoſa dans ſa retraite, il y en a un contre les meſſes privées, dans lequel il n'a pas honte de raconter la conférence qu'il avoit eu avec le Diable, pour l'abolition de ces meſſes. Enfin Luther ſortit de ſon Château, & mit le comble à ſes excès, en ſe déchaînant contre le vœu de Chaſteté, & en épouſant publiquement Catherine de *Bore*, Religieuſe qu'il tira de ſon Couvent, avec huit autres. Il avoit préparé les eſprits à cette infamie par un traité qu'il intitula : *Exemples de la Doctrine & de la Théologie Papiſtique*, dans lequel il condamne les louanges que tous les Saints ont données à la continence, & il a l'impudence de décider que S. Jerôme & tous les Saints Peres, qui à l'exemple de S. Paul, ont châtié leur corps, pour la garder inviolablement, auroient mieux fait de ſe marier. Un Réformateur qui s'annonçoit avec de pareils principes, devoit-il faire des Proſélytes? Un Religieux qui quittoit ſon habit & ſa profeſſion pour contracter un mariage ſcandaleux, un Prêtre qui violoit le célibat, qui ouvroit les cloîtres, dévoiloit les Vierges, aboliſſoit les auſtérités, détruiſoit la diſcipline de l'Egliſe, & anéantiſſoit toutes les vertus qui ont donné tant d'éclat à la Religion Chrétienne, un tel homme devoit-il ſe faire écouter, & s'attacher un ſi grand nombre de nations? c'eſt cependant ce qui eſt arrivé par un juſte jugement de Dieu. La nouvelle héréſie ſe répandit par toute l'Allemagne, où elle ſema le trouble & la confuſion: c'étoit le caractère du nouvel Evangile ; & le Patriarche ennemi de toute ſubordination, excitoit aux armes ceux qui le ſuivoient, & les animoit au ſang & au carnage. *Si on pend les larrons*, diſoit-il, *ſi on punit par le glaive les brigands & les hérétiques, pourquoi n'attaquons-nous pas de toutes nos forces ces Cardinaux & ces Papes, & toute cette racaille de Sodome Romaine, qui ne ceſſe point de corrompre l'Egliſe de Dieu ? Pourquoi ne lavons-nous pas nos mains dans leur ſang ?* Il n'eut pas plus de reſpect pour les têtes couronnées ; & quoiqu'il eût d'abord ſoutenu que les Sujets ne pouvoient pas prendre le armes contre leur Souverain, il décida enfin,

quand il en eut beſoin, que l'on pouvoit repouſſer par la force tous ceux qui s'oppoſoient à la Doctrine Evangélique, & il compoſa pour le prouver des Ecrits ſéditieux, dans leſquels il appelloit l'Empereur & les Princes Catholiques des traîtres, des ſcélérats, & des fourbes. Enfin ce Chef des Réformateurs, après avoir, par la plus monſtrueuſe des déciſions permis au Landgrave de Heſſe d'avoir deux femmes, mourut aſſez tranquillement en 1546 à Iſlebe ſa patrie; Dieu ſe réſervant de lui faire éprouver dans l'autre vie les effets terribles de ſa vengeance, d'une manière proportionnée à ſa malice & à ſon impiété. Toutes ſes œuvres ont été recueillies en 7 v. *in-f.* à Wittemberg & ailleurs, & l'on préfere les éditions qu'il a données lui-même, à cauſe des changemens que l'on a fait après ſa mort. Il y a dans tous les Ouvrages de cet Héréſiarque du feu, de l'eſprit & de l'érudition qu'on ne peut lui conteſter, & dont il faut convenir avec ſes Partiſans; mais comment ceux-ci excuſeront-ils ſon orgueil inſuportable, ſa ſotte vanité, ſes emportemens, ſa phrénéſie, ſes fureurs ridicules & ſes baſſes plaiſanteries contre l'Egliſe Romaine, contre les Papes, les Facultés & les perſonnes les plus reſpectables? le nom ſeul du Pontife de Rome le rendoit forcené. *Le Pape*, dit-il dans un endroit, *eſt ſi plein de diables qu'il en crache, qu'il en mouche.* Ailleurs par le plus miſérable jeu de mots, il l'appelle, *ſceleſtiſſimus ſataniſſimus*, & s'adreſſant à Paul III, *mon petit Paul*, dit-il, *mon petit Pape, mon petit ânon, allez doucement, vous marchez ſur la glace, vous vous romprez une jambe, vous vous gâteriez, & on diroit quel diable eſt ceci? Comment ce petit Papelain s'eſt-il gâté?* S'agit-il des Théologiens de Louvain, *ce ſont de vraies bêtes*, des *pourceaux*, des *Epicuriens*, des *Payens*, des *Athées* qui *prennent, non de l'Ecriture, mais de la Doctrine des hommes tout ce qu'ils vomiſſent*; & parce qu'on les appelle nos maîtres, il les déſigne par ces impertinens diminutifs, *noſtrolli Magiſtrolli bruta Magiſtrollia.* Il croit avoir dit merveille, lorſque par la plus froide, alluſion il change le nom de *Facultas* en celui de *vaccultas à vaccâ*, plates bouffonneries, que nous ne rapportons que pour faire admirer les terribles jugemens de Dieu, qui a permis que les diſciples de ce Fanatique conſidéraſſent ſans rougir les prodigieux égaremens de ſon eſprit, & que de ſi groſſiers emportemens euſſent une telle efficace de ſéduction & d'erreur. Cet enragé ſe déchaîne auſſi contre Ariſtote, & il lâche contre ce chef des Peripatéticiens, des tirades d'injures ridicules. Il l'appel-

le *Proteus*, *Hiſtrio*, *Sycophanta*, *impiiſimus*, *Triceps Cerberus*, *Tricorpor Geryon*, *beſtia*, *caligo hominum*, *hircus*, &c. Seckendorf, Jean Mullerus, & Chriſtian Junckker parmi les Proteſtans, ont écrit l'Hiſtoire de la vie & des ſentimens de cet Héréſiarque, & le grand Boſſuet parmi les Catholiques. Henri Pierre Rebenſtock ſon Diſciple zèlé, publia en 1561 un recueil des diſcours qu'il tenoit à table ſous le titre de *Colloquia menſalia* in-8. L'Abbréviateur de Moreri dit que ce Livre eſt très-curieux, quoique Seckendorf ſoit obligé d'avouer que ces entretiens de table furent recueillis avec aſſez peu de diſcrétion, imprimés avec trop peu de prudence, par une perſonne imprudemment idolâtre de Luther.

LUTHUMIERE, (François de la) né en 1617 d'une ancienne famille de Normandie, étoit fils de Jean Baron de Luthumiere, Gouverneur de Valogne & de Cherbourg, & de Charlotte du Bec; après avoir fait ſes Etudes à Paris, il fit un voyage à Rome, où il fut Auditeur du Cardinal Grimaldi. De retour dans ſon Pays, il fut ordonné Prêtre, & marqua un entier éloignement pour les premières Dignités de l'Egliſe, où on parloit de l'élever. Il ne chercha qu'à rendre ſervice à l'Egliſe; & pour cela il fit bâtir un Séminaire à Valogne avec l'agrément de l'Evêque de Coutances, qu'il entretint à ſes dépens: & s'étant joint à dix ou douze perſonnes pieuſes & capables, ils y élevoient & inſtruiſoient d'une manière fort chrétienne dans les Lettres Humaines, dans la Philoſophie & dans la Théologie, juſqu'à cent cinquante jeunes gens; qu'ils accoutumoient à une vie pauvre, telle qu'on la doit mener pour être capable de travailler au ſalut des pauvres payſans, dans les Paroiſſes de la campagne, où tant de gens manquent d'être inſtruits de ce qu'il faut ſçavoir pour être ſauvé. Les ennemis trop connus de tout bien & de cette Maiſon, jaloux de la réputation où elle étoit, crurent ne pouvoir l'attaquer avec plus de ſuccès, qu'en l'accuſant de Janſéniſme. M. de Leſſeville Evêque de Coutances, prit ſa défenſe, ſe tranſporta ſur les lieux, & défendit, ſous peine d'excommunication, de tenir de pareils diſcours contre le Séminaire. Après la mort de ce Prélat, les mêmes accuſations recommencèrent par deux fois; & quoiqu'on ne pût convaincre aucun de ceux à qui on en vouloit, d'avoir jamais enſeigné aucune erreur, on leur défendit d'inſtruire à l'avenir; & on ruina ainſi un des plus avantageux Etabliſſement qu'il y eut. L'Abbé Lu-

lhumiere, qu'on ne pouvoit chaſſer d'une Maiſon qu'il avoit fait bâtir, y reſta avec ſept ou huit de ſes amis, qui menoient enſemble une vie de Religieux. Cela étoit encore trop beau pour n'être pas ſuſpect, & hors le Maître du logis, qu'on laiſſa chez lui, tous les autres furent diſperſés par une Lettre de Cachet, donnée en 1689, qui leur ordonnoit à tous de ſortir. Ce bon Abbé y mourut en 1699, âgé de quatre-vingt-deux ans.

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorenci, Duc de) de l'illuſtre Maiſon de ce nom, ſi fertile en grands hommes, étoit fils de ce fameux Boutteville qui eut la tête tranchée ſous Louis XIII, pour s'être battu en duel, & naquit en 1628. Après la mort de ſon pere, il fit ſes premières Campagnes ſous le fameux Condé ſon parent, auquel il s'attacha & qu'il ſuivit dans ſa mauvaiſe fortune; ne l'ayant jamais perdu de vûe depuis la bataille de Rocroi, juſqu'aux dernières victoires de ce Héros. Le Diſciple fit honneur au Maître, & commença à ſe ſignaler à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il ſervit en qualité de Lieutenant-Général. Louis XIV. ayant connu par lui-même ſes grands talens, lui confia le Commandement d'une des deux armées, qui entrèrent en Hollande en 1622, & après avoir pris pluſieurs places, il défit les ennemis près de Bodegrave, qu'il prit l'année ſuivante, & fit cette belle retraite qu'on a tant vantée. Il accompagna enſuite le Roi à la ſeconde Conquête de la Franche-Comté, ſe trouva à la bataille de Senef, fit le ſiège de Charleroi, & fut fait Maréchal de France en 1675. Après le premier Traité ſigné à Nimegue avec les Hollandois; le Prince d'Orange, qui, dit-on, feignoit de l'ignorer, attaqua M. de Luxembourg, qui ne s'y attendoit point, à Saint Denis près Mons. Mais cette ſurpriſe ne ſervit qu'à relever la valeur du Général François, qui repouſſa l'ennemi & demeura maître du Champ de bataille. Ce grand homme eut le malheur d'être impliqué fort injuſtement dans l'abominable affaire des Poiſons en 1680, & fut obligé de ſe rendre à la Baſtille, où il demeura quatorze mois. Mais il en ſortit triomphant de la malignité de l'envie, qui avoit en vain voulu donner atteinte à ſa grande réputation, par une accuſation ridicule, qui n'avoit de fondement qu'une vaine curioſité. On ſoupçonne que cette diſgrace lui vint de la part de Louvois, avec qui il s'étoit brouillé. La guerre s'étant rallumée en 1690, le Duc de Lu-

xemboug alla commander en Flandre, où il gagna la fameuſe bataille de Fleurus contre le Prince de Valdeck, la même année; celle de Leuze l'année ſuivante, contre le même, & en 1692, il fut obligé de combattre le Prince d'Orange à Steinkerque, & s'étant mis à la tête de la Brigade des Gardes avec tous les Princes, il remporta une victoire ſignalée. Le Général Hollandois ne fut pas plus heureux à Nerwinde en 1693, & le Duc de Luxembourg le força dans ſes retranchemens & lui tua plus de quatorze mille hommes. Ce fut quelque tems après ce fameux combat, que le Prince de Conti en entrant à Notre-Dame pour aſſiſter au *Te Deum*, qui devoit ſe chanter pour la victoire de la Marſaille, & tenant le Duc de Luxembourg par la main: *Meſſieurs*, diſoit-il, en écartant la foule qui embarraſſoit la porte: *Laiſſez paſſer le Tapiſſier de N. D.* parce que cette Cathédrale étoit alors tendue d'un bout à l'autre des drapeaux que ce Général avoit pris aux ennemis. L'année ſuivante fut célèbre, par la fameuſe marche de Vignamont au Pont-d'Eſpierres, par laquelle il couvrit les frontières, & fit échouer les projets des ennemis. Ce grand Capitaine comblé de gloire & d'honneur, mourut à Verſailles en 1695, regretté de toute la France, à qui il avoit rendu de grands ſervices, & à qui il pouvoit encore en rendre. Sa valeur, ſon activité, ſa vigilance infatigable & ſon génie ſingulier à former & à exécuter de grands projets, le font regarder comme un des plus grands Généraux du ſiècle de Louis XIV, ſi fertile en Héros; & les événemens qui ſuivirent ſa mort, juſtifièrent bien les regrets de la France.

LUYNES, (Louiſe Seguier Ducheſſe de) fille unique de Pierre Seguier, Couſin du Chancelier de ce nom. Elevée dans la piété par une mere chrétienne, & obligée par obéiſſance & contre ſon inclination de prendre le parti du mariage, elle fut donnée au Duc de Luynes, jeune Seigneur très-vertueux. Dans les premiers tems, ſa piété reçut quelqu'atteinte par le commerce du monde, mais elle en fut bien-tôt déſabuſée, & eut la conſolation d'amener ſon mari à une vie chrétienne, pénitente & retirée. L'un & l'autre conduits par M. de Sainte Beuve, marchoient dans la voie étroite; & dans le déſir de quitter le monde, ils choiſirent la ſolitude de Port-Royal, & firent bâtir dans le voiſinage, le Château de Vaumurier pour s'y retirer. Madame de Luynes ne jouit pas de cette retraite déſirée. Elle mourut le treize Septembre 1651,

âgée de vingt-ſept ans, laiſſant ſon mari dans une grande affliction. Mais ce Seigneur ne perſévera pas, & il ſe remaria deux fois. En 1660 il épouſa ſa propre tante, qui étoit auſſi ſa filleule. Il dépenſa de groſſes ſommes pour la diſpenſe, & donna 15000 livres au Nonce qui l'avoit fait obtenir. Il avoit eu le malheur de trouver des Docteurs qui avoient approuvé ce mariage. C'eſt de lui que ſont *les Recueils des Paſſages des Peres*, imprimés ſous le nom *du Sieur de Laval*; il les avoit traduits à la prière de la pieuſe Ducheſſe, qui les avoit déſirés, pour nourrir ſa piété. On a trouvé après ſa mort des Règles très-ſages écrites de ſa propre main, pour toute ſa conduite. Elle y parle avec la lumière, la juſteſſe & l'exactitude du Théologien le plus conſommé dans la ſcience des voies du ſalut. L'Abbé Boileau a laiſſé une vie manuſcrite de Madame de Luynes, qu'il ſeroit à déſirer qu'on donnât au Public.

LYCOPHRON, Poëte Grec & Grammairien, né à Calchide en Eubée, à préſent *Negrépont*, vivoit vers l'an 304. avant Jeſus-Chriſt, & fut un de ceux qui compoſoient la Pleiade Poëtique. Suidas a conſervé le titre de vingt Tragédies qu'il avoit faites, & il nous reſte de lui un Poëme, intitulé: *Alexandra*; qui contient une longue ſuite de prédictions faites par Caſſandre, fille de Priam. Cet Ouvrage très-obſcur a donné la torture à tous les Sçavans qui ont voulu le commenter. Nous en avons pluſieurs éditions dont la meilleure eſt celle d'Oxford 1697, *in-fol.* avec la Verſion latine de Guillaume Canterus, le Commentaire d'Iſaac Tretzés, & des Notes. Le célèbre Nicole a fait ſur cet Auteur Grec une Gloſe interlinéaire, & des Notes excellentes, qui ne ſont point imprimées.

LYCURGUE, fils d'Eunomus, Roi des Lacedemoniens, auroit pû monter ſur le Trône après la mort de Polydecte ſon frere aîné, & régna en effet quelques jours; mais la groſſeſſe de ſa belle-ſœur ayant été reconnue, il ne ſe regarda plus que comme le Tuteur d'un bien qui appartenoit à ſon neveu, & déteſtant la propoſition de la Veuve, qui lui offroit ſa main & la Couronne, il fit déclarer Roi l'enfant, quand il fut né, & le fit nourrir avec grand ſoin. Lycurgue voyant les déſordres qui régnoient dans l'Etat, conçut le hardi deſſein de réformer en tout le Gouvernement de Lacedemone, & pour y établir les plus ſages Réglemens, il réſolut d'aller s'inſtruire par lui-même chez les peuples les plus habiles dans l'art

de gouverner. Il commença par l'Isle de Créte, célèbre par ses Loix austères, alla ensuite en Asie où régnoit la mollesse, & enfin se rendit en Egypte, séjour des sciences & de la sagesse. De retour à Sparte, il songea à exécuter son projet, & voulant être appuyé du suffrage des Dieux, il alla à Delphes consulter l'Oracle d'Apollon. C'est-là qu'il reçut cet Oracle si célèbre dans lequel la Prêtresse l'appelloit *l'ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme. Elle ajouta que la République qu'il alloit former, seroit la plus excellente qui eût jamais été.* Il ne fut pas plutôt revenu à Sparte, qu'il gagna les principaux de la Ville, à qui il communiqua ses vûes, & s'étant assuré de leur consentement, il proposa sa nouvelle forme de gouvernement, que l'on peut réduire à trois principaux établissemens. 1°. Le Sénat composé de vingt-huit Sénateurs, qui tempérant la puissance trop absolue des deux Rois, par une autorité égale à la leur, servit comme de contrepoids qui maintint l'Etat dans l'équilibre. 2°. Le partage des terres & le décri de la monnoie d'or & d'argent, pour établir une parfaite égalité entre tous les citoyens, & déraciner l'amour des richesses, si contraire à cette égalité. 3°. Il institua les repas publics pour bannir la mollesse & le luxe, & il voulut que tous les citoyens mangeassent ensemble des memes viandes qui étoient réglées par le Roi. Quand ce sage Législateur, vit ses Loix en vigueur, & la forme du Gouvernement qu'il venoit d'établir bien cimentée, il fit entendre au peuple qu'il vouloit consulter l'Oracle d'Apollon sur un point essentiel, & avant que de partir, il les fit tous jurer d'observer ses Loix, jusqu'à son retour. Arrivé à Delphes, il demanda au Dieu, si ses Loix étoient suffis. pour rendre les Spartiates florissans & heureux; l'Oracle lui ayant répondu que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse Ville du monde, Lycurgue envoya la réponse à ses Cytoyens, & croyant son Ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes en s'abstenant de manger, croyant mettre le sceau à tous les services qu'il avoit rendus à sa patrie, puisque sa mort les obligeoit à garder ses Ordonnances, qu'elle avoit juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

LYCURGUE, fils de Lycophron, fut un Athénien célèbre par son éloquence, sa probité & les grands emplois qu'il exerça avec succès dans sa République. Ayant été chargé du soin de la Police dans Athènes, il chassa

de la Ville tous les Malfaiteurs, & fit pluſieurs Loix très-utiles, mais très-ſévères. C'eſt pourquoi Plutarque obſerve qu'on diſoit de ce Lycurgue, *qu'il trempoit ſa plume dans la mort;* & Ciceron écrivant à Atticus fait alluſion à cette réputation qu'avoit l'Orateur: *Noſmet ipſi qui Lycurgei à principio fuiſſemus, quotidiè demitigamur.* Lycurgue exerça pendant 15 ans avec beaucoup d'intégrité la charge de Receveur-Général des revenus de la République. C'eſt lui qui voyant un jour le Philoſophe Xénocrate conduit en priſon pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeoit des étrangers, le tira des mains des archers, & y fit conduire à ſa place le Fermier, par les ordres duquel on avoit eu l'inſolence & la dureté de traiter ſi indignement un homme de Lettres. Cet Orateur étoit du nombre des trente que les Athèniens refusèrent de donner à Alexandre.

LYDIAT, (Thomas) ſçavant Anglois, né en 1572, & mort en 1646, a laiſſé beaucoup d'ouvrages manuſcrits & imprimés. Dans un Traité *de variis annorum formis*, en 1604, il attaqua vivement Clavius & Scaliger. Ce dernier ayant repliqué avec beaucoup de hauteur, Lydiat fit une Apologie de ſon ouvrage contre ſon Critique, & il la fit imprimer à Londres en 1607. Ses autres ouvrages ſont des *Traités Aſtronomiques* & *Phyſiques* ſur la nature du Ciel & des Elémens, ſur le mouvement des Cieux & des Aſtres, ſur l'origine des Fontaines, le flux & le reflux de la Mer, &c.

LYDIUS, (Jacques) fils de Balthaſar, Miniſtre à Dordrecht, & Auteur de quelques ouvrages de Controverſe, exerça auſſi le Miniſtère à Dordrecht, & compoſa des Poëmes Flamands, divers Traités latins, qui prouvent qu'il étoit verſé dans les Belles-Lettres. *Sermonum Convivalium libri duo, in-4.* où il rapporte les uſages & les coûtumes de différentes Nations, dans la manière de ſe marier. *Agoniſtica Sacra; Florum ſparſio ad Hiſtoriam Jeſu Chriſti*, &c. Jean Lydius, oncle du dernier, fit impr. en 1610, les *Concilia Eccleſiæ Chriſtianæ* de *Prateolus*, & y joignit ſa critique. Il continua auſſi la Vie des Papes, par Barnes & Balaeus, & il donna une Edition de Clemangis, en 1613, avec des Notes & un Gloſſaire.

LYNWOOD, Anglois, Eveque de S. David, a vécu dans le quinzième & ſeizième ſiècle. Il ſe fit eſtimer par ſon érudition dans le Droit, dans les Matières Eccléſiaſtiques & dans la connoiſſance de l'Antiquité. Il eſt Auteur du Liv. *Provinciale*, *ſeu Conſtitutiones Angliæ;* cet ouvra-

ge a toujours été eſtimé. C'eſt un Recueil de Canons & de Conſtitutions de cette Egliſe. La meilleure édition eſt celle d'Oxford ou de Londres en 1679. Elle eſt la plus ample & la plus exacte.

LYSANDER, fameux Général Lacédemonien, qui ayant été nommé par ſa République pour commander la Flotte contre les Athèniens, gagna les bonnes graces du jeune Cyrus, par la ſoupleſſe de ſon caractère & ſes manières inſinuantes, & rendit ſa patrie redoutable à toute la Grèce, par le ſecours de ce Prince. Il prit le moment où Alcibiade Chef des Athèniens étoit abſent pour tomber ſur leur Flotte, & il la défit auprès d'Ephèſe. Enſuite ayant été rappellé, Callicratide ſon ſucceſſeur ayant été défait à Arginuſes, on fut forcé de le nommer de nouveau Amiral. Dès qu'il eut repris l'autorité, il fondit ſur les Athèniens à *acquos Potamos*, les défit entièrement, prit toutes les Villes de la côte, & alla aſſiéger Athènes, qui après s'être bien défendue, ſe rendit à ſon Vainqueur. Celui-ci fit démolir les murailles, changea toute la forme du gouvernement & finit ainſi la guerre du Peloponnèſe, qui avoit duré 27 ans. Ces ſuccès lui ayant enflé le cœur, il tenta d'envahir la Couronne, & mit tout en œuvre pour réuſſir dans ce deſſein; mais il eut la honte d'échouer, & il fut tué dans un combat contre les Thébains & leurs Alliés, l'an 366 avant J. C. Ce Général étoit brave, intelligent dans les affaires, propre à manier les eſprits, habile dans l'art de gouverner, mais il n'avoit ni probité ni juſtice. Le menſonge, la perfidie, tout lui paroiſſoit légitime, pour arriver à ſes fins. C'eſt ainſi que pour ſatisfaire la folle ambition qu'il avoit de monter ſur le trône, il ne rougit pas de profaner ce que la Religion a de plus ſacré, de corrompre des Prêtres, & de ſuppoſer des Oracles. Il avoit coûtume de dire, qu'*on amuſoit les enfans avec des oſſelets, & les hommes avec les ſermens.* Ciceron dans ſes Offices peint en deux mots le caractère de ce Lacédemonien, quand il dit: d'*autres préparés à tout faire & à tout ſouffrir, ne rougiſſent point des dernières baſſeſſes, pourvû que par ces moyens indignes, ils puiſſent eſpérer de venir à bout de leurs deſſeins.*

LYSERUS, (Polycarpe) Théologien célèbre de la Confeſſion d'Auſbourg, né dans le Pays de Wittemberg en 1552, fut élevé dans le Collège de Tubinge, & élu Miniſtre de Wittemberg en 1574. Ce Docteur fut un des premiers qui ſigna le fameux Livre de la Concorde, & s'employa avec ardeur pour la faire ſigner à ceux qui étoient

toient dans les Emplois. Lyſerus, appellé par le Duc de Brunſwick, paſſa quelque tems dans ce Pays, & revint enſuite à Wittemberg, d'où il fut attiré à la Cour de Dreſde. Il y paſſa le reſte de ſa vie dans l'emploi de Miniſtre & dans celui de Précepteur des Princes. Il mourut dans cette Ville en 1601, & il a laiſſé un très-grand nombre d'Ouvrages latins, dont les principaux ſont des *Explications ſur la Geneſe*, en 6 *vol. in*-4, qui portent chacun le nom du Patriarche, dont on donne l'Hiſtoire. *Nouchus ſeu expoſitio*, &c. Des Commentaires ſur les deux premiers Chapitres de Daniel, 2 *vol. in*-4. *Hiſtoire* de la Réſurrection, de l'Aſcenſion, &c. *in*-4. Un *Commentaire* ſur l'Epitre aux Hébreux. L'*Hiſtoire* de la Paſſion, *in*-4. C'eſt à cet Auteur que nous devons l'Edition de *l'Hiſtoire des Jéſuites*, par Elie-Heſon-Muller, qui étant ſorti de leur Congrégation pour ſe faire Luthérien, ſe retira à Vittemberg, pour ſe mettre à couvert des recherches de ſes Confrères, & là il compoſa l'Hiſtoire de la Société. Mais étant mort avant que de pouvoir la mettre au jour, ſon Manuſcrit fut remis à Lyſer, qui la publia *in*-4. avec une double Préface de ſa façon. Il fit à l'occaſion de cet Ouvrage deux Répliques au Jéſuite Gretſer, qui l'avoit attaqué. JEAN LYSERUS, de la même famille, s'entêta tellement pour le dogme de la Polygamie, qu'il le ſoutint avec ardeur au péril de ſa vie & de ſes biens. Il quitta volontairement un Emploi conſidérable pour travailler à répandre ſa funeſte opinion dans toute l'Europe, qu'il parcourut, publiant des Ecrits ſous des noms déguiſés. Celui qui fit le plus de bruit, fut *Polygamia triumphatriæ*, imprimée à Amſterdam en 1682, auquel Tranſmanus répondit par le *Polygamia triumphata*. Lyſerus après avoir longtems couru, vint en France pour s'y fixer, & prétendit faire ſa fortune par le jeu d'échecs qu'il entendoit ſupérieurement. Il alla pour cela s'établir à Verſailles; mais le ſuccès ne répondit pas à ſes eſpérances, & étant tombé malade, il fut obligé de revenir à pied à Paris. La fatigue augmenta le mal au point qu'il mourut ſur la route en 1684.

LYSIAS, né à Athènes, paſſa dès l'âge de quinze ans à Thurium en Italie, avec deux de ſes frères, dans la nouvelle colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura juſqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuſe, & il retourna pour lors à Athènes, où il ſe diſtingua par ſes talens, & paſſa pour un

des plus grands Orateurs Grecs dans le genre ſimple. Le caractère de ſon ſtyle étoit la clarté, la pureté, la douceur & la délicateſſe. Ses diſcours n'ont rien d'inutile, rien d'affecté; & quoi qu'on y trouve des endroits très-forts & très-nerveux, cependant la naïveté & la ſimplicité en font le principal mérite, & il eſt plus ſemblable à un ruiſſeau pur & clair, dit Quintilien, qu'à un grand fleuve: *Puro tamen fonti quam magno flumini proprior.* Il avoit adopté cette éloquence ſimple & naturelle, parce que ne plaidant point lui-même de cauſes dans le Barreau, & compoſant des Plaidoyers pour les autres, cette ſimplicité entroit mieux dans le caractère de ceux pour qui il travailloit. Il en avoit fait un pour Socrate lorſqu'il fut appellé devant les Juges, pour rendre compte de ſa Religion; mais cet homme fameux en avouant qu'il étoit fort beau & fort oratoire, le jugea peu convenable à la fermeté & à la grandeur d'ame qui conviennent à un Philoſophe. Lyſias mourut âgé de quatre-vingts ans, vers l'an 378. avant Jeſus-Chriſt. De plus de trois cents harangues qu'il avoit compoſées, il ne nous en reſte que trente-quatre, dont la meilleure Edition eſt celle d'Angleterre *in*-4°.

LYSIMAQUE, Diſciple & ami de Calliſthène, étoit un des Capitaines d'Alexandre, qui aidèrent ce Héros à conquérir l'univers. Juſtin rapporte que ce brave Officier voyant Calliſthène, ſon Maître, ſouffrir de cruelles douleurs, lui donna du poiſon pour abréger ſon ſupplice, & qu'Alexandre qui en fut irrité, le fit expoſer lui-même à un Lion furieux. Mais l'intrépide Lyſimaque arracha la langue de l'animal & le tua ſur le champ, ce qui le reconcilia avec ſon Roi. Quoiqu'il en ſoit de cette Hiſtoire, que Quinte-curce traite de fable, après la mort de ce Prince, Lyſimaque eut en partage la Thrace & les régions voiſines, ſe ligua avec Ptolomée, Seleucus & Caſſandre contre Antigone, & ſe trouva à la bataille d'Ipſus, après laquelle les quatre Princes confédérés partagèrent entr'eux les Etats d'Antigone, & Lyſimaque parvint ainſi à augmenter les ſiens: quelque tems après, il enleva la Macédoine à Démétrius, & après y avoir régné ſix ans, devenu odieux par ſes cruautés, il paſſa en Aſie pour faire la guerre à Seleucus, qui le vainquit, & le tua en Phrigie, l'an 281. avant Jeſus-Chriſt.

LYSIPPE, célèbre Sculpteur, étoit de Sycione, & vivoit du tems d'Alexandre le *Grand*, dans la cent trei-

zième Olympiade. Il exerça d'abord le métier de Serrurier ; mais ſon génie heureux l'éleva bien-tôt à un plus relevé. Le Peintre *Eupompe* par le conſeil duquel il ſe conduiſoit, lui indiqua la nature pour maîtreſſe & pour modèle ; Lyſippe l'étudia, & parvint à la bien connoître. De tous les anciens, c'eſt celui qui a le plus travaillé, & on comptoit plus de ſix cents Ouvrages de lui. On admiroit entr'autres la Statue d'un homme ſortant du bain qu'Agrippa mit à Rome devant ſes Thermes, & que Tibère ayant fait enlever, fut obligé par les inſtances du peuple, de remettre au même endroit. Ce fameux Sculpteur avoit fait pluſieurs Statues d'Alexandre, qui ne permettoit cet honneur qu'à lui ſeul.

Edicto vetuit, ne quis ſe, præter apellem, Pingeret, aut alius Lyſippo, duceret æra, Fortis Alexandri vultum ſimulantia.

Parmi ces Statues, il y en avoit une d'une beauté particulière, que Néron s'aviſa de faire dorer pour lui donner plus d'éclat ; mais ayant couvert par-là toute la délicateſſe de l'art, il fut obligé de faire ôter l'or poſtiche, & cette opération défigura un peu ce chef-d'œuvre. Le grand art de cet habile Maître étoit, comme il le diſoit lui-même, *de repréſenter les hommes tels qu'ils étoient, au lieu que les autres les avoient repréſentés tels qu'ils paroiſſoient.*

LYSIS, Philoſophe Pithagoricien, qui fut Précepteur d'Epaminondas, & que l'on croit Auteur des *Vers dorés*, que l'on attribue ordinairement à Pythagore. On a encore une de ſes Epitres dans le Rec. d'Alde Manuce.

M

MAAN, (Jean) du Mans, fut Docteur de Sorbonne, Chanoine & *Précenteur* de l'Egliſe Métropolitaine de Tours qu'il ſervit par ſon érudition & par ſes conſeils, & qu'il édifia par ſon aſſiduité aux Offices. Il publia en 1697 une Hiſtoire Latine de l'Egliſe de Tours, *in-fol.*, dont on fait cas, & qui va depuis l'an de Jeſus-Chriſt 251 juſqu'en 1655.

MABILLON, (Jean) né en 1632 à Saint Pierre-Mont, Village ſitué à deux lieues de Mouſſon dans le Diocèſe de Reims, fit profeſſion de la Règle de S. Benoît dans l'Abbaye de S. Remi. Ses Supérieurs, qui ne connoiſſoient point encore ſans doute ſes

talens, le nommèrent Tréſorier de S. Denis ; mais ayant malheureuſement caſſé un miroir, qu'on prétendoit avoir appartenu à Virgile, il fut déchargé de cet emploi. Aſſocié au ſçavant P. d'Achery, Bibliothècaire de l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés, il lui fut d'un grand ſecours pour l'impreſſion de la ſuite du *Spicilége*. Ce travail ne l'empêcha pas de donner tout-à-la-fois deux éditions des Œuvres de S. Bernard en 1667, l'une en deux vol. *in-folio*, & l'autre en neuf vol. *in-8*. Il en parut, en 1690, une nouvelle dédiée au Pape Alexandre VIII, où ſe trouvent pluſieurs obſervations, & quelques pièces qui n'avoient pas encore vû le jour; ce qui la rend plus complette que les précédentes. En 1668, il publia le premier tome des Actes des Saints de ſon Ordre, en Latin, auquel il en ajouta huit autres, *in-fol.* Ce Recueil, qui va juſqu'en 1110, renferme une infinité de pièces rares & curieuſes, dont pluſieurs n'avoient jamais été imprimées. On y trouve auſſi des monumens précieux pour l'hiſtoire eccléſiaſtique & profane, & des remarques ſçavantes & judicieuſes. On admire les Préfaces, qui ſont à la tête de chaque volume. L'Auteur y a raſſemblé, ſans confuſion, les principaux traits de chaque ſiècle. Il y traite même de tems en tems, avec beaucoup de netteté & de préciſion des dogmes de la Religion, & des matières de diſcipline. Enfin, il y montre cette candeur, cet amour ſincère de la vérité, qui l'ont rendu reſpectable aux hérétiques mêmes. Les recherches qu'il fit pour cet ouvrage, lui donnèrent occaſion de viſiter un grand nombre d'Archives & de Bibliothèques. Il trouva dans les anciens manuſcrits qui y étoient, pluſieurs pièces excellentes, qui ne regardoient point l'Ordre de S. Benoît : pour n'en point priver le public, il les fit imprimer ſéparément en quatre vol. *in-8.* ſous le titre de *Vetera Analecta*. Il a inſeré dans ces Recueils quelques Diſſertations ſur des points d'hiſtoire conteſtés, ou qui n'avoient pas été tout-à-fait éclaircis. Mais l'ouvrage qui a acquis plus de réputation au P. Mabillon, eſt ſon fameux Traité *de re Diplomatica*, dans lequel il a trouvé moyen de réduire en art & en méthode, une matière qui avoit paru juſqu'alors n'en être pas ſuſceptible. La meilleure édition de cet Ouvrage immortel, qui eſt une réponſe modeſte aux Bollandiſtes, eſt celle de 1709. L'Auteur y donne des règles sûres pour diſcerner les pièces anciennes & véritables, de celles qui ſont ou nouvelles ou ſup-

poſées. Le Jéſuite Germon oſa attaquer ce chef-d'œuvre de la plus profonde érudition, & conteſter au docte Mabillon la certitude de ſes règles. Le Bénédictin, dans un Supplément (*in-fol.* 1704), ſe contenta de détruire les raiſons de ſon adverſaire, ſans le nommer. Le Miniſtre Colbert l'envoya en 1683 en Allemagne, pour rechercher dans les Archives & dans les Bibliothèques des anciennes Abbayes, ce qu'il y avoit de plus propre à éclaircir l'Hiſtoire de l'Egliſe en général, & celle de France en particulier. On lui rendit partout les plus grands honneurs. Il rapporta de ſon voyage pluſieurs anciens monumens très-précieux. Il fit en Franche-Comté une découverte importante dans l'Abbaye de Luxeuil : il y trouva un ancien Lectionnaire du Rit Gallican, d'environ onze cens ans, écrit en beaux caractères Mérovingiens, qui lui donna occaſion de compoſer ſon Traité *de Liturgia Gallicana*, *in-4*. Etant allé en Italie, en 1681, aux dépens du Roi, ſon plus grand plaiſir fut de viſiter le tombeau des Saints Apôtres, & ces Catacombes ſi célèbres dès les premiers ſiècles de l'Egliſe, au rapport de Saint Jerôme, & de marcher ſur une terre que tant de Saints Martyrs ont arroſée de leur ſang. Après avoir parcouru pendant quinze mois les principaux endroits de l'Italie, il revint en France avec une ample moiſſon. Il enrichit la Bibliothèque du Roi d'environ trois milles volumes de livres très-rares imprimés ou manuſcrits ; & mit au jour, ſous le titre de *Muſæum Italicum*, pluſieurs pièces qui n'avoient point encore paru, & qu'il avoit tirées des Bibliothèques d'Italie. Ce fut après la publication de cet Ouvrage que commença ſa célèbre diſpute avec l'Abbé de Rancé, qui donna naiſſance à ſon *Traité des études Monaſtiques*. Il y prétend, contre le ſentiment de ce fameux Réformateur, que les Moines peuvent, & doivent même étudier. On peut dire que Dom Mabillon, en voulant donner dans cet écrit l'idée d'un ſçavant parfaitement Chrétien & Religieux, a fait ſans y penſer ſon véritable portrait. L'Abbé de Rancé répondit à ce Traité, & Dom Mabillon fit une réplique intitulée : *Réflexions ſur la Réponſe de M. l'Abbé de la Trappe au Traité des études Monaſtiques*. Il donna en 1698 une Lettre latine, ſous le nom d'*Euſebe Romain*, *à Théophile François, touchant le culte des Saints inconnus*. Ce fut le fruit des viſites qu'il avoit faites dans les Catacombes de Rome. Tant de travaux furent couronnés par les *Annales Bénédictines*, en

quatre vol. *in-fol.*, qui contiennent l'Hiſtoire de l'Ordre des Bénédictins, depuis ſon origine juſqu'en 1066. Le ſçavant Auteur y débrouille, avec ſon habileté ordinaire & avec ſa critique exacte, les points d'hiſtoire ſur leſquels nos plus célèbres Ecrivains avoient répandu juſqu'ici de l'obſcurité ; de ſorte que cet Ouvrage eſt bien moins une Hiſtoire particulière de l'Ordre de Saint Benoît, qu'une Hiſtoire générale & univerſelle. Les volumes ſuivans ont été donnés par Dom Ruinart & Dom Vincent Thuillier. Il eſt auſſi Auteur de l'Epître dédicatoire qui eſt à la tête des Œuvres de Saint Auguſtin, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre : il la mit du ſoir au matin, dans l'état où elle eſt. Ce grand homme mourut à l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés le 27 Décembre 1707, âgé de 75 ans. Sa profonde érudition ſe fait aſſez connoître par ſes Ouvrages ; elle étoit accompagnée d'une humilité, d'une douceur, d'une modeſtie & d'une piété exemplaire. C'eſt le témoignage que lui rendit le Tellier, Archevêque de Reims, lorſque le préſentant à Louis XIV, il dit à ce Prince : *Sire, j'ai l'honneur de préſenter à V. M. le Religieux le plus ſçavant & le plus humble de votre Royaume.* Le trait ſuivant, offre encore un bel exemple de la modeſtie de ce ſçavant Religieux : Un Etranger curieux qui cherchoit à s'inſtruire de l'ancienne Hiſtoire de France, étant allé trouver du Cange, celui-ci qui diſoit toujours que pour faire des Ouvrages tels que les ſiens, il ne falloit que des yeux & des doigts, renvoya l'Etranger au P. Mabillon. *On vous trompe*, dit l'humble Religieux, *quand on vous a adreſſé à moi ; pour trouver un homme capable de vous ſatisfaire, allez voir M. du Cange. C'eſt lui-même qui m'envoye à vous*, dit l'Etranger. *Il eſt mon Maître*, répliqua le Religieux, *ſi cependant vous m'honorez de vos viſites, je vous communiquerai le peu que je ſçai.* Tandis que ce Sçavant homme prenoit plaiſir à ſe rabaiſſer ainſi lui-même, il recevoit les témoignages les plus éclatans du cas que l'on faiſoit de ſon mérite. Le P. Noris, Auguſtin, qui étoit le plus habile homme d'Italie, & que le Pape Innocent XII honora de la Pourpre, dédia à Dom Mabillon un de ſes Ouvrages, imprimé ſous le nom d'*Auguſtinus Foſſeus*, en 1681. Il reçut le même honneur du P. Thomaſi, ſi reſpecté en Italie pour ſa vertu, & pour ſa grande connoiſſance des matières Eccléſiaſtiques. Le Cardinal d'Aguirre compoſa des vers très-flatteurs pour cet illuſtre Bénédictin, qu'il

lui envoya de Rome en 1694, avec la *Collection des Conciles d'Eſpagne*, qu'il venoit de mettre au jour. Le Pape Alexandre VIII, voulut qu'il lui écrivît toutes les ſemaines. Son mérite lui attira beaucoup d'autres marques d'eſtime en France & dans les Pays Etrangers; mais il les a toujours dérobés aux yeux du public tant qu'il a pu. Tous les Ouvrages de ce ſçavant Religieux ſont excellens. Il faut pourtant en excepter la Lettre, par laquelle il prétend juſtifier la vérité de la *Sainte Larme* de Vendôme : elle lui fut, ſans doute, arrachée par de preſſantes ſollicitations. On remarque dans tous ſes autres Ecrits une critique judicieuſe & une vaſte érudition. Le ſtyle en eſt mâle, pur, clair, méthodique, ſans affectation, ſans ornemens ſuperflus, comme il convenoit aux ouvrages qu'il a compoſés. Il étoit membre de l'Académie des Inſcriptions. Son éloge a été prononcé par M. de Boze.

MABOUL, (Jacques) né à Paris d'une famille diſtinguée dans la Robe. Après avoir été long-tems Grand-Vicaire de Poitiers, il fut nommé Evêque d'Aleth en 1708, & mourut dans cette Ville en 1723. Il eſt Auteur de deux Mémoires ſur l'accommodement des affaires de la Conſtitution *Unigenitus*. Cet illuſtre Prélat parut avec diſtinction dans les mêmes chaires où les Boſſuet, les Flechier, les Maſcaron déployèrent les grands reſſorts de l'éloquence Chrétienne. On a de lui un *Recueil d'Oraiſons Funèbres*, où ſe rencontre tout ce que les eſprits les plus difficiles peuvent déſirer, dans les Ouvrages de ce genre. Il rapproche avec art des choſes qui ſemblent extrêmement éloignées, pour en former un tiſſu intéreſſant, qui tourne à la louange des morts & à l'inſtruction des vivans, ſans employer la flatterie & le menſonge. Attaché à la vérité des faits, il loue & blâme en ſuivant les lumières de la raiſon & de l'Evangile. Il ſaiſit le vrai caractère de ſes héros; on ne le voit jamais courir après une épigramme ou un jeu de mots, ni affecter de tracer des peintures fines & délicates du vice, propres à le faire aimer; défaut ſi ordinaire aujourd'hui. L'Orateur rend la Religion aimable, & la pare en même-tems de tous les ornemens, qui lui attirent notre reſpect. On voit briller dans ces pièces d'éloquence, l'ingénieuſe œconomie, la vivacité, le ſtile nombreux, l'élévation dans les penſées & une narration rapide des faits.

MABUSE, (Jean) Peintre célèbre de Hongrie, fit connoître le premier la manière de compoſer les Hiſtoires dans la Peinture, &

d'y faire entrer du nud. fut très-ſage & très-laborieux dans ſa jeuneſſe ; mais dans la ſuite il ſe laiſſa entraîner par une violente paſſion pour le vin. En voici une preuve : le Marquis de Verens, au ſervice duquel il étoit, étant averti que l'Empereur Charles-Quint devoit loger chez lui, voulut, pour le recevoir, que tous ſes domeſtiques fuſſent habillés de damas blanc. Mabuſe demanda l'étoffe qu'on lui deſtinoit, ſous prétexte d'imaginer quelque bizarre ajuſtement ; mais il la vendit & en employa l'argent à boire dans un cabaret. Sçachant que l'Empereur ne devoit arriver que le ſoir, il crut qu'il lui ſeroit facile de cacher ſa ruſe. Il peignit un damas à grandes fleurs ſur du papier blanc, fit lui-même ſa robe, & parut dans le cortége. On le plaça entre un Poëte & un Muſicien. L'Empereur fut ſi charmé de ce ſpectacle, qu'il voulut les voir paſſer encore une fois, le lendemain matin. Il ſe mit pour cela à une fenêtre, & le Marquis étoit auprès de lui. Quand Mabuſe paſſa au milieu de ſes deux compagnons, Charles-Quint fut ſurpris de l'étoffe du Peintre, & dit qu'il n'avoit jamais vû d'auſſi beau damas. On le fit approcher, la fourberie fut découverte, & l'Empereur en rit beaucoup. Mais le Marquis irrité de ce que Mabuſe avoit donné lieu de croire, que pour faire honneur à l'Empereur, il faiſoit habiller ſes domeſtiques de papier, l'envoya en priſon où il demeura aſſez long-tems. Ce Peintre mourut en 1562.

MACAIRE, (Saint) d'Alexandrie né au commencement du quatrième ſiècle, après avoir connu les dangers du monde, alla chercher ſa ſûreté dans les déſerts de l'Egypte ; & y vécut long-tems dans les exercices de la plus auſtère pénitence : il partageoit ſon tems entre la prière & le travail des mains. Ayant été ordonné Prêtre malgré lui, il fut chargé de la conduite de plus de cinq mille Solitaires. Il ne relâcha rien de ſes veilles, de ſes jeûnes & de ſes prières. Au milieu des rigueurs mêmes de la pénitence, il fut exercé pendant toute ſa vie par diverſes tentations. Dieu le permettoit ainſi pour empêcher qu'il ne fût ſéduit par la plus dangereuſe de toutes, qui eſt celle de l'orgueil. Il y étoit ſans ceſſe expoſé par ſa grande réputation de ſainteté, & par les dons extraordinaires dont Dieu le favoriſoit. Pallade ſon Diſciple rapporte comme témoin oculaire pluſieurs de ſes miracles, & entr'autres celui-ci : un Prêtre qui avoit le viſage rongé par un cancer, ſe préſenta à Macaire pour être guéri ; mais ce

Saint à qui Dieu avoit découvert que ce mal étoit une punition de la témérité sacrilége, avec laquelle ce malheureux Prêtre avoit exercé les fonctions redoutables du Sacerdoce, pendant que son cœur étoit livré à l'impureté, lui fit promettre de ne jamais dire la Messe, & de se réduire pendant toute sa vie à l'état Laïque. Ce Prêtre fut guéri à cette condition, & s'en retourna en glorifiant Dieu. S. Macaire d'Alexandrie étoit ami de S. Macaire d'Egypte en qui éclatèrent les mêmes vertus & les mêmes dons extraordinaires. Il fut aussi contraint de se laisser ordonner Prêtre, afin que la multitude de Solitaires qui s'étoient mis sous sa conduite, ne fût pas privée des secours qui dépendent du ministère Sacerdotal. Il s'acquitta de ces fonctions sacrées avec une pureté de cœur plutôt angélique qu'humaine. Il étoit parvenu à la plus sublime contemplation, & entretenoit avec Dieu le commerce le plus intime. C'est pour cela qu'il aimoit si fort le silence & la solitude, qu'après avoir satisfait aux devoirs de la charité, il rentroit dans un profond recueillement, qui tenoit son ame toujours unie à Dieu. il formoit ses frères à une vie très-austère par ses instructions & par ses exemples; on en peut juger par ce trait. Un de ses Disciples se sentant un jour brûlé de soif à l'heure de midi, lui demanda la permission de boire de l'eau; contentez-vous d'être à l'ombre, lui répondit Macaire. J'ai passé vingt-ans entiers, sans jamais ni boire, ni manger, ni dormir, autant que je l'aurois voulu. Ces deux Saints eurent le bonheur de souffrir pour la foi dans la persécution des Arriens. Ils furent emmenés dans une Isle, où il n'y avoit pas un seul Chrétien; mais ils en convertirent presque tous les Habitans par leurs miracles. Ces deux Pénitens s'endormirent dans le Seigneur, étant parvenus à une extrême vieillesse. Il y a eu d'autres Saints Solitaires du même nom.

MACCIO, (Sébastien) né dans le Duché d'Urbin au dix-septième siècle, étoit également versé dans le Droit & dans les Belles-Lettres. Ce laborieux & infatigable Auteur s'appliqua si fort à écrire en prose & en vers, qu'il se forma, dit-on, un creux aux deux doigts dont il tenoit sa plume. Aussi avant la mort prématurée qui l'enleva à l'âge de trente-sept ans, avoit-il publié des Ouvrages intitulés: *de Historia scribenda*, in-4. dont Naudé ne fait pas grand cas; *de bello Asdrubalis*; *de Historia Liviana*, & un *Poëme* de la vie de J. C. &c. Divers Auteurs parlent de lui avec avantage.

MACCOVIUS, (Jean) Gentilhomme Polonois né à Lobzenie en 1588, étudia un peu tard, mais avec beaucoup d'ardeur. Il apprit la Langue latine & la Philoſophie à Dantzic, & ſe diſtingua parmi les meilleurs Diſciples de Kekerman. Il aimoit la diſpute, & cherchoit volontiers les occaſions d'y briller. Les Jéſuites & les Sociniens furent ceux avec qui il entra le plus ſouvent en lice. Après avoir viſité les Académies les plus floriſſantes d'Allemagne, il ſe rendit à Franeker, où il prit le bonnet de Docteur en Théologie. L'eſprit & l'érudition qu'il fit paroître en cette occaſion, engagèrent les Curateurs de l'Académie à le retenir. Pour cela, ils le choiſirent pour Profeſſeur en Théologie en 1616. Il exerça cet emploi juſqu'à ſa mort arrivée en 1644. Sa chaleur dans la diſpute, ſa vivacité contre les Arminiens, lui attirèrent des ennemis. Il fut accuſé de pluſieurs erreurs au Synode de Dordrecht, & taxé de Paganiſme, de Judaïſme, de Pélagianiſme, de Socinianiſme, &c. On lui nomma des Commiſſaires, & ſur leur rapport il fut renvoyé abſous. On le blâma ſeulement d'avoir employé des termes obſcurs & ambigus; d'avoir avancé que la diſtinction entre la ſuffiſance & l'efficace de la mort de J. C. étoit vaine; d'avoir prétendu que le genre humain tombé dans le péché, n'étoit pas l'objet de la prédeſtination; c'eſt-à-dire, que réellement il étoit tombé dans pluſieurs des erreurs dont on l'accuſoit, & que ſes Juges ne l'avoient déclaré innocent, que parce qu'ils étoient eux-mêmes coupables. La plûpart des Ouv. de cet Auteur n'ont été imprimés qu'après ſa mort, par les ſoins de Nicolas Arnold Polonois, & Profeſſeur de Théologie à Franeker.

MACÉ, (François) Bachelier de Sorbonne, Chanoine, Chefcier & Curé de Sainte Opportune à Paris ſa patrie, eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages qui prouvent autant ſa piété que ſon érudition. Depuis qu'il eut été engagé dans les Ordres Sacrés, il s'occupa beaucoup plus de l'étude de l'Ecriture ſainte, de la morale Chrétienne & de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, que des ſciences profanes. Auſſi n'a-t-il preſqu'écrit que ſur ces matières, quoiqu'il ne négligeât pas les dernières. On a de lui, 1°, un *Abrégé Chronologique* Hiſtorique & moral de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, deux vol. *in*-4, Ouvrage très-utile à ceux qui ne ſont point en état d'entrer dans la diſcuſſion des Auteurs originaux. 2°. Une Hiſtoire morale, intitulée, *Mélanie ou la Veuve charitable*. Elle a été

reçue avec beaucoup d'applaudiſſemens. On l'avoit d'abord attribuée à l'Abbé de Choiſy de l'Académie Françoiſe ; 3°. l'*Hiſtoire des quatre Cicérons*, vol. *in*-12, dans laquelle on fait voir par les Hiſtoriens Grecs & Latins, que le fils de M. T. Cicéron, étoit auſſi illuſtre que ſon pere. Cet Ouvrage eſt très-eſtimé & plein de recherches curieuſes. Macé avant ſa mort arrivée en 1721 à Paris, avoit achevé un Ouvrage important ſur la religion, qui mériteroit d'être donné au Public. Il a pour titre, l'*Eſprit de Saint Auguſtin, ou Analyſe de tous les Ouvrages de ce Pere, avec des Préfaces à chaque Traité, des argumens à chaque livre, & des notes ſur les endroits les plus difficiles*

MACÉ, (Gilles) célèbre Avocat du Parlement de Paris, Ecuyer, Conſeiller, & Sécretaire du Roi, s'eſt fait un grand nom dans le barreau par ſes talens, & par ſa profonde connoiſſance du Droit. Il avoit reçu de la nature des qualités excellentes qu'il cultiva avec ſoin, & qui le firent briller parmi ſes Confreres. Judicieux, vrai, déſintéreſſé, il s'attira l'eſtime & la confiance des Grands & des Petits. Il étoit d'ailleurs infatigable dans le travail, & pendant environ trente ans qu'il plaida, on ne ſçut jamais ce que l'on devoit le plus eſtimer en lui de ſa ſcience ou de l'uſage qu'il en faiſoit. Retiré dans ſon cabinet, après ſes travaux publics, il n'en fut pas moins conſulté avec empreſſement de la Cour, de la Ville & des Provinces, & il fit part de ſes lumières à ceux qui eurent recours à lui. Pluſieurs fois il fut admis dans les Conſeils des Princes, qui s'en rapportèrent à lui dans les affaires les plus importantes & les plus épineuſes. C'étoit d'ailleurs un homme doux, bienfaiſant, bon ami, & dont la probité fut toujours victorieuſe des plus fortes tentations. Il mourut en 1724.

MACEDO, (François) Portugais de nation, de Jéſuite devenu Cordelier, montra beaucoup de zèle pour la défenſe du Duc de Bragance, élevé ſur le trône de Portugal. Il compoſa en faveur de ce Prince pluſieurs Ouvrages. Comme les fatales diſputes ſur l'*Auguſtinus* de *Janſenius*, commençoient à s'agiter avec chaleur, il voulut y prendre part, & fit imprimer en faveur de Janſénius, un Ouvrage intitulé, *Cortina Sancti Auguſtini de prædeſtinatione*. Etant peu de tems après paſſé de France en Angleterre, il publia les mêmes principes & les mêmes concluſions ſous le titre de, *Oraculà Sancti Auguſtini*. Mais dès qu'Innocent X eut condamné les cinq fameuſes Propoſitions, Macedo, comme éclairé tout-à-coup d'une

nouvelle lumière, prétendit que Janſenius qu'il n'avoit jamais lû, les avoit enſeignées dans le ſens condamné par ce Pape. Il fit de burleſques efforts pour le prouver dans un Livre intitulé; *mens divinitus inſpirata Innocentio X, &c.* Cet Ouvrage plût ſi fort à Rome, que l'Auteur y fut appellé, pour y enſeigner la Théologie au Collége *de propagandâ fide.* Il s'y rendit en 1656; & pour donner un nouv. éclat à ſa réputation, il ſoutint des thèſes publiques pendant trois jours, ſur toutes ſortes de matières. On y accourut de toute part. Le P. Macedo y fit paroître un génie ſupérieur. Quoiqu'alors âgé de ſoixante ans, il répondit ſur le champ en vers latins à pluſieurs queſtions, auſquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Appellé quelque tems après à Padoue pour y enſeigner, il y donna le même ſpectacle pendant 8 jours, & les vers latins coulèrent avec encore plus de facilité & de rapidité de ſa verve poëtique. Quelqu'un, dit-on, croyant le pouſſer à bout, lui propoſa de faire ſur le champ la deſcription de la *Gygantomachie*, & celle de *Médée en fureur*; mais Macédo fit l'une & l'autre ſur le champ, & y employa plus de deux mille vers. Pour fermer ſes thèſes, il compoſa une Epigramme à l'honneur de la République de Veniſe. Elle fut tellement goûtée, qu'on l'expoſa dans la Bibliothèque de Saint Marc, écrite de la main de l'Auteur. Cependant s'étant mêlé de quelque affaire dans laquelle il ne devoit point entrer, il encourut la diſgrace de la République qui le fit mettre en priſon à Veniſe même. Il y mourut en 1681 âgé de plus de quatre-vingts ans. Le grand nombre d'Ouvrages de cet Auteur prouve qu'il avoit une plume très-féconde. Il dit auſſi de lui-même dans ſon *Myrothecium morale* qu'il a débité en ſa vie 53 Panégyriques, 160 Harangues en latin, cent trente-deux Oraiſons Funèbres, quarante-huit Poëmes épiques; qu'il a compoſé cent vingt-trois Elégies, cent quinze Epitaphes, deux cent douze Epîtres Dédicatoires, plus de trois mille Epigrammes, & qu'il a écrit ou prononcé ſur le champ plus de cent cinquante mille vers. Macedo avoit une érudition immenſe, une grande préſence d'eſprit, une mémoire prodigieuſe; mais il manquoit de modération & de politeſſe; il avoit une humeur fière & querelleuſe, & la plûpart de ſes Ecrits polémiques ſont remplis d'aigreur & de fiel. Dans un de ſes Ouvrages intitulé *Schema ſanctæ Congregationis*, Macedo fait remonter l'origine de l'Inquiſition au Paradis terreſtre, & il prétend que Dieu commença d'y faire la fonction d'Inquiſiteur, qu'il l'exerça ſur Caïn & contre ceux qui bâtirent

la Tour de Babel, descendant ainsi jusqu'à S. Pierre, qui transmit cette fonction à ses Successeurs, de qui la reçut S. Dominique.

MACEDONIUS, fut élu Patriarche de Constantinople par les Arriens en 341, & soutenu sur ce siége par Constance. Mais étant tombé dans la disgrace de cet Empereur, parce qu'il se conduisoit en Tyran, plutôt qu'en Evêque, il forma un nouveau parti, & publia des blasphêmes contre la Divinité du S. Esprit, qu'il soutenoit n'être qu'une créature d'un rang plus élevé que les Anges. Ayant été chassé par le Concile tenu à Constantinople en 360, il s'en vengea en répandant sa nouvelle héréfie. Ses Partisans prirent le nom de Macédoniens. Leurs mœurs étoient réglées, leur extérieur très-grave, leur vie austère, leurs exercices assez semblables à ceux des Moines. Cette piété apparente dont les peuples sont touchés, leur attira un grand nombre de Sectateurs. Macédonius leur Chef mourut misérablement. Il y a eu un autre Macédonius aussi Evêque de Constantinople. Il fut élu par l'Empereur Anastase qui s'étoit imaginé qu'il favorisoit les Arriens. Mais ayant connu son zèle à défendre le Concile de Calcédoine, il le persécuta, & le fit accuser de plusieurs crimes. Macédonius prouva son innocence. Anastase irrité de ne pouvoir le faire passer pour coupable, ne rougit point d'envoyer un assassin pour le tuer; mais le Prélat l'ayant découvert, le renvoya avec des présens. Il mourut l'an 516 après s'être rendu illustre par les maux qu'il souffrit pour la défense de la foi. On le blâme seulement de n'avoir pas voulu ôter des dyptiques le nom de l'hérétique Acace.

MACHAULT, (Jean de) Jésuite mort en 1619, est Auteur d'un Livre latin contre l'Histoire si estimée de M. de Thou, imprimé en 1614 à Ingolstadt in-4. L'Aut. par un artifice ordinaire à ses confr., se déguisa sous le nom de *Gallus*, en franç. *le Cocq*, qui étoit le nom de sa mere, & sous le titre de Jurisconsulte. Cet Ouvrage qui est rare, fut supprimé, & même condamné à être brulé par la main du bourreau, *comme pernicieux, contenant plusieurs discours tendans à sédition contre le repos public, & édits de pacification plein d'impostures & de calomnies contre les Magistrats & Officiers du Roi.*

MACHIAVEL, (Nicolas) né à Florence d'une famille noble, se distingua au seizième siècle par son érudition & ses écarts en politique. Il se mit d'abord au service de *Marcellus Virgile*, & le commerce de ce sçavant mit Machiavel dans la connoissance

des meilleurs Auteurs latins qu'il entendoit peu, & il devint depuis Secrétaire & Hiſtoriographe de la République de Florence, avec de bons appointemens. Cet emploi lui fut donné par le crédit des Médicis pour le récompenſer de la queſtion rigoureuſe qu'il avoit ſoufferte au ſujet d'une conſpiration contre les Médicis, dont on le ſoupçonnoit d'être complice. Ses déclamations contre le Gouvernement & les louanges qu'il affectoit de donner en toute occaſion à Caſſius & à Brutus, l'ayant encore rendus ſuſpect d'un complot contre le Cardinal Julien, qui fut depuis Clément VII, il ne fit plus que languir dans la misère, haï des hommes, par repréſailles, & puni dès cette vie de ſes blaſphêmes contre la Divinité. Il mourut en 1530, d'un rémède pris à contre-tems. Cet Auteur a fait beaucoup d'ouvrages tous en Italien, en Vers & en Proſe. Les premiers ſont des fruits de ſa jeuneſſe, qui ne manquent ni de fécondité ni d'agrément. L'*Ane d'Or*, à l'imitation d'Apulée; *Belphegor*, imité par la Fontaine, & traduit par le Fébvre, & pluſieurs autres Poëmes moraux & hiſtoriques, parmi leſquels on trouve deux Comédies en Proſe à la manière de Plaute. La *Mandragore*, Satyre amère, marquée au coin du génie le plus mordant. *Clitia*, copie de la *Caſina* du Comique-Romain, que Machiavel n'a que trop imité dans ſes ſarcaſmes ſanglans, & dans ſes railleries indécentes contre les choſes les plus ſacrées. Les autres ouvrages de cet Auteur ſont les *Diſcours* ſur la première Décade de Tite-Live, où il explique la Politique du Gouvernement populaire, & ſe montre hardi défenſeur de la Liberté; ſon livre *du Prince* qui fit beaucoup de bruit, & dans lequel il avance les Maximes les plus pernicieuſes ſur le Gouvernement. Ses Apologiſtes, comme Amelot de la Houſſaye, prétendent qu'il dit preſque par tout *ce que les Princes font*, & non *ce qu'ils devroient faire*, & qu'il n'a dévoilé les replis tortueux d'une Politique ténébreuſe, que pour inſpirer de l'horreur contre les tyrans & exciter tous les Peuples au maintien de la Liberté. Mais malgré les efforts de ſes Apologiſtes, la Politique de Machiavel ne s'accordera jamais avec celle de l'Evang. & elle ne formera jamais ni un Prince Chrétien, ni même un honnête homme, mais plutôt un Céſar Borgia que l'Auteur a pris pour ſon modèle; Gentillet l'a réfuté. *Sept livres de l'Art Militaire*, aſſez mal adroitement tirés de Vegece. L'*Hiſtoire de Florence*, où il remonte juſqu'aux tems les plus anciens de cette Ville, & deſcend juſqu'à l'an

1492. Elle eſt accuſée d'infidélité, ainſi que la Vie de *Caſtracio Caſtracani*, traduite en François par Gruttet. Tous ces ouvrages ont ſouvent été imprimés & traduits, & depuis 1691 juſqu'en 1696 ils parurent ſucceſſivement, imprimés & traduits par Tilard, à Amſterdam, *6 vol. in-12.*

MACKI, (Jean) Ecuyer, étoit Anglois, & a joué dans le ſiècle dernier & dans celui-ci un Perſonnage aſſez ſingulier. Né avec un eſprit inquiet, actif, il fut intriguant par caractère, par goût & par état. Son zèle pour la Religion & pour les Privilèges de ſa Nation, & plus encore ſon génie particulier, & ſon intérêt propre l'engagèrent dans le métier d'Eſpion, toujours infâme, quelque motif que l'on ait, & quelque couleur qu'on lui donne. Il ſéjourna long-tems en cette qualité à Paris, & ſur-tout à Saint Germain. Il s'eſt vanté d'avoir découvert les deſſeins de cette Cour, & de n'avoir rien omis pour ſurprendre les relations qu'elle entretenoit au-de-là de la mer. Il donna les premiers avis de la deſcente que le Roi Jacques devoit faire en Angleterre. En 1706, il fit auſſi échouer la fameuſe entrepriſe du Roi Jacques, Chevalier de Saint Georges ſur l'Ecoſſe, par ſa promptitude à en informer la Cour de Londres. Après pluſieurs autres ſuccès dans le hardi & difficile métier d'Eſpion, il fut mis en priſon pour avoir donné avis au Duc de Malboroug, de l'arrivée ſecrette de M. Prior & de l'Abbé Gaultier en Angleterre. Il ne recouvra ſa liberté qu'à l'avénément de George I. au Trône. Comme ſes ſervices étoient oubliés, il eut beaucoup de peine à obtenir, après pluſieurs années de ſollicitations, un Emploi dans les Pays étrangers. Macki mourut à Rotterdam en 1726. En 1691, il publia un petit Ouvrage, intitulé : *Tableau de la Cour de Saint Germain*, dont on vendit trente mille exemplaires en Angleterre. Ce n'eſt qu'une Satyre très-ſanglante de la conduite du Roi Jacques II. Ce Prince ſi reſpectable, y eſt traité avec une indécence, que les guerres & les haines les plus vives n'ont jamais dû autoriſer. C'eſt preſque dans le même goût qu'il a compoſé *ſes Mémoires, contenant les caractères de la Cour d'Angleterre ſous les règnes de Guillaume III. & d'Anne Première.* Cet Ouvrage a été traduit & imprimé en François *in-12.* en 1733. On y trouve pluſieurs Anecdotes curieuſes, quelques traits intéreſſans, mais trop de partialité & de ſatyre.

MACRIN, (Marcus Opitius Severus) né dans la ville d'Alger d'une famille ob-

ſcure. Il parvint par haſard à la dignité de Préfet du Prétoire, & par trahiſon à l'Empire, en 217, après avoir aſſaſſiné Caracalla, dont il eut la baſſeſſe de faire un Dieu, pour gagner l'amitié des ſoldats, que ce monſtre s'étoit attaché par ſes libéralités. Macrin ſe comporta d'abord avec aſſez de dignité; mais bien-tôt après enivré de ſa grandeur, il rappella la baſſeſſe de ſon origine par la hauteur ridicule qu'il affecta. Ce Prince imprudent, au lieu de venir à Rome, après avoir acheté la paix avec Artaban Roi des Parthes, ſe livra aux plaiſirs à Antioche, & laiſſa les rênes de l'Empire à des Miniſtres barbares, qui firent déteſter leur Maître par leur cruauté. Une partie des ſoldats ſe ſouleva & proclama Empereur le jeune Heliogabale, petit-fils de Méſa, ſœur de l'Impératrice Julie. Macrin mépriſa une Conjuration, dont les Chefs étoient une femme & un enfant de quatorze ans, & ſe contenta d'envoyer ſous la conduite d'Ulpius Julianus, quelques Légions, qui ſe joignant aux rébelles, coupèrent la tête à leur Général, & l'envoyèrent à Macrin, qui ſe détermina enfin à marcher lui-même contre Heliogabale. Les deux armées en vinrent aux mains ſur les frontières de la Syrie & de la Phénicie, & après un combat ſanglant, Macrin s'enfuit lâchement; mais ayant été arrêté à Calcédoine, il fut conduit dans la Cappadoce, où il eut la tête coupée, après avoir vécu cinquante-quatre ans & régné quatorze mois. Diadumene ſon fils, qui n'avoit que dix ans, malgré l'innocence de ſon âge, périt par la main du bourreau en 218.

MACRIN, ainſi nommé par François I, à cauſe de ſon extrême maigreur, naquit à Loudun, & mérita par ſon talent pour la Poëſie, d'être appellé l'*Horace François*. Il a ſur-tout réuſſi dans le genre Lyrique. Auguſte de Thou lui donne l'honneur d'avoir réveillé l'étude de la Poëſie Latine, négligée avant lui en France. Il a fait des *Hymnes*, un *Poëme* ſur Celonis ſa femme, un *Recueil* intitulé *Nœniæ*. Il mourut à Loudun en 1555. Charles Macrin ſon fils, l'égala pour la Poëſie, & le ſurpaſſa dans la connoiſſance de la Langue Grecque. Après avoir été Précepteur de Catherine de Navarre, ſœur de Henri *le Grand*, il fut une des victime de la Saint Barthelemi en 1572.

MACROBE, (Aurelius Macrobus) étoit l'un des Chambellans, ou Gr. Maître de la Garde-Robe de l'Empereur Théodoſe, dans le quatrième ſiècle. Il eſt Auteur des *Saturnales*. C'eſt un entretien

tretien qu'il feint, pour recueillir différens traits de critique & d'antiquité, qui puſſent ſervir à l'inſtruction de ſon fils Euſthate, à qui il adreſſe cet Ouvrage. On lui a donné ce nom, parce qu'il y fait raſſembler tous les plus grands & les plus habiles perſonnages de Rome, pendant les vacations des *Saturnales*. Cherchant moins à faire paroître de l'éloquence qu'à inſtruire ſon fils, il rapporte ordinairement les choſes dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit. D'ailleurs étant Grec, il ne s'exprimoit pas facilement en Latin. On prétend en effet, que ſon élocution n'eſt point pure, & que lorſqu'il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaye en Latin; mais on eſt bien dédommagé de ce défaut, par l'agrément & l'érudition qu'on trouve dans ce Recueil. On y admire ſur-tout une belle comparaiſon d'Homère & de Virgile. On a encore de Macrobe deux Livres ſur le Songe que Ciceron attribue à Scipion, compoſé auſſi pour ſon fils à qui il l'adreſſe.

MACRON, (Nævius Sertorius) digne favori de l'infâme Tibère, ſuccéda à Séjan dans la charge de Cap. des Gard. Il n'employa ſon crédit qu'à ſacrifier à ſon reſſentiment, à ſon ambition & à la cruauté de ſon Maître, un grand nombre de perſonnes. Il fit périr entr'autres Mamercus Aemilius Scaurus, dont le plus grand crime étoit de l'avoir pour ennemi, & d'être Auteur d'une *Tragédie* ſur *Atrée*, dont quelques vers pouvoient s'appliquer à Tibère. Macron le rendit odieux à ce Prince. Mais Scaurus, pour ſe dérober à la férocité du Tyran, ſe donna la mort. Voyant que l'Empereur approchoit de ſa fin, il chercha à s'aſſurer des graces de Caligula, qu'il prévoyoit devoir être ſon ſucceſſeur. Pour les obtenir, il lui abandonna ſa propre femme Ennia. Tibère étant tombé dans un évanouiſſement, qui le fit croire mort, Macron engagea Caligula à s'emparer du Gouvernement. Mais l'Empereur étant revenu de ſa foibleſſe, il prit le parti de l'étouffer en l'accablant de couvertures. Malgré tant de crimes, il ne jouit pas long-tems de ſon crédit auprès de Caligula, qui par la plus noire ingratitude l'obligea, lui & ſa femme à ſe tuer. Il fit auſſi périr leurs enfans avec eux; digne récompenſe de cet exécrable délateur.

MADELENET, *voyez* MAGDELENET.

MAFFE'E Vegio, de la Ville de Lodi proche Milan, Dataire de Martin V, eſt l'Auteur de ſon ſiècle, qui a écrit le plus utilem. & le plus élégamment. Le meilleur & le plus travaillé de ſes Ou-

vrages, eſt un *Traité* de l'Education Chrétienne des Enfans. Il y parle avec ſolidité de leurs études, des vertus qu'on doit leur inſpirer, des devoirs des peres & meres. Les ſix *Livres* qu'il a donnés ſur la Perſévérance dans la Religion, contiennent des inſtructions très-utiles, auſſi-bien que les *Diſcours* des quatre dernières fins de l'Homme, qu'il traite avec beaucoup de nobleſſe. Le *Dialogue* de la vérité exilée eſt un jeu d'eſprit. On a auſſi de lui un *Supplément* au douzième livre de Virgile, & quelques *Pièces* d'Eloquence & de Poëſie, dans leſquelles il a excellé ſelon du Pin. Il mourut en 1458. Il y a eu pluſieurs autres Auteurs du même nom, dont les plus célèbres ſont BERNARDIN MAFFÉE, ſçavant Cardinal né à Rome, dont on a des *Commentaires* ſur les Epîtres de Ciceron, & un *Traité* d'Inſcriptions & de Médailles; il eſt mort en 1553; RAPH. MAFFÉE, dont on eſtime pluſieurs Traités, mort à Volterre en 1521; JEAN-PIERRE MAFFÉE, Jéſuite de Bergame, qui craignoit tellement d'altérer ſon goût délicat pour la pure latinité, qu'il demanda au Pape la permiſſion de dire ſon Bréviaire en Grec. On a de lui en latin l'*Hiſtoire de S. Ignace, in-18, & celle des Indes*, avec une *Traduction* des Lettres écrites des Indes par les *Miſſionnaires*. Tous ces ouvrages ſont écrits en latin. On en admire la pureté & l'élégance; mais l'Auteur a trop prodigué le merveilleux, & parle d'ailleurs fort mal des affaires de la Guerre & du Cabinet. Il mourut à Tivoli en 1603.

MAGDELENET, (Gabriel) né à S. Martin-du-Pui ſur les confins de Bourgogne, fut reçu Avocat au Parlement de Paris, & s'y fit bientôt des amis illuſtres. Le Cardinal du Perron ſe déclara ſon Protecteur, & dans la ſuite le Cardinal de Richelieu l'honora de la charge de ſon Interprête latin. Louis XIII. le gratifia d'une penſion de 1500 liv. Richelieu y en ajouta 700. Magdelenet ſe croyant Poëte François, ſe hazarda à faire pluſieurs pièces en ce genre. Mais elles furent un un objet de raillerie pour les beaux eſprits de ſon tems; ce qui le détermina, à ne faire que des vers latins, & il s'y acquit tant de reputation, que Nicolas Bourbon, grand Poëte & bon critique, » s'écria » la première fois qu'il en » vit: *Ubi tandiu latuiſti?* & que Balzac dit bonnement que ce Poëte faiſoit des Odes latines comme Horace: mais Balzac a prouvé par ce jugement qu'il ſe connoiſſoit mieux en Vers françois qu'en Vers latins, & ceux de Magdelenet durs, ſecs &

froids, manquent absolument de cette chaleur, de cet enthousiasme & de ce beau désordre, si nécessaire au Poëme lyrique. On a fait trop d'honneur à ce Poëte en réunissant ses pièces avec celles du Jésuite Sautel en 1755. On remarque à sa louange qu'il n'y a rien de licentieux, de mordant, ni de satyrique dans ses Vers. Ce Poëte avoit aussi cultivé la Peinture & la Sculpture, il jouoit habilement du Luth. Il mourut à Auxerre en 1661, à 74 ans.

MAGELLAN, (Ferdinand) Capitaine Portugais, se rendit célèbre par la découverte qu'il fit des Terres Antarctiques sous les auspices de l'Empereur Charles V, auprès duquel il s'étoit retiré, mécontent de son Roi qui avoit refusé d'augmenter sa paye d'un demi écu par mois. Etant parti de Seville en 1519 avec cinq Vaisseaux, il s'exposa sur une vaste étendue de mer, alors inconnue, & découvrit le Détroit qui a depuis porté son nom. Il le passa, & alla par la Mer du Sud jusqu'aux Isles de *Los-Ladrones*, où il mourut en 1520, après avoir soumis celle de *Cebu*. Quelques Auteurs assurent qu'il fut assassiné par ses gens que sa dureté avoit irrités: selon d'autres, il fut empoisonné. Quelques-uns le font périr dans un combat.

MAGGI, (Jerôme) *Maggius* s'appliqua dans le seizième siècle à toutes sortes de Sciences avec succès. Son mérite détermina les Vénitiens à l'envoyer dans l'isle de Chypre, en qualité de Juge de l'Amirauté. Famagouste assiégée par les Turcs, trouva dans ce sçavant toutes les ressources du plus habile Ingénieur. Il inventa des mines & des machines à lancer le feu, qui renversoient & détruisoient en un instant les pénibles ouvrages des assiégeans. Mais son génie & sa valeur ne firent que retarder la prise de cette Ville. Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1571, pillèrent la Bibliothèque de Maggi, l'emmenèrent chargé de chaînes à Constantinople, où il fut traité avec la plus grande inhumanité. Employé pendant le jour à des ouvrages vils & mépriſables, il passoit la nuit à écrire. Il composa dans sa captivité des Traités remplis d'érudition, sans avoir d'autres ressources, que sa mémoire prodigieuse. Les Ambassadeurs de France & de l'Empereur, auxquels il les dédia, voulurent tirer de la servitude ce sçavant homme; mais tandis qu'ils traitèrent de sa rançon, il s'échappa. Le Grand Visir irrité de cette évasion, animé par le desir de venger les Turcs des obstacles, que Maggi leur avoit opposés pendant le siège de Famagouste, l'en-

voya reprendre chez l'Ambaſſadeur de l'Empereur, & le fit étrangler dans ſa priſon en 1572. Ses principaux ouvrages ſont un *Traité* des Clochettes des Anciens, un *autre* du Chevalet, un *troiſième* de la fin du Monde par le feu, *in-fol.* Deux *Commentaires*, l'un ſur les Vies des Hommes Illuſtres, d'Emilius-Probus, *in-f.* l'autre ſur les Inſtitutes *in-8.* des *Mélanges* ou diverſes *Leçons*, *in-8.* Tous ces ouvages ſont écrits en latin. On y trouve beaucoup d'érudition, de recherches & aſſez d'élégance. Il a encore laiſſé un *Traité* des Fortifications en Italien, & un *Livre* ſur la ſituation de l'ancienne Toſcane. Barthelemi Maggi ſon frere, Médecin de Bologne, a fait un *Traité* ſur la guériſon des Playes faites par les armes à feu. Il y a eu quelques autres Auteurs du même nom.

MAGLIABECCHI, (Antoine,) né à Florence en 1633, apprit d'abord les élémens de la langue Latine, & enſuite les principes du deſſein. Après la mort de ſa mere, qui le deſtinoit à l'Orfévrerie, il ſe livra tout entier à ſon amour pour les Lettres, & au déſir de ſçavoir. Il fit des progrès très-rapides dans les langues Latine & Hébraïque. Son nom devint bientôt célèbre, & il ſe vit conſulté ſur toutes ſortes de matières, les dates, les faits, les opinions, les citations, il répondoit ſur tout. Son mérite le fit choiſir pour Bibliothècaire du Grand-Duc Côme III. Dans ce poſte, ne changeant rien à ſa manière de vivre, il avoit pour lit une chaiſe, ſur laquelle il démeuroit attaché à ſes livres, juſqu'à ce qu'épuiſé de travail, il ſuccombât au ſommeil. Le Pape & l'Empereur lui firent des offres très-avantageuſes, qu'il refuſa par attachement à ſon Prince. Il étoit en relation avec tous les Sçavans de l'Europe. Il fut toujours protecteur zèlé de ceux qui cultivoient les Sciences; conſeils, livres, manuſcrits, rien ne leur étoit refuſé. Le Cardinal Noris lui écrivit un jour, qu'il lui étoit plus obligé de l'avoir dirigé dans ſes études, qu'au Pape de l'avoir élevé au Cardinalat. Cet homme ſi bienfaiſant, & dont les mœurs étoient ſi pures, ne fut pas à l'abri de la calomnie; mais il n'en devint que plus cher à ſon Maître, qui, convaincu de ſon innocence & de la malignité de ſes ennemis, lui conſerva toujours ſon eſtime & ſon amitié juſqu'à la mort, qui arriva en 1714, à 81 ans. Ce Sçavant a peu compoſé d'Ouvrages qui ſoient imprimés; mais on lui doit la publication de pluſieurs Ecrits, dont il a été l'Editeur.

MAGLOIRE, (Saint) né dans la Grande-Bretagne,

embraſſa la vie Monaſtique ; & vint en France avec Samſon, Fondateur de l'Abbaye de Dol, & ſon parent. Après la mort de Samſon, il fut Abbé de Dol, puis Evêque Regionnaire en Bretagne. Il établit enſuite un Monaſtère dans l'Iſle de Gerſey, où il mourut en 575. Ses Reliques furent transférées au Fauxbourg S. Jacques dans un Couvent de Bénédictins, qui a été cédé aux Peres de l'Oratoire. C'eſt aujourd'hui le Séminaire de S. Magloire, ſi célèbre autrefois.

MAGNENCE, Germain d'origine, étoit un Soldat de fortune que ſon mérite avoit élevé aux plus grands emplois des armées, ſous l'Empereur Conſtant. Il uſurpa la dignité Impériale, & ſe fit proclamer à Autun dans un feſtin, où il parut revêtu de la Pourpre. Pluſieurs Villes des Gaules ſe déclarèrent pour lui. Dès qu'il eût pris le titre d'Auguſte, il fit aſſaſſiner Conſtant. L'uſurpateur ſe hâta d'affermir par la cruauté, une autorité qu'il tenoit du crime. Il fit égorger ſur les chemins pluſieurs Officiers de diſtinction, qu'il avoit mandés au nom de Conſtant, avant que la mort de ce Prince fut divulguée. Il immola même à ſes lâches jalouſies, quelques-uns de ceux qui avoient le plus contribué à ſon élevation. Conſtance, pour venger la mort de ſon frère Conſtant, marcha contre Magnence & le défit dans une bataille générale, qui ſe donna à la vûe de Murſe, Ville de Pannonie. Le Tyran fit des prodiges de valeur ; mais voyant que tout étoit déſeſperé, il quitta les marques de la dignité Impériale, prit la fuite, & ne dût ſa vie qu'au bruit qu'il fit répandre de ſa mort. Après avoir montré par tout ſa honte & ſon déſaſtre, il paſſa dans les Gaules, où il fut attaqué & défait une ſeconde fois entre Die & Gap. Il s'enfuit à Lyon accompagné d'un petit nombre de Soldats, qui pour obtenir leur grace, réſolurent de le livrer à l'Empereur. Magnance alors ſe crut perdu, & ne conſulta plus que ſon déſeſpoir. Saiſi de rage & de fureur, il ſe jette ſur tous ceux qui l'environnent ; tue ſes amis, égorge ſes parens, poignarde ſa propre mere, laiſſe pour mort ſon frere Didier & ſe tue lui-même en 353. Tel fut le ſort de ce perfide Uſurpateur, qui foula aux pieds les loix les plus ſacrées, & qui, le premier des Chrétiens, n'eût point d'horreur de tremper ſes mains dans le ſang de ſon légitime Souverain. Il avoit l'air noble, la taille avantageuſe, un eſprit vif & agréable, une certaine éloquence guerrière, qui le faiſoit écouter avec plaiſir ; mais il étoit

fourbe, dissimulé, superbe, ambit. & naturellem. cruel.

MAGNET, (Louis) Jésuite, né en 1575 & mort en 1657, s'est fait beaucoup d'honneur par ses Poëmes Latins, qui consistent dans une Paraphrase des Pseaumes & des Cantiques de l'Écriture sainte. Cet Auteur n'affoiblit point la force des expressions qu'on admire dans les Ecriv. sacrés.

MAGNIERE, (Laurent) Sculpteur de Paris, mérita par ses talens d'être placé au rang des plus célèbres Artistes du siècle de Louis XIV. Il a fait pour les Jardins de Vers. plus. Thermes représentans Ulysse, le Printems & Circé. Il mourut en 1700.

MAGNIN, (Antoine) Poëte François, mort en 1708, a mis au jour plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque du goût & du talent; mais aussi beaucoup de négligence, & peu de cet enthousiasme, qui fait l'ame de la belle Poësie. Ses pièces sont : *La gloire de Louis le Grand; le portrait de Louis le Grand; Clovis à Louis le Grand; Henri le Grand au peuple François; éloge de M. Colbert, Poëmes : une Epître; une Ode, &c.*

MAGNON, (Jean) Poëte François, de Tournus dans le Mâconnois, avoit une grande facilité à faire de mauvais vers. On a de lui plusieurs Pièces de Théatre, qu'on ne connoît plus guères. Ce Poëte quitta le genre Dramatique, où il réussissoit peu; & conçut le dessein de produire en dix volumes, chacun de vingt mille vers, une *Encyclopédie*; mais il n'eut pas le tems d'exécuter entièrement ce projet ridicule, ayant été assassiné, une nuit, à Paris par des voleurs en 1662, pendant qu'on l'imprimoit. Lorsqu'il travailloit à cet ouvrage, quelqu'un lui demanda s'il seroit bien-tôt fait : *bien-tôt*, dit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*, ce qu'il disoit fort sérieusement. Il parut à Par. *in*-4. sous le tit. de *Science univ.* en 1663: c'est par tout le galimathias le plus sec & le plus monotone, & ce Poëte glace par sa froide & ténèbreuse gravité.

MAGNI, (Valerien) célèbre Capucin, né à Milan de la Maison des Comtes de *Magni*, fut un ennemi déclaré d'Aristote, des Protestans & des Jésuites, contre lesquels il composa plusieurs Ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation au dix-septième siècle. Son mérite, encore plus que sa naissance, l'éleva aux charges les plus importantes de son Ordre. Urbain VIII le fit Missionnaire Apostolique dans les Royaumes du Nord; & c'est par son conseil que ce Pape abolit l'Ordre des Jésuitesses en 1631. Uladislas Roi de Pologne demanda pour lui le Chapeau de Cardinal; mais les Jésuites, avec qui il avoit eu de grands démêlés, s'op-

posèrent à ſa promotion. Ayant demandé, à Rome, la permiſſion d'écrire ouvertement contre ces Peres, elle lui fut refuſée; & Alexandre VII défendit en 1655 à tous Miſſionnaires, de rien faire imprimer, ſans avoir conſulté auparavant le Saint-Office. Cette défenſe avoit été mandiée par les Parties intéreſſées qui redoutoient la plume du P. Magni, ſçachant que ce bon Capucin avoit écrit avec ſuccès contre les Jéſuites; & dans une lettre Latine, écrite en 1656 au Pape Alexandre VII, il dit lui-même qu'il y avoit plus de vingt ans, qu'il s'étoit crû obligé d'entrer en lice contre ces Peres. Il ne crut pas devoir obéir au Décret, & il fit même à cette occaſion ſon Apologie, qui lui attira de fâcheuſes affaires. Les Jéſuites irrités, le déférèrent comme hérétique, & prirent pour prétexte de leurs accuſations, que ce Capucin avoit ſoutenu que la primauté & l'infaillibilité du Pape n'étoit pas fondée ſur l'Ecriture. Il fut mis en priſon à Vienne, où il compoſa pour ſa défenſe des écrits qui dévoilèrent les noires calomnies de ſes accuſateurs. On y voit que ſon grand crime étoit, d'avoir attaqué leur morale corrompue. Il détruit les accuſations qui avoient occaſionné ſa diſgrace, dans une lettre ſur-tout, qui ſe trouve dans le Tome II. du Recueil intitulé: *Tuba magna.* Il ſortit de ſa priſon par la faveur de Ferdinand III, & mourut à Saltzbourg en 1661. Il publia un grand nombre d'Ouvrages en Latin contre les opinions d'Ariſtote, contre les erreurs des Proteſtans & contre la mauvaiſe doctrine des Jéſuites. Il croioit ſa conſcience particulièrement intéreſſée à demaſquer ces derniers: « *Ces gens-là*, dit-il dans un livre imprimé à Prague, » dont on ſçait les hiſtoires par-tout, ſont ſi évidemment injuſtes, & ſi inſolens dans leur impunité, » qu'il faudroit que j'euſſe » renoncé à Jeſus-Chriſt & à » ſon Egliſe, ſi je ne déteſtois leur conduite & même » publiquement, autant pour » me juſtifier, que pour empêcher les ſimples d'en être » ſéduits ». On peut voir dans la ſeizième Lettre Provinciale, la manière triomphante dont Magni repouſſa les calomnies de ſes Accuſateurs, & l'uſage ingénieux que l'inimitable Paſchal fait du *Mentiris impudentiſſime* de ce bon Pere.

MAGNUS, (Jean) Archevêque d'Upſal en Suéde, travailla avec zèle, dans le ſeizième ſiècle pour la défenſe de la Religion Catholique, contre les Novateurs, qui avoient gagné l'eſprit de Guſtave, premier Roi de Suéde, & qui rendirent tout le

Royaume Luthérien. Nommé Légat, il chercha enfin à détromper le Roi, il en fut perſécuté & mourut en 1544. Il a écrit l'Hiſtoire de Suéde en 24 livres, & un Traité des Evêques d'Upſal. Son frere Olaus Magnus lui ſuccéda, & aſſiſta au Concile de Trente. Nous avons de lui le Traité des Mœurs, Coûtumes & Guerres des Peuples du Septentrion.

MAGON, nom de pluſieurs Généraux Carthaginois, dont le plus célèbre eſt le frère d'Annibal, avec lequel il combattit à la fameuſe bataille de Cannes. Il fit la Guerre à Scipion en Eſpagne. S'étant approché de Carthagène pour la ſurprendre, les Romains fondirent ſur ſes troupes, en firent un grand carnage, & les pourſuivirent juſques ſur le bord de la Mer. Magon s'étant rembarqué, voulut rentrer dans Cadix, mais n'y ayant point été reçû, parce qu'il y avoit pillé le tréſor public & les Temples des Dieux, il aborda avec ſa Flotte à Cimbis, petit Port voiſin. De-là il envoya des Députés à Cadix, pour ſe plaindre de ce qu'on lui avoit fermé les portes, & demanda à parler aux premiers Magiſtrats. Ils ne furent pas plûtôt arrivés, qu'il les fit mettre en croix, après les avoir fait déchirer à coup de fouet. Magon paſſa enſuite dans les iſles Baleares, appellées maintenant *Majorque* & *Minorque*. Dès que les Carthaginois approchèrent de la première, les habitans firent pleuvoir ſur eux une ſi effroyable grêle de pierres, qu'ils regagnèrent promptement la pleine mer : il eut un ſuccès plus heureux à *Minorque*, qui étoit moins peuplée & moins agguerrie que l'autre. C'eſt du nom de ce Général Carthaginois que ſon Port a été appellé *Port-Mahon*, *Portus Magonis*. De cet iſle, Magon paſſa en Italie, & prit la Ville de Gênes. Il fut enſuite battu & bleſſé dans une bataille qu'il hazarda contre Quintilius Varus, & mourut peu de tems après de ſa bleſſure 203, ans avant Jeſus-Chriſt.

MAHADI, troiſième Calife de la Race des Abaſſides, fils & ſucceſſeur d'*Abugiafar Almanſor*, ſe rendit célèbre par ſes victoires, & par la ſageſſe de ſon gouvernement. Il obligea l'Impératrice Irène de lui payer tous les ans un tribut de ſoixante-dix mille écus d'or. Son Pélérinage à la Mecque eſt mémorable, par le luxe qu'il y étala. Six millions d'écus d'or furent employés à ce voyage. Il fit, dit-on, charger ſes chameaux d'une ſi prodigieuſe quantité de neige, qu'il eut de quoi ſe rafraîchir au milieu de ſables brûlans de l'Arabie. Il en porta même juſqu'à la Mecque, & ce fut

un ſpectacle nouveau pour la plûpart des habitans. Mahadi fit démolir à Medine pluſieurs maiſons, pour donner plus d'étendue à la Moſquée, où étoit le Tombeau de Mahomet. Un particulier lui ayant fait préſent d'une pantoufle de ce prétendu Prophéte, il la reçut reſpectueuſement, & donna dix mille dragmes à celui qui la lui préſenta. il dit enſuite à ſes Courtiſans: *Mahomet n'a jamais vû cette chauſſure; mais ſi je l'avois refuſée, le peuple auroit crû que je la mépriſois.* Comme il faiſoit des grandes largeſſes dans le Temple de la Mecque, il dit à *Manſor Hagiani*, homme pieux qu'il avoit emmené avec lui: *Et vous, vous ne me demandez rien? J'aurois grande honte*, répondit-il, *de demander dans la maiſon de Dieu à autre qu'à lui, & autre choſe que lui-même.* Ce Prince changeoit ſouvent les Gouverneurs des Prov. & ſes Miniſtres, de peur qu'ils ne s'arrogeaſſent trop d'autorité. Il tenoit fréquemment ſon lit de Juſtice pour punir & réparer les oppreſſions & les violences des Grands; mais pour ne point bleſſer les Loix, il ne faiſoit rien ſans conſulter les perſonnages les plus éclairés, & les plus habiles Juriſconſultes. Une conduite ſi ſage le fit eſtimer & regretter. Mahadi mourut à la chaſſe: pourſuivant avec chaleur une bête qui s'étoit jettée dans une maſure, ſon cheval s'engagea dans une porte qui étoit trop baſſe. Il y périt d'un violent effort de reins, en 169 de l'Hégire, après avoir règné dix ans.

MAHOMET, naquit à la Mecque en 571, ſelon l'opinion la plus probable, de parens pauvres, mais d'une naiſſance illuſtre. Ayant perdu ſon pere *Abdalla* à l'âge de deux ans, *Abutaleb* ſon oncle ſe chargea de ſon éducation. Il le fit entrer dans le commerce, qui étoit l'occupation des habitans de la Mecque, à cauſe de la ſtérilité du pays, ce qui donna occaſion à Mahomet de voyager fort jeune en Syrie juſqu'à Damas. Il y épouſa une riche veuve, nommée *Cadige*. A l'âge de quarante ans il s'aviſa de ſe déclarer Prophête & inſpiré de Dieu pour rétablir la Religion: il le perſuada d'abord à ſa femme, à ſon eſclave, à ſon couſin Ali, fils d'Abutaleb, & à Aboubecre, homme fort diſtingué par ſon mérite, & par ſes richeſſes. Il gagna encore cinq autres perſonnes, neuf en tout, & quatre ans après il fit le Prophête, & prêcha ſa Religion. Il ne prétendoit pas qu'elle fût nouvelle; mais il ſe vantoit de rétablir dans ſa pureté celle d'Abraham & d'Iſmaël, plus ancienne ſelon lui que celle des Juifs & des Chrétiens. La Loi de Moïſe, diſoit-il, ſe trouve chargée de

trop de devoirs & de superstitions, on ne peut l'accomplir exactement. La Loi de J. C. paroît encore plus difficile à observer, quoiqu'elle soit pleine de graces données sans mesure, mais avec précaution. Celle que je vous annonce qui est le chef-d'œuv. de la Miséricorde de Dieu, a des avantages infinis sur les deux autres. Ce n'est qu'en la suivant qu'on peut se rendre heureux en ce monde & en l'autre. Ainsi sans condamner ni les Juifs ni les Chrét. il disoit seulem. que l'Alcor. étoit la dern. faveur que Dieu vouloit faire aux hommes. Voici l'abregé de la doctrine contenue dans ce singulier ouvrage: il n'y a qu'un Dieu souverainement parfait, & Créateur de l'Univers. Il a envoyé en divers tems des Prophêtes pour instruire les hommes; mais le plus grand de tous a été Jesus, Fils de Marie, né d'elle, quoique Vierge, par miracle. C'est le Messie, le Verbe, l'Esprit de Dieu. La Loi de Moïse & l'Evangile sont des Livres Divins. Les Juifs & les Chrétiens ont altéré la vérité & corrompu les saintes Ecritures: c'est pourquoi Dieu m'a envoyé pour instruire les Arabes. Il faut reconnoître Mahomet pour son Prophête, croire la Résurrection, le Jugement Universel, l'Enfer où les méchans brûleront éternellement, & le Paradis qui est un jardin délicieux, arrosé de plusieurs fleuves, où les bons jouiront éternellement de toutes sortes de plaisirs sensuels. Mahomet ordonna la prière cinq fois le jour à certaines heures, l'abstinence du Vin, du Sang, de la Chair de Porc, le Jeûne en certains tems, & la Sanctification du Vendredi. Il recommanda le Pélérinage à la Mecque, pour y visiter un Temple qui étoit en grande vénération chez les Arabes, qui en attribuoient la fondation à Abraham. Il permit la pluralité des femmes & en donna l'exemple. Il fit plusieurs Loix touchant l'éducation des enfans, le soin des orphelins, les successions, la bonne foi dans les Contracts, & la discipline militaire. Il insista sur la nécessité de faire l'aumône, exhorta à prendre les armes pour la défense de la Religion, assura le Paradis à ceux qui mourroient dans ces combats, commanda d'exterminer les Idolâtres, & ceux qui rénonceroient à sa Religion. Il engageoit sur-tout à s'abandonner à la volonté de Dieu, se fondant sur la prédestination qu'il entendoit mal, & qu'il regardoit comme une destinée fatale. Il faisoit écrire les instructions qu'il donnoit à ses Disciples, & nomma ces écrits d'un nom général, *Alcoran*, c'est-à-dire l'Ecriture. Cet impos-

teur disoit qu'ils lui étoient envoyés du Ciel par le ministère de l'Ange Gabriel, avec lequel il prétendoit avoir de fréquentes conférences. Il tomboit souvent dans des convulsions épileptiques, & pour cacher la honte de cet état, il persuada à sa femme que c'étoit des extases pendant lesquelles un Ange venoit l'instruire de la part de Dieu, & une telle imposture fut reçue favorablement, on applaudit au nouveau Prophête, & on reçut son nouveau système de Religion. Les discours de l'*Alcoran* sont sans raisonnement ; sans suite & sans liaison, mais ils ne sont pas sans dessein. Ils tendent à autoriser sa prétendue mission de faux Prophête : Il y rapporte plusieurs Histoires de l'ancien & du nouv. Testament, mais presque toutes altérées & mêlées de Fables. Quelquefois il fait son Apologie. Par-tout il répand de grands lieux communs sur la Majesté de Dieu, sur l'ingratitude des hommes, sur les peines & les récompenses de l'autre vie, s'efforçant d'imiter par un stile pompeux, & figuré, l'éloquence sublime des vrais Proph.; on ne trouve point dans l'*Alcoran* les prodiges & les puérilités qu'on lui attribue ordinairement ; par exemple qu'il divisa la Lune en deux, & qu'il en mit la moitié dans sa manche ; que les arbres & les pierres le saluoient, quand il passoit ; qu'il faisoit sortir des fontaines de ses doigts, &c. la meill. édit. de l'*Alcoran* est celle de Maracci en Arabe & en Latin, *in-f.* avec des notes, aussi utiles pour les matières historiques que pour les dogmatiques. Du Ryer en a donné une traduction Françoise, mais très-infidèle. D'ailleurs il a inséré dans le texte les rêveries & les fables des dévots & des Commentateurs mystiques du Mahométisme. On ne peut donc distinguer ce qui est de Mahomet, des additions & imaginations de ses partisans zèlés. Son Sécretaire commençoit à découvrir & à publier ses impostures, Mahomet égorgea ce malheureux dans sa propre maison, & mit le feu aux quatre coins, faisant croire au peuple que c'étoit le feu du Ciel qui l'avoit consumé, pour le punir d'avoir osé changer quelque chose à l'*Alcoran*. On dit aussi qu'ayant fait cacher un de ses compagnons dans un puits sec, il lui avoit commandé de crier, quand il passeroit, *que Mahomet étoit le véritable Prophête*. Il le fit, & tout le monde admira cette merveille. Mais le nouv. Ap. craignant que son artifice ne fût découvert, ordonna aussi-tôt à ceux qui le suivoient, de combler le puits, de peur qu'il ne fût profané à l'avenir, ce qu'on exécuta sur le champ. Il ne

laiſſa pas de trouver beaucoup d'oppoſition ſurtout de la part des Coriſiens ; ils le traitèrent d'inſenſé, de démoniaque, d'impoſteur, & le proſcrivirent par un écrit affiché dans le Temple de la Mecque. Sa doctrine avoit déjà fait quelques progrès dans le reſte de l'Arabie, particulièrement à Yatrib, connue aujourd'hui ſous le nom de Médine. Mahomet ſe retira dans cette Ville. C'eſt de là que les Mahométans comptent les années de l'*Hégire*, mot Arabe qui ſignifie *Fuite*. Elle commence le 16 Juillet 622. Depuis cette retraite, ſon parti fit des progrès ſurprenans. Il prit les armes & défit pluſieurs fois les Juifs & les Coriſiens, qui firent enfin trève avec lui la ſixième année de l'Hégire. Ils la rompirent deux ans après, & Mahomet marcha contre eux avec une armée de dix mille hommes, entra dans la Mecque, & y fut reconnu pour Prophète & pour Souver. S'étant contenté de faire mourir ſes plus grands ennemis, il établit ſa réſidence à Medine, & y mourut en 633. à 63 ans. Hottinger dans ſon Hiſtoire Orientale, pag. 248, a renfermé dans 40 *Aphoriſmes* ou Sentences toute la Morale de l'*Alcoran*. La Religion Mahométane a fait de ſi grands progrès, qu'elle s'étend aujourd'hui depuis le Détroit de Gibraltar juſqu'aux Indes. Mais elle ne s'eſt établie que par la voye des armes, & par la violence, ce qui n'a rien de ſurprenant ni de miraculeux. D'ailleurs les articles de ſon Symbole ne gênent point la cupidité. Mahomet promet après la mort des biens propres à attirer les hommes charnels, & pendant cette vie il favoriſe les paſſions les plus violentes ; au lieu que l'Evangile prêchée par des gens ſans nom, ſans étude, ſans éloquence humaine, cruellement perſécutés, s'eſt répandu avec une promptitude étonnante, quoiqu'il eut à combattre toutes les paſſions des hommes ; ce qui eſt une preuve invincible de ſa Divinité. Les Mahométans ont une grande vénération pour Mahomet ; ils font des Pélérinages à la Mecque, & à Medine, où eſt ſon tombeau, non comme l'ont cru quelques Hiſtoriens ſuſpendu ſous une voute de pierre d'aiman, mais ſoutenu par des colonnes de marbre noir, qui ſont très-déliées, & environné de baluſtrades d'argent, chargés de quantité de lampes, dont la fumée rend le lieu ſombre & obſcur.

MAHOMET I, fils de Bajazet I, ſe rendit maître de l'Empire des Turcs, après que ſes trois freres aînés ſe furent épuiſés par une guerre qui dura douze ans. Il commença à règner en 1411, où ſelon d'autres en 1413. Il ſe

hâta de marcher contre Caraman Ogli, Prince de Caramanie, qui le voyant éloigné, avoit pris les armes contre lui. Effrayé de la promptitude de Mahomet, il n'osa point hazarder une bataille, préférant l'amour de la vie à sa gloire, il vint se jetter aux pieds de l'Empereur, qui touché de ce spectacle lui pardonna. Mais l'ingrat bien tôt après, recommença ses hostilités. Le Sultan indigné l'attaqua, le mit en fuite, après un combat assez opiniâtre. Caraman fut fait prisonnier avec son fils. Mahomet lui reprocha sa perfidie. » *Je suis ton Vainqueur*, lui dit-il, *tu est vaincu & injuste; je veux que tu vives. Ce seroit ternir ma gloire que de punir un infâme comme toi. Ton ame perfide t'a porté à trahir la foi; je trouve dans la mienne des sentimens plus magnanimes, & plus conformes à la Majesté de mon Nom.* Mahomet fit rentrer sous son obéissance le Pont & la Capadoce, subjugua la Servie avec une partie de l'Esclavonie & de la Macédoine, & rendit les Valaques Tributaires. Il mourut à Andrinople, où il avoit établi le siége de son Empire en 1421 ou 1422. Ses Victoires, sa clémence, sa justice & sa fidélité à garder inviolablement sa parole, l'ont rendu célèbre. Il eut la gloire de rétablir l'Emp. Ottom, ébranlé par les ravages de Tamerlan, & par de longues guerres civiles, & le laissa dans sa pleine vigueur à Amurat II. son fils aîné.

MAHOMET II. surnommé *Bojac*, c'est-à-dire, *le Grand*, succéda à son pere Amurat II. en 1451, à l'âge de vingt ans. Ce Prince, la Terreur de l'Europe, fut le plus heureux des Infidèles qui ayent jamais porté la Couronne. Dieu se servit de lui pour renverser deux Empires, conquérir douze Royaumes, & enlever plus de deux cens Villes aux Chrétiens, pour lesquels il eut toujours une haine implacable. Ayant rassemblé toutes ses troupes d'Asie & d'Europe, il assiegea par terre & par mer Constantinople en 1453, & malgré la vigoureuse résistance des Grecs, il l'emporta d'assaut. Les Turcs y exercèrent pendant trois jours, tout ce qu'on peut imaginer de plus abominable en toute sorte d'excès. Ces Barbares, dans les premiers transports de leur fureur, égorgèrent plus de quarante mille personnes, & firent ensuite plus de soixante mille prisonniers. Mahomet après cette expédition, envoya ses troupes victorieuses contre Scanderberg, Roi d'Albanie, qui les défit en plusieurs rencontres. En 1456, il traversa les montagnes de Thrace avec une armée formidable; & ayant pénétré

jusqu'au Danube, il vint mettre le siège devant Belgrade. Déja il comptoit les différens Royaumes qu'il devoit conquérir, après la prise de cette Ville, la Hongrie, l'Allemagne, l'Italie; mais Dieu renversa en un moment tous ces vastes projets. Huniade le battit sur les bords du Danube, passa ce fleuve, se jetta dans la Ville avec son armée, & força Mahomet à lever le siège, après y avoir perdu quarante mille hommes. Huniade mourut peu après; & le Sultan, en apprenant la nouvelle, dit, qu'il se croyoit malheureux de n'avoir plus de tête assez célèbre dans l'univers, sur laquelle il pût venger l'affront reçu devant Belgrade. Deux ans après il s'empara de Corinthe, & rendit tout le Péloponèse tributaire. Il acheva d'éteindre l'Empire Grec en 1467, par la prise de Sinope & de Trebizonde: cette dernière Ville étoit le siége d'un Empire fondé par les Comnenes en 1204; il subsistoit depuis deux cens cinquante-sept ans. En 1469, le Sultan, irrité des actes d'hostilité commises par le Général de la flotte Vénitienne, fit le vœu impie d'exterminer tous les Chrétiens. Pour l'exécuter il arma par terre & par mer en 1470, pour attaquer l'Isle de Négrepont, la plus grande de toutes celles qui sont dans la mer Egée. La Ville de Chalcis, sa Capitale, fut prise après trente jours de siège, & tout y fut mis à feu & à sang. Cinq ans après il porta ses armes en Moldavie, où il fut défait par Etienne, qui, avec des forces bien inférieures, lui tailla en pièces une armée de plus de cent vingt mille hommes. En 1477, l'Albanie tomba entre les mains des Turcs. En 1480, Mahomet envoya une grande flotte, commandée par le Visir Mesith, pour attaquer l'Isle de Rhodes. Ce Général y débarqua avec plus de cent mille hommes; mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, conduits & animés par le Grand-Maître de l'Ordre, Pierre d'Aubusson, obligea le Visir de lever le siège, après avoir perdu près de dix mille hommes, & beaucoup de vaisseaux & de galères. Cette même année les Turcs entrèrent en Italie, prirent la Ville d'Otrante & sembloient menacer toute l'Europe; mais Dieu qui avoit montré la verge dont il pouvoit punir les iniquités de son peuple, la brisa tout-à-coup. Mahomet mourut à Nicomédie en 1481, lorsqu'il étoit sur le point de remettre le siège devant Rhodes, & d'envoyer une nouvelle armée en Italie. Il avoit environ 53 ans, & en avoit règné 31. Ce Prince étoit hardi, entreprenant, impétueux, insatiable de gloire. Il ne dut pas ses Conquê-

tes à ſon ſeul courage : ſa prudence & ſa politique y eurent beaucoup de part. Il avoit reçu de la nature un corps robuſte ; il avoit un eſprit vif, ſubtil, diſſimulé, étendu, propre aux Sciences. Il parloit cinq Langues : la Grecque, la Latine, l'Arabe, la Chaldéenne & la Perſanne. Il poſſédoit les Mathématiques, l'Aſtronomie & l'art Militaire. Il avoit étudié l'Hiſtoire des plus grands hommes de l'antiquité, & étoit jaloux de leur gloire. Ces talens & ces connoiſſances, ſe trouvoient jointes avec des qualités qui l'ont rendu l'exécration de la poſtérité. Il n'avoit ni foi ni loi, & ſe mocquoit de toutes les Religions, ſans en excepter celle de ſon Prophête, qui n'étoit à ſes yeux qu'un chef de bandits : c'eſt le titre qu'il lui donnoit, quand il en parloit à ſes Confidens. Son cœur n'étoit pas moins corrompu que ſon eſprit. Son intérêt, ſa grandeur & ſon plaiſir, étoient ſon unique règle. Ses débauches & ſes différens excès, ternirent la prétendue gloire de ſes belles actions. Sa cruauté alla un jour juſqu'à faire éventrer quatorze de ſes Pages, pour ſçavoir lequel avoit mangé un melon, qu'on avoit dérobé dans un Jardin qu'il cultivoit. Il coupa lui-même la tête à une femme, à laquelle on lui reprochoit d'être trop attaché. Tel étoit Mahomet II, à qui les Turcs ont donné le ſurnom de *Grand* ; titre qui ne lui convenoit qu'en ce qu'il a ſurpaſſé tous ceux de ſa nation en orgueil, en ambition, en avarice, en brigandage, en perfidie, en cruauté, en toute ſorte de diſſolutions, & ſur-tout en malice. Guillet à compoſé la vie de ce Conquérant.

MAHOMET III. ſuccéda à Amurat III. ſon pere en 1595. Il fit mourir ſes freres au nombre de dix-huit ou dix-neuf, & dix femmes que ſon pere avoit laiſſées enceintes. Il vint avec une armée de cent cinquante mille hommes en Hongrie en 1596, & ſe rendit maître d'Agrie. L'Archiduc Maximilien frere de l'Empereur Rodolphe marcha contre lui, prit ſon artillerie, lui tailla en pièces douze mille hommes, & auroit remporté une pleine victoire, ſi Mahomet, averti par un Apoſtat Italien que les vainqueurs s'amuſoient au pillage, ne fut revenu à la charge avec ſuccès, ayant vaincu à ſon tour les Chrétiens. De retour à Conſtantinople, il ſe livra à ſes plaiſirs : les Chrétiens enlevèrent à ce Prince indolent & ſanguinaire pluſieurs Places, & affranchirent du joug Ottoman la Moldavie & la Tranſilvanie. Il mourut de la peſte en 1603. Il fut tellement plongé dans la débauche,

que ni les désordres domestiques, ni les guerres étrangères ne l'en purent arracher. Son indolence fit murmurer les Janissaires : pour les appaiser, il fut contraint de livrer ses plus chers amis à leur rage, & de bannir sa mere, qu'on croyoit être la cause de tous les malheurs de l'Etat. Il fit étrangler l'aîné de ses fils, & noyer la Sultane sa mere, parce qu'il la soupçonnoit de trahison.

MAHOMET IV. succéda en 1649 à Ibrahim son pere, que les Janissaires venoient d'étrangler. Son empire a été un des plus longs & des plus remarquables, par le grand nombre de batailles & de siéges, tantôt avantageux, tantôt funestes aux Turcs, & par le soulèvement & les séditions, dont il fut lui-même la victime. Lorsqu'il monta sur le Trône, les Turcs étoient en guerre avec les Venitiens, qui défirent l'armée navale de ces Infidèles dans l'Archipel. En 1664 Montecuculli, à la tête des Impériaux & de six mille François envoyés par Louis XIV, gagna la bataille de Raab sur le Grand Visir Kiuperli. Les François y firent des prodiges de valeur ; les Allemans mêmes qui ne les aimoient pas, furent obligés de leur rendre justice. En 1667, l'Isle de Candie fut inondée de Turcs : Louis XIV. donna inutilement aux autres Princes Chrétiens l'exemple de secourir le Boulevard de la Chrétienté, en y faisant passer sept mille hommes. La générosité Françoise ne fut imitée de personne : ce secours ne servit qu'à verser du sang inutilement ; le Duc de Beaufort qui commandoit les François, périt dans une sortie. Kiuperli entra enfin, par Capitulation, dans la Ville de Candie, qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines. Ce siége coûta aux Turcs plus de cent mille hommes, & aux Venitiens plus de quarante mille. Les Ottomans dans cette occasion, s'étoient montrés supérieurs aux Chrétiens mêmes, dans la connoissance de l'art Militaire. Les plus gros canons qu'on eût vûs encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées : c'est d'eux que nous avons appris cet usage ; mais ils ne le tinrent que d'un Ingénieur Italien. Ces Infidèles, ayant déclaré la guerre aux Polonois en 1672, leur enlevèrent Kaminieck, & les forcèrent à conclure une paix honteuse ; mais Jean Sobieski, Grand Maréchal de Pologne, ne voulut point ratifier le Traité, & vengea sa Nation l'année suivante, par la défaite entière de l'armée ennemie. Les Polonois crurent ne pouvoir mieux récompenser cette importante victoire,

victoire ; qu'en plaçant ce grand homme sur leur Trône. Il contraignit, par plusieurs autres avantages, les Turcs à faire la paix. En 1683, l'armée Ottomanne, forte de deux cens mille combattans, augmentée encore par les Hongrois révoltés, pénétra jusqu'aux portes de Vienne qu'elle assiégea ; mais cette Ville fut délivrée contre toute attente. Le Grand Visir Cara Mustapha, ne pressa point assez le siège. Jean Sobieski eut le tems d'arriver : il n'eut qu'à se présenter devant la multitude étonnante des ennemis, pour la mettre en déroute. Enfin, en 1687, le Prince Charles de Lorraine, gagna la célèbre bataille de Mohats sur les Turcs : victoire qui les réduisit au désespoir, & les porta à se soulever contre leur Souverain. Mahomet voulut faire tuer ses freres & ses enfans, pour mettre les troupes dans la nécessité de le laisser sur le Trône ; mais les Officiers du Serrail s'opposèrent à ce barbare dessein. Ce Prince fut déposé. La Couronne fut donnée à Soliman III. son frere, qui fit enfermer Mahomet dans la prison, d'où on venoit de le tirer. Il y mourut en 1691.

MAHOMET-GALADIN, Empereur du Mogol, est connu sur-tout par sa promptitude à rendre lui-même justice à ses Sujets. Persuadé que les personnes de basse condition ne peuvent, ou n'osent s'approcher du Trône pour exposer leurs plaintes, il fit attacher dans sa chambre une sonnette, dont la corde répondoit dans la rue. Dès qu'il en entendoit le son, il sortoit ou faisoit entrer ceux qui vouloient lui parler, & leur rendoit justice sur le champ. On dit qu'il avoit résolu d'embrasser la Religion Chrétienne ; mais que la nécessité de soumettre sa raison à nos respectables mystères, & la défense de la polygamie, firent échouer ce dessein. Il mourut en 1605. Il y a eu plusieurs autres Princes Mahométans & hommes illustres du nom de Mahomet, quoique moins célèbres que ceux dont nous avons parlé.

MAIGNAN ou MAGNAN, (Emmanuel) Religieux Minime, né à Toulouse en 1607, apprit les Mathématiques sans maître, & les professa avec beaucoup d'éclat à Rome. Le fameux Pere Kircher, Jésuite, fut même jaloux de ses Ouvrages. Il lui disputa la gloire d'en être l'inventeur : elle fut pourtant adjugée au P. Maignan, sur-tout pour la *Catoptrique*, dont il donna des règles dans un livre intitulé : *Perspectiva Horaria*. Devenu Provincial malgré lui en 1651, il s'appliqua à maintenir la régularité dans son Ordre, & y contribua encore plus par son exemple que

par ſes diſcours. Sa réputation étoit ſi grande que Louis XIV, paſſant par Toulouſe en 1660, voulut voir ſa Cellule. Sa Majeſté fut frappée du grand nombre d'inſtrumens de Mathématiques, & de différentes machines, dont elle étoit ornée, & qui étoient l'ouvrage de ſes mains. Ce Monarque, attentif à récompenſer le mérite, voulut attirer ce Sçavant dans la Capitale, & faire briller ſes talens ſur un plus grand théatre; mais le Pere Maignan, par une inclination bien rare pour la retraite, fit tant d'inſtances pour qu'on l'y laiſſât, qu'on ne l'arracha point de ſa chere ſolitude. Il y mourut en 1676, eſtimé des Sçavans, regretté des gens de bien, & pleuré de ſes Confreres. Il n'étoit pas moins recommandable par la régularité de ſa conduite, que par l'élevation de ſon eſprit & par la profondeur de ſa ſcience. La Ville de Toulouſe a placé ſon Buſte, avec une inſcription très-flatteuſe, dans la Gallerie qu'elle a fait dreſſer dans ſon Hôtel, pour honorer la mémoire des hommes illuſtres qui ſont ſortis de ſon ſein. On a de lui pluſieurs Ouvrages qui prouvent, qu'il n'avoit pas fait moins de progrès dans la Philoſophie, que dans les Mathématiques. Il attribue à la différente combinaiſon des élémens tous les effets de la nature, que Deſcartes fait naître de ſes trois ſortes de matières, & Gaſſendi de ſes atomes.

MAIGROT, (Charles) Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne; il étoit au Séminaire des Miſſions Etrangères, lorſqu'il fut envoyé dans la Chine pour y prêcher l'Evangile. Après avoir travaillé pendant quelque tems à la converſion des Infidèles, il fut ſacré Evêque de Conron, & Vicaire Apoſtolique dans la Chine. Il remplit ſes fonctions avec zèle & avec ſuccès. Il donna un Mandement contre les Idolâtries Chinoiſes, que les Jéſuites authoriſoient. Ce Mandement lui attira la haine de ces Peres, qui refuſèrent de s'y ſoumettre: ils le décrièrent & le déférèrent à l'Empereur de la Chine comme un ennemi de ſes Etats. Ils en obtinrent un ordre pour le faire mettre en priſon dans leur Maiſon de Pekin, par ordre de l'Empereur: il y eut beaucoup à ſouffrir, comme on le voit par l'admirable Lettre que lui écrivit de Linchin, le 6 Octobre 1706, le Cardinal de Tournon; Lettre pleine de zèle & de charité, mais Lettre bien humiliante pour les Jéſuites, qui y ſont dépeints avec les couleurs les plus vives. Maigrot fut banni enſuite, & mourut à Rome où il a été univerſellement regretté.

Ce ſaint Evêque a été le plus ſçavant de tous les Européens dans les Lettres & les Livres des Chinois, & le plus capable de démêler toutes les fauſſetés, que le P. Jouvency a inſerées dans ſon Hiſtoire. C'eſt lui qui eſt l'auteur du livre : *Obſervationes in librum 19. tom. 2. part. 5. Hiſtoriæ Societatis Jeſu, à Patre Jovencio, &c.* traduit en François ſous ce titre : *Examen des cultes Chinois*, fauſſement attribué au P. Minorelli de l'Ordre de Saint Dominique, qui n'a jamais été Miſſionaire Apoſtolique.

MAILLÉ, nom d'une ancienne & illuſtre famille qui s'eſt diviſée en pluſieurs branches, & qui étoit très-floriſſante dans le douzième ſiècle. Un auteur rapporté dans le *Geſta Francorum*, & qui écrivoit vers le milieu du treizième ſiècle, fait mention de JACQUELIN DE MAILLÉ, né en Tourraine, Chevalier de l'Ordre des Templiers. En combattant ſous Gerard de Bédefort, Grand-Maître de ſon Ordre, il ſignala ſa valeur par des exploits ſi extraordinaires, que les Infidèles crurent qu'il y avoit en lui quelque choſe de divin. Ils eurent tant de reſpect pour lui, qu'ils le ſupplièrent de ſe rendre, & promirent de lui laiſſer la liberté de ſe retirer où il voudroit ; mais le généreux Chevalier refuſa cette offre, quoiqu'il fût le ſeul de la Compagnie qu'il commandoit, qui eût échappé au carnage : il ſe défendit juſqu'au dernier ſoupir, & fut accablé par la multitude des ennemis qui ſe jettèrent ſur lui. Ces Barbares étonnés de tant de bravoure, pouſsèrent leur ſuperſtition juſqu'à recueillir tout ce qui ſe trouva de pouſſière arroſée de ſon ſang : ils s'en frottèrent le corps, s'imaginant que par ce moyen ils feroient paſſer en eux, une partie de ſa valeur. Cette illuſtre Maiſon a encore produit : 1°. SIMON DE MAILLÉ-BREZÉ, qui fut ſucceſſivement Religieux de Cîteaux, Evêque de Viviers & Archevêque de Tours. Il accompagna le Cardinal de Lorraine au Concile de Trente, tint un Concile Provincial à Tours en 1585, traduiſit de Grec en Latin quelques *Homélies de S. Baſile*, & mourut en odeur de ſainteté en 1597. 2°. URBAIN DE MAILLÉ, Marquis de Brezé, Gouverneur d'Anjou, &c. qui commanda l'armée d'Allemagne en 1634, gagna la bataille d'Avein en 1635, fut Ambaſſadeur en Suéde & en Hollande, & élevé à divers honneurs par le Cardinal de Richelieu, ſon beau-frere, il mourut en 1650. 3°. ARMAND DE MAILLÉ-BREZÉ, Duc de Fronſac & de Caumont, Marquis de Graville & de Brezé, qui com-

manda l'armée navale, défit la flotte d'Eſpagne à la vûe de Cadix en 1640, & eut de grands avantages ſur mer les années ſuivantes. Il devint Grand-Maître & Surintendant général de la Navigation & du Commerce de France, Gouverneur de Brouage, des Iſles de Ré & d'Oleron. En 1643, il empêcha l'armée navale d'Eſpagne de ſecourir Roſes. Il fut enſuite un des Lieutenans-Généraux de l'armée d'Italie au ſiège d'Orbitello, où il fut tué ſur mer d'un coup de canon en 1646, à 27 ans.

MAILLY, l'une des plus anciennes Maiſons de Picardie, tire ſon nom de la terre de Mailly, près d'Amiens. Elle n'eſt pas moins illuſtre par les grands hommes qui ſont ſortis de ſes branches différentes, que par ſes alliances. Gilles II, Seigneur de Mailly & de pluſieurs autres terres, ſe croiſa avec le Roi Saint Louis pour le voyage de Tunis, & y mena quinze Chevaliers avec trois bannières. Il falloit que ce Seigneur fut très-puiſſant, puiſqu'il y eut un Arrêt du Parlement de Paris, rendu contre lui en 1289, au ſujet d'une expédition, qu'il avoit entrepriſe contre le Roi. Pluſieurs perſonnes du même nom & de la même famille ſe ſont diſtingués dans la guerre.

MAIMBOURG, (Louis) Jéſuite, né à Nancy en 1610, de parens nobles & riches, eſt auteur d'un grand nombre d'Ouvrages, qui ont été recueillis en ſeize vol. *in*-4. Ils ſont tous écrits avec beaucoup de feu & de rapidité, mais avec peu de ſolidité & de diſcernement. Ses premières hiſtoires plûrent d'abord, parce que l'Auteur avoit l'art de ſuppléer à ce qui lui manquoit du côté de la critique, par des digreſſions agréables, des réflexions amuſantes, & un ſtile ſingulier; mais on en revint promptement, & les dernières n'eurent plus tant de cours. Ces hiſtoires de l'Arrianiſme, des Iconoclaſtes, du Luthéraniſme & du Calviniſme, ouvrirent un vaſte champ à la critique, & on reprocha vivement à l'Auteur l'impudence avec laquelle il préſentoit au public, ſous le nom d'hiſtoires, les fruits de ſon imagination échauffée. L'Auteur de l'Hiſtoire de la paix de Clement IX, nous en fait ce portrait: » C'étoit, dit-il, un homme fort ſingulier, & tel » que le pouvoient déſirer les » plus envenimés de ſes Confrères; qui avoit aſſez de » naturel à faire le Comédien dans la chaire, pour » attirer le monde; aſſez de » feu & de vivacité à parler, pour impoſer au peuple, & lui renverſer l'eſprit par des déclamations » ſéditieuſes; aſſez d'aveu-

» glement & de malice, pour » trouver des défauts & des » erreurs imaginaires dans les » endroits les plus juſtes & » les mieux autoriſés ; aſſez » de hardieſſe pour contre- » faire l'habile homme, & » parler avec une témérité » prodigieuſe des choſes dont » il étoit le plus mal inſ- » truit ; aſſez d'impudence, » pour avancer, ſans rougir, » les plus noires impoſtures » contre des perſonnes de mé- » rite & d'une vie exemplai- » re ; & aſſez d'opiniâtreté & » d'infléxibilité dans le mal, » pour ne jamais reculer ni » ſe repentir de ſa malice, » quelque confuſion qui lui » en revint, & quelque clai- » res que puſſent être les » preuves dont on l'accable- » roit ». Tant d'heureuſes qualités le firent choiſir par ſes Confrères, pour déclamer contre la traduction du nouveau Teſtament de Mons. Il commença à s'acquitter de cette commiſſion le vingt-huit Août, fête de S. Auguſtin, dans l'Egliſe des Jéſuites de la rue S. Antoine, & promit de parler contre ce Livre dans tous les Sermons qu'il feroit juſqu'à la Touſſaint. Il tint ſa parole, & fit de ridicules efforts pour perſuader que cette traduction étoit remplie d'héréſies. Les bouffonneries indécentes & les emportemens du Prédicateur, rendirent ſa cauſe ſuſpecte, même dans l'eſprit de ceux qui n'étoient point en état de juger du fond de cette controverſe. On ne parloit dans tout Paris que de cette profanation de la parole de Dieu. On envoya à Meſſieurs Arnauld & Nicole, qui étoient alors à l'Abbaye de Haute-Fontaine, les extraits de ces Diſcours ; ce qui donna lieu à l'ouvrage intitulé : *Défenſe de la traduction du nouveau Teſtament imprimé à Mons, contre les Sermons du Pere Maimbourg, Jéſuite.* On y découvroit ſi clairement ſa mauvaiſe foi & ſes calomnies, que tout autre que lui en auroit été humilié ; mais il n'en devint que plus fier & plus emporté. D'autres flétriſſures l'avoient accoutumé à ne plus rougir : il avoit déja été contraint, par Sentence de l'Officialité, de faire réparation en pleine Chaire, de la manière injurieuſe dont il avoit parlé contre les Curés de Paris. Les Jéſuites perdirent en 1682 le Pere Maimbourg, à qui ils avoient fait jouer tant de rôles odieux. Il fut obligé de quitter la Société par ordre du Pape Innocent XI, pour avoir écrit, (ce qui paroîtra ſingulier) contre la Cour de Rome, en faveur du Clergé de France. Il ſe retira enſuite à l'Abbaye de S. Victor de Paris, où il mourut en 1686, à 77 ans. Ses principaux Ouvrages, outre ceux dont nous

Couronne aux extrémités de l'Italie. Urbain IV, successeur d'Alexandre IV, n'espérant aucun secours de l'Angleterre, donna l'investiture du Royaume de Naples & de Sicile à Charles d'Anjou, frere de saint Louis, qui triompha de son concurrent dans une sanglante bataille. Mainfroy y perdit la vie en 1266, après avoir troublé l'Italie près de onze ans. La mort de l'Empereur Frédéric son pere, dont il a été accusé, le poison qu'il donna à Conrad son frere, l'usurpation du Royaume de Sicile, sur Conradin, son neveu & son pupille, ses autres cruautés & ses débauches, le font, avec raison, regarder comme un scélérat.

MAINGRE, (Jean le) *voyez* BOUCICAUT.

MAINTENON, (Françoise d'Aubigné, Marquise de) petite-fille du fameux Théodore Agrippa d'Aubigné, naquit dans la prison de la Conciergerie de Niort, où étoient renfermés Constant d'Aubigné, son pere & sa mere, fille de Cardillac, Gouverneur du Château-Trompette. Françoise, destinée à essuyer toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune, fut menée à l'âge de trois ans en Amérique, où ayant été laissée sur le rivage par la négligence d'un domestique, elle faillit y être dévorée par un serpent. De retour en Europe, à l'âge de 12 ans, sans ressource & sans bien, elle fut élevée par Madame de Villette sa tante, qui lui inspira les sentimens des Calvinistes, & ensuite elle fut remise par l'ordre de la Cour entre les mains de Madame de Neuillant sa parente, qui n'oublia rien pour la ramener à la Religion Catholique, & qui après avoir épuisé inutilement les carresses & les raisonnemens, crut la convaincre par la dureté & les mortifications. Elle la confondit donc avec ses domestiques, & la chargea des plus vils détails de la maison : *Je commandois dans la basse-cour*, a-t-elle souvent dit depuis, *c'est par ce gouvernement que mon règne a commencé.* Madame de Neuillant s'étant déterminée à la mettre chez les Ursulines de Nort, ces Religieuses vainquirent peu à peu la répugnance de la jeune d'Aubigné pour la Religion Catholique, & elle renonça à l'erreur. Elle suivit ensuite sa mere, qui alloit à Paris solliciter le recouvrement de ses biens, qui avoient été vendus, & dissipés par les créanciers & les parens de son mari; mais celle-ci n'ayant pû réussir dans ce projet, étoit sur le point de retourner en Poitou, lorsqu'une visite de curiosité qu'on lui fit rendre à Scaron, avec sa

fille, devint pour elles une liaiſon ſérieuſe, laquelle ſe termina par le mariage de la jeune d'Aubigné, âgée de ſeize ans, avec l'homme le plus diſgracié de la nature, & qui n'avoit qu'un bien très-médiocre. Ce mariage, quoique mal aſſorti, fut une eſpèce de fortune pour elle, & lui fit un état. La maiſon de Scaron étoit le rendez-vous de la meilleure Compagnie de Paris, qui alloit chez cet homme plein d'eſprit, d'enjoument & d'infirmités. La nouvelle épouſe ne fit que réformer le ton licentieux de ces Aſſemblées, & la maiſon de Scaron, celle de tout Paris, où conformément au ton de Maître, on diſoit le plus de folies, rentra dans les bornes de la décence, par reſpect pour une femme encore enfant. Les Acteurs furent contenus par ſon air froid & réſervé, & le déſir de lui plaire devint un ordre. Vivonne, Grammont, Charleval, Coligni, Menage, Peliſſon, Heſnault, Marigni, le Marquis de la Sablière, la Comteſſe de la Suze, la Marquiſe de Sévigné, Turenne, Mignard, &c, & tout ce que le ſiècle de Louis XIV. produiſit de grands hommes en tout genre, venoient à l'envi former la cour de Madame Scaron, louer ſa beauté, ſe délaſſer dans les agrémens de ſa converſation, & admirer ſa vertu. L'amie & la compagnie de Scaron, plutôt que ſon épouſe, elle n'étoit occupée que du ſoin de réparer les torts que lui faiſoit le nom & le caractère burleſque de cet homme, & aſſujettie à ne pas le quitter, elle ſe conſoloit de la gêne de ſon état, en enviſageant la ſûreté de ſa vertu, & les progrès de ſa réputation, dont elle étoit extrêmement jalouſe. Elle ſacrifia les hommages des hommes les plus aimables à l'homme le plus dégoûtant, & ſa ſageſſe étoit ſi bien établie, qu'un Courtiſan diſoit : *Je ferois plutôt une propoſition impertinente à la Reine, qu'à cette femme-là.* Scaron étant mort en 1660, ſa femme qui l'avoit préparée à une mort chrétienne, le pleura auſſi ſincèrement, que ſi en le perdant, elle eut perdu quelque choſe, & elle ſe vit expoſée à toutes les horreurs de l'indigence qu'elle ſupporta avec conſtance, plutôt que de donner atteinte à ſa vertu. Enfin ſes amis agirent ſi puiſſamment auprès de la Reine-Mere, qu'ils obtinrent pour elle le rétabliſſement de la penſion de ſon mari, & elle ſe retira aux Urſulines de la rue ſaint Jacques, où elle ſe livra à ſon goût naiſſant pour les exercices de piété. Elle refuſa d'épouſer le Marquis de * * * homme de diſtinction ; fort riche, & ſur les

instances qu'on lui en fit, elle répondit : *Que cet homme ne lui convenoit pas, qu'il étoit sans mœurs, sans religion, emporté, sans esprit, & qu'elle préféroit une heureuse médiocrité à un état où avec de grandes richesses, elle trouveroit des peines encore plus grandes.* Cepend. la Reine-Mere étant morte, Mad. Scaron perdit sa pension, & ses amis en sollicitèrent le rétablissement. On présenta pour elle plusieurs Placets, qui commençoient tous par ces mots : *La veuve Scaron supplie très-humblement votre Majesté, &c.* Le Roi fatigué de la multitude de ces Requêtes, dit : *Entendrai-je toujours parler de la veuve Scaron ?* Et ces mots produisirent à la Cour cette manière de parler proverbiale : *Il est aussi importun que Madame Scaron.* N'ayant donc pû rien obtenir de ce côté, elle se détermina à suivre la Princesse de Nemours, devenue Reine de Portugal, & avant que de partir, elle se fit présenter à Madame de Montespan, à qui elle dit : que *prête à quitter la France, elle vouloit du moins en voir encore une fois la merveille.* La Favorite flattée du compliment, s'opposa au départ, & promit de présenter elle-même un Placet au Roi : *Quoi !* s'écria Louis XIV, *encore la veuve Scaron ? Sire*, lui répondit Madame de Montespan, *il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler ; il est étonnant que votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme, dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres.* La pension fut enfin accordée ; & Madame Scaron ayant paru devant le Roi ; *Madame*, lui dit ce Prince, *je vous ai fait attendre long-tems ; j'ai été jaloux de vos amis, j'ai voulu avoir seul le mérite auprès de vous.* Quelque tems après, la Marquise de Montespan jetta les yeux sur Madame Scaron, pour élever un enfant qu'elle avoit eu du Roi ; & celle-ci pour s'acquitter sans distraction d'un emploi, auquel elle vouloit se livrer toute entière, loua une maison au fond du Fauxbourg Saint Germain, où elle vécut seule & inaccessible à tout le monde, hors à quelques amis choisis. Mais dans la suite, au lieu d'un enfant qu'on lui avoit promis, elle en eut trois, & on lui donna une grande & belle Maison près de Vaugirard, où elle mena une vie dure, gênante & retirée, toute consacrée à une fonction fatiguante, que son extrême sensibilité lui rendoit encore plus pénible, & à laquelle elle sacrifioit son sommeil ; son repos, son plaisir, les sociétés, dont elle faisoit ses délices, & sa gloire même ; car comme il fal-

loit garder le ſecret le plus profond, ce myſtère donna lieu aux conjectures les plus malignes & les plus injurieuſes à la réputation de vertu qu'elle s'étoit faite à ſi juſte titre. Elle s'attacha tendrement à ces enfans, & à force de ſoins, elle acheta le droit de les aimer plus que leur mere. Le courage avec lequel elle ſe dévoua à toutes les peines de ſon état, n'étoit ſoutenu ni par les avantages de la fortune, ni par les faveurs du Roi; car pour prix de ſa liberté, on ne lui donnoit que 2000 livres de penſion, & elle avoit le chagrin de ſçavoir qu'elle déplaiſoit à Louis XIV. Ce Prince la regardoit comme une Pédante dangereuſe, comme une femme gâtée par le commerce d'un Poëte, & ne l'appelloit que la *Précieuſe* ou *le bel Eſprit*. Lorſque les enfans furent aſſez grands pour paroître en Cour, Madame Scaron leur continua ſes ſoins, toujours avec l'ordre du ſecret. Ce fut alors que commença avec Madame de Monteſpan cette intimité, qui eut des ſuites ſi ſingulières. Tous les ſoirs elle entroit dans la chambre de la Favorite & l'entretenoit dans ſon lit, pour la déſennuyer. Ces longs entretiens déplurent à Louis XIV, qui avoit le foible de redouter les perſonnes d'eſprit. Il craignit que la Confidente ne communiquât à ſa Maîtreſſe cet eſprit d'intrigue & ce goût de ſçavoir qui lui déplaiſoient également. Quel délaſſement, lui diſoit-il, trouvez-vous à tant cauſer avec une précieuſe? Voulez-vous qu'elle vous rende précieuſe comme elle? Cependant le Roi voulant reconnoître les ſoins de Madame Scaron, lui donna deux mille écus de penſion, & ne tarda pas à réformer l'idée qu'il s'étoit faite de ſon caractère. On la lui avoit dépeinte comme une biſarre & une glorieuſe; mais ayant eu occaſion de lui parler ſouvent, pour la raccommoder avec Madame de Monteſpan, dont l'humeur altiere & inégale ſuſcitoit fréquemment des diſputes entr'elles, il fut ſi ſatisfait de ſa douceur, de ſa modeſtie & de ſon bon ſens, qu'il perdit l'éloignement qu'il avoit eu pour elle. Une réponſe du petit Duc du Maine, acheva de fixer ſon jugement. Louis, pere fort tendre, badinant un jour avec ſon fils, lui dit qu'il étoit bien raiſonnable: *Comment ne le ſerois-je pas*, répondit l'enfant, *je ſuis élevé par la raiſon même. Allez*, reprit le Roi, *allez lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées*. Quelque tems après, la Gouvernante conduiſit le jeune Prince aux eaux de Barège, & elle rendoit compte

directement au Roi, de ſon état. Ses Lettres plurent beaucoup, & ſes ſoins pour l'enfant chéri, firent valoir cet agrément & ce naturel qui effacèrent enfin la prévention du Roi contre *le bel Eſprit*. A ſon retour elle fut bien accueillie, & le Roi, à la vûe du petit Duc, qui marchoit bien, s'écria avec tranſport : *Ah*, Madame, *quel plaiſir vous me faites !* Elle avoit acheté peu auparavant la Terre de Maintenon, Marquiſat à dix lieues de Verſailles, & elle en prit le nom que Louis XIV. affecta de lui donner le premier. Depuis ce moment, Madame de Maintenon devint auſſi néceſſaire au Pere qu'au Fils. Le Roi qui étoit dans un âge à chercher dans le commerce des femmes l'amuſement, retrouva dans la nouvelle Marquiſe une ſociété, dont l'abſence lui avoit montré le prix & le beſoin. Elle ne ſe préſentoit devant lui qu'avec des graces, de la douceur, des attentions, une conduite ſans tache, une piété ſolide, qui le dégoûtoient peu à peu des hauteurs, des imprudences, des emportemens, des inégalités & des biſarreries de Madame de Monteſpan. Celle-ci qui ſoupçonnoit dans cette nouvelle liaiſon tout ce qu'il y avoit de criminel dans la ſienne, fit éclatter ſa jalouſie, & quoiqu'elle n'osât accuſer ſa Rivale d'aimer le Roi, elle l'accuſa d'en être aimée. Les diſputes recommencèrent donc avec plus de fureur, & le Roi ne pouvant plus ſe paſſer de Madame de Maintenon, qui au moindre mécontentement diſparoiſſoit des parties, & n'y laiſſoit que l'ennui, étoit aſſez occupé à les réconcilier. La Marquiſe pour appaiſer la jalouſie de la Favorite, projetta de faire imprimer un Recueil des Thêmes du Duc du Maine, ſous le titre d'Œuvres diverſes, d'un Auteur qui n'a pas encore ſept ans, & de les dédier à Madame de Monteſpan. C'étoient des *Billets*, de traits d'*Hiſtoires*, des *Réflexions*, des *Maximes*, où l'on voyoit les graces & la naïveté de l'enfance. L'Epître Dédicatoire, qui eſt de Madame de Maintenon, fit du bruit, & paſſa pour un chef-d'œuvre. Le Roi & ſa Maîtreſſe y étoient loués à l'excès, mais ſans fadeur & ſans baſſeſſe. Le mariage de Monſeigneur fut le commencement de l'élevation de Madame de Maintenon. Il fallut faire la Maiſon de la Dauphine ; & le Roi qui vouloit mettre auprès de cette Princeſſe, pour la former, une femme d'une vertu ſûre, & d'une fidélité incorruptible, éleva Madame de Maintenon à la place de Dame d'Atour. Elle remplit ce poſ-

te avec autant de dignité que d'intelligence ; & comme elle avoit l'heureux talent de gagner les cœurs, il ne lui fut pas difficile de captiver celui de ſa Maîtreſſe, toute impérieuſe, toute inégale qu'elle étoit. Le Roi qui ne pouvoit plus vivre ſans elle, étoit fort aſſidu à venir chez la Dauphine pour y voir la Dame d'Atour, & ſe délaſſer dans ſes entretiens des fatigues & des inquiétudes de la Royauté. Cette liaiſon intime, que l'eſprit & le goût avoient fait naître, devint une paſſion après la mort de la Reine, & alors n'étant plus gêné par les bienſéances, elle parut ſous ſa forme naturelle. Louis en fit l'aveu à la Marquiſe, qui eut la ſatisfaction de voir à ſes genoux ſon Roi & ſon bienfaiteur. Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite, & elle n'en profita pas pour faire tomber toutes les Dignités & tous les grands Emplois dans ſa famille. Le Roi venoit tous les jours chez elle, & y travailloit avec ſes Miniſtres, pendant que Madame de Maintenon s'occupoit à la lecture ou à quelqu'ouvrage des mains, ne parlant jamais des affaires d'Etat dont elle ne ſe mêloit point ; & bien plus occupée de complaire à celui qui gouvernoit, que de gouverner. Elle avoit cinquante ans, lorſque le Roi, pour légitimer une liaiſon qui pouvoit paroître criminelle, l'épouſa ſecrettement en préſence de ſon Confeſſeur, & de deux autres témoins. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. de Harlay, Archevêque de Paris en 1686. Ce mariage fut toujours problématique à la Cour. On reſpectoit en Madame de Maintenon le choix du Roi, ſans la traiter en Reine. Après la mort de Louis XIV., Madame de Maintenon ſe retira entièrement à Saint Cyr, qu'elle avoit fondé, n'ayant rien conſervé de ſon ancienne grandeur, qu'une penſion de 80000 livres, qui lui fut exactement payée juſqu'à ſa mort, arrivée en 1719. On a imprimé les Lettres de cette femme illuſtre en neuf volumes in-douze. Elles ſont écrites avec beaucoup d'eſprit, & quelques-unes ſont remplies d'Anecdotes & de particularités intéreſſantes ; mais il y en a un plus grand nombre d'inutiles, & qu'on auroit mieux fait de retrancher de ce Recueil. L'Editeur de ces Lettres a donné en même-tems ſix volumes de *Mémoires, pour ſervir à l'Hiſtoire, &c.* & dans cet Ouvrage il devoit porter la circonſpection encore plus loin, & être plus attentif aux bonnes règles de la Morale, de la Religion, & de la Vérité. Il a bleſſé les unes & les au-

tres avec la licence la plus criante ; tout eſt plein d'Anecdotes fauſſes, d'obſcénités, de calomnies contres les hommes les plus célèbres du ſiècle de Louis XIV, de ſaillies, qui ſont ou des doutes ſur les myſtères, ou desmaximes très-ſuſpectes en matière de piété, ou des façons de parler très-imparfaites ſur les Controverſes dogmatiques, &c. Nous ne parlons pas du ſtyle lâche, découſu, ſautillant, épigrammatique, qui rend fatigante la lecture de ces *Mémoires*, où l'on trouve d'ailleurs des choſes intéreſſantes.

MAINUS, (Jaſon) né à Peſaro en 1431, étudia en Droit à Pavie, & ſe livra au jeu avec tant de fureur, qu'il perdit & tout ſon argent & ſes Livres. L'extrémité où il s'étoit réduit, lui fit reprendre l'étude du Droit avec tant de ſuccès & de réputation, qu'il eut juſqu'à trois mille Diſciples. Louis XII, Roi de France, pendant ſon ſéjour en Italie, honora de ſa préſence l'Ecole de ce Juriſconſulte. Il mourut dans une eſpèce de démence à Padoue en 1519. Paul-Joue, dit que Mainus fut lui-même l'artiſan de ſa fortune, & qu'il avoit pris pour deviſe : *Virtuti fortuna comes non deficit.* On a de lui des *Commentaires* ſur les Pandectes & ſur le Code de Juſtinien, & d'autres Ouvrages ; où on trouve plus de travail que de jugement.

MAJO, né au douzième ſiècle, dans la Pouille, & fils d'un vendeur d'huile, s'étoit inſinué par ſon eſprit dans les bonnes graces de Guillaume premier de ce nom, Roi de Sicile. Il fut ſucceſſivement Notaire du Palais, Chancelier & Grand Amiral. L'éclat de cette dignité l'aveugla tellement, qu'il oſa aſpirer à la Royauté. Pour y parvenir, il attira dans ſon parti Hugues Archevêque de Palerme, & rendit odieux au Roi, par ſes calomnies, pluſieurs Seigneurs de la Cour. Ils furent arrêtés ; les uns eurent les yeux crevés, d'autres la langue coupée, & pluſiers furent foüettés. Ce ſcélérat engagea la Reine même dans ſes intérêts, par un commerce honteux qu'il entretenoit avec elle. Il gagna le peuple par de grandes largeſſes. Mais lorſqu'il eſpéroit recueillir le fruit de ſes forfaits en montant ſur le Trône, une mort violente & imprévûe l'en empêcha. Car Bonello jeune Gentilhomme, ſollicité par quelques Seigneurs indignés de l'inſolence de cet infame favori, le perça de ſon épée ; digne récompenſe de ſa criminelle perfidie.

MAJOR, (Georges) né à Nuremberg en 1502, fut élevé à la Cour de Frédé-

ric III, Duc de Saxe. S'étant attaché à Mélancthon, il embraſſa bien-tôt les ſentimens de Luther, dont il fut un des plus zèlés Diſc. Il enſeigna à Magdebourg & à Virtemberg, & fut Miniſtre à Iſlebe. Il mourut en 1574. On a recueilli ſes Ouvrages en trois volumes *in-folio*. Major ſoutenoit contre Amſdorph, & *les Rigides Confeſſioniſtes*, que les bonnes œuvres ſont ſi abſolument néceſſaires pour le ſalut, que les petits enfans mêmes ne ſçauroient être juſtifiés ſans elles. Ses Partiſans furent nommés *Majorites*. Il ne faut pas le confondre avec *Jean Major* d'Hadingthon en Ecoſſe. Celui-ci fit ſes études à Paris au Collège de Sainte Barbe, qui a été ſi floriſſant, & en celui de Montaigu, où il enſeigna enſuite la Philoſophie & la Théologie, avec réputation. Il y compoſa une *Hiſtoire* de la Grande Bretagne, qu'il dédia à ſon Roi Jacques V. Elle eſt diviſée en ſix Livres, & finit au mariage de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon. Cet Ouvrage eſt peu conſidérable. On a auſſi du même Auteur de ſçavans *Commentaires* ſur le Maître des Sentences, ſur les Evangiles, &c. On lui attribue encore un Livre, intitulé: *Le grand miroir des exemples* Tous ces Ouvrages ſont en Latin. Major fut reçu Docteur de Sorbonne en 1506, & mourut en Ecoſſe vers l'an 1540, âgé de 62 ans.

MAJORAGIO, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un Village dans le territoire de Milan, enſeigna avec un grand éclat les Belles-Lettres à Milan, où il étoit Profeſſeur d'Eloquence. Ses ennemis jaloux de ſa réputation, lui firent un crime de ce qu'à la tête de quelques ouvrages, il avoit pris le nom de *Marcus-Antonius-Majorianus*, au lieu de celui de *Antonius Maria*, ſous lequel il avoit été connu juſqu'alors. Ils lui firent un procès ſur ce changement. Tant il eſt vrai que les choſes les plus innocentes deviennent criminelles aux yeux de l'envie! Il ſe juſtifia fort éloquemment, & avoua qu'il n'avoit changé ſon nom, que parce qu'il n'y a point d'exemple dans les Auteurs de la pure latinité, qu'un homme ait été appellé *Antonius Maria*; cette raiſon annonce une grande délicateſſe ſur le choix des termes. Bayle l'appelle une ſuperſtition de la ſecte Cicéronienne. Majoragio mourut à Milan en 1555, à 41 ans. On a de lui des *Commentaires* ſur la Rhétorique d'Ariſtote, ſur l'*Orateur* de *Ciceron* & ſur *Virgile*, qui marquent beaucoup d'érudition. Il a laiſſé pluſieurs autres ouvrages, tels que des Traités *de Senatu Romano*;

de risu Oratorio & urbano ; de nominibus propriis veterum Romanorum ; des Harangues, &c.

MAJORIEN, (Julius Valerius Majorianus) étoit petit-fils de Majorien, Maître de la Milice d'Illyrie. Léon Empereur d'Orient lui donna le commandement des armées, pour lui frayer un chemin au Trône Impérial d'Occident, qu'il obtint à Ravenne en 457, du consentement du Sénat, du Peuple & des Troupes. Il étoit encore jeune, fort adroit dans les exercices militaires, actif, vigilant, infatigable, & d'une singulière intrépidité. Les Romains se flattèrent sous son règne de recouvrer bien-tôt leurs Provinces, leur gloire, & leur ancienne splendeur. En effet le premier de ses exploits militaires, fut de chasser les Vandales, qui pendant la vacance du Trône, étoient venus ravager les côtes de la Campanie. Il défit Genseric leur Roi & le repoussa jusques dans ses vaisseaux. Pour mieux connoître les forces de ses ennemis, il se déguisa & alla trouver à Carthage Genseric, en qualité d'Ambassadeur, pour lui faire des propositions de Paix au nom de l'Empereur d'Occident ; n'ayant apperçû dans cette Cour qu'une fierté barbare, & dans les troupes que peu de valeur, il revint bien résolu de les attaquer dans leur propre pays. Il s'embarqua sur le champ, & parut avec une puissante Flotte devant Carthage ; mais comme il étoit sur le point de donner l'assaut à la Ville, il fut contraint par une dangereuse maladie de revenir en Italie. Genseric craignant les armes d'un Prince aussi entreprenant, fit demander la paix, qui lui fut accordée. Ricimer que Majorien avoit fait Généralissime de ses troupes, jaloux de sa réputation, forma le projet de le dépouiller de l'Empire. Pour l'exécuter, l'ingrat se concerta avec Severe : sous prétexte de vouloir aider l'Empereur à terminer plus promptement la guerre contre les Alains, qui approchoient de l'Italie, Ricimer lui amena des troupes dont il étoit assuré ; mais le perfide s'étant saisi de lui, le contraignit de déposer l'Empire à Tortonne en 461, & le fit massacrer cinq jours après.

MAIRE, (Guillaume le) Evêque d'Angers, né dans le Bourg de Baracé en Anjou au treizième siècle, est connu par la part qu'il eut aux affaires les plus délicates de son tems, & par quelques écrits. On a de lui 1°. un *Mém.* qui contient des avis importans sur ce qu'il convenoit de régler au Conc. de Vienne où il assista en 1311 ; 2°. un *Journal* des principaux événemens arrivés sous son Episcopat,

Epiſcopat; qui eſt très-utile pour l'Hiſtoire de ce tems-là. Il ſe trouve dans le dixième tome du Spicilége du Pere d'Achery. 3°. Des *Statuts Synodaux* inſérés dans le recueil des Statuts du Diocèſe d'Angers. Cet illuſtre Evêque mourut en 1317. M. Gouvello a écrit ſa vie. L'Hiſtoire nous offre pluſieurs autres perſonnes du même nom; *Eudes le Maire*, valet de chambre de Philippe I, qui ſeul ſe chargea dans le onzième ſiècle, d'accomplir le vœu du Roi ſon Maître. Il alla pour lui à pied & armé, avec un cierge à la main, à la Terre-Sainte. A ſon retour le Roi lui donna la terre de Chalô-ſaint-Mard, ou Médard près d'Etampes; & par un privilége qu'il y ajouta, ſes Deſcendans furent exemts de tous ſubſides pendant plus de cinq ſiècles. Cette exemption fut abolie par Henri IV, parce qu'un très-grand nombre de familles prétendoit deſcendre d'Eudes, ſans pouvoir le prouver; *Jacques Maire*, fameux Pilote Hollandois, qui avec deux vaiſſeaux qu'il commandoit, découvrit en 1616 le détroit qui porte ſon nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique, entre la terre de feu, & l'Iſle nommée Statenland. Il n'a que ſept lieuës de long & n'eſt point dangereux, ce qui le fait préférer à celui de Magellan; *Jean le Maire* Poëte François, né à Bavai dans le Hainault en 1473, & mort en 1524. On remarque dans ſes Ouvrages tout ce qu'on a droit d'exiger de ſon ſiècle, une imagination enjouée, de l'eſprit, de la facilité, mais rarement du goût.

MAIRET, (Jean de) né à Beſançon d'une famille originaire d'Allemagne, parut fort jeune à la Cour, & s'attacha au fameux Duc de Montmorenci qu'il ſuivit dans ſon expédition contre Soubiſe, Chef du parti Huguenot. Mairet ſe diſtingua dans deux batailles où le Duc fut vainqueur; & celui-ci pour récompenſer ſa bravoure, le mit au nombre des Gentilshommes de ſa maiſon. Mairet s'acquit auſſi d'autres protecteurs qui lui firent du bien & le mirent en état de ſe livrer ſans diſtraction à la compoſition de ſes pièces de théâtre. Ses talens pour ce genre d'écrire éclatèrent de bonne heure, & dès l'âge de ſeize ans, il fit *la Chryſéide*, un an après *la Sylvie*; à vingt & un an *la Sylvanire*: le Duc d'*Oſſone* à vingt-trois; la *Virginie* à vingt-quatre, *la Sophoniſbe* à vingt-cinq. Cette dernière pièce mit le ſceau à ſa réputation; & elle eut un ſuccès incroyable. Elle l'emporta même ſur celle du grand Corneille qui en fit l'éloge avec une ſincérité bien rare dans un Rival. Après la So-

phonisbe, Mairet donna successivement *Marc-Antoine*, *Solyman*, *l'Illustre Corsaire*, *Athenaïs Sylvanire*, *la Sidonie*, en tout douze pièces qu'il publia dans l'espace de dix-sept ans. En 1686 il se maria & se retira à Besançon, où il vécut dans la considération, & il y mourut en 1686 âgé de quatre-vingt-deux ans. Ce Poëte avoit un génie capable d'aller loin s'il eut employé l'étude & les réflexions à le nourrir. Il y a des beautés dans ses pièces de théâtre, mais elles sont offusquées par la multitude des défauts, & particulièrement par la négligence des vers & la dureté de la diction. Il aimoit les Pointes, & sa Sophonisbe qui fut tant applaudie, & qui est écrite assez raisonnablement pour ce tems-là, est entièrement gâtée par de mauvais jeux de mots. Nous avons encore de Mairet des *Poësies diverses* parmi lesquelles celle qui est intitulée *le Solitaire Courtisan* se fait encore lire avec plaisir à cause des réflexions sensées & bien exprimées dont elle est remplie: quelques *Ecrits Satyriques* contre *le grand Corneille*, dont la réputation éclipsa celle de Mairet.

MAIRONIS, (François de) Provençal de l'ordre des Cordeliers, fut disciple de Jean Scot, & devint un des plus fameux Théologiens Scholastiques du quatorzième siècle. Il enseigna à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éclairé*. Il soutint le premier, l'acte appellé *Sorbonique*, dans lequel on est obligé de résoudre les difficultés qu'on propose depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir, sans interruption; exercice bisarre, digne d'une tête scholastique. Maironis est Auteur de plusieurs *Traités* de Philosophie & de Théologie.

MAISIERES, (Philippe de) né dans le château de Maisieres au Diocèse d'Amiens vers 1327, après avoir achevé ses études, passa au service d'André Roi de Sicile, & d'Alfonse Roi de Castille. Revenu dans sa patrie, il devint Chanoine d'Amiens. Six ans après, il voyagea dans la Terre-Sainte. Comme il avoit dessein d'engager les Princes Chrétiens à se croiser, il servit dans les troupes des Infidèles qui étoient alors divisés entre eux, pour s'instruire de leurs forces & de leur manière de faire la guerre. Un an après il se retira auprès de Hugues de Lusignan Roi de Chipre & de Jérusalem, qu'il trouva disposé à porter les armes contre les Sarrasins. Après la mort de ce Prince, il fut Chancelier de Pierre son Successeur, auquel il se rendit très-utile par ses conseils. Etant revenu en France en 1372, Charles V le fit Conseiller d'Etat, &

Gouverneur du Dauphin. Enfin dégoûté du monde, il se retira en 1380 chez les Célestins de Paris, dans un appartement qu'il y fit bâtir, sans en prendre l'habit, ni faire les vœux. Charles V l'honoroit souvent de ses visites, ou lui écrivoit pour le consulter sur les affaires les plus importantes de l'Etat. Il ne fut pas moins estimé de Charles VI, qui l'arracha de sa solitude pour l'envoyer à Avignon demander au Pape Clément VII l'entier établissement de la fête de la Présentation de la Vierge en Occident, à l'imitation de l'Eglise d'Orient. Après l'avoir obtenu, il rentra dans sa solitude. En 1395, il engagea Charles VI à abroger la coutume où l'on étoit de refuser le Sacrement de pénitence aux Criminels condamnés à mort. Maisieres mourut dans sa retraite en 1405, & légua tous ses biens aux Célestins. Ses principaux Ouvrages sont : *Le pélerinage du pauvre Pélerin*; *Le songe du vieux Pélerin*; dans l'un il expose les règles de la vertu & du véritable honneur, & dans l'autre il indique les moyens de faire cesser les désordres qui règnent parmi les Chrétiens. Il est encore Auteur d'un livre intitulé : *le Poirier fleuri en faveur d'un grand Prince*, & on lui a aussi attribué *le songe de Vergier*, mais il y a plus d'apparence qu'il est de Charles de Louvieres.

MAISTRE, (Antoine le) naquit à Paris en 1608. Il étoit fils d'Isaac le Maistre, maître des Comptes & de Catherine Arnauld, sœur du grand Arnauld Docteur de Sorbonne. Il commença à plaider à 21 ans, & son éloquence vive & animée lui attira une grande réputation, qu'il augmenta beaucoup par la connoissance de ce qu'il y a de plus rare dans les Auteurs profanes & ecclésiastiques. M. Seguier le choisit, lorsqu'il n'avoit que vingt-cinq ans, pour présenter au Parlement ses Lettres de Chancelier de France. Cette action qui eut un succès éclatant, & plusieurs autres, rendirent son nom célèbre. Le Chancelier plein d'estime pour son mérite, le fit recevoir Conseiller d'Etat, & lui offrit la Charge d'Avocat Général au Parlement de Metz, qu'il ne crut pas devoir accepter. Peu après il renonça au monde, & à tous les avantages les plus flatteurs, & se retira à Port-Royal. Sa retraite fit beaucoup de bruit, & trouva des censeurs, comme elle eut des admirateurs. M. de Sericourt son frere, qui étoit alors dans le service, vint à Paris pour voir de ses propres yeux la merveille, que la Grace avoit opéré dans M. le Maistre. En le voyant dans cette espèce de tombeau, où

il s'étoit enſéveli tout vivant, il cherchoit avec étonnement dans la perſonne qui étoit ſous ſes yeux, M. le Maiſtre, & ne le trouvoit point. Celui-ci remarquant ſa ſurpriſe, hé bien! mon frere, lui dit-il d'un air enjoué, & tout de feu, me reconnoiſſez-vous? Voilà ce M. le Maiſtre d'autrefois. Il eſt mort maintenant au monde, & ne cherche plus qu'à mourir à lui-même. J'ai aſſez parlé aux hommes dans le public, je ne veux plus que parler à Dieu. Je me ſuis tourmenté fort inutilement à plaider la cauſe des autres, je ne plaide plus que la mienne aujourd'hui dans le ſilence, & dans la retraite. M. de Sericourt qui n'avoit alors que vingt-ſix ans, renonça dès ce moment au ſervice, & imita ſon frere. Ils furent bien-tôt obligés de quitter Paris & de ſe retirer à Port-Royal des Champs, qui étoit un vrai déſert, depuis que les Religieuſ. en étoient ſorties, pour s'établir à Paris. Ils s'y livrèrent à l'étude, à la prière & à la pénitence. Bien-tôt la perſécution arracha de Port-Royal ces illuſtres Solitaires, qui trouvèrent un azyle chez M. Vittard à la Ferté-Milon. Ils y vécurent dans une ſi profonde retraite, qu'ils ne ſe voyoient eux-mêmes que la nuit pour dire Matines. Après un an de ſéjour à la Ferté, les deux freres retournèrent à P. R. des Champs. M. le Maiſtre y reprit tous ſes exercices de piété, & pendant les vingt années qu'il a paſſées dans la ſolitude, il a conſervé la ferveur qu'il y avoit apportée; en s'immolant ſous les yeux de Dieu, par les travaux de la pénitence la plus auſtère, il rendit ſa retraite utile à l'Egliſe par pluſieurs bons Ouvrages. Il traduiſit les Livres du *Sacerdoce*, de Saint Chryſoſtôme, & les paſſages dont le célèbre Arnauld ſon oncle avoit beſoin pour la *tradition de l'Egliſe ſur la pénitence*. En 1654, il fit un *Mémoire* pour prendre la défenſe des Religieuſes & des Solitaires de Port-Royal. Il a auſſi eu part à pluſieurs Ouvrages faits pour les intérêts de la vérité. M. le Maiſtre avoit formé le deſſein de publier une vie des Saints, purgée de toutes les fables, que l'ignorance ou l'inexactitude de quelques Auteurs ont laiſſé gliſſer dans les anciennes légendes. Il avoit même donné d'excellens échantillons de ce grand Ouvrage dans les vies de S. Ignace Evêque d'Antioche, de S. Jean Climaque, de S. Bernard, & dans l'Hiſtoire ſi touchante des Martyrs de Lyon. Mais ſa mort trop prompte, arrêta le cours de cette importante entrepriſe. Dans ſes derniers momens, pénétré des ſentimens d'une parfaite hu-

milité, il dit à ſes amis que Dieu ne lui avoit pas permis d'exécuter ce projet, parce que la vie des Saints devoit être écrite par un Saint. Il mourut le quatrième Novembre 1658 à cinquante un ans. Il fut enterré à Port-Royal des Champs; mais cet illuſtre Monaſtère ayant été démoli, on exhuma ce qui reſtoit de ſon corps, & on le tranſporta dans l'Egliſe de S. Etienne du Mont à Paris en 1711. Les plaidoyers de ce grand homme ont été imprimés pluſieurs fois ſous ſon nom.

MAISTRE, (Louis-Iſaac le) plus connu ſous le nom de *Sacy*, étoit frere du précédent, & naquit à Paris en 1613. Dès ſon enfance, il fit paroître une grande inclination à la vertu, & les diſpoſitions les plus heureuſes pour les Belles-Lettres & pour les Sciences. Il fit ſes études au Collége de Beauvais, ayant un Précepteur commun avec Antoine Arnauld ſon oncle, qui n'avoit qu'un an plus que lui. M. de Saint-Cyran ſe chargea enſuite de ſon éducation, en l'aſſociant à ſon neveu M. de Barcos. Cet excellent Maître lui fit lire l'Ecriture-Sainte & les Peres, & l'engagea à entrer de bonne heure dans l'état eccléſiaſtique. Après la mort de M. de Saint-Cyran, il choiſit le reſpectable M. Singlin pour Directeur. Il alla enſuite habiter avec ſes freres, le Déſert de Port-Royal-des-Champs, & s'y livra à la pénitence la plus rigoureuſe. Bientôt il ſuccomba, & eut une maladie qui le réduiſit à l'extrémité. Elle ne fit qu'augmenter ſon amour de la retraite, de l'auſtérité & ſa profonde humilité, qui parut ſur-tout, quand on lui ordonna de recevoir la Prêtriſe. Il avoit près de trente-cinq ans; quoiqu'il eût paſſé des années entières dans l'exercice de chacun des différens ordres qui conduiſent au Sacerdoce; que depuis l'enfance il eût vêcu dans l'innocence, & qu'il poſſédât dans un degré éminent toutes les qualités de l'eſprit & du cœur, ſon humilité lui cachoit toutes ces marques de vocation. Il ne voyoit que la ſublimité de cet état & ſa propre baſſeſſe. Après de longs délais, il fallut pourtant céder aux ordres réitérés de M. Singlin & de M. de Barcos, & il fut ordonné Prêtre en 1648. Il ne dit ſa première Meſſe qu'après quarante jours qu'il paſſa dans un recueillement & dans une ferveur toute nouvelle. On le chargea auſſi-tôt de diriger les Religieuſes & les Solitaires de Port-Royal-des-Champs. M. de Sacy avoit toutes les qualités propres à rendre ſon miniſtère utile; un eſprit de modération, de ſageſſe & de prières; une patience à toute épreuve, qui l'empêchoit de ſe laſſer d'at-

tendre les momens de Dieu; un diſcernement exquis, pour juger des progrès de la Grace dans les ames; un zèle qui le rendoit toujours prêt à ſervir ceux qu'il conduiſoit. La perſécution l'ayant obligé de ſe cacher en 1661, il continua, du fond de ſa retraite, à rendre ſervice à ceux qui étoient ſous ſa direction. La mort de M. Singlin, arrivée en 1664, augmenta le travail de M. de Sacy. Madame de Longueville & Mademoiſelle de Vertus, ſe mirent ſous ſa conduite. Il étoit forcé de prendre beaucoup de précautions pour échapper, dans l'exercice de ſes bonnes œuvres, à la vigilance de ſes ennemis. Mais il eſt bien difficile de ſe ſouſtraire aux yeux perçans de l'envie. Il fut arrêté près de la Baſtille avec M. Fontaine, dans le moment même qu'ils s'entretenoient du peu de compaſſion que l'on avoit pour ceux qui y étoient enfermés. Ramenés à leur maiſon, ils furent gardés & interrogés pendant 14 jours. Le Procès-verbal du Lieutenant-Civil, qui avoit été porté en Cour, étoit à leur décharge. Les Miniſtres paroiſſoient déſirer, que l'affaire n'eût point d'autres ſuites; mais le Pere Annat ſollicita ſi inſtamment le Roi, de ne point laiſſer échapper ces prétendus Janſeniſtes, qu'ils furent conduits en priſon. La douceur de M. de Sacy ne put attendrir le Gouverneur, qui ſembloit ſe faire un mérite de ſes duretés. Il fut trois mois ſeul avec ſon domeſtique dans une chambre. M. le Tellier, Sécretaire d'Etat, obtint qu'on mît M. Fontaine auprès de lui. Pendant les deux ans & demi de ſa captivité, il fit une exacte diſtribution de ſon tems, entre la prière & le travail. Jouiſſant d'une profonde paix, il diſoit ſouvent que c'étoit là les plus douces années de ſa vie. En entrant en priſon, il s'étoit propoſé trois règles, qu'il exprimoit par ces mots: *dépendre de Dieu, s'humilier, ſouffrir.* Auſſi étoit-il difficile de troubler la ſérénité de ſon ame. Il n'y eut qu'une nouvelle qui fit un peu d'impreſſion ſur lui: c'eſt lorſqu'il apprit qu'un Seigneur de la Cour ayant demandé à un Jéſuite, pourquoi la Société tenoit M. de Sacy à la Baſtille, ce Pere avoit répondu: *Pourquoi? C'eſt pour ſçavoir qu'il eſt là, afin de l'y aller prendre quand on aura beſoin de lui, pour lui faire ſentir un feu plus chaud que le Soleil.* Cette priſon a procuré à l'Egliſe la Traduction de toute la Bible. Elle fut finie la veille de la Touſſaint 1668: & ce jour-là même il recouvra ſa liberté. Après ſa ſortie de la Baſtille, le premier devoir dont il s'acquitta, fut d'al-

ler à Notre-Dame, pour rendre graces à Dieu. Il fut ensuite présenté au Roi qu'il remercia en peu de mots. Sa Majesté l'assura de son estime. M. le Tellier lui témoigna une amitié particulière, & lui offrit des Bénéfices, qu'il refusa constamment. Il demanda pour toute grace à ce Ministre, d'envoyer, plusieurs fois l'année, à la Bastille des personnes de confiance, pour examiner l'état des prisonniers. S'étant établi à Paris, il alloit souvent visiter les Religieuses de Port-Royal. Il fixa sa demeure, en 1675, dans cette sainte retraite, jusqu'à la dernière dispersion des Confesseurs & des Solitaires en 1679. S'étant alors retiré à Pomponne, il y travailla à ses Explications de la Bible, qui sont si célèbres dans l'Eglise. Il y mourut en 1684, à soixante-onze ans, & fut enterré à Port-Royal-des-Champs, comme il l'avoit demandé dans son Testament. On a de lui, outre sa *Traduction de la Bible*, qui eut un cours prodigieux & bien mérité, celle du *Poëme* de Saint Prosper sur la Grace, en vers & en prose; un *Poëme* sur le Saint Sacrement; les *Heures* de Port-Royal avec les *Hymnes* traduites en vers. L'*Imitation de Jesus-Christ* en François, sous le nom de Beuil; une *Traduction* des Pseaumes selon l'Hébreu & la Vulgate; la *Vie* de Dom Barthélemi des Martyrs, Ouvrage excellent; *Traduction* des Sermons de Saint Jean-Chrysostome sur Saint Matthieu; la *Solitude* Chrétienne, en trois volumes; les *Vers François* qui sont dans les Racines Grecques de M. Lancelot; *Traduction* de Phèdre, de trois *Comédies* de Terence & des Lettres de Bongars; les *Enluminures* de l'Almanach des Jésuites. C'est une pièce de vers, où l'on réfute les calomnies & les impertinences exprimées dans une misérable estampe, inventée par les Jésuites contre les prétendus Jansénistes, pour servir de Frontispice à un Almanach. Enfin, 2 vol. *in*-8. de *Lettres* de piété, dignes de la grande réputation de leur Auteur.

MALABRANCA, (Latin) célèbre Dominicain, étoit neveu du Pape Nicolas III, qui le fit Cardinal & Evêque d'Ostie & de Velletri en 1278, & ensuite Légat de Bologne. Son intégrité & ses talens lui attirèrent tant d'estime & d'affection, qu'ayant été envoyé à Florence, qui étoit divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins, il y rétablit la paix. Il eut beaucoup de part à l'élection du Pape S. Célestin, & mourut bien-tôt après en 1294. On le croit auteur de la prose *Dies iræ*, qu'on chante à la Messe des morts.

MALABRANCA, (Hu-

golin) d'Orviette, Religieux Auguſtin, que l'on croit être parent du précédent, fut Evêque de Rimini, enſuite Patriarche de Conſtantinople vers 1290. Il fut employé par Nicolas IV. à la réduction des Grecs Schiſmatiques à l'Egliſe Romaine, & a laiſſé pluſieurs Ouvrages.

MALACHIE, c'eſt-à-dire, *Ange*, le dernier de tous les Prophètes de l'ancien Teſtament, vivoit du tems de Néhémie, ſous le régne d'Artaxerxès *Longuemain*. Sa Prophétie eſt diviſée en quatre Chapitres. Il s'élève contre les grands déſordres, qui étoient alors communs aux Prêtres & au Peuple de Juda; reproche aux Juifs leurs mariages avec des femmes étrangères, & leur dureté envers leurs freres; prédit l'abolition des Sacrifices Judaïques & l'inſtitution d'un nouveau Sacrifice, qui ſeroit offert dans tout l'Univers; annonce la venue de Saint Jean-Baptiſte; le double avénement du Sauveur & la Miſſion d'Elie, *avant que le grand & épouvantable jour du Seigneur arrive.*

MALACHIE, (Saint) né en Irlande de parens nobles en 1094, fit ſes études à Armac, ſa patrie, & y mena une vie très-auſtère. Celſe, Archevêque de cette Ville, l'ayant ordonné Prêtre malgré lui, le fit ſon Vicaire. Il travailla avec fruit à l'inſtruction des peuples, & rétablit le célèbre Monaſtère de Benchor, qui avoit été ruiné par des Pirates. Saint Colomban y avoit vécû cinq ans auparavant. Malachie, forcé de remplir le Siége Epiſcopal de Conner, dans la Province d'Ultonie, trouva des barbares plus ſemblables à des bêtes qu'à des hommes, & qui n'étoient Chrétiens que de nom. Il vainquit enfin la dureté de ce peuple par ſa patience, par ſes travaux, ſes inſtructions & ſes prières. Il y établit la diſcipline, la fréquentation des Egliſes, l'uſage des Sacremens, les mariages légitimes. Ayant été élû, malgré ſa réſiſtance, Archevêque d'Armac en 1127, il réforma la conduite & les mœurs de ſes Diocèſains. Après cet heureux ſuccès, il quitta ce Siége, ſuivant la déclaration qu'il en avoit faite en l'acceptant; de retour à ſon ancien Diocèſe, il y forma une Communauté de Chanoines Réguliers, avec leſquels il auroit voulu vivre en retraite, mais ſa grande réputation ne le permit pas. On venoit en foule le conſulter; on le regardoit comme un Apôtre, & ſes déciſions paſſoient pour des oracles. Réſolu d'aller à Rome, il paſſa en France & ſéjourna à Clairvaux, où il lia une amitié étroite avec Saint Bernard. A ſon départ de Rome, le

Pape Innocent II. l'établit ſon Légat pour toute l'Irlande. Il laiſſa quatre de ſes diſciples à Clairvaux, & s'en ſervit quelques années après pour fonder, dans le Diocèſe d'Armac, l'Abbaye de Mellifont, qui produiſit dans la ſuite cinq autres Monaſtères. Il tint pluſieurs Conciles en divers lieux, pour rétablir la diſcipline, que la négligence des Evêques avoit laiſſé abolir. Ses paroles étoient ſoutenues par la ſainteté de ſa vie & par la vertu des miracles. Etant retourné à Clairvaux, il y mourut, en 1148, entre les bras de S. Bernard ſon ami, qui a écrit ſa vie. La fameuſe Prophétie des Papes, depuis Céleſtin II. juſqu'à la fin du monde, eſt un ouvrage fabriqué pendant le Conclave de 1590, par les Partiſans du Cardinal Simonelli. Le ſilence de Saint Bernard, qui a écrit la vie de Malachie & qui a rapporté ſes moindres prédictions, eſt une bonne preuve de la fauſſeté de cette pièce; il faut y joindre le ſilence de 400 ans, & de nombre d'Aut. éclairés, qui ont parlé de cet Evêque & qui n'auroient pas obmis ces prédict.

MALAVAL, (François) né à Marſeille en 1627, donna quelque cours en France à la nouvelle ſpiritualité, qu'il avoit puiſée dans le Quiétiſte Molinos. Quoique devenu aveugle à l'âge de neuf ans, il avoit fait d'aſſez bonnes études. Prévenu de bonne heure de vifs ſentimens de piété, il ſe livra dès ſa jeuneſſe à la méditation, & ſon infirmité même lui procura la facilité du recueillement. S'étant laiſſé éblouir par le faux brillant de la nouvelle dévotion de Molinos, il compoſa en ſa faveur un Ouvrage qu'il intitula : *Pratique facile pour élever l'ame à la contemplation.* Ce Livre ayant été cenſuré à Rome, l'Auteur ſe retracta, & ſe déclara ouvertement contre la doctrine de Molinos. Cependant ſon Ouvrage s'étoit répandu dans le public, on l'avoit ſaiſi avec avidité, & on n'avoit pas craint de mettre ces deux vers à la tête :

Tam puro populos dudum cum lumine paſcas,
Lumine, quis captum te, Malavalle putet?

ſa piété & ſes lumières, lui occaſionèrent un commerce de lettres avec Chriſtine Reine de Suède, le Cardinal Cibo & pluſieurs autres perſonnes illuſtres. Le Cardinal Bona lui obtint une diſpenſe du Pape pour recevoir la Cléricature, quoiqu'aveugle. Il mourut à Marſeille en 1719, à 92 ans. Outre le Livre dont nous venons de parler, il a laiſſé des *Poëſies* ſpirituelles remplies de la même myſticité, dont la meilleure édi-

tion eſt celle de 1714, *in*-8. Il y a pluſieurs pièces qu'on peut lire avec fruit; des *Vies des Saints*; la *Vie de S. Philippe Benizi*, Général des Servites; un *Diſcours* ſolide *contre la ſuperſtition populaire des jours heureux & malheureux*, qui ſe trouve dans le Mercure du mois de Juin 1688, & quelques autres Ouvrages de piété.

MALDONAT, (Jean) né à *Caſas de la Reina* dans l'Eſtramadure en 1534, fit ſes études avec diſtinction à Salamanque, & y enſeigna le Grec, la Philoſophie & la Théologie. En 1562 il entra dans la Société des Jéſuites à Rome. L'année ſuivante, il fut envoyé à Paris, & y profeſſa la Théologie & la Philoſophie avec tant d'éclat, que le Cardinal de Lorraine l'attira dans l'Univerſité qu'il avoit fondée à Pont-à-Mouſſon. De retour à Paris, il fut accuſé en Juſtice d'avoir engagé le Préſident de Montbrun, qu'il aſſiſtoit à la mort, à faire un legs univerſel en faveur de ſa Société. Mais ſa réputation fut miſe à couvert par un Arrêt du Parlement, & elle en fut le principal motif. Cependant Antoine Arnaud, plaidant contre les Jéſuites en 1594, ſuppoſe le fait vrai, puiſqu'après avoir parlé des artifices qu'employent ces Peres pour s'attirer des donations, il ajoute : *comme fit Maldonat au Préſident de Montbrun Saint-André*, en tirant de lui tous ſes meubles & acquêts, *par une Confeſſion pleine d'avarice & d'impoſture, de laquelle le Préſident Pibrac appella comme d'abus en pleine Audience.* Maldonat Ayant agité comme problématique la queſtion de l'*imm. Concept.* de la Vierge, la Faculté de Théologie lui en fit un crime. Pierre de Gondi, Evêque de Paris, déclara par une Sentence, qu'il n'avoit rien avancé contre la Foi; ce qui déplût à la Faculté, dont le Doyen & le Syndic furent excommuniés par l'Evêque de Paris. Maldonat, pour ſe dérober aux perſécutions de ſes ennemis, ſe retira à Bourges. Il compoſa dans cette retraite ſon *Commentaire* ſur les quatre Evangiles, où l'on trouve beaucoup d'exactitude & de jugement. Les meilleures éditions de ce précieux Ouvrage, ſont celles de Pont-à-Mouſſon & les ſuivantes juſqu'en 1617. Celles qui ont été faites depuis, ſont altérées. Gregoire XIII. le fit venir à Rome, pour travailler à l'édition de la Bible Grecque *des Septante*; mais il fut trouvé mort dans ſon lit le cinquième de Janvier 1583, à cinquante ans. Il a compoſé un autre *Commentaire* ſur Jéremie, Baruch, Ezéchiel, Daniel & ſur les Pſeaumes; divers *Traités* de

Théologie ; des *Lettres* écrites avec élegance, & d'autres Ouvrages. Le ſtile en eſt clair, vif & aiſé. L'Auteur étoit très-verſé dans la littérature Profane & dans l'étude des Peres. On lui reproche d'avoir des ſentimens aſſez libres & mêmes ſinguliers. Il n'eſt point exact ſur les vérités de la grace. Il oſe quelquefois avouer que Saint Auguſtin n'eſt pas du ſentiment qu'il embraſſe, ſur cette matière. Il ſuivoit en cela l'eſprit de la Société dont il étoit membre.

MALEBRANCHE, (Nicolas) naquit à Paris le 6 Août 1638, de Nicolas Malebranche, Sécrétaire du Roi, & de Catherine de Lauſon. Il s'étoit toujours deſtiné à l'Etat eccléſiaſtiq., & il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à Paris en 1660. Il s'appliqua d'abord à l'étude des Langues & de l'Hiſtoire. Mais dans la ſuite étant tombé ſur le *Traité de l'Homme* de Deſcartes, il fut frappé comme d'une lumière, qui en ſortit toute nouvelle à ſes yeux. Il entrevit une ſcience dont il n'avoit point d'idée, & ſentit qu'elle lui convenoit. Il lut ce livre avec un tel tranſport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre ſa lecture. L'inviſible Vérité n'eſt pas accoûtumée à trouver tant de ſenſibilité parmi les hommes. Il devint ſi rapidement Philoſophe, qu'au bout de ſix années de Cartéſianiſme, il avoit compoſé le livre *de la Recherche de la Vérité*, ouvrage immortel, où il ne paroiſſoit pas avoir ſuivi Deſcartes, mais rencontré. Quelle ſagacité pour deméler les erreurs des ſens, de l'imagination, de l'eſprit & du cœur, quelles touches, quand il peint les caractères différens de ceux qui s'égarent dans la recherche de la Vérité! La diction a toute la dignité que les matières demandent, & toute la grace qu'elles peuvent ſouffrir. Ce n'eſt pas qu'il eût apporté aucun ſoin à cultiver les talens de l'imagination: au contraire, il s'eſt toujours fort attaché à les décrier; mais il en avoit naturellement une fort noble & très-vive, qui travailloit pour un ingrat malgré lui-même, & qui ornoit la raiſon en ſe cachant d'elle. En 1677 il donna, à la ſollicitation de M. le Duc de Chevreuſe, *ſes Converſations chrétiennes*, où il introduit trois perſonnages. Le Dialogue en eſt bien entendu, & les caractères finement obſervés. Il racontoit lui-même qu'il eut toutes les peines du monde à trouver un Approbateur, que tous ceux à qui cet ouvr. avoit été envoyé, ou ne l'entendoient pas, ou refuſoient de donner leur approbation à des principes qui

leur paroiſſoient ſi nouveaux, quoiqu'ils ne fuſſent dans le fonds que le Cartérianiſme développé, & qu'enfin ce fut le célèbre Mezerai qui l'approuva comme un livre de Géométrie. On y traite des queſtions les plus ſublimes de la Religion. Son livre *de la Nature & de la Grace*, lui attira la juſte Cenſure de M. Arnaud, dont cette matière étoit preſque le Domaine. Le fond du ſyſtême dont il s'agiſſoit, eſt que l'ame humaine de J. C. eſt la cauſe occaſionnelle de la diſtribution de la Grace, par le choix qu'elle fait de certaines perſonnes, pour demander à Dieu qu'il la leur envoye; & que comme cette ame, toute parfaite qu'elle eſt, eſt finie, l'ordre de la Grace doit avoir ſes défectuoſités, auſſi-bien que celui de la Nature. Le grand Arnaud mit en poudre la Théologie du célèbre Philoſophe, dans un excellent ouvrage qui a pour titre: *Réflexions Philoſophiques & Théologiques ſur le nouveau Syſtême de la Nature & de la Grace.* L'Auteur du livre de l'action de Dieu, &c. a marché ſur les traces de cet illuſtre Docteur, & a réfuté les mêmes erreurs. La Cour de Rome ſe déclara pour M. Arnaud, par un Decret du ſaint Office, qui ſupprima tous les écrits du P. Malebranche ſur la Grace; ce Philoſophe publia en 1683, *ſes Méditations Chrétiennes & Méthaphyſiques.* C'eſt un Dialogue entre le Verbe & lui. Il étoit perſuadé que le Verbe étoit la raiſon univerſelle, que les eſprits créés voyent tout dans cette ſubſtance increée, même les idées des corps; que le Verbe eſt donc la ſeule lumière qui nous éclaire & le ſeul maître qui nous inſtruit. Sur ce fondement il l'introduit parlant à lui comme à ſon diſciple, & lui découvrant les plus ſublimes vérités de la Méthaphyſique, & de la Religion. Le Dialogue a une nobleſſe digne, autant qu'il eſt poſſible, d'un tel interlocuteur. L'Auteur a ſçû y répandre un certain ſombre auguſte & majeſtueux, propre à tenir les ſens & l'imagination dans le ſilence, & la raiſon dans l'attention & dans le reſpect. Son ſyſtême ſur les idées par lequel il ſoutient que nous voyons tout en Dieu, lui attira pluſieurs écrits de M. Arnaud. On peut penſer avec quelle ſubtilité & quelle force on diſputa de part & d'autre. A peine l'Europe eut-elle fourni encore deux pareils Athletes. Mais où prendre des Juges? Pendant la chaleur de cette conteſtation parut le *Traité de Morale* du P. Malebranche. Il y tire tous nos devoirs des principes qui lui ſont particuliers. On eſt ſurpris de ſe voir conduit par la ſeule Philoſophie aux plus

rigoureuſes obligations du Chriſtianiſme. Il raſſembla enſuite toutes les matières conteſtées, ou plutôt tout ſon ſyſtême dans un nouvel ouvrage imprimé en 1688, qu'il intitula: *Entretiens ſur la Métaphyſique & ſur la Religion.* Le Pere Lami, Bénédictin, voulut appuyer l'idée qu'il s'étoit faite de l'amour déſintéreſſé qu'on doit avoir pour Dieu, de l'autorité du P. Malebranche. Celui-ci trouva mauvais d'avoir été cité pour garant d'un ſentiment qu'il n'avoit point. Pour donner une déclaration publique de ce qu'il penſoit, il fit ſon Traité de l'*Amour de Dieu*, qui renferme tout ce qu'il pouvoit dire d'inſtructif ſur ce ſujet. Tandis que le P. Malebranche avoit mille contradictions à ſouffrir dans ſon pays, ſa Philoſophie pénétroit à la Chine. Un Miſſionnaire Jéſuite écrivit à ceux de France, qu'ils n'envoyaſſent à la Chine que des gens qui ſçuſſent les Mathématiques, & les ouvrages du P. Malebranche. M. l'Evêque de Roſalie le preſſa fort d'écrire pour les Chinois. Il le fit en 1708 par un petit Dialogue intitulé: *Entretien d'un Philoſophe Chrétien, & d'un Philoſophe Chinois ſur la Nature de Dieu.* Son dernier livre qui parut en 1715, a été *les, Réflexions ſur la Prémotion Phyſique qu'il oppoſa à l'Action de Dieu ſur la Créature*; ouvrage immortel du célèbre Bourſier. Le P. Malebranche fut moins Théologien, que Philoſophe, Géomètre & Phyſicien. Ces deux titres le firent recevoir Académicien Honoraire de l'Académie des Sciences en 1699. Quoique d'un tempéramment foible, il jouit d'une ſanté aſſez égale juſqu'en 1715. Il tomba cette année dans une défaillance univerſelle. Son mal s'accommoda à ſa Philoſophie; le corps qu'il avoit tant mépriſé, ſe réduiſit preſque à rien, & l'eſprit accoûtumé à la ſupériorité, demeura ſain & entier. Il fut toujours ſpectateur tranquille de ſa longue mort, dont le dernier moment arriva le 13 Octobre 1715. Le P. Malebranche avoit aſſez peu lû, & cependant beaucoup appris, parce qu'il méditoit aſſiduement. Auſſi n'avoit-il que du mépris pour cette eſpèce de Philoſophes, dont toute la ſcience conſiſte à connoître ce que les autres ont penſé. Cette ſimplicité que les grands hommes oſent preſque ſeuls ſe permettre, & dont le contraſte relève tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Ses délaſſemens étoient des divertiſſemens d'enfant. Il ne vouloit point qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans ſon ame. Dès qu'ils étoient paſſés, il ne lui en reſtoit rien, que de ne s'être pas toujours ap-

pliqué. Une piété éclairée, attentive & sévère, perfectionnoit des mœurs, que la nature seule mettoit déjà, s'il étoit possible, en état de n'en avoir pas beaucoup de besoin. Sa conversation rouloit sur les mêmes matières que ses livres. Seulement pour ne pas effaroucher la plûpart des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins morale ; mais il ne relâchoit rien du Philosophique. Il cachoit, autant qu'il pouvoit, sa supériorité, persuadé que ce n'est qu'avec un air humble & soumis que la Vérité peut se glisser chez les hommes. Il ne venoit presque point de sçavans à Paris, qui ne lui rendissent leurs hommages. Des Princes Allem. y sont venus, dit-on, exprès pour lui. Pendant la guerre du Roi Guillaume, un Officier Angl. prisonnier, se consoloit de venir à Paris, parce qu'il avoit toujours eu envie de voir Louis XIV, & Malebranche ; mais ces curiosités passagères, ne sont pas si glorieuses pour lui que l'assiduité constante d'un grand nombre de gens de mérite, qui se rassembloient au-tour de lui. Ils étoient la plûpart ses disciples & ses amis en même tems, & l'on ne pouvoit guère être l'un sans l'autre. Dès qu'on recevoit son système, il n'étoit pas possib. qu'on ne goûtât infiniment le caractère de l'Auteur, qui n'étoit, pour ainsi dire, que le système vivant.

MALEPEYRE DE VENDANGES, (N.) étoit né à Toulouse, d'une famille connue par l'antiquité de la Noblesse. Il se trouve parmi ses ancêtres plusieurs hommes illustres dans l'épée & dans la Robe. Malepeyre choisit cette dernière profession. Il étoit très-versé dans la science du Droit, dans l'ancienne & nouvelle Philosophie. Il s'étoit même appliqué avec succès à la Théologie, aux Mathématiques, à l'éloquence, à la Poësie & à la Médecine. Il joignit aux qualités de son esprit, toutes les vertus propres de son état. Son intégrité l'avoit rendu l'arbitre de presque tous les différens de sa Province. Il ne rapportoit de Procès que ceux qu'il ne pouvoit accommoder. Loin de recevoir aucun présent, il refusoit ce qu'il auroit pû prendre légitimement. Souvent il a payé pour les pauvres, quoiqu'il n'eût point influé dans la perte de leur Procès. Il étoit de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, qu'il avoit le plus contribué à établir, & dont il avoit toujours été regardé comme le Chef. Le zèle particulier qu'il avoit pour le Culte de la sainte Vierge, le porta à lui faire bâtir une magnifique Chapelle, qui est un des plus beaux monumens de piété qu'il y ait dans le

Royaume. C'eſt par le même motif qu'il fonda un cinquième Prix à l'Académie des Jeux Floraux, pour celui qui feroit chaque année le plus beau ſonnet à la louange de la Mere de J. C. Il mourut à Toulouſe Doyen du Préſidial de cette Ville, en 1702, âgé de 78 ans. L'Auteur de ſon éloge imprimé dans les Mémoires de Trévoux du mois de Fév. 1703, dit qu'il a publié pluſieurs ouvrages, & qu'il en a laiſſé d'autres manuſcrits; mais il n'en détaille aucun.

MALEZIEU, (Nicolas de) naquit à Paris en 1650 de Nicolas Malezieu, Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie Desforges, originaire de Champagne. Peu content de la Philoſophie qu'il avoit étudiée chez les Jéſuites à Paris, il s'y appliqua de nouveau ſous le célèbre Rohault, auſſi-bien qu'aux Mathématiques. Ces deux Sciences qui ſouffrent ſi peu qu'on ſe partage entre elles & d'autres, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, le Grec, l'Hébreu, & même la Poëſie. Malezieu les embraſſa toutes avec un égal ſuccès. Des affaires domeſtiques l'appellèrent en Champagne. Comme il étoit deſtiné à plaire aux gens de mérite, dit Fontenelles, il entra dans une liaiſon étroite avec M. de Vialart Evêque de Châlons, auſſi connu par la beauté de ſon eſprit, que par la pureté de ſes mœurs. Il ſe fortifia par ce commerce dans des ſentimens de religion & de piété, qu'il a conſervés toute ſa vie. Son mérite l'ayant fait connoître du Duc de Montauſier & de Boſſuet, on lui confia par leur conſeil, l'éducation du Duc du Maine. Il fut nommé par le Roi, & une ſeconde fois en quelque ſorte par le Public. Après le mariage de ce Prince, la Ducheſſe du Maine ne manqua pas de ſe l'attacher particulièrement, par l'eſtime qu'elle lui fit ſentir. Avide de ſçavoir, & propre à ſçavoir tout, elle trouva mille reſſources dans le génie de Malezieu. Elle aimoit à donner chez elle des fêtes & des ſpectacles, mais elle vouloit que la joye eût de l'eſprit. Malezieu occupoit ſes talens moins ſérieux à imaginer ou à ordonner une fête, & lui-même y étoit ſouvent Acteur. Les vers qu'il compoſoit pour cela, avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la juſteſſe, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de tems. Les impromptu lui étoient aſſez familiers. Il eut l'honneur d'apprendre les Mathématiques à M. le Duc de Bourgogne en 1696. Il choiſit les Elémens de Geométrie compoſés par M. Arnaud, comme les plus clairs & les mieux digérés, pour en faire le fond

de ſes leçons. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions & quelques retranchemens. Toutes ſes leçons précieuſement raſſemblées pendant le cours de quatre ans, ont fait un corps d'Ouvrage qui fut imprimé en 1715 ſous le titre d'*Elémens de Géométrie de Monſeigneur le Duc de Bourgogne*. Il fut reçu de l'Académie des Sciences en 1699, & de l'Académie Françoiſe en 1701. On ne ſera pas étonné, dit l'ingénieux Fontenelles, qu'il fut Citoyen de deux états ſi différens. Il mourut d'apoplexie en 1727. On a de lui pluſieurs pièces en vers & en proſe.

MALHERBE, (François de) naquit à Caen vers 1556 d'une famille noble & ancienne. Affligé de voir que ſon pere fût devenu Calviniſte peu de tems avant ſa mort, il ſe retira en Provence, où il s'attacha à la maiſon de Henri d'Angoulême, fils naturel du Roi Henri II. Il y épouſa une Demoiſelle de la maiſon de Coriolis, dont il eut pluſieurs enfans, qui moururent tous avant lui. Un d'eux nommé Marc-Antoine, fut tué en duel par M. de Piles en 1627. Ce cruel évenement répandit l'amertume ſur les derniers jours de Malherbe. Il alla exprès au ſiége de la Rochelle pour demander juſtice au Roi; mais n'ayant pas eu la ſatisfaction qu'il eſpéroit, il voulut ſe battre contre M. de Piles. On lui repréſenta qu'il étoit ridicule & téméraire à l'âge de ſoixante-treize ans, de vouloir ſe battre contre un jeune homme de vingt-cinq. *C'eſt pour cela que je le fais*, répondit-il bruſquement, *je hazarde un ſol contre une piſtole*. Il eſt le premier en France, qui ait montré l'Ode dans ſa perfection. Avant lui nos Lyriques faiſoient un galimathias pompeux de latiniſmes & d'Helleniſmes, qu'ils lardoient de pointes, de jeux de mots, de rodomontades. Malherbe réduiſit ces muſes effrénées aux règles du devoir. Il voulut qu'on parlât avec netteté, juſteſſe, décence; que les vers tombaſſent avec grace. Ses Loix priſes dans le bon ſens & dans la nature ſervent encore de règle, comme l'a dit Deſpreaux, aux Auteurs d'aujourd'hui. Ce Poete eſt grand, noble, hardi, plein de choſes tendres, gracieux quand la matière le demande. On vit la langue Françoiſe prendre ſous ſa main un caractère nouveau. Elle devint pure, coulante, harmonieuſe, noble & majeſtueuſe. Il s'intéreſſoit tellement à ſa pureté, qu'une heure avant que de mourir, après avoir été long-tems à l'agonie, il ſe réveilla comme en ſurſaut pour reprendre ſa garde d'un mot qui n'étoit pas bien françois à ſon gré. On ajoute que ſon Confeſſeur lui

lui en ayant fait une réprimande, Malherbe lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre jusqu'à la mort la pureté de la langue Françoise : le même Confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions basses & peu correctes, Malherbe l'interrompit en lui disant : *Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûteroit.* Il est à remarquer qu'il a vécu sous six de nos Rois, étant né sous le regne de Henri II, & mort sous celui de Louis XIII en 1628. Ses Ouv. poetiques sont des *Paraphrases de Pseaumes*, des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, & quelques *Epigrammes*. M. de S. Marc vient de donner une nouvelle édition in-8. des *Poësies* de Malherbe, beaucoup plus étendue & plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Elle est ornée d'un beau portrait de l'Auteur, au bas duquel on lit ce demi vers de Boileau :

Enfin Malherbe vint.

Ces trois mots forment l'éloge le plus achevé & le plus flatteur. Ils font le tableau & présentent l'idée du réformateur de la Poësie & de la langue Françoise. Pour mettre les Lecteurs en état de comparer Malherbe avec lui-même, de démêler & de suivre les nuances de ses progrès, il faut donner ses Poësies dans l'ordre qu'il les a écrites, & par cet arrangement, on voit l'historique de la révolution que ce grand Poëte a produite dans notre langue & dans notre poësie. On y trouve les preuves des efforts continuels qu'il faisoit pour atteindre le mieux : telle rime, tel mot, tel tour de phrases se trouvent employés par Malherbe en 1600 qui sont condamnés & proscrits en 1604. *Les larmes de S. Pierre*, ouvrage de sa jeunesse, ont tous les défauts du *Tansillo*, de qui elles sont imitées, & le moindre de ces défauts est un style de pointes insupportables. C'est de l'affectation & de l'enfantillage tout pur. Les endroits qui devroient être les plus touchans, y font rire, ou par le comique ou de pitié. Malherbe en rougit lui-même dans la suite, & les mépriſa. Mais dans ce cahos de ridicule & d'affeterie puérile, perce déja ce génie qui devoit épurer la langue & la poësie, un Poëte connoisseur en harmonie, un Ecrivain né pour parler François. Les *Stances* pour le Duc de Montpensier ont encore tout le raffinement des *larmes de S. Pierre*, & cependant on y trouve des pensées sublimes & de belles images. Dans la huitième pièce pour consoler une jeune veuve, le goût de Malherbe prend le dessus. *La consolation à du Perrier*, à quelques vieux mots près

qu'il faut avoir la force de digérer, eſt un vrai chef-d'œuvre. Dans l'*Ode* à Henri le *Grand* ſur ſon voyage de Sedan, pour réduire le Duc de Bouillon, le Poëte prend l'eſſor de Pindare. Rien de plus hardi & de plus harmonieux que ces deux Stances où il compare Henri le Grand à un fleuve débordé : mais quoi de plus parfait que la belle Ode au Roi Louis XIII. partant pour l'expédition de la Rochelle. C'eſt-là qu'on voit le triomphe de Malherbe ſur le mauvais goût de ſon ſiècle. La marche de l'Ode eſt admirable, le ſtyle toujours ſublime, la poëſie toujours correcte, le début eſt de la plus grande beauté & c'eſt un frontiſpice auguſte qui annonce un palais magnifique. Ce recueil eſt terminé par l'admirable paraphraſe du pſeaume 145. Chaque ſtrophe eſt un prodige de l'art, & prouve la perfection progreſſive de notre fameux Lyrique qui reſſemble au cigne, dont la voix eſt, ſelon les Poëtes, plus harmonieuſe, en achevant ſa carrière.

MALINGRE, (Claude) ſieur de S. Lazare, Hiſtoriographe de France né à Sens, a compoſé pluſieurs Ouvrages hiſtoniques qui n'ont point eu de ſuccès. Ce mauvais compilateur écrivoit d'une manière lâche & languiſſante, & a gâté tout ce qu'il a fait paſſer par ſa plume : ſes principaux Livres ſont l'*Hiſtoire générale des derniers troubles* arrivés en France ſous Henri III & Louis XIII, *in*-4. *Hiſtoire* de Louis XIII pendant la régence & depuis ſa minorité, &c. *in*-4. qui va depuis 1610 juſqu'en 1614, pleine de flatteries baſſes & outrées. *Hiſtoire* de la naiſſance & progrès de l'héréſie de ce ſiècle, 3 vol. *in*-4. dont le premier eſt du P. Richeome & ne vaut pas mieux que les autres. *Continuation de l'Hiſtoire Romaine* depuis Conſtantin juſqu'à Ferdinand VII, 2 vol *infol.* très-médiocre compilation, bien indigne de ſervir de ſuite à l'Hiſt. de Coeffeteau. Hiſtoire générale des guerres de Piémont, 2 vol. *in*-8. Mauvaiſe ſuite des mémoires très-curieux du Chevalier Boyvin. Hiſtoire de notre tems ſous Louis XIV, continuée par du Verdier, 2 vol. *in*-8. mauvais recueil par deux mauvais Ecrivains ſur ce qui eſt arrivé en France depuis 1643 juſqu'en 1645. Les *Annales de la Ville de Paris*, *in-fol.* inexactes & languiſſantes. Hiſtoire des dignités honoraires de France, &c. *in*-8. très-médiocre, & pluſieurs autres auſſi peu eſtimés.

MALLEMANS, (Claude) né à Baune, entra dans l'Oratoire, où il demeura peu de tems, & profeſſa depuis pendant trente-quatre ans la Philoſophie au Collège

ge du Pleſſis. Sur la fin de ſes jours, la pauvreté le força de ſe retirer dans la Communauté des Prêtres de S. François de Sales, où il mourut en 1723, âgé de ſoixante-dix-ſept ans. Il étoit grand partiſan de la Philoſophie de Deſcartes, & il a laiſſé quelques Ouvrages ſur cette matière, comme le *Traité phyſique du monde*; le *nouveau Syſtême*; *fameux problême de la quadrature du cercle*, &c. Et ſur d'autres matières, la *réponſe à l'apothéoſe du Dictionnaire de l'Académie*, &c.

JEAN MALLEMANS ſon frere, après avoir porté les armes, embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & fut Chanoine de Sainte Opportune à Paris, où il mourut en 1740 âgé de quatre-vingt-onze ans. Il a beaucoup écrit, & a rempli tous ſes Ouvrages de bizarreries & de ſingularités. Il appelloit S. Auguſtin un Théologien médiocre, & Deſcartes un mauvais Philoſophe. Avec de pareilles idées, doit-on s'étonner qu'il ſe ſoit écarté de toutes les opinions reçues, & qu'il ait donné dans des travers ridicules? c'eſt ce qui paroît ſurtout dans ſes écrits ſur l'Ecriture-Sainte qui ſont en aſſez grand nombre. Il a fait de plus l'*Hiſtoire de la Religion*, en 6 vol. in-12 depuis le commencement du monde juſqu'à l'Empire de Jovien; une *Traduction* Françoiſe de Virgile en proſe poëtique, dont il faiſoit beaucoup de cas, & que le Public apprécia juſtement, en la trouvant rempante, ſans élévation, & même barbare.

MALLET, (Pierre) né au Diocèſe d'Amiens, Docteur de Sorbonne, Chanoine & Archidiacre de Rouen, appuyé du crédit des Jéſuites & de l'Archevêque de Paris, voulut venir au ſecours du P. Maimbourg, & attaqua la verſion du Nouveau Teſtament dite de Mons, par ſon Livre d'*examen de quelques partages de cette verſion*, où il ne ſe contente pas d'accuſer les Traducteurs d'avoir corrompu & mal traduit beaucoup d'endroits de ce Livre adorable, mais de s'y être rendus ſuſpects de toute ſorte d'héréſie, ſur la Grace & la Prédeſtination, ſur la Divinité de J. C. ſur l'union des deux Natures; & en les accuſant ainſi d'erreurs qui n'avoient de fondemens que dans l'illuſion de ſon eſprit, ou dans la malignité de ſon cœur, il y tomboit lui-même dans des erreurs réelles & groſſières. Il fit enſuite un *Traité* François *de la lecture de l'Ecriture-Sainte*, ou entre autres abſurdités, il avançoit, que l'intention de Dieu & des Ecrivains canoniques, a été que les Ecritures Saintes ne fuſſent pas lûes par le peuple; mais ſeulement par les Prêtres & les Docteurs. Ce que

le célèbre Arnaud réfuta d'une manière convaincante par *le traité de la lecture de l'Ecriture Sainte contre les paradoxes de M. Mallet*, & il opposa à son *examen*, *La nouvelle défense de la traduction*, & que les Jésuites ne purent jamais faire flétrir à Rome. C'est à l'occasion du peu de ménagement que M. Arnaud crut devoir garder dans le second volume de cette défense par le sieur Mallet, qu'il fit sa *Dissertation selon la méthode des Géometres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs*. Le Docteur Mallet mourut en 1680.

MALLEVILLE, (Claude de) natif de Paris, fut destiné à la finance dès sa jeunesse. Mais son penchant pour les Belles-Lettres & la Poësie, ne lui permit pas de suivre cette route. Il fut Sécretaire de M. de Bassompierre auquel il rendit de grands services dans sa prison, & par les bienfaits duquel, il se vit en état d'acheter une Charge de Secrétaire du Roi. Il fut Secrétaire de l'Académie Françoise, & mourut en 1647. Il avoit un esprit délicat, & un génie heureux pour la Poësie; mais il a souvent négligé de mettre la dernière main à ses vers. Le sonnet est le genre de poësie auquel il s'est principalement appliqué, & avec le plus de succès. Il remporta le prix sur plusieurs beaux esprits, & sur Voiture même, qui travaillèrent au Sonnet proposé sur la *Belle Matineuse*. Ses Poësies consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Elégies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux*, & quelques *Paraphrases* des Pseaumes. On ne parleroit pas aujourd'hui d'un tel Ouvrage; mais le bon en tout genre étoit alors aussi rare qu'il est devenu commun depuis.

MALLINCKROT, (Bernard) Doyen de l'Eglise Cathédrale de Munster, passoit le jour à régaler ses amis, & à se divertir avec eux. Quoiqu'il ne donnât à l'étude qu'une partie de la nuit, sa mémoire le servit si bien, qu'il devint célèbre dans le dix-septième siècle par son érudition. L'Empereur Ferdinand I. le nomma à l'Evêché de Ratzebourg; mais l'irruption de Gustave Adolphe l'empêcha d'en prendre possession. Elû Evêque de Minden, il fut obligé de céder à un compétiteur puissant, qui étoit déja Evêque d'Osnabruck, & de se contenter du vain titre de Coadjuteur de Minden. Il n'oublia rien pour se faire nommer Evêque de Munster en 1650. Mais les Chanoines craignant son génie fier & hautain, jettèrent les yeux sur Christophe Bernard de Galen. Mallinckrot s'opposa inutilement à sa nomination. Le nouvel Evêque demanda

réparation des calomnies que le Doyen avoit répandues contre lui; le trouvant toujours rebelle, il le ſuſpendit de toutes ſes fonctions, & arrêta tous ſes revenus. Il n'en devint pas plus ſage. L'Evêque ayant voulu le faire arrêter, la populace repouſſa ſes gardes, & mena le Doyen en triomphe par la ville. Il ſe retira néanmoins au Comté de Ham. Ayant été cité juridiquement ſans comparoître, il fut déclaré déchû de ſa dignité de Doyen. Etant revenu à Munſter, l'Evêque le fit arrêter & conduire au Château d'Otteinsheim. On lui laiſſa pourtant la liberté de recevoir ſes amis, de les aller voir, & de ſe divertir avec eux. Il y mourut ſubitement en 1664. On eſtime ſes trois traités latins; de *l'invention & du progrès de l'Imprimerie; de la nature & de l'uſage des Lettres; des Archi-Chanceliers du S. Empire Romain, & des Chanceliers de la Cour Romaine.*

MALPIGHI, (Marcel) très-célèbre Médecin & Anatomiſte Italien, naquit en 1628 à Crevalcuore près de Bologne. Il profeſſa la Médecine avec éclat à Bologne & à Piſe, devint membre de la Société Royale de Londres en 1669, & premier Médecin du Pape Innocent XII en 1691. Il mourut d'apoplexie à Rome en 1694 à ſoixante-ſept ans. Il s'eſt rendu immortel par un grand nombre d'excellens Ouvrages. Les principaux ſont: *Plantarum Anatome; Epiſtolæ variæ; Diſſertationes Epiſtolicæ de Bombice; de formatione pulli in ovo.* Ces deux derniers Ouvrages ont été traduits en François à Paris 1686; *De cerebro, de lingua, de externo tactus organo, de omento, de pinguedine & adipoſis ductibus; Exercitatio anatomica de viſcerum ſtructura; Diſſertationes de polypo cordis & de pulmonibus*, & tous ces traités ont été recueillis & imprimés à Londres en 1686, 2 vol. *in-fol.* & à Leyde 1687, *in-4.* Ses œuvres poſthumes ont paru en 1697 *in-fol.* & en 1698 *in-4.*

MALVENDA, (Thomas) Dominicain de Xativa, profeſſa avec beaucoup de réputation la Philoſophie & la Théologie, dans le ſeizième ſiècle. Ayant découvert quelques fautes échappées à Baronius dans le Martyrologe Romain, il en écrivit en 1600 à ce ſçavant Cardinal. Celui-ci trouva tant de politeſſe & de diſcernement dans cette Critique, qu'il engagea ſon Général à le faire venir à Rome & profita de ſes lumières. Chargé de réformer tous les Livres Eccléſiaſtiques de ſon Ordre, il le fit avec ſuccès & mourut à Valence en Eſpagne, en 1628, à ſoixante-trois ans. Ses principaux Ouvrages ſont un Traité de *Anti-*

Christo, dont la meilleure édition est celle de 1621, & une nouvelle Version du texte Hébreu de la Bible, avec des notes, imprimées à Lyon en 1650, en 5 vol. *in-fol.*

MAMBRUN, (Pierre) Jésuite, né à Clermont en Auvergne en 1581, Poëte Latin, avoit de l'élévation dans le génie, de l'élégance & de la facilité dans la composition. Son style est pur & sa versification exacte & harmonieuse. Il a été un des plus heureux Imitateurs de Virgile. Nous avons de lui des *Eglogues*, des *Géorgiques*, ou *quatre livres* de la culture de l'ame & de l'esprit, & un *Poëme héroïque*, en 12 livres intitulé, *Constantin*, ou l'*Idolâtrie terrassée*. Il mourut à la Fléche en 1661.

MAMERT, (S.) Evêque de Vienne, en Dauphiné, institua les Rogations en 469. Les calamités publiques en furent l'occasion. Il y avoit souvent des tremblemens de terre, des incendies, des bêtes sauvages qui paroissoient en plein jour dans les plus grandes assemblées. Le saint Evêque crût qu'il falloit recourir à Dieu par la pénitence & la prière; il ordonna à cet effet un jeûne de trois jours, pendant lesquels on faisoit des processions. Cet établissement a passé dans toute l'Eglise. Saint Mamert mourut en 475. Claudien Mamert son frere, Prêtre de l'Eglise de Vienne, est Auteur de trois excellens livres *de la nature de l'Ame*. On lui attribue aussi l'*Hymne* sur la Passion, *Pange lingua glorioſi prælium certaminis*.

MANAHEM, *Consolateur*, Général de l'Armée de Zacharie, Roi d'Israël, ayant appris que Sellum avoit tué ce Prince pour régner en sa place, marcha contre l'Usurpateur, le tua & monta sur le Thrône. Il s'y affermit par le secours de Phul, Roi des Assyriens, auquel il s'engagea de payer un Tribut. Il fut aussi impie envers Dieu, qu'injuste envers ses sujets, & mourut après un régne de dix ans, 761 avant J. C.

MANASSÉS, quinzième Roi de Juda, succéda à son pere Ezéchias, à dix-sept ans, 698 avant J. C. Il se fit détester par son impiété envers Dieu, & par sa cruauté envers ses sujets. Il changea la Maison de Dieu, en un réceptacle d'abomination, placa une idole dans le Sanctuaire & dressa dans le Parvis des Autels, à tous les Dieux étrangers. S'abandonnant aux sortilèges, il fit passer ses enfans par le feu en l'honneur de Moloch, & persécuta cruellement ceux de ses sujets qui refusèrent de l'imiter dans ses désordres. Son Royaume fut inondé de sang, & sa fureur tomba sur les Prophètes que Dieu lui envoya pour le ramener de ses égaremens.

Il en fit mourir pluſieurs ; & entr'autres Iſaïe qu'il fit ſcier par le milieu du corps, avec une ſcie de bois. Dieu pour le punir ſuſcita contre lui Aſſaradon, Roi d'Aſſyrie qui le chargea de chaînes & le mena captif à Babylone. Cette diſgrace lui ouvrit les yeux & le fit rentrer en lui-même. Dieu touché de ſon repentir fléchit le cœur du Roi de Babylone. Manaſsès obtint ſa liberté. Dès qu'il fut rentré dans ſon Royaume, il détruiſit tous les monumens de ſon impiété, rétablit le Culte de Dieu & fit fleurir la Religion & la piété dans ſes Etats, ce qui lui procura une proſpérité qui ne fut traverſée par aucune diſgrace juſqu'à ſa mort, qui arriva 643 avant J. C. après un régne de cinquante-cinq ans. Nous avons ſous ſon nom une Prière, qu'on prétend qu'il fit dans ſa priſon ; mais elle n'eſt point reçûe entre les Livres Canoniques de l'ancien Teſtament. L'Egliſe la regarde ſeulement comme une prière édifiante.

MANASSÉS, Hiſtorien Grec, *voy.* CONSTANTIN-MANASSÉS.

MANDAGOT, (Guillaume de) d'une illuſtre famille de Lodeve, fut ſucceſſivement Archidiacre de Niſmes, Prévôt de Toulouſe, Archevêque d'Embrun, enſuite d'Aix, enfin Cardinal & Evêque de Paleſtrine. Il mourut à Avignon en 1321. Il compila par ordre du Pape Boniface VIII. le ſixième livre des Decrétales. Son traité de l'*Election des Prélats* a été imprimé pluſieurs fois.

MANDANE, Philoſophe & Prince Indien fut invité par les Ambaſſadeurs d'Alexandre, à venir au banquet du fils de Jupiter. On lui promit une grande récompenſe s'il obéiſſoit, & on le menaça d'être puni s'il refuſoit. Mais inſenſible aux promeſſes & aux menaces du Conquérant de l'Univers, *Alexandre*, répondit-il, *n'eſt point le fils de Jupiter, quoiqu'il commande à une grande partie du monde. Je ne me ſoucie point des préſens d'un homme qui n'a pas de quoi ſe contenter lui-même.*

MANDEVILLE, (Bernard de) Médecin Hollandois, né à Dort, connu dans le dix-huitième ſiècle par des Ouvrages impies qui ont flétri ſa mémoire. Il ſouleva contre lui le Monde Chrétien par ſa *Fable des Abeilles* & par *ſes penſées libres ſur la Religion.* Il prétend dans le premier de ces deux Ecrits que le luxe & les vices des particuliers tournent à l'avantage de la ſociété, & par une contradiction ſi ordinaire aux prétendus eſprits forts, il reconnoit dans *ſes recherches ſur l'origine de l'honneur & ſur l'utilité du Chriſtianiſme dans la guerre*, qu'il vaut mieux ſuivre les lumières de la droite raiſon que ſes paſſions, &

que la vertu eſt préférable au vice, pour le bonheur général de la ſociété & des particuliers. Cet impie mourut à Londres en 1733. à ſoixante-trois ans. Les Ouvrages dont nous venons de parler ſont Anglois. Il en a laiſſé quelques autres, dans leſquels ſe trouvent pluſieurs traits d'irréligion. Il vivoit, dit-on, comme il écrivoit.

MANÉS, né en Perſe dans l'eſclavage, ſe nommoit d'abord *Curbicus*. Acheté & adopté par une riche Veuve de Perſe, il fut inſtruit dans les ſciences qui s'enſeignoient en Perſe. Cette femme avoit hérité des livres de l'Hérétique Terebinthus. Il y puiſa auſſi bien que dans la doctrine des Perſes, ſon héréſie, la plus célébre & la plus ridicule de toutes celles qui troublèrent l'Egliſe, dans le troiſième ſiècle. Il prit le nom de Manès pour cacher ſa première condition; S'érigeant en Apôtre de J. C. il poſoit pour le fondement de ſa doctrine, que le mal eſt un Etre réel, non un défaut ou privation, & que Dieu ne pouvant être la cauſe du mal, il y avoit deux principes ſouverains & indépendans, l'un bon, l'autre mauvais; qu'il y avoit auſſi dans l'homme deux ames, l'une principe du bien, l'autre principe du mal. Ainſi il n'admettoit point de libre arbitre, & par conſéquent point de péché dans l'homme. Il enſeignoit la tranſmigration de Pythagore & nioit la réſurrection des corps. Il condamnoit le mariage & permettoit néanmoins à ſes Diſciples de ſe livrer à toutes ſortes de voluptés brutales. Il eſt preſqu'impoſſible de rapporter toutes les rêveries & les impiétés de cet Héréſiarque, dont ſaint Leon dit, *que le Démon qui règne dans toutes les héréſies, a établi ſon trône dans celle de Manès, où il règne, non par une ſeule ſorte d'erreur, mais par toutes les folies & les impiétés dont l'eſprit humain eſt capable.* Ce qui accrédita ſur-tout ſes extravagances, c'eſt qu'il avoit pris l'air & le ton de réformateur. Il ſéduiſoit les hommes par l'apparence d'une vie ſainte & auſtère, par un grand nombre de jeûnes, par un viſage pâle & par des habits négligés. Ayant promis au Roi de Perſe de guérir ſon fils qui mourut peu de tems après, il fut mis en priſon, d'où il s'échappa. Mais ayant été pris, il fut écorché tout vif, & ſon corps expoſé aux bêtes. Ses Sectateurs, furent appellés *Manichéens*. Ils étoient partagés en deux ordres, *les Auditeurs & les Elus*. Les premiers pouvoient mener une vie ordinaire. Mais les autres faiſoient une profeſſion particulière d'abſtinence & de pauvreté. Leur extérieur étoit propre à ſéduire les ſimples; mais leurs ſecrettes in-

familles contribuèrent ſur-tout à répandre cette héréſie, qui a ſubſiſté plus de huit cens ans. Saint Auguſtin qui y avoit été engagé, eſt celui de tous les Peres qui l'a combattue avec le plus de force.

MANETON, fameux Prêtre Egyptien, vivoit vers 304 ans avant J. C. il compoſa en Grec ſous le règne & par l'ordre de Ptolémée Philadelphe, l'Hiſtoire des Egyptiens. Il dit l'avoir tirée des écrits de Mercure & des anciens Mémoires conſervés dans les Archives des Temples, dont la garde lui étoit confiée. Cet Ouvrage eſt ſouvent cité par Joſeph & par les Auteurs anciens. Mais il ne nous reſte que quelques fragmens des extraits, qu'en avoit faits Jule Africain. Ils ſe trouvent dans la Chronique d'Euſebe & dans Georges Syncelle.

MANFREDI, (Euſtache) né à Bologne en 1674, eut les plus heureuſes diſpoſitions pour les ſciences & pour la poëſie. Son eſprit fut toujours au-deſſus de ſon âge. Dans ſa première jeuneſſe il faiſoit dans la maiſon paternelle de petites aſſemblées de ſes Condiſciples en Philoſophie; ils repaſſoient enſemble ce qu'on leur avoit enſeigné, & ſouvent l'approfondiſſoient. Cette ſociété d'enfans animés par le Chef & par le ſuccès, fut l'origine de l'Académie des ſciences de Bologne. Le jeune Manfredi unit encore à cet étude, celle du Droit civil & canonique, & fut Docteur en l'un & l'autre, à dix-huit ans. Capable de tout embraſſer il ne devint pas moins habile dans la géographie, la gnomonie, la géométrie, l'algèbre, & en général dans toutes les parties des mathématiques. Avec une grande vivacité de conception & une mémoire excellente, il faiſoit aiſément des acquiſitions nouvelles & les conſervoit auſſi facilement. Dans le pays où il étoit, l'aſtrologie judiciaire ne pouvoit manquer d'attirer ſa curioſité, mais elle ne le ſéduiſit pas & il lui eut bientôt rendu juſtice. L'aſtronomie lui plaiſoit ſur tout, & c'eſt à ſon amour pour cette ſcience que l'on doit tant d'obſervations qu'il a faites avec ſes trois freres & ſes deux ſœurs. En 1704 la ville de Bologne, par un Décret public, lui donna l'importante charge de Sur-intendant des Eaux: l'aſtronomie en ſouffrit un peu, mais l'hidroſtatique en profita; il y apporta de nouvelles lumières, même après le célèbre Guglielmini. Ce qu'il a écrit ſur cette matière a été imprimé à Florence en 1723. Placé dans le même tems à la tête du Collège de Montalte, fondé à Bologne pour de jeunes gens deſtinés à l'Egliſe, il y rétablit la diſcipline, les bonnes mœurs & l'amour de

l'étude qui en étoient presqu'entièrement bannies. On le choisit en 1726 pour associé étranger de l'Académie des sciences de Paris ; il fut membre de plusieurs autres & mourut en 1739 à cinquante-cinq ans. Les Astronomes estiment *ses Ephemerides*, en quatre volumes *in-4*. Il nous a appris que la plus grande partie des calculs des deux premiers tomes, étoit dûe à ses deux sœurs. On a aussi de lui un Ecrit intitulé, *De annuis inerrantium stellarum aberrationibus*, & plusieurs Pièces de vers, sur-tout des Sonnets & des *Canzoni*, dans lesquels il a montré la supériorité de ses talens pour la Poësie.

MANFREDI, (Barthelemi) Peintre de Mantoue, fut Disciple de Michel-Ange de Caravage. Il avoit une facilité prodigieuse, & il a si bien saisi la manière de son Maître, qu'il est difficile de ne pas confondre leurs Ouvrages. Il s'est sur-tout exercé à peindre des joueurs de cartes & de dez & des assemblées de soldats.

MANGET, (Jean-Jacques) né à Genève en 1652, est fort connu par sa profonde science de la Médecine, & par le grand nombre de ses Ouvrages. Il s'étoit d'abord destiné à la Théologie ; mais il quitta cette étude pour se livrer à celle de la Médecine, pour laquelle il avoit une inclination décidée. En 1669 l'Electeur de Brandebourg lui donna des lettres de son premier Médecin. Les derniers Rois de Prusse lui ont continué ce titre honorable jusqu'à sa mort arrivée à Genève en 1742, à 91 ans. Les plus connus de ses Ouvrages sont une *Bibliothéque* Anatomique, imprimée à Genève, une *collection* de diverses Pharmacopées, *in-fol. Bibliotheca Pharmaceutico-medica*, in-fol. une *Bibliothéque Chymique*, 2 vol. *in-fol.* une *Bibliothéque Chirurgique*, *in-fol.* une *Bibliothéque* de tous les Auteurs qui ont écrit sur la Médecine, 4 vol. *in-fol.* Tous ces Ouvrages sont écrits en Latin. Daniel le Clerc, Auteur d'une Histoire de la Médecine, lui a été d'un grand secours.

MANILIUS, (Marcus) composa sous Tibère, en vers latins, un *Traité* d'Astronomie, dont il ne nous reste que cinq livres, qui traitent des étoiles fixes. La meilleure édition de ce Poëme est celle de Joseph Scaliger. Plusieurs prétendent que Manilius mérite plus le nom de simple Versificateur que celui de Poëte.

MANLIUS, Gendre de Tarquin le Superbe, est regardé comme le Chef de l'illustre famille de ce nom, d'où sortirent trois Consuls, douze Tribuns & deux Dictateurs. Les hommes les plus distingués de cette Maison, sont :

MANLIUS MARCUS CAPITOLINUS, Conſul & Capitaine Romain, qui ſe diſtingua dans les armées, dès l'âge de 16 ans. Lorſque les Gaulois maîtres de Rome tentèrent de ſurprendre, pendant la nuit, le Capitole, Manlius fut réveillé par les cris des Oyes, & repouſſa les ennemis: ce ſervice important fut récompenſé par les glorieux titres *de Capitolin & de Conſervateur de la Ville.* Mais cet homme vain, inquiet, impétueux, ne ſe crut pas auſſi conſidéré du Sénat & de la Nobleſſe, qu'il s'imaginoit le mériter. Il paſſa de l'Ordre des Patriciens dans celui du Peuple, s'attacha aux intérêts de la multitude, & chercha le moyen de la ſoulever, en propoſant l'abolition de toutes les dettes dont le Peuple étoit chargé. Cornelius Coſſus Dictateur, pour réprimer ſes pernicieux deſſeins, le fit arrêter. Le Peuple qui le regardoit comme ſon appui, prit le deuil, comme dans les grandes calamités, & par ſes ſollicitations lui procura la liberté. Mais il en abuſa bientôt, en s'appliquant à inſpirer au Peuple un eſprit de ſédition. Ses vûes paroiſſoient tendre à la ſouveraineté dans Rome. Les Tribuns du Peuple ouvrirent les yeux ſur ſa conduite, & s'accordèrent avec les Sénateurs, pour le citer devant le Peuple même, & pour lui faire ſon procès. L'aſſemblée ſe tenoit dans le Champ de Mars à la vûe du Capitole, que Manlius avoit ſauvé. Cet objet attendrit le Peuple; ce qui engagea les Tribuns à congédier l'aſſemblée, & à la convoquer dans un lieu d'où l'on ne voyoit point le Capitole. Là il fut condamné à être précipité du haut du Roc Tarpéien. Ainſi ce lieu, où il s'étoit couvert de gloire, devint le monument d'un honteux ſupplice. Pour comble d'infamie, le décret de ſa condamnation portoit une défenſe expreſſe à tous ceux de la Maiſon de Manlius, de prendre à l'avenir le prénom de *Marcus.*

MANLIUS TORQUATUS, avoit l'eſprit vif, mais peu de facilité à parler. C'eſt pourquoi *Manlius imperioſus* ſon pere le retenoit à la campagne parmi des eſclaves. Marcus Pomponius, Tribun du Peuple, irrité de cette injuſte dureté, l'appella en jugement. Torquatus indigné qu'on pourſuivit ſon pere à ſon occaſion, conçut un deſſein qui partoit d'un caractère dur & ſauvage, mais qui marquoit la bonté de ſon cœur. Il alla chez le Tribun, & lui fit jurer, le poignard à la main, qu'il abandonneroit cette accuſation. Le Peuple fut touché de cette action. On l'éleva l'année d'après à la dignité de Tri-

bun militaire. Il fit éclater ſon courage intrépide dans la guerre contre les Gaulois. Un d'entre eux, d'une taille extraordinaire, vint défier le plus brave des Romains. Après quelques momens de ſilence, Manlius ſe préſenta, tua le Gaulois, & lui arracha une chaîne d'or qu'il avoit au cou, ce qui lui fit donner le nom de *Torquatus*. Etant Conſul dans la guerre contre les Latins, il défendit ſous peine de la vie, à tout Officier de combattre hors de ſon rang, ſans un ordre exprès. Son fils ayant été provoqué par un Commandant ennemi, accepta le défi, & tua ſon rival, dont il apporta les dépouilles à ſon pere. Celui-ci loin de lui donner des éloges, fit céder à l'amour de la patrie les ſentimens de la tendreſſe paternelle, & fit trancher la tête à ſon propre fils, en préſence de l'armée. Cette rigueur exceſſive paſſa comme en proverbe ſous le nom de *Sévérité Manlienne*. Il triompha des ennemis de la République, & fut pluſieurs fois Conſul.

MANNOZI, appellé ordinairement *Jean de S. Jean*, nom du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un Village près de Florence, s'eſt rendu célèbre par la ſupériorité de ſes talens pour la Peinture. Il entendoit parfaitement la Poëtique de ſon Art; rien n'eſt plus ingénieux, ni mieux exécuté, que ce qu'il peignit dans les ſalles du Palais du grand Duc, Laurent de Médicis, pour honorer la généroſité de ce Prince à récompenſer le mérite, & ſon goût pour les Arts. Mannozi réuſſiſſoit particuliè;ement dans la Peinture à Freſque. Le tems n'a point de priſe ſur les ouvrages qu'il a fait en ce genre. Ses couleurs ſont, après plus d'un ſiècle, auſſi fraîches, que ſi elles venoient d'être employées. Ce maître étoit ſçavant dans l'Optique & dans la Perſpective. Il a ſi heureuſement imité des Bas-reliefs de Stuc, qu'il faut y porter la main pour s'aſſûrer qu'ils ne ſont pas de Sculpture. Ses grands talens furent ternis par de grands vices. Il fut inquiet, capricieux, ennemi du genre humain, envieux de tout mérite, & porté à décrier toutes ſortes de talens. Ce malheureux caractère lui attira des chagrins qui le conduiſirent au tombeau en 1636 à 46 ans.

MANSARD, (François) célèbre Architecte François, naquit à Paris en 1598. Les magnifiques édifices élevés ſur les plans de *Manſard*, ſont autant de monumens qui font honneur à ſon génie, & à ſes talens; il avoit des idées nobles & magnifiques, pour le deſſein général d'un édifice, & un goût exquis pour tous les membres d'Architecture qu'il employoit. Ses ouvra-

ges qui ont embelli Paris & ſes environs ; & même pluſieurs Provinces, ſont en trop grand nombre pour en faire ici la liſte. On remarquera ſeulement que l'Égliſe du *Val-de-Grace* a été bâtie ſur ſon deſſein, & conduite par ce célèbre Architecte, juſques au-deſſus de la grande corniche du dedans ; mais des envieux lui firent interrompre ce magnifique bâtiment. Il eût été à ſouhaiter qu'il l'eût achevé. C'eſt lui qui a inventé cette ſorte de couverture qu'on nomme *Manſarde*. Il avoit beaucoup de peine à ſe ſatisfaire lui-même, lorſque les perſonnes les plus habiles le combloient d'éloges. Auſſi ſon défaut étoit-il de recommencer ſouvent ce qui étant bien, pouvoit être mieux. Colbert lui ayant demandé ſes plans pour les façades du Louvre, Manſard lui en fit voir dont il fut très-content. Mais ce Miniſtre ayant voulu lui faire promettre qu'il ne changeroit rien, il refuſa de ſe charger de cet ouvrage à ces conditions, voulant toujours, répondit-il, ſe réſerver le droit de mieux faire. Il mourut à Paris en 1666, à 69 ans. Jules Hardouin Manſard, ſon neveu, marcha ſur ſes traces, & devint, comme ſon oncle, premier Architecte du Roi. C'eſt lui qui a donné les deſſeins, & qui a été chargé de la conduite de preſque tous les édifices que Louis le Grand a fait élèver. Il a conſtruit le Dôme des Invalides, & a mis la dernière main à cette magnifique Egliſe, dont le prem. Archit. fut *Libéral Bruant*. Il mourut en 1708.

MANSFELD, nom d'une des plus illuſtres Maiſons de l'Allemagne, qui s'eſt diviſée en pluſieurs branches, les unes Catholiques & les autres Proteſtantes. Elle a produit un grand nombre de célèbres Capitaines, dont le plus fameux eſt ERNEST DE MANSFELD, Fils naturel de Pierre-Erneſt III. Il fut élèvé à Bruxelles dans la Religion Catholique, & ſervit utilement le Roi d'Eſpagne dans les Pays-Bas, & l'Emp. en Hongrie. Auſſi fut-il légitimé par ce dernier. On l'appella l'*Uliſſe de l'Allemagne*, & ce fut lui qui introduiſit l'uſage de vendre ou de louer des troupes. Indigné de ce que, contre les promeſſes données, on lui refuſoit les charges de ſon pere, & les biens qu'il poſſédoit dans les Pays-Bas, Eſpagnols, il ſe jetta en 1610, dans le parti des Princes Proteſtans, embraſſa le Calviniſme, & devint l'un des plus rédoutables ennemis de la Maiſon d'Autriche, qui l'appelloit l'*Attila de la Chrétienneté* : s'étant mis à la tête des Révoltés de Boheme en 1618, il s'empara de Pilſen en 1619. Quoique vaincu en différens combats, il ſe jetta dans le

Palatinat. A l'approche du Duc de Bavière, il demanda la Paix qu'on lui accorda; mais dès qu'il fut hors de péril, il ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau & défit les Bavarois. Vallenstein ayant remporté sur lui la mémorable Victoire de Bassou en 1626, il céda ses troupes au Duc de Weimar, & voulut passer dans les Etats de Venise; mais il en fut empêché par sa mort qui arriva en 1626. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté & appuyé sur deux domestiques, il expira. Jamais Capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, plus endurci au travail, aux veilles, au froid & à la faim. On admire sa promptitude à mettre des armées sur pied, & à ravager les Provinces de ses ennemis. Comme il fit bien payer ses services aux Hollandois, ils disoient de lui, *bonus in auxilio, carus in prætio.*

MANTEGNE, (André) né dans un Village près de Padoue en 1451, fut d'abord occupé à garder les moutons. Mais la nature lui avoit donné un génie heureux pour la Peinture, qui le tira bientôt de cette condition servile. Au lieu de veiller à la garde du troupeau qui lui étoit confié, il s'amusoit à le dessiner. On s'en apperçut, & il fut placé chez un peintre, qui charmé de sa facilité & de son goût pour le travail, & de sa douceur dans la société, l'adopta pour son fils, & l'institua son héritier. Mantegne à l'âge de 17 ans fut chargé de faire le Tableau d'Autel de sainte Sophie de Padoue, & les quatre Evangélistes. Jacques Bellin, Admirateur de ses talens, lui donna sa fille en mariage. Il fit pour le Duc de Mantoue le *Triomphe de César*, qui a été gravé de clair-obscur, en 9 feuilles. C'est le chef-d'œuvre de ce Peintre. Le Duc, par estime pour son rare mérite, le fit Chevalier de son Ordre. On attribue communément à Mantegne l'invention de la gravure au burin, pour les estampes. Il a gravé d'après ses desseins, sur des planches d'Etain. Il mourut à Mantoue en 1517.

MANTICA, (François) né à Udine en 1534, enseigna le Droit à Padoue avec réputation, fut nommé Auditeur de Rote par le Pape Sixte V, & Cardinal par Clément VIII. en 1596. Il mourut à Rome en 1614. On a de lui deux Traités, l'un *De conjecturis ultimarum voluntatum*, & l'autre intitulé : *Lucubrationes Vaticanæ de tacitis & ambiguis conventionibus.*

MANTUA, (Marc) *voyez* BENAVIDIUS.

MANTUAN, (George le) Graveur Italien, nous a

laiſſé pluſieurs beaux morceaux au burin. DIANE MANTUANA ſa fille, s'eſt encore diſtinguée dans cet Art.

MANUCE, (Alde) étoit de Baſſano, ce qui le fit ſurnommer *Baſſianus*. Il fut chef de la famille des Manuces, Imprimeurs de Veniſe, célèbres par leur érudition. Il fut le premier qui imprima le Grec correctement & ſans beaucoup d'abréviations. Il mourut à Veniſe en 1516. Sa Grammaire Grecque, ſes Notes ſur Homère & ſur Horace & d'autres Ouvrages, lui ont fait une grande réputation, qui a été ſoutenue avec honneur par PAUL MANUCE ſon fils. Celui-ci fut chargé pendant quelque tems de la *Bibliothèque Vaticane* par Pie IV, qui le mit à la tête de l'Imprimerie Apoſtolique. Ses afflictions domeſtiques & les débauches auxquelles il s'étoit abandonné pendant ſa jeuneſſe, avancèrent ſes jours. Il mourut en 1574. On a de lui une édition eſtimée des *Œuvres de Ciceron* avec des *Notes* & des *Commentaires*; des *Epîtres* en Latin & en Italien; les Traités *de Legibus Romanis; de dierum apud Romanos veteres ratione; de Senatu Romano; de Comitiis Romanorum*. ALDE MANUCE, fils de Paul, fut l'admiration des Sçavans par ſes rapides progrès dans les Lettres. Dès l'âge de quatorze ans il donna un traité d'Ortographe. Clément VIII. lui confia la direction de l'Imprimerie du Vatican; place dont le revenu étoit ſans doute fort modique: car, Manuce, pour ſe dérober à la misère, fut contraint de profeſſer la Rhétorique & de vendre la Bibliothèque que ſon pere, ſon ayeul & ſes grands-oncles avoient recueillie avec grand ſoin. On aſſure qu'elle renfermoit quatre-vingt mille volumes. Il mourut à Rome en 1597, ſans autre récompenſe que les éloges dûs à ſon mérite. Il a laiſſé des *Commentaires* ſur Ciceron, trois *Livres d'Epîtres*, & d'autres Ouvrages en Latin & en Italien, qui ſont eſtimés.

MARAIS, (Marin) né à Paris en 1656, a porté la Viole à ſon plus haut degré de perfection. Il y faiſoit des progrès ſi rapides, que Sainte-Colombe, ſon maître, ne voulut plus lui montrer à jouer de cet inſtrument, au bout de ſix mois de leçons; mais le diſciple ſe mettoit à portée de l'entendre, lorſqu'il ſe croyoit ſeul, & qu'il ſe livroit à ſon feu & à ces coups d'archet que les Maîtres ſe réſervent. Pour rendre ſa Viole plus ſonore, Marais imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernieres cordes des baſſes. Il mourut en 1728. Ce Mu-

ficien a composé, outre un grand nombre de piéces de Viole, plusieurs Opéra : celui *d'Alcione* est son chef-d'œuvre ; on y admire surtout une tempête, qui produit un effet prodigieux. On voit briller dans ses Ouvrages une fécondité & une beauté de génie, jointes à un goût exquis & à une composition sçavante.

MARALDI, (Jacques-Philippe) naquit à Perinaldo dans le Comté de Nice, en 1665, de François Maraldi & d'Angele-Catherine Cassini, sœur du fameux Astronome de ce nom. Son oncle l'ayant fait venir en France en 1687, cultiva lui-même ses talens. Il en fit un éleve digne de lui, & qui devint un Maître très-habile & très-recherché. Il conçut d'abord le dessein de faire un Catalogue des étoiles fixes, plus précis & plus exact que celui de Bayer, dont les Astronômes se servent le plus ordinairement. Ce travail lui coûta bien des veilles ; il lui fallut passer un grand nombres de nuits à l'air, dans toutes les saisons de l'année, pour faire ses observations : aussi altera-t-il beaucoup sa santé par ce long & pénible travail. Cependant il communiquoit assez facilement ce qui lui avoit tant coûté. De son Ouvrage, qui n'est encore que manuscrit, il a détaché des positions d'étoiles dont quelques Auteurs avoient besoin. Son Catalogue étoit tellement gravé dans sa tête, qu'on ne lui pouvoit désigner aucune étoile, quoique presque imperceptible à la vûe, qu'il ne dit sur le champ la place qu'elle occupoit dans sa constellation. Puisque les étoiles, dit l'ingénieux Fontenelle, ont été appellées dans les livres Saints *l'armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoissoit toute cette armée, comme Cyrus connoissoit la sienne. En 1700, il travailla sous Cassini à la prolongation de la fameuse Méridienne, jusqu'à l'extrémité Méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand ouvrage. De-là il passa en Italie, où le Pape Clément XI. profita de ses talens, pour la correction du Calendrier. En 1718, il alla avec trois autres membres de l'Académie des Sciences, terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a passé sa vie renfermé dans l'Observatoire, ou plutôt dans le Ciel, d'où ses regards & ses recherches ne sortoient presque point. Il se délassoit pourtant quelquefois, en faisant des observations Physiques sur des insectes, sur des pétrifications curieuses, sur la culture des plantes. Celles qui regardent les abeilles, lui ont coûté beaucoup de

de peine & d'assiduité : elles sont curieuses & intéressantes, aussi-bien qu'un grand nombre d'autres, qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dont il étoit membre. Ce Sçavant mourut en 1729. Son caractère étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du sérieux, de la simplicité & de la droiture.

MARANA, (Jean-Paul) né à Gènes ou aux environs, d'une famille distinguée, reçut une éducation conforme à sa naissance, & fit de très-grands progrès dans les Sciences, auxquelles on l'appliqua de bonne heure. Il n'avoit que vingt-sept ou vingt-huit ans, lorsqu'ayant été impliqué, à tort ou avec raison, dans la conjuration de Raphaël *della Terra*, qui vouloit livrer Gènes au Duc de Savoye, il fut arrêté & conduit à la Tour en 1670, dans laquelle il resta prisonnier pendant plus de quatre ans. Ayant été élargi au bout de ce tems, il fut chargé d'écrire l'Histoire de cette conjuration qui l'avoit fait arrêter, & quand son Ouvrage fut fini, on s'en saisit, & il eut la douleur de ne pouvoir le publier. Lorsque la République de Gènes se fut brouillée avec la France, pour laquelle Marana avoit toujours eu un secret penchant, la crainte d'une nouvelle captivité le détermina à quitter sa Patrie, & il se retira à Monaco où il s'occupa à refaire son Histoire de la *Conjuration*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1682, *in*-12. en Italien. On y trouve des anecdotes importantes & des faits intéressans, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. De Lyon il vint à Paris, où son mérite lui fit bien-tôt des Protecteurs, & où il vécut dans un état tranquille de médiocrité, tout livré à ses études jusqu'en 1689. C'est pendant ce séjour qu'il publia différens Ouvrages, dont le plus connu est *l'Espion Turc*, en six vol. *in*-12. On en a donné une nouvelle édition en 1742, augmentée d'un septième volume. Marana ne prend que la qualité de Traducteur, dans l'Epître dédicatoire à Louis XIV ; & il prétend qu'il n'a fait que traduire les manuscrits de Mahomet, qui, dit-il, avoit été cinquante-neuf ans à Paris, en qualité d'Espion de la Porte. Mais ce n'est qu'un détour que l'Auteur prit, pour donner à son Livre un air merveilleux, & pour pouvoir dire par la bouche d'un Turc des choses hardies, qu'il n'eût osé dire comme Chrétien. Au reste, quoiqu'il y ait beaucoup de curiosité dans les Lettres de ce prétendu Espion, écrites avec agrément & avec une variété

amuſante, on doit les lire avec beaucoup de diſcernement : elles contiennent plus de Roman que d'Hiſtoire, mais le tout accommodé de manière, qu'on le prendroit pour véritable. Les trois premiers volumes ſont bons, & le reſte n'eſt que paſſable. Marana mourut en 1693.

MARATTE, (Charles) né en 1625 à Camerano dans la Marche d'Ancone, fit connoître dès ſon enfance ſon goût pour la Peinture. Il avoit toujours le crayon à la main, exprimoit le ſuc des herbes & des fleurs, pour peindre les figures qu'il deſſinoit ſur les murs de la maiſon de ſon pere. Envoyé à Rome, il étudia les Ouvrages des grands Maîtres, & ſe fit, d'après eux, une manière qui lui acquit une grande réputation. Ses tableaux ſe vendoient très-chers, même de ſon vivant, & étoient fort recherchés des Princes de l'Europe. Le Pape Clément XI l'honoroit de ſon amitié & de ſon eſtime, il lui accorda une penſion, & le fit Chevalier de Chriſt. Louis XIV ajouta à cet honneur, en le nommant par Brevet, ſon Peintre ordinaire. Une extrême modeſtie, beaucoup de douceur & de complaiſance formoient ſon caractère. Ce Peintre a ſçu allier la nobleſſe avec la ſimplicité dans ſes airs de tête ; il avoit un grand goût de deſſein ; ſes expreſſions ſont raviſſantes ; ſes idées heureuſes & pleines de majeſté, ſon coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'Hiſtoire & l'Allégorie. Il étoit pareillement très-inſtruit de ce qui concerne l'Architecture & la Perſpective. On a de lui pluſieurs planches gravées à l'eau-forte, où il a mis beaucoup de goût & d'eſprit. On a auſſi gravé d'après cet habile Maître. Il mourut à Rome en 1713. Il excelloit ſurtout à peindre des Vierges.

MARC, (S.) Evangéliſte, fut converti à la foi après la réſurrection de J. C. & devint le diſciple & l'interprête de ſaint Pierre, qui l'appelle ſon fils dans ſa première Epître. Il l'accompagna à Rome & y écrivit ſon Evangile, à la prière des fidèles qui vouloient conſerver ce qu'il avoit appris de la bouche de ſaint Pierre. On eſt fort partagé ſur la langue dans laquelle il l'écrivit. Quelques-uns ſoutiennent qu'il le compoſa en Grec, d'autres en Latin. On montre à Veniſe quelques cahiers que l'on prétend être l'original de la main de S. Marc ; mais on n'en peut ni prouver l'autenticité, ni en diſcerner une ſeule lettre. Cet Evangile n'eſt preſque qu'un abregé de S. Mathieu, auquel il donne un grand jour par les particularités qu'il y ajoûte quelquefois. L'Empereur

Claude ayant chaſſé de Rome tous les Juifs, ſaint Marc vint en Egypte pour y prêcher l'Evangile & fonda l'Egliſe d'Alexandrie, dont il fut le premier Evêque, & y mourut vers l'an de J. C. 62.

MARC-ANTOINE, Raimondi de Bologne, floriſſoit à la fin du quinzième & au commencement du ſeizième ſiècle. La vûe des eſtampes d'Albert-Dure, lui inſpira un ſi grand goût pour la taille-douce, qu'il la préféra à la gravure de l'orfèvrerie, dont il s'acquittoit avec diſtinction. Il voulut, après quelques études, eſſayer ſes forces contre Albert lui-même. Il en contrefit quelques eſtampes avec tant de juſteſſe, que les connoiſſeurs s'y trompèrent. Albert-Dure s'en apperçut & alla à Veniſe pour y porter ſes plaintes contre ſon rival. Marc-Antoine a été le Graveur favori de Raphaël, dont il a répandu les ouvrages & la gloire. L'exactitude du deſſein, la douceur & le charme de ſon burin, feront toujours rechercher ſes eſtampes. Il grava d'après les deſſeins de Jules-Romain, les Planches qui furent miſes au-devant des ſonnets infâmes de l'Aretin. Le Pape Clément VII. en fut indigné, le fit arrêter & mettre en priſon, d'où il s'échappa pour ſe retirer à Florence. Il rentra enſuite dans les bonnes graces de ſa ſainteté, par la ſupériorité de ſon mérite. Cet Artiſte fut preſque réduit à la mendicité à la priſe de Rome en 1527.

MARC-AURELE, Antonin, né l'an 121 de J. C. fut adopté & aſſocié à l'Empire avec Lucius-Verus, par Antonin le *Pieux*. Quoiqu'après la mort de cet Empereur le Sénat lui eût déféré l'Empire à lui ſeul, il en partagea les honneurs & le pouvoir avec *Lucius-Verus*. On vit alors, pour la première fois, deux Empereurs égaux en puiſſance, agir de concert pour le bien de l'Empire, & s'aider réciproquement à porter le fardeau des affaires. Le goût de Marc-Aurèle pour les cérémonies payennes, l'attachement qu'il avoit eû dès l'enfance pour ſa Religion, le crédit que les Prophêtes avoient acquis ſur lui, allumèrent ſon zèle contre les Chrétiens. Il laiſſa aux Gouverneurs des Provinces toute liberté d'exercer contre eux la plus grande ſévérité. Dieu vengea la mort de ſes ſerviteurs par une cruelle famine & par une peſte, qui arriva peu de tems après. Les Germains, les Sarmates, les Quades, & les Marcomans en prirent occaſion d'attaquer l'Empire. Cette guerre occupa Marc-Aurèle toute ſa vie. Ces barbares eurent un jour l'adreſſe d'attirer les Romains entre des hauteurs, dont ils occupèrent tous les

passages. La chaleur étoit excessive, les soldats manquoient d'eau, & l'armée étoit sur le point de périr par la soif & par le fer. La Légion de Mélitine, Ville d'Arménie, toute composée de Chrétiens, & connue dès le tems de Trajan sous le nom de *Foudroyante*, se mit en prières. On vit un instant après tomber dans le camp des Romains une pluie abondante, tandis que les barbares étoient accablés par une grêle épouvantable accompagnée d'éclairs, de tonnerres & de foudres, qui les mirent en fuite. Les Payens attribuèrent ce miracle à Jupiter *Pluvieux* & à deux Magiciens qui avoient suivi l'Empereur. Marc-Aurèle dans la lettre qu'il écrivit au Sénat, en fit honneur aux Chrétiens, & défendit de les persécuter à cause de leur Religion. Cet évènement arriva l'an 174. L'année suivante Avidius-Cassius, Gouverneur de Syrie, se révolta & osa se faire proclamer Empereur à la tête de son armée. Ce Général n'avoit de commun avec Cassius meurtrier de César, que le nom & l'esprit d'indépendance. Il fut massacré trois mois après. Lorsqu'on apporta sa tête à Marc-Aurèle, il ne laissa échapper aucune marque de joie. Il fit même entendre que s'il eût été en son pouvoir, il ne se seroit vengé de son crime qu'en lui conservant la vie. Il associa son fils Commode à l'Empire & mourut à Sirmich, dans la Pannonie, en faisant la guerre aux Marcomans, l'an 180, à 59 ans, après en avoir règné dix-neuf. La nouvelle de sa mort causa dans l'armée, à Rome & dans toutes les Provinces, une douleur & une consternation inexprimables. On n'attendit pas que ses funérailles fussent achevées pour l'honorer comme un Dieu. Le Sénat lui fit élever un Temple & institua en son honneur un Collège de Prêtres; chaque particulier voulut avoir sa statue ou son image, & l'on regarda comme sacrilèges ceux qui ne l'honorèrent pas, comme un Dieu domestique. C'étoit en effet le plus digne Prince qui eût encore règné à Rome, & le plus parfait modèle qu'on pût proposer aux Souverains. Il s'appliquoit à faire le bonheur de ses sujets & à vérifier cette ancienne maxime de Platon, *que les Etats seront heureux, lorsque les Philosophes règneront:* car dès l'âge de douze ans il avoit pris le manteau philosophique, & lorsqu'il fut élevé à l'Empire, il joignit à ses autres titres celui de Philosophe, que lui donnèrent les premiers, Aristides & Quadrat dans la généreuse Apologie qu'ils lui présentèrent, pour justifier les Chrétiens. Il suivoit la Secte & la

morale farouche des Stoïciens, & gouverna avec beaucoup de douceur. Dans un tems de guerre où le trésor étoit épuisé, pour ne pas charger le peuple de nouveaux impôts, il fit vendre les plus riches meubles de l'Empire, les pierreries, les statues & les tableaux de prix, jusqu'aux habits d'or & de soie de l'Impératrice. On a de lui un *Recueil* de Réflexions, qu'il n'avoit fait que pour son usage particulier; mais on y trouve un grand nombre de préceptes pour tous les Etats, & sur-tout pour les Princes destinés à commander aux hommes. Madame Dacier en a donné une traduction de Grec en François, avec des remarques.

MARCA (Pierre de) naquit à Gand dans le Bearn en 1599, d'une famille noble & ancienne, & après avoir exercé les charges de Cons. & de premier Président au Parlement de Pau, il fut nommé Conseiller d'Etat en 1639 & s'engagea dans le mariage. Il publia l'année suivante l'*Histoire* du Bearn, qui augmenta beaucoup l'idée avantageuse, qu'on avoit conçue de son érudition. Chargé par le Roi de répondre au Libelle intitulé, *Optatus Gallus*, il le réfuta par son Ouvrage, *de Concordia Sacerdotii & Imperii*, qui fut applaudi de tout le monde. Ce Livre empêcha néanmoins, quelque tems, qu'il n'obtint à Rome des Bulles pour l'Evêché de Conserans, auquel il avoit été nommé, après la mort de sa femme. Le prétexte des délais du Pape Urbain VIII. fut la manière favorable dont il avoit parlé des libertés de l'Eglise Gallicanne, dans son Livre. De Marca eut la foiblesse de s'accommoder au tems & de s'expliquer au gré de la Cour de Rome en 1647, dans un Ecrit qui fut imprimé à Barcelone. Il ne fut qu'un an Evêque de Conserans, & passa rapidement à l'Archevêché de Toulouse, puis fut associé par le Cardinal Mazarin au Ministère en 1658. Tous deux poussés par différens intérêts, furent les Auteurs des troubles qui agitent encore l'Eglise & l'Etat, & les principaux instrumens de la passion des Jésuites. Marca, foible Théologien, mais esprit adroit, fécond en expéditions, ne perdoit aucune occasion de réparer le tort que lui avoit fait à Rome son Livre de la Concorde; ainsi il entra facilement dans les vûes de cette Cour contre les Disciples de Jansenius; il dressa le premier projet d'un formulaire, où l'on condamneroit les propositions de cet illustre Evêque dans le sens de l'Auteur. Pour autoriser le parti bizarre de renfermer un fait douteux dans une confession de foi,

il s'avisa de dire qu'il faisoit une partie du Dogme, *pertinet ad partem Dogmatis*, ce qui étoit un paradoxe insoutenable. Il fit paroître en 1657, au nom du Clergé, une relation de tout ce qui s'étoit fait depuis quatre ans dans les assemblées des Evêques, au sujet des cinq propositions. M. Nicole releva dans son *Belga percontator*, les mensonges, les impostures & les calomnies dont fourmille cette relation. Ce Prélat qui avoit déja fait le sacrifice de ses lumières en d'autres occasions, se mocquoit de ceux qui se fatiguoient à feuilleter le Livre de Jansénius, pour y trouver les cinq propositions prises dans leurs propres termes, ou d'autres équivalentes; mais il prétendoit que c'est tout ce qui en résulte, quand on en juge par la suite de la doctrine, par le dessein de l'Auteur & par la nature de ses preuves. M. Nicole attaqua ce système par les raisons les plus convaincantes. L'ambition fit jouer à Marca plusieurs autres personnages dans l'affaire du formulaire. Il en fut récompensé par sa nomination à l'Archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses Bulles arrivèrent à Paris en 1662, à soixante-huit ans. Il confia en mourant ses manuscrits à Baluze, qui a donné de nouvelles éditions du fameux Livre *de Concordia Sacerdotii & Imperii*. La suite de cet Ouvrage n'a été imprimée qu'après la mort de l'Auteur. Il y revient à ses premiers sentimens, plus sincères & plus vrais que ceux de sa rétractation. Il recommanda avant que de mourir qu'on l'imprimât; grande preuve qu'on ne peut faire aucun fondement sur ce qu'on ne tire des gens, que par des voies de force, d'intérêt ou de crainte, & sur ce qu'ils ne donnent que par politique. C'est aux soins de Baluze que nous devons encore les œuvres posthumes de Marca, *in*-8. avec de sçavantes Préfaces, notes & additions. Ce Prélat étoit grand politique, habile critique, bon Jurisconsulte & très-sçavant. Il avoit un génie ambitieux, souple, qui sçavoit donner aux choses la tournure qu'il lui plaisoit, & il faisoit servir les faits aux desseins & aux fins qu'il avoit, au lieu d'ajuster ses desseins à la nature des faits. Nous avons encore de ce Prélat, *Marca Hispanica*, in-fol. très-estimé & nécessaire pour l'Histoire d'Espagne; & *l'Histoire de Bearn*, in-fol.

MARCEL, (Guillaume) de Toulouse, Avocat au Conseil, est fort connu par quelques Ouvrages qui ont eu cours, quoique médiocres. 1°. Un *Traité* de l'origine & du progrès de la Monarchie Françoise, 4 vol. *in*-12. qui est moins une histoire

qu'une chronique & des tables chronologiques des principaux événemens, avec les preuves. On y retrouve le détail des Gaules & de l'Hiſtoire de France, juſqu'au milieu du règne de Louis XIV. quoique ce ne ſoit pas un Livre d'une lecture ſuivie, on peut le conſulter dans le beſoin. 2°. Des *Tablettes Chronologiques* des Empereurs, Rois, Princes, &c. *in*-12. qui n'a ni l'étendue, ni la clarté néceſſaires à ces ſortes d'ouvrages. 3°. *Tablettes Chronologiques* pour les affaires de l'Egliſe, *in*-8. meilleures en leur genre que celles de l'Hiſtoire Profane. Cet Auteur mourut en 1709 à Arles où il étoit Commiſſaire des claſſes.

MARCELLIN, Officier de l'Empire & Comte d'Illyrie, ſous Juſtinien, eſt Auteur d'une *Chronique*, qui commence à l'an 379, où avoit fini celle de ſaint Jérôme & ſe termine à l'an 534 de J. C. Elle a été continuée depuis juſqu'en 566. Caſſiodore loue beaucoup cet Ouvrage. Le Pere Sirmond en donna une édition *in*-8. en 1619, qui eſt la plus correcte.

MARCELLIN. *Voyez* AMMIEN-MARCELLIN.

MARCELLUS, (Marcus-Claudius) Général Romain, fut cinq fois Conſul, & mérita par des exploits utiles à ſa patrie, d'être appellé l'*Epée du peuple Romain*. Il fit la guerre avec ſuccès contre les Gaulois, quoique ſupérieurs en nombre, & tua de ſa main leur Roi Viridomare. Il eut ordre de paſſer en Sicile. Après y avoir employé inutilement les voies de la douceur & de la conciliation pour ramener les Syracuſains révoltés, il aſſiégea leur Ville par terre & par mer. Un ſeul homme, Archimède, le plus grand Géométre de l'antiquité, en retarda la priſe pendant trois ans, par ſes machines ingénieuſes. Marcellus cependant maître de Syracuſe, ordonna qu'on épargnât ce grand homme, & il n'apprit ſa mort qu'avec la plus vive douleur. Ce Général Romain eut la gloire de commander une armée contre l'illuſtre Annibal; après avoir triomphé plus d'une fois de ce ruſé Carthaginois, il fut tué dans une embuſcade 207 ans avant J. C. C'étoit un homme né pour la guerre; également propre pour commander & pour exécuter, recommandable par la douceur de ſes mœurs, par ſa ſageſſe & par ſa modération.

MARCHAND, (Jean-Louis) célèbre Muſicien, natif de Lyon, vint à Paris fort jeune, ſans ſecours & ſans recommandation. Se trouvant, comme par hazard dans la Chapelle de Louis-le-Grand, au moment qu'on attendoit l'Organiſte pour commencer l'Office Divin, il s'offrit pour le remplacer, & fut d'abord

rebuté. Il insista, & on le conduisit à l'Orgue, où son jeu plût & étonna. Les Jésuites le retinrent dans leur Collége, & lui fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour perfectionner sans inquiétude ses talens. Marchand se livra tout entier au travail, & se fit une telle réputation, qu'on lui offroit presque toutes les places d'Organiste vacantes; mais il conserva toujours, par reconnoissance, l'Orgue de la Chapelle des Jésuites. Son jeu sçavant, son exécution brillante & la beauté de ses chants, attiroient dans les Eglises où il étoit employé, un grand concours de Musiciens & d'amateurs. On le nomma d'une voix unanime le plus grand Organiste qu'il y ait jamais eu; mais il avoit un esprit si fantasque & si indépendant, qu'il a toujours négligé sa fortune & même sa réputation. Il mourut à Paris en 1732, à soixante-trois ans. Il a laissé deux *Livres* de pièces de Clavecin, estimés.

MARCHE, (Antoine Olivier de la) né en Bourgogne d'une famille noble, fut mis en qualité de Page auprès de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, qu'il servit ensuite comme Gentilhomme. L'attachement qu'il eut pour son Maître, lui valut ses bonnes graces, & celles du Duc Charles son successeur, dont il fut le Maître-d'Hôtel & le Capitaine des Gardes. Olivier s'attira l'indignation de Louis XI, qui le soupçonnoit d'avoir conseillé la détention du bâtard de Rubenpré, arrêté parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu enlever le Comte de Charolois. Le Roi de France envoya des Ambassadeurs à Philippe pour demander qu'Olivier lui fut livré; mais le Duc répondit: *Qu'Olivier étoit son sujet & son serviteur; & que si le Roi ou un autre lui vouloit rien demander, il en feroit raison.* La Marche fut crée Chevalier au combat de Monthleri en 1465, & eut depuis le malheur d'être pris à la funeste journée de Nanci, où Charles son maître périt en 1477. Ayant recouvré sa liberté, il entra au service de Maximilien d'Autriche, qui avoit épousé l'héritière de Bourgogne, & fut envoyé en France pour complimenter le successeur de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501, & a laissé des Mémoires, qui, quoique fort inférieurs en tout, à ceux de Commines, ne laissent pas d'être utiles. Il y manque l'ordre & le stile; mais il y a beaucoup de particularités sur la Cour des deux derniers Ducs de Bourgogne, auxquels l'Auteur avoit été attaché. La meilleure édition de ces Mémoires, est celle de Bruxelles, *in*-4. 1616. La Marche est encore Auteur d'un *Traité*

ſur les duels & gages de bataille, *in*-8. & de pluſieurs autres Ouvrages imprimés & manuſcrits.

MARCHETTI, (Alexandre) né d'une famille illuſtre en 1633, à Pont-Ormo, ſur la route de Florence à Piſe, montra dès ſa jeuneſſe beaucoup de goût pour la Poëſie. Dès l'âge de quatorze ans il compoſa des pièces, qui méritèrent les éloges des connoiſſeurs. Un de ſes Sonnets, fut inſéré par Creſcimbeni dans ſon Hiſtoire de la Poëſie Italienne, comme le plus parfait qu'il eût encore vû. Il étudia auſſi avec beaucoup de ſuccès la Philoſophie & les Mathématiques, & mérita d'être l'ami intime & le ſucceſſeur de Borelli dans la chaire de Mathématiques à Piſe. Il la conſerva juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1714, à quatre-vingt-deux ans. On a de lui des *Poëſies*, des *Traités* de Phyſique & de Mathématique eſtimés.

MARCIEN étoit né en Thrace, & avoit d'abord été ſimple Soldat; il s'éleva ſur le Thrône par ſon courage & par ſa piété. Après la mort de Théodoſe *le Jeune*, Pulchérie ſa ſœur, offrit à Marcien, dont elle connoiſſoit les grandes qualités, de partager avec lui l'Empire, s'il conſentoit à l'épouſer, & pourvu qu'il lui promît d'être fidèle à ſon vœu de virginité. Marcien accepta la condition, & fut proclamé Empereur avec un applaudiſſement univerſel. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, fut de punir de mort l'Eunuque Chryſaphius, qui avoit ſi indignement abuſé de l'aveugle confiance qu'avoit eue en lui Théodoſe. Il donna enſuite toute ſon attention à pourvoir de dignes Sujets, les principales Charges de l'Etat. Il publia une Loi rigoureuſe contre les Hérétiques, rappella les Evêques exilés & dépoſés par le faux Concile d'Ephèſe, fit aſſembler, en 451, un Concile général à Calcédoine, où il ſe trouva, & donna pluſieurs Edits pour faire obſerver ce qui y avoit été décidé. L'Empire d'Orient jouït d'un grand calme ſous ſon règne. Genſeric ravageoit par le fer & le feu celui d'Occident. Marcien ſe préparoit à faire la guerre à ce barbare Conquérant; mais la mort traverſa ſon projet, & l'enleva à Conſtantinople, en 457, à 63 ans. Il étoit zèlé pour la pureté de la Religion, ſage, prudent, courageux, & plein de tendreſſe pour ſes ſujets, qu'il rendit heureux. Auſſi appellèrent-ils le tems de ſon règne, *le ſiècle d'or*.

MARCION, né à Sinope, au deuxième ſiècle, dans le Pont, Ville dont ſon pere étoit Evêque, s'attacha dans ſa jeuneſſe à la Philoſophie

Stoïque, & eut de l'inclination pour la ſolitude & pour la pauvreté ; mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chaſſé de l'Egliſe par ſon pere. Ne pouvant ſupporter cette humiliation, il alla à Rome, & s'adreſſa aux anciens Prêtres que les diſciples des Apôtres avoient formés ; mais ils le rejettèrent de leur compagnie, tant ſon crime leur faiſoit horreur ! Marcion, emporté par l'indignation & par l'eſprit de vengeance, *Je déchirerai*, leur dit-il, *votre Egliſe, & j'y mettrai une diviſion éternelle.* Devenu diſciple de Cerdon, il ajouta pluſieurs erreurs à celles de ſon maître. Il ſuppoſoit deux principes, l'un du bien & l'autre du mal, & rejettoit l'ancien Teſtament. Il n'admettoit de réſurrection que pour ceux qui ſuivoient ſa doctrine, condamnoit le mariage, & ne recevoit que ceux qui faiſoient profeſſion de continence. Les Sectateurs de cet Héréſiarque s'abſtenoient de la chair, n'uſoient que d'eau, même dans le ſacrifice ; faiſoient des jeûnes fréquens, & s'expoſoient d'eux-mêmes au martyre. Leurs héréſies ſe répandirent dans une grande partie du monde.

MARCK, (Evrard de la) nommé par quelques Auteurs le Cardinal de Bouillon, étoit fils de Robert I. Duc de Bouillon, Prince de Sedan & d'une maiſon très-illuſtre. Il fut élû Evêque de Liége en 1505. S'étant mis ſous la protection de la France, il fut pourvû de l'Evêché de Chartres. Les Rois Louis XIII & François I, l'honorèrent de pluſieurs bienfaits : ils devoient même lui procurer un chapeau de Cardinal. Cependant, ſous prétexte qu'un autre lui avoit été préféré, l'ingrat ſe ligua avec ſon frere Robert de la Marck & Charles d'Autriche Roi d'Eſpagne, contre la France. Il contribua beaucoup par ſes intrigues à l'élection de ce Prince, qui fut déclaré Empereur en 1519. L'Archevêché de Valence en Eſpagne & enſuite le Cardinalat, furent la récompenſe de ſes cabales. Robert, Prince de Sedan, s'étant remis ſous la protection de la France & ayant déclaré la Guerre à l'Empereur, eut un ennemi cruel dans ſon frere, qui ravagea ſes terres & lui enleva ſes places. Par cette conduite, il ſe ménagea une nouvelle dignité qui flattoit ſon ambition. Car l'Empereur lui permit d'exercer, dans les Pays-Bas, la fonction de Légat, qu'il avoit obtenue du Pape Clément VII. Ce Cardinal mourut à Liége en 1538. On a de lui des Ordonnances Synodales.

MARCULFE, étoit un Moine du ſeptième ſiècle, qui, par ordre de l'Evêque

Landri, qu'on croit être S. Landri Evêque de Paris, fit un *Recueil* de formules des Actes les plus ordinaires. Il le diviſa en deux livres, dont le premier contient principalement les Chartes Royales, & le ſecond renferme les Actes qui ſe paſſoient entre particuliers en chaque Pays. Cet Ouvrage eſt très-utile pour apprendre les antiquités Eccléſiaſtiques, & pour entendre l'hiſtoire des Rois de France de la première Race. L'illuſtre Jerôme Bignon publia ce Recueil en 1613, *in*-8. avec de ſçavantes remarques. M. Nivard, Juriſconſulte d'Angers, en donna une deuxième édition en 1666; c'eſt la meilleure.

MARCY, (Balthaſar & Gaſpard) freres & Sculpteurs, nés à Cambrai, ont fait pluſieurs Ouvrages qui tranſmettront leurs noms à la poſtérité. Ils travaillèrent enſemble à l'excellent groupe qui ſe trouve dans le jardin de Verſailles, & qui repréſente deux Tritons, qui abreuvent deux chevaux du Soleil. Tous les connoiſſeurs conviennent, qu'on ne peut rien voir de plus exquis pour le goût du deſſein, ni pour la richeſſe de la compoſition. On doit auſſi aux talens de ces deux freres, pluſieurs autres Ouvrages eſtimés. Balthaſar, l'aîné, mourut en 1674, & l'autre en 1679.

MARE, (Philibert de la) Conſeiller au Parlement de Dijon, avoit beaucoup de génie pour écrire l'hiſtoire & les éloges des Sçavans, parmi leſquels il a tenu lui-même un rang très-diſtingué. Son ſtile latin, formé ſur celui de de Thou, étoit très-propre à ce genre d'écrire. Auſſi tout ce qu'il a mis au jour ſur ces matières, a été goûté du public, & fait déſirer qu'on publiât ce qu'il a laiſſé manuſcrit. La Mare étoit très-verſé dans la Littérature & dans l'Hiſtoire, comme il paroît par ſes Ouvrages, qui ſont en grand nombre. Les principaux ſont: *Commentarius de bello Burgundico*, qui comprend ce qui s'eſt paſſé dans la guerre de 1635; la plus ample édition eſt *in*-4. 1689. *Hiſtoricorum Burgundiæ conſpectus*, *in*-4. C'eſt un Catalogue de pièces relatives à l'Hiſtoire de Bourgogne, que la Mare ſe propoſoit de faire, &c. Il mourut en 1687. Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de la Mare, Doyen des Commiſſaires du Châtelet, qui eſt Auteur d'un excellent *Traité de la Police*, en trois vol. *in*-*fol.* auxquels M. le Clerc du Brillet, en a ajouté un quatrième. Les recherches importantes & l'exactitude, font le mérite particulier de cet Ouvrage. Tout n'y eſt pourtant pas abſolument exact. M. le Roy, ancien Contrôleur des Rentes de

l'Hôtel-de-Ville de Paris; en a réfuté ſolidement quelques endroits. Cela n'empêche point que l'Auteur n'y montre beaucoup d'érudition, de jugement & de ſolidité d'eſprit. Il fut chargé de pluſieurs affaires importantes ſous le règne de Louis XIV, qui l'honora de ſon eſtime & d'une penſion de deux milles livres. Il mourut en 1723, âgé de quatre-vingt-deux ans.

MARESCHAL, (George) né à Calais en 1658, étoit fils d'un pauvre militaire. Il vint jeune à Paris apprendre la Chirurgie, pour laquelle il avoit beaucoup de goût. Il y fit de ſi grands progrès, que M. Morel, devenu infirme, lui confia le ſoin de l'Hôpital en chef. Ce fut alors qu'il parut avec éclat dans la Ville. Il ſe diſtingua dans toutes les opérations, & en particulier à celle de la taille au grand appareil, qu'il a rendu plus ſûre & plus ſimple. En 1696, il fut appellé à Verſailles pour conſulter ſur la maladie de Louis XIV, qui avoit un abcès conſidérable à la nucque du cou. Il fut d'avis que l'on y fit une inciſion cruciale. L'opération fut faite, & réuſſit. Mareſchal, loin de profiter de cette occaſion pour ſa fortune, revint à Paris, après avoir donné ſon avis, & ne retourna à Verſailles, que parce que le Roi avoit paru ſurpris de ne le plus voir. En 1697, le Roi de Suède, Charles XI, étant tombé malade, l'Ambaſſadeur voulut engager Mareſchal à ſe tranſporter auprès de ce Prince, pour le ſecourir, & lui offrit une grande ſomme; mais l'habile & déſintéreſſé Chirurgien, ayant vû le détail de la maladie, déclara qu'il arriveroit trop tard pour être utile au Prince, dont on apprit en effet la mort l'ordinaire ſuivant. En 1703, il ſuccéda à Felix dans la place importante de Premier Chirurgien du Roi. En 1706, Louis XIV lui donna une charge de Maître d'Hôtel, & l'ennoblit l'année ſuivante. Après la mort de ce grand Roi, Louis XV l'honora de la même confiance. La Société Académique de la Chirurgie, doit les établiſſemens faits ſous ce Prince, aux ſoins & au zèle de Mareſchal, qui mourut dans ſon Château de Bièvre en 1736, à ſoixante-ſeize ans.

MARETS, (Jean des) Sieur de Saint-Sorlin, né à Paris en 1593, fut un bel eſprit, un fécond écrivain, & un fameux viſionaire du dernier ſiècle. Le Cardinal de Richelieu l'honora de ſon amitié, & le fit Contrôleur Général de l'extraordinaire des Guerres, & Sécretaire Général de la marine du Levant. A la ſollicitation de ce Miniſtre, il compoſa plu-

plusieurs *Pièces* de Théatre, qu'on ne lit plus aujourd'hui, pas même la *Comédie des Visionaires*, pièce extravagante, bien propre à caractériser l'Auteur, & que l'on a néanmoins regardé long-tems comme son chef-d'œuvre. Il donna aussi un *Poëme* en vingt-six livres, intitulé : *Clovis* ou *la France Chrétienne*, dont le mauvais succès le rebuta. Las d'être Poëte, il voulut être Prophête, & s'abandonna à des visions folles & à des imaginations chimériques, qu'il prenoit pour des Prophéties. Il promettoit à Louis XIV la gloire de détruire l'Empire des Mahometans, annonça une armée de cent quarante-quatre mille victimes, qui rétabliroit, sous la conduite du Roi, la vraie Religion ; & débita, sous le nom de Prophéties, mille autres réveries dans un livre qui a pour titre : *Avis du Saint-Esprit au Roi*, & qui porte tous les caractères du fanatisme le plus outré. Il y assure bonnement, que Dieu l'a destiné à faire une réformation générale du genre humain ; & il y explique trois Prophéties de l'Ecriture, qu'il prétend s'entendre de la ruine des Jansénistes, comme devant être exterminés par le Roi de France, avec l'appareil d'une grande armée. Il publia encore dans le même genre *les Délices de l'Esprit*, Ouvrage inintelligible, dont on fit une critique ingénieuse & sanglante, par ce seul mot à mettre dans l'*Errata*, *DÉLICES*, lisez *DÉLIRES*. Son but est d'expliquer l'Apocalypse, dont il disoit que Dieu lui avoit envoyé les clefs ; & il y débite d'un ton d'enthousiaste mille rêveries qu'enfantoit son imagination échauffée. Ce Visionaire, grand ennemi & grand calomniateur de tous ceux que l'on appelloit Jansénistes, s'avisa de donner une réponse à l'*Apologie* de P. R. & il eut l'honneur d'être foudroyé par le redoutable Nicole, qui écrivit contre lui les Lettres solides & ingénieuses, connues sous le nom de *Visionaires*, dans lesquelles il met au plus grand jour la folie & l'impiété de des Marets. Cet Illuminé fut un des 1ers. Membres de l'Académie Françoise, & il mourut à Paris en 1676, chez le Duc de Richelieu, dont il étoit Intendant, âgé d'environ quatre-vingt ans. Il faut ajouter aux Ouvrages dont nous venons de parler, diverses pièces de Poësie ; quelques mauvais écrits contre les Satyres de Boileau ; des Romans licentieux, entr'autres, *Ariane*, *in*-4. ou trois volum. *in*-12. très-peu regulier pour le système des mœurs, recherché des curieux & critiqué par Gueret dans son *Parnasse réformé* ; une espèce de *Dissertation* sur les Poëtes Grecs,

Latins & François, dans laquelle il attaque les maximes d'Ariſtote & d'Horace ſur l'art Poëtique; mais il a fait moins de tort à leur réputation, qu'à la ſienne. Roland des Marets, ſon frere aîné, après avoir frequenté quelque tems le Barreau, ſe livra entièrement à l'étude des Belles-Lettres. On a de lui un *Recueil* de Lettres Latines, dont le ſtile eſt aſſez pur, intitulé : *Rolandi Mareſii Epiſtolarum Philologicarum, Libri duo.* On y trouve pluſieurs réflexions critiques, très-judicieuſes. Il mourut à Paris en 1613. On compte encore parmi les perſonnes illuſtres de ce nom, *Samuel* DES MARETS, fameux Miniſtre Proteſtant, de Picardie, qui mourut Profeſſeur de Théologie à Groningue, en 1673. On a de lui pluſieurs Ouvrages de Controverſe contre les Catholiques, les Sociniens & contre Grotius. On trouva tant de méthode dans ſon ſyſtême de Théologie, intitulé : *Synopſis Theologica*, qu'il fut adopté dans les autres Académies Proteſtantes; l'édition qui en a été faite à Groningue en 1671, eſt la plus eſtimée. Samuel des Marets laiſſa deux fils, *Henri* & *Daniel*, qui marchèrent ſur ſes traces, & ſe diſtinguèrent par leur érudition. Ils prirent ſoin de l'édition de la Bible Françoiſe, imprimée en grand papier, *in-fol.* chez Elzevir. Les fréquentes Notes dont elle eſt chargée, ſont de Samuel des Marets leur pere.

MARGUERITE DE LA BIGNE, né à Bayeux d'une famille noble & ancienne, fut Docteur de la maiſon & Société de Sorbonne en 1572, & enſuite Chanoine & Théologal de Bayeux, & Doyen de la Cathédrale du Mans. Il aſſiſta avec éclat aux Etats de Blois en 1576, & à l'Aſſemblée du Clergé de France commencée à Melun, & finie à Paris en 1580. Il s'eſt acquis beaucoup de réputation par le fameux Ouvrage qu'il intitula *Bibliotheca Patrum*, dont il donna les huit premiers volumes in-fol. en 1576, & auxquels il ajouta un autre vol. in-fol. en 1579, ſous le titre d'*Appendix*. Il s'en eſt fait depuis un grand nombre d'éditions augmentées avec des ſupplémens. Il mourut en 1588.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née en 1552, plus fameuſe par ſon eſprit & ſa beauté, que par ſa vertu, fut mariée avec Henri Roi de Navarre, depuis Henri IV, peu de jours avant l'affreux maſſacre de la S. Barthelemi, & ce mariage que l'intérêt avoit formé, ne fut pas heureux, parce que la Princeſſe avoit le cœur pris pour le Duc de Guiſe, & que ſa conduite fut toujours irrégulière. Le Duc de Navarre s'étant évadé de la

Cour, la Princeſſe inſiſta pour aller joindre ſon mari, & après quelques refus, on le lui permit, & la Reine Mere l'y accompagna. Henri vint les recevoir à la Réole, & en uſa bien avec ſa femme pendant tout le ſéjour que Catherine de Médicis fit en Gaſcogne. Mais après le départ de la Reine, les deux époux qui firent leur réſidence à Pau, ne tardèrent pas à ſe brouiller. Les fréquentes galanteries du Roi de Navarre n'y donnèrent que trop d'occaſion, & la Reine auſſi peu fidèle à la foi conjugale, ne demeura pas en reſte avec ſon époux. Dans un voyage qu'elle fit à la Cour de France en 1582, elle s'engagea dans pluſieurs avantures ſcandaleuſes, qui lui attirèrent un traitement ignominieux de la part du Roi ſon frere. Le Roi de Navarre qui fermoit les yeux ſur les déſordres de ſon épouſe, & qui ſembloit vouloir apprendre à ſes propres dépens à ceux dont il débauchoit les femmes, à devenir maris commodes, ne put diſſimuler l'affront que lui avoit fait ſon épouſe, & il exigea ou qu'on lui fit réparation, ou qu'il lui fût permis de ne la pas reprendre. Mais comme le mauvais état de ſes affaires ne ſouffroit pas ce ton de fierté, il s'adoucit, & reçut dans Nerac Marguerite avec toute ſa flétriſſure. Il eſt vrai qu'il ſe dédommagea de cette contrainte par le mépris qu'il eut pour elle; & la Princeſſe pour s'en venger ſe ſervit du prétexte de l'excommunication lancée par Sixte contre ſon mari, pour lui faire la guerre. Elle ſe ſaiſit donc de l'Agénois qui lui avoit été donné en dot, & s'établit à Agen. Mais les Habitans indignés de ſa vie licentieuſe, & des vexations qu'elle exerçoit contr'eux, la chaſſèrent, & elle ſe ſauva en déſordre en Auvergne; où elle acheva de conſumer le reſte de ſa jeuneſſe en avantures bien indignes d'une fille de France. Elle ſéjourna quelque tems à Sarlat, où ayant appris que les Habitans méditoient le deſſein de l'arrêter, elle s'enfuit & fut priſe en chemin par le Marquis de Canillac, qui l'enferma au Château d'Aſſon. Elle y régna bientôt, par la défaite du Marquis, qui ne put ſe défendre de ſes charmes ſéduiſans, & s'étant rendue maîtreſſe de la place, elle en chaſſa le trop foible Gouverneur. Elle demeura dans ce Château juſqu'en 1605, qu'elle retourna à la Cour, où régnoit ſon mari qu'elle ſollicita d'obtenir la diſſolution de leur mariage, ce que Clément IX accorda en 1599. La Princeſſe libre alors de tout engagement, fit bâtir un beau Palais rue de Seine au fauxbourg S. Germain, & y paſſa le reſte de ſes

jours dans le commerce des gens de Lettres qu'elle aimoit, & dans un mêlange bisarre de dévotion & de galanterie, dont elle fit toujours profession. Elle mourut en 1615. Nous avons d'elle des *Mémoires* fort curieux qui s'étendent depuis 1565 jusqu'en 1582. Ils ont été écrits par cette Princesse pour servir de réponse à l'éloge que Brantome en a fait dans ses *Hommes Illustres*. La meilleure édition est celle de Liége *in*-8. publiée par les soins de Godefroy. Marguerite y parle assez avantageusement de ses mœurs; mais son témoignage est démenti par toutes les Anecdotes, que racontent d'elle les Historiens.

MARGUERITE, Reine de Dannemarck, succéda au Roi Waldemar III son pere, & épousa Haquin Roi de Norvége, dont elle eut aussi le Royaume. Ses grandes qualités, & surtout son inclination pour la guerre, la firent appeller la *Sémiramis du Nord*. Albert Roi de Suede ayant irrité par sa tyrannie la Noblesse de son Royaume, elle appella Marguerite à son secours. Cette Héroïne avant que de se rendre en Suede à la tête de son armée, exigea qu'on la choisit pour Reine, si elle triomphoit d'Albert. On y consentit, & le Tyran fut défait. Par cette victoire, Marguerite devint Reine de Suede. Elle gouverna avec une autorité absolue. Comme les Grands lui rappelloient son serment, & lui disoient qu'ils en avoient les actes. *Je vous conseille de les bien conserver*, dit-elle, *pendant que je garderai tous les droits de ma dignité*. Elle vint à bout de faire passer les trois Royaumes électifs qu'elle possédoit sur la tête d'Eric Duc de Poméranie, & mourut en 1412.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'Empereur Maximilien I, fut élevée à la Cour de Louis XI, & fiancée au Dauphin depuis Charles VIII, qui dans la suite ayant épousé Anne héritiere de Bretagne en 1491, renvoya Marguerite qui fut quelque tems après mariée à l'Infant Jean d'Espagne. Le vaisseau sur lequel elle s'étoit embarquée pour aller joindre son futur époux, ayant été battu d'une violente tempête, Marguerite sur le point de périr & tranquille au milieu de l'orage, eut assez de sang froid pour composer elle-même son épitaphe :

Cy gît Margot la gente Demoiselle,
Qu'eut deux maris, & si mourut pucelle.

Cependant elle aborda en Espagne, épousa l'Infant, & se trouva bientôt veuve. Alors elle se maria à Philibert *le Beau*, Duc de Savoye, qui mourut au bout de trois ans, & Marguerite se retira enfin auprès

auprès de ſon pere, gouverna avec beaucoup de ſageſſe les Pays-Bas, où elle fit fleurir les Sciences, & mourut à Malines en 1530. Cette Princeſſe avoit beaucoup d'eſprit, & elle a fait pluſieurs ouvrages en proſe & en vers, entr'autres : le *Diſcours de ſes infortunes*. C'eſt elle qui a fait bâtir la fameuſe Egliſe de Notre-Dame, aux Portes de Bourg-en-Breſſe. Corneille Agrippa a fait ſon Oraiſon funèbre. Il y a encore eu de ce nom, MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I, mariée à Emmanuel-Philibert Duc de Savoye, en 1559. Cette Princeſſe ſçavoit très-bien le Grec & le Latin, & ſe diſtingua par des qualités encore plus ſolides, la piété, la générosité & la prudence. Elle fut la Protectrice des Sçavans, & ſes bienfaits en attirèrent pluſieurs à Turin. Ses Sujets, dont elle fit le bonheur, lui donnèrent le titre glorieux de *Mere du Peuple*, & elle mourut en 1574.

MARGUERITE DE VALOIS, ſœur de François I, Princeſſe illuſtre par ſa vertu & par ſon eſprit, naquit à Angoulême en 1492. Elle épouſa d'abord le Duc d'Alençon, & fut enſuite mariée à Henri d'Albret, ſecond du nom, Roi de Navarre. Son frere, qu'elle aimoit tendrement, étant tombé malade en Eſpagne, où il étoit priſonnier, elle alla le voir, & contribua à ſa guériſon par ſa préſence & les ſoins qu'elle eut de lui. Elle parla avec fermeté à Charles-Quint & à ſes Miniſtres, & les força à traiter le Roi avec tous les égards dûs à ſa dignité. François I, qui avoit pour elle une tendreſſe réciproque, la conſultoit dans les affaires du Gouvernement, & ſe trouvoit bien de ſes avis. Lorſqu'en 1577 elle ſe maria au Roi de Navarre, il lui fit de très-grands avantages. Cette Princeſſe, retirée dans ſes Etats, s'appliqua avec ſon époux à les rendre floriſſans, à relever l'Agriculture, qui étoit très-négligée, à embellir ſes Villes, à civiliſer ſes Peuples, & à fortifier les Places, pour ſe garantir des uſurpations des Eſpagnols. La Reine de Navarre fut accuſée de favoriſer les nouvelles opinions, & elle protégea ouvertement leurs Partiſans. Elle fit même imprimer un Ouvrage de ſa façon, ſous le titre de *Miroir de l'Ame pécheresſe*, qui fut cenſuré par la Sorbonne, comme contenant une doctrine contraire à celle de l'Egliſe Romaine. Cependant, ſoit pour ne pas déplaire à ſon frere, qui s'étoit déclaré ouvertement contre le Luthéraniſme, ſoit qu'elle eût renoncé de bonne foi à l'erreur, elle ſe conduiſit par la ſuite, au moins

extérieurement, en Catholique; & même on a tout lieu de croire que sur la fin de sa vie, elle étoit sincèrement convertie. Elle mourut en 1549, dans le Bigorre. Madame de la Force a fait, en 4 volum. in-12. l'histoire de cette célèbre Princesse; mais ce n'est qu'un Roman, & un tissu de fictions, sur un fond très-léger de faits historiques. La Reine Marguerite étoit plutôt la matière d'une belle Histoire, que d'un Roman. Elle a laissé plusieurs Ouvrages de Poësie, comme des *Comédies*, des *Moralités*, & l'*Heptameron* ou les *Sept-Jours* de la Reine de Navarre, Recueil dans le goût des Nouvelles de Boccace, qui donneroit une très-mauvaise idée des mœurs de cette Princesse, si l'on ne sçavoit que souvent, & sur-tout dans le siècle où vivoit Marguerite, le cœur n'avoit aucune part aux productions de l'esprit, & qu'avec une conduite irréprochable, on se permettoit quelquefois un stile très-licentieux. On a réimprimé ces contes à Amsterdam, en deux vol. 1698. & on y a conservé l'ancien stile. Les Poësies de cette Princesse furent recueillies en 1547 par Jean de la Haye son valet de chambre, sous ce titre: *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses, très-illustre Reine de Navarre.* On y trouve quatre *Mystères* ou *Comédies pieuses* & deux *Farces*; le *Triomphe de l'Agneau*, Poëme fort long; la *Complainte pour un prisonnier*, qui paroît être François sûr; & 30 *Chansons spirituelles*, & d'autres pièces sur divers sujets, où l'on trouve de l'esprit & de l'invention, une versification assez bonne pour le tems; mais une affectation à semer l'allégorie, qui les rend le plus souvent inintelligibles.

MARGUNIO, (Massimo) né à Candie, étoit fils d'un Marchand qui l'amena avec lui à Venise en 1547, & l'envoya à Padoue, où il étudia avec succès les Belles-Lettres, la Philosophie & la Théologie. La mort de son pere, arrivée à Venise, le rendit possesseur d'un riche héritage: il ouvrit dans cette Ville une Imprim. Grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'Ouv.; mais ayant été consumée par un incendie, il fut obligé de retourner dans sa Patrie, où il prit l'habit Monastique. Il y composa ses *Livres* de la Procession du Saint-Esprit, où il fit de vains efforts pour réunir les Eglises d'Orient & d'Occident. Muni de cet Ovrage, il vint à Rome. Sixte V, à qui sa foi étoit suspecte, voulut l'obliger de faire une Profession de Foi Orthodoxe devant les Inquisiteurs, & ordonna que s'il le refusoit, on le mit en prison. Margunio, informé de cette résolution, sortit de Rome, & retourna en Grèce.

En 1585, il partit pour les Isles de l'Archipel, & s'arrêta à celle de Cérigo, dont il fut Evêque. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa Patrie, & y mourut en 1602, à 80 ans. Ses *Hymnes Anacreontiques* & d'autres Ouvrag.le font regarder comme un des meilleurs Poëtes Lyriques de son tems.

MARIALES, (Xantes.) né à Venise vers l'an 1580, étoit de la noble famille des Pinardi; mais il en quitta le nom, en se faisant Religieux dans l'Ordre de S. Dominique. Après y avoir enseigné quelque tems la Philosophie & la Théologie, il se renferma dans son cabinet, pour se livrer entièrement à l'étude. On ne put l'en arracher ni lui faire accepter aucun emploi dans son Ordre. Son zèle impétueux pour soutenir les intérêts de la Cour de Rome, lui attirèrent de justes disgraces. Deux fois il fut chassé des Etats de Venise. Ayant obtenu son retour, il y mourut en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui plusiers gros Ouvrages, dont le plus curieux a pour titre: *Bibliotheca Interpretum ad universam Summam D. Thomæ.*

MARIAMNE, Princesse illustre par sa vertu & par sa beauté, épousa Hérode *le Grand*, l'an du monde 3997, &. elle en eut Alexandre & Aristobule. Son air fier & majestueux lui attira des ennemis & des calomniateurs, qui persuadèrent à Herode qu'elle lui avoit été peu fidèle, pendant son absence. Ce Prince naturellement cruel & ombrageux, l'immola à ses soupçons jaloux. Ayant ensuite reconnu l'imposture de ses accusateurs, il fut inconsolable de la mort de cette malheureuse Princesse, qu'il aimoit passionnément. Il fit bâtir en son honneur une tour superbe de marbre blanc, dont les pierres longues de 20 coudées étoient jointes avec tant d'art, qu'on eût crû qu'elles étoient toutes d'une seule pièce.

MARIANA, (Jean) né à Talavera dans le Diocèse de Tolède, entra chez les Jésuites en 1514. Il enseigna avec réputation la Théologie en Espagne, à Rome & à Paris. Il passa les cinquante dernières années de sa vie dans sa patrie, où il composa son Histoire d'Espagne en 30 Livres, qu'il traduisit ensuite en Espagnol. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Mayence *in*-4. 1605: on n'y reprend que trop de partialité à l'égard des François & des Protestans, beaucoup de fautes de Géographie, & trop de crédulité pour les Fables, reçûes autrefois en Espagne. L'Esp. Pedro Mantuane fit sur cette Hist. une critique sçavante, curieuse & recherchée. Mariana a fait aussi des *Notes* sur l'Ecriture, pour expliquer la significa-

tion propre des mots Hébreux, *in-fol.* ſon Livre *de Rege & Regis Inſtitutione*, imprimé avec Privilège, ſi rempli de maximes pernicieuſes & tendantes à la révolte, fut cenſuré par la Sorbonne, & juſtement condamné par le Parlement de Paris à être brûlé, par la main du bourreau. L'Auteur a l'impudence de ſoutenir dans cet ouvrage, qu'il eſt permis de ſe défaire d'un Tyran, & il y porte le fanatiſme juſqu'à admirer l'action déteſtable de Jacques Clement. Il a auſſi compoſé ſept Traités Hiſtoriques & Théologiques, imprimés à Cologne en 1609. Dans un d'eux il rapporte les ſentimens des Philoſophes & des Peres de l'Egliſe, les Loix Civiles & Eccléſiaſtiques, contre la Comédie & les Spectacles. On a auſſi donné de lui après ſa mort un ouvrage qui a pour titre, *de Morbis Societatis*, *des Maladies de la Société de Jeſus*, *de leur cauſe & de leurs remèdes*. Voici ce qu'il en dit au Chapitre 14. » Quelque faute qu'un des » Membres de la Société ait » commiſe, pourvû qu'il ait » beaucoup de hardieſſe, & » qu'il trouve quelque défaite & s'enveloppe de quelque couverture, on en demeurera là. Je laiſſe à part » les crimes les plus groſſiers, » dont on pourroit faire un » grand dénombrement, & » quiſe diſſimulent, de peur de » faire du bruit. Car il ſemble » que tout notre gouvernement n'ait point d'autre but » que de cacher les fautes, & » de jetter de la cendre deſſus, » comme ſi le feu pouvoit » manquer tôt ou tard de jetter de la fumée.... Parmi » nous les bons ſont affligés, » & même mis à mort ſans » ſujet, ou pour des cauſes » très-légères, ce qui eſt une » cond. capable de faire que » Dieu abîme la Compagnie. Voilà de quelle manière cet Auteur parle de la Société des Jéſuites, dans laquelle il a vêcu juſqu'à l'âge de 87 ans. Il mourut à Tolède en 1624. Mariana paſſe pour un des plus habiles hommes de ſon ſiècle, & ſçavoit les Belles-Lettres, le Grec, l'Hébreu, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane.

MARIANUS Scotus, Moine Irlandois, parent du vénérable Bede, eſt Auteur d'une *Chronique* eſtimée, depuis la Naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'en 1083. Elle a été continuée juſqu'en 1200 par Dobechin, Abbé de S. Diſibode dans le Diocèſe de Trêves. Cet habile Moine mourut en 1086.

MARIE, que l'Egliſe appelle par excellence la ſainte Vierge, étoit de la race de David, & originaire de Bethléem. Choiſie de toute éternité pour être la Mere de Dieu, on ne peut douter qu'elle n'ait reçû une grace

proportionnée à cette dignité, c'eſt-à-dire plus grande, que celle de tous les Saints. Elle embraſſa pour toute ſa vie l'état de la Virginité, ce qui avoit été ſans exemple juſqu'alors. Malgré cette réſolution elle épouſa Joſeph qui étoit auſſi de la famille de David, les mœurs des Juifs ne lui permettant pas de faire autrement, ou plutôt Dieu le voulant ainſi, afin que ſon honneur fut à couvert contre la malignité de la médiſance, qu'elle eut un ſecours humain & ordinaire dans les peines & fatigues dont elle ne devoit pas être exempte; & afin que le diable trompé par cette apparence, ne connut point le myſtère qui devoit s'opérer en elle. Ayant conçu le Fils de Dieu par l'opération de l'Eſprit ſaint, elle en devint Mere, ſans faire aucun tort à ſa Virginité, que J. C. conſacra par ſa naiſſance. Nous ne ſçavons de ſa vie que le peu que nous en dit le S. Evangile. Elle aſſiſta au Sacrifice de ſon Fils, étant aux pieds de la Croix avec une fermeté & une foi digne de la Mere d'un Dieu, qui regardoit dans ſa mort le Salut du Monde qui en devoit être le fruit. Jeſus-Chriſt l'ayant recommandée à ſon Diſciple bien-aimé, il la prit avec lui, & après l'Aſcenſion dont elle fut témoin, & la Deſcente du ſaint-Eſprit ſur les Apôtres, au milieu deſquels elle ſe trouva, Saint Jean l'emmena avec lui à Ephèſe, où elle mourut dans un âge très-avancé, ſans qu'on ſçache aucune particularité d'une mort ſi glorieuſe, qui a couronné la vie de la plus ſainte de toutes les Créatures. Honorons par le ſilence une obſcurité qui ne peut être ſans myſtère, à l'exemple de l'Egliſe, qui ſçachant qu'il n'y a point de piété véritable, qui ne ſoit établie ſur les fondemens de la vérité, a mieux aimé ſuſpendre ſon jugement, que de rien aſſûrer de faux ou de douteux. *Plus elegit ſobrietas Eccleſiæ cum pietate neſcire, quàm aliquid frivolum & apocriphum indè tenendo docere. Uſuard in Mart.*

MARIE EGYPTIENNE, (Ste.) ayant quitté ſes parens à l'âge de 12 ans, vint à Alexandrie, où elle ſe plongea pendant 17 ans, dans la débauche la plus infâme. S'étant embarquée avec des pélerins, qui alloient à Jéruſalem, pour la Fête de l'Exalt. de la Croix, elle remplit le vaiſſeau d'abomin. Quand elle fut arrivée dans la Ville, elle continua ſes dèſordres. Mais s'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'Egliſe, où l'on montroit la ſainte Croix, elle ſe ſentit toujours repouſſée. Frappée de cet obſtacle, touchée intérieurement de la Grace qui en vouloit faire un vaſe d'élection, elle prit la réſolution

de changer de vie, & d'expier ſes crimes par la pénit. Etant retournée à l'Egliſe, elle y entra facilement & adora la Croix. Le même jour, elle ſortit de Jéruſalem, paſſa le Jourdain, & s'enfonça dans le vaſte déſert qui eſt au-delà de ce fleuve. Elle y paſſa 47 ans dans les rigueurs de la plus auſtère pénitence, ſans voir perſonne, & vivant de ce que la terre lui fourniſſoit. Mais ayant été rencontrée vers l'an 430 par un Solitaire, nommé *Zozime*, elle lui raconta ſon hiſtoire, le conjura par Jeſus-Chriſt, de garder un ſecret inviolable, juſqu'à ce que Dieu l'eut retiré du monde, & le pria de lui apporter l'Euchariſtie. Comme elle employoit des paſſages de l'Ecriture, Zozime, lui demanda ſi elle avoit étudié, non, répondit-elle; mais c'eſt Dieu qui enſeigne aux hommes la ſcience: Le ſaint Solitaire, l'année ſuivante, alla s'aſſeoir auprès du Jourdain, le Jeudi-ſaint, attendant l'illuſtre pénitente. Elle parut de l'autre côté, & ayant fait le ſigne de la Croix ſur le fleuve, elle marcha ſur les eaux, & reçut l'Euchariſtie. Elle pria Zozime de revenir au même endroit l'année ſuivante. Il le fit, & trouva ſon corps étendu ſur la terre avec cette inſcription, tracée ſur le ſable: Abbé Zozime, enterrez ici le corps de la miſérable Marie. Je ſuis morte le même jour que j'ai reçû les ſaints Myſtères, priez pour moi.

MARIE STUART, fille de Jacques V. & de Marie de Lorraine, devint héritière de la couronne d'Ecoſſe, huit jours après ſa naiſſance, en 1541. Henri VIII. Roi d'Angleterre, ſe propoſa d'abord de la faire épouſer au Prince Edouard ſon fils, afin de réunir les deux Royaumes. Mais ce mariage n'eut pas lieu. La guerre qui ſurvint entre l'Ecoſſe & l'Angleterre, ayant obligé Marie de paſſer en France pour la ſûreté de ſa perſonne, elle y épouſa, l'an 1558, François, Dauphin de France, fils & Succeſſeur de Henri II. Après la mort de ce Prince, en 1560, elle revint en Ecoſſe, où elle épouſa Henri Stuart ſon couſin, dont elle eut un fils, qui fut depuis Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, ſous le nom de Jacques I. Après la mort tragique de Henri qui fut étouffé dans ſon lit en 1567 par des Aſſaſſins, qui pour cacher leur crime, firent ſauter la maiſon par une mine, Marie eut pour troiſième époux le Comté de Botwel, Calviniſte, qui étoit regardé comme l'auteur de la mort de Henri Stuard. Ce mariage fut la ſource funeſte de tous les malheurs de cette infortunée Princeſſe. Ceux mêmes qui l'y avoient engagée, l'accu-

tèrent du meurtre de ſon ſecond mari qu'elle n'aimoit pas, & prirent les armes contre elle. Abandonnée de ſon armée, elle fut obligée de ſe rendre aux Confédérés, qui l'enfermèrent dans un Château. On l'obligea de céder la couronne à ſon fils & on lui permit de nommer un Régent. Elle jetta les yeux ſur le Comte de Murray ſon frere, qui ne l'accabla pas moins de reproches & d'injures. Elle s'échappa de ſa priſon. L'humeur dure & ſévère de Murray lui procuroit un parti. Elle leva 6000 hommes; mais ayant été vaincue, elle alla ſe jetter entre les bras d'Elizabeth, Reine d'Angleterre, qui l'avoit aſſurée qu'elle trouveroit un aſyle auprès d'elle. Elle fut d'abord reçûe avec honneur dans Carliſle, & enſuite transférée à Tentbury, qui fut pour elle une priſon. L'Ecoſſe pendant ce tems-là ruiſſeloit de ſang, les Catholiques & les Proteſtans faiſoient la guerre civile. Une nouvelle conſpiration formée en Angleterre en 1586, accéléra la perte de Marie Stuart. Elizabeth fit juger cette malheureuſe Princeſſe ſon égale, comme ſi elle avoit été ſa ſujette. Quarante-deux membres du Parlement & 5 Juges du Royaume, allèrent l'interroger dans ſa priſon à Foteringhei; elle proteſta, mais elle répondit : Jamais jugement ne fut plus incompétent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui repréſenta de ſimples copies de ſes lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ſes Sécretaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre ſur la dépoſition de trois conjurés qu'on avoit fait mourir, & dont on auroit pû différer la mort, pour les examiner avec elle. Enfin quand on auroit procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on auroit prouvé que Marie cherchoit par-tout des ſecours & des vengeurs, on ne pouvoit la déclarer criminelle. Elizabeth n'avoit d'autre juriſdiction ſur elle, que celle du puiſſant ſur le foible & ſur le malheureux. Enfin après dix-huit ans de priſon, dans un païs qu'elle avoit impudemment choiſi pour aſyle, Marie eut la tête tranchée ſur un échaffaut en 1587, à quarante-deux ans. Elle ſouffrit la mort avec une conſtance admirable, après avoir remercié Dieu du bonheur qu'elle avoit de mourir pour la Religion Catholique, car il étoit notoire que c'étoit ce qui l'avoit rendue ſi odieuſe: on prétend qu'avant, elle communia d'une Hoſtie qu'elle avoit conſervée. Cette Princeſſe, de l'aveu même de ſes ennemis, avoit

les plus grandes qualités. Elle ſçavoit le Latin & cinq autres langues, écrivoit en vers & en proſe & protégeoit les ſciences & les ſçavans. Jacques ſon fils, bien loin de pouvoir venger la mort de ſa mere, n'eut pas même la liberté d'en témoigner de la douleur.

MARIE DE MEDICIS, fille de François de Médicis, Grand Duc de Toſcane, épouſa Henri IV. Roi de France en 1600. Après le déteſtable aſſaſſinat de ce grand Prince, elle voulut ſe faire déclarer Régente pendant la minorité de Louis XIII. ſon Fils. Le Duc d'Epernon, Colonel Général de l'Infanterie, pour expoſer les intentions de la Reine, ſe rendit au Parlement, qui tenoit ſes ſéances aux Auguſtins. Ses menaces & les troupes qu'on avoit rangées autour du Couvent, extorquèrent un Arrêt, qui déclara Marie de Médicis ſeule Régente. C'étoit une Princeſſe auſſi peu expérimentée dans les affaires, qu'impérieuſe & pleine d'ambition. Régente & non maîtreſſe du Royaume, elle dépenſa en profuſions pour s'acquérir des créatures, tout ce que Henri le Grand avoit amaſſé, pour rendre ſa Nation puiſſante. Les Princes du Sang & les grands Seigneurs remplirent la France de factions. Marie ſe livra entièrement aux Conſeils de Caligai & de Concini ſon mari, ce qui excita de grands troubles. De Luines, Gentilhomme ordinaire & favori du Roi, lui perſuada qu'il étoit capable de règner par lui-même, que la Reine le tenoit en tutelle; & le jeune Prince exila ſa mere à Blois. Mais l'orgueilleux Duc d'Epernon alla la tirer du Château de cette Ville, la mena dans ſes Terres à Angoulême, comme un Souverain qui ſecouroit ſon alliée. Après pluſieurs brigues inutiles contre le Cardinal de Richelieu, elle ſe retira en 1631 dans les Pays-Bas, & mourut à Cologne en 1642 à 68 ans dans la plus affreuſe misère. Cette Princeſſe, dit le Préſident Hénaut, avoit un eſprit trop au-deſſous de ſon ambition. Elle ne fut pas aſſez ſurpriſe, ni aſſez affligée de la mort d'un de nos plus grands Rois. C'eſt elle qui fit bâtir le magnifique Palais de Luxembourg, & pluſieurs autres ſuperbes édifices. Elle eſt auſſi Fondatrice du Monaſtère des Religieuſes du Calvaire qui furent établies en 1620.

MARIE, Reine d'Angleterre, née en 1516, étoit fille de Henri VIII. & de Catherine d'Arragon. Edouard VI. ſon frere avoit déclaré en mourant, à ſon préjudice Héritière du Royaume ſa couſine Jeanne Gray, deſcendante de Henri VII, laquelle fut proclamée à Londres. Mais le parti & le droit de Marie l'emportèrent. Elle enferma ſa rivale dans la Tour avec la

Princeſſe Elizabeth, qui fut depuis ſi fameuſe. A peine y eut-il une guerre, & beaucoup plus de ſang fut répandu par les bourreaux, que par les ſoldats. Le pere, le beau-pere, l'époux de Jeanne Gray, elle-même enfin, furent condamnés à perdre la tête. Attachée à la Communion Romaine, Marie commença par convoquer une Chambre des Communes, toute Catholique. Les Pairs qui pour la plûpart n'avoient de Religion que celle du Prince, ne furent pas difficiles à gagner. Le Parlement pourſuivit ſous Henri VIII. les Proteſtans, les encouragea ſous Edouard VI, & les brûla ſous Marie. On compte environ 800 perſonnes livrées aux flammes ſous ſon règne. Ce n'eſt pas ainſi que la foi s'eſt établie. Une femme groſſe accoucha dans le bucher même, quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu, le Juge Catholique l'y fit rejetter. En liſant ces actions abominables, croit-on être né parmi les hommes? Les Evêques mariés furent dépoſés, & l'ancienne Liturgie de l'Egliſe rétablie. Le Pape Jules III. charmé de cette nouvelle révolution, envoye le Cardinal Polus en Angleterre, en qualité de Légat. Arrivé à Londres, le Prélat alla au Parlement, & les 2 Chambres ayant promis d'abroger toutes les Loix faites contre l'autorité du Pape, il leva les Cenſures en 1554, & réunit l'Angleterre à l'Egliſe Romaine. En 1557 Marie envoya un Héraut déclarer la guerre à la France, & fit partir huit mille Anglois pour aller joindre l'armée Eſpagnole dans les Pays-Bas. Pour réparer la perte de Calais, dont le Duc de Guiſe s'étoit emparé, elle mit en mer une Flotte de 120 vaiſſeaux, mais inutilement. Elle mourut en 1558, ſans avoir eu d'enfans de Philippe ſon époux, fils de l'Empereur Charles-Quint & Roi d'Eſpagne. Sa mort fut très-funeſte à la Religion qu'elle avoit fait refleurir en Angleterre.

MARIE-MAGDELAINE DE LA TRINITE', née à Aix en Provence, en 1616, d'un pere qui étoit ſoldat, fut élevée avec grand ſoin par ſa mere. Demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un parti avantageux, elle le refuſa. Etant tombée malade en 1632, elle forma la réſolution de fonder l'*Ordre de la Miſéricorde*, pour y recevoir des Filles de qualité, ſans bien & ſans dot. Elle établit la première Maiſon de ce nouvel Ordre à Aix en 1637, de concert avec le Pere Yvan, Prêtre de l'Oratoire, ſon Directeur, qui compoſa pour elle un Livre intitulé, *Conduite à la Perfection Chrétienne*. Marie-Magdelaine mourut ſaintement à Avignon, après avoir fondé pluſieurs Maiſons dan

différentes Villes, entr'autres à Paris, où elle prédit, dit-on, à la Reine-Mere, la Paix des Pyrenées, le mariage de Louis XIV. & la naissance du Dauphin.

MARIE *de l'Incarnation*, Fondatrice des Carmelites réformées en France. *Voyez* AVRILLOT.

MARIE *de l'Incarnation*, née à Tours en 1599, s'engagea dans le mariage, pour obéir à ses parens. Elle perdit à 19 ans son époux, nommé Martin, & à 32 ans elle entra chez les Ursulines de la même Ville. Ornée de toutes les vertus qui conviennent à son sexe, elle étoit maîtresse dans la Vie spirituelle, dès son entrée au Noviciat. Aussi fut-elle chargée après sa Profession, des instructions des Novices. Elle s'en acquita avec succès, & composa en faveur de ses jeunes élèves un fort bon livre, intitulé, l'*Ecole Chrétienne*. Appellée ensuite par des voyes extraordinaires à la Conversion des filles sauvages du Canada, elle passa à Quebec en 1639, où elle établit un Couvent de son Ordre. Après l'avoir gouverné avec beaucoup de sagesse & de prudence, elle y mourut en 1672, à 73 ans, en odeur de sainteté. On a encore d'elle un volume *in*-4. de Retraites & de Lettres. Dom Claude Martin, son fils, célèbre Bénédictin, a publié sa vie, qui a été aussi écrite par le P. de Charlevoix, Jésuite.

MARIE DE GOURNAY, *voyez Jars.*

MARIGNY, (Enguerran de) d'une noble & très-ancienne famille de Normandie, fut le principal Ministre du Royaume sous Philippe-le-Bel, qu'il servit avec fidélité & avec beaucoup de succès, en plusieurs occasions importantes. Ce Prince dont il gagna les bonnes graces par son mérite & par son adresse, le fit Chambellan de France, Capitaine du Louvre, Intendant des Finances & des Bâtimens, & Comte de Longueville. Charles de France, Comte de Valois, frere du Roi, & les autres Seigneurs du Royaume, furent jaloux de sa fortune. Cette envie dégénera en une haine secrette, qui passa facilement de l'esprit des Grands dans celui des peuples. D'ailleurs Marigny naturellement fier, & sûr de la faveur de son Roi, ne se mit point en peine de ménager ses ennemis. Après la mort de Philippe-le-Bel, Charles de Valois qui n'aimoit point Marigny, s'empara de toute l'autorité ; ne trouvant point d'argent pour les frais du Sacre du Roi Louis X. son neveu, il s'en prit à ce Minist. qui ayant été aussi accusé d'avoir altéré les Monnoyes, chargé les peuples d'Impôts, dégradé les forêts du Roi & diverti plusieurs grandes sommes, fut condamné à être

pendu à un gibet qu'il avoit fait lui-même dreſſer à Montfaucon, ce qui fut exécuté en 1315. Les remords que Charles témoigna en mourant ſur la mort de Marigny, juſtifièrent ce Miniſtre, qui en effet avoit été condamné, ſans être entendu. Sa mémoire fut réhabilitée & ſes biens rendus.

MARIGNI, (Jacques) né à Marigni auprès de Nevers, embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & après avoir fait un voyage en Suéde, on ne ſçait à quelle occaſion, il s'attacha au Cardinal de Retz, qu'il amuſoit par ſon eſprit, & qu'il ſervoit par ſes écrits. C'étoit un gros homme de bonne humeur, franc, aimant la bonne chère & le plaiſir, d'une converſation aimable, qu'il ſçavoit rendre intéreſſante par les choſes rares & curieuſes qu'il avoit obſervées dans ſes voyages. Il entra dans toutes les intrigues de la Fronde, autant par caractère d'eſprit, que par complaiſance pour le Cardinal, & il ſe rendit important dans ſon parti par ſes chanſons & les autres poëſies ſatyriques qu'il faiſoit contre le Cardinal Mazarin. Lorſque le Parlement eut mis à prix la tête de ce Miniſtre, Marigni fit un écrit contenant en particulier un Tarif de la ſomme de 150000 livres, qui avoit été aſſignée pour cette expédition en faveur de ceux qui trouveroient le moyen de ſe défaire du Cardinal, ou de le mutiler, & il imagina aſſez plaiſamment plus de 14 manières différentes d'attenter ſur ſa perſonne. Après la détention du Card. de Retz, Marigni ſuivit le prince de Condé en Flandres, & ne perdit rien des agrémens de ſon eſprit, dans le tumulte d'une vie agitée. Il écrivoit en Proſe & en Vers des Lettres pleines d'eſprit, dont on a fait un recueil en 1657. Son humeur cauſtique lui attira quelques affaires fâcheuſes, & il avoit ſoin d'en inſtruire lui-même le public. Ainſi racontant une de ſes avantures à la Reine de Bohême dans une Lettre imprimée, il finiſſoit par ces mots: *Madame, de Votre Majeſté, très-humble, très-obéiſſant & très-bâtonné Serviteur, MARIGNI.* Son Poëme du *Pain-béni*, renferme ſelon quelques-uns une Satyre fine & délicate contre les Marguilliers de S. Paul; d'autres n'y trouvent qu'une Satyre groſſière, des équivoques & des obſcénités. Gui Patin lui attribue le Traité Politique contre les Tyrans. Il mourut à Paris en 1670.

MARILLAC, (Louis de) d'une famille d'Auvergne qui a produit de grands hommes; Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi Henri IV, ſe diſtingua par ſa valeur & par ſes belles actions ſous le règne de ce Prince, & ſous

celui de Louis XIII. Il devint Marechal de France en 1629, & fut nommé enſuite pour commander les troupes du Roi en Italie. Mais le Cardinal de Richelieu le fit arrêter au milieu de ſon Armée en 1632, pour avoir offert de le tuer de ſa propre main, lorſqu'il opina contre lui, dans l'aſſemblée qu'on nomma *la Journée des Dupes*. Richelieu réſolut de faire mourir ce Général ignominieuſement par la main du bourreau, comme Concuſſionnaire. Il fit voir ce que peut la vengeance armée, du Pouvoir ſuprême. Ce Cardinal ne ſe contenta pas de priver le Marechal du droit d'être jugé par les Chamb. du Parlement aſſemblé. Ce ne fut pas aſſez de lui donner dans Verdun des Commiſſaires dont il eſpéroit de la ſévérité. Les premiers Juges ayant, malgré les promeſſes & les menaces, conclu que l'accuſé ſeroit reçu à ſe juſtifier, le Miniſtre fit caſſer l'Arrêt. Il lui donna d'autres Juges, parmi leſquels on comptoit les plus violens ennemis de Marillac. L'implacable Cardinal le fit transférer & continuer le procès à Ruel dans ſa propre maiſon de campagne. Il fallut rechercher toutes les actions du Maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de ſon commandement, quelques anciens profits illicites & ordinaires, dans la conſtruction de la Citadelle de Verdun. *Choſe étrange*, diſoit-il à ſes Juges, *qu'un homme de mon rang ſoit perſécuté avec tant de rigueur & d'injuſtice; il ne s'agit dans tout mon procès, que de foin, de paille, de pierres & de chaux.* Cependant ce Général chargé de bleſſures & de quarante années de ſervice, fut condamné en 1632 à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté à la Place de Grève, à Paris. Le Cardinal lui-même ſentit bien que l'Arrêt étoit trop rigoureux & injuſte. Lorſque les Commiſſaires vinrent lui faire leur réponſe, on prétend qu'il leur dit, il faut avouer que Dieu donne aux Magiſtrats des lumières qu'il n'accorde pas aux autres, puiſque vous avez condamné M. de Marillac à mort. Je ne croyois pas que ſes actions méritaſſent un ſi rude châtiment. Il ne faut pas s'en rapporter à la relation qu'a faite de cette mort Hay du Chatelet: il étoit l'ennemi juré du Maréchal qui l'avoit récuſé, & qui lui fit ſur la ſellete des reproches capables de l'irriter. La mémoire de l'innocent fut rétablie après la mort de ſon impitoyable Oppreſſeur, & par Arrêt du Parlement. Michel de Marillac frere du précédent, célèbre Garde des Sceaux, eût part à ſa diſgrace, & fut conduit priſonnier à Chateaudun, où il mourut

de douleur en 1631. Il eſt Auteur du Code Michau, d'une *Traduction des Pſeaumes*, en vers François, imprimée en 1624, & de quelques autres Ouvrages.

MARIN, Pape. *Voyez* MARTIN.

MARINE, (Ste.) eſt une Vierge célèbre de Bithynie. Son pere, nommé *Eugene*, s'étant retiré dans un Monaſtère, la laiſſa jeune dans le monde. Il fut enſuite très-affligé de cette conduite imprudente. Son Abbé lui ayant demandé le ſujet de ſa triſteſſe, il lui répondit qu'elle venoit du regret d'avoir abandonné ſon enfant. l'Abbé crût que c'étoit un fils, & lui permit de l'amener dans le Monaſtère. Eugene va chercher ſa fille, lui coupe les cheveux, l'habille en garçon & lui recommande de garder le ſecret ſur ſon ſexe, juſqu'à la mort. Elle fut reçûe dans le Monaſtère, ſous le nom de frere *Marin*, & y mena une vie exemplaire. On dit qu'ayant été accuſée d'avoir abuſé de la fille de l'Hôte, où elle alloit chercher les proviſions, elle aima mieux paſſer pour criminelle, que de déceler ſon ſexe. Elle fut miſe en pénitence à la porte du Couvent, expoſée aux injures de l'air & vivant d'aumône. On la chargea auſſi de l'éducation de l'enfant. Etant morte environ trois ans après, l'Abbé reconnut ce qu'elle étoit, & ſe repentit de ſa ſévérité. On croit que cette ſainte vivoit au huitième ſiècle. Il y a à Paris une Egliſe ſous ſon nom.

MARINI, (Jean Baptiſte) connu ſous le nom de *Cavalier Marini*, naquit à Naples en 1569. Son pere, habile Juriſconſulte, l'obligea d'étudier en droit; mais ſon penchant pour la Poëſie l'en dégoûta bientôt. Ses talens & ſes ouvrages lui firent un grand nom, & d'illuſt. Protect. Etant allé à Rome, il entra chez le Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII. qu'il accompagna dans ſa légation de Savoye. Marini plût d'abord beaucoup à la Cour de Turin, mais enſuite il s'y fit des ennemis. Le plus furieux étoit le Poëte Murtola, qui voulut le décrier par ſes Ecrits; mais ayant lui-même ſuccombé ſous les traits ſatyriques de ſon illuſtre rival, il attenta à ſa vie, & tira ſur lui un coup de piſtolet, qui porta à faux & bleſſa un favori du Duc. Marini ayant été obligé de ſortir de Turin, pour éviter la colère du Prince, que des envieux avoient irrité contre lui, il vint à Paris à la ſollicitation de la Reine Marie de Médicis, il y mit au jour ſon Poëme d'*Adonis*, qu'il dédia à Louis XIII. Etant allé enſuite à Rome, il y reçût beaucoup d'honneurs & mourut à Naples en 1625, à cinquante-ſix

ans. Ses Ouvrages qui ſont en grand nombre, ſont très-connus.

MARINIS (Léonard de) célèbre Dominiquain, fils du Marquis de Caſa-Maggiore, d'une noble famille de Gènes, naquit dans l'Iſle de Chio en 1509. Envoié en Eſpagne par Jules III. en qualité de Nonce, il employa avec ſuccès ſon crédit pour appaiſer les querelles qui s'étoient élevées entre pluſieurs Evêques & leurs Egliſes. Le Roi Philippe II. eut beaucoup d'eſtime pour lui, & le fit Archevêque de Lanciano. Le Cardinal de Gonzague qui préſidoit au Concile de Trente, voulut l'avoir auprès de lui. Il y parut avec éclat, & dreſſa les articles qui concernent le Sacrifice de la Meſſe dans la vingt-deuxième ſeſſion. Envoyé par Pie IV. à la Cour de Maximilien, il y négocia très-heureuſement. Pie V. le nomma Evêque d'Albe & Viſiteur Apoſtolique, en vingt-cinq Diocèſes. Il exerça cet emploi pendant ſix ans & mérita l'eſtime & l'amitié de ſaint Charles Boromée. Il mourut en 1573 à ſoixante-trois ans. Il eſt un des trois Evêques qui dreſſérent, par ordre du Concile de Trente, le *Catéchiſme*, le *Bréviaire* & le *Miſſel Romain*. Jean-Baptiſte & Dominique Marinis, étoient petits-neveux du précédent & Dominiquains. Le premier fut Secrétaire de la Congrégation de l'*Index*, & enſuite Général de ſon Ordre. Le ſecond devint Archevêque d'Avignon. Il y fit revivre la faculté de Théologie en fondant deux chaires pour ſon Corps. On a de lui des *Commentaires* ſur la ſomme de ſaint Thomas. Ils moururent l'un & l'autre en 1669.

MARIO-NUZZI, né en 1603. à Penna, Ville du Royaume de Naples, eſt plus connu ſous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il peignit les fleurs avec cette vérité qui charme & ſéduit les ſens. On admire dans ſes tableaux un beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Ce genre qui demande à être traité d'une manière ſupérieure, lui procura une fortune conſidérable, & des amis puiſſans. Il mourut à Rome en 1673.

MARION, (Simon) de Nevers, étoit une homme d'une grande érudition. Il avoit naturellement beaucoup d'éloquence, une imagination féconde, & une mémoire ſi fidèle, qu'elle ne laiſſoit rien échapper. Par ces heureux talens il ſe rendit illuſtre dans le Barreau du Parlement de Paris, qu'il fréquenta pendant trente-cinq ans en qualité d'Avocat, avec une réputation extraordinaire. Henri III. qui connoiſſoit

ſa dextérité à manier les affaires, le chargea du réglement des limites d'Artois, avec les Députés du Roi d'Eſpagne. Pour récompenſer ſes ſervices, il lui accorda en 1583 des Lettres de Nobleſſe pour lui & pour ſa poſtérité. Marion fit imprimer en 1594 ſes plaidoyers avec les Arrêts auxſquels ils avoient donné lieu, ſous le titre d'*Actiones forenſes*. Depuis il fut Avocat Général au Parlement de Paris. Il en exerça les fonctions, dit de Thou, avec autant de jugement que d'éloquence, & défendit avec beaucoup de conſtance les droits du Roi, la liberté publique & l'honneur du Royaume. Il mourut à Paris en 1605. Ce Magiſt. diſtingué par ſon mérite & par ſon zèle à défendre la Religon, n'a pas laiſſé d'être traité d'hérétique par le calomnieux Auteur de la Bibliotheque des Janſeniſtes. Il étoit pere de Catherine Marion, mariée à Antoine Arnaud, Conſeiller & Procureur Général de la Reine Catherine de Médicis, dont elle eut vingt enfans, tous illuſtres par leur ſçavoir & leur piété. Etant devenue veuve, elle ſe fit Religieuſe à Port-Royal, dont ſa fille Marie-Angélique Arnaud étoit Abbeſſe & elle y mourut en 1641, âgée de 68 ans au milieu de douze de ſes filles & petites-filles, toutes Religieuſes comme elle, de cette maiſon.

MARIOTTE, (Edme) célèbre Phyſicien & Mathématicien, étoit Prieur de S. Martin ſous Baune, à 4 lieues de Dijon, & membre de l'Académie des Sciences. C'eſt preſque tout ce qu'on ſçait de ſa vie, mais ſes Ecrits ſont très-connus & généralement eſtimés: ils ont été imprimés en 2 *vol. in*-4. Ce Sçavant mourut en 1684. On lui attribue le beau Diſtique ſuivant ſur les rapides conquêtes de Louis XIV.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una
Una domat Batavos luna, quid annus erit?

MARIUS, (Caius) célèbre Général Romain, qui fut quatre fois Conſul, étoit né de parens pauvres & obſcurs, dans le territoire d'Arpinum. Dans ſa première jeuneſſe il gagna ſa vie à cultiver la terre. Le déſir de ſortir de ſon état, lui fit embraſſer la profeſſion des armes. Il ſervit d'abord au ſiége de Numance, y montra tant de valeur & d'intelligence, que Scipion l'Africain reconnut en lui toutes les diſpoſitions propres à en faire un grand homme de guerre. Il n'eut pas de peine à l'animer à s'élever au-deſſus de la condition de ſimple ſoldat: car

Marius étoit naturellement avide de gloire, & se livra tout entier à l'ambition qui le dévoroit. Comme il n'avoit eu aucune éducation, il affecta de mépriser l'étude des sciences qu'il ignoroit, & conserva toujours quelque chose de sauvage & de féroce dans la figure & dans le caractère. Mais d'ailleurs il étoit sobre, austère dans ses mœurs, infatigable dans le travail, méprisant les richesses & les plaisirs, prêt à sacrifier à la passion de dominer, la vérité, la droiture, & les devoirs de la reconnoissance. Elû Consul par ses brigues & par la faveur du peuple, il fut chargé de terminer la guerre de Numidie, au préjudice de Metellus, qui pleura sur l'ingratitude de son client, devenu son successeur. Marius passa en Afrique & triompha de Jugurtha & de Bocchus, Rois de Mauritanie. Il fut ensuite envoyé en Provence pour s'opposer à une multitude effroyable de barbares, connus sous le nom de Cimbres & de Teutons, qui après avoir ravagé les Gaules & l'Espagne, défait plusieurs Consuls, tué quatre-vingt mille Romains ou Alliés de Rome, portèrent l'allarme dans son sein. Marius les tailla en pièces dans un combat qui dura deux jours. Deux cens mille tués & quatre-vingt mille prisonniers firent voir que la valeur disciplinée, l'emporte sur le nombre & sur la seule impétuosité. Les Barbares affoiblis ne perdirent pas courage. S'étant rassemblés, ils franchirent les Alpes. Marius ayant joint ses troupes à celles de Catulus, leur livra bataille. Cent-quarante mille homme tués & soixante mille prisonniers, présentèrent l'affreux spectacle de deux Nations entièrement détruites. Marius couvert de gloire fut jaloux de celle de Sylla à qui il enleva par ses brigues le commandement des armées contre Mithridate. Sylla qui n'étoit point encore sorti de l'Italie revint à Rome à la tête de ses fidèles Légions & dissipa la faction de Marius. Celui-ci pour se dérober à la vengeance de son rival, fut obligé de se cacher dans les marais, de Minturne, Ville de la Campanie. Un Gaulois chargé d'apporter sa tête qui étoit mise à prix, le découvrit dans sa retraite; mais à l'aspect de ce grand homme, qui dans sa misère conservoit encore un air farouche & majestueux, les armes lui tombent des mains. Marius échappé de ce danger, passa en Afrique. Mais il en fut bientôt rappellé par Cornelius Cinna, qui privé du Consulat, ne crût pouvoir mieux se venger, qu'en

uniſſant ſes reſſentimens avec ceux de Marius. Ces deux Généraux vinrent inveſtir Rome de tous côtés. Le Sénat eut recours à la négociation, & à la faveur d'un traité de paix équivoque, les deux chefs des Conjurés entrèrent dans la Ville. Rome devint alors un théâtre d'horreur & de carnage. Les deux Tyrans immolèrent à leur barbarie, tous les Citoyens qui leur étoient ſuſpects. Marius ne ſurvécut pas longtems à ſes fureurs. Accablé d'années & tourmenté jour & nuit, par la crainte du retour de Sylla, il chercha dans la débauche de la table, un remède à ſes inquiétudes. Il ne trouvoit de repos, que quand il n'avoit plus de raiſon. Les excès auxquels il ſe livra, lui causèrent une maladie dont il mourut quatre-vingt-ſix ans avant J. C. Il fut le premier honoré de ſept Conſulats, & ſes cruautés ne l'ont pas rendu moins fameux que ſes victoires.

MARIUS, (Leonardus) de Zelande, Docteur de Cologne, Vicaire Général du Chapitre de Harlem & Paſteur à Amſterdam, fleuriſſoit dans le dix-ſeptième ſiècle. Il étoit très-verſé dans l'intelligence des ſaintes Ecritures & dans la connoiſſance des langues Grecque & Hébraïque. Nous avons de lui en Latin, la *Défenſe Catholique de la Hierarchie Eccléſiaſtique, contre M. A. de Dominis*, & un bon Commentaire ſur le Pentateuque. Il mourut en 1652.

MARIUS MERCATOR. *Voyez* MERCATOR.

MARLEBOROUGH, (Jean Churchill, Duc de) naquit à Ashe, dans le Devonshire, en 1650, d'une famille noble & ancienne. Il fit ſes premières campagnes en France, en qualité de volontaire, & apprit l'art de la guerre ſous Turenne. On ne l'appelloit dans l'armée que le *Bel Anglois*; mais le Général François jugea que le *bel Anglois* ſeroit un jour, un grand homme. Déclaré Commandant des troupes Angloiſes & Hollandoiſes en 1702, il fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vû depuis pluſieurs ſiècles. Il gouvernoit alors la Reine d'Angleterre, & par le beſoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que ſa femme avoit priſe ſur cette Princeſſe. Il menoit le Parlement par ſon crédit & par celui de *Godolphin*, Grand Tréſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi maître de la Cour, du Parlement, de la Guerre & des Finances, plus Roi que n'avoit été Guillaume, auſſi politique que lui & plus grand Capitaine, il fit plus, que les Alliés n'oſoient eſpérer. Il avoit cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette

ſérénité d'ame dans le péril, qui eſt peut être le premier don de la Nature, pour le commandement des armées. Guerrier infatigable pendant la campagne, il devenoit un Négociateur auſſi agiſſant pendant l'hyver. Il alloit à la Haye & dans toutes les Cours d'Allemagne, ſuſciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il commença par élever des Officiers ſubalternes & juſqu'alors inconnus, dont il démêloit le mérite. Le Maréchal de Boufflers fut envoyé contre lui, & commandoit l'armée ſous le Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Mais ce jeune Prince, après avoir vû prendre pluſieurs places, & après avoir été forcé de reculer par les marches ſavantes de l'Anglois, revint à Verſailles au milieu de la campagne. Boufflers reſta ſeul témoin des ſuccès de Marleborough, qui ne perdit pas un moment la ſupériorité. De retour à Londres, il fut créé Duc par la Reine, & ce qui eſt plus flatteur, remercié par les deux Chambres du Parlement, dont les Députés vinrent le complimenter dans ſa maiſon. Vienne étant menacée en 1703, d'un côté par les François & les Bavarrois, de l'autre par le Prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois révoltés, Marleborough va rapidement ſecourir le centre de l'Empire. Après deux heures de combat, il renverſe avec trois bataillons Anglois, les Bavarois & les François, il prend Donavert, paſſe le Danube, & met la Baviere à contribution. En 1704 il gagna la célébre bataille, qui en France a le nom d'*Hochſtet*, & de *Blenheim* en Allemagne & en Angleterre. L'Armée Françoiſe y fut preſque entièrement détruite. De ſoixante mille hommes ſi long-tems victorieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt mille. Environ douze mille hommes tués, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeux, le Général de l'armée & douze cens Officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalèrent cette journée. L'Empereur fit le Général Anglois Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de *Mindelheim*. Mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter. En 1706 il battit encore à Ramillies les François, qui y perdirent vingt mille hommes & la gloire de la nation, avec la Flandre Eſpagnole. Marleborough entra victorieux dans Anvers & dans Bruxelles, prit Oſtende & Menin. La paix ayant été conclue

avec la France, le Duc de Marleborough fut disgracié par la Reine Anne, & se retira à Anvers. Il fut rappellé en 1714 par le Roi Georges & rétabli dans toutes ses charges. Il renonça aux affaires publiques quelques années avant sa mort, qui arriva en 1722 le 16 Juin, à soixante-treize ans. Il fut enterré avec grande pompe dans la Chapelle du Roi Henri VII. à l'Abbaye de Westminster.

MARLORAT, (Augustin) né en Lorraine en 1506, entra jeune chez les Religieux Augustins. Mais ayant embrassé les erreurs de Calvin, il sortit de son Monastère, devint Ministre en plusieurs Villes, s'acquit beaucoup de réputation dans son parti par ses prédications & par son érudition, assista au Colloque de Poissy en 1561, & fut pendu à Rouen où il étoit Ministre, lorsque le Roi eut enlevé cette Ville aux Calvinistes en 1562. Il étoit âgé de cinquante-six ans. Marlorat a laissé des *Commentaires* sur l'Ecriture Sainte.

MARMOL, (Louis) de Grenade, composa dans le seizième siècle, plusieurs ouvrages, dont le plus estimé est la *Description générale de l'Afrique*, que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit d'Espagnol en François. Divers Auteurs parlent avec éloge de Marmol, qui n'a pas toujours été fort exact.

MARNIX, (Philippe de) Seigneur du Mont-Sainte Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, de parens nobles & originaires de Savoie, fut Disciple de Calvin à Génève, & fit de grands progrès dans les sciences, dans les langues & dans le Droit. Ce fut lui qui dressa le *formulaire* de la fameuse Confédération, par laquelle plusieurs Seigneurs des Pays-Bas s'engagèrent en 1566. à s'opposer à l'odieux Tribunal de l'Inquisition. Guillaume, Prince d'Orange l'employa avec utilité, dans les affaires les plus importantes. Devenu Consul d'Anvers, il défendit cette Ville contre le Duc de Parme en 1584, & mourut à Leyde en 1598, dans le tems qu'il travailloit à une version Flamande de la Bible. On a de lui des *Thèses* de *Controverses*, des *Epîtres circulaires* aux Protestans, des *Apologies* & d'autres Ouvrages.

MAROLLES, (Claude) Gentilhomme de la Province de Tourraine, s'acquit une grande réputation, durant la ligue par son adresse, par sa valeur & par sa probité. Il devint ensuite Gentilhomme ordinaire de la maison du Roi, Lieutenant-Colonel des cent-Suisses, Maréchal de Camp, &c. Il est fort connu par son combat singulier avec Marivaut. Celui-ci un des plus braves

Guerriers de l'armée du Roi, ayant rencontré Marolles, qui ſervoit dans celle de la Ligue, lui demanda s'il n'y avoit pas quelqu'un de ſon parti, qui voulut rompre une lance pour l'amour des Dames; Il y en a mille, lui répondit Marolles, mais il n'en faut point d'autre que moi ſeul. La partie fut remiſe au lendemain. Marivaut preſſé par la douleur de la mort de Henri III. qui venoit d'être aſſaſſiné, arriva au lieu deſtiné pour le combat, avant l'heure marquée. Impatient de voir ſon rival, il le fit ſommer par un trompette de tenir ſa parole. Marolles répondit fiérement que *Marivaut avoit grand hâte de mourir.* Le combat ſe donna avec grand appareil. Les deux armées & toutes les Dames furent témoins de la victoire du jeune Marolles, qui enfonça le fer de ſa lance, dans l'œil de ſon Adverſaire. Celui-ci expira un moment après, en diſant, que *s'il eût été heureux de vaincre, il eût été malheureux de ſurvivre au Roi ſon Maître.* Le Vainqueur fut ramené a Paris au ſon des trompettes, & au milieu des acclamations publiques. Les prédicateurs de la Ligue diſoient en chaire que *le jeune David avoit tué le Philiſtin Goliath.* Les beaux eſprits firent cette annagramme de ſon nom; *Claudius de Marolles; adſum in duello clarus.* Toutes les fois qu'il ſe faiſoit ſaigner, il ſe tenoit debout, & s'appuyoit ſur ſa pertuiſane, ſous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre ſon ſang, que les armes à la main. Ce brave Gentilhomme mourut en 1633.

MAROLLES, (Michel) fils du précédent, fut deſtiné de bonne heure à l'état Eccleſiaſtique, & dès 1609 ſon Pere obtint pour lui d'Henri IV. l'Abbaye de *Baugerais* en Tourraine. Il fit ſes premières études, dans la maiſon paternelle. En 1611. on le mit en penſion à Paris dans le Collège de Clermont, où des Séculiers enſeignoient les humanités ſous la direction des Jéſuites, & après avoir fait ſa Philoſophie & ſa Théologie, il ne s'occupa plus juſqu'à ſa mort, qu'à la compoſition de différens Ouvrages, & ſur-tout à la traduction d'un très-grand nombre d'anciens qu'il a défigurés de la manière la plus ridicule & la plus barbare. Peu ont échappé à ſa manie de traduire, & aucun n'eſt ſorti avec honneur de ſes mains. Sa traduction d'Athenée qui eſt déteſtable, fut ſi bien vendue, qu'elle eſt aujourd'hui d'une cherté exceſſive. Outre les traductions françoiſes qui ne méritent pas d'être nommées, nous avons de ce trop fécond Ecri-

Vain, deux *Catalogues d'Eſtampes*, curieux & recherchés, des *Mémoires* de ſa vie, qui contiennent quelques traits intéreſſans & qui étoient devenus fort rares, lorſqu'on les a réimprimés en 1755, 3 vol. *in*-12. Le Pere Tournemine qui mépriſoit les autres productions de l'Abbé de Marolles, diſoit que l'Auteur méritoit qu'on lui pardonnât, en faveur de ces mémoires, l'ennui mortel qu'il avoit cauſé au public, par ſes rapſodies, durant l'eſpace de ſoixante ans. Peut-être que, depuis que ces mémoires ſont plus communs, le public n'eſt pas ſi indulgent que ce Jéſuite. Quoiqu'il en ſoit on a encore de l'Abbé de Marolles *l'Hiſtoire d'Anjou*, une *ſuite de l'Hiſtoire Romaine* de Coëffeteau *in-fol.* très-inférieure à l'Ouvrage du Dominicain. *L'Hiſtoire des Rois* de France *in*-12. abregée, auquel il ne faut pas ſe fier. Cet homme infatigable voulut même monter ſur le Parnaſſe, mais il fut mal reçu, & la prodigieuſe quantité de ſes vers, l'a encore moins fait connoître, que ſes traductions. Il mourut à Paris en 1681 à 81 ans.

MAROT, (Clément) né à Cahors, en 1497, de Jean Marot, Poëte d'Anne de Bretagne & valet de chambre de François I, vint à Paris fort jeune; & comme ſon pere ſçavoit par expérience que l'emploi d'un Poëte ſuivant la Cour, ne conduit pas même à une fortune médiocre, il crut bien faire pour l'avancement d'un fils unique, de le mettre dans le train ordinaire du Palais; mais le jeune Clément, dégoûté bientôt de cette profeſſion, ſuivit quelque tems le parti des armes, & fut enſuite reçu dans la maiſon de Marguerite, ſœur de François I, en qualité de valet de chambre. Il accompagna à l'armée le Duc d'Alençon, époux de cette Princeſſe, & fut bleſſé & fait priſonnier à la journée de Pavie en 1525. Quand il fut revenu en France, on lui ſuſcita une affaire, qui faillit à avoir les ſuites les plus fâcheuſes, pour lui. Diane de Poitiers, à laquelle il avoit plû, s'étant dégoûtée de lui, le Poëte s'en plaignit amérement & tout haut; & cette Dame offenſée de ſon indiſcrétion, le dénonça à l'Inquiſiteur Bunchart, que François I. avoit fait Inquiſ. de la Foi en France, contre les Luthér. Bunchart le fit mettre au Châtel., comme ſuſpect d'héréſie; & tout ce que les ſollicitations de ſes amis purent obtenir, c'eſt qu'il fût transféré dans les priſons de Chartres, moins déſagréables que celles de Paris. C'eſt là qu'il écrivit ſon *Enfer* contre les gens de Juſtice, & qu'il revit le Roman *de la Roſe*, qui fut imprimé avec les changemens qu'il y fit, *in-fol.* 1527. Cependant

François I, étant revenu d'Espagne, rendit la liberté à notre Poëte, qui se maria peu de tems après, & eut un fils nommé Michel qui se mêla aussi de Poësie, mais avec peu de succès. Une nouvelle intrigue que Marot eut avec la Reine de Navarre, & qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler, lui causa bien des désagrémens, & François I. se vit obligé de le mortifier souvent, de crainte que l'indiscrétion du Poëte, ne reveillât les soupçons du Roi de Navarre. Il s'attira bien-tôt lui-même une nouvelle disgrace, & il fut mis en prison, pour avoir tiré des mains des Archers, un homme que l'on arrêtoit. Il fit à cette occasion l'épître 26 à François I. pour lui demander son élargissement, & il l'obtint. Après quelque tems de calme & de faveur, il se vit attaqué par la plus rude tempête, qu'il eût encore essuyée. Sa vie déréglée & ses propos licentieux ayant fourni à ses ennemis un prétexte, pour l'accuser d'attachement à la nouvelle hérésie qui ravageoit alors l'Eglise, le Lieutenant-Criminel saisit tous ses papiers à Paris, pendant qu'il étoit à Blois, & ce que l'on trouva chez lui ayant fortifié l'accusation, ses amis lui conseillèrent de s'enfuir, & il se retira chez la Reine de Navarre, où ne le croyant pas encore en sûreté, il se réfugia chez la Duchesse de Ferrare qui favorisoit les Réformateurs; & après avoir passé deux ans dans cette Cour, il obtint son rappel à la sollicitation de cette Princesse, & vécut assez tranquillement jusq. 1543. Alors ayant publié une version de plusieurs Pseaumes, qui plût fort à la Cour & déplût à la Sorbonne, & s'étant déclaré trop hautement pour la prétendue réforme, il craignit d'être arrêté de nouveau, & il se sauva à Genève, d'où quelques mauvaises affaires l'ayant encore obligé de sortir, il se réfugia à Turin qui fut son dernier exil, & il y mourut dans l'indigence en 1544, à cinquante ans. Les mœurs de ce Poëte furent toujours très-licentieuses, & ni l'âge, ni les persécutions qu'il souffrit, ni la pauvreté, ne purent lui faire perdre ses mauvaises habitudes, qui le suivirent partout. Pour ce qui est de son esprit, on ne peut nier qu'il ne fût très-agréable & très-fin, enjoué & plein de saillies. Il a une grace inimitable à tout ce qu'il dit, & les pensées les plus communes, sont embellies par le tour délicat qu'il leur donne. Son langage qui a vieilli, n'empêche pas que ses vers ne soient toujours à la mode. Il est le modèle de ceux qui veulent écrire d'une manière aisée & naïve:

Imitez de Marot l'élégant badinage.

On ſçait avec quel ſuccès la Fontaine & Rouſſeau l'ont fait. Malheureuſement ce Poëte, qui avoit un ſi riche fond pour briller par lui-même, a voulu ſe faire un nom aux dépens de la pudeur, & ſes Ouv. ne ſe reſſentent que trop de la licence de ſes mœurs. On a de lui des *Epîtres*, des *Ballades*, des *Rondeaux*, des *Epigrammes*, des *Complimens*, des *Etrennes*, tous genres dans leſquels il a parfaitement réuſſi, & où l'on trouve le naturel le plus heureux, la plaiſanterie la plus fine, une naïveté charmante, une grande délicateſſe de penſées, & une fécondité ſurprenante d'imagination. Il a fait encore des *Elegies* qu'il faut compter pour peu de choſe, des *Eglogues* & la traduction de quelques Pſeaumes, où il chante les louanges de Dieu du même ton qu'il avoit chanté les merveilles d'*Alix*, & où la Faculté trouva des erreurs qui firent cenſurer l'Ouvrage. La première édition complette des Œuvres de ce Poëte, fut faite à Lyon en 1538, par Dolet; & depuis ſa mort, il s'en fit une plus ample à Niort en 1596, *in*-16. fort rare & très-recherchée. Cette dernière a ſervi de baſe à celle de l'Abbé Lenglet à la Haye, 1731 *in*-4. trois volumes, & ſix vol. *in*-12, laquelle eſt la plus complette & la plus obſcène. Elle comprend auſſi les vers de Jean & de Michel Marot.

MARQUARD FREHER, né à Auſbourg en 1565, d'une famille féconde en hommes de Lettres, étudia à Bourges ſous le ſçavant Cujas, qui en fit un célèbre Juriſconſulte. De retour en Allemagne, il devint Profeſſeur de Droit à Heidelberg. Bien-tôt après, dégoûté de ce pénible emploi, il fut envoyé en qualité de Miniſtre, par l'Electeur Fréderic IV, en pluſieurs Cours. Il ſervit ce Prince dans pluſieurs affaires importantes, qui ne l'empêchèrent point de compoſer un grand nombre d'Ouvrages eſtimés. Les plus connus ſont: *De re monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos Imperii; rerum Bohemicarum Scriptores*, bonne collection *in-fol.* néceſſaire à ceux qui veulent étudier l'Hiſtoire par les originaux; *rerum Germanicarum Scriptores*, recueil excellent en trois vol. *in-fol.* qui contient les meilleurs Hiſtoriens, depuis Charlemagne juſqu'à Charles-Quint; *Origines Palatinæ*, *in-folio* fort curieux & ſçavant. *Corpus Hiſtoriæ Franciæ*, *in-fol.* devenu inutile quoique bon, depuis la collection de du Cheſne. Cet illuſtre Auteur mourut à Heidelberg en 1614, à quarante-neuf ans. Il avoit une grande connoiſſance des Belles-Let-

tres, de l'Hiſtoire & du Droit.

MARQUE, (Jacques de la) de Paris, ſe rendit habile dans les Belles-Lettres & dans la Chirurgie. On a de lui une *Introduction* à cette dernière Science, qui eſt fort eſtimée. Cet Ouvrage renferme des inſtructions ſolides & miſes dans un grand jour. On doit au même Auteur un *Traité* des Bandages de Chirurgie. Il mourut à Paris en 1622.

MARS, Dieu de la Guerre chez les Payens, étoit fils de Junon. Cette Déeſſe, pour ſe vanger de Jupiter qui avoit produit ſans elle & de ſon ſeul cerveau, Pallas, mit au monde Mars, en touchant une fleur que Flore lui avoit indiquée. On le repréſente armé de pied en cap, & quelquefois accompagné d'un coq, parce qu'il métamorphoſa en coq Alectrion, qui au lieu de faire ſentinelle, le laiſſa ſurprendre entre les bras de Venus.

MARSAIS, (Céſar Cheſneau, Sieur du) né à Marſeille en 1676, fit ſes études avec ſuccès chez les Peres de l'Oratoire de cette Ville, & entra même dans cette Congrégation, où la liberté exceſſive de ſes ſentimens ne lui permit pas de reſter longtems : il en ſortit pour venir à Paris, où il ſe maria, & ſe fit recevoir Avocat en 1704. Dans la ſuite, il quitta le barreau, ſa femme & ſes enfans pour entrer chez le Préſident de Maiſons, qui le chargea de l'éducation de ſon fils. C'eſt chez ce Magiſtrat qu'il compoſa l'*Expoſition de la doctrine de l'Egliſe Gallicane*, par rapport aux prétentions de la Cour de Rome : Ouvrage diviſé en deux Parties ; dans la première, il expoſe les principes généraux ſur leſquels ſont fondées les deux Puiſſances, la Spirituelle & la Temporelle ; dans la ſeconde, il fait uſage de ces principes, pour fixer les bornes du pouvoir de l'Egliſe, du Pape, & des Evêques : un petit nombre de maximes générales, appuyées par la raiſon, par nos loix, nos annales & leurs conſéquences, font toute la ſubſtance de cet Ouvrage. Du Marſais ne jugea pas à propos de le faire paroître de ſon vivant, pour ne pas s'expoſer, diſoit-il, à des perſécutions ſemblables à celles que du Puy, le défenſeur de nos Libertés dans le dernier ſiècle, avoit eu à ſouffrir de quelques Evêques de France. Il n'a paru qu'après ſa mort. Le Préſident de Maiſons étant mort, du Marſais ſe trouva privé du fruit de 12 ans de travaux, & fut contraint de recommencer la même carrière chez le fameux Law ; mais la chûte de cet étranger ſuivit de près, & il

fut obligé de sortir du Royaume, & d'aller mourir dans l'obscurité à Venise. Alors du Marsais perdit des actions, qu'il avoit voulu convertir en biens réels, & qui manquèrent entre ses mains, & il se chargea des enfans du Marquis de Beaufremont, avec lesquels il entra au Collége de l'Oratoire de Juilli, dont le Supérieur ne tarda pas à s'appercevoir du progrès que faisoit l'irréligion, prêchée par un homme tel que du Marsais : il fut obligé de recourir à l'autorité, pour se délivrer de ce dangereux Prédicateur ; & cette anecdote que nous tenons de source, rend très-vraisemblable, celle que conteste l'auteur de l'éloge du sçavant Grammairien. Si le séjour qu'il fit chez M. de Beaufremont, ne fut pas utile à la Religion, il le fut aux Lettres, & il fit connoître un esprit profond dans une matière, où se sont exercés tant d'excellens écrivains. Le prem. fruit des réflexions de du Marsais sur l'étude des lang., fut son *Exposé d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue Latine* : elle a deux Parties, l'usage & la raison. Rien ne paroit plus Philosophique que cette méthode, ni plus conforme au développement naturel de l'esprit, & plus propre à abréger les difficultés. En 1730, il donna son *Traité des tropes*, ou des différens sens, dans lesquels un mot peut être pris dans une même langue : il expose ce qui constitue en général le stile figuré, & montre combien il est ordinaire dans les écrits, & même dans la conversation. Il fait sentir ce qui distingue les figures des pensées communes à toutes les langues, d'avec les figures des mots qui sont particulières à chacune. Il détaille l'usage des tropes dans les discours, & les abus que l'on en peut faire. Les observations & les règles sont appuyées par-tout d'exemples frappans, & d'une logique dont la clarté & la précision ne laissent rien à désirer. Du Marsais ayant achevé sa dernière éducation, & hors d'état, par son âge, d'en entreprendre de nouvelle, se borna à quelques leçons particulières qu'il donnoit pour subsister ; ce qui n'auroit pas suffi à ses besoins, sans la générosité d'un Seigneur, ami des Lettres, qui y pourvut par une pension de mille livres, dont il a continué une partie à une personne qui avoit eu soin de la vieillesse de ce Philosophe, qui mourut en 1756. L'auteur de son éloge dit, qu'il vit approcher la mort en *Sage* qui avoit appris à ne la pas craindre, & en Homme qui n'avoit pas lieu de la regretter. Dans une autre bouche le mot de *Sage* ne seroit pas équivoque, & on l'interpréteroit par ce-

lui de Chrétien; mais les ſentimens trop connus de Marſais, & ceux de ſon Panégyrique, beaucoup plus que ſuſpects, denotent ſuffiſamment la ſignification abuſive que l'on donne à ce terme, & laiſſent tout lieu de penſer que cet homme ſi eſtimable d'ailleurs, eſt mort dans l'irréligion qu'il avoit ſi hautement profeſſée toute ſa vie. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages manuſcrits. Les qualités dominantes de ſon eſprit étoient la netteté & la juſteſſe : ſon caractère étoit doux & tranquille, & ſon ame toujours égale paroiſſoit peu agitée par les différens événemens de la vie. Il étoit très-flatté des louanges, qui furent la ſeule récompenſe de ſes travaux. Son eſprit, plus ſage que brillant, étoit plus propre aux matières qui demandent de la diſcuſſion & de l'analyſe, qu'à celles qui demandent une impreſſion vive & prompte. Aſſocié à l'Encyclopédie, il lui a fourni un grand nombre d'articles de Grammaire, qui font la partie la plus intéreſſante & la moins dangereuſe de cet Ouvrage. M. d'Allembert a payé à ſon Collégue le tribut de louange qu'il lui devoit, par l'éloge qu'il en a fait.

MARSHAM, (Jean) Anglois, Chevalier de la Jarretière, après avoir étudié avec ſuccès à Weſtminſter & à Oxford, voyagea en Italie, en France & en Allemagne. De retour à Londres, il devint l'un des ſix Clercs de la Cour de la Chancellerie; mais le Parlement le priva de cette place, au commencement de la guerre civile, parce qu'il avoit ſuivi le Roi & le grand Sceau à Oxford. Revenu à Londres, il ſe livra tout entier à l'étude, & mérita d'être compté parmi les plus ſçavans Ecrivains Anglois & les plus habiles critiques du dix-ſeptième ſiècle. Il étoit très-verſé dans l'Hiſtoire ancienne & dans la Chronologie. On a de lui deux fameux Ouvrages, dont l'un eſt intitulé : *Diatriba Chronologica, in-4.* à Londres, 1645, où il examine fort ſuccinctement les principales difficultés qui ſe trouvent dans la Chronologie de l'ancien Teſtament; & l'autre : *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraïcus, Græcus, in-fol.* 1672. L'Auteur, dans ce Livre, qui eſt très-ſçavant, éclaircit de ſon mieux l'Hiſtoire obſcure de l'Antiquité la plus reculée. On lui doit pluſieurs découvertes ſur cette matière, qu'il a traitée avec plus d'exactitude, qu'aucune autre. Il y adopte pourtant quelques opinions particulières & trop libres; & en général l'ouvrage eſt rempli de conjectures plus hardies que vraiſemblables. Il y prétend, par exemple, que la circonciſion & les autres cérémonies des Juifs, ont été imitées des Egyptiens, & fait finir les

ſoixante & dix ſemaines de Daniel, à Antiochus Epiphanes. Marsham mourut à Londres en 1672, âgé de 83 ans, après être rentré dans ſes emplois & avoir été honoré par Charles II, du titre de Chevalier & de celui de Baronet.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) fils du Comte Charles-François Marſigli, iſſu d'une ancienne maiſon Patricienne de Bologne, naquit en cette Ville le dix Juillet 1658. Il alla dès ſa prem. jeuneſſe, chercher tous les plus illuſtres Sçavans d'Italie, & ſe rendit très-habile dans les Mathématiques, l'Anatomie & l'Hiſtoire naturelle. Etant allé à Conſtantinople en 1679, avec le Bayle que Veniſe y envoyoit, il s'informa avec toute l'adreſſe & les précautions néceſſaires, de l'état des forces Ottomannes. En même-tems il examina en Philoſophe le Boſphore de Thrace & ſes fameux courans, ce qui donna lieu au *Traité in-4.* du Boſphore qu'il dédia, en 1681, à la Reine Chriſtine de Suède; livre Italien, curieux. Peu après ſon retour de Conſtantinople, il ſervit l'Empereur Leopold contre les Turcs. Il y montra ſon intelligence dans les fortifications, & dans la guerre. A la tête d'une compagnie d'Infanterie, il ſe ſignala quand les ennemis parurent pour paſſer le Rab. Il tomba, bleſſé & preſque mourant, entre les mains des Tartares. On a une *Relation* touchante de ſa captivité. Le ſabre toujours levé ſur ſa tête, la mort toujours préſente à ſes yeux, des traitemens plus que barbares, font frémir les plus impitoyables lecteurs. Il ſe crut heureux d'être acheté par deux Turcs freres & très-pauvres, avec qui il ſouffroit encore beaucoup, mais plus par leur miſere, que par leur cruauté. Un troiſième Turc qui vivoit avec eux, étoit chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu, dans leur chétive cabanne. Ayant recouvré ſa liberté, il fut employé pour établir les limites entre les Etats de l'Empereur, de Veniſe & du Turc, qui penſoient à la Paix. Ces trois Puiſſances furent ſatisfaites de ſon travail. Se trouvant en cette occaſion ſur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut, à quelque diſtance de-là, une montagne, aux pieds de laquelle habitoient les deux Turcs dont il avoit été eſclave. Il les combla de préſens, & obtint même pour un des deux, un emploi aſſez conſidérable du Grand Viſir. Au milieu de ces travaux, il fit preſque tout ce qu'eût fait un Sçavant, qui auroit voyagé tranquillement, pour acquérir des connoiſſances. Les armes à la main il levoit des plans, meſuroit la viteſſe des rivières, étudioit les foſſiles de chaque

pays, les mines, les métaux, les oiſeaux, les poiſſons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui ſçait où il les faut porter. La ſucceſſion d'Eſpagne ayant rallumé, en 1701, une guerre qui embraſa toute l'Europe, l'importante place de Briſac ſe rendit au Duc de Bourgogne, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & ſous lui Marſigli. L'Empereur leur en fit un crime. Le Comte d'Arco fut condamné à être décapité, ce qui fut exécuté, & Marſigli *a été dépoſé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée.* On prétend que ce jugement ne fut qu'un effet d'une politique cruelle, qui vouloit aux dép. de la vie & de l'honneur des innocens, ſauver celui du Prince de Bade, qui commandoit en chef. Marſigli ayant inutilement ſollicité à Vienne la réviſion du Procès, ſe juſtifia par un grand Mémoire aux yeux du public, qui ne ſouſcrivit pas au jugement cruel & injuſte des Commiſſaires Impériaux. Etant venu en France, il parut à la Cour ſans épée; mais le Roi lui donna celle qu'il portoit, & l'aſſura de ſes bonnes graces. Il s'arrêta à Marſeille pour étudier la mer; & il y eut occaſion de racheter le Turc qui l'attachoit toutes les nuits au pieu, dont nous avons parlé. Il ſemble, dit l'ingénieux Fontenelle, que la fortune imitât un auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévûes & ſingulières, en faveur des vertus de ſon héros. Ses recherches ſur la mer, produiſirent ſon *Eſſai Phyſique de l'hiſtoire de la Mer.* Il comptoit finir ſes jours en Provence; mais des affaires domeſtiques l'ayant rappellé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1730. Il y établit cette célèbre Académie, connue ſous le nom d'*Inſtitut de Bologne.* Il étoit Académicien honoraire de l'Académie des Sciences de Paris, & de la Société Royale de Londres. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il a laiſſé *Opus Danubiale*, 6 vol. *in-fol.* un des plus magnifiques Ouvrag. qui ſe ſoient faits en matière de Topographie. L'Auteur y fait la deſcription du cours du Danube, depuis Vienne juſqu'à Belgrade, & il y a mis tout ce qui paroît avoir rapport à la Géographie & à l'Hiſtoire naturelle.

MARSILE DE PADOUE, ſurnommé MENANDRIN, étudia & enſeigna long-tems à Paris, où il fut Recteur de l'Univerſité en 1312. Il s'appliqua à toutes les ſciences, aux Belles-Lettres, à la Théologie, au Droit, & enfin à la Médecine qu'il exerçoit. Il étoit fort lié avec un autre Docteur nommé *Jean de Gand*, qui

l'aida à compoſer un Ouv. en latin intitulé *le Défenſeur de la Paix*, in-fol. 1522, adreſſé à Louis de Bavière, en faveur duquel il fut fait. Le but principal de l'Auteur eſt de relever la puiſſance temporelle, & de combattre les opinions reçues alors dans les écoles, touchant le pouvoir du Pape. Il eſt diviſé en trois parties. Dans la premiere l'Auteur entreprend de prouver ſes propoſitions par la droite raiſon & par la lumiere naturelle. Dans la ſeconde, il les appuie par l'Ecriture & par les Peres, & répond aux objections. Dans la troiſième il promet d'en tirer des conſéquences qui ſeront des maximes de politique. Mais en combattant les fauſſes prétentions du Pape ſur le temporel des Rois, il tombe dans l'excès oppoſé. Le Pape Jean XXII le condamna par un Décret exprès. On a encore de lui un traité ſous le titre *de Tranſlatione Imperii Romani, &c.* qui ſe trouve dans la monarchie de Goldaſta.

MARSILE DE INGHEN, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un bourg dans le Duché de Gueldres. On a de lui des *Commentaires* ſur le maître des Sentences & d'autres Ouvrages. Il mourut en 1394 à Heidelberg, dont il a fondé le Collége.

MARSOLLES, (Vincent) Religieux de la Congrégation de S. Maur, dont il fut élû Supérieur général en 1672. Il fut très-zèlé pour le rétabliſſement des études des Bénédictins, & ce fut lui qui engagea D. Blampin après la mort de D. Delfau à travailler à une nouvelle édition des œuvres de S. Auguſtin. Il forma le même deſſein pour les éditions de S. Ambroiſe, de S. Jerôme & de pluſieurs autres Peres de l'Egliſe, & il n'omit rien de tout ce qui pouvoit favoriſer l'exécution de ces entrepriſes qui ont été ſi utiles à l'Egliſe, & dont le fruit ſubſiſtera toujours. D. Marſolles eſt mort à S. Germain des Prés en mil ſix cent quatre-vingt-un, âgé de ſoixante-cinq ans.

MARSOLLIER, (Jacques) né à Paris en 1647, entra chez les Chanoines Réguliers de ſainte Géneviève. Il fut envoyé à Uzès avec quelques autres Religieux, pour rétablir le bon ordre dans le Chapitre de cette ville, qui étoit alors régulier. L'Abbé de ſainte Géneviève, ayant voulu quelque tems après envoyer des Viſiteurs à Uzès, l'Ev. s'y oppoſa, & il y eut un Arrêt du Conſeil qui permit aux Religieux venus de Paris, de demeurer à Uzès ou de retourner à leur maiſon. Marſollier ſe fixa dans cette dernière ville, & fut dans la ſuite Prevôt de la Cathédra-

le. Il y mourut en 1724 à ſoixante-dix-huit ans; il paſſe avec raiſon pour un des Auteurs François qui ait écrit avec le plus de pureté & d'élégance. Il s'eſt acquis beaucoup de réputation par un grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux ſont, 1°. la *vie du Cardinal Ximenès*, 2 vol. *in*-12. Flechier qui a traité le même ſujet, s'attache plus au Chrétien & à l'homme privé, & Marſollier fait plus connoître dans Ximenès, l'homme public & le grand politique, tel qu'il étoit; 2°. la *vie* de M. de Rancé Abbé de la Trape, 2 vol. *in*-12. Elle eſt accuſée de faux & de partialité. Dom Gervaiſe paroît juſtifier ce reproche dans un Ouvrage intitulé, *jugement critique; mais équitable des vies de feu M. l'Abbé de Rancé par les ſieurs Marſollier & Meaupeou, &c.* 3°, les *vies* de S. François de Sales & de Madame de Chantal; 4°, *Hiſtoire* de Henri VII Roi d'Angleterre, 2 vol *in*-12. Cet Ouvrage eſt regardé comme le chef-d'œuvre de l'Auteur; 5°. *Hiſtoire de l'Inquiſition* & ſon origine, très-bien traitée & très-curieuſe, & qui peut tenir lieu du grand Ouvrage de Limbroch; 6°, Apologie ou juſtification d'Eraſme, *in*-12. 7°, Hiſtoire de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, 3 vol. *in*-12. *&c.*

MARSY. *Voyez* MARCI.

MARSYAS, Phrygien, excelloit à jouer de la flûte. Il mit le premier en muſique les Hymnes conſacrées aux Dieux. Cybele l'aima & s'en fit ſuivre dans ſes voyages. Étant arrivé à Nyſa, il oſa diſputer à Apollon le prix de la muſique. Mais celui-ci ayant été déclaré vainqueur, pour le punir de ſa témérité, le fit attacher à un chêne & écorcher tout vif. Ce Dieu le changea enſuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marſyas.

MARTEL, (Charles) *voyez* CHARLES.

MARTELIERE, (Pierre de la) étoit fils du Lieutenant Général au Bailliage du Perche. Pendant quarante-cinq ans qu'il exerça la profeſſion d'Av. au Parlement de Paris, il devint ſi célèbre que Me. Antoine Bruneau le place au rang des Arnauld, des Loiſel, & des autres qu'il propoſoit pour modèles aux Avocats de ſon tems. En 1611, il prononça contre les Jéſuites un plaidoyer qui fit beaucoup de bruit, & qui fut univerſellement applaudi. Il mourut Conſeiller d'Etat en 1631. L'Univerſité de Paris lui fit faire par M. Tarin, Profeſſeur d'Eloquence, une Epitaphe dans laquelle on lui donne le glorieux titre de *Princeps Patronorum & Patronus principium.* Son plaidoyer contre les Jéſuites a été imprimé pluſieurs fois. Il n'y au-

ra, dit-il dans ce Diſcours, de repos parmi nous, tant que nous ſerons environnés de ces ennemis d'un nouveau genre; nos enfans, nous-mêmes, nos Rois ne ſeront point en ſûreté. Ils n'ont ceſſé pend. 30 ans de porter dans toute la France, le flambeau de la diſcorde, & d'y allumer un feu qui ſembloit ne devoir jamais s'éteindre. Ce ſont eux qui ont fait perdre à tant de François, la fidélité qu'ils devoient à leur Roi. Il explique enſuite avec beaucoup de netteté & d'exactitude les vrais principes ſur la Hierarchie, ſur les bornes des deux Puiſſances, & ſur les caractères eſſentiels de l'une & de l'autre. Il montre que ſur tous ces points, les Jéſuites établiſſent les mêmes maximes que les Ultramontains, & qu'ils tâchent d'accréditer en France cette fauſſe & pernicieuſe Doctrine. Il cite Bellarmin, Molina, Valentia, &c. qui donnent au Pape une autorité abſolue dans l'Egliſe, qui le mettent au-deſſus des Conciles généraux, qui lui attribuent un pouvoir ſans bornes, même ſur le temporel des Rois. Ils ont loué, dit-il, l'abominable parricide de Henri III & de Henri IV. La France a perdu cet avantage qu'on lui attribuoit autrefois, de ne pas nourrir des monſtres. Le célèbre Avocat s'élève enſuite contre un autre principe des Jéſuites, qui prétendent que le Clergé eſt abſolument exempt, de l'autorité temporelle. L'Auteur montre que ſi cette exemption avoit lieu, les Eccléſiaſtiques ſeroient autant de garniſons étrangères dans un Etat. Il inſiſte ſur l'art des équivoques que la Société a inventé pour faire aux Magiſtrats toutes les déclarations que l'on voudra, ſans qu'elles ayent pour eux la moindre conſéquence. La Martelliere conclud en demandant qu'on les aſſujettiſſe aux Magiſtrats, qu'on réprime leurs entrepriſes ſur les Evêques & les Curés, qu'on ne leur permette jamais d'inſtruire la jeuneſſe. L'Arrêt qui intervint donna gain de cauſe à l'Univerſité; on a du même Aut. quelques autres plaidoyers. Voici un trait qui mérite de trouver place ici: un jour la Martelliere plaidant une Cauſe pour le Prince de Condé contre le Duc de Guiſe, il reprocha à ce dernier ce qu'il avoit fait pour la Ligue: le Duc s'en irrita, & le menaça au ſortir de l'Audience. Peu après ayant été nommé pour ſe trouver à un arbitrage qui regardoit M. de Guiſe, & n'ayant pas voulu s'y trouver, M. de Guiſe qui en ſçut la raiſon, lui fit dire qu'il pouvoit venir en toute ſûreté: la Martelliere y alla, & dès que M. de Guiſe le vit entrer, il vint au-devant de lui, l'embraſſa, lui proteſta

qu'il lui donnoit ſon amitié, & le pria d'oublier la menace qu'il lui avoit faite.

MARTENNE, (Edmond) né à S. Jean de Loſne au Diocèſe de Langres en 1654, entra dans la Congrégation de S. Maur. Il s'y diſtingua bien-tôt par un travail infatigable, & par ſes recherches laborieuſes des monumens Eccléſiaſtiques. Il publia un grand nombre d'Ouvrages exacts & curieux ſur ces matieres. Le premier eſt un Commentaire Latin ſur la règle de Saint Benoît, *in*-4. imprimé à Paris en 1690. On y trouve pluſieurs Diſſertations, où l'on reconnoît l'érudition de l'Auteur. La même année parut ſon Traité *de antiquis Monachorum ritibus*, en deux vol. in-4. Ouvrage rempli de recherches ſur la diſcipline régulière. En 1700, il mit au jour trois vol. in-4. *de antiquis Eccleſiæ ritibus circà Sacramenta.* C'eſt le meilleur écrit qui ait été fait ſur cette matière, de l'aveu de ceux qui ſont le plus verſés dans la ſcience des Antiquités Eccléſiaſtiques. On porte le même jugement de ſon Traité, *de antiquâ Eccleſiæ diſciplinâ in celebrandis divinis Officiis*, in-4. Son grand Ouvrage intitulé *Theſaurus Anecdotorum*, en cinq vol. infol. fut publié en 1717: c'eſt un recueil de pièces curieuſes qu'il avoit ramaſſé dans la plûpart des bibliothèques de France. En 1724, il donna une Collection de Pièces ſous le titre *De veterum Scriptorum ... ampliſſima collectio*, en trois vol. *in-fol.* qui furent ſuivis de ſix autres juſqu'en 1733. Il y a dans cette Collection un grand nombre de pièces qui regardent l'Hiſtoire de France. Dom Urſin Durand l'a beaucoup aidé dans ſes Ouvrages. Dom Martenne a eu auſſi quelque part à la nouvelle édition du Spicilège de Dom d'Acheri, donnée en 1732. Ce laborieux Auteur mourut dans l'Abbaye de St. Germain des Prez à Paris en 1739 à 85 ans. Au milieu de tant de travaux qui ſembloient devoir remplir ſon tems, il trouvoit celui d'aſſiſter régulièrement à tous les Offices. Son exactitude à garder la retraite, lui fourniſſoit le moyen de ſuffire à ſes entrepriſes. L'eſprit de pénitence dont il étoit animé, le faiſoit enchérir ſur les auſtérités, que ſa règle preſcrivoit. Il étoit aimé & eſtimé des gens de Lettres qui n'admiroient pas moins la ſimplicité de ſes mœurs, que la vaſte étendue de ſes connoiſſances.

MARTIAL (Marc-Valere) Poëte Latin né à Bilbilis aujourd'hui Bubiera dans le Royaume d'Arragon en Eſpagne, étoit de l'Ordre des Chevaliers, & alla à Rome à l'âge de 21 ans, où durant l'eſpace de 35 ans qu'il y demeura, ſous le règne de Galba & des

& des Empereurs ſuivans, il diſtilla ſon fiel poëtique ſur les vices & les ridicules des Romains. Il s'acquit l'eſtime de Tite & de Domitien, & il fut créé Tribun. Les éloges pleins de flatterie qu'il a prodigués au monſtre Domitien, le déshonoreront à jamais, ainſi que la manière indigne, ave claquelle il le traita après ſa mort. Quand il ſe vit négligé par Trajan, il prit le parti de ſe retirer dans ſon pays où il mourut vers l'an 100. Comme le métier de Poëte ne l'avoit pas enrichi, Pline le jeune qui l'aimoit, lui donna de quoi faire ſon voyage. On a des Vers de ce Poëte à Pline, & une Lettre de celui-ci au ſujet de ſon ami, qui font honneur à l'un & à l'autre. Il nous reſte de Martial quatorze livres d'Epigrammes, dans pluſieurs deſquelles il y a de l'eſprit, du ſel, des traits heureux, charmans & dignes du meilleur ton de l'antiquité; mais il y en a auſſi un très-grand nombre de médiocres, encore plus de mauvaiſes, & il en a bien jugé lui-même dans ce vers.

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura.

Le bon goût y eſt ſouvent bleſſé par des pointes, des jeux de mots affectés & un ſtile pointilleux qui gâtent la poëſie, & c'eſt pourquoi le célèbre Muret appelle ce Poëte l'opprobre des Poëtes Latins. Mais un reproche plus grave à lui faire, c'eſt d'avoir ſi ſouvent allarmé la pudeur, par des obſcénités outrées, qui le rendent un monſtre aux yeux non-ſeulement des Chrétiens, mais des hommes vertueux. Il a l'effronterie de peindre dans toute leur nudité, les crimes les plus déteſtés de la religion & de la nature, & jamais cynique ne fut plus hardi à franchir les bornes de toute bienſéance. Il y a pluſieurs éditions des Poëſies de Martial. La derniere donnée par Barbouen 1754, eſt faite avec beaucoup de ſoin & d'élégance, mais peu de correction. On y a ajouté un livre *des Spectacles*, & deux autres intitulés *Xenia* & *Apophoreta*, fauſſement attribués à Martial.

MARTIAL d'*Auvergne*, Procureur au Parlement & Notaire au Châtelet de Paris, fut un Poëte François du quatorzième ſiècle, très-bel eſprit & le meilleur Ecrivain de ſon tems. Il eſt plus connu par ſes Ouvrages, que par les circonſtances de ſa vie que l'on ignore totalement. Quelques-uns diſent qu'il étoit d'Auvergne parce qu'il en prenoit le nom, d'autres du Limouſin à cauſe de Martial, nom fort commun à ceux de cette Province; mais ſon Epitaphe fait foi qu'il étoit de Paris, & que ſon nom de famille étoit d'*Auvergne*. Son premier Ouvrage eſt les *Arrêts*

d'amour, dont il avoit trouvé le modèle chez les Poëtes Provençaux. Ce ſont des pièces badines & fort ingénieuſes, où règne une grande naïveté. Benoit de Court, Savant Juriſconſulte les a commentés fort ſérieuſement, & il, étale une très-grande érudition dans ſon *Commentaire* où il développe très-bien, pluſieurs queſtions du Droit Civil que l'on ne ſeroit pas tenté d'y aller chercher. Ce Commentaire avec les Arrêts fut imprimé chez Griphe à Lyon *in*-4. 1533, & *in*-8. à Rouen 1587. Ces Arrêts au nombre de 5 ſont écrits en proſe, au commencement près, qui eſt en vers, ainſi que la fin. Mais l'Ouvrage qui a acquis le plus de réputation à Martial, eſt un Poëme hiſtorique de Charles VII. en ſix ou ſept mille vers de différentes meſures, ſous le titre de *Vigiles de la mort du Roi*, &c. parce qu'il lui a donné la forme de l'Office de l'Egliſe, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Pſeaumes, ce ſont des récits hiſtoriques dans leſquels le Poëte raconte les malheurs & les glorieux exploits de ſon Héros, & les principaux événemens de ſon règne. Les Leçons ſont des complaintes ſur la mort du Roi, dans leſquelles il exhalte ſes vertus, & le cœur du Poëte parle dans tous ces récits avec beaucoup de naïveté. Il ſeme ſur ſa route des portraits fidèles, des peintures énergiques de tous les états qu'il paſſe en revûe, des maximes ſolides qui décèlent un ami de la vertu, & un ennemi déclaré du vice. Il relève hautement les avantages de la *Pragmatique*, ce réglement ſi célèbre dreſſé à Bourges en 1488, de l'avis du Conſeil de Charles VII. & il en parle comme d'un frein néceſſaire, à l'exceſſive cupidité des Eccléſiaſtiques. Il y a beaucoup d'invention & de jugement dans ce Poëme; mais peu d'exactitude dans la verſification. On la réimprimé à Paris deux vol. *in*-8. 1724. Martial eſt encore Auteur de *l'Amant rendu Cordelier à l'Obſervance d'amour*. Poëme de 234 Strophes, *in*-16, dont le but eſt de décrire toutes les petiteſſes & les extravagances où jette la paſſion de l'amour, quand on s'y livre, & le déſeſpoir qu'elle cauſe, lorſqu'elle n'eſt point ſatisfaite. La ſcène ſe paſſe dans un Couvent de Cordeliers, où l'Auteur eſt tranſporté en ſonge, & il y débite bien des choſes burleſques, extravagantes & indécentes, qui feroient ſouhaiter qu'il n'eût pas rêvé. C'eſt ſans doute pour réparer le ſcandale cauſé par ce dernier Ouvrage, que Martial fit les *Dévotes louanges à la Vierge Marie*, in-8. Poëme hiſtoriques de la vie de la Sainte Vierge, rempli de fables pieuſes, que la ſimplicité de nos peres adoptoit bonnement.

Cet Auteur mourut en 1528.

MARTIANAY, (Jean) né à Saint Sever-Cap au Diocèse d'Aire en 1647, entra dans la Congrégation de Saint Maur, & s'appliqua à l'étude du Grec & de l'Hébreu, & à la critique de l'Ecriture Sainte. Il donna une nouvelle édition de Saint Jerôme, dans laquelle il rétablit quelques livres de ce Pere extrémement négligés auparavant. Elle eſt diſtribuée en cinq vol. *in-fol.* L'Editeur ayant attaqué dans de longs prolégomènes, divers critiques Proteſtants & Catholiques, & entr'autres Simon & le Clerc, en fut à ſon tour vivement cenſuré. Il parut quelques écrits aſſez amers, dans leſquels ils ſoutenoient que Dom Martianay n'avoit aucune des qualités néceſſaires, pour donner une édition exacte des Œuvres de Saint Jerôme. On a ſupprimé dans celle dont il s'agit, pluſieurs Ouvrages qui portent le nom de ce Saint Docteur, dans quelques anciens manuſcrits, quoiqu'ils ne paroiſſent pas être de lui. L'ordre dans lequel Dom Martianay a placé les Lettres de ce Pere, eſt très-embarraſſant. Elles ſont diſtribuées dans pluſieurs volumes, & mêlées, tantôt avec des *Commentaires*, ſur l'Ecriture, tantôt avec des Ouvrages de controverſe. Rarement il s'eſt donné la peine d'expliquer ſon Texte par des notes grammaticales & théologiques. Dom Martianay a défendu contre le Pere Pezron, dans deux livres françois, l'autorité & la chronologie du Texte Hébreu de l'Ecriture Sainte. Il a compoſé un grand nombre d'autres Ouvrages dans leſquels on remarque plus d'érudition que de jugement, & de ſaine critique. Il préparoit un *Commentaire* ſur toute l'Ecriture où il ſe propoſoit de l'expliquer par elle-même, lorſqu'il mourut en l'Abbaye de Saint Germain des Prez en 1617, à 70 ans.

MARTIGNAC, (Etienne Algai, Sieur de) connu par pluſieurs Traductions Françoiſes en Proſe de Poëtes latins, qui furent goûtées dans leur tems, faute de meilleures. Sa Traduction de Virgile parut en 1681, & fut ſouvent réimprimée, parce que les Ecoliers pour qui l'Auteur l'avoit travaillée, firent la fortune de ſon livre, écrit ſans goût & ſans élégance. Il avoit déjà publié ſon Horace en 1678 en 2 *vol.*, & cette Traduction, quoique vantée par les Journaliſtes, quand elle parut, eſt aujourd'hui entièrement oubliée. Sa Verſion d'Ovide en 9 *vol. in-12.* en 1697, eſt la ſeule que l'on liſe encore, parce qu'on n'en a pas de plus complette. Il traduiſit auſſi Perſe & Juvenal, 13 Comédies de Térence que M. de Saci n'avoit

point traduites ; l'Imitation de Jeſus-Chriſt ; & il avoit commencé une traduction de la Bible. Son ouvrage le plus paſſablement écrit, eſt la Vie des Archevêques & des Evêques de Paris du dix-ſeptième ſiècle *in*-4. Martignac mourut en 1698, âgé de 70 ans.

MARTIN, (Saint) né vers 316 à Sabarie, Ville de la Pannonie, d'un pere qui étoit Tribun militaire, ſe fit Cathécumène dès l'âge de 10 ans, & à 12 il voulut ſe retirer dans la ſolitude. Mais forcé de ſervir dans les troupes, comme étant fils d'un Officier, il pratiqua toutes les vertus chrétiennes, & ſur-tout la charité. Ayant rencontré à la porte d'Amiens un pauvre tout nud, il partagea avec lui ſon habit, quoiqu'il fit un froid très-rigoureux. On rapporte que la nuit ſuivante J. C. ſe montra à lui dans une viſion, revêtu de cette moitié d'habit. Lorſqu'il eut reçu le Baptême, & renoncé à la milice ſéculière, la grande réputation de S. Hilaire l'attira à Poitiers. Ayant accepté le rang d'Exorciſte, à la ſollicitation de ce ſaint Evêque, il voyagea en Pannonie pour y convertir ſa famille ; ſa charité fut efficace à l'égard de ſa mere & de pluſieurs autres. Il s'oppoſa avec zèle aux Ariens, qui dominoient dans l'Illyrie, & fut fouetté, publiquement pour avoir rendu témoignage à la Divinité de Jeſus-Chriſt. Revenu auprès de ſaint Hilaire, il établit à deux lieues de Poitiers un Monaſtère, où il fit un ſi grand nombre de miracles, que toute la nature lui paroiſſoit ſoumiſe. Il fallut employer l'artifice & la violence pour l'arracher de ſa retraite, & pour l'ordonner Evêque de Tours en 374. Il joignit toutes les vertus Epiſcopales à celles de la Profeſſion Monaſtique, qu'il n'abandonna point. C'eſt à ſon zèle que doit ſon établiſſement, la célèbre Abbaye de Marmoutiers, que l'on croit être la plus ancienne de France. Il y raſſembla 80 Religieux, qui retracèrent dans leur vie, celle des plus auſtères Anachorètes. Devenu comme l'Apôtre des Gaules, ſaint Martin remplit non ſeulement de Chrétiens, mais même de ſaints Moines, des pays entiers, où le nom de Jeſus-Chriſt étoit inconnu. Comme il exhortoit des Payens à abbattre un arbre qui étoit l'objet de leurs vaines ſuperſtitions, ils répondirent qu'ils le vouloient bien, pourvû qu'il ſe mît deſſous. Le ſaint accepta la condition, & l'arbre abbattu panchoit déjà de ſon côté, lorſque ayant fait le ſigne de la Croix, l'arbre ſe redreſſa & tomba du côté des Payens, qui ne ſe dérobèrent au danger, que par une prompte fuite. Dieu ſe ſervit de ce miracle pour amollir le cœur féroce de ces barbares, qui demandèrent le Baptême. Ayant été

ſolliciter quelques graces à la Cour de Maxime, qui s'étoit emparé des Gaules, ce Prince le fit manger à ſa table & aſſeoir à ſa droite. L'Officier ayant préſenté la coupe à Maxime, celui-ci la fit donner au ſaint Evêque, pour la recevoir enſuite de ſa main; mais ſaint Martin l'offrit au Prêtre qui l'avoit accompagné, comme à celui qui étoit le plus digne, & cette action fut admirée de l'Empereur même. Saint Martin ne voulut point communiquer avec Ithace & Idace, Evéq. d'Eſpagne, qui avoient fait condamner à mort les Priſcillianiſtes, dont il déteſtoit pourtant l'Héréſie, tant il avoit en horreur ce zèle violent & barbare, qui ſe fait un horrible devoir, d'arracher la vie aux hommes. Cet illuſtre & ſaint Evêque mourut à Candes l'an 400. Il eſt le premier des ſaints Confeſſeurs auſquels l'Egliſe Latine, ait rendu un culte public.

MARTIN I, (Saint) de Todi en Toſcane, après avoir édifié le Clergé de Rome par ſa vertu & par ſes lumières, fut choiſi unanimement pour remplir le ſaint Siége, après la mort du Pape Théodore. Il comprit que ſon premier devoir étoit de défendre la Foi, & de combattre l'erreur malgré la puiſſance & le crédit de ceux qui la protégoient. Pour cela il aſſembla à Rome un Concile, où ſe trouvèrent plus de cent Evêques. On y diſcuta à fond la Doctrine; on examina l'autorité des Peres; on demêla les ſubtilités des Monothélites, & l'on établit le Dogme de la Foi Catholique, avec beaucoup de clarté & de ſolidité. L'erreur y fut condamnée avec l'Ecthèſe d'Héraclius, & le Type de Conſtant. Le zèle pour la Foi coûta la liberté & la vie même à ce digne ſucceſſeur de ſaint Pierre. L'Empereur irrité de la condamnation de ſon Formulaire, fit enlever le ſaint Pape de Rome. Il fut mis dans un vaiſſeau, conduit à Conſtantinople, où il eſſuya toutes ſortes de mauvais traitemens, la priſon, les fers, les calomnies. Il fut enſuite exilé dans la Cherſonèſe, & y reçut la Couronne du Martyre, étant mort dans les ſouffrances pour la Foi en 655, après plus de deux ans de captivité, & un Pontificat de ſix ans & de deux mois.

MARTIN II, dit IV, par ceux qui mettent les Papes Marin ſous le nom de Martin, François de naiſſance, appellé auparavant *Simon de Brie*, parce qu'il étoit né à Montpincé en Brie, fut ſucceſſivement Garde des Sceaux du Roi S. Louis, Cardinal & enfin Pape après la mort de Nicolas III. en 1281. Il réſiſta à ſon élection juſqu'à faire déchirer ſon manteau, quand on voulut le re-

vêtir de celui de Pape. Une de ſes premières actions fut d'excommunier l'Empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien ſchiſme & de l'Héréſie des Grecs, & Pierre III. Roi d'Arragon, qui s'étoit emparé de la Sicile, après le Maſſacre des *Vêpres Siciliennes*, auquel ce Prince avoit eu beaucoup de part. Il le menaça même, s'il ne ſe retiroit, d'abſoudre ſes ſujets du ſerment du fidélité. Quelque tems après il exécuta cette menace par une Bulle terrible, dans laquelle on mit toutes les clauſes que la ſubtilité des Canoniſtes Romains put inventer, pour fortifier la Sentence de dépoſition. Ses Cenſures furent mépriſées, même par les Religieux de tous les Ordres, qui ne ſe crurent point excommuniés, & ne gardèrent point l'interdit. Le Roi Pierre en appella à un Pape non ſuſpect. Pour ſe mocquer de la défenſe qui lui avoit été faite de prendre le titre de Roi d'Arragon, il ſe qualifioit Chevalier Arragonnois, pere de deux Rois & Maître de la Mer: le Pape en fut indigné. Comme les peines ſpirituelles étoient épuiſées, il employa la force des armes, & donna le Royaume d'Arragon à Philippe le Hardi, Roi de France, qui eut la ſimplicité de l'accepter, pour ſon ſecond fils. Pour en faciliter la conquête, le Pape fit prêcher une Croiſade; mais tous ces mouvemens furent ſans effet. Martin IV, qui en étoit l'auteur, mourut à Perouſe en 1285, après un Pontificat de quatre ans.

MARTIN III, dit V. (Romain) nommé auparavant *Otton de Colonne*, Cardinal, de l'ancienne Maiſon des Colonnes, fut élû Pape au Concile de Conſtance en 1417. Il publia contre les Huſſites une Bulle, dont le premier article eſt remarquable. Il veut que celui qui ſera ſuſpect d'Héréſie, jure qu'il reçoit tous les Conciles généraux, & en particulier celui de Conſtance, repréſentant l'Egliſe univerſelle; & qu'on en approuve toutes les déciſions. Or la ſupériorité du Concile ſur le Pape, fut décidée dans la cinquième Seſſion. Les Ultramontains ne peuvent oppoſer que de vaines chicanes à ce raiſonnement. Martin V. penſa à toute autre choſe qu'à tenir la promeſſe qu'il avoit faite dans le Conclave avec les autres Cardinaux, de travailler à réformer l'Egliſe. On l'en preſſa vivement, on lui préſenta mémoires ſur mémoires, pour lui rappeller l'engagement qu'il avoit contracté; mais il avoit toujours quelque prétexte pour éluder. Le Concile de Conſtance fut forcé de ſe ſéparer, ſans avoir pû apporter aucun

rémède efficace aux maux, dont on avoit ſolemnellement reconnu la profondeur & l'étendue. Un nouveau Concile ayant été aſſemblé à Pavie, le Pape le transfera à Sienne. A force d'intrigues il vint à bout de le diſſoudre. Pour appaiſer les murmures des gens de bien ſur ce ſcandale, il indiqua un Concile à Bâle, qui ne devoit être célébré que 7 ans après. Il mourut dans cet intervalle en 1431.

MARTIN, (Saint) Archevêque de Brague en Eſpagne, étoit de Pannonie, & devint un des plus ſçavans hommes du ſixième ſiècle. Il affermit les Egliſes, fonda des Monaſtères, compoſa des livres de Piété, & écrivit un grand nombre de lettres pour exhorter les nouveaux convertis, à la pratique de toutes les vertus. On a de lui une *Collection* de Canons, qui a été très-célèbre. Elle eſt diviſée en deux parties, dont la première regarde le Clergé & la ſeconde les Laïques. Il mourut en 580.

MARTIN DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, fut nommé à l'Archevêché de Gneſne par le Pape Nicolas III; mais ſa mort arrivée en 1278 l'empêcha d'en prendre poſſeſſion. On a de lui quelques écrits, dont le plus célèbre eſt une *Chronique*, qu'il finit au Pape Jean XXI. inclusivement. Jean Fabricien, Prémontré, en a donné la meilleure édition en 1616 à Cologne.

MARTIN DU BELLAY, *voyez* BELLAY.

MARTIN, (Dom Claude) né à Tours en 1619, ſe conſacra à Dieu dans la Congrégation de Saint Maur. Après avoir été Supérieur en différentes Maiſons pendant trente-huit ans, & Aſſiſtant ſous pluſieurs Généraux pendant ſeize ans, il devint Prieur de l'Abbaye de Marmoutier, où il mourut en 1696. C'étoit un homme plein de mépris pour lui-même, trés-zèlé pour le bien du prochain, & pour celui de l'Egliſe en général, qu'il a édifiée par ſes rares vertus. Comme il ne ſortoit de ſa retraite, que pour ſes devoirs, il a ſçû ſe ménager du tems, pour compoſer pluſieurs Ouvrages, qui ſont autant de monumens de ſa piété: 1°. des *Méditations Chrétiennes*, dédiées à la Reine, en deux vol. *in-quarto*; 2°. la *Pratique de la Règle de Saint Benoît*, dont il y a eu ſix éditions; 3°. les *Lettres* & la *Vie* de ſa mere, morte première Supérieure des Urſulines de Quebec en Canada, où elle finit ſes jours en odeur de ſainteté. On lui attribue encore des *Avis importans* pour les Religieuſes, & d'autres Ouvrages.

MARTIN, (André) Prêtre de l'Oratoire, s'eſt rendu célèbre par la manière ſurpre-

nante avec laquelle, il poſſédoit les Ouvrages de S. Auguſtin. Il a donné ſous le nom d'Ambroiſe Victor, *la Philoſophie Chrétienne*, imprimée en ſept vol. en 1667 & 1671, toute tirée de ce Pere, & compoſée de ſes paroles. Les Thèſes qu'il fit imprimer à Saumur *in*-4. lorſqu'il y enſeignoit la Théologie, ſont tres-recherchées. Il eſt mort à Poitiers en 1695.

MARTIN, (David) né à Revel dans le Diocèſe de Lavaur en 1639, d'une bonne famille, s'appliqua à la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Commentateurs & des Peres, aux langues Orientales, à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & à la Littérature, tant ſacrée que profane. Il ſe rendit très-célèbre parmi les Proteſtans. Après la révocation de l'Edit de Nantes, il paſſa en Hollande, & fut Paſteur à Utrecht. Sa modeſtie lui fit refuſer pluſieurs Egliſes, & en particulier celle de la Haye. Il donnoit des leçons de Philoſophie & de Théologie à des jeunes gens, que ſa réputation attiroit de différens pays. Des fils même de Souverains venoient profiter de ſes lumières. Il répandoit beaucoup de clarté ſur les matières les plus abſtraites: Martin s'attachoit auſſi à inſpirer à ſes Diſciples des ſentimens de probité, de modeſtie & de douceur, qualités qu'on admiroit en lui. Il ne ſe délaſſoit de ſes occupations, que par les viſites fréquentes qu'il faiſoit de ſon troupeau, & par le commerce de Lettres qu'il entretenoit avec les Savans & avec ſes amis. Il avoit bien étudié notre langue; & lorſque l'Académie Françoiſe voulut publier la ſeconde édition de ſon Dictionnaire, il lui envoya des remarques, dont cette Compagnie profita, & dont elle remercia l'Auteur avec beaucoup de politeſſe. Cependant quoiqu'en diſent les Admirateurs de Martin, ſon ſtyle eſt dur, & l'on n'y trouve point la délicateſſe qu'ils y apperçoivent; mais il parloit & écrivoit avec facilité. Il avoit l'eſprit vif & pénétrant, une mémoire heureuſe & beaucoup de jugement. A quatre-vingt-deux ans il prêcha encore ſur la Providence avec une vigueur d'eſprit & de corps, une force de raiſonnement, & une élévation d'idées qui ſurprirent ſon auditoire; mais à peine eut-il ceſſé de parler, qu'il ſe ſentit épuiſé. Il fut attaqué d'une fièvre violente & en mourut deux jours après en 1721. On a de lui une *Hiſtoire du Vieux & du Nouveau Teſtament*, imprimée à Amſterdam en 1700 en 2 vol. in-fol. avec quatre cens vingt-quatre belles eſtampes & pluſieurs autres Ouv. remplis d'érudition.

MARTIN, (Raimond) né

à Subirat en Catalogne, se distingua dans le treizième siècle parmi les Dominicains, par sa profonde connoissance des langues Hébraïque & Arabe. Il l'employa à instruire les Maures pour la conversion desquels, il fut envoyé à Tunis. Plein de zèle pour celle des Juifs, il composa contre eux un Ouvrage très-estimé sous le titre de *Pugio fidei Christianæ*, que Galatin a pillé sans en avertir; il a été réimprimé à Leypsic en 1687, & enrichi des sçavantes notes de Joseph de Voisin & de Mausac. Le P. Tourron Dominicain dans le premier tome de son Histoire des hommes illustres de son Ordre, réfute avec beaucoup de solidité, tout ce que l'Abbé Houteville a dit de peu avantageux, de l'ouvrage de Raimond Martin.

MARTIN, (Dom Jacques) né en 1694 à Fanjaux petite ville du haut Languedoc, entra dans la Congrégation de S. Maur en 1709, & après avoir enseigné les humanités dans quelques villes de Province, il vint à Paris en 1727, & s'y occupa à travailler à des ouvrages qui feront moins d'honneur à sa mémoire, par l'érudition variée, la critique & le feu qui y règnent, qu'ils ne lui feront tort, par les bizarreries, les singularités, les écarts d'imaginations, & les immodesties, qui s'y trouvent. Un des premiers qu'il publia fut la *Religion des anciens Gaulois*, où il y a beaucoup de recherches curieuses, de savantes nouveautés, & encore plus de suffisance & de forfanterie. Il donna ensuite ses *explications de plusieurs textes difficiles de l'Ecriture*, &c. 2 vol. *in*-4, ouvrage reprehensible par le titre, la qualité de l'Auteur, la Préface, les estampes, la nature du style, le caractère des réflexions, & la manière dont l'Auteur attaque ses Adversaires. Le style vif impétueux, suffisant, ne répond que trop quelquefois, aux planches immodestes, dont cet ouvrage est indécemment orné. D'ailleurs ses déclamations emportées, pleines de fiel & de passion, contre des gens qu'il se faisoit gloire d'abord d'imiter, les calomnies dont il les charge sans pudeur, révoltèrent les Lecteurs du profane Commentaire de l'Ecriture-Sainte. Le scandale alla si loin, que l'autorité séculière fut obligée d'en arrêter le débit, & que les Confrères de l'Auteur se déclarèrent avec force contre lui. Nous avons encore du P. Martin l'*Explication de divers monumens singuliers*, livre trop gros, où avec les mêmes avantages, on retrouve les mêmes défauts. *Eclaircissemens Littéraires sur un projet de bibliothèque alphabétique*, Ecrit savant, mais sans préci-

sion, & gâté par des plaisanteries froides & inutiles. Une *Traduction* des confessions de S. Augustin, qui ne fera pas oublier celle du fameux d'Andilly, &c. Dom Jacques Martin mourut en 1751.

MARTINES DEL PRADO, Dominicain Espagnol, né à Segovie d'une famille illustre, professa avec réputation la Philosophie & la Théologie, dans plusieurs Universités d'Espagne. Devenu Provincial en 1662, il crut devoir s'opposer à la Loi imposée aux Prédicateurs de ce Royaume, de louer l'immaculée Conception de la Sainte Vierge, au commencement de leurs Sermons. Philippe IV pour le récompenser du mémoire qu'il avoit présenté à cette occasion, le relégua à Pena de Francia. Il n'obtint son retour qu'en écrivant aux Prédicateurs de sa Province, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Segovie en 1668. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont deux vol. in-fol. sur la *Théologie morale*, & trois autres in-fol. sur les *Sacremens*.

MARTINI, (Martin) né à Trente entra chez les Jésuites, & fut envoyé en qualité de Missionnaire à la Chine, où il demeura long-tems. Il revint en Europe en 1651, & où il mourut en ..... Il nous a laissé plusieurs ouvrages de Géographie & d'Histoire : *Sinicæ historiæ de Cæsa* &c. *in*-4. & *in*-8, morceau assez curieux, qui va jusque vers le tems de la naissance de J. C. Il a été traduit en François par le Pelletier, deux vol. in-12. 1692. *China illustrata* in-fol. c'est tout ce que nous avons de plus exact pour la description de l'Empire de la Chine : une bonne *Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine*. Une Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois, *in*-12.

MARTINIERE. Voyez BRUZEN.

MARTINIUS, (Mathias) savant Protestant né à Freinhague dans le Comté de Waldec en 1572, enseigna avec réputation à Paderborn & à Brême l'hébreu, le chaldaïque & le syriaque. Il est surtout connu par *un Lexicon Philologique* en latin, qui est estimé. On prétend que divers savans, entr'autres Vossius, ont puisé dans cette source, sans en faire honneur à l'Auteur, qui mourut en 1630.

MARTINOZZI, (Anne-Marie) nièce du Cardinal Mazarin, naquit en 1638. Elle avoit toutes les qualités qui peuvent rendre une personne de son sexe aimable & estimable. Avec un désir ardent d'être heureuse, elle espéroit la devenir en ce monde, par quelqu'une des hautes alliances, que la puissance de

ſon oncle & ſa beauté, pouvoient lui faire eſpérer. Elle parvint à l'âge de dix-ſept ans à cette élévation, par une alliance au-deſſus de ce qu'elle auroit pu déſirer, & même oſé penſer, en épouſant Armand de Bourbon Prince de Conty : mais elle ne parvint pas au repos qu'elle avoit eſpéré : car quoique au milieu des biens, honneurs & plaiſirs, elle ſe ſentit plus vuide & plus altérée qu'auparavant. Elle vit dans le néant de ce qu'elle poſſédoit, celui de tout ce qu'elle pouvoit attendre, ce qui la jetta dans un eſpèce de déſeſpoir, où elle ne vit de ſoulagement que dans la malheureuſe diſpoſition d'attendre avec ſon intrépidité naturelle, s'il ſe pouvoit ſans la craindre, l'heure fatale qui devoit terminer ſes grandeurs & décider de ce qu'elle étoit, & de tout ce qu'elle devoit devenir pour toujours. Dans ce triſte état, une grande maladie la conduiſit aux portes de la mort. Importunée de tout ce que le Prince que Dieu avoit retiré des plus grands déſordres, lui diſoit pour la porter à Dieu, & aigrie même contre la piété qu'elle regardoit comme ſon ennemie dans le cœur de ſon époux, craignant qu'elle n'éteignit la paſſion qu'il avoit eu pour elle juſqu'alors ; ce fut à ce moment que Dieu jetta ſur elle un regard de miſéricorde. Elle ſe trouva tout d'un coup ſans ſçavoir comment toute changée ; ſon cœur fut tourné vers Dieu, & elle fut perſuadée elle-même des vérités de la foi, & brûlante du déſir d'aller à Dieu. Elle ſe mit entre les mains du ſage Directeur (l'Abbé Ciron) que le Saint Evêque d'Alet avoit donné au Prince ; elle ne trouva rien de difficile dans tout ce qu'il lui preſcrivit, & depuis ce moment, n'étant âgée que de dix-neuf ans, elle ſe conſacra totalement aux bonnes œuvres, à la retraite & à la pénitence, & ne fit plus que paſſer de vertus en vertus. Elle vendit toutes ſes pierreries pour nourrir durant la famine de 1662. les pauvres de Berry, de Champagne & de Picardie. Devenue veuve à l'âge de vingt-neuf ans, elle s'appliqua à l'éducation des Princes ſes fils, & à mener une vie telle que S. Paul la preſcrit aux veuves Chrétiennes : elle ſe réduiſit à une dépenſe très-modeſte, elle reſtitua tous les biens dont l'acquiſition lui étoit ſuſpecte. Ayant examiné le bien que le Cardinal Mazarin lui avoit laiſſé, & ayant trouvé que la part des revenus Eccléſiaſtiques qui pouvoit être confondue dans ſa dot, montoit preſqu'aux deux tiers, elle reſtitua 800000 l. & les fit diſtribuer dans les lieux, où elle crut que cette reſtit. pouvoit

être faite avec plus de justice. Elle distribua son épargne aux pauvres, de toutes les parties du monde, en embrassant tout dans son cœur par le désir de soulager toute misere; mais, courant toujours sans aucun égard, aux besoins les plus pressans, c'est dans l'exercice de toutes ses bonnes œuvres qu'elle mourut le 4 Février 1672, âgée de trente-cinq ans.

MARULLE, il y a eu plusieurs Ecrivains de ce nom; Marc Marulle né dans le seizième siècle à Spalatro en Dalmatie, qui a composé plusieurs ouvrages qui ont été recueillis & imprimés en un volume en 1610. Le principal est intitulé, *de Religiosè vivendi institutione, per exempla. Michel Marulle*, savant Grec de Constantinople, qui après la prise de cette ville par les Turcs, se retira en Italie. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres pièces de poësie en grec & en latin, dans lesquelles on trouve beaucoup de Paganisme & d'impiété. Cet Auteur se noya en 1500 dans une rivière de Toscane, qui porte aujourd'hui son nom; MARULLE (Pompée) habile Grammairien de Rome, qui osa reprendre Tibere sur un mot. Comme l'un de ses Courtisans soutenoit par flatterie qu'il étoit latin, Marulle répondit *que l'Empereur pouvoit bien donner le droit de bourgeoisie à des hommes, mais non pas à des mots*; MARULLE, (Tacite) Poëte de Calabre au cinquième siècle, qui présenta à Attila un poëme qu'il croyoit flatteur pour ce Prince, & en attendoit une grande récompense; mais ce Roi ayant sçû par ses Interprétes qu'on le faisoit descendre des Dieux, & qu'on lui donnoit même ce glorieux titre, ordonna que ces vers fussent brûlés avec leur Auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que cette sévérité n'en détourna d'autres, d'écrire ses louanges.

MASCARDI, (Augustin) né à Sarzane dans l'Etat de Gênes en 1591, d'une famille distinguée par plusieurs hommes de mérite, passa les premières années de sa vie chez les Jésuites. Son éloquence le fit estimer d'Urbain VIII. qui le fit son Camérier d'honneur, lui donna une pension de cinq cens écus, & fonda pour exercer ses talens, une chaire de Rhétorique dans le Collége de la Sapience en 1628. L'amour que Mascardi avoit pour les Lettres & pour le plaisir, lui fit négliger sa fortune. Il mourut à Sarzane en 1640 à quarante-neuf ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poësies*, & plusieurs autres *Ouvrages* en Latin & en Italien, entre autres un traité in-4. *dell arte historica*, assez curieux, plein de grands préceptes, & de sages réflexions.

MASCARON, (Jules)

naquit en 1634 à Marſeille, d'un pere qui étoit Avocat au Parlement d'Aix, & un des plus grands ornemens du barreau. Il entra dans la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire ; animé par l'exemple des hommes célèbres qu'il y trouva, il ſe diſtingua par la beauté de ſon génie. Ses Supérieurs frappés de ſon goût & de ſes heureuſes diſpoſitions pour les Belles-Lettres, l'envoyèrent à l'âge de vingt-deux ans, profeſſer la Rhétorique au Mans. Dans le deſſein où il étoit de ſe conſacrer au miniſtère de la parole, il s'y prépara à Saumur par l'étude de la Théologie, de l'Ecriture-Sainte, des Conciles & des Peres. Son premier eſſai lui fit une grande réputation. L'Egliſe de Saumur ne put contenir la prodigieuſe affluence d'Auditeurs, que ſon éloquence attira de toute parts. On y dreſſa des échaffauts qui ne ſuffirent pas encore. Catholiques, Hérétiques, tous accouroient en foule, & applaudiſſoient. Le fameux Tanneguy-le-Fevre ne put lui refuſer ſon eſtime ni ſes éloges. *Malheur*, diſoit-il, *à ceux qui prêcheront ici après Maſcaron.* Pluſieurs grandes villes, Aix, Marſeille, Nantes, voulurent l'entendre ; & par-tout il eut les mêmes ſuccès ; mais Paris fut le théâtre où il brilla avec le plus d'éclat. La Cour le demanda pour l'Avent de 1666, & pour le Carême de 1667. Il remplit avec honneur la même carrière pendant ſix années conſécutives. La fécondité de ſon génie étoit telle, que rarement il donna les mêmes diſcours. Des gens qui ne peuvent établir leur gloire que ſur les débris de celle des autres, voulurent lui faire un crime de la ſage liberté avec laquelle il annonçoit les vérités aux Têtes couronnées. Mais Louis XIV prit ſa défenſe contre ſes envieux. *Il a fait ſon devoir*, dit-il, *c'eſt à nous à faire le nôtre.* On appliquoit à cet illuſtre Prédicateur les paroles du Prophête : *loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu regum & non confundebar. Je parlois de votre Loi devant les Rois, & je n'en rougiſſois point.* Pour récompenſer un mérite ſi rare, Louis XIV nomma le P. Maſcaron à l'Evêché de Tulle en 1671, & lui demanda deux Oraiſons Funèbres, l'une de Madame Henriette d'Angleterre, & l'autre du Duc de Beaufort. Comme le Prince ordonnoit les deux ſervices ſolemnels à deux jours près l'un de l'autre, le Maître de Cérémonie lui fit remarquer que le même Orateur étant chargé des deux diſcours, il pourroit être embarraſſé ; *c'eſt l'Evêque de Tulle*, répondit le Roi, *à coup ſûr il s'en tirera bien.* L'Epiſcopat ne le rendit point muet. Arrivé dans ſon Diocèſe, il

s'y fit eſtimer par ſes inſtructions éloquentes, par ſes fréquentes viſites, & par la ſageſſe de ſes Stat. Syn. Devenu comme néceſſaire à la Cour, elle l'appella pour y prêcher les Carêmes de 1671 & de 1677. Au commencement de l'année ſuivante, ſa Majeſté le transféra à l'Evêché d'Agen, où ſa douceur, ſa politeſſe, ſon éloquence, & la force de ſes raiſons, convertirent un grand nombre d'Hérétiques. De trente mille qu'il avoit trouvés dans ſon Diocèſe, vingt-huit mille abjurèrent l'erreur. Pour ſatisfaire le Roi il revint à Paris en 1694, pour prêcher l'Avent au Louvre, & y parut encore plus grand que jamais. *Il n'y a que votre éloquence*, lui dit ce Prince, *qui ne s'uſe & ne vieillit point.* Le Clergé l'admira l'année ſuivante dans ſon Aſſemblée générale, dont il fit l'ouverture. Depuis ce tems-là, il ne fut occupé que du ſoin de ſon Diocèſe, où il ſignala ſa piété par la fondation d'un Hôpital. Ce grand Prélat mourut en 1703. Les Pauvres, qu'il avoit toujours traités comme ſes enfans, furent ſes héritiers, & le regrettèrent comme leur pere. Bien inſtruit des ſaints Canons, il avoit diſpoſé, avant ſon Epiſcopat, de ſon patrimoine en faveur de ſes parens, pour ne rien confondre avec le bien de l'Egliſe. Il fut toujours inviolablement attaché à l'Oratoire, & avouoit qu'il lui devoit une réputation, qu'un homme moins modeſte, auroit attribuée à la ſupériorité de ſes talens. Maſcaron avoit été ordonné Prêtre par l'Evêque du Mans (Lavardin) Prélat Epicurien, qui n'avoit de Religieux que l'habit, & qui déclara à l'article de la mort, qu'il n'avoit jamais eu intention d'ordonner aucun Prêtre. Il ſuffiſoit qu'il eût eu l'intention de faire la choſe extérieure que l'Egliſe fait, & il l'avoit eu, puiſqu'il l'avoit fait : néanmoins l'Oratorien, par un ſcrupule ſans doute fondé, ſur le partage des Théologiens de ſon tems, ſur l'intention néceſſaire dans le Miniſtre, fut un de ceux qui ſe firent réordonner. On a de ce fameux Orateur un recueil d'Oraiſons funèbres imprimées en 1704 & depuis. On n'y trouve ni l'élégance de Flechier, ni la force de Boſſuet; il eſt plus nerveux, plus élevé, moins délicat & moins poli que le premier; auſſi ſublime que le ſecond, moins judicieux que l'un & l'autre. L'Oraiſon funèbre du Maréchal de Turenne eſt un chef-d'œuvre, celle du Chancelier Seguier eſt aſſez belle; les autres ſont fort défectueuſes, & ne ſe liſent plus.

MASCLEF (François) né à Amiens, entra dans l'état eccléſiaſtique, & après avoir fait ſa Théologie, il s'appli-

qua à l'Ecriture Sainte, dont il fit son unique étude. Pour être en état de lire les Textes originaux, il apprit l'Hébreu, le Grec, le Syriaque, le Chaldéen & même l'Arabe. Il fut d'abord chargé d'une Cure du Diocèse, & ensuite son Evêque M. de Brou lui donna la direction de ses jeunes Ecclésiastiques, & en fit son homme de confiance & son Théologien. Masclef remplit parfaitement toutes les vûes du Prélat, & il composa pour l'usage des jeunes gens dont il étoit chargé, une Philosophie & une Théologie dont différens incidens ont empêché l'impression. La mort de M. de Brou en 1706, fit d'un homme du mérite le plus solide & qui avoit les plus profondes connoissances, un homme inutile. Le successeur de ce Prélat qui avoit formé le plan de détruire tout le bien fait par son prédécesseur, enleva Masclef au Seminaire, & le vertueux Ecclésiastique contraint de se restraindre aux fonctions d'un Canonicat de la Cathédrale, auquel il avoit été nommé par M. de Brou, retourna à ses études chéries, & il le fit avec tant d'ardeur, que son application continuelle & l'austérité de sa vie l'épuiserent, & il mourut en 1728 à 65 ou 66 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages dont les principaux sont : *les Conférences Ecclésiastiques du Diocèse d'Amiens*, &c. en plusieurs vol. *in*-12. Une Grammaire Hébraïque très-claire & très-méthodique *in*-12. précédée de savans prolégomènes purement écrits en Latin. La manière dont Masclef y parle des points & des voyelles, & de plusieurs autres minuties rabbiniques, lui fit une affaire avec Dom Guarin, Savant Bénédictin qui l'attaqua dans le premier volume de sa Grammaire Hébraique *in*-4. Masclef lui répondit par une lettre de 24 pages en François, & le Bénédictin ayant répliqué encore plus vivement dans son second volume, Masclef se prépara à le réfuter dans la seconde édition de sa Grammaire, & ce fut au milieu de ce travail que la mort l'enleva. Cette seconde édition parut en deux vol. *in*-12. 1730, dont le second contient les réponses à Dom Guarin, sous le titre de *Vindiciæ*, achevées par le Savant Abbé de la Bletterie. *Lettre* au Cardinal de Rohan, & trois à M. Sabbatier, Evêque d'Amiens, sur la bulle *Unigenitus* : plusieurs dénonciations au même Prélat de propositions enseignées par les Jésuites d'Amiens, & quelqu'autres Ouvrages manuscrits.

MASENIUS (Jacques) né à Dasen dans le Duché de Juliers en 1606, entra dans la Société de Jesus en 1619,

& professa avec distinction l'Eloquence, & la Poësie, à Cologne. Il a fait un Poëme Latin divisé en cinq livres, qui comprend 2486 vers ; son titre est *Sarcotis* ou *Sarcothea*. C'est le nom que Masenius donne à la nature humaine, comme étant la souveraine, la déesse de tout ce qui porte un corps : ce mot est formé de deux mots grecs qui signifient *Chair* & *Déesse*. La perte de *Sarcothée*, ou de la nature humaine, c'est-à-dire, *la chute du premier homme*, est la matière de ce Poëme longtems enseveli dans les ténèbres de l'oubli, & qui n'en a été tiré, que par la prétention d'un Ecossois nommé Lauder, qui a soutenu que Milton avoit beaucoup profité de cet Ouvrage, pour faire son *Paradis perdu*. Le Poëte Anglois n'a pas manqué de défenseurs, & cette dispute a produit plusieurs écrits qui ont été rassemblés dans un volume *in*-12. chez Barbou. L'Editeur a d'abord donné le Poëme entier de *Masenius*, ensuite les Pièces du Procès, & une traduction de la *Sarcothée*. Mais le prétendu Plagiat n'est rien moins que prouvé, & c'est une absurdité d'accuser un génie comme Milton, d'avoir pillé un ouvrage aussi mal conçu pour l'idée, pour le plan & pour l'exécution, que celui de Masenius : car ce Jésuite qui ne vouloit faire qu'un *Poëme de collège*, comme il l'avoue lui-même, n'est qu'un amplificateur toujours agité par le Démon de la déclamation, qui fait à la vérité de très-beaux vers ; mais toujours hors de propos, qui entasse les mêmes idées sur différens mots, qui met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, & qui épuise son sujet jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. Ainsi quand on pourroit prouver par la date des tems, que Milton a pû voir le Poëme de Masenius, dont la seconde édition est de 1661, il est impossible de prouver par l'Ouvrage même qu'il l'ait lû effectivement, & s'il se trouve dans le chef-d'œuvre de l'Anglois quelques idées du Jésuite, c'est la nature du sujet qui les lui a fournies, à moins qu'on n'aime mieux dire qu'il a tiré de l'or *du fumier d'Ennius*. La traduction n'est ni assez fidèle, ni assez poëtique : le Traducteur s'écarte très-souvent de l'original, & tombe presque toujours dans la paraphrase. Nous avons encore de Masenius d'autres Poësies & une espèce d'Art Poëtique, sous ce titre singulier : *Palæstra eloquentiæ ligatæ*, imprimé en 1666.

MASINISSA, Roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains, qui trouvèrent en lui un ennemi redoutable. Après la défaite

défaite d'Aſdrubal, Scipion ayant trouvé parmi les Priſonniers, le neveu de Maſſiniſſa, le renvoya comblé de préſens, & lui donna une eſcorte pour l'accompagner. Ce trait de généroſité fit tant d'impreſſion ſur Maſſiniſſa, que depuis, il fut toujours ami des Romains. Il joignit ſes troupes aux leurs, & contribua beaucoup par ſa valeur & par ſa conduite, à la victoire qu'ils remportèrent, ſur Aſdrubal & Siphax. Il épouſa la fameuſe Sophonisbe, femme de ce dernier Prince, & ne put réſiſter à ſes charmes ſéducteurs. Mais Scipion n'ayant pas approuvé un mariage ſi bruſquement contracté avec une captive, la plus dangereuſe ennemie des Romains, Maſſiniſſa s'en défit par un breuvage qu'il lui envoya (*voyez* Sophonisbe.) Pour le conſoler, Scipion lui donna, en préſence de l'armée, le titre *de Roi* qu'il n'avoit point pris juſques-là, & lui accorda des diſtinctions qu'aucun Prince étranger, n'avoit encore reçûes du Peuple Romain. On ajouta à ſes Etats, tout ce que Siphax avoit poſſédé dans la Numidie. Il mourut à 90 ans laiſſant 44 enfans, de différentes femmes.

MASIUS né dans un petit Village près de Bruxelles, au ſeizième ſiècle, étoit un Docteur de Louvain, célèbre par ſon érudition. Il fit de grands progrès dans l'étude de la Philoſophie, de la Juriſprudence, & des Langues Orientales. Il fut employé avec Arias Montanus & le Fèvre, à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, & mourut en 1573, fort connu par une *Grammaire* Syriaque, un *Commentaire* ſur le livre de Joſué, & par d'autres Ouvrages eſtimés.

MASIUS, (Gilbertus) Evêque de Bois-le-Duc, recommandable par ſon zèle & ſon application à annoncer la parole de Dieu, à fournir ſon Diocèſe de bons Paſteurs, & à réprimer des abus. Il publia à cet effet en 1612, d'excellentes Ordonnances paſtorales. Il mourut en 1614.

MASO, ſurnommé *Finiguerra*, étoit un Orfèvre de Florence, à qui on attribue l'invention de graver ſur le cuivre les Eſtampes; ou plutôt, ce qu'on nomme hazard qui fit trouver tant d'autres ſecrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau ou un deſſein, par les Eſtampes. Maſo avoit coutume de faire une empreinte de terre, de ce qu'il gravoit ſur l'argent pour émailler; dans le moment qu'il jettoit dans le moule du ſouffre fondu, il s'apperçut que les dernières empreintes étant frottées d'huile & de noir de fumée, repréſentoient les traits qui étoient gravés ſur l'argent: il exprima les mêmes figures ſur du papier en l'humectant, & paſſant

un rouleau bien uni ſur l'empreinte, & il fit en conſéquence quelques eſſais qui lui réuſſirent. On croit que cet Art fut inventé en 1460, il fut bien perfectionné depuis.

MASQUIERE (Françoiſe) fit ſon occupation de l'étude des Belles-Lettres, & particulièrement de la Poëſie Françoiſe, pour laquelle elle avoit du goût & du talent. Cette Demoiſelle mourut en 1728. Ses Ouvrages Poëtiques ſont, *la deſcription de la Galerie de Saint Cloud*; *l'origine du Luth*; une *Ode* ſur le Martyre. On trouve dans ſes vers de l'imagination, de la délicateſſe & de l'agrément.

MASSIEU (Guillaume) né à Caën en 1665, entra chez les Jéſuites, après avoir fait ſon cours de Philoſophie chez eux à Paris. Ces Peres charmés de cette acquiſition, l'envoyèrent profeſſer les humanités à Rennes, & quelques années après il revint à Paris, étudier en Théologie. On prétend qu'il avoit beaucoup de talent pour devenir un profond Théologien; mais il prit le parti des Belles-Lettres, & pour ſatisfaire ce goût avec plus de liberté, il quitta la Societé, étant Prêtre. Son mérite le fit bientôt connoître à Sacy, Auteur de la traduction des Lettres de Pline, qui lui confia l'éducation de ſon fils. Les amis de cet Académicien, devinrent les ſiens, entr'autres Toureil qui trouva en lui le Critique éclairé qu'il cherchoit depuis long-tems, pour l'aider dans ſa Traduction de Demoſthène. En 1710, il fut nommé Profeſſeur en Langue Grecque au Collége Royal, & remplit cette Place avec diſtinction. Le jour de ſon inſtallation, il prononça ſur les beautés de la Langue, dont il alloit donner des préceptes, un Diſcours Latin dont les meilleurs ſiécles n'auroient pas rougi. Homère, Pindare, Théocrite & Demoſthène, étoient ſes Auteurs favoris. Il avoit l'art d'adoucir les ſéchereſſes de la Grammaire par une netteté d'expreſſions, une juſteſſe d'eſprit, & une variété ſurprenante de traits d'érudition, également enjoués & utiles. Il fut reçû à l'Académie Françoiſe en 1714 à la place de ſon ami Toureil, qui lui abandonna en mourant, le ſoin de la nouvelle édition qu'il préparoit des *Harangues* de Démoſthène. L'Abbé Maſſieu fidèle à la mémoire de ſon ami, n'a épargné ni ſoins, ni tems, pour rendre ce dépôt plus digne du public. Il a retouché ou ſuppléé tout ce qui manquoit à ſa traduction, & y a joint tout ce qu'il a pû raſſembler des autres Ouvrages de Toureil. Ce *recueil* forme deux vol. *in*-4. ou quatre vol. *in*-12. Il y a ajouté une Préface où brille de toute part les traits d'une

éloquence mâle, une critique judicieuse & des sentimens nobles & élévés dignes de l'esprit & du cœur de Massieu. Les dernieres années de sa vie, il devint sujet à de fréquentes attaques de goutte, qui ne furent que le prélude de deux cataractes, qui le rendirent entièrement aveugle. Il se fit faire l'opération d'une au bout de trois ans, & se contenta, d'avoir recouvré un œil qui suffisoit à ses travaux. Il ne put se résoudre à sacrifier encore deux mois de tems pour le second. Il mourut à Paris en 1722. On a de lui plusieurs belles *Dissertations* dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions, dont il étoit Membre; une *Histoire* de la Poësie Françoise, remplie de recherches curieuses *in*-12. Il avoit entrepris une *Traduction* entière de Pindare avec des notes, & ce travail étoit fort avancé, lorsqu'il mourut.

MASSILLON (Jean-Baptiste) naquit en 1663 dans la Ville d'Hyères en Provence, de François Massillon Notaire. Il fit ses premières études à Marseille chez les Prêtres de l'Oratoire, & entra dans cette illustre Congrégation en 1681. Envoyé à Arles pour s'y appliquer à la Théologie, il se distingua par la solidité & par la pénétration de son génie, & eut parmi ses condisciples le même rang qu'il obtint dans la suite parmi les Prédicateurs. Un homme de mérite que Louis IV. envoyoit dans le Languedoc, prêcher la controverse, passant par Arles, s'arrêta quelques jours dans la maison de l'Oratoire. Charmé des conversations fréquentes qu'il eut avec le jeune Massillon, il lui dit en le quittant: qu'*il n'avoit qu'à continuer comme il avoit commencé, & qu'il deviendroit un des premiers hommes du Royaume.* Des espérances aussi flatteuses, ne furent pas vaines. Pendant qu'il professoit la Théologie à Vienne, il prononça l'Oraison funèbre de Henri de Villars, Archevêque de cette Ville, avec de grands applaudissemens, auxquels il ne s'attendoit point: seul il ne connoissoit pas ses talens. Vivement frappé de la difficulté de réussir dans le ministère de la Chaire, il prit le parti de se retirer à Sept-Fonds. Mais le célèbre Pere de la Tour, Supérieur Général de l'Oratoire, le fit revenir dans le sein de sa Congrégation. Quelques mois après appellé au Séminaire de Saint Magloire, il y fit des Conférences si touchantes & si solides, qu'elles y attirèrent une foule d'Auditeurs. Connoissant alors que Dieu bénissoit son travail, il se prépara sérieusement à annoncer sa parole. Mais ce fut en se frayant une route nouvelle, où il ne

ſuivit pour guide, que ſon ſeul génie. Interrogé par le Pere de la Tour ſur ce qu'il penſoit des Prédicateurs qui étoient alors les plus ſuivis; *je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'eſprit & des talents; mais ſi je prêche, je ne le ferai pas comme eux.* Il excepta cependant le Pere Bourdaloue, dont il fut un des plus zélés Panégyriſtes. En 1699, il prêcha le Carême dans l'Egliſe de l'Oratoire de la rue Saint Honoré, où le Pere Maure venoit de prêcher l'Avent, avec le plus grand ſuccès. Comme celui-ci joignoit à la bonté de ſes Sermons tous les agrémens d'une déclamation noble & intéreſſante, il avoit ſi fort prévenu les eſprits en ſa faveur, que le Pere Maſſillon eut beſoin de tout ſon mérite, pour réuſſir après lui. Il parut en Chaire avec cet air ſimple, ce maintien modeſte, ce geſte négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans ſon eſprit les plus brillantes lumières, & dans le cœur les mouvemens les plus tendres. Il ne tonnoit point, il n'épouvantoit point l'Auditeur par l'éclat de ſa voix; mais il verſoit dans les cœurs les ſentimens qui attendriſſent, & qui ſe manifeſtent par les larmes & par le ſilence. Dès ſon troiſième Sermon, il fut regardé comme le premier Prédicateur du Royaume. Sa réputation ne fit que croître pendant les 20 ans, qu'il remplit les Chaires les plus diſtinguées de Paris. Ce qui caractériſe ſon éloquence, c'eſt que tous ſes traits portent droit au cœur, c'eſt de ce côté là qu'il dirige tous ſes coups. Ce qui eſt ſimplement raiſon & preuve dans les autres, prend dans ſa bouche la teinture du ſentiment; non-ſeulement il convainc, mais il touche, il remue: auſſi Louis XIV. lui dit-il un jour: *Mon Pere, j'ai entendu pluſieurs grands Prédicateurs dans ma Chapelle, j'en ai été fort content; pour vous toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même*; éloge parfait, qui honore également le goût & la piété du Monarque, & le talent du Prédicateur. Son ſtile quoique noble, n'en eſt pas moins ſimple, & à la portée du Peuple. La vivacité de ſon imagination ne prête à ſes expreſſions, que ce qu'il faut d'agrément pour ſatisfaire l'homme d'eſprit, ſans que la multitude ſoit réduite à admirer, ce qu'elle n'entend pas. Il étoit ennemi de ces penſées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuſer l'eſprit & le détourner de l'attention, qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. En 1704, le Pere Maſſillon parut pour la ſeconde fois à la Cour; Louis

XIV après lui avoir témoigné ſa grande ſatisfaction, ajouta: *Et je veux, mon Pere, vous entendre déſormais, tous les deux ans.* Le Pere Maſſillon forma auſſi-tôt le deſſein de ne revenir à Verſailles, qu'avec des Sermons nouveaux. Mais ce projet n'eut point de ſuite. Nommé à l'Evêché de Clermont en 1717, il fut deſtiné l'année ſuivante à prêcher devant Louis XV. qui n'avoit que neuf ans, Il compoſa à cette occaſion, en ſix ſemaines, les éloquens diſcours ſi connus ſous le nom de *petit Carême.* L'Orateur y expoſe à l'Auguſte Monarque, les devoirs d'un Roi très-Chrétien dans toute leur étendue, & les tendres ſentimens de la France pour ſa perſonne ſacrée, dans toute leur force. Le Pere Maſſillon y paroît un Prédicateur accompli de l'Evangile, & un fidèle Interprête de la nation. En 1723, il revint à Paris pour prononcer l'Oraiſon funèbre de Madame la Ducheſſe d'Orléans; depuis ce tems-là il il ne ſortit plus de ſon Diocèſe, où il donna tous ſes ſoins à la conduite du troupeau qui lui étoit confié. Il vint à bout d'y faire fleurir la paix, ce qui étoit alors très-difficile & très-rare. Il réduiſit à des ſommes très-modiques, les droits exhorbitans qu'on avoit établis dans le Greffe Epiſcopal, qui étoient de vrais impôts dont on gémiſſoit. Loin de chercher à augmenter ſes revenus par une voie ſi odieuſe, il les répandoit avec abondance dans le ſein des pauvres, qui trouvèrent toujours en lui le plus tendre & le plus généreux des Peres.

En deux ans il fit porter ſecrettement vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont, d'où l'on étoit ſur le point de renvoyer les malades. Toutes les années il viſitoit une partie de ſon Diocèſe, qui ne l'avoit pas été depuis 50 ans. On ne ſe ſouvenoit pas même dans pluſieurs endroits, d'avoir vû d'Evêques. Au milieu de toutes ces occupations, il n'oublia pas l'Oratoire, dont il défendit vivement les intérêts en différentes occaſions. Plus d'une fois il a avoué qu'il devoit tout à cette célèbre Congrégation. Après 24 ans d'Epiſcopat paſſés dans l'exercice du zèle le plus ardent & de la plus ſolide piété, ce grand Prélat mourut en 1742 à 80 ans. Il avoit été reçû de l'Académie Françoiſe en 1719. Ses *Sermons* & autres *Ouvrages* ont été imprimés en 1745 & 1746 en 14 vol. *in*-12. On y trouve un Avent & un Carême complet; le *petit Carême* qu'il prêcha devant le Roi en 1718; pluſieurs *Oraiſons funèbres*, des *Diſcours*, des *Panégyriques* & des *Conférences Eccléſiaſtiques*, avec des *Paraphraſes* ſur une

partie des Pſeaumes. Voici le jugement qu'en porte le fameux Abbé Desfontaines: » On trouve dans les Sermons du Pere Maſſillon » par-tout un raiſonnement » juſte & méthodique, ſans » affectation, des penſées vives & délicates, des expreſſions choiſies, ſublimes, » harmonieuſes, & toujours » naturelles; des images revêtus d'un coloris frappant; un ſtile clair, net, » & cependant plein & nombreux; nulle antithèſe, » nulle phraſe recherchée; » point de figures bizares; » une extrême pureté dans » le langage, ſans exactitude puérile; une élégance » continuelle; en général une » fécondité inépuiſable, & » une abondance d'idées brillantes & magnifiques, qui » ſemblent le langage naturel » de l'Orateur. Je ne crains » pas (ajoute-t-il) de dire, » ſi le ſacré peut être comparé avec le profane, que » le Pere Maſſillon eſt au » Pere Bourdaloue, ce qu'eſt » Racine à Corneille.

MASSINGER, (Philippe) Poëte Anglois du dix-ſeptième ſiècle, s'eſt fait une grande réputation par ſes Tragédies & Comédies. Il avoit coutume d'aſſocier à ſon travail les Poëtes les plus célèbres, pour rendre ſes Ouvrages plus parfaits & avoir un plus grand nombre de Partiſans.

MASSON, Graveur du treizième ſiècle, a ſur-tout excellé dans les Portraits; celui du Duc d'Harcourt, ainſi que les Diſciples d'Emmaüs, qu'il a gravés pour le Roi, ſont regardés comme des chefs-d'œuvres. Son burin eſt ferme & gracieux.

MASSON, (Antoine) Religieux Minime, éclaira ſon Ordre par ſes lumières, & l'édifia par ſes vertus & par ſon exactitude à remplir tous ſes devoirs. Il avoit fait une étude particulière de l'Ecriture-Sainte, comme le prouvent les Ouvrages qu'il a compoſés ſur cette matière, qui ſont: 1°. *Queſtions curieuſes, hiſtoriques & morales ſur la Genèſe*, in-12. 2°. *Hiſtoire de Noë & du Déluge univerſel*, in-12. 3°. *Hiſtoire du Patriarche Abraham*, in-12. 4°. Un *Traité* des marques de la Prédeſtination, & quelques autres *Ecrits* qui annoncent un Théologien rempli de piété. Ce pieux & ſçavant Religieux mourut à Vincennes en 1700, après avoir paſſé cinquante-neuf ans dans ſon Ordre, dont il mérita l'eſtime & les regrets. Il ne faut pas le confondre avec INNOCENT MASSON, Général des Chartreux, qui a été plus utile à ſon corps par ſa vertu, que par ſes livres. Il fut pendant toute ſa vie, dit l'Abbréviateur de Moreri, ennemi déclaré des diſciples de Janſenius; & nous

ajoutons, que rien ne leur fait plus d'honneur que la haine d'un homme, dont l'aveugle prévention n'a pas même épargné saint Paul : car D. Masson ne craint pas de dire dans son *Enchiridion*, que l'Epître de saint Paul aux Romains, est dangereuse aux simples. Cet Ouvrage & autres du même Auteur, fourmillent de traits qui caractérisent un mauvais Théologien, & un faux Mystique, qui ne s'accommodoit ni de S. Paul, ni de S. Augustin, ni de Janſénius, leur disciple. Il mourut en 1703, après avoir fait rebâtir la grande Chartreuse, qui avoit été presqu'entièrement réduite en cendre. Il y a mieux réussi que dans ses minces écrits contre les prétendus Jansénistes.

MASSOULIÉ, (Antonin) né à Toulouse en 1632, se fit Dominiquain en 1647, & fut Assistant du Général de son Ordre en 1686. Il refusa un Evêché qui lui fut offert par le Grand-Duc de Toscane, & mourut à Rome en 1706. Son principal Ouvrage est intitulé : *Divus Thomas sui Interpres*. Il y prouve que la doctrine des Dominiquains sur la prémotion Physique, est celle de saint Thomas, & non une invention de Bannès, comme les Jésuites le prétendoient. Il a aussi combattu en deux Livres François les erreurs des Quiétistes, par les principes de S. Thomas. Le P. Massoulié avoit beaucoup étudié S. Augustin, S. Grégoire & S. Bernard. Il étoit fort zélé pour la doctrine de la Grace efficace par elle-même, & de la Prédestination gratuite. Il cherchoit inutilement, comme d'autres Thomistes timides, à mettre de la différence entre cette précieuse doctrine & le prétendu Jansénisme.

MASSUET, (Dom René) né à Saint-Ouen de Macelles au Diocèse d'Evreux, entra dans la Congrégation de S. Maur & donna, en 1710, une édition de *Saint Irenée*, beaucoup plus ample & plus correcte, que les précédentes. Elle a été revûe sur des manuscrits que personne n'avoit encore consultés, & enrichie de trois *Dissertations*, de *Notes* nouvelles, & de sçavantes *Préfaces* : c'est à lui que l'on doit le cinquième volume *des Annales de l'Ordre de Saint Benoît*. Ce Religieux répondit à la *Lettre* d'un prétendu Abbé d'Allemagne, contre la dernière édition des Ouvrages de S. Augustin, publiée par ses Confréres. Cette réfutation victorieuse parut sous le titre de *Lettre d'un Ecclésiastique au R. P. E. L. J.* c'est-à-dire, au Reverend Pere Emerie Langlois Jésuite. Dom Massuet

mourut en 1716, dans sa cinquantième année.

MASTELLETTA, (Jean-André Donducci, dit) Peintre, né à Bologne en 1577, se fit une manière séduisante, sans vouloir consulter la nature ; il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & ses figures étoient enveloppées dans un ombre, qui confondant les contours, cachoit en même-tems ses incorrections. Les clairs piquans qu'il répandoit ensuite, donnoient un éclat singulier à ses tableaux. Ce Peintre a joint une rare pureté de mœurs, à une très-grande modestie. On rapporte que le chagrin affoiblit son esprit sur la fin de ses jours, & l'obligea de se retirer dans un Couvent, où il mourut fort âgé.

MATAMOROS, (Alfonse-Garsias) Chanoine de Séville sa patrie, au seizième siècle, contribua beaucoup à rétablir en Espagne les Belles-Lettres, que le trop grand attachement pour les stériles disputes de l'Ecole, sembloit en avoir entièrement banni. Il s'unit avec plusieurs Sçavans ses amis, pour faire la guerre à la barbarie qui y règnoit. Il fut Professeur d'Eloquence dans l'Université d'Alcala, & passa pour un judicieux Critique. On a de lui des *Traités* estimés, dont l'un est intitulé : *Des Académies & des Hommes doctes d'Espagne* ; c'est une Apologie contre ceux, qui révoquent en doute l'érudition Espagnole.

MATERNUS, *voyez* FIRMICUS MATERNUS.

MATHA, *voyez* JEAN DE MATHA.

MATHATHIAS, Prêtre, de la famille de Joaribe, plus connu sous le nom de *Machabées* ou *Asmonéens*, voyant avec douleur les abominations qui se commettoient à Jérusalem, après la prise de cette Ville par Antiochus Epiphanes, se retira avec cinq de ses fils dans celle de Modin, sa patrie. Des Commissaires furent envoyés, pour contraindre les habitans à sacrifier aux Idoles. Plusieurs cédèrent à la violence ; mais Mathatias & ses fils furent inébranlables dans la vraie Religion. Comme il apperçut un Israëlite qui s'avançoit pour sacrifier aux Idoles, poussé par l'esprit de Dieu, il se jetta sur cet homme & sur l'Officier, qui vouloit le forcer à cette impiété, & les tua tous les deux, sur l'autel même destiné au sacrifice. Après cette action éclatante, il s'enfuit sur la montagne de Modin avec ses fils & un grand nombre d'Israëlites, qui abbandonnèrent tous leurs biens, pour ne pas trahir leur devoir. Après avoir formé un corps d'armée, il parcourut tout le

pays, détruiſit les autels élevés aux faux Dieux, & rétablit le culte du Seigneur, que l'impie Antiochus avoit preſque aboli. Il mourut après avoir gouverné Iſraël pendant un an. C'eſt par lui que commença la Principauté des Aſmonéens, qui dura juſqu'à Hérode. La Souveraine Sacrificature y fut preſque toujours jointe.

MATTHIAS, (Saint) fut élevé à l'Apoſtolat après l'Aſcenſion, & l'on a tout lieu de croire, avec la plûpart des anciens, qu'il étoit un des ſoixante-douze Diſciples. On ne ſçait rien de la vie & de la mort de cet Apôtre, que ce qui en eſt dit dans les Actes: auſſi le P. Combefis croit, que le meilleur eſt de n'en rien dire.

MATHIAS CORVIN, Roi d'Hongrie & de Bohème, mérita le nom de *Grand* par ſa valeur & ſes belles actions. Il étoit fils de Jean Huniade. Les ennemis de ſon pere le retenoient priſonnier en Bohème, & avoient reſolu de lui ôter la vie, comme ils avoient fait à Ladiſlas ſon frere. Mais le Cardinal de Saint-Ange, qui y étoit Légat, obtint ſa liberté de Pogebrac, qui avoit la régence du Royaume, & qui lui fit épouſer ſa fille. Mathias fut proclamé Roi de Hongrie. Il déclara la guerre à l'Empereur Frederic IV, qui refuſoit de lui rendre la Couronne Sacrée dont il s'étoit emparé, & ſans laquelle néanmoins, ſuivant une coutume ſuperſtitieuſe, il n'avoit que le nom de Roi. Ayant forcé Frederic de la lui donner, elle fut portée d'Allemagne en Hongrie, avec une eſcorte de trois mille Cavaliers. Il fit avec ſuccès la guerre contre les Hérétiques de Bohème, contre les Turcs & contre l'Empereur, auquel il enleva Vienne & Neuſtad, avec une grande partie de l'Autriche. En 1486, il convoqua une Aſſemblée à Bude, où il établit pluſieurs Loix très-ſages, pour abolir les chicanes dans les Procès, pour défendre les duels, & corriger pluſieurs abus. Il mourut d'Apoplexie à Vienne en Autriche en 1490. Il aimoit les Sçavans & les Beaux-Arts, & avoit à Bude une très-belle Bibliothèque, enrichie des ouvrages les plus curieux, & des manuſcrits les plus rares.

MATHIEU, *voyez* MATTHIEU.

MATHILDE, (Sainte) ou Mahaud, Reine d'Allemagne & mere de l'Empereur Othon, fut élevée au Monaſtère d'Erford, & ſolidement inſtruite de la Religion. Elle en fut tirée en 936, pour épouſer Henri *l'Oiſeleur*, Roi de Germanie. Elle fit toujours de nouveaux progrès dans la piété, & cacha une grande modeſtie ſous des habits magnifiques, que

ſon rang ſembloit exiger. Après la mort du Roi, elle ſe retira au Monaſtère de Quedlimbourg, qu'elle avoit fondé, où l'exercice de la prière faiſoit ſes délices. Elle ſoutint, avec une parfaite ſoumiſſion, une cruelle perſécution de la part des Princes ſes enfans, qui s'imaginoient que ſes abondantes aumônes nuiſoient à l'Etat. Ils ſe repentirent enſuite de leur injuſtice, à l'égard d'une mere ſi reſpectable, & la rétablirent dans ſa première autorité. Elle l'employa à fonder pluſieurs Egliſes & cinq Monaſtères, entr'autres celui de Polden, dans le Duché de Brunſwic, où elle aſſembla trois mille Moines. Cette vertueuſe Reine mourut en 968. Il y a eu auſſi une autre MATHILDE, Comteſſe de Toſcane, célèbre par ſa piété & par ſon courage. Elle ſoutint avec zèle les intérêts du Pape Grégoire VII contre l'Empereur Henri IV, qui ayant fait élire Antipape ſon Chancelier Guibert, entretint long-tems le ſchiſme dans l'Egliſe. On la vit ſouvent à la tête d'une armée, remporter ſur ce Prince de grands avantages. Elle fit enſuite une donation ſolemnelle au ſaint Siége de tous ſes Etats, qui comprenoient la Toſcane & une partie de la Lombardie, & mourut en 1115, à 76 ans.

MATHOUD, (Hugues) né à Mâcon d'une famille noble, fit profeſſion dans la Congrégation de Saint Maur en 1639. M. de Gondrin, Archevêque de Sens, eut tant d'eſtime pour ſa piété & pour ſes talens, qu'il le fit un de ſes Grands-Vicaires. On a de lui 1°. une *Edition* des Œuvres de Robert Pullus, Anglois, du douzième ſiècle, & de Pierre de Poitiers, Chancelier de l'Egliſe de Paris; 2°. un *Livre in-4. De Vera Senonum origine*; 3°. un *Catalogue* latin & bien exact des Archevêques de Sens, qui renferme l'abrégé de leur vie. Mathoud mourut en 1705, à 83 ans.

MATIGNON (Goyon de) l'une des plus anciennes & des plus illuſtres Maiſons du Royaume, qui a donné à la France pluſieurs grands hommes, dont les plus célèbres, ſont, 1°. *Jacques* de *Matignon* Prince de Mortagne, Comte de Thorigny qui ſe diſtingua à la défenſe de Metz, d'Heſdin, & à la journée de Saint Quentin, où il fut fait Priſonnier. En 1557, la Reine Catherine de Médicis lui fit donner la Lieutenance Générale de Normandie; où il défit les Anglois, contribua à la priſe de Rouen, & rendit un ſervice important à l'Etat, en empêchant d'Andelot de joindre, avant le combat, l'armée du Prince de Condé. En mil cinq cent ſoixante-neuf, ſa valeur parut

avec éclat aux combats de Jarnac, de la Roche-Abeille & de Montcontour. Ce qui n'eſt pas moins glorieux pour lui que ſes victoires, il empêcha le maſſacre des Huguenots à Alençon, & dans quelques autres Villes. Henri III. pour récompenſer ſes ſervices, le fit Maréchal de France en 1579, & l'honora du Collier de ſes Ordres. Peu de tems après il eut le commandement de l'armée en Picardie, & réduiſit cette Province ſous l'obéiſſance du Roi. Pourvû en 1585 de la Lieutenance Générale de Guienne, il enleva toute cette Province à la ligue. Les années ſuivantes ne furent pour lui qu'un enchaînement de Victoires ſur les Huguenots. Après la mort de Henri III. il écrivit à Henri IV. pour le conjurer de hâter ſa converſion, & dans cet intervale, il battit l'armée navale des Eſpagnols. En 1594, il fit la fonction de Connétable, au Sacre de ce Prince. Ce grand Homme également illuſtre par ſa naiſſance, par ſa valeur & par ſa prudence, mourut dans ſon Château de Leſparre en 1597 à 72 ans. CHARLES-AUGUSTE DE MATIGNON Comte de Gacé, ſixième fils de François de Matignon, Comte de Thorigny, après s'être diſtingué en différens Sièges & Combats, devint Maréchal de France en 1708, & eut la gloire de commander les troupes que le Roi fit embarquer pour paſſer en Ecoſſe. Louis XV, l'honora en 1724 de la qualité de Chevalier de ſes Ordres.

MATTHIEU, (Saint) ou *Levi*, étoit fils d'Alphée & Galiléen, comme les autres Apôtres. Il exerçoit la profeſſion de *Publicain*, c'eſt-à-dire de Receveur des impôts à Capharnaüm, & avoit ſon bureau hors de la Ville, & ſur le bord de la mer de Tibériade. J. C. lui ayant dit de le ſuivre, il ſe leva & ſuivit le Sauveur qu'il reçut dans ſa maiſon, où il lui fit un grand feſtin; il renonça à ſa profeſſion & fut élevé à l'Apoſtolat. Les ſentimens ſont fort partagés ſur ſa mort, & ſur le lieu de ſa prédication. Le plus commun parmi les anciens & les modernes, eſt qu'après avoir prêché pendant quelques années dans la Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perſe ou chez les Parthes, & y ſouffrit le Martyre. Il avoit auparavant écrit ſon Evangile, à la prière des Fidèles de la Paleſtine. Il le compoſa à Jéruſalem en Langue Hébraïque, c'eſt-à-dire, en une Langue mêlée du Syriaque & du Caldaïque, qui étoit alors commune dans la Judée. Les Nazaréens conſervèrent long-tems l'original Hébreu; mais ils y ajoutèrent pluſieurs hiſtoires

qu'ils avoient appriſes par tradition, & qu'ils croyoient véritables. Enſuite les Ebionites l'ayant corrompu par des additions, ou retranchemens favorables à leurs erreurs, il fut abandonné par les autres Egliſes, qui s'attachèrent à l'ancienne verſion Grecque, faite ſur l'Hébreu, peu de tems après Saint Matthieu. Elle nous tient lieu d'original, y ayant tout lieu de croire qu'elle fut autoriſée ou par la qualité de celui qui l'avoit faite, ou par le conſentement de toute l'Egliſe. On ne ſçait point quel en eſt l'Auteur.

MATHIEU DE VENDOME, célèbre Abbé de Saint Denis, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, fut Régent du Royaume pendant la ſeconde Croiſade de Saint Louis, & principal Miniſtre ſous Philippe *le Hardi*. Sa prudence & ſa ſageſſe le firent auſſi eſtimer de Philippe *le Bel*. On lui attribue une *Hiſtoire* de Tobie en vers élégiaques. Il mourut en 1286. Il ne faut pas le confondre ni avec MATTHIEU DE WESTMINSTER, Religieux Bénédictin de l'Abbaye de ce nom en Angleterre, & qui compoſa dans le quatorzième ſiècle une *Chronique* en Latin, depuis le commencement du monde juſqu'en 1377, ni avec PIERRE MATHIEU, né en Franche-Comté, mauvais Hiſtorien, qui n'avoit d'autre talent que la démangeaiſon d'écrire. Il a fait entre autre une *Hiſtoire* Françoiſe des choſes mémorables arrivées ſous le règne de Henry le Grand, où l'on trouve des faits ſinguliers & peu connus, que l'Auteur ſçavoit d'original; c'eſt tout ce qu'il y a de bon dans cet Ouvrage, comme dans tous les autres écrits, d'un ſtile affecté & d'un mauvais goût. Il a fait auſſi des *Quatrains* ſur la vie & la mort; on y trouve d'aſſez bonnes choſes. Il fut Hiſtoriographe de France ſous Henri IV. & ſous Louis XIII. & mourut à Toulouſe en 1621.

MATTHIEU DEL CRASSARA, excellent Graveur en pierres fines, de Verone, paſſa en France pour profiter des Bienfaits que François I. répandoit ſur les talens diſtingués. On fait mention d'un Chriſt deſcendu de croix, que Matthieu grava ſur un morceau de jaſpe ſanguin, mais avec tant d'art, qu'il fit ſervir les taches rouges de la pierre, à repréſenter le ſang du Chriſt. La gravure n'étoit pas ſon ſeul talent, il deſſinoit très-bien. Il étoit auſſi habile Muſicien, & le Roi prenoit plaiſir à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuſe bataille de Pavie, Matthieu avoit quitté la France, & s'étoit établi à Verone, mais Fran-

rois I. lui envoya des Couriers pour le rappeller en France. A ſon retour il fut nommé Graveur Général des Monnoyes. Il mourut à Paris vers 1548. Ce célèbre Artiſte étoit d'un caractère liant, il avoit le cœur bienfaiſant & l'eſprit enjoué, mais il connoiſſoit la grandeur de ſon mérite. Il briſa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un Seigneur en ayant offert une ſomme trop modique, refuſa de l'accepter en préſent.

MATTHIOLE, (Pierre-André) de Sienne, acquit une grande connoiſſance des Langues Grecque & Latine, de la Médecine & de la Botanique. Il a compoſé ſur les ſix livres de Dioſcoride, des *Commentaires*, qui ſont écrits avec beaucoup de pureté & de jugement. On y trouve un grand nombre de remarques également curieuſes & utiles au public. On a de lui d'autres Ouvrages eſtimés. Il mourut en mil cinq cent ſoixante-dix-ſept.

MATHURIN, de Florence, Peintre, lia avec Polidore une amitié qui ne ceſſa qu'à la mort. Ils travaillèrent de concert, & un même génie ſembloit les animer. Il eſt aſſez difficile de ne pas confondre leurs tableaux, ils s'étoient rendus également habiles dans la connoiſſance de l'antique. Perſonne n'a mieux imité que ces deux Peintre, les habits, les armes, les vaſes, les ſacrifices, le goût & les caractères des anciens. Mathurin mourut en 1526.

MATHURIN (Cordier) voyez Cordier.

MAUCROIX (François de) né à Dijon en 1619, ſe fit d'abord recevoir Avocat au Parlement, & plaida pluſieurs cauſes avec applaudiſſement; mais bientôt dégoûté du Barreau, il fit ſon occupation & ſes délices des Belles-Lettre. Un Canonicat de l'Egliſe de Reims le fixa, & jamais il n'aſpira à une plus haute fortune. Tout le loiſir que lui laiſſoient les fonctions de ſon miniſtère, il le conſacra à la compoſition des excellens Ouvrages, dont il a enrichi le Public. Le premier qui parut en 1671, fut une traduction des Homélies de S. Jean Chryſoſtôme, *in*-4. L'habile Traducteur n'a rien oublié, pour exprimer dignement les penſées du plus éloquent de tous les Peres. A cette traduction ſuccédèrent pluſieurs autres; celles des *Philippiques* de Demoſthènes, *des trois Dialogues* de Platon, de quelques endroits des *Verrines*, des *Catilinaires*, de *l'Oraiſon* de Ciceron pour Marcellus, de l'Hiſtoire du Schiſme d'Angleterre, des *Vies* des Cardinaux Polus & Campegge, de l'abrégé chronologique du Pere Petau; ſon ſtyle eſt pur & élégant, quoi-

qu'un peu lâche; ſes verſions en général fidèles, quoique ſouvent il ne ſaiſiſſe pas bien le tour des Auteurs qu'il traduit. On a auſſi de lui des Vers qui ont été inſérés en différens recueils, qui prouvent qu'il auroit pû réuſſir en ce genre. Maucroix avoit beaucoup de droiture, de candeur, de ſimplicité, d'enjouement, & un généreux penchant à obliger. Quoique ſa fortune ne fût rien moins que brillante, il ſe fit toujours un plaiſir de la partager avec ceux de ſes amis, dont les beſoins lui étoient connus: il fut lié avec tous les grands hommes du ſiècle de Louis XIV. mais particulièrement avec Racine, Boileau & la Fontaine, & ce dernier étant au lit de la mort, Maucroix lui écrivit une lettre qui fait honneur à ſa Religion. Il mourut en 1708.

MAUDUIT, (Michel) né à Vire en Normandie, entra dès ſa jeuneſſe dans l'Oratoire, où il enſeigna pendant long-tems les Humanités avec un grand ſuccès. Il ſçavoit parfaitement le Grec, le Latin & l'Hébreu. Lorſqu'il eût été élevé au Sacerdoce, il ſe livra aux miniſtère de la Prédication, & s'engagea dans les Miſſions. Rendu à une vie plus tranquille, il s'appliqua entièrement à l'étude de l'Ecriture Sainte, & à la compoſition de divers Ouvrages qui ont été reçûs avec applaudiſſement. Il mourut à Paris en 1709. Il étoit fort ſimple dans ſes manières, ſans ombre de déguiſement, & ſavant ſans oſtentation. On a de lui les *Pſeaumes* traduits en Vers François, des *Mélanges* de diverſes Poëſies diviſés en quatre livres imprimés en 1681, *in*-12. *Traité* de la Religion contre les Athées, les Déiſtes & les nouveaux Pyrrhoniens, dont la meilleure édition eſt celle de 1698; des *Analyſes* très-eſtimées ſur les Evangiles, les Epîtres de Saint Paul, & ſur les Epîtres canoniques; *Méditations* pour une retraite Eccléſiaſtique de 10 jours, &c.

MAUGRAS (Jean-François) Pariſien, entra en 1701, dans la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, & y enſeigna les Humanités avec ſuccès; mais il ne négligea point les études plus ſérieuſes, que les fonctions de ſon miniſtère exigeoient de lui. Une lecture aſſidue de l'Ecriture & des Saints Peres, jointe à une grande facilité de génie & à une mémoire très-heureuſe, le mirent bientôt en état de ſatisfaire ſon zèle ardent, pour l'inſtruction des Fidèles. Il a prêché pluſieurs Avents & Carêmes dans les plus grandes Chaires de Paris. Mais ſon attrait particulier fut toujours pour les inſtructions familières, qu'il jugeoit avec raiſon plus utiles que les

discours étudiés, & qui favorisoient sa modestie, parce qu'elles ont moins d'éclat. L'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce Saint exercice, lui causa le crachement de sang, dont sa vertu fut éprouvée les quatre dernières années de sa vie, & qu'il termina en 1726, à 44 ans. On a de lui *des Instructions Chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en deux petits vol. *in*-12. & quelqu'autres Ouvrages, dans lesquels on remarque une piété tendre & solide. Il avoit aussi du génie & de la facilité pour la Poësie, comme il paroît par quelques pièces en vers, dont la plus connue est une Ode *sur l'endurcissement des hommes*.

MAUGUIN, (Gilbert) Président de la Cour des Monnoyes de Paris, se distingua dans le dix-septième siècle, par sa profonde connoissance des Saints Peres & de l'antiquité Ecclésiastique. Il eut une vive dispute avec le Jésuite Sirmond, sur la prétendue hérésie prédestinatienne, chimère que ce Jésuite étoit intéressé à rétablir, & que le savant Président fit disparoître dans ses *Vindiciæ prædestinationis & gratiæ*, deux vol. *in*-4. Ouvrage fort curieux qui contient des pièces très-intéressantes pour le dogme & l'histoire de l'Eglise; dans le premier volume on en trouve qui n'avoient point encore été imprimées, & dans le second, il y a deux Dissertations de l'Auteur; l'une pour réfuter Sirmond, & l'autre sur l'histoire de Gotescalc: ensuite des pièces anciennes sur la prédestination, la volonté de Dieu, & la mort de J. C. Mauguin mourut en 1674 dans un âge fort avancé, laissant aux Augustins de la Reine Marguerite ses manuscrits, parmi lesquels il y avoit une réponse au Jésuite Cellot qui avoit écrit pour Sirmond; & presque tous ses biens aux Hôpitaux.

MAUPERTUIS, (Jean-Baptiste Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble, originaire du Berri, fit ses Humanités chez les Jésuites de cette Ville, & montra beaucoup de goût pour l'Eloquence & pour la Poësie Françoise. Ensuite il étudia en Droit, & se dégoûta bientôt de la Jurisprudence, qui ne flattoit point son imagination, pour se livrer à la lecture des Poëtes & des Romans. On avoit alors une espèce de passion & de fureur pour ces derniers, malgré le faux & le frivole qui en font le caractère. Un de ses oncles, Fermier Général, pour l'arracher à ces occupations peu sérieuses & très-pernicieuses, lui procura un emploi considérable, dans une des Provinces du Royaume. Mais le jeune homme se reposant sur des Com-

mis fidèles & laborieux, s'abandonna au plaiſir & à la lecture des mêmes livres ; loin d'amaſſer du bien, il diſſipa ſon patrimoine, & revint à Paris à l'âge d'environ 40 ans. Alors il renonça ſubitement au monde, & après une retraite de deux ans, il prit l'habit Eccléſiaſtique, & paſſa cinq ans dans un Séminaire. Il y prononça quelques diſcours ſur divers textes de l'Evangile, dont on recueillit des penſées détachées, qui ont été imprimées à l'inſçû de l'Auteur, ſous le titre de *Penſées chrétiennes & morales*, &c. en 1703, *in*-12. Sorti du Séminaire, il ſe conſacra à une plus grande retraite dans l'Abbaye de Sept-Fonds. Il y traduiſit le premier livre des *Inſtitutions.* de Lactance ſur la fauſſe Religion, *in*-12, le *Traité* de Salvien ſur la providence, *in*-12, les *Actes* des Martyrs recueillis par Dom Ruinart, *in*-4. avec la Préface, & ſans elle en deux vol. *in*-12. &c. Après un ſéjour de 5 ans à Sept-Fonds, il alla ſe cacher dans une ſolitude du Berri, où il compoſa *les ſentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*, in-12. dont il y a eu ſix éditions ; *l'Hiſtoire de la réforme de l'Abbaye de Sept-Fonds* ; elle fut mal reçûe & accuſée d'infidélité, d'ailleurs elle eſt écrite d'une manière fort édifiante. Appellé à Vienne en Dauphiné par M. de Montmorin, il y reçut les Ordres ſacrés. A la ſollicitation de cet Archevêque, il écrivit *l'Hiſtoire de la Sainte Egliſe de Vienne* in-4. Il y publia pluſieurs autres Ouvrages de piété. Trois ans après la mort de M. de Montmorin, Maupertuis revint à Paris & ſe retira bientôt à Saint Germain-en-Laye, où il mourut en 1736.

MAURE, (Sainte) voyez Sainte Maure.

MAURICE, (Saint) Chef de la Légion Thébéenne, compoſée de 6600 hommes, étoit Chrétien avec tous les Officiers & les Soldats dont elle étoit formée. Ayant été mandée en Italie contre un parti de révoltés, nommés Bagaûdes, elle obéit. Maurice à la tête de ceux qu'il commandoit, paſſa les Alpes avec l'Empereur Maximien qui exigea que ſes troupes ſacrifiaſſent aux Dieux, avant que de marcher aux ennemis. Cette propoſition fit horreur à Maurice & à ſes Soldats. L'Empereur irrité ordonna que la Légion fût décimée, ce qui fut exécuté. Ceux que le ſort épargnoit, loin de ſe plaindre, envioient le bonheur & la gloire des autres. Maximien tranſporté de fureur, en fit encore mourir la dixième partie ; mais les autres n'en furent pas moins inébranlables. Ils étoient ſurtout affermis par leur Chef

Maurice.

Maurice. Cet homme généreux, persuadé que c'étoit vaincre, que de mourir pour ne pas offenser Dieu, couroit de rang en rang, & animoit les Soldats à demeurer fermes dans leur foi. L'Empereur désespérant donc de les abbatre, ordonna qu'on les massacrât tous. Il les fit environner de ses troupes, pour les tailler en pièces. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arrivés, ils mirent les armes bas, & se laissérent égorger comme des agneaux, sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Quel spectacle de voir une Légion entière de Soldats, dans des dispositions si saintes & si sublime ! Une Religion qui forme de tels hommes, ne porte-t-elle pas un caractère visible de Divinité ?

MAURICE, (Mauritius Tiberius,) originaire de Rome, né à Arabisse en Cappadoce, commanda avec honneur & avec succès, les armées contre les Perses. C'étoit un Officier d'une prudence consommée, d'un esprit pénétrant, fécond en ressources, prompt dans l'exécution, irréprochable dans sa conduite, toujours en garde contre les flatteurs, intrépide dans les dangers, sage & reservé dans ceux qu'il est téméraire de braver. Tibère, pour récompenser ses services, lui donna sa fille Constantine en mariage, le fit déclarer César & couronner Empereur en 582. Les premières années de son règne furent glorieuses. Les Abares ayant rompu la paix, perdirent plus de cinquante mille hommes en cinq combats, & plusieurs furent faits prisonniers. On leur rendit la liberté, à condition que Chagan, leur Roi, renvoyeroit les Romains qu'il retenoit dans les liens; mais ce Prince toujours infidèle, exigea pour rançon quatre oboles par tête. Sur le refus qu'en fit l'Empereur indigné de cette perfidie, le Roi barbare les fit tous passer au fil de l'épée. Cet horrible massacre fut la source des malheurs, qui accablèrent Maurice le reste de ses jours. Ce trait d'avarice irrita les Officiers, les Soldats & le Peuple. L'Empereur lui-même étoit agité de mortelles inquiétudes. Sa faute toujours présente à ses yeux, ne lui laissoit aucun repos. Ses songes mêmes étoient cruels; il croyoit sans cesse entendre la voix des Soldats égorgés, lui reprocher d'avoir sacrifié à son avarice, un sang qu'ils avoient tant de fois prodigué pour lui. La dernière année de son règne, il voulut obliger ses troupes à passer l'hyver au-delà du Danube, pour épargner les frais, & les faire vivre aux dépens de l'ennemi; mais elles se révoltèrent, & proclamèrent Empereur le Centu-

rion Phocas. Les progrès de l'Uſurpateur furent ſi rapides, que Maurice n'eut d'autre reſſource, que celle de la fuite. Phocas, informé du lieu de ſa retraite, le fit arrêter, le condamna à perdre la tête, & le prépara à ce ſupplice par celui de ſes cinq fils, qui furent égorgés ſous les yeux de leur pere. Pendant cette triſte exécution, il répétoit ſouvent ces paroles de David: *Vous êtes juſte, Seigneur, & votre jugement eſt équitable.* Après avoir reçu autant de coups mortels, qu'il en avoit vû porter à ſes fils, il eut la tête tranchée en 602. L'avarice fut le ſeul défaut de cet Empereur. Il monta ſur le trône par ſon mérite, ſa valeur, ſes exploits, & les ſervices qu'il avoit rendus à l'Empire. Moins jaloux d'être le Maître, que le Pere de ſes ſujets, il ne pouvoit ſe réſoudre à condamner des coupables. Il édifia l'Egliſe, par ſa piété. Sa religion le diſtinguoit autant que la pourpre, dans les aſſemblées chrétiennes. Il aima les Sciences & répandit les bienfaits & les honneurs, ſur ceux qui les cultivoient.

MAURICE DE NASSAU, Prince d'Orange, fils de Guillaume, qui fut tué en trahiſon par un Bourguignon nommé *Balthaſar Gérard*, fut l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiècle. Il n'avoit que 18 ans, lorſque après la mort de ſon pere; il fut fait Gouverneur des Provinces-Unies en 1584; & quelques années après Capitaine-Général, titre ſous lequel il rendit formidables les armes des Hollandois. Son premier coup d'eſſai fut la conquête de Breda, qu'il prit par un ſtratagème en 1590; & l'année ſuivante il emporta Zutphen, Deventer, Hulſt & Nimégue, & vint à bout de chaſſer les Eſpagnols de toutes les Places qu'ils avoient en Hollande. En 1600, Maurice entra en Flandre dans le deſſein d'aſſiéger Nieuport; mais l'Archiduc Albert étant venu à ſa rencontre, il ſe donna une bataille, dans laquelle le Prince d'Orange fut vainqueur; & pendant que les Eſpagnols aſſiégeoient Oſtende en 1604, il leur prit Rhinberg, Grave & l'Ecluſe, en Flandre. Après la Trève conclue entre l'Eſpagne & la Hollande en 1605, Maurice entreprit d'envahir la Souveraineté de ſon pays, que ſon pere avoit ambitionnée; mais il trouva un puiſſant obſtacle dans le Penſionnaire de Hollande, Barneveld, qui travailla puiſſamment à maintenir la liberté de la République, & à affoiblir l'autorité du Capitaine-Général. Celui-ci en conſerva un vif reſſentiment, & trouva l'occaſion de ſe venger de la généreuſe réſiſtance du Penſionnaire, dans la diſ-

pute des Arminiens & des Gomariſtes. Les démêlés de ces deux Sectes ayant excité quelques tumultes dans pluſieurs Villes, Maurice qui avoit embraſſé le ſentiment de Gomarus, en profita pour perdre ſon ennemi, qui étoit Arminien. Il le fit ſaiſir, & pouſſa la barbarie juſqu'à faire trancher la tête à ce vénérable Vieillard, dont tout le crime étoit d'avoir ſoutenu la liberté publique. Cependant la Trève étant expirée en 1621, on reprit les armes, & Spinola, Général Eſpagnol, vint mettre le ſiège devant Breda. Le Prince Maurice n'ayant pu le chaſſer de devant cette Place, & ayant manqué ſon entrepriſe ſur la Citadelle d'Anvers, tomba dans une mélancolie, dont il mourut en 1625.

MAURICE DE SAXE, *voyez* SAXE.

MAURICEAU, (François) de Paris, ſe rendit très-habile, dans la partie de la Chirurgie qui concerne les Accouchemens. Il a donné ſur cette matière, pluſieurs *Traités* eſtimés, & il mourut en 1709.

MAUSOLE, *voyez* ARTEMISE.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) Conſeiller au Parlement de Toulouſe, & Préſident en la Cour des Aydes, à Montpellier, paſſa pour un des plus ſçavans, & des plus judicieux Critiques du dix-ſeptième ſiècle. Il étoit très-verſé dans la langue Grecque. Il mourut en 1650, & a laiſſé des *Notes* pleines d'érudition ſur Harpocration, & d'autres *Opuſcules* eſtimés.

MAUTOUR, (Philbert-Bernard,) né à Beaune en 1654, Auditeur de la Chambre des Comptes de Paris, & reçu à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres en 1701, a fait de jolies pièces de vers, qui nous le peignent comme un homme d'un caractère aimable, & d'un eſprit plein d'enjouement. Ses *Poëſies* ſont répandues dans les Merc. de France, dans le Journ. de Verdun, & dans les Amuſemens du cœur & de l'eſprit. Nous avons encore de lui, une bonne édition de l'Abrégé Chronologique du P. Petau, en cinq vol. *in*-12. & pluſieurs ſçavantes Diſſertations, imprimées dans les Mémoires de l'Académie. Il mourut en 1737.

MAXENCE, (Marcus-Aurelius-Valerius-Maxentius) étoit fils de l'Empereur Maximien-Hercule, & gendre de Galere. Irrité de ce qu'après l'abdication de ſon pere, il n'avoit aucune part au Gouvernement, il profita de la diſpoſition des Soldats & des Citoyens mécontens de Galere, pour prendre le titre d'Empereur. Galere envoya contre lui Severe, avec l'armée qui avoit été commandée par Maximien-Hercule. Maxence pour s'attirer ces

coupes, envoya la pourpre à Hercule ſon pere, qui, ayant quitté l'Empire malgré lui, la reprit volontiers. Ce ſtratagême réuſſit; les Soldats ſe rangèrent du côté de leur ancien maître. Severe fut battu, aſſiégé & pris dans Ravenne, où il fut obligé de ſe tuer. Maxence, règna quelque tems à Rome avec ſon pere, qui jaloux de l'autorité de ſon fils, lui arracha un jour ſon manteau de pourpre & le déchira. Cette violence fit chaſſer de Rome cet indigne vieillard. Maxence s'empara de l'Afrique, & s'y fit déteſter par ſes cruautés, & par les perſécutions qu'il ſuſcita contre les Chrét. Il ne ſe rendit pas moins odieux aux Rom. Il enlevoit les femmes les plus diſtinguées pour ſatisfaire ſon infâme paſſion, pilloit les Temples, faiſoit mourir les riches pour avoir leurs biens, & réduiſit Rome à une miſère extrême, par ſa prodigalité & ſes débauches. Les Rom. appellèrent Conſtantin pour les délivrer de la tyrannie: ce grand Prince marcha contre Maxence, défit ſes troupes, & l'obligea de ſortir de Rome. Ce tyran ſe noya dans le Tibre, en paſſant ſur un pont de batteaux qui ſe rompit l'an 312.

MAXIME, Général de l'armée Romaine en Angleterre, s'y fit proclamer Empereur en 383!, & paſſa dans les Gaules. Il gagna facilement les légions mécontentes, de ce que Gratien avoit confié à des étrangers la garde de ſa perſonne. Preſque toutes l'ayant abandonné dans la bataille qui ſe donna près de Paris, ſe déclarèrent pour l'Uſurpateur. Gratien prit la fuite & fut aſſaſſiné au milieu d'un feſtin. Maxime après avoir amuſé Valentinien par des propoſitions de paix, paſſa les Alpes ſans bruit, & alla à Aquilée pour le ſurprendre. Ce jeune Prince & ſa mere Juſtine ſe refugièrent à Theſſalonique, pour implorer le ſecours de Théodoſe. Par cette fuite, le tyran ſe rendit maître de l'Italie, de Rome même, & ſoumit auſſi l'Afrique. Mais il ne jouit pas longtems de ſes conquêtes; Théodoſe marcha contre lui, défit ſon armée, & le pourſuivit juſqu'à Aquilée, qui fut priſe d'aſſaut. Alors les propres ſold. de Maxime l'amenèrent les pieds nuds & les mains liées à Théodoſe, qui vouloit lui laiſſer la vie; mais ils l'arrachèrent à ſa clémence, & lui tranchèrent la tête en 388.

MAXIME, (Petrone) Sénateur & Conſul Romain, de la famille du précédent, auteur de la mort de Valentinien III, ſe ſaiſit de l'Empire en 455. Sa femme étant morte peu de jours après, il épouſa Eudoxie, veuve de Valentinien qui ne le croyoit pas

le meurtrier de ſon mari. Dès le premier jour qu'il porta la Couronne, il éprouva que la Souveraineté ne rend pas heureux, & ſe repentit d'avoir ambitionné le trône ; mais ſon imprudence l'en précipita bien-tôt. Il conçut pour ſa nouvelle épouſe un amour inſenſé ; il crut lui plaire, en lui découvrant que l'eſpérance de l'avoir un jour pour femme, lui avoit fait prendre la réſolution d'ôter la vie à Valentinien. Eudoxie diſſimula ſa colère, pour ſe vanger plus ſûrement. Elle dépêcha vers Genſeric, Roi des Vandales, un Officier de confiance, pour le conjurer de venir l'arracher des bras d'un uſurpateur & d'un aſſaſſin, teint du ſang de ſon mari. Ce Prince vient en Italie ; au bruit de ſon approche tout prend la fuite, Maxime lui-même ; mais quelques Sénateurs ſe jettèrent ſur lui, l'aſſommèrent à coups de pierres, traînèrent ſon corps par les rues, & après l'avoir couvert d'ignominies, pendant trois jours, ils le jettèrent dans le Tibre en 455, après un règne de 77 jours.

MAXIME III, (S.) Evêque de Jéruſalem, ſuccéda à S. Macaire en 331. Sa fermeté parut avec éclat, durant la perſécution de Dioclétien ; il fut condamné aux mines, perdit l'œil droit & une jambe pour la défenſe de la Foi, & aſſembla en 349. un Concile à Jéruſalem, où S. Athanaſe fut reçû à la Communion de l'Egliſe. Il mourut en 351. Il y a eu deux autres Saints du même nom. Saint Maxime, Evêque de Turin, au cinquiéme ſiècle, célèbre par ſa piété, & par ſa ſcience. Il eſt Auteur d'un grand nombre d'Homélies, dont quelques-unes portent le nom de S. Ambroiſe, de S. Auguſtin & d'Euſèbe d'Emèſe. Saint MAXIME, né à Conſtantinople dans le ſeptième ſiècle, d'une famille noble & ancienne. Il s'éleva avec zèle contre les Héréſies des Monothélites, ce qui les anima contre lui. Comme on le preſſoit de recevoir le *Type* ou Formulaire de l'Empereur, & qu'on lui vantoit le grand nombre & l'autorité de ceux qui y avoient ſouſcrit, il dit ces paroles remarquables : » Le » S. Eſprit, par la bouche » de S. Paul, anathématiſe » les Anges mêmes, s'ils en» ſeignent autre choſe, que » ce qui a toujours été prê» ché dans l'Egliſe. Il mourut en priſon, des tourmens par leſquels on éprouva ſon zèle pour la Foi en 662. Nous avons de cet illuſtre Confeſſeur pluſieurs *Ecrits*, que le P. Combefis a donnés au Public.

MAXIME LE CYNIQUE, Philoſophe Idolâtre & Magicien du quatrième ſiècle, s'inſinua dans les bonnes

graces de Julien l'Apoſtat, dont il fut le maître, pour l'impiété & la magie: il lui inſpira une haine implacable contre la Religion Chrétienne. Ce Prince avoit tant d'eſtime pour lui, qu'ayant été averti que Maxime venoit le ſaluer, il ſe leva & alla au-devant de lui : Julien ayant deſſein de faire la guerre aux Perſes, conſulta divers oracles ; flatté par ce Philoſophe que ſa victoire ſeroit auſſi illuſtre que celle d'Alexandre, il s'imagina que par Métempſycoſe, l'ame de ce conquérant étoit venue ſe loger dans ſon corps. Après la mort de cet Empereur, Jovien honora Maxime, à cauſe de ſon érudition. Valens ſon ſucceſſeur, ayant ordonné de punir de mort tous les Philoſophes Magiciens, Maxime porta la juſte peine de ſes abominations ſacrilèges en 366 à Ephèſe. Il ne faut pas le confondre avec MAXIME de Tyr, célèbre Philoſophe Platonicien, qui fut ſi eſtimé à Rome, que Marc-Aurèle voulut être ſon diſciple. Il nous reſte de lui quarante-un *Diſcours*, dont Daniel Heinſius donna une bonne édit. en Grec & en latin avec de notes, en 1614.

MAXIMIEN HERCULE, *ou* VALERE MAXIMIEN, étoit né dans la Pannonie, vers deux cent cinquante, de parens pauvres. Il n'avoit aucune étude, & ne ſe dépouilla jamais des manières ruſtiques, qu'il tenoit de ſa naiſſance. La férocité & la dureté de ſon caractère, étoient peintes dans ſa phyſionnomie. A ce naturel ſanguinaire & cruel, il joignit une paſſion brutale, pour les plus énormes déréglemens. Dioclétien qui connoiſſoit ſa valeur, l'aſſocia à l'Empire, & lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules & l'Eſpagne. Il fit la guerre avec ſuccès contre pluſieurs Nations Barbares, & verſa dans les Gaules le ſang d'une infinité de Chrétiens, parmi leſquels on compte la Légion Thébéenne, compoſée de plus de plus de ſix mille hommes. Il exerça la même barbarie dans la Thrace, la Macédoine & l'Italie. Il fut contraint en 305 de quitter la Pourpre Impériale ; mais quelque tems après, ſon fils Maxence l'engagea à la reprendre. Bien-tôt jaloux de l'autorité de ſon fils, il voulut l'en dépouiller. N'ayant pû y réuſſir, il fut chaſſé de l'Italie, & ſe retira dans les Gaules auprès de Conſtantin ſon gendre, qui le reçût avec de grands honneurs. Mais l'ingrat convaincu d'avoir attenté à la vie de ſon bienfaiteur, fut réduit à ſe l'ôter lui-même, en s'étranglant en 310.

MAXIMIEN, (Galerius-Valerius-Maximianus) naquit dans l'Illyrie, de parens ſi

pauvres, qu'il fut contraint dans ſa jeuneſſe de garder les troupeaux, ce qui lui fit donner le ſurnom d'*Armentarius*. Il étoit grand & d'une monſtrueuſe épaiſſeur, cruel & féroce. Le regard, le geſte, la voix, la parole, tout en étoit terrible. Sa valeur le conduiſit aux premières Dignités. Il fut créé Céſar en Orient en 292 par Dioclétien, qui lui fit épouſer ſa fille Valeria. Après la défaite des Goths & des Sarmates, il paſſa dans l'Aſie pour faire la guerre à Narsès ou Vatarane Roi des Perſes, qui avec une armée formidable, avoit enlevé l'Arménie aux Romains. Galere oſa lui livrer bataille avec des forces trop inférieures, & fut battu avec beaucoup de perte. Etant allé trouver Dioclétien qui revenoit vainqueur d'Achillée, qui s'étoit emparé de l'Egypte, & s'y maintenoit depuis environ ſix ans, ce Prince le reçut avec tant de mépris, qu'il le laiſſa marcher à pied plus de mille pas, à côté de ſon char, tout revêtu qu'il étoit de la Pourpre Impériale. Cet affront, loin de l'abbattre, ne fit qu'animer ſon courage. Il tailla en pièces les Perſes dans un ſecond combat: on prit les femmes, les ſœurs & les enfans de Narsès, avec d'immenſes richeſſes. Les Perſes, pour obtenir la paix, furent obligés d'abandonner à Galere 5 Provinc. au-delà du Tigre. Il perſécuta les Chrétiens, avec la dernière barbarie. Pour déterminer Dioclétien à ſe prêter à ſa fureur, il fit mettre ſécrettement le feu à ſon Palais de Nicomédie, & accuſa les Chrétiens de cet incendie. Après avoir forcé Dioclétien & Maximien-Hercule de quitter la Pourpre Impériale, il fut proclamé Auguſte en 305. Galere gouverna en Tyran. Souvent il faiſoit dévorer par des ours des hommes pour s'amuſer, ſur-tout pendant ſon ſouper; il prenoit plaiſir à faire brûler les gens à petit feu. Il déſola les Provinces par la grandeur des Impôts, & par la rigueur des exactions. Il fut l'ennemi des Lettres & de ceux qui les cultivoient. Qu'on juge de la violence de la perſécution, par le caractère de ce monſtre, qui n'avoit rien plus à cœur, que d'abolir la Réligion Chrétienne. La vengeance Divine éclata ſur cet impie, il fut frappé d'une playe incurable & d'une maladie effroyable pendant plus d'un an, & fit mourir pluſieurs médécins qui ne pouvoient le ſoulager. Contraint de reconnoître, comme Antiochus, la main de Dieu qui s'appéſantiſſoit ſur lui, il fit un Edit pour faire ceſſer la perſécution, & mourut bientôt après miſérablement l'an 311.

MAXIMILIEN I, fils de Frédéric IV le *Pacifique*, né en 1459, épousa Marie, fille de Charles *le Téméraire*, dernier Duc de Bourgogne, qui porta dans la maison d'Autriche, une partie des grands Etats de ce Prince. Après avoir fait la guerre à la France avec différens succès, il fut élû Roi des Romains en 1486. Quelque tems après, presque toutes les villes de Flandre, se déclarèrent contre lui. Le désordre fut si grand, qu'étant à Bruges, les habitans coururent aux armes, & l'arrêtèrent prisonnier, & firent mourir plusieurs de ses créatures. Ils voulurent même le livrer au Roi de France; mais les larmes de ce Prince les fléchirent. En 1489 il épousa par Procureur Anne, héritière de Bretagne; mais ce mariage n'eut pas lieu. Le Roi Charles VIII négocia plus habilement que lui, & épousa lui-même cette Princesse, après avoir renvoyé à Maximilien, Marguerite d'Autriche sa fille, qu'il avoit fiancée. L'Archiduc irrité de ces deux affronts, prit les armes, se ligua avec les Anglois, surprit Arras & St Omer par intelligence, & entra la nuit dans Amiens, d'où il fut vigoureusement repoussé. La mort de l'Empereur son pere à qui il succéda en 1493, le rappellant en Allemagne, il fit avec la France une paix avantageuse, qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois, & le Charolois. Alors il épousa, en secondes noces, Blanche, fille de Galeas Sforce Duc de Milan. Charles VIII s'étant rendu maître du Royaume de Naples, cette conquête allarma Maximilien déja prévenu contre la France, par les artifices de Jules II. Il se ligua avec le Pape & divers autres Princes, mais leur armée de 40000 hommes fut défaite à Fornoue en 1495 par celle du Roi, qui n'en avoit que huit mille. Maximilien entra en 1508 dans la fameuse ligue de Cambrai avec le Pape, Louis XII & Ferdinand d'Arragon, contre les Vénitiens. En 1510 il fit un traité avec le Roi de France. Il paroît par une lettre de cet Empereur, qu'il avoit envie d'être Pape, & que son but dans ses liaisons avec Louis XII pour la convocation d'un Concile, étoit de parvenir à faire déposer Jules II, pour être élu en sa place. Une ambition si singulière dans un Empereur, montre la bizarrerie du goût & du caractère de ce Prince. En 1513 il vint au siège de Terouenne, se joindre aux Anglois contre la France, & l'on vit le Chef du corps Germanique, servir en qualité de Volontaire & de Soldat du Roi d'Angleterre. Il forma ensuite le dessein de s'emparer du Milanez, marcha en Italie, d'où il s'enfuit honteusement, craignant que les Suisses qu'il

n'étoit pas en état de payer; ne le livraſſent aux François. Maximilien mourut à Lintz, en 1519 à 60 ans: ce Prince aimoit les ſciences & les ſavans, compoſa quelques Poëſies, & des Mémoires de ſa vie.

MAXIMIN, ſurnommé *Ajax* (Caïus Julius Verus Maximinius) né en Thrace, paſſa ſes premières années, à conduire des troupeaux. Ayant enſuite porté les armes, il s'éleva par ſa valeur, aux différens grades de la milice. Il étoit d'une taille, d'une force & d'un courage extraordinaire. Il traînoit ſeul des chariots chargés, écraſoit des pierres entre ſes doigts, & fendoit les arbres avec les mains. Il bûvoit, dit-on, huit bouteilles de vin, & mangeoit quarante livres de viande par jour. La confiance qu'il avoit en ſa force & en ſa valeur, lui inſpira l'ambition de s'élever à la Souveraine Puiſſance. La ſévérité de l'Empereur Aléxandre, pour faire obſerver la diſcipline militaire, lui fournit le prétexte de ſoulever les troupes contre lui. Foulant aux pieds les loix de la reconnoiſſance & de l'humanité, il fit aſſaſſiner ce Prince, à qui il devoit ſa fortune. Devenu ſon ſucceſſeur à l'Empire, il penſa moins à ſe faire aimer, qu'à ſe faire craindre. Cette maxime étoit conforme à ſa férocité naturelle. Il commença ſon règne par une ſanglante perſécution contre les Chrétiens, auxquels il attribuoit les tremblemens de terre & les malheurs arrivés dans l'Empire. On ne peut lire ſans horreur le détail des barbaries qu'il exerça contre toutes ſortes de perſonnes, ſans égard pour l'âge, pour le ſexe, & pour la dignité. Il ſe faiſoit un jeu cruel de tourmenter par les plus horribles ſupplices, les malheureuſes victimes de ſa fureur. Il en vouloit ſur-tout à ceux dont la naiſſance ſembloit lui reprocher la ſienne. Sous le prétexte qu'on tramoit des conjurations contre ſa vie, il fit mourir plus de 4000 perſonnes, ſans permettre qu'on les entendit. Ces excès d'inhumanité lui firent donner les noms de *Cyclope*, de *Phalaris* & de *Buſiris*. Dans une guerre contre les Germains, il mit à feu & à ſang plus de cent-cinquante lieues de pays. Il ſignala ſon courage dans les divers combats, qu'il eut à ſoutenir dans les bois & dans les marais, où les Barbares s'étoient retirés. Ces victoires lui firent donner le ſurnom de *Germanique*. Il aſpiroit à de nouveaux triomphes; mais les ſoulèvemens que ſes cruautés excitèrent de toutes parts, l'arrêtèrent dans ſa courſe: car il faiſoit mourir encore plus de Romains que d'ennemis, & envoyoit des ordres ſanguinaires, dans toutes les provinces. Il avoit donné toute liberté aux délateurs; on

étoit coupable à ſes yeux dès qu'on étoit riche ou homme de bien : car il n'étoit pas moins avare que cruel. Il porta l'impiété juſqu'à dépouiller les temples de leurs richeſſes, & de leurs ornemens. Après la mort des deux GORDIENS qui avoient été proclamés Auguſtes, le Sénat irrité contre le tyran, nomma vingt hommes pour gouverner la République, & pour la défendre contre ce monſtre. Maximin en devint ſi furieux qu'il ſe mit à heurler comme une bête féroce, ſe heurtant la tête contre les murailles de ſa chambre, ſe jettant à terre, déchirant ſes habits, & jurant de perdre tous ſes ennemis. Il vint d'Allemagne en Italie, & aſſiégea Aquilée, qui ſe défendit avec courage. Maximin tranſporté de rage fit mourir pluſieurs de ſes Officiers. Cette cruauté irrita les Soldats déja ennuiés de la longueur du ſiège, ils le maſſacrèrent avec ſon fils, l'an 238.

MAXIMIN, ſurnommé *Daza*, né dans l'Illyrie, & neveu de Galère Maximien, fut fait Céſar par Dioclétien en 305, & ſe fit lui-même proclamer Auguſte en Illyrie par ſon armée en 308 ; il ſurpaſſa ſon oncle en fureur contre les Chrétiens, en tyrannie à l'égard de ſes ſujets, en excès de débauche & d'infamie, qui l'ont fait regarder avec raiſon comme le plus abominable des hommes. Il fit la guerre en 312 aux peuples de la grande Arménie, parcequ'ils étoient Chrétiens ; ce qui mérite d'être remarqué comme le premier exemple d'une guerre pour la Religion. Licinius arrêta le cours de ſes cruautés, en remportant ſur lui, une pleine victoire, par le ſecours du ciel. Ses propres légions ſe laiſſérent tuer ſans réſiſtance, par l'armée peu nombreuſe de Licinius. Le doigt de Dieu étoit ſi marqué en cette occaſion, que les troupes de Maximin, ſembloient n'être pas venues pour combattre, mais pour ſe faire égorger, comme des victimes dévouées à la mort, par l'ordre de Dieu. Etant pourſuivi par ſon vainqueur, il prit inutilement du poiſon. Dieu le frappa d'une maladie épouvantable. Il ſentoit brûler ſes entrailles avec des douleurs ſi exceſſives, qu'il en vint juſqu'à la fureur. Il prenoit la terre à pleines mains, & la dévoroit ; ſon corps n'étoit qu'un ſquelete, il ſe heurtoit la tête contre les murailles, & perdit les yeux : on l'entendoit crier & répondre comme un criminel interrogé par ſon Juge ; il ſe confeſſoit coupable & prioit J. C. en pleurant, de lui faire miſéricorde. Enfin il mourut en pouſſant d'effroyables hurlemens, également déteſté des Idolâtres & des Chrétiens, en 313.

MAY, (Thomas) né à Suſſex en Angleterre, a com-

poſé des vers eſtimés ſur différens ſujets. A la qualité de Poëte il joignit celle d'Hiſtorien. Dans les guerres civiles, il prit parti pour le Parlement, & en fut Sécrétaire. Il mourut en 1652; ſon principal ouvrage eſt un abrégé de l'hiſtoire du Parlement d'Angleterre en Latin, *in*-12.

MAYER, (Jean-Frédéric) de Leipſic, ſe diſtingua parmi les Luthériens, par ſon érudition. Il s'appliqua avec ſuccès aux langues Hébraique, Grecque & Latine, fut Profeſſeur en Théologie, & Surintendant Général des Egliſes de Poméranie. Il mourut en 1712: on a de lui une foule d'ouvrages, dont les plus connus ſont 1°. la *Bibliothéque* de la Bible, dont la meilleure édit. eſt celle de Roſtok. Il y parle des plus célèbres Auteurs Juifs & Chrétiens Catholiques, Calviniſtes & Luthériens, qui ont travaillé ſur l'Ecriture Sainte; 2°. un *Traité* de la meilleure manière d'étudier l'Ecriture Ste; 3°. pluſieurs *Diſſertations* ſur les endroits importans de la Bible, &c.

MAYERNE, (Théodore Turquet ſieur de) Baron d'Aubonne, né à Genève en 1572, ſe deſtina à la Médecine, & fut reçu Docteur à Montpellier. De-là il paſſa à Paris, où il s'appliqua à la Chimie, qui y étoit alors fort décriée: auſſi la Faculté de Médecine ſe déchaîna contre ce Chimiſte, & fit défenſe de conſulter avec lui; cela n'empêcha pas Henri IV, de le choiſir pour un de ſes Médecins ordinaires. Ce Prince engagea le Cardinal du Perron à convertir Mayerne à la Religion Catholique; mais il fut inébranlable dans le Calviniſme. Après la mort de ce Prince, il fut appellé en Angleterre, pour être premier Médecin du Roi: les autres Médecins Anglois jaloux de ſa réputation, n'oublièrent rien pour la flétrir, à l'occaſion de la mort du Prince de Galles; mais le Roi Jacques & les Seigneurs du Conſeil, mirent ſon honneur à couvert. Il mourut à Cheſley, près de Londres, en 1655. Ses œuvres ont été imprimés à Londres en 1700, en un gros volume *in-fol.*

MAYEUL, ou *Mayol* (St) né à Avignon d'une famille riche & noble, dans le dixième ſiècle, fut Chanoine & Archidiacre de Mâcon. Il refuſa conſtamment l'Archevêché de cette ville, auquel il avoit été nommé par le Clergé, & par le peuple de cette Egliſe. Il préfera aux premières dignités, l'obſcurité du Cloître. Le bruit de ſa retraite, fit naître le même deſſein à pluſieurs perſonnes diſtinguées dans le ſiècle. Il ſuccéda à Aymar, & gouverna l'Abbaye de Cluni, pendant près de trente ans. Il étudia ſans ceſſe l'Ecriture Sainte, & connoiſſoit parfaitement la diſcipline Monaſtique, &

les saints Canons. L'Empereur Othon *le Grand*, instruit de son rare mérite, le fit venir auprès de lui, pour prendre ses conseils. En passant par les Alpes en 973, il fut pris par les Sarrasins & mis dans les fers. Il eût voulu mourir pour la Réligion ; mais on vendit à Cluni pour le racheter, tout ce qui servoit à l'ornement du Monastère. Il s'étoit fait respecter dans ses liens, par les Barbares qui l'avoient pris, & il en avoit instruit plusieurs des vérités de la foi. Quelque tems après son retour, on voulut l'élever sur le saint Siège ; mais il fut effrayé du poids d'une dignité si redoutable ; & on fut obligé de céder à son humilité. Il mourut en 994.

MAYNARD, (François) né à Toulouse d'une famille de robe en 1582, doit être compté parmi les beaux esprits qui annoncèrent le siècle de Louis XIV. Il vint fort jeune à la Cour, & fut Sécrétaire de la Reine Marguerite. Il accompagna à Rome en 1634, l'Ambassadeur François de Noailles, & s'y fit estimer du Pape Urbain VIII, qui se plaisoit à s'entretenir avec lui. De retour en France, il s'acquit aussi l'amitié des Grands, qui fut stérile pour lui, & il ne cessa de s'en plaindre avec excès. Le dépit que lui causa sa mauvaise fortune, nous a valu de beaux Vers, & entr'autres les fameuses stances pour le Cardinal de Richelieu.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux ; &c.

Le Ministre ayant entendu les quatre derniers Vers, où le Poëte, parlant de François premier, dit:

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Il repliqua par ce mot barbare *rien :* qui ne fit qu'aigrir la bile du Poëte contre ce Cardinal, qu'il diffama dans plusieurs pièces de Vers. Depuis la mort de Richelieu, Maynard revint à la Cour, sous la régence d'Anne d'Autriche, & ne fut pas plus satisfait de ce dernier voyage. Il prit donc congé pour toujours de Paris, par le Sonnet qui commence ainsi :

Adieu Paris, adieu, pour la dernière fois.

& il se fixa dans sa province, où il mourut en 1646, âgé de 84 ans. Il avoit fait mettre cette inscription sur la porte de son cabinet:

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Peu de tems avant sa mort, le Roi l'honora d'un brevet de

Conſeiller d'Etat. Il avoit d'abord été Préſident au Préſidial d'Aurillac, reçu à l'Académie Françoiſe, & aſſocié aux Juges des jeux Floraux de Toulouſe. Ce Poëte partagea les ſuffrages de ſon ſiècle, avec Malherbe & Racan; & le premier diſoit de lui, que perſonne ne ſçavoit mieux que lui tourner un vers; mais il ajoutoit auſſi, qu'il n'avoit point de force. Il règne dans ſes Poëſies une clarté, une élégance & un certain tour qui les font eſtimer. Elles conſiſtent en Epigrammes, en Chanſons, & en Odes, & en un bon Poëme d'environ 3000 Vers intitulé, *Philandre*. Il eſt le premier en France qui ait établi pour règle, de faire une pauſe au troiſième vers dans les couplets de ſix, & d'en faire une au ſeptième, dans les ſtances de dix. On a encore de lui un volume de Lettres en Proſe, où l'on trouve, ſelon Peliſſon, beaucoup de netteté, & ce ſtyle ſimple & familier, que demande ce genre d'écrire. Ses *Priapées*, qui heureuſement n'ont point été imprimées, donnent une bien mauvaiſe idée de ſes mœurs.

MAYNE, (Jaſper) Poëte & Théologien Anglois, du dix-ſeptième ſiècle, embraſſa l'état Eccléſiaſtique, fut Prédicateur du Roi d'Angleterre, & ſe fit un grand nom par ſes Ouvrages, dont les plus eſtimés ſont, *la Guerre du Peuple, examinée ſelon les principes de la raiſon & de l'Ecriture*, & un beau *Poëme* ſur la victoire navale, remportée par le Duc d'Yorck ſur les Hollandois.

MAZARIN, (Jules) né à Piſcina, dans l'Abruzze, en 1602, fit paroître de grands talens dans ſa jeuneſſe, & étant entté au ſervice de l'Abbé Colonne, il accompagna ce jeune Seigneur à l'Univerſité d'Alcala où il apprit le Droit, & il reçut le bonnet de Docteur à ſon retour en Italie. Il s'attacha enſuite à Sachetti, qu'il ſuivit en Lombardie, & il y étudia les intérêts des Princes qui étoient alors en guerre pour Cazal & le Montferrat. Le ſervice qu'il rendit, en engageant les Eſpagnols & les François, à ſouſcrire au Traité de Paix, fait à Ratiſbonne, lui valut l'amitié du Cardinal de Richelieu, & la protection de Louis XIII, ſur la nomination duquel, le Pape Urbain VIII fit Mazarin Cardinal; & après la mort de *Richelieu*, le même Prince le nomma Conſeiller d'Etat & l'un des Exécuteurs de ſon Teſtament. Louis XIII étant mort, Mazarin feignit de vouloir ſe retirer en Italie, & la Régente qui fut la dupe de l'artifice, eut recours aux prières pour l'arrêter, & ſe crut fort heureuſe de ce que le ruſé Italien voulut bien ſe charger du Gouvernement de l'Etat, qu'il ambitionnoit. Le nouveau Miniſtre uſa d'a-

bord modérement de ſa puiſſance; il affecta dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité, que Richelieu avoit déployé de hauteur, & il mit de l'affabilité & même de la molleſſe, partout où ſon prédéceſſeur avoit fait paroître une fierté inflexible. Mais ſon ambition & ſon avidité qu'il ne pût diſſimuler long-tems, l'ambition des Grands, leurs jalouſies mutuelles, leur haine contre l'autorité d'un Miniſtre étranger: le mécontentement général du peuple, qui regardoit Mazarin comme l'Auteur de ſes maux: ce concours d'intérêt & de paſſions, fit éclore cette diviſion ſi fatale à l'Etat, & à la minorité de Louis XIV. Comme les Finances étoient épuiſées par les dépradations du Miniſtre & des Grands, il fallut mettre des impôts, pour ſoutenir la guerre contre l'Eſpagne, & contre l'Empire, & le Parlement ayant refuſé de vérifier les Edits, le Cardinal fit empriſonner le Préſident de Blancmeſnil, & le Conſeiller Brouſſel. Cet acte de violence, fut le ſignal de la première Guerre Civile, en 1648. Sur le champ on cria *aux armes*, & le peuple ſe mit à crier avec fureur: *Vive le Roi, point de Mazarin.* La Cour forcé de rendre les deux priſonniers, ne ſe crut pas pour cela en ſûreté à Paris, & ſe retira à Ruel, puis à S. Germain. Le Parlement qui regardoit Mazarin comme l'Auteur de tous les déſordres de l'Etat, donna contre lui un Arrêt foudroyant, par lequel il le déclare *Perturbateur du repos public, ennemi du Roi & de ſes Etats*, & lui *enjoint de ſe retirer dans huitaine hors du Royaume.* Mais lorſque les deux partis paroiſſoient les plus animés, on en vint tout d'un coup à l'accommodement qui fut conclu à Ruel, & Mazarin reſta Miniſtre. Le calme ne dura pas, le Prince de Condé, qui avoit ramené dans Paris la Cour triomphante, mit ſes ſervices à trop haut prix, & voyant que Mazarin le payoit d'ingratitude, il ne le ménagea plus, & le traita avec le dernier mépris. L'adroit Cardinal qui avoit trouvé le ſecret de le brouiller avec les Frondeurs, inſpira à la Reine de le faire arrêter; & ce Héros couvert de gloire, qui avoit défendu l'Etat contre ſes ennemis, & la Cour contre les révoltés, fut arrêté priſonnier avec ſon frère & ſon beau-frère. Mazarin crut alors pouvoir ſe paſſer des Frondeurs qui ſe repentirent bien-tôt d'avoir ſacrifié les Princes à ſa timide vengeance, & ils forcèrent le Parlement à demander leur liberté. La Reine n'oſa la refuſer, & Mazarin alla lui-même les délivrer, comptant s'en faire un mérite auprès d'eux; mais il en fut mal-reçu, & pendant que les Princes revinrent triomphans

à Paris, il ſe vit chaſſé du Royaume par un nouvel Arrêt du Parlement, en 1650. Le Roi en même-tems donna une Déclaration qui fut enregiſtrée dans tous les Parlemens du Royaume, laquelle eſt autant l'aveu des crimes du Miniſtre, que l'apologie du Parlement de Paris : cependant il s'étoit retiré à Cologne, d'où il continuoit de gouverner la France, & malgré tout ce qûi s'étoit fait contre lui, malgré les promeſſes réiterées de la Reine, il rentra dans le Royaume en 1651, moins en Miniſtre qui revenoit reprendre ſon poſte, qu'en Souverain qui ſe remettoit en poſſeſſion de ſes Etats. Il étoit conduit par une petite armée de 7000 hommes, levées à ſes dépens ; c'eſt-à-dire, avec l'argent du Royaume qu'il s'étoit approprié. Le retour de ce Miniſtre proſcrit, fit réprendre les armes ; le Parlement renouvella ſes Arrêts, mit ſa tête à prix, & fit vendre ſa bibliothèque. La Cour ſe vit encore une fois obligée de le ſacrifier, & tout rentra dans l'ordre, dès que l'Auteur des troubles, ne fut plus dans le Royaume. Cependant à peine avoit-il été chaſſé par le cri général des François, & par une Déclaration du Roi, que ce Prince le fit revenir, & il fut étonné lui-même de rentrer dans Paris tout-puiſſant & tranquille. Les tems d'orage étoient paſſés ; & ce même peuple qui avoit demandé ſa tête, le reçut avec acclamation. Il continua donc de gouverner avec un empire abſolu, ſous le nom de ſon jeune Maître, & uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, il laiſſoit languir la Juſtice, le Commerce, la Marine & même les Finances. Il profita de la haute faveur, dont il jouiſſoit, pour procurer à ſes niéces, les partis les plus élèvés. Le Duc de Mercœur, le Duc de Modène, le Duc de Bouillon, le Marquis de la Meilleraye, le Connétable Colonne, le Prince de Conti même, ne dédaignèrent pas ſon alliance. L'infortuné Charles II, Roi d'Angleterre, ſe vit réduit à ambitionner cet avantage ; mais le mauvais état de ſes affaires, qui l'obligeoit à cette démarche humiliante, fût ce qui lui attira un refus de l'orgueilleux Miniſtre, qui fut même ſoupçonné d'avoir voulu marier au fils de Cromwel, celle qu'il refuſoit au Roi d'Angleterre : ce qui eſt certain, c'eſt que lorſqu'il vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer le mariage ; mais il fut refuſé à ſon tour. S'il en faut croire Mad. de Motetville, l'ambitieux Cardinal oſa porter les yeux juſques ſur ſon Maître, pour en faire ſon neveu. Louis XIV, né avec un cœur tendre, & de la fermeté dans ſes volontés, plein

de paſſion pour la jeune Mancini, & ſans expérience, auroit pû ſe réſoudre à épouſer ſa maîtreſſe, & le Cardinal tenté de laiſſer agir l'amour du Roi, preſſentit adroitement la Reine-Mere : *Je crains bien*, lui dit-il, *que le Roi ne veuille trop fortement épouſer ma niéce.* La Reine qui connoiſſoit ſon favori, comprit qu'il ſouhaitoit, ce qu'il feignoit de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princeſſe du Sang d'Autriche, & avec l'aigreur que lui inſpiroit depuis quelque tems, un Miniſtre qui affectoit de ne plus dépendre d'elle : *Si le Roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois avec mes deux fils, à la tête de toute la nation, contre le Roi & contre vous.* Mazarin comprenant par cette réponſe, qu'il ne falloit plus penſer à ce projet chimérique, tourna ſes vûes ſur l'Eſpagne, qui promit l'Infante & une ſuſpenſion d'armes, pour négocier le Traité. Il ſe rendit dans l'iſle des Faiſans, où ſe trouva auſſi Dom Louis de Haro, pour l'Eſpagne. Ces deux Miniſtres, les plus habiles de leur tems, déployèrent toute leur politique dans les Conférences qu'ils eurent pendant quatre mois, & après avoir eſſayé mutuellement de ſe tromper, ils ſignèrent en 1653 le fameux Traité des Pyrenées, qui contenoit 124 articles, dont les principaux furent le mariage du Roi, avec l'Infante Marie-Thérèſe, & le rétabliſſement du gr. Condé, qui ſouffrit bien des difficultés. Mazarin ramena les deux époux à Paris, & il revint plus puiſſant & plus orgueilleux que jamais. L'accès ne fut plus libre auprès de lui, & ſi quelqu'un étoit aſſez mal-aviſé, pour demander une grace au Roi, il étoit perdu. La Reine-Mere ſi longtems Protectrice obſtinée de ce Miniſtre, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eut plus beſoin d'elle. Le Roi élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour le Cardinal, n'eût jamais la force de ſecouer le joug, & il n'oſa règner du vivant de Mazarin, qui ne règna que pour lui-même & pour ſa famille. Il ne fit rien pour l'Etat, & huit années de puiſſance tranquille & abſolue, depuis ſon dernier retour juſqu'à ſa mort, ne furent marqués par aucun établiſſement glorieux & utile ; car le Collège des Quatre-Nations, ne fut que l'effet de ſon Teſtament. Uniquement occupé du ſoin de s'enrichir, il employa pour cela les moyens les plus odieux, & bien indignes de la grandeur de ſa place. Il partageoit avec les Armateurs les profits de leurs courſes, & il ordonnoit pour ſon profit, des pirateries ſi criantes, que les Puiſſances Maritimes, ne voulurent plus avoir de commerce avec la France.

France. On dit qu'en mourant il eut des scrupules sur ces richesses immenses, si mal-acquises ; & que pour calmer les remords de sa conscience, il en fit au Roi une donation entière, bien persuadé que le Roi les lui rendroit. Il ne se trompa pas, le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut en 1661, âgé de cinquante-quatre ans, & ne fut regretté de personne, pas même de son Maître, quoiqu'il affectât d'en être affligé. Ce Ministre avoit beaucoup de finesse, & de patience dans le caractère, & il étoit l'homme du monde le plus impénétrable & le plus dissimulé dans ses désirs & dans ses desseins ; *il a un grand défaut en Politique*, disoit Dom Louis de Haro, *c'est qu'il veut toujours tromper* : c'est tout ce qu'on peut dire de la trempe de son esprit ; pour le cœur il l'avoit bas, intéressé, ami des richesses, sans aucun sentiment de religion, & il a causé à l'Eglise des maux, qui ont eu les suites les plus fâcheuses. Nous avons de ce Ministre des *Lettres* en deux vol. *in*-12. où l'on voit le secret de la négociation de la paix des Pyrenées ; elles sont écrites avec un grand sens & beaucoup de connoissance des affaires. Il ne faut que les lire, pour connoître qu'elles ne sont pas supposées ; car le tour, le style, les choses mêmes, tout y est naturel & sent l'original. On a recueilli en plusieurs volumes *in*-4. plusieurs pièces curieuses, faites contre ce Cardinal, & on appelle ce Recueil les *Mazarinades* ; il est composé de pièces écrites pendant la première Guerre de Paris, appellée *la Vieille Fronde*, on y a joint celles qui ont été faites pendant la seconde Guerre, qui recommença aussi-tôt après la délivrance des Princes, & qui est nommée *la nouvelle Fronde* ou *le parti des Princes*. Le recueil qui est dans la bibliothèque de sainte Geneviève est en quarante gros volumes *in*-4. & celui de la bibliothèque de Colbert, en quarante-six.

MAZELINE, (Pierre) Sculpteur de Rouen, reçû en 1668 à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, a fait plusieurs morceaux estimés, entr'autres, *l'Europe & Apollon Pithien*, qui se trouvent dans les jardins de Versailles. Il mourut en 1708.

MAZZONI, (Jacques) de Césene, excelloit en tout genre de littérature. Aussi fut-il le seul qui tint tête en Italie, au savant Criton, Ecossois, qui cherchoit avec tant de soin les gens de Lettres, & qui se vantoit d'avoir pû répondre à l'âge de 20 ans, à tout ce qu'un homme pouvoit savoir. Mazzoni, après avoir étudié avec un brillant succès, les Humanités & la

Philoſophie, s'appliqua à la Tréologie pendant ſix mois, ſeulement à l'âge de 18 ans. Il y fit des progrès ſi prodigieux, qu'il fut reçû Docteur, avec l'admiration de ceux qui l'avoient examiné & entendu. Il profeſſa avec beaucoup de réputation la Philoſophie à Piſe & à Rome, & mourut à Ferrare en 1603 à 50 ans. On a de lui pluſieurs Ouvrages, dont le plus eſtimé a pour titre: *De triplici hominum vitâ.*

MAZZUOLI, ou le *Parmeſan*, né à Parme en 1504, alla à Rome pour perfectionner ſon talent, pour la peinture. Il s'attacha ſurtout aux Ouvrages de *Raphaël*, dont il a ſi bien ſaiſi la manière, qu'on diſoit qu'il avoit hérité de ſon génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de ſécurité pendant le ſac de Rome en 1524, que les Soldats Eſpagnols qui entrèrent chez lui, en furent frappés, & ne lui firent aucun mal, s'étant contentés de ſe faire donner tout ce qu'il avoit. Son goût dominant étoit pour la Chimie, qui le rendit miſérable toute ſa vie, & qui le fit enfin mourir. La manière de Mazzuoli eſt gracieuſe, ſes figures ſont légères & charmantes, ſes attitudes ſont bien contraſtées; rien de plus agréable que ſes airs de têtes. Ses draperies ſont d'une légereté admirable, ſon pinceau eſt ſéduiſant. Il a réuſſi principalement dans les Vierges & dans les enfans. Il a parfaitement touché le Payſage. On auroit ſouhaité qu'il eût conſulté davantage la nature. Ses deſſeins ſont d'un grand prix, & la plûpart à la plume. On y remarque quelques incorrections & de l'affectation, comme à faire des doigts extrêmement longs; mais on ne voit pas ailleurs une touche plus légère & plus ſpirituelle; il a donné du mouvement à ſes figures, & ſes draperies ſemblent être agitées par le vent. Ce Peintre mourut en 1540 à 36 ans.

MEAD, (Richard) né en 1673 à Stephey, petit Village près de Londres, d'une famille diſtinguée, fut élevé par un Maître habile, ſous lequel il fit de grands progrès, & à 17 ans envoyé à Utrecht pour achever ſes Humanités ſous le célèbre Grævius. Après avoir paſſé trois années dans cette école, il ſe rendit à Leyde, où il étudia le grand art d'Hyppocrate & de Galien. Il voyagea enſuite en Italie, & prit le titre de Docteur en Médecine à Padoue. Il revint dans ſa patrie en 1696, & s'établit d'abord dans le lieu de ſa naiſſance, où il exerça pendant quelques années, ſa profeſſion avec ſuccès. Il donna au public en 1702, des *Eſſais ſur les poiſons*, d'après des expériences terribles, qu'il avoit oſé faire ſur des Viperes. Mead obtint une place dans la Société Royale, fut aggrégé au Col-

lège des Médecins de Londres, & fut nommé Médecin du Roi en 1727. Il continua d'exercer son Art avec la plus grande distinction, aimé des grands avec lesquels il vivoit familièrement, estimé des Savans à qui sa maison étoit ouverte, toujours prêt à offrir ses lumières, ses biens & ses richesses littéraires à ceux qui en avoient besoin, toujours occupé de projets utiles & glorieux à sa nation; & après une très-longue carrière, pendant laquelle il s'étoit fait la réputation de très-savant Médecin, de bon Littérateur & d'excellent Citoyen, il mourut en 1754. Il laissa une Bibliothéque choisie de plus de 10000 vol. presque tous précieux, avec une bonne suite de manuscrits Grecs, Latins & Orientaux, une belle Collection d'antiquités, de Médailles, de Monnoyes, d'estampes, de desseins, & un recueil de Tableaux des plus grands Maîtres. Outre l'Ouvrage dont nous avons parlé, il en a composé beaucoup d'autres dont le plus utile est celui *des Conseils & des préceptes de la Médecine*, qui parut en 1751: l'Auteur y rapporte avec cette candeur & cette simplicité qui caractérisent les grands hommes, ce que la plus profonde théorie & la pratique la plus brillante, & la plus étendue, lui avoit découvert de nouveau sur les maladies, & sur les moyens de les guérir.

MECENE, (*C. Cilnius Mæcenas*) rapportoit son origine aux anciens Rois d'Etrurie. Il partageoit avec Agrippa la faveur d'Auguste, & eut toute sa confiance, pour l'administration de l'intérieur de l'empire. Né avec un vaste & beau génie qu'il avoit cultivé par l'étude, il s'étoit rendu capable de conduire les plus grandes affaires. La justesse de son discernement lui faisoit toujours prendre le meilleur parti, & sa pénétration lui donnoit une extrême facilité, pour suffire à l'immense travail dont il étoit chargé. Il avoit beaucoup de douceur dans l'esprit & une pente naturelle à la volupté; mais les plaisirs ne le détournèrent jamais des soins qu'il devoit à son ministère, & comme le dit Paterculus, s'il étoit besoin de vigilance, on le voyoit actif, toujours en mouvement, pensant à tout, & se refusant même le sommeil. Dès que les affaires lui donnoient du relâche, plus mol qu'une femme, il se livroit tout entier au plaisir & aux charmes de l'oisiveté. Tendrement attaché à Auguste, il n'étoit occupé que de sa gloire & de ses intérêts, & ce Prince un jour ayant condamné un grand nombre de criminels, Mecène qui crut que la rigueur de la justice l'emportoit trop loin, lui jetta ses tablettes

ſur leſquelles il avoit écrit en Latin, *lève toi bourreau, ſors de là.* Mecène ne profita point de la faveur de ſon Maître pour accumuler des dignités ſur ſa tête, & il ne voulut jamais pour lui d'autre titre que celui de Chevalier Romain. Il protégeoit & aimoit les beaux Arts & les Sçavans. Il honora d'une amitié particulière Virgile & Horace, lesdeux plus grands Poëtes que l'Italie ait vû naître dans ſon ſein. Il avoit conſervé au premier par ſon crédit, l'héritage qu'il avoit auprès de Mantoue, & obtint le pardon de l'autre, qui s'étoit trouvé dans l'armée de Brutus à la bataille de Philippes. Dans ſon teſtament, où il inſtituoit Auguſte ſon héritier, il lui avoit recommandé ce Poëte en ces termes : *ſouvenez-vous d'Horace, comme de moi-même.* Par-là il a immortaliſé ſon nom, qui eſt devenu celui des Protecteurs des gens de Lettres. Il mourut 8 ans avant J. C. & avoit compoſé quelques Ouvrages, qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous. Pline fait mention d'un Mecenas, qui eut aſſez de pouvoir ſur lui pour paſſer trois ans ſans parler.

MEDE, (Joſeph de) fameux Théologien Anglois, né à Eſſex, fut Membre du Collège de Chriſt à Cambridge, & Profeſſeur en Langue Grecque. Son amour pour l'étude, lui fit refuſer pluſieurs poſtes importans, pour ſe livrer entièrement à la compoſition de pluſieurs Ouvrages qui ont été imprimés à Londres en 1664, en deux vol. *in-fol.* Ce recueil comprend des Diſſertations très-ſavantes, ſur pluſieurs paſſages de l'Ecriture-Sainte; un traité *De ſanctitate relativâ*, & pluſieurs autres, dont le plus conſidérable eſt *la clef de l'Apocalypſe.* Il mourut en 1658, âgé de 52 ans.

MEDÉE, grande Magicienne, fille d'Aetas, Roi de Colchos, épouſa Jaſon, Chef de l'expédition des Argonautes, vers 1262, avant J.C. elle lui facilita par ſes enchantemens la conquête de la Toiſon d'or, & le ſuivit dans ſon pays. Pour retarder ſon pere qui la pourſuivoit, elle ſema ſur ſa route, les membres de ſon frere Abſyrthe. Arrivée en Theſſalie, elle rajeûnit le Roi Eſon, pere de Jaſon; & pour venger ſon mari de la perfidie de Pelias, qui l'avoit envoyé à la conquête de la Toiſon d'or, dans l'eſpérance qu'il y périroit, elle conſeilla aux filles de ce Prince d'égorger leur pere, & de le faire bouillir par morceaux, leur promettant par là de le rajeûnir; ce qu'elles firent inutilement. Jaſon indigné, abandonna cette déteſtable femme, & épouſa Créuſe, fille de Créon. Medée en devint ſi furieuſe, qu'elle empoiſonna le pere, la fille de ſon mari, & deux enfans qu'elle avoit eu de lui.

Se frayant enſuite un chemin dans les airs ſur un char traîné par deux Dragons aîlés, elle ſe retira à Athènes. Etant retournée dans la Colchide, elle rétablit ſon pere ſur le Trône, d'où il avoit été chaſſé pendant ſon abſence.

MEDICIS, (Coſme de) né en 1399, de Jean de Medicis, gouverna la République de Florence, avec beaucoup de ſageſſe. Les richeſſes immenſes qu'il amaſſa par ſon commerce dans toutes les parties d'Europe & d'Aſie, lui ſuſcitèrent beaucoup d'envieux. Exilé par leurs intrigues, il ſe retira à Veniſe, où il fut reçû avec la magnificence d'un Souverain. Rappellé quelque tems après par les Florentins, il fut honoré du titre de *Pere du Peuple* & de *Libérateur* de la patrie. Comme il aimoit les Sciences & les Savans, il en attira par des libéralités un grand nombre, qui ont rendu ſon nom immortel par leurs Ouvrages. Il raſſembla une très-belle Bibliothéque, enrichie de Manuſcrits rares & d'excellens livres, dont Catherine de Medicis apporta une partie en France. Le pouvoir de Coſme de Médicis fut ſi grand, qu'il ne lui manquoit que le titre de Roi. La plûpart des Villes & des Souverains d'Italie ſuivoient ſes conſeils, parce qu'il étoit exactement informé de tout ce qui ſe paſſoit dans l'univers, par ſes correſpondances avec les Marchands de tous les pays. Il mourut en 1464, âgé de 65 ans. Ce fut un des plus ſages, des plus honnêtes hommes & des plus grands politiques de ſon tems, que le bonheur, la gloire & l'amour des Peuples accompagnèrent juſqu'au tombeau. La puiſſance qu'il s'étoit acquiſe dans la République, paſſa juſqu'à ſa poſtérité, dont le plus grand ornement fut *Laurent* de MEDICIS. Les Florentins dont il ſe fit aimer par ſa généroſité, le déclarèrent Chef de la République. Il fut ſi eſtimé des Princes de l'Europe, qu'ils ſe faiſoient gloire de le nommer pour Arbitre de leurs différends. On dit que Bajazet, Empereur des Turcs, pour lui témoigner ſon amitié, lui envoya un des aſſaſſins de Julien ſon frere, qu'on avoit pris à Conſtantinople. Laurent avoit été inſtruit dans les Sciences, & les avoit cultivées avec ſoin. Il fut regardé comme le *Mécène* de ſon ſiècle & le Protecteur des Grecs exilés. Il attira à ſa Cour par ſes libéralités, un grand nombre de Savans. Il eut quelque démêlé avec le Pape Sixte IV. qui ne l'aimoit pas, & mourut en 1492, n'ayant que 44 ans. Il étoit magnifique, généreux, ami fidèle; mais voluptueux, & ſoupçonné d'avoir peu de religion.

MEDINA, nom de trois célèbres Théologiens Eſpagnols, qui ſont : MICHEL MEDINA, Religieux de S. François, qui étoit fort verſé dans la Théologie, dans l'Hiſt. & les langues Orientales, dans la lecture des Peres & des Conciles. Son principal Ouvrage eſt un *Traité de la Foi*, diviſé en ſept livres. Il mourut vers l'an 1580. JEAN MEDINA, qui enſeigna dans le ſeizième ſiècle, avec réputation, la Théologie à Alcala ſa patrie, & dont on a divers Ouvrages eſtimés. BARTHELEMI MEDINA, Dominiquain, qui eſt auteur d'un *Commentaire ſur ſaint Thomas*, & d'une *Inſtruction ſur le Sacrement de Pénitence*, qui a paru mériter d'être traduite en Italien & en Latin. Il mourut à Salamanque en 1581.

MÉDUSE, fille aînée de Céto, & du Dieu marin Phorcus, ſe retira avec ſes deux ſœurs dans les Iſles de Gorgones, dont elles retinrent le nom. Neptune épris de la beauté des cheveux de Méduſe, l'enleva & eut un commerce criminel avec elle, dans le temple de Minerve. La Déeſſe irritée de ce ſacrilège, métamorphoſa les cheveux de Méduſe en ſerpens, & donna à ſa tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regarderoient ; mais Perſée, muni des talonnières de Mercure, & armé de l'épée dont il avoit tué Argus, lui coupa la tête. Son ſang produiſit Pegaſe, ſelon la Fable.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) Profeſſeur en Médecine à Helmſtadt ſa patrie, & enſuite premier Médecin de Lubeck au dix-ſeptième ſiècle, a laiſſé quelques Ouvrages, & entr'autres une vie de Mécène en Latin. L'Abbé Souchay, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, qui a mis au jour des recherches curieuſes ſur Mécénas, dit que Meibomius eſt le premier qui ait conſulté les ſources ; mais, ajoute-t-il, il manque de critique & de méthode, & ſon Ouvrage n'eſt proprement qu'une ſimple Compilation. HENRI MEIBOMIUS ſon fils, voyagea, pour s'inſtruire, en Allemagne, en France, en Italie, & en Angleterre. Il profeſſa la Médecine, l'Hiſtoire & la Poëſie, dans l'Univerſité de Helmſtadt, & il a laiſſé ſur ces matières un grand nombre d'Ouvrages eſtimés. Il mourut en 1700. On a de lui *Chronicon Bergenſe*, livre utile pour l'Hiſtoire de Saxe, & pluſieurs autres qui ſe trouvent dans les *Scriptores rerum Germanicarum*, trois volum. *in-fol.* 1688, Collection utile & eſtimée, commencée par Meibomius le pere, qui contient beaucoup de traités & d'auteurs ſur l'Hiſtoire de Pruſſe, de Saxe & de Brunſwic. MARC MEIBOMIUS, de la même famille que les

précédens, cultiva auſſi les Sciences avec ſuccès. Il publia, en 1652, un *Recueil* & une *Traduction* de ſept Auteurs, qui ont écrit ſur la Muſique ancienne. Il dédia ce livre à Chriſtine, Reine de Suede, qui appella l'Auteur à ſa Cour. Meibomius y vécut dans le commerce des Sçavans, que cette Princeſſe avoit attirés auprès d'elle. Chriſtine l'ayant engagé à chanter un air de Muſique ancienne, pendant qu'un autre danſeroit au ſon de ſa voix, tous les ſpectateurs éclatèrent de rire. Il en fut piqué, & abandonna bruſquement la Cour de Suede. Cet Auteur oſoit ſoutenir que l'exemplaire Hébreu de la Bible, eſt rempli de fautes, & qu'il étoit en état de les corriger, par la meſure des vers qu'il avoit imaginée. Il publia quelques-unes de ces prétendues corrections, qui lui attirèrent le mépris & les railleries des Sçavans. Il a cependant travaillé utilement pour la république des Lettres, comme on le voit par ſes *Notes*, qui ſe trouvent dans l'édition des Vies des Philoſophes de Diogène Laërce, par Ménage, & par ſon *Edition* des Mythologues Grecs, &c.

MEILLERAYE, (Charles de la Porte, Duc de la) *voyez* PORTE.

MEINGRE, (Jean le) *voyez* BOUCICAUT.

MEIR, (Joſeph) fameux Rabin, né à Avignon en 1496, ſuivit ſon pere en Italie, & s'établit auprès de Gènes. On a de lui un Ouvrage en Hébreu, très-rare & curieux, imprimé à Veniſe en 1554, & intitulé : *Annales des Rois de France & de la maiſon Ottomane*, *in*-4. Elles ſont diviſées en deux parties. Dans la première, après l'hiſtoire d'Adam & de ſa poſtérité, il rapporte ce qui s'eſt paſſé dans le Royaume de Juda & de Jéruſalem, & les guerres que les François ont ſoutenues contre les Ottomans, pour la conquête de la Terre-Sainte. Il prend de-là occaſion de faire l'Hiſtoire de ces deux Peuples : Dans la ſeconde partie, il fait de fréquentes digreſſions, ſur les différentes expulſions des Juifs. Ceux qui ont le mieux lû cet Auteur, prétendent qu'il eſt ordinairement ſincère & exact dans ſes narrations. Ces Annales ſont écrites d'un ſtyle ſimple, mais qui convient à l'Hiſtoire.

MEISNER, (Balthaſar) célèbre Profeſſeur de Théologie à Wittemberg, eſt auteur d'une *Anthropologie*, d'une *Philoſophie ſobre*, & d'un *Traité du Purgatoire*. Il mourut en 1628.

MEISSONIER, (Juſte-Aurèle) né à Turin en 1695., fut Deſſinateur, Peintre, Sculpteur, Architecte & Orfèvre. Il montra dans tous ces différens genres, un génie ſu-

périeur, une imagination féconde, une exécution facile. Son mérite ſeul lui fit obtenir le Brevet d'Orfévre du Roi, & la place de premier Deſſinateur du Cabinet de Sa Majeſté. Les morceaux d'orfèvrerie qu'il a terminés, ſont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont cette noble ſimplicité de l'antique, le vrai caractère du ſublime. Il mourut à Paris en 1750, & a laiſſé un grand nombre de deſſeins.

MELAMPUS, fils d'Amythaon & de Dorippe, grand Médecin & fameux Devin, vivoit du tems de Protus Roi d'Argos, environ 1380 ans avant Jeſus-Chriſt. Il aima tant ſon frere Bias, qu'il lui procura une Couronne. Les filles de Protus & celles d'Argos, étant devenues furieuſes, il offrit de les guérir, à condition que ce Prince lui donneroit un tiers de ſon Royaume, & un autre tiers à ſon frere Bias. On accepta les conditions. Il guérit les Argiennes, en leur donnant de l'Hellebore, qu'on appella depuis *Melampodium*. Dans la ſuite on lui éleva des temples, & on lui offrit des ſacrifices. Il entendoit, ſelon la Fable, le langage des oiſeaux, & apprenoit d'eux l'avenir. Nous avons ſous ſon nom pluſieurs *Traités* en Grec, qui ſont ſuppoſés.

MELANCHTHON, (Philippe) né à Bretten dans le Palatinat du Rhin en 1497, étudia deux ans à Phortzeim ſous la direction du ſçavant Reuchlin ſon parent, qui changea ſon nom de *Schwartzerdt*, qui en Allemand ſignifie *Terre Noire*, en celui de Melanchthon, qui exprime la même choſe en Grec. Envoyé à Heidelberg en 1509, il y fit tant de progrès, qu'on lui confia l'inſtruction du fils d'un Comte, quoiqu'il n'eut que quatorze ans. A vingt-deux, il fut nommé Profeſſeur en Grec dans l'Univerſité de Wittemberg. Sa grande réputation lui attira quelquefois juſqu'à deux mille cinq cent auditeurs. S'étant lié étroitement avec le fameux Luther, qui enſeignoit dans la même Univerſité, il devint un zèlé partiſan de ſes erreurs. A vingt-quatre ans, il publia une Apologie contre la cenſure qu'en avoient faite les Docteurs de Paris, il l'intitula : *Adverſus furioſum Pariſienſium Logaſtrorum Decretum*. Il dreſſa de concert avec ſon maître, en 1530, la fameuſe profeſſion de foi des Luthériens, connue ſous le nom *de Confeſſion d'Auſbourg*, parce qu'elle fut préſentée à l'Empereur, à la Diete de cette Ville. Mélanchthon fut enſuite troublé par les plus étranges perplexités, & chercha toute ſa vie ſa religion, ſans pouvoir la trouver. Triſte exemple de la profondeur des jugemens de Dieu ſur un homme, qui après avoir ſecoué le joug ſalutaire

de l'autorité de l'Eglise, veut être à lui-même sa sagesse & son guide. Il fit paroître tant d'inconstance sur la doctrine, qu'on l'appelloit *le Brodequin d'Allemagne*. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment, sur la justification. Ses incertitudes, n'étoient pas la seule cause de ses inquiétudes & de ses embarras. Les réflexions qu'il faisoit sur les évènemens dont il étoit témoin, le jettoient dans d'étranges agitations. L'arrogance d'un maître aussi impétueux que Luther, tant de Sectes impies qui s'élevoient sous ses étendarts, les excès de différens genres, dont Luther étoit convaincu, la vûe de tant d'objets affligeans, accabloit Mélanchthon. A chaque moment on lui voyoit souhaiter la mort. Ses larmes ne tarirent point pendant 30 ans; l'Elbe, disoit-il lui-même, avec tous ses flots, ne lui auroit pû fournir assez d'eaux, pour pleurer les malheurs de la Réforme divisée. Enfin, après avoir composé plusieurs livres, assisté à diverses Conférences, & fait un grand nombre de voyages pour des fondations de Colléges & pour la visite des Eglises, il mourut à Wittemberg en 1560, à soixante-quatre ans, & fut enterré proche de Luther dans le Temple du Château. C'étoit le plus éloquent, le plus poli, aussi-bien que le plus modéré des disciples de Luther. Il paroît par sa conduite & par ses Ouvrages, qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des Protestans avec les Catholiques. On remarque dans ses écrits beaucoup d'esprit, de modération & une érudition très-étendue; mais une crédulité surprenante pour les prodiges, pour l'astrologie & pour les songes. Joachim Camérarius en a donné une vie particulière en Latin, qui est estimée.

MÉLANIE, (Sainte) Dame Romaine, illustre par sa piété, étoit petite-fille de Marcellin, qui avoit été Consul. Après avoir perdu son mari & deux de ses fils, elle passa en Egypte, & visita avec S. Isidore, les Solitaires de Nitrie. Elle employa ses richesses immenses à soulager les Saints Confesseurs, qui avoient été bannis après la mort de Saint Athanase. Elle nourrit jusqu'à cinq mille exilés, pendant trois jours. Elle accompagna en Palestine les Catholiques qui y furent rélègués, jusqu'au nombre de cent douze. Comme on les gardoit étroitement, elle prenoit un habit d'esclave, pour leur apporter les choses nécessaires à la vie. Etant allée à Jérusalem avec Rufin, Prêtre d'Aquilée, elle y fit bâtir un Monastère, où elle rassembla cinquante Vierges, & mena avec elles une vie très-austère : elle passoit une partie de la nuit à prier

& à lire l'Ecriture-Sainte. Cependant Publicola ſon fils, Préteur de Rome, avoit épouſé une femme d'une naiſſance très-illuſtre, nommée Albine. Il en eut une fille, appellée auſſi Mélanie, qui à l'âge de dix-huit ans épouſa Pinien fils de Severe, Gouverneur de Rome, & en eut deux enfans. Après leur mort elle réſolut, du conſentement de ſon mari, de paſſer le reſte de ſes jours dans la continence, & dans la retraite. L'ancienne Mélanie, informée des ſaintes diſpoſitions de ſa petite-fille, revint à Rome, après trente-ſept ans d'abſence, pour l'affermir dans la piété, & gagna à Dieu preſque toute ſa famille. Les Romains étonnés de ces converſions éclatantes, ne ſe laſſoient point d'admirer ſa vertu. Pour éviter des éloges importuns, elle ſe retira à Jéruſalem, où elle mourut ſaintement. Albine, Pinien & la jeune Mélanie marchèrent ſur ſes traces, vendirent tous leurs biens, paſsèrent en Afrique, affranchirent huit mille eſclaves, & bâtirent deux Monaſtères à Tagaſte, l'un pour les hommes, & l'autre pour les filles. Ils s'établirent enſuite à Jéruſalem. Mélanie ſe livra à des auſtérités, preſqu'incroyables, dans ſa retraite. Elle ne mangeoit qu'une fois la ſemaine, & ne prenoit qu'un peu de pain & d'eau. Elle s'occupoit dans la ſolitude à tranſcrire des livres, à lire & à méditer l'Ecriture-Sainte, ne dormoit que deux heures couchée ſur la terre, & paſſoit le reſte de la nuit en prières. Elle mourut en 434.

MELCHISEDECH, (*Roi de Juſtice*) Prêtre du Très-Haut, Roi de Salem, vint au-devant d'Abraham victorieux de Chodorlahomor, 1912 ans avant Jeſus-Chriſt. Il le bénit & lui préſenta du Pain & du Vin, ou, ſelon l'explication des Peres, il offrit pour lui l'un & l'autre, en Sacrifice au Seigneur. L'Egliſe y a reconnu une excellente figure de l'Oblation du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt, ſur la Croix & ſur l'Autel. Abraham offrit à Melchiſedech, la dîme de toutes les dépouilles, qu'il avoit faites ſur les ennemis. L'Ecriture ne nous apprend rien de ſon pere, de ſa généalogie, de ſa naiſſance, & de ſa mort. Ce ſilence a donné lieu à pluſieurs difficultés. On diſpute quelle étoit cette Ville de Salem, dont il étoit Roi. La plus commune opinion la prend pour Jéruſalem; d'autres croyent que c'eſt la Ville des Sichimites, dont il eſt parlé dans la Géneſe Chap. 33. & dans S. Jean Chap. 3. Les Juifs penſoient que Melchiſedech étoit le même que Sem, fils de Noé; d'autres qu'il étoit Payen, fils d'un Roi d'Egypte ou de Lybie. Origène a prétendu que c'é-

toit un Ange; les hérétiques nommés Melchiſédéciens ſoutenoient que ce n'étoit pas un homme, mais une Vertu Céleſte, ſupérieure à Jeſus-Chriſt même.

MELEAGRE, né à Gadare, Ville de Syrie, & qui floriſſoit ſous Seleucus VI, eſt le premier qui ait fait un Recueil d'Epigrammes grecques qu'il nomma *Anthologie*, parce qu'il y avoit raſſemblé ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de 46 Poëtes anciens. On y fit enſuite pluſieurs changemens. Planude, Moine de Conſtantinople, le rendit en 1380, tel que nous l'avons aujourd'hui. Il y a dans ce Recueil beaucoup d'Epigrammes très-ſenſées & fort ingénieuſes; mais elles ne ſont pas le plus grand nombre.

MELECE, natif de Mélitine, Ville de la petite Arménie, raſſembloit, dit S. Baſile, toutes les vertus dans un dégré ſi éminent, que perſonne ne pouvoit lui être comparé. Il fut élû Evêque de Sebaſte vers 357; mais l'indocilité de ſon peuple le força à ſe retirer à Bérée, d'où il fut appellé au Siége d'Antioche, par les Ariens & par les Orthodoxes. S'étant déclaré avec force pour la Foi Catholique dès ſon premier Sermon, les partiſans de l'erreur devinrent auſſi-tôt ſes ennemis & ſes perſécuteurs, & le firent exiler. L'Arien *Euzoius* fut mis à ſa place. Rappellé par l'Empereur Julien, il défendit la vérité par le Concile qu'il aſſembla à Antioche, & par les deux exils qu'il ſouffrit ſous Valens. Théodoſe aſſocié à l'Empire par Gratien, convoqua à Conſtantinople un Concile de toutes les Provinces de l'Orient. Il déſiroit ardemment de voir ſaint Melece, non-ſeulement à cauſe de ſa grande réputation, mais parce qu'il ſe ſouvenoit, que peu de jours avant que d'être élevé à l'Empire, il avoit vû en ſonge ce ſaint, le revêtir d'un Manteau Impérial. Quand les Evêques, aſſemblés pour le Concile, vinrent au Palais ſaluer l'Empereur, il défendit, qu'on lui montrât Mélece; mais il le reconnut d'abord, courut à lui, l'embraſſa, baiſa la main qui l'avoit couronné, & raconta la viſion qu'il avoit eue. Saint Mélece préſida à ce Concile de Conſtantinople & y mourut en 380, avec la gloire d'avoir ſouffert trois exils pour la Vérité. Tout le monde pleura ſa mort, comme celle d'un des plus grands hommes de l'Egliſe. Il ne faut pas le confondre avec Mélece, Evêque de Lycopolis en Egypte, qui ayant été convaincu d'avoir ſacrifié aux Idoles, fut dépoſé dans une aſſemblée d'Evêques; mais il ſe ſouleva contre ce jugement & forma en 306 un ſchiſme qui eut de grandes ſuites.

MELECE, Syrigue, Protoſyncelle de la grande Egliſe de Conſtantinople, fut envoyé, comme le plus ſçavant des Grecs, par ſon Patriarche en Moldavie, pour examiner une Profeſſion de Foi, compoſée par l'Egliſe de Ruſſie. Cette Confeſſion Orthodoxe fut adoptée en 1638, par toutes les Egliſes d'Orient, dans un Concile de Conſtantinople. M. Banagiotti, premier Interprète de la Porte, l'a fait imprimer en Hollande. On a encore de Mélece une *Diſſertation* que le grand Arnaud a inſérée en François dans ſon troiſième tome *de la Perpétuité*. Richard Simond l'a fait imprimer en Grec & en Latin, à la fin de ſon Traité *de la Créance de l'Egliſe Orientale ſur la Tranſubſtantiation*.

MELISSUS DE SAMOS, Philoſophe Grec, Diſciple de Parménide d'Elée, vivoit vers l'an 444. avant Jeſus-Chriſt. Il exerça dans ſa Patrie la Charge d'Amiral avec un Pouvoir, & des Priviléges qui n'avoient été accordés à aucun autre. Il prétendoit que cet univers eſt infini, immuable, immobile, unique & ſans aucun vuide, & qu'on ne pouvoit rien avancer ſur la Divinité, parce qu'on n'en avoit qu'une connoiſſance imparfaite.

MELCTAL, (Arnold) un des Auteurs de la Révolution, par laquelle les Suiſſes ſe délivrèrent de la tyrannie de la Maiſon d'Autriche. Le pere de ce Melctal, vieillard vénérable, labouroit ſon champ, lorſqu'un émiſſaire des Gouverneurs de l'Empereur Albert vint ſaiſir ſes bœufs, qui étoient ſous le joug. Melctal repondit qu'il ne ſe ſentoit coupable d'aucune faute, & que de quelque crime qu'on l'accusât, on ne devoit pas le condamner ſans l'entendre, *Vous autres Payſans*, répliqua l'émiſſaire, en dételant les bœufs; *vous pouvez bien vous paſſer de ces animaux, vous n'avez qu'à vous mettre vous-même à leur place.* Le fils qui étoit préſent, indigné de l'action barbare & de la réponſe injurieuſe de cet inſolent émiſſaire, lui donna un coup de bâton ſur la main, & lui caſſa un doigt; ſçachant bien que ſon action ne demeureroit pas impunie, il alla ſe cacher dans les montagnes, & comme le pere ne voulut jamais indiquer l'endroit où étoit ſon fils, on lui créva les yeux, après lui avoir confiſqué tout ſon bien. Cette barbarie fut le ſignal de la révolte, & Arnold de Melctal s'unit à deux autres citoyens zélés comme lui, pour la liberté de leur patrie, & cette alliance fut le fondement de la République Helvétique, qui dure depuis plus de 400 ans. Les conjurés après avoir conféré enſemble ſur les meſures qu'il y avoit à

prendre, pour faire réussir leur projet, retournèrent chacun dans leur canton pour faire leurs préparatifs, & peu à peu ils engagèrent leurs concitoyens à se défaire du Gouverneur Autrichien, & à secouer entièrement le joug de la Maison Autrichienne: c'est ainsi que les Cantons d'Uri, de Schwits & d'Underval se mirent en liberté, & furent bientôt suivis par les autres. Cette révolution éclata vers 1307.

MELITON, (Saint) étoit d'Asie, & gouverna l'Eglise de Sardes en Lydie, sous Marc-Aurèle. Il présenta à cet Empereur en 171 une excellente *Apologie* pour les Chrétiens, & composa plusieurs autres ouvrages sur la Doctrine & sur la Morale. On en compte jusqu'à 37, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Méliton a fait un *Traité* de la Pâque, dans lequel il soutenoit la Pratique de la célébrer le 14 de la Lune; cet illustre Evêque menoit une vie sainte, avoit un bel esprit, & écrivoit d'une manière fort élégante. Plusieurs le regardoient comme un Prophète.

MELLAN, (Claude) Dessinateur & Graveur, naquit à Abbeville en 1601. Ses Estampes sont, la plûpart, d'après ses desseins: sa manière est des plus singulières. Il travailloit peu ses planches, souvent même il n'employoit qu'une seule taille; mais l'art avec lequel il sçavoit l'enfler ou la diminuer, produisoit un bel effet. On a de lui quelques portraits, dessinés avec tout le goût & l'esprit imaginable. La réputation qu'il acquit par son burin, le fit désirer par Charles II Roi d'Angleterre; mais l'amour de la patrie & le mariage le fixèrent en France. Parmi ses ouvrages qui sont en grand nombre, on admire sur-tout les portraits de Justinien, de Clément VIII, la Galerie Justinienne, & une sainte Face, qu'on regarde comme inimitable dans son caractère & dans ses parties. Elle est d'un seul trait en rond, commençant par le bout du nez & continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage. Mellan n'a été surpassé par aucun Graveur dans cette manière de graver, dont il est l'Inventeur. Le Roi, entr'autres bienfaits, lui accorda un logement aux Galeries du Louvre, où il mourut en 1688.

MELON, né à Tulle, alla s'établir à Bordeaux, où son goût pour les sciences, lui fit lier commerce avec tous les gens de Lettres de cette grande Ville. Il fut un des premiers qui leur suggéra l'idée de former une Académie, qui renfermât tous les objets des différ. Académ. de Paris. Ses instances animèrent

le zèle du Duc de la Force, qui s'en rendit le Fondateur & le Protecteur. Mélon en fut le Secrétaire perpétuel. Appellé auprès du Duc de la Force, lorſqu'il prit part au Miniſtère pendant la Régence du Duc d'Orléans, ſon génie vif & étendu ſe plia aux grandes affaires. Le Prince Régent, ſi éclairé ſur le mérite, & ſi paſſionné pour les grands talens, paſſoit avec lui des heures entières, pour diſcuter les points les plus importans de ſon adminiſtration. Son application aux affaires ne l'empêcha point de compoſer pluſieurs *Diſſertations* pour l'Académie de Bordeaux, & d'amaſſer les matériaux de deux ouvrages qui ont été publiés depuis. Le premier parut ſous le titre de *Mahmoud le Gaſnevide*, Hiſtoire Orientale, fragment tiré de l'Arabe, avec des notes *in*-12. Il y établit des Principes de Morale & de Légiſlature, ſous des noms ſuppoſés, & dans un tiſſu de faits allégoriques, qui regardent la Régence du Duc d'Orléans. Le ſecond eſt *un eſſai politique ſur le Commerce*, dont il y a deux éditions, reçûes avec applaudiſſement. La ſeconde eſt la meilleure. On y trouve des réflexions fort précieuſes, & des vérités bien développées; mais il y a auſſi quelques Paradoxes qui furent vivement combattus par du Tot, comme ſon opinion ſur le changement des Monnoyes. L'Auteur mourut à Paris en 1738.

MELPOMENE, Muſe de la Tragédie, eſt ordinairement repréſentée ſous la figure d'une jeune fille, avec un air ſérieux, ſuperbement vêtue, chauſſée d'un cothurne, tenant des ſceptres & des couronnes d'une main, & un poignard de l'autre.

MELUIL, (Jacques de) Gentilhome Ecoſſois, fut Page & enſuite Conſeiller-Privé de Marie-Stuard, veuve de François II, Roi de France. Le Roi Jacques, fils de Marie, l'admit dans ſon Conſeil, & lui confia l'adminiſtration de ſes Finances. Ayant obtenu la permiſſion de vivre dans la retraite, il y compoſa *ſes Mémoires* imprimés en Anglois *in-fol.* & enſuite en François en 1694, & en 1744, *in*-12. Le ſtile en eſt ſimple & naïf, on y voit le modèle rare d'un homme vertueux, qui au milieu de l'agitation des guerres civiles eſt inacceſſible à l'ambition, & n'a en vûe que le bien public; d'un Courtiſan qui ne craint point de dire la vérité à ſon Maître; d'un ſage qui dans les quérelles de Religion, a le courage de ne pas haïr ceux qui penſent autrement que lui. Cependant, malgré la ſageſſe qui paroît dans ces Mémoires, l'Auteur raconte ſérieuſe-

ment des contes puériles de Sorcières & des Hiſtoires de ſabat, qu'il donne pour des faits authentiques. L'Abbé de Marſy a retouché l'ancienne verſion françoiſe de cet Ouvrage, & l'a augmenté d'un volume, qui comprend pluſieurs lettres de Marie Stuart.

MEMMI, (Simon) Peintre de Sienne, mettoit beaucoup de génie & de facilité dans ſes deſſeins; mais ſon principal talent étoit pour les portraits. Il peignit celui de la fameuſe Laure, Maîtreſſe de Pétrarque dont il étoit ami. Il mourut en 1345.

MEMNON de l'Iſle de Rhodes, étoit le plus habile des Généraux de Darius, Roi de Perſe. Il conſeilla à ce Prince de ruiner ſon propre pays, ſans épargner même les Villes, pour forcer Alexandre par la diſette des vivres, à retourner ſur ſes pas. Ce conſeil, quoique très-utile, par rapport à un ennemi vif & impétueux, qui étoit ſans Ville, ſans magaſins, ſans retraite, fut rejetté. On en vint aux mains, & les Perſes furent vaincus au paſſage du Granique, où Memnon ſignala ſa valeur & ſa prudence 333 ans avant J. C. Il défendit enſuite Milet avec vigueur, il s'empara des Iſles de Chio, & de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grèce, & auroit arrêté les Conquêtes d'Alexandre, s'il ne fût mort de la peſte au ſiège de Mitylène, capitale de Lesbos. La perte d'un ſeul homme entraîna la ruine de l'Empire des Perſes. On eſtimoit également en lui ſa profonde ſageſſe dans les conſeils, ſon courage & ſa capacité dans la conduite des armées, ſon attachement & ſon zèle pour les intérêts de ſon Maître.

MENAGE, (Gilles) né à Angers en 1613, montra dès ſon enfance, de grandes diſpoſitions pour l'étude, leſquelles furent heureuſement cultivées, par une bonne éducation. Après avoir fait avec ſuccès ſes Humanités & ſa Philoſophie, il paſſa à l'étude du Droit, & plaida quelque tems à Paris, où il avoit été reçû Avocat; mais dégoûté de cette profeſſion, il entra dans l'Etat Eccléſiaſtique, & fut pourvu de quelques bénéfices, qui lui aſſurant une ſubſiſtance honnête, lui permirent de ſe livrer tout entier aux Lettres. Chapelain, ſon Protecteur, l'introduiſit dans la maiſon du Coadjuteur de Paris, où il demeura peu de tems, & ſon revenu, étant augmenté par une ſucceſſion & quelques penſions, il prit une maiſon dans le cloître de Notre-Dame, laquelle devint bientôt une eſpèce d'Académie, où il aſſembla tous les mercredis les gens de Lettres. Ce Savant s'exerça dans tous les genres de Littérature, & ſouvent

avec succès. Sa mémoire prodigieuse & ses vastes connoissances lui servirent beaucoup pour la composition de tant d'Ouvrages qu'il donna successivement au Public, depuis 1650, jusqu'en 1690. Il étoit Grammairien, Philosophe Jurisconsulte, Historien, Poëte, antiquaire & critique. Les Langues Grecque, Latine, Espagnole, Italienne, lui étoient familières, & il a écrit en prose dans plusieurs de ces Langues, & dans toutes, des Poësies, de même que dans la Françoise; mais il prouva par son exemple, qu'il est plus facile de réussir en vers Italiens, qu'en vers François: car ceux qu'il fit dans la première Langue, sont estimés même en Italie, & le firent recevoir de l'Académie *della Crousca*, au lieu que ses vers François ne sont presque qu'un tissu de ce qu'il y a de bon dans les autres Poëtes, & il avouoit lui-même qu'il n'avoit point de *naturel à la Poësie; & qu'il ne faisoit des vers qu'en dépit des Muses.* Il eût été aussi de l'Académie Françoise, sans *sa Requête des Dictionnaires*, écrit badin & critique; mais assez ingénieux, qu'il adressa aux Académiciens François, & au sujet duquel Montmaur dit un jour plaisamment, que *c'étoit justement à cause de cette pièce, qu'il falloit condamner Ménage à être de cette Académie, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille, à l'épouser.* Mais en 1684, il auroit succédé à Cordemoi, sans la brigue puissante qui lui fit préférer Bergeret, préférence injuste,

Dont la troupe de Ménage
Appella comme d'abus,
Au tribunal de Phebus.

Ménage eut d'autres adversaires, & soutint des démêlés fort vifs avec Sorbière, Faldil, d'Aubignac, Gilles Boileau, Cotin, Salo, Molière, qui l'exposa à la risée dans la Comédie des femmes Savantes, sous le nom de Vadius, Bouhours & Baillet, & le plus souvent sur des objets très-minces, qui lui firent produire bien des volumes. Deux chutes consécutives l'ayant mis hors d'état de sortir de la chambre, il tint presque tous les jours son Académie, où se rendoient en foule, tous les Savans de Paris. Il y parloit beaucoup, & sa mémoire enrichie des plus belles connoissances, de quantité de faits, de bons mots & de particularités, lui fournissoit de quoi amuser & instruire ses Auditeurs. Il mourut en 1692, âgé de 79 ans. Il a laissé un grand nombre d'Ouvrages en vers & en prose. Ceux du premier genre, sont ses Poësies Latines, Italiennes & Grecques, meilleures que ses Poësies Françoises. Ses autres sont, 1°

Les

Les Origines de la Langue Françoise, in-4. livre rempli de subtilités puériles, & d'étimologies forcées. *Origines de la Langue Italienne*, dont la meilleure édition est de Genêve 1685, *in-fol. Diogène Laërce*, avec des observations. *L'Anti-Baillet* deux vol. *in*-12. Ouvrage, singulier plein de forfanteries, mêlées avec un assez grand nombre de bonnes remarques. L'article où Menage veut prouver qu'il a pû faire des Vers de galanterie, parce que d'autres Ecclésiastiques en ont composé, est du dernier ridicule. *Remarques* sur la Langue Françoise, deux vol. *in*-12. *Amœnitates juris*, in-8. *Histoire de la fable*, in-fol. *Vita Gargilii Mamurræ Menagiana*, recueilli de lui, de l'édition de 1715, quatre vol. *in*-12. par la Monnoye. Chapelain dans la lettre qu'il dressa pour Colbert, ne porte pas un jugement bien avantageux de Menage.

MENANDRE, né à Athènes, 342 ans avant J. C. est regardé comme l'Auteur & le chef de la nouvelle Comédie, parmi les Grecs: Plutarque & Aulu-Gelle le préferent à Aristophane. En effet, il n'a point donné comme lui, dans une Satyre dure & grossière, qui déchire sans ménagement, la réputation des honnêtes gens, & viole avec une impudence effrenée, toutes les loix & de la modestie de la pudeur; mais il assaisonnoit ses Comédies d'une plaisanterie fine, douce & délicate, sans s'écarter jamais des règles de la plus austère bienséance. De quatre-vingt Comédies, que ce Poëte avoit composées, il ne nous reste que peu de fragmens: elles ont toutes été, dit-on, traduites par Térence: huit seulement remportèrent la palme, soit cabale ou conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, Philémon qui lui étoit bien inférieur, lui fut presque toujours préferé.

MENARD, Lieutenant de la Prévôté d'Angers, sa patrie; après la mort de son épouse, embrassa l'état Ecclésiastique, & mena une vie fort austère. Il contribua beaucoup à la réforme de plusieurs Monastères d'Anjou, & fit d'autres œuvres de piété; mais cela ne l'empêcha point d'écrire sur l'histoire Ecclésiastique & Civile de France. Passionné pour l'antiquité, il passa une partie de sa vie à fouiller dans les archives. Il publia en 1617, *in*-4. l'*Histoire* de St Louis, par Joinville, telle qu'il l'avoit trouvée dans un original échappé à la fureur des Protestans, & il l'a enrichie de notes sçavantes & judicieuses. On lui doit aussi l'*édition* des deux livres de S. Augustin contre Julien, qu'il avoit tirés de la Bibliothèque de l'Eglise d'Angers. On a encore de lui un ou-

vrage ſingulier, intitulé; *Recherches & avis ſur le corps de S. Jacques le Majeur;* il entreprend d'y prouver que le corps de ce ſaint, repoſe dans un ancien tombeau d'une des cryptes de la Collégiale de St Maurille d'Angers: on conſerve pluſieurs autres ouvrages manuſcrits de Ménard, qui mourut en 1652.

MENARD, (Hugues) de Paris, Bénédictin de la Congrégation de St Maur, fut un des premiers Religieux de cette réforme, qui s'appliquèrent à compoſer des ouvrages utiles au public. Il mit au jour un Martyrologe des Saints de ſon Ordre, par Arnoul Wion, qu'il enrichit de notes & d'obſervations utiles, *in*-8.; la *Vie* de ſaint Benoit d'Aniane, avec le traité de *Concordia regularum* de ce Saint: *in-quarto*; le *Livre* des Sacremens de S. Grégoire le Grand, avec de ſçavantes *Notes* ſur les différens rits ou uſages, &c. Il mourut à Paris, dans l'Abbaye de ſaint Germain des Près, en 1644.: ce Religieux joignoit à la ſcience, une grande piété.

MENARD, (Pierre) Avocat au Parlement de Paris, ſe diſtingua dans le Barreau. Sa grande habileté pour les affaires, le fit employer par les perſonnes du premier rang, à débrouiller celles de leurs maiſons. Son amour pour les Lettres l'ayant arraché au Barreau, il retourna à Tours ſa patrie: il s'y appliqua pendant quarante ans à l'étude, ſans avoir preſque d'autre commerce qu'avec les Livres & les Sçavans. Il mourut en 1701: ſa probité, ſa droiture & ſes lumières, le firent regretter: on a de lui quelques ouvrages eſtimés.

MENARD, (Jean de la Noë) de Nantes, ayant été reçu Avocat au Parlement de Paris, brilla dans le Barreau par ſon éloquence, ſes talens, la juſteſſe de ſon eſprit, & les rares exemples de vertu qu'il y donna. De retour dans ſa patrie, il perdit une cauſe dont le droit étoit certain, ce qui le dégoûta de cette profeſſion. Déterminé à l'état Eccleſiaſtique par ſon inclination, & par les déciſions des plus grandes lumières de ſon tems, qu'il conſulta, il revint à Paris. Il étudia avec ſuccès la Théologie au Séminaire de ſaint Magloire, ſous le fameux P. Thomaſſin de l'Oratoire, & s'appliqua particulièrement à l'étude des ouvrages de ſaint Auguſtin & de ſaint Thomas, qu'il n'a ceſſé de méditer toute ſa vie. Il ſe nourrit auſſi de la lecture & de la méditation de l'Ecriture Sainte, qui fit toujours ſes chaſtes délices. Il refuſa conſtamment tous les bénéfices & les dignités qu'on lui offrit. Le Cardinal de Noailles l'ayant propoſé à Louis XIV, pour l'Evêché de S. Paul de Léon, il en fut ſi

allarmé qu'il en devint malade, & ne recouvra la ſanté, que lorſqu'on lui eut appris que le Roi lui avoit préferé l'Abbé de la Bourdonnaie : il ſe contenta d'être pendant trente ans directeur du Séminaire de Nantes, dont il fut l'ame & la lumière, & qu'il rendit très-floriſſant. On lui doit l'établiſſement d'une maiſon du *Bon Paſteur*, pour la converſion des filles criminelles, dont il ne voulut pourtant jamais être ſupérieur. Il travailla auſſi avec beaucoup de fruit à l'inſtruction des Hérétiques, que ſa politeſſe, ſa douceur, la force de ſes raiſonnemens, gagnoient ſouvent dès la première conférence qu'il avoit avec eux. Malgré tant de travaux, il fut un homme de prières, & ſe livra aux plus grandes auſtérités. Il mourut ſaintement à Nantes, en 1717. On a de lui le *Catéchiſme* de Nantes, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, & qui eſt généralement eſtimé de tous les Diocèſes : il a laiſſé pluſieurs autres ouvrages manuſcrits.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, célebre Juif, né en Portugal d'un riche marchand, vers 1604, ſuivit ſon pere en Hollande. Il y fit des progrès ſi rapides dans la langue hébraïque, qu'à l'âge de dix-huit ans il ſuccéda au Rabin Iſaac-Uziel, dans la Synagogue d'Amſterdam. Il remplit cette place avec éclat, pendant pluſieurs années. L'eſpérance d'un établiſſement plus avantageux, le fit paſſer en Angleterre, ſous le protectorat de Cromwel, qui le reçut avec honneur, & le fit manger à ſa table, avec pluſieurs ſçavans Théologiens. Il y contribua au rappel des Juifs dans la ville de Londres ; mais n'ayant pas trouvé tout ce qu'il eſpéroit, il alla en Zelande, & mourut à Middelbourg en 1657 à 53 ans. Ce Rabin avoit un eſprit vif, un jugement ſolide, une grande connoiſſance de la Philoſophie, de l'Ecrit. Sainte, de la littérat. des Juifs, & il poſſédoit toutes les vertus civ. Il a compoſé un grand nombre d'Ouvrages en Hébreu, en Latin, en Eſpagnol & en Anglois. Son *Conciliator in-4.* tient le premier rang parmi ceux qui ont été publiés en Latin. Il y concilie d'une maniere ſçavante & curieuſe les paſſages de l'Ecriture, qui ſemblent ſe contredire.

MENCKE, (Louis Othon) né à Oldenbourg, ville de Weſtphalie, en 1644, ſe rendit habile dans la Philoſophie, dans la Juriſprudence, & dans la Théologie. Il fut cinq fois Recteur de l'Univerſité de Leipſic, ſept fois Doyen de la Faculté de Philoſophie, & Profeſſeur de Morale depuis 1668 juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1707. Il eſt le premier Auteur du *Journal* de Leipſic, dont il a

donné trente volumes. On doit à ſes ſoins les *éditions* de pluſieurs ſçavans Ouvrages, & il en a compoſé lui-même. Jean Burchard Mencke, ſon fils, paſſe pour un des plus célebres Ecrivains du dix-huitième ſiècle. La Théologie, l'Eloquence, la Poëſie & les ſciences les plus abſtraites l'occupèrent, & firent briller ſon eſprit. Pour ſe perfectionner, il parcourut la Hollande & l'Angleterre, où il ſe fit eſtimer des ſçavans. A ſon retour, il devint Profeſſeur en Hiſtoire à Leipſic ſa patrie, & enſuite Hiſtoriographe, Conſeiller-Aulique de Frédéric-Auguſte, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, membre de la Société Royale de Londres, & aggrégé à celle de Berlin. Il mourut en 1732, à 58 ans. Il a rendu ſon nom célèbre par un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importans ſont : 1°. un *Recueil* en Latin des Hiſtoriens d'Allemagne, en trois vol. *in-fol.* 2°. deux *Diſcours* Latins *ſur la Charlatanerie des Sçavans*, qui ont été traduits en diverſes langues. On en eſtime la traduction Françoiſe, imprimée en 1721, avec des remarques critiques de différens Auteurs ; 3°. pluſieurs *Diſſertations* ſur des ſujets intéreſſans, &c. Il a publié trente-trois volumes du Journal de Leipſic, qu'il continua après la mort de ſon pere, & dont Frédéric-Othon ſon fils aîné eſt chargé aujourd'hui.

MENDEZ PINTO, (Ferdinand) le plus admirable & le plus curieux de tous les Voyageurs, né à Monte-moro-velho en Portugal, de parens pauvres, fut conduit à Lisbonne par un de ſes oncles, qui le mit au ſervice d'une très-illuſtre Maiſon. Une malheureuſe aventure dans laquelle il ſe trouva engagé, l'ayant forcé à s'enfuir, il s'embarqua dans un petit navire qui alloit à Setubal, & tomba entre les mains d'un Corſaire François, qui après l'avoir traité avec la dernière rigueur, le laiſſa nud & couvert de plaies dans une rade, d'où il ſe rendit à Setubal. Après y avoir ſervi quelque tems, le déſir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaiſſeau qu'il montoit ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Mocka, & vendu à un Renegat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut racheté par le Gouverneur du fort Portugais d'Ormus. Celui-ci lui ayant ménagé l'occaſion d'aller aux Indes, ſuivant ſon premier deſſein : il y arriva enfin, & pendant vingt-un an de ſéjour, il y fut témoin des plus grands événemens, & y eſſuya lui-même les plus ſingulières aventures. Il revint en Portugal en 1558, comptant jouir du fruit de ſes travaux, & recevoir le prix de

21 ans de ſervice, pendant leſquels il avoit été treize fois eſclave, & vendu ſeize fois; mais n'y trouvant point ce qu'il eſpéroit, il ſe réduiſit à la petite fortune qu'il avoit apportée des Indes, & dont il n'avoit obligation qu'à lui-même. Il publia une Relation curieuſe de ſes voyages, en Portugais, qui eſt très-rare & très-recherchée; elle eſt écrite d'une manière très-intéreſſante, & contient des particularités remarquables ſur la géographie, l'hiſtoire & les mœurs des pays, que l'Auteur a vûs. Bernard Figuers, Gentilhomme Portugais, en donna une traduction, à Paris 1628, *in-4.*

MENECRATE, Médecin de Syracuſe, fameux par ſa ridicule vanité, ſe faiſoit toujours accompagner, par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris. Il habilloit l'un en Apollon, l'autre en Eſculape, &c. Pour lui il ſe faiſoit appeller Jupiter. Il eut l'extravagance d'écrire une Lettre à Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avec cette adreſſe: *Ménecrate Jupiter, au Roi Philippe, ſalut:* ce Prince lui répondit: *Philippe à Ménecrate, ſanté & bon ſens.* Pour guérir plus efficacement ce viſionaire, il imagina une plaiſante recette; il l'invita à un grand repas: Ménecrate eut une table à part, où on ne lui ſervit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaiſirs de la bonne chere. Les premiers tranſports de joie qu'il reſſentit de voir ſa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme; mais quand la faim le força de s'en ſouvenir, il ſe dégoûta d'être Jupiter, & prit bruſquement congé de la compagnie. Ménecrate avoit compoſé un livre de Remèdes, qui s'eſt perdu: il vivoit vers 360 avant Jeſus-Chriſt.

MENEDEME, Philoſophe Grec, fut très-eſtimé, & exerça des emplois importans dans Erithrée ſa patrie, qu'il défendit ſouvent avec courage. Il mourut de douleur, lorſqu'Antigonus s'en fut rendu maître. Quelqu'un lui diſant un jour, *c'eſt un grand bonheur d'avoir ce que l'on deſire*, il répondit: *c'en eſt un bien plus grand, de ne deſirer que ce qu'on a.* Il y a eu un autre Philoſophe cynique du même nom, qui étoit venu de l'enfer, diſoit-il, pour examiner les actions des hommes, & pour en inſtruire les Dieux infernaux: auſſi il s'habilloit en furie.

MENESTRIER, (Claude-François) Jéſuite de Lyon, ſe diſtingua dans le dix-ſeptième ſiècle, par une grande connoiſſance des Belles-Lettres, de l'Hiſtoire, du Blaſon, des Deviſes, des Médailles, des Inſcriptions, & de tout ce que les Monumens anciens

& modernes peuvent fournir ſur ces matières ; auſſi avoit-il une mémoire prodigieuſe. Chriſtine, Reine de Suède, voulut la mettre à l'épreuve en paſſant par Lyon. Elle fit prononcer en ſa préſence, & écrire trois cens mots les plus biſarres qu'on pût imaginer. Ils les répéta tous dans l'ordre qu'ils avoient été écrits. Il devint ſi célèbre par ſon goût pour ce qui regarde fêtes publiques, cérémonies éclatantes, ſpectacles, qu'on lui en demandoit des deſſeins de tous côtés : ils étoient enrichis de pluſieurs deviſes, d'inſcriptions & médailles, qui prouvent la fécondité de ſon imagination. Ces amuſemens ne l'empêchèrent point de s'appliquer à la Théologie ; il y fit tant de progrès qu'il déconcerta les Miniſtres Proteſtans à Die, où ils venoient de convoquer un Synode, dont ſes ſuccès firent abréger le tems. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre & en Angleterre, & profita de tout ce qui pouvoit lui donner de nouvelles lumières, ſur les plus illuſtres familles d'Europe. Son habileté à déchiffrer tout ce qu'il y a de plus obſcur dans les plus anciens monumens, lui faiſoit trouver juſques dans les vitrages des Egliſes, dans les inſcriptions, &c. des ſecours pour éclaircir des faits très-embrouillés, & des vérités peu connues. Il mourut à Paris en 1705 : on a de lui pluſieurs *Traités* ſur le Blaſon, les Armoiries, la Nobleſſe, &c. l'*hiſtoire* Conſulaire de Lyon ; une grande *Hiſtoire* de la même ville ; celle du règne de Louis le Grand, par les médailles, emblêmes, deviſes, &c. il ne faut pas le confondre avec Claude le Ménеſtrier, habile Antiquaire de Dijon, mort en 1657, Auteur d'un ouvrage intitulé, *Symbolica Dianæ Epheſiæ ſtatua ... expoſita*, ni avec Jean-Baptiſte le Meneſtrier de la même ville, l'un des plus ſçavans Antiquaires de ſon tems, qui mourut en 1634. On a de lui, 1°. *Médailles ; Mémoires* & *Monumens* antiques d'Impératrices Romaines, *in-folio* 2°. *Médailles* illuſtres des anciens Empereurs & Imperatrices de Rome, ouvrage paſſable, *in-4*. On voyoit autrefois ſon épitaphe peinte ſur une des vitres de la paroiſſe de S. Médard de Dijon ; elle eſt biſarre & peu ſérieuſe.

Cy gît Jean le Méneſtrier
L'an de ſa vie ſoixante-dix,
Il mit le pied dans l'étrier,
Pour s'en aller en Paradis.

MENGOLI, (Pierre) Profeſſeur de Méchanique au Collège des Nobles à Bologne, ſe fit un grand nom par la ſolidité de ſes leçons & par ſes ouvrages qui ſont *Geometriæ ſpecioſæ Elementa*, que l'on

peut regarder comme un essai des infiniment petits ; *Arithmeticæ rationalis Elementa ; Arithmetica realis ;* une *Musique spéculative*, &c. Cet Auteur célèbre vivoit encore en 1678.

MENJOT, (Antoine) habile Médecin François, est Auteur d'un livre intitulé, *l'Histoire & la guérison des fièvres malignes*, avec plusieurs dissertations, en quatre parties. Quoique Calviniste, il aima & fréquenta les Augustins Déchaussés de Paris ses voisins, & leur envoya peu de jours avant sa mort, en 1685, pour leur Bibliothèque, deux grands volumes d'Atlas, contenant les plans des principales places & villes des Pays-Bas, dont les Etats de Hollande lui avoient fait présent en 1687.

MENIPPE, Philos. cynique de Phénicie, étoit esclave ; mais ayant acheté sa liberté, il devint citoyen de Thèbes & usurier. Les reproches que cette conduite lui attira, l'ayant jetté dans le désespoir, il se pendit. Il avoit composé treize livres de Satyres & de Railleries, qui se sont perdus.

MENOCHIUS, (Jacques) de Pavie, étoit si versé dans le Droit, qu'on l'appelloit *le Balde & le Bartole de son siècle.* A la sollicitation des Princes d'Italie, il enseigna dans plusieurs Universités, & devint ensuite Président au Conseil de Milan. Il mourut en 1607, & laissa des ouvrages très-estimés ; *De recuperanda possessione ; De adipiscenda possessione ; De præsumptionibus ; De arbitrariis judicum quæstionibus & causis Consiliorum*, &c. *Jean-Etienne* MENOCHIUS son fils, se distingua chez les Jésuites par son érudition, & mourut à Rome en 1656 : il est Auteur d'un *Commentaire* Latin, estimé sur l'Ecriture Sainte, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine son Confrère, en 1719, 2 vol. *in-fol.* d'un traité, *De Republica Hæbræorum, in-fol.* où il y a beaucoup de recherches très-curieuses pour connoître les usages de la nation Judaïque, & d'autres ouvrages.

MENOT, (Michel) fameux Prédicateur Cordelier, se fit une réputation, qu'il ne méritoit pas plus que, Barlette, Olivier Maillard, Messier & autres semblables Prédicateurs du quinzième siècle. Il déclamoit avec une hardiesse singulière, contre les vices de son tems. On a de lui un grand nombre de Sermons Latins, plus comiques que sérieux, remplis de traits burlesques, de bouffoneries ridicules, de mauvaises plaisanteries, & d'allusions indécentes. On recherche sur-tout l'édition de Tours. Il mourut en 1518.

MENTOR, *voyez* TÉLÉMAQUE.

MENZINI, (Benoît) né à Florence en 1646, fut un de ceux qui relevèrent la gloire de la Poëſie Italienne. Il a mis au jour des *Satyres*, recherchées pour la grace du ſtyle, & la fineſſe des penſées; un *Art Poëtique*; des *Elégies*, des *Hymnes*, les *Lamentations de Jéremie*, où régne tout l'enthouſiaſme Prophétique; *Academia Tuſculana*, Ouvrage mêlé de vers & de proſe, qui paſſe pour ſon chef-d'œuvre, quoique l'auteur l'ait compoſé dans la langueur d'une hydropiſie, dont il mourut en 1704.

MERBES, (Bon de) de Montdidier, Prêtre & Docteur en Théologie, enſeigna pendant quelques années avec ſuccès les Belles-Lettres, dans la Congrégation de l'Oratoire. Il s'appliqua enſuite, particulièrement, à l'étude de l'Ecriture-Sainte & de la Tradition. Il compoſa, à la ſollicitation de M. le Tellier Archevêque de Reims, une *Somme de Théologie Morale* Latine, en deux vol. *in-fol.* dont le ſtyle eſt pur & élégant; mais l'auteur y paroît trop Rhéteur. Cet Ouvrage eſtimé, renferme des principes fort éloignés de la Morale relâchée. M. de Merbes mourut à Paris en 1684. A de grandes lumières il joignoit beaucoup de piété, de modeſtie & de déſintéreſſement.

MERCADO, (Michel) né d'une famille ancienne à San-Miniato en Toſcane, ſe rendit très-habile dans la Philoſophie & dans le Médecine. A peine avoit-il vingt ans, lorſque le Pape Pie V. lui confia l'Intendance du Jardin des Plantes au Vatican: il l'enrichit par ſes ſoins, & forma auprès un Cabinet de métaux & de foſſiles, auſſi utile que curieux; il en donna l'explication dans de ſçavantes *Diſſertations*. Ferdinand I, informé de ſon rare mérite, lui donna rang, parmi les familles Nobles de Florence, quoiqu'il ne fût que dans ſa vingt-ſeptième année. Clement VIII le choiſit pour ſon premier Médecin, & l'employa dans les affaires les plus importantes. Il vouloit l'élever à de plus grands honneurs, & l'avoit déja déſigné Commandeur du Saint-Eſprit en Saxe, lorſque ce ſçavant homme mourut à Rome en 1593. Mercado avoit beaucoup de piété, de douceur, de ſimplicité & de candeur. Quoique généralement reſpecté, conſulté par les plus illuſtres Sçavans, lié avec les Grands & même avec pluſieurs Souverains, il n'en fut pas moins modeſte. On a de lui des Ouvrages très-eſtimés. il ne faut pas le confondre avec Louis de Mercado de Valladolid, premier Médecin de Philippe II, dont on a recueillis divers Ouvrages en cinq volum. *in-fol.*

MERCI, (Claude-Flori-

mond, Comte de) né en Lorraine en 1666, servit d'abord, en qualité de Volontaire, dans l'armée de l'Empereur, & se distingua dans plusieurs occasions importantes, au siège de Vienne, dans les campagnes de Hongrie & dans celles d'Italie. Après avoir passé par tous les Grades militaires inférieurs, il parut en qualité de Colonel à la bataille de Fridlingue, où il eut un cheval tué sous lui; & ayant fait plusieurs belles actions sur le Rhin en 1704, il fut nommé Général Veld-Major, en 1708, Général Veld-Maréchal Lieutenant de la cavalerie, & en 1716 il commandoit la cavalerie à la bataille de Peterwaradin, où il fit des prodiges de valeur. Il ne se distingua pas moins à la bataille près de Belgrade en 1717; & en 1719, ayant été chargé du commandement général en Sicile, il chassa les Espagnols de ce pays. Dans la guerre de 1733, il commanda les troupes Impériales en Italie, & pénétra dans le Duché de Parme; mais en étant venu aux mains, près du village de Croisetta, il fut tué d'un coup de mousquet, dès la première attaque, le 29 Juin 1734, & son corps apporté à Reggio, y fut inhumé dans l'Eglise des Chanoines. Il étoit petit-fils de FRANÇOIS DE MERCI qui perdit la bataille de Fribourg, & reçut à celle de Norlingue, en 1645, plusieurs blessures, dont il mourut peu après.

MERCATOR, nom de plusieurs Ecrivains, dont les plus célèbres sont: MARIUS MERCATOR, ami de saint Augustin, qui écrivit contre les Nestoriens & les Pélagiens. Il mourut vers 451. La meilleure édition de ses Ouvrages, est celle que Baluze donna à Paris en 1684, *in*-8. MERCATOR, (Nicolas) sçavant Mathématicien, du Holstein, dont on a une *Cosmographie*, & d'autres ouvrages estimés. S'étant retiré en Angleterre, il fut membre de la Société Royale de Londres, dans le dix-septième siècle. *Gérard* MERCATOR de Ruremonde, qui avoit tant d'ardeur pour l'étude de la Géographie & des Mathématiques, qu'il oublioit, dit-on, de manger & de dormir. Il gravoit lui-même & enluminoit ses cartes. Il mourut à Duisbourg en 1594. Outre une *Chronologie*, *in-fol.* assez claire, mais trop sèche & trop dénuée de faits, & des *Tables Géographiques*, on a de lui *Harmonia Evangelistarum* & un Traité *de creatione ac fabrica Mundi*, qui fut condamné, à cause de quelques Propositions sur le péché originel, peu conformes au sentiment de l'Eglise.

MERCATOR, (Isidore) *voyez* ISIDORE.

MERCIER, (Jean le) ſçavant Proteſtant d'Uſez en Languedoc, quitta l'étude de la Juriſprudence, dans laquelle il ſe diſtinguoit, pour s'appliquer aux langues Grecque, Hébraïque & Chaldaïque, dans leſquelles il devint très-habile. Succeſſeur du célèbre Vatable dans la Chaire d'Hébreu au Collége Royal, il profeſſa avec tant d'éclat, qu'on alloit en foule à ſes Leçons : ce fut en 1646. C'eſt depuis ce tems qu'il embraſſa la religion Proteſtante. Il fut obligé, pendant les guerres civiles, de ſortir du Royaume & il ſe retira à Veniſe, d'où il retourna à Uſez, où il mourut en 1570. On doit à ſes lumières, un grand nombre de *Commentaires* ſur l'Ecriture-Sainte. Ceux qu'il a faits ſur *Job* & ſur les livres de *Salomon*, ſont les plus eſtimés. Il explique le ſens naturel, reſout les difficultés d'une manière courte & préciſe, & met dans un grand jour le vrai ſens du Texte. Il a compoſé d'autres Ouvrages, dont on admire l'érudition. *Joſias* le MERCIER ſon fils, a donné une excellente *Edition* de Nonius Marcellus, des *Notes* ſur quelques Auteurs, & il mourut en 1626. On compte auſſi parmi les illuſtres Auteurs de ce nom, *Nicolas* MERCIER de Poiſſy, Régent de troiſième au Collége de Navarre à Paris, dont les talens pour l'inſtruction de la jeuneſſe & les ouvrages, ſont très-connus. Il a laiſſé un *Manuel* des Grammairiens, qui a été réimprimé huit fois; une *Edition* des Colloques d'Eraſme, où il a corrigé les endroits dangereux, & qu'il a enrichie de *Notes* judicieuſes; un *Traité* de l'Epigramme, fort eſtimé, en Latin. Il mourut en 1657.

MERCURE, fils de Jupiter & de Maia, étoit honoré par les Payens, comme le Dieu de l'Eloquence, du Commerce, des Voleurs, & comme le meſſager des Dieux, ſur-tout de Jupiter, qui lui avoit attaché des ailes à la tête & aux talons, pour exécuter ſes ordres avec plus de promptitude. Il étoit chargé de conduire les ames dans les enfers, & avoit le pouvoir de les en retirer. Mercure déroba les troupeaux, les armes & la lyre d'Apollon; il ſe ſervit de celles-ci pour endormir & pour tuer Argus, qui gardoit la vache Io. Il métamorphoſa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la priſon où Vulcain l'avoit enfermé, & attacha Promethée ſur le mont Caucaſe. On repréſente ce Dieu avec des ailes à la tête & tenant un caducée, c'eſt-à-dire une verge, autour de laquelle ſont deux ſerpens entrelaſſés. Il y a eu un autre fameux Mercure, ſurnommé *Triſmégiſte*, c'eſt-à-dire, *trois fois*

grand. On croit qu'il vivoit vers l'an 1600 avant Jesus-Christ: il étoit en même-tems Philosophe, Prêtre & Roi. L'Egypte, où il étoit né, lui doit l'invention de presque tous les Arts. On a sous son nom deux *Dialogues*, qui portent des marques si certaines de nouveauté, qu'on ne doute plus de leur supposition.

MERCURIALIS, (Jerôme) de Forli, est un des plus célèbres Médecins du seizième siècle. Il enseigna à Padoue avec tant d'éclat, que Maximilien II, frappé de sa réputation, le fit venir en Allemagne, pour le consulter sur sa santé chancellante. Ce Prince, très-satisfait de Mercurialis, lui témoigna sa reconnoissance par de grands présens, & honora son mérite, par les titres de Comte & de Chevalier. Après avoir été ensuite Professeur dans les Universités de Bologne & de Pise, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1596. Il a composé quatre livres *de arte Gymnastica*, *in*-4; un traité *de Morbis Mulierum*, *in*-8. & plusieurs autres Ouvrages estimés.

MERÉ, (Georges Brossin, Chevalier, Marquis de) né vers la fin du seizième siècle, d'une famille des plus illustres de Poitou, se distingua par son esprit & son érudition, dans un tems où l'ignorance étoit devenue l'apanage des Nobles. Partageant ses premières années entre le service de son Prince & les Lettres, il fit quelques campagnes sur mer, & publia quelques productions d'esprit, fruit de ses études. Les Auteurs Grecs lui étoient aussi familiers que les François, & il avoit assez de pénétration d'esprit, pour écrire sur les matières les plus abstraites & les plus épineuses, si son goût ne l'eût décidé pour des sujets de pur agrément. Après avoir vécu assez long-tems à la Cour, où il étudia dans la nature les principes de politesse, dont il nous a laissé des règles dans ses écrits, il se retira dans une fort belle Terre qu'il avoit en Poitou, où il mourut dans un âge fort avancé, après avoir reparé, par les exercices d'une vie chrétienne, les imperfections d'une vie passée dans la dissipation de la Cour & les vains plaisirs du monde. Nous avons de lui les *Conversations de M. de Clerambaut & du Chevalier de Meré*, *in*-12; deux *Discours*, l'un *de l'Esprit*, & l'autre *de la Conversation*, *in*-12; les *Agrémens du discours*; deux volum. de *Lettres*, le tout recueilli en 1692, en 2 vol. *in*-12. Depuis sa mort, l'Abbé Nadal publia ses Œuvres posthumes *in*-12, qui contiennent les *Traités de la vraie Honnêteté, de l'Eloquence & de l'Entretien*, & quelques autres. Cet hom-

me d'eſprit fut très à la mode, & paſſoit pour un des plus galants hommes de ſon tems : ſa vertu, ſa valeur, ſa ſcience, ſa bonne mine, ſa naiſſance, & plus que tout cela les qualités de ſon eſprit & les agrémens de ſa converſation, le faiſoient rechercher de tout le monde. Il penſoit finement & écrivoit purement ; mais à force de vouloir polir ſon ſtile, il l'a extenué ; il devient guindé & peu naturel. Ses réflexions ſont toujours ingénieuſes, mais trop rafinées. Tout eſt art chez lui, & le cœur ne s'explique que par des jeux d'eſprit.

MÉRIAN, (Marie-Sybille) que l'on croit être fille de Mathieu Mérian, Graveur Allemand, qui a réuſſi dans les payſages, dans les vûes & les perſpectives, naquit à Francfort en 1647 ; elle eſt célèbre par le goût, l'intelligence & la vérité, avec leſquels elle a ſçû peindre à détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles & autres inſectes. Elle étoit ſi curieuſe de cette partie de l'hiſtoire naturelle, qu'elle entreprit pluſieurs voyages, pour voir les collections, que des curieux en avoient faites. On eſtime beaucoup ſes deſſeins & ſes *Notes* ſur les inſectes, ſur leurs métamorphoſes & ſur les plantes, dont ils ſe nourriſſent. Elle mourut à Francfort en 1717.

MERILLE, (Edmond) de Troyes en Champagne, enſeigna le Droit à Bourges avec beaucoup d'éclat. Il mourut en 1647. Ses ouvrages prouvent, qu'il étoit un des plus ſçavans Juriſconſultes de ſon ſiècle.

MERLIN, (Jacques) de Limoges, fut Docteur de Sorbonne, Chanoine & grand Pénitentier de Paris. Ayant eû la témérité de déclamer contre quelques perſonnes de la Cour, ſoupçonnées de favoriſer les nouveaux Sentimens, François I. le fit enfermer dans le Château du Louvre en 1527. En ayant été tiré à la prière des Chanoines de Paris, il fut exilé à Nantes. Le Roi s'étant enſuite appaiſé, lui permit de revenir. Après avoir été Grand-Vic. de Paris & Curé de la Magdelaine, il mourut en 1530. On a de lui une édition d'Origène, à la tête de laquelle il a mis une Apologie pour le juſtifier, des erreurs qu'on lui attribue. C'eſt le premier qui ait donné une *Collection* des Conciles, dont il y a eu trois éditions.

MEROVÉE ou MEROUÉE, Roi de France, ſuccéda à Clodion en 448. Il joignit ſes forces à celles d'Aëtius contre Attila, & ſignala ſon grand courage dans la célèbre bataille qui ſe donna dans les plaines de Châlons-ſur-Marne, qui furent couvertes de 300000

morts. Ce Prince sçut habilement profiter des troubles dont l'Empire d'Occident étoit agité, pour étendre & affermir sa domination dans les Gaules. On dit qu'il s'étoit avancé jusqu'aux bords de la Seine. C'est de lui que la première race des Rois de France, a pris le nom de *Mérovingienne*. Il mourut l'an 456.

MERRE, (Pierre le) célèbre Avocat du Parlement de Paris au dix-septième siècle. Après avoir long-tems étudié les Peres & l'Histoire Ecclésiast., il s'appliqua avec succès au Droit Canon, sur lequel il a composé d'excellens ouvrages, qui n'ont point encore été imprimés, excepté celui qui a pour titre; *Justification des Usages de France, sur les Mariages des Enfans de Famille, faits sans leur consentement*. Et un autre intitulé; *Sommaire touchant la Juridiction: in-fol.* 1705.

MERSENNE, (Marin) né au Maine dans le Bourg d'Oyse en 1588, étudia à la Flèche avec Descartes son illustre ami, & ensuite en Sorbonne. Etant entré chez les Minimes en 1611, il s'appliqua avec ardeur à la Philosophie, à la Théologie & aux Mathématiques, qui eurent pour lui un attrait particulier. Aussi en cultiva-t-il presque toutes les parties avec un grand succès. Il enseigna avec une réputation éclatante la Philosophie & la Théologie dans le Couvent de Nevers, dont il devint Supérieur. L'amour de l'Etude l'ayant fait renoncer à tous les emplois & aux dignités de son Ordre, il voyagea en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas, & par-tout il trouva des admirateurs & des amis. Il mourut à Paris en 1648, à 60 ans. Il se fit estimer par son rare mérite, & aimer par la douceur & la politesse de son caractère. On doit à son travail & à son heureux génie un grand nombre d'excellens ouvrag. Ceux qui lui ont fait le plus d'honneur, sont: *Quæstiones celebres in Genesim: Harmonicorum Libri in-fol.* C'est un long Commentaire sur les six premiers Chapitres de la Genèse, ouvrage qui est plus d'un Philosophe que d'un Théologien & d'un Commentateur. *De Sonorum naturâ, causâ & effectibus*, bon ouvrage. *Cogitata Physico-Mathematica*. La *Vérité des Sciences*. Les *Questions inouies*, &c. Le P. Hilarion de Coste a écrit la Vie de ce sçavant Religieux, dont les ouvrages sont pleins de recherches, de sagacité & de pénétration.

MERVILLE, (Michel-Guyot de) né à Versailles du Maître de la Poste aux chevaux, est connu par plusieurs Comédies ingénieuses & par d'autres ouvrag. Il passa une

partie de ſa vie à voyager en Italie, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre. Il s'établit Libraire à la Haye pendant quelque tems, & il compoſa un Journal qu'il débitoit lui-même. Il eſt intitulé : *Hiſtoire Littéraire de l'Europe, contenant l'Extrait des meilleurs Livres, un Catalogue choiſi des Ouvrages nouveaux*, &c. il y en a ſix vol. *in*-12, dont le premier parut en 1726. Merville revenu dans ſa patrie, ne jouit pas long-tems du repos, qu'il pouvoit s'y procurer. Son goût pour les voyages l'en fit ſortir pour n'y rentrer jamais ; car ayant été ſurpris d'une colique de *Miſerere* ſur le grand chemin de Genève, près le Village de *Coppenex*, il mourut ſur le champ, & fut enterré dans l'Egliſe de ce Village. Les principales pièces de Théatre de cet Auteur ſont les *Maſcarades amoureuſes*, en un Acte en Vers, repréſentée au Théatre Italien en 1734, piéce bien écrite, bien conduite, dont l'intrigue eſt ingénieuſe, & les caractères bien ſoutenus : *Les Amans aſſortis ſans le ſçavoir*, en trois Actes en Vers 1735, au Théatre Italien ; *Achille à Seyros*, Tragi-Comédie en trois Actes en Vers, au Théatre François 1737, avec une ſçavante & judicieuſe Préface ſur la nature de ce Poëme : *Les Epoux réunis*, en 3 Actes en Vers, au Théatre François 1738, bien écrite & bien conduite, & dont les Scènes ſont extrêmement variées : le *Conſentement forcé*, en un Acte en Proſe, au Théatre François 1738, qui eut beaucoup de ſuccès. *L'Apparence trompeuſe*, en un Acte en Proſe, au Théatre Italien 1744, dont le deſſein eſt très-heureux, le plan bien tracé & bien rempli, le Dialogue partout vif & agréable.

MERULA, (Georges) d'Alexandrie de la Paille, enſeigna pendant 40 ans à Veniſe & à Milan, & mérita les éloges des Sçavans par ſes Leçons & par ſes Ouvrages. Les plus eſtimés ſont : l'*Hiſtoire des Vicomtes de Milan, in-folio ; la Deſcription du Mont-Veſuve & du Mont-Ferrat ; des Commentaires ſur Martial, Stace, Juvenal, Varron & Columelle ; des Epîtres*, &c. Cet Auteur mourut en 1494. On lui reproche de s'être trop livré à la médiſance, même contre Philelphe ſon Maître. Son ſtyle eſt élégant, mais il manque de juſteſſe dans les raiſonnemens, & d'exactitude dans les faits. Il ne faut pas le confondre avec PAUL MERULA, qui remplit avec honneur pendant 15 ans la place de Profeſſeur d'Hiſtoire dans l'Univerſité de Leyde, après le célèbre Juſte-Lipſe. Il a mérité d'être compté parmi les plus ſçavans hommes de ſon ſiécle, & mourut à Roſ-

tock en 1607 à 49 ans. Il a laissé en latin des *Commentaires* sur les Fragmens d'*Ennius in-4.* la Vie d'*Erasme*, *in-quarto.* & celle de *Junius in-4.*; une *Cosmographie*, imprimée *in-fol. in-4.* & *in-12.* ouvrage sçavant & utile pour l'ancienne Géographie, que l'Auteur rapporte à la nouvelle. C'est dommage qu'il ne soit pas fini. Un *Traité* de Droit, & d'autres ouvrages estimés.

MERY, (Jean,) né à Vatan en Berry en 1645, vint s'instruire à l'Hôtel-Dieu de Paris. Non-content de ses exercices de jour, il déroboit subtilement un mort, quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit, & passoit la nuit à le disséquer. En 1685 M. de Louvois le fit Chir.-Major des Invalid., & l'envoya l'année suivante en Portugal, pour secourir la Reine de ce Royaume, qui mourut avant son arrivée. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'y retenir, aussi-bien qu'en Espagne; mais rien ne put vaincre l'amour de la patrie. A son retour il entra dans l'Académie des Sciences, & suivit la Cour à Chambord pour avoir soin de la santé du Duc de Bourgogne, encore enfant. Mais se trouvant encore plus étranger à la Cour qu'en Portugal & en Espagne, il revint aussitôt qu'il put respirer son véritable air natal, celui des Invalides & de l'Académie. Devenu premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, il y rendit de très-grands services. Il étoit très-profond dans l'Anatom. qu'il étudia toujours avec soin. Des étrangers qui souhaitoient passionnément, qu'il leur fît des cours particuliers de cette science, n'ont pû le tenter par les promesses les plus magnifiques & les plus sûres. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès, dans l'Anatomie. On a de lui plusieurs Dissertations sçavantes dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & deux ouvrages qui ont paru séparément; des Observations sur la manière de tailler par *frere Jacques*, & des problêmes de Physique sur le *Fœtus*, *in-4.* Il avoit un cabinet anatomique très-curieux. Mery mourut en 1722 à 77 ans. Ce sçavant Chirurg. avoit beaucoup de Relig. & des mœurs telles que la Religion les demande.

MESMES, (Jean-Jacques de) premier du nom, Chev. Seigneur de Boissy, &c. naquit en 1490 d'une Maison noble & très-ancienne dans la Guyenne, & qui a produit en différens siécles des Hommes illustres par leurs grandes qualités, & par les services importans qu'ils ont rendu à nos Rois & à l'Etat. Il fit des progrès si rapides dans l'étude de la Jurisprudence, qu'avant l'âge de 20 ans, il

enſeigna les Loix avec éclat dans l'Univerſité de Toulouſe. Les plus ſçavans Juriſconſultes ſe faiſoient honneur d'aller entendre ſes leçons. Devenu Conſeiller de Catherine de Foix, Reine de Navarre, il fut envoyé comme Ambaſſadeur à l'Aſſemblée de Noyon, pour revendiquer la partie de la Navarre, dont les Eſpagnols s'étoient emparés. François I. inſtruit de ſon mérite, lui offrit la Charge d'Avocat Général au Parlement de Paris, dont il vouloit dépouiller Jean de Ruzé; mais ce généreux Magiſtrat proteſta qu'il n'accepteroit jamais la place d'un homme, qui ſervoit utilement ſon Roi & ſa patrie. Ce Prince eut tant d'eſtime pour lui, qu'il le fit Lieutenant Civil au Châtelet, enſuite Maître des Requêtes, & enfin premier Préſident au Parlement de Normandie. Mais Henri II. Succeſſeur de François I. le retint dans ſon Conſeil. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret, fille du Roi de Navarre, & unique Héritière de ſes Etats, avec Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme. Il fut parlà le Miniſtre d'une alliance, qui a mis une Couronne dans la Maiſon de Bourbon, & donné à la France pour Roi *Henri le Grand*; il mourut en 1569 à 79 ans. *Henri* de MESMES ſon fils aîné cultiva comme lui les Sciences & les Belles-Lettres, & fut à ſon exemple l'ami & le Protecteur des Sçavans. Il devint ſi habile dans la Juriſprudence, qu'à l'âge de 16 ans il profeſſa avec applaudiſſement le Droit à Toulouſe. Il fut ſucceſſivement Conſeiller au Grand Conſeil, Maître des Requêtes, Conſeiller d'Etat, Chancelier du Royaume de Navarre, Garde du Tréſor des Chartres, & enfin Chancelier de la Reine Louiſe, Veuve de Henri III. Il ne montra pas moins de talent pour les armes, que pour les affaires. Avec un petit corps de troupes il reprit ſur les Eſpagnols pluſieurs Villes & Châteaux fortifiés. Chargé avec le Maréchal de Biron d'une Négociation délicate avec les Huguenots, il occaſionna la Paix de 1570, dite *boiteuſe & malaſſiſe*, à cauſe de ſa courte durée, & parce que le Maréchal de Biron étoit boiteux, & que Henri de Meſmes prenoit le ſurnom d'une de ſes terres, appellée *Malaſſiſe*. Il mourut en 1596. *Claude* de MESMES ſon frere, plus connu ſous le nom de *Comte d'Avaux*, étoit un de ces hommes rares, que Dieu fait naître pour la gloire des Souverains & le bonheur des peuples. Il fut Miniſtre, Surintendant des Finances, Commandeur des Ordres du Roi & Ambaſſadeur en pluſieurs Cours d'Europe. Sa probité y étoit ſi reconnue,

reconnue, que ſa parole valoit un ſerment. Il fut Plénipotentiaire au Traité de Munſter & d'Oſnabruck, conclu en 1648. Les Lettres de Voiture prouvent qu'il étoit l'ami & le Protecteur des gens de Lettres, qualité héréditaire dans ſon illuſtre Maiſon. Il mourut à Paris en 1650. On vit briller les mêmes qualités & les mêmes talens dans ſon Neveu, *Jean-Antoine* de *Mesmes*, Comte d'Avaux & Marquis de Givry, qui fut Ambaſſadeur Extraordinaire à Veniſe, Plénipotentiaire à la Paix de Nimégue, qu'il conclut heureuſement, &c. Il mourut à Paris en 1709.

MESNARDIERE, (Hippolite-Jules Pilet de la) Docteur en Médecine, commença à ſe faire connoître par un écrit, ſur la prétendue poſſeſſion des Religieuſes de Loudun, ſa patrie. Marc-Duncan, Médecin Ecoſſois, ayant eſſayé de prouver dans une Diſſertation qu'il ne leur arrivoit rien, qui ne pût être l'effet d'une imagination dérangée par un excès de mélancholie, la Ménardiere, qui ſortoit des écoles de Médecine de Nantes, défendit la thèſe contraire dans un ouvrage intitulé : *Traité de la Mélancolie*, *in*-8. 1635. Cet écrit plut au Cardinal de Richelieu, qui faiſoit jouer l'intrigue de la poſſeſſion, & ce fut ſous ſes auſpices que la Meſnardiere vint à Paris : il fut d'abord Médecin ordinaire de S. Em. & bientôt laiſſant ſa profeſſion, il ne parut s'occuper que des Belles-Lettres. Il acquit enſuite les charges de *Maître-d'Hôtel* & de *Lecteur du Roi*, & fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1655 : ſon plus conſidérable ouvrage eſt la *Poëtique*, qui n'eſt point achevée, & qui ne comprend preſque que le *Traité de la Tragédie* & celui de l'*Elégie*, *in*-4. 1650 ; elle devoit encore avoir 2 vol. mais la mort du Cardinal, par l'ordre duquel il l'avoit entrepriſe, l'empêcha de l'achever. Il a fait auſſi deux mauvaiſes *Tragédies*, qui ſont *Alinde* & la *Pucelle d'Orléans* ; nous avons encore de lui une *Traduction* preſque littérale, des treize premiers Livres de Pline ; la *Traduction* paraphraſée du *Panégyrique* de Trajan ; *un Recueil* de Poëſies *in-fol.* & pluſieurs autres ouvrages tous oubliés, & qui méritent de l'être. L'Auteur ſe piquoit d'être *beau-diſeur*, & l'on ne trouve dans tout ce qu'il a fait que des mots : auſſi ſelon la déciſion de l'arbitre du Parnaſſe :

On ne lit guères plus Rampale
& Meſnardiere.

Il mourut en 1663.

MESNIL (Jean-Baptiſte du) né dans le pays Chartrain, d'une famille noble, devint Avocat du Roi au Parlement de Paris, à trente-huit ans. L'Auteur de ſa vie le repré-

ſente comme un homme toujours occupé de l'étude, & de ſes fonctions, comme l'Oracle du Palais, le plus ferme appui de la Juſtice, & comme un Juge très-intègre & très-éclairé. Il ne ſe dreſſoit aucun Edit, ni ne ſe faiſoit rien d'import. au Conſeil du Roi, qui ne paſſât par ſa plume avant que d'être publié. Il refuſa la place de prem. Préſ. de Rouen. Les troubles & les déſordres du Royaume, & quelques mécontentemens qu'il reçut de la Cour, affligèrent vivement ce zèlé Citoyen : la douleur le conduiſit au tombeau, en 1569 : on a de lui pluſieurs ouvrages eſtimés.

MESSALINE, (Valerie) femme de l'Empereur Claude, fut l'opprobre de ſon ſexe, par ſes monſtrueuſes proſtitutions : auſſi cruelle qu'impudique, elle exerça ſous le nom de ſon imbécile époux, les plus horribles vexations : elle oſa porter ſes regards ſur ſon beau-pere, *Appius Silanus*, qu'elle fit mourir, parce qu'il refuſa de conſentir à une paſſion qui lui faiſoit horreur. Elle employoit juſqu'à l'autorité de l'Empereur, pour faciliter le ſuccès de ſes intrigues : ayant conçu une paſſion forcenée pour un célèbre Pantomime, nommé Mneſter ; elle lui fit ordonner par Claude d'obéir à l'Impératrice en tout ce qu'elle lui commanderoit. Meſſaline à qui les crimes communs étoient devenus inſipides par l'habitude, voulut, à la face de l'Univers en commettre un qui fût ſans exemple, en épouſant ſolemnellement, du vivant même de l'Empereur, Silius, après l'avoir obligé de répudier ſa femme ; mais Claude la fit mourir, elle & ſon nouveau mari, l'an 48 de Jeſus-Chriſt.

MESTREZAT, (Jean & Philipe) enſeignèrent la Théologie avec réputation, & devinrent deux fameux Miniſtres de la Religion Prétendue-Réformée, dans le dix-ſeptième ſiècle. Ils ont compoſé l'un & l'autre pluſieurs ouvrages.

METELLI, (Auguſtin) Peintre de Bologne, réuſſit ſur-tout à peindre à freſque l'architecture & les ornemens. Il travailloit ordinairement de concert avec Ange-Michel Colonna, autre peintre, habile en ce genre. Il mourut à Madrid, en 1660.

METERIN, (Emmanuel) né à Anvers en 1535, a écrit en Flamand l'*Hiſtoire des Pays-Bas*, depuis 1515 juſqu'en 1612. Cette hiſtoire a été traduite preſqu'en toutes les langues. L'Auteur qui étoit marchand de ſa profeſſion, n'épargna ni ſoin, ni travail pour rendre ſon ouvrage bon. Sa trop grande crédulité lui fit faire beaucoup de fautes qui y reſtèrent juſqu'à la quatrième édition. On l'imprima en Flamand, à la Haye 1618, *in-folio*, & en Allemand, à Francfort, *en 4. v. in-fol.* 1669,

qui vont jusqu'en 1638 : l'Auteur mourut en 1612.

METEZEAU, (Clement) de Dreux, fut Architecte de Louis XIII. Cet artiste d'un génie hardi, & capable des plus grandes entrepriſes, s'eſt immortaliſé par la fameuſe digue de la Rochelle, ouvrage contre lequel les plus célèbres Ingénieurs avoient échoué. Il fut ſecondé dans ſon projet par *Jean Tiriot*, maître maçon de Paris, appellé depuis *le Capitaine Tiriot*. Cette digue avoit ſept cens quarante-ſept toiſes de longueur : on grava dans le tems, le portrait de Metezeau, avec ces vers au bas :

Dicitur Archimedes, terram potuiſſe movere,
Æquora qui potuit fiſtere, non minor eſt.

METEZEAU, (Paul) frère du précédent, Licentié de la Maiſon & Société de Navarre, ſeconda le Cardinal de Berulle dans l'établiſſement de l'Oratoire de France, qui a produit tant d'hommes illuſtres par leur piété & leurs talens. En 1616, il prêcha à Angers avec tant d'éclat, que trois ans après, on confia le Collège de cette ville, aux Peres de l'Oratoire. Ses prédications eurent un ſemblable ſuccès, dans pluſieurs autres lieux. Gilles le Mazuyer, premier Préſident du Parlement de Toulouſe, & Jean de Rudele, grand Vicaire, l'ayant entendu, engagèrent les Paroiſſiens de la Dalbade à attirer des ſujets, d'un corps qui annonçoit avec tant de dignité, la Doctrine de Jeſus-Chriſt. Le Cardinal de Sourdis, Archevêque de Bourdeaux, l'ayant engagé à prêcher dans ſon Egliſe, écrivit à ſon Chapitre : *Je vous envoie un autre Paul en Chair*. Paul Metezeau, fit en effet l'admiration de cette ville, & Dieu opéra par ſon miniſtère pluſieurs converſions éclatantes : le Parlement, pour l'entendre, changea ſouvent les heures de ſes ſéances : il fut tellement goûté en 1624 à Marſeille, que cette ville donna à ſa Congrégation, la direction de ſon Collège ; elle fut imitée par celle de Toulon, où la réputation de cet illuſtre Prédicateur s'étoit répandue. En 1625, il fit imprimer un corps de Théologie propre aux Prédicateurs & aux Théologiens, ſous le titre : *Theologia ſacra juxta formam Evangelicæ prædicationis diſtributa*, &c. Quatre ans après *il publia un autre* ouvrage plus conſidérable, *de Sancto Sacerdotio, ejus dignitate & functionibus ſacris*, &c. *in*-8. Le P. Metezeau mourut à Calais en 1632, dans le cours d'un Carême, à 50 ans.

METHOCHITE, (Théodore) Logothete de Conſtantinople, paſſe avec raiſon pour un des plus ſçavans

Grecs du quatorzième siècle. Son érudition étoit profonde, son jugement solide, & sa mémoire soutenue : ce qui le fit appeller comme Longin, *une Bibliothèque sçavante*. Il mourut en 1332, & laissa un grand nombre d'Ouvrages, entr'autres, une *Histoire Romaine*, *in*-4. peu considérable; une *Histoire Sacrée* ; une de Constantinople, &c.

METHODIUS, (Saint) surnommé *Eubulius*, fut Évêque de Tyr, & souffrit le martyre, à la fin de la persécution de Dioclétien, vers l'an 1312. Il avoit composé plusieurs écrits, dont quelques Peres font un grand éloge. Il ne nous reste que celui qui est intitulé : *Le festin des Vierges* ; c'est un dialogue où dix Vierges s'entretiennent sur l'excellence de la chasteté. Cet Ouvrage nous donne une grande idée du génie & de la science de ce Saint ; mais on y trouve des expressions, qui présentent un sens peu orthodoxe. Quelques Auteurs prétendent que les Hérétiques, l'ont corrompu. Saint Méthode, après avoir d'abord favorisé Origène, devint ensuite un de ses plus zèlés adversaires. Il ne faut pas le confondre avec Méthodius premier, célèbre Patriarche de Constantinople, qui fut un des plus zèlés défenseurs du culte des saintes images. Il fut exilé par l'Empereur Michel, après avoir reçu cent coups de fouets : on l'enferma ensuite dans un sépulcre étroit & obscur, seul avec un criminel. En ayant été tiré, après la mort de l'Empereur Michel premier, il convertit plusieurs Hérétiques par la douceur de son caractère, la force de ses raisons, & la profonde connoissance qu'il avoit de l'Ecriture Sainte. Il mourut en 846.

METIUS, (Jacques) d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche, & en présenta une aux Etats-Généraux en 1609. On employoit depuis long-tems des tubes à plusieurs tuyaux pour diriger & rendre plus distincte, la vûe des objets éloignés; mais ils étoient sans verre, & Métius est le premier qui ait joint le verre aux tubes. Il dut cette invention à une rencontre imprévûe : des écoliers, en se jouant en hyver, ajustèrent des morceaux de glaces aux deux bouts du dessus de leurs écritoires, & furent très-étonnés, de voir que par ce moyen, les objets éloignés se rapprochoient d'eux. Métius réflechit sur cette découverte dont il avoit été témoin, & inventa facilement les lunettes d'approche. *Adrien* METIUS son frère, enseigna avec honneur les Mathématiques en Allemagne, & composa plusieurs Ouvrages sur cette science.

METHON, se distingua

beaucoup à Athènes, par le ſuccès avec lequel il s'appliqua à l'Aſtronomie : c'eſt lui qui inventa, 432 ans avant Jeſus-Chriſt, ce qu'on appelle *le Nombre d'Or*, qui eſt une révolution de 19 ans, par laquelle il prétendoit accorder le cours du Soleil avec celui de la Lune, de manière que les années ſolaires & lunaires, commençaſſent au même point. Lorſque les Athéniens équipèrent une flote, pour paſſer en Sicile, Méton prévoyant les funeſtes ſuites de cette expédition, contrefit, dit-on, le fou, pour ſe diſpenſer d'y prendre part.

METTRIE, (Julien Offroy de la) Médecin, plus fameux par la Satyre, l'impudence & l'obſcénité, que par ſa ſcience dans la Médecine, naquit à S. Malo, en 1709; & après avoir fait ſes Humanités avec ſuccès, il alla en Hollande, étudier ſous le célèbre Boheraave. Après avoir puiſé dans cette école quelques connoiſſances, relatives à la profeſſion, à laquelle il ſe deſtinoit, il vint à Paris, & fut placé auprès du Duc *de Grammont*, Colonel des Gardes Françoiſes, qui lui fit donner le brevet de Médecin de ſon Régiment. Il accompagna ce Seigneur à la guerre, ſe trouva avec lui à la bataille d'Ettingen, & au ſiège de Fribourg, où il tomba dangereuſement malade. Cette maladie, qui devoit être pour lui une ſource de réflexions chrétiennes, ne lui en inſpira que d'impies; & dès-lors, il conſacra ſa plume à l'irréligion & au matérialiſme. L'*hiſtoire naturelle de l'ame*, qu'il publia, peu après, excita contre lui, un orage auquel il n'échappa que par le crédit de ſon protecteur; mais ce protecteur ayant été tué d'un coup de canon, la Mettrie perdit ſa place, & cette première diſgrace ne le rendant pas plus ſage. Il fit paroître un Libelle contre ſes Confrères, ſous le titre de *Machiavéliſme des Médecins*, Ouvrage ſans eſprit, ſans jugement, où l'on ne trouve qu'une Satyre groſſière, & une impudence cinique. Cette miſérable brochure le força de ſe retirer à Leyde, où peu s'en fallut qu'il ne ſubit la peine due à ſa ſcélérateſſe; car l'*Homme machine*, où il oſa entreprendre d'expliquer comment la penſée & les ſentimens, pouvoient n'être qu'un pur méchaniſme, ſouleva contre lui preſque toutes les Sectes de la Hollande, & toutes citèrent l'Auteur criminel de cet Ouvrage abominable, au tribunal des Hautes-Puiſſances. On donna donc des ordres pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, & la Religion alloit être vengée des excès de ce blaſphémateur, lorſqu'averti du péril, il ſe ſauva avec précipitation. Après avoir erré aſſez long-tems dans des

routes inconnues, il se rendit à Berlin en 1748, fut associé à l'Académie de cette ville, & y mourut en 1751, d'une indigestion. Outre ces Libelles dont nous avons parlé, & quelques autres qui n'ont dû le peu de succès passager qu'ils ont eu, qu'au goût effrené de notre siècle, pour tout ce qui attaque la Religion & les mœurs, nous avons de ce Médecin impie, la *Traduction* des *Aphorism. de Boerhaave*, avec quelques autres traductions. Cet homme étoit un espèce de fou, avec quelqu'apparence d'esprit; mais qui en avoit très-peu en effet, & qui dès qu'il s'avisa d'écrire perdit tout auprès de ceux qui avoient conçu pour lui quelque estime. On prétend qu'il se repentit à la mort de ses égaremens; mais quel repentir, pour de si grands excès!

METZ, (Claude Barbier du) Lieutenant-Général d'Artillerie & des Armées du Roi, né à Rosnay en Champagne, en 1636, signala sa valeur en différens siéges & combats, pendant les guerres de Louis XIV. Il fut tué à la fameuse bataille de Fleurus en 1690, en poursuivant l'ennemi avec trop de chaleur. Sa mort excita les regrets des Soldats, des Officiers & du Roi même, qui dit à M. du Metz son frère: *Vous perdez beaucoup; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai à remplir cette place.* Madame la Dauphine ayant apperçu un jour cet Officier au dîner du Roi, dit tout bas à Sa Majesté: *Voilà un homme bien laid; & moi, répondit* Louis XIV, *je le trouve un des plus beaux hommes de mon Royaume, parce que c'est un des plus braves.* M. du Metz perfectionna l'Artillerie, & en rendit le service presqu'aussi prompt, que celui de la Mousqueterie. Il étoit régulier dans ses mœurs, d'un caractère bienfaisant & généreux, sur tout à l'égard des pauvres Soldats.

METZA, (Gabriel) Peintre, né à Leyde en 1615, a fait peu de tableaux; mais ils sont très-précieux, par l'art avec lequel, il a sçu rendre les beautés de la nature. La finesse & la légereté de la touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur, & l'exactitude du dessein, se font également admirer dans ses Ouvrages: ce Maître ne peignoit qu'en petit: la plûpart de ses sujets sont de caprice. Il mourut à Leyde, en 1658.

MEVIUS, (David) célèbre Jurisconsulte, Conseiller privé du Roi de Suède, & Président du Conseil Souverain de Weismar, fut envoyé par Charles X, Roi de Suède, à Vienne, pour terminer les différens de ce Prince avec la Cour Impériale, sur l'investiture des provinces d'Al-

lemagne, qui avoient été cédées à la Couronne de Suède, par le traité de Weſtphalie. On l'employa enſuite à faire tous les Réglemens, qui doivent être obſervés dans les Provinces, qu'occupe la Suède en Allemagne : il eut part à pluſieurs autres affaires importantes, & mourut vers 1681 : *Ses Commentaires ſur le droit de Lubeck, & ſes déciſions* ont été ſi goûtés, qu'on les a réimprimés huit fois. On trouve à la tête des premiers d'excellens prolegomènes : on eſtime encore beaucoup ſa *Juriſprudence univerſelle*, & d'autres Ouvrages.

MEUN, (Jean de) *Voyez* CLOPINEL.

MEURISSE, (Henri Emanuel) de Saint Quentin, ſe diſtingua à Paris par ſon habileté dans la Chirurgie, & dans ſon Corps par le zèle qu'il a toujours montré pour ſa gloire. Il a eu beaucoup de part à la conſtruction du nouvel Amphithéâtre de St Côme; il prit ſoin des ornemens qu'on y admire, & fit frapper des médailles, dont on eſtime autant les ſentences, que l'art qui y brille. On lui doit auſſi un *Traité* de la ſaignée, *in*-12. qui a été reçu avec applaudiſſement.

MEURSIUS, (Jean) né à Loſdun, près de la Haye en Hollande, en 1579, eut des diſpoſitions ſi heureuſes pour les Belles-Lettres, qu'à douze ou treize ans, il compoſa des diſcours Latins & des vers Grecs eſtimés. Devenu Profeſſeur d'Hiſtoire à Leyde, en 1610, & enſuite en langue Grecque, il acquit tant de réputation, que Chriſtiern IV, Roi de Dannemarck, le chargea d'enſeigner l'hiſtoire & la politique dans l'Univerſité de Sora en 1625. Il ſoutint dans cette place, la grande idée qu'on avoit conçue de ſon mérite, & mourut en 1641 âgé de ſoixante ans. Les Ouvrages qu'il a laiſſés en grand nombre, prouvent qu'il a été un des plus ſçavans & des plus laborieux Ecrivains de ſon ſiècle. Pluſieurs regardent l'ancienne Grèce, comme *Creta, Cyprus*, &c. *in*-4. curieux & ſçavant; *de populis Atticæ; Atticarum lectionum, Libri VI; Archontes Athenienſes; Fortuna Attica; de Athenarum origine; de Feſtis Græcorum; de Athenarum antiquitatibus;* il a fait de plus, *Hiſt. Danica in-folio*, 1638, très-eſtimée, &c. *Jean* MEURSIUS, ſon fils, a auſſi compoſé pluſieurs Ouvrages.

MEUSNIER, (Philippe) né à Paris en 1655, excelloit à peindre l'architecture. Ses tableaux font un effet admirable, par l'intelligence avec laquelle il a ſçû diſtribuer les clairs & les ombres; il entendoit parfaitement la perſpective; ſon Architecture eſt d'un grand goût, très-régulière, & d'un fini étonnant; ſa touche eſt libre, & ſa com-

poſition belle, riche & ingénieuſe ; il deſſinoit très-bien la figure. Ses talens ne furent pas ſans récompenſe. Il fut reçû à l'Académie & en devint Tréſorier. Louis XIV. & Louis XV. le viſitèrent dans ſon attelier, & lui donnèrent de juſtes éloges. On lui accorda une penſion & un logement aux Galleries du Louvre, où il mourut en 1734.

MEXIA ou MESSIA, (Pierre) fit honneur à Seville ſa patrie, par ſa Science & par ſes Ouvrages qui ſont eſtimés. Celui de *Silva de varia Lecion*, fut reçû avec un applaudiſſement général, & traduit en pluſieurs Langues. Il travailloit à la vie de Charles V. Lorſque la mort l'enleva vers l'an 1552.

MEZANGUI (François Philippe) Acolite du Diocèſe de Beauvais, naquit en cette Ville le 22 Août 1677. Après avoir fait ſes études à Paris, il profeſſa pendant pluſieurs années les Humanités & la Rhétorique au Collège de la Ville de Beauvais, ſous M. du Pré, qui en étoit Principal. De retour à Paris, il accepta la place de Gouverneur de la Chambre commune des Rhétoriciens au Collège de Beauvais, qu'il quitta, lorſque M. Rollin qui en étoit Principal, forcé par des ordres ſupérieurs, s'en retira en 1712. Après la mort de Louis XIV. M. Coffin qui avoit ſuccédé à M. Rollin, nomma M. Mezangui ſon Principal, & le chargea d'enſeigner les vérités du catéchiſme aux Penſionnaires. Dans cet emploi aujourd'hui ſi négligé, & néanmoins ſi important, il s'appliquoit ſur-tout à préſenter aux plus jeunes, comme aux plus avancés, les ſaintes vérités de la Religion avec une certaine étendue, & de la manière qui lui paroiſſoit la plus propre à leur en faire ſentir la beauté, & à leur en inſpirer l'amour. M. Coffin l'engagea à mettre ces Inſtructions par écrit, afin que ceux qui le remplaceroient, puſſent ſuivre le même plan. C'eſt ce qui a produit le corps de l'excellent Ouvrage de *l'Expoſition de la Doctrine Chrétienne*, ouvrage qui ne peut être trop répandu & trop lû. Il a été imprimé en 1744, puis en 1754. Cette ſeconde édition eſt beaucoup augmentée. En 1727, M. Mezangui avoit donné en un vol. *l'Abrégé de l'Hiſtoire & de la Morale de l'ancien Teſtament*, avec de petites notes. Il y a joint depuis des explications pour en éclaircir les principales difficultés, & des réflexions pour développer les grandes vérités, & les profonds myſtères qu'il renferme. Cet Ouvrage a dix vol. *in*-12. Dans la préface qui eſt à la tête, l'Auteur, par une modeſtie

rare, nous apprend qu'il n'a rien dit de lui-même, & qu'il n'eſt que l'écho des anciens & modernes qui ont expoſé avec le plus de lumière & d'onction, les vérités que renferment les Saintes Ecritures. Nous avons auſſi du même Auteur, une édition du nouveau teſtament, en un & trois vol. *in*-12. avec des notes, pour éclaircir les endroits obſcurs qui renferment des vérités de foi & de morale, pour prévenir les fauſſes conſéquences qu'on pourroit tirer de quelques paroles mal entendues, & lever les principales difficultés. Il nous a encore donné une *Vie* des Saints, avec des pratiques tirées du ſujet même, & une Prière courte qui renferme le fruit des vérités, qu'on vient de lire. Il a eu une grande part au Miſſel de Paris qu'a donné M. de Vintimille, & c'eſt à lui que nous devons la perfection où il eſt. A l'arrivée de la Bulle *Unigenitus*, M. Mezangui fut conſterné, parce qu'il prévit les maux qu'elle alloit cauſer. Il s'unit à l'appel que l'Univerſité en interjetta, avec d'illuſtres Prélats. En 1728, ſçachant les diſpoſitions de la Cour, il ſe retira du Collège de Beauvais : c'eſt depuis ce tems, que vivant dans la retraite, tant à Paris, que dans le Diocèſe, il a travaillé aux excellens Ouvrages dont nous avons parlé, & qui feront à jamais ſon éloge, par la bénédiction que Dieu a répandue ſur eux.

MEZERAI (François Eudes de) naquit en 1610, à Ry en baſſe Normandie. Son pere qui étoit Chirurgien, flatté du progrès qu'il fit dans les Humanités, & de ſa facilité pour les Vers, l'envoya à Paris, où le célèbre des Yvetaux ſon compatriote, le détourna de la manie des Vers, & lui conſeilla de leur préférer, l'étude de l'Hiſtoire de la Politique. Il lui procura un emploi dans l'armée de Flandres, qu'il quitta après deux campagnes pour ſe renfermer au Collège de Sainte Barbe, au milieu des livres & des manuſcrits. Sa trop grande application au travail, le jetta dans une grande maladie. Ce fut alors, dit l'Abbé d'Olivet, que le Cardinal de Richelieu, attentif à découvrir tout ce qu'il y avoit de mérite caché dans les galletas de Paris, apprit le le nom, les projets & la maladie du jeune Hiſtoriographe, & lui envoya ſur le champ, 500 écus d'or dans une bourſe ornée de ſes armes. Animé par cette libéralité, il publia en 1648, le premier volume de l'Hiſtoire de France *in-fol.* garni de portraits & de médailles, qui fut très-bien reçû du Public, quoique généralement parlant, ce ſoit un mauvais Ouvrage. Le ſecond parut en 1646, & le troi-

sième en 1651 : ces deux derniers valent mieux, que le premier. On prétend que lorsqu'il publia ces trois volumes, il n'avoit eu aucun des originaux de notre Histoire, & qu'il travailloit sur les mémoires de Jean Baudouin, Ecrivain laborieux, mais peu exact. Le Roi pour le récompenser, lui donna une pension de 4000 livres. En 1668, il donna l'abrégé de son Histoire en trois vol. *in*-4. plus correct que la grande Histoire, & qui fut reçû avec plus d'applaudissement. Comme l'Ouvrage ne passa point par les mains des Censeurs, l'auteur eut plus de liberté de dire ce qu'il pensoit, principalement au sujet des gens d'affaires qu'il n'aimoit point. Mezerai qui avoit fait contre eux une Satire non imprimée, sous le titre d'Histoire de la Maltôte, en détacha quelques endroits pour mettre dans son Histoire ; mais il en porta la peine : Colbert s'en plaignit, & Mezerai promit de corriger dans une seconde édition, ce qui avoit déplû au Ministre. Il le fit, mais en apprenant au Public que des ordres supérieurs l'avoient forcé de pallier la vérité : pour le punir, on supprima la moitié de sa pension : l'Historien murmura & perdit l'autre moitié. Cette disgrace le détermina à écrire sur des matières qui ne pussent plus l'exposer à de pareils revers. Il composa un traité de *l'Origine des François*, qui est bien travaillé & rempli de recherches curieuses. Peu de tems après, il succéda à Conrart, dans la Charge de Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, & mourut en 1683, âgé de 73 ans. On a encore de lui une *Continuation de l'Histoire des Turcs*, in-fol. depuis 1612 jusqu'en 1649. On lui a attribué plusieurs Satires Poëtiques contre le Gouvernement, qui parurent sous le nom de Sandricourt : mais ce qui est encore plus injurieux à sa mémoire, c'est qu'on a osé le représenter comme un homme bizare jusqu'à l'extravagance, & qui n'eut de Religion que la veille de sa mort. L'Abbé d'Olivet s'est élevé avec raison, contre cette calomnie. Mezerai possédoit les grandes parties d'un bon Historien, une connoissance profonde des affaires de France, un jugement exquis, un amour pour la vérité, & une force pour la dire, que rien ne pouvoit allarmer. Son stile est énergique, quoique dur, souvent barbare, quelquefois même très-bas ; mais il a des tours inimitables, des expressions, des saillies heureuses, qui naissent de sa dureté même. Ce qui fait le prix de son Histoire, c'est que les faits y sont rangés dans un ordre clair & net,

que les caractères en ſont peints le plus ſouvent d'un ſeul trait, & que les réflexions dont elle eſt enrichie, ſont vives, brillantes, neuves, hardies, contenant en un mot les inſtructions les plus ſolides.

MICHAELIS, (Sébaſtien) né à Saint Zacharie, petite ville du Diocèſe de Marſeille vers 1543, entra fort jeune chez les Dominicains de cette Ville, & fit de grands progrès dans les Sciences, dans les Langues & dans la Théologie. Devenu Supérieur de ſa Province, il fit auſſitôt les préparatifs pour la réforme qu'il méditoit, & pour ne la point abandonner, il refuſa deux Evêchés. Etant Prieur du Couvent de Toulouſe, il y fit refleurir l'eſprit primitif de ce Saint Ordre. Dans l'eſpace de quelques années, il fut en état d'envoyer comme des Colonies de Religieux réformés, dans différentes maiſons de ſa Province. M. de Verdun, alors premier Préſident du Parlement de Toulouſe, ſoutint la réforme naiſſante, contre un nouveau Provincial, qui vouloit l'étouffer dans ſon berceau. Le Pere Michaelis obtint de la Cour de Rome, que les Religieux de cette réforme, compoſeroient une Congrégation ſéparée. Il en fut le premier Vicaire Général. Ce zélé Réformateur étant venu à Paris, y jetta en 1612, le fondement du Couvent de l'Annonciation, dans la rue Saint Honoré, & y mourut en 1618 à 74 ans. Dans les deux tranſlations qu'on a faites de ſon corps, on l'a trouvé ſans aucune corruption. Il eſt glorieux pour lui, d'avoir comme reſſuſcité dans quelques Provinces de France l'eſprit de Saint Dominique. On a quelques Ouvrages de ce Saint Religieux.

MICHÉE, l'un des douze petits Prophêtes, né à Moraſthie bourgade de la Tribu de Juda, prophétiſa pendant près de 50 ans, depuis 740 juſqu'à 724 avant J. C. On ne ſait aucune particularité de ſa vie, ni de ſa mort. Ses Prophéties ſont en Hébreu, & ne contiennent que ſept chapitres, dans leſquels il reprend avec un ſtile ſublime, les déréglemens des Iſraëlites, dont il prédit les malheurs. Il annonce d'une manière très-claire la naiſſance du Meſſie à Bethléem, ſa domination qui doit s'étendre juſqu'aux extrémités du monde, & l'état floriſſant de ſon Egliſe.

MICHEL I, Curopalate, ſurnommé *Rangabe*, épouſa Procopie, fille de Nicéphore, & fut couronné Empereur en 811. C'étoit de tout l'Empire le plus digne & le plus capable de faire le bonheur des Romains. Ce Prince plein de Religion & d'humanité, s'appliqua à eſſuyer les lar-

mes de ſon Peuple ; publia pluſieurs Edits contre les Hérétiques, fit refleurir la foi Catholique, & couper la langue à un Moine Impoſteur, qui ſe mêloit de prédire l'avenir, & ſe faiſoit gloire de briſer les images. Il n'oublia rien pour relever les familles abbatues ; ſous la tyrannie du dernier règne. En un mot ſon unique but fut, de réparer tous les maux de l'empire. Il eut une guerre à ſoutenir contre les Sarrazins qui furent défaits par Léon *l'Arménien*, Général des troupes de l'Orient ; mais il ne fut pas ſi heureux contre les Bulgares, qui s'emparèrent de Meſembric, forte place, qui étoit la clef de l'Empire ſur le Pont Euxin. Léon profita de cette circonſtance, pour ſe frayer le chemin du Trône, & ſe révolta. Michel aima mieux abandonner le diadême, que de le conſerver au prix du ſang de ſes ſujets ; ce qu'il fit en 813, & il ſe réfugia dans une Egliſe, avec ſa femme & ſes enfans, & prit l'habit Monaſtique. Léon leur épargna la vie, & pourvut à leurs ſubſiſtance. Michel Curopalate étoit un Prince droit, magnifique, libéral, bienfaiſant, zélé pour la Religion Catholique, pour le repos & la tranquilité de ſes ſujets ; mais il manqua ou des vertus guerrières, ou de la force qui étoit néceſſaire dans les conjonctures où il ſe trouva.

MICHEL II, le *Begue*, né à Amorium, Ville de la haute Phrygie, de parens pauvres, plut à l'Empereur Léon l'*Arménien* qui l'avança dans ſes troupes, & le fit Patricien. Accuſé d'avoir conjuré contre ſon Bienfaiteur, il fut mis en priſon, condamné par Léon, à être brûlé en ſa préſence, la veille de Noël. Déja le criminel étoit au lieu de ſon ſupplice, lorſque l'Impératrice Théodoſia repréſenta à Léon, que c'étoit manquer de reſpect pour la fête. Il différa l'exécution ; mais la nuit même de Noël, il fut aſſaſſiné dans ſon Palais. Michel tiré de ſa priſon, & ayant encore les fers aux pieds, s'aſſit ſur le Trône, fut ſalué Empereur & couronné. Il ne ſçavoit ni lire ni écrire. Auſſi haïſſoit-il les gens de Lettres ; mais ce fut là ſon moindre défaut. Il étoit perfide, ingrat, parjure, yvrogne, cruel, avare, impudique ; mais brave, hardi, entreprenant, intrépide dans l'exécution & heureux à la guerre, quand il la faiſoit en perſonne. Il ſe déclara contre la Religion, prétendit qu'il n'y avoit ni démons, ni Prophètes, ni réſurrection, que la fornication n'étoit point un péché, & avança une infinité d'autres abſurdités. Il perſécuta ceux qui honoroient les images, & ſurtout les moines qu'il avoit réſolu d'exterminer. Il

épouſa publiquement une Religieuſe. L'Empire ſous ſon règne, fut affligé de toutes ſortes de calamités. La famine, la peſte, la guerre, les tremblemens de terre, le tonnerre & les orages, cauſèrent d'affreux déſaſtres, juſte châtiment de ſon impiété. Il fut attaqué d'une violente chaleur d'entrailles, qui le jetta dans des agitations épouvantables, qui délivrèrent en 829, l'Empire d'un Prince impie, d'un cruel perſécuteur & du Tyran le plus avare, qui eût jamais été ſur le trône de Conſtantinople.

MICHEL III, *le Buveur ou l'Yvrogne*, Empereur d'Orient, ſuccéda à Théophile ſon pere en 842, à l'âge de trois ans, ſous la Régence de Théodora ſa mere. Cette vertueuſe Impératrice vint à bout de détruire entièrement l'héréſie des Iconoclaſtes, qui depuis 116 ans, avoit coûté tant de ſang à l'Egliſe & à l'Etat. Elle renouvella le traité de paix avec Bogoris, Prince des Bulgares en 844, & lui rendit ſa ſœur, qui devenue Chrétienne, pendant ſa captivité, engagea ſa nation à embraſſer la foi en 860. Bardas frere de Théodora, pour avoir ſeul toute l'autorité, détermina le jeune Prince à obliger ſa mere de ſe renfermer dans un Monaſtère avec ſes filles. Saint Ignace, Patriarche de Conſtantinople, n'ayant pas voulu l'y contraindre, fut chaſſé de ſon Siège, & Photius mis à ſa place. Celui-ci excommunié par le Pape, fut l'Auteur de ce funeſte ſchiſme, qui diviſe encore aujourd'hui les deux Egliſes Grecque & Latine. Michel débarraſſé d'une ſage Tutrice, qui le contenoit par ſon conſeil & par ſon autorité, lâcha le frein à ſes paſſions. On vit en lui un jeune Prince âgé de 21 ans, impie, ſacrilège, débauché, diſſipateur, perfide, ſanguinaire, violent. Il ne trouvoit d'Empereur digne de ſon eſtime, que Néron, & ſe faiſoit gloire de l'imiter en tout. Il ſe livra aux plus affreuſes débauches, & n'éleva aux premières charges, que ceux qui portoient l'excès du vin & du libertinage auſſi loin que lui. Après avoir laiſſé régner Bardas avec le titre de Céſar, il le fit mourir, parce qu'il lui étoit devenu ſuſpect, & aſſocia Baſile à l'Empire. Ce nouveau favori craignant le ſort de Bardas, fit aſſaſſiner Michel qui étoit plongé dans l'yvreſſe, en 864. Ainſi périt le Néron de l'Empire d'Orient, par une fin auſſi tragique, que celui de Rome, qu'il avoit fait revivre, en s'abandonnant comme lui a toutes ſortes de diſſolutions & d'exercices indignes d'un Empereur.

MICHEL IV, *Paphlago-*

nien, ainſi nommé parce qu'il étoit né à Paphlagonie, de parens obſcurs, ſuccéda à Romain Argyre, Empereur d'Orient, en 1034, par les intrigues de l'Impératrice Zoé, qui ayant pour lui une paſſion criminelle, avoit fait mourir l'Empereur ſon mari; elle donna auſſi-tôt la couronne à ſon amant, & l'épouſa. Peu de tems après il tomba dans une maladie dangereuſe, accompagnée de convulſions, qui le mirent hors d'état, de s'appliquer à aucune affaire. Après avoir ſoumis les Bulgares, il ſe dépouilla de la pompe, prit l'habit de Religieux, & ſe renferma dans un Monaſtère. Il y conſacra le reſte de ſa vie à la pénitence, & à expier par ſes larmes, la part qu'il avoit priſe à la mort de Romain, & le crime de ſon adultère avec l'Impératrice. Il mourut dans de grands ſentimens de piété en 1051. Il eut pour ſucceſſeur *Calafate*, ſon neveu, ainſi nommé, parce que ſon pere étoit Calfateur de vaiſſeaux. Il avoit été adopté par l'Impératrice Zoé, qui s'en repentit bientôt; car il devint ingrat, ſoupçonneux, inhumain, & cruel à l'excès. Ayant exilé Zoé, ſa bienfaitrice, le peuple ſe ſouleva contre lui. Il eut les yeux crevés, & fut enfermé dans un Monaſtère, après un règne de quatre mois & cinq jours.

MICHEL VII, *Parapinace*, Empereur d'Orient, fils de Conſtantin Ducas, & d'Eudoxie, ſuccéda à Romain Diogène en 1071: il ne porta le diadême, que pour en ternir l'éclat. Prince foible, indolent, ſans cœur, ſans génie, il n'oſa, ou ne put rien faire par lui-même. Un Conſeil d'hommes faux & intéreſſés, fut toujours ſa loi. Les guerres civiles & étrangères, ravagèrent l'Empire pendant ſon règne, ſans qu'on pût l'obliger à ſortir de ſon palais, pour prendre les armes & défendre ſa couronne. Il paſſoit les jours à compoſer de mauvais vers, ou à s'amuſer avec de jeunes Seigneurs à des jeux puérils. Nicéphore *Botoniate*, qui commandoit les troupes d'Aſie, ſe révolta avec ſuccès contre lui. Michel fut relégué dans un Monaſtère, où il prit l'habit de Religieux en 1078: il en ſortit depuis pour être Archevêque d'Ephèſe. Ce Prince foible, quitta le trône avec autant d'indifférence, qu'il l'avoit occupé.

MICHEL VIII, *Paleologue*, deſcendoit d'une des plus anciennes familles de l'Orient. Il ne ſe contenta pas de la qualité de Régent, ſous la minorité du jeune Laſcaris; mais il gagna ſi bien l'affection du peuple, qu'il ſe fit aſſocier à l'Empire avec lui. Ce Prince guerrier fit aſſiéger Conſtantinople, qui fut repriſe en 1201, ſur Bau-

douin II ; ayant été occupé 58 ans par les François. Après y avoir fait ſon entrée, il eut la cruauté de faire crever les yeux à ſon jeune Collègue, & l'enferma dans un fort, ſur le bord de la Mer, malgré les ſermens qu'il avoit faits. Il travailla beaucoup pendant ſon règne à réunir l'Egliſe Grecque avec la Latine : il ſigna l'acte de cette réunion en 1277, & envoya au Pape la formule de ſa profeſſion de foi, & du ſerment d'obéiſſance ; ce qui lui attira beaucoup de contradiction de la part des Grecs Schiſmatiques ; néanmoins cette réunion ne paroiſſant pas ſincère à Nicolas III, ce Pape l'excommunia, comme fauteur du Schiſme & de l'Héréſie des Grecs, en 1281. Il renouvella cette excommunication l'année ſuivante, qui fut celle de la mort de Michel. Ce Prince étoit affable, libéral, ami des Sçavans & des Lettres, qu'il fit fleurir à Conſtantinople ; mais on lui reproche d'avoir été ambitieux, cruel & perfide.

MICHEL, (Jean) de Niſmes, s'eſt fait un nom par quelques Poëſies Gaſcones, ſur-tout par ſon Poëme *ſur les Embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de quatre-mille deux cens vers.

MICHEL-ANGE, (*Voyez* BONAROTA.

MICHEL-ANGE DE CARAVAGE, Peintre célebre, *Voyez* CARAVAGE.

MICHEL-ANGE *des Batailles*, ainſi ſurnommé à cauſe de ſon habilité à peindre des batailles, naquit à Rome en 1602. Il excelloit auſſi à peindre des Marchés, des Paſtorales, des Foires, avec des animaux & des fruits. Son génie plaiſant conduiſoit ſa main dans le ridicule qu'il donnoit, à ſes figures. Son imagination étoit vive, il avoit une agilité de main extraordinaire ; plus d'une fois il a repréſenté une bataille, un naufrage, ou quelque avanture ſingulière, au récit qu'on lui en faiſoit. Il mettoit beaucoup de force & de vérité dans ſes Ouvrages ; ſon coloris eſt vigoureux, & ſa touche d'une legéreté admirable ; rarement il faiſoit le deſſein ou l'eſquiſſe de ſon tableau. Ses talens diſtingués lui procurèrent de grands biens : il mourut à Rome en 1660.

MICHEL CERULARIUS, Patriarche de Conſtantinople, ſe déclara contre l'Egliſe Romaine en 1053, dans une Lettre écrite à Jean, Evêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au Pape, & à toute l'Egliſe d'Occident. Il y faiſoit un crime aux Latins de ce qu'ils ſe ſervoient de pain azyme dans la célébration des ſaints Myſtères ; de ce qu'ils mangeoient du ſang des animaux, & des viandes étouffées ; de ce qu'ils

jeûnoient les Samedis de Carême. Le Pape Leon IX répondit à cette Lettre, & envoya des Legats à Conſtantinople, qui excommunièrent Cérularius, qui ne voulut rien révoquer de ce qu'il avoit écrit, ni rien entendre à la réunion. Ce Patriarche les excommunia à ſon tour; depuis ce tems-là l'Egliſe de Conſtantinople fut ſéparée de celle de Rome. Le préſomptueux & inſatiable Cérularius, ne ceſſoit de demander à l'Empereur des graces; quand il étoit refuſé, il oſoit le menacer de lui faire ôter la couronne, qu'il lui avoit miſe ſur la tête. Il eut même la témerité de prendre la chauſſure de pourpre, qui n'appartenoit qu'au Souverain; diſant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence, entre l'Empire & le Sacerdoce. L'Empereur Comnène indigné d'une telle audace, le fit dépoſer en 1059, & l'éxila dans l'iſle de Proconèſe, où il mourut de chagrin peu de tems après.

MICHELI, (Pierre Antoine) né à Florence, de parens pauvres, fut d'abord deſtiné à la profeſſion de Libraire, qu'il abandonna pour ſuivre ſon inclination, pour la connoiſſance des plantes. Il lut Mathiole, & examina avec ſoin la nature, dans les campagnes, dans les bois, & ſur les montagnes. Il étudioit en même tems ſeul & ſans Maître, la langue Latine. Son génie philoſophique, joint à beaucoup de pénétration & d'application, lui fit faire un grand nombre de découvertes. Ayant été préſenté au Grand Duc, il fut bientôt pourvû de tous les Livres, qui lui étoient néceſſaires. Son Alteſſe l'honora enſuite du titre de ſon Botaniſte: dès-lors content de ſa ſituation, il ne prêta jamais l'oreille aux propoſitions, qu'on lui fit d'une plus haute fortune. Il parcourut divers pays, & fit un grand nombre d'obſervations curieuſes, dans l'hiſtoire naturelle. Il mourut en 1737. On a de lui un Ecrit intitulé: *Nova plantarum genera*, qui avoit fait dire au ſçavant Boerhaave, que l'Auteur étoit le premier Botaniſte de notre ſiècle.

MICHON, *Voyez* BOURDELOT.

MIDAS, fils de Gordius, & fameux Roi de Phrygie, ayant reçu Bacchus chez lui avec beaucoup de magnificence, ce Dieu, par reconnoiſſance, lui promit, ſelon la Fable, de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Midas lui demanda le privilège de changer en or, tout ce qu'il toucheroit. Il eut bientôt lieu de s'en repentir; car tout ſe changeoit en or, juſqu'à ſes alimens, dès qu'il les touchoit. Ayant prié Bacchus de le rétablir dans ſon premier état, ce Dieu lui ordonna

ordonna de s'aller baigner dans le Pactole, qui depuis ce tems-là produisit du sable d'or. Comme il préféroit le chant de Pan & de Marsias à celui d'Apollon, ce Dieu irrité lui fit venir des oreilles d'âne, pour le punir de son mauvais goût.

MIDDENDORP, (Jacques) d'Oidenzeel dans la province d'Over-Issel, fut Chanoine, Professeur célèbre, & Recteur de l'Université, à Cologne. Plusieurs Princes frappés de son mérite, le choisirent pour leur Conseiller ordinaire. Il mourut en 1611, & laissa plusieurs Ouvrages, entr'autres, un Traité *de Academiis orbis universi.*

MIEL, (Jean) Peintre, né en 1599, à Ulœnderen à deux lieues d'Anvers, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs Eglises; mais son goût le portoit à peindre des Pastorales, des Païsages, des Chasses, & des Bambochades. Il alla perfectionner ses talens en Italie. Le Duc de Savoye, Charles-Emmanuel, l'attira à sa Cour, & l'y fixa par ses bienfaits. Ce Prince lui donna une croix de diamant d'un très-grand prix, & le décora de l'ordre de S. Maurice. On souhaiteroit qu'il eût mis plus de noblesse, dans ses airs de tête. Son pinceau est gras & onctueux, son coloris des plus vigoureux, & son dessein très-correct. Il a gravé plusieurs morceaux avec beaucoup d'intelligence & de goût. Cet habile artiste mourut en 1664.

MIERIS, (François) dit *le Vieux*, né à Leyde en 1635, excelloit à peindre des étoffes, & se servoit d'un miroir concave, pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares & d'un grand prix. Ce Peintre auroit pû vivre dans une fortune honnête, avec plus d'économie; mais il fit des dettes & fut mis en prison, par ses Créanciers. On lui proposa de faire des tableaux pour s'acquitter: mais il le refusa, disant que son esprit étoit aussi captif que son corps. Il mourut à la fleur de son âge en 1681. *Guillaume* MIERIS, son fils, surnommé *le Jeune*, fut aussi peintre; mais il n'avoit hérité ni de la finesse & de la legéreté de sa touche, ni de son intelligence pour le coloris. Il laissa un fils, peintre comme lui, appellé *François* MIERIS.

MIGNAULT, (Claude) Avocat du Roi au Baillage d'Etampes, plus connu dans le monde savant sous le nom de *Minos*, étoit de Bourgogne. Il fut successivement Professeur aux Collèges de Rheims, de la Marche, de Bourgogne à Paris, & expliqua avec beaucoup de réputation, les meilleurs Au-

teurs Grecs & Latins. Il fit l'ouverture de ſes claſſes, par de très-beaux diſcours, dont deux ſont intitulés, *De liberali adoleſcentum inſtitutione; an ſit commodius adoleſcentes extra gymnaſia, quam in gymnaſiis ipſis, inſtitui.* Après avoir étudié en Droit à Orléans en 1578, il revint à Paris, où il devint Doyen de la Faculté de Droit en 1597. Il fut nommé, avec le Docteur Richer, ſon illuſtre & intime ami, pour travailler à la réforme de l'Univerſité. Ils compoſèrent de concert l'*Apologie du Parlement & de l'Univerſité*, contre un écrit de Georges Critton, Ecoſſois, intitulé : *Paranomus*, c'eſt-à-dire, qui renverſe les Loix. Mignault mourut en 1603. On a encore de lui les éditions de pluſieurs Auteurs avec de ſavantes notes, & d'autres Ouvrages en Vers & en Proſe. Le Cardinal Bona l'appelle avec raiſon, *Vir multæ lectionis & eruditionis.*

MIGNARD, (Nicolas) né à Troyes vers 1608, de Pierre Mignard, Officier dans les armées de France, alla en Italie perfectionner ſes talens pour la peinture. Il ſe maria à Avignon, ce qui le fit appeller *Mignard d'Avignon*, & mourut à Paris en 1668. Le Roi l'employa à divers Ouvrages, dans le Palais des Thuilleries. Son talent particulier étoit pour l'Hiſtoire, & pour les ſujets Poëtiques. Il inventoit facilement; ſes compoſitions ſont ingénieuſes, il mettoit beaucoup d'exactitude & de propreté dans ſon travail.

MIGNARD, (Pierre) ſurnommé *le Romain*, pour le diſtinguer du précédent, qui étoit ſon frere, & à cauſe du long ſéjour qu'il fit à Rome, fut deſtiné par ſon pere à la Médecine; mais au lieu d'écouter le Médecin qu'on lui avoit donné pour l'inſtruire, il remarquoit l'attitude du malade, & de ceux qui l'approchoient, pour les deſſiner enſuite. Il peignit à douze ans, la famille du Médecin. Ce tableau frappa les connoiſſeurs, on l'attribuoit à un Artiſte conſommé. Enfin ſa vocation fut manifeſte, & il fallut le mettre chez un Peintre. Il fit des progrès ſi rapides, que le Maréchal de Vitri le chargea de peindre la chapelle de ſon Château de Coubert en Brie, quoiqu'il n'eût que quinze ans. Etant allé en Italie, il s'acquit une ſi grande réputation, que les Etrangers & les Italiens, s'empreſſerent de le faire travailler. Il avoit un talent ſingulier pour le portrait; ſon art alloit juſqu'à rendre les graces délicates du ſentiment; il ne laiſſoit échapper rien, de ce qui pouvoit non-ſeulement rendre la reſſemblance plus parfaite,

mais encore, faire connoître le caractère & le tempérament des personnes, qui se faisoient peindre. Le Pape & la plûpart des Cardinaux, des Princes & des Seigneurs de l'Italie, voulurent avoir leur portraits de sa main. Le Cardinal Mazarin lui envoya les ordres de Louis XIV, pour le faire revenir en France. Ce Prince lui donna des Lettres de Noblesse, & le nomma son premier Peintre, après la mort de le Brun. Il eut l'honneur de peindre dix fois Louis XIV. Cet illustre Artiste avoit un génie élevé, il donnoit à ses figures des attitudes aisées & pleines de noblesse; son coloris est d'une fraîcheur admirable, ses carnations sont vraies, sa touche est legère & facile, ses compositions sont riches & gracieuses; il réussissoit également dans le grand & dans le petit. C'est lui qui a peint la coupole du Val-de-Grace. Cet excellent homme mourut en 1695, à quatre-vingt-quatre ans, comblé d'années, d'honneurs & de biens. Il avoit un caractère doux, un esprit agréable, & des talens supérieurs, qui lui firent d'illustres amis, entr'autres Chapelle, Boileau, Racine & Moliere. L'Abbé de Monville & le Comte de Caylus, ont écrit sa vie.

MIGNON, (Abraham) Peintre, né à Francfort en 1640, excelloit à représenter les Fleurs dans tout leur éclat, & les Fruits avec toute leur fraicheur. Il rendoit aussi avec beaucoup de vérité des Insectes, de Papillons, des Mouches, des Oiseaux, des Poissons. La rosée & les goutes d'eau qu'elle répand sur les Fleurs, sont si bien imitées dans ses Tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Ce charmant Artiste leur donnoit un nouveau prix par le beau choix qu'il faisoit des Fleurs & des Fruits, par la manière ingénieuse de les grouper, par l'intelligence de son coloris, qui paroit transparent & fondu sans sécheresse, & par la beauté de sa touche. Il mourut en mil six cens soixante-neuf, & il a laissé deux filles qui ont peint dans son goût.

MILÉ, (Franciſque) Peintre né à Anvers en 1644, fut bon Dessinateur & grand Payſagiſte. Il avoit saisi la manière du Poussin, dont il étoit grand admirateur. Sa touche étoit facile, ses têtes d'un beau choix, & son feuillet d'un bon goût. Un génie fécond & capricieux lui fournissoit abondamment ses sujets, dans la composition desquels il n'a pas assez consulté la nature. Ses tableaux n'ont point d'effets piquans, ils sont trop égaux de couleur. Ce Maître mourut à Paris en 1680.

MILIEU, (Antoine) Jésuite, né à Lyon en 1573,

mourut à Rome en 1646. Après avoir enſeigné longtems les Humanités, la Rhétorique & la Philoſophie, il fut Recteur de la Trinité de Lyon, & depuis Provincial de ſon ordre. Il avoit près de ſoixante ans, qu'il n'avoit encore rien fait imprimer; & loin de ſe rendre aux ſollicitations de ſes amis, qui le preſſoient de donner ſes Poëſies au public, il les brûla dans le cours d'une maladie, dont il ne croyoit pas revenir. Elles montoient à plus de vingt mille vers. Il n'en échappa que le premier Livre de ſon *Moyſes Viator*; lorſqu'il fut guéri, le Cardinal Alphonſe de Richelieu ſon Archevêque, voulut qu'il achevât ce Poëme. Il obéit, & fit paroître la première partie en 1636, à Lyon: elle contient douze Livres: la ſeconde en a quinze, & vit le jour en 1639: elles ſont l'une & l'autre *in*-8, & le titre de tout l'Ouvrage eſt: *Moyſes Viator, ſeu Imago militantis Eccleſiæ, Moſaïcis peregrinantis Synagogæ typis adumbrata.* Le célèbre Charles Feuret avoit été diſciple du P. Milieu, & il en parle dans ſon Poëme *de vitâ ſuâ.*

MILL, (Jean) célèbre Théologien Anglois, a donné une excellente édition du nouveau Teſtament Grec, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverſes leçons qu'il a pû trouver; Il mourut en mil ſept cent ſept.

MILLETIERE, (Théophile-Brachet, Sieur de la) après avoir étudié à Heidelberg, vint ſe faire recevoir Avocat à Paris. Il renonça enſuite au Barreau pour s'appliquer à la Théologie, & embraſſa le parti des Calviniſtes avec tant de zèle, qu'ils l'envoyèrent, comme Député de la Province de France, à l'Aſſemblée de la Rochelle. Le Calviniſte Tilenus ayant publié en 1621 un Avertiſſement aux Proteſtans de cette Ville, pour les engager à ne point ſoutenir par la force des armes, la liberté de leur Religion, contre le Roi de France leur légitime Souverain, la Milletiere entraîné par ſon ardeur impétueuſe, écrivit contre lui. Devenu ſuſpect, il fut arrêté à Toulouſe en 1628, & retenu en priſon pendant quatre ans. Ayant recouvré ſa liberté, il publia, pour la réunion des Calviniſtes avec les Catholiques, quelques écrits qui déplurent aux uns & aux autres. Il entra enſuite dans le ſein de l'Egliſe Romaine, & fit abjuration publique du Calviniſme en 1645. Depuis ſa converſion, il compoſa un grand nombre d'ouvrag. contre les Proteſtans, qui s'en ſont vengés par la peinture peu favorable, qu'ils ont faite de lui. La Milletiere mourut en 1665. On remarque dans ſes

écrits plus de déclamation & de vivacité, que de ſcience & de jugement. De-là quelques principes faux & erronés qu'il a avancé dans quelques-uns, qu'aucun Catholique n'a jamais ſoutenu.

MILON, fameux Athlete de Crotone, s'étoit accoûtumé dès ſa jeuneſſe, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il étoit parvenu à charger ſur ſes épaules, un des plus forts taureaux. Il en donna le ſpectacle aux Jeux Olympiques, & porta le taureau, ſans prendre haleine, l'eſpace d'un ſtade, c'eſt-à-dire, de cent vingt-cinq pas. Il le tua enſuite d'un coup de poing, & le mangea, dit-on, tout entier en un ſeul jour. Trop de confiance en ſa force, cauſa ſa mort. Il voulut avec ſes mains ſéparer le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout; mais les longs efforts qu'il fit, l'ayant épuiſé, les 2 parties du tronc ſe réunirent, & il ne put en arracher ſes mains; il étoit ſeul, & fut dévoré par les bêtes ſauvages. C'étoit environ 500 ans avant J. C.

MILON, (Titus-Annius-Milo) brigua le Conſulat, & pour l'obtenir, il ſuſcita dans Rome pluſieurs factions. Pendant ce trouble il tua Clodius, Tribun du Peuple, 52 ans avant Jeſus-Chriſt. Il fut accuſé, Ciceron ſe chargea de ſa défenſe, & le diſcours qu'il prononça, paſſe aujourd'hui pour ſon chef-d'œuvre. Mais comme le Tribunal du Conſul étoit aſſiégé de ſoldats, leur aſpect, leurs murmures & les cris que pouſſoient les partiſans de Clodius, troublèrent la mémoire de l'Orateur. Il ne put prononçer ſon Plaidoyé tel qu'il l'avoit compoſé. Milon fut exilé à Marſeille. Ciceron lui ayant envoyé ſon diſcours, Milon, après l'avoir lû s'écria: *ô Cicero, ſi ſic egiſſes, barbatos piſces Milo non ederet!*

MILTIADE, un des plus célèbres Généraux Athèniens, établit une Colonie dans la Cherſonèſe de Thrace, & vainquit les Peuples barbares qui voulurent s'y oppoſer. Il défit enſuite avec douze mille hommes plus de trois cens mille Perſes, à la fameuſe Bataille de Marathon, 490 ans avant J. C. La récompenſe que reçut ce Libérateur de la Grèce entière, fut que dans le tableau où les Athèniens firent repréſenter ce combat par le célèbre Polygnote, on le peignit le premier des 10 Chefs, exhortant les troupes à vaincre l'ennemi. Chargé du commandement d'une Flotte de 70 vaiſſeaux contre les iſles de la Mer Egée, qui avoient favoriſé l'invaſion des Perſes, il en ſubjugua pluſieurs; mais ayant échoué devant celle de Paros, où il avoit reçu une

bleſſure conſidérable, il fut condamné à ſon retour comme coupable, de s'être laiſſé corrompre par l'argent des Perſes. Il alloit ſubir la peine de mort, ſi ſes amis par leurs prières, & en rappellant le ſouvenir de Marathon, n'euſſent obtenu que la peine ſeroit changée en une amende de cinquante talens, qu'avoit coûté l'équipement de la flotte. Miltiade n'ayant pû la payer, fut mis en priſon, & y mourut de misère 489. ans avant J. C. Ce grand homme fut un exemple illuſtre de l'ingratitude ordinaire aux Républiques.

MILTON, (Jean) né à Londres en 1608, d'une ancienne & noble famille, eut tant de paſſion pour les Lettres & les Sciences, qu'il s'accoûtuma à veiller juſqu'à minuit, dès l'âge de 12 ans. A 15, il paraphraſa quelques Pſeaumes; à 17, il compoſa pluſieurs pièces de Poëſies, les unes en Anglois, les autres en Latin, & toutes d'un caractère & d'une beauté fort au-deſſus de ſon âge. Etant allé en Italie, il lia amitié avec les plus beaux eſprits & les plus illuſtres ſçavans de ce Pays, & fit des Vers Italiens eſtimés. Il épouſa en 1643, Marie Powel, fille d'un Gentilhomme, qui un mois après, ſe retira chez ſon pere, proteſtant qu'elle ne retourneroit jamais avec ſon mari. Il ſe prépara à un ſecond mariage; & publia quelques écrits en faveur du divorce; mais ſa femme en ayant été allarmée, vint ſe jetter à ſes genoux, & le pria ſi ardemment de la reprendre, qu'il ſe laiſſa attendrir. Milton étoit né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes, qui avoient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe, qui put ſe vanter de le compter pour un de ſes membres; mais il ne garda point cette neutralité dans les Guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de Charles I. Il entra même aſſez avant dans la faveur de Cromwel, & par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un tyran. Les Anglois employèrent ſa plume pour juſtifier le meurtre de leur Roi, & pour répondre au livre que Saumaiſe avoit écrit au ſujet de cet événement tragique; il compoſa à cette occaſion quelques ouvrages remplis de maximes méchantes & pernicieuſes: jamais Ecrivain n'a porté auſſi loin que lui l'inſulte contre les Têtes couronnées. Il ne fut pourtant point inquiété ni recherché après le rétabliſſement de Charles II. Il ſe ca-

cha néanmoins jusqu'après la Proclamation de l'Amnist. Il obtint des lett. d'abolit., & ne fut soumis qu'à la peine, d'être exclu des Charges publiques. Ce fut alors qu'il commença son Poëme Epique sur la tentation d'Eve, & la chûte de l'homme, en Vers Anglois non rimés, intitulé, *le Paradis perdu* : Voici ce qui lui en fit naître l'idée. Voyageant en Italie, il vit représenter à Milan une Comédie, dont le sujet étoit *Adam*, ou le péché originel. C'étoit le comble de l'extravagance, par la manière dont il étoit traité ; mais Milton découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paroit ridicule au vulgaire, un coin de grandeur, qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. L'Univers rendu malheureux par la foiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la source de nos malheurs & de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a sur-tout dans ce sujet, je ne sçais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination Angloise. Milton conçut d'abord le dessein d'en faire une Tragédie, qu'il a excutée à moitié, & ensuite un Poëme Epique, qu'il finit aprés neuf ans de travail. A peine y avoit-il mis la main, qu'il fut privé de la vûe. Il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût l'imprimer. Le titre seul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion, étoit alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus à ses héritiers. Milton mourut sans se douter, qu'il auroit un jour de la réputation. Le célèbre Adisson ayant écrit pour prouver que ce Poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homère, les Anglois commencèrent à se le persuader ; & la réputation de l'Auteur fut fixée. Le Paradis perdu peut être regardé comme le dernier effort de l'esprit humain par le sublime, les images grandes & superbes, les pensées hardies & effrayantes, la Poësie forte & énergique, l'invention, la force, l'harmonie & la cadence ; mais en même tems quelles chimères, quelle singularité, quel abus de génie ne se font pas souvent remarquer dans ce Poëme ! les critiques judicieux condamnèrent cette subtilité, avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'Ordre Dorique au milieu de l'enfer, pour haranguer les diables, ausquels il venoit de parler tout aussi-bien, en plein air. Pour comble de ridicule les grands diables qui auroient occupé trop de place dans ce

parlement d'enfer, ſe transforment en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au Conſeil. La guerre entre les bons & les mauvais Anges, a paru aux connoiſſeurs un épiſode, où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage. Ils blâment les harangues & les railleries des Anges & des diables, pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel. On a jugé que Milton péchoit contre le vraiſemblable, en plaçant du canon dans l'armée de ſatan, & en armant d'épées tous les eſprits qui ne pouvoient ſe bleſſer. M. Dupré de S. Maur, Maître des Comptes, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, & M. Racine, digne fils du grand Racine, ont donné chacun une belle Traduction de ce Poëme. Milton en donna un ſecond en 1671, ſur la tentation de Jeſus-Chriſt, & la réparation de l'homme, qu'il intitula *le Paradis reconquis*. L'Auteur le mettoit au-deſſus du premier; mais il lui eſt bien inférieur, ce qui a donné lieu de dire: *que l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis reconquis*. Le P. Pierre de Mareuil Jeſuite, a traduit ce dernier en Franç. Cet illuſtre Auteur, après avoir mis au jour pluſieurs autres ouvrages, mourut à Brunhill le 15 Novembre 1674. Toutes ſes œuvres furent recueillies & imprimées à Londres en 1699, en 3 *vol. in-fol.* Dans les deux premiers ſont les écrits Anglois, & le troiſième contient les latins: Outre ceux dont nous avons parlé, on trouve dans cette collection *Hiſtoria Britannica* en Angl., ouvrage curieux: l'*Iconoclaſte* en Angl. pour répondre à l'*Imago Regia* de Charles I. Une réponſe au livre de Saumaiſe, intitulé: *Defenſio Regia*. On a dit à ce ſujet que Milton ſoutenoit très-bien une mauvaiſe cauſe, & que Saumaiſe en défendoit mal une bonne: deux autres *Réponſes* au livre de du Moulin le fils, qui a pour titre *Clamor Regii Sanguinis*, &c. *Abrégé de l'Hiſtoire de Moſcovie*; *Opera varia*, qui regarde principalement les affaires d'Angleterre; un *Livre de la vraye Religion*, où il ouvre la porte du Ciel à toutes les Sectes, & n'en exclut que les Catholiques Romains. En 1738, on a donné une nouvelle édition des ouvrages de Milton en 2 *vol. in-fol.* plus ample que la précédente. Elle a été faite par les ſoins de Thomas Birch.

MIMNERME, Poëte Grec de Colophon ou de Smyrne, fleuriſſoit vers l'an du monde 3408. Quelques-uns le regardent comme l'inventeur de l'Elégie; du moins il a beaucoup contribué à la perfectionner. Il fut le pre-

mier qui la transporta des funérailles à l'amour; les fragmens qui nous restent de ce Poëte, ne respirent que la volupté.

MINELLIUS, (Jean) Hollandois, est très-connu par des notes courtes & fort claires qu'il a données sur plusieurs Auteurs Latins. Presque tout ce qui a paru dans ce genre de Littérature, a été copié, ou imité de cet habile Humaniste. Il a été très-utile au Pere Jouvenci, Jésuite. Il mourut vers 1683.

MINERVE ou Pallas, Déesse de la sagesse, des arts & de la guerre, chez les Payens, étoit fille de Jupiter, qui la fit sortir de son cerveau, armée de pied-en-cap. Ayant disputé à Neptune l'honneur de donner un nom à la Ville de Cécropie, on convint que celui qui produiroit la chose la plus utile aux hommes, auroit cet avantage. Elle fit sortir de terre avec sa lance un Olivier tout fleuri, & Neptune d'un coup de son trident, fit naître le Cheval. Les Dieux décidèrent en faveur de Minerve, parce que l'Olivier est le symbole de la paix. Elle appella cette Ville Athènes, nom que les Grecs donnoient à cette Déesse. Elle changea en arraignée Arachné, qui se piquoit de travailler mieux qu'elle en tapisserie; elle refusa d'épouser Vulcain, aimant mieux vivre dans le célibat. On la représente avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance, comme Déesse de la guerre, & ayant auprès d'elle une chouette & divers instrumens de Mathématiques, comme Déesse des Sciences & des arts.

MINORET, (Guillaume) l'un des quatre Maîtres de Musique de la Chapelle du Roi, a fait des Motets qui ont été goûtés. On estime surtout ceux qui ont pour objet les Pseaumes, *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum... Lauda Jerusalem Dominum... Venite exultemus Domino... Nisi Dominus ædificaverit domum.* Il mourut en 1717.

MINOS I, que la fable nous donne pour fils de Jupiter, régnoit dans l'Isle de Créte environ 1300 ans avant J. C. C'étoit un Prince puissant, sage, modéré, plus estimable encore par ses vertus morales, que par ses qualités guerrières. Aprés avoir conquis Créte, & plusieurs autres Isles voisines, il affermit par de sages Loix le nouvel Etat dont il s'étoit rendu maître, par la force des armes. Il se proposa pour but de rendre ses sujets heureux, en leur inspirant l'amour de la vertu. Il écarta de son Royaume l'oisiveté, la volupté, le luxe, les dé-

lices, ſources fécondes de tous les vices. Un des établiſſemens de Minos, que Platon admiroit le plus, étoit qu'on accoutumoit de bonne heure les jeunes gens à reſpecter les maximes, les coutumes & les Loix de l'Etat. Sous un gouvernement ſi ſage, Créte parut être devenu le domicile de la vertu, de la probité, de la juſtice. Les Loix qu'il avoit établies, étoient encore dans toute leur vigueur du tems de Platon, c'eſt-à-dire, plus de 1000 ans, après la mort de ce Légiſlateur. Auſſi les regardoit-on comme le fruit des longs entretiens, qu'il avoit eus pendant pluſieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir ſon Maître. Il ne faut pas le confondre avec un autre Minos de la même famille, & Roi de Créte, qui, pour venger la mort d'Androgée ſon fils, tué par Egée, Roi d'Athènes, aſſiégea cete Ville. Elle fut contrainte de ſe rendre à diſcrétion, & s'obligea d'envoyer en Créte, tous les neuf ans, ſept jeunes hommes & autant de filles, pour être dévorés par le Minotaure, qui étoit dans le labyrinthe, formé par Dédale. Mais Théſée délivra les Athéniens de ce tribut, en tuant ce Minotaure, ou plûtôt Taurus l'un des Chefs de Minos, contre qui ce Roi l'obligea de combattre. Minos avoit épouſé Paſiphaé.

MINOS, *ou plûtôt* MIGNAULT; *voyez* MIGNAULT.

MINUTIUS, (Felix) Orateur Romain, vivoit ſur la fin du ſecond, ou au commencement du troiſième ſiècle. Il eſt Auteur d'un *Dialogue* eſtimé, intitulé *Octavius*, dans lequel il introduit un Chrétien & un Payen, qui diſputent enſemble. Le ſtile en eſt élégant, & les raiſons y ſont miſes dans un beau jour. Ce petit Ouvrage fait voir, comme remarque Lactance, que Minutius eût été un excellent Défenſeur de la Religion & de la vérité, s'il ſe fût entièrement appliqué à cette étude; mais c'eſt plutôt la production d'un eſprit qui ſe délaſſe de ſes occupations, qu'un Ouvrage compoſé avec aſſiduité. Il effleure les matières, & s'attache plus à montrer combien les ſentimens des Payens ſont ridicules, & à les combattre par leurs propres Auteurs, qu'à expliquer & à prouver la doctrine des Chrétiens. Il ne paroît pas même fort inſtruit des myſtères, & il ſemble qu'il ait crû, que l'ame mouroit avec le corps. Rigault donna en 1643, une bonne édition de cet agréable Dialogue, qui a été trad. en Franç., par Perrot d'Ablancourt.

MIRAMION, (Marie-Bonneau Dame de) née à

Paris en 1629, de Jacques Bonneau, Seigneur de Rubelle, fut également illuſtre par ſa piété & par ſes bonnes œuvres : elle fut mariée en 1645, à Jean-Jacques de Beauharnois, Seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Jeune, riche, & d'une grande beauté, elle fut recherchée, mais inutilement, par pluſieurs partis. Buſſi Rabutin, entraîné par la paſſion qu'il avoit pour elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en eut, la jetta dans une maladie qui la conduiſit preſque au tombeau. Ayant recouvré ſa ſanté, elle l'employa à viſiter & à ſoulager les pauvres & les malades. Les guerres de Paris étant ſurvenues, augmentèrent le nombre des miſérables de cette grande Ville. Madame de Miramion, pour les ſecourir, vendit ſon collier eſtimé 24000 livres, & ſa vaiſſelle d'argent. Elle fonda enſuite la maiſon *du Refuge* pour les femmes & les filles débauchées qu'on enfermeroit malgré elles, & la maiſon de *Sainte Pelagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661 elle établit une Communauté de douze filles, appellées *la Sainte Famille*, pour inſtruire les jeunes perſonnes de leur ſexe, & pour aſſiſter les malades. Elle la réunit enſuite à celle de *Sainte Geneviève*, qui avoit le même objet, & y fonda des retraites ſpirituelles deux fois l'année pour les Dames, & quatre fois pour les pauvres de ſon ſexe, qui y étoient reçûes gratuitement. Elle conduiſit cette Communauté avec beaucoup de prudence & de régularité, en qualité de Supérieure. Le Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet, ſa Paroiſſe, eut part à ſes libéralités. Elle lui donna 17000 livres, pour y entretenir trois Eccléſiaſtiques à perpétuité. Après pluſieurs autres œuvres de piété & de charité, elle mourut ſaintement en 1696 à 66 ans. L'Abbé de Choiſy à écrit ſa vie.

MIRANDE *ou* MIRANDOLE, *voyez* PIC.

MIRE, (Aubert le) Miræus, né à Bruxelles en 1573, fut Chanoine, enſuite Doyen & Grand-Vicaire de l'Egliſe d'Anvers, premier Aumônier & Bibliothécaire d'Albert, Archiduc d'Autriche. Il travailla toute ſa vie avec zèle pour les intérêts de l'Egliſe & de ſa Patrie, & mourut à Anvers en 1640. On a de lui pluſieurs Ouvrages écrits avec beaucoup de ſçavoir, de diſcernement & d'exactitude. *Elogia illuſtrium Belgii Scriptorum. Vita Juſti-Lipſii. Origines Monaſteriorum Benedictinorum, Carthuſianorum, &c. Geographia Eccleſiaſtica. Bibliotheca Eccleſiaſtica. Opera hiſtor. & Diplo-*

matica, *&c.* qui eſt un recueil de Chartres, & de Diplomes concernant les Pays-bas. La meilleure édition eſt de 1724, deux vol. *in-fol.* par Foppens, qui y a mis des notes, des corrections & des augmentations. *Rerum Belgicarum Chronicon*, exacte & utile pour l'hiſtoire des Pays-bas, & pluſieurs autres.

MIREVELT, (Michel) Peintre Hollandois, né à Delft en 1588, réuſſit parfaitement dans le portrait. Il a auſſi repréſenté des ſujets hiſtoriques, des Bambochades & des cuiſines pleines de gibier; tableaux rares & recherchés pour le bon ton de couleur, la fineſſe & la vérité de la touche. Il mourut en 1641.

MIRIS, *voyez* MIERIS.

MIRON, (Charles) d'une famille noble & originaire de Catalogne, qui a produit pluſieurs perſonnes illuſtres dans la Robe, fut nommé par Henri III. à l'Evêché d'Angers en 1558. Comme il n'avoit que 18 ans, le Chapitre s'oppoſa, mais inutilement, à ſa priſe de poſſeſſion. Il oſa prêcher publiquement, que ceux qui favoriſent les appels comme d'abus, nuiſent plus à l'Egliſe, que les Hérétiques. En 1623, il excommunia l'Archidiacre de la Cathédrale, parce qu'il avoit appellé comme d'abus, des procédures faites contre lui par cet Evêque. Mais le Parlement par Arrêt du 30 Juin 1623, le condamna à révoquer & à rétracter cette téméraire excommunication, & ordonna que ſon temporel fût ſaiſi, juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait à ce qu'on exigeoit. Il lui défendit de procéder à l'avenir par de telles voies, au préjudice des Loix fondamentales de ce Royaume, de la ſouveraineté du Roi & de l'obéiſſance qui lui eſt dûe par tous ſes ſujets, tant Eccléſiaſtiques que Laïcs, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient. L'Evêque mécontent de cet Arrêt, s'adreſſa à la Cour de Rome. Il en obtint un Bref, qui fait un cas réſervé au Saint ſiège du recours aux Juges Séculiers par les Eccléſiaſtiques, comme du crime le plus énorme. Le Préſidial d'Angers agit avec vigueur contre le Bref, & empêcha l'Evêque d'en tirer aucun avantage. On vit en cette occaſion, comme en pluſieurs autres, que les Juges Royaux inférieurs, lorſqu'on leur laiſſe la liberté, ne ſont pas moins attentifs que les Juges ſupérieurs, à maintenir l'exacte obſervation des Saints Canons, & des bonnes règles. Miron rebuté des différends qu'il avoit avec ſon Chapitre au ſujet de la Juriſdiction Epiſcopale, dont ſes Chanoines ſe prétendoient exempts, ſe démit de ſon Evêché en faveur de

Guillaume Fouquet de la Varenne, qui lui remit pluſieurs Abbayes. Il ſe retira alors à Paris dans ſa famille. Comme il avoit beaucoup de crédit à la Cour, le Cardinal de Richelieu en prit ombrage, & le fit nommer de nouveau Evêque d'Angers, après la mort de Fouquet en 1621. Louis XIII. le transféra en 1626 à l'Archevêché de Lyon où il mourut en 1628.

MISSON, (Maximilien) François, après avoir été Conſeiller au Parlement de Paris, pour les réformés, & avoir brillé par ſon eſprit, ſe retira en Angleterre, où il montra beaucoup de zèle pour la ſecte des Proteſtans. Il ſe livra enſuite au fanatiſme le plus outré, & le défendit d'une manière ſi baſſe & avec tant d'ignorance, qu'il ſurprit tous ceux qui avoient été témoins de ſes talens, & de la beauté de ſon eſprit. En 1688, il fit en homme plein d'érudition un voyage en Italie, dont il a donné la relation en trois vol. *in*-12. Cet Ouvrage eſt bien fait, mais l'Auteur y montre une partialité exceſſive, & beaucoup de crédulité, pour tout ce qui eſt contraire aux Catholiques. La meilleur édition de cet Ouvrage eſt celle de la Haye en 1702. Adiſſon y a ajouté un quatrième volume, auquel Miſſon n'a eu aucune part. Celui-ci pendant ſa retraite en Angleterre, publia *le Théâtre ſacré des Cevennes, ou récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, & des petits Prophêtes*, in-8. à Londres en 1707. On ne peut pas pouſſer le fanatiſme à un plus grand excès que fait Miſſon dans cet écrit, il donne dans les contes les plus ridicules & les plus populaires. Il mourut à Londres en 1721.

MITHRIDATE, Roi de Pont, n'avoit que 12 ans, lorſqu'il ſuccéda l'an 123 avant J. C. à ſon pere Mithridate, ſurnommé *Evergete* ou le Bienfaiſant. L'adminiſtration de ſon Royaume fut confiée à des Tuteurs qui tentèrent toutes ſortes de voies pour le faire périr. Le jeune Prince toujours en garde contre leurs mauvais deſſeins, faiſoit un uſage continuel des antidotes, & pour en eſſayer la vertu, il prenoit tous les jours du poiſon. Pour ſe dérober aux embuches de ſes Tuteurs, il évita le ſéjour des Villes, & paſſa 7 ans entiers, dans les campagnes & dans les forêts. La chaſſe & les autres exercices violens auſquels il ſe livroit, le rendirent capable de ſoutenir les plus grandes fatigues de la guerre; mais un genre de vie ſi ſauvage, tourna ſon caractère à la férocité, & même à une exceſſive cruauté. Il l'exerça d'abord contre ſon frere & contre ſa mere, qu'il fit

égorger. Il fut d'ailleurs le Prince le plus fameux de ſon ſiècle, par ſon eſprit, ſes talens, ſon courage & ſes richeſſes. Il avoit une ambition ſans bornes & une haine implacable contre les Romains, dont la puiſſance & l'orgueil irritoient ſa fierté. Inépuiſable en reſſources, il s'appliqua ſans ceſſe à venger la dignité & le pouvoir des Rois qu'ils anéantiſſoient par tout. Il eût délivré l'univers de leur joug, s'il eût pû l'être. Dès qu'il ſe vit paiſible dans ſes Etats, il ne s'occupa que de projets de Conquêtes. Il ſubjugua d'abord toutes les nations ſituées ſur la côte du Pont-Euxin, juſqu'au Boſphore & aux Palus Méotides. De-là il porta ſes armes dans l'Aſie Mineure, & trouva peu de réſiſtance dans un pays, où l'abondance & les délices avoient corrompu les Peuples. Après avoir défait trois Généraux Romains, il en fit mourir un nommé *Aquilius*, en lui verſant de l'or fondu dans la bouche; ſupplice nouveau qui renfermoit une dériſion auſſi ſanglante que naturelle, de l'avarice & de la cupidité des Romains: il en fit maſſacrer plus de quatre-vingt mille qui étoient dans différentes Villes de l'Aſie. Sylla ayant été envoyé pour lui faire la guerre, battit avec quinze mille homme de pied, & quinze cens chevaux, Archélaüs, un de ſes Généraux qui étoit à la tête de cent vingt mille hommes. Mithridate envoya une autre armée de cent dix mille, & enſuite une troiſième de quatre-vingt mille hommes, qui furent ſucceſſivement défaites; ce qui l'obligea de faire la paix 84 ans avant J. C. Bientôt après s'étant ligué avec Tigrane, Roi d'Arménie, ſon gendre, il conquit ſur la République toute la Bithynie. Lucullus qui étoit Conſul cette année, paſſa rapidement en Aſie, lui fit lever le ſiège de Cizique, le battit ſur terre & ſur mer, & le pourſuivit avec tant de vivacité, qu'il auroit été pris, ſi un petit vaiſſeau corſaire, ne l'eût porté dans ſes Etats, à travers mille dangers. Le Général Romain l'alla chercher dans le ſein de ſon Royaume. Ce Prince avec une nouvelle armée, ſe mit en campagne, & eut l'avantage en deux combats; mais il fut entièrement vaincu dans un troiſième, & obligé de fuir en Arménie auprès de Tigrane, ſur lequel Lucullus remporta une victoire complette. Il eût bientôt terminé cette guerre, ſi on ne lui avoit donné un ſucceſſeur. Mithridate profita de l'inaction & du trouble des Romains, & recouvra le Royaume de Pont. Le célèbre Pompée fut envoyé contre lui. Les deux armées ſe rencontrèrent pen-

dant la nuit, on en vint aux mains, la lune éclairoit les Combattans. Les Romains firent un grand carnage des ennemis. Mithridate avec huit cens chevaux, ſe fit jour à travers les troupes victorieuſes, raſſembla dans ſa fuite trois ou quatre mille hommes, & chercha un azyle auprès de Tigrane; mais ce Prince lui refuſa l'entrée de ſes Etats, & porta la barbarie, juſqu'à mettre ſa tête à prix. Il ne vit plus pour lui de retraite que la Colchide qu'il avoit conquiſe depuis peu; mais pourſuivi par Pompée, & n'oſant ſe fier à ſes nouveaux ſujets, il paſſa chez les Schyses, qui le reçurent avec humanité. Il envoya enſuite des Ambaſſadeurs à Pompée pour offrir un tribut aux Romains, à condition qu'on le rétabliroit dans le Royaume de ſes peres; mais ce Général vouloit qu'à l'exemple de Tigrane, il vint en perſonne recevoir la Loi. Mithridate trop fier pour ſe réduire à cette humiliation, ne penſa tout fugitif qu'il étoit, qu'à faire de nouveaux préparatifs. Il arma juſqu'aux Eſclaves qui vinrent s'enroller ſous ſes Enſeignes. Ce fut alors qu'il forma le hardi projet de pénétrer par terre en Italie, & d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur Empire. Il falloit traverſer la Thrace, la Macédoine & l'Illyrie, pour arriver aux pieds des Alpes. Son grand courage lui faiſoit voir ſans effroi, tous les obſtacles qu'il auroit à ſurmonter dans une route de ſix cens lieues, parmi des nations qui s'oppoſeroient à ſon paſſage. L'exemple d'Annibal l'animoit, & il n'avoit ni moins de fermeté d'eſprit, ni moins de génie pour la guerre. Mais les Soldats épouvantés, refuſèrent de marcher. Un de ſes fils, nommé Pharnace, les ayant excités à la révolte & à traiter avec les Romains, réſolut de lui ôter la Couronne & la vie. Il ſe fit proclamer Roi. Mithridate ſe retira dans un château, & envoya demander la vie à ce fils dénaturé; mais Pharnace le refuſa & voulut qu'il mourut. Alors ce Prince malheureux, s'écrie dans ſon déſeſpoir. *Dieux Vengeurs des peres, s'il eſt vrai que vous exiſtiez, & qu'il y ait dans le Ciel quelque juſtice, faites qu'un jour Pharnace entende prononcer contre lui par ſes propres enfans, un pareil Arrêt de mort.* Il paſſa enſuite tout furieux dans l'appartement de ſes femmes & de ſes filles, leur fit prendre du poiſon, & en avala lui-même: mais le trop fréquent uſage qu'il avoit fait des antidotes, & ſurtout de celui qui porte ſon nom, parce qu'il l'avoit compoſé, empêchant ou retardant l'effet du poiſon, il ſe perça de ſon

épée, & pour hâter ſa mort trop lente à ſon gré, il appella un Gaulois, qui à ſa prière acheva de lui ôter la vie, l'an 690 de Rome, & 64 avant J. C. Ce Prince par ſa valeur, ſon courage & ſon vaſte génie, étoit capable de former & d'exécuter les plus grands deſſeins. Il étoit ſçavant, aimoit les gens de Lettres, & parloit pluſieurs Langues : mais ſon humeur ſanguinaire ternit l'éclat de ſes belles qualités.

MOAB, naquit de l'inceſte de Loth avec ſa fille aînée, vers l'an du monde 2108. Il fut pere des Moabites, qui habitèrent à l'Orient du Jourdain & de la Mer-Morte, ſur le fleuve Arnon. Ils furent toujours ennemis irréconciliables des Iſraëlites, qu'ils ne ceſsèrent de perſécuter. David aſſujettit ces peuples à ſon empire ; mais après la ſéparation des dix Tribus, ils entrèrent ſous l'obéiſſance des Roi d'Iſraël.

MODREVIUS, (André-Fricius) Sécretaire de Sigiſmond Auguſte, Roi de Pologne, ſe fit, dans le ſeizième ſiècle, une grande réputation par ſon eſprit, ſon mérite, ſa ſcience & ſes ouvrages. Celui qui eſt intitulé : *De Republica emendanda*, eſt généralement eſtimé. Il a fait mettre l'Auteur au nombre de ceux qui ont écrit le plus ſenſément ſur la Politique. Il embraſſa les nouvelles opinions, & travailla beaucoup à réunir toutes les Sociétés Chrétiennes, en une même Communion. Il a fait, à ce ſujet, nombre d'ouvrages Théologiques.

MŒBIUS, (Godefroi) Médecin de Lauch en Thuringe, mort en 1664, s'eſt fait connoître par pluſieurs Ouvrages eſtimés, qui ſont : *Les fondemens Phyſiologiques de la Médecine, in-4° ; de l'uſage du foye & de la bile ; abrégé des élémens de Médecine, in-folio ; un autre abrégé ſelon le ſyſtême des modernes, in-folio ; abrégé de Médecine pratique.* Tous ces Ouvrages ſont en Latin.

MOINE, (Etienne le) né à Caën en 1624, s'appliqua avec beaucoup de ſuccès aux langues, Grecque, Latine, Orientales & à la Théologie. Il joignit à ces connoiſſances, un grand uſage des lettres Profanes. Il fut longtems Miniſtre à Rouen. Zélé pour la Secte Calviniſte, il ne manquoit aucune occaſion d'augmenter le nombre de ſes Proſélytes, ce qui lui attira quelques diſgraces. En 1674, il fut retenu en priſon pendant quelques mois, parce qu'il avoit favoriſé la retraite en Angl. de la fille d'un Conſeiller au Parlem. qui ne voulut pas, comme ſon pere, abjurer la Religion Proteſtante. S'étant retiré en Hollande, il profeſſa la Théologie avec beaucoup de réputation

tation à Leyde, où il mourut en 1689. Il avoit une mémoire excellente, étoit plein de candeur, désintéressé, ami fidèle & officieux, ennemi de la médisance & des disputes. Il a laissé plusieurs *Dissertations*, imprimées dans un recueil intitulé : *Varia Sacra*, deux vol. *in*-4. On y reconnoît l'étendue & la profondeur de son érudition. On a encore de lui quelques autres Ouvrages.

MOINE, (François le) l'un des plus illustres Peintres du dix-huitième siècle, naquit à Paris en 1688. C'est lui qui a peint le grand Salon, qui est à l'entrée des appartemens de Versailles. Ce monument, qui représente l'apothéose d'Hercule, est un des plus célèbres morceaux de peinture qui soient en France. Toutes les figures ont un mouvement, un caractère & une variété admirables; la fraîcheur du coloris, la sçavante distribution de la lumière, l'enthousiasme de la composition, s'y font tour à tour estimer. Le Cardinal de Fleury, frappé de la beauté de ce plafond, ne put s'empêcher de dire, en sortant de la Messe avec le Roi : *J'ai toujours pensé, que ce morceau gâteroit tout Versailles.* Le Moine avoit un pinceau doux & gracieux, une touche fine; il donnoit beau coup d'agrément & d'expression à ses têtes, de la force & de la vivacité à ses teintes. Ce Maître apportoit au travail une activité & une assiduité, qui altérèrent beaucoup sa santé. Il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumière d'une lampe; la perte qu'il fit de sa femme, quelques jalousies de ses Confrères, beaucoup d'ambition, toutes ces circonstances réunies, le jettèrent dans une folie mélancolique. Il se faisoit lire l'Hist. Rom., & lorsqu'il entendoit que quelque Romain s'étoit tué, il s'écrioit : *Ah, la belle mort!* Dans un de ses accès de frénésie, il se perça de plusieurs coups d'épée, dont il mourut en 1737, à 49 ans.

MOINE, (Pierre le) né à Chaumont en Bassigny en 1602, entra chez les Jésuites, & remplit dans cette Société divers postes convenables à ses engagemens & à ses talens, & la servit de sa plume en différentes occasions. Il mourut à Paris en 1671, & a laissé, tant en vers qu'en prose, un nombre considérable d'écrits, qui sont tous parfaitement oubliés, quoiqu'ils ayent fait du bruit dans leur tems, & ceux surtout du premier genre. C'est en effet le premier de tous les Poëtes François de la Société, qui se soit distingué dans les matières de Poésie. Son Ouvrage, le plus considérable, est *le Saint Louis* ou *la Sainte Couronne reconquise*, Poëme épique, en dix-

huit livres, qui, quand il parut, attira à l'Auteur les plus grands éloges. Un volume *in-fol.* d'autres Poëſies, qui parut en 1672, fut auſſi très-bien accueilli, & peu de Poëtes furent plus vantés que le P. le Moine; mais depuis long-tems on convient, que s'il règne, en général, dans les Poëſies de ce Jéſuite, une hardieſſe prodigieuſe dans les penſées, dans les images & dans la diction, que s'il joint à l'ingenieuſe facilité d'Ovide, l'ardeur de Lucain, la fougue de Stace & le brillant de Claudien, il réunit auſſi tous les défauts de ces Poëtes, auxquels il ajoute celui d'une élocution toujours figurée, & que dans tout ce qu'il a écrit on reconnoît la trempe de ces génies outrés, qui forcent qui exagèrent tout, & qui à force de s'élever pour trouver le beau, le laiſſent derrière eux & ſe perdent dans les nuës. Quelqu'un demandant à Deſpréaux pourquoi il n'avoit pas parlé du P. le Moine, ce fameux cenſeur répondit, *qu'il étoit trop fou pour qu'il en dit du bien, & trop Poëte pour qu'il en dit du mal.* Cet Arrêt prononcé par l'arbitre ſouverain du goût, doit fixer notre jugement, ſur les Poëſies du P. le Moine. La nature lui avoit donné autant, & peut-être plus, de génie qu'à aucun Poëte; mais étant maîtriſé par une imagination fougueuſe & déréglée, il eſt allé au-delà des bornes, & il n'y a point de patience à l'épreuve de ſon enthouſiaſme giganteſque. Sa proſe eſt tout auſſi figurée & tout auſſi hardie que ſes vers; & ſon eſprit tout de feu a traité les matières de Morale & de Théologie, comme les matières Poëtiques. Heureux s'il n'eût péché que dans la forme, & qu'il n'eût pas infecté ſes Ouvrages des erreurs communes à ſa Société, & très-ſouvent d'impiétés, de blaſphêmes & de traits licentieux. Ces défauts ſe trouvent ſur-tout dans ſa *Dévotion aiſée* & ſes *Peintures Morales*, ſi ingénieuſement critiquées dans la neuvième & la dixième lettres Provinciales. Le dernier Ouvrage eſt mêlé de proſe & de vers, ainſi que l'*Etrille du Pégaſe Janſeniſte*, le *Tableau des paſſions*, & la *Galleries des femmes fortes*. Il a fait encore un *Manifeſte apologetique* pour la doctrine de ſes Confreres, contre la Théologie, &c. *in-8.* un *Traité* de l'Hiſtoire *in-12.* peu lû, quoiqu'il y ait des traits curieux & ſinguliers.

MOISANT, (Jacques) ſieur de Brieux, Poëte Latin, de Caën, a fait des *Epigrammes* eſtimées, & un excellent Poëme ſur le *Coq*. Ses autres Ouvrages Poëtiques, recueillis en deux volumes, ſont regardés comme médiocres. Il

mourut en mil ſix cent ſoixante-quatorze.

MOLA, (Pierre-François) Peintre, né à Coldré dans le Milanois en 1621, fut honoré de la protection des Papes, des Princes Romains & des Cardinaux amateurs des talens. La Reine Chriſtine de Suede, ſignala auſſi ſa magnificence envers lui, & le mit au rang de ſes Officiers. Une réputation brillante le fit déſirer en France; mais étant ſur le point d'y venir, il mourut à Rome en 1666. Mola étoit bon coloriſte, grand deſſinateur, & excellent payſagiſte. Il a encore traité l'hiſtoire avec ſuccès. On remarque dans ſes ouvrages beaucoup de génie & d'invention, avec une facilité admirable. *Jean-Baptiſte* MOLA, autre Peintre habile, étoit ſon contemporain & ſon condiſciple, ſans être ſon parent. Il a réuſſi dans le payſage; ſes *Sites* ſont d'un beau choix; ſa manière de feuiller les arbres, eſt admirable. Il entendoit bien la perſpective; mais il n'a pas aſſez conſulté les ouvrages de l'*Albane*, ſon illuſtre maître, pour le coloris. Il eſt même inférieur à Pierre *Mola* pour le goût de ſes compoſitions, & pour la manière ſeche dont il a traité ſes figures.

MOLAN, (Jean) né à Lille en 1533, ſe livra avec ſuccès à l'étude de l'antiquité Eccléſiaſtique, & profeſſa la Théologie à Louvain, avec beaucoup de réputation. Il mourut en 1585. On a de lui une bonne édition du *Martyrologe* d'Uſuard, avec une Préface, des Additions & des Notes, *in*-8. 1568; *Militia ſacra Ducum ac Principum Brabantiæ*, *in*-8, & d'autres ouvrages eſtimés. Tout ce qu'il a écrit, eſt digne de la curioſité des lecteurs, ſelon Du-Pin; & Baronius, dans ſon Martyr. dit, qu'il a rendu de grands ſervices à l'Egliſe & à la vérité. Il ne faut pas le confondre avec *Jean* ni avec *Gérard-Wolter Molanus*. Le 1^er^. mourut en 1585, & le ſecond en 1722. Ils étoient l'un & l'autre très-ſçavans, & ont laiſſé pluſieurs Ouvrages. Le premier eut part à l'édition des ouvrages de ſaint Auguſtin, & aux ſçavantes Notes qui ſont à la fin de la Bible de Louvain en 1580.

MOLÉ, (Matthieu) né à Paris en 1584, d'une famille illuſtre, originaire de Troyes en Champagne, entra dans le Parlement, où ſes Ancêtres ſe diſtinguoient depuis long-tems, & fut d'abord Conſeiller, enſuite Préſident aux Requêtes, depuis Procureur-Général, & enfin Premier Préſident en 1640. Ce Magiſtrat, dans des tems de trouble, montra beaucoup de grandeur d'ame & d'intrépidité, pour le ſervice de l'Etat & du Roi, & brava avec courage les plus grands dan-

gers. Lors des barricades de 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'aſſaſſiner dans ſon Hôtel, il en fit ouvrir les portes, en diſant, que la Maiſon d'un Premier Préſident, devoit être ouverte à tout le monde. Un mutin l'ayant inſulté dans la rue de Condé, juſqu'à lui prendre la barbe, qu'il portoit fort longue, il lui dit qu'il le feroit pendre. Lorſqu'on lui diſoit qu'il devoit moins s'expoſer à la fureur du peuple, il répondoit, que ſix pieds de terre feroient toujours raiſon, au plus grand homme du monde. Ce ſont ces traits de fermeté qui ont fait dire au Cardinal de Retz, que ſi ce n'étoit pas un blaſphême d'avancer que quelqu'un a été plus brave que le grand Condé, il diroit que c'eſt Matthieu Molé. Cet illuſtre Magiſtrat, qui aimoit les Lettres & qui s'intéreſſoit à la gloire de l'Etat, engagea du Cheſne à faire ſa Collection des Hiſtoriens de France. Les ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie, furent récompenſés par la Garde des Sceaux, dont il fut honoré en 1651. Quelques jours après il les remit; & lui ayant bientôt été rendus, il les conſerva juſqu'à ſa mort, arrivée en 1658. Edouard ſon fils, & Louis ſon petit-fils, héritiers de la vertu de Matthieu, ne furent pas moins utiles à l'Etat par leur érudition, leur probité, & l'exactitude avec laquelle ils s'acquittèrent des fonctions, des dignités dont ils furent revêtus. La gloire de cette illuſtre Maiſon revit dans le Magiſtrat, qui remplit aujourd'hui avec tant d'éclat, la premiere place de l'Auguſte Sénat, dont il eſt membre.

MOLEZIO *ou* MOLETIUS, (Joſeph) de Meſſine, ſe rendit très-habile, dans le ſeizième ſiècle, dans la Philoſophie, la Médecine & les Mathématiques. Il enſeigna cette dernière ſcience avec diſtinction dans l'Univerſité de Padoue, où il mourut en 1588. Il eſt ſur-tout connu par des Ephémérides & des Tables, qu'il appella *Grégoriennes*, & qui ſervirent beaucoup à la réformation du Calendrier, ſous Grégoire XIII. La République de Veniſe, qui ſouhaitoit cet ouvrage, lui témoigna ſa reconnoiſſance, par un préſent de deux cens écus d'or.

MOLIERE, (Jean-Baptiſte Pocquelin de) le meilleur des Poëtes Comiques de toutes les nations, naquit à Paris en 1620, d'un Valet-de-Chambre-Tapiſſier du Roi, & Marchand Fripier. Quoique né avec des talens ſupérieurs, il ne connut, juſqu'à l'âge de quatorze ans, que la boutique de ſon pere. Mais ayant été mené quelquefois à la Comédie, elle n'eut que trop de charmes pour lui, & le dé-

goûta de ſa profeſſion. Après avoir obtenu de ſon pere la liberté d'étudier, il fit les plus rapides progrès dans les Belles-Lettres au Collége des Jéſuites, & dans la Philoſophie que lui enſeigna le célèbre Gaſſendi. Son pere étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer les fonctions de ſon emploi auprès de Louis XIII, qu'il ſuivit dans ſon voyage de Narbonne en 1641. De retour à Paris, il s'aſſocia quelques jeunes gens paſſionnés, comme lui, pour la Comédie, & prit le nom de Moliere. Il fut Auteur & Acteur, & ſe diſtingua également ſous ce double titre. Sa Troupe joua avec ſuccès pluſieurs petites Comédies, en Province. La premiere Pièce régulière qu'il compoſa eſt *l'Etourdi*, qui fut reçue avec applaudiſſement à Lyon & à Beziers. Il fut même honoré dans cette dernière Ville, de la préſence du Prince de Conti, qui voulut ſe l'attacher en qualité de Secrétaire; mais le Poëte aima mieux ſe livrer à ſon goût pour le Théâtre. *Hé, Meſſieurs, ne nous déplaçons jamais*, diſoit-il à ſes amis, qui le blâmoient d'avoir refuſé un emploi ſi avantageux: *je ſuis un paſſable Auteur, ſi j'en crois la voix publique, & je puis être un fort mauvais Secrétaire.* Après avoir été admiré en Province, il vint à Paris, où ſa réputation reçut un nouvel éclat. Sa Majeſté, ſatisfaite des Spectacles que lui donnoit ſa Troupe, en fit ſes Comédiens ordinaires, & accorda à leur Chef une penſion de mille livres; ce fut alors que l'on vit régner le vrai goût de la Comédie ſur le Théâtre François. Moliere y tourna en ridicule les vices & les défauts de ſon ſiècle, ceux du peuple & des grands. Les anciens Poëtes, n'ont que des Valets pour les Plaiſans de leur Théâtre, & les Plaiſans de Moliere ſont des Marquis: il joua tout Paris & la Cour avec le ſuccès le plus éclatant, & il contribua à défaire le public de ces importans ſubalternes, ainſi que de l'affectation des précieuſes, du pédantiſme des femmes ſçavantes, de la Robe & du latin des Médecins. Il faut avouer, dit un Poëte célèbre, que ſi on compare l'art & la régularité de notre Théâtre avec les Scènes découſues des anciens, les intrigues foibles, l'uſage groſſier de faire annoncer par des Acteurs, dans des monologues froids & ſans vraiſemblance, ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent faire; il faut avouer, dis-je, que Moliere a tiré la Comédie du cahos, & que les François ont été ſupérieurs, en ce point, à tous les peuples de la terre. Ce grand homme, ſans autre guide que ſon génie, a trouvé la ſeule voye qui puiſſe

conduire à la perfection du Théâtre Comique, & n'a laissé à ses successeurs que le choix de suivre ses traces, ou de s'égarer, en cherchant des chemins différens du sien. Un jour que l'on représentoit *les Précieuses ridicules*, un Vieillard s'écria du milieu du Parterre : *Courage, courage, Moliere, voilà la bonne Comédie.* Boileau le regarda toujours comme un homme unique, & le nomma au Roi comme le premier des grands Ecrivains, qui avoient paru sous son règne. Quel feu, dit la Bruyere, en parlant de cet illustre Poëte, quelle naïveté, quelle source de bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, & quel fleau du ridicule ! Les qualités de son cœur le rendirent encore plus estimable, que les talens de l'esprit. Il étoit doux, complaisant, généreux. Un pauvre lui ayant rendu une pièce d'or qu'il lui avoit donné par mépriſe : *où la vertu va-t'elle se nicher*, s'écria Moliere, *tiens, mon ami, en voilà une autre.* On rapporte qu'il lisoit ses Comédies à une vieille servante, & qu'il corrigeoit les plaisanteries qui ne l'avoient pas frappée. Il exigeoit aussi des Comédiens, qu'ils amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels, à la lecture qu'il faisoit de ses Pièces. Il étoit désigné pour remplir la première place vacante à l'Académie Françoise, lorsqu'une mort précipitée l'enleva en 1673, à cinquante-trois ans, presqu'au sortir du Théâtre, où il venoit de jouer le rôle de Malade imaginaire ; ce qui donna lieu aux vers suivans :

Roscius hic situs est tristi Molierus in urna,
Cui genus humanum, ludere, ludus erat :
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem,
Corripit & mimum fingere sæva negat.

Moliere commença par la Comédie de l'*Etourdi*, Pièce dont les personnages sont froids, les scènes peu liées entr'elles, & les expressions peu correctes ; il donna ensuite le *Dépit amoureux*, où les incidens sont rangés avec plus d'art ; mais le nœud en est trop compliqué, & le dénouement manque de vraisemblance. Il mit plus de simplicité dans les intrigues des *Précieuses ridicules* ; il y fit une peinture fine & délicate des mœurs qui étoient particulières à son siècle. La Comédie de *Sganarelle*, qui paroissoit n'avoir pour but que de faire rire la multitude, fut écrite d'une manière si correcte, qu'elle pouvoit, à cet égard, plaire aux honnêtes gens. *Dom Garcie de Navarre*, eût peu de succès. *L'Ecole des Maris*, imitation des *Adelphes*, plût infiniment ; aussi est-il peu de pièce

plus ſimple, plus claire, plus féconde que celle-ci? le dénouement en eſt naturel. *Les Fâcheux*, Comédie preſque ſans nœud, ſoutint l'attention des ſpectateurs par la variété des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance du ſtile. Dans *l'Ecole des Femmes*, tout paroît récit, & tout eſt action: il en fit lui-même une critique ingénieuſe, pour détruire toutes celles qu'elle avoit fait naître. *L'impromptu de Verſailles*, fut fait pour effacer les impreſſions qu'avoit pû donner *le Portrait du Peintre*, de Bourſaut, dans lequel cet Auteur avoit malignement ſuppoſé une clef connue à *l'Ecole des Femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature. Si dans toutes ces pièces, Moliere avoit ſurpaſſé tous les Comiques de ſon tems, il ſe ſurpaſſa lui-même dans le *Tartuffe* & dans le *Miſantrope*: c'eſt là qu'on trouve une parfaite imitation des mœurs, des images naturelles, & des caractères bien marqués; les dernières Comédies de cet Auteur, ſont tout-à-fait dans les mœurs Françoiſes, excepté celles qu'il fit ſur le modèle de Plaute, qui s'éloignent trop de nos manières. Il faut encore en excepter les Comédies héroïques: elles tendent moins à peindre nos mœurs, qu'à ſe lier avec les Spectacles magnifiques, que le Roi donnoit à la Cour. Toutes ces Pièces & pluſieurs autres, dont nous n'avons point parlé, ſe trouvent dans les diverſes éditions des Œuvres de ce Poëte, dont les meilleures ſont celles d'Amſterdam, 1645, cinq vol. *in*-12. avec la vie de l'Auteur, & celle de Paris, 1734, ſix vol. *in*-4. Grimareſt eſt auteur de cette Vie, plus propre à rendre Moliere ridicule & mépriſable, qu'à donner la moindre lumière ſur ſes écrits & ſur ſa perſonne: il n'y a ni ſtile, ni ſincérité. Au reſte, en louant cet Auteur, nous ne le conſidérons que comme Poëte Comique, & ſes Pièces, que relativement au genre Dramatique; car dans le ſyſtême de la Religion & des mœurs, c'eſt *un empoiſonneur public*, &, comme le dit le grand Boſſuet, il *remplit encore aujourd'hui les Théatres des équivoques les plus groſſières. Ses Comédies ſont des Pièces, où la vertu & la piété ſont toujours ridicules, la corruption toujours excuſée & toujours plaiſante, & la pudeur toujours offenſée.*

MOLIERES, (Joſeph Privat de) né à Taraſcon en 1677, entra étant Prêtre dans la Congrégation de l'Oratoire, où il enſeigna avec ſuccès les Humanités, la Philoſophie, & en étant ſorti quelques années après, il vint à Paris, & s'y lia intimément

avec le P. Mallebranche dont il devint le Diſciple. Après la mort de ce fameux Métaphyſicien, l'Abbé de Molieres ſe donna toute entier aux Mathématiques, & ayant préſenté quelques Mémoires à l'Académie des Sciences, il y fut reçû en 1721, en qualité d'Adjoint pour la Méchanique. Deux ans après il obtint la place de Profeſſeur de Philoſophie au Collége Royal, & en 1729 il monta au rang d'Aſſocié dans l'Académie. Le premier ouvrage qu'il mit au jour a pour titre: *Leçons de Mathématiques*, &c. *in*-12. 1726. C'eſt un Traité de la grandeur en général, où les principes d'Algébre & le Calcul Arithmétique ſont expoſés avec ordre, & les Opérations bien expliquées & bien démontrées. Il donna enſuite les *Leçons de Phyſique*, dictées au Coll. Royal, 4 *vol. in*-12. depuis 1733 juſqu'en 1739. C'eſt le plus étendu de ſes ouvrages, & celui qui lui a fait le plus d'honneur. Il a refondu la plus grande partie des *Mémoires* qu'il avoit lûs à l'Académie, tels que ceux qui regardent la queſtion du vuide & celle des tourbillons céleſtes, les loix de ces tourbillons & leur méchanique, ſoit pour en expliquer le mouvement, ſoit pour en démontrer la poſſibilité & l'exiſtence dans le ſyſtême du plein. Le plan de l'Abbé de Molieres dans cet ouvrage, eſt comme il le dit lui-même, *de renfermer dans une ſuite non-interrompue de propoſitions démontrées, les principaux dogmes des deux plus célébres Philoſophes de nos jours*, Deſcartes & Newton. Un an avant ſa mort il donna la premiére partie des *Elémens de Géométrie*, *in*-12. pour ſervir de Préliminaire à ſa Phyſique. Il s'y rapproche tout-à-fait des anciens, par rapport à leur ſynthèſe, & à leur maniére rigoureuſe de démontrer. Outre ces ouvrages on a encore de lui pluſieurs écrits, inſérés dans les Mémoires de Trevoux, pour éclaircir ou pour défendre ſes Leçons de Phyſique, & d'autres imprimés avec les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. L'Abbé de Molieres mourut en 1742.

MOLINA, (Louis) né à Cuença dans la Caſtille-Neuve, entra chez les Jeſuites en 1553, n'ayant encore que 18 ans, & enſeigna pendant deux ans la Théologie, dans l'Univerſité d'Evora en Portugal. Il mourut à Madrid en 1601, âgé de 65 ans. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages, dont le plus fameux eſt ſon livre *de Concordia Gratiæ & liberi Arbitrii*, imprimé pour la premiére fois en 1588 à Liſbonne, & réimprimé depuis pluſieurs fois, avec des changemens & des augmentations, qui ne l'ont pas rendu meil-

leur. Ce livre eſt la triſte époque des troubles qui déchirent ſi cruellement l'Egliſe. L'Auteur s'écartant des routes sûres que l'Ecriture & la Tradition nous ont tracées, n'a pas craint d'introduire une nouv. Théol. touchant la Grace Divine, de fermer les routes par leſquelles avoient marché les anciens, d'en ouvrir de nouvelles juſques là inconnues, & pleines de dangers; & enfin de s'élever orgueilleuſement contre S. Auguſtin, & contre les autres Docteurs, qui avoient triomphé du Pélagianiſme. Il avoue lui-même que ſon ſyſtême eſt nouveau, & qu'il ne l'a trouvé dans aucun Auteur, aveu qui auroit ſuffi pour ôter tout crédit à ce ſyſtême, ſi d'ailleurs il n'avoit flatté trop ouvertement les malheureux penchans de la nature corrompue. Ce Livre quand il parut, excita un ſoulèvement général. Les Dominicains l'attaquèrent vivement dans les Thèſes, & l'accusèrent de renouveller le Pélagianiſme : un Confrere même de l'Auteur, le Jéſuite Henriquès en dreſſa une Cenſure raiſonnée dans laquelle il accuſoit *Molina* de s'élever comme les Hérétiques avec impudence contre les ſaints Peres, d'ouvrir la porte aux erreurs des Pélagiens, & de blaſphémer la Providence de Dieu, & il concluoit que cet ouvrage devoit être abſolument proſcrit, comme *tout petri de Dogmes dangereux & préparant la voye à l'Ante-Chriſt*, par l'affectation avec laquelle il relève les forces naturelles du libre arbitre, contre les Vérités de J. C., les ſecours de la Grace & de la Prédeſtination. C'eſt ainſi que le cri de la Foi s'éleva de toutes parts, pour repouſſer la nouveauté, qui cherchoit à s'accréditer. Le Novateur ſe ſoutint contre cette première attaque, par le crédit de l'Impératrice Marie, & par la protection de l'Archiduc Albert; mais les diſputes devenant plus vives, le Cardinal Quiroga, grand Inquiſiteur d'Eſpagne, en informa Clément VIII, qui lui ordonna de conſulter ſur ce ſujet les plus fameux Théologiens d'Eſpagne, & c'eſt ce qui produiſit diverſes Cenſures du livre, dans leſquelles la Doctrine du Jeſuite eſt condamnée comme *ſcandaleuſe & hérétique*. Molina vint alors à Madrid, & pour uſer de récrimination, il déféra aux Inquiſiteurs quelque propoſitions de deux Dominicains; mais les Inquiſiteurs n'ayant pas pris le change, on ſe diſpoſoit à dreſſer une condamnation du livre, lorſque Clément VIII. prit le mauvais parti d'impoſer ſilence aux diſputans, & d'évoquer l'affaire au ſaint Siége. Il établit en même tems les célébres Congrégations appellées

de Auxiliis, parce qu'on y examina la nature des ſecours que Dieu donne à l'homme pour lui faire faire le bien. Elles durèrent environ 9 ans, ſous Clément VIII & Paul V, & elles commencèrent à ſe tenir ſolemnellement au mois de Janvier 1598. On y agita les matières de la Prédeſtination & de l'efficacité de la Grace. Sur la première on y examina ſi elle eſt gratuite ou non, c'eſt-à-dire, ſi Dieu a déterminé le nombre de ceux qui ſont ſauvés avant d'avoir égard à leurs mérites: ſur la 2^e^, ſi la Grace eſt efficace par elle-même ou non, c'eſt-à-dire, lorſque l'homme conſent au bien, c'eſt Dieu qui opère ce conſentement dans l'homme, ou bien ſi Dieu ſe borne à donner des ſecours, enſorte que l'homme uſant bien ou mal de ces ſecours, accorde ou refuſe ſon conſentement, ſans que Dieu le détermine par ſa Grace, à l'un non plus qu'à l'autre. Outre ces deux grandes queſtions, on en examina beaucoup d'autres qui y ont rapport, comme celle du péché originel que Molina & ſes partiſans, furent convaincus de détruire totalement. Ils furent auſſi convaincus de n'admettre point de Grace efficace par elle-même, de détruire la Prédeſtination gratuite, & de renouveller les dogmes des Pélagiens & des Sémipélagiens. Il eſt à propos d'obſerver qu'on examina cette grande affaire avec la plus grande application pendant neuf ans; que les deux parties furent contradictoirement entendues, & que les conſulteurs ſans ſe rebuter des difficultés, des chicanes & des propoſitions artific. des Jéſuites, les écoutèrent avec la patience la plus opiniâtre, qu'il y eut 5 examens différens ſous Clément VIII, après leſquels le Pape approuvant la Cenſure des Conſulteurs qui déclaroient la Doctrine de Molina conforme à celle des Pélagiens & des Sémipélagiens, étoit réſolu à publier une Bulle contre les erreurs de ce Novateur, lorſque la mort le ſurprit & l'empêcha d'exécuter cet utile projet. Que ſous Paul V. les Congrégations s'étant tenues de nouveau, il y eut deux examens, & que malgré les intrigues des Jéſuites, qui faiſoient mouvoir les reſſorts les plus puiſſans, pour éluder la déciſion, le Pape fit dreſſer la Bulle de condamnation, qu'il étoit prêt à publier, lorſqu'un événement imprévû ou des intérêts particuliers l'emportèrent ſur celui de la Religion & de l'Egliſe, vint en ſuſpendre l'exécution. Paul V. pour dédommager les Jéſuites, de ce qu'ils avoient ſouffert de la part des Venitiens, en ſoutenant ſes prétentions injuſtes, leur épar-

gna la flétriſſure qu'ils méritoient de recevoir, à la face de toute l'Egliſe. Il tint donc le 28 Novembre 1607 une Aſſemblée de Cardinaux dont on ne ſçait pas le réſultat, & trois jours après ayant fait venir les Généraux des deux Ordres, il leur donna un écrit par lequel il déclaroit qu'il publieroit la déciſion, quand il le jugeroit à propos, que cependant il faiſoit défenſe aux parties de ſe noter ou cenſurer mutuellement. C'eſt ainſi que furent terminées ces célèbres Congrégations, où le triomphe de la vérité, fut ſacrifié aux droits chimériques de la Cour de Rome.

MOLINA, (Antoine) né en Caſtille, vécut dans une grande réputation de ſainteté. Le plus connu de ſes ouvrages eſt l'*Inſtruction des Prêtres*. Il y établit d'excellentes règles ſur la ſainteté du Sacerdoce. Mais ſes déciſions ſur ce qui regarde la Communion, ſont entièrement oppoſée à celles des ſaints Docteurs, & favoriſoient les plus grands relâchemens. L'exemple de ce Chartreux ſi eſtimé de ſon tems pour ſa ſcience & ſa vertu, fait aſſez connoître le ravage des Caſuiſtes dans l'Egliſe d'Eſpagne. Il mourut vers 1612. C'eſt dans les ouvrages de ce bon Religieux que le P. Pichon a puiſé les mauvais principes du livre qu'il lui a plû d'intituler, bien fauſſement, l'*Eſprit de J. C. & de l'Egliſe*. Il ne faut pas le confondre avec *Louis* MOLINA, ſçavant Juriſconſulte Eſpagnol dont on a un Traité *de Hiſpanorum primogenitorum Origine & Natura*, *in-fol.* 1603; Traité excellent qui regarde les Majorats ou les ſubſtitutions des terres anciennes de la Nobleſſe d'Eſpagne: il a beaucoup ſervi aux Juriſconſultes pour établir le Droit de Philippe V. à la Couronne d'Eſpagne; ni avec un autre MOLINA, Religieux Dominicain de Séville, qui fut ſi eſtimé, que toute l'Eſp. ayant été émûe en 1522, à l'occaſion d'une Bulle de Grégoire XV, qui paroiſſoit affoiblir les Privilèges des Réguliers, il fut choiſi pour Procureur de tous les Ordres Religieux. Après pluſieurs négociations il obtint en 1625 une Bulle d'Urbain VIII, qui révoquoit celle qui avoit jetté l'allarme. On a de lui un *Recueil* des Bulles des Papes, concernant les Privilèges des Ordres Religieux.

MOLINET, (Claude de) Chanoine Régulier, & Procureur général de la Congrégation de Ste Géneviève, naquit à Châlons en Champagne, d'une famille noble & ancienne. Il s'appliqua avec beaucoup de ſuccès à l'étude de l'antiquité, forma un cabinet de curioſités, & rendit célèbre la bibliothèque de

Ste Geneviève. Il mourut en 1687. Parmi ſes Ouvrages on diſtingue ſur-tout une *Edition* des Epîtres d'Etienne, Evêque de Tournay, avec de ſavantes notes; l'*Hiſtoire* des Papes par médailles, depuis Martin V, juſqu'à Innocent XI, *in-folio*, très-imparfaite, & qui ſe trouve anéantie par celle du Jéſuite Bonami, qui eſt curieuſe, ſavante & peu connue; des *Réflexions* ſur l'origine & l'antiquité des Chanoines ſéculiers & réguliers; le cabinet de la bibliothèque de Ste Génev. *in-fol.* peu commun, & où il y a des choſes curieuſes en antiquités, &c. Il ne faut pas le confondre avec *Jean* MOLINET fameux Chanoine de Valenciennes, né dans le Diocèſe de Boulogne, qui fut Aumônier & Bibliothèquaire de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas. Il mourut en 1507, & laiſſa pluſieurs Ouvrages en Proſe & en Vers, dont le plus connu a pour titre: *Les dits & faits de Molinet.* On a réimprimé ſes *Poëſies* à Paris en 1723, *in-12.* Il y a eu auſſi du même nom un Evêque de Seez, en Normandie, très-verſé dans la Théologie & le Droit Canon. On remarque que pendant trente-huit ans, il ne s'étoit abſenté de ſon Diocèſe, que pour ſe trouver auprès de Henri *le Grand*, lorſqu'il fit abjuration du Calviniſme.

MOLINETTI, (Antoine) de Veniſe, eut beaucoup d'inclination & de diſpoſition pour la Médecine, qu'il enſeigna avec diſtinction à Padoue. Il avoit un talent particulier pour l'anatomie, & pour la diſſection des cadavres. Son *Traité* Latin *des Sens & de leurs organes*, *in-4.* eſt fort eſtimé. Il mourut vers 1675.

MOLINIER, (Jean-Baptiſte) né à Arles vers 1675, entra dans la Congrégation de l'Oratoire en 1700. Après y avoir enſeigné avec diſtinction, il s'appliqua au miniſtère de la prédication, pour laquelle il avoit beaucoup de talent. Le P. Maſſillon l'ayant entendu à Paris, fut frappé de ſes traits vifs & éloquens, & de l'inégalité de ſes diſcours. Molinier ſe laiſſoit quelquefois emporter à la vivacité exceſſive de ſon imagination, & comptoit trop ſur la facilité qu'il avoit à s'exprimer ſur le champ. Malgré ces défauts, il a été longtems ſuivi & applaudi. Après avoir quitté l'Oratoire en 1720, il continua d'exercer le ſaint Miniſtère juſqu'à ce qu'il fut interdit comme nombre d'autres bons Miniſtres, par le ſucceſſeur du Cardinal de Noailles. Alors il s'appliqua à revoir ſes Sermons, & à en compoſer de nouveaux. Il en fit imprimer un recueil en 14 vol. *in-12.* Ils roulent tous ſur les Myſ-

tères, les vérités de la religion, & différens sujets de la Morale Chrétienne. Ils sont d'un tour & d'une expression neuve vive & énergique; on y apperçoit un grand feu d'imagination, beaucoup de force, de dignité, & de naturel. Mais le stile n'est pas assez châtié, & il déplaît quelquefois par des termes trop souvent répétés, & même communs. Le Sermon du Ciel est un chef-d'œuvre; celui que Molinier prêcha le jour de S. Hilaire est remarquable par l'exorde qui contient le parallèle exact d'un événement récent avec un événement des premiers siècles de l'Eglise. Il mourut presque subitement en 1745, âgé de soixante & dix ans. Nous avons encore de Molinier un *Exercice du Pénitent & Office de la Pénit.* in-18. des *Instructions & prières de Pénitence* pour servir de suite au Directeur des ames pénitentes du P. Vauge, *in*-12. des *Prières & Pensées Chrétiennes* & autres Ouvrages de piété.

MOLINEUX, (Guillaume) naquit en 1536 à Dublin, en Irlande, d'une famille distinguée, par son goût héréditaire pour les Lettres. Il ne dégénéra point de ses ancêtres, & se fit admirer par sa probité & son érudition: les Mathématiques & la Philosophie, eurent des attraits particuliers pour lui. Il fut un des Instituteurs d'une Société de sçavans semblable à la Société Royale de Londres, dont il étoit membre. Ses grands talens lui procurèrent des emplois considérables, & l'amitié de Locke. Il mourut en 1698. On a de lui un *Traité de Dioptrique*, en Latin *in*-4°, où sont expliqués les divers effets des verres sphériques, tant convexes que concaves, seuls & combinés dans les Telescopes & Microscopes; *Sciothericum Telescopium*, *in*-4°, ou nouvelle invention d'appliquer le Telescope à un cadran, pour observer jour & nuit le moment du tems, très-utile dans les observations astronomiques, & pour régler des montres & des pendules curieuses; il est encore Auteur de quelques ouvrages estimés.

MOLINOS, (Michel) fameux Prêtre Espagnol, né dans le Diocèse de Sarragosse en 1627, alla s'établir à Rome. Dominé par son imagination, il y débita une Doctrine nouvelle & dangereuse, sur la *Mysticité*. La réputation qu'il s'étoit faite d'un homme très-éclairé dans la vie spirituelle, un extérieur de piété & d'anéantissement, lui attirèrent un grand nombre de disciples. On les appella *Quiétistes*, parce qu'ils faisoient consister la souveraine perfection à s'anéantir pour s'unir à Dieu, à se fixer dans une simple contemplation d'esprit, sans ré-

flexion, & ſans ſe troubler de ce qui peut ſe paſſer dans le corps. On a même reproché à Molinos & à ſes partiſans, d'avoir enſeigné en théorie & dans la pratique, que l'on peut ſans crime, ſe livrer aux plus honteux déréglemens, pourvû que l'ame demeure unie à Dieu par l'Oraiſon de *Quiétude*. Molinos renferma ſa Doctrine dans un Livre Eſpagnol intitulé, *le Guide Spirituel*: cet Ouvrage fut déferé à l'Inquiſition, qui en découvrit bientôt le danger, caché ſous le voile de la piété, & l'égarement de ſa doctrine ayant conduit à celui des mœurs, on trouva beaucoup de fanatiſme d'une part, & beaucoup de déréglement de l'autre. L'auteur fut obligé de faire une abjuration publique de ſes erreurs, ſur un échaffaut dreſſé dans l'Egliſe des Dominiquains, où le ſacré Collège étoit aſſemblé. On le condamna enſuite à une priſon étroite & perpétuelle, où il vécut encore dix ans, & mourut en 1690. Quelque ſingulière & biſarre que ſoit la Doctrine de Molinos, elle eut des Sectateurs, & le goût de cette ſpiritualité affectueuſe, ſe répandit en France avec éclat. François Malaval y donna cours par ſon Livre *de la Pratique facile*, qui fit impreſſion ſur bien des eſprits.

MOLLERUS, Nom de pluſieurs Auteurs, dont les plus célèbres ſont *Daniel*; *Guillaume*, *MOLLERUS* de Preſbourg, qui apprit le Grec, le Chaldéen, le Syriaque, l'Hébreu, l'Arabe, l'Italien, le François, étudia la Théologie, la Médecine, l'Alchymie; voyagea dans toutes les parties de l'Europe, & malgré ſes courſes, compoſa un grand nombre d'Ouvrages, entr'autres un *Diſcours* Latin ſur la confuſion des langues à la tour de Babel: *Meditatio de Hungaricis quibuſdam inſectis prodigioſis, ex aëre una cum nive in agro delapſis; opuſcula Ethica & problemata critica, &c.* Il mourut en 1712; *Jean* MOLLERUS, qui eut une paſſion dominante pour l'hiſtoire Littéraire, ſur-tout des pays Septentrionaux, dans laquelle il ſe rendit très-habile. Il mourut à Flensbourg, ſa patrie, dans le Duché de Sleſvick en 1725. Son Ouvrage le plus important eſt *Cimbria litterata*, trois vol. *in-fol.* il contient l'hiſtoire Eccléſiaſtique, Civile, Politique & Littéraire du Dannemarck, & des pays voiſins: il a fait auſſi l'*Iſagoge ad hiſtoriam Cherſonis-Cimbricæ*, *in-8.* où on trouve un détail circonſtancié de ce qu'il faut lire pour l'hiſtoire de ces provinces. *Henri* MOLLERUS, ſavant Théologien Proteſtant d'Hambourg, qui a compoſé des *Commentaires* ſur Iſaïe, ſur les Pſeaumes, & des Poë-

ſies Latines ; il mourut en 1589.

MOLSA ou MOLZA, (François-Marius) de Modène, ſe rendit célèbre par ſes vers Latins & Italiens, & ſur-tout par ſes *Elégies*, & ſon *Poëme* ſur le divorce d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, & de Catherine d'Arragon. Cet Auteur auroit pû jouir d'une fortune conſidérable, s'il ne ſe fût livré à la débauche, qui le conduiſit au tombeau en 1544. Ce Poëte avoit un naturel heureux, perfectionné par l'étude à laquelle il s'étoit appliqué ; il réuſſiſſoit en Proſe & en Vers, & le Pere Rapin le regarde comme un modèle de l'élegie Latine : malheureuſement ſa plume ne fut pas plus chaſte que ſa conduite, & il abuſoit de la facilité de ſon eſprit, pour écrire des obſcénités dans ſon *Capitolo in Lode deſichi*, qu'Annibal Caro, Poëte Ital. ne dédaigna pas d'honorer d'un Comment. MOLSA, ſa pet. fille réunit en elle les graces de ſon ſexe, la ſcience, l'eſprit, & une vertu ſolide. Après la mort de ſon époux, elle renonça, quoique jeune & recherchée, au mariage, & s'appliqua avec beaucoup d'ardeur & de ſuccès, aux Belles-Lettres, aux langues Grecque, Latine & Hébraïque. Elle eut la gloire d'avoir été conſultée par le Taſſe, Guarini & les autres grands hommes de ſon tems, ſur leurs Ouvrages. Le Sénat de Rome l'honora en 1600, elle & toute ſa famille, du droit & des priviléges de Citoyens Romains.

MOMUS, Dieu de la raillerie, ſelon la Fable, étoit fils du Sommeil & de la Nuit. Il ne s'occupoit qu'à tourner en ridicule les Dieux & les hommes. Neptune ayant fait un Taureau, Minerve une Maiſon, & Vulcain un Homme ; il fut choiſi pour juger de leurs Ouvrages, & les blâma tous trois : Neptune pour n'avoir pas placé les cornes du Taureau plus près des yeux ou des épaules, afin de porter des coups plus ſûrs & plus violens ; Minerve, de ce qu'elle n'avoit pas fait ſa maiſon mobile afin de pouvoir la tranſporter, quand on auroit un mauvais voiſin ; Vulcain pour n'avoir pas mis au cœur de l'homme une petite fenêtre, par laquelle on pût voir ſes penſées les plus ſecrettes. On repréſente ce Dieu levant le maſque de deſſus un viſage, & tenant une Marotte à ſa main.

MONARDES, (Nicolas) de Séville, eſt un Médecin diſtingué du ſeizième ſiècle, qui a compoſé pluſieurs Ouvrages très-eſtimés, en Latin & en Eſpagnol, entr'autres un Traité *des Drogues de l'Amérique* : il mourut en 1577.

MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) fils d'un Procureur au Parlement de Paris,

naquit dans cette ville en 1666, & se fit recevoir Avocat au même Parlement. Dès l'âge de quinze ans, il avoit annoncé son talent pour la Poësie Françoise, par quelques épigrammes imitées de Martial. Il travailla dans la suite pour le Théâtre Italien, & il y donna *la Cause des Femmes*; la *Critique de cette pièce*; *Mezetin grand Sophi de Perse*; le *Phénix*; les *Souhaits*, pièces qui se trouvent dans le recueil de *Gherardi*, dont elles ne sont ni les meilleures, ni les plus mauvaises. Leur mérite est d'être pleines de traits d'esprit. Dans la suite il se dégoûta du Théâtre, & il crut avec raison, ce genre d'Ouvrage contraire à la religion; il fit une Satyre contre le Théâtre, & ses sentimens Chrétiens se trouvent consignés dans une Lettre qu'il écrivit à ce sujet à Boileau. Il avoit été particulièrement lié avec ce grand Poëte; mais ayant fait imprimer quelques Satyres, dont Boileau ne parla pas avec admiration, leur liaison s'étoit un peu refroidie; *il me vient voir rarement*, disoit le Satyrique, *parce que quand il est avec moi, il est toujours embarrassé de son mérite & du mien.* Monchesnay avoit pris pour femme une demoiselle de Chartres, & sa fortune se trouvant considérablement diminuée en 1720, il alla fixer son séjour dans cette ville. Il y mourut en 1746, âgé de plus de 74 ans. Il a laissé beaucoup de *Poësies* qui n'ont jamais vû le jour, & dont les principales sont des *Epîtres*, des *Satyres*, & des *Epigrammes*, imitées ou traduites de *Martial*. Peu de tems avant sa mort, il compila le *Bolæana*, à la sollicitation de quelques amis; mais on s'apperçoit en bien des endroits que sa mémoire l'a mal servi, & il seroit à souhaiter qu'il s'en fut avisé plutôt.

MONCHY, (Charles de) connu sous le nom de Maréchal d'Hocquincourt, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie. Après avoir signalé sa valeur en plusieurs sièges & combats, mécontent de la Cour, il se jetta dans le parti des ennemis, & fut tué devant Dunkerque en 1658.

MONCK, (George) Duc d'Albermale, né en 1608, d'une famille illustre d'Angleterre, fit ses premières armes en 1626, à l'expédition que les Anglois tentèrent contre l'isle de Rhé & la Rochelle. Il servit ensuite dans les Pays-Bas, revint & signala son courage pour les intérêts de son Roi Charles I, contre les rebelles; mais ayant été pris par le Colonel Farifax, il fut mis en prison dans la tour de Londres, d'où il sortit après plusieurs années, pour conduire un régiment

contre

contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de l'infortuné Charles, Monck oubliant la fidélité qu'il devoit à son Prince, s'attacha au rébelle Cromwel, qui lui donna le commandement de ses troupes, avec lesquelles il soumit toute l'Ecosse. Il n'eut pas moins de succès contre les Hollandois, qu'il vainquit sur mer en 1653, & lorsque la paix eut été faite avec ces peuples, il fut renvoyé en Ecosse, pour la soumettre de nouveau. Après la mort de l'Usurpateur, Monck qui étoit à Edimbourg y fit proclamer Protecteur, Richard fils de Cromwel, mais ayant reçu des Lettres du fils de son Prince legitime, qui l'engageoit à rentrer dans le devoir, il conçut le dessein de le rétablir, & s'y prépara avec beaucoup d'activité & de prudence. Quand il crut pouvoir commencer à agir, il déclara ses intentions à ses soldats, qui marchèrent avec joie vers Londres. Monck soumit tout à son Prince sur la route, fit déclarer la ville en sa faveur, & en sa présence on proclama Roi Charles II; ensuite il partit pour aller au-devant de lui à Douvres, où Charles le combla d'amitié. Lorsque ce Prince fut paisible possesseur du trône, il répandit avec profusion les graces sur ce brave sujet qui l'avoit servi avec tant de bravoure: il le fit Capitaine-général de ses armées, son grand Ecuyer, Gentilhomme de sa chambre, Duc d'Albemarle, reçu à la chambre des Pairs, &c. Monck servit avec distinction dans la guerre contre les Hollandois en 1666, & ne cessa de travailler pour la gloire & les intérêts de son Roi, jusqu'à sa mort, arrivée en 1679. Charles qui le pleura le fit ensevelir avec les honneurs dûs à son mérite, & proportionnés aux grands services qu'il en avoit reçus. Monck fut conduit à Westminster, & mis dans la Chapelle de Henri VII, au milieu des Rois & des Reines. Ce grand homme avoit l'air grave & majestueux, l'esprit solide & ferme, une grande pureté de mœurs, & un profond respect pour la religion. Ennemi de l'injustice, il ne la souffrit pas dans ses troupes, & il disoit souvent *qu'une armée ne devoit pas servir d'asile aux voleurs & aux scélérats*. Thomas Gumbe a écrit sa vie en Anglois, *in*-8. 1671, & Miege la traduite en François, *in*-12. 1672.

MONCONYS, (Balthasar) fils du Lieutenant Criminel de Lyon, étudia en cette ville & en Espagne, la Philosophie & les Mathématiques. Il voyagea ensuite dans l'Orient, pour apprendre des Savans, s'il restoit encore dans ces pays quelques traces, de la Philosophie de

Trifmegiſte & de Zoroaſtre, que Pythagore & Platon y avoient autrefois cherchée; mais n'y ayant rien trouvé qui pût l'arrêter, il revint en France. Paris fut le théâtre, où il fit briller ſes grands talens. Il y fut eſtimé de tous les Savans, & ſur-tout des amateurs de la Chymie, dont il poſſédoit les plus ſecrets myſtères. Il mourut à Lyon en 1663. Ses voyages ont été imprimés en trois volumes *in*-4. ou cinq vol. *in*-12. Ils ſont languiſſans & peu intéreſſans.

MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un Conſeiller au Parlement de Toulouſe, après avoir été élevée dans la piété, par une mere très-Chrétienne, fut mariée en 1646, avec *** de Turles, Seigneur de Mondonville, qui au bout de cinq ou ſix ans, la laiſſa veuve ſans enfans. Degagée des liens qui l'attachoient au ſiècle, elle ſe conſacra aux bonnes œuvres ſous la conduite de l'Abbé de Ciron, & après avoir tenu pendant quelque tems chez elle des écoles gratuites, travaillé à l'inſtruction des nouvelles Converties, & au ſoulagement des pauvres malades; elle prit enfin la réſolution d'employer ſes biens, à la fondation d'une congrégation, qui perpétuât ces œuvres de charité. De Marca, Archevêque de Toulouſe, approuva ce deſſein, & ſon grand Vicaire, par une ordonnance de 1661, commit l'Abbé de Ciron pour dreſſer les Statuts & Réglemens du nouvel inſtitut, qui fut approuvé par un Bref d'Alexandre VII, en 1662, & autoriſé par des Lettres Patentes de 1663. Peu de tems après, ces conſtitutions parurent imprimées, avec l'approbation de dix-huit Evêques, & de pluſieurs Docteurs qui rendent témoignage à la pureté de la Doctrine des *Conſtitutions* de l'inſtitut de l'Enfance, & à la fidélité avec laquelle elles étoient obſervées. Déjà la nouvelle Congrégation avoit formé des établiſſemens dans pluſieurs Diocèſes, où elle faiſoit des biens inconteſtables, lorſque certains hommes à qui elle déplaiſoit par cet endroit même, mirent en œuvre pour en arrêter les progrès, leurs moyens ordinaires, la calomnie, l'impoſture, la ſubornation & la violence. D'abord ils échouèrent dans leur funeſte projet, & l'innocence des filles de l'enfance ſortit victorieuſe des accuſations intentées contr'elles; mais la fureur de leurs ennemis ſe ranimant par le dépit d'avoir ſuccombé, ils ne ceſſèrent de travailler par des voyes ſourdes, à noircir dans l'eſprit du Roi ces innocent. victimes de leur méchanceté. Ils parvinrent enfin à force de ſurpriſes, à faire nommer des Commiſſaires pour examiner les

Conſtitutions de l'inſtitut, qu'ils accuſoient de contenir des *erreurs dangereuſes*, & ces Commiſſaires choiſis à leur gré, furent l'Archevêque de Paris de Harlai, le Marquis de Châteauneuf, le P. de la Chaiſe, & l'Official de Paris Cheron, fut nommé Rapporteur; en même-tems il y eut défenſe de recevoir aucune fille, & peu après, pareille défenſe de recevoir des penſionnaires. Madame de Mondonville prit alors le parti d'aller elle-même juſtifier ſon innocence; mais les Jéſuites qui craignoient qu'elle ne fit parvenir la vérité juſqu'au trône, la firent reléguer à Coutances, au Couvent des Hoſpitalières, & elle fut privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune perſonne du dehors. Quelques jours après ce nouvel acte de violence, le jugement définitif fut prononcé, & conſomma l'odieux myſtère d'iniquité. La Congrégation de l'Enfance fut ſupprimée, par un Arrêt du Conſeil de 1686, & par une Ordonnance donnée ſous le nom, mais contre le gré de l'Archevêque de Toulouſe, Montpezat. Les filles de l'Enfance après avoir pris les voies regulières pour s'oppoſer à l'exécution de cette entrepriſe, furent arrachées par force de leurs maiſons, par leurs barbares perſécuteurs, qui prévinrent même le tems porté par l'Arrêt du Conſeil, dans la crainte où ils étoient que le cri de l'innocence ne ſe fit entendre. On fremit en liſant le détail de toutes les horreurs, qui furent commiſes dans cette expédition inhumaine. Ces ſaintes Vierges proſternées aux pieds des autels, furent accablées de mauvais traitemens, traînées par les pieds juſqu'à la porte, & jettées au milieu de la rue par des ſoldats cruels, ſecondés par pluſieurs Jéſuites qui voulurent ſe procurer la ſatisfaction d'être témoins de cet affreux ſpectacle; & pour ôter tout eſpoir de rétabliſſement, on vendit tous les effets & tous les meubles, & la maiſon fut achetée par les Jéſuites, qui y placèrent leur Séminaire, pour perpétuer, ſans doute, le ſouvenir de cette deſtruction, & rappeller la parole d'Elie & Achab : *Occidiſti, inſuper & poſſediſti.* C'eſt ainſi que fut ruiné cet établiſſement utile, & que plus de deux cens filles conſacrées à Dieu par un vœu public, & autoriſé par l'Egliſe, furent chaſſées de leurs maiſons, diſperſées dans des Monaſtères, ſans avoir voulu renoncer à leur premier engagement. La fondatrice, après avoir vû ſon exil changé en priſon, mourut en 1703, regrettée de tous les gens de bien, & en particulier des Religieuſes chez qui elle demeuroit, leſquelles

rendirent à ſes vertus, le témoignage que la vérité exigeoit d'elles. Les Jéſuites cherchèrent à couvrir leur injuſtice à l'égard de cette ſainte Congrégation, par les calomnies qu'ils répandirent contre elles, mais dans le tems elles furent mal reçues du public, parce que tout le monde étoit alors inſtruit de la vérité. Cependant l'utilité de ce célèbre inſtitut leur en ayant fait craindre le rétabliſſement, ils crurent qu'il falloit ſous le titre reſpectable d'hiſtoire, renouveller les premières calomnies, y en ajoûter d'autres plus intéreſſantes, & appuyer le tout par des Lettres qui en découvrant de prétendus myſtères d'iniquité, expliqueroient de faux motifs de ſuppreſſion, que le public moins inſtruit, pourroit recevoir plus facilement, après un intervalle de pluſieurs années. Ils compoſèrent donc des Lettres à loiſir, & ils attendirent pour les faire paroître, que toutes les perſonnes qui auroient dû en avoir connoiſſance, fuſſent décedées, croyant qu'il n'y auroit pas de preuves écrites pour les démentir. L'ex-Jéſ. Reboulet voulut bien ſe charger de toute l'ignominie du complot, & en 1734 il fit paroître l'*Hiſtoire des filles de la Congrégation de l'Enfance*; mais le calomniateur ſe vit confondu par l'Abbé de Julliard, neveu de Mad. de Mondonville, qui dans un Mémoire, mit dans le plus grand jour l'innocence des filles de l'Enfance, & l'impoſture de l'ex-Jéſuite; & le Parlement de Toulouſe fit juſtice du Libelle, en le livrant aux flammes. Après la mort du digne défenſeur de Mde de Mondonville, l'aggreſſeur revint à la charge, comptant que l'illuſtre vengeur de l'innocence opprimée, ne pouvant plus en prendre la défenſe, ſes calomnies ſe débiteroient avec impunité; mais les généreux Magiſtrats qui avoient déjà vengé la mémoire de Mad. de Mondonville, firent éclater leur indignation à cette ſeconde attaque, & d'une voix unanime, ils condamnèrent au feu le nouveau Libelle, en ordonnant des recherches rigoureuſes contre l'Auteur de la diffamation, que le voile de l'*incognito* & une terre étrangère dérobèrent au ſupplice qu'il méritoit. Nous pouvons, à ce ſujet, donner comme choſe certaine, que Reboulet n'a été dans cette occaſion que le prête-nom de la Société, & que quinze ans avant que ſon Libelle parut, un Savant bien connu dans Paris, en poſſédoit une copie, avec pluſieurs Lettres de Jéſuites qui devoient toute l'intrigue. Nous ajoutons encore un fait tout auſſi inconteſtable; c'eſt que le Cardinal de Fleury dit à un Magiſtrat, alors à la tête de la Librairie,

que le Livre de Reboulet n'étoit qu'un Roman calomnieux, que les personnages étoient imaginaires, & que lui, Cardinal, qui avoit connu particulièrement les filles de l'Enfance, étoit plus en état que personne de leur rendre la justice, qu'elles méritoient.

MONGAUT, (Nicolas Hubert de), fils naturel d'un Colbert Pouanges, naquit à Paris en 1674, & entra dans la Congrégation de l'Oratoire, où il étudia avec succès la Philosophie & la Théologie, & fit une étude particulière de l'Ecriture Sainte. La foiblesse de sa santé l'ayant déterminé à rentrer dans le monde quelque tems après, il demeura successivement auprès de l'Archevêque de Toulouse, Colbert son protecteur, où chez M. Foucault qui se l'attacha, & le fit entrer dans l'Académie des Inscriptions, jusqu'à ce que le Duc d'Orléans lui confia en 1710, l'éducation du Duc de Chartres son fils. L'Abbé Mongaut remplit avec succès ce poste honorable, & mérita les bienfaits dont il fut comblé : outre plusieurs bénéfices que le Régent lui donna, il eut la place de Sécrétaire général de la charge de Colonel général de l'Infanterie, dont son Auguste élève fut pourvû, & après la mort du Duc d'Orléans, pere, il fut Sécrétaire des commandemens & du cabinet. Ces diverses occupations ne purent distraire l'Abbé de Mongaut de l'étude des Belles-Lettres qu'il ne cessa de cultiver jusqu'à sa mort, arrivée en 1746. Nous avons de lui une excellente traduction d'*Hérodien* qu'il publia en 1700, avec des remarques, & dont il donna une édition plus parfaite en 1745 ; elle est écrite avec élégance & exactitude : une *Traduction des Lettres à Atticus*, qui parut complette en six vol. *in*-12. 1714. avec des notes très-instructives, soit pour l'intelligence du texte, soit pour faire connoître les personnages qui jouoient un grand rôle dans la République Romaine, lorsque Cicéron écrivit ces Lettres. Cette traduction l'emporte sur celle qu'avoit faite l'Abbé de St Réal, & on est redevable à l'Abbé Mongaut d'avoir procuré l'avantage de lire avec plaisir, la partie des Ouvrages de Cicéron la plus curieuse, pour l'histoire de son tems, mais la plus difficile & la plus obscure. Il y a dans les Mémoires de l'Académie deux *Dissertations* de l'Abbé Mongaut.

MONIME DE MILET, est fameuse dans l'Histoire par sa beauté & sa chasteté. Mithridate tenta inutilement de la séduire par les plus riches présens. Elle opposa une vertu invincible, à la passion de ce Roi. Comme sa résis-

tance ne fit qu'irriter l'amour du Prince, il l'épouſa. Mais ayant été vaincu par Lucullus, & craignant qu'elle ne tombât entre les mains de l'ennemi, il lui envoya ordre de mourir. Lorſque l'Eunuque le lui eut annoncé, elle eſſaya vainement de ſe pendre avec le bandeau de ſa tête; mais s'étant rompu elle le jetta par terre & cracha deſſus. Elle tendit la gorge, & mourut ainſi 63 ans, avant Jeſus-Chriſt.

MONIN, (Jean Edouard du) natif de Gi, dans le Comté de Bourgogne, vint à Paris fort jeune, & s'acquit un grand nom par la facilité avec laquelle il compoſoit des vers Latins & François; il fit tellement illuſion à ſes Contemporains, qu'ils le regardèrent comme le plus beau génie du ſiècle, & que Naudé, dans ſon Apologie des grands hommes, ne fait pas difficulté de le comparer au fameux Pic de la Mirande, à Poſtel & à Agrippa. Mais la poſtérité à jugé ce Poëte & ne trouve dans ſes vers, qu'obſcurités, duretés, galimathias, métaphores ridicules, expreſſions forcées, & une affectation à prodiguer l'érudition hors de propos. Il n'avoit que 26 ans, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Paris en 1586. Il avoit déja appris le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Italien, l'Eſpagnol, la Philoſophie, la Théologie, la Médecine & les Mathématiques. Mais il ne fit qu'abuſer de toutes ſes connoiſſances, par défaut de goût, & ſes Ouvrages reſſentent plus le pédant, que l'homme d'eſprit.

MONIQUE (Sainte) née en 332 de parens Chrétiens, fut mariée à Patrice, Bourgeois de Tagaſte en Numidie, qui étoit Payen. Mais elle obtint par ſes prières & par ſes larmes, la converſion de ſon époux & celle de Saint Auguſtin, qui avoit livré ſon eſprit & ſon cœur, à toutes ſortes d'ignorances. Ayant eu la conſolation de voir ce cher fils conſacrer ſes talens & ſes études à la défenſe de la Religion, elle mourut en 387.

MONNOYE (Bernard de la) né à Dijon en 1641, après avoir fait avec diſtinction ſes Humanités dans cette Ville, étudia en Droit; mais ſa paſſion dominante fut toujours pour les Belles-Lettres. Réſolu de leur conſacrer la plus grande partie de ſon tems, quelque talent qu'il eût pour briller dans le Barreau, il ſe contenta de ſe faire recevoir Correcteur en la Chambre des Comptes de ſa patrie. Cette Charge ne lui dérobant que peu de momens, n'interrompoit guères ſon commerce avec les Muſes. Pour les cultiver avec plus de ſuccès, il joignit à l'étude des Langues Grecque & Latine, celle de l'Italien &

de l'Eſpagnol. Il ſe fit d'abord connoître par ſon Poëme du duel aboli, qui eſt à quelque choſe près, un très-bon morceau de Poëſie, & qui mérita en 1671, le premier prix que l'Académie Françoiſe ait diſtribué. Il fut encore couronné les années ſuivantes, & preſqu'autant de fois qu'il concourut pour le prix de Poëſie. Il ſe rendit auſſi très-habile dans la Critique. Sa curioſité pour l'Hiſtoire des livres & des Sçavans, l'a rendu ingenieux à déterrer juſqu'aux moindres particularités. Les recherches & les diſſertations qu'il a faites en ce genre, prouvent qu'il étoit un des Critiques les plus judicieux & les plus éclairés de ſon ſiècle. La droiture, la probité, la modeſtie ne le caractériſoient pas moins, que ſon érudition. Il étoit d'une humeur vive & enjouée, qui lui inſpiroit ſouvent d'aimables ſaillies, aſſaiſonnées d'un ſel fin & délicat. Il fut reçû à l'Académie Françoiſe en 1713, & mourut à Paris en 1728, âgé de 88 ans. Ses Poëſies ſont des Odes, des Epigrammes, des Stances, des Noëls Bourguignons qui paſſent pour ſon chef-d'œuvre. On a encore de lui des remarques ſur les jugemens des Sçavans de Baillet, & ſur *l'Anti-Baillet* de Ménage; des remarques ſur le *Menagiana*, de l'édition de 1715 en quatre volumes, avec une Diſſertation curieuſe ſur le livre *de Tribus impoſtoribus*, & un autre ſur l'infame livre *du moyen de parvenir*: des notes ſur la *Bibliothéque choiſie* de Colomiés, ſur l'édition des Rabelais de 1715; ces notes ſont plus grammaticales qu'hiſtoriques. Il en a fait auſſi ſur le *Cimbalum mundi*.

MONOYER, (Jean-Baptiſte) Peintre né en 1635 à Lille, avoit un talent particulier pour peindre les fleurs. On trouve dans ſes tableaux une fraicheur, un éclat, un fini, une vérité qui le diſpute à la nature même. Milord Montaigu ayant connu cet illuſtre Artiſte pendant ſon ſéjour en France, l'emmena à Londres, où il employa ſon pinceau à décorer ſon magnifique hôtel. Monoyer y mourut en 1699.

MONSTRELET, (Enguerrand de) né à Cambrai au quinzième ſiècle, d'une famille noble & ancienne, eſt connu par une *Chronique* ou *Hiſtoire* curieuſe & intéreſſante des choſes mémorables arrivées de ſon tems, depuis l'an 1400, juſqu'en 1467, dont l'édition la plus ample, eſt celle de 1693, deux vol. *in-fol.* Il y décrit la priſe de Paris & de la Normandie par les Anglois, les guerres qui éclatèrent entre les maiſons d'Orléans & de Bourgogne. On l'accuſe d'être trop partial en faveur de la dernière. On prétend que les éditions

gothiques ſont moins altérées, que les éditions poſtérieures, l'Auteur a rempli ſon Ouvrage de beaucoup de pièces originales qui en rendent la lecture moins agréable, mais auſſi plus fidèle & plus authentique.

MONT, (François du) après avoir ſervi dans les armées Françoiſes, ſe réfugia en Hollande, où il s'acquit beaucoup de réputation par ſes écrits. Il mit au jour en 1699, *des Mémoires politiques, pour ſervir à l'intelligence de la paix de Riſwick.* quatre vol. *in*-12, curieux & intéreſſants. Ils contiennent en abrégé ce qui s'eſt paſſé de plus conſidérable dans les affaires depuis la paix de Munſter, juſqu'à la fin de l'an 1676. On a encore de lui *des Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malthe, & en Turquie*, quatre vol. *in*-12. aſſez curieux, mais quelquefois languiſſans. Un grand *Recueil* de traités d'alliance, de paix & de commerce, depuis la paix de Munſter, juſqu'en 1709, collection utile quoique défectueuſe. *Lettres hiſtoriques*, depuis Janvier 1652, juſqu'en 1710, continuées depuis par une autre main. Tout ce que du Mont a fait de ce Recueil, eſt eſtimé; & on y trouve des pièces originales très-curieuſes.

MONTAGNE, (Michel de) né au Château de ce nom dans le Périgord en 1533, fut élevé ſous les yeux de ſon pere, qui dirigea lui-même ſon éducation d'une manière ſingulière. Dès que l'enfant fut en état de parler, il mit auprès de lui un Allemand qui ne parloit que Latin, & on ne laiſſoit approcher de lui que des gens qui parloient cette Langue. Enſuite pour le perfectionner, on lui donna pour précepteurs des hommes ſçavans, tels que Buchanan, & Muret. Le jeune Montagne apprit auſſi le Grec par forme de divertiſſement. C'étoit le ſyſtême de ſon pere, qui croyoit que la ſeule manière de bien inſtruire les enfans, étoit de leur rendre l'étude aimable. Il pouſſoit l'attention pour ſon fils, juſqu'au point de le faire éveiller au ſon de quelque inſtrument, parce qu'il croyoit que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en ſurſaut. Montagne arrivé à l'âge de 33 ans, ſe maria à la fille d'un Conſeiller au Parlement de Bordeaux, & poſſéda lui-même pendant quelques tems une ſemblable Charge dans ce Parlement. Son mérite lui procura bientôt des diſtinctions. Charles VI lui donna le Collier de l'Ordre de Saint Michel. Etant à Rome, il fut décoré du titre de Citoyen Romain, & à Veniſe, il apprit ſa nomination à la Charge de Maire de Bordeaux, dans laquelle il ſuc-

céda au Maréchal de Biron. Après avoir exercé quatre ans cet emploi honorable, il se retira dans la maison de Montagne, où il passa le reste de sa vie, dans un grand loisir. Sur la fin de ses jours, il fut tourmenté par les douleurs de la pierre & de la colique, sans vouloir jamais employer le secours de la Médecine qu'il détestoit, & il mourut d'une esquinancie en 1592, âgé de 60 ans. Nous avons de lui des *Essais* qui parurent pour la première fois à Bordeaux en 1580 *in*-8. Il n'y avoit alors que deux livres, & depuis, il s'en est fait une infinité d'autres éditions augmentées d'un troisième livre & de beaucoup d'additions aux deux premiers. Mais toutes ces éditions faites sur celles de la célèbre de Gournay, fille adoptive de Montagne, étoient très-imparfaites, & Coste est le premier qui en ait donné une belle en sept vol. *in*-4, 1724 à Londres. Elle est faite sur les plus correctes, augmentée de quelques lettres de l'Auteur, & les passages Grec, Latins & Italiens sont traduits plus fidèlement, que dans les précédentes. L'éditeur y a ajoûté de plus, de courtes remarques, & de nouveaux *Index* plus amples & plus utiles que ceux qui avoient paru jusqu'ici. On a dit de cet Ouvrage beaucoup de bien & encore plus de mal. Les uns l'ont regardé comme un livre sans suite & sans ordre, rempli de mille choses puériles, basses & pédantesques, dangereux & plein de maximes tendantes à ruiner la piété, à affoiblir l'esprit de Religion, & à renverser les premiers principes de la Loi naturelle, & c'est ainsi qu'en ont jugé Paschal, Nicole & Malbranche. D'autres au contraire ont prétendu qu'il n'est point d'Ouvrage de morale où il y ait tant à apprendre, qu'il est par-tout rempli de bonnes instructions, & que c'est *le breviaire des honnêtes gens*, ainsi que l'appelloit le Cardinal du Perron. S'il y a de l'exagération dans le premier de ces jugemens, on ne peut nier qu'elle ne soit excessive dans le second; & quand on aura accordé qu'il régne dans les *Essais*, une simplicité, une naïveté, une vivacité & un agrément qui les font lire avec plaisir; que l'Auteur dans sa manière est original, & que l'air cavalier qu'il affecte, est bien du goût des François; on sera forcé de convenir aussi qu'il n'y a nul ordre, nulle liaison; que Montagne se jette indifféremment sur toutes sortes de sujets, sans en épuiser aucun; qu'il dit au hasard tout ce qui lui vient à la pensée, risquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, sans trop s'attacher ni

à l'un ni à l'autre. Mais ce qu'il y a de plus blâmable dans cet Auteur, c'eſt que ne s'embarraſſant ni de Religion ni de morale, il ſême ſes maximes les plus pernicieuſes, qu'il appelle ſans pudeur les choſes par leur nom, & qu'il parle de lui-même, de ſes vices & de ſes vertus, avec une indifférence, qui ſuppoſe beaucoup de vanité & de corruption de cœur. Nous avons encore de Montagne, une édition *in*-8. des écrits de la Boëtie, ſon ami, & une traduction de *la Théologie naturelle* de Raymond de Sebonde *in*-8. Cet Auteur Eſp. Médecin de profeſſion, enſeignoit l'Ecriture Sainte à Toulouſe, en 1436. Son livre parmi quelques bonnes choſes, renferme des ſubtilités & des idées ſingulières contraires à la foi, & c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle Montagne l'a traduit.

MONTAGU, (Jean de) Vidame du Laonnois, étoit fils de Girard, Seigneur de Montagu-en-Laye, Secrétaire du Roi, Tréſorier de ſes Chartes & Maître des Comptes. Jean de Montagu eut la principale adminiſtration des affaires ſous les Rois Charles V & Charles VI, qui l'admirent dans leurs conſeils les plus ſecrets. Devenu Sur-Intendant des Finances, il acquit de grands biens, & élev ſa famille. Il fit ſes deux freres, l'un Evêque de Paris, l'autre Archevêque de Sens & Chancelier en 1405. Charles d'Albret, Connétable de France, pour partager ſa faveur, lui demanda ſon fils pour ſa fille, qui par ſon pere & par ſa mere, deſcendoit du Sang Royal de France; par ce mariage Montagu vit ſa maiſon alliée à la famille Royale. Son attachement à la Reine & aux intérêts de la maiſon d'Orléans, irrita contre lui le Duc de Bourgogne, qui vint à bout de l'immoler à ſa fureur. De concert avec le Roi de Navarre & ſes autres ennemis, il le fit accuſer de divers crimes & arrêter en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il fut mis à la queſtion, & ſur des aveux arrachés par les ſupplices, on le condamna à avoir la tête tranchée, malgré les ſollicitations de la Reine, du Duc de Berri, & de l'Evêque de Paris ſon frere, qui ſe jetta pluſieurs fois aux pieds du Duc de Bourgogne. L'Arrêt fut exécuté aux Halles de Paris, & ſon corps attaché au gibet de Montfaucon. Il juſtifia avant que de mourir le Duc d'Orléans de tous les crimes dont on l'avoit noirci, & dont il s'étoit chargé lui-même; il ne convint que de celui d'avoir détourné à ſon profit quelque partie des finances du Roi. La famille de cet infortuné Miniſtre, fit réhabiliter ſa mémoire trois ans

après, & obtint qu'il fût enterré avec honneur dans l'Egliſe des Céleſtins de Marcouſſi qu'il avoit fondés. Son fils fut auſſi rappellé à la Cour par le Dauphin.

MONTAGUE ou MONTAIGU, (Charles) fils de George Montaigu, Comte de Northampton, ſervit avec beaucoup de zèle dans la Chambre des Communes, Guillaume III, qui lui accorda une penſion avec la charge de Commiſſaire du tréſor en 1691. Devenu Chancelier de l'Echiquier & Sous-Tréſorier, il fut l'Auteur des billets de l'Echiquier, ſi commodes dans le commerce d'Angleterre. Il contribua beaucoup à remédier aux déſordres qui s'étoient gliſſés dans les monnoies. Le Miniſtère ayant changé en 1711, il fut diſgracié par la Reine Anne; mais il ne défendit pas avec moins de fermeté le parti des Wighs, auſquels il fut toujours attaché. Après la mort de cette Princeſſe, il fut un des Régens du Royaume, juſqu'à l'arrivée du Roi George I, qui le nomma auſſitôt Comte d'Halifax, Conſeiller-Privé, Chevalier de la Jarretière & premier Commiſſaire du Tréſor; titres qu'il conſerva juſqu'à la mort qui l'enleva en 1715. Il avoit beaucoup de diſpoſitions pour l'Eloquence & pour la Poëſie. On a de lui un Poëme intitulé, *l'Homme d'honneur*, & d'autres Ouvrages en Anglois, tant en vers qu'en proſe.

MONTAIGU, (Richard) ſçavant Proteſtant du dix-ſeptième ſiècle, mérita par ſa conduite & ſes talens d'être ſucceſſivement Evêque de Chicheſter & de Norwirch. Il y a eu peu d'Ecrivains Anglois, dont les ſentimens aient été auſſi conformes, à ceux de nos Théologiens. Comme eux il admettoit la tranſubſtantiation, la préſence réelle, l'invocation des Saints, le culte des images; mais il différoit d'eux ſur la manière dont J. C. eſt préſent dans l'Euchariſtie. On aſſure qu'il avoit réſolu de ſe retirer en Flandre, pour ſe réunir à l'Egliſe Catholique, & que la mort le ſurprit dans ce projet en 1641. Les Ouvrages de ce Prélat décèlent beaucoup d'érudition. On a de lui, *Analecta Eccleſiaſticarum exercitationum* in-fol. une *Traduction* fidèle en Latin de 214 Lettres de Saint Baſile, & de toutes celles du Patriarche Photius, &c. Il y a eu encore deux MONTAIGU, Gilles & Pierre. Ils étoient freres. Le premier fut Evêque de Terouane, Chancelier de France, Proviſeur de Sorbonne, Cardinal, & ſervit utilement la France, ſous le règne du Roi Jean. Il mourut à Avignon en 1378. Le ſecond, appellé *le Cardinal de Laon*, rétabli

le Collège de Montaigu qui tomboit en ruine, & qui avoit été fondé à Paris en 1314. par Aicelin de Montaigu, Archevêque de Rouen, de la même famille que les deux précédens.

MONTALAMBERT, (André de) Seigneur d'Eſſé & de Panvilliers, né en 1483, fut un des plus braves & des plus ſages Capitaines de ſon ſiècle. Brantome rapporte, que François I. diſoit ſouvent : *Nous ſommes quatre Gentilshommes de la Guyenne, qui combattons en lice contre tous allans & venans, Moi, Sanſac, d'Eſſé & Chataigneraye.* En 1536, il ſe jetta avec une Compagnie de Chevaux-légers dans Turin, qui étoit menacé d'un ſiège, & n'en ſortit que pour aller prendre Ciria, qu'il emporta par eſcalade. En 1543, il ſe ſignala avec le Capitaine la Lande, par l'étonnante défenſe de Landreci, contre une armée formidable de toutes les forces d'Eſpagne, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre & de Flandre, commandées par l'Empereur Charles V. L'ennemi fut obligé de lever le ſiège de cette Ville, quoiqu'elle fût mal fortifiée, & que la Garniſon fût accablée de misères. Le Roi fit alors Montalambert Gentilhomme de ſa Chambre, ce qui donna lieu aux Courtiſans de dire, *qu'il étoit plus propre à donner une Camiſade à l'ennemi, que la Chemiſe au Roi.* Envoyé en Ecoſſe en 1548, il tailla en pièces les Anglois, fit priſonnier leur Général, & leur enleva tout ce qu'ils avoient dans ce Royaume. Il vendit juſqu'à ſa vaiſſelle d'argent, pour faire ſubſiſter ſon armée. De retour en France, il fut honoré par Henri II, du Collier de l'Ordre. La Paix s'étant faite en 1550, il ſe retira dans ſa terre de Panvilliers, en Poitou. Depuis trois ans, il y languiſſoit d'une cruelle jauniſſe, lorſqu'il reçut ordre du Roi de s'aller jetter dans Terouane, pour la défendre contre l'armée de l'Empereur. Montalambert, tranſporté de joie, *Mes amis*, dit-il à ceux qui l'environnoient, *voilà le comble de mes ſouhaits, puiſque je vais mourir en un honorable lieu, & ne craignant rien tant que de mourir en mon lit. Dame jauniſſe n'aura point cet honneur de me tuer.* En prenant congé du Roi, il le pria de croire, *que ſi Terouane étoit priſe, Eſſé ſeroit mort, & par conſéquent guéri de ſa jauniſſe.* Il tint parole, & fut tué en 1553, ſur la brêche, en défendant cette Ville, avec une valeur incroyable.

MONTAN, né à Ardaban dans la Myſie au deuxième ſiècle, s'annonça comme Prophête. Feignant qu'il étoit inſpiré du Saint-Eſprit, il débitoit témérairement tout

ce qui ſe préſentoit à ſon imagination. Il prétendoit que Dieu avoit voulu ſauver d'abord le monde par Moyſe & par les Prophêtes ; qu'ayant échoué dans ce deſſein, il s'étoit incarné, & que n'ayant pas encore réuſſi, il étoit deſcendu en lui par le moyen du Saint-Eſprit, & dans deux Prophêteſſes, Priſcille & Maximille, toutes deux fort riches & très-attachées à ſa Doctrine. Cet Héréſiarque ſe croyoit deſtiné à réformer pluſieurs abus, à tirer les Fidèles de l'extrême foibleſſe, & de l'eſpèce d'enfance dans laquelle ils avoient vécu juſqu'alors ; enfin, à leur apprendre qu'il falloit obſerver pluſieurs Carêmes, regarder les ſecondes nôces comme illicites, ne point fuir la perſécution, ni recevoir à la pénitence ceux qui étoient tombés. Montan ſéduiſit un grand nombre de Chrétiens, par l'auſtérité de ſes mœurs & de ſes pratiques de dévotion : cette héréſie eut plus de Partiſans que toutes celles qui l'avoient précédées. Ils eurent l'adreſſe de tirer du Pape Victor, des Lettres d'approbation ; mais on lui ouvrit les yeux, & il les révoqua. Il ſe tint pluſieurs Conciles contre eux. Les ſaints Evêques, après avoir examiné ces nouveaux Prophêtes, les rejettèrent, ſur ce qu'ils parloient dans l'extaſe & ſans liberté, étant *in amentiâ*. On établit contre eux ce principe : que le Saint-Eſprit perfectionne ceux à qui il ſe communique, au lieu de les dégrader, & qu'en faiſant parler les Prophêtes, il ne leur ôte point le libre uſage de la raiſon & des ſens. Saint Apollinaire d'Hiéraple, fut le plus zélé adverſaire des Montaniſtes.

MONTAN, Archevêque de Tolede, vers l'an 530, réuniſſoit en lui beaucoup de ſcience & de piété ; mais avec toute ſa vertu, il ne pût échapper à la calomnie. Accuſé d'impudicité, on dit qu'il prouva ſon innocence, en tenant pendant la célébration de ſaints Myſtères, des charbons ardens dans ſon Aube, ſans qu'elle fût brûlée. On a de lui deux *Epîtres*, qui font honneur à ſa piété, à ſon érudition & à ſon eſprit. Il ne faut pas le confondre avec MONTAN *ou* plutôt *Philippe* de la MONTAIGNE, Docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, qui fut un Critique judicieux, & très-verſé dans les langues Grecque & Latine. Il enſeigna la première avec réputation, dans l'Univerſité de Douai, où il mourut en 1575, après avoir fondé trois bourſes, pour de pauvres Ecoliers.

MONTANARI, (Germiniano) de Modene, joignoit une grande érudition à une connoiſſance particulière de

l'Aſtronomie & des Mathématiques, qu'il enſeigna long-tems à Bologne, où il mourut vers la fin du dix-ſeptième ſiècle. On a de lui *Aſtronomico-Phyſica Diſſertatio de Cometa*; quelques diſcours *ſur des expériences Phyſiques*; un autre *ſur les Etoiles fixes* qui ont diſparu, & ſur celles qui ont commencé à paroître, &c. Montanari penſoit aſſez comme Gaſſendi: il ſuppoſoit avec lui de petits vuides, par le moyen deſquels il expliquoit pluſieurs Phénomènes de la nature.

MONTANUS, *voyez* ARIAS.

MONTANUS, (Jean-Baptiſte) né à Verone d'une famille noble, fut élevé avec ſoin dans les Sciences. Envoyé par ſon pere à Padoue, pour y apprendre la Juriſprudence, il ſe livra à l'étude de la Médecine, pour laquelle il avoit une inclination invincible. Il la pratiqua & l'enſeigna dans cette Ville, avec un ſuccès éclatant. Sa méthode étoit claire, facile & ſolide. Il avoit auſſi du goût pour la Poëſie, & preſque toutes les Académies d'Italie, ſe firent honneur de l'admettre dans leur Société. Il mourut en 1551. On a recueilli ſes *Conſultations* de Médecine en trois vol. Il a laiſſé encore d'autres ouvrages.

MONTARROYO MASCARENHAS, (Freyre de) naquit à Liſbonne de parens nobles en 1670. Son génie actif & pénétrant, lui fit embraſſer toutes les ſciences & toutes les branches de la Littérature. Dans ſa jeuneſſe il fut recherché par toutes les Académies de Portugal, qui s'empreſsèrent de l'avoir pour membre. Il fit, en 1693, preſque tout le tour de l'Europe, ce qui le mit à portée de puiſer dans les ſources, & de traduire dans ſa langue, tout ce qu'il trouvoit de meilleur dans la plûpart des langues vivantes. De retour en Portugal, il ſervit depuis 1704 juſqu'en 1710, en qualité de Capitaine de Cavalerie, dans un des Régimens qui avoient été levés, par la Reine d'Angleterre. Enfin, il préféra le loiſir d'Apollon au tumulte de Mars. Depuis ſa retraite, il fut deux fois Préſident *de l'Académie des Anonymes*, puis Secrétaire & Maître d'Ortographe dans celle *des Appliqués*. Il eſt le premier qui, en 1715, introduiſit les Gazettes en Portugal. Ses Ouvrages ſont auſſi nombreux que variés. En voici les principaux: *Les Négotiations de la Paix de Riſwick*, deux vol. *in*-8. en François: ouvrage où il examine les droits & prétentions des Alliés ſur le Roi de France: *Relation* de la bataille d'Oudenarde, en Portuguais, ainſi que les ſuivans: *Relation* de la mort de Louis XIV, *in*-4;

Hiſtoire Naturelle, Chronologique & Politique du Monde, &c. Ouvrage formé ſur les Gazettes Portugaiſes, & donné depuis 1715 juſqu'en 1747: *la Conquête des Onizes*, Peuples du Bréſil, *in*-4. *Relation* de la bataille de Peterwaradin, *in*-4. *Evénemens terribles*, arrivés en Europe en 1717, *in*-4. *Relation* d'un Monſtre ſauvage mort dans le voiſinage de Jéruſalem, *in*-4. *Détail des progrès faits* par les Ruſſes contre les Turcs & les Tartares, *in*-4. & beaucoup d'autres, tant imprimés que manuſcrits.

MONTAULT, (Philippe de) Duc de Navailles, étoit fils de Philippe de Montault, Baron de Benac, Gouverneur & Sénéchal de Bigorre. Quoiqu'élevé dans le ſein de l'héréſie, il fut reçu Page en 1635 chez le Cardinal de Richelieu, n'ayant que quatorze ans. Inſtruit par ce grand Miniſtre, il abjura la Religion prétendue réformée. Sa converſion, entraîna celle de ſon pere & d'une grande partie de ſa famille. Montault commanda pluſieurs fois les armées Françoiſes avec diſtinction, & fut toujours attaché aux Cardinaux de Richelieu & Mazarin, dans les tems les plus difficiles. Il devint Maréchal de France en 1675, Chevalier de l'Ordre du Saint-Eſprit en 1681, Gouverneur du Duc d'Orleans, Régent du Royaume, en 1683, & mourut à Paris l'année ſuivante. On a de lui des Mémoires, imprimés à Paris en 1701, qui ſont bien écrits: on y ſent le ſtile d'un homme de qualité, qui ſans affectation, & même ſans art, parle avec politeſſe & avec élégance, & donne un tour également noble à tout ce qu'il dit. Cependant on n'y apprend pas beaucoup de choſes.

MONTAUSIER, *voyez* SAINTE-MAURE.

MONTCHAL, (Charles de) né à Annonai en Vivarais, étudia à Paris, fut d'abord Bourſier, puis Principal du Collége d'Autun. Il ſe rendit célèbre par la connoiſſance qu'il eut de l'Hiſtoire Sainte & Profane, du Droit Canon & Civil, de la langue Grecque & Hébraïque. En 1628, il fut élevé ſur le Siége de Toulouſe, par la démiſſion du Cardinal de la Valette, dont il avoit été Précepteur. Ce ſçavant Prélat rétablit le Texte, & corrigea la Verſion de l'*Hiſtoire* d'Euſèbe. On imprima en 1718, à Rotterdam, ſes *Mémoires contenant les particularités de la Vie & du Miniſtère du Cardinal de Richelieu*, deux vol. *in*-12. Il y a dans cette édition, un grand nombre de phraſes inintelligibles, & ſouvent même des périodes omiſes, ce qui paroit venir de la négligence des Editeurs. On en a rétabli beaucoup dans

l'*Europe ſçavante*, Novembre 1718. On attribue auſſi à Montchal une *Diſſertation*, où l'Auteur entreprend vainement de prouver, *que les Puiſſances Séculières ne peuvent impoſer ſur les biens de l'Egliſe aucune taxe, ſans le conſentement de l'Egliſe même.* Cet Ouvrage fait peu d'honneur à ſon diſcernement. Il y donne trop aux Papes & ôte trop aux Puiſſances Séculières. Le Pere le Quien, Dominicain, a publié quelques Lettres de ce Prélat, qui prouvent ſon goût pour les Sciences & ſon zèle à favoriſer les Sçavans. Auſſi lui ont-ils, par reconnoiſſance, prodigué des louanges. Montchal mourut en 1651.

MONTCHRÉTIEN DE VATTEVILLE, (Antoine de) fils d'un Apotiquaire de la ville de Falaiſe, s'attacha à la Poëſie Françoiſe; mais il eſt plus connu par ſes intrigues & par ſes avantures, que par ſon talent pour la Poëſie. Dans une diſpute qu'il eut contre le Baron de Gouville, qui étoit accompagné de ſon beau-frere & d'un ſoldat, il mit l'épée à la main contre eux, & fut laiſſé pour mort. Guéri de ſes bleſſures, il porta ſes plaintes, & tira du Baron plus de douze mille livres. Cette ſomme le mit en état de faire l'homme d'importance. Il ajouta à ſon nom celui de *Vatteville*, pour faire croire qu'il avoit quelque Terre ou Fief. Il ſe rendit enſuite Solliciteur d'un Procès, qu'une Dame avoit avec ſon mari, Gentilhomme fort riche, mais infirme & imbécile, après la mort duquel il épouſa ſecrettement la veuve. Bien-tôt après, ayant été accuſé d'avoir tué en trahiſon, le fils du Sieur de Grichi-Moynes, près Bayeux, il fut obligé de ſe retirer en Angleterre. Le Roi Jacques I, à qui il dédia ſa Tragédie de *l'Ecoſſoiſe*, obtint de Henri IV ſa grace. De retour en France il s'occupa, pendant quelques années, à vendre des couteaux, des canifs & autres inſtrumens ſemblables. Dégoûté de ce métier, il alla offrir ſes ſervices aux Religionaires de France, & ſe ſignala par pluſieurs actions d'éclat. Tandis qu'il parcouroit la Normandie & le Maine, pour ſe faire des Partiſans, il fut découvert & ſurpris dans une Hôtellerie. Après y avoir ſoutenu une eſpèce de ſiège avec ſix Capitaines qui l'accompagnoient, il fut tué en 1621. Toutes ces avantures ſingulières ne l'ont pas empêché de compoſer pluſieurs volumes de Poëſie, qui renferment des *Tragédies*, des *Sonnets*, un *Poëme* diviſé en quatre livres, intitulé: *Suſanne* ou *la Chaſteté*, *&c.* qui ne ſont point eſtimés.

MONTECLAIR, (Michel) né à Chaumont en Baſ-

ſigni

signi en 1666, Musicien célèbre, fut le premier qui joua, dans l'orchestre de l'Opera, de la contre-basse. On doit à ses talens une méthode estimée, pour apprendre la Musique; *des principes pour le Violon; des Trio de Violons; trois Livres de Cantates; des Motets & une Messe de Requiem.* Il a mis aussi sur le Théatre les *Fêtes de l'Eté*, & l'Opera de *Jephté*, en cinq Actes. Cette Tragédie, dont les paroles sont de l'Abbé Pellegrin, a été reprise plusieurs fois, & toujours avec succès. Montéclair mourut en 1737, proche Saint Denis en-France.

MONTECUCULI, (Raymond de) l'un des plus grands Capitaines du dix-septième siècle, naquit dans le Modenois en 1608, d'une famille distinguée. On a remarqué que les plus célèbres Généraux de l'Empire, ont souvent été tirés d'Italie. Ce Pays, dans sa décadence, porte encore des hommes, qui font souvenir de ce qu'il étoit autrefois. Le jeune Montecuculi porta d'abord les armes sous Ernest Montecuculi, son oncle, Général de l'Artillerie, dans les armées Impériales, qui le fit servir comme soldat, & passer par tous les dégrés de la Milice. Bientôt il annonça ce qu'il devoit être. Dès 1634 il surprit, à la tête de deux mille chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois qu'il contraignit d'abandonner leurs bagages & leur artillerie. Mais peu de tems après, le Général Bannier vengea leur défaite par celle du vainqueur, qu'il fit prisonnier. Montecuculi ayant obtenu sa liberté, au bout de deux ans, battit en Bohême le Général Wrangel, qui perdit la vie dans le combat. Devenu Général en 1657, il triompha de Ragotzi, Prince de Transilvanie, & des Suédois ligués contre Casimir, Roi de Pologne. Il n'eut pas un succès moins brillant contre Charles Gustave, Roi de Suéde, qui avoit tourné ses armes contre le Dannemarck: les Suédois furent chassés, & Coppenhague délivrée. En 1661, le vainqueur de Ragotzi devint son défenseur, & força les Turcs d'abandonner la Transilvanie. Il rompit aussi, par son habileté & par une sage lenteur, toutes les entreprises de leur formidable armée en Hongrie, jusqu'à l'arrivée des François, dont la victoire sur les infidèles, à S. Gothard, fut l'occasion d'un traité de paix. La guerre s'étant allumée entre l'Empereur & la France, Montecuculi commanda l'armée, destinée pour arrêter les conquêtes de Turenne. La prise de Bonne, précédée d'une marche pleine de ruses, le couvrit de gloire. On lui ôta néanmoins le commandement, l'année sui-

vante ; mais on le lui rendit en 1675, parce qu'il étoit ſeul digne d'être oppoſé, au grand Turenne. Toute l'Europe eut les yeux ouverts ſur ces deux illuſtres Généraux. Tous deux avoient réduit la guerre en art. Ils paſsèrent quatre mois à ſe ſuivre, à s'obſerver dans des marches & des campemens, plus eſtimés que des victoires, par les Officiers Allemans & François. L'un & l'autre jugeoit de ce que ſon adverſaire alloit tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à ſa place, & ils ne ſe trompèrent jamais. Ils oppoſoient l'un à l'autre la patience, la ruſe, l'activité, & tout ce que le génie, la ſcience militaire, & une longue expérience peuvent ſuggèrer. Enfin, ils étoient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au ſort d'une bataille, quand Turenne fut tué d'un coup de canon. Montecuculi, encore plus honnête homme que héros, le pleura, & fit de lui ce magnifique éloge : *Je regrette & ne ſçaurois trop regretter un homme au-deſſus de l'homme, un homme qui faiſoit honneur à la nature humaine.* Retenu par l'habileté du Général François trois mois entiers au-delà du Rhin, il paſſa ce fleuve, & pénétra dans l'Alſace ; mais ſes progrès furent arrêtés par le Prince de Condé, qui ſeul pouvoit lui ôter la ſupériorité que lui donnoit la mort de Turenne. Montecuculi paſſa le reſte de ſa vie à la Cour Impériale, s'y rendit le protecteur des gens de Lettres, & contribua beaucoup, par ſon crédit & par ſes lumières, à l'établiſſement de l'Académie des Curieux de la nature. Ce grand Capitaine mourut à Lintz le 16 Octobre 1680, à ſoixante-douze ans. On a de lui des *Mémoires* en Italien, traduits en François par Adam. Ces Mémoires traitent de l'art Militaire, de la Guerre contre le Turc, & contiennent la Relation de la campagne de 1664, en Hongrie. La meilleure édition eſt celle de 1735, à Straſbourg, à laquelle eſt conforme celle de Paris en 1746.

MONTEÇUMA *ou* MONTEZUMA, puiſſant & dernier Roi du Méxique. Ferdinand Cortez fut reçu par ce Prince, dans ſa Capitale, comme ſon Maître, & par les Habitans, comme leur Dieu, tant ils furent frappés de ces animaux guerriers, ſur qui les principaux Eſpagnols étoient montés, de ce tonnerre artificiel, qui ſe formoit dans leurs mains, de ces châteaux de bois, qui les avoient apportés ſur l'Océan, de ce fer dont ils étoient couverts ! On ſe mettoit à genoux dans les rues, quand un valet Eſpagnol paſſoit. Mais peu à peu, Montezuma & ſa

Cour, s'apprivoisant avec leurs hôtes, osèrent les traiter, comme des hommes. Une partie des Espagnols étoit à la Vera-Crux, sur le chemin du Méxique. Un Général de l'Empereur, qui avoit des ordres secrets, les attaqua, & quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête de l'un d'eux, fut même portée à Montezuma. Alors Cortez osa aller au Palais, suivi de cinquante Espagnols, & mettant en usage la persuasion & la menace, il emmena l'Empereur prisonnier à son quartier, le força de lui livrer ceux qui avoient attaqué les siens, & lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, comme un Général qui punit un simple soldat. Les Méxiquains indignés de l'esclavage de leur Prince, allèrent assiéger le Palais où il étoit retenu; mais les Espagnols l'ayant contraint de se présenter à une fenêtre, pour appaiser le tumulte, il fut blessé d'un coup de pierre, dont il mourut en 1520, implorant inutilement la vengeance du Ciel contre des brigands, qui, foulant aux pieds la religion & le droit des gens, étoient venus, conduits par leur seule cupidité, troubler l'Empire d'un Roi, que le Ciel & la nature avoient séparé d'eux par des espaces, qu'ils n'auroient jamais dû franchir. Après la mort de Monteçuma, deux de ses fils & trois filles embrassèrent la religion Catholique; l'aîné de ses fils reçut le Baptême avec la Reine sa mere: il fut nommé Pierre, & Charles V. lui donna des terres & des revenus, avec le titre de Comte de Monteçuma. Il mourut en 1608, âgé de soixante-huit ans, & laissa une postérité qui subsiste encore en Espagne.

MONTE-MAJOR, (Georges de) ainsi nommé du lieu de sa naissance, auprès de Conimbre, eut beaucoup de talent, pour la Musique, & pour la Poësie. On a de lui une espèce de Roman intitulé, *la Diane*, qui a été traduit en diverses Langues; on y trouve de l'esprit & de la délicatesse. Il a laissé encore des Poësies connues sous le nom de *Cancionero*, cet Auteur mourut jeune en 1560.

MONTEREAU, ou de Montreuil (Pierre de) est connu par plusieurs Ouvrages estimés d'Architectures. C'est lui qui a donné les dessèins de la Sainte Chapelle de Paris, de celle du Château de Vincennes & de plusieurs autres beaux édifices. Il mourut en 1266.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, Baron de) né au Château de la Brede, près de Bordeaux en 1689, d'une famille noble de Guyenne, annonça de bonne heure ce qu'il devoit

être, & fit paroître dès l'enfance les plus heureuſes diſpoſitions pour les Sciences. A peine avoit-il vingt ans, qu'il avoit fait des progrès rapides dans la Juriſprudence, & qu'il préparoit déja les matériaux de l'*Eſprit des Loix*, par un extrait raiſonné des immenſes volumes, qui compoſent le corps du Droit Civil. Il fut reçû Conſeiller du Parlement de Bordeaux en 1714, & deux ans après, pourvû de l'Office de Préſident à Mortier. C'eſt en cette dernière qualité qu'il fut chargé de préſenter au Roi les remontrances de ſa Compagnie, à l'occaſion d'un nouvel impôt. Il le fit en ſujet reſpectueux & en Magiſtrat plein de courage, & la misère publique repréſentée avec force, obtint la juſtice qu'elle demandoit. Ce ne fut qu'en 1721, que le jeune Monteſquieu s'annonça comme Ecrivain dans le monde littéraire, & qu'il mit au jour les *Lettres Perſannes*; Ouvrage ingénieux où règne une ſatyre fine de nos mœurs, & une critique délicate de nos ridicules, de nos travers & de nos vices, & une diſcuſſion profonde des matières les plus importantes, que l'Auteur approfondit, en paroiſſant gliſſer ſur elles. C'eſt une imitation du *Siamois* de Dufreſni & de *l'Eſpion Turc* de Marana; mais imitation qui l'emporte de beaucoup ſur les originaux. Malheureuſement ce livre en faiſant honneur au génie, à l'eſprit & au ſtile de Monteſquieu, fit naître des ſoupçons très-graves ſur ſa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire *le monde éternel, de nier la preſcience de Dieu, à l'égard des volontés libres, de mettre des impiétés ſur le compte des livres Saints*, & d'avancer pluſieurs blaſphêmes, qui pour être dans la bouche d'un Perſan, n'en devoient pas moins être attribués au François, qui le faiſoit parler. Ces accuſations furent depuis juſtifiées & démontrées dans un écrit qui parut en 1751, dans lequel on relève avec autant d'élégance & d'agrémens, que d'exactitude & de ſolidité, ces impiétés & bien d'autres horreurs. Ce premier écrit de Monteſquieu, lui ouvrit les portes de l'Académie Françoiſe, d'où les Réglemens de cette Compagnie auroient dû l'exclure pour jamais, comme Auteur d'un Ouvrage contraire à la Religion, & où l'Académie même eſt très-maltraitée. Il ſe préſenta pour remplir la place de M. de Sacy: d'abord il trouva quelqu'obſtacle de la part du Cardinal de Fleuri, que l'on avoit juſtement prévenu contre ſon livre. Mais ce Miniſtre s'étant fait lire les lettres, les trouva plus *agréables* que DANGEREUSES; & laiſſa

recevoir l'Auteur qui prononça son discours le 24 Janvier 1728. Le nouvel Académicien s'étoit peu auparavant défait de sa Charge de Président, pour se livrer sans distraction à la composition de l'Ouvrage qu'il méditoit; & afin de le rendre utile aux différentes nations, il entreprit d'aller lui-même étudier leurs mœurs, leurs Loix & leurs constitutions. Il parcourut d'abord l'Allemagne, passa ensuite en Italie, puis en Suisse d'où il vint en Hollande, pour se rendre en Angleterre, & après avoir observé tout avec les yeux d'un Voyageur curieux & intelligent, il revint dans sa patrie & se retira pendant deux ans à sa terre de Brede, où il mit la dernière main à son Ouvrage *sur la cause de la grandeur & de la décadence des Romains*, qui parut en 1734. Ce livre qui est le fruit d'une étude sérieuse de l'Histoire Romaine, est profond, solide & curieux. On y trouve plus d'effort de raison, que de mémoire. Malgré sa brieveté, l'Auteur y développe en grand le tableau, le plus intéressant, & le plus vaste, & il sçait renfermer en très-peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement apparens, & rapidement présentés, sans fatigue pour le Lecteur. Quelque réputation que Montesquieu se fut acquise par cet Ouvrage, il n'avoit fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise dont l'exécution lui a coûté 20 ans de travail, je veux dire, l'esprit des Loix, qu'il publia en 1750, 2 vol. *in*-4. Dans cet Ouvrage curieux, profond & intéressant, l'Auteur embrasse un si grand nombre de matières, & les traite avec tant de rapidité & de profondeur, qu'il faut pour le suivre, une lecture assidue & méditée. Il y parle de la Constitution des états, de leur nature, de leurs principes, de leurs mœurs, de leur climat, de leur étendue, de leur puissance, des causes de leurs établissemens, de leurs progrès, de leur conservation, de leur décadence, de leur ruine; il y parle en particulier de chaque sorte de Gouvernement, de ce qui en forme l'esprit, & le caractère, des récompenses qu'on y propose, des peines qu'on y décerne, des vertus qu'on y pratique, des fautes qu'on y commet, de l'éducation qu'on y donne, &c. Il y compare le commerce d'un Peuple avec celui d'un autre, celui des anciens avec celui d'aujourd'hui; celui d'Europe avec celui des autres parties du monde. Il examine enfin que les Religions conviennent mieux à certains climats & à certains Gouvernemens. A peine l'Ouvrage parut-il, que deux espèces de Critiques s'élevèrent contre; les

gens de Lettres en rendant juſtice au plan merveilleux du livre, en admirant les grands traits qui s'y trouvent, les images frappantes, les penſées neuves, les réflexions profondes qui naiſſent à chaque inſtant ſous la main de l'Auteur, le génie qui ſe fait appercevoir à chaque page, la magie d'un ſtile enchanteur, où l'expreſſion ſans être toujours propre, eſt toujours piquante, auroient ſouhaité plus de choix dans les matières, de méthode dans la diſtribution, de netteté dans le ſtile, de clarté dans les penſées, de juſteſſe dans le raiſonnement: moins de liberté, de paradoxes, de contradictions, de longueurs mêmes dans bien des endroits, & enfin l'on convint que l'Auteur avoit imaginé un bon livre, qu'il avoit mal exécuté; que ſon Ouvrage pris par piéces, étoit rempli d'une infinité de morceaux, qui décèlent le plus grand génie, mais qui ne font point un tout aſſorti, un compoſé parfait, dont les parties aient entre elles, un rapport direct & néceſſaire. Quoique l'illuſtre Auteur de *l'Eſprit des Loix*, ne fût pas indifférent à ces Critiques littéraires, il fut bien autrement ſenſible aux juſtes reproches qui lui furent faits, d'avoir ſemé dans ſon Ouvrage, des principes d'irréligion, & ſa Philoſophie fut ébranlée à la lecture des *nouvelles Eccléſiaſtiques*, du 7 & du 16 Novembre 1748, dans leſquelles, l'Auteur de l'eſprit des Loix, eſt accuſé, 1°. D'avoir avancé ſiſtématiquement, qu'il s'en faut bien que le monde *intelligent*, ſoit auſſi bien gouverné que le monde *Phyſique*. 2°. Que dans les Monarchies, la politique fait faire les grandes choſes *avec le moins de vertu qu'elle peut*, qu'elle n'en ont aucun beſoin, &c. 3°. D'avoir mis ſur la même ligne les Moines les plus Saints de l'Egliſe Catholique, & les Pénitens Idolâtres des Indes, & les Derviches de la Loi Mahométane. 4°. D'avoir prétendu que lorſque l'Egliſe fit une Loi du Célibat pour le Clergé, il en fallut tous les jours de nouvelles, pour réduire les hommes à l'obſervation de celle-ci, que le Légiſlateur ſe fatigua, qu'il fatigua la Société, &c. 5°. Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie, & la Proteſtante à une République, & que quand Montezuma diſoit que la Religion des Eſpagnols *étoit bonne pour leurs pays*, & celle du Mexique pour *le ſien*, *il ne diſoit pas une* ABSURDITÉ, &c. 6°. Que les Loix que Dieu a établies pour le Gouvernement du monde, ſont auſſi inévitables que la fatalité des Athées. 7°. Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiſcence,

ſujets aux maladies & à la mort. 8°. Qu'il n'y a jamais eu de Religion plus digne de l'homme & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoïciens, qu'elle SEULE ſçavoit faire les Citoyens..., les grands hommes..., les grands Empereurs, &c. & d'avoir avancé bien d'autres blaſphêmes, qu'il faut voir dans les feuilles indiquées. Le Préſident de Monteſquieu qui avoit dédaigné de répondre aux autres critiques, ne crut pas devoir négliger celui-ci, & prit la plume pour repouſſer une attaque auſſi vigoureuſe; il fit donc paroître *la défenſe de l'eſprit des Loix.*, brochure ingénieuſe, modèle de bonne plaiſanterie, autant que de mauvaiſe foi; car l'Auteur peu occupé du ſoin de ſe juſtifier, n'oſant même tenter de le faire ſur pluſieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jetter du ridicule ſur ſon adverſaire, en l'habillant à ſa manière, & qu'à faire rire à ſes dépens; mais il n'eut pas long-tems les Rieurs de ſon côté. Le redoutable Cenſeur oppoſa à cette *réponſe* une *réplique* triomphante dans les feuilles du 24 Avril & du premier Mai 1750, où il dévoile pleinement les petites ruſes de l'Auteur de la défenſe. Il démontre deux choſes, 1°. Qu'à l'égard des reproches dont le Préſident s'efforçoit de ſe laver, il n'y réuſſiſſoit en aucune façon, 2°. Qu'il y en avoit un très-grand nombre ſur leſquels il n'oſoit même entreprendre ſa juſtification; & au ſujet des grandes *maximes* que ſon Adverſaire débite dans la troiſième partie de ſa *défenſe*, comme pour lui ſervir de leçon: l'Auteur des *feuilles* les laiſſe ſans réponſe, & ſe contente de comparer le donneur d'avis au *Joueur de la Comédie*, qui après avoir perdu ſon argent, ſe fait lire Sénéque. Cependant la ſanté de Monteſquieu naturellement délicate, étant épuiſée par ſes études profondes, & peut-être altérée par le chagrin de voir ſon dernier Ouvrage dénoncé à la Sorbonne, par la crainte d'être obligé à une rétractation, il y ſuccomba, & il tomba au commencement du mois de Fevrier 1755, dans une maladie dangereuſe dont il mourut le 10 du même mois. L'Auteur de ſon éloge qui ſe trouve à la tête du cinquième volume de l'Encyclopédie, dit que l'illuſtre malade après avoir ſatisfait avec DECENCE, à tous ſes devoirs, plein de confiance en l'Etre éternel, auquel il alloit ſe rejoindre, mourut avec la tranquilité d'un homme de bien, &c. Il eût fallu pour l'édification du Public, l'éclairer ſur les devoirs remplis à la mort avec tant de décence,

par M. de Monteſquieu. La Ducheſſe d'Aiguillon dans une Lettre à M. de Maupertuis, entre dans un plus grand détail, ſans nous édifier davantage. Elle nous apprend ſeulement deux anecdotes. La premiere, que les Jéſuites qui étoient auprès du mourant, le preſſant de leur remettre les corrections qu'il avoit faites aux *Lettres Perſannes*, il remit ſon manuſcrit à la Ducheſſe & à un autre de ſes amies, en lui diſant: *Je veux tout ſacrifier à la raiſon & à la Religion, mais rien à la Société; conſultez avec mes amis & décidez ſi ceci doit paroître.* N'a-t-on pas lieu d'être ſurpris qu'un homme auſſi éclairé, dans un moment où les nuages des paſſions n'offuſquent plus l'eſprit, n'ait pû prendre ſur lui de ſacrifier à la Religion allarmée, des corrections d'un livre ſcandaleux, & ſe ſoit chargé devant Dieu des ſuites terribles, que peut avoir la déciſion de ſes amis. L'autre trait que rapporte la Ducheſſe d'Aiguillon, c'eſt que le malade parla convenablement à ceux qui l'aſſiſtèrent à la mort. *J'ai toujours*, leur diſoit-il, *reſpecté la Religion: la morale de l'Evangile eſt une excellente choſe, & le plus beau préſent que Dieu pût faire aux hommes.* Sans doute que dans le moment où le Préſident faiſoit cette proteſtation, il avoit oublié qu'il étoit l'Auteur des *Lettres Perſannes*, & de *l'Eſprit des Loix*. Au reſte ſi la Religion n'a qu'à gémir ſur les écarts de cet homme illuſtre, les Lettres & l'Humanité ne lui refuſent pas les éloges, qui lui ſont dûs à tant de titres. S'il excitoit l'admiration par la beauté de ſon génie, par l'imagination la plus riante, le jugement le plus ſolide, l'eſprit le plus brillant, il gagnoit l'amitié par la douceur de ſon caractère. Il étoit affable, prévenant, officieux, modeſte & ſûr dans le commerce; gai dans la converſation, & aux plus rares talens, il joignoit une ſimplicité & une candeur, qui ne les accompagnent pas toujours. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il a fait encore le *Temple de Gnide* qui ſuivit d'aſſez près les *Lettres Perſannes*. C'eſt un Roman dans lequel l'Auteur ſe propoſe de peindre d'un ſtile animé, figuré & poëtique, la délicateſſe & la naïveté de l'amour paſtoral. Il a laiſſé quelques fragmens d'une *Hiſtoire de Théodoric, Roi des Oſtrogoths*, pluſieurs manuſcrits ſous le titre de, *Matériaux de l'Eſprit des Loix*, & il avoit fait une *Hiſtoire de Louis XI*, qu'il jetta au feu par mégarde.

MONTFAUCON, (Bernard de) naquit le 17 Janvier 1655 au Château de Soulage en Languedoc, d'une famille diſtinguée depuis le XIII ſiècle. Après ſes Etu-

des, animé du désir de marcher sur les traces de ses ancêtres, qui avoient servi avec honneur leurs Princes & la Patrie, il prit le parti des armes. Mais la mort inopinée de ses parens, & quelques autres évenemens tristes pour lui, l'ayant dégoûté du monde, il entra dans la célèbre Congrégation de S. Maur. Il y fit bien-tôt connoître la supériorité de ses talens, & l'étendue de son génie. Belles-Lettres, Philosophie, Théologie, Langues sçavantes, Histoire Sacrée & Profane, tout fut de son ressort. Son premier essai fut un volume in-4. d'*Analectes Grecques*, avec la Traduction latine & des notes, conjointement avec Dom Pouget & Dom Lopin. A cet ouvrage succéda en 1688 la vérité de l'*Histoire de Judith*, *in*-12. Dissertation faite avec un grand soin, & où l'on trouve des éclaircissemens sur l'Empire des Médes & des Assyriens, & un Examen critique & raisonné de l'Histoire des Assyriens, attribuée à Hérodote. En 1698 parut sa nouvelle Edition des *Œuvres de S. Athanase*, en grec & en latin, avec des notes, 3 *vol. in-fol.* Montfaucon pour acquérir de nouvelles lumières, voyagea en Italie en 1698, & y fit une étude particulière des Manuscrits Grecs les plus rares. Pendant son séjour à Rome, il exerça les fonctions de Procureur Général de sa Congrégation, & y défendit la nouvelle édition des ouvrages de S. Augustin, publiée par quelques-uns de ses Confreres, & attaquée par différens libelles. De retour à Paris en 1701, il donna une *Relation* curieuse de son voyage, où l'on trouve la Description exacte d'un grand nombre de monumens précieux, avec les catalogues de plusieurs Manuscrits; elle est intitulée *Diarium Italicum*, *in*-4. Ce ne fut pas là le seul fruit de ses découvertes; il fit paroître un nouveau *Recueil* d'ouvrages d'anciens Ecrivains Grecs, en 2 *vol. in-fol.* avec la Traduction latine, des Préfaces, des Notes & des Dissertations, qui en font le plus grand prix. En 1708 il mit au jour sa *Palæographia Græca*, *in folio*, livre excellent, dans lequel il donne des exemples des différentes Ecritures Grecques, dans tous les siècles. L'année suivante il publia une *Traduction Françoise* du Traité de Philon, sur la Vie contemplative, avec des Observations & des Lettres, où il s'efforce de prouver que les Thérapeutes, dont parle cet Auteur, étoient Chrétiens. Cette opinion singulière fut vivement combattue, par le sçavant Bouhier. Les autres ouvrages de ce laborieux Ecrivain sont, une édition

de tout ce qui nous reſte des *Hexaples* d'Origène, en 2 *vol. in-fol.*; un autre des *Œuvres de S. Jean Chryſoſtôme*, en grec & en latin, avec des Préfaces, des Notes & des Diſſertations en 13 *vol. in-fol.*; les *Monumens de la Monarchie Françoiſe*, 5 *vol. in-fol.* avec figures; l'*Antiquité expliquée*, en latin & en françois, & repréſentée en figures, 10 *vol. in-fol.* auſquels il ajouta enſuite un Supplément, en 5 *vol. in-fol.* Il eſt traité dans cet ouvrage immenſe des faux Dieux du Paganiſme, de leurs Temples, de leurs Autels, de leurs Sacrifices, des Habits & des Inſtrumens Militaires, & généralement de tout ce qui peut répandre du jour ſur l'Antiquité Profane. Les Figures formées ſur les Monumens anciens, qui nous reſtent, portent par les yeux & l'imitation, la lumière à l'eſprit, ſur une infinité d'anciens uſages. Ce travail mérita à l'Auteur une place d'Honoraire dans l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ce grand homme a compoſé quelques autres écrits, & mourut preſque ſubitement dans l'Abbaye de S. Germain des Prez, le 21 Décembre 1741, à 86 ans. Aucun ſçavant n'a enrichi le public d'un nombre ſi prodigieux d'ouvrages. Celui des ſeuls *in-fol.* monte à 44. Si l'uſage étoit en France, comme chez les anciens Romains; de brûler les corps morts, on pourroit appliquer au P. de Montfaucon, ce que Cicéron écrivoit d'un volumineux Ecrivain, *qu'on auroit pû conſumer ſon corps ſur le bucher avec ſes ſeuls Ecrits.* Sa vaſte érudition l'avoit rendu comme le centre, de l'Europe Littéraire. On le conſultoit de toute part avec d'autant plus de confiance, qu'il joignoit à un goût ſûr, & à des connoiſſances étonnantes, une modeſtie & une ſimplicité de mœurs, que les étrangers ſurtout ne ſe laſſoient point d'admirer, dans un homme de ſa réputation. Le Pape Clément XI, & l'Empereur Charles VI l'honorèrent chacun, d'une Médaille d'or. Il en reçut une autre de Benoît XIII, avec un Bref très-flatteur pour lui.

MONTFLEURY, (Zacharie-Jacob) né en Anjou au dix-ſeptième ſiècle d'une famille noble, fut Page chez le Duc de Guiſe, après avoir fait ſes études & ſes exercices militaires. Paſſionné pour la Comédie, il ſuivit une troupe de Comédiens, qui couroit les Provinces. Alors il quitta le nom *Jacob*, qui étoit celui de ſa famille & ſe fit appeller Montfleury, pour ſe déguiſer. Devenu célèbre par ſon funeſte talent pour la déclamation du Théatre, il fut admis dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne,

& mourut en 1667. Il eſt Auteur d'une Tragédie intitulée, *la Mort d'Aſdrubal*, mal conſtruite, remplie de choſes où il n'y a ni bon goût ni vérité, & fauſſement attribuée à ſon fils, qui n'avoit alors que 7 ans; ce fut lui qui forma le trop fameux Baron Comédien. Les uns attribuent la mort de Montfleury aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreſte, dans la repréſentation d'Andromaque; d'autres ajoutent que ſon ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qui en ſoutenoit le poids énorme. Mademoiſelle Dupleſſis, ſa petite fille, a écrit que ces bruits ſont faux, & que Montfleury, frappé par le diſcours d'un inconnu, qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après avoir joué le rôle d'Oreſte. *Antoine-Jacob* MONTFLEURY, ſon fils, après avoir pris le grade d'Avocat, ſe livra au plaiſir & au Théatre. Il a compoſé un grand nombre de pièces d'un caractère tout-à-fait plaiſant; mais ſes ſaillies font ſouvent rougir la modeſtie: ſes Comédies les plus eſtimées ſont: *la Femme Juge & Partie*, qui fut jouée avec de grands applaudiſſemens; *la Fille Capitaine*, *la Sœur ridicule*, *le Mari ſans Femme*, *le bon Soldat*, *Criſpin Gentilhomme*, qui eſt dans le goût des Comédies de Térence, bien intriguée & écrite avec beaucoup d'eſprit & de vivacité. Toutes ces pièces ont été recuellies en deux *vol. in*-12.

MONTFORT, (Simon, Comte de) Seigneur d'une petite Ville de ce nom, à 10 lieues de Paris, d'une Maiſon illuſtre & floriſſante, dès le commencement du dixième ſiècle, parut avec éclat dans les Guerres contre les Allemands & les Anglois. Choiſi pour Chef de la Croiſade contre les Albigeois en 1209, il remporta ſur eux pluſieurs Victoires. La plus glorieuſe fut celle qu'il gagna en 1213, ſur Pierre, Roi d'Arragon, ſur les Comtes de Toulouſe, de Foix & de Cominge, qui aſſiègeoient Muret avec une armée de plus de cent mille hommes. Montfort à la tête de mille Croiſés, tailla en pièces les ennemis, dont vingt mille furent tués avec le Roi d'Arragon. Ses grands exploits lui méritèrent les noms de *fort & de Machabée*. Le Pape Innoc. III. & le 4^e^. Concile de Latran, lui donnèrent en 1215, l'Inveſtiture du Comté de Toulouſe, pour le tenir de ceux de qui il relève de droit, & il en fit hommage au Roi Philippe-Auguſte. Montfort fut tué au ſiège de cette Ville en 1218, d'un coup de pierre, lancé par une femme. On ne peut lire ſans horreur les cruautés auſquelles le porta ſon zèle aveugle

contre les Albigeois, qu'il fit pendre, brûler, massacrer en si grand nombre.

MONTGAILLARD, (Bernard de Percin de) né en 1563, se distingua dans l'Ordre des Feuillans par une vie très-pénitente, & par ses succès dans le ministère de la Chaire. Il convertit dans les Provinces & à Paris, un nombre prodigieux de pécheurs. Grégoire XIII. instruit de son mérite, lui accorda une dispense, pour recevoir la Prêtrise à 19 ans. Il n'en avoit que 20 lorsqu'il fut entraîné dans le parti de la Ligue, dont le souvenir seul doit faire rougir un François, & il y joua un grand rôle, sous le nom de *petit Feuillant*. Il fut appellé par ironie, dit Maimbourg, *le Laquais de la Ligue*, parce qu'étant boiteux, il étoit un de ceux qui alloient, venoient & agissoient avec plus d'empressement, pour l'intérêt du parti. Sur la fin des troubles il fit un voyage à Rome, où le Pape Clément VIII. le reçut très-bien, & le fit passer chez les Bernardins. Montgaillard après avoir refusé l'Evêché de Pamiers, celui d'Angers & la célèbre Abbaye de Morimond, n'accepta celle d'Orval, que pour y faire refleurir la Discipline Monastique. Il y établit une Régle très-austère, & assez semblable à celle de la Trappe. Il mourut dans cette Abbaye en 1628, épuisé par les rigueurs d'une pénitence continuelle. Sa vertu & la pureté de ses mœurs, ne purent le mettre à l'abri des plus atroces calomnies. On l'accusa d'avoir eu part à un attentat sur la personnne d'Henri IV. Les Hérétiques, dont il étoit le fleau le plus redoutable, ont fait naître & entretenir ce bruit injurieux, que d'ailleurs la conduite ridicule de ce bon Moine, dans un tems d'horreur, sembloit autoriser. Cayet inséra un récit de ce complot prétendu dans sa *Chronologie Novennaire*; c'est dans cette source suspecte, que des Auteurs plus modernes ont puisé cette injuste accusation. Montgaillard, avant que de mourir, brûla tous ses écrits, par humilité.

MONTGAILLARD, (Pierre-Jean-François de) Evêque de S. Pons dans le 17^e. siècle, se rendit habile dans l'Antiquité Ecclésiastique, & fit paroître beaucoup de zèle pour la pureté de la Morale & de la Discipline, & pour la Conversion des Hérétiques, sans néanmoins approuver que l'on se servit pour y parvenir de voyes violentes, contre lesquelles il s'éleva avec force dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet à Innocent XI, en le félicitant sur son élevation au Pontificat, & pour l'engager à supprimer la signature du

Formulaire. Il lui repréſenté que c'eſt une tyrannie, & une injuſte domination ſur la raiſon, que d'interdire tout doute ſur des faits que l'eſprit humain a décidés. Le Pape ne lui répondit qu'en termes vagues & généraux. On n'en ſera pas ſurpris. Ce ſçavant & vertueux Prélat dans une lettre à M. de Fénelon, Archevêque de Cambray, prit la défenſe des 23 Evêques, que ce Prélat avoit indignement traités dans ſes écrits : ces Evêques, dit M. de S. » Pons, (je ne parle que de » 22 ; car je n'ai garde de me » mettre dans leur rang) » étoient pourtant révérés » pendant leur vie, comme » l'ornement de l'Egliſe de » France ; & pluſieurs d'en- » tre eux ſont honorés com- » me des Saints, dont les cen- » dres méritoient d'être mi- » ſes ſous les Autels. Il y juſ- » tifie auſſi les quatre Evê- » ques. Ils n'ont, dit-il, uſé » d'aucune mauvaiſe foi dans » leur accommodement ; rien » n'a été caché au Pape ni au » Roi, de ce qui étoit con- » tenu dans leurs Procès-ver- » baux. Cet illuſtre Prélat ayant dreſſé un *Directoire des Offices Divins* pour l'an 1681, on en porta des plaintes au Pape, à cauſe des changemens qui y étoient faits, tant dans les Offices que dans les Fêtes. Pour ſe juſtifier, il compoſa un ouvrage ſolide, intitulé, *du Droit & du Devoir des Evêques de régler les Offices Divins dans leurs Diocèſes, ſuivant la tradition de tous les ſiècles, depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à préſent*, in-8. On a encore de M. de S. Pons pluſieurs Inſtructions Paſtorales & d'autres écrits. Il mourut en 1713.

MONTGERON, (Carré de) né a Paris en 1686, de Gui Carré, Maître des Requêtes, perdit ſa mere à l'âge de quatre ans, & reſta livré à la tendreſſe aveugle d'un pere, dont les molles complaiſances, ne firent que fortifier les mauvais penchans, qu'il avoit reçûs de la nature. Né, comme il le dit lui-même, avec une ame naturellement baſſe & timide, beaucoup de vanité & un orgueil exceſſif, l'éducation qu'il reçut, contribua à augmenter une partie de ſes vices. Le jeune Carré avoit à peine 15 ans, qu'il ſe laiſſa aller ſans réſerve au torrent de ſes paſſions, & pour n'être pas troublé par la crainte des peines de l'autre vie, il ceſſa de croire. Lorſqu'il eut 25 ans, il acheta une Charge de Conſeiller au Parlement, & malgré les déſordres de ſa conduite, il ſe fit une ſorte de réputation dans ſon Corps, par ſon eſprit, ſon éloquence, & d'autres qualités extérieures, qui couvroient les miſères & les vices de ſon cœur. Dieu qui avoit des deſſeins de miſéri-

corde ſur cet incrédule, lui inſpira l'envie d'aller au tombeau du pieux Abbé de Paris, où s'opéroient de grandes merveilles. Il y entra le 7 Septembre 1731, avec cet air de hauteur & d'arrogance qui lui étoit naturel, & bien réſolu de tout examiner, avec les yeux de la plus ſévère critique. C'étoit là où l'attendoit cet Etre Suprême, qu'il avoit ſouvent blaſphemé; car à la vûe de ce qui ſe paſſoit dans ce ſaint lieu, ce pécheur ſuperbe ſentit tout-à-coup ſon orgueil terraſſé, & frappé de mille traits de lumières, d'incrédule devint Chrétien. Dès ce moment, il réſolut de publier les merveilles du Seigneur, & au fond des montagnes d'Auvergne où il fut exilé en 1732, il forma le projet de recueillir les preuves des miracles, d'en faire la démonſtration, & de les préſenter au Roi. De retour à Paris, il ſe prépara comme Eſther par la prière & le jeune à l'exécution de ce louable deſſein, & étant allé à Verſailles, il eut l'honneur de préſenter au Roi un volume *in*-4. magnifiquement relié, qu'il accompagna d'un diſcours plein de zèle & de vérité. Lorſqu'il fut revenu à Paris, il attendit en prières le ſuccès de ſa démarche, & c'eſt dans cette édifiante ocupation, que le trouva, l'Exempt chargé de le conduire à la Baſtille. Après quelques mois de ſéjour dans cette priſon, il fut relégué dans une Abbaye de Bénédictins du Diocèſe d'Avignon, d'où il fut transféré peu de tems après à Viviers, où il eut à eſſuyer tous les excès du faux zèle de l'Evêque. Le Parlem. ordonna ſouvent des députations pour demander le retour de l'illuſtre captif, & ſe plaindre des outrages faits à ſa perſonne: mais toutes ces démarches n'aboutirent qu'à le faire conduire à Valence, où il fut enfermé dans la citadelle, gardé étroitement & ſans aucune communication au dehors. C'eſt dans cette dernière priſon qu'il acheva ſa carrière pénitente, & qu'après avoir réparé les ſcandales de ſa vie paſſée, par une vie ſainte & mortifiée, il alla en recevoir la récompenſe en 1750. Ce pieux Magiſtrat mettoit la dernière main, quand il mourut, à un Ouvrage contre les Incrédules, qu'il avoit entrepris avec l'agrément du Roi, qui avoit bien voulu lui fournir tous les ſecours néceſſaires, pour exécuter un projet auſſi utile. Il ſeroit à ſouhaiter que le Public né fût pas privé plus long-tems d'un Ouvrage où la Religion doit être dignement vengée des blaſphêmes des impies, par un homme qui ayant long-tems levé l'étendard de leur ſiſtême, en connoiſſoit mieux que per-

ſonne le frivole & le foible. Il ne nous reſte de lui, que l'Ouvrage qu'il préſenta au Roi, intitulé : *la vérité des miracles opérés par l'interceſſion de M. de Paris*, &c. *in*-4. orné de vingt eſtampes en tailles douces, à la tête duquel eſt le portrait de ce Diacre. Ce volume contient, 1°. Une *Epître dédicatoire* au Roi, très-reſpectueuſe, très-intéreſſante, très-ſolide, dans laquelle l'Auteur expoſe les grands & religieux motifs qui le déterminèrent à ſuivre le zèle dont il étoit embraſé pour la gloire & les intérêts de S. M. 2°. La *Relation* du miracle de converſion opéré ſur lui, dans laquelle avec une humilité héroïque, le généreux Chrétien ſe repréſente comme un homme dont tout avoit contribué à gâter l'eſprit & à corrompre le cœur, l'eſprit par le Déïſme & l'irréligion, le cœur par les paſſions les plus honteuſes, auſquelles il ſe livroit ſans aucun ménagement. Le zèlé Magiſtrat y donne un plan abrégé de toute la Religion, avec une analyſe de ſes preuves & des principaux traits qui en manifeſtent la Divinité ; & rien de plus intéreſſant, de plus concis, & de mieux lié que cette expoſition. 3°. Les *démonſtrations* des miracles de guériſon, avec toutes les piéces juſtificatives, & des *diſſertations* de Médecins & Chirurgiens, qui ſervent à conſtater la certitude, & même l'incurabilité des maladies : toutes ces pièces ſont d'une force à convaincre les plus incrédules. 4°. Les conſéquences qui réſultent de ces miracles, avec des réponſes aux principales objections. Cette partie n'eſt pas la moins intéreſſante, ni la moins ſolide de ce recueil. Cet Ouvrage écrit avec une nobleſſe de ſtile, qui répond à la grandeur du ſujet, fut reçû avec des applaudiſſemens incroyables ; on fut ravi de voir un Magiſtrat éclairé, un Juge intègre, habile à démêler la vérité, prouver avec la dernière évidence, des miracles qui étoient eux-mêmes une preuve inconteſtable de l'exiſtence de Dieu, de la Sainteté de l'Egliſe Catholique, & de la juſtice de la cauſe des Appellans ; un homme touché qui parloit au cœur encore plus qu'à l'eſprit ; un Déïſte devenu Chrétien fervent, qui fait l'aveu de ſes anciens déréglemens, pour faire admirer la force de la grace, & celles des preuves auſquelles il a été comme forcé de ſe rendre. Le premier volume a été ſuivi de deux autres en différens tems, qui n'ont pas eu le même ſuccès. L'Auteur y traitant d'un événement ſingulier & rempli d'obſcurité, ſur lequel les Théologiens ſont diviſés, n'a pas dû ſe flatter de réunir tous les ſuffrages.

Auſſi lui a-t-on reproché des mépriſes conſidérables, des excès, des principes dangereux, qui ont été relevés avec force dans pluſieurs écrits.

MONTGOMERY, (Gabriel de Lorge Comte de) Gentilhomme François, illuſtre par ſon courage, ſon adreſſe & ſes malheurs, étoit Capitaine de la Garde Ecoſſoiſe d'Henri II, & fut ſans le vouloir le meurtrier de ce Prince, qui le força à joûter contre lui dans les tournois qu'il avoit ordonnés, au ſujet du mariage de la Princeſſe Elizabeth. Montgomery eut beau s'en défendre, le Roi qui connoiſſoit ſon adreſſe, pour ces ſortes de combats, voulut l'éprouver, & le Comte forcé d'obéir entra en lice, courut contre ſon Prince, & les lances des deux combattans s'étant rompues, un éclat paſſant au travers de la viſière du Roi, lui entra fortement dans l'œil droit, & il en mourut onze jours après. Quoique le Comte fut très-innocent de cette mort, & que le Roi eût défendu en mourant qu'on la lui imputât; il prit néanmoins le parti de ſe retirer en Angleterre, & ayant embraſſé le Calviniſme, il profita du trouble des guerres Civiles, pour revenir en France, où il fut mis à la tête des troupes Proteſtantes de la Baſſe-Normandie. Il ſe jetta dans Rouen, que l'armée Royale avoit deſſein d'aſſiéger, & il s'y défendit longtems avec intrépidité; mais enfin la ville ayant été priſe d'aſſaut, Montgomery ſe jetta dans une Galère, & ſe rendit au Havre; il ſurprit depuis Dieppe, & ſe trouva à la bataille de Jarnac, reprit tout le Bearn, & rendit de grands ſervices au parti Huguenot. Ses exploits qui pour une meilleure cauſe, l'auroient couvert de gloire, lui attirèrent l'ignominie qu'il méritoit, pour avoir porté les armes contre ſon Prince. Le Parlement de Paris le condamna à perdre la tête, comme Rebelle & Criminel de leze-Majeſté, & il fut exécuté en effigie à la place de Grêve. Ce traitement ne le rendit que plus cruel envers les Catholiques, qui cherchèrent l'occaſion de ſe venger de lui, à l'horrible journée de la St Barthelemy; mais Montgomery qui s'étoit logé dans le fauxbourg Saint Germain, échappa aux aſſaſſins, & ſe refugia en Angleterre, d'où il ſollicita envain des ſecours pour la Rochelle, que le Duc d'Anjou aſſiègeoit. Quelque tems après il ſe jetta dans la Normandie, qu'il ravagea, & dont il prit quelques villes; mais ayant été ſurpris dans Domfront, par Matignon, après une réſiſtance plus vigoureuſe, que ne le permettoit une garniſon de cent hommes, & un mauvais poſte, il fut contraint de

se rendre prisonnier de guerre, avec assurance de la vie. Mais malgré la parole solemnelle que Matignon lui avoit donnée, Catherine de Medicis qui ne pouvoit lui pardonner la mort de son mari, dont il étoit si peu coupable, lui fit faire son procès, & quoique ses crimes précédens fussent abolis par les Edits de Pacification, & sa dernière révolte, par la parole de Matignon, il fut condamné à avoir la tête tranchée, & l'Arrêt fut exécuté le 26 Juin 1574, à la Grève, où le Comte fut traîné sur un tombereau, après avoir souffert la plus cruelle question; il mourut avec une constance héroïque, & fit une fin qui donna lieu de regretter une vie passée dans la révolte contre son Souverain. Sa mémoire qui étoit flétrie par l'Arrêt, fut rehabilitée en 1576.

MONTHOLON, (François de) fut un des plus grands Magistrats du seizième siècle, aussi distingué par sa rare probité que par son érudition. Il eut la gloire de plaider en 1522, en faveur de Charles de Bourbon, Connétable de France, contre Louise de Savoye, mere de François I. Ce Monarque qui se trouva *incognitò* à ce plaidoyer, admira le jugement & l'éloquence de Montholon dans cette cause, l'une des plus célèbres qui aient jamais été agitées au Parlement de Paris. Ce Prince qui se faisoit un plaisir de récompenser le mérite, fit Montholon Avocat Général en 1538, & Garde des Sceaux en 1542. Il reçut peu de tems après de ce Roi généreux une somme de deux cens mille livres, à laquelle Sa Majesté avoit condamné les Rebelles de la Rochelle; mais ce grand homme la consacra toute entière à la fondation d'un hôpital dans cette ville. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. Plusieurs Magistrats de la même famille ont marché sur ses traces.

MONT-JOSIEU, (Louis de) Gentilhomme de Rouergue, eut l'honneur d'apprendre les Mathématiques à Monsieur, frere du Roi, accompagna le Duc de Joyeuse à Rome en 1583, & y composa *cinq Livres d'Antiquités*, *in*-4. Ouvrage curieux, qu'il dédia au Pape Sixte V. On y trouve un *Traité* Latin sur la Peinture & la Sculpture des Anciens.

MONTLUC, (Charles de) Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, & Lieutenant-Général au Gouvernement de Guyenne, servit avec la plus grande distinction dans différentes guerres, pendant cinquante-deux ans, sous cinq de nos Rois. Il signala sa valeur dans un très-grand nombre de sièges & de combats. En 1562 il ga-

gna la bataille de Ver ſur les Huguenots, & leur tua plus de vingt mille hommes. La méſintelligence qu'il y eut en 1569 entre Henri de Montmorency, le Maréchal d'Anville & Montluc, parut ſi favorable aux Calviniſtes, qu'ils ſe flattèrent de ſoumettre toute la Guyenne. Montluc, fit échouer leur deſſein par la rupture d'un Pont qu'ils avoient fait ſur la Garonne. Pour réuſſir dans cette importante entrepriſe, il fit détacher des Moulins à batteaux, qui emportés par la rapidité des eaux, rompirent le Pont par la violence de leur choc. Pendant quil aſſiégeoit Rabaſteins, en Bigorre, il eut les deux joues percées d'un coup d'arquebuſe. Cette bleſſure le rendit ſi difforme, qu'il fut obligé de porter un maſque le reſte de ſa vie. Un Officier voyant que le ſang lui ſortoit à gros bouillons par le nez & par la bouche, voulut le faire emporter. Non, reprit Montluc, ne penſez qu'à venger ma mort, & n'épargnez perſonne. Ses ordres ne furent que trop fidèlement exécutés ; car la brêche ayant été forcée, tout fut paſſé au fil de l'épée. Il fit pendant vingt - ans avec ſuccès la guerre aux Calviniſtes, auxquels il ſe rendit redoutable par ſa valeur & par une cruauté qu'on ne peut juſtifier. Montluc mourut dans ſa terre d'Eſtillac en 1577 à ſoixante dix-ſept ans. Ses *Commentaires* ou *Mémoires*, par leur ſtyle naïf, plein d'un feu également noble & naturel, montrent la beauté de ſon génie, qui n'étoit point cultivé par l'étude, & qui tiroit tous ſes agrémens de ſon propre fonds. Henri IV appelloit cet Ouvrage curieux & intéreſſant *la Bible des Soldats*.

MONTLUC, (Jean de) frère du précédent, étoit entré jeune dans l'ordre de S. Dominique. Marguerite, Reine de Navarre, lui trouvant beaucoup d'eſprit & de grands talens pour réuſſir dans le monde, le tira des Jacobins & le mena à la Cour de France, l'y fit connoître, & employa pour l'avancer le grand crédit qu'elle avoit auprès de François I, ſon frère. Montluc étoit un de ces hommes, qui, ſuivant les différentes ſcènes de la Cour, y accommodent leur perſonnage, ſans s'embarraſſer ni de leur conſcience, ni de la Religion. Il fut employé avec ſuccès en diverſes ambaſſades, & s'y conduiſit en homme ſavant, ſpirituel, & en habile politique. Quoiqu'Evêque de Valence, il favoriſa ſecrettement les Calviniſtes, & foulant aux pieds les ſaints Canons, il ſe maria clandeſtinement avec une demoiſelle nommée *Anne Martin*, dont il eut un fils naturel. Un hiſtorien Proteſ-

tant qui ne laisse pas de faire son éloge, & de lui donner tous les caractères d'un grand homme, nous a fait connoître ses emportemens, son avarice & les désordres de sa vie, qui éclatèrent jusqu'en Irlande d'une manière scandaleuse. Cet indigne Evêque expira à Toulouse en 1579, entre les mains d'un Confesseur Jésuite, ce qui servit beaucoup à convaincre le public, dit Sponde, *dans ses Annales Ecclésiastiques*, qu'il mourut Catholique: foible preuve! On a de lui des Instructions, des Epitres, des Ordonnances Synodales, & quelques autres Ouvrages qui méritent d'être lûs.

MONTMAUR, (Pierre de) né dans la Marche, entra chez les Jésuites, & fut envoyé à Rome, où il enseigna la Grammaire avec réputation; mais comme sa santé paroissoit chancelante, on le congédia, & il s'érigea en vendeur de drogues à Avignon. Après avoir amassé quelque argent dans ce métier, il vint à Paris, se fit recevoir Avocat, & fréquenta le Barreau, qu'il quitta bientôt après pour se livrer à la Poësie, qu'il croyoit devoir lui être plus lucrative. Il obtint enfin la chaire de Professeur-Royal en langue Grecque, ce qui le fit surnommer *Montmaur le Grec*. Il logeoit au Collège des Cholets, & alloit chercher sa vie de table en table; il payoit son écot par ses railleries & ses sarcasmes contre les Savans, tant vivans que morts. Son plaisir étoit de médire, pour divertir ceux qui lui donnoient à manger, & il appliquoit tout son esprit à faire des allusions ou jeux de mots sur les noms propres. Ces allusions étoient toujours tirées du Grec & du Latin, & on les appella *des Montmaurismes*. Parlà il souleva contre lui tous les beaux esprits de son tems, qu'il déconcertoit par ses plaisanteries, & qu'il réduisoit au silence, par sa mémoire prodigieuse qui lui donnoit le ton dans toutes les compagnies. Comme ils virent donc qu'ils ne pouvoient lui tenir tête avec la langue, ils recoururent à la plume, & le diffamèrent à l'envi les uns des autres. Ménage leva le premier l'étendart contre lui, & en 1636, il écrivit en Latin la vie de Montmaur, qu'il masqua du nom de *Gargilius Mamurra*. Il exhorte dans cet Ouvrage tous les Savans à prendre les armes contre cet ennemi commun. Il y feint que Montmaur donnoit des leçons du métier de parasite, & lui attribue plusieurs écrits imiginaires sur ce sujet. Plusieurs autres prirent parti dans cette cause, & on peut voir les traits qu'ils lancèrent contre le parasite, dans le recueil curieux que Sallengre en a donné en deux vol. *in*-8.

1716, ſous le titre d'*Hiſtoire de Pierre de Montmaur*. Il ne faut cependant pas juger ce Profeſſeur par ce torrent d'injures dont on l'inonda, ni par les portraits ſatyriques que l'on en fit, qu'il ne faut regarder que comme des jeux d'eſprit, & des fictions : car dans le fond, ce n'étoit pas un homme auſſi mépriſable qu'on le faiſoit, du moins par les qualités de l'eſprit. Il avoit une mémoire prodigieuſe, la lecture la plus vaſte, beaucoup de vivacité, & l'art de faire des applications très-heureuſes, de ce qu'il avoit lû de plus beau. Il eſt vrai que c'étoit preſque toujours avec malignité, & qu'il répandoit le ſel à pleines mains ; ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui étoient les objets de ſes plaiſanteries, & ils eurent beau jeu à lui reprocher ſon avarice ſordide, ſes baſſes flatteries auprès des grands, dont il piquoit les tables, & d'autres vices haïſſables, qui méritoient d'être cenſurés. Montmaur mourut en 1648.

MONTMORENCY. Parmi les hommes célèbres que cette illuſtre & ancienne Maiſon a produits en grand nombre, l'hiſtoire admire ſurtout les ſuivans : *Mathieu II, de* MONTMORENCY, qui dans le treiſième ſiècle ſe rendit redoutable par ſa valeur, aux Anglois & aux Albigeois, ſur leſquels il remporta pluſieurs victoires. Ses exploits militaires lui méritèrent le glorieux ſurnom de *Grand*. Le Roi, pour récompenſer ſes ſervices, le fit Connétable de France en 1218, & l'employa dans les affaires les plus importantes. Il mourut en 1230. *Charles de MONTMORENCY* ſervit auſſi utilement & avec beaucoup de gloire la France & ſon Roi. Les ennemis de l'Etat éprouvèrent ſouvent ſon courage & ſa prudence. Charles V eut tant d'eſtime pour lui, qu'il le choiſit pour être Parrain du Dauphin, qui règna enſuite ſous le nom de Charles VI. Il mourut en 1381, après avoir été Chambellan du Roi, Pannetier & Maréchal de France. *Anne de MONTMORENCY* Pair, Maréchal & Connétable de France, &c. ne dégénera point des deux précédens, & fut un des plus grands Capitaines du ſeizième ſiècle. La défenſe de la ville de Mézières contre l'armée Impériale, dont il obligea le Comte de Naſſau de lever honteuſement le ſiège en 1521 ; la priſe du Boulonnois en 1550, de Metz, Toul & Verdun en 1552, & celle du Havre ſur les Anglois en 1563 ; les batailles de Dreux & de S. Denys gagnées, l'une en 1562, & l'autre en 1567, couvrirent de gloire le Connétable de Montmorency. Il s'étoit trouvé en huit combats, dans quatre deſquels il

eut le commandement, toujours avec beaucoup d'honneur; mais ſouvent avec peu de fortune. Il fut pris dans les batailles de Pavie & de Dreux, & mourut des bleſſures qu'il reçut à celle de St Denys, après y avoir montré une valeur prodigieuſe en 1567 à 74 ans. On dit qu'un Cordelier l'ayant voulu exhorter à la mort, lorſqu'il étoit tout couvert de ſang; *Penſez-vous*, lui dit-il d'un ton ferme & aſſuré, *qu'un homme qui a vécu près de quatre-vingt ans avec honneur, n'ait pas appris à mourir un quart-d'heure.* C'étoit un des plus grands hommes de ſon tems par ſon courage intrépide, par ſa prudence & par ſon attachement inviolable à la Religion Catholique, ſi rare en ſon ſiècle, parmi les perſonnes de ſon rang. Mais on remarque qu'il étoit très-ſevère, impérieux, peu libéral, & que ſon humeur chagrine s'oppoſoit aux graces dont les Rois, ſous leſquels il étoit en crédit, vouloient honorer leurs bons ſujets. Il reçut après ſa mort un honneur qu'on ne fait qu'aux Rois & à leurs enfans; car on porta ſon effigie à ſes funérailles. *François*, *Charles* & *Henri* de MONTMORENCY, ſes trois fils, ſe ſignalèrent auſſi en différens ſièges & combats.

MONTMORENCY, (Henri Duc de) né en 1595, n'avoit que dix-huit ans lorſqu'il fut fait Amiral de France. C'étoit le Seigneur de toute la Cour le mieux fait, le plus aimable, le plus généreux, le plus magnifique; & ſes grandes qualités l'avoient rendu les délices de la France. Il ſervit ſon Prince avec diſtinction, & donna des preuves éclatantes de bravoure dans la guerre contre les Huguenots, auquels il enleva diverſes places dans le Languedoc. En 1625 il défit ſur mer les Rochelois, reprit l'iſle d'Oleron, & le Roi l'ayant envoyé dans le Piémont, il bâtit le Prince Doria à la journée de Veillane. En 1630 il fit lever le ſiège de Caſal: ſes ſervices lui valurent le bâton de Maréchal de France, & ce Seigneur aimé de ſon Roi, adoré du public, jouiſſoit de toute ſa faveur & de toute ſa gloire, lorſque Gaſton frère du Roi vint en interrompre le cours. Ce Prince, dont l'amitié fut funeſte à tous ceux qu'il intéreſſa à ſa haine pour le Cardinal de Richelieu, engagea dans ſa révolte le Duc de Montmorency, qui fit ſoulever en ſa faveur tout le bas Languedoc. Le Roi ayant envoyé contre eux les Maréchaux de la Force & Schomberg, ce dernier s'avança près de Caſtelnaudari avec deux mille hommes de pied & douze cens chevaux. Le Duc de Montmorency, à la tête de l'avant-

garde des Rebelles, fondit ſur eux & ſuivi de ſon ſeul Ecuyer, il franchit un foſſé, & s'engagea imprudemment dans la melée. Là, oubliant le devoir de Général, il ſe battit comme un ſimple ſoldat, & percé de coups, il tomba entre les mains de ſes ennemis. Malgré la grandeur & l'évidence du crime, les ſervices de cet illuſtre guerrier, ſes victoires, ſes triomphes, les vœux de toute la France attendrie ſur ſon ſort, auroient pû adoucir la rigueur des loix, ſi le vindicatif Cardinal, moins, comme il le diſoit, par la néceſſité de faire un exemple, que pour ſatisfaire ſon reſſentiment particulier, n'eût rendu inflexible l'eſprit de ſon maître, qu'il tirannisoit. L'infortuné Duc fut donc conduit à Toulouſe, & malgré les marques du plus vif repentir qu'il donna, il fut condamné à perdre la tête, comme criminel de lèze-Majeſté. Les juges ne prononcèrent la Sentence qu'en verſant des larmes, & le jour de l'exécution, toute la ville retentit de gémiſſemens & de pleurs. Chacun frémiſſoit à la vûe de l'appareil tragique qui ſe préparoit, les Courtiſans eux-mêmes paroiſſoient affligés. Le peuple couroit en foule dans les Egliſes pour prier Dieu de fléchir le cœur du Roi, & leurs cris ſe faiſoient entendre juſqu'au palais de ce Prince. Le Maréchal de Chatillon ayant pris occa on du deuil public, pour demander la grace de la victime infortunée de l'ambition du Cardinal : *Non*, répondit le Monarque inflexible, d'un air chagrin, *il faut qu'il meure.* Le malheureux Montmorency marcha donc vers l'échaffaut, & montra dans ce moment toute ſa grandeur d'ame. En entrant dans la cour de l'Hôtel de Ville, il remarqua la ſtatue d'Henri IV, il s'arrêta un moment pour la conſidérer, & ſon Confeſſeſſeur lui demanda s'il déſiroit quelque choſe : *Non*, lui dit-il, *je regardois l'effigie de ce grand Monarque, qui étoit un très-bon & très-généreux Prince.* Il eut la tête tranchée le 30 du mois d'Octobre 1636, à l'âge de 37 ans. Louis ſe repentit dans la ſuite d'avoir fait mourir ce jeune héros ; mais le Cardinal ne ceſſa de s'applaudir de ſa ſéverité.

MONTMORENCY, (François-Henri de) *Voyez* LUXEMBOURG.

MONTMORT, (Pierre Rémond de) né à Paris en 1678 d'une famille noble, fut d'abord contraint par ſon pere d'étudier en Droit. Mais bientôt las de cette étude & de la maiſon paternelle, il ſe retira en Angleterre, d'où il paſſa dans les Pays-Bas, & enſuite en Allemagne. Ce fut là que la *Recherche de la verité* lui tomba entre les mains. On

ne lit point ce Livre indifféremment, quand on eſt d'un caractère qui donne priſe à la Philoſophie & à la Religion ; auſſi rendit-il Montmort Philoſophe & véritable Chrétien. Revenu en France en 1699, il perdit ſon pere deux mois après. Alors maître de lui-même à vingt-deux ans, il ſe livra aux exercices d'une piété ſincère, à la Philoſophie & aux Mathématiques, ſuivant en tout les conſeils du P. Mallebranche ſon maître, ſon guide, & ſon intime ami. En 1700, il fit un ſecond voyage à Londres ; pour y voir les Savans. Peu de tems après ſon retour, il embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & accepta un Canonicat de Paris, que ſon frere cadet lui réſigna. Il en remplit ſcrupuleuſement tous les devoirs, en ménageant pour ſes cheres Mathématiques, tout le tems que n'exigeoient point les Offices du jour & de la nuit. Il ne manquoit jamais ni à l'amour des ſciences, ni à celui du prochain, & marioit ou faiſoit des Religieuſ., des filles qui étoient ſans bien & ſans ſecours. En 1706 il quitta l'habit Eccléſiaſtique & épouſa Mademoiſelle de Romicourt, petite-nièce de la Ducheſſe d'Angoulême. En 1711 il fit un troiſième voyage en Angleterre, pour y obſerver l'éclipſe Solaire qui devoit être totale à Londres. La Société Royale ne voulut pas le laiſſer partir, ſans l'avoir reçu dans ſon corps. De Montmort mourut à Paris de la petite vérole en 1719 à quarante-un ans. On a de lui un ſavant Ouvrage intitulé : *Eſſai d'analiſe ſur les jeux de haſard*, dont la meilleure édition eſt de 1714. Les pauvres & les payſans des trois paroiſſes dont il étoit Seigneur, firent retentir les Egliſes de leurs gémiſſemens, éloges les plus précieux de tous, parce qu'aucune contrainte ne les arrache, & qu'ils ne ſe donnent ni à l'eſprit, ni au ſavoir ; mais à des qualités infiniment plus eſtimables.

MONTMOUTH, (Jacques Scot de) fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, & de Marie Barlow, naquit à Roterdam en 1649, & fut élevé dans le Collége des Peres de l'Oratoire de Julli. Charles ayant été rétabli dans ſes états, appella auprès de lui le jeune Prince qu'il aimoit tendrement, le fit Duc de Montmouth, Chevalier de la Jarretière, Capitaine des Gardes, & lui donna entrée dans ſon Conſeil Royal. Ce Duc ſervit ſon Roi avec zèle & fidélité dans ces différens emplois, & ayant été envoyé contre les Rebelles d'Ecoſſe, il les défit entiérement à la journée de Bochatalbrige. Il ſignala enſuite ſa valeur au ſervice de la France contre la Hollande, & Louis XIV.

pour le récompenſer des ſervices qu'il lui rendit, dans les campagnes de 1672, le créa Lieutenant-général de ſes armées. De retour en Angleterre, il fut élu Chancelier de l'Univerſité de Cambridge, & en 1679 ſon pere l'envoya de nouveau contre les Rebelles d'Ecoſſe qu'il ſoumit; tant de ſuccès glorieux le rendirent cher à la nation autant que l'étoit ſon pere, & il eut parcouru une carrière brillante, ſi l'ambition n'eût infecté ſon cœur: mais cette paſſion s'en étant emparé, lui fit oublier ce qu'il devoit à ſon pere, à ſon Roi & à ſa patrie. Il s'engagea dans pluſieurs conſpirations contre l'Etat & même contre la perſonne de Charles & du Duc d'Yorc ſon frere, & quoique l'excès de tendreſſe que le Roi avoit pour ſon fils, lui eût fait pardonner ſes attentats, ce cœur rebelle n'en fut pas touché, & il ſe retira en Hollande pour attendre l'événement favorable d'exécuter ſes projets ambitieux. A peine eut-il appris la mort de ſon pere, & l'élévation du Duc d'Yorc ſur le trône, qu'il repaſſa en Angleterre, pour faire révolter les peuples contre lui, & il répandit un *Manifeſte*, dans lequel le Roi étoit fort maltraité; enſuite il ſe mit en campagne avec une petite armée, ſe fit proclamer Roi d'Angleterre, & promit une ſomme conſidérable à celui qui lui livreroit le Duc d'Yorc mort ou vif; mais l'armée du Roi l'ayant pourſuivi, l'attaqua, le vainquit, & le contraignit de ſe ſauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un foſſé couché ſur la fougere; dès qu'il fut arrêté, il écrivit au Roi dans les termes les plus ſoumis pour demander grace, & il obtint la permiſſion de venir ſe jetter aux pieds de Jacques, devant lequel il s'abaiſſa de la maniere la plus ſoumiſe; mais le Roi inflexible lui déclara qu'il falloit ſe préparer à la mort, & le Duc ſe relevant avec fierté fut conduit à la Tour, d'où il ne ſortit que pour porter ſa tête ſur un échaffaut, le 25 Juillet 1685.

MONTPENSIER, (Anne Marie-Louiſe d'Orléans) fille de Gaſton, & connue ſous le nom de *Mademoiſelle*, naquit à Paris en 1627. Cette Princeſſe fière & impérieuſe paſſa le commencement de ſa vie dans les plaiſirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, & la fin dans la dévotion & l'obſcurité. Engagée dans les guerres Civiles, elle oſa faire tirer le canon de la Baſtille ſur l'armée du Roi, ſon couſin, qui aſſiégeoit Paris; & c'eſt alors que Mazarin qui ſçavoit l'extrême envie qu'avoit Mademoiſelle d'épouſer une tête Couronnée, dit, *ce canon-là vient de tuer ſon mari*; Louis

n'oublia jamais cette action téméraire, & il la rappella un jour qu'il racontoit à un Amb. les troubles de sa minorité. Quand il en fut au siège de Paris, la Princesse entra : *Voilà*, dit le Roi, interrompant son recit, *voilà ma Cousine, qui vous achevera mon histoire.* Les grands biens que Mademoiselle possédoit comme héritière de la Maison de Montpensier, & sa naissance illustre auroit pû lui procurer les plus grands partis ; mais ses richesses ne servirent qu'à la rendre malheureuse, par l'opposition que la Cour forma à plusieurs alliances qui lui étoient agréables, & en lui en présentant d'autres qui ne lui convenoient point. Enfin la petite fille d'Henri IV, qui avoit dédaigné tant de Princes, & refusé tant de Rois, soupira à l'âge de quarante-quatre ans, pour un simple Gentilhomme, & s'abaissa jusqu'au Comte de Lauzun, qu'elle alloit épouser avec le consentement du Roi, lorsque la forfanterie de Lauzun fit échouer le projet, en donnant aux Princes du Sang le tems de faire révoquer la permission. La Princesse outrée de dépit, éclata en pleurs & en cris, s'emporta avec violence contre son Souverain, & épousa Lauzun en secret. Peu après les fureurs de celui-ci contre Mad. de Montespan, à qui il reprochoit sa disgrace, le firent enfermer à Pignerol, & il n'en sortit dix ans après, qu'à condition que Mademoiselle céderoit au Duc du Maine la Souveraineté de Dombes & du Comté d'Eu, & elle eut alors la permission de vivre avec son mari. Elle ne tarda pas à se repentir des fausses démarches qu'une passion aveugle lui avoit fait faire. Lauzun infidèle & ingrat ne paya les bienfaits de la Princesse que de haine & d'insultes. Il exerça sur elle un si criminel empire, qu'on prétend qu'un jour revenant de la chasse il lui dit : *Henriette de Bourbon, tire-moi mes bottes*, & qu'elle s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Tant d'excès rappellèrent enfin à la femme de Lauzun qu'elle avoit failli à être celle d'un Empereur, & en prenant l'air & le ton, elle défendit à Lauzun de se présenter devant elle. Mademoiselle mourut en 1695 : nous avons d'elle des *Mémoires* qui sont plus d'une femme occupée d'elle-même, que d'une Princesse qui a été témoin de grands événemens. Cependant il s'y trouve des choses très-curieuses ; l'édition la plus complette est celle d'Amsterd. 1735, huit vol. *in*-12. on y a ajoûté un *Recueil* de Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Mad. de Motteville, & de celle-ci à la Princesse ; *les mœurs de Mademoiselle & de Lauzun* ; un *Recueil de portraits* du Roi,

de la Reine, &c. fait par la Princeſſe, & les gens de Lettres de la Cour; deux petits *Romans* de la façon de Mademoiſelle, l'un intitulé: *La Relation de l'iſle imaginaire*, & l'autre, *la Princeſſe de Paphlagonie*; ils ſont en partie hiſtoriques & en partie fabuleux, mais écrits avec goût; & pleins d'une fine critique: ce ſont proprement deux ſatyres ingénieuſes contre certaines perſonnes dont elle connoiſſoit le ridicule. Le Cyrus du dernier Roman eſt M. le Prince Louis II, mort en 1686, & la Reine des Amazones eſt Mademoiſelle de Montpenſier elle-meme. On a encore de cette Princeſſe deux Ouvrages de dévotion.

MONTPET, (Joſſe) Peintre de l'Ecole Flamande, né vers l'an 1580, a excellé dans le payſage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des Peintres Flamands; au contraire il a affecté un goût heurté & une certaine négligence, qui font que ſes tableaux ne ſont pas généralement recherchés: cependant il n'y en a point qui faſſe plus d'effet à une certaine diſtance, & qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a ſçû dégrader ſes teintes. On lui reproche de prodiguer le jaune dans les couleurs locales, & d'avoir une touche maniérée.

MONTPLAISIR, (de Brec) d'une famille illuſtre de Bretagne, ſe diſtingua à la guerre par ſa valeur, & ſe fit eſtimer à Paris par la beauté & les agrémens de ſon l'eſprit. Il paſſe pour avoir eu quelque part aux Ouvrages de la Comteſſe de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poëſies* eſtimées, parmi leſquelles *ſon Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il eſt adreſſé au Duc d'Anguien depuis le grand Condé, à l'occaſion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée ſur le Général Mercy.

MONTREUL ou MONTREUIL, Architecte. *Voyez* MONTEREAU.

MONTREUIL, (Mathieu de) ſe fit un nom par les premiers Poëmes qu'il publia où l'on trouve de la clarté, de la facilité & du naturel; mais ſon affectation à inſérer ſes vers dans tous les recueils qui paroiſſoient de ſon tems, lui attira ce trait ſatyrique de Boileau:

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Groſſir impunément les feuillets d'un Recueil.

Les penſées de ce Poëte ont beaucoup de brillant & de ſubtilité. Perſonne n'a mieux réuſſi dans le Madrigal, & il fut, dit M. de Voltaire, un de ces Ecrivains agréables & faciles, dont le ſiècle de Louis XIV a produit un grand nombre, & qui n'ont pas laiſſé de réuſſir dans le

genre médiocre. Montreuil ayant dépensé en voyages & en plaisirs la moitié de son bien, servit en qualité de Sécrétaire auprès de l'Evêque de Valence (Cosnac) qu'il suivit ensuite à Aix, où il mourut en 1692, âgé de 71 ans. On a de lui plusieurs pièces de Poësies qu'il a recueillis lui-même, & dédié à M. Molé M^e des Requêtes. On trouve dans ce recueil une Lettre pleine d'esprit & de délicatesse, contenant le voyage de la Cour de France vers les frontières d'Espagne pour le mariage de Louis XIV.

MONTROSS, (Jacques Graham, Comte & Duc de) Ecossois fameux par sa rare valeur & sa fidélité envers son Prince. Ce brave homme qui fut d'abord employé dans son pays contre Charles I, ayant reconnu que sous prétexte de liberté & de Religion, les Ecossois en vouloient à l'autorité du Roi, engagea tous ses biens pour lever des troupes, & ayant fait trois mille hommes, il les conduisit à Charles. Montross se signala à la bataille d'Yorc, & il remporta d'abord de grands avantages, sur Cromwel qu'il blessa de sa propre main; mais la fortune ayant changé, il fut obligé de s'enfuir en Ecosse, deguisé pour préparer une retraite au Roi, qui n'étoit plus en sûreté en Angleterre. Il employa tout son bien & tout son crédit pour lever une armée, avec laquelle il se rendit bientôt maître de la campagne, vainquit le Marquis d'Argile, & en moins de trois mois il gagna les batailles de Perth, d'Aberden, d'Aldern & d'Alford, victoires qui rendirent Charles, maître de toute l'Ecosse. Ce fut au milieu de ces brillans succès que le brave Montross reçut des Lettres du Roi, qui lui ordonnoit de congédier ses troupes, & de rendre aux Rebelles toutes les places qu'il leur avoit prises. Ce fidèle sujet ayant balancé quelque tems entre l'obéissance du Duc, à des ordres arrachés par violence, & l'intérêt de ceux de son parti, se détermina enfin à mettre bas les armes, & sacrifiant à son maître, son pays, ses biens, ses amis, il alla offrir ses services à l'Empereur Ferdinand qui l'envoya en Hongrie, où il cueillit de nouveaux lauriers contre les Turcs. Il combattoit depuis trois ans les Infidèles avec les plus grands succès, lorsque Charles II. lui fit part du dessein qu'il avoit de remonter sur le trône de ses peres. Montross toujours fidèle à son devoir, renonce à toutes les espérances que lui offroit la Cour de Vienne, & court offrir ses services à son nouveau maître. Il lève avec beaucoup peine une petite armée, avec laquelle il descend en Ecosse, & remporte

d'abord de grands avantages ; mais ayant été ſurpris dans un bois, il fut défait, obligé de s'enfuir deguiſé en Payſan, & de ſe cacher pendant cinq jours dans des roſeaux. La faim l'ayant forcé de ſortir & de ſe découvrir à un Ecoſſois qui avoit autrefois ſervi ſous lui, ce lâche le vendit au Général Leſley qui donna auſſi-tôt avis à Cromwell de cette priſe importante. Le barbare uſurpateur ne perdit pas de tems pour ſe défaire du ſeul homme capable de traverſer ſes deſſeins, & il fit faire ſon procès avec tant de précipation que, lorſque les Envoyés de l'Empereur & du Roi de France arrivèrent, chargés de demander Montroſs au nom de leurs Maîtres, l'Arrêt cruel étoit dejà exécuté, & l'infortuné Marquis avoit été pendu & écartelé : ainſi périt ce brave Capitaine en 1640, tout couvert de l'auriers, & victime de ſa fidélité pour ſes Souverains. Charles II étant monté ſur le trône rétablit la mémoire de ce fidèle & généreux ſujet.

MOOR, (Antoine) Peintre d'Utrecht, excelloit dans le portrait & dans les ſujets d'hiſtoire. Il a rendu la nature avec beaucoup de force & de vérité ; ſon pinceau eſt gras & moëlleux, & ſa touche ferme & vigoureuſe. Ses tableaux ſont rares & fort chers. Il mourut à Anvers en 1597 à cinquante-ſix ans.

MOORTON, *Voyez* MORTON.

MOPINOT, (Dom Simon) né à Rheims en 1685, fit appercevoir en lui, dès ſa plus tendre jeuneſſe, de grandes diſpoſitions pour les ſciences, & fit ſes études avec le plus grand ſuccès. Il ne ſe rendit pas moins eſtimable par ſon humilité, ſa modeſtie, ſa piété & l'innocence de ſes mœurs, & ces qualités que l'on admira en lui dans l'âge le plus tendre, il les conſerva juſqu'à la mort. Dieu pour le préſerver de la corruption du monde, lui inſpira de bonne heure le goût de la retraite & le jeune Mopinot choiſit la Congrégation de S. Maur, comme celle où il crut voir le plus de lumières & de piété. Après qu'il eut fait profeſſion à Meaux, ſon cours de Philoſophie & de Théologie à ſaint Denis, il alla profeſſer les humanités à Pont-Levoi, & en même-tems qu'il donnoit à ſes élèves le goût des Belles-Lettres, qu'il ſçavoit parfaitement, il formoit leur cœur à la piété la plus ſolide, autant par ſes diſcours que par ſes exemples. Dans cet emploi il fit pluſieurs pièces d'éloquence & de Poëſie qui furentuniverſellement aplaudies, & qui pouvoient ſervir d'exemple aux préceptes qu'il donnoit. On chante encore dans pluſieurs Maiſons de ſon

Ordre des hymnes de sa façon que de bons connoisseurs, préfèrent à celles du fameux Santeuil. Il eut excellé dans la satyre, si la Religion lui eût permis de se livrer à ce genre. Quelques pièces qui lui sont échappées, montrent jusqu'où il pouvoit aller ; une entr'autres qu'il fit sur le chemin de S. Denys, en passant entre Montmartre & Montfaucon ; car il faisoit ses vers sur le champ, & tout le monde connoit ceux qu'il fit pour le St Ev. de Boulog. auquel il avoit été fort attaché, & qu'il composa en sortant de l'Autel, & avant que d'arriver à la Sacristie. Vers l'an 1715 ses Supérieurs l'appellèrent à Paris, & il fut associé à Dom Coustant pour travailler à cette laborieuse collection de Lettres des Papes, dont le premier volume parut *in-fol.* à Paris 1721 ; l'Epitre Dédicatoire à Innocent XIII est toute de lui, ainsi que l'excellente Préface qui est à la tête, & qui souleva Rome contre l'Auteur, parce qu'il n'avoit pas parlé assez favorablement de ses prétentions. D. Mopinot défendit son Ouvrage par plusieurs Lettres où brillent la justesse d'esprit, l'érudition & la solidité. Après la mort de Dom Coustant, il composa son éloge imprimé dans le Journal des Sçavans Janvier 1722, & se trouva chargé seul de la continuation du recueil dont il étoit sur le point de faire imprimer le second vol. lorsque la mort l'enleva au milieu de sa course en 1724, dans la trente-neuvième année de son âge. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on lui doit l'Epitre Dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus Anecdotorum*, & on lui attribue les Préfaces des trois premiers tomes de la *Collectio amplissima* ; il en eût donné un bien plus grand nombre, si son exactitude scrupuleuse lui eût permis d'être quelquefois content, de ce qu'il avoit fait. Ce saint Religieux joignoit à toutes les vertus de son état les qualités les plus aimables, qui le faisoient autant aimer de ceux avec qui il vivoit, que les premières le faisoient respecter.

MORALÉS, (Ambroise) Pieux, & sçavant Prêtre de Cordoüe, contribua beaucoup dans le seizième siècle, a rétablir le goût des Belles-Lett. en Espagne ; il enseigna avec distinction dans l'Université d'Alcala, fut Historiographe du Roi Philippe II, & composa plusieurs ouvrag. estimés ; entr'autres la *Chronique générale d'Espagne* qui avoit été commencée par Florent de Zomora en 4 vol. *in-fol.* essentielle pour l'histoire de ce pays, *les Antiquités d'Espagne*, *in-fol.* ouvrage curieux & plein de recherches intéressantes. Moralès mourut à Alcala en 1590,

âgé de ſoixante & dix-ſept ans, dans une grande réputation de piété.

MORAND, (Pierre de) né à Arles en 1701, d'une famille noble, reçut une éducation convenable à ſa naiſſance, & montra dès ſon jeune âge un grand goût pour la poëſie. Ce fut pour ſatisfaire plus librement cette paſſion, & pour ſe délivrer des tracaſſeries d'une belle-mere qu'il abandonna ſon épouſe & ſes biens pour venir à Paris où il fit repréſenter en 1737 ſon premier Ouvrage Dramatique intitulé : *Téglis*, tragédie qui eut quelque ſuccès. On y trouve des ſcènes touchantes & des vers bien faits, aſſez d'intelligence de l'art pour concevoir des eſpérances d'une plus grande perfection ; il ne manquoit à cette pièce que d'être mieux écrite. Morand déploya toutes ſes connoiſſances théâtrales dans ſa Tragédie de *Childeric*, pièce extrêmement compliquée, où il y a des traits de force & de génie, que le défaut du coloris, & une plaiſanterie du parterre, firent tomber. Dans une des plus belles ſcènes de la pièce, un Moine déguiſé appercevant un Acteur qui venoit avec une Lettre à la main, & qui s'efforcoit de ſe faire jour à travers la foule, il s'écria : *Place au Facteur.* L'éclat de rire qu'il excita, détourna toute l'attention, & *les Comédiens* ne furent plus entendus. Cependant la belle-mere de Morand lui ayant intenté un procès, & ayant débité contre lui mille horreurs dans un Factum, ce Poëte s'en vengea par *l'Eſprit de divorce*, Comédie, qui fut jouée aux Italiens, & dans laquelle il peignit ſa belle-mere ſous le nom de *Madame Orgon.* Cette petite pièce eſt bien écrite & bien dialoguée. Tout le monde ſçait l'anecdote théâtrale à laquelle cette pièce donna lieu par une vivacité de l'Auteur, qui en prouvant ſa bravoure fit peu d'honneur à ſon jugement : cependant notre Poëte ayant perdu tout ſon bien par ſes diſſipations & les chicanes domeſtiques, ne trouva d'autre reſſource que dans l'emploi de correſpondant littéraire du Roi de Pruſſe, que la mort vint lui ravir dix-huit mois après en avoir pris poſſeſſion. Epuiſé par ſes excès en tout genres, il mourut au mois d'Août 1757. Outre les pièces dont nous avons parlé, on trouve dans un recueil qui a paru de lui en trois vol. *in*-12. *Phanazar*, Tragédie en un ſeul acte, jouée aux Italiens ; trois *Ballets héroïques* ; les *Amours des Grands-hommes* ; les *peines & les plaiſirs de l'amour* ; les *travaux d'Hercule*, qu'il ne put jamais faire repréſenter ; des *Prologues*, des *Divertiſſemens*, des *Epîtres*, des *Odes*, des *Sonnets*, & quel-

ques morceaux de proſe, tels que des Préfaces bien ſenſées où les véritables règles de l'art Dramatique ſont rappellés: un *Diſcours ingénieux* ſur le plaiſir qu'il y a de faire du bien, &c. ce recueil mérite d'être lû, quoiqu'on n'y trouve ni graces, ni chaleur, ni ſublime de Poëſie; mais il y a de l'eſprit, des idées & des ſens.

MOREAU, (Etienne) né à Dijon en 1639, a compoſé des Poëſies eſtimées à cauſe d'une ſimplicité élégante qui règne dans le ſtyle & dans les penſées. Elles ont été imprimés dans divers recueils de ſon tems. Ses premiers vers ont auſſi paru raſſemblés ſous le titre de *Nouvelles fleurs du Parnaſſe*. Il mourut en 1699.

MOREAU, (Jean-Baptiſte) d'Angers, vint chercher fortune à Paris, où ſes talens pour la muſique, lui firent concevoir l'eſpérance de la trouver. Il ſe gliſſa, on ne ſçait comment, étant mal vêtu, & ayant un air provincial, à la toilette de Madame la Dauphine, Victoire de Bavière. Sçachant que cette Princeſſe aimoit la Muſique, il eut la hardieſſe de la tirer par la manche, & de lui demander la permiſſion de chanter un petit air de ſa compoſition. Madame la Dauphine le lui permit, en riant. Le Muſicien, ſans ſe déconcerter, chanta & plut à cette Princeſſe. Cette avanture parvint aux oreilles du Roi, qui voulut entendre chanter Moreau. Sa Majeſté en fut ſi contente, qu'elle le chargea de faire un divertiſſement pour Marly, qui deux mois après fut exécuté & applaudi de toute la Cour. Moreau fit auſſi la muſique des intermèdes d'*Eſther*, d'*Athalie*, & de pluſieurs autres pièces, pour la maiſon de S. Cyr. Il excelloit ſur-tout à rendre toute l'expreſſion des ſujets & des paroles qu'on lui donnoit. Le Poëte Lainez ſon ami, lui fourniſſoit des Chanſons & des petites Cantates qu'il mettoit en muſique. Il mourut à Paris en 1733 à 78 ans.

MOREAU, (Jacques) né à Châlon-ſur-Saône en 1647, prit le parti de la Médecine, & fut diſciple du fameux Patin, qui devint ſon ami. Il ſoutint des Thèſes publiques, qui excitèrent contre lui la jalouſie & la haine des anciens Médecins, qui l'accusèrent d'avoir défendu pluſieurs Propoſitions condamnables. Moreau ſe juſtifia par des écrits, que les perſonnes ſans partialité, eſtimèrent. On a de lui des *Conſultations* ſur les Rhumatiſmes; *Traité Chymique* de la véritable connoiſſance des fièvres continuelles, pourprées & peſtilentielles, avec les moyens de les guérir; *Diſſertation Phyſique* ſur l'hydropiſie, &c. Il mourut en 1729. Il ne faut pas le con-

fondre avec *René* MOREAU, habile Docteur, & Professeur Royal en Médecine & en Chirurgie, à Paris, dont on a divers Ouvrages estimés. Il étoit de Montreuille-Bellai en Anjou, & mourut en 1656.

MOREL, (Fréderic) fut encore plus célèbre que son illustre pere, qui portoit le même nom. Comme lui, il devint interprête du Roi, & son Imprimeur ordinaire pour l'Hébreu, le Grec, le Latin & le François. Ses éditions, qui sont en grand nombre, prouvent qu'il étoit très-sçavant, & fort versé dans les Langues. Il a publié & traduit du Grec, sur les Manuscrits de la Bibliothéque du Roi, plusieurs *Traités* de S. Basile, de Théodoret, de S. Cyrille, &c. avec des notes. Sa passion pour l'étude étoit si grande, que lorsqu'on lui vint annoncer que sa femme alloit mourir, il ne voulut pas quitter la plume, qu'il n'eût fini la phrase, qu'il avoit commencée. Il ne l'avoit pas achevée, quand on revint lui dire qu'elle étoit morte. *J'en suis marri*, répondit-il froidement, *c'étoit une bonne femme.* Il mourut en 1630, à 78 ans. Son fils & ses petits-fils cultivèrent aussi les Lettres avec succès, & soutinrent la gloire qu'il s'étoit acquise par son Imprimerie. *Guillaume* MOREL, qui n'étoit point de la famille des précédens, fut un sçavant Directeur de l'Imprimerie Royale, à Paris. On estime surtout, ses éditions Grecques. Il mourut en 1564, & laissa un *Dictionnaire* Grec Latin-François, & d'autres ouvrages, qui sont une preuve de son érudition.

MOREL, (André) de Berne en Suisse, a été un des plus habiles Antiquaires du dernier siècle. Il vint assez jeune à Paris, & y brilla par son érudition. L'étude des Médailles avoit fait ses délices, dès sa première jeunesse. S'étant plaint, avec une liberté Helvètique, de ce qu'on ne le récompensoit pas du travail, dont il avoit été chargé par Louis XIV, M. de Louvois le fit mettre à la Bastille. Pendant qu'il y étoit, on lui offrit la place de Garde du Cabinet des Médailles du Roi, à condition qu'il embrasseroit la Religion Catholique; mais il ne voulut pas l'accepter. Ayant recouvré sa liberté, il se retira en Allemagne, & mourut à Arnstade en 1703. Le plus estimé de ses Ouvrages a pour titre: *Thesaurus Morelianus, sive Familiarum Romanarum numismata, &c.* deux volum. *in-fol.*

MORERI, (Louis) Docteur en Théologie, naquit en 1643 à Bargemont, petite ville de Provence. Ayant pris les Ordres sacrés, il prêcha à Lyon la Controverse pendant

dant cinq ans, avec beaucoup de fruit. Ce fut pendant son séjour en cette Ville, qu'il entreprit, dans sa jeunesse, le premier *Dictionnaire* de faits, qu'on eût encore vû. Il publia cet Ouvrage en 1673, en un volume *in-folio*, à l'âge de trente ans. S'étant appliqué à en donner une nouvelle édition, en 2 volumes, dont il avoit déja fait imprimer le premier, ce grand travail lui coûta la vie en 1680, à trente-huit ans. L'impression du second volume, ne parut que l'année suivante. L'Ouvrage réformé & très-augmenté depuis Moreri, porte encore son nom, & n'est plus de lui. C'est une Ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan. Trop de Généalogies suspectes & le défaut de critique, ont fait tort à ce Dictionnaire, d'ailleurs si utile. On en estime sur-tout les éditions de 1718, cinq vol. *in-folio*; de 1725, six vol. *in-folio*; de 1732, six vol. *in-folio*. M. l'Abbé Goujet a donné quatre vol. *in-fol.* de Supplement, que l'on réfond dans une nouvelle édition, en dix volum. *in-folio*, qui s'imprime actuellement. On doit encore à Moreri le *Pays d'Amour*, ouvrage allégorique, par lequel il s'annonça, à l'âge de dix-huit ans, dans la République des Lettres, une traduction Françoise de la *Perfection Chrétienne*, de Rodriguez, trois vol. *in-8*. *Relations* nouvelles du Levant, de Gabriel de Chinon, Capucin, avec une longue Préface, *in-12*; & quelques autres ouvrages.

MORET DE BOURCHENU, *Voyez* BOURCHENU.

MORGUES, ou plutôt MOURGUES, Sieur de St Germain, né dans le Vellay en Languedoc, entra chez les Jésuites. Ayant ensuite quitté la Société, il vint à Paris, où il prêcha avec tant de réputation, qu'à trente-un ans, il devint le Prédicateur ordinaire de la Reine Marguerite de Valois, & ensuite celui du Roi Louis XIII. En 1620, le Cardinal de Richelieu se servit de sa plume, pour écrire contre ceux qui avoient ôté à la Reine-mere, l'éducation de ses enfans; ce qu'il fit dans un livre *in-8*, intitulé: *Les vérités Chrétiennes*, & que l'on nomma *le Manifeste d'Angers*. A la sollicitation du même Cardinal, il prit sa défense contre plusieurs Ecrivains étrangers qui attaquoient son Eminence, ce qui lui fit mettre au jour, *le Théologien sans passion*. Mais ce Ministre, voyant ensuite son attachement pour la Reine-mere, se déclara contre lui. Il empêcha qu'il n'obtint, à Rome, des Bulles pour l'Evêché de Toulon, auquel le Roi Louis XIII. l'avoit nommé. En 1631, Morgues ayant

été averti, que le Cardinal avoit donné des ordres pour le faire arrêter, il ſe réfugia auprès de la Reine-mere, à Bruxelles. Ce Miniſtre étant mort, il revint à Paris, ſe retira dans la Maiſon des Incurables, où il mourut en 1670, à quatre-vingt-huit ans, après avoir publié un Ouvrage, en deux vol. *in-folio*, contre Richelieu, ſous ce titre : *Défenſe de la Reine-mere*, Recueil curieux & néceſſaire, pour ſçavoir à fond l'hiſtoire du tems. Il y a trop de vivacité & de paſſion, défaut qui ſe trouve dans preſque tous ſes ouvrages. Il eſt encore auteur d'une réponſe violente aux trois écrits d'Antoine le Brun, ſous le titre de *Bruni Spongia*, *in-quarto*, & d'autres ouvrages.

MORHOF, (Daniel-Georges) né à Wiſmar dans le Duché de Meckelbourg en 1639, fut Profeſſeur de Poëſie à Roſtock, enſuite d'Eloquence, d'Hiſtoire & de Poëſie à Kiel, & Bibliothécaire de l'Univerſité de cette Ville. L'ardeur qu'il avoit pour l'étude, le faiſoit ſuffire à ces différens emplois. Il trouvoit encore du tems pour compoſer ; mais enfin, épuiſé par le travail, il mourut à Lubec en 1691, à 53 ans. On eſtime la plûpart de ſes ouvrages, qui ſont en grand nombre, & ſur-tout celui qui a pour titre : *Polyhiſtor, ſive de notitia Auctorum & rerum Commentarii.* L'édition qu'on en fit à Lubec en 1732, en deux vol. *in-4*, eſt la meilleure.

MORIN, (Etienne) fut un ſçavant Miniſtre de la Religion prétendue Réformée, à Caën. Son mérite le fit admettre dans l'Académie des Belles-Lettres de cette Ville, malgré la loi qui excluoit les Proteſtans. La révocation de l'Edit de Nantes l'obligea de ſe retirer à Leyde, en 1685, & de-là à Amſterdam, où il fut nommé Profeſſeur en langues Orientales. Il mourut en 1700. On a de lui huit *Diſſertations* Latines, ſçavantes & curieuſes, ſur des matières qui regardent l'Antiquité, dont la meilleure édition eſt celle de Dordrecht en 1700, *in-8*, &c. *Henri* MORIN ſon fils, a compoſé pluſieurs *Diſſertations*, qui ſe trouvent dans les *Mémoires* de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, dont il étoit membre. Il mourut à Caën en 1728.

MORIN, (Jean) né à Blois, en 1591, de parens Calviniſtes, étudia les Humanités à la Rochelle, & alla enſuite à Leyde, où il apprit la Philoſophie, les Mathématiques, le Droit, la Théologie & les Langues Orientales. Après avoir acquis ces connoiſſances, il ſe conſacra entièrement à la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Con-

tiles & des Peres. Etant venu à Paris, il fut converti à la Religion Catholique par le Cardinal du Perron, & entra, quelque tems après, dans la Congrégation de l'Oratoire. Il s'y fit bientôt un grand nom, par les ſçavans ouvrages, dont il enrichit le public. En 1628, il fit imprimer des *Diſſertations* ſur l'origine des Patriarches & des Primats, & ſur l'*ancien uſage* des cenſures Eccléſiaſtiques. Deux ans après, ſon zèle pour la converſion des Juifs, lui fit entreprendre l'*Edition* de la Bible Grecque des Septante, avec la verſion donnée par Nobilius. Il attaqua, dans cet ouvrage, l'autenticité du texte Hébreu. Simeon de Muis, en prit la défenſe avec beaucoup de vivacité. Le P. Morin publia, en 1629, ſon *Hiſtoire de la délivrance de l'Egliſe* par l'Empereur Conſtantin, & du progrès de la ſouveraineté des Papes, par la piété & la libéralité de nos Rois, *in-fol.* La premiére partie, n'eſt qu'une traduction de la vie de Conſtantin, par Euſèbe. La deuxième, comprend l'hiſtoire de la délivrance de l'Egliſe par Conſtantin; & dans la 3^e. le P. Morin fait voir l'origine & le progrès de la ſouveraineté temporelle des Papes. Cet ouvrage, qui eſt en François & aſſez mal écrit, déplût à la Cour de Rome. Pour appaiſer le Cardinal Barberin, l'Auteur fut obligé de promettre quelques corrections. Le Pape, informé de ſon mérite, l'appella à Rome, & l'employa pour la réunion de l'Egliſe Grécque avec la Latine. Après neuf mois de ſéjour dans cette ville, il fut rappellé en France par les ordres du Cardinal de Richelieu. De retour à Paris, il ſe livra à l'étude, avec une ardeur infatigable. En 1651, parut ſon *Commentaire* hiſtorique ſur la Pénitence, en un vol. *in-fol.* en Latin. C'étoit le fruit d'un travail de vingt ans: il y a recueilli non-ſeulement tout ce qui ſe trouve dans les Canons des Conciles & dans les écrits des Peres, mais encore tout ce que renferment les Pénitenciers Grecs & Latins, ſur ce Sacrement. Ce grand *Traité* eſt diviſé en dix Livres, & ſemble épuiſer la matière. On y remarque une érudition prodigieuſe. On n'en trouve pas moins dans ſon excellent *Traité* des Ordinations, *in-fol.* en Latin, qui eſt même plus travaillé & plus méthodique, que celui de la Pénitence. Simon nous a donné, ſous le titre d'*Antiquités de l'Egliſe Orientale*, un *Recueil* de Lettres du P. Morin, où l'on voit des traits curieux d'hiſtoire & de critique. Une autre obligation, que la Religion & les Lettres ont à ce ſçavant Oratorien, c'eſt d'avoir fait revivre, pour ainſi

dire, le *Pentateuque* Samaritain, en le publiant dans la Bible Polyglotte de le Jay. Depuis le tems de ſaint Jerôme, il avoit été comme enſeveli dans les ténébres. Une attaque d'apoplexie enleva cet illuſtre Ecrivain en 1659, dans ſa ſoixante-huitième année. Ses grandes lumières, lui procurèrent ſouvent l'honneur d'être conſulté par le Clergé de France, ſur les matières les plus importantes & les plus difficiles. A des connoiſſances très-étendues, il joignoit beaucoup de piété, de douceur & de modeſtie.

MORIN, (Jean-Baptiſte) né à Villefranche en Beaujolois en 1583, fut reçu Doct. en Médecine à Avignon. Etant venu à Paris, il entra chez Claude Dormy, Evêque de Boulogne, qui l'envoya en Hongrie faire des recherches ſur les Métaux, & il fit là-deſſus un livre ſous le titre de *Mundi ſublunaris Anatomia*, dans lequel il prétend que les entrailles de la Terre, ſont diviſées en trois régions, comme l'air. A ſon retour il s'appliqua entièrement à l'Aſtrologie judiciaire. Ses Horoſcopes lui donnèrent accès chez les grands. Le Cardinal de Richelieu, dit on, le conſulta, & Mazarin le favoriſa d'une penſion de deux mille livres. L'Auteur de ſa vie cite pluſieurs de ſes prédictions qui furent juſtifiées par l'événement; mais quelques ſçavans de ſon tems l'ont convaincu de s'être ſouvent trompé lourdement. Après avoir demeuré huit ans chez le Duc de Luxembourg, frere du Connétable de Luynes, il obtint une chaire de Profeſſeur Royal de Mathématiques. Ayant attaqué le ſyſtême de Copernic & d'Epicure, il eut avec Gaſſendi & Bernier des démêlés littéraires, où les injures ne furent pas épargnées. Il eut encore une diſpute au ſujet des *Longitudes*. Les Hollandois avoient promis cent mille livres, & le Roi d'Eſpagne trois cent mille, à celui qui les découvriroit. Notre Profeſſeur Royal publia en 1634, qu'il avoit trouvé le problême dans un Traité intitulé: *Longitudinum Cœleſtium & Terreſtrium nova & optata Scientia*. Mais on lui en conteſta la gloire. L'aſſemblée des Commiſſaires nommés par le Cardinal de Richelieu, décida contre lui; ce qui échauffa beaucoup ſa bile. Cet homme ſingulier mourut à Paris en 1656. On a encore de lui *Aſtrologia Gallica*, & pluſieurs autres ouvrages *in-fol.* qu'il fut trente ans à compoſer,

MORIN, (Pierre) né à Paris en 1531, paſſa en Italie, qui étoit alors le théâtre des Sçavans, & où il fut entraîné par ſon goût pour les Lettres. Après avoir été employé par Paul Manuce,

célèbre Imprimeur de Veniſe, il enſeigna le Grec & la Coſmographie à Vicence, d'où il fut appellé à Ferrare par le Duc de cette Ville. Son mérite lui acquit enſuite l'eſtime de S. Charles Borromée, & les Papes Grégoire XIII & Sixte V. l'employèrent à l'*Edition* de la Bible Grecque des Septante, & à celle de la *Vulgate*. Pierre Morin étoit très-verſé dans l'Antiquité Eccléſiaſtique, laborieux, déſintéreſſé, zèlé pour les intérêts de l'Egliſe & de la République des Lettres, plein de religion & de piété, & un des plus Sçavans critiques, & des plus judicieux Ecrivains de ſon ſiécle. Il mourut en 1608, âgé de ſoixante-dix-ſept ans. Le Pere Quetif, Dominicain, publia en 1675 quelques ouvrages de cet Auteur, entr'autres un *Traité* du bon uſage des Sciences, ouvrage excellent, où l'on trouve des maximes & des principes, qui donnent une idée bien avantageuſe de l'Auteur.

MORIN, (Simon) né en 1623 à Richemont en Normandie, vint à Paris, où l'oiſiveté & ſon penchant naturel l'entraînèrent bientôt dans les ridicules erreurs des Illuminés, alors fort communs dans cette Ville. Après avoir abuſé de la fille de ſon hôteſſe, il l'épouſa, & en eut pluſieurs enfans. Quoique ſans lettres & fort ignorant, il ſe fit un aſſez grand nombre de partiſans, qui venoient l'entendre diſcourir ſur la prétendue ſpiritualité. Le Magiſtrat de la Police fut informé de ces aſſemblées, & Morin arrêté & conduit à la Baſtille. En étant ſorti au bout de deux mois, il continua à débiter ſes viſions & ſes erreurs, qu'il expoſa dans un petit livre intitulé, *Penſées de Morin*, qui eſt très-rare, & qui eſt un tiſſu de rêveries & d'extravagances; il y aſſuroit que Jeſus-Chriſt s'étoit incorporé en lui pour réformer l'Egliſe. Le Curé de S. Germain l'Auxerrois lui ayant demandé s'il penſoit aux châtimens que méritoit un ſentiment ſi impie, je ne crains, répondit-il, ni ménaces, ni ſupplices, & je ne ſerai jamais aſſez lâche pour dire, *tranſeat à me Calix iſte*. Enfermé pour la ſeconde fois à la Baſtille, il y fit imprimer une rétractation, & oublia la fermeté dont il avoit fait parade. Après avoir recouvré ſa liberté, il dogmatiſa de nouveau. Il eſt encore ſaiſi & conduit à la Conciergerie. Pour en ſortir, il fait une autre abjuration & une profeſſion de Foi Cathol. qu'il déſavoua, dès qu'il fut libre. Cherchant encore à répandre ſes extravagances & ſes impiétés, il fut arrêté dans le tems qu'il compoſoit un diſcours qu'il vouloit préſenter au Roi. Il débutoit par

ces mots : *Le Fils de l'Homme au Roi de France.* Ce fanatique fut brûlé vif avec tous ſes écrits en 1663. Mais il retracta ſes erreurs avant ſon ſupplice. On dit qu'après la lecture de ſon jugement, M. le Premier Préſident de Lamoignon, lui ayant demandé en raillant, s'il étoit écrit quelque part que le nouveau Meſſie dût être condamné au feu, Morin lui répondit par ces paroles du Pſeaume 16, *igne me examinaſti, & non eſt inventa in me iniquitas.* Deſmarets St. Sorlin autre fanatique, s'étoit rendu ſon dénonciateur par jalouſie de métier, & ce fut ſur ſa dépoſition que l'on fit le procès à Morin.

MORISON, (Robert) né à Aberdéen en Angleterre en 1620, s'appliqua à l'étude des Mathématiques, de la Philoſophie, de la Théologie, de la Langue Hébraïque, de la Médécine, & ſur-tout de la Botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de talent. Après avoir ſignalé ſa valeur & ſon zèle pour le Roi Charles I. dans les guerres civiles, il vint en France. Gaſton Duc d'Orléans l'attira à Blois, & lui confia la direction du Jardin Royal de cette Ville, où il apporta dans la ſuite 250 plantes, dont perſonne n'avoit donné la deſcription. Il dreſſa une nouvelle méthode d'expliquer la Botanique que le Duc goûta. Après la mort de ce Prince, il retourna en Angleterre, où il fut Médécin du Roi Charles II, & Profeſſeur Royal de Botanique. A ces titres fut attachée une penſion annuelle de 200 livres ſterling. Moriſon mourut à Londres en 1683. On a de lui la ſeconde partie de ſon excell. *Hiſtoire des Plantes*, *in-fol.* qui fait regretter la premiere, qui n'a point été imprimée. On ne ſçait ce qu'elle eſt devenue

MORISOT, (Claude-Barthelemi) de Dijon, compoſa dans le dix-ſeptieme ſiècle pluſieurs ouvrages latins ; un *Panegyrique* de Henri IV, *in-8.* peu recherché ; un livre aſſez original, où ſous le titre de *Perruviana*, il cachoit quelques intrigues de ſon tems. La Monnoye prétend qu'on y trouve l'Hiſtoire des démêlés du Cardinal de Richelieu avec la Reine Marie de Médicis, & Gaſton de France, Duc d'Orléans. Il y a une clef de cet ouvrage qui confirme cette opinion. On a encore du même Auteur une *Satyre* contre les Jéſuites, intitulée, *Veritatis Lacrimæ*, auſſi a-t-elle été réimprimée pluſieurs fois. L'édition faite à Génève en 1626, eſt dédiée à ces Révérends Peres, *Patribus Jeſuitis ſanitatem.* Cet Auteur mourut en 1661.

MORLEY, (Georges) né à Londres en 1597, eut d'abord un Canoniçat dans

l'Eglise de Christ à Oxford, dont il donna les revenus au Roi Charles I, qui étoit alors engagé dans la guerre contre les troupes du *long Parlement*. Après avoir servi avec zèle ce Prince infortuné, il quitta l'Angleterre. Sous Charles II, il devint Evêque de Worcester, & ensuite de Wincheſter, & mourut en 1684. Il joignit à une grande fidélité pour son Prince, beaucoup de courage, de générosité & d'exactitude à remplir les devoirs de son Ministère. Il a laissé des *Sermons* & d'autres écrits.

MORNAC, (Antoine) de Tours, célèbre Avocat au Parlement de Paris, fréquenta le Barreau près de quarante ans, s'y distingua par sa probité & par son érudition, & mourut en 1619. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 *vol. infol.* Il sçut concilier les Muses avec l'Etude des Loix. On a un *Recueil* de ses Vers, intitulé *Feriæ forenſes*, *in*-8. parce qu'ils étoient le fruit de ses amusemens pendant les Vacations du Palais. Ils contiennent les éloges des Gens de Robbe, qui avoient paru avec éclat en France, depuis 1500.

MORNAI, (Philippe de) Seigneur du Plessis Marli, le plus vertueux & le plus grand homme du parti Protestant, naquit à Buhy, d'une famille noble & ancienne. Il fut élevé à Paris où il fit de grands progrès dans les Belles-Lettres, dans les Langues sçavantes, & dans la Théologie; ce qui étoit alors un prodige dans un Gentilhomme. Il fut d'abord destiné à l'Eglise, & il auroit pû par son mérite & sa naissance, en espérer les plus hautes dignités; mais sa mere qui étoit imbue des nouvelles opinions, l'y engagea de bonne heure. Après l'affreux massacre de la Saint Barthelemi, du Plessis voyagea en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas & en Angleterre. Il s'attacha ensuite au Roi de Navarre, depuis Henri IV, qui lui donna toute sa confiance. Du Plessis servit avec zèle sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée, & fut toujours le vertueux soutien du parti de l'erreur. Le Roi l'envoya à Elizabeth, Reine d'Angleterre & dans plusieurs autres Cours, & il ne lui donna jamais d'autres instructions qu'un blanc signé. Mornai réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & ses Lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse. Il contribua de son mieux à faire monter sur le Trône son Maître; mais lorsque ce Prince eut changé de Religion, il lui en fit de sanglans reproches, & se retira de la Cour. Rendu à lui-même, il s'occupa à composer des li-

vres en faveur du Calvinisme, dont il étoit l'ame & le soutien par sa science, sa valeur & sa probité ; c'est ce qui le fit appeller *le Pape des Huguenots*. Il en fit paroître un sur les prétendus abus de la Messe où il fit entrer diverses matières de controverse. Cet Ouvrage étoit plein d'une infinité de passages tirés des Saints Peres, & même de quelques anciens Scolastiques, pour montrer que l'Eglise Romaine s'étoit écartée de la doctrine de l'antiquité, en plusieurs points. Ces passages pour la plûpart lui avoient été fournis par les Docteurs de Genève & par les Ministres de France, & comptant sur leur exactitude & sur leur bonne foi, Mornai les avoit employés dans son livre, sans les vérifier dans les originaux. Dès que l'Ouvrage parut, il fut attaqué de toutes parts, & l'Auteur pressé de répondre aux critiques, dit qu'il ne vouloit se compromettre ni avec des Jésuites, ni avec des pédans ; mais que si quelqu'homme de distinction se faisoit son adversaire, il lui répondroit de manière à lui fermer la bouche. Du Perron, Evêque d'Evreux, se présenta & publia un écrit par lequel il s'obligeoit à montrer 500 énormes fausse-tés dans le livre de Mornai. Celui-ci qui ne put plus s'en dédire, accepta le défi, & avec l'agrément du Roi, la conférence fut indiquée à Fontainebleau, où la Cour devoit être. On nomma pour Juges, les plus sçavans hommes du Royaume, de Thou, Pithou, Casaubon, &c. & en présence du Roi & des principaux Seigneurs du Royaume, la première conférence se tint le 4 de Mai 1600, dans une salle du Palais de Fontainebleau. Mornai y fut assez rudement mené par du Perron qui le convainquit de faux sur des passages tirés de Scot, de Durand & de Saint Chrysostôme. La séance qui dura depuis une heure après midi jusqu'à sept, devoit recommencer le lendemain ; mais Mornai étant tombé malade pendant la nuit, partit sans prendre congé de personne, dès qu'il put monter à cheval, & il se retira à son Gouvernement de Saumur. Dès qu'il y fut arrivé, il fit courir une relation de la conférence à son avantage ; mais l'Evêque en opposa une plus sincère qui constata la défaite de son adversaire, dont les Protestans mêmes, qui étoient présens, convinrent. Ses amis le blamèrent fort de s'être si imprudemment engagé ; d'autres qui prenoient moins à cœur, les intérêts de leur Religion, en raillèrent. L'on rit beaucoup, sur-tout d'un bon mot que dit un Capitaine Huguenot, sur le succès de cette dispute. Un Ministre qui étoit présent, lui disant avec dou-

leuf; *que l'Evêque d'Evreux avoit déja emporté pluſieurs paſſages ſur du Pleſſis : qu'importe*, répartit le Capitaine, *pourvû que celui de Saumur lui demeure.* Saumur étoit un paſſage important ſur la rivière de Loire. Le gouvernement de cette place lui fut ôté en 1621, par Louis XIII, & alors du Pleſſis ſe retira dans la Baronie de la Forêt, où il mourut en 1723 âgé de 74 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il eſt l'Auteur d'un Traité *de la vérité de la Religion chrétienne ;* du miſtère d'iniquité, d'un *Diſcours ſur le droit prétendu par ceux de la Maiſon de Guiſe*, *in*-8. de Mémoires depuis l'an 1572, juſqu'en 1623, *in*-4. Ces Mémoires ſont des plus curieux & des plus inſtructifs, à cauſe de la grande part que l'Auteur eut dans les affaires. Sa vie a été écrite *in*-4. par David de Liques.

MORON, (Jean) Evêque de Modène, fils du Comte Jerôme Moron, Chancelier de Milan, étoit un homme d'une grande pénétration, adroit, réſolu, intrépide, plein d'équité, zélé pour les intérêts de ſon Diocèſe & de l'Egliſe. Paul III. l'envoya Nonce en Allemagne, en 1542. Ce Pape avoit deſſein d'aſſembler un Concile ; mais les Proteſtans faiſoient toujours naître de nouvelles difficultés, pour éluder les raiſons de la Cour de Rome. Moron en propoſa de ſi fortes à la Diète de Spire, que les Princes Allemands ſouſcrivirent, à la convocation d'un Concile général. Paul III. récompenſa le ſuccès de ſon Nonce, par le chapeau de Cardinal. Son mérite arma contre lui l'envie. Ses ennemis lui firent un crime de ſa modération & de ſon équité à l'égard des Proteſtans, dont il prenoit le parti, quand il étoit perſuadé qu'ils avoient raiſon. On le rendit ſuſpect à Paul IV. qui fit arrêter ce pieux Cardinal, que tant de ſervices rendus à l'Egliſe, auroient dû mettre à couvert de la calomnie. Ce Pape ayant été détrompé, fit dire à Moron qu'il pouvoit ſortir de priſon. Mais il répondit que préférant ſon honneur à la liberté, il vouloit qu'on rendît juſtice à ſon innocence. Paul IV. écoutant trop les timides ménagemens de l'amour propre, différa de l'abſoudre, pour ne pas paroître ſe condamner ſoi-même. Mais Pie IV. ſon ſucceſſeur, prit hautement la défenſe de l'illuſtre accuſé, & le fit Préſident du Concile de Trente. Ce qui fut encore plus glorieux pour Moron, c'eſt qu'après la mort de Pie IV, Saint Charles Borromée le crut digne d'être Pape, & lui donna ſa voix ; il en avoit déja eu 28 dans un autre Conclave. Il mourut à Rome en 1580 à 72 ans.

MOROSINI, (François) de l'illuſtre & très-ancienne maiſon de ce nom, qui a produit tant de grands hommes preſqu'en tout genre, & ſi utiles à la République de Veniſe, naquit en cette Ville en 1618. Dès l'âge de vingt ans, il ſe fit admirer ſur une des galères Vénitiennes, & remporta ſur les Turcs des avantages continuels. Devenu Généraliſſime, il défendit contre eux l'Iſle de Candie, ſoutint avec valeur plus de 50 aſſauts. Envain le Grand-Viſir, pour corrompre ce brave Guerrier, lui offrit de le faire ſur le champ Prince de Valachie, & de Moldavie, ces avantages furent rejettés avec indignation. Moroſini fut néanmoins obligé de capituler après un ſiège de 28 mois, qui coûta aux Turcs plus de cent vingt mille hommes, & plus de trente mille aux Vénitiens. La guerre s'étant rallumée contre ces Infidèles, Moroſini leur enleva pluſieurs Iſles, remporta ſur eux une victoire complette en 1687 près des Dardanelles, s'empara de Corinthe, de Sparte, d'Athènes & de preſque toute la Grèce. Le Sénat pour récompenſer de ſi glorieux ſuccès, lui fit dreſſer une ſtatue d'airain avec cette inſcription, *Franciſco Mauroceno Peloponeſiaco adhuc viventi Senatus poſuit anno* 1687. Outre cet honneur, il eut celui d'être élu Doge en 1688, avec des applaudiſſemens univerſels. Le Pape Alexandre VIII. lui envoya l'année ſuivante, un caſque & une épée, qu'il reçut en cérémonie des mains du Nonce, dans l'Egliſe de Saint Marc. Chargé de gloire & de 75 ans, il fut nommé Généraliſſime pour la quatrième fois en 1693. Ce reſpectable vieillard mit pluſieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais accablé de ſes travaux, il mourut à Napoli de Romanie en 1694, & laiſſa après lui une réputation qui lui durera autant que Veniſe.

MORTON ou MOORTON, (Jean) Anglois, ſe rendit très-habile dans la Juriſprudence Civile & Canonique, & fut admis dans le Conſeil-Privé du Roi Henri VI. Edouard IV, ſon ſucceſſeur, lui accorda le même honneur. Ce Prince en mourant, laiſſa ſous la tutelle de Richard Duc de Gloceſter ſon frere, Edouard V, & Richard ſes fils. Le Duc ambitieux fit égorger ſes neveux & uſurpa la Couronne. Irrité de ne pouvoir corrompre Moorton, alors Evêque d'Ely, il le fit arrêter; mais ce Prélat échappé de ſa priſon, forma une puiſſante ligue contre Richard, qui fut tué dans une bataille en 1485. On mit ſur le Trône Henri VII. fils d'Edmond, Comte de Richemont, ſous lequel

Moorton fut Chancelier d'Angleterre & mourut en 1500. Il ne faut pas le confondre avec *Thomas* MOORTON, ſavant Evêque Anglois du dix-ſeptième ſiècle, dont on a *Apologia Catholica*, & d'autres Ouvrages eſtimés des Anglois. Il jouit d'une parfaite ſanté juſqu'a l'âge de 95 ans, auquel il mourut.

MORUS, (Alexandre) né à Caſtres en 1616, d'un pere Calviniſte, fut Profeſſeur de Théologie, & Miniſtre à Genève. Ses grands talents pour la Chaire, lui firent des admirateurs; mais ſon humeur impétueuſe, ſa hauteur, ſa conduite peu régulière avec les femmes, lui ayant ſuſcité des Cenſeurs & des ennemis, il paſſa en Hollande. Après y avoir enſeigné avec diſtinction la Théologie à Middelbourg, & l'Hiſtoire à Amſterdam, il voyagea en Italie en 1655; il y compoſa ſur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens, un beau *Poëme*, qui lui valut un chaine d'or, dont la République de Veniſe lui fit préſent. De retour à Amſterdam, ayant été cité & condamné dans les Synodes Wallons, il vint à Paris & fut Miniſtre à Charenton. Les ſaillies d'imaginations, & les alluſions ingénieuſes qu'il prodiguoit en Chaire, lui attirèrent une foule d'Auditeurs; mais ce que l'on a imprimé de ſes Sermons, ne répond point aux applaudiſſemens qu'il reçut, & à la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Il mourut à Paris en 1670. On a de lui un Traité *de gratiâ & libero arbitrio*; un autre *de Scripturâ Sacrâ*; de belles *Harangues* & des *Poëmes* en Latin; *Alexandri Mori fides publica*, qui eſt une réponſe à Milton qui l'avoit cruellement déchiré dans ſes écrits, pour ſe venger de ce que Morus avoit publié un livre compoſé par du Moulin le fils, ſous le titre de, *Regii ſanguinis clamor ad Cœlum adversùs parricidas Anglos.*

MORUS, (Thomas) né à Londres en 1483, d'un pere qui y étoit Avocat Conſultant, fit de très-grands progrès dans les Belles-Lettres, les Sciences & la piété. Outre les Langues mortes, il parloit facilement celles qui étoient en uſage dans l'Europe. Henri VIII. Roi d'Angleterre, l'employa avec ſuccès en diverſes ambaſſades & négociations importantes. Morus y ſoutint également ſa réputation & les intérêts de ſon maître, qui pour le récompenſer, le fit Chancelier du Royaume; mais quelque tems après ce Prince s'étant ſoulevé contre l'Egliſe Romaine, pour ſuivre ſes criminels emportemens de ſon infâme paſſion, pour Anne de Boulen, Morus ſe démit de ſa Charge en 1531, & ſe retira dans ſa maiſon pour vi-

vre tranquillement avec ſes livres, au milieu des troubles dont l'Angleterre étoit agitée. Flatteries, promeſſes, menaces, tout fut employé pour arracher l'approbation de ce grand homme qui fut inflexible, & refuſa de prêter le ſerment de ſuprématie, que le Roi exigeoit de tous ſes ſujets. Henri VIII. irrité de cette fermeté, le fit mettre en priſon où il fut retenu 14 mois. On exerça toutes ſortes de violences contre lui. Ses livres qui étoient toute ſa conſolation, lui furent enlevés. Pluſieurs perſonnes de qualité vinrent l'exhorter à ſe ſoumettre ; mais ils ne purent abbatre ſon courage. Comme on lui repréſentoit qu'il ne devoit point être d'une autre opinion que le grand Conſeil d'Angleterre. « *Si j'étois ſeul contre tout le Parlement*, répondit-il, « *je me défierois de moi-même ; mais j'ai pour moi toute l'Egliſe, qui eſt le grand Conſeil des Chrétiens. A un Evêque de votre parti, je puis en oppoſer un cent qui jouiſſent de la gloire céleſte. Le nombre des Martyrs & des Confeſſeurs dont je ſuis le ſentiment, vaut bien celui de la Nobleſſe d'aujourd'hui, & la puiſſance de tous les Conciles Généraux, équivaut, ſans doute, à celle du Parlement d'Angleterre.* » Sa femme vint auſſi le conjurer de ne la point abandonner ſitôt, ni ſes enfans, ni ſa patrie. Morus lui demanda combien de tems il pourroit encore vivre ſelon le cours de la nature, vingt ans, répondit ſa femme; *n'y auroit-il pas de la folie*, répliqua-t-il, *à préférer vingt ans à l'éternité?* Perſiſtant donc à refuſer de reconnoître Henri VIII. pour Chef de l'Egliſe Anglicane, il fut condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté en 1535. Il ſouffrit la mort avec la joie & la conſtance des Martyrs. On a de lui une belle Prière tirée des Pſeaumes, pour implorer le ſecours de Dieu dans les tentations ; un livre utile & agréable, intitulé *Utopie*, qui contient le plan d'une République parfaite, à l'imitation de celle de Platon, & qui a été traduit & imprimé en François, & d'autres Ouvrages en Latin, imprimés à Louvain en 1566, *in-fol.* entre autre un recueil d'Epigrames, où il y a du naturel & du feu. Tous les Sçavans font les éloges les plus magnifiques de ſa probité, de ſa vertu & de ſon érudition. Son ſtile eſt pur & élégant, & on y trouve beaucoup de vivacité, ſurtout dans ſa réponſe à Luther.

MORUS, (Marguerite) fille du précédent, avoit une grande connoiſſance des Belles-Lettres & des Langues. Elle profeſſa hautement la Foi Orthodoxe, en Angleterre, & n'oublia rien pour

avoir la liberté de consoler son illustre pere, dans ses fers. On dit que pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du Concierge une lettre, qu'elle feignoit écrire à son pere, pour lui persuader de consentir aux volontés du Roi. Elle se jetta même aux pieds de Henri VIII, qui lui accorda ce qu'elle demandoit; mais dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir, avec constance, les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme, ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'Exécuteur de la Justice & la conserva précieusement. On lui en fit un crime; ayant été arrêtée, elle parla avec tant de courage aux Juges, qu'ils la renvoyèrent. Cette généreuse fille passa le reste de ses jours à se consoler, par la lecture & la composition de divers ouvrages.

MOSCHUS, (Jean) pieux Solitaire & Prêtre du septième siècle, visita les Monastères d'Orient & d'Egypte, & alla à Rome avec Sophrone son disciple, auquel il dédia un ouvr. célèb. intit. le *Pré Spirituel*, écrit en grec. On y trouve la vie, les actions, les sentences & les miracles des Moines de différens pays. Le stile est bas & grossier, mais on y trouve beaucoup de choses édifiantes, & on y remarque plusieurs preuves de la foi & de la discipline de l'Eglise. L'illustre Arnaud d'Andilly en a donné une traduction Françoise, estimée. Jean Moschus mourut l'an 619.

MOTHE-HOUDANCOURT, (Philippe de la) Comte de Beaumont-sur-Oise, Seigneur de la Fayelle, après avoir donné des preuves de sa valeur & de sa prudence, dans plusieurs sièges & combats, commanda, en 1641, en Catalogne: il défit les Espagnols devant Tarragone, & leur enleva différentes places. L'année suivante, il remporta sur eux trois victoires, & prit Villefranche. Pour récompenser tant de glorieux exploits, le Roi lui donna, en 1642, le Bâton de Maréchal de France avec le Duché de Cardonne, & la dignité de Viceroi en Catalogne. La Mothe-Houdancourt, se montra digne de tant de titres, par les nouveaux avantages qu'il eut sur les ennemis. L'année 1644, ne lui fut pas si favorable: le Roi d'Espagne s'étant présenté devant Lérida, lorsqu'on s'y attendoit le moins, la Mothe-Houdancourt vint au-devant des ennemis, & leur livra bataille. Déja l'aîle droite des Espagnols étoit enfoncée, lorsque la terreur saisit nos troupes, si long-tems victorieuses, & leur arracha la victoire. Le Maréchal recueillit avec courage les débris de son armée, & assiègea Tarragone. Il se voyoit sur le point de jouir

du fruit de ſa vigilance & de ſa valeur, par la réduction de cette place, lorſque par la négligence de l'Archevêque de Bordeaux, qui la bloquoit par mer, pluſieurs Navires chargés de ſoldats, de vivres & de toutes ſortes de munitions, y entrèrent; ce qui obligea ce Général de lever le ſiège. Ses envieux profitèrent de ſes malheurs, pour le rendre criminel aux yeux du Roi. Il fut arrêté & renfermé dans le Château de Pierre-Enciſe, à Lyon, d'où il ne ſortit qu'au mois de Septembre 1648, après avoir été pleinement juſtifié au Parlement de Grenoble. Le Roi le fit une ſeconde fois Vice-roi de Catalogne, en 1651. Ce Maréchal força les lignes des ennemis devant Barcelone, en 1652, & défendit pendant cinq mois cette place, contre les meilleures troupes d'Eſpagne. Après avoir rendu d'autres ſervices importans à l'Etat, il mourut en 1653, à 52 ans.

MOTHE-LE-VAYER, (François de la) né à Paris en 1588, étoit fils de Felix de la Mothe-le-Vayer, ſçavant Juriſconſulte, grand Philoſophe, habile Mathématicien, excellent Orateur & bon Poëte, & Subſtitut du Procureur-Général du Parlement, dont on a pluſieurs ouvrages: il mourut en 1625, âgé de ſoixante-dix-huit ans. Son fils, hérita de ſa Charge & de ſon goût pour les Sciences. Pour ſe livrer entièrement à l'étude, il renonça au Barreau, & s'appliqua à connoître le génie, les mœurs & les coûtumes du monde entier. Ses découvertes le conduiſirent au Pyrrhoniſme, tant il fut ſurpris de l'étrange contrariété des opinions! Selon M. de Voltaire, il eſt beaucoup plus hardi que Bayle dans ſon Scepticiſme, & moins réſervé dans ſes libertés Cyniques. On ne doit pourtant pas juger, que ſes mœurs ayent été déréglées. La retraite & l'étude, dont il faiſoit ſes plus cheres délices, ſembloient l'avoir rendu inſenſible aux plaiſirs, même les plus permis. Il pouſſoit ſi loin l'indifférence ſur ce point, qu'on ne le regardoit que comme un Myſantrope. Son érudition le fit recevoir de l'Académie Françoiſe en 1639; & ce qui n'eſt pas moins glorieux pour lui, il devint Précepteur de Philippe Duc d'Anjou, depuis Duc d'Orleans, frere unique de Louis XIV. Les relations des pays éloignés, faiſoient ſon plus grand amuſement, ſur-tout pendant les dernières années de ſa vie. Comme il étoit ſur le point d'expirer, Bernier, ſon ami, vint le voir. Dès qu'il l'eût reconnu, quelles nouvelles avez-vous du Grand Mogol, lui demanda-t-il? Ce furent preſque ſes dernières paroles. Il

mourut en 1672, à quatre-vingt-cinq ans. Ses ouvrages, qui ſont en grand nombre, ont été recueillis en deux vol. *in-fol.* & en dix-ſept *volumes in-12*; cette dernière édition eſt la plus complette. Un fils qu'il avoit eu d'une première femme, tenoit déja un rang illuſtre parmi les Sçavans, lorſqu'il mourut en 1664, à 35 ans. C'eſt à lui, que Boileau adreſſe ſa quatrième Satyre: *d'où vient, cher le Vayer, &c.* Il eſt auteur d'une traduction de Florus, avec d'excellentes notes. La même famille a produit François de la Mothe-le-Vayer de Bouligni, Maître des Requêtes, mort Intendant de Soiſſons en 1685. On a de lui, une *Diſſertation ſur l'autorité des Rois en matière de Regale*, qui fut réimprimée en 1700, ſous le nom de M. Talon, avec ce titre : *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'adminiſtration de la Juſtice.* Il publia auſſi, en 1669, un *Traité de l'autorité du Roi, touchant l'âge néceſſaire à la Profeſſion Religieuſe*; le Roman de *Tharſis & Zélie* 5 *vol. in-8*, dont on fait cas, & que l'on attribue à l'Abbé le-Vayer.

MOTHE, (Antoine-Houdart de la) né à Paris en 1672, d'un Marchand Chapelier, avoit un goût dominant pour le Théâtre, & s'amuſoit dans ſa jeuneſſe à repréſenter des Coméd. avec des jeunes gens de ſon âge; il avoit à peine vingt-un ans, qu'il donna au Théâtre Italien, une Comédie en trois Actes, intitulée: *Les Originaux.* Le peu de ſuccès de cette pièce l'ayant dégoûté, & quelques réflexions Chrétiennes l'ayant arraché aux amuſemens frivoles, il ſe retira dans la fameuſe Abbaye de la Trappe, d'où, après quelques mois de ferveur, ſon inconſtance le ramena à Paris, pour ſe livrer de nouveau au Théâtre, pour lequel il travailla juſqu'à la fin de ſa vie. Il s'eſt exercé preſque dans tous les genres de Poëſie & de Litterature, & avec un ſuccès bien différent. Jamais homme ne fut ni plus critiqué, ni plus loué que lui. La politeſſe de ſon eſprit & la douceur de ſon commerce lui avoient fait un grand nombre d'amis, qui, ſi l'on peut le dire, l'adoroient comme le Dieu du Goût, & qui le défendirent avec enthouſiaſme. D'un autre côté, ſes paradoxes littéraires, ſes ſyſtêmes ſinguliers ſur tous les genres de Littérature, ſes jugemens ſur les anciens, dont il s'aviſa de règler les rangs, & d'apprécier le mérite avec emphaſe & d'une manière déciſive, lui ſuſcitèrent de formidables ennemis, qui briſèrent ſouvent les autels, que ſes partiſans fanatiques lui avoient élevés, & demaſquèrent, avec ſuccès, le faux mérite de cette idole. Racine, Deſpréaux, Rouſſeau, Madame Dacier, l'Ab-

bé des Fontaines, le Bel, furent des plus ardens à combattre ce prétendu héros du Parnaſſe, & à venger l'antiquité & le bon goût, des mépris d'un homme, qui avec beaucoup d'eſprit, peu ou point de génie & beaucoup d'ignorance, étoit parvenu à en impoſer, & preſque à donner leçon à ſon ſiècle. La Mothe devint aveugle les dernières années de ſa vie, & les paſſa dans des infirmités continuelles. Il mourut en 1731, âgé de près de ſoixante ans, & fut enterré à Saint-André des Arts, ſa Paroiſſe. On a donné, en 1754, une édition complette de toutes les Œuvres de cet Auteur, en onze gros vol. *in*-8; & l'Editeur auroit travaillé plus ſûrement à la gloire de la Mothe, s'il eût réduit cette énorme Collection, à trois ou quatre petits volumes. On y trouve tout ce que cet Académicien a fait comme Poëte, & comme Proſateur. Preſque tous les ouvrages du Poëte, ſont mauvais; & ce qu'il a fait en Proſe, eſt aſſez généralement eſtimé, au moins pour la forme. Son *Iliade*, qui eſt ſon morceau de Poëſie le plus conſidérable & le plus déteſtable, n'a ſervi qu'à venger Homère, qu'elle étoit faite pour réformer. Le ſtile en eſt ſec & froid; les vers foibles, décharnés, la Poëſie ſans ame & ſans chaleur, & l'on n'y voit qu'un froid verſificateur, qui ſubſtitue le compas ſymétrique de la raiſon au beau déſordre du génie, & qui a fait un Poëme d'une lecture *aſſommante, qu'on peut rendre court en ne le liſant point*, ſelon les conſeils d'un grand Maître. La Mothe, qui n'étoit pas né pour emboucher la trompette, ne fut guères plus habile à chauſſer le cothurne, quoiqu'il paroiſſe plus ſupportable dans ſes Tragédies, que dans ſon *Iliade*. De quatre pièces Tragiques qu'il a compoſées, *Inès de Caſtro* eût le plus de ſuccès, qu'elle dut à l'intérêt des ſujets, aux ſituations touchantes & à l'illuſion du Théâtre; car la pièce eſt mal écrite, pleine de vers plats, d'expreſſions barbares, & elle eſt contraire au bon ſens, depuis le commencement juſqu'à la fin. L'Abbé des Fontaines en décrit tous les défauts, dans ſes *Paradoxes Littéraires*. Les trois autres pièces Tragiques de la Mothe, ſont les *Macchabées*, où il y a quelques beaux endroits empruntés des Livres ſaints; mais ce n'eſt, d'ailleurs, qu'un recueil de Madrigaux de piété, & de froids lieux communs de Morale, ſans paſſion, ſans caractère & ſans élevation. *Romulus*, où l'on trouve quelques détails paſſables; mais le principal perſonnage, n'eſt qu'un héros d'Opera, un fade & inſipide amoureux, à qui il ne manque qu'une houlette & une pannetière; & l'*Œdi-*

pe,

pè, qui eſt fort mauvais; mais au reſte, quoique l'Auteur ait mieux réuſſi dans le Tragique que dans l'Epique, il eſt encore fort au-deſſous de nos grands maîtres du Théâtre, & par-tout il manque de pureté, de clarté, de force, de nobleſſe & d'élégance; en un mot, nulle part il n'eſt Poëte. De ſix Comédies que nous avons de la Mothe, l'*Amante difficile*, le *Magnifique*, *Minutolo*, le *Calendrier des Vieillards*, le *Taliſman*, la *Matrone d'Epheſe*, il n'y en a qu'une qui ſe ſoit conſervée au Théâtre, c'eſt le *Magnifique*: pièce charmante, en deux Actes, en proſe. Le Poëte a mieux réuſſi dans le Lyrique du Théâtre, & l'on convient aſſez généralement qu'il a ſaiſi le caractère & le goût de ce Spectacle, que ſes vers ont cette molleſſe & cette douceur d'expreſſion, eſſentielle à ce genre, & qu'il a répandu dans toutes ſes Scènes, ces petites penſées fines, ces jolis riens, qui ſeroient déplacés par-tout ailleurs qu'à l'Opera. On ne reproche à ſes pièces que trop d'uniformité, qui leur donne un air de reſſemblance déſagréable. Il débuta par l'*Europe galante*, qui fut ſuivie d'*Iſſé*, la meilleure de toutes ſes Paſtorales. Enſuite il donna ſucceſſivement l'*Amadis de Grèce*, *Marthefis*, le *Triomphe des Arts*, *Canente*, *Omphale*, le *Carnaval & la Folie*, la *Vénitienne*, *Alcyone*, *Semelé*, *Scanderberg* & le *Ballet des Ages*. La Mothe n'a pas eu le même ſuccès dans le Lyrique de l'Ode, & quoique dans ſa jeuneſſe, il en ait fait quelques-unes, qui lui acquirent de la réputation, on convient aſſez généralement, qu'il n'a pas connu cette chaleur de ſtile, ce choix d'expreſſions, cette harmonie de vers, & ce nombre, qui font l'ame de la Poëſie. Toujours didactique & ſymétriſé, contrefaiſant l'enthouſiaſme, & ne l'éprouvant pas; ſes écrits ne portent point l'empreinte de ce beau feu, de cette impétuoſité, de ce délire, de ce déſordre, qui caractériſent le génie. Auſſi, ſelon le mot de Rouſſeau, ces *froides amplifications* de la Mothe, reſſemblent beaucoup plus à des Lettres qu'à des Odes, commençant toutes, pour ainſi dire, par le *Monſieur*, & finiſſant par le *très-humble ſerviteur*. Il a fait des *Odes Morales*, ſublimes, galantes, des *Cantates*, des *Hymnes*, des *Pſeaumes*, &c. Peut-être avoit-il la folle préſomption de croire égaler *Horace*, *Pindare*, *Anacréon* & *Rouſſeau*; mais ces grands hommes étoient Poëtes, & la Mothe n'étoit que Philoſophe. Il s'en trouve cependant quelques-unes dans le goût d'Anacréon, à qui on peut faire grace, quoique l'eſprit y parle plus que la nature. Ses Eglogues, au nombre de vingt, lui font plus

d'honneur, & l'on trouve dans pluſieurs, le véritable caractère de l'*Ydille*. L'Auteur a ſçû y conſerver le goût champêtre, la délicateſſe de ſentiment, & l'innocence des mœurs, qu'on ſuppoſe devoir règner parmi des Paſteurs; mais il a lourdement échoué dans ſes Fables, où il a prodigué l'eſprit & l'invent. mais où l'on chercheroit vainem. le naturel d'*Eſope*, la pureté de *Phédre*, & la ſimplicité ſublime de l'inimitable *la Fontaine*. On les loua d'abord avec outrance, lorſqu'il les récita dans les aſſemblées publiques de l'Académie; mais à peine furent-elles imprimées, qu'il ne reſta plus d'admirateurs, que l'on fut dégoûté du ton familièrement bas qui y domine, ennuyé de ces êtres moraux & métaphyſiques, que l'Auteur perſonifie ſans ceſſe, & que l'on rit de voir paroitre ſur la Scène, *Dom Jugement*, *Dame Mémoire*, & *Demoiſelle Imagination*, avec leurs titres de nobleſſe, & de voir appeller un *Cadran* un *Greffier Solaire*, une *Citrouille* un *Phenomène potager*, une *Haye* le *Suiſſe d'un Jardin*, &c. L'Abbé de Pons fut le ſeul, qui prit le parti de ſon héros contre le public, & qui ſoutint toujours opiniatrément, que les Fables étoient un excellent ouvrage; mais il en fit lui-même, ſans le vouloir, la critique la plus ſanglante. On raconte, qu'il vint un jour au Caffé très en colère contre un petit-neveu qu'il avoit, auquel il avoit donné pour apprendre par cœur deux Fables, l'une de *la Fontaine*, l'autre de *la Mothe*: l'enfant, qui n'avoit pas plus de ſix ans, avoit appris ſans peine celle de *la Fontaine*, & il n'avoit jamais pû retenir un mot de celle de *la Mothe*. Cette expérience ne convertit point l'Abbé de Pons, & ne fit que l'indigner, contre le mauvais goût futur de ſon neveu. Lorſque l'on imprimoit ces Fables, avec des planches gravées par Gilot, un plaiſant fit l'Epigramme ſuivante:

Quand le graveur Gilot & le Poëte Houdart,
Pour illuſtrer la Fable auront mis tout leur art,
C'eſt une vérité très-ſure,
Que le Poëte Houdart & le Graveur Gilot
En fait de vers & de gravure,
Nous feront regretter la Fontaine & Calot.

Après avoir conſidéré la Mothe comme Poëte Epique, Tragique, Comique, doublement Lyrique, Paſtoral & Fabuliſte, il faut le conſidérer comme Proſateur, & ſous cet aſpect, on ne peut lui refuſer les louanges qui lui ſont dûes. La délicateſſe & la préciſion caractériſoient ſa manière d'écrire en Proſe, qui

est toujours ornée du coloris le plus brillant. Une foule de traits ingénieux, qui quelquefois ne sont pas trop naturels, en relevoit l'éclat; & il sçavoit annoblir, par le choix de l'expression, les images, presque toujours empruntées des plus petites choses. Le premier morceau de Prose, qui se présente dans le Recueil de ses œuvres, est un *Discours sur la Poësie en général, & sur l'Ode en particulier.* On y trouve un enchaînement de réflexions lumineuses, un tissu de raisonnemens fins, sur l'origine, le caractère, & l'objet de la Poësie : il y donne sur le sublime & l'enthousiasme de l'Ode d'excellentes leçons, qu'il seroit à souhaiter qu'il eût pratiquées lui-même : on y trouve son *Œdipe* en Prose, aussi mauvais de cette façon que de l'autre. Cet homme, qui avoit passé la plus grande partie de sa vie à faire des vers, s'avisa tout d'un coup de décrier la Poësie; & pour prouver que la Prose pouvoit s'élever aux expressions & aux idées poëtiques, il fit une Ode en prose, intitulée : *La libre Eloquence*, selon le conseil que lui en avoit donné l'illustre Rousseau dans l'Epigramme, *le vieux Ronsard*, &c. au reste, cette prose poëtique n'est qu'un verbiage empoulé. Son *Discours* sur Homère, est un chef-d'œuvre d'élégance; mais la manière dont il y traite les anciens, souleva contre lui leurs partisans. La sçavante Madame Dacier tomba lourdement sur lui, dans son livre des *Causes de la corruption du Goût*, & la Mothe lui répondit par les *Réflexions sur la Critique*, réponse pleine de sel, de finesse & d'agrémens, quoique très-superficielle, qui mit la raison du côté de la Mothe, pour la forme, tandis que l'illustre Dame demeura en possession du fond. Le *Discours sur l'Eglogue*, est frappé au même coin; son *Discours sur la Fable* n'a pas moins de mérite, & l'Auteur a la modestie d'avancer, que le stile de la Fontaine est le vrai langage de la Fable, & il ne se met qu'à la seconde place, que la postérité lui contestera. On trouve des idées neuves & originales, dans son *Discours sur la Tragédie*, qu'il composa pour éclairer le public, sur la prétendue beauté de ses pièces. Un volume ne suffiroit pas, dit le grand Rousseau, à marquer les faux principes, les faux jugemens, les mauvais raisonnemens d'un Auteur, qui semble avoir pris à tâche de décrier le bon sens, de dégrader le sublime, & d'établir des règles pour couper les ailes au génie, & mettre tous les esprits au même niveau, en les rendant tous également froids & inanimés. Les *Discours Académiques* de la Mothe sont re-

marquables, par la magnificence des idées & par la pompe des paroles; ſon éloge funébre de *Louis le Grand*, eſt un grand morceau d'éloquence, où il donne à ſon héros les louanges que l'on donneroit à un Capucin : il le loue de la bonne grace avec laquelle il recevoit les affronts, & ne lui donne aucune des vertus, que l'Europe a admirées en lui. Cet *Ecrivain*, diſoit Rouſſeau, eſt un homme admirable, pour faire paſſer des ſottiſes, à la faveur d'un ſtile ſpécieux. Son petit Roman de *Solved* & *Garaldi* eſt agréablement écrit, plein de ſentiment & de chaleur. Enfin, outre les autres pièces, qui ſont répandues dans la nouv. édit. des ouvr. de cet Auteur, il a compoſé pluſieurs *Requêtes*, *Factums*, des *Mandemens* mêmes d'Evêques, genre de travail, qui convenoit auſſi peu à ſon état, qu'à ſa façon de penſer. La Mothe a eu le malheur de ſurvivre à une grande partie de ſa gloire, & il a preſque perdu le reſte en mourant. Ainſi s'eſt accomplie la fameuſe prédiction de Rouſſeau : *Je ſçai qu'enfin, ſes lauriers chimériques, &c.* La Mothe, ſi l'on en croit Boindin, qui avoit vêcu avec lui, *étoit un homme ſouple & adroit, mais foible & lâche à proportion, à qui le Ciel avoit donné le cœur en eſprit, & qui cachoit, ſous un air de bonté & de ſimplicité, l'ame la plus double & la plus maligne.* La rivalité l'avoit rendu l'ennemi mortel de Rouſſeau, dont la gloire obſcurciſſoit la ſienne. Et le même Boindin prétend, que c'eſt pour ſe défaire d'un rival dangereux, que la Mothe concerta avec Malafaire & Saurin, l'affreux complot, dont notre illuſtre Poëte fut la victime.

MOTTEVILLE, (Françoiſe Bertaut, dame de) fille de Pierre Bertaut, Seigneur de Noiſy, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & de Louiſe de Beſſin, de Mathonville, naquit en Normandie vers 1615. Elle plut par ſes manières aimables & par ſon eſprit, à Anne d'Autriche, qui lui fit l'honneur de la garder auprès d'elle ; mais ayant été enveloppée dans la diſgrace, qui fut commune à toutes les favorites de cette Princeſſe ; elle ſe retira avec ſa mere en Normandie, où elle épouſa Nicolas Langlois, Seigneur de Motteville, premier Préſident de la Chambre des Comptes de Rouen, qui mourut deux ans après. Elle ne penſoit qu'à paſſer ſes jours dans la retraite, lorſqu'après la mort du Cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée Regente, la rappella à la Cour & la retint toujours auprès d'elle. La reconnoiſſance lui inſpira le deſſein d'écrire les Mémoires de cette Princeſſe,

Ils ont été publiés ſous le titre de *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire d'Anne d'Autriche*, en cinq vol. *in*-12. en 1732. Il y en a eu pluſieurs autres éditions. Cet Ouvrage curieux, & plein d'une grande connoiſſance de l'intérieur de la Cour, & de la minorité de Louis XIV, eſt pour la plus grande partie de Mad. de Motteville, mais on prétend qu'une autre main a retouché le ſtyle. Cette Dame fut auſſi honorée de la confiance de la Reine d'Angleterre, Henriette-Marie de France. Ce fut elle qui ſuggera à cette Princeſſe, l'établiſſement d'un nouveau Monaſtère des Religieuſes de la Viſitation, au village de Chaillot près Paris. Cette illuſtre Dame mourut dans cette ville en 1689 à 74 ans.

MOUCHY ou MONCHY, (Antoine de) Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne, plus connu ſous le nom de *Demochares*, ne ſe diſtingua pas moins par ſon eſprit, par ſon éloquence & par ſon érudition, que par ſa piété. Son zèle ardent contre les Calviniſtes, le fit nommer contre eux *Inquiſiteur de la foi en France*. C'eſt de ſon nom qu'on appella *Mouches* ou *Moucharts*, ceux qu'il employoit pour découvrir les Sectaires, fonction peu convenable à ſon état, & qui ne contribue pas à honorer ſa mémoire; & ce nom qui eſt reſté aux Eſpions de la Police, le rendit odieux aux Hérétiques, qu'il relançoit, dit un Auteur, juſques dans le fond des caves: auſſi l'ont-ils décrié dans leurs Ouvrages. Ce Docteur parut avec diſtinction au Colloque de Poiſſy, au Concile de Trente, & à celui de Reims en 1564, & mourut à Paris en 1574. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont le plus conſidérable eſt un *Traité* du Sacrifice de la Meſſe en latin: on y trouve plus d'amertume que de jugement & d'érudition.

MOULIN, (Charles du) naquit à Paris en 1500, d'une famille noble & ancienne, originaire de Brie, qui, ſelon Papyre Maſſon, avoit l'honneur d'appartenir à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il cultiva par une étude aſſidue les diſpoſitions extraordinaires qu'il avoit pour les Belles-Lettres, pour les ſciences & ſur-tout pour le Droit. Reçu Avocat au Parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années avec applaudiſſement, & s'appliqua enſuite entiérement à la compoſition des excellens Ouvrages qui l'ont rendu immortel. Soupçonné de favoriſer les opinions de Calvin; il ſe retira en Allemagne, pour n'être pas la victime d'un zèle cruel: de-là il paſſa à Bâle & dans pluſieurs autres villes, & enſeigna le Droit avec le

plus grand éclat par-tout où il fit quelque ſéjour. Il revint à Paris en 1557. En étant encore ſorti en 1562, pendant les guerres de la Religion, il vint à Orléans. Deux ans après il ſe rendit à Paris. Trois de ſes conſultations, dont la dernière regardoit le Concile de Trente, lui ſuſcitèrent de nouvelles affaires: il fut mis en priſon à la Conciergerie, & en ſortit peu de tems après avec honneur. Le Parlement lui offrit une charge de Conſeiller, mais il la refuſa, ne croyant pas en pouvoir concilier les fonctions avec le travail qu'exigeoit la compoſition de ſes Livres. Son érud. immenſe le rendit l'Oracle de toutes les provinces du Royaume. Rarement on s'écartoit de ſes réponſes dans les Tribunaux, tant Civils qu'Eccléſiaſtiques. Sur la fin de ſa vie il ſe déclara ouvertement contre les Calviniſtes, qu'il avoit paru favoriſer, & mourut en 1566 à 66 ans, dans de grands ſentimens de piété & de ſoumiſſion à l'Egliſe Catholique. Toute ſa famille périt pendant l'horrible maſſacre de la S. Barthelemi. On a recueilli en cinq vol. *in-fol.* tous ſes Ouvrages, qui le font paſſer, avec raiſon, pour le plus grand Juriſconſulte François, & pour l'un des plus beaux génies de ſon ſiècle. On lui reproche pourtant d'avoir eu ſur l'uſure & ſur quelques autres points importans, des opinions peu conformes à la ſaine Théologie. Cujas blâme ſon ſtyle; mais l'idée trop avantageuſe que du Moulin avoit de ſa ſcience, & les louanges qu'il ſe prodigue, ſont bien plus condamnables. Dans le recueil de ſes Ouvrages on trouve une conſultation où il expoſe les raiſons qui doivent empêcher qu'on ne reçoive en France les Jéſuites.

MOULIN, (Pierre du) qui ſelon l'Auteur *du Rabelais réformé*, étoit fils d'un Céleſtin d'Amiens Apoſtat, naquit dans un bourg du Vexin en 1568, étudia à Paris, puis en Angleterre, & alla enſeigner la Philoſophie à Leyde. Il deſſervit enſuite l'Egliſe de Charenton, & en 1615 mandé par le Roi d'Angleterre, il y dreſſa un plan de réunion des Egliſes Proteſtantes, revint en France préſider aux Synodes des Calviniſtes tenu à Calais, & averti que le Roi vouloit le faire arrêter, il ſe retira à Sedan, ou le Duc de Bouillon lui donna la Chaire de Théologie & l'office de Miniſtre. Comme il avoit beaucoup d'eſprit & de grands talens, il fut employé dans les affaires les plus importantes de ſon parti, & il mourut à Sedan en 1658 âgé de 90 ans. Il a fait beaucoup d'Ouvrages, dont les principaux ſont: un *Traité de la Pénitence & des Clefs de l'Egliſe*; le

Bouclier de la Foi, &c. contre les objections du ſieur Arnoux, Jéſuites, *in*-8. *Fuites & évaſions* du ſieur Arnoux, &c. *du Combat Chrétien*; le *Catalogue des Traditions Romaines; nouveauté du Papiſme*; le *Capucin* ou l'*Hiſtoire de ces Moines*, fort mauvais Livre; *Anatomie de la Meſſe*, ouvr. plein de railleries indécentes & de déclamations inſenſées, & qui ſe reſſent en tout du caractère ſatyrique & de l'humeur acariâtre de l'Auteur. *Pierre* DU MOULIN ſon fils aîné ſe rendit célèbre en Angleterre par ſes prédications, fut Chapelain de Charles II, & Chanoine de Cantorberi, où il mourut en 1648 âgé de 84 ans. Il eſt Auteur du Livre intitulé : *Le pain de l'ame*, dont la dernière édition eſt *in*-8. 1729 ; du *clamor regii ſanguinis ad cœlum* contre Jean Milton ; d'une défenſe de la Religion Proteſtante en Anglois. Son frere Louis exerça la Médecine, & profeſſa l'hiſtoire à Oxford. Ce fut l'ennemi le plus violent du Gouvernement Eccléſiaſtique Anglican, & ſes Ouvrages portent l'empreinte de ſon caractère ſéditieux ; ſurtout ſa *Paræneſis ad ædificatores imperii*, &c. *in*-4. dédiée à Olivier Cromwell : il a fait encore dans le même goût *Papa ultrajectinus*, &c. *Patronus bonæ fidei*, &c. Il mourut en 1680, âgé de 77 ans. *Cyrus du* MOULIN frere des deux derniers, fut Miniſtre, & il a fait quelques Ouvrages de Controverſe.

MOULINS, (Guyar des) Prêtre & Chanoine d'Aire en Artois, eſt le premier qui ait traduit la Bible en François. Il commença cette traduction en 1291 à l'âge de quarante ans, & la finit quatre ans après. On en conſerve un manuſcrit dans la Bibliothèque de Sorbonne.

MOURET, (Jean-Joſeh) Muſicien, né à Avignon en 1683, ſe fit connoître dès l'âge de vingt ans, par des morceaux de ſa compoſition. Son eſprit, ſes ſaillies & ſon goût pour la Muſique, lui acquirent bientôt une grande réputation, & le firent rechercher. Il devint Intendant de la muſique de Madame la Ducheſſe du Maine ; mais ayant perdu, en moins d'un an, cette place & quelques autres, qui lui rapportoient cinq mille livres de penſion, ſon eſprit en fut dérangé, & il mourut à Charenton près Paris en 1738. Mouret plaît ſur-tout par la legereté de ſa muſique & la gaieté de ſes airs. Nous avons de lui un grand nombre d'Ouvrages ; des Opéra intitulés : *Les Fêtes de Thalie* ; les *Amours des Dieux* ; les *Triomphes des ſens* ; les *Graces* ; *Ariane & Pirithoüs* ; trois Livres d'airs ſérieux & à boire, des *Divertiſſemens* pour les Théâtres François & Italien, &c.

MOURGUES, (Michel) Jéſuite Auvergnat, enſeigna avec diſtinction la Rhétorique & les Mathématiques à Toulouſe. Il ſe fit eſtimer par ſon érudition, ſa droiture, ſa probité & ſes ouvrages. Sa plume étoit ſi féconde, qu'il donnoit preſque tous les ans, des Poëſies nouvelles, & un volume ſur quelque matière ſçavante. Il mourut en 1713 à ſoixante-dix ans. On a de lui *plan Théologique du Pithagoriſme*, en deux vol. *in*-8; *Parallèle* de la Morale Chrétienne avec celle des anciens Philoſophes, *in*-12. L'Auteur y fait voir la ſupériorité de nos ſaintes maximes ſur celles de la ſageſſe humaine; un *Traité* de la Poëſie Françoiſe, le plus complet qu'il y eût juſqu'alors; un *Recueil* de bons mots en vers François; *Nouveaux Elémens* de Géométrie, par des méthodes particulières, en moins de cinquante propoſitions, *in*-12, &c.

MOYA (Matthieu) Jéſuite Eſpagnol, Confeſſeur de la Reine Douairière d'Eſpagne, Marie-Anne d'Autriche, donna en 1664 un ouvrage intitulé: *Opuſcule d'Amadeus Guimenius, ancien Profeſſeur de Théologie*, &c. *avec approbation & privilège des Supérieurs*. Ce Livre le plus abominable qui ait jamais été compoſé, étoit une apologie de la morale de la Société, qui en renouvelloit clairement les erreurs les plus monſtrueuſes déjà condamnées par les Univerſités & les Evêques. Il y avoit des propoſitions ſi horribles ſur l'impureté, que la Faculté de Théologie de Paris dans la ſage cenſure qu'elle en fit en 1665, n'oſa les rapporter toutes entières, & ne fit que les indiquer par les premiers mots: *de peur*, comme elle le dit elle-même, *d'offenſer la modeſtie & la pudeur des oreilles chaſtes, en copiant des propoſitions honteuſes, ſcandaleuſes, impudentes, déteſtables, qui doivent être abolies entièrement de l'Egliſe & de la mémoire des hommes*. Le Jéſuite qui défendoit les ſentimens de ſon Corps, & qui en étoit ſoutenu, préſenta Requête à la Congrégation des Cardinaux pour la condamner, & Aléxandre VII donna un Bref fulminant, le 6 Avril 1666, contre la Cenſure; le Roi le communiqua aux gens du Roi qui lui repréſentèrent que la Faculté méritoit plutôt des éloges de la Cour de Rome, que des plaintes. Le 15 Juin ſuivant, le Pape donna une Bulle qui caſſoit & annuloit la cenſure: le Parlement fit défenſe de publier cette Bulle, en appella comme d'abus, & maintint la Faculté dans le droit de Cenſurer tous les Livres, qui contiendroient des maximes contraires à la pureté de la Morale Chrétienne, & aux li-

bertés de l'Eglise Gallicane : confirma les Censures, exigea que les Supérieurs des mandians, des Jésuites & autres, où il y a exercice de Théologie, seroient mandés en Parlement, pour y recevoir ordre de ne laisser enseigner aucune des propositions censurées, & députa de MM. à la Faculté pour l'exhorter à continuer les censures, avec le même zèle. Alexandre fut effrayé de ce coup, & se vit comme forcé de condamner plusieurs propositions de la morale corrompue des Jésuites.

MOYSE, Législateur des Juifs, fils d'Amram & de Jocabed, naquit 1751 avant Jesus-Christ. Le Roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, les parens de Moyse le tinrent caché pendant trois mois ; mais craignant d'être découverts, ils l'exposèrent sur le Nil dans un panier de jonc. Thermutis, fille de Pharaon, étant venue se baigner dans ce fleuve, appercut l'enfant ; sa beauté & ses cris l'attendrirent. Alors Marie, sœur du jeune Moyse, qui observoit ce qui se passeroit, offrit à la Princesse une nourrice de sa nation, & alla chercher Jocabed sa mere, à qui l'enfant fut confié. Trois ans après, Thermutis l'adopta pour son fils, l'appella Moyse, c'est-à-dire, *sauvé des eaux*, & le fit élever avec soin dans toutes les sciences des Egyptiens ; mais ses parens s'appliquèrent encore plus à lui enseigner la religion & l'histoire de ses Ancêtres. Ils lui inspirèrent de l'éloignement pour les grandeurs de la Cour de Pharaon : il en sortit à l'âge de quarante ans, & alla visiter les Hébreux, que leurs Maîtres impitoyables accabloient de mauvais traitemens. Ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Israëlite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans la pays de Madian, où il épouse Séphora, fille du Prêtre Jethro, qui lui donna l'intendance de ses troupeaux. Un jour qu'il les avoit menés sur le mont Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûloit sans se consumer, & lui déclara qu'il l'avoit choisi pour délivrer les Israëlites de la tyrannie des Egyptiens. Moyse s'excusa sur son incapacité, & sur la difficulté qu'il avoit à parler ; mais Dieu lui promit qu'il seroit avec lui, & que son frere Aaron lui serviroit d'interprête. Pour vaincre son refus, il changea sa verge en serpent, & lui rendit sa première forme. Moyse obéit, & accompagné d'Aaron, il vint dire au Roi d'Egypte, que Dieu lui ordonnoit de laisser aller les Hébreux sacrifier dans le désert. Mais ce Prince impie se mocqua de cette demande & des miracles que fit

Moyſe pour prouver ſa miſſion. Dieu punit ſon endurciſſement par les dix horribles plaies dont il affligea l'Egypte. Succombant enfin à la dernière, il laiſſa partir les Iſraëlites ; mais à peine arrivoient-ils au bord de la mer Rouge, que Pharaon les ſuivit, pour fondre ſur eux avec une puiſſante armée. Moyſe étendit ſa verge miraculeuſe ſur les eaux, elles ſe partagèrent auſſi-tôt, & les Hébreux paſsèrent à pied ſec. Les Egyptiens crurent pouvoir les ſuivre impunément ; mais Dieu fit ſoulever un vent impétueux qui ramena les eaux, ſous leſquelles toute leur armée fut engloutie. Moyſe pour faire éclater ſa reconnoiſſance, compoſa un Cantique, qui eſt la plus ancienne & la plus belle pièce de Poëſie qu'on ait en ce genre. Il conduiſit ſon peuple dans le Déſert, y fit un grand nombre de miracles, conclut ſur la montagne de Sinaï la fameuſe alliance entre le Seigneur & les enfans d'Iſraël, au milieu des foudres & des éclairs. Il regla tout ce qui concernoit le Tabernacle, la conſécration des Prêtres, le culte du vrai Dieu, tailla en pièces les ennemis qui s'oppoſèrent à ſon paſſage, réprima les ſéditions des Iſraëlites, & les mena, au milieu des prodiges, juſques ſur les confins du pays de Chanaan, auprès de Nebo. Alors Dieu lui ordonna de monter ſur le ſommet de cette montagne, d'où il lui fit voir la Terre Promiſe, dans laquelle il ne devoit pas entrer. Il y mourut un inſtant après 1451 avant J. C. à 120 ans. L'Ecriture dit qu'il fut enterré dans une vallée de Moab, ſans que nul homme ait connu le lieu où il a été enſeveli. C'eſt lui qui eſt l'Auteur du *Pentateuque*, c'eſt-à-dire, des cinq premiers Livres de l'Ancien Téſtament, qu'il compoſa dans le Déſert par l'inſpiration du Saint-Eſprit. Ils contiennent les Loix & la Religion des Juifs.

MOYSE MAIMONIDE, *Voyez* MAIMONIDE.

MOZOLINO, (Sylveſtre) appellé auſſi *Sylveſtre de Prierio*, parcequ'il étoit né dans un village de ce nom, près de Savone, dans l'Etat de Gênes, ſe diſtingua parmi les Dominicains, par ſa piété & par ſes Ouvrages. Il devint maître du Sacré Palais, & Général de ſon Ordre, & mourut de la peſte en 1520. Ses principaux écrits ſont une *ſomme* des cas de conſcience appellée *Sylveſtrine* ; ſa *Roſe d'Or*, ou *Expoſition* des Evangiles de toute l'année, dont il y a eu une foule d'éditions. On remarque qu'il eſt le premier Auteur qui ait écrit avec quelque étendue contre Luther.

MUET, (Pierre le) Architecte, né à Dijon en 1591,

étoit très-instruit de toutes les parties des Mathématiques. Le Cardinal de Richelieu l'employa particulièrement à conduire des fortifications dans plusieurs villes de Picardie. Il eut aussi la gloire d'être choisi par la Reine-Mere, Anne d'Autriche, pour achever l'Eglise du Val-de-Grace à Paris. Il mourut dans cette ville en 1669. Le Muet a composé quelques Ouvrages sur l'Architecture qui ont été bien acceuillis du public.

MUGNOS, (Gilles) Docteur en Droit, & Chanoine de Barcelone, s'étoit acquis beaucoup de réputation par sa science & par sa vertu. L'Anti-Pape Benoît XIII ayant fait promettre avec serment, aux deux Cardinaux qui restoient auprès de lui, qu'ils lui donneroient un successeur, après sa mort, ils élurent Mugnos en 1424. Alfonse, Roi d'Arragon, les y avoit engagés pour opposer un nouveau rival à Martin V, dont il n'étoit pas content. Mugnos sentant l'irrégularité d'une pareille élection, résista d'abord; mais Alfonse, dont il étoit sujet, commanda, & il eut la foiblesse d'obéir. Il prit les ornemens Pontificaux à Paniscole avec le nom de Clement VIII. Pour avoir un Consistoire plus nombreux, il fit une promotion de Cardinaux, au nombre desquels il mit son neveu, pour ne manquer à rien de ce que les Papes, ont coutume de faire. Cinq ans après le Roi Alfonse s'étant reconcilié avec Martin V, Mugnos renonça avec joie & publiquement à sa dignité. Avant que de se démettre, il déclara qu'il révoquoit toutes les Sentences d'excommunication que Benoît & lui; avoient fulminées contre tous ceux qui avoient refusé de leur obéir. Le Pape Martin V à qui il se soumit, pour le dédommager en quelque sorte, lui donna l'Evêché de Majorque. Cette abdication de Mugnos mit fin au grand schisme d'Occident, qui depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avoit si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans.

MUIS, (Simon de) d'Orléans, Professeur en langue Hébraïque au Collège Royal, avoit une grande connoissance de l'histoire Sainte, & toutes les qualités nécessaires pour faire un bon Interprête de l'Ecriture. Son *Commentaire* sur les Pseaumes passe, avec raison, pour le meilleur que nous ayons sur cette matière. Dans son *Varia sacra* il explique les passages les plus difficiles de l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au Livre des Juges. Sa dispute avec le P. Morin, célèbre Oratorien, contre lequel il a établi par des preu-

ves ſolides l'authenticité du texte Hébreu, l'a empêché de continuer cet Ouvrage. Ce ſçavant & judicieux Interprête mourut en 1644.

MULLER ou RÉGIOMONTAN, (Jean) né à Koningshoven dans la Franconie en 1436, étudia l'Aſtronomie à Vienne en Autriche, ſous le célèbre George Purbach, auquel il ſuccéda dans la chaire de Mathématiques; l'amitié dont l'honoroit le Cardinal Beſſarion, & le deſir de ſe perfectionner dans la langue Grecque l'attirèrent en Italie, où il fut admiré de tous les Savans. De-là il paſſa à Nuremberg; le Pape Sixte IV, après l'avoir pourvû de l'Achevêché de Ratiſbonne, le rappella à Rome pour travailler à la réforme du Calendrier; mais il fut aſſaſſiné dans le ſecond voyage, par les fils de George de Trébiſonde, qui voulurent venger leur pere, dont il avoit critiqué les traductions Latines. D'autres aſſurent qu'il mourut de la peſte à quarante ans en 1476. On a de lui pluſieurs Ouvrages. Il s'eſt fait honneur ſur-tout en mettant la dernière main à l'*Abregé* de l'Almageſte de Ptolomée que Purbach avoit commencé.

MULLER, (André) né à Greiffenhage dans la Poméranie, vers 1630, eut tant de diſpoſitions pour les ſciences, qu'à l'âge de ſeize ans, il faiſoit des vers en Hébreu, en Grec & en Latin. A la ſollicitation de Walton & de Caſtell il paſſa en Angleterre, pour aider ces deux ſavans qui travailloient alors, à la Bible Polyglote. Son application à l'étude fut telle alors, que le cortège de l'entrée publique du Roi Charles II paſſant ſous ſes fenêtres, il ne daigna pas ſe lever, pour regarder la magnificence de cette marche. Muller étoit très-verſé dans les langues Orientales, & ſur tout dans la Chinoiſe. Il en avoit promis une clef ſous le titre de *Clavis Sinica*, par le moyen de laquelle il aſſuroit qu'une femme même ſeroit en état, en moins d'un an, de lire les livres Chinois & Japonois; mais ſurpris d'une eſpèce d'accès de folie, il brûla cet Ouvrage avec la plûpart de ſes autres manuſcrits, & mourut en 1694. Il a fait graver ſoixante-ſix Alphabets de langues différentes, qu'il a accompagné de remarques. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, pleins d'une profonde érudition.

MULLER, (Jean & Herman) excellens Graveurs Hollandois. Leur burin eſt d'une netteté & d'une fermeté admirables.

MUNCER, (Thomas) né à Zwickaw, dans la Miſnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de Luther, il ſe fit chef des Ana-

baptiſtes. Ces impoſteurs furent ainſi nommés, parce que leur principal dogme eſt, qu'on doit rebaptiſer ceux qui ont reçu le baptême dans l'enfance, & avant l'âge de diſcrétion. Muncer ſe dit envoyé pour réformer la Communion Romaine & la Luthérienne. Il accuſa Luther d'avoir autoriſé le déréglement des mœurs, par ſa vie licentieuſe, déclama contre les vices, & exhorta les peuples à mener une vie dure & auſtère. Il affectoit beaucoup de modeſtie dans ſon air, dans ſes habits & dans toute ſa conduite. Ses diſcours étoient ſéditieux, & il employoit ſon éloquence à perſuader au peuple, que les hommes ſeroient dans le déſordre, tant qu'ils ſeroient dans l'inégalité. Il déclaroit hardiment à ſes Auditeurs, que Dieu ne vouloit plus ſouffrir les oppreſſions des Souverains, & les injuſtices des Magiſtrats. Ne pouvant être long-tems en ſûreté dans les villes, où la police étoit en vigueur, il tourna tout ſon zèle du côté des Payſans. Bientôt ils furent éblouis par les preſtiges, de ce nouveau Prédicateur. Quand il entroit dans un village, il prenoit un air de gravité & de recueillement, qui le faiſoit regarder comme un homme inſpiré. Souvent il feignoit avoir des raviſſemens & des viſions. Paroiſſant enſuite revenir comme d'une méditation profonde, ou d'un ſommeil extatique, il racontoit avec enthouſiaſme les prétendus ſecrets que le S. Eſprit venoit de lui révéler. Par cet artifice il devint bientôt, dans la campagne, le Prophête de la multitude. S'étant refugié à Mulhauſen, où il avoit un grand nombre d'admirateurs, il y fit créer un nouveau Sénat, & abolir l'ancien qui ne pouvoit goûter ſon fanatiſme. Devenu le Magiſtrat & le Chef de cette ville impériale, il y rendoit une juſtice arbitraire. Les Egliſes furent renverſées, les Autels détruits, les Images briſées, les vaſes ſacrés foulés aux pieds, tous les biens mis en commun; & il en fut le diſtributeur. Muncer avoit l'inſolence d'écrire aux Princes voiſins des Lettres mépriſantes, & menaçoit de les humilier & de ſe les aſſujettir, par la force des armes. Ses diſcours contre la tirannie des Souverains & des Magiſtrats, porterent à la révolte un grand nombre de ſcélérats. D'autres en prenant les armes, ne ſe propoſoient que le nouveau royaume de Jeſus-C. dont l'impoſteur les flattoit. Les ſéditieux formèrent une armée d'environ quarante mille hommes. Tous en général ſe vantoient de défendre la liberté de l'Evangile; Muncer qui en étoit comme le Général, les anima à com-

battre contre l'Electeur de Saxe & les autres Princes. Tout doit céder au commandement de l'Eternel, leur dit-il, c'eſt par ſon inſpiration que je vous ai conduit ici : en vain l'artillerie de l'ennemi imitera contre nous, par une impiété criminelle, la foudre du Seigneur, qui doit ſeule tonner au Ciel. Je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe, & ſeule elle ſervira de rempart impénétrable, pour vous mettre à couvert ; mais ces fanatiques rébelles, après avoir fait des maux affreux, furent taillés en pièces. Muncer s'étant retiré à Franchuſen, ſe mit au lit, feignant d'être malade ; mais l'amour du pillage ayant porté le Valet d'un Officier à ſe ſaiſir de la bourſe du prétendu malade, il trouva une Lettre qui découvrit le ſéducteur : il eut la tête tranchée à Mulhauſen en 1525.

MUNSTER, (Sébaſtien) Cordelier d'Ingelheim, quitta le froc, après avoir embraſſé les erreurs de Luther & enſeigné avec réputation à Heidelberg & à Bâle ; ſa profonde connoiſſance de la Géographie, des Mathématiques & de l'Hébreu, le fit ſurnommer *l'Eſdras & le Strabon d'Allemagne*. Ses traductions Latines des Livres de la la Bible tiennent le premier rang parmi ſes Ouv. qui ſont en grand nombre, entr'autres une *Coſmographie* univerſelle *in-f.* peu exacte, qui contient plutôt des remarques particulières ſur l'hiſt. naturelle de chaque pays, qu'une deſcription de la terre. Il mourut de la peſte à Bâle en 1532 à ſoixante-trois ans. Munſter étoit un homme ſimple, d'une grande candeur & ſans ambition.

MURALT, (N.) natif de Suiſſe & mort depuis quelques années, s'eſt fait connoître par des Lettres eſtimées *ſur les François & ſur les Anglois*, dont la ſixième contient une critique ridicule de la ſixième ſatyre de Deſpreaux, & par d'autres Ouvrages.

MURAT, (la Comteſſe de) *Voyez* CASTELNAU.

MURATORI, (Louis-Antoine) qui fut en Italie ce que les Petau, les du Cange, les Montfaucons, les Mabillons ont été en France, y ouvrit le premier cette mine d'Erudition, qui n'y avoit preſque point encore été entamée. Quarante-ſix vol. *in-fol.*, 34 *in-4.*, 13 *in-8.*, 2 *in-12.*, 12 Opuſcules inſérés dans des ouvrages étrangers, & parmi les ouvrages poſthumes, 3 vol. *in-4.* ſur les Antiquités d'Italie, 113 Diſſertations, un Panégyrique de Louis XIV, des Leçons de Philoſophie morale, compoſées pour l'inſtruction d'un Prince, 7 Diſcours ſur les obligations de l'Etat Eccléſiaſtique, des Poëſies Ita-

liennes, &c. forment la liste nombreuse des ouvrages dont il a enrichi le Public. Ce Sçavant universel naquit à Vignoles dans le territoire de Boulogne en 1672, avec les dispositions les plus heureuses pour les Sciences, qui furent développées par des Maitres habiles, auſquels on confia son éducation. Après avoir fait ses premières études, il entra par goût dans l'Etat Eccléſiaſtique, & se livra en même tems & avec un ſuccès égal à la Juriſprudence, à la Philoſophie, à la Théologie, à le Poëſie & à la recherche de l'Antiquité. Il avoit à peine 22 ans, que ſa réputation la fit appeller à Milan pour avoir ſoin du Collège Ambroſien, & de la riche Bibliothèque, qui y eſt attachée. Muratori ſe trouva dans ſon élement, & il ſe ſeroit borné à cet emploi ſi conforme à ſes inclinations, ſi ſon Souv. le Duc de Modène, qui avoit des droits ſur ſon ſujet, ne l'eût appellé en 1700 pour le faire ſon Bibliothécaire, & lui donner la garde des Archiv. de ſon Duché. C'eſt dans cette double fonction, que Muratori paſſa le reſte de ſes jours, ſans autre bénéfice que la Prévôté de ſainte Marie de Pompoſa, qu'il eut en 1716, ſans l'avoir ni recherchée ni demandée. Son mérite éclatant lui fit des amis de tous les ſçavans de l'Europe, qui avoient recours à ſes lumières. Les Académies ſe diſputèrent l'honneur de l'avoir pour Aſſocié, & il fut admis preſqu'en même tems dans celle des *Arcadi* de Rome, dans celle de la *Gruſca*, dans celle de *Florence*, qui a pour titre de *Colomberia*, dans l'Académie *Etruſque* de *Cortone*, dans la Société Royale de *Londres*, & dans l'Académie Impériale d'*Olmutz*. Au milieu de ces diſtinctions flatteuſes, il eut quelques chagrins à eſſuyer, & quelques contradictions à éprouver. Des gens mal-intentionnés & envieux l'accuſèrent d'héréſie & même d'Athéiſme. Mais ce qui ne doit laiſſer ſur ſes ſentimens aucun nuage, dont la foi puiſſe s'allarmer, c'eſt le témoignage glorieux, qui lui a été rendu par Benoît XIV. Ce grand Pape ne parloit de Muratori que comme d'un bon Prêtre, & d'un homme à qui l'Italie, dont il étoit l'ornement, devoit en fait de Littérature, non pas l'égalité ſeulement, mais la ſupériorité qu'elle a actuellement, ſur toutes les autres nations. Ce grand homme, affoibli par ſes travaux continuels, tomba en 1749 dans une maladie de langueur qui l'emporta en mil ſept cent cinquante, à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans. Il fut enterré dans ſa Prévôté, & l'on voit ſur ſa tombe cette courte inſcription :

Hic jacent mortales exuviæ Ludovici Antonii

Muratorii immortalis memoriæ Viri.

Le nombre prodigieux de ſes ouvrages que nous n'avons fait qu'indiquer, peut ſe diviſer en trois claſſes: la première, des écrits imprimés ſéparément, la ſeconde: de ceux qui ſe trouvent dans divers Recueils: la troiſième comprend ceux qui ſont demeurés manuſcrits. Dans le premier genre les principaux ſont 2 vol. *in*-4. de pièces tirées de la Bibliothéque Ambroſienne, qu'il enrichit de notes & de Diſſertations très-ſçavantes, & qu'il publia en 1697 & en 1698 ſous le titre d'*Anecdota*, &c. le *Traité della perfetta Poëſia Italiana*, 2 *vol. in*-4. 1706. Un *Recueil in*-4. de divers Ecrits d'Auteurs Grecs, ſous le titre d'*Anecdota Græca*, &c. 1709. avec des notes & des Diſſertations. Ce volume fut ſuivi de deux autres de même format: un Traité Italien ſur la Peſte, *in*-8. 1714. La *Généalogie Hiſtor.* de la maiſon de Modene, 2 *vol. in-f.* en 1717 & en 1740, ouvrage qui doit ſervir de modèle à tous ceux qui entreprennent d'écrire l'Hiſt. des grandes Familles. En 1723, il fit paroître le premier *vol. in-f.* de ſa Collection des Ecrivains d'Italie, qu'il pouſſa juſqu'à 27 *vol.* publiés ſucceſſivement juſqu'en 1738. Cette Collection infiniment préférable à celle de Grævius & de Burman, contient, outre un choix exact des Auteurs les plus rares, quelques Auteurs manuſcrits, qui n'avoient jamais paru, & des notes ſçavantes ſur les endroits les plus eſſentiels. Il n'avoit point encore paru de Recueil auſſi ample & auſſi utile: une nouv. Collection en 6 *vol. in-fol.* ſous le titre d'*Antiquitates Italicæ*, &c. eſt remplie de Chartes, de Diplomes, de Lettres, de Chroniques & de morceaux importans, qui n'avoient pas été publiés. En 1738 Muratori réfuta l'ouvrage dangereux de Burnet *de ſtatu Mortuorum*, dans un Traité *in*-4. *de Paradiſo*, &c. Depuis 1739 juſqu'en 1743, il publia un Recueil d'anciennes Inſcriptions, 6 *vol. in-fol.* ſous le titre de *novus Theſaurus*, &c. un des plus amples & des plus détaillés que nous ayons en ce genre, mais qui n'eſt pas exempt de fautes. En 1744, quoique fort avancé en âge, & d'ailleurs épuiſé par la continuité de ſes travaux, il eut le courage d'entreprendre les Annales d'Italie, dont il publia la même année le premier vol. *in*-4. qui fut ſuivi de 11 autres ſous ce titre: *Annali d'Italia*, &c. Dans la ſeconde claſſe des ouvrage de Muratori, on comprend divers écrits réunis à d'autres de différens Auteurs, comme la Vie de Sigonius en lat.

miſe

mise à la tête de la belle édition des Œuvres de cet Auteur, donnée à Milan en 7 *vol. in-fol. Vita Francisci Torti*, à la tête des ouvrages de ce Médecin Italien, & plusieurs autres Vies particulières, Lettres ou Dissertations. Enfin le sçavant Muratori a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres un *Abrégé* de ses Antiquités Italiennes, que l'on imprime actuellement, & dont le premier *vol. in-4.* paroît en Italien, sous le titre de *Dissertations sur les Antiquités d'Italie*, &c. Plusieurs Lettres sur le retranchement des Fêtes, sur la Dévot. à la Ste Vierge, &c.

MURET, (Marc-Antoine) né au Bourg de ce nom près Limoges en 1526, reçut de la nature de si heureuses dispositions pour les Lett. que sans le secours d'aucuns maîtres & par la seule force de son génie il apprit parfaitement les Lett. Grecques & Latines. Il n'avoit guères que 18 ans lorsqu'il fut chargé de faire des Leçons sur Ciceron & sur Térence dans le Collége Archiépiscopal d'Ausch. Il se rendit de là à Villeneuve d'Ayssarés, où il expliqua publiquement les Auteurs latins ; ensuite il professa la troisième au Collége du Cardinal le Moine à Paris, puis il alla régenter à Poitiers, à Bordeaux, & revint à Paris en 1552. La même année il récita dans l'Eglise des Bernardins sa première Oraison intitulée *de dignitate & præstantia Studii Theologici*. Il fit imprimer ses Poësies intitulées : *Juvenilia*. Quelques Auteurs disent, qu'accusé d'un crime abominable, il fut mis au Châtelet, d'où n'étant sorti que par les vives sollicitations de ses amis, il se retira à Toulouse, & s'y occupa à faire des répétitions de Droit aux jeunes Etud. ; mais ayant été soupçonné des mêmes abominations qu'à Paris, il prit la fuite sur l'avis que lui donna un Conseiller au Parlement, qui lui écrivit ce Vers de Virgile :

Heu fuge, crudeles terras, fuge littus avarum.

Alors il se retira en Italie ; & vécut pendant six ans, tant à Padoue, qu'à Venise, s'occupant dans ces deux Villes à instruire la jeunesse. Joseph Scaliger prétend qu'il retomba encore à Venise dans les mêmes crimes qui lui avoient attiré de mauvaises affaires en France ; mais il s'en justifia dans quelques lettres qu'il écrivit à Lambin. Au reste il n'en faut pas croire Scaliger, sur tout le mal qu'il dit de Muret. On sçait qu'il n'a jamais oublié le tour cruel que ce dernier lui joua, en composant quelques vers sous le nom d'Attius & de Trabeas, qu'il fit courir comme trouvés tout récemment. Sca-

liger en fut la dupe, & les cita dans ſon Commentaire ſur Varron, comme un fragment de Trabea, Poëte Comique. Mais ayant reconnu dans la ſuite ſa tromperie, il ſe vengea de Muret par ce diſtique;

Qui rigidæ flammas, evaſerat ante Toloſæ,
Muretus, fumos vendidit ille, mihi.

& il ne ceſſa de le déchirer depuis. On pourroit peut-être même regarder comme une invention de ſa haine, tout ce que l'on dit des crimes atroces commis par Muret, & des pourſuites faites contre lui par la Juſtice: au moins Lambin le croyoit-il innocent, lui qui fait un crime aux François de leur ingratitude à l'égard de ce ſçavant, & de ſon expulſion qu'il attribue à la fureur de ſes envieux; mais d'autres Auteurs s'accordent en cela avec Scaliger. Quoiqu'il en ſoit, Muret retiré à Rome, s'acquit l'amitié du Pape & des Cardinaux, & y mena une conduite irréprochable. Il y enſeigna avec le plus brillant ſuccès, d'abord la Philoſophie & la Théologie, & 9 ans avant ſa mort, ayant été élevé aux Ordres Sacrés, il remplit avec édification tous les devoirs de ce Miniſtère. Ce ſçavant mourut en 1585, âgé de 59 ans. Ses ouvrages tous latins, ont été pour la plûpart recueillis à Veniſe en 6 *vol. in*-8. en 1727 & ſuiv. On y trouve une grande pureté de ſtyle, beaucoup d'érudition, d'eſprit, de goût & de délicateſſe. Ce ſont 51 *Oraiſons*, qui occupent 2 *vol.* Des *Lettres*, des *Leçons diverſes*, des *Commentaires* ſur Ariſtote, une Tragédie intitulée *Jules Céſar*, où l'on ne trouve rien de la gravité & de la grandeur que demande le genre dramatique; des Poëſies qui conſiſtent en *Elegies*, où l'on ne trouve point cette délicateſſe qui en fait le prix; en *Satyres*, où l'on rechercheroit en vain, les traits malins qui percent le vice; en *Epigrammes* vuides de ce ſel ingénieux qui pique, en *Epitres* démuées de l'eſprit Philoſophique, qui fait valoir la raiſon; en *Odes* qui n'ont point cette enthouſiaſme, cette fureur Poëtique, qui enlève l'ame à elle-même. Leur mérite ſe réduit donc à une grande facilité d'expreſſion, & a un bon goût de latinité, que l'Auteur avoit acquiſe, par la lecture aſſidue des Latins.

MURILLO, (Barthelemi) né à Pilas près de Seville en 1613, ſe fit une grande réputation par ſes talens pour la Peinture; ce Maître devint ſi illuſtre, qu'un Miniſtre des Affaires Etrangères voulut s'allier avec lui, en épouſant une de ſes ſœurs. Un coloris onctueux, un pinceau *flou*, c'eſt-à-dire, tendre & agréable, des carnations d'une fraîcheur admirable, une

grande intelligence du clair-obſcur, une manière vraye & piquante, font rechercher ſes tableaux. On y déſireroit plus de correction dans le deſſein, plus de choix & de nobleſſe dans les figures. Ce Peintre mourut en 1681.

MURTOLA, (Gaſpard) Poëte Génois, ayant fait un *Poëme* ſous ce titre *della Creatiane del Mundo*, Marini qui étoit alors à Turin, le critiqua. Ces deux rivaux écrivirent quelques ſonnets ſatyriques, l'un contre l'autre; mais Murtola ſe ſentant le plus foible, ſe vengea par des voyes de fait. Ayant tiré un coup de piſtolet ſur Marini, qui en fut bleſſé, on l'arrêta comme aſſaſſin. Cette affaire auroit eu des ſuites fâcheuſes, ſi Marini ne ſe fut employé, pour lui faire obtenir ſa grace. Outre le *Poëme* dont nous venons de parler, Murtola a fait d'autres Vers Italiens & Latins. Il mourut en 1624.

MUSCULUS, (Wolfangus) né à Dieuze en Lorr. en 1497 d'un pere qui étoit Tonnelier, fut d'abord Bénédictin; mais s'étant déclaré pour les erreurs de Luther, il quitta le froc en 1527, & ſe maria. Il ſe réfugia à Straſbourg, où n'ayant pas de quoi ſubſiſter, il obligea ſa femme à ſervir chez un Miniſtre de cette Ville, & apprit le métier de Tiſſeran, chez un Anabaptiſte. Celui-ci fatigué de ſes fréquentes remontrances, le chaſſa de ſa maiſon. Muſculus preſſé par le beſoin, prit le parti de ſervir de manœuvre aux fortifications. Mais Bucer ayant eu connoiſſance de ſon érudition & de ſes talens, le reçut dans ſa maiſon, & lui donna la place de Catéchiſte. S'étant trouvé au Sermon d'un Moine, qui déclamoit contre les nouveautés introduites par Luther, il apoſtropha ce Prédicateur, l'obligea de deſcendre de chaire, y monta à ſa place, & eut l'art de ſe faire écouter du peuple. Il voulut lui perſuader que les nouveautés qu'on reprochoit aux Luthériens, étoient ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ancien dans l'Egliſe. Ce coup d'éclat le fit eſtimer de ces Hérétiques, qui le choiſirent pour Miniſtre de Straſbourg. Il profeſſa enſuite la Théologie à Berne, où il mourut en 1563. On a de lui des *Commentaires* de l'Ecriture-ſainte, des Traductions de pluſieurs Traités de S. Athanaſe, S. Baſile, S. Chryſoſtome & d'autres ouvrages. *André* MUSCULUS, autre fameux Luthérien de Scheneberg en Miſnie, mort en 1580, a laiſſé auſſi un grand nombre d'ouvrages. Comme il étoit perſuadé que l'on verroit bientôt de grandes révolutions en Allemagne, & que la fin du monde approchoit, il écrivit ſur

ces matières, avec tout l'enthousiasme d'un homme qui prétend avoir la clef des oracles de l'ancien & du nouveau Testament.

MUSITAN (Charles) né à Castrovillari, petite Ville de Calabre, en 1635, avoit de si heureuses dispositions pour l'étude, qu'à dix ans, il parloit Latin avec facilité, & possédoit les principes de la Poësie & de la Rhétorique. Après s'être appliqué avec succès à la Philosophie, il se livra à son goût pour la Médecine, quoiqu'engagé dans la Prêtrise. Bientôt il devint habile dans cette Science, & en donna des preuves dans la maladie connue sous le nom de mal de Naples, qui fit alors beaucoup de ravages dans cette Ville. En ayant étudié la nature & les remèdes, il guérit un si grand nombre de malades, qu'on le combloit des éloges les plus magnifiques. Ses succès irritèrent l'envie. On l'attaqua principalement sur son Etat, qui sembloit en effet exiger d'autres soins & d'autres études. Musitan crut acquérir le droit de fermer la bouche à ses ennemis, en obtenant du Pape Clément IX, une permission expresse d'exercer la Médecine, quoique Prêtre. La charité paroissoit être l'unique motif des peines qu'il se donnoit; jamais il ne vouloit rien recevoir de ceux qu'il avoit traités. Eloigné de tout faste & de toute distinction, il ne fréquentoit les maisons des Grands, que lorsque la nécessité du devoir l'y engageoit. Il fut aussi un Directeur sage & éclairé. Après avoir passé toute sa vie dans le travail, occupé à servir sa patrie par ses conseils & par ses écrits, il mourut en 1714 à 80 ans. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages estimés sur la Médecine, imprimés à Genève en 1716, deux vol. *in-fol.*

MUSTAPHA I, Empereur des Turcs, succéda en 1617, à son frere Achmet; mais deux mois après, les Janissaires s'en dégoûtèrent, le regardant comme incapable de règner. Ils le mirent en prison & proclamèrent Osman, son neveu, âgé de 12 ans. Mustapha du fond de sa prison conservoit encore un parti. Sa faction persuada aux Janissaires, que le jeune Osman avoit dessein de diminuer leur nombre pour affoiblir leur pouvoir. On le déposa sur ce prétexte, & on l'enferma aux sept tours. Ce Prince issu du sang de tant d'Empereurs & qui donnoit les plus belles espérances, fut ensuite égorgé. Mustapha fut tiré de sa prison, & reconnu Sultan; mais après avoir tyrannisé plûtôt que régné pendant 15 mois, il fut chassé du Trône. Jamais Prince, depuis Vitellius, n'avoit été traité avec

plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, remis en prison, où peu après Amurat IV. son successeur le fit étrangler.

MUSTAPHA II, fils de Mahomet IV, succéda en 1695 à Achmet II, son oncle. Pour signaler les commencemens de son règne, il se mit à la tête de ses troupes, passa le Danube, prit l'épée à la main, Lippa & Titoul, défit en Transylvanie le Général Véterani. En 1696, il vola au secours de Temeswar, assiégé par les Impériaux, & remporta sur eux une victoire complette. Il fit aussi la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonois & les Moscovites. Mais dans la suite ses armées ayant été battues, il conclut une paix avantageuse avec ces différentes Puissances, & se retira à Andrinople, où il se plongea dans la volupté & dans les plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes, qui aient éclaté depuis la fondation de l'Empire Ottoman. Cent cinquante mille rébelles forcèrent le Serrail, enlevèrent l'étendart de la Loi, & marchèrent à Andrinople. Vingt mille hommes envoyés contre les séditieux, se joignirent à eux. L'Empereur pour les adoucir, confirma dans leurs postes tous les Officiers qu'ils avoient choisis, & promit de satisfaire le peuple. Les conjurés n'en devinrent que plus insolens. Ils écrivirent à Achmet, frere de Mustapha, pour l'inviter à venir à l'armée, parce qu'ils avoient dessein de l'élever sur le Trône. L'Empereur intercepta cette lettre qui le jetta dans l'embarras. La voix de la nature & celle de la politique, formèrent un violent combat dans son cœur, puisqu'il falloit ou abandonner le Sceptre à son frere, ou lui ôter la vie; mais la tendresse fraternelle l'emporta. Après avoir embrassé Achmet, il le salua Empereur en 1703, & mourut de mélancolie six mois après sa dépofition.

MUSTAPHA, fils aîné de Solyman, étoit le Prince le mieux fait, le plus adroit & le plus brave qui eût paru depuis long-tems dans la race Ottomane. L'Empereur son pere lui avoit confié les Gouvernemens de Magnesie, d'Amasée, & d'une partie de la Mésopotamie. Par-tout il s'attira l'amitié & le respect des Peuples; mais ses grandes qualités lui devinrent funestes, & armèrent contre lui Roxelane, l'une des femmes de l'Empereur. Craignant que ce Prince ne montât sur le Trône, où son ambition vouloit élever ses enfans, elle l'accusa de tramer une conjuration contre Solyman. Ce Prince eut la barbarie de faire étrangler, sans l'entendre, un

fils qui donnoit de grandes espérances.

MUSURUS, (Marc) de Candie, se fit une grande réputation par sa critique judicieuse, & par la beauté de son génie. Padoue eut l'avantage de l'avoir pour Professeur en Grec. De là il passa à Rome, où le Pape Léon X, pour honorer son mérite, le nomma Archevêque de Malvasie, dans la Morée. Mais il mourut peu de tems après en 1517 à 36 ans. Musurus a eu la gloire de donner le premier les *éditions* d'Aristophane & d'Athénée. On a de lui des *Epigrammes* & d'autres pièces en Grec.

MUTIAN, (Jérôme) Peintre né à Bresse en Lombardie l'an 1528, excelloit sur-tout dans le Payſage, le portrait & les ſujets d'hiſtoire. Ce Maître avoit un grand goût de deſſein, donnoit une belle expreſſion à ſes têtes, & finiſſoit beaucoup ſes Ouvrages. On reconnoit à ſon coloris, l'étude qu'il fit d'après le Titien. Il touchoit le payſage dans la manière de l'Ecole Flamande, ſupérieure en ce genre aux Italiens. Ses deſſeins arrêtés à la plume & lavés au biſtre ou à l'encre de la Chine, ſe font admirer par la correction du trait, par l'expreſſion des figures & par l'admirable feuille de ſes arbres. Le Pape Grégoire XIII. eut une grande eſtime pour ce Peintre. Mutian en profita pour fonder à Rome l'Académie de Saint Luc, dont il fut le Chef, & que Sixte V confirma par un bref. Il mourut en 1590, à Rome.

MUTIUS, (C.) ſurnommé *Cordus* & enſuite *Scévola*, rendit ſon nom immortel dans la guerre de Porſenna, Roi des Toſcans, contre les Romains. Ce Prince, pour rétablir la famille de *Tarquin le ſuperbe*, aſſiégea Rome l'an 507 avant J. C. & la diſette de vivres commençoit à effrayer le peuple. Dans cette extrémité, Mutius réſolut de ſe ſacrifier pour le ſalut de ſa patrie. Après avoir communiqué ſon deſſein aux Conſuls, il paſſa déguiſé en Etrurien, dans le camp ennemi, pénétra juſqu'à la tente de Porſenna, dont il poignarda le Sécretaire, qu'il prit pour le Roi. On l'arrêta, on l'interrogea: *Je ſuis Romain*, répondit-il fièrement, *& l'on me nomme Mutius; tu vois un ennemi qui a voulu tuer ſon ennemi, & je n'aurai pas moins de courage pour ſouffrir la mort, que je n'en ai eu pour te la donner.* Le Roi ſaiſi de terreur & d'indignation, le condamna au feu, mais Mutius, ſans s'étonner, *apprends*, dit-il, *à quel point on mépriſe ſon corps, quand on a devant les yeux une gloire immortelle;* & dans le moment, comme pour punir ſa main droite d'avoir manqué ſon coup, il la mit ſur un braſier qu'on ve-

noit d'allumer pour un sacrifice, & il la vit brûler, sans témoigner aucun sentiment de douleur. Le Roi frappé de ce prodige de fermeté, le fit éloigner de l'autel & lui rendit la liberté. Mutius pour répondre à cette générosité; *puisque tu sçais*, lui dit-il, *honorer la vertu, ce que tu n'aurois pû m'arracher par menaces, je l'accorderai à ton bienfait: sache que nous sommes* 300 *jeunes Romains qui avons juré devant les Dieux, de mourir tous, ou de te poignarder au milieu de tes Gardes.* Porsenna plus touché de cette constance, que de la crainte de périr, fit la paix avec les Romains: Mutius depuis cette belle action, fut surnommé *Scévola*, c'est-à-dire *Gaucher*.

MYDORGE, (Claude) né à Paris en 1585, succéda à M. Viete dans la réputation d'être le premier Mathématicien de France. Il est connu par 4 livres de Sections coniques & par d'autres Ouvrages; mais sur-tout par son attachement inviolable à l'illustre Descartes. Il se déclara pour ce grand homme dans la dispute qu'il eut avec Fermat, Mathématicien célèbre. Après avoir été un de ses plus zélés défenseurs, il fut le Médiateur de la paix qui se fit entre ces deux Sçavans en 1638. En l'absence de son ami, il se chargea de répondre aux objections que l'on faisoit contre sa Dioptrique & sa Géométrie. Il lui fut encore très-utile en 1640, en empêchant par sa prudence, que la mauvaise humeur des Jésuites contre ses écrits, ne nuisit à sa fortune, & peut-être à son repos. Descartes perdit cet ami fidèle & éclairé en 1647.

MYRON, Sculpteur Athénien, vivoit vers 442 avant J. C. Cet Artiste s'est rendu célèbre par une exacte imitation de la nature. La matière semblоit s'animer sous son ciseau. Plusieurs Epigrames de l'Anthologie font mention d'une vache qu'il avoit représentée en cuivre avec tant d'art, que cet Ouvrage séduisoit même les animaux.

N

NABIS, Tyran de Lacédémone, à qui Philippe Roi de Macédoine, remit la Ville d'Argos comme en dépôt; mais ce perfide n'y fut pas plûtôt entré, qu'il y exerça les plus grandes cruautés. Il en chassa les plus riches & les plus nobles Citoyens, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti. Ce tiran inventa une machine en forme de statue, qui ressembloit à sa

femme, & qu'il avoit fait revêtir d'habits magnifiques, qui cachoient des pointes de fer, dont elle avoit les mains, les bras & le sein hérissés. Quand quelqu'un lui refusoit de l'argent, il lui disoit : *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader, mais j'espere qu'Apega* (c'étoit le nom de sa femme) *vous persuadera.* Aussi-tôt la machine paroissoit, & Nabis prenant par la main son Apega, la conduisoit à son homme, qu'elle embrassoit & à qui elle faisoit jetter les hauts cris. Ce trait que rapporte M. Rolin d'après de bons garants, a attiré à cet homme célèbre de froides plaisanteries, & des injures grossières de la part d'un Poëte qui a fait de beaux vers contre la calomnie & les satires par lesquelles se déchirent les gens de Lettres. Nabis se déclara contre Philippe en faveur des Romains ; mais ceux-ci mécontens de sa conduite, lui déclarèrent bientôt la guerre. Flaminius marcha contre lui, l'assiégea dans Sparte, l'obligea de lui demander la paix, & la lui accorda. A peine le Général Romain étoit-il parti de la Grèce, que Nabis alla mettre le siège devant *Gythium*. Les Romains instruits par les Achéens de cette infraction du traité, envoyèrent en Grèce le Préteur Acilius avec une flotte, pour prendre la défense des Alliés. Les Achéens avoient dans ce tems-là pour Général le fameux Philopémen. Il ne le cédoit à personne pour les combats de terre ; mais il n'avoit aucune connoissance de la marine. Nabis le battit & peu s'en fallut qu'il ne le fit Prisonnier. Cette disgrace ne le découragea pas, mais le rendit plus sage & plus circonspect, & peu de jours après, ayant surpris le Tiran qui n'étoit pas sur ses gardes, il fondit sur lui, brûla son camp, fit un grand carnage de ses troupes, & le défit peu après en entier, dans un combat près de Sparte. Nabis dans sa fuite fut tué en trahison & environ 194 ans avant J. C.

NABOPOLASSAR, Roi de Babylone, ayant fait alliance avec Cyaxares, Roi des Medes, il assiégea Ninive, ruina de fond en comble cette Ville, & tua Saracus qui en étoit Roi. Après la destruction de Ninive, il donna tous ses soins à l'affermissement de sa Couronne, & à l'agrandissement de ses Etats, sur les ruines de l'Empire d'Assyrie. S'étant mis en possession de la Chaldée, il envoya l'un de ses Généraux, pour s'assurer de la Syrie, de la Phénicie & de la Palestine ; mais ce Général n'ayant pas réussi, il chargea un second de l'exécution de ses ordres, qui s'en acquitta avec autant de prudence que de valeur. Nabopolassar devint

si redoutable, qu'il s'attira la jalousie de tous ses voisins. Dieu qui vouloit exterminer la race des Rois d'Assirie, dont il paroît que ce Prince étoit, suscita contre lui Necao, Roi d'Egypte, & lui ordonna de marcher en diligence vers l'Euphrate avec son armée pour le combattre. Necao prit son chemin par la Judée; Josias, qui en étoit Roi, lui refusa imprudemment le passage, & ayant engagé témérairement un combat, y périt. Necao sans s'arrêter à recueillir les fruits de sa victoire, continua sa marche vers l'Euphrate; il rencontra le Roi des Assyriens sur le bord de ce fleuve, à Carcamis, il lui livra bataille, le défit, s'empara de Carcamis, & y laissa une forte garnison. Nabopolassar voyant que toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance; son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rébelles, il s'associa à l'Empire son fils Nabuchodonosor, & l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce pays sous son obéissance. Nabopolassar mourut après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, surnommé le *Grand*, à cause de ses beaux exploits, étoit à peine Maître de la Chaldée, quand il succéda à son pere Nabopolassar. Le nouveau Roi commença sa carrière par chasser du cœur de l'Etat, les Egyptiens, & les poursuivit jusqu'en Egypte. En repassant par la Judée, il somma le Roi de Jérusalem, de lui faire hommage de sa Couronne, & sur le refus, il l'assiégea dans sa Capitale, l'y força & l'envoya Prisonnier à Babylone. Les trésors de Joakim & la plus riche portion des vases du magnifique temple de Salomon, furent la proie du Vainqueur. Joakim composa pour sa rançon, jura fidélité à Nabuchodonosor, & fut remis en liberté, en laissant des ôtages, du nombre desquels étoit le jeune Daniel, Prince du Sang Royal. La seconde année de son règne, Nabuchodonosor eut un songe qui l'effraya, mais dont il ne put à son réveil se rappeller le souvenir. Vainement il commanda à ses Devins & à ses Magiciens de lui dire le songe & de lui en donner l'explication. Le jeune Daniel ayant appris que le Roi indigné de l'impuissance dont ses Devins lui avoient fait l'aveu, alloit les immoler tous, à son ressentiment, s'offrit à le satisfaire. Il lui rappella l'image du songe & lui en expliqua l'énigme. Le songe misterieux annonçoit la succession des Empires des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le *Grand* & de ses successeurs. Le Roi étonné de la sagesse plus qu'humaine qui brilloit dans le jeune

Daniel, le combla de préſens & lui confia le gouvernement de l'Etat. Le crédit de Daniel pouvoit être d'un très-grand avantage à ſa nation. Le Roi de Juda ne ſçut pas en profiter. Las de porter une Couronne dépendante, il entreprit de l'affranchir & la perdit. Sa mort ayant prévenu l'orage que la rébellion avoit occaſionné ſur ſes Etats, la foudre ne tomba que ſur Jeconias ſon fils. Auſſi rébelle que ſon pere, ce Prince étoit moins brave. A la première nouvelle de l'entrée de Nabuchodonoſor dans ſes Etats, il alla au-devant des fers qui lui étoient deſtinés; il en fut chargé & conduit dans les priſons de Babylone. Avec lui tout ſon peuple fut emmené en captivité. On ne laiſſa en Judée que le Vigneron, le Laboureur, & Sedecias ſous le nom de Roi Vaſſal & tributaire. Ce Prince peu inſtruit par la diſgrace de Jechonias ſon neveu, mit le Roi d'Egypte dans ſes intérêts, & ſe révolta. Le Roi de Babylone vint l'aſſiéger dans ſa Capitale, laquelle après dix-huit mois de ſiége, fut emportée d'aſſaut & livrée ſucceſſivement au glaive, au pillage & au feu. Le Temple même ne fut pas épargné; tout fut réduit en cendres; & le Royaume de Juda ne fut plus qu'une Province de celui de Babylone. L'infortuné Sédecias après avoir vû égorger ſes enfans, fut privé de la vûe, jetté dans un cachot de Babylone, où il finit miſérablement ſes jours. Nabuchodonoſor ne borna point là ſes conquêtes. Il ſe rendit maître de la Syrie, de la Paleſtine, de l'Idumée & de l'Arabie. Les Villes de Gaze, d'Aſcalon, de Damas, de Sydon & de Tyr, furent forcées malgré la vigueur de leur défenſe. La Perſe même tomba ſous ſa domination. Ebloui de la pompe qui l'environnoit, de la gloire de ſes victoires & de ſes conquêtes, de l'éclat de ſon Palais & de ſa Capitale, Nabuchodonoſor ne ſe croyoit plus homme. Cette magnifique Babylone, diſoit-il, eſt l'ouvrage de mes mains: c'eſt moi qui ſuis l'artiſan de ma grandeur, je ne la dois qu'à la force invincible de mon bras. Il ſe repaiſſoit encore de ſes idées auſſi flatteuſes lorſqu'il entendit une voix du Ciel, qui lui dit: Roi de Chaldée, cet état qui vous enchante, va s'éclipſer, vous ſerez proſcrit de la ſociété des hommes, & dégradé pendant 7 ans, juſqu'à la condition des bêtes, afin que vous appreniez qu'il y a un ſouverain Dominateur qui diſpoſe à ſon gré de tous les Royaumes du monde. A l'heure même l'Arrêt du Ciel s'exécuta. L'orgueilleux Monarque réduit à la condition des bêtes, paſſa les ſept années dans cet hu-

milliant état. Cette épreuve l'ayant corrigé, il rentra dans tout l'éclat de ſa grandeur. Devenu humble & ſage à ſes dépens, il rendit hommage de ſa grandeur à l'Etre Suprême; il confeſſa qu'Arbitre ſouverain des Sceptres & des Couronnes, il les donne ou les ôte ſelon ſon bon plaiſir, aux Princes de la Terre, qui ne ſont auprès de lui que néant: que la vérité & l'équité préſident à toutes ſes démarches, & qu'il peut, quand il veut, humilier les ſuperbes. Nabuchodonoſor paſſa le reſte de ſon règne dans de ſi beaux ſentimens. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, & qui montre le changement que Dieu a operé dans le cœur de ce Prince, c'eſt d'avoir tranſmis à la dernière poſtérité dans un Edit ſolemnel, adreſſé à tous les peuples de ſon Empire, la mémoire d'une humiliation ſi dèshonorante. Nabuchodonoſor mourut un an après, 503 ans avant Jeſus-Chriſt, ayant règné depuis la mort de ſon pere 43 ans. C'eſt un des plus grands Rois qui ait jamais règné en Orient. S. Auguſtin, S. Jerôme, S. Epiphane, Théodoret, &c. eſpèrent de ſon ſalut; ſe fondant ſur ce que depuis ſa pénitence, l'Ecriture ne parle point d'aucune faute qu'il ait faite.

NABUNAL, (Elie de) tira ſon nom du lieu de ſa naiſſance, dans le Perigord. Il fut premièrement Religieux de l'Ordre des Freres Mineurs, enſuite Archevêque de Nicoſie & Patriarche de Jéruſalem. Le Pape Clément VII l'éleva au Cardinalat l'an 1242. On a de cet Auteur un *Commentaire* latin ſur les quatre livres de Pierre Lombard; un autre ſur l'Apocalypſe; un *Traité* de la Vie contemplative; des *Sermons*, où il explique divers endroits de l'Evangile. Nabunal a paſſé en ſon tems, pour un habile Théolog. Il mourut à Avignon l'an 1367.

NACCHIANTE ou NACLANTUS, (Jacques) Florentin & Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique. La Théologie qu'il enſeigna à Rome avec diſtinction, contribua à le faire connoître. Le Pape Paul III. le nomma à l'Evêché de Chiozza, dans l'Etat de Veniſe l'an 1544. Il ſe trouva au Concile de Trente, & l'on fit honneur à ſon mérite. Nous avons de lui divers ouvrages; *de Papæ & Concilii poteſtate; de maximo Pontificato, maximoque Sacerdotio Chriſti; enarratio in Epiſtolam ad Epheſios; interpretatio Epiſt. ad Rom.; Medulla ſacræ Scripturæ, &c.* & d'autres *Traités* de Théologie, imprimés à Veniſe l'an 1657. en 2 *vol. in-fol.* Nacchiante mourut en 1569. Il avoit un goût décidé pour les opinions Ultramontaines. Les Auteurs les moins ſuſ-

pects lui ont reproché de les avoir soutenues avec une flatterie & une bassesse peu communes.

NADAL, (Augustin) Poëte François, né à Poitiers, vint à Paris, où il se fit bientôt des amis & des protecteurs par son caractère aimable. Il fut attaché à la Maison d'Aumont, dont le crédit autant que le mérite de l'Abbé Nadal lui valut une place dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Dès 1712 Louis XIV le nomma Sécrétaire de l'Ambassade extraordin. du Duc d'Aumont auprès de la Reine Anne d'Angleterre, pour la Paix d'Utrecht. L'Abbé Nadal est Auteur de plusieurs *Dissertations* Académiques, & de diverses pièces de Théatre, qui après avoir été imprimées séparément, ont été recueillies par lui-même, & imprimées en 1738 à Paris en 3 *vol. in*-12. avec des Poësies diverses, & d'autres pièces, dont plusieurs n'avoient point encore paru. Parmi ses *Dissertations*, il y en a sur les Vestales, sur le luxe des Dames Romaines, & sur d'autres points de l'Antiquité; elles sont écrites d'un style singulier, pleines de neologisme & d'une érudition enjouée. On en trouve une sur le progrès du Génie Poëtique dans Racine, qui seroit très-curieuse, si l'Auteur avoit bien rempli son dessein: des *Remarques* sur la Tragédie d'Hérode & de Marianne, écrites sensément & avec exactitude, & qui prouvent que l'Auteur étoit fort versé dans la *Marche du Théatre*. Le dernier volume du Recueil de cet Auteur comprend cinq Tragédies: *Saül*, *Hérode*, *Antiochus*, *Marianne*, *Moyse*; les quatre premières ont été jouées avec quelque succès; la dernière n'a point été du-tout représentée. Le style de ces pièces est louche & embarrassé, quelquefois empoulé. Il y a dans la dernière quelques coups de maître qui font un bel effet, & en général elle est passablement conduite. Nous avons encore de lui une Paraphrase sur le *Cantique des Cantiques*, deux Divertissemens spirituels, intitulés *Esther* & le *Paradis Terrestre*. Les dernières années de sa vie il se retira à Poitiers où il mourut en 1741. Un an avant sa mort, Nadal donna un petit Poëme *sur la Confiance en la Miséricorde de Dieu*, & *un Epître sur la purete des Mœurs Ecclésiastiques*.

NADASTI, (Thomas Comte de) Hongrois, l'un des plus grands Capitaines de son tems, défendit en 1531 la Ville de Bude contre Soliman II, Emp. des Turcs. Tant que la garnison fut fidèle, il ne put être vaincu. Malheureusement elle le trahit & le livra pieds & mains

liés au Grand Seigneur; auquel elle ouvrit les portes de la Ville & du Château. Soliman, tout barbare qu'il étoit, déteſta cette trahiſon, & la punit. Il fit périr tous ces traîtres dans les ſupplices, & voulut que Nadaſti eût le plaiſir de voir ce châtiment. Le Grand Seigneur donna des éloges à la vertu de ce Comte, lui fit des préſens conſidérables, & le renvoya ſous bonne eſcorte à Ferdinand, Roi de Hongrie. La même année Nadaſti joignit l'Emp. Charles-Quint avec un corps de Hongrois, qui s'étoit mis ſous ſes ordres, pour s'oppoſer aux progrès du même Soliman. Il ſe fit un plaiſir de donner des leçons de l'Art militaire au fameux Ferdinand de Tolède, Duc d'Albe, qui n'ayant alors que 23 ans, ſuivoit l'Empereur; & il prédit qu'il ſeroit un jour un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle.

NÆVIUS, (Cneius) Poëte Comique Latin, qui d'abord porta les armes, & ſervit dans la premiere guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha ſur ſes traces, & commenca cinq ans après lui, à donner des pièces de Théâtre; c'étoient des Comédies: il s'attira la haine de la Nobleſſe par ſes vers ſatyriques, & ſur-tout d'un Metellus qui l'obligea de ſortir de Rome. Il ſe retira à Attique où il mourut 203 ans avant J. C. Il avoit auſſi compoſé en vers, l'hiſtoire de la premiere guerre Punique.

NAHUM, le ſeptième des douze petits Prophêtes, natif d'Elceſa ou Elkeſaï, petite bourgade de Galilée. On ne ſçait aucune particularité de la vie de ce Prophête; on ne ſçait même ſi ce ſurnom eſt celui de ſa famille ou du lieu de ſa naiſſance, on diſpute encore ſur le tems où il vivoit; l'opinion la plus vraiſemblable le met ſous Ezéchias, après la ruine des dix Tribus par Salmanaſar. Sa Prophétie eſt compoſée de trois Chapitres qui ne forment qu'un ſeul diſcours, où il prédit d'une manière vive & pathétique la ſeconde ruine de Ninive par Nabopolaſſar & Aſtyagès. Il renouvelle contre cette ville criminelle, les menaces que Jonas lui avoit faites quarante ans auparavant. Le ſtyle de ce Prophête eſt par-tout le même; rien n'égale la vivacité de ſes figures, la force de ſes expreſſions, & l'énergie de ſon pinceau.

NAIN, (Louis-Sébaſtien de Tillemont le) fils de Jean le Nain, Maître des Requêtes, & de Marie le Ragois, naquit à Paris le 30 Novembre 1637, avec le naturel le plus heureux qui fut cultivé par une ſi ſainte éducation, qu'il lui eût été plus difficile de con-

tracter des défauts, que d'acquérir des vertus héréditaires dans une famille qui a donné à l'Egliſe & à l'Etat des perſonnes d'un mérite diſtingué. A l'âge de dix ans il fut mis dans les petites écoles de Port-Royal, ſous MM. Nicole, Lancelot, Beaupuis, & les autres excellens maîtres, qui en avoient la direction. Il ſe donna tout entier aux ſciences & à la piété & y fit également du progrès. Dieu en répandant dès-lors dans ſon cœur l'amour de la vertu, donna auſſi à ſon eſprit une très-grande pénétration, & une facilité ſurprenante pour s'appliquer à l'étude. Entre les Auteurs Latins, Tite-Live fut celui qui lui plût davantage. Ce goût décela ſes attraits pour l'hiſtoire, à laquelle il s'appliqua depuis avec tant de ſuccès. Il étudia les règles de l'Eloquence dans Quintilien, Cicéron & autres Orateurs célèbres. Il apprit la Logique dans des converſations; M. Nicole lui en expliqua les règles pendant deux mois, environ une heure ſeulement par jour: c'eſt ce qui a fait naître le Livre de *l'Art de penſer* ou *Logique de Port-Royal*. Ces premières études diſpoſèrent parfaitement ſon eſprit pour la Théologie. Il n'eut pas d'attrait pour la Scholaſtique, & il aima mieux chercher les fondemens de la foi dans les ſources mêmes, c'eſt-à-dire, dans l'Ecriture Sainte & dans les Peres. Cette lecture qu'il commença à l'âge de dix-huit ans, lui donna la penſée de recueillir ce qu'il trouveroit ſur les Apôtres. La méthode d'Uſſerius dans ſes *Annales ſacrées* lui avoit beaucoup plû, il prit là-deſſus le plan de ſon travail, & enchérit encore ſur l'exactitude de cet Auteur. Il montra ſon eſſai aux perſonnes qui le conduiſoient dans ſes études & qui ſurpris de ce nouveau genre d'écrire, lui conſeillèrent de continuer le même travail, ſur l'hiſtoire des premiers ſiècles de l'Egliſe. La connexion qu'a l'hiſtoire de l'Empire avec celle de l'Egliſe, l'obligea de s'appliquer également à la recherche de l'une & de l'autre. La ſolidité d'une critique judicieuſe qui lui étoit comme naturelle, la juſteſſe d'un diſcernement très-fin, une exactitude à laquelle rien n'échappoit, & par-deſſus tout, un ardent amour pour la vérité, le rendirent très-habile en peu de tems. M. de Tillemont uſa beaucoup de délais dans le choix d'un état; la vraie cauſe en étoit qu'il n'appercevoit que dangers de tous côtés. Il étoit effrayé de la corruption qui règne dans le monde; mais il voyoit auſſi de terribles inconvéniens dans les Cloîtres, & de grands périls dans l'état Eccléſiaſtique.

A l'âge de vingt-trois ans, vers l'an 1660, il alla demeurer à Beauvais dans le Séminaire de M. Buzanval; on l'y reçut avec des marques extraordinaires d'eſtime. M. Hermant, Chanoine de l'Egliſe de Beauvais, & Mr Hallé dont la piété & la ſcience, faiſoient fleurir ce Séminaire, le conſultoient eux-mêmes ſur l'hiſtoire. Cette conſidération lui parut un écueil, & il eut beſoin que M. de Sens, avec lequel il étoit lié d'une amitié très-étroite, raſſurât ſon humilité allarmée. Sa vertu paroiſſoit dès-lors avec tant d'éclat que M. de Beauvais, après l'avoir enfin déterminé à recevoir la tonſure, diſoit qu'il n'auroit point au monde de plus grande conſolation, que de pouvoir eſpérer de l'avoir pour ſucceſſeur. Il reſta environ dix ans dans cette ville. Mais ne pouvant plus ſoutenir les égards que M. l'Evêque de Beauvais avoit pour lui, il revint à Paris. Pénétré d'un ſaint mépris pour ſoi-même, il refuſa long-tems de prendre les engagemens du Sacerdoce, & n'y entra en 1676, que par les preſſantes ſollicitations de M. de Saci. Voulant ſe mettre plus à portée de profiter de ſes avis, il ſe fit bâtir un petit corps de logis dans la cour de l'Abbaye de Port-Royal des champs. Obligé d'en ſortir après deux ans, il alla demeurer à Tillemont, du côté de Vincennes. Ce fut vers ce tems-là que le Duc de Montauſier pria M. de Saci d'écrire la vie de S. Louis. M. de Saci engagea M. de Tillemont à lui en dreſſer les mémoires. Deux ans furent employés à ce travail : cette vie n'a pas encore été donnée au public; mais l'hiſtoire que la Chaiſe en a faite, a été tirée de ces Mémoires. Plein d'eſtime pour M. Arnaud qui s'étoit retiré en Flandre, M. de Tillemont fit le voyage pour le voir. Delà il paſſa juſqu'en Hollande où il viſita M. l'Evêque de Caſtorie. Le ſaint Prélat lui donna ſon Livre intitulé *Amor Pœnitens*, comme une marque de ſon affection & de la vénération qu'il avoit pour ſa vertu. Quelque profonde que fût l'érudition de M. de Tillemont il ne la faiſoit paroître que lorſqu'il ne la pouvoit cacher; & il excelloit tellement en humilité, que cette vertu parut toujours comme ſon caractère particulier; elle ſe fait remarquer dans ſes Ouvrages où l'on voit un homme ſçavant, éclairé, de grande réputation, réſervé à décider, & toujours prêt d'avouer que ſes lumières ne pénétrent pas toutes les difficultés. Il ſe trouva engagé dans une diſpute avec le P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire. Ce Pere avoit avancé dans ſon *Harmonie des Evangiles*, que Jeſus-Chriſt

n'avoit point fait la Pâque la veille de ſa mort. M. de Tillemont combattit cette opinion : le P. Lamy eut bientôt fait une réponſe. M. de Tillemont ſe crut obligé de la réfuter par une Lettre ; M. l'Evêque de Meaux & M. l'Evêque de Mirepoix la lûrent manuſcrite, & y trouvèrent une humilité exceſſive. M. de Meaux lui dit agréablement qu'il le prioit de n'y pas toujours demeurer à genoux devant le P. Lamy, & de ſe relever quelquefois. M. Nicole regardoit cette Lettre comme un modèle de la manière dont les Chrétiens doivent diſputer enſemble. Le fruit de ce travail a été de faire prévaloir l'opinion de M. de Tillemont. On ne voit point dans la vie de M. Tillemont d'événemens ſinguliers, ni d'actions éclatantes ; l'uniformité d'une conduite vraiment Eccléſiaſtique & digne d'un Solitaire Chrétien, eſt ce qui en fait tout le mérite devant Dieu, & ce qui le fera admirer de tous ceux qui lui rendront juſtice. C'étoit un innocent pénitent, un humble ſçavant, un homme infatigable au travail, & aſſidu dans la prière. Il avoit une candeur & une affabilité qui le faiſoit aimer de tout le monde ; il n'étoit dur & ſévère qu'à lui-même ; car l'innocence de ſa vie ne l'a pas empêché d'affliger ſon corps par une continuelle & rigoureuſe pénitence. Sa vie ordinaire étoit plutôt un jeûne continuel qu'une vie frugale. Ses jeûnes imitoient la rigueur de ceux des premiers fidèles. Tout ſon tems étoit parfaitement rempli & partagé entre la prière & l'étude. Jamais Auteur n'a communiqué plus aiſément, & n'a tant fourni de ſon travail à d'autres Auteurs. Devenu parmi les Sçavans comme l'Oracle qu'il falloit conſulter ſur l'hiſtoire des premiers ſiècles de l'Egliſe, le public lui eſt particulièrement redevable des Ouvrages de pluſieurs grands hommes, qui en ont traité différentes parties : c'eſt ſur ſes *Mémoires* qu'ont été compoſées les vies de Tertullien & d'Origène, de S. Athanaſe, de S. Baſile, de S. Grégoire de Nazianze & de S. Ambroiſe. Ceux qui ont travaillé à la traduction des Ouvrages de S. Cyprien & aux dernières éditions de S. Hilaire, de S. Auguſtin & de S. Paulin, ont tiré auſſi de grands ſecours des hiſtoires de ces Saints qu'il leur communiqua. Il leur a ſurtout beaucoup ſervi pour la critique & le diſcernement des vrais Ouvrages de ces Peres, d'avec ceux qui leur ſont ſuppoſés, & pour leur arrangement ſelon l'ordre chronologique. Enfin il n'eſt pas concevable combien de perſonnes ont profité de ſon travail & avec quelle bonté

il

il le leur communiquoit. S'ils ne lui ont pas rendu ce témoignage, c'eſt que la ſeule reconnoiſſance qu'il exigeoit d'eux, étoit de ne le point faire connoître. Les auſtérités que M. de Tillemont pratiquoit, jointes aux grandes fatigues de ſon travail, ruinèrent enfin toutes les forces de ſon corps. Il tomba dans une langueur qui dura près de trois mois, pendant leſquels il ne témoigna pas moins de vertu que dans ſa ſanté. Il continua tous ſes exercices avec la même ferveur, juſqu'à ce qu'il fût dans une entière impuiſſance de les ſuivre. Plus ſon corps s'abbatiſſoit, plus ſon eſprit s'élevoit vers Dieu; tout occupé de la prière & de la bienheureuſe éternité, il y entra le 10 Janvier 1698, âgé de ſoixante ans, avec la confiance des enfans de Dieu, & l'humilité d'un homme qui dans la vie la plus dévouée au ſervice de Dieu & de l'Égliſe, ſe regarda toujours comme un ſerviteur inutile. Il mourut à Paris, & ſon corps fut porté à Port-Royal des Champs, où il avoit choiſi ſa ſépulture. Nous avons de ce célèbre Auteur en ſeize vol. *in*-4. des *Mémoires* pour l'hiſtoire Eccléſiaſtique des ſix premiers ſiècles. Au milieu de la ſéchereſſe des diſcuſſions auxquelles ſon travail l'a engagé, on ſent toujours beaucoup d'onction dans les réflexions courtes & vives qu'il fait quelquefois ſur les principaux événemens. En traitant l'hiſtoire profane des Empereurs Idolâtres qu'il nous a donnés en ſix vol. *in*-4. il a trouvé le ſecret d'y répandre les vives couleurs du Chriſtianiſme. Dans le récit des actions criminelles & impies de ces Princes, il fait ſentir ce qu'eſt l'homme ſans la grace de Jeſus-Chriſt. Dans leurs vertus morales nous voyons l'imperfection & la foibleſſe de ce qui n'eſt pas animé par la foi. On a imprimé en 1711 un volume de *Réflexions de piété* & de *Lettres édifiantes* de M. de Tillemont, elles ſont à la ſuite de ſa vie compoſée par M. Tronchai, Chanoine de Laval, qui avoit vécu avec lui les huit dernières années de ſa vie. Il reſte de lui pluſieurs Ouvrages qui n'ont pas été imprimés. *Mémoire* ſur Guillaume de Saint-Amour, & ſur le démêlé des Dominicains avec l'Univerſité; *La vie de la bienheureuſe* Iſabelle ſœur de S. Louis; *Remarques* ſur le Breviaire du Mans & ſur celui de Paris; *Légende* pour le Breviaire d'Évreu; *Hiſtoire des Rois* de Sicile de la Maiſon d'Anjou.

NAIN, (Pierre le) frere du précédent, naquit à Paris le 25 Mars 1640. Il reçut les premières ébauches d'une noble & ſainte éducation dans la maiſon de ſon grand pere;

Madame Bragelone ſa grand-mere lui fut d'un grand ſecours ; c'étoit une Dame d'un mérite ſupérieur, dirigée par S. François de Sales, la lumière de ſon ſiècle. On reconnut bientôt dans le jeune le Nain un fonds d'eſprit admirable, de la vivacité, & une facilité étonnante. Ses maîtres ne furent pas moins attentifs à le former à la vertu qu'à lui donner les premières teintures des ſciences. Ayant été attaqué durant le cours de ſes études d'une fluxion dangereuſe ſur un bras, il fit vœu à Dieu de faire une neuvaine à la ſainte Epine de Port-Royal à Paris. Ses pières furent exaucées, & il fut parfaitement guéri ſans aucun remède humain ; quelque tems après, S. Victor, cette maiſon célèbre fut le lieu que choiſit le Nain pour s'y retirer, & y paſſer dans l'éloignement du monde une vie qu'il vouloit toute entière conſacrer à Dieu. On reconnut en lui un mérite ſi diſtingué qu'on crut devoir l'obliger de ſouffrir qu'on l'honorât du Sacerdoce. Perſuadé que le Seigneur l'appelloit à une vie plus pénitente & plus auſtère, il ſe retira à la Trappe, au Diocèſe de Séez en 1668. M. de Perefixe alors Archevêque de Paris le réclama, & M. de Rancé, Abbé de la Trappe, obtint par ſes ſupplications que le Religieux reſtât. Le P. le Nain fit profeſſion : il ne laiſſa point inutiles les nouveaux bienfaits qu'il recevoit du Ciel. Tout inſtruiſoit en lui, ſes diſcours, ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa piété, ſa contenance, & ſes moindres actions furent des leçons éloquentes qui appelloient à la pénitence : enfin après avoir eu part lui même au gouvernement de la même Abbaye, dont il fut ſous-Prieur pendant pluſieurs ann. & y avoir donné les plus grands exemples de toutes les vertus Chrétiennes, Sacerdotales & Religieuſes, il y mourut en 1713 âgé de ſoixante-treize ans. Les Ouvrages que nous avons de Dom le Nain ſont : *Un Eſſai de l'hiſtoire de l'Ordre de Cîteaux* en 9 vol. *in*-12. On y trouve beaucoup d'onction & de piété ; mais il manque de critique ; *Homélies ſur Jérémie* en deux vol. *in*-8. On y voit le péché décrit avec des traits ſi vifs & ſi affreux, qu'on ſent naître en ſoi une ſecrette horreur pour le crime ; la traduction en François des *Inſtructions de S. Dorothée* Pere de l'Egliſe Grecque, *in*-8. *La vie de M. de Rancé Abbé & Réformateur de la Trappe* en 3 vol. *in*-12. revûe par le Grand Boſſuet. Cette vie que nous avons ſous le nom de Dom le Nain n'a point été donnée telle que cet Auteur l'avoit faite : on y a ſemé des traits ſatyriques, & même des calom-

nies que l'esprit d'équité & de modération n'a pas dictées, & dont l'Auteur n'étoit pas capable. *Rélation de la vie & de la mort de plusieurs Religieux de la Trappe; Elévations à Dieu pour se préparer à la mort.* Rien n'est plus touchant que cet Ouvrage, rien n'est plus capable de nous apprendre à bien mourir. Dom le Nain est encore Auteur de deux petits traités, l'un de l'*Etat du monde après le jugement dernier;* le second *sur le scandale qui peut arriver même dans les Monastères les mieux reglés.* On a aussi quelques autres Ouvrages manuscrits. En général le style du P. le Nain n'est pas serré; mais cette diffusion devient estimable, parce que les vérités dont il traite ont tant de solidité & sont exprimées avec tant d'onction & de piété, qu'on lui sçait bon gré d'avoir été un peu diffus, pournous porter à y réfléchir davantage.

NANCEL, (Nicolas de) ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon & Soissons. Placé à Paris dans le Collège de Presles, il y gagna l'affection de Pierre Ramus qui en étoit Principal. Agé à peine de dix-huit ans, il fut chargé d'enseigner publiquement les langues Grecque & Latine. S'étant retiré en Flandre en 1562, il accepta une Chaire de Professeur dans l'Université de Douai, que le Roi d'Espagne venoit d'établir. Il y prononça deux discours de *Præstantiâ & necessariâ Græcarum litterarum cognitione & de linguâ Latinâ.* Rappellé en France par ses amis, il accepta encore une Chaire dans le Collège de Presles. Son emploi de Professeur ne l'empêcha pas de s'appliquer à la Médecine, pour laquelle il eut toujours de l'attrait. Reçu Docteur de la Faculté de Paris, il alla à Soissons pour pratiquer. Le peu de gain qu'il y faisoit, parce que, dit-il, l'air de cette ville est fort sain & que les habitans n'y sont pas en grand nombre, le détermina à aller à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Le Médecin de l'Abbaye de Fontevrault étant mort en 1587, Nancel obtint sa place, & l'occupa le reste de sa vie. Il mourut l'an 1610 âgé de 71 ans. Ses principaux Ouv. impr. sont: *Stichologia Græca Latinaque informanda, & reformanda, in*-8. Cet Auteur vouloit assujettir la Poësie Françoise à des régles semblables à celles de la Grecque & de la Latine, pour la rendre plus difficile & moins commune; c'est le but de cet écrit, dont les idées n'ont point fait fortune. *Discours* très-ample de la peste *in*-8. *Traduction* Françoise de ses trois traités *de Deo; de Immortalitate animæ; de sede animæ in corpore; Declama-*

tionum liber, eas complectens Orationes quas vel *ipſe juvenis habuit ad populum* vel *Per Diſcipulos recitavit, &c. in*-8, *Petri Rami vita in*-8. Cette vie eſt curieuſe & remplie de faits qu'on lit avec plaiſir. Pluſieurs Ouvrages de Nancel ſont demeurés manuſcrits; parce que les Imprimeurs n'ont pas eu aſſez d'empreſſement pour les accepter, ce dont il ſe plaint avec plus de vivacité que de raiſon.

NANI, (Jean-Baptiſte) noble Vénitien, né en 1616, & mort en 1678. Son pere prit ſoin de ſon éducation, le forma aux affaires & le tint avec lui à Rome où il étoit Ambaſſadeur de la Republique de Veniſe auprès d'Urbain VIII; ce Pape bon connoiſſeur en fait de mérite, annonça l'élévation future de Nani. Admis dans le Collège des Sénateurs l'an 1641, & peu après, nommé Ambaſſadeur en France, il s'acquit une grande réputation. Le Cardinal Mazarin ſçut mettre à profit ſes lumières dans la concluſion du traité de Munſter l'an 1648. De retour à Veniſe cette même année, après avoir obtenu de la France un ſecours conſidérable d'hommes & d'argent pour la guerre de Candie contre les Turcs, il fut Sur-intendant des affaires de la guerre & des finances. L'an 1654 on l'envoya Ambaſſadeur à la Cour de l'Empereur; étant repaſſé en France en 1660, il ſe trouva au mariage du Roi & obtint un nouveau ſecours pour la guerre de Candie. Le Sénat de Veniſe extraordinairement ſatisfait de ſa conduite lui donna la charge de Procurateur de S. Marc & le nomma Capitaine général de la mer. Après les ſervices les plus conſidérables rendus à ſa patrie, le Sénat le chargea d'en écrire l'hiſtoire. La premiere partie qu'il donna & qui a été à traduite en notre langue par l'Abbé Tallemant, fut univerſellement eſtimée; La meilleure édit. eſt celle de Cologne, 1682, 4 vol. *in*-12. celle de Paris eſt tronquée dans des endroits un peu trop vifs. La mort empêcha l'impreſſion de la ſeconde. Quelques éloges qu'on ait donnés à cette hiſtoire de Veniſe, il faut convenir cependant que Nani en l'écrivant a plus conſulté quelquefois les ſentimens naturels qu'il avoit pour ſa patrie que la vérité. On peut lui reprocher auſſi un peu trop d'enflure dans le ſtyle & pas aſſez de pureté dans la diction.

NANNI ou NANNIUS, (Pierre) natif d'Alcmaër en Hollande, l'an 1500, eut un grand génie, une mémoire excellente, & un fonds de bonté admirable. Les études qu'il fit à Louvain commencèrent à donner une grande idée de ſa capacité. Choiſi par les ſuffrages de toute cette

Univerſité pour ſuccéder à Conrard Codenius, Profeſſeur des Lettres Latines dans le Collège des Trois-langues, il remplit ce poſte avec dignité. On s'eſtimoit heureux de l'entendre & de recevoir ſes doctes leçons. Outre l'approbation générale de tous les ſçavans, il fut ſingulièrement eſtimé du Cardinal de Granvelle, qui lui donna un Canonicat dans ſon Egliſe d'Arras. L'Italie envia plus d'une fois ce rare perſonnage aux Pays-Bas, & lui fit les offres les plus flatteuſes; mais rien ne fut capable de le ravir à ſa Patrie. Louvain le poſſéda juſqu'à ſa mort arrivée l'an 1557. On a de cet illuſtre Auteur des *Harangues* & des *Notes* ſur preſque tous les Auteurs Claſſiques & ſur des *Traités* de quelques Peres. *Miſcellaneorum Decas* ou dix Livres de mêlanges, qui regardent la critique, c'eſt-à-dire, la correction & les explications des Auteurs; ſept *Dialogiſmes* des héroïnes que pluſieurs eſtiment être ſon chef-d'œuvre. Il a traduit entr'autres quelques *Epîtres* de Demoſthènes, de Syneſius & d'Apollonius, quelques *Vies* de Plutarque, quatre *Homélies* de S. Baſile, trois de S. Chryſoſtôme, & preſque tous les Ouvrages de S. Athanaſe. Cette dernière traduction n'eſt point eſtimée, parce qu'elle manque d'exactitude & de fidélité. Nanni a auſſi mis en vers Latins *les Pſeaumes* de David, & il a ſçu allier parfaitement les douceurs de la Poëſie à la gravité du texte ſacré. Il paroît par tous ſes ouvrages qu'il étoit en même tems bon critique, excellent Grammairien, Orateur habile, homme verſé dans la Théologie, dans le Droit & dans les Mathématiques.

NANQUIER, (Simon) Poëte latin, vivoit dans le quinzième ſiècle. Nous avons de lui un *Poëme* en vers élégiaques, qui a pour titre: *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miſeriâ.* L'édit. *in*-4. eſt accompagnée d'un long Commentaire. Jean Parradin de Louhans, a traduit en vers François ce Poëme. Le ſecond *Poëme* de Nanquier, en forme d'Eglogue, ſur la mort de Charles VIII, eſt en vers hexamétres ſeulement. Il eſt auſſi Auteur de quelques *Epigrammes*. On ne peut pas nier qu'il n'eût du talent pour la Poëſie, & un génie peu commun.

NANTEUIL, (Robert) Graveur, né à Rheims en 1630, mort à Paris en 1678. Son pere, qui étoit un pauvre Marchand, lui donna toute l'éducation poſſible. Le goût qu'il avoit pour le Deſſein, ſe manifeſta de bonne heure; il ſe trouva en état de deſſiner & de graver lui-même, la Thèſe qu'il ſoutint en Philoſophie. Quoique la gravure fût ſon talent prin-

cipal, il s'adonna particuliè-rement à faire des portraits en paſtel. Ce fut dans ce goût qu'il fit le portrait du Roi, pour lequel il eut cent louis d'or. Il le grava enſuite dans toute ſa grandeur. Sa Majeſté en fut ſi ſatisfaite, qu'elle créa pour lui une Charge de Deſſi-nateur & Graveur de ſon Ca-binet, avec des appointemens de mille livres. Il grava de la même manière le portrait de la Reine-mère, ceux du Cardinal Mazarin, du Duc d'Orleans, de Turenne & de quelques autres, qui lui ont acquis une réputation immortelle. Le Grand-Duc voulut avoir ſon portrait en paſtel, fait par la main d'un ſi habile ouvrier. Nan-teuil n'a gravé que des por-traits, mais avec une préci-ſion & une pureté de bu-rin, qu'on ne peut trop ad-mirer. Son Recueil eſt com-poſé de plus de deux cent eſ-tampes; preſque toutes les perſonnes les plus qualifiées de l'Etat, y ſont repréſentées de la manière la plus noble & la plus naturelle. Sa con-verſation, & ſon caractère le firent rechercher; il joignoit à ſes autres talens celui de compoſer des vers, & de les réciter avec agrément. Dès que le gain de ſon travail l'eut mis à ſon aiſe, il appella ſon pere à Paris, pour le rendre participant du bonheur dont il jouiſſoit. Rien n'égala les marques de tendreſſe qu'il lui donna. Cette piété ne fut pas ſeulement récompenſée dès ce monde, par l'eſtime que lui attira un caractère ſi bon; mais par les graces que Dieu lui fit ſur la fin de ſes jours, en lui donnant les ſentimens les plus chrétiens. Il étoit éloquent naturellement, & vif dans ſes expreſſions; mais après qu'il eut été touché, rien n'étoit plus pathétique que ce qu'il diſoit ſur l'a-mour de Dieu, & ſur les au-tres matières de dévotion.

NANTILDE, Reine de France. Le Roi Dagobert I. l'épouſa, après avoir répu-dié la Reine, ſous prétexte de ſtérilité. Pluſieurs Auteurs ſe ſont imaginés, mais ſans fondement, que Nantilde avoit été Religieuſe. C'étoit une habile Princeſſe: elle gouverna ſagement le Royau-me, après la mort du Roi, l'an 638, & pendant la mi-norité de Clovis II, ſon fils. Elle eut pour Miniſtre le ſa-ge Ega, mourut l'an ſix cent quarante-un, & fut enterrée à S. Denis, auprès du Roi ſon mari.

NARCISSE, Evêque de Jéruſalem. Il avoit près de quatre-vingt ans, lorſqu'il fut choiſi pour gouverner cette Egliſe. Vers l'an 195, il ſe trouva au Concile de Paleſ-tine, aſſemblé pour décider ſur le jour de la célébration de la Pâque. Eusèbe rappor-te, que les Fidèles de ſon tems conſervoient la mémoi-

re de beaucoup de merveilles, que Dieu avoit operées par ce St. Evêque. Mais quelque éclat que les miracles donnaſſent à la réputation de Narciſſe, rien ne le rendit ſi célèbre, que la perſécution, dont Dieu permit qu'il fût éprouvé. Trois ſcélérats, qui redoutoient les châtimens que méritoient leurs forfaits, le chargèrent d'un crime atroce. Pour donner plus de poids à leur accuſation, ils la fortifièrent par un ſerment ſolemnel, mais chacun ſous différentes conditions. La juſtice Divine éclata contre les calomniateurs : ces infâmes parjures tombèrent bien-tôt dans les malédictions qu'ils avoient prononcées contre eux-mêmes. Le premier fut brûlé dans ſa maiſon, avec ſa famille ; le ſecond fut frappé d'un ulcère, qui fit tomber ſon corps en pièces ; les larmes, que le regret de ſa faute fit répandre au dernier, furent ſi abondan.qu'il en devint aveugle. Narciſſe, que l'indignité des calomnies avoit porté à ſe cacher dans le déſert, reparut. On le conjura de reprendre l'adminiſtration de ſon Egliſe. Il rentra dans ſes fonctions, pour quelque tems : mais ſon extrême vieilleſſe, l'obligea bien-tôt de s'en décharger ſur ſaint Alexandre. Euſèbe & ſaint Jerôme en parlent comme de deux Prélats, qui gouvernoient enſemble ; & l'on ne voit pas que ces deux Saints ſuiviſſent, dans l'exercice de leur miniſtère, d'autres règles que celles de la charité. On ne ſçait pas ſi S. Narciſſe paſſa, de pluſieurs années, l'âge de 116 ans.

NARSÉS, Roi de Perſe & ſucceſſeur de Varanne III, ſon pere, en l'an 595, règna environ ſept ans. Ce Prince ſurprit la Méſopotamie & l'Armenie. Dioclétien envoya contre lui Maximilien Galère, qui fut battu ; mais en deux batailles qu'il donna depuis, il mit les Perſes en déroute, fit priſonnier Narſés, reprit la Méſopotamie, avec cinq Provinces au-delà du Tigre. Il y a eu un autre Narſés, Perſan de nation, & Général de l'armée Romaine, qui s'attacha à Juſtinien dès la première bataille, que cet Empereur gagna contre les Perſes. Il parut un ſi grand homme de guerre, qu'on le choiſit pour s'oppoſer à Totila, Roi des Goths, & relever les affaires en Italie, où elles étoient ruinées. Il défit les Goths en deux batailles, l'an 552. Totila fut tué dans la dernière. L'année d'après, il remporta encore d'autres victoires en Italie. Le Cardinal Baronius penſe, que Narſés eſt le même, à qui ſaint Gregoire a écrit ſes lettres ; & celui qui, s'étant révolté contre Phocas, pour venger la mort de l'Empereur

Maurice, fut ſurpris par le même Phocas, qui le fit brûler vers l'an 604.

NATALIS, (Hervé) d'une noble famille de Bretagne, entra jeune dans l'Ordre de S. Dominique, & en fut fait Général l'an 1318. Il s'appliqua à conſerver dans ſon Ordre la paix, que quelques-uns avoient voulu troubler, en accuſant fauſſement quelques Religieux de la Province de Rome, qu'ils nommoient ſpirituels, d'introduire des nouveautés : quoiqu'il ne trouvât rien en ceux-ci de blâmable, il fit un Statut, portant injonction de s'en tenir à ce que la règle préſcrivoit, & d'éviter de faire aucune ſociété, ſous prétexte d'aſpirer à une plus grande perfect. Il mourut en mil trois cent vingt-trois, laiſſant nombre d'ouvr. ſçavans, entre autres *in quatuor Sententiarum volumina ; totius Logicæ Ariſtotelis ſumma ; varii Tractatus, &c.*

NATTA, (Marc-Antoine) Juriſconſulte, né à Aſti, ville d'Italie, entre le Piémont & le Monferrat. La ſcience du Droit, étoit comme héréditaire dans ſa famille. Ses ancêtres s'y étoient diſtingués ; & il eut trois freres, qui embraſſèrent la même étude. Marc-Antoine, né avec le même goût, s'appliqua dès la douzième année de ſon âge, au Droit Civil. Il ne connut aucun des plaiſirs, ni même des amuſemens de la jeuneſſe. L'étude étoit ſa ſeule récréation ; le tems étoit la choſe qu'il priſoit davantage, & qu'il ménageoit avec plus de ſoin. Il n'avoit pas vingt-trois ans, lorſqu'il fut admis au rang des Juriſconſultes, & qu'il reçut le dégré de Docteur en Droit. Le Sénat de Pavie l'appella, pour enſeigner dans cette ville le Droit Canon. Il ſe ſeroit rendu à cette invitation, ſi les Princes de Mantoue, à qui il étoit obligé d'obéir, ne lui euſſent offert un autre emploi : c'étoit celui de Magiſtrat à Gènes, qu'il remplit avec diſtinction. Natta vécut toujours dans le célibat, & il paroit par ſes écrits, qu'il avoit beaucoup de connoiſſance & d'amour de la Religion. Il a laiſſé divers ouvrages, entr'autres ceux *de Deo, lib. 15 ; Conciliorum, lib. 3 ; de Paſſione Domini, lib. 8 ; de immortalitate Animæ, lib. 5 ;* tous ces livres ſont imprimés ſeparement *in-fol.* à Veniſe. Ses huit Diſcours latins ont été imprimés à Pavie, *in-4.* Ils ont trait la plûpart à la Juriſprudence. C'eſt dans le ſeizième ſiècle, que ce célèbre Juriſconſulte a vêcu.

NAVAGERO *ou* NANGER, (André) Poëte latin, eſtimé par ſa capacité, naquit à Veniſe en 1483. Il fit ſes pemières études dans ſa Patrie ; il l'étudia le Grec à Padoue, & en acquit une telle connoiſſance, qu'il l'écrivoit

même avec pureté, en prose & en vers. Il fut chargé de la Bibliothèque publique de Saint Marc, & d'écrire l'histoire de Venise depuis 1486. Lorsque la République se fut liguée avec l'Empereur Charles-Quint, Navagero fut nommé pour aller en Ambassade à la Cour de ce Prince. Arrivé à Pise, il reçut ordre d'y demeurer jusqu'à la fin du siège, que François I, Roi de France, avoit mis devant Pavie. Lorsque ce Prince eut été fait prisonnier, il se rendit en Espagne, où Charles-Quint étoit alors. Son Ambassade dura jusqu'en 1528, qu'il revint dans sa patrie. A peine fut-il arrivé à Venise, qu'il eut ordre de passer en France, avec le même caractère d'Ambassadeur, pour engager François I. à retourner en Italie, afin d'y balancer la puissance de l'Empereur. Il se mit en effet en route; mais peu de jours après son arrivée à Blois, une fièvre le conduisit au tombeau à l'âge de quarante-six ans. Peu de tems avant que de mourir, il fit jetter au feu son *Histoire de Venise*, qui n'étoit pas parfaite, à son goût. Navagero joignoit à un jugement fin & à une belle littérature, beaucoup de modestie & de piété. Il aimoit la retraite & l'occupation, & à faire plaisir à tout le monde. Il a laissé des *Leçons diverses* sur tous les ouvrages d'Ovide, des *Poësies Latines*, des *Poësies Italiennes*; le goût du siècle d'Auguste, se fait sentir dans les premières. L'édition la plus complette que l'on ait de ses ouvrages imprimés, est celle de Padoue en 1718, *in-4.* sous ce titre: *Andreæ Navagerii, Patricii Veneti, Oratoris & Poëtæ clarissimi, Opera omnia.* La famille de Navagero a été féconde en grands hommes. Il y a eu un Cardinal de ce nom, Evêque de Verone, qui se trouva à la conclusion du Concile de Trente, & qui fut nommé à plusieurs Ambassades. André Gritti, Doge de Venise, étoit si charmé de l'éloquence de Bernard Navagero, qu'un jour il lui dit, qu'il mourroit avec plaisir, s'il étoit assuré qu'il voulut se charger de faire son Oraison funèbre. Navagero le lui promit, & le Doge lui en témoigna sa reconnoissance.

NAVARRETE, est le nom de trois Religieux Espagnols, de l'Ordre de Saint Dominique. Le premier, (Alfonse) prêcha la foi dans les Indes Orientales, & y fut martyrisé en 1617. C'est le premier Religieux Dominicain, qui ait eu le bonheur de recevoir, dans ce pays, la couronne du martyre. Le second, (Balthasar) s'est rendu célèbre par un ouvrage en trois vol. *in-folio*, intitulé: *Controversiæ in D. Thomæ, ejusque Scholæ defensionem*; le der-

nier volume parut à Valladolid en 1634. Le troiſième, (Ferdinand) avoit déja rempli les premieres chaires, lorſqu'il alla, en 1646, prêcher la foi dans la Chine. Il n'arriva aux Philippines qu'en 1648. Il travailla à la converſion des Infidèles dans ces Iſles. En 1659, il paſſa dans la Chine, dont il apprit la langue avec tant de ſuccès, qu'il l'écrivoit & la parloit ſur le champ. Il fut choiſi par les Miſſionnaires de ce pays, pour aller ſe plaindre au ſaint Siége, des excès des Jéſuites, & en demander juſtice. Il arriva à Madrid l'an 1672, peu après à Rome. La Relation de ſa Miſſion fut trouvée ſi ſage, qu'on penſa à l'élever à l'Epiſcopat. De retour en Eſpagne, le Roi Charles II. le nomma à l'Archevêché de S. Dominique, en Amerique. Il gouverna ſon Egliſe avec beaucoup de ſageſſe, juſqu'à l'an 1689, auquel il mourut. Perſonne n'a mieux écrit que lui, touchant les affaires de la Chine. Il avoit traité de ce qui concernoit ce pays, en trois volumes, dont le titre étoit: *Tradados Hiſtoricos-Politicos-Ethicos, y Religioſos de la Monarchia de China.* Le premier volum. parut *in-fol.* à Madrid en 1676: il eſt auſſi curieux que rare; l'Inquiſition jugea à propos de ſupprimer le ſecond. On ne ſçait ce qu'eſt devenu le manuſcrit du troiſième. Navarrete compoſa auſſi quelques ouvrages en langue Chinoiſe, dont les principaux ſont: une *Apologie* de la Relig. Chrétienne, & une *Explication des véritésCatholiques.*

NAVÆUS, (Joſeph) Prêtre du Diocèſe de Liege. C'étoit un des plus pieux & des plus ſçavans Théologiens des Pays-Bas. Il a été en liaiſon avec tout ce que nous avons eu de gens habiles dans le dix-ſepitème ſiècle, tant en Flandres, que dans la France & ailleurs. Le grand Arnaud diſoit qu'il n'avoit point connu dans les Pays-Bas de Théologiens vraiment dignes de ce nom, que Opſtraet & Naveus. L'eſprit vif & pénétrant de Navæus, ſon jugement ſolide & ſa grande érudition, le firent aimer & eſtimer de tous ceux qui le connurent. Lorſqu'il fut Licentié en Théologie à Louvain, Opſtraet ſon ami fit en ſon honneur des Vers latins, où l'on trouve beaucoup de Poëſie & de piété. Diſciple fidèle de Jeſus-Chriſt & de l'Egliſe, Navæus ne croyoit pas que l'on dût ſuivre une autre route que celle qui eſt preſcrite par l'Evangile, par les écrits des Apôtres par les déciſions des Conciles, & par les témoignages des ſaints Peres. La témérité des inventeurs de nouv. ſyſtêmes de piété, le faiſoit trembler. Son attachement à la vérité, l'avoit rendu ennemi implacable de toutes

les erreurs, & ſur-tout de celles qui tendent à corrompre les mœurs; mais il ne confondoit point avec les erreurs ceux qui les enſeignoient: en gémiſſant de leurs égaremens, il ne ceſſoit pas de les aimer; & tous les jours il offroit à Dieu pour eux de ces prières ardentes que la charité ſeule peut dicter. Les pauvres étoient l'objet le plus preſſant de ſa tendreſſe; & les beſoins de leur ame ne l'inquiétoient pas moins que leur misère temporelle. Il eut grande part aux ſages réglemens de l'Hôpital des Incurables de Liége, & à l'établiſſement de la Maiſon des Repenties, qui ſe fit de ſon tems. Un peu avant que de mourir, il déclara qu'il étoit ſur-tout comptable de reconnoiſſance envers Dieu, parce qu'il avoit bien voulu que guidé par S. Auguſtin, il apprit de l'Evangile & de l'Apôtre à n'attribuer le bien qu'à la ſouveraine efficacité de la Grace de Jeſus-Chriſt. Il ajoûta, que c'étoit par elle qu'il eſpéroit fermement ſortir victorieux de ſon dernier combat. On peut dire que Jeſus-Chriſt récompenſa le zèle ardent avec lequel il avoit toujours manifeſté la gloire de ſa Croix, en lui accordant la grace de mourir, non ſeulement le jour du Vendredi-ſaint, mais encore à la même heure, à laquelle les Evangéliſtes rapportent que ce Divin Sauveur en expirant ſur la Croix, mit la dernière main à l'œuvre de notre Rédemption. La mémoire de Navæus a toujours été en grande vénération à Liége, où il mourut en 1705, âgé de 54 ans. Quelques jours avant ſa mort, il reçut dans une lettre des gages de l'amitié que le P. Queſnel avoit pour lui. Non-ſeulement il ſe la fit relire de momens en momens juſqu'à l'inſtant de ſon dernier ſoupir; mais il ordonna qu'elle ſeroit miſe dans ſon cercueil avec un Nouveau-Teſtament. Il publia en 1699 deux *Lettres*, contenant le récit de l'intruſion violente du P. Louis Sabran, Jéſuite Anglois, dans la Préſidence du Séminaire de Liége. Il avoit pris cette même année la défenſe de M. Denys, Prof. en Théologie à Liége, accuſé par les Jéſuites d'avoir enſeigné des erreurs. Jamais la plume de Navæus ne fut oiſive. Plus d'une fois, il la fit ſervir à combattre les erreurs des Ultramontains, à défendre les intérêts de l'Univerſité de Louvain, & à tracer dans de ſolides écrits, les fondemens de la Vie Chrétienne. Il en a laiſſé un très-eſtimé, qui a pour titre: *Le Fondement de la Vie Chrétienne, ſelon les Principes que la Foi nous en donne dans l'Ecriture-ſainte, & la Doctrine de l'Egliſe.* Il y a eu auſſi un autre Na-

VÆUS, (Matthias) Liégeois & Docteur de Douai. C'étoit un homme d'un esprit juste & pénétrant & bien cultivé par l'étude. On a de lui quelques ouvrages qui ont rapport à la Religion. *Prælibatio Theologica in Festa Sanctorum*, à Tournai en 1735, *in*-8. Ce sont des Sermons pour les Fêtes de quelques Saints. *Annotationes in summæ Theologiæ & Sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, *in*-4. On ne sçait point en quelle année ce Navæus mourut.

NAUCLERC, (Jean) noble Allemand, natif de Souabe, vivoit dans le quinzième siècle. On le nomma à la Prévôté de l'Eglise de Tubinge, & dans la suite à une Chaire de Droit dans l'Université de la même Ville. Nous avons de lui une *Chronique* latine, *in-fol.* depuis le commencement du monde jusqu'en 1500, qui a été continuée par Nicolas Baselius jusqu'en 1514, & par Surius en 1574. On trouve dans Nauclerc plus d'exactitude & de justesse d'esprit, que dans la plûpart des autres Chronologues. Cet ouvrage est d'un grand secours pour l'Histoire du quinzième siècle.

NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris l'an 1600, fit ses études dans l'Université. Sa Philosophie finie, il suivit le penchant qu'il avoit pour la Médecine. Henri de Mesme, Président à Mortier, charmé de ses talens, voulut l'avoir pour son Bibliothéquaire. Après avoir fait de grands progrès dans les sciences, dans la critique, & la connoissance des Auteurs & dans l'intelligence des langues, il alla à Padoue pour se livrer à la Médecine. Obligé de retourner à Paris, la Faculté de Médecine le choisit, en 1628, pour faire le Discours ordinaire, à la réception des Licenciés; il le fit, & fut très-applaudi. Peu après, le Cardinal Bagni le prit pour son Bibliothéquaire, & l'emmena avec lui à Rome en 1631. Louis XIII, Roi de France, lui donna aussi la qualité de son Médecin, avec des appointemens. Cette raison le détermina à prendre, à Padoue, le bonnet de Docteur en Médecine, en 1633. Après la mort du Cardinal Bagni, le Cardinal Antoine Barberin, le retint auprès de lui. Le Cardinal de Richelieu le rappella en 1642. A peine fut-il mort, que le Cardinal Mazarin le prit auprès de lui, en la même qualité de Bibliothéquaire. Dans l'espace de sept ans, il fit monter à plus de quarante mille volumes la Bibliothéque, qu'il avoit commencée par le premier. Sa réputation se répandit jusqu'en Suède, où la Reine Christine le fit venir. Elle s'entretenoit souvent avec lui sur les Belles-Lettres, & lui donnoit les plus grands t-

moig.[a] d'eſtime. Le pays lui déplût bientôt, il le quitta au grand regret de la Reine. Il étoit déja arrivé à Abbeville, lorſqu'une fièvre l'obligea de s'y arrêter : il y mourut en 1553. Il a laiſſé divers ouvrages, pleins d'érudition & de ſingularité, où il y a des choſes utiles & curieuſes : *Syntagma de ſtudio Militari*, où il donne de fort bons préceptes ſur la manière d'étudier : *Syntagma de ſtudio Liberali*, le plus connu de tous ſes ouvrages : *Apologie* pour les grands hommes accuſés de Magie : *Des coups d'Etat*, *in*-4. ouvrage qui promet plus qu'il ne donne : *Avis* pour dreſſer une Bibliothéque, *in*-8 : *Addition* à la vie de Louis XI, *in*-8. aſſez curieux : *Bibliographia politica ;* cet ouvrage a été traduit en François, & il eſt curieux. L'Auteur reconnoît lui-même, qu'il n'a pas été aſſez exact ſur ce point, &c. Divers Auteurs parlent de Naudé avec éloge, comme d'un homme de beaucoup d'eſprit, d'un grand jugement & de bonnes mœurs, plein de religion, de candeur & d'amour pour la vérité. Il avoit une grande érudition, & a beaucoup écrit. Ses ouvrages dans leſquels il expoſe ſes ſentimens ſur toute ſorte de matière avec beaucoup de liberté, ſont très-propres à former le jugement.

NAUDÉ, (Philippe) Profeſſeur en Mathématiques, naquit à Metz, l'an 1654. Ses parens n'avoient ni le deſſein ni les moyens de le pouſſer à l'étude ; mais le jeune Naudé s'y appliqua de lui-même, & ſon génie joint à une grande application, lui valut tous les maîtres. L'Edit de Nantes ayant été révoqué en 1685, il ſortit de France, & vint s'établir à Berlin. Il y fit amitié avec Langerfeld, qui étoit Mathématicien de la Cour, & qui enſeignoit les Pages. Celui-ci ayant reconnu la capacité de Naudé, l'exhorta à profeſſer cette Science. Langerfeld étant mort peu d'années après, Naudé lui ſuccéda en 1696. La Société des Sciences l'aggrégea à ſon Corps en 1701. Enfin lorſqu'en 1704 le feu Roi fonda l'Académie des Princes, Naudé y fut attaché par une Patente particulière, comme Profeſſeur en Mathématiques. Il mourut à Berlin en 1729. Naudé étoit d'une probité reconnue, & d'un caractère très-eſtimable. Quoique les Mathématiques dûſſent plus l'occuper que toute autre Science, il avoit fait une étude particulière de la Théologie, ſur laquelle il a beaucoup plus écrit que ſur les Mathématiques. Il n'a publié en ce dernier genre qu'une *Géométrie in*-4, compoſée en Allemand, & quelques autres petites pièces, qui parurent en divers tems dans

les *Miſcellanea* de la Société de Berlin. Ses ouvrages de Théologie ſont: *Méditations ſaintes*, *in*-12. *Morale Evangélique*, 2 *vol. La ſouveraine perfection de Dieu dans ſes Divins attributs & la parfaite intégrité de l'Ecriture priſe au ſens des anc. Réfor.*, 2 *v.* Cet ouvrage étoit contre Bayle. *Examen* de deux *Traites* de M. de la Placette, 2 *vol.* Il y a encore d'autres ouvrages de Naudé imprimés & manuſcrits. Son fils aîné fut choiſi pour remplir ſa place à Berlin. Il méritoit cette diſtinction par ſes talens, & ſur-tout par ſon habileté dans les Mathématiques.

NAUSEA, (Frédéric) Juriſconſulte & Théologien. Son éloquence le fit admirer dans la chaire de Mayence, à Vienne en Autriche & ailleurs. L'Empereur Charles V. le nomma à l'Evêché de Vienne, l'an 1541. Paſteur fidèle, il travailla beaucoup pour l'Egliſe, & ſes ouvrages ſont propres pour l'inſtruction du peuple, tant ſur la Morale, que ſur la Doctrine. Il mourut à Trente durant la tenue du Concile l'an 1552. On a de lui quatre *Diſcours ſur la Meſſe contre les Hérétiques. Quatre Centuries d'Homélies. Cinq livres ſur les Conciles. Quatre livres de la fin du Siécle. Trois livres de l'avènement de Jeſus-Chriſt.* Un *Traité* aſſez curieux des choſes merveilleuſes, où il parle des Monſtres, des Prodiges, des Comètes, &c. Il eſt encore Auteur de pluſieurs *Ouvrag.* de Controverſe & de Morale.

NEARQUE, Officier d'Alexandre le Grand. Ce Prince déſirant d'envoyer quelqu'un pour reconnoître la côte de l'Océan, depuis l'Inde juſqu'au fond du Golfe Perſique, ſe trouvoit dans un grand embarras. Nearque fut le ſeul qui oſa ſe charger de cette commiſſion extrêmement dangereuſe, parce qu'il s'agiſſoit de faire voile ſur une mer abſolument inconnue. Le Roi lui ſçut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter, & lui en marqua ſa reconnoiſſance d'une manière tout-à-fait obligeante. Nearque ne partit pas de l'Inde en même tems qu'Alexandre. La ſaiſon des vents du Nord qui ſouffient en hyver, n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre, & c'étoit encore trop-tôt. Auſſi fut-il traverſé par les vents quelques jours après ſon départ, & obligé de chercher un abri pendant 24 jours. Nearque en côtoyant toujours les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au Golfe de Perſe, & arriva à l'Iſle d'Harmuſia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en étoit qu'à 5 journées de chemin. Ayant laiſſé ſa flotte en un lieu de

sûreté, il alla lui cinquième pour le trouver. Le Prince étoit inquiet sur son armée de mer, quand il apprit que Nearque revenoit presque seul, il s'imagina qu'elle avoit été entièrement détruite, & que par un bonheur particulier Nearque s'étoit sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voyoit des hommes pâles, maigres, défaits & à peine reconnoissables. Ayant tiré à part Nearque, il lui témoigna la joye qu'il avoit de le voir de retour; mais en même tems la douleur inconsolable que lui causoit la perte de sa flotte. *Votre flotte, Seigneur*, se recria-t-il aussi-tôt, *graces aux Dieux, n'est point perdue*; & il lui raconta l'état où il l'avoit laissée. Alexandre ne put retenir ses larmes, & il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joye que n'avoit fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit de son voyage & des découv. qu'il y avoit faites, & le renvoya achever de remonter l'Euphr. jusqu'à Babylone, comme il le lui avoit d'abord ordonné. Nearque avoit commencé à faire voile, lorsqu'il apprit qu'Alexandre alloit à Suse: il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, & remonta cette rivière jusqu'à un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre & les troupes de la flotte se rejoignirent. Nearque reçut tous les honneurs qu'il méritoit, pour avoir ramené jusques-là sa flotte, en bon état au travers d'une infinité de dangers. On croit qu'il fut Gouverneur de Lycie & de Pamphylie. Nearque écrivit l'Histoire d'Alexandre le Gr. Sa navigation de l'embouchure de l'Inde à Babylone est une pièce excellente.

NÉCHAO, Roi d'Egypte. L'Ecriture fait souvent mention de ce Prince, sous le nom de Pharaon Néchao. Il entreprit de joindre le Nil avec la Mer Rouge, en tirant un Canal de l'un à l'autre. L'espace qui les sépare est de cinquante lieues. Six vingts mille hommes périren dans ce travail, il fut abandonné. Néchao réussit mieux dans une autre entreprise; d'habiles mariniers de Phénicie, qu'il avoit pris à son service, étant partis de de la Mer Rouge avec ordre de découvrir les côtes d'Afrique, en firent heureusement le tour, & retournèrent la 3^e. année de leur navigation en Egypte par le Détroit de Gibraltar: voyage fort extraordinaire pour un tems où l'on n'avoit pas encore l'usage de la bousole. Le voyage fut fait vingt-un siècles avant que Vasquès de Gama, Portugais, eut trouvé par la découverte du Cap de Bonne-

Espérance, l'an de Jesus-Christ 1497, le même chemin pour aller aux Indes, par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes, dans la Mer Méditerranée. Néchao jaloux de la gloire des Babyloniens, & des Médes, qui avoient envahi l'Empire d'Assyrie, marcha contre eux pour arreter leurs progrès. Josias Roi de Juda, s'étant imprudemment opposé au passage de ce Prince, fut défait & tué. L'expédition de Néchao en Assyrie fut très-heureuse. Plein de gloire il retourna dans son Royaume. En chemin il passa par Jérusalem, ôta la Couronne à Joachas & la donna à Joakim, qu'il condamna à lui payer une somme considérable. Néchao ne jouit pas long-tems du fruit de ses victoires sur les Babyloniens. Nabuchodonosor reprit tout le pays qu'il avoit conquis, défit les Egyptiens, & resserra Néchao dans ses anciennes bornes. Ce Prince mourut après un règne de seize ans, l'an du Monde 3435.

NECTAIRE, Patriarche de Constantinople. La cession que S. Grégoire de Nazianze fit du Patriarchat, occasionna la nomination de Nectaire. Les Evêques qui avoient fait une première faute, en recevant aisément la démission d'un aussi saint Evêque que saint Grégoire, méritoient d'en faire une plus grande, en mettant sur le Siège de Constantinople, un homme du caractère de Nectaire. Il étoit de grande naissance à la vérité, vénérable par son âge, & par le talent qu'il avoit pour le gouvernement des affaires politiques; mais il manquoit, & de science & des autres qualités nécessaires à un grand Prélat. D'ailleurs il n'étoit pas encore baptisé, & l'on ne pouvoit qu'etre surpris de le voir presque aussitôt Evêque que Chrétien. En vain l'on représenta à l'Empereur Théodose qu'un choix de cette nature étoit opposé aux Canons, il fallut céder à sa volonté. Du tems de Nectaire il arriva dans l'Eglise de Constantinople un accident qui a fourni un grand sujet de Controverse entre les Catholiques & ceux qui nient le Sacrement de Pénitence. Une femme de qualité vint trouver le Prêtre Pénitencier, & lui confessa en détail, les péchés qu'elle avoit commis depuis son Baptême. Le Prêtre lui ordonna de jeûner & de prier continuellement. Comme à cette occasion elle séjournoit longtems dans l'Eglise, elle se laissa corrompre par un Diacre. Elle déclara ce péché, qui causa un grand scandale dans le peuple, & une grande indignation contre les Ecclésiastiques. L'Evêq. Nectaire fut embarrassé de ce qu'il devoit faire en cette occasion. Il déposa le Diacre; &

par

par le Conseil d'un Prêtre nommé Eudemon, natif d'Alexandrie, il ôta le Prêtre Pénitencier, & laissa à chacun la liberté de participer aux Mystères, selon le mouvement de sa conscience. La plûpart des Eglises d'Orient suivirent l'exemple de C. P. & supprimèrent le Prêtre Pénitencier. On revint à l'ancien usage conservé en Occident: l'Evêque prit soin par lui-même de la Pénitence publique, sans que les pécheurs fussent obligés de s'adresser à un certain Prêtre. Ils demeurèrent dans l'ancienne liberté, marquée par Origène, de choisir leur Médecin spirituel, & de confesser même en public quelques-uns de leurs péchés, s'ils le jugeoient à propos: ou de s'approcher des saints Mystères, sans avoir recours à la Pénitence, s'ils jugeoient en leur conscience qu'elle ne leur fût pas nécessaire, comme nous en usons encore. Il est constant que la suppression du Prêtre Pénitencier n'a donné aucune atteinte, ni à la Confession secrette, toujours nécessaire pour l'administration de la Pénitence, dont elle fait partie; ni à la Pénitence publique toujours, pratiquée en certains cas, même dans l'Eglise de C. P. Nectaire mourut en 397, & eut pour successeur saint Jean Chrysostome.

NÉERCASSEL, (Jean) connu sous le nom d'Evêque de Castorie. Il naquit à Gorkum en Hollande. Il étoit de la Congrégation de l'Oratoire de Paris, où il avoit fait son Institution. Il alla professer la Philosophie à Saumur, puis la Théologie à Malines, & de-là il vint en Hollande. Il étoit Archidiacre d'Utrecht, & Provicaire, lorsque le Clergé le demanda pour Coadjuteur de Jacques de la Torre & ensuite pour son successeur. Il étoit vraiment Archevêque d'Utrecht, puisqu'il avoit été élu unanimement par le Chapitre, qu'il avoit été sacré pour le service des Eglises de ces Provinces; & qu'il en exerça toujours les fonctions jusqu'à sa mort. Ce n'étoit que par ménagement pour les non-Catholiques, qu'on lui donna un autre titre, comme on avoit fait à ses prédécesseurs. Aussi le grand Bossuet, Evêque de Meaux, qui connoissoit si bien la valeur des termes ne l'appelle dans ses Lettres, que l'Evêque de Hollande. Lorsque le Roi Louis XIV. vint dans ces Provinces en 1672, il fit un accueil des plus gracieux à M. Néercassel. Alexandre VII. avoit voulu à la vérité favoriser M. Catz, Doyen du Chapitre de Harlem, & grand-Vicaire de ce Diocèse. Il ne pouvoit qu'être agréable au Clergé; mais comme il n'avoit point été élû par le Chapitre d'Utrecht, qui in-

fiſtoit toujours pour M. Néercaſſel, ils convinrent tous deux par l'amour de la paix, & dans la vûe du bien de ces Egliſes, que M. Catz gouverneroit le Diocèſe de Harlem, ſous le titre d'Archevêque de Philippes, & M. Néercaſſel celui d'Utrecht, ſous le titre d'Evêque de Caſtorie. Le Nonce de Bruxelles approuva cet accord. Ils furent ſacrés à Cologne le même jour 9 Septembre 1662. M. Catz étant mort un an après, l'Evêque de Caſtorie gouverna ſeul toutes les Egliſes de ces Provinces. Le rare mérite de M. Néercaſſel l'avoit élevé à la dignité de Vicaire-Général du Pape dans les Provinces-Unies, des le Pontificat d'Alexandre VII. Il en ſoutint le poids dans des tems fâcheux avec la ſageſſe d'un homme Apoſtolique, la vigilance d'un vrai Paſteur, continuellement appliqué aux beſoins de ſon troupeau, qu'il portoit toujours dans ſon cœur. Au commencement de ſon Epiſcopat, M. Néercaſſel envoya à Rome une relation de l'état des Egliſes, dont il étoit chargé, & y parla de l'érection du Vicariat faite par Rovenius ſon prédéceſſeur, lui donnant ce nom au lieu de Chapitre, pour éviter d'offenſer les Etats Généraux, & ne leur point donner lieu de croire qu'il prétendit revendiquer les Droits temporels. Il la confirma en appellant cet établiſſement le boulevart de l'Egliſe Catholique des Provinces-Unies. *Columna Eccleſiæ Catholicæ in fœderato Belgio.* Il y a apparence que quand M. de Caſtorie donna cette approbation, en 1667, il n'ignoroit pas ce que penſoit la Cour de Rome, & qu'il ne crût pas aller contre ſes intentions. Bien loin de dominer ſur l'héritage du Seigneur, il n'eut pour ſes peuples, pendant les vingt-quatre années de ſon Epiſcopat, que des entrailles de pere. Continuellement il fut appliqué à prévoir leurs beſoins, & à les prémunir contre les erreurs, par les préceptes qu'il leur donna de vive voix, & dans les trois excellens Traités latins, dont il a enrichi l'Egliſe; l'un du culte des Saints, & principalement de la très-ſainte Vierge; l'autre, de la lecture de l'Ecriture-Sainte, & le troiſième, de l'Amour pénitent. Son traité ſur la lecture de l'Ecriture-Sainte, eſt un excellent ouvrage de Morale & de Controverſe. Il réfute la manière dont les Proteſtans liſent & font lire l'Ecriture-Sainte, & montre, que ce n'eſt que dans l'Egliſe Catholique qu'on la lit comme on le doit; ſon titre eſt: *Tractatus de lectione Scripturarum, in quo Proteſtantium eas legendi praxis, refellitur. Embricæ.* 1677, *in*-12. L'Auteur y a joint une Diſſertation très-ſolide; *De in-*

terprete Scripturarum. M. le Roi, Abbé de Haute-Fontaine, a traduit ce Traité & cette Dissertation en François; & sa traduction a été imprimée à Paris, *in*-8. en 1680. L'ouvrage Latin de M. Néercassel, fut très-bien reçu à Rome; & l'Abbé Nazari en a parlé avec éloge dans son Journal des Sçavans, écrit en Italien en 1677. M. le Roi a aussi traduit en François, le Traité du même Néercassel, du culte des Saints, &c. c'est un gros vol. *in*-8. la traduction a paru en 1679, à Paris. M. le Roi avoit aussi traduit le Traité du même Prélat: *Amor pœnitens*, sur la première édition; mais Dieu l'ayant appellé à lui, en 1684, avant qu'il eût pû conformer sa traduction à une nouvelle édition de l'*Amor pœnitens*, en deux gros vol. *in*-8, son ouvrage n'a point paru. Pierre Guilbert, Parisien, l'a traduit en François, en 1741, en trois vol. *in*-12.

Les ennemis de la saine Doctrine, le traversèrent & le fatiguèrent durant tout le cours de sa vie; mais ils ne purent l'opprimer: ils firent quelques poursuites, pour que l'on condamnât à Rome l'*Amor pœnitens*; mais leurs intrigues furent sans succès. Le Pape lui-même, Innoc. XI, en ayant entendu parler désavantageusement, & voyant qu'on vouloit absolument le condamner, s'écria: *Come, è un libro di buona Dottrina, è l'Autore è un sant huomo! Comment, c'est un livre de bonne Doctrine, & l'Auteur est un sain homme.* Le Cardinal de Grimaldi, Archevêque d'Aix, se déclara en faveur du livre, de même que le Cardinal le Camus, Evêque de Grenoble, & le grand Bossuet, Evêque de Meaux, qui tous deux écrivirent, à cette occasion, des lettres de félicitation à l'illustre Auteur. M. Queras, célèbre Docteur de Sorbonne & Grand-Vicaire de M. Gondrin, Archevêque de Sens, parlant de l'*Amor pœnitens*, dit: il vient tout récemment de paroître un ouvrage digne des premiers tems de l'Eglise, & qui est fait aussi par un Prélat tout Apostolique. Il n'y a presque point de pages, où on ne voie éclater son érudition & son zèle, pour faire connoître la nécessité de cette sainte disposition, (l'amour de Dieu) & la faire embrasser à tous les Fidèles. L'approbation du grand Arnauld, vient à l'appui de tous ces suffrages; c'est un des meilleurs livres, dit ce célèbre Docteur, qui ayent été faits depuis trois ou quatre siècles. On y trouve les plus importantes & les plus saintes maximes de l'Evangile, appuyées de l'autorité des SS. Peres, & expliquées d'une manière noble, pleine d'onction & de piété. La deuxième partie de l'Appendix, qui

eſt dans la ſeconde édition de l'*Amor pœnitens*, eſt l'ouvrage de M. Arnaud, & M. de Caſtorie ne fit que l'adopter. Il vêcut juſqu'en 1686. Il n'y a pas de doute que ſa mort ne fût cauſée par les fatigues exceſſives qu'il eſſuya pendant ſix ſemaines conſécutives, qu'il employa à viſiter les Provinces de ſa Miſſion. Dans ce cours de viſites, il conféra le Sacrement de Confirmation à plus de trente mille perſonnes; prêchant preſque tous les jours, & très-ſouvent quatre ou cinq fois dans la même journée. La foule de ſes auditeurs étoit quelquefois ſi grande, qu'il étoit obligé de prêcher en pleine campagne, où la violence du vent le forçoit d'élever ſa voix. Bien-tôt ſes forces ainſi épuiſées, ſans prendre aucun ſoulagement, même des plus néceſſaires, le jettèrent dans une maladie, qui l'emporta dans ſix ou ſept jours. Il n'étoit âgé que de 60 ans, & fut enterré dans l'Egliſe des Religieuſes de Glanne, au Diocèſe de Munſter. L'Egliſe de Hollande étoit alors compoſée de plus de cinq cens mille Catholiques, gouvernés par plus de quatre cens Paſteurs. M. Nicole avoit de M. Caſtorie les idées les plus avantageuſes: il me ſemble, dit-il dans une lettre, qu'il avoit tout à la fois ce qui a manqué aux plus grands Evêques. *Il étoit puiſſant en paroles & en œuvres. Il a défendu la Foi contre les Hérétiques, par des livres très-bons, & il y a toujours de la dignité, de l'onction, & de la ſolidité dans tout ce qu'il a écrit: ainſi il a rempli toutes les parties de ſon miniſtère, d'une manière excellente.* Ces autorités ſont aſſurément reſpectables. Des ouvrages doivent être bien purs, quand ils échapent à la Cenſure des Examinateurs Romains. Mais ils ne le ſont pas toujours aux yeux de l'abbréviateur de Moreri; ceux de M. de Caſtorie lui paroiſſent favorables aux erreurs de B. & de J. Heureuſement ces erreurs n'ont de réalité, que dans des imaginations prévenues. Que le Docteur critique liſe, à la faveur des lumières de l'ancienne Sorbonne, le livre ſur-tout de l'*Amor pœnitens*, il y reconnoîtra, que cet admirable ouvrage ne fut en butte à la contradiction, que parce qu'on y puiſoit la vérité; & qu'en même-tems qu'on y trouvoit des lumières qui éclairoient l'eſprit, il rempliſſoit le cœur de l'amour divin.

NÉELS, (Nicolas) né dans le Brabant, entra en 1558 dans l'Ordre de ſaint Dominique, où il enſeigna la Théologie: il ſçavoit les langues Grecque & Hébraïque, & combattit puiſſamment les Calviniſtes, avec leſquels il eut, & toujours avec avanta-

ge ; de fréquentes disputes. Il mourut Provincial de la basse Germanie l'an 1600, âgé de soixante ans. Il a laissé de sçavans Commentaires sur le Cantique des Cantiques, sur l'Apocalypse, & d'autres ouvrages.

NÉESEN, (Laurent) de Brabant, Président du Séminaire de Malines & Chanoine de la Cathédrale. Il augmenta considérablement par ses bienfaits, le revenu du Séminaire, à condition qu'on ne nommeroit pour Professeurs, que des Clercs séculiers. Il mourut l'an 1679. Outre différens livres de Morale, il a donné une Théologie Scolastique, qui étoit d'un grand usage.

NÉHÉMIE, fils d'Helcias, né à Babylone durant la captivité, mérita par sa bonne conduite, d'être élevé à la charge d'Échanson d'Artaxerxès Longuemain. Au milieu des honneurs & des richesses, jamais Néhémie n'oublia la patrie de ses peres, & toujours il s'attendrit sur ses maux. Le Prince qu'il servoit, l'appercevant un jour triste, voulut sçavoir le sujet de son chagrin. Néhémie le lui ayant déclaré, Artaxerxès lui permit d'aller à Jérusalem & de la rébâtir, à condition toutefois, qu'il reviendroit à la Cour après un certain tems. Après avoir exécuté sa commission dans les points les plus importans, & avoir été à Jérusalem, il remit le gouvernement entre les mains d'Hanani & d'Hananias, & retourna à Babylone, selon que le Roi le lui avoit fait promettre ; mais après un séjour de quelques années à la Cour, il obtint son congé absolu du Roi, & revint à Jérusalem. Il donna de nouveau tous ses soins à la réformation de son peuple, qu'Esdras avoit commencée, & prit de concert avec ce saint homme, plus versé que lui dans la connoissance de la loi de Dieu, les mesures nécessaires, pour réussir dans un si noble & si pieux dessein. Nous lisons dans les deux livres des Machabées, que Néhémie envoya chercher le feu sacré, que les Prêtres, avant la captivité, avoient caché dans un puits sec & profond ; mais que n'y ayant trouvé que de l'eau boueuse, il la fit répandre sur l'autel, & que le bois qui en avoit été arrosé, s'enflamma aussi-tôt que le soleil parut. Ce miracle étant venu à la connoissance du Roi de Perse, ce Prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, & accorda aux Prêtres de grands privilèges. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras. L'Ecriture nous montre dans ce saint homme, un Courtisan plein de religion, un Laïc brûlant de zèle pour les intérêts de Dieu, & un Citoyen passionné pour le bien

de ſa patrie. On ne ſçait pas combien de tems Néhémie peut avoir vécu, depuis qu'il eût mis la dernière main à la réformation de la Judée; on ignore par conſéquent le tems de ſa mort, & il ne paroît pas, qu'il y ait eu après lui, des Gouverneurs particuliers de la Judée.

NEKAM, (Alexandre) Anglois, Chanoine Regulier & Abbé de ſaint Alban, fleuriſſoit dans le treizième ſiècle, dont il a été un des plus ſçavans. Il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages ſur l'Ecriture Sainte: *Lectiones Scripturarum*; *Moralia in Evangelia*; *de virtutibus*, &c. Nekam mourut en 1227, à Worceſter.

NÉMESIEN, (Aurelius-Olympius) Poëte Latin. Il y a eu deux Néméſiens, qui ont vécu dans le même tems. L'un, favori de Numérien, a compoſé le *Alieutica*, le *Cunegetica* & le *Nautica*. On lui donne communément quatre Eglogues, preſque toujours réunies avec celles de Calpurnius. L'autre, Poëte, qui portoit auſſi le nom de Néméſien, étoit un homme ſans talens, comme on peut en juger par deux fragmens, qui nous reſtent d'un *Poëme ſur la Chaſſe au vol*, qu'il avoit compoſé. Aurelius Néméſien étoit de Carthage. On croit qu'il a vécu ſous l'Empire de Carus & de ſes fils Cari & Numérien, vers la fin du troiſième ſiècle. Numérien ſur-tout eut beaucoup d'eſtime pour Néméſien, & ne dédaigna pas d'entrer en concurrence avec lui pour le prix de la Poëſie. La haute fortune de Néméſien, ne donna point atteinte à la bonté de ſon cœur, & ne l'empêcha pas de s'intéreſſer pour le Poëte Calpurnius, qui ſe voyoit réduit à une misère extrême. Le célèbre Prélat Hincmar de Réims, écrivant à Hincmar de Laon, ſon neveu, parle du livre de Néméſien, comme d'un ouvrage qu'on liſoit au Collège. On étoit ſi prévenu en ſa faveur, dans le huitième & neuvième ſiècle, qu'on le faiſoit lire dans les Ecoles publiques, particulièrement du tems de Charlemagne. M. Mairault, homme de beaucoup d'eſprit & d'érudition, a traduit Néméſien. Sa traduction, la première & la ſeule que nous ayons, a paru en 1744. Elle eſt fidèle, élégante & du meilleur goût: elle eſt accompagnée de notes ſçavantes, inſtructives & amuſantes. Elle a occaſionné de ſa part, une lettre de 28 pag. *in*-12. où il donne de fort bons principes, ſur l'imitation en général, ſur le choix des auteurs dignes de ſervir de modèle, & ſur la manière de les imiter.

NEMOURS, (Marie d'Orléans) fille du Duc de Longueville, Ducheſſe de Ne-

mours, & Souveraine de Neufchâtel en Suiſſe, née en 1625 & morte en 1707, a laiſſé des *Mémoires* écrits avec beaucoup d'eſprit & de fidélité, & d'un ſtyle très-leger. Elle y fait des portraits fort travaillés, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'hiſtoire. Elle y critique amèrement le Duc de la Rochefoucault, comme pour ſe venger de ce que ce Seigr. avoit dit du Duc de Longueville. Ces Mémoires, qui contiennent des particularités curieuſes, ont été imprimés à Paris, & depuis joints à ceux de Joly, à la ſuite deſquels ils ſont, dans une édition particulière d'Amſterdam.

NEMROD ou NEMBROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fondateur du Royaume de Babylone, que l'hiſtoire Sacrée & Profane s'accordent à nous donner, pour le premier Empire du monde. L'an précis de cette fondation nous eſt inconnu. Il ſemble qu'on ne puiſſe guères avancer, ni reculer cette époque au-delà de 1800 ans, 144 après le Déluge. L'Ecriture dit de Nembrod, que c'étoit un puiſſant Chaſſeur devant le Seigneur. Il s'aſſocia un grand nombre de jeunes gens, également infatigables & habiles à manier l'arc, & ſe les attacha. Du Chaſſeur au Guerrier, le chemin n'eſt pas long; la Chaſſe diſpoſa Nembrod à la Guerre. Au plaiſir de règner dans les forêts, ſur les plus fiers animaux, ſuccéda la paſſion de règner ſur les hommes, & d'un Chaſſeur elle fit un Conquérant. Les hommes étoient encore libres, & n'obéiſſoient qu'aux chefs de leur famille. Déja ils avoient achevé de concert, la conſtruction de la ville de Babylone. La confuſion des langues les avoit obligés de ſe ſéparer, pour aller habiter les contrées échues en partage à chaque famille. Treize ans s'étoient écoulés, depuis cette ſéparation, quand Nembrod prit le deſſein de s'emparer de Babylone, qui faiſoit partie du patrimoine de Sem & de ſa poſtérité. De ſes bandes de Chaſſeurs, il forma des bataillons, & entra dans la ville à la tête de ſon armée. Les enfans de Sem en étoient poſſeſſeurs légitimes : étonnés de voir tourner contre eux des armes, qui juſqu'alors n'avoient été deſtinées qu'à percer des bêtes ſauvages, ils abandonnèrent la ville à l'Uſurpateur, & ſe retirèrent au-delà du Tigre. Maître d'un ſi beau pays, Nembrod fit de ſa conquête, la Capitale de ſes Etats, & les augmenta de quelques villes. Depuis l'Euphrate juſqu'au bord occidental du Tigre, tout fut la proye du Vainqueur, ſans autre titre que celui de la loi du plus fort. Le règne de ce premier Mo-

narque fut de soixante-cinq ans. Il gouverna avec tant de sagesse & de bonté, que ses Sujets ne sentirent pas le poids de leurs fers. Ils s'accoûtumèrent à un joug injuste, à la vérité, mais dont ils tiroient plus d'avantage, que de leur liberté. Ses grandes qualités imprimèrent dans le cœur de ses Sujets tant d'estime, de respect & de vénération, qu'oubliant le crime de son intrusion, ils lui continuèrent, & à ses statues après sa mort, les mêmes hommages dont ils l'avoient honoré pendant son règne. Avec le tems, on ne se souvint plus qu'il n'avoit été qu'un homme sujet à la mort, on l'honora comme un Dieu; on lui érigea des autels, on lui institua des Prêtres, on lui offrit des Sacrifices: de-là le Dieu de Bel ou Baal, si célèbre parmi les anciens peuples de l'Orient; de-là, la naissance de l'Idolâtrie en Asie.

NEPOMUCK, (Jean de) Chanoine de Prague, Confesseur, Prédicateur & Martyr, naquit à Nepomuck l'an 1320 dans la Bohême, & fut pieux dès son enfance. Etant entré dans l'Etat Ecclésiastique, il y brilla également par sa science, par sa vertu & par la fidélité avec laquelle il exerça le ministère de la parole, même dans les Cours des Princes. La grande idée qu'il avoit de l'Episcopat lui fit refuser jusqu'à trois Evêchés. A peine accepta-t-il le titre d'Aumônier de Wenceslas & se chargea-t-il de la direction spirituelle de la Reine Jeanne son épouse. Cette Princesse vertueuse ne fut pas à l'abri de la calomnie. Des Courtisans l'accusèrent d'avoir un commerce illégitime, avec un Seigneur de la Cour. Wenceslas trop crédule, fit venir Nepomuck & voulut l'obliger de révéler la confession de la Reine. Le refus l'irrita, il fit jetter le Saint dans une prison avec des entraves aux pieds. Wenceslas revenu à lui-même condamna sa fureur & rendit le Saint à ses fonctions; mais les grandes passions se calment difficilement. Wenceslas sans respect pour le secret inviolable de la Confession, mit Nepomuck à de nouvelles épreuves; elles le trouvèrent inébranlables. Une fermeté pareille méritoit les plus grands éloges, elle mit le comble aux excès du Roi. Nepomuck fut jetté dans la Moldave, où il se noya. Le saint Siège l'a déclaré bienheureux en 1721. On a institué en son honneur une Confrairie, où le but principal des Confrères est de demander un bon usage de la langue. On a aussi imprimé à ce sujet à Mayence en 1725 *in*-8. un *Traité* Latin dans lequel on trouve beaucoup de piété & de solidité.

NEPOS, (Cornelius) étoit d'Hoſtilie, petit bourg du territoire de Veronne, & vêcut juſqu'à la ſixième année d'Auguſte. Ce ſont preſque les ſeules circonſtances que nous ſachions de la vie de cet hiſtorien; mais dans cet obſcurité, c'eſt pour lui un préjugé favorable d'être compté parmi ceux qui ont contribué à former le plus beau & le plus brillant de tous les ſiècles. En vain Æmilius Probus, pour s'inſinuer dans les bonnes graces de Théodoſe, eſſaya-t-il de ſe parer de l'ouvrage de Nepos, en le faiſant paroître ſous ſon nom. Le tems, mais encore plus le caractère de l'hiſtorien l'ont vengé de cet outrage, & l'ont rétabli dans la poſſeſſion d'un bien dont l'ignorance ſeule, & le défaut d'une critique judicieuſe, l'avoient dépouillé. Quoique pluſieurs Sçavans aient confondu ces deux Auteurs, on eſt très-fondé à les diſtinguer. *Cornelius* NEPOS s'eſt renfermé dans les bornes étroites d'un abrégé; mais il ne le cède pourtant à preſqu'aucun des plus grands Hiſtoriens, par le goût & par la conduite de ſon Ouvrage. Semblable à un Peintre habile qui ſçait faire un choix heureux des beautés ſimples & naïves de la nature, qu'il croit les plus propres à caracteriſer les ſujets; notre hiſtorien, en vingt-quatre tableaux des actions des grands hommes de la Grèce, préſente aux Spectateurs des ſujets auſſi propres à l'inſtruire, qu'à l'intéreſſer, par une agréable variété. Pathétique autant que judicieux, il ſonge moins à raconter des faits qu'à les peindre vivement: ſerré & concis, moins par ſtérilité & par ſéchereſſe de génie, que par choix & par diſcernement. Content d'avoir trouvé les beautés convenables à ſon ſujet, il évite d'entaſſer des ornemens ſuperflus qui en troubleroient l'harmonie. Dans cette foule d'idées que lui offrent les actions humaines, il va par un noble eſſor ſaiſir ces traits vifs & eſſentiels, qui ſont les véritables expreſſions du cœur & de l'eſprit. La pureté & l'élégance qui étoient comme le caractère univerſel de tous les Ecriv. du ſiècle d'Auguſte, ſont auſſi celui de Cornelius Nepos. Mais nous admirerons toujours davantage les mœurs & les ſentimens qui règnent dans cet hiſtorien, que tout ce qui eſt le plus capable de faire honneur aux talens de l'eſprit: il ſemble, en effet, n'avoir écrit que pour rendre la vertu aimable, & pour en inſpirer le goût. *Cornelius* NEPOS avoit fait d'autres ouvrages dont il ne nous reſte que des regrets. Il dédia les vies des Grands-Capitaines Grecs & Romains à Pomponius Atticus, cet amateur paſſionné des Lettres, dont il

nous a même laiſſé la vie comme un témoignage immortel de l'amitié réciproque qui étoit entr'eux. Il ne put être l'ami de l'illuſtre Atticus, ſans le devenir en même-tems d'Hortenſius, de Cicéron, & de cette foule de Grands-Hommes que le mérite, le ſçavoir, le goût, les talens de l'eſprit, & plus encore le zèle ardent pour la Patrie, uniſſoient par des nœuds ſi étroits. La dernière & la meilleure traduction de Cornelius Nepos eſt celle du P. le Gras de l'Oratoire; mais elle eſt encore bien éloignée de la concision, de la délicateſſe, de la vivacité & de la façon de peindre forte & gracieuſe de l'original: aſſez fidèle au fond des penſées, le nouveau Traducteur les étend, les enfle & les charge de prolixes & froides circonlocutions, & doit paſſer moins pour un Traducteur que pour un verbeux paraphraſte. Les notes ſont pleines de lumières & d'érudition, & rendent en ce ſens ſa Tradction très-recommandable.

NEPTUNE, fils de Saturne & de Rhée, & frere de Jupiter. L'empire des eaux lui échut, dans le partage de l'Univers. Son ſceptre étoit un Trident, ſon Char une vaſte Coquille, ſes Courſiers des Veaux Marins ou des Chevaux qui avoient en bas la forme de Poiſſon. Enfin ſon cortège conſiſtoit en pluſieurs Tritons qui l'accompagnoient, jouant de la trompette. On a donné Amphitrite pour femme à Neptune. Amphitrite eſt un perſonnage purement Poëtique, qui n'a aucune analogie avec l'hiſt. & qui eſt ainſi nommé de ce que la Mer environne les terres. Neptune ne parvint à ce mêlange, que par la médiation d'un Dauphin qui vainquit la réſiſtance d'Amphitrite. Neptune en reconnoiſſance de ce ſervice plaça le Dauphin parmi les Aſtres, & donna aux Dauphins en général la viteſſe ſur tous les autres poiſſons, & un certain penchant qui les porte à aimer les hommes. Neptune & Apollon furent chaſſés du ciel pour avoir voulu conſpirer contre Jupiter. Ils allèrent enſemble aider Laomedon à relever les murailles de Troie. Neptune irrité du refus que le Roi lui fit de ſon ſalaire le punit, en ſuſcitant un monſtre Marin qui déſoloit tout le rivage.

NÉRI, (S. Philippe de) Fondateur de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire en Italie, iſſu d'une famille noble de Toſcane, naquit à Florence le 23 Juillet 1515. Ses parens eurent ſoin de le faire élever de bonne heure dans les Lettres & dans la Piété. Le ſuccès de l'éducation leur coûta peu, parce que l'enfant y apporta du côté

de l'esprit & du cœur les plus belles dispositions. A l'âge de de 19 ans il alla à Rome, y étudia la Philos. & la Théol. S. Thomas fut son Doct. & jamais il ne s'écarta de sa Doctrine. Son amour pour la pauvreté le fit renoncer à la succession d'un oncle, qui se montoit à plus de vingt mille écus d'or. Sa nourriture ordinaire étoit du pain, auquel il joignoit quelquefois des herbes ou des olives. Il ne mangeoit même qu'une fois le jour, & ne buvoit que de l'eau. Dieu lui avoit inspiré beaucoup de zèle pour le salut du prochain. Il visitoit les malades dans les Hôpitaux, les servoit, les consoloit. Touchés de ses discours & de ses exemples, trente jeunes hommes en un seul jour rénoncèrent à leurs déréglemens, s'unirent à lui, & composèrent une société qui édifia toute la Ville. Persiano Rosa ne pouvant assez louer Dieu des grands fruits que la Charité de Philippe produisoit dans l'Eglise, crut que son ministère deviendroit encore plus utile, s'il le faisoit entrer dans les Ordres sacrés. Mais comme il sçavoit l'éloignement & la répugnance que son humilité lui donnoit pour ces dégrés, il fallut user de toute l'autorité qu'il avoit sur lui, par la qualité de son Confesseur, pour l'y obliger. Philippe élevé au Sacerdoce à l'âge de 36 ans, se retira dans la Maison de S. Jerôme, où plusieurs Prêtres demeuroient dans une entière liberté. Chargé d'entendre les Confessions, il fit des biens extraordinaires dans cette fonction importante. Les Florentins l'ayant engagé en 1564 à prendre la conduite de l'Eglise qu'ils ont à Rome, il y assembla quelques-uns de ses disciples, qu'il fit ordonner Prêtres, & qui y pratiquèrent les mêmes exercices qu'on pratiquoit dans l'Eglise de S. Jérôme. Plusieurs autres personnes tant Ecclésiastiques que Laïques, se joignirent à eux, & formèrent une Communauté, sans avoir d'autres biens que ceux de la charité. Comme l'Institut de sa nouvelle Congrégation ne tendoit pas moins à garentir les hommes de la corruption de l'esprit, que de celle du cœur, il appliqua ses disciples à combattre les erreurs aussi-bien que les vices, pour tâcher de rétablir la pureté dans la foi comme dans les mœurs. Il crut qu'il falloit exposer toute la suite de la croïance de l'Eglise & de sa discipline depuis les Apôtres. Le célèbre Baronius, devenu depuis Cardinal, entreprit à ce sujet l'ouvrage immense des Annales Ecclésiastiques. Philippe ne voulut jamais que ceux qui entroient dans sa Congrégation, fissent des vœux, ni qu'ils eussent d'autre engagement que celui de la charité. Comme les premières assemblées qui don-

nèrent lieu à cet établiſſement, s'étoient tenues dans un Oratoire de l'Egliſe de S. Jérôme, on donna au nouvel Inſtitut le nom de Congrégation de l'Oratoire. L'établiſſement fut confirmé en 1574 par un Bref du Pape Grégoire XIII. L'attachement de ce Serviteur de Dieu à l'Oraiſon, étoit incroyable; il paſſoit des quarante heures de ſuite en Méditation. Dans ſa vieilleſſe il obtint du Pape Grégoire XIV. la permiſſion de dire la Meſſe dans ſa chambre. Le mouvement de l'Amour de Dieu, dont il brûloit en offrant le ſaint Sacrifice, le portoit après le *Domine non ſum dignus*, & avant la Communion, à paſſer encore deux heures à méditer. Philippe mourut à Rome âgé de 80 ans, le jour de la Fête-Dieu, l'an 1595, & fut canoniſé par le Pape Grégoire XV. l'an 1622. La Congrégation de l'Oratoire, fondée en Italie par S. Philippe, eſt différente de celle que le Cardinal de Berulle fonda en France, au commencement du dix-ſeptième ſiècle. L'une & l'autre ont produit pluſieurs grands hommes, qui ont ſervi utilement l'Egliſe.

NERICAULT, (Philippe) Deſtouches, né à Tours d'une bonne famille, y fit ſes premières études, & vint les achever à Paris, où il ſe diſtingua par ſon eſprit & ſon talent pour la Poëſie Françoiſe. Lorſqu'il eut fini ſa carrière ſcholaſtique, il lui prit envie de ſervir le Roi, à l'exemple de pluſieurs freres qu'il avoit, & il ſe trouva au ſiége de Barcelone, où il faillit périr par l'effet d'une mine. Son Régiment paſſant par Soleure, il fut préſenté au Marquis de Puiſieux, Ambaſſadeur de France, qui le retint auprès de lui, & Deſtouches ſe livra ſous ce Miniſtre à l'étude des Négociations avec tant de ſuccès, que peu de tems après, il fut nommé Sécrétaire d'Ambaſſade. Le goût que la nature lui avoit donné pour l'Art Dramatique, ne ſouffrit aucune atteinte de la ſéchereſſe de ſon emploi, & il compoſa en Suiſſe ſa première pièce, *le Curieux impertinent*, qu'il fit enſuite jouer à Paris avec applaudiſſement. Ce début l'ayant encouragé, il ſe livra au Théatre, & la réputation qu'il y acquit l'ayant fait connoître du Régent, ce Prince qui ſçavoit que Deſtouches joignoit à ce talent, celui des affaires, l'envoya en Angleterre en 1717. Il y paſſa ſept années entières, chargé des affaires de France, & il s'y maria avec une jeune Angloiſe, à qui il recommanda de tenir ſes nœuds ſecrets, & il mit en Comédie ſon mariage même, ſous le titre de *Philoſophe marié*. Rappellé en France à la

mort du Cardinal du Bois, le Régent pour reconnoître ſes ſervices, le deſtina au Département des Affaires Etrangères ; mais la mort de ce Prince fit évanouir les eſpérances de Deſtouches, qui peu content du Miniſtère, & jouiſſant d'une fortune honnête, borna ſon ambition à cultiver les Lettres, & à ſe rendre digne de plus en plus de l'Académie Françoiſe, où il avoit été reçû en 1723. Il ſe retira d'abord dans le Maine, puis dans une Terre qu'il acheta près de Melun, & c'eſt dans cette ſolitude qu'il compoſa tous les Ouvrages Dramatiques, qu'il a donnés depuis *le Philoſophe marié*. Il venoit de tems en tems à Paris apporter une pièce aux Comédiens, & repartoit pour la campagne, la veille de la première repréſentation. Il y mourut en 1754, âgé de 74 ans, avec la réputation d'un homme de probité, plein de candeur & de franchiſe, bon citoyen, bon mari, bon pere, bon ami. On a imprimé ſes Œuvres à l'Imprimerie Royale en 4 *vol. in*-4°. On y trouve le *Curieux Impertinent*, ſujet tiré de Dom Quichotte, Comédie en 5 Actes, bien écrite, mais trop longue, trop froide, & dont les caractères ſont trop uniformes: l'*Ingrat*, qui eut peu de ſuccès par le défaut du premier perſonnage, qui n'eſt point théatral, quoique la pièce ſoit d'ailleurs bien conduite. L'*Irréſolu*, ſujet mal rempli, mais où il ne laiſſe pas d'y avoir de très-bons caractères. Ces trois premières pièces ont un air de famille qui leur fait tort: le génie inventeur de Deſtouches éclata dans *le Méliſant*, qui eut un grand ſuccès, quoique la pièce ſoit un peu trop compliquée & trop denuée d'action. *Le triple Mariage* en un Acte & en Proſe, fait ſur une aventure arrivée à Paris, eſt une des plus agréables petites pièces qui ſoient au théatre: *l'Obſtacle imprévu*, en 5 Actes & en Proſe, n'eut qu'un ſuccès foible, à cauſe de l'intrigue trop compoſée & trop chargée, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs pleine d'agrémens, & que les caractères y ſoient bien ſoutenus. *Le Philoſophe marié*, eſt le chef-d'œuvre de Deſtouches, ainſi que *le Glorieux*. La première eſt ſon Hiſtoire miſe au Théatre, & il y peint ſa femme, ſa belle-ſœur, ſon pere & lui-même, ſous le nom d'Ariſte. Tous les rôles de cette pièce ſont excellens, l'intrigue & le dénouement admirables, & elle mérite tous les éloges qu'on lui donne. *L'Envieux*, en un Acte & en Proſe, eſt très-peu de choſe. *Le Philoſophe amoureux*, en 5 Actes & en Vers, pièce froide, ſans Comique, ſans intérêt, tomba dès la première repréſentation. *La fauſſe Agnès*, ou *le Poëte cam-*

pagnard, en 3 Actes en Proſe, eſt plutôt une Farce qu'une Comédie : *le Tambour nocturne*, Comédie Angloiſe d'Adiſſon, ajuſtée au Théatre François par Deſtouches, eſt peu de choſe pour le fond, & manque d'action, de caractères & de chaleur ; l'Auteur reprit ſon vol dans *le Glorieux*, & on y trouve tout le génie du *Philoſophe marié*. La pièce eſt ingénieuſe, plaiſante, ſemée de traits neufs, bien conduite & bien écrite. Le *Diſſipateur*, en 5 Actes & en Vers, manque par le caractère du Héros de la pièce, qui eſt peu théatral ; elle eſt d'ailleurs bien verſifiée, remplie de traits ingénieux. *L'Ambitieux & l'indiſcrete*, Tragi-Comédie ; *l'Enfant gâté*, Comédie en un Acte en Vers ; *l'Amour uſé*, en cinq Actes en Proſe, ne contribuèrent en rien à la gloire de Deſtouches ; mais *l'Homme ſingulier*, en 5 Actes & en Vers, releva ſa gloire. Il y a des très-beaux morceaux dans cette pièce, & la diction en eſt mâle & ſoutenue. Il ſe ſoutint dans *la Force du Naturel*, en 5 Actes & en Vers, dont les caractères ſont ſoutenus, l'intrigue bien développée, & le ſtyle élégant & noble. On trouve encore dans le Recueil de Deſtouches *le Mariage de Ragonde & de Colin*, jolie bagatelle faite pour Sceaux, & tranſportée depuis ſur le Théatre de l'*Opera*, ſous le titre des *Amours de Ragonde* : quelques *Comédies poſthumes*, les *Diſcours Académiques*, &c. En général on remarque dans les pièces de cet Auteur la juſteſſe du Dialogue, une verſification facile, un Comique noble, un grand fond de Morale, une élégante ſimplicité ; il n'a pas la force comique de Molière, ni la gayeté de Renard ; mais on peut le placer entre ces deux Poëtes. Ce qu'on peut lui reprocher, c'eſt trop de monotonie, un ſtyle quelquefois diffus, & peut-être trop de régularité.

NERON, (Domitius) Empereur Romain, fils de Cneius Domitius Ænobarbus & d'Agrippine, fut adopté par Claude, depuis que ſa mere Agrippine fut devenue femme de cet Empereur. Après la mort de Claude, Agrippine fit ſi bien, que Neron monta ſur le trône, au préjudice de Britannicus, qui par le droit de ſa naiſſance, eût dû être préféré au fils adoptif. Neron avoit naturellement de la grandeur d'ame ; il ne manquoit ni de cœur, ni de vivacité d'eſprit, ni de capacité pour les affaires ; mais il étoit plus porté à la fainéantiſe & au plaiſir qu'au travail & aux affaires. Penſer étoit une fatigue pour lui, & dès ſon enfance, au lieu de s'attacher à l'étude des Lettres, il s'adonna par préférence à peindre, à gra-

ver, à jouer des instrumens, & à conduire des chars. Les prémices de son gouvernement furent si heureuses, que les Romains se flatèrent de voir renaitre les beaux jours d'Auguste. Il se montra juste, libéral, populaire, & d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui apportoit à signer un Arrêt de mort, il dit d'un air touché : « Plût au Ciel que je ne » sçusse point écrire. » Sentiment noble, digne d'un Empereur vertueux. Il marquoit en toute occasion une modestie aimable : le Sénat l'ayant loué sur la sagesse & l'équité de son gouvernement, il répondit : « Attendez à me louer que je l'aie » mérité. » Les Romains admiroient ce jeune Prince & le regardoient comme un présent du Ciel. A la vûe de la sagesse & de l'équité qui brillèrent, durant les cinq premières années de son gouvernement, Trajan disoit que ce petit espace de tems avoit effacé les règnes les plus beaux & les plus longs. C'étoit le fruit de l'éducation qu'il avoit reçue d'Afranius-Burrhus & de Sénèque, personnages d'un mérite distingué. L'un étoit aussi capable d'enseigner à un jeune Prince l'art militaire, & d'imprimer dans son ame ces qualités nobles qui produisent les grandes actions, que l'autre étoit propre à polir & orner son esprit. Burrhus sur-tout ne flatoit point les défauts du jeune Empereur, & lui disoit toujours librement la vérité. Agrippine par son orgueil & par sa dangereuse politique, étouffa les semences de vertus, que ces deux maîtres célèbres jettoient dans son cœur. Quoique Burrhus & Sénèque fussent ses créatures, leur reconnoissance n'alla pas jusqu'à la servir au préjudice de ce qu'ils devoient à Neron, à l'Empire & à leur propre gloire. Ils étoient tous deux de caractères différens ; mais leur intérêt commun les tint toujours unis. Burrhus fort versé dans l'art de la guerre, s'étoit fait en même-tems respecter, par la sévérité de ses mœurs. Sénèque plus liant, avoit acquis par la culture des Lettres, la politesse & les graces qui en sont le fruit ordinaire. Ces deux Ministres avoient démêlé les inclinations vicieuses de Neron. Ils craignirent avec raison qu'il ne vérifiât bientôt ce que son pere Domitius Ænobarbus, homme dur & féroce, avoit annoncé à sa naissance, que d'Agrippine & de lui, il ne pouvoit naître qu'un monstre. Burrhus par sa franchise, & Sénèque par ses insinuations, attaquèrent avec succès le pouvoir exhorbitant d'Agrippine, en faisant honte à Neron de l'obéissance aveugle qu'il rendoit moins à sa mere, qu'à l'Esclave qui la

gouvernoit. Agrippine fut dépouillée de l'autorité & du crédit dont elle étoit ſi jalouſe. Mécontente ; elle menaça ouvertement ſon fils de faire déclarer Britannicus Empereur. Ces menaces engagèrent Neron à faire périr par le poiſon un innocent & un frere. Agrippine en perdant Britannicus, perdit tout. Elle ſentit que ce forfait pouvoit être un dégré pour aller juſqu'à elle. Ce ſeul eſſai de la méchanceté de ſon fils, lui prouvoit de quoi il étoit capable. Neron déterminé à ſe défaire d'Agrippine, ne penſa plus qu'aux moyens de l'exécuter. La violence ouverte étoit trop odieuſe, & non ſans danger. Le poiſon ne lui paroiſſoit pas un moyen aſſez ſûr. Dans ces perplexités, Anicet un de ſes affranchis lui offrit de faire une Galère, dont le haut tomberoit de lui-même, & dont le fond s'ouvriroit en même-tems, enſorte qu'Agrippine ſeroit accablée ou noyée, ſans qu'on pût en accuſer, que les malheurs ordinaires de la Mer. Ce ſtratagême devenu inutile, le lâche Miniſtre de la cruauté de Neron, s'offrit d'aller tuer Agrippine. Il ſe rendit avec deux Officiers dans la chambre où elle étoit couchée. Un d'eux lui déchargea un coup de bâton ſur la tête : Agrippine montrant ſon ventre, leur dit : « Frappez cette partie de mon » corps, elle l'a bien mé- » rité ; c'eſt elle qui a porté » Neron ; & qui a donné le » jour à ce monſtre ». Neron ſentit dans le moment l'énormité de ſon crime, & dans les mouvemens de terreur qui le ſaiſirent, il crut voir tout l'Univers armé contre lui. Les remords, comme autant de furies, le déchiroient continuellement, & lui préſentoient ſa mere, expirante ſous les coups des infâmes miniſtres de ſa barbarie. Britannicus & Agrippine ne furent pas les ſeules victimes de ſes cruautés ; il fit périr Octavie ſa femme, Burrhus & Sénèque, le Poëte Lucain, Petrone, Auteur plus élégant & plus poli que chaſte qu'on a nommé le *Sur-intendant des délicates voluptés, de cet Empereur ;* Poppée ſon amie, femme d'Othon. Tant de barbarie eût dû révolter naturellement le Sénat & le peuple ; mais les Romains déjà corrompus par les vices des Empereurs précédens, avoient achevé de renoncer à toute ſorte de vertus. Le Sénat approuvoit tout ce que faiſoit l'Empereur, & les Citoyens auſſi mépriſables que les Magiſtrats, ne ceſſoient d'offrir des vœux & des ſacrifices publics, pour la conſervation de ce monſtre. Tant de baſſeſſe & tant de lâcheté avoient fait comprendre à Neron, qu'il pouvoit impunément donner un libre cours

à ſes paſſions. Plein de mépris pour de tels ſujets, il ceſſa de ſe reſpecter; il renonça publiquement à toute bienſéance, à toute honnêteté, & ne mit plus de bornes à ſes extravagances. Il ne manquoit plus, pour combler l'iniquité de cet Empereur que de maltraiter les Chrétiens: il fut le premier des Céſars qui commença à les perſécuter violemment. Au ſortir d'un feſtin ſingulier, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome: pour jouir à ſon aiſe d'un ſpectacle qui l'amuſoit ſeul, il monta ſur une tour fort élevée où rien n'échappoit à ſa vûe. Il chanta habillé en joueur de lyre, un Poëme qu'il avoit compoſé ſur l'embraſement de Troye. L'incendie dura neuf jours, & n'épargna que quatre quartiers de la ville. Neron rejetta ſur des innocens un crime dont il étoit l'auteur. Les tourmens qu'il fit ſouffrir aux Chrétiens, excitèrent la compaſſion de ceux mêmes qui les haiſſoient le plus. Saint Paul eut dans la perſécution de Neron la tête tranchée, & S. Pierre fut crucifié. Les Juifs furent auſſi l'objet de ſa barbarie: tout le monde gémiſſoit de ſe voir aſſervi à un monſtre de cette nature. Les Romains laſſés enfin des fureurs de cet Empereur, ne virent plus de ſalut pour eux que dans la rebellion; elle éclata d'abord dans la Gaule Celtique, où le Sénateur Vindex commandoit en qualité de Protecteur; ſon amour pour la gloire, & ſon horreur pour la ſervitude, lui firent prendre la réſolution de ſoulever les Gaulois. Il ſe vit bientôt à la tête de cent mille hommes en arme. Pour montrer qu'il n'agiſſoit ni par intérêt, ni par ambition, il proclama Empereur Galba, gouverneur d'Eſpagne, homme illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite. Vindex lui écrivoit pour l'engager à prendre le parti du genre humain, contre un monſtre né pour ſa deſtruction. Galba reçut agréablement cette propoſition. A la première nouvelle de ce ſoulévement, Neron forma mille projets inſenſés de vengeance. Il vouloit faire maſſacrer tous les Gouverneurs des Provinces, & tous les Généraux d'armées, égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, empoiſonner le Sénat entier dans un repas, & brûler la ville une ſeconde fois. Le Sénat entra dans la conjuration de Vindex, & l'appuya de ſes Décrets. Neron déclaré ennemi public, fut condamné à être traîné publiquement tout nud, à avoir la tête attachée à un poteau, à être fouetté juſqu'à la mort, précipité enſuite de la roche du Capitole, tiré avec un croc & jetté dans le Tybre. Il prévint ce ſupplice en s'en-

fonçant lui-même un poignard dans la gorge. Ce fut précisément le même jour, où six ans auparavant il avoit fait mourir sa femme Octavie. Neron ne pouvoit finir sa vie par une main plus infâme que la sienne. Ce fut l'an 68 de Jesus-Christ, après treize ans & quelques mois de règne, à l'âge de 31 ans, détesté de tous ses sujets, & abhorré de tout l'Univers. Dans tous les siècles son nom seul exprimera toujours un maître inhumain, un tyran barbare & furieux.

NERVA, (Cocceïus) Empereur Romain. Après la mort de Domitien, tous les suffrages se réunirent en faveur de Nerva, que ses vertus & une longue expérience faisoient estimer depuis longtems. Il étoit originaire de l'isle de Crête, & sa famille s'étoit établie à Narni dans l'Ombrie. Son pere & son ayeul avoient été Consuls, & son mérite l'avoit élevé lui-même aux premières dignités de l'Etat. Neron l'honora des ornemens du triomphe, & d'une statuë dans son Palais. Il l'aima même beaucoup à cause de ses talens pour la Poësie, qu'il cultivoit en homme sage, sans trop s'y appliquer. Les Anciens ont parlé de ses Poëmes avec éloge. Nerva étoit sage, prudent, doux, poli, actif & vigilant, lorsqu'il s'agissoit de remplir ses devoirs. Toujours prêt à faire valoir les actions vertueuses, & autant qu'il étoit porté par la bonté de son cœur, à y applaudir, autant il montroit d'horreur pour le vice, & d'aversion pour les méchans. Dès le commencement de son administration il fit connoître qu'un Prince sage peut concilier deux choses, qu'on croit communément incompatibles, la liberté des Sujets & la puissance absolue du Monarque. Les Romains crurent voir renaître l'heureux siècle de Saturne, où les hommes pouvoient vivre dans cette précieuse sécurité, qui sous un empire juste, & à l'abri des loix, accompagne l'innocence des mœurs. Nerva avoit trop d'humanité & de droiture pour laisser subsister les Décrets injustes de Domitien. Un des premiers qu'il révoqua, fut celui qui condamnoit un grand nombre de Chrétiens au bannissement. Persuadé qu'il étoit injuste & absurde de vouloir dominer sur les consciences, il rappella tous les Chrétiens exilés, & leur permit l'exercice de leur Religion. Ce fut alors que saint Jean l'Evangeliste quitta l'isle de Patmos pour retourner en Asie. L'excès des libéralités de l'Empereur ayant épuisé ses revenus, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Les Savans & les bons Ecrivains reçurent de lui des bienfaits

proportionnés à leur mérite. Ces gratifications leur étoient d'autant plus honorables, qu'elles partoient d'un Prince connoisseur, qui sçavoit estimer & faire ce qu'il récompensoit : aussi vit-il fleurir de son tems des Auteurs célèbres, & entr'autres Quintilien. La douceur & la clémence furent les vertus favorites de Nerva. Il jura solemnellement que nul Sénateur ne seroit mis à mort par ses ordres, & il fut fidèle à sa parole. Tant de rares qualités ne le mirent pas à l'abri des conjurations ; mais elles furent bientôt étouffées. Nerva, contre l'avis & les réprésentations du Sénat, ne se vengea des coupables que par le bannissement ; ce qui donna lieu à Fronton un des principaux de Rome de dire un jour : « Que c'étoit un » grand malheur de vivre » sous un règne où tout étoit » défendu; mais que c'en étoit » un pire de vivre dans un » Etat où tout étoit permis. Ces discours parvinrent jusqu'aux oreilles de l'Empereur, & il n'en fut pas irrité. Comme il vouloit règner sagement & au gré des peuples, il ne pensa qu'à corriger l'excès de bonté qu'on reprenoit en lui. En vain on s'efforça de le rendre plus attentif à sa sûreté, il répondoit qu'il avoit pour devise : *La bonne conscience vaut un Royaume.* Quelque envie qu'eût Nerva de rendre ses peuples heureux, sa trop grande douceur donna lieu à beaucoup de vexations. Il n'eut aucune guerre étrangère à soutenir, mais les troubles domestiques ébranlèrent beaucoup son autorité. Sentant qu'à l'âge où il étoit, & avec un caractère naturellement timide, il avoit besoin d'être secondé par un Collègue ; il se détermina à adopter un successeur qui fût en état de le faire respecter & de règner après lui. Quoiqu'il eût beaucoup de parens & d'amis, il ne consulta dans son choix que l'intérêt public. Marcus-Ulpius Trajanus, qui commandoit une très-puissante armée dans la Germanie, fut déclaré César, décoré du titre d'Empereur, surnommé *Germanicus*. Cette adoption universellement applaudie, mit le comble à la gloire de Nerva ; mais il n'en goûta pas les fruits : dans un transport de colère contre un insigne délateur, membre du Senat, nommé *Aquilius Regulus*, une fièvre violente le saisit & l'emporta en peu de jours, après un règne de seize mois. Il avoit, suivant l'opinion commune, soixante-six ans. Son corps fut porté dans le tombeau d'Auguste, & le Senat le mit, suivant la coutume, au nombre des Dieux. Sa mort arriva la quatre-vingt-dix-huitième année de l'Ere Chrétienne.

NESTOR, Roi de Pyle en Arcadie, fils de Nelée & de Chloris. Il fut préſervé du ſort de ſon pere & de ſes dix freres, qu'Hercule maſſacra inhumainement. Il combattit les Centaures, qui vouloient enlever Hippodamie, & ſe fit une grande réputation au ſiège de Troye. Selon la fable, il vécut 300 ans, par la faveur d'Apollon. Il y a eu un autre Neſtor Poëte grec, Auteur d'un Poëme épique, intitulé l'*Iliade*, dont le premier livre n'avoit point d'A, le ſecond point de B, & ainſi des autres. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu.

NESTORIUS, Héréſiarque, Evêque de Conſtantinople, né à Germanicie dans la Syrie. Il embraſſa d'abord la Vie Monaſtique, dans un Monaſtère près d'Antioche. Théodoſe, Evêque de cette Ville, l'ayant ordonné Prêtre, lui donna l'emploi de Catéchiſte. Sa conduite qui avoit toujours été irréprochable, un air de ſimplicité & de modeſtie, & ſon talent pour la parole; qu'il avoit nourri par l'étude de l'Ecriture & des Peres, tout contribuoit à lui concilier le reſpect & l'admiration des fidèles. Elevé ſur le ſiège de Conſtantinople l'an 428, il affecta d'abord un grand zèle contre les Hérétiques, & fit abattre les Egliſes des Ariens. Cependant il ne tarda pas à publier ſes erreurs. Il chargea un Prêtre, nommé Anaſtaſe, de prêcher qu'on ne devoit point appeller la ſainte Vierge, la Mere de Dieu. Cette Doctrine parut nouvelle, & les aſſiſtans en furent ſcandaliſés. Neſtorius ayant prêché lui-même quelques jours après, ſoutint ce qu'Anaſtaſe avoit avancé, & déclara naturellement qu'il ne pouvoit, ſans être choqué, entendre dire, que la ſainte Vierge fût Mere de Dieu, que Dieu fût né, que Dieu fût mort. Il falloit, ſelon lui, conſidérer en Jeſus-Chriſt deux hypoſtaſes ou perſonnes, auſſi-bien que deux natures; & il y avoit deux fils, l'un Dieu & l'autre Homme. Ce qui faiſoit qu'on ne devoit pas appeller Marie *Mere de Dieu*, *Theotocos*, mais *Chriſtotocos*, *Mere de Chriſt* ſeulement. Par là il détruiſoit le Myſtère de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui conſiſte en l'union des deux Natures, Divine & Humaine, en la perſonne du Verbe; d'où réſulte un Homme-Dieu, appellé Jeſus-Chriſt, duquel par ce moyen les actions ſont *Théandriques*, c'eſt-à-dire divinement humaines, & humainement divines, & par conſéquent d'un mérite infini. Un Avocat, nommé Euſebe, ſimple Laïc, mais homme de bien, & fort inſtruit dans la Religion, enflammé de zèle, cria à Neſ-

torius au milieu de ſon Sermon: *C'eſt le Verbe Eternel lui-même, qui eſt né ſelon la chair.* La Patriarche offenſé de ſa hardieſſe, le menaça de ſon indignation, & continua ſon diſcours. Quelque tems après il prêcha encore les mêmes erreurs. L'Avocat Euſebe qui fut depuis Evêque de Dorylée, ne ſe contenta pas de rendre témoignage à la vérité de vive voix, il fit une proteſtation, qu'il adreſſa aux Evêques, aux Prêtres & à tous les fidèles. Quel ſujet d'étonnement! Le Patriarche de Conſtantinople devenu l'inſtrument de Satan, & pour ainſi dire ſa bouche, tandis que la cauſe de Dieu eſt défendue par un ſimple Laïc. En peu de tems l'héréſie fit des progrès ſurprenans. Neſtorius eut l'adreſſe de mettre la Cour dans ſes intérêts; & s'appliqua à inſinuer ſa Doctrine & à la faire goûter au peuple. Proclus, Evêque de Cyzique eut le courage de défendre l'ancienne foi, en préſence de Neſtorius lui-même. Saint Cyrille, Patriarche d'Aléxandrie, s'appliqua d'abord à préſerver les Moines d'Egypte du poiſon de l'erreur en leur expoſant dans une Lettre la vérité du myſtère de l'Incarnation. Il écrivit auſſi au Pape S. Céleſtin, qui dans un Concile tenu à Rome l'an 1430, condamna les écrits de Neſtorius. Quoique ce Patriarche fût protégé à la Cour, le ſoulèvement preſque général du Clergé de Conſtantinople ouvrit les yeux de l'Empereur, & il ordonna qu'on aſſemblât à Ephèſe un Concile général en 431. Neſtorius ayant refuſé d'y comparoître, fut condamné & dépoſé; puis renvoyé dans ſon Monaſtère. Comme il continuoit de prêcher ſes erreurs, Théodoſe le Jeune l'exila à Oaſis en Egypte, où quelques années après il mourut miſérablement. On a pluſieurs fragmens des Sermons, & des autres écrits de Neſtorius. Son héréſie a fait beaucoup de ravages dans l'Egliſe; elle ſubſiſte encore en pluſieurs endroits de l'Orient.

NETTER *Waldenſis* ou de *Walden*, (Thomas) ainſi nommé, parce qu'il étoit natif d'un village de ce nom en Angleterre, prit l'habit de Religieux dans l'Ordre des Carmes à Londres. Son mérite l'éleva à la charge de Provincial: il ſervit les Rois Henri IV, V & VI, dans diverſes affaires importantes. Ce Pere parut avec éclat au Concile de Conſtance, il y confondit les Huſſites & les Sectateurs de Wiclef. Depuis il écrivit contre ſes erreurs ſon Traité intitulé: *Doctrina antiquitatum fidei Eccleſiæ Catholicæ*, qu'il dédia au Pape Martin V; il en compoſa divers autres, & mourut l'an 1430.

NEVERS, (Philippe-Julien Mazarini Mancini) Duc de Nevers & de Donzi, Chevalier des Ordres du Roi, ſe diſtingua par ſon amour pour les Lettres & ſe mêloit de Poëſies. Il en a fait quelques morceaux en François, qui ſont d'un goût plus que ſingulier. Ce Seigneur, par une bizarrerie inexcuſable préféroit Pradon à Racine, & lorſqu'il ſçut que le dernier travailloit à ſa *Phedre*, il engagea Pradon à en compoſer une pour lui ſervir à faire tomber celle de Racine quand elle paroîtroit. Pradon tout fier du ſuccès que ſa première Pièce avoit obtenu du jeu des Acteurs & de la cabale, oſa joûter avec ſon rival, & fit repréſenter ſa Pièce deux jours après celle de Racine. Sa faction, dont le Duc de Nevers étoit le chef, n'épargna rien pour le faire valoir, & il lui en coûta 15000 liv. pour procurer ſix repréſentations favorables à un ouvrage déteſtable. Madame Deshouliéres qui étoit du complot, ſervit ſon ami de ſa plume, & elle fit contre la Pièce de Racine le fameux Sonnet auſſi dépourvû de ſel que rempli de malignité :

Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante & blême
Dit des vers où d'abord, perſonne n'entend rien, &c.

que l'on eût ſoin de répandre dans Paris. Les amis de Racine crurent mal-à-propos que ce Sonnet étoit l'Ouvrage du Duc de Nevers, & ils le parodiérent ſur les mêmes rimes, contre ce Seigneur.

Dans un Palais doré, Damon jaloux & blême,
Fait des vers où jamais perſonne n'entend rien, &c.

Cette Parodie plus maligne & plus ſpirituelle que l'original où l'on plaiſantoit cruellement le Duc de Nevers ſur ſa paſſion de rimer, & ſur le caractère de ſes vers, *il a pour le Phœbus une tendreſſe extrême*, & où l'on n'épargnoit pas ſa ſœur, la Ducheſſe de Mazarin, ſi connue par ſes aventures, fut attribuée à Racine & à ſon ami Boileau. Le Duc irrité annonça une vengeance éclatante par ce pitoyable Sonnet ſur les mêmes rimes :

Racine & Deſpreaux l'air triſte & le teint blême,
Viennent demander grace & ne confeſſent rien.

mais M. le Prince ſçut pourvoir à ce que les menaces du Duc de Nevers n'euſſent point de ſuite. Son Sonnet n'eût pas plutôt paru que ce Prince lui fit dire, & même en termes aſſez durs, qu'il vengeroit, comme faites à lui-même, les inſultes qu'on s'aviſeroit de faire à deux hommes d'eſprit qu'il aimoit & qu'il pre-

noit ſous ſa protection. Il fit même offrir aux deux amis l'Hôtel de Condé pour retraite. *Si vous êtes innocens*, leur dit-il, *venez-y, & ſi vous êtes coupables, venez-y encore;* mais la querelle fut appaiſée quand on ſçut que quelques Seigneurs très-diſtingués, le Chevalier de Nantouillet, le Comte de Fieſque, Manicamp, &c. avoient fait dans un repas la Parodie du Sonnet, & M. de Nevers ne crut pas devoir étendre ſon reſſentiment ſur de tels adverſaires. Il mourut en 1707; ſon eſprit & ſes talens ſe ſont perfectionnés dans ſon petit-fils.

NEUFGERMAIN, (Louis de) Poëte François, un peu fou, pour ne rien dire de pis, vivoit ſous le règne de Louis XIII. Il ſervoit de jouët au Duc d'Orléans, au Cardinal de Richelieu, & aux beaux eſprits de ce tems-là. Il ſe qualifioit de *Poëte Hétéroclite de Monſeigneur, frere unique de Sa Majeſté.* Cette qualité, il la prenoit fort ſérieuſement, & elle eſt un de ſes titres, à la tête de ſes Ouvrages. Sa méthode favorite étoit de faire des vers qui finiſſoient par les ſyllabes du nom de ceux qu'il louoit. C'étoit une gêne qui lui faiſoit débiter mille impertinences, & un galimatias ſi ridicule, qu'on ſe divertiſſoit à lui propoſer des noms qui lui donnaſſent un peu d'exercice. Des gens d'eſprit l'aidoient quelquefois à faire ſes vers, & entremêloient des traits ſatyriques parmi les louanges. Il n'y a guères de Pièces dans les écrits de Voiture qui ſoient plus ingénieuſes que ce qu'il fit pour ſe mocquer de ce Poëte hétéroclite. La réponſe de Neufgermain marque qu'il n'en pouvoit plus; le coup l'avoit étourdi, jamais il n'avoit moins ſçu ce qu'il diſoit, qu'en cette rencontre.

NEUFVILLE, (Nicolas de) Seigneur de Villeroy, iſſu d'une maiſon illuſtre & féconde en grands hommes. Dès l'âge de dix-huit ans, il ſe diſtingua par ſa prudence & par ſon eſprit. Son mérite lui acquit l'eſtime & la confiance de la Reine Catherine de Medicis. Elle l'envoya en Eſpagne, pour l'exécution de quelques articles du traité du Cateau-Cambreſis l'an 1559; puis à Rome, où le Pape Pie IV. reconnut, comme une choſe inconteſtable, le droit de préſéance que nos Rois ont ſur les autres Princes, & particulièrement ſur les Rois d'Eſpagne. Le Roi Charles IX, le reçut Sécretaire d'Etat en ſurvivance de M. de l'Aubeſpine, ſon beau-pere, l'an 1567. Il entra dans cette charge à l'âge de vingt-quatre ans ſeulement; mais ſon application & ſon intelligence ſuppléèrent au défaut des années. Il

continua de l'exercer ſous les Rois Henri III, Henri IV & Louis XIII, & en remplit dignement les devoirs. Il mourut à Rouen le 12 Novembre 1617, âgé de ſoixante-quatorze ans. Il eut une expérience des affaires; peu commune, & mérita à juſte titre la réputation d'avoir été le plus ſage Miniſtre, & le plus habile Politique de ſon ſiècle. Il étoit bon, généreux, ami fidèle, & ſe faiſoit ſur-tout un grand plaiſir de protéger les hommes de lettres & de vertu. Les Cardinaux du Perron & d'Oſſat, lui devoient leur élévation; & ſur-tout le dernier, que Villeroi appelloit avec raiſon, ſon Cardinal. Nous avons des *Mémoires*, ſous le nom de M. de Villeroi, en quatre volum. *in*-12. avec la continuation, qui ſont fort curieux, & contiennent une infinité de pièces néceſſaires & peu communes: ils s'étendent depuis 1567, juſqu'en 1604; & une Lettre, qui a pour titre: *Remontrance faite par M. de Villeroi au Roi Henri IV, touchant ſa converſion à la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine; les motifs & les raiſons, par leſquelles il doit y être excité.* *Charles* DE NEUFVILLE, ſon fils unique, Gouverneur du Lyonnois, & Ambaſſadeur à Rome, mourut le 18 Janvier 1642, à 76 ans. Il laiſſa un enfant, qui, en 1646, fut Gouverneur du Roi Louis XIV. Il s'appelloit Nicolas de Neufville, fut fait Duc de Villeroi, Pair & Maréchal de France, & mourut âgé de quatre-vingt-huit ans. *François* DE NEUFVILLE, ſon fils, revêtu des mêmes qualités, commanda en Lombardie, où il eut le malheur d'être fait priſonnier dans Cremone, le premier Février 1702. La Campagne de 1705, lui fut plus glorieuſe. Quoique les ennemis euſſent trouvé le moyen d'entrer dans ſes lignes, il ne laiſſa pas de couvrir les principales villes de Flandres, qu'ils menaçoient d'aſſiéger; mais l'année ſuivante il perdit la bataille de Ramillies, le vingt-trois Mai 1706. Le Roi Louis XIV, l'ayant inſtitué par ſon Teſtament, Gouverneur de la perſonne de Louis XV, ſon arrière-petit-fils & ſucceſſeur, il fut confirmé dans cette charge par Arrêt du Parlement de Paris, du 2 Septemb. 1715. Il en exerça les fonctions juſqu'au dix Août 1722, qu'il eut ordre de ſe retirer en ſa Terre de Neufville, près de Lyon. Ayant obtenu la permiſſion de revenir à Paris, il y mourut le 18 Juillet 1730, à 87 ans.

NEURÉ, (Mathurin de) étoit de Chinon. Le célèbre Gaſſendi le fit entrer chez M. de Champigni, Intendant de Juſtice à Aix, en qualité de

Précepteur des enfans de ce Magiſtrat. Lorſqu'il eut quitté MM. de Champigni, il vint à Paris, où il fut chargé du ſoin de l'inſtruction de MM. les Princes de Longueville. Mathématicien habile, & grand défenſeur de Gaſſendi ſon premier Profeſſeur, il en a fait l'Apologie en pluſieurs occaſions, & il en avoit écrit la Vie, qui n'a point été imprimée. Il faiſoit auſſi des vers Latins aſſez élégamment, & l'on a pluſieurs pièces de lui en ce genre, qui ont été imprimées. On a encore de Neuré, un écrit Latin de 61 pag. *in*-4. il eſt intitulé : *Querela ad Gaſſendum, de parum Chriſtianis Provincialium ſuorum ritibus, minimùmque ſanis eorundem moribus : ex occaſione ludicrorum, quæ Aquis Sextiis in ſolemnitate Corporis Chriſti, ridiculè celebrantur.* Il y a de bonnes choſes dans cette pièce ; mais elles ſont écrites d'un ſtyle trop chargé & trop enflé.

NEWTON, (Iſaac) naquit le jour de Noël de l'an 1642, à Wolſtrope dans la Province de Lincoln. Il ſortoit d'une famille illuſtre. Dès l'âge de douze ans il fut mis à la grande Ecole de Grantham, où il prit un grand goût pour l'étude. Il le ſatisfit pleinement, en paſſant au Collège de la Trinité, dans l'Univerſité de Cambridge, où il fut reçu en 1660, à l'âge de dix-huit ans. La Géométrie de Deſcartes, & les Optiques de Kepler, furent les livres où il apprit les Mathématiques. Euclide lui parut trop clair, trop ſimple, indigne de lui prendre du tems. Il le ſçavoit preſque avant que de l'avoir lû. A vingt-quatre ans, il avoit déja fait ſes grandes découvertes en Géométrie, & poſé les fondemens de ſes deux célèbres ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. L'invention & le calcul des *Fluxions* ou infiniment petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre, eſt de Newton. Mais s'il eſt conſtamment le premier inventeur, Leibnitz de ſon côté, eſt le premier qui ait publié ce calcul. En 1687, Newton ſe réſolut enfin à révéler ce qu'il étoit : les *principes Mathématiques de la Philoſophie Naturelle* parurent, en latin, *in*-4. Ce livre, où la plus profonde Géométrie ſert de baſe à une Phyſique toute nouvelle, n'eût pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il eſt écrit très-ſçavamment, que les paroles y ſont fort épargnées, qu'aſſez ſouvent les conſéquences y naiſſent rapidement des principes, & qu'on eſt obligé à ſuppléer de ſoi-même tout l'entre-deux, il falloit que le public eût le loiſir de l'entendre. Les grands Géométres, n'y

parvinrent qu'en l'étudiant avec ſoin ; les médiocres, ne s'y embarquèrent qu'excités par le témoignage des grands: mais enfin, quand le livre fut ſuffiſamment connu, tous ces ſuffrages, qu'il avoit gagné ſi lentement, éclatèrent de toutes parts, & ne formèrent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'eſprit original qui brille dans l'ouvrage. En 1704, Newton publia, en Anglois, ſon *Optique*, où il traite des réflexions, refractions, inflexions & couleurs de la lumière. C'étoit le fruit de trente années d'expérience. Samuel Clarcke a traduit cet ouvrage en latin, & Coſte en françois. L'attraction, dont le ſyſtême eſt développé dans les principes Mathématiques, domine dans ce plan abrégé de Phyſique. Pluſieurs Phyſiciens François, Italiens, Allemans, Anglois même, ont trouvé exceſſive l'étendue qu'on donne au ſyſtême de l'attraction. Ils ſe plaignent même de divers abus qu'on en fait. Abſorbé dans ſes ſpéculations, Newton devoit naturellement être & indifférent pour les affaires, & incapable de les traiter; cependant, lorſqu'en 1687, les privilèges de l'Univerſité de Cambridge, où il étoit Profeſſeur en Mathématique, furent attaqués par le Roi Jacques II, il fut un des plus zèlés à les ſoutenir. En 1696, il fut, avec l'agrément du Roi Guillaume, créé *Garde des Monnoyes*, & dans cette charge il rendit des ſervices importans, à l'occaſion de la grande Refonte qui ſe fit en ce tems-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-conſidérable, & qu'il a poſſédé juſqu'à ſa mort. En 1703, il fut élû Préſident de la Société Royale. La Reine Anne, le fit Chevalier en 1708. Sous le Roi George, il fut connu plus que jamais, & recherché avec empreſſement à la Cour. La Princeſſe de Galles, depuis Reine d'Angleterre, aimoit à l'entretenir, & avoit avec lui des converſations ſçavantes. Il compoſa pour elle ſon *Abrégé de Chronologie*, où il y a des ſentimens très-différens des autres Chronologiſtes. Freret, de l'Académie des Belles-Lettres, attaqua ſon ſyſtême, Newton lui répondit avec beaucoup de vivacité, en 1726. Le P. Souciet, Jéſuite, s'éleva auſſi contre le Philoſophe Anglois, dans pluſieurs Diſſertations. Il y eut une belle réponſe de la part de M. de la Nauze, qu'on trouve dans les Mémoires de littérature & d'hiſtoire, recueillis par le P. Deſmolets, de l'Oratoire. Newton mourut le 20 Mars 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans, & fut enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter. En 1699, il avoit été reçu Académicien-Aſſocié de

l'Académie des Sciences de Paris. Dès-lors il lui envoya tous les écrits qu'il avoit déja faits, & ceux qu'il publia dans la ſuite : comme ſon *Arithmétique univerſelle*, en latin, ſon *Analyſis infinitorum*, &c. On a trouvé de Newton après ſa mort, quantité d'ouvrages ſur l'Antiquité, ſur l'Hiſtoire, ſur la Théologie même, ſi éloignée des Sciences par où il eſt connu. Il ne ſe permettoit ni de paſſer des momens oiſifs ſans s'occuper, ni de s'occuper légèrement & avec une folle attention. Bien différent de ces Philoſophes qui s'en tiennent à la Religion naturelle, il étoit perſuadé de la révélation ; & parmi les livres de toute eſpèce, qu'il avoit entre les mains, celui qu'il liſoit le plus ſouvent, étoit la Bible. Newton étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Un caractère doux promet naturellement de la modeſtie, & on atteſte que la ſienne s'eſt toujours conſervée ſans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il étoit ſimple, affable, toujours de niveau avec ceux qu'il voyoit. Il ne s'eſt point marié, & a laiſſé en biens meubles, ſept cent mille livres de notre monnoye. Newton a eu le bonheur ſingulier de jouir pendant ſa vie, de tout ce qu'il méritoit, bien différent de Deſcartes, qui n'a reçu que des honneurs poſthumes. Enfin il a été revéré au point, que la mort ne pouvoit plus lui produire une nouvelle gloire ; il a vû ſon apothéoſe.

NICAISE, (Claude) natif de Dijon, a été fort connu parmi les Sçavans du dix-ſeptième ſiècle. Son goût pour les Monumens antiques, lui fit prendre la réſolution d'aller à Rome. Il y demeura pluſieurs années, & s'y acquit l'eſtime & l'amitié d'un très-grand nombre de perſonnes du premier rang. Les Cardinaux Barbarigo & Noris, lui ont écrit pluſieurs fois, auſſi bien que le Pape Clement XI. avant ſon exaltation au Pontificat. Jamais, peut-être, homme de Lettres n'eut un commerce plus étendu & plus conſtant avec les Sçavans de ſon tems, que l'Abbé Nicaiſe. Sa probité, ſa douceur, ſes manières obligeantes contribuoient autant que ſa grande capacité & ſon goût pour les Sciences, à lui gagner les cœurs. Etant revenu en France avec Rancé, Abbé & Réformateur de la célèbre Abbaye de la Trappe, il eut toujours avec lui un commerce de lettres. Celle que Rancé lui écrivit ſur la mort du grand Arnaud, a fait beaucoup de bruit, & a été l'occaſion de pluſieurs écrits. Les relations de Nicaiſe lui prenoient une bonne partie de ſon tems, & l'ont empêché

de donner au public de grands ouvrages ; mais les lettres qu'il a écrites, & celles qu'il a reçues, en peuvent faire un très-beau & très-curieux. Ses principaux écrits se réduisent: 1°. A un *Eloge* latin & une *Epitaphe* (*Elogium & Tumulus*) de Pierre Petit, Médecin & Poëte latin célèbre. 2°. A une *Explication* d'un ancien Tombeau & Monument trouvé en Guyenne, dans le Diocèse d'Auch. 3°. A une *Dissertation* latine, imprimée en 1689, sur une médaille de l'Empereur Adrien. 4°. A un *Discours* sur les Syrenes, où, suivant l'opinion d'Huet, ancien Evêque d'Avranche, il montre que les Syrenes sont des oiseaux, & non pas des poissons ou des monstres marins. 5°. A une *Traduction* Françoise du livre Italien de Bellori, contenant la description des tableaux du Vatican. L'Abbé Nicaise mena toujours une vie très-régulière, qu'il termina par une mort très-chrétienne, au village de Vellei, l'an 1701, âgé de soixante-dix-huit ans. On trouve l'*Abrégé* de la vie de Nicaise dans la Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, par l'Abbé Papillon.

NICERON, (Jean-François) né à Paris l'an 1613, fit Profession dans l'Ordre des Minimes à l'âge de dix-neuf ans. Après avoir fini sa Théologie, il se livra aux Mathématiques, mais particulièrement à l'Optique. Des morceaux excellens qu'on trouve dans plusieurs Maisons où il a demeuré, sont des preuves de sa grande habileté en ce genre. Il fit deux fois le voyage de Rome, & de retour en sa patrie, on lui fit Regenter la Philosophie. Descartes étoit en relation avec lui, & le mettoit au nombre de ses amis. On attendoit du P. Niceron les plus grandes merveilles, lorsqu'il mourut à Aix en Provence, le vingt-deux Septembre 1646, n'étant encore âgé que de trente-trois ans. Ce qu'il a donné au public, pendant le court espace de sa vie, a toujours été estimé. Ces ouvrages sont : 1°. L'*Interprétation* des chiffres, ou règle pour bien entendre & expliquer solidement toutes sortes de chiffres simples, tirée de l'Italien, du sieur Antonio-Maria Cospi, *in*-8. 2°. La *Perspective curieuse, ou Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique, par la vision directe de la Catoptrique, par la réfléxion des miroirs plats cylindriques & coniques de la Dioptrique, par la réfraction des cristaux, à Paris.* Ce n'est que l'essai de l'ouvrage suivant, *Thaumaturgus Opticus, &c. in-fol.* en 1646, qu'il n'a pas fini, distrait par d'autres occupations.

NICERON, (Jean-Pierre) né à Paris, d'une famille honnête & ancienne, le 11 Mars

l'an 1685. Après avoir fait ſes études avec ſuccès, réſolu de quitter le monde, il entra dans la Congrégation des Clercs Réguliers de S. Paul, connus ſous le nom de Barnabites; à l'âge de dix-neuf ans il fit profeſſion, & fut envoyé à Montargis pour y faire un cours de Philoſophie & de Théologie. Il profeſſa les Humanités & la Théologie à Loches en Touraine. En 1708, ſa piété le fit élever au Sacerdoce, avant l'âge requis. Revenu à Montargis il y profeſſa la Rhétorique & la Philoſophie; malgré les occupations inſéparables de ces emplois, le P. Niceron ne ſe refuſa jamais aux œuvres de charité, ſur-tout à l'inſtruction des fidèles, & il prêcha avec édification dans différentes villes. Appellé par ſes Supérieurs à Paris, il eut la facilité de ſe livrer à l'étude pour laquelle il avoit la plus vive inclination. Les langues ſçavantes & preſque toutes celles qui ſont les plus connues en Europe lui devinrent familières, & lui ſervirent beaucoup pour la compoſition de ſes ouvrages. Les principaux ſont: *Le grand febrifuge* ou *Diſcours où l'on fait voir que l'eau commune eſt le meilleur remède pour les fièvres & vraiſemblablement pour la peſte*, traduit de l'Anglois de M. Jean Hanckoc; *in*-12. Cet Ouvrage eut beaucoup de ſuccès à la dernière édition qu'on en a faite en 1730 en deux volumes *in*-12. ſous le titre de *Traité de l'eau commune*, à Paris, chez Cavelier; *La converſion de l'Angleterre au Chriſtianiſme, comparée avec ſa prétendue Réformation*, ouvrage traduit de l'Anglois, à Paris en 1729, *in*-8. *Géographie Phiſique* ou *Hiſtoire naturelle de la terre*, *in*-4. L'ouvrage par lequel le P. Niceron eſt le plus connu & qui lui a fait le plus d'honneur a pour titre: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la République des Lettres*, à Paris chez Briaſſon, *in*-12. le premier volume a paru en 1727; les autres ſe ſont ſuivis avec tant de rapidité qu'en moins de dix ans il en donna trente-neuf. Le quarantième volume a paru en 1734, depuis la mort de l Auteur: on y trouve ſa vie, l'éloge de ſes vertus; le portrait aimable qu'on en fait n'eſt nullement flatté. On a donné encore le quarante-unième & le quarante-deuxième vol. mais dans ces trois derniers, il y a pluſieurs articles qui ne ſont point du P. Niceron: cet illuſtre Auteur mourut à Paris le 8 Juillet 1738, âgé de 53 ans. Ses Mémoires ſont, un *Recueil* utile, & un *amas* de faits tirés d'une infinité de volumes qui épargne des recherches pénibles: on y trouve les traits les plus importans de la vie d'un Auteur,

avec la liſte de ſes Ouvrages des éditions qui en ont été faites, & des éclaiciſſemens utiles ſur les écrits les plus curieux & les plus eſtimés. Ce Livre ſeroit meilleur, ſi l'Auteur plus fidèle à ſon titre, n'eût parlé que des hommes vraiment illuſtres & n'eût point compris ſous ce nom une foule d'Auteurs, dont pluſieurs ſont médiocres ou mépriſables. On lui reproche encore trop de négligence dans le ſtyle, & un renverſement dans l'ordre des tems; mais malgré ces défauts, ſon Ouvrage mérite toute l'eſtime dont il jouit.

NICEPHORE, (Saint) Martyr d'Antioche ſous l'Empire de Valérien & de Gallien, vers l'an 260, étoit ſimple Laïc & intime ami d'un Prêtre nommé Saprice. Leur amitié ſe changea, on ne ſçait par quel malheur, en une haine ſi envenimée, qu'ils évitoient même de ſe voir. Nicephore faiſant réflexion que la haine eſt un vice diabolique, & que la charité ſeule peut nous ſauver, fit ſon poſſible pour ſe raccommoder avec lui; mais inutilement. La perſécution étant déclarée, Saprice fut arrêté pour la Religion, mis à la queſtion, & après avoir ſouffert avec beaucoup de conſtance divers tourmens, condamné à avoir la tête tranchée. Deja il étoit arrivé au lieu de l'exécution, Nicephore fit un dernier effort pour fléchir la dureté de ſon cœur; mais ce fut toujours inutilement. Dieu pour punir ce Prêtre d'avoir ainſi le cœur fermé pour ſon frere, lui ferma l'entrée du royaume du Ciel, & ne voulut pas même permettre qu'il remportât aux yeux des hommes la gloire de mourir pour la cauſe de Jeſus-Chriſt. Dans le moment où il alloit être exécuté, il renonca à la Religion Chrétienne. Nicephore vivement touché de ſon Apoſtaſie, fit en vain ce qu'il pût pour l'encourager, ſe déclara Chrétien, & il obtint la couronne du martyre que Saprice perdit par défaut de charité.

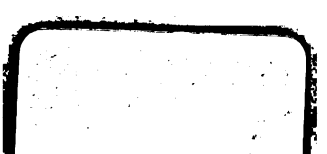
NICEPHORE, Patriarche de Conſtantinople, fut pendant quelque tems Sécrétaire des Empereurs d'Orient. Dégoûté de la Cour, il ſe retira dans un Monaſtère. On l'en tira pour le faire ſuccéder, l'an 806, au Patriarche Taraiſe. Obligé de tenir un Synode, ſa Doctrine ſur les images fût d'abord ſuſpectée à Rome; mais ſa conduite & ſa profeſſion de foi, qu'il envoya au Pape Leon III, témoignèrent quels ſentimens on devoit avoir de ſa piété. L'Empereur Leon l'*Arménien* qui releva l'héréſie des Iconomaques, ne pouvant ſouffrir le zèle avec lequel Nicephore s'oppoſoit à ſes erreurs, le relegua en 815, dans un Monaſtère qui eſt de l'autre

côté du Détroit de Constantinople, où il mourut saintement âgé d'environ 71 ans. Nous avons de lui un abrégé historique, *Historiæ Breviarium*, depuis la mort de l'Empereur Maurice jusqu'à Leon IV, que le P. Petau publia l'an 1616, *in*-8., & qui a été traduit par le Président Cousin. Cet Ouvrage est d'un style sec, & il seroit plus utile s'il étoit plus étendu. Ce Prélat composa aussi une Chronologie à trois parties, *Chronologia tripartita*, qu'Anastase le Bibliothécaire avoit traduite en Latin. Nicephore étoit solidement éloquent, judicieux, critique & bon Historien. Le Cardinal Baronius nous a conservé dans l'onzième tome de ses Annales la Confession de foi de ce Patriarche. Le corps de cet illustre Confesseur fut trouvé entier, dix-huit ans après sa mort, & porté à Constantinople. L'Empereur Michel III se trouva à cette translation, portant un flambeau auprès du corps Saint.

NICEPHORE I, dit *Logothete*, Empereur de Constantin., & auparavant Chancelier de l'Empire, se révolta contre l'Impératrice Irène, veuve de Leon IV, & la relegua à Mitilene, dans l'isle de Lesbos. Il se rendit maître du trône l'an 802. Jamais Prince ne fut plus cruel, plus avare & plus impie que lui, il déclara son fils Staurace, Auguste, afin de perpétuer le sceptre dans sa famille. Cet Empereur envoya des Députés à Charlemagne qui signa avec eux un traité de paix. Il soumit Bardane Patrice & Général d'Orient, que les troupes de son Gouvernement avoient proclamé Empereur, & après l'avoir fait enfermer dans un Monastère, il lui fit créver les yeux. Les Sarrasins défirent son armée l'an 804, & le réduisirent à leur payer tribut. Quelques avantages qu'il remporta sur les Bulgares, lui firent rejetter la paix que lui offroit Crame, Roi de ces peuples; la guerre fut continuée, & Crame animé par le désespoir, poursuivit Nicephore, mit son armée en déroute, & le tua, le 25 Juin 811. Par un trait de vengeance brutale, il fit enchasser son crâne dans de l'argent, & s'en servoit dans les grands repas, comme d'une coupe où il bûvoit & faisoit boire la noblesse.

NICEPHORE II, surnommé *Phocas*, se rendit tellement illustre par ses exploits militaires, qu'après la mort de Romain *le Jeune*, l'Impératrice Théophane crut ne pouvoir mieux faire, que d'épouser un homme en état de la défendre elle & ses fils contre leurs ennemis; elle le fit couronner Empereur le 16 Août 963. Nicephore justifia ce choix, tant qu'il eut les armes à la main; il vainquit

les Musulmans, & fit de grandes conquêtes dans l'Asie mineure; mais plus propre à commander les armées, qu'à gouverner un Etat, il se rendit bien-tôt odieux par son avarice & ses cruautés. Theophane même qui ne l'avoit épousé que par nécessité, se lassa bien-tôt d'un mari qui étoit le plus laid de tout l'Empire, & ayant rappellé Jean ZIMISQUÉS, grand Capitaine, que Nicephore avoit éloigné, elle le fit monter dans une corbeille avec cinq autres Conjurés dans la chambre de l'Empereur qui dormoit, & ce Prince fut assassiné après six ans & demi de regne.

NICEPHORE III, surnommé *Botoniate*, étoit d'une des plus illustres familles de l'Empire. Quoiqu'il comptât les Fabius de l'ancienne Rome au nombre de ses ayeux, on n'en respecta pas le sang qui couloit dans ses veines. Elevé sur le trône en 1078, il s'en montra indigne par sa vie molle & voluptueuse, & par ses prodigalités déplacées. Il se forma plusieurs conjurations contre lui, qu'il vint à bout de dissiper par la valeur & la prudence d'Alexis Comnène. Mais ce Général, l'ennemi déclaré, le vainqueur & le fleau des rebelles, se révolta lui-même, malgré la promesse solemnelle qu'il avoit faite à Botoniate de lui être fidèle jusqu'à la mort. Alexis Comnène s'empara du trône & en fit descendre son bienfaiteur & son ami, qui se fit Moine, après avoir tenu le Sceptre, trois ans moins deux jours.

Fin du Tome IV.